



Chapuis

ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR LES

CLASSIQUES FRANÇAIS

Le deuxième volume des ÉTUDES LITTÉRAIRES DE M. MERLET
comprend : *Chanson de Roland* — *Joinville* — *Montaigne* —
Pascal — *La Fontaine* — *Boileau* — *Montesquieu* — *La Bruyère*
— *Bossuet* — *Fénelon* — *Voltaire* — *Buffon*.

M 5645

ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR LES

CLASSIQUES FRANÇAIS

DES CLASSES SUPÉRIEURES

PAR

GUSTAVE MERLET

Professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand

15-2

CORNEILLE — RACINE

MOLIÈRE

NOUVELLE ÉDITION

CONFORME AUX PROGRAMMES DE 1880

541783
28-5-52

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1882

PRINTED IN FRANCE

PQ
139
M47
1882

1
52 2 85

PRÉFACE

S'il y eut un livre d'usage universel pour tous les degrés de l'enseignement, ce fut, sans contredit, le recueil intitulé *Théâtre classique* ; car, depuis le commencement du siècle, il a été le pain quotidien des écoliers. Les programmes avaient beau changer de fond en comble, il était inamovible : il survivait à toutes les crises.

Il en résulta que, dans le monde scolaire, Corneille et Racine n'existèrent pour ainsi dire pas en dehors du *Cid*, des *Horaces* et de *Polyeucte*, de *Britannicus*, d'*Esther* et d'*Athalie*. Quant à Molière, il se réduisit tout entier au *Misanthrope*.

Aussi avons-nous applaudi à la décision par laquelle le Conseil supérieur de l'Instruction publique en a fini avec cette routine qui encourageait l'ignorance, sous un faux air de tradition. Le *Théâtre complet* de nos deux plus grands poètes tragiques devra donc figurer désormais dans le nouveau plan d'études, à côté des *Femmes Savantes*, de l'*Avare* et du *Tartuffe*.

Or, c'est pour satisfaire à ces légitimes exigences que nous publions ce volume consacré spécialement à *Corneille*, *Racine* et *Molière*.

Nous croyons qu'il rendra service à la jeunesse ; car chaque maître sait par expérience que beaucoup d'élèves, même parmi les meilleurs, sont fort embar-

rassés, lorsqu'on les invite à dire leur sentiment, de vive voix ou par écrit, sur les pièces les plus populaires, sur celles dont ils récitent couramment les plus beaux passages. D'ordinaire, ils s'en tiennent alors soit à des lieux communs appris par cœur, soit au bégaiement d'une analyse diffuse, servile et inanimée.

A plus forte raison demeurent-ils interdits et muets devant les œuvres dramatiques dont ils ne connaissent guère que les titres, de loin, et par oui-dire.

En supposant même qu'ils approchent directement ces textes, il faut bien reconnaître que le sens critique s'éveille très tardivement à un âge où opèrent surtout les facultés passives. Aussi le zèle des mieux doués a-t-il besoin d'être secondé par un guide exercé qui signale les bons endroits, indique les points de vue, habitue l'œil à regarder, en un mot apprenne à des intelligences novices l'art si rare et si difficile de lire avec cette réflexion clairvoyante qui transformé en idées nettes des instincts vagues ou confus.

Voilà ce que font tous les jours les maîtres de l'Université; mais la parole est fugitive; et, outre que le temps peut manquer pour un cercle d'études fort étendue, leurs leçons risquent de ne pas produire tous leurs fruits si elles ne sont point réunies par un lien qui les assemble, et les fixe sous des regards souvent distraits.

Sans doute, dans les principales Histoires de notre littérature, il y a d'excellentes appréciations sur le génie de Corneille, de Racine et de Molière¹. Mais, épars en des livres destinés au grand public, ces aperçus généraux ne peuvent suffire aux nécessités

¹ Est-il besoin de signaler MM. Sainte-Beuve et Nisard, dont tout critique est l'obligé?

de l'enseignement et des examens qui en sont la sanction¹. La Harpe seul a traité du théâtre français avec suite et développement. Mais, si on peut le consulter encore avec un certain profit, cet arbitre d'un autre âge n'a point dit le dernier mot sur des sujets où il mêla ses préventions de poète médiocre, ses amitiés ou ses haines, des préjugés de secte, et les lacunes de son goût personnel ou de ses doctrines. Il y a donc lieu de réviser ses arrêts, d'en modifier les considérants, de les rajeunir, de les compléter, d'en casser quelques-uns, et de les approprier tous aux conditions d'une curiosité plus délicate, ou plus scientifique.

Telle est l'intention de ce travail et des recherches nouvelles qu'il met à la portée de tous les esprits.

Éclairer l'étude littéraire des textes par un *portrait* biographique et psychologique d'où ressort la physionomie de l'homme et du poète; — expliquer chaque monument par *l'examen du milieu* qui l'encadre, des conditions sociales, des mœurs et des sentiments qui l'expliquent; — *analyser*, sans aridité ni longueur, l'économie de la pièce, la conduite de l'action et son mécanisme; — *esquisser* les traits essentiels des *caractères* et les beautés des scènes décisives; — apprécier les nuances du *style*; et, dans cette enquête, concilier toujours le respect de la tradition avec les franchises d'un goût libéral qui ne gâte son plaisir par aucune superstition, aucun parti pris : telle est la méthode à laquelle nous avons demandé l'intérêt d'un travail qui voulait rester *pratique*, sans négliger l'agrément et le souci vigilant de la forme.

1. Notre ouvrage conviendra aux lycées de jeunes filles : il peut aussi être utile aux candidats qui se préparent à l'École Normale, à la licence et à l'agrégation.

Dans un temps où l'Histoire, la Philologie, et la Bibliographie sont justement en honneur, nous avons dû recueillir toutes les informations érudites qu'il n'est plus permis d'ignorer ou de dédaigner : car, si la critique doit rester un art, il faut qu'elle vise à devenir une science. Mais nous ne serons jamais de ceux qui préfèrent l'opiniâtreté du labeur au vif accent des impressions morales.

C'est dire que ce livre n'a rien de commun avec ces manuels dont les sèches nomenclatures n'apprennent que l'indifférence, ou ne laissent que le souvenir d'un ennui stérile.

Il sera suivi d'un second volume où nous étudierons en détail les autres écrivains compris dans le programme des classes supérieures¹.

Puisse cet ouvrage habituer de jeunes intelligences à ne plus se payer de mots et d'opinions toutes faites, mais à distinguer par des sentiments justes la diversité des talents, et à se former ainsi une conscience littéraire !

GUSTAVE MERLET.

1. Il comprendra la *Chanson de Roland*, Joinville, Montaigne, La Fontaine, Boileau, Pascal, Bossuet, Fénelon, La Bruyère, Moutonroux, Voltaire et Buffon.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR LES

CLASSIQUES FRANÇAIS

CORNEILLE — RACINE — MOLIÈRE

CORNEILLE

(1604-1684)

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE

Sa jeunesse. — Issu d'une famille de robe¹, fils d'un maître des eaux et forêts en la vicomté de Rouen, et de Marthe Lepasant, Pierre Corneille naquit le 6 juin 1606, à Rouen, rue de la Pie, dans une maison patrimoniale dont il ne reste plus que la porte d'entrée, déposée au musée de cette ville. Sa première enfance s'écoula tout entière, à la campagne, dans une propriété des plus riantes, dite *la Petite-Couronne*². Il ne la quitta que pour entrer au collège des jésuites³, où il fit des études brillantes. Une traduction en vers français d'un passage de la *Pharsale*⁴, lui valut

1. Dans laquelle le surnom de *Pierre* était réservé aux fils aînés.

2. L'édition des *Grands Écrivains classiques* en donne le dessin. (Hachette.)

3. A Rouen.

4. C'est une prédilection qui date de loin.

même, en rhétorique, un prix exceptionnel. Sa gratitude pour les maîtres de sa jeunesse est attestée par un exemplaire de ses œuvres, qu'il leur offrit en 1664, et que possède aujourd'hui la bibliothèque de la Sorbonne. A soixante-deux ans, il adressait encore une pièce de vers au P. Delidél, et la signait affectueusement *son très-obligé disciple*¹.

Ses débuts (1629-1636). — Reçu avocat le 18 juin 1624, il ne tarda pas à négliger la plaidoirie pour le théâtre; car la vocation poétique le tourmenta de bonne heure, et, en 1629, à vingt-trois ans, il débutait par une comédie, *Mélite*, qui obtint un très-grand succès. La simplicité du plan, la décence des mœurs et le naturel du langage la distinguaient déjà des pièces en vogue. *Clitandre*, qui suivit en 1632, se rapprochait davantage des défauts applaudis par les contemporains. C'est un drame très-compiqué, très-obscur, mais où s'annonce pourtant un puissant esprit de combinaison. Ces préludes, et une pièce de vers latins², composée à l'occasion d'un voyage de Louis XIII aux eaux de Forges (1633), fixèrent l'attention de Richelieu qui recrutait des collaborateurs pour son théâtre, et l'admit au nombre des poètes chargés de travailler sous sa direction.

La *Veuve* (1633), essai qui n'est point sans mérite, la *Galerie du Palais* (1633), la *Suivante* (1634), et la *Place Royale* (1634), signalèrent cette période où, n'ayant pas ses idées franches, il tâtonnait et cherchait sa voie. Mais cette dépendance lui pesa bientôt comme un joug; aussi lui tardait-il de s'en délivrer. Or, le cardinal lui ayant un jour reproché « le défaut de suite », ou plutôt de docilité³, il prétexta des affaires de famille pour retourner à Rouen, et s'affranchir d'une sujétion importune (1635).

Maître enfin de lui-même, il put donc aborder sérieusement la tragédie; et *Médée*, qui date de 1635, annonce un

1. Voir l'édition de M. Marty-Laveaux, t. X, p. 220. (Hachette). Il mit aussi en vers français les poésies latines du P. de La Rue.

2. Il y célèbre ses succès de théâtre, et s'y déclare sans rival :

Me pœna hic ferre parum, nullique secundum.

3. Il avait modifié un acte de la *Comédie des Tuileries*.

génie encore indécis, mais commençant à prendre conscience de ses ressources. Ce fut alors qu'un ancien secrétaire des commandements de la reine-mère, un compatriote de Corneille, M. de Chalon, dirigea ses études vers l'Espagne. Le premier emprunt qu'il lui fit, *l'Illusion comique* (1636), eut une heureuse fortune, malgré l'in vraisemblance de l'intrigue et l'exagération des caractères. On y rencontre un capitain qui parle déjà par avance du même ton que le *Cid*, mais dans le vide d'une action trop mesquine pour des accents relevés dont l'instinct tournait prématurément au sublime.

Le Cid (1636); Horace, Cinna, Polyucte, Pompée, le menteur, Rodogune (1640-1645). — Il y a donc, malgré ces symptômes, un abîme entre des tentatives inégales bien que généreuses, et l'inspiration du *Cid*, représenté dans les derniers jours de 1636, date à jamais mémorable d'un triomphe qui allait susciter les plus vives inimitiés. Nous dirons ailleurs avec plus de détail quel fut l'acharnement des confrères envieux qui se liguèrent contre le chef-d'œuvre. A leur tête marchait Scudéry, ce matamore qui, prenant pour de la verve le mouvement rapide et la stérile activité de ses esprits animaux, ne pouvait pardonner au public de préférer *le Cid* à *Lygdamon* et à *l'Amour tyrannique*. Son incurable vanité se mit aux ordres de Richelieu, dont les prétentions littéraires se compliquaient d'une susceptibilité trop ombrageuse contre un drame qui exaltait l'héroïsme Castillan, au moment où l'Espagne envahissait nos provinces, et qui faisait applaudir une provocation, au lendemain des édits portés contre l'homicide folie du point d'honneur.

Parmi les tristesses de cette querelle que les *sentiments de l'Académie* semblèrent pacifier par un arrêt équivoque, la fierté du poète eut pourtant une consolation dans les lettres de noblesse que valut à son père, en janvier 1637, l'éclatante renommée d'une victoire aussi incontestable que contestée¹. Mais la plus sûre réponse à des cabales impuis-

1. Corneille venait de se marier avec Marie de Lampérière, fille du lieutenant général aux Andelys.

santes comme l'envie fut encore la protestation d'*Horace*, joué au commencement de l'année 1640. Les ennemis de Corneille n'auraient pas demandé mieux que de renouveler alors leurs manœuvres de la veille, si cette effervescence n'eût été découragée par une admiration unanime qui leur ferma la bouche. *Cinna*, qui succéda de près, eût d'ailleurs imposé silence aux plus récalcitrants.

Vers le même temps, Corneille entra en relations avec l'hôtel de Rambouillet¹; et ce fut dans la chambre bleue d'Arthénice qu'il lut *Polyeucte* à de belles dames un peu offusquées par l'austérité d'un christianisme trop primitif. Godeau, l'évêque de Vence, prit même résolument parti contre le zèle excessif du néophyte qu'il voulait excommunier du théâtre. Mais l'événement ne justifia point la froideur de cet accueil, et les nouveautés de ce drame religieux prirent une revanche décisive à la fin de 1640.

Les années qui suivirent ne furent pas moins fécondes. Car l'hiver de 1643 à 1644 vit aussi paraître *Pompée*, et le *Menteur*, que l'on peut considérer comme le premier signal de la haute comédie. C'était frayer les voies à Molière. Après la *suite du Menteur*, qui réussit également en 1644, mais avec moins de faveur, Corneille se retrouva tout entier dans *Rodogune* (1644 ou 1645), dont le cinquième acte est un des plus pathétiques qui aient honoré notre scène. Mais il échoua dans *Théodore Vierge et Martyre*, moins heureuse que le véritable *Saint-Genest* de Rotrou². *Héraclius*³, que Boileau appelle « une espèce de logogriphe », étincelle encore de beautés supérieures, mais trahit déjà de sensibles détaillances chez le poète dont Molière disait : « Il a un lutin qui vient de temps en temps lui souffler d'excellents vers, et qui ensuite le laisse là, en murmurant : Voyons comme il s'en tirera, quand il sera seul. Alors il ne fait rien qui vaille, et le lutin s'en amuse. »

1. Dans la guirlande de Julie, il y a trois fleurs au moins à qui Corneille a dédié ses *Épigrammes*.

2. Cette rivalité n'empêcha pas l'amitié des deux poètes. Dans cette pièce, Rotrou rendit un public hommage à Corneille. Voir nos *Origines*, t. II, p. 717.

3. Fin de 1646; Boileau lui applique ce vers :

D'un dévotissement nous fait une latigüe. (*Act. post.*)

Réception à l'Académie française (1647); Nicomède; L'Imitation (1651). — Le 22 janvier 1647, le grand homme entra enfin à l'Académie française¹ qui répara ses torts, puis qu'elle lui avait préféré MM. de Salomon et du Ryer. Les troubles de la Fronde allaient éclater, et les lettres devaient en souffrir. Nommé provisoirement procureur des États de Normandie, Corneille profita cependant d'une éclaircie pour produire un opéra, *Andromède*, et une comédie héroïque, *Don Sanche*, qui attestent sa souplesse inventive. *Nicomède* fut aussi joué, non sans applaudissement, vers les premiers mois de 1651. Mêlé d'éléments tragiques et comiques, ce drame est bien le contemporain de cette échauffourée politique, où l'esprit et les bons mots égayaient nos folies et nos désastres. Mais *Pertharite* ne réussit point à distraire une indifférence que déplorait cette boutade de Scarron :

Il n'est saltimbanque en la place
 Qui mieux ses affaires ne fasse
 Que le meilleur comédien,
 Soit François, soit Italien.
 De Corneille les comédies,
 Si magnifiques, si hardies,
 De jour en jour baissent de prix.

Affligé de cette solitude où languissait son art, il fit diversion à son chagrin, en continuant à traduire *l'Imitation*², entreprise à laquelle l'avaient invité la régente Anne d'Autriche et ses anciens maîtres de la congrégation. Marguillier de la paroisse de Saint-Sauveur, l'auteur de Polyeucte et de Théodore accomplissait d'ailleurs ce pieux travail comme un devoir de fervente dévotion qui plaisait à son âme sincèrement chrétienne. En 1658 il croyait même avoir renoncé pour toujours au théâtre; mais ce sont là serments de poète, et les sollicitations du surintendant Fouquet n'eurent pas de peine à tirer de sa retraite celui qui écrivait alors :

Je sens le même feu, je sens la même audace

1. Il y remplaça, le 14 février 1650, le sieur Baudry, créature du duc de Longueville, alors prisonnier à Vincennes.

2. Les vingt premiers chapitres avaient paru le 15 novembre 1651.

Qui fit plaudre le Cid, qui fit combattre Horace;
Et je me trouve encor la main qui crayonna
L'âme du grand Pompée, et l'esprit de Cinna.

Cette illusion ne fut point dissipée par *Œdipe* (1659), la *Toison d'Or*, *Sophonisbe* (1663)¹, *Sertorius* et *Othon* (1664). Car ces pièces reçurent un accueil qui surprend un peu la postérité.

Le déclin (1664-1674). — Mais ce bonheur constant ne tarda point à se démentir, et nous touchons à la crise douloureuse qui mêla tant d'amertume aux dernières années de sa vie. On sait en effet que, malgré des parties vigoureuses et des esquisses encore remarquables par leur relief, *Agésilas*, *Attila* et *Pulchérie*, ne purent lutter contre une renommée naissante, qui allait éclipser celle de Corneille. *Tite et Bérénice* (1670), qui le mit directement aux prises avec son jeune rival, prouva trop que l'heure du silence était venue pour sa languissante vieillesse. Mais il lui en coûtait de se l'avouer; et la Tragédie-Ballet de *Psyché* (1674), où Molière fut son collaborateur, lui déroba le sentiment d'une décadence que *Suréna* finit par déclarer à tous les yeux. Il lui fallut bien comprendre alors que la carrière appartenait désormais sans partage à l'auteur d'*Andromaque*, de *Britannicus*, de *Bérénice*, de *Bajazet* et de *Mithridate*.

Tandis que venait retentir dans sa retraite l'écho des applaudissements qui lui semblaient coupables d'ingratitude, des malheurs de famille affligèrent son foyer pauvre et solitaire. Il perdit successivement deux de ses fils, dont l'un, déjà blessé sous les murs de Douai, périt au siège de Grave, à la tête d'une compagnie de cavalerie. Cet isolement se compliqua bientôt de gêne domestique. Car sa gloire n'avait enrichi que notre littérature, et il en fut réduit à solliciter plus d'une fois près de Colbert ou du roi la modique pension dont les arrérages étaient souvent oubliés. En 1679 un de ses amis n'écrivit-il pas : « En passant rue de la Parcheminerie, j'ai vu M. Corneille qui entroit

1. Dont la valeur fut grande, mais passagère.

dans une boutique pour faire raccommoder sa chaussure dé cousue. Il s'est assis sur une planche, et moi près de lui. Lorsque l'ouvrier eut refait, il lui donna trois pièces qu'il avoit dans sa poche. En sortant, je lui ai offert ma bourse ; mais il n'a point voulu la recevoir, ni la partager. J'ai pleuré qu'un tel génie fût en cet excès de misère. »

Au commencement de 1680, à soixante-quatorze ans, il présentait au dauphin, à l'occasion de son mariage, un placet qui faisait appel à ses générosités. On y lit ces vers, les derniers qu'il ait écrits :

De quel front oseroi-je, avec mes cheveux gris,
Ranger autour de moi les Amours et les Ris ?
Ce sont de petits dieux, enjoués, mais timides,
Qui s'épouvanteroient dès qu'ils verroient mes rides ;
Et ne me point mêler à leur galant aspect,
C'est te marquer mon zèle avec plus de respect.

En 1683 il dut vendre sa maison de Rouen, pour payer la pension de sa fille Marguerite, religieuse au couvent des dominicaines. Son dénûment s'accrut à ce point qu'il n'eût pas laissé de quoi se faire enterrer, sans le secours trop tardif qu'obtint de Louis XIV l'indignation généreuse de Boileau. Deux jours après, Corneille mourut, dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre 1684¹.

LE CID.

(1636).

I. — FAITS HISTORIQUES.

Popularité du Cid. — Au moment où *le Cid* fit son apparition, les esprits semblaient dans l'attente. Si la poésie,

1. « Il étoit, dit Fontenelle, assez grand et assez plein, l'air fort simple, et fort commun, toujours négligé, et peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu,

après Malherbe, n'en était plus à son coup d'essai, elle n'avait pourtant pas eu son œuvre maîtresse, digne de passionner et d'enlever le public. Or cette victoire décisive, Corneille la remporta, vers la fin de novembre 1636¹, à l'heure où Corbie venait d'être reprise sur les Espagnols², quand tous les cœurs, émus d'une crise périlleuse, commençaient à respirer librement, et à pleine poitrine. Ce dut être un vrai jour de fête que celui qui vit surgir, après des commencements obscurs, cette *merveille* où se révélait enfin, avec le génie d'un poète jusqu'alors inconscient, l'idéal de l'art tragique.

Définitivement établi dans la première semaine de janvier 1637, le succès alla toujours grandissant. « La foule, dit un des principaux acteurs du temps³, a été si grande à nos portes, et notre lieu s'est trouvé si étroit, que les petits recoins du théâtre qui servent les autres fois comme de niches aux pages ont été des places de faveur pour les cordons bleus; et la scène y fut d'ordinaire parée de croix de l'Ordre. On a vu seoir aux bancs des loges ceux qui ne siègent d'habitude que dans la chambre dorée, et sur les fleurs de lis. » Pellisson atteste de son côté « qu'on ne pouvoit se lasser de cette pièce. On n'entendoit autre chose dans les compagnies. Chacun en savoit quelque partie par cœur; on la faisoit apprendre aux enfants, et il étoit passé en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid*⁴. »

Non-seulement « tout Paris pour Chimène *eut* les yeux de

la physionomie vive, des traits fort marqués et propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout à fait nette, il lisait ses vers avec force, mais sans grâce. » — « La première fois que je le vis, dit Vignoul Marville, je le pris pour un marchand de Fougères. » — Racine, dans la réponse à Thomas Corneille, élu en 1685, à la place de son frère, le loue ainsi : « Il laissoit ses lauriers à la porte de l'Académie; toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie. »

1. Les frères Parfaict nous disent à propos de *Cinna* : « *Le Cid* parut vers la fin de novembre 1636. » C'est le seul renseignement qui nous éclaire sur la date de cette grande soirée.

2. 14 novembre 1636.

3. Mondory. *Lettres de Balzac*, t. I, p. 420, 15 décembre 1636.

4. La pièce fut représentée trois fois au Louvre, et deux fois à l'hôtel de Richelieu.

Rodrigue », mais, traduite dans toutes les langues de l'Europe, « hors l'esclavone et la turque¹ », cette tragédie² fut imitée, comme un original, par les Espagnols eux-mêmes qui en avaient conçu la première idée. Car en 1659, sous le titre de *El Honorador de su padre*, il en parut à Madrid une version, dont l'auteur était don Juan Bautista Diamante, que Voltaire, pour le dire en passant, crut bien à tort antérieur à Corneille. Ajoutons qu'heureuse de voir les passions et les caractères de sa chère patrie reproduits avec tant de puissance, Anne d'Autriche témoigna ses bonnes grâces au poète, en donnant des lettres de noblesse à son père qui, depuis vingt ans, remplissait l'office de maître des eaux et forêts en la vicomté de Rouen.

Le lendemain du triomphe ; griefs du cardinal. — Ce fut donc un triomphe éclatant, mais dont le lendemain prouva que l'insulte fait souvent cortège à la gloire³. On sait en effet quelle cabale⁴ s'insurgea contre un rival qui sortait de pair, et prétendit étouffer de ses clameurs l'explosion de l'applaudissement universel. Dans cette émeute de pamphlets écœurants, où l'envie est aggravée de sottise, ce qu'il y a de plus triste, c'est la complicité clandestine ou avouée du grand ministre qui, de loin ou de près, encouragea ce déchaînement d'une impuissante médiocrité. Sous ses rancunes se cachait la vanité du poète ; car il eut l'ambition de diriger souverainement les lettres comme les affaires ; et, ayant enrôlé Corneille dans le groupe des cinq auteurs⁴ qui collaboraient aux pièces dont il avait lui-même tracé le plan, il ne lui pardonnait pas l'indépendance avec laquelle il s'affranchit plus d'une fois des cadres imposés, notamment lorsqu'il se permit de modifier le troisième acte des

1. Témoignage de Fontenelle. En Allemagne, traduit par *Clauss* (1655) et *Greflinger* (1656), le *Cid* donna le signal de l'imitation française qui régna jusqu'à Lessing.

2. C'était une *tragi-comédie*. « On appelait ainsi, dit Geoffroy, un drame dont les acteurs étaient d'un rang distingué, et qui se terminait heureusement, ou bien celui dont la catastrophe était funeste, lorsque les acteurs étaient d'une classe commune. »

3. Béranger a dit dans un vers trop subtil :

De tout laurier un poison est l'essence.

4. Il faisait jouer sur son théâtre du Palais-Cardinal des tragédies ou comé-

Tuileries; ce qui lui valut cette admonestation : *Il faut avoir l'esprit de suite*. Il nous en coûte pourtant d'expliquer seulement par des raisons mesquines ce que Tallemant des Réaux appelle *la jalousie enragée du cardinal*¹; et, sans justifier l'attitude de celui qui « faisait de si mauvais vers avec Colletet, et de si bonne politique à lui tout seul² », nous inclinons à croire que des pensées d'un autre ordre se mêlèrent aux rancunes du confrère dramatique.

La question espagnole. — On avouera du moins qu'à l'heure où *le Cid* se produisit sur la scène, il pouvait ajouter aux embarras d'une situation difficile, et susciter de légitimes ombrages chez un homme d'Etat qui tenait en main l'épée de la France. N'est-ce pas en 1636 que Piccolomini revint d'Allemagne en toute hâte, ferma la retraite aux maréchaux de Châtillon et de Brézé, envahit la Picardie, prit la Capelle, enleva le Catelet et s'empara de Corbie, sur la Somme, à trente lieues de Paris? On se rappelait encore la consternation répandue par cette nouvelle. Lorsque des avant-postes ennemis se montrèrent aux environs de Compiègne, l'alarme fut telle que Richelieu lui-même faillit en être un instant déconcerté; mais réconforté par le surintendant Bullion, et surtout par le Père Joseph qui le traita, dit-on, de *poule mouillée*, il ne tarda pas à retrouver sa présence d'esprit, parcourut la ville à cheval, releva partout les courages, enrôla les gens du peuple, improvisa une armée de quarante mille hommes, et, après avoir repris Corbie, réussit enfin à refouler l'Espagnol jusqu'aux frontières³.

des, dont le plan, imaginé par lui, devait être mis en vers par l'Étoile, Colletet, Boissier, Botron et Corneille. Dans ce répertoire, citons *Mirame*, *la Grande pastorale*, *l'Araucan de Smyrne*, et *les Tuileries*.

1. Boissier « fit jouer *le Cid* en ridicule devant son Éminence par des laques et des marmottes. » Lorsque don Diegue dit à son fils : « *Rodrigue, as-tu du cœur* », la parodie répondait : « Je n'ai que du carreau. »

2. Ce trait est de M. le comte d'Haussonville. Réponse au discours de M. Alexandre Dumas, 11 février 1875.

3. Dans son discours de réception à l'Académie, M. Alexandre Dumas fils prêtait à Richelieu ce discours ou la fantaisie d'un paradoxe ingénieux recouverte une part de vérité : « qu'il s'est au moment où l'essai de refouler et d'exterminer l'Espagnol qui harcèle la France de tous les côtés; qui, vaincu au Midi, reparait à l'Est, qui, vaincu à l'Est, menace au Nord; c'est quand

Ces souvenirs tout récents ne suffiraient-ils point à excuser une mauvaise humeur analogue à celle de Napoléon I^{er} proscrivant le livre dans lequel Mme de Staël exaltait l'*Allemagne*, au moment même où celle-ci soulevait contre nous une coalition européenne?

Le Cid et les édits contre le duel. — N'oublions pas non plus que *le Cid* était une apologie du point d'honneur, de ce préjugé qui bravait des édits sévères lancés contre la fureur du duel. Le comte ne disait-il pas à don Arrias qui le pressait de réparer un outrage :

Ces satisfactions n'apaisent point une âme ;
 Qui les reçoit n'a rien, qui les fait se diffamer ;
 Et de pareils accords l'effet le plus commun
 Est de perdre d'honneur deux hommes au lieu d'un.

Ce passage parut même si téméraire qu'il dut être retranché ; car il s'agissait là d'une question encore toute vive, et des feux mal éteints risquaient de se rallumer. Oui, je me figure que la provocation de Rodrigue suscita comme un frisson dans les rangs de la jeune noblesse, et que plus d'une épée dut alors brûler le fourreau. Il y eut donc là de quoi faire froncer le sourcil au maître impérieux

j'ai à combattre, à Paris même, les révoltes et les conspirations, que l'Espagne me suscite ; c'est quand une reine espagnole, encore jeune, correspond secrètement avec son frère le roi d'Espagne et prête les mains à toutes les conspirations qu'une cour légère et ignorante trame contre moi, sans se douter du mal qu'elle fait à la France ; c'est en un pareil moment que tu viens exalter sur la scène française la littérature et l'héroïsme espagnols ! Tu ne vois donc pas que tu conspires, toi aussi, que tu gênes mes desseins, et que, plus tu as de talent, plus je dois te combattre ? » — C'est une légende substituée à une autre. Sans l'admettre sous une forme aussi absolue, on ne saurait nier que Corneille, avec la candeur de son génie, oubliait trop, en célébrant l'Espagne, la situation politique où se trouvait la France.

1. Dix ans auparavant lors du duel que Des Chapelles et Montmorency expièrent de leur tête, Richelieu n'écrivait-il pas au roi cette page que nous lisons dans ses *Mémoires* : « il ne s'agit plus d'une simple infraction des édits, mais d'une habitude à rompre, d'une profession publique de mépriser l'autorité royale, de violer toute sorte de loi dont le respect est le fondement des États... Ces Messieurs ont toujours fait les *gladiateurs à gages*, et réduit en art ce qui ne tend qu'à la destruction de la nature. Au lieu que jusqu'ici les duels n'ont été en usage que pour repousser les injures particulières, il semble qu'ils ne les aient recherchés que pour en faire au public, surtout en cette dernière occasion où ils ont violé la dignité de votre personne, les lois du

qui n'avait pas épargné la tête d'un Des Chapelles et d'un Montmorency.

La cabale; excuse à Ariste; observations sur le Cid; la lettre de Boisrobert (1637); sentiments de l'Académie sur le Cid (1638). — A ces griefs envenimés par des haines obscures il fallait pourtant une occasion. Corneille eut l'imprudance de l'offrir. Le prétexte des hostilités fut l'*excuse à Ariste*. Car on affecta de voir un orgueilleux déli dans ces accents de légitime fierté :

Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue,
 J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue,
 Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
 Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans.
 Par leurs seules beautés ma plume est estimée;
 Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
 Et pense toutefois n'avoir point de rival
 A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

Mairet engagea l'attaque par ces stances injurieuses qu'il signa *don Balthazar de la Verdad*¹ :

Ingrat, rends-moi mon Cid jusques au dernier mot;
 Après, tu connoîtras, Corneille déplumée,
 Que l'esprit le plus vain est souvent le plus sot,
 Et qu'enfin tu me dois toute ta renommée.

A cet outrage riposta le rondeau malencontreux, dont nous ne citerons que ce fragment :

Qu'il fasse mieux, ce jeune jouvencel
 A qui le Cid donne tant de martel,
 Que d'ouïsser injure sur injure,
 Rimer de rage une lourde imposture,
 Et se cacher ainsi qu'un criminel.
 Chacun connoît son jaloux naturel,
 Le mente au doigt comme un fou solennel.

Dans ce trait, Scudéry crut se reconnaître; et aussitôt il

royaume, et la majesté de la Justice, on ils ont choisi Paris, un lieu public, la Place Royale, pour jouer, à la vue de la cour, du Parlement et de toute la France, une singulière et fatale tragédie pour l'état. ... Il est question de couper la gorge au duel, ou aux edits de Votre Majesté. •

1. L'auteur du *vray Cid* espagnol.

se vengea par les *Observations sur le Cid*, diatribe où il s'évertuait à prouver :

*Que le sujet ne vaut rien du tout,
Qu'il choque les principales règles du poëme dramatique,
Qu'il manque de jugement en sa conduite,
Qu'il a beaucoup de méchants vers,
Que la plupart de ses beautés sont dérobées.*

Corneille se défendit, et prit même l'offensive dans une *lettre apologétique* dont la dignité ne fit qu'irriter ses ennemis¹, parmi lesquels on regrette de rencontrer l'auteur de *Sophonisbe*². Voyant que le public restait indifférent à ses libelles, Scudéry mit tout en œuvre pour intéresser à sa cause l'Académie française, et l'inviter à juger en dernier ressort. Ce fut l'objet d'une requête³ qui flattait le désir secret du cardinal. Mais les plus judicieux de cette compagnie répugnaient à ce rôle d'arbitres, dont l'arrêt pouvait déplaire aux deux partis. D'ailleurs les statuts s'opposaient à ce qu'elle « décidât sur un ouvrage contemporain, sans l'aveu de l'écrivain. » On fit donc la sourde oreille; alors Boisrobert, chargé de la négociation qui devait obtenir ce consentement, obséda Corneille de sollicitations si importunes qu'après de longs pourparlers, celui-ci finit par dire : « Messieurs de l'Académie peuvent faire ce qui leur plaira. Puisque vous m'écrivez que cela doit divertir Son Éminence, je n'ai rien à dire. » On s'empressa de fonder sur cette réponse la juridiction qu'invoquait Richelieu; et, le 16 juin 1637, ne pouvant plus reculer, les académiciens nommèrent trois commissaires, MM. de Bourzey, Chapelain et des Marets, auxquels fut déféré l'*Examen général du Cid*⁴. De cette collaboration résulta bientôt un rapport⁵ soumis au cardinal qui le fit apostiller en sept endroits⁶ par M. Citois, sou

1. Entre autres *Clavret*, dont M. Marty-Laveaux cite une lettre ridicule.

2. Mairet, né en 1604, mort en 1685.

3. Lettre de M. de Scudéry à l'Académie française.

4. Quant au détail des vers, la compagnie se le réserva.

5. Il appartient à la bibliothèque Nationale où il figure sous le n° Y. 5666.

6. Le premier mot d'une de ces apostilles est de sa main. On y lit entre autres notes : « L'applaudissement et le blâme du *Cid* n'est qu'entre les doctes et les ignorants, au lieu que les contestations sur la *Jérusalem* et le *Pastor Fido* ont été entre les gens d'esprit. »

premier médecin, et approuva l'ensemble, mais en exprimant le vœu « qu'on y jetât quelques poignées de fleurs. » Pour lui complaire, on confia le manuscrit à MM. de Serizay, de Cerisy, de Gombaud et Sirmond, qui eurent charge de le polir. Ils s'en acquittèrent avec tant de zèle qu'après la lecture des premières feuilles, Son Eminence les jugea cette fois « trop ornées », et suspendit l'impression. Enfin, au bout de cinq mois consacrés à des retouches que contrôla de près ce ministre « qui avoit toutes les affaires du royaume sur les bras et toutes celles de l'Europe dans la tête¹ », la rédaction de Chapelain mérita son agrément.

Dans l'intervalle, la guerre s'était ralentie². Toute polémique fut même arrêtée court par une lettre que Boisrobert adressait à Mairet, le 5 octobre 1637, sur l'ordre de Richelieu. Ce document prouve, à n'en pas douter, qu'il ne cessa jamais d'avoir l'œil et la main dans les intrigues que son secrétaire appelle par euphémisme « des contestations d'esprit agréables et des railleries innocentes. » Mais à la veille du jour où *le Cid* allait être « assez mal mené³ » par sentence académique, une volonté souveraine crut convenable d'étouffer la querelle. « Son Eminence, dit Boisrobert, m'a commandé de remonter à M. Corneille le tort qu'il se faisoit, et de lui défendre de sa part de plus faire aucune réponse, s'il ne lui vouloit déplaire.... Elle m'ordonne aussi de vous informer, que si vous désirez avoir la continuation de ses bonnes grâces, vous mettiez toutes vos injures sous

1. Relation contenant l'Histoire de l'Académie. Pellisson.

2. Citons les derniers vers d'un sonnet contre les ennemis du Cid :

Corneille sait porter son vol si près des cieux
Que, s'il ne s'abaissoit pour vous combattre mieux,
Vos coups injurieux ne pourroient pas l'atteindre.

Voici encore un quatrain curieux :

Toi dont la folle jalousie
Du Cid te veut rendre vainqueur,
Sois satisfait : ta frenésie
Te fait passer pour un vain cœur.

Mentionnons enfin le jugement du Cid, par un bourgeois de Paris, *marginé*. *Le sa parasse*, in-8, sans lieu, ni date, et l'*Epistre familière* du sieur Mayret au sieur Corneille.

3. C'est l'expression de Boisrobert.

le pied, et ne vous souveniez plus que de votre ancienne amitié, que j'ai charge de renouveler sur la table de ma chambre, à Paris, quand vous serez tous rassemblés. » Il ajouta en son nom : « Pour vous dire ingénument ce que je pense de toutes vos procédures, j'estime que vous avez suffisamment puni le pauvre M. Corneille de ses vanités, et que ses foibles défenses ne demandoient pas des armes si fortes et si pénétrantes que les vôtres. »

Tandis que les débats étaient clos si brusquement, Balzac faisait la leçon à Scudéry dans une lettre dont la convenance et la mesure honorent tout ensemble son goût et son caractère¹. Il y laissait entendre poliment que « toute la France étoit en cause avec Corneille. — » « Savoir l'art de plaire, écrivait-il, ne vaut pas tant que savoir plaire sans art », c'est-à-dire « suivre le chemin d'Aristote et les règles de sa tactique. » Sa conclusion étoit que « si *le Cid* est coupable, c'est d'un crime qui a sa récompense », et que Platon l'eût banni de sa République, en le couronnant de fleurs, comme autrefois Homère.

Enfin parurent en 1638 les *Sentiments de l'Académie*. Sensée avec lourdeur, judicieuse sans clairvoyance, modérée dans la forme, mais sévère au fond, puisqu'elle condamnait le sujet comme « immoral et dénaturé », cette censure, malgré toute sa diplomatie, ne réussit pas plus à satisfaire la malveillance de Richelieu et les prétentions de Scudéry, qu'à diminuer la gloire du poète que le public admirait obstinément². « On ne se cotise pas, dit Sainte-Beuve, pour sentir une flamme; on ne plaide pas la passion devant la raison. » Pellisson est donc trop indulgent lorsqu'il vante cette pièce comme « une des meilleures critiques qui aient été faites sur aucun sujet. » Outre qu'elle fourmille d'observations mesquines, et propose des corrections souvent

1. Elle fut publiée à la fin de 1637, à Paris, en un in-8 de 34 pages, qui contenait aussi la correspondance de Scudéry sur la question du *Cid*.

2. En vain contre le *Cid* un ministre se ligue;
 Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
 L'Académie en corps a beau le censurer,
 Le public révolté s'obstine à l'admirer. (BOILEAU.)

ridicules, elle a le tort de prendre parti pour la médiocrité prudente contre les heureuses hardiesses du génie.

Elle eut pourtant le bon effet d'animer à de nouveaux exploits dramatiques le grand homme qui avait le cœur et le caractère de ses héros.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Corneille et Guillen de Castro. — Ce fut à l'Espagne que Corneille dut non-seulement le sujet de sa pièce, mais tous les personnages qu'il y représente et la plupart des incidents qui la composent. Outre que son penchant naturel le portait vers la patrie de l'héroïsme chevaleresque, il obéissait au goût d'un temps qui puisait volontiers à cette source. D'ailleurs le hasard s'en mêla : car un vieux courtisan, M. de Chalon, retiré à Rouen, et ami de Corneille, lui signala le drame intitulé *la jeunesse du Cid*¹, que son auteur, Guillen de Castro, né en 1564, fit jouer à Madrid en 1615. C'était une suite d'épisodes épiques détachés des vieilles chroniques et des romanceros que l'imagination populaire avait consacrés à la légende de son Achille national, Rodrigue Diaz de Bivar, surnommé le *Campeador* (de *campear*, courir la campagne). Dans la première partie de sa vaste composition, Guillen racontait, en trois journées séparées par de longs intervalles², les amours du Cid et de Chimène, le duel qui élève entre eux une barrière infranchissable, la vendetta qu'impose à la fille du mort sa piété filiale, les promesses qui sauvent à la fois l'Espagne et Rodrigue, le combat singulier dont une amante doit être le prix, enfin l'union traversée par tant d'obstacles, mais appelée par tous les vœux comme la récompense d'un héroïsme qui, sans étouffer la passion, n'a pas cessé d'obéir à l'honneur. Dans ce rapide résumé, nous reconnaissons d'avance toute la tragédie de Corneille ; et cependant, mal-

1. *Las mocedades del Cid*.

2. Dix-huit mois se passent la troisième de la première. Le premier acte dure un jour, le deuxième trois mois, le troisième un peu moins.

gré ces apparences, elle est originale par le mérite d'une imitation aussi indépendante que féconde.

Imitation originale ; différence des deux systèmes dramatiques. — Pour le démontrer, il nous faudrait analyser parallèlement les deux œuvres ; mais l'une étant trop compliquée, l'autre trop connue, bornons-nous à indiquer les différences qui transforment les emprunts et en font presque oublier l'origine. Nous sommes ici en présence de deux systèmes dramatiques tout opposés. L'un, qui se joue en toute liberté dans l'espace et le temps, n'obéit à aucune contrainte ; il embrasse une longue période d'histoire nationale, et en déroule toutes les phases dans la biographie d'un héros que le poète peut suivre de près, comme un témoin familier, depuis le jour où on lui chausse les éperons jusqu'à celui qui verra ses reliques invincibles reposer en paix à côté de sa Chimène. Incidents particuliers de sa vie, aspects d'une scène changeante, contrastes solennels ou comiques, accessoires grandioses ou plaisants qui accompagnèrent ses aventures et leur servirent de cadre, tout se groupe, se croise et se heurte dans ce panorama qui nous transporte, sans autre souci que l'unité d'intérêt, d'un palais dans une place publique, d'une ville dans une autre, d'une salle de conseil sur un champ de bataille, de manière à mêler les surprises de l'imprévu à la peinture de toute une société disparue. De l'ampleur, de la variété, le relief du détail réel, l'exactitude du costume, l'expression qui précise, la couleur qui localise, voilà les avantages de cette inspiration toute populaire qui parle aux yeux et amuse la curiosité, mais la dissipe et l'étourdit par le pêle-mêle d'une action diffuse et discursive.

La poétique de Corneille ; analyse psychologique d'une crise morale. — L'autre procédé, celui que Corneille inaugure, paraît au premier abord moins vivant et trop abstrait. Mais ce qu'il perd en surface, il le gagne en profondeur. Au lieu de faire, comme Guillen, une sorte de voyage de long cours, qui nous promène à travers mille légendes enchevêtrées et entrelacées de manière à fatiguer l'attention, il se réduit à l'étude d'une crise unique, enfer-

mée dans des limites étroites qui obligent le poète à condenser une matière éparse pour faire œuvre d'art, et d'art tout français, c'est-à-dire de réflexion, de choix et de goût. Au mouvement, au tapage, à la succession rapide des décors et des épisodes où s'égayait et se perdait parfois une fantaisie exubérante, il va substituer l'analyse d'une situation morale où il cherche l'homme lui-même plus que l'individu, et la vérité définitive des sentiments plus que la vraisemblance passagère des mœurs ou des caractères. Supprimant donc les longueurs, les accidents particuliers, les dissonances ou les hasards qui ne sont que des arabesques courant sur le canevas de la fable, il la dégage de ces broderies, et tourné en psychologie tout ce qui n'était dans son modèle que caprice pittoresque et combinaison extérieure. Il élimine, il approprie, il condense, il clarifie et solidifie en quelque sorte des éléments trop flottants auxquels manquait un centre d'attraction. Des images, il fait des pensées; sous un vêtement brillant, mais qui ne recouvrait qu'un fantôme sans substance, il met une âme, une conscience, un cœur. Tout en respectant la physionomie de ces héros castillans qui sont bien ici compatriotes de don Quichotte de la Manche, il vise donc surtout à peindre l'universel, le général, la nature humaine personnifiée en des types accomplis qui enchanteront tous les âges.

Comparaison du procédé espagnol et français. — Mais quelques exemples rendront plus manifeste cette intention d'accommoder aux exigences d'un public français tous les motifs dont Corneille s'empare en les modifiant avec une habileté qui les déguise.

Ce parti pris se révèle dès les premières scènes. Dans le drame espagnol, tout le début est en tableaux. On y voit Rodrigue qui vient faire la veille des armes; c'est le roi lui-même qui le reçoit chevalier, selon la formule, en grande cérémonie, devant l'autel de saint Jacques, en présence de la reine, de Clémène et de l'Infante¹, dont la rivalité commence dès cette heure, et va se rattacher pour

1. Par ordre du roi, elle chasse les épérons qui vont la piquer au cœur.

nous au souvenir d'un spectacle qui a saisi les regards. Chez Corneille, rien de tel : tout se passe en préparation logique, en confidences destinées à nous exposer au plus vite les préliminaires d'une action qui n'a pas de temps à perdre, et court droit au nécessaire.

Après l'insulte¹, Guillen nous montre don Diègue rentrant dans sa demeure : il commence par dire à ses fils de sortir ; puis là, seul en sa salle d'armes, pour essayer s'il pourra tenir tête au comte, il détache une de ses épées d'autrefois ; mais, en la voulant manier et en s'escrimant, il s'aperçoit qu'à chaque coup de fendant ou de revers, le fer trop pesant entraîne son bras. C'est une épreuve toute naturelle, et qui parle aux yeux. Mais Corneille a craint l'ironie ; et, pressé par Aristote, il n'a gardé de son modèle que le monologue où la *chose* se traduit ainsi en *idée* :

Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
 Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
 Fer, jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,
 M'as servi de parade, et non pas de défense,
 Va, quitte désormais le dernier des humains,
 Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

Citons un autre indice non moins frappant de la même préoccupation. Lorsque le vieillard est convaincu de son impuissance, il fait appeler ses trois fils ; et, pour tenter le courage de chacun d'eux, il leur serre successivement le poignet². Les deux premiers en crient de douleur, comme des femmes ; aussi les chassa-t-il de sa présence avec colère et mépris : « Infâme ! dit-il à l'un, mes mains sont-elles les griffes d'un lion, et, quand elles le seraient, devrais-tu faire entendre de si indignes plaintes ? Tu te dis homme ! Va-t-en, honte de mon sang ! » — Mais, quand vient le tour de Rodrigue, qu'il mord au doigt jusqu'au sang, voyant le rouge lui monter au front, et la menace aux lèvres, alors il reconnaît en lui « le fils de son

1. Chez Guillen, elle s'accomplit dans la salle même du palais, en présence du roi. Les anciennes romances le voulaient ainsi. Mais en France, l'inconvenance eût paru trop grande. L'offense a lieu dans un vestibule.

2. Comme dans les Romances.

âme », et lui confiant sa vengeance : « Si je ne t'ai pas appelé le premier, ajoute-t-il, c'est que je t'aime le mieux. Je voulais conserver en toi l'illustre avenir de ma race. »

Une telle scène, qui sentait si terriblement la rudesse du moyen âge¹, Corneille ne pouvait la reproduire devant des spectateurs étrangers à des traditions toutes locales, et qu'eût révoltés la crudité d'un si grossier spectacle. Aussi n'a-t-il gardé que l'âme enveloppée par ce symbole tout matériel. Répudiant donc la lettre brutale qui lui gâtait de beaux sentiments, il en a sauvé l'esprit; et, ne donnant plus à don Diègue qu'un fils unique, il débute par ce trait décisif : « *Rodrigue, as-tu du cœur?* » N'est-ce point entrer, de prime saut, et d'un bond, à la française, dans le sublime d'une situation qui serait devenue comique si elle s'était servilement assujettie à la donnée primitive² ?

Ces rapprochements, nous pourrions les multiplier. Ainsi dans *la Jeunesse du Cid*, lorsque don Diègue vient défendre son fils, il raconte que devant son ennemi étendu sans vie à ses pieds, il a porté la main à sa blessure, et lavé (littéralement) avec le sang du mort la place du soufflet dont il fallait effacer la trace. Puis il montre sur son visage l'empreinte encore sanglante. Voilà bien l'Espagne à demi barbare, avec cette dureté de mœurs qu'attestent encore ses combats de taureaux³. Mais notre délicatesse n'eût pas souffert pareille sauvagerie, et Corneille, qui le savait, ne fit de ce détail qu'une fière métaphore.

La tyrannie des trois unités. — Mais c'en est assez

1. Nous regrettons en revanche que Corneille n'ait pu reproduire l'admirable scène du blessé secouru par la charité de Rodrigue qui le couvre de son manteau, le fait manger au même plat que lui, et dormir sous sa garde. Après ce sommeil, le mendiant, transfiguré tout à coup, apparaît sous les traits de *Lazare*, pour honorer le *grand Cid*, et lui promettre, au nom de Dieu, la victoire sur tous, et toujours, même après sa mort.

2. « Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel affront ; — meurs en tue. » — Voilà le seul mot que pouvait supporter une oreille française. Le nom de l'insulteur, du père de Chimène est lancé à la fin comme une flèche, et don Diègue s'efface en criant : « *Va, cours, vole, et nous venge!* » C'est sans technique.

3. C'est ainsi que chaque peuple se montre dans ses œuvres : chez Shakspeare, en regardant l'Anglais, et ses combats de boxe.

pour prouver qu'en toute rencontre il corrige, abrège, redresse, élague et simplifie¹. Il y était d'ailleurs forcé par les servitudes rigoureuses que la poétique de l'abbé d'Aubignac² faisait peser sur lui. M. Fauriel a même pu dire que tous ses personnages ont l'air de *travailler à l'heure*, tant ils sont pressés d'agir le plus possible dans le moins de temps possible. Parmi les précautions qu'infligeait au poète la règle des trois unités, on doit remarquer l'artifice dont il use pour expliquer la soudaine invasion des Maures et leur brusque déroute. Supposant que le souverain de Castille régnait à Séville, sur le Guadalquivir³, il a placé son épisode à l'embouchure d'un fleuve imaginaire, et bouleversé de fond en comble la topographie de la pièce espagnole, afin d'avoir à son service la ressource d'une marée complaisante pour la loi des vingt-quatre heures. Ne soyons donc pas trop sévères pour certaines invraisemblances qui subsistent encore, et surtout pour celle que Chimène accuse en disant au V^e acte :

Sire, quelle apparence à ce triste hyménée,
Qu'un même jour commence et finisse mon deuil,
Mette en mon lit Rodrigue, et mon père au cercueil ?

Outre que le roi répond avec bon sens :

Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes,

et console Rodrigue en ajoutant :

Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi ;

1. Les scènes empruntées à Guillen de Castro sont :

Acte I. — La querelle du comte et de don Diègue, sc. III. — Le monologue de don Diègue, sc. IV. — L'entretien de don Diègue et de Rodrigue, sc. V et VI.

Acte II. — Le refus du comte qui ne veut pas donner satisfaction à don Diègue, sc. I. — Le défi de Rodrigue, sc. II. — La démarche de Chimène implorant la justice du roi, sc. IX.

Acte III. — Le dialogue entre Rodrigue et la suivante de Chimène, sc. I. — L'entrevue de Rodrigue et de Chimène après la mort du comte, sc. III.

Acte V. — Le stratagème dont s'avise le roi pour forcer Chimène à l'aveu de son amour, sc. V.

2. Ce prétendu commentaire d'Aristote faisait alors autorité.

3. Deux cents ans avant que cette ville fût reprise sur les infidèles.

il convient plutôt de plaindre Corneille que les régents du théâtre condamnaient à marcher toujours montre en main, pour en finir séance tenante, et dans le temps voulu. Rappelons-nous qu'on ne lui eût pas fait grâce d'une lenteur. Il fallait que du matin au soir, et du soir au matin, il trouvât moyen de peindre et de justifier les plus incroyables revirements de colère ou d'amour, sans une minute d'arrêt, sans une seconde pour respirer¹. Combien ne dut-il pas envier Guillen de Castro, prenant si libéralement ses aises, et pouvant se mouvoir, sans entraves, dans le va-et-vient des circonstances qu'il lui était permis d'aborder par le détail naïf et tout familier² ! Mais en faire autant, c'eût été révoiter l'hôtel de Rambouillet. Il se résigna donc aux sacrifices névitable, et ce fut peut-être un mal pour un bien ; car cette nécessité nous a valu la nouveauté d'une tragédie fortement liée par une logique si pressante que le spectateur, lui non plus, n'a pas le temps de se reconnaître et de se refroidir.

Le véritable sujet de la pièce. La lutte morale. Action. nœud, péripétie, dénouement. — Cette tragédie est tout intérieure, comme elle devait l'être, dans le voisinage de Descartes, sous l'influence de sa formule : « *Je pense, donc je suis.* » Si notre théâtre ménage des plaisirs à la raison, l'honneur en revient à Corneille qui, le premier, suscita l'admiration et la pitié par un spectacle noble et touchant dont l'intérêt progressif sut varier, entre la crainte et l'espérance, une situation unique et pourtant toujours nouvelle.

Voilà ce que ne comprit point l'Académie, dont l'erreur fut de croire que le véritable sujet du Cid était son mariage avec Chimène, et non pas la crise où la passion et le devoir

1. Ceci n'est point exagération. Pour expliquer tous les exploits de son héros, Corneille ne dit-il pas ingénieusement :

Rodrigue a pris haleine en vous les racontant.

2. Il y a là des scènes qui font penser au rôle de Sancho près de don Quichotte. Au moment où les Maures ravagent la plaine, Guillen montre un berger qui s'enfuit dans la montagne, au plus haut des rochers. Le combat termine, après avoir assisté à la victoire de Rodrigue, et à ses grands coups d'épée, il s'écrie : « Par ma foi ! Il y a plaisir à les voir comme cela du dehors. Ces spectacles, il faut toujours les regarder de haut. »

se combattent à armes égales, sans que l'un faiblisse au profit de l'autre¹. Pour produire cette lutte, il fallait l'injure violente qui oblige Rodrigue à tuer le père de son amante, et Chimène à se venger de celui qu'elle aime, jusqu'à demander sa mort qu'elle craint d'obtenir. Le soufflet donné par le comte est donc le *nœud* de la pièce. Après le duel et ses suites sanglantes se pose le problème moral. Quant à la *péripétie* qui en prépare la solution, nous la trouvons dans la double victoire que remporte le Cid d'abord sur les Maures (ce qui met le libérateur de l'État à l'abri de tout châtiment), puis sur don Sanche (ce qui, selon les règles de la chevalerie, satisfait l'honneur de Chimène). Il ne restait plus qu'à précipiter le *dénoûment*². Or on peut dire que Corneille accorde l'intérêt sympathique excité par ses héros avec tout ce que réclamait la bienséance. Un des ressorts qu'il emploie est la méprise de Chimène persistant à croire que Rodrigue est mort, lorsque don Sanche lui apporte son épée. On a blâmé ce moyen, mais à tort, selon nous : car il a l'avantage de forcer le désespoir d'une amante à l'aveu public qui trahit sa passion. Pour ce qui est de l'union qu'elle désire, tout en s'y refusant provisoirement, elle nous semble légitimée par les vœux que forme chacun de nous ; et d'ailleurs elle ne s'accomplira que plus tard, puisque le poète la subordonne aux périls nouveaux que Rodrigue va courir dans une expédition d'outre-mer contre ces Maures qu'il a chassés du continent.

On voit par là que toutes les difficultés sont éludées ou sauvées. Pleine, soutenue et rapide, l'action est conduite avec une singulière adresse. A peine pourrait-on relever quelques défauts de contexture, du reste très-légers³, dans certaines

1. « Ils se suivent, dit M. Nisard, comme l'ombre suit le corps. »

2. Dans un poème épique, dramatique ou romanesque, le *nœud* est l'endroit où se manifestent soit des obstacles qui s'opposent à l'accomplissement d'un dessein, soit des difficultés qui compliquent les perplexités d'un ou de plusieurs personnages. — La *péripétie* est un changement subit de fortune éprouvé par les acteurs principaux ; elle doit être la conséquence logique de leurs passions, ou des incidents antérieurs. — Le *dénoûment* est l'événement final qui tranche le fil de l'action et fixe les incertitudes.

3. Au *Premier acte*, Chimène s'éclipse bien brusquement devant l'Infante, à l'instant même où celle-ci envoie un page à sa recherche. — L'Infante, elle

entrées ou sorties. Encore ces petits accidents ne sont-ils imputables qu'au souci trop inquiet d'observer l'unité de temps et de lieu¹. En résumé, la dextérité de construction est digne du maître qui excellait à mêler ou démêler les fils d'une intrigue².

Les caractères. — **Le Cid de l'histoire et de la légende; les chroniques et les romances.** — Puisque le développement des caractères est ici tout le drame, esquissons la physionomie des personnages qui le dominent.

Le Cid (pour commencer par le principal rôle) n'est point une figure imaginaire; car il a son histoire et sa légende. La chronique nous apprend que Rodrigue Diaz de Bivar, qui mourut en 1099, fut d'abord au service de don Sanche, roi de Castille, lequel avait guerre contre son frère Alphonse, roi de Léon et des Asturies. Or, bien loin d'être le type de toutes les vertus chevaleresques, il paraît n'avoir été qu'une sorte de terrible condottiere, vendant indifféremment sa protection à tous les seigneurs qui pouvaient payer largement ses services. Il débuta par une perfidie et un parjure, qui valut à son premier maître et seigneur la possession des deux royaumes disputés à son frère. Puis, après la mort de don Sanche, ce fut³ lui qui fit serment au prince Alphonse, à celui-là même qu'avait dépouillé sa déloyauté, et dont il épousa la cousine, Chimène,

aussi, va disparaître sans raison apparente pour laisser la place au comte et à don Diègue qui sortent du conseil.

Au *Deuxième acte*, l'apparition du roi et de ses trois courtisans (après la sc. v) est inattendue.

Au *Troisième acte*, la sortie de Chimène et de Rodrigue laisse un instant la scène vide au vieux don Diègue qui vient chercher son fils. Celui-ci n'arrive que par un effet du hasard.

1. Si Corneille s'est tenu dans les limites des vingt-quatre heures, il n'a pas observé aussi strictement l'unité de lieu. Il habite bien dans la même ville, mais tour à tour dans la maison de Chimène ou de don Diègue, dans le palais du roi, ou dans la rue. Le premier et le deuxième acte offrent chacun trois changements, le troisième et le quatrième chacun deux, le cinquième quatre.

2. On lui reprocha même l'excès de cette qualité dans *Héraclius*.

3. Il avait été stipulé entre les deux frères que celui qui serait vaincu céderait son royaume à l'autre. Sanche et les Castillans ayant eu le dessous, Alphonse crut à l'exécution de la parole jurée, et défendit de poursuivre les vaincus. Ce fut alors que Rodrigue, relevant le courage de son roi, lui dit :

• *Vraité que les Leonais reposent sous nos tentes, comme s'ils n'avaient rien a*

filles de Diego, comte d'Oviedo¹. Mais, après une expédition victorieuse contre un roi maure, il fut accusé par un ennemi, le comte Garcia Ordoñez, d'avoir retenu une partie des présents qu'il devait remettre à son souverain; et, banni des Castilles, il devint chef de bande, s'enrôlant à la solde des roitelets chrétiens ou musulmans qu'il rançonnait ou servait tour à tour. Ce fut ainsi qu'il aida successivement Moctadir, Moutamin et Mostain, souverains de Saragosse, non sans jouer avec eux au plus fin, et pousser habilement ses affaires; car, chargé par eux de mettre à la raison Cádiz, roi de Valence, il en fit son propre tributaire; et, s'établissant dans la province, il répandit l'effroi tout à l'entour.

On a le chiffre des sommes qu'il levait à main armée sur les comtes de Barcelone, d'Alpuente, de Murviédo et autres seigneuries, jusqu'au jour où, Cádiz ayant succombé de mort tragique, il vint, sous prétexte de le venger, assiéger la ville de Valence. « Il s'y cramponna, dit un témoin oculaire, une de ses victimes, comme le créancier au débiteur.... Combien de jeunes filles épousèrent les pointes de ses lances, et furent écrasées sous les pieds de ses insolents mercenaires ! » Bref, il la serra de si près, qu'une horrible famine la réduisit à se rendre le 15 juin 1094; et dès lors, parvenu à ses fins, maître de la proie qu'il ne lâcha pas, il ne songea plus qu'à exterminer les Maures. Il en fut bientôt l'épouvante, mais sans pouvoir achever son dessein. Car il mourut de colère en 1099, à la suite d'un échec éprouvé dans une expédition contre la cité de Xativa. Il avait environ soixante-treize ans. Les infidèles prirent alors leur revanche; et en mai 1102 ils forcèrent les chrétiens à s'exiler de leur ville, après l'avoir brûlée. Chimène emporta le corps de son époux qu'elle fit ensevelir dans le cloître de Saint-Pierre de Cardègne, près de Burgos. Elle lui survécut cinq années

Tel est l'aventurier que l'histoire nous montre soldat du

craindre : ruons-nous sur eux à la pointe du jour, et nous serons vainqueurs. ■
Ainsi fut fait, et, après un massacre, Alphonse se vit pris, et jeté dans un cloître, d'où il ne se sauva que pour l'exil.

1. On a une charte de donation authentique faite à cette occasion.

Christ et de Mahomet, recrutant ses bandes dans la lie de la société musulmane, manquant aux serments les plus solennels, et brûlant ses prisonniers à petit feu, ou les donnant à déchirer à ses dogues. Ce démon, qui finit par conquérir une espèce de couronne, est pourtant celui qui sera représenté par la poésie comme la fleur d'amour et de courtoisie. Déjà manifeste dans la chronique rimée du douzième siècle, cette épuration s'accomplira si définitivement dans les romances que, sous Philippe II, on songera à canoniser *le Cid* comme un *saint*.

Le Cid de Corneille, idéal chevaleresque ; la religion du point d'honneur ; la passion ; Bayard et Tancrède. — Pour faire de lui l'idéal de la chevalerie, Corneille n'eut donc qu'à recueillir l'héritage des vieilles légendes. Sachons lui gré d'avoir introduit le premier le moyen âge sur notre scène, et ouvert ainsi des sources qu'allait trop brusquement tarir l'imitation des Grecs et des Romains. Nul n'était plus propre à ressusciter ces époques primitives où se déployait librement la grandeur des caractères. Car sa fierté native lui en offrait l'image dans ses instincts mêmes¹ ; et d'ailleurs, il avait entrevu les puissantes figures qui venaient de jouer leur dernier rôle dans les guerres religieuses, ou les luttes de la féodalité mourante. Il en gardait la mémoire récente, et la tradition distincte. Or, si les préjugés littéraires qu'il subissait en murmurant l'empêchèrent d'être l'artiste minutieux qui pousse jusqu'au scrupule le respect de la couleur locale, s'il altère la conception du Cid par certains traits qui rappellent trop la subtilité contemporaine et la métaphysique d'une galanterie mise à la mode par les salons, il n'en est pas moins resté fidèle à l'esprit général du type qu'il fait revivre ; et Rodrigue est vraiment inspiré par l'âme des preux.

Le point d'honneur, voilà sa religion. Il est bien d'un temps où un outrage était moins un fait qu'une idée, où l'on serait mort de douleur et de honte, si l'on n'avait ob-

1. Corneille pouvait dire, aussi lui, comme son héros :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

tenu satisfaction d'une offense. Ces délicatesses ne pouvaient manquer de plaire à tant de gentilshommes dont l'épée ne demandait qu'à se signaler. Rodrigue était de plus transporté par un feu de jeunesse qui devait séduire toute une génération ardente, qu'on pourrait appeler l'avant-garde d'un siècle ambitieux de faire parler de lui. Il y eut donc dès l'abord entente cordiale entre le héros et ceux qui l'applaudirent.

La passion qui chez lui s'alliait à la valeur aidait encore au charme sympathique. Car l'amour et la gloire s'associaient en son cœur, comme dans les romans d'alors. Aussi intrépide que Bayard, il avait la flamme de Tancrède pour Clorinde, mais sans fadeur, et avec une intensité qui défiait les sourires. Depuis *Le Tasse*, on n'avait pas vu si parfait accord de vaillance et de tendresse. En dépit de certains raffinements, qui d'ailleurs flattaient le goût des mondains, on fut donc ravi par la candeur de son accent, par ses élans d'enthousiasme, par sa noblesse d'attitude, par l'éclair d'une parole épique et lyrique¹, dont la verve faisait tout passer, depuis le bel esprit et ses traits les plus déliés², jusqu'à ces vanteries castillanes³ qui, sur ses lèvres, semblaient avoir la grâce d'un premier mouvement involontaire.

Chimène. La fille et l'amante. La bienséance et la passion. — Mais Corneille eut, si je ne me trompe, plus de mérite encore à conquérir en faveur de Chimène les suffrages qui la protégèrent contre une cabale aveugle ou injuste. Car, outre que son génie le portait de préférence vers l'expression des vertus viriles ou altières, il est certain que des casuistes pouvaient se récrier, en face d'une héroïne qui s'entretient deux fois, dans sa propre maison,

1. Les stances, malgré leurs *concelli*, sont toujours attendrissantes. La musique seule serait capable de bien rendre les orages de son âme.

2. Il abuse de l'antithèse, il s'analyse trop ; mais la situation le veut.

3. Quand Chimène lui laisse entendre qu'elle l'aime encore, il s'écrie :

Paroissez, Navarrois, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants,
Unissez-vous ensemble et faites une armée,
Pour combattre une main de la sorte animée ;
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux ;
Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous.

avec le meurtrier de son père, et lui déclare des sentiments qu'elle devrait se dissimuler à elle-même. Corneille dans sa candeur ne convient-il point qu'elle fait « des faux pas et des glissades », dont elle se relève sans doute, mais susceptibles pourtant de scandaliser ceux qui la jugeaient au nom de la morale abstraite, et de ses principes généraux? Ce fut le tort de l'Académie. Elle ne comprit pas qu'au théâtre « le principal, comme dit Voltaire, est de parler aux passions, et non à la froide raison ». Aussi ces docteurs de sens trop rassis s'en prirent-ils précisément à ce qui touchait le plus les spectateurs, à ces faiblesses que chacun de nous protège par sa pitié contre le triste et rigoureux devoir qui les combat.

Où, ce qui nous intéresse aux douleurs de Chimène, c'est que nous retrouvons en elle l'amante de Rodrigue plus encore que la fille de don Gomez. Ce n'est pas que sa piété filiale soit jamais en faute : car venger son père est aussi son point d'honneur, et elle poursuit le cher coupable avec une âpreté vindicative qu'on a même pu regarder comme l'ostentation d'une vertu fastueuse. Mais ce procès criminel qu'elle intente obstinément, on sent qu'au fond elle désire-rait le perdre. Bien que son deuil soit cruel, comment aurait-il la puissance de tourner sa tendresse en haine contre celui qu'elle mépriserait, si par lâcheté de cœur il eût laissé impuni l'outrage paternel? Ne s'écrie-t-elle pas :

Les accommodements ne font rien en ce point.

Les affronts à l'honneur ne se réparent point¹.

Son désespoir ne l'empêche donc nullement de reconnaître qu'il y eut de l'inévitable dans ce duel funeste dont elle serait fière pour le vainqueur si la voix du sang lui permettait de se l'avouer. Sans aller jusqu'à dire avec l'auteur espagnol : « Chimène et lui s'aimaient; depuis la mort du comte, ils s'adorent », nous soupçonnons pourtant que tout ne procède pas du cœur dans l'explosion de ses ressentiments. Parfois ils viennent de la tête : ce qui le prouve, comme le

1. Ah! Rodrigue, il est vrai, quoique ton ennemi,
Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie.

remarque finement M. Nisard, c'est que chez elle « le devoir a plus d'esprit que la passion ». On voit qu'elle s'excite, qu'elle se monte, qu'il entre un peu d'illusion dans cette colère qui souvent pourrait bien être encore une forme de l'amour.

Au contraire, que de naturel, que de douceur¹, quelle bonne foi naïve, quand elle cède à son entraînement irrésistible! C'est ce que témoignent les deux scènes² dont Corneille disait : « Dès que ce malheureux amant se présentait devant elle, il s'élevait un certain frémissement dans l'assemblée, qui marquoit une curiosité merveilleuse. » Dans la première entrevue, ne se découvre-t-elle pas par ce mot : « *Va, je ne te hais point?* » Dans la seconde, n'ose-t-elle pas dire plus clairement encore :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix?

Quand le roi, pour l'éprouver, annonce brusquement la mort de Rodrigue, voyez comme elle change de couleur, tout en disant pour sauver les apparences :

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse.

Si elle joue l'indifférence, si elle se flatte de n'être jamais à Rodrigue, c'est qu'elle cherche à se tromper elle-même. Si elle accepte le duel avec don Sanche, c'est qu'elle espère bien un triomphe pour son amant. Aussi qu'arrive-t-il? Lorsque son champion entre inopinément, et dépose à ses pieds l'épée qu'elle croit teinte du sang de Rodrigue, elle ne lui donne pas le temps de s'expliquer; mais, lui coupant la parole, elle l'insulte, et le traite d'*assassin*:

Va, tu l'as pris en traître; un guerrier si vaillant
N'eût jamais succombé sous un tel assaillant!

Dès lors, adieu la dignité! Ce n'est plus qu'une amante forcenée qui ne veut rien entendre et a perdu toute mémoire. Le chevalier qu'elle s'est choisi, elle le méconnaît à

1. Corneille sait, aussi lui, le secret des notes tendres. J'en atteste Pauline, cette sœur de Chimène. On dirait du Racine.

2. Acte III, scène IV. — Acte V, scène I.

ce point qu'elle s'écrierait volontiers avec Hermione¹ : « *Qui te l'a dit ?* » Après le délire d'un éclat qui la compromet et l'engage, il est vrai qu'elle court au palais du roi, et le supplie de lui épargner un odieux hymen ; mais elle a beau se dire prête à entrer dans un cloître, on ne craint plus pour elle un pareil dénoûment, et si Rodrigue se croit encore obligé de lui offrir sa tête, c'est une pure formalité que nous ne prenons pas au sérieux. Car les choses en sont venues à ce point que le mariage est de nécessité. Ce ne sera plus qu'une question de temps.

Don Diègue, le gentilhomme et le père féodal. —

Dans cette tragédie, où la jeunesse a les premiers rôles, la vieillesse, elle aussi, fait grande figure ; témoin don Diègue, dont l'attitude est encore ici la plus héroïque. Gentilhomme et père, il aime tendrement l'héritier de son nom ; mais, l'honneur une fois compromis, il n'hésite pas à risquer une vie plus précieuse que la sienne. *Meurs ou tue*, s'écrie-t-il ; et que le châtiment soit aussi prompt que l'outrage ! Car il ne peut rester, même une heure, sous le poids d'un affront ; sa fierté ne supporte pas l'attente, et « Corneille se reprocherait de laisser reparaitre ses cheveux blancs, avant qu'ils fussent vengés². » Aussi n'assistons-nous pas aux alarmes qu'il doit éprouver durant le combat. Il ne peut se montrer qu'après la victoire. D'ailleurs l'intérêt de la tragédie ne souffrirait pas qu'on vît ses larmes : elles eussent affaibli l'impression que devait produire en nous l'inflexible fatalité de la loi à laquelle il faut que Rodrigue sacrifie son amour. Son affection paternelle n'éclatera donc que dans la joie du triomphe qui l'a sauvé lui de la honte, et son fils du péril.

... Ne mêle point de soupirs à ma joie.
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer ;
Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race.

1. Après la mort de Pyrrhus.

2. Voir Saint-Marc Girardin. *Cours de littérature dramatique*, p. 149, t. 1^o.

C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens ;
Ton premier coup d'épée égale tous les miens.

Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,
Viens baiser cette joue, et reconnois la place
Où fut jadis l'affront que ton courage efface¹.

Or ne croyons pas que maintenant sa tendresse veuille épargner à Rodrigue de nouveaux hasards. Lorsque l'amant de Chimène s'écrie que la vie lui est odieuse, don Diègue lui répond d'aller combattre les Maures, qui viennent de débarquer². Outre qu'il a confiance dans une valeur qu'il juge invincible, son expérience sait bien que, pour relever un cœur abattu, le plus sûr est d'opposer une passion à une autre, et qu'il est plus facile de distraire la douleur que de la consoler. Il espère donc que la gloire sera pour lui comme le dérivatif de l'amour. Le même sentiment l'invite encore à ne point ajourner le combat provoqué par le défi de don Sanche :

D. DIÈGUE.

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage :
On est toujours tout prêt, quand on a du courage.

LE ROI.

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant !

D. DIÈGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant³.

A tous ces traits, nous reconnaissons le père féodal qui a foi dans la vertu de sa race, et veut qu'elle se perpétue dans un fils digne de lui.

Don Gormas, le Castillan et ses rodomontades. — L'orgueil du sang bouillonne aussi dans les veines de don Gormas, mais avec une arrogance qui le pousse à une odieuse violence. Car le nœud de la pièce est le soufflet que Corneille a su rendre si tragique⁴. D'ailleurs, si le comte

1. Acte III, scène v.

2. Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort. (A. III, scène vi).

3. Act. IV, sc. v.

4. Il y a, dans l'histoire, des soufflets mémorables, ceux du duc de Vermandois au Dauphin, de Nogaret au pape Boniface, d'Élisabeth au comte d'Essex.

eût été sans défaut, sa mort exciterait trop de pitié. Voilà pourquoi ses rodomontades sont d'un faufaron plus qu'Espagnol. Notons pourtant qu'à l'heure première où, entêté de son importance, il s'écriait :

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.

ce ton superbe répondait à des mœurs encore vivantes. Les contemporains crurent entendre les propos d'un Montmorency, d'un Lesdiguière ou d'un Rohan. C'est ainsi que la veille parlaient les derniers de ces grands seigneurs qui refusaient de courber la tête devant l'autorité royale. On n'écouta donc pas sans émotion l'écho de cette insolence altière que Richelieu achevait à peine d'abattre et de niveler.

Don Fernand, le roi débonnaire et justicier. — Nous n'avons pas non plus de grief sérieux contre ce roi débonnaire dont on a trop raillé l'imprévoyance, et devant lequel Rodrigue s'excuse d'avoir, à son insu, délivré le royaume¹. Voudrait-on donc qu'il usurpât l'attention, aux dépens des principaux acteurs? Sans doute, il prête parfois à l'ironie, notamment lorsque entre Chimène et don Diègue embrassant ses genoux, il ne sait trop de quel côté pencher. Mais pourquoi ne point passer quelque faiblesse à ces justiciers paternes et prudents qui sont de la famille de Louis XII? Si effacé qu'il soit, il a ses lueurs; et quand Chimène revient à la charge pour réclamer le châtement qu'il refuse, il sait clore les débats avec à-propos par ce vers admirable :

Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

Cet arrêt qui dit tout rachète bien des travers; après avoir trop longtemps parlé comme un bailli, don Fernand finit donc par s'exprimer en souverain.

Don Sanche, rôle utile à l'action. — Don Sanche se défendrait également contre les irrévérents qui sourient des efforts qu'il fait pour se faufiler et s'insinuer dans les bonnes grâces de Chimène, sans y réussir, puisqu'elle congé-

1. Act. IV, sc. III.

die poliment ce cavalier servant, toujours prêt à offrir ses offices, et à épier l'occasion de se créer un titre à la reconnaissance d'une ingrâte. Non-seulement ce zèle est utile à l'action, mais il vient un moment où l'on ne plaisante plus de ces mésaventures : c'est lorsque le téméraire sort des rangs pour s'attaquer à l'invincible. Il y a là un rapide éclair qui mérite le regard.

L'Infante, personnage de comédie. — Quant à l'Infante, nous renonçons à la justifier. Car toutes les fois qu'elle paraît, pour tâter le terrain, glisser son petit conseil intéressé, risquer un soupir, et tourner autour du cœur qu'elle lorgne d'un œil langoureux, nous sommes plus voisins de la comédie que de la tragédie¹. Il n'en est pas ainsi dans Guillen de Castro, qui lui donne une physionomie piquante². Mais, faute de temps et d'espace, Corneille dut élaguer tous les détails intimes qui eussent fait vivre dona Urraque. Soyons donc indulgents pour un rôle décidément fâcheux, et qu'on a même supprimé sans dommage; car il est étranger à l'intérêt d'un drame qui se passe tout entier dans l'âme de Rodrigue, de Chimène et de don Diègue.

Les principales scènes. Le style. — Il nous resterait à mettre en lumière les beautés de détail qu'il ne faut pas admirer vaguement et sur parole. Pour abréger, réduisons-nous à signaler les motifs pathétiques entre tous, à commencer par la querelle qu'inaugurent ces fiers accents³

Enfin, vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'étoit dû qu'à moi!

Cette scène, où l'orgueil se pique et s'exalte jusqu'au défi,

1. Surtout quand elle explique à sa gouvernante que, si Rodrigue sort vainqueur du combat avec le comte, un si fameux guerrier, elle pourra l'épouser sans mésalliance, et l'élever jusqu'à elle. Elle le voit déjà assis sur le trône, maître des Espagnes, vainqueur des Maures, conquérant de l'Afrique. C'est ce que Sainte-Beuve appelle le *Pot au lait de l'Infante*.

2. C'est elle qui chausse à Rodrigue ses éperons de chevalier. C'est elle qui le protège et le sauve après la mort du comte. Elle est vraiment une rivale.

3. Act. I, sc. III. Corneille excelle dans les débuts : *Rodrigue, as tu du cœur? — A moi, comte, deux mots. — Sire! Sire! justice.*

jusqu'à l'insulte¹, en prépare de plus belles encore, celles où nous voyons le vicillard exhaler son désespoir² solitaire, puis faire appel à l'épée de son fils, lancer comme une flèche le nom de l'insulteur, et s'éclipser avec ce cri : *Va, cours, vole et nous venge*. Si les stances de Rodrigue sont trop semées de *concetti*³, sa provocation impétueuse⁴, où les attaques et les ripostes se croisent déjà comme l'acier dans un duel, n'a d'égale que l'entrée de Chimène, venant d'apprendre la mort de son père⁵, et s'écriant : *Sire, Sire, justice!* en face de don Diègue, embrassant de son côté les genoux du roi. Là sont aux prises les deux sentiments solennels, ceux de la fille et du père, plaidant chacun sa cause, l'une, non sans quelques nuances déclamatoires, l'autre avec une superbe amertume.

Mais hâtons-nous d'arriver aux entrevues des deux amants⁶, c'est-à-dire au péril que le public attendait et saluait comme un triomphe. En dépit d'un certain cliquetis de mots trop concertés⁷, quel cœur ne serait entraîné dès ce soudain tutoiement, par lequel a débuté Rodrigue devant celle qui, tout ensemble radieuse et courroucée, lui fait la faveur d'accepter ce débat. A travers les mouvements contradictoires d'une colère réfléchie et d'une tendresse instinctive, on pressent dès l'abord le mot qu'elle se laisse arracher, bien qu'il soit à l'avance sur ses lèvres : « *Va, je ne te hais point.* » Puis, quand elle ajoute : *Va-t'en*, qui ne comprend que cela veut dire : *Reste*. Il reste en effet; et tous deux alors, se rapprochant, les mains unies, se mettent à rêver dans un délicieux retour vers le passé :

— Rodrigue, qui l'eût cru? — Chimène, qui l'eût dit?

1. L'un dit sur tous les tons : *Je suis*; l'autre, *j'ai été*. Il y a là un vers qui se détache en plein relief :

Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille.

2. Acte I, scène IV. Notez l'apostrophe à son épée « désormais inutile. »

3. Acte I^{er}, scène VI.

4. Acte II, scène II. — « — Es-tu si las de vivre? — As-tu peur de mourir? »

5. Acte II, scène VIII. Il y a bien à quelques traits de mauvais goût, mais dont la couleur locale est responsable.

6. Acte III, scène IV. — Acte V, scène I.

7. Rodrigue dans mon cœur attaque encor mon père.
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend.

Ce doux et triste dialogue ne fait-il pas penser aux soupifs de Juliette et de Roméo? Est-ce se tromper que de dire: leur passion¹ monte et croît toujours. Si elle ne répétait *Va-t'en*², ils ne pourraient se séparer.

Cette scène d'involontaire oubli n'est surpassée que par celle où Rodrigue, sous prétexte de faire ses adieux à Chimène, vient lui déclarer qu'il se fera vaincre et tuer³. Le dernier mot de ce tête-à-tête sera le pardon plein d'espoir⁴, auquel le coupable s'attend bien un peu lorsqu'il se présente ainsi, la tête haute, en plein jour, chez la fille de don Gormas. Oui, son cœur lui disait qu'on lui commanderait de vaincre et de vivre. N'est-ce pas le vœu secret que trahit ce premier cri : *Tu vas mourir!* Mais il feint de ne pas comprendre, jusqu'à ce qu'il ait obligé l'orgueilleuse à l'aveu que dérobe ou déguise sa fierté. Tant qu'elle se borne à ne piquer que son amour-propre⁵, il s'obstine au sacrifice de sa vie; l'ironie glisse sur lui. C'est vainement aussi qu'elle l'attaque par le souci de la gloire; il fait encore l'insensible. Chimène le voit bien, elle en sait la cause; alors, comme forcée dans ses derniers retranchements, l'heure devenant pressante, la peur de voir périr son amant étant plus forte que le soin même de sa dignité, elle se décide enfin à l'explosion qu'elle ne peut plus refouler :

Si jamais je t'aimai⁶, cher Rodrigue, en revanche,
Défends-toi maintenant, pour m'ôter à don Sanche.

1. Citons les traits qui marquent le sentiment.

Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs....
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi....
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre....
Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères!

2. Elle fait la brusque.

3. Cette seconde entrevue est toute de Corneille. Il ne doit rien ici à Guillen

4. Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

5. Tu vas mourir? don Sanche est-il si redoutable?
Qui t'a rendu si foible, ou qui le rend si fort?

6. Il y a de la délicatesse dans cet emploi du parfait.

Voilà ce qu'il voulait obtenir. Aussi quel subit réveil du héros¹ ! Quel transport enflammé ! C'est le lion qui se sent invincible. N'en sourions pas². Car ces élans sont le sublime de la tendresse dans la grandeur.

Sans épuiser notre sujet, nous le terminerons par un mot sur l'épique récit de la défaite des Maures³. C'est le chevaleresque bulletin d'un exploit raconté du même ton que ferait un Condé parlant de Rocroy, le soir même de sa victoire. Nous sommes ici bien loin de Thérémène et de sa rhétorique. Quelle franchise ! quelle sobriété de couleur ! comme tout parle aux yeux ! que de mouvement ! quelle énergie d'imagination, mais sachant se borner à l'essentiel ! C'est le cas de répéter ce que Cicéron disait de Thucydide : *sonat bellicum*. On y entend comme le chant du clairon⁴.

C'est que le style de Corneille vaut ici ses caractères. Le goût a beau faire çà et là quelques réserves, blâmer parfois l'abus du raisonnement ou le luxe de l'antithèse, la langue n'en est pas moins partout ce que Sainte-Beuve appelait « la pure moelle du lion ». Dans *le Cid*, cette séve ne tarit pas. Elle déborde avec une sorte de fougue qui sied bien à cette œuvre dont la virile jeunesse, l'essor spontané, la décision hardie et l'aisance supérieure furent l'avènement du génie prenant possession de son empire. De là ces accents tragiques et simples, ces traits sublimes et familiers, ces

1. Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte ?

2. On a osé critiquer cet élan : *Paraissez, Navarrois, etc.*

3. Acte IV, scène III.

4. *Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin, avec le flux, nous fit voir trente voiles ;
L'onde s'enflait dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer entrèrent dans le port.
On les laissa passer, tout leur paroit tranquille :
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps,
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.*

« vers transportants » dont l'âme est un enthousiasme qui ne languit pas. Envahi par ce flot, l'esprit ne se sent plus libre pour la critique : les défauts, le courant les entraîne, et l'on pourrait dire de Corneille comme de Rodrigue :

Et quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime,
Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

HORACE.

(1640).

I. — FAITS HISTORIQUES.

Les devanciers. — Quelque temps après *le Cid*, Corneille fixa son choix sur le sujet que lui offrait l'admirable récit où Tite-Live raconte le combat des Horaces et des Curiaces. En l'abordant, il rencontrait des devanciers. La plus ancienne des tragédies inspirées par cette légende est celle de l'Arétin ², imprimée à Venise en 1546. Une autre, qui a pour titre *l'Horace trigémine*, est française, et parut en 1596. Composée par Pierre Loudun d'Aigaliers, et dédiée au duc de Joyeuse, elle a un double dénouement, la grâce accordée au « sorricide », et la mort du roi Tullius foudroyé par les dieux qui veulent le punir d'avoir écartelé Metius Suffetius. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette pièce, c'est ce vers étrange :

Çà, çà, tue, tue, tue. — Çà, çà, çà, tue, tue, pif, paf³.

Le troisième Horace date de 1622, et appartient à Lope de Véga⁴. Les personnages n'y sont que des héros de roman,

1. Le mot est de Mme de Sévigné.

2. *L'Orazia*, la sœur d'Horace.

3. Il est prononcé par les deux champions d'Albe et de Rome.

4. El Honrado Ermano.

qui pourraient aussi bien s'appeler don Gusman, don Pèdre et don Gomez. On y voit des femmes déguisées en cavaliers, une fille de sénateur que son père veut faire religieuse, un enlèvement, des scènes de comédie, et, pour dénouer toutes ces aventures, un mariage à l'espagnole.

Malgré ces bizarreries, il est pourtant probable que cet ouvrage eut l'honneur de suggérer à Corneille le drame dont il conçut l'idée dès le 14 juillet 1637, comme semble le prouver un billet qu'il écrivit alors à Rotrou. Est-il besoin d'ajouter qu'entre les deux poèmes il n'y a guère d'autre ressemblance que la communauté d'une fable populaire et classique?

Quoi qu'il en soit, ce fut au commencement de 1640 que parut enfin l'œuvre promise pour l'hiver de 1637. La cause de ce retard n'était point dans les exigences de la lutte que *le Cid* dut soutenir contre ses ennemis. Car elle venait d'être officiellement close, le 5 octobre 1637, par une lettre que Boisrobert écrivit à Mairet, sur l'ordre du cardinal. Mais à la suite de tant de disgrâces imméritées, Corneille se sentait pris d'un découragement profond, ainsi que l'atteste ce passage tiré de la correspondance de Balzac ¹ :

« Corneille ne fait plus rien. Scudéry a du moins gagné cela, en le querellant, qu'il l'a rebuté du métier, et lui a tari sa veine. Je l'ai, autant que j'ai pu, réchauffé et excité à se venger, en faisant quelque nouveau *Cid* qui attire les suffrages de tout le monde ; mais il n'y a pas moyen de l'y résoudre, et il ne parle plus que de règles et que des choses qu'il eût pu répondre aux Académiciens, s'il n'eût point craint de choquer les puissances. »

Malgré de légitimes griefs, le poète n'en dédia pas moins sa pièce au cardinal ; et l'hommage fut même si louangeur que le ministre aurait pu voir dans l'exagération de l'éloge une sorte d'ironie, s'il n'avait été rassuré contre ce soupçon par son amour-propre, et l'ingénuité de celui qu'il venait de persécuter ².

1. Lettre à Chapelain ; 15 janvier 1639.

2. La pièce fut imprimée le 15 janvier 1641. On lit dans la préface : « Certes, Monseigneur, le changement visible qu'on remarque dans mes ouvrages

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Le récit de Tite-Live; comment Corneille en tire une tragédie. — L'action, ses ressorts dans les trois premiers actes. — Il fallait un art consommé pour tirer une tragédie des pages que nous lisons dans le premier livre de Tite-Live; et l'on peut dire que jamais Corneille ne fut plus qu'ici redevable à son génie. Car, dans cette légende fameuse surtout par le nom de Rome, la matière semblait trop simple pour suffire à un intérêt soutenu durant cinq actes. Voyons donc tout d'abord quelles ressources réussirent à féconder et varier une situation ingrate pour la scène.

Le grand ressort dont s'avisa Corneille fut de supposer que les liens du sang unissaient déjà les deux familles, et allaient être resserrés encore par une nouvelle alliance. Dès l'exposition, nous savons en effet qu'un des Romains a épousé Sabine, et qu'un des Albains aime Camille, sœur des Horaces. Les émotions du foyer se mêleront donc à celles de la patrie, pour rendre pathétiques les alternatives qui serviront ici de cadre à la peinture des caractères et des mœurs.

Lorsque s'ouvre le théâtre, Albe et Rome sont en guerre; et, ce jour-là même, doit se livrer entre elles une bataille décisive. Sabine, qui se plaint d'avoir ses frères dans une armée et son mari dans l'autre, n'ose former un vœu de défaite ou de victoire. Rassurée par un oracle ¹, mais alarmée par un songe, Camille, elle aussi, nous fait confidence de son espoir et de ses craintes, lorsque son amant vient

dennis que j'ai l'honneur d'être à votre Eminence, qu'est-ce autre chose qu'un effet des grandes idées qu'elle m'in-pire quand elle daigne souffrir que je lui rende mes devoirs? Et à quoi peut-on attribuer ce qui s'y mêle de mauvais, qu'aux ténèbres grossières que je reprends, quand je me trouve abandonné à ma propre foiblesse? »

1. Et tu seras unie avec ton Curiaçe
Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais.

annoncer que l'horreur d'une lutte presque fratricide¹ inspire aux chefs des deux peuples² la résolution d'en finir par un combat de trois contre trois. En attendant l'arrêt du sort, on échange déjà des gages de concorde, à la faveur d'une trêve conclue d'un mouvement spontané.

Mais la joie des deux fiancés sera de courte durée ; car à la douceur de ces promesses pacifiques succède presque aussitôt l'impression douloureuse du premier choix qui désigne les Horaces au périlleux honneur d'un duel où il leur faut mourir plutôt que d'être vaincus. Or ces transes vont redoubler encore lorsque sera connu le nom des champions Albains. Pour que l'anxiété devienne de plus en plus poignante, il suffit que ces deux nouvelles soient séparées par un intervalle qui permet au poète de représenter au vif ses principales figures, et d'opposer par exemple à la stoïque impassibilité du héros romain l'attendrissement chevaleresque de Curiace qui le complimente avec tant de courtoisie.

Après la scène où Flavian, un simple messager, a produit, sans le savoir, un effet si tragique par ces mots : *Vos deux frères, et vous.* — *Qui ?* — *Vous et vos deux frères*, il reste pourtant une lueur d'espérance. Car on apprend qu'au moment où chacun des combattants s'apprête à faire son devoir, les deux camps ont été pris de remords ou de pitié soudaine. En face de ces parents si proches que le caprice du hasard condamne à s'entretuer, ils conviennent d'invoquer les dieux en un sacrifice, pour savoir s'ils consentent à une rencontre qui paraît impie. Outre qu'il est conforme à l'esprit romain d'associer ainsi la religion à tous les actes de la paix ou de la guerre, il y a là comme un répit pour de cruelles angoisses, et les physionomies que font valoir de si saillants contrastes profitent de cet entr'acte pour se produire de plus en plus en pleine lumière³.

1. Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes
Pour que nous déchirer par les guerres civiles ?

(Acte, I, scène III).

2. Metius Sufletius est le dictateur d'Albe, et Tullus Hostilius, le roi des Romains.

3. Les deux héros ont à soutenir les assauts d'une femme et d'une amante.

Mais, après cet arrêt, l'action reprend un nouvel élan ; car les auspices ont enfin prononcé : la volonté du ciel ordonne et consacre l'inévitable engagement que ne peuvent retarder les larmes dont le spectacle provoque cette explosion du vieil Horace

Qu'est-ce ci, mes enfants ? Écoutez-vous vos flammes ?
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes ?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs ?
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.

Les adieux déchirants ou héroïques sont enfin accomplis
Sabine a dit :

Tigres, allez combattre, et nous, allons mourir.

Le père et le citoyen s'est écrié .

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

Les adversaires sont donc aux prises ; et, tandis que l'épouse et l'amante tremblent pour leurs plus chères affections, voici qu'éclate brusquement, comme un coup de foudre, la péripétie qui nous fait croire à la défaite de Rome. Une suivante, Julie, accourt et raconte que deux Horaces ont succombé, que le troisième est en fuite, et que les trois Curiaces restent maîtres du champ de bataille. Rien de plus ingénieux que cette fausse alerte d'où vont procéder les plus éloquents motifs de développements. Mais laissons parler ici Corneille lui-même, et la candeur avec laquelle il fait en quelque sorte son examen de conscience littéraire. « Il passe pour constant, dit-il, que le troisième acte est un des plus artificieux qui soient sur la scène. Il est soutenu tout entier par la seule narration de la moitié du combat des trois frères, qui est coupé très-heureusement pour laisser Horace le père dans la colère et le déplaisir, et lui donner ensuite un beau retour à la joie dans le quatrième. Pour le jeter dans cette erreur, il a été à propos de se servir de l'impatience d'une femme qui suit brusquement sa première idée, et présume le combat achevé, parce qu'elle a vu deux Horaces par terre, et le troisième en fuite. Un homme, qui doit être plus posé et

plus judicieux, n'eût pas été propre à donner cette alarme; il eût dû prendre plus de patience, afin d'avoir plus de certitude de l'événement : il n'eût pas été excusable de se laisser emporter si légèrement, par les apparences, à présumer le mauvais succès d'un combat dont il n'auroit pas vu la fin. »

C'est à cette méprise que nous devons l'incomparable scène où le vieil Horace, uniquement sensible au deuil de Rome, qui va devenir sujette, et à la honte que la fuite de son fils fera rejaillir sur son nom, jure de lui ôter la vie de ses propres mains, pour le punir de sa lâcheté. Cet éclat de colère ravive toutes les inquiétudes de Sabine, lorsque, par un brusque retour, les félicitations de Valère apprennent enfin la nouvelle du triomphe au père et au citoyen qui s'écrie dans un transport d'allégresse :

O mon fils ! ô ma joie, ô l'honneur de mes jours !
 O d'un État penchant l'inespéré secours !
 Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace,
 Appui de ton pays, et gloire de ta race,
 Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
 L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments ?

En résumé, la structure des trois premiers actes est une merveille d'industrie : Corneille n'a rien fait de plus savant et de plus sublime. Or, pour grouper ainsi des intérêts particuliers autour de l'intérêt général, pour multiplier et graduer les surprises, le plus naturellement du monde, le procédé qu'il emploie rappelle la ruse de son héros. Car il consiste à mettre entre les diverses phases de l'action un intervalle analogue à celui que la fuite habile du jeune Horace étendit entre chacun de ses adversaires blessés.

Les deux derniers actes. — Le double péril d'Horace compromet-il l'unité d'intérêt ? — L'ampleur qu'il a su donner à sa fable est donc un mérite tout personnel qu'il ne doit point à Tite-Live. Mais s'il convient de l'admirer, en dépit de quelques vides remplis par des monologues¹,

1. On pourrait juger inutile le monologue de Sabine (Acte III, scène 1). Il est vrai qu'on se plaisait beaucoup alors à ces morceaux de declamation que

ce n'est pas sans raison que les deux derniers actes ont paru sinon languir, du moins n'être plus qu'une rallonge, et comme un appendice qui contrarie l'unité d'action. Ne soyons pas ici plus indulgents que le poëte qui fut pour lui-même un juge si sévère, et condamne avec tant de désintéressement — le meurtre de Camille, — « le second péril où tombe Horace après être sorti du premier », — les plaidoyers du cinquième acte, — et jusqu'au rôle de Sabine qui ne se soutient pas, puisqu'après avoir occupé le premier plan dans les scènes précédentes, elle rentre tout à coup dans l'ombre et disparaît. Oui, il faut bien avouer, qu'au lieu d'être progressif, l'intérêt va diminuant. Outre que la fureur de Camille nous laisse assez froids, la violence sauvage qui fait justice de ses imprécations a le tort d'amoin-drir à nos yeux le sauveur de Rome. Tandis que ce fratri-cide nous révolte comme un crime, notre sympathie se refuse à une victime qui semblait en démence. Ajoutons que si le vieil Horace ne cesse pas de ravir nos applaudis-sements, on ne saurait éprouver une crainte sérieuse pour le dernier fils dont il va défendre avec tant d'éloquence l'honneur et la vie.

Telles sont les réserves suscitées par des défauts qui tiennent moins à la conception du poëte qu'au sujet même dont il subit les gênes. Sans nier la valeur de ces critiques, nous croyons pourtant qu'il est juste d'en atténuer l'importance. Et d'abord n'est-il pas incontestable que Corneille ne pouvait terminer l'action au troisième acte ? N'est-ce point un principe que le dénoûment doit décider avec vraisemblance du sort de tous les personnages, et qu'il faut les faire sortir des situations difficiles où les événements les ont engagés ? Or finir le drame à la victoire d'Horace, c'eût été laisser Camille résignée à son malheur, ce qui

les actrices chantaient comme une complainte. Cette scène, où la pensée se tourne et se retourne avec une symétrie si concertée, n'en est pas moins un hors-d'œuvre qui aujourd'hui nous impatiente. — La scène IV du même acte entre Sabine et Camille est aussi un peu froide. Il y a là des redites qui n'ont pour objet que d'amuser le peuple, en attendant l'événement intéressant. — Dans une tragédie, tout doit être action, c'est à-dire servir à nouer et à dénouer l'intrigue, à devenir préparation ou obstacle.

répugnait à la vérité morale comme au témoignage de la tradition. Mieux valait donc suivre strictement les données d'une légende qui devenait seule responsable d'une infraction légère faite aux lois d'Aristote.

Le véritable sujet de la tragédie. — L'esprit romain dans la famille et la cité. — Quant à prétendre avec Voltaire que « le combat des Horaces convient à l'histoire, mais non pas au théâtre », c'est une opinion qu'un chef-d'œuvre suffit à réfuter. Car il faudrait être vraiment bien exigeant pour ne pas estimer assez dramatiques les infortunés de cette maison qui achète si cher sa gloire et le salut de la cité. Si l'action paraît double, ne serait-ce pas la faute d'un malentendu ? Le véritable objet que se propose Corneille n'est point en effet, comme on le croit généralement, de raconter la victoire de Rome, mais de peindre l'esprit romain, dans l'intérieur d'une famille où il représente l'influence exercée sur chacun de ses membres par les devoirs de cette religion qui s'appelle le patriotisme. Qu'importe donc que la destinée de l'Etat soit fixée à la fin du troisième acte ? Là ne doit pas être pour nous le principal, ou du moins l'unique intérêt. Car un personnage collectif n'excite qu'une sorte de curiosité abstraite. Si nos cœurs se passionnent, s'ils espèrent, s'ils tremblent, s'ils sont pris de terreur ou de pitié, c'est parce qu'ils sont touchés par les dangers ou les douleurs de ces héros qui se sacrifient à la cause commune. Lorsque le jeune Horace a flétri ses lauriers par le sang de sa sœur, cesse-t-il donc de nous émouvoir, parce que, malheureux et coupable, il se voit menacé de la mort, au lieu d'être honoré d'un triomphe ? Son père a-t-il perdu tout droit à nos sympathies, parce qu'on va lui ravir la douceur et l'appui de sa vieillesse ? Pour n'être pas illustres comme ceux du champ de bataille, ces nouveaux périls sont-ils si vulgaires qu'on y assiste avec une entière indifférence ? — Mais, dira-t-on, nul ne s'alarme pour l'issue d'un jugement connu d'avance. Nous répondrons qu'on ne doutait pas davantage de la victoire remportée sur les Albains ; et cependant, c'est avec anxiété qu'on a suivi les accidents de cette lutte. Pourquoi donc demeurerait-on insen-

sible au danger réel de celui que l'histoire nous montre condamné par les duumvirs, et enchaîné au poteau fatal par le licteur qui commençait à lui lier les mains pour le supplice, lorsque le peuple lui fit grâce ?

Pour conclure, nous dirons que les deux actions procèdent l'une de l'autre, et ne peuvent être séparées. Le dénouement n'est ni la victoire d'Horace, ni le meurtre de Camille, mais bien la sentence qui, sauvant de l'ignominie le héros du combat, fixe le sort de cette famille dans laquelle se résume l'unité des impressions produites par cette peinture du caractère Romain. Aussi le chef de cette maison est-il le principal personnage. C'est sur lui que se concentre l'intérêt exprimé par ces vers du cinquième acte :

Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants ;
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle ;
Il m'en reste encore un ; conservez-le pour elle.

Les caractères. — Le vieil Horace. Le citoyen. Le père. L'héroïsme et la Nature. — S'il y a des faiblesses dans l'économie de la pièce, le rôle du vieil Horace les couvrirait à lui seul de son éclat. Aussi Voltaire a-t-il raison de dire qu'on chercherait vainement son pareil « chez les anciens et dans tous les théâtres étrangers. » Dès qu'il paraît, sa grandeur domine tout. Dès lors Sabine et Camille ne sont plus rien ; elles peuvent se retirer presque sans qu'on y fasse attention. Jamais l'Honneur et le Patriotisme n'ont parlé plus sublime langage. Citoyen avant tout, il a la majesté de ces Romains qui, prêtres et rois dans le foyer, ont sur leurs fils droit de vie et de mort¹. Voilà le trait saillant de sa physionomie. Le sentiment de cette toute-puissance lui communique un caractère auguste et souverain. Il a conscience de sa magistrature ; car, lorsqu'il apprend la fuite de son fils, il n'hésite pas à prononcer contre lui ce serment :

J'en atteste des Dieux la suprême puissance ;

1. Le Romain pouvait vendre ses enfants jusqu'à trois fois, selon la loi des douze Tables. Le fils avait beau se marier et devenir père, il n'en était pas

Avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains¹.

Ne lui demandez donc pas les molleses familières à l'adoucissement de nos mœurs. Outre que pour son pays il est décidé à tout faire, à tout souffrir, il a foi dans l'autorité qu'il tient de la nature, et que lui confèrent les lois comme les coutumes de la patrie. Tandis que chez nous les pères semblent parfois douter de leur pouvoir, et suppléer à leur droit par la tendresse ou même la complaisance, lui, il commande avec la sécurité d'une omnipotence incontestable, et acceptée comme un dogme.

Faut-il en conclure que cette énergie impérieuse exclut de son cœur les mouvements de la nature ? Au premier abord, un regard distrait pourrait le faire supposer ; car le vieil Horace, comme don Diègue, ignore ces agitations et ces faiblesses qui, chez nous, passent pour être un signe de sensibilité. Mais ce serait cependant une erreur de croire que le stoïcisme étouffe en lui la tendresse.

« Prenez cette grande âme dans les moments où elle ne se surveille plus, où quelque coup inattendu ôte à l'homme l'empire qu'il a sur lui-même ; prenez-la par exemple quand ses fils partent pour le combat, et entendez-la s'écrier :

Ah ! n'attendrissez pas ici mes sentiments !
Pour vous encourager ma voix manque de termes,
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes.
Moi même, en cet adieu, j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux² !

Voilà bien la tendresse d'un cœur qui se trouble et l'avoue. Ce vieillard, qui paraît si dur, sait même consoler sa fille et sa bru, Camille et Sabine, et cela, comme on console, en prenant part à leurs peines, en les ressentant :

Je ne le cèle point ; j'ai joint mes vœux au vôtres ;

moins, lui et sa femme, sous cette omnipotente tutelle. Le consulat même ne l'affanchissait pas : la loi politique s'inclinait devant la loi civile.

1. Acte III, scène VI.

2. Acte II, scène VIII.

Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe seroit réduite à faire un autre choix¹.

Ainsi, tout Romain qu'il est, il eût mieux aimé pour ses fils moins de gloire et moins de dangers. Il ne cache pas sa douleur à ses filles. Mais les dieux le veulent, et Rome l'ordonne ; il se soumet donc. Disons-nous pour cela qu'il aimé sa patrie plus que ses enfants ? Non : seulement, il n'a pas pour elle les mêmes sentiments que pour ses fils. D'un côté, c'est une résolution prête à tous les sacrifices ; de l'autre, un attendrissement qui peut aller jusqu'aux larmes.

On le verra bien quand, d'accord avec le devoir, son amour n'a plus à se contraindre : témoin cette scène où il sait enfin que son fils est vainqueur et vivant :

Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
Ton front victorieux de larmes d'allégresse ?

Il pleure alors, sans plus vouloir le cacher, ce vieux Romain qui, au départ de ses filles, s'accusait d'avoir des larmes aux yeux ; il pleure, et ses larmes de joie nous touchent encore plus vivement que ses larmes d'inquiétude, parce qu'elles nous découvrent le fond de cet amour paternel, qui jusque-là se dérobaît avec une sorte de pudeur². »

En résumé, si l'amour paternel nous semble ici plus rassis que ne le comportent les habitudes présentes, la cause en est que le vieil Horace, au lieu de s'y abandonner comme à une passion, le pratique comme un devoir. Or le devoir est toujours calme et maître de lui. De là cette sérénité qui ne se dément pas, même dans la crise qui inspire cet héroïque plaidoyer dont nous détacherons ces vers :

Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchants sous la main du bourreau ?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome,

1. Acte III, scène v.

2. M. Saint-Marc Girardin. *Cours de littérature dramatique*, t. I, p. 145 et suivantes.

Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
 D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom
 Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
 Où tu penses choisir un lieu pour son supplice ;
 Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
 Font resonner encor au bruit de ses exploits ?
 Sera-ce hors de ces murs, au milieu de ces places
 Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
 Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
 Témoin de sa vaillance, et de notre bonheur ?
 Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire :
 Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire ¹.

De tels accents excusent les irrégularités auxquelles nous les devons ; et, en goûtant à son prix un art si original jusque dans ses emprunts, nous comprendrons l'enthousiasme de Mme de Sévigné écrivant, en dépit des critiques ² : « Vive donc notre vieux Corneille ! »

Le jeune Horace. L'âme des Brutus. Le fratricide. — Le jeune Horace est bien du même sang, mais avec l'âpreté d'une vertu si violente qu'elle semble inaccessible à nos courages. Car pour lui, Rome est tout : dès qu'elle parle, il ne raisonne plus, il obéit avec le dévouement aveugle du soldat enchaîné par la discipline, disons mieux, par sa consigne. Il ne sera ni ami, ni frère, ni époux. En lui vit l'âme des Brutus, des Manlius, des Corvus, celle de la patrie même.

Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
 J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.
 Celle de recevoir de tels commandements
 Doit étouffer en nous tous autres sentiments.

1. Acte V, scène III. « Hinc inde, quem modo decoratum evantemque victoriam moedentem vidisti, quante, eum sub furcâ vinctum inter verbera et cruciatus videre potestis ? Quod vix Albanorum oculi tam deformè spectaculum ferre possent ! Victor, colliga manus quæ paulo ante armato imperium populo Romano pepererunt. I, caput obnube liberatoris urbis hujus ; arbori infelici suspende ; vernera vel intra pomerium, modo inter illa pila et spolia hostiam ; vel extra pomerium, modo inter sepulcra Curiatorum. Quo enim du ere hunc pervenire potestis, ubi non sua decora eum a tantâ feritate supplicii vindicent ? » (*Tite-Live*.)

2. Fœnelon, dans sa lettre à l'Académie, reproche à Corneille d'avoir « donné aux Romains un discours trop fastueux : « ils pensoient hautement, dit-il, mais parloient avec modération. » Il y a là de l'exces. Disons seulement que les

Qui, près de la servir, considère autre chose
 A faire ce qu'il doit lâchement se dispose.
 Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
 Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
 Avec une allégresse aussi pleine et sincère
 Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère;
 Et, pour trancher enfin des discours superflus,
 Albe veus a nommé, je ne vous connois plus.

Ce sublime, avouons qu'il est par trop sauvage. Corneille lui-même en éprouve comme le frisson. Ce qu'il y a d'outré, ne le tempère-t-il pas en prêtant à Curiace cette touchante réponse :

Je vous connois encore, et c'est ce qui me tue.

Ce contraste met d'autant plus en relief l'impassibilité du stoïcien qui s'exalte ainsi :

Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
 S'attacher au combat contre un autre soi-même,
 Attaquer un parti qui prend pour défenseur
 Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur ;
 Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
 Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie,
 Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous!

Bien que nos instincts de nature protestent contre ce bel essor, et disent avec Curiace :

. . . . Votre fermeté tient un peu du barbare ;
 Peu même des grands cœurs tireroient vanité
 D'aller par ce chemin à l'immortalité,

nous ne devons cependant pas reprocher à Corneille ce généreux excès que lui imposait la logique même d'un rôle héroïque. Bien au contraire : loin de blâmer comme inconvenants les traits d'ironie, de mépris, ou d'amertume qui nous offensent dans les dernières entrevues d'Horace et de

Romains de Corneille sont encore voisins de l'Espagne. Le vieil Horace est du même sang que don Diègue.

J'aime trop l'honneur, Sire, et ne suis point de rang
 A souffrir ni d'affront, ni de crime en mon sang.

(Acte V, scène III.)

son beau-frère, il faut en savoir gré au poète qui veut ainsi préparer et expliquer le meurtre de Camille par le caractère de son personnage. Ce vigilant souci de poser à l'avance les principes de l'action qui va suivre n'est-il pas sensible dès la quatrième scène du deuxième acte, dans ces vers que le frère adresse à sa sœur au moment de partir pour le combat :

Ne me reprochez pas la mort de votre amant ;
 Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse ;
 Consumez avec lui toute cette foiblesse ;
 Querellez ciel et terre, et maudissez le sort ;
 Mais, après le combat, ne pensez plus au mort.

Une telle rigidité rend vraisemblable la violence qui déshonore sa victoire. Ce n'est pas que cette action atroce doive nous sembler alors moins révoltante. Aristote condamne avec raison les catastrophes qui ensanglantent de sang-froid la scène ; et Addison, dans son *Spectateur*, déclare ce fratricide odieux, parce que le meurtrier, traversant tout le théâtre pour aller poignarder Camille, avait le temps de la réflexion, comme il l'avoue lui-même par ce vers malheureux :

C'est trop, *ma patience à la raison fait place* ;
 Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

Nous reconnaitrons donc avec Voltaire qu'il aurait mieux fait de « laisser une femme pleurer et crier », ou même de la plaindre, puisqu'elle est sa sœur et que Curiace était son fiancé.

Si encore il se repentait de son crime ! mais non ; il n'en a pas même conscience, et, lorsqu'il demande la mort, ce n'est point pour expier l'irréparable ; il n'y met qu'une ambition de vaine gloire ; il craint que la longue durée de ses jours ne l'expose à une inaction qui ternirait sa renommée. Notre pitié même, il n'en voudrait pas ; car elle lui serait une injure.

Curiace. L'héroïsme tempéré par des sentiments humains. — On voit par là que Corneille a su varier ici les

expressions du patriotisme : dans le même sentiment il distingue comme les degrés d'une échelle que l'on monte et que l'on descend. C'est ainsi que, chez Curiace, la vertu civique se tempère de douceur, et n'exclut ni l'amitié ni l'amour. Il n'a point oublié la vieille fraternité latine qui faisait dire au dictateur d'Albe :

Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes,
Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles?

Il ne dément pas la religion clémente de sa race quand il se plaint en ces termes :

Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur :
J'ai pitié de mon âme, et jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie.
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer,
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler :
J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte ;
Et, si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

Parfois même on serait tenté de croire qu'il va faiblir. Ne fait-il pas fi d'une gloire qui lui coûte le bonheur ?

A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.

On dirait qu'il a des pressentiments de sa défaite. A peine a-t-il appris le choix d'Horace, qu'il tremble pour Albe :

Puisque vous combattez, sa perte est assurée.

Mais ces défaillances furtives ne font que donner à son courage un attrait de sympathie ; car, n'en déplaît à son adversaire qui l'accuse « d'embrasser la vertu par contrainte », il a le droit de se rendre ce témoignage :

J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.

Avant d'être à Camille, il sait qu'il appartient à son pays. Ce sera donc en vain que Camille essayera sur lui la

puissance de ses larmes. Il aime trop son honneur pour ne pas l'accorder avec ses regrets ; et, comme il dit,

Il vivra sans reproche, ou périra sans honte.

Sabine et ses monologues. — Les nuances ne sont pas moins ménagées entre les caractères féminins. Le rôle de Sabine a l'avantage de nous reposer d'un sublime trop continu. On se plaît à entendre parler ainsi sa bienséante mélancolie :

Je suis Romaine hélas ! puisqu'Horace est Romain ;
 J'en ai reçu le titre en recevant sa main ;
 Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,
 S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je suis née.
 Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
 Albe, mon cher pays, et mon premier amour,
 Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
 Je crains notre victoire autant que notre perte
 Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
 Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
 Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
 Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
 Puis-je former des vœux, et sans impiété,
 Importuner le ciel pour ta félicité ?

Mais à ces accents d'impuissante tristesse, on prévoit qu'elle va subir les gênes d'une situation fautive, qui la réduit à se lamenter dans le vide. Faute de mieux, elle remplit les lacunes de l'action, non toutefois sans une certaine langueur qui se trahit dès les premières scènes, par exemple, lorsqu'après avoir ouvert la pièce avec sa confidente, elle la quitte sans raison apparente, à l'arrivée de Camille, et dit à celle-ci : *Ma sœur, entretenez Julie*. Ce défaut devient plus sensible encore dans un monologue éclatant, mais inutile, qui commence le troisième acte, et dans l'entrevue où Sabine discute avec Camille sur la question de savoir laquelle des deux est la plus malheureuse. Toutes ces analyses nous laissent froids ; il est vrai qu'il ne pouvait guère en être autrement pour un personnage tout passif, et qui ne saurait exercer aucune influence sur les événements. Les cœurs qui l'entourent étant invulnérables, elle n'essayera de les fléchir que par acquit de conscience ; car elle sait d'a-

vance que ses larmes ne les entameront pas. Toute espèce de lutte devenant impossible, elle n'a guère d'autres ressources qu'une rhétorique sentimentale. Ne dit-elle pas :

Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus nos larmes ;
Contre tant de vertus ce sont de foibles armes.

Il lui faut donc ou se résigner, ou se désespérer.

C'est ce dernier parti qu'elle choisit ; et voilà pourquoi elle ne cesse de s'offrir comme victime expiatoire tantôt à son frère, tantôt à son époux. Si elle s'écriait avant le combat :

Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge,

il ne lui restera plus, après le fratricide, qu'à invoquer contre son sein la main du meurtrier¹. Voilà son idée fixe ; et, lorsque s'apprête le châtiment du coupable, nous l'entendons encore, non sans un peu d'impatience, supplier le roi Tullus, dans un langage subtil jusqu'au ridicule, d'accepter sa vie en échange d'Horace qu'elle voudrait sauver :

Il mourra plus en moi qu'il ne mourroit en lui.

Aussi Voltaire ne lui a-t-il pas ménagé l'ironie. Sabine lui porte tellement sur les nerfs qu'il désire qu'on la prenne au mot. Si on lui demandait : « Que vouliez-vous donc qu'elle fit ? » il répondrait volontiers : *qu'elle mourût*.

Camille et ses imprécations. — Quant à Camille, malgré sa mort, elle n'a pourtant pas désarmé des censeurs exigeants qui lui reprochent de traduire trop volontiers ses sentiments en maximes, et d'être une raffinée de l'hôtel de Rambouillet. Nous n'excuserons pas ce travers qui tient à l'esprit d'un temps où l'on mettait la métaphysique dans la galanterie. Ici comme ailleurs, Corneille a payé tribut à cette mode. Mais certaines subtilités de détail n'empêchent pas la figure d'avoir sa convenance, et sa raison d'être. Au fanatisme patriotique le poète devait opposer une passion assez aveugle pour que ses éclats pussent pousser à bout le héros du devoir, et provoquer les vio-

1. Acte IV, scène VII.

lences d'une colère presque légitime. Camille ne va-t-elle pas jusqu'à louer Curiace de ce qui serait une lâcheté :

Tu fais une bataille à tes vœux si funeste,
Et ton cœur tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton pays le secours de ton bras¹.

Elle sacrifierait sa patrie à son amour, comme son frère toute affection à son honneur. De là le conflit qui explique la crise. Sans le choc de ces deux caractères, le coup d'épée ne se justifiait plus. Ajoutons que, par des traits gracieux, Camille rappelle parfois Chimène, lorsque ses joies récentes lui inspirent ces tendres souvenirs :

Tout ce que je voyois me sembloit Curiace;
Tout ce qu'on me disoit me parloit de ses feux,
Tout ce que je disois l'assuroit de mes vœux.

Elle réussirait donc à nous toucher, si notre âme n'était toute remplie du destin des Horaces et de Rome. Mais comment s'intéresser à ses soupirs, quand ils ne sont qu'un mince épisode perdu dans les impressions grandioses qui ravissent notre admiration? C'est le cas de dire, avec Mme de Sévigné, que les gros poissons mangent les petits. Voilà ce qui la relègue dans l'ombre d'où elle ne peut sortir que pour jouer son rôle de victime indispensable au dénouement. Ni ses douleurs, ni son trépas, ne font couler nos larmes. Ses hyperboles furieuses ne sont elles-mêmes qu'un moyen calculé pour produire un coup de théâtre. Aussi sommes-nous tentés de les juger déclamatoires. Mais ne le disons pas trop haut. Car c'est la logique même du sujet qui étouffe en nous la pitié. Où l'amour n'est pas tout, il n'est rien; et, quand l'enthousiasme nous transporte, l'attendrissement ne paraît plus qu'une faiblesse.

Valere. — Réservons donc toutes nos sévérités pour Valère, qui n'est pas seulement odieux, mais ridicule. Cet amoureux transi qui célèbre comme une fête la mort de son rival Curiace, est vraiment bien mal avisé, lorsqu'après le meurtre de Camille, il déploie tant de rigueur contre le

dernier survivant de la famille où il voulait entrer. Pourtant, bien que ce plaidoyer ne soit, comme dit Voltaire, « ni dans le génie du temps, ni dans le caractère d'un amant qui parle contre l'assassin de sa maîtresse », nous devons lui pardonner cet excès de zèle, d'abord parce que son réquisitoire est habile, ensuite et surtout parce que ses arguments d'avocat servent de prétexte à la vigoureuse éloquence du vieil Horace¹.

Le sens historique chez Corneille. — Nous n'avons point épuisé notre sujet. Mais que dire de nouveau sur tant de beautés qui sont dans toutes les mémoires? Signalons seulement l'industrie d'une facture plus variée qu'on ne le pense. Car si l'énergie en est le trait éminent, elle n'exclut pas une souplesse merveilleuse pour un temps où la langue poétique n'avait pas encore été façonnée par Racine. Corneille le devance par une élégance précise qui, triomphant de toutes les entraves, exprime et ennoblit les détails jusqu'alors les plus rebelles à notre versification. C'est ainsi que le récit du combat reste original à côté de Tite-Live, et que le discours du chef des Albains est plus nerveux et plus touchant que son modèle.

Ajoutons encore un mot sur ce fameux cri du vieil Horace :

. qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

« Tout l'auditoire, dit Voltaire, fut si transporté, qu'on n'entendit jamais le vers faible qui suit. »

La Harpe n'est pas de cet avis. Il « n'appelle faible que ce qui est au-dessous de ce qu'on doit sentir et exprimer. » Or, si le mot « *qu'il mourût* » est beau pour un Romain, il serait dur pour un père. Horace, étant l'un et l'autre, devait donc admettre « la possibilité consolante que, même en combattant contre trois, son fils pût échapper encore ». — C'est Rome qui a prononcé l'arrêt républicain *qu'il mourût*; — c'est la nature qui, « ne renonçant jamais à ses droits, le tempère par une restriction qui dit ce qu'elle doit dire. »

1. De Julie, nous ne dirons rien, sinon que, dans la scène III de l'acte III, elle parle un peu comme une soubrette de comédie.

Si nous avons à nous prononcer entre ces deux jugements, nous inclinierions à croire que la pensée de Corneille est toute différente. Ne serait-il pas en effet plus juste de supposer que le premier mouvement est celui de l'honneur? « Plutôt la mort que la honte! » s'écrie alors le père, comme il l'explique par ces vers :

Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa faute honteuse imprime à notre front.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace!

C'est donc ici le chef de la *gens Horatia* qui parle d'abord. Mais aussitôt lui vient l'idée que cette mort entraînerait la victoire d'Albe; et alors le citoyen, se ravisant, conçoit comme possible un retour de fortune. Lorsqu'il apprend l'issue de la lutte, son unique souci n'est-il point le salut de Rome, et non la vie de son fils? « *Quoi! Rome donc triomphe?* » Oui, elle triomphe, et cela, grâce au beau *désespoir* souhaité par le Romain, plus encore que par le père.

Quoiqu'il en soit, ne sacrifions point à ces scènes magistrales l'étude de celles qui terminent la tragédie, et auxquelles on ne prend pas assez garde, bien qu'elles soient toutes nourries de l'esprit Romain. La vérité morale y vaut la vraisemblance historique. On y remarque surtout ce sentiment religieux qui fut une des formes du patriotisme dans un temps où l'on crut que les dieux veillaient sur le berceau de l'enfant, sur le lit de l'épouse, sur le foyer, sur le Forum, sur la paix et la guerre, en un mot sur toute la cité. Ici cette foi ne se dément jamais, comme l'atteste cet appel suprême du roi Tullus :

Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice,
Et nous aurons le ciel à nos vœux mal propice,
Si nos prêtres, avant que de sacrifier,
Ne trouvent le moyen de le¹ purifier.
Son père en prendra soin : il lui sera facile
D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille.

1. Son fils. — Le père dut purifier son fils par des sacrifices expiatoires, qui restèrent héréditaires dans la *gens Horatia*.

En dernière analyse, Corneille a droit de dire avec son héros :

Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

CINNA.

(1640.)

I. — FAITS HISTORIQUES.

La conjuration de Cinna, et la révolte de Jean-va-nu-pieds. — *Cinna* fut la revanche de Corneille contre la cabale de ses détracteurs, comme le confirment ces vers de Boileau :

. . . . Par les envieux un génie excité
 Au comble de son art est mille fois monté.
 Plus on veut l'affoiblir, plus il croit et s'élançe ;
 Au *Cid* persécuté *Cinna* doit sa naissance¹.

Mais ce que l'on sait moins, ce sont les circonstances historiques au milieu desquelles cette tragédie fut composée, en 1639, dans la ville de Rouen, où Corneille venait de se retirer sous le coup de ses disgrâces.

Or de récentes informations² nous apprennent qu'en cette année la Normandie était le théâtre d'une révolte provoquée par la surcharge des taxes mises sur le sel, le cuir et le pain. On commença par arrêter les plus mutins ; toutefois le parlement de Rouen, devant lequel ils en appelèrent, ayant cru devoir les relâcher, le mouvement que semblait encourager cette indulgence gagna de proche en proche, et finit par dégénérer en une sorte de Jacquerie organisée dans les campagnes par un chef, qui, sous le nom de Jean-va-nu-pieds, menait au pillage des bandes

1. Épître à Racine.

2. Édouard Fournier. *Notes sur la vie de Corneille.*

furieuses. Elles coururent sus aux commis, démolirent leurs maisons, et pendirent tous les agents dont elles purent s'emparer.

De tels attentats, Richelieu n'était pas homme à les souffrir, surtout dans une province qui regrettait ses ducs, et sous les yeux de l'Anglais toujours prompt à profiter de nos troubles.

Il donna donc pleins pouvoirs au chancelier Séguier, qui, accompagné d'une petite armée, partit pour châtier les rebelles, et faire respecter les édits. Quelques jours après, en dépit d'une députation suppliante, Rouen, traitée comme une ville prise d'assaut, dut payer une amende d'un million quatre-vingt-cinq mille livres. Son conseil municipal fut dissous, son lieutenant au bailliage fut révoqué : son parlement et sa cour des aides se virent frappés d'interdit ; vingt-quatre factieux périrent sur la roue ou par le gibet, et vingt-deux des plus notables furent condamnés au bannissement perpétuel. L'hôtel de ville eût même été rasé, si le cardinal ne lui avait fait grâce.

C'est en présence de ces événements que Corneille, avocat aux sièges généraux de l'amirauté, et ayant, à ce titre, droit d'assister aux séances du parlement, rencontra dans Sénèque une grande leçon de clémence qui pouvait devenir un magnifique plaidoyer en faveur des proscrits parmi lesquels il comptait des amis, et peut-être des parents. Est-il donc téméraire de croire qu'en évoquant un souvenir antique si bien approprié aux vœux de sa cité natale, il fut animé par l'espérance de fléchir la colère d'un ministre aussi puissant qu'Auguste ? Les émotions qu'éprouva, dans cette crise, le témoin de ces représailles terribles, purent du moins inspirer à son génie des accents dignes de vivifier quelques-unes de ses plus belles scènes.

L'esprit frondeur. — Il y avait d'ailleurs un à-propos plus général encore dans les dispositions du public qui allait applaudir ce nouveau chef-l'œuvre. Car « ses premiers spectateurs furent, comme dit Voltaire, ceux qui combattirent à La Marfée, et firent la guerre de la Fronde. » Les idées que développait ce drame, ses discussions poli-

tiques sur la meilleure forme de gouvernement, l'espèce de gloire qu'il attachait au courage ou à l'habileté des conspirateurs, tous ces tableaux de faction devaient donc plaire à des esprits occupés de ces intrigues qui produisirent l'explosion d'une guerre civile. Aussi le succès de *Cinna* fut-il très-retentissant ; mais il n'eut pourtant pas les conséquences que désirait son auteur. Car Richelieu ne se laissa point tenter par la magnanimité d'Auguste, et l'éloquence de cette indirecte supplique n'empêcha nullement le cours des sévérités nécessaires.

Jouée en 1640, plusieurs mois après *Horace* qui est du 9 mars de la même année, imprimée le 16 juin 1642, avec cette épigraphe :

. *cui lecta potenter erit res,*
*Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo*¹,

cette pièce est, dans le théâtre de Corneille, celle qui, de son vivant, fit le plus de bruit². Elle fut dédiée à Pierre du Puget, seigneur de Montoron, receveur général de la province de Guienne, sorte de Mécène dont les libéralités ne justifient pas des éloges trop emphatiques, qui font aujourd'hui sourire la postérité.

Le sujet fut emprunté au traité de la *Clémence*³ composé par Sénèque pour l'édification de Néron. Il fait remonter cette aventure au séjour d'Auguste dans les Gaules. Or Dion Cassius, qui la raconte aussi, en transporte la scène à Rome. Si cette contradiction et le silence de l'histoire nous autorisent à élever des doutes sérieux sur la réalité d'un évènement inventé peut-être, ou du moins très-embelli par l'imagination des rhéteurs, Corneille l'a fait entrer de vive force dans le domaine des légendes acceptées.

1. Celui qui aura choisi un sujet approprié à ses forces ne manquera ni d'éloquence, ni d'un ordre lumineux. (*Horace*.)

2. L'abbé de Pure la parodia dans une brochure intitulée *Boileau ou la clémence de M. de Colbert*.

3. Liv. I, chap. ix. Cette page a été traduite par Montaigne en ses *Essais*, chap. XVIII.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Analyse de la pièce. — Une rapide analyse de cette pièce fera comprendre comment une simple conversation, citée par un philosophe, est devenue le germe d'une tragédie.

Acte Ier. — Le poète suppose qu'Émilie, fille de Toranius, tuteur et victime d'Octave, aspire à venger son père, malgré les bienfaits d'Auguste qui la traite comme sa fille adoptive. Aimée de Cinna, petit-fils de Pompée, elle ne donnera sa main qu'au meurtrier de l'ancien triumvir. C'est ce que nous apprend un monologue¹ qui sert d'ouverture à la pièce. Engagé par sa passion dans un complot ourdi contre l'empereur, Cinna raconte comment ses éloquents invectives ont exalté la fureur et l'enthousiasme des conjurés qui viennent d'arrêter l'exécution de leur dessein. Le jour, l'heure, le lieu, tout est convenu. Déjà les deux amants s'applaudissent d'un triomphe prochain, lorsque César mande auprès de lui Maxime² et Cinna. Serai-ent-ils donc découverts ou trahis? Après des protestations de dévouement et de courage, ils obéissent, non sans crainte, à l'appel du prince.

Acte II. — Leurs alarmes étaient mal fondées. Car Auguste, las du pouvoir et de ses périls toujours renaissants, ne voulait que consulter ses plus chers confidents sur son projet d'abdiquer, et de rendre à Rome sa liberté. Mais Cinna l'en dissuade; n'écoutant que les intérêts de son cœur, il démontre que, pour vivre en paix, le monde a besoin d'un maître. Maxime est d'un avis contraire, et ses conseils l'eussent emporté, si les instances de Cinna ne décidaient Auguste à sacrifier son repos à la sécurité de l'empire. Il gardera donc la toute-puissance; et, pour récompenser le zèle de ses familiers, il donne à l'un le gouvernement de la Sicile, à l'autre la main d'Émilie.

1. Elle y dévoile son âme à Fulvie, sa confidente.

2. Familier d'Auguste, il est aussi dans le secret du complot.

Acte III. — Cependant Maxime, qui aime aussi la fille de Toranius, s'apercevant qu'il va servir la cause d'un rival, se prête, par jalousie, aux suggestions d'Euphorbe, son affranchi, qui l'engage à dévoiler le complot pour perdre Cinna. En même temps, celui-ci, revenu de sa première surprise, sent le remords entrer dans son âme. A mesure qu'approche le moment critique où il faut agir, ses hésitations redoublent ; car il a honte et remords de sa noire ingratitude. Si du moins il pouvait fléchir Émilie ! Mais non : il la trouve implacable ; et, humilié par d'ironiques reproches, trop faible pour étouffer sa passion, il se laisse arracher la promesse de tuer son bienfaiteur, sauf à tourner ensuite contre lui-même une arme parricide.

Acte IV. — Averti par Euphorbe du crime qui se prépare¹, Auguste, après un premier éclat de courroux, fait un retour sur sa vie passée. Ses propres violences n'ont-elles pas justifié la haine et la perfidie ? Mais si sa conscience absout ses ennemis, son indignation les condamne. Il reste donc indécis entre le châtement et le pardon, lorsque Livie, qui jusqu'alors n'était pas entrée en scène, l'invite à désarmer par la clémence des inimitiés qu'exaspère la rigueur. Tandis qu'il se retire en faisant appeler Cinna, Émilie, qui commence à s'inquiéter, voit tout à coup paraître Maxime qu'elle croyait noyé dans le Tibre. Il ressuscite pour tomber à ses pieds, et lui proposer de s'enfuir avec lui. Comprenant alors que tout est perdu par les lâches manœuvres d'un traître, elle le repousse avec mépris, la rage au cœur.

Acte V. — Le dénouement, qui ne le connaît ? Cinna est devant Auguste qui lui commande de s'asseoir, et de ne l'interrompre ni d'un mot, ni d'un geste. Il s'y engage ; mais, sur l'accusation d'assassinat, le voilà qui se récrie. Réduit impérieusement au silence par un juge qui l'accable de preuves sans réplique, et l'écrase de son mépris, il essaye en vain de se relever par une bravade, lorsqu'É-

1. Euphorbe annonce même que Maxime, son maître, s'est jeté dans le Tibre, pour se punir de son crime.

milie arrive pour revendiquer l'honneur du complot, sauver son amant, ou périr avec lui. Durant le combat de générosité qui s'engage entre les deux complices, Maxime survient à son tour, et confesse tous ses crimes. C'est alors que, dans un sublime élan, Auguste prononce les vers magnifiques qui firent pleurer le grand Condé¹. Emilie elle-même se sent vaincue; et, saisie d'un prophétique transport, Livie présage à son époux la longue sécurité d'un règne pacifique et glorieux.

Le véritable sujet de Cinna. L'action, ses ressorts.

Y a-t-il ici unité d'intérêt? — Du résumé qui précède nous concluons que *la clémence d'Auguste* est le véritable sujet de la pièce, et que le principal intérêt ne s'attache point aux personnages de Cinna ou d'Emilie, dont l'amour et la fureur ne sont qu'un moyen de faire valoir une figure héroïque. Tout d'abord, on pourrait s'y tromper. Car, durant le premier acte, si franchement républicain, on se livre sans partage aux vœux formés par le petit-fils de Pompée et l'amant d'Emilie contre un usurpateur qu'il représente comme le bourreau des Romains. Mais, à partir du second acte, nos sympathies commencent à se déplacer. Elles se déclarent pour le souverain qui, menacé par des perfides, est bientôt absous non-seulement par ses remords et sa grandeur d'âme, mais par son indigne ennemi dont le discours insidieux vient de légitimer son pouvoir comme un bienfait, d'excuser ses cruautés comme nécessaires, et d'exalter ses vertus comme la sauvegarde de la paix publique. Ces sentiments sont encore avivés par la confiance qu'Auguste témoigne à des traîtres, et par les grâces qu'il leur prodigue. Dès lors, il n'est plus possible de voir dans leur cause l'intérêt de la liberté, puisqu'il dépendait de leurs conseils qu'elle fût rétablie sans violence.

Dans le troisième acte, l'intrigue se complique et se noue, mais par une combinaison qui n'est point à l'abri de la critique. Car, pour rendre vraisemblable la découverte du complot, Corneille use d'un fâcheux ressort, lorsqu'il ima-

1. Le grand Condé pleura sur ces vers du grand Corneille (*Voltaire*.)

gine l'amour subit de Maxime, et nous le montre délibérant sur une action infâme, en homme prêt à l'accomplir. Outre que le délateur de Cinna a peu de chances de conquérir ainsi le cœur d'Émilie, cet incident refroidit l'action et répugne singulièrement au spectateur.

Ce défaut s'aggrave dans l'acte suivant, où Maxime, après avoir dénoncé ses complices par l'entremise d'Euphorbe, et publié même le bruit de son trépas volontaire, ose se présenter à Émilie pour lui apprendre que tout est découvert, que l'empereur a mandé Cinna, et qu'elle est elle-même en péril, si elle ne consent pas à se laisser enlever par un sauveur épris de sa beauté. Jamais déclaration d'amour ne fut plus malencontreuse. Inconvenante et ridicule, cette offre de son cœur conviendrait mieux à une comédie qu'à une tragédie. Aussi, devant ce piège grossier, chacun de nous est-il tenté de dire avec Émilie :

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé.

Mais ces fautes, le cinquième acte suffit à les réparer. car le sublime les efface, ou les fait oublier. En admirant cette tragédie si française par l'alliance de la politique et de la passion, et si romaine par la majesté de son éloquence pratique, on ne peut donc que répéter ces paroles de Balzac écrivant à Corneille : « Vous avez retrouvé ce que Rome avait perdu dans les ruines de la république, sa noble et magnanime fierté... ; vous êtes le fidèle interprète de son esprit et de son courage... Aux endroits où elle est de brique, vous la rebâissez de marbre, et je prends garde que ce que vous prêtez à l'histoire est toujours meilleur que ce que vous empruntez d'elle. »

Les caractères. — Octave et Auguste. — C'est dire que Corneille a transfiguré son héros. Pour y réussir, il n'avait du reste qu'à suivre le courant d'une popularité qui, chez nous, depuis la Renaissance, s'était établie à l'état de tradition incontestée¹. Mais il contribua plus que tout autre

1. La popularité d'Auguste date de loin. Ses successeurs le rendirent cher à la mémoire du peuple, les uns par leurs hommages, les autres par leurs

à la fortune d'un nom¹ qui, au dix-septième siècle, sous Louis XIV, devait être comme le symbole de la gloire littéraire décorant les fastes politiques d'une souveraineté bienfaisante².

Ce n'est pas que le poète ait dissimulé les cruautés d'Octave; car Cinna fait une peinture pathétique, bien qu'un peu déclamatoire, des massacres qui ensanglantèrent les premiers degrés du trône impérial. Sa rhétorique se déchaîne contre les crimes qu'il reproche

A ce tigre altéré de tout le sang Romain.

Il énumère tous ces funestes souvenirs :

La perte de nos biens et de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, et les guerres civiles.

Mais, outre que son réquisitoire est suspect de prévention, ce n'est pas sans raison que Salluste a dit : *Plurique mort des postrema meminere*³. Aussi, sachant bien que les dernières impressions sont toujours les plus vives, Corneille a-t-il reculé dans une lointaine perspective ces sinistres préludes du régime nouveau, dont il veut réhabiliter l'avènement par des vertus auxquelles il réserve le premier plan, et qu'il attribue, non, comme il convient peut-être, à des calculs habiles, mais à la modération et au patriotisme d'une âme digne de commander au monde, parce qu'elle se commande à elle-même.

crimes. Les chrétiens honorèrent en lui le prince sous lequel était né le Christ. Charlemagne vit en lui l'idéal du souverain. Au quinzième et seizième siècle, tous les lettres, surtout Montaigne, célébrèrent sa louange. Au dix-septième Saint-Evremond l'admire avec une sorte de tendresse.

1. Ce ne sera pas la dernière fois que, chez nous, un poète fera la fortune d'un nom politique, et lui assurera comme une légende populaire.

2. Ses vertus furent calcul et apparence. On sait qu'Auguste habitait, sur le Palatin, la maison d'Hortensius. Il y vivait simplement. Ses vêtements étaient filés par sa femme, sa sœur et ses petites-filles. Sa table fut très-sobre. « Il n'est pas de Juif, écrivait-il, qui jeûne plus rigoureusement le jour du sabbat que je n'ai fait aujourd'hui. » Il dînait souvent avec une once de pain et des raisins secs. Il fit raser un palais trop somptueux qu'avait fait construire sa petite-fille Julie.

3. « Les hommes ne se souviennent le plus souvent que des dernières impressions. »

C'est ainsi que le tyran du premier acte devient, au second, un sage assez supérieur à l'ambition pour dédaigner un pouvoir qui lui a coûté trop cher. En paraissant prêt à s'en dépouiller volontairement dans l'intérêt public, il semble mériter plus que jamais le rang suprême, et se fait presque pardonner le rôle qu'il joua dans les guerres civiles, par la gloire d'avoir porté remède à leurs maux. Sans souscrire à cette amnistie, nous devons signaler du moins, comme une des nouveautés de notre littérature, ces scènes où Corneille interprète en homme d'État une des plus mémorables révolutions de l'histoire. Dans ses *Réflexions sur les divers génies du peuple romain*¹, la sagacité de Saint-Evremond ne sera pas plus pénétrante, et Montesquieu lui-même ne renierait point un tel devancier.

Mais, ne voyant ici qu'une situation morale, admirons l'art d'une apologie qui commence par solliciter notre indulgence, et finit par ravir notre enthousiasme. Ce qui contribue le plus à nous réconcilier avec Auguste, c'est qu'il accuse Octave. Voilà pourquoi, tout en rappelant son passé néfaste, il se fait encore aimer et plaindre. A la nouvelle du complot tramé par l'amitié, ce qui le touche par-dessus tout, n'est-ce pas la généreuse douleur de se sentir odieux? Il s'écrierait volontiers avec Scipion : *Non me vita juvaret invisam civibus meis*². Oublieux de son propre péril, non-seulement il s'afflige surtout d'une trahison imprévue, mais ses remords vont jusqu'à justifier ses assassins; et si des idées de vengeance succèdent à ces nobles mouvements, si la nature reprend ses droits, ne nous en plaignons pas. Car il nous intéresserait moins s'il ne tenait rien de l'homme³, et il faut que la lutte donne du mérite à la victoire.

1. Cet ouvrage est de 1663. Lisez le chapitre sur Auguste, t. II, p. 111, *Éd. Giraud*. C'est un écho de Corneille.

2. Une vie odieuse à mes concitoyens ne me serait d'aucun prix.

3. L'image la plus authentique d'Auguste est la statue trouvée à Prima-Porta, il y a huit ans, à sept mille de Rome, dans la villa de Livie. La pose est d'un Dieu qui règne. — Les os maxillaires ont une saillie qui va jusqu'à la dureté. On y sent une volonté tenace. Le front exprime la persévérance et le calme. Les yeux sont mornes. La bouche est fermée, serrée, inflexible. Que de secrets

Or le triomphe sera si décisif, qu'on pourrait presque reprocher à Auguste, comme à César, l'excès de sa clémence. Ne va-t-elle pas jusqu'à conférer le consulat à un indigne? En revanche, quelques-uns voudraient qu'il n'eût point humilié Cinna par ces paroles :

Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux ;
 Mais tu ferois pitié même à ceux qu'elle irrite,
 Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.

Voltaire raconte, à ce propos, que le maréchal de la Feuillade, assistant à cette scène, s'écria : « Ah! tu me gâtes le *Soyons amis, Cinna*; si le roi m'en disait autant, je le remercieraï de son amitié » Fénelon, de son côté, regrette de ne point trouver ici « la simplicité modeste avec laquelle Suétone dépeint Auguste dans tout le détail de ses mœurs. » Il prononce même le mot d'*emphase*¹. C'est le cas de dire que les délicats sont malheureux. Mais ne vaudrait-il pas mieux applaudir franchement et sans réserve²?

Emilie et les héroïnes de la Fronde. — Après Auguste, c'est Emilie qui appelle le plus les regards. Cette « adorable turie », comme disait Balzac, est dans Corneille la première apparition de ces personnages féminins auxquels il prête un cœur plus que viril, et dont il abusera au point de changer l'admiration en stupeur. Ce travers perce déjà dans ce rôle que Voltaire juge avec raison très-inférieur à celui d'Hermione. Sans aller jusqu'à dire avec M. Vinet qu'Emilie est « le principal défaut de la pièce », ayons qu'elle nous intéresse moins que la rivale d'Andromaque. Il est vrai que la différence des situa-

elle a dû garder! Ses cheveux sont courts, et descendent jusqu'à la nuque, ce qui est un signe de race chez les Juifs. Le cou est d'une belle proportion. L'émotion trahit à ce moment-là, le sang-froid, la fougue contenue. C'est le maître du monde qui s'étudie à rester maître de lui.

1. L'EMPHASE, c'est-à-dire affectation de ces mots :

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde, etc.

2. Nous ne l'évons qu'une restriction. Après avoir ressenti aux prières de Livie, Auguste nous surprend un peu par le langage rebour dont les raisons raisonnables n'ont pas été produites il est vrai. On voudrait avoir assisté au combat d'ailleurs, et non d'être témoin.

tions ne pouvait produire les mêmes effets. Si les deux héroïnes exigent de leur amant une vengeance et un meurtre, Hermione est cruellement outragée par une injure récente, dont le contre-coup émeut le spectateur qui vient d'en être le témoin. Nous sommes en présence d'une femme dont l'infortune nous afflige, que la passion aveugle, et qui sera plus à plaindre encore, lorsqu'elle aura satisfait ses ressentiments.

En est-il ainsi d'Emilie ? Non : car il y a vingt ans que son père Toranius a succombé dans les proscriptions. Or, si cette perte cruelle légitime des représailles, on ne peut cependant oublier qu'Auguste a tout fait pour réparer un malheur dont la guerre civile est responsable. Aussi n'entrons-nous pas facilement dans les colères de sa fille adoptive, surtout en voyant qu'elle accepte les bienfaits de celui qu'elle veut assassiner, autant par fanatisme républicain que par piété filiale. Que cette sœur aînée de Colomba poursuive l'accomplissement tardif de ce qu'elle regarde comme un devoir, nous l'admettrions du moins plus volontiers, si elle avait repoussé l'injure d'une tutelle qui lui semblait parricide. Ce n'est donc point par un entraînement de cœur, mais par un effort de réflexion, qu'on se prête à l'idée de cette *vendetta* contre laquelle Auguste pourrait invoquer le bénéfice de la prescription.

Du reste, il ne faut pas examiner avec trop de rigueur ces sortes de caractères auxquels un poète dramatique demande des moyens d'action plus que des mobiles d'intérêt. N'exigeons pas qu'ils nous touchent, mais simplement qu'ils nous attachent. Or Corneille y réussit en donnant à son personnage le mérite qui lui est propre, c'est-à-dire une noblesse d'âme que rien ne peut abaisser, et surtout une résolution que rien n'ébranle. A défaut de sympathie, Emilie nous subjugue donc par son énergie, par une grandeur qui impose le respect, et d'autant plus sûrement que les défaillances de Cinna font valoir sa constance.

Cette conception était d'ailleurs tout à fait conforme

à l'esprit du temps. On y pressent ces héroïnes de la Fronde, chez lesquelles les faiblesses du cœur seront le masque des intrigues politiques. Nous voyons en effet Emilie enrôler, elle aussi, son amant dans le parti de ses haines. Il suffit de son regard pour conquérir un imprudent à la plus téméraire des entreprises. Sa main sera le prix du sacrifice qu'ordonne sa vengeance; et, pour la satisfaire, elle ne recule devant aucun scrupule. On ne s'étonnait point alors qu'une femme entrât si vaillamment dans la pensée d'un assassinat. Outre que les romans du jour avaient mis ces mœurs à la mode, l'heure est proche où M^{me} de Chevreuse formera, de sang froid, le projet de tuer Mazarin ¹, et trouvera des complices pour un caprice criminel qui n'échouera que par des circonstances indépendantes de sa volonté. Il y a donc des traits de ressemblance manifeste entre la fille de Toranius et ces amazones aventureuses, qui, pleines de confiance dans la vertu de leur sourire, osaient défier les victorieux, les élus de la fortune, préféraient l'exil à la soumission, jouaient la vie des autres parmi les hasards des conspirations les plus folles, eussent mis le feu aux quatre coins de l'Europe pour avoir le plaisir de renverser un ministre ou d'ébranler un trône, et, même dans la défaite de leurs ambitions, pouvaient s'écrier avec orgueil :

J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

Emilie dut être leur modèle. Car en France il est rare qu'un héros de théâtre ou de roman ne suscite pas des émules parmi ses admirateurs. Aux exemples qu'elle offrit rien ne manquait, pas même une conversion. Si elle n'aime ni la liberté, ni Cinna, mais uniquement sa vengeance, si elle nous paraît odieuse quand, parlant des bienfaits d'Auguste, elle dit.

Et des mêmes présents qu'il verse dans mes mains
J'achète contre lui les esprits des Romains²;

1. Voir l'ouvrage de M. Cousin sur *Mme de Chevreuse*.

2. Acte I, scène II.

ne finit-elle pas cependant, elle aussi, par déposer les armes et se repentir, lorsqu'elle s'écrie :

Ma haine va mourir que j'ai crüe immortelle ;
Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidèle¹ ?

Ajoutons seulement qu'elle nous trouve un peu incrédules. C'est la faute de Corneille qui, jusqu'à la dernière scène, l'a montrée beaucoup trop insensible² pour que ce dénouement semble vraisemblable.

Cinna; le républicain et l'amant. Ses contradictions. — Ame damnée d'Emilie, Cinna nous est encore moins sympathique ; car, si le fanatisme peut ne pas déshonorer un héros, lorsqu'il se sauve par un air de grandeur, la bassesse et la perfidie révoltent. Or, au moment où, pour empêcher une abdication qui rendrait à Rome la liberté, mais déroberait sa vengeance à une irréconciliable ennemie, s'il se jette aux pieds d'Auguste, et s'écrie :

Que l'amour du pays, que la pitié vous touche ;
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche³,

cette hypocrisie n'est point d'un Brutus forcené. Dans cette scène, où il joue l'attendrissement, afin d'arracher à son bienfaiteur une résolution qui sera son arrêt de mort, nous ne reconnaissons que le désir de plaire à celle dont il attend une récompense. A plus forte raison s'indigne-t-on de le voir persister en son dessein, lorsque, cédant à ses instances, le prince lui donne la main de son amante.

Il est vrai que le beau feu du conspirateur ne tardera pas à tomber, quand il envisagera de sang-froid l'acte qui lui parut d'abord héroïque, et qu'il appelle bientôt un crime abominable. Si encore cette défaillance n'était qu'une sur

1. Acte V, scène III.

2. Elle n'a eu qu'un éclair d'attendrissement pour son docile complice :

.... Hélas ! cours après lui, Fulvie,
Et si ton amitié daigne me secourir,
Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir.

Mais elle rentre bientôt dans sa nature (acte III, scène v), et ajoute :

.... Qu'il achève, et dégage sa foi,
Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

3. Acte II, scène I.

prise involontaire ! Mais non ; c'est le cri de sa conscience. Le « tigre¹ » qu'il voulait égorger n'est plus maintenant à ses yeux qu'une victime innocente. Il ne craint pas de justifier Auguste, en présence même d'Emilie qui s'étonne et s'irrite d'un tel changement. Le complot où il cherchait la gloire lui devient le plus lâche des attentats. Il maudit la promesse qui l'engage ; et quand son amante, à force de reproches, a repris sur lui son empire, c'est avec désespoir qu'il se résout à lui obéir :

Vous le voulez : j'y cours : ma parole est donnée ;
 Mais ma main aussitôt contre mon sein tournée,
 Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant,
 A mon crime forcé joindra mon châtement.

Est-ce bien celui qui, tout à l'heure, s'écriait :

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
 Ma vertu pour le moins ne me trahira pas :
 Vous la verrez, brillant au bord du précipice,
 Me couronner de gloire en bravant le supplice !

Comment se fait-il qu'après avoir refusé la liberté, parce qu'il fallait la tenir d'un tyran, il dise maintenant que c'est être

Esclave avec honneur que de l'être d'Octave ?

Se démentir ainsi, n'est-ce pas manquer à cette loi de l'unité qui s'impose surtout à un caractère principal ? Voilà ce qui scandalise La Harpe et d'autres critiques : ils blâment dans Cinna d'abord la lenteur de ses remords, puis sa conversion même.

Cette inconsistance, on ne saurait la nier ; mais, tout en admettant qu'elle n'a rien d'héroïque, nous la jugeons vraisemblable dans un cœur que dominant la passion et l'imagination. Demander pourquoi les bontés d'Auguste n'agissent point à la minute sur une âme exaltée qu'elles déconcertent, c'est oublier qu'un blessé sent à peine, dans la chaleur du combat, le coup dont il vient d'être frappé. N'est-il donc pas naturel que ce Brutus novice, interdit

1. C'est le mot dont il se servait.

par le bienfait qu'il considère d'abord comme un outrage, rougisse de recevoir Emilie d'une main qu'il déteste; puis, qu'après ce premier mouvement, dont son trouble se rend à peine compte, retrouvant le sang-froid de la réflexion, il recule devant l'exécution d'un forfait auquel ne le porte point l'ardeur d'une conviction? En résumé, Corneille n'a pas voulu nous peindre un républicain farouche, mais un amant dont le caractère est aussi faible que le cœur. Auguste suffisant à l'intérêt, qu'importe que les autres figures perdent tout ce qu'il gagne? Sa clémence n'en sera que plus triomphante. Voilà pourquoi Cinna peut baisser impunément de scène en scène; et si le conspirateur de la veille finit par se métamorphoser en courtisan, l'histoire ne prouve-t-elle pas que les choses se passent souvent ainsi?

Maxime; le rôle sacrifié. — De Maxime nous ne pouvons dire qu'un mot. S'il eut un bon moment, lorsque, pour se dispenser d'un assassinat, il conseilla l'abdication, sa lâcheté le rend odieux, et son amour ridicule.

Livie. — Quant à Livie, son intervention subite et passagère¹ rappelle l'Infante du *Cid*. Non-seulement elle est inutile, mais elle diminue le mérite d'Auguste, en mêlant des suggestions étrangères et des raisons d'intérêt à un acte que doit dicter la générosité toute seule. En représentant l'impératrice comme le bon génie d'Auguste², Corneille contredit le sentiment de Tacite, qui voit en elle une marâtre funeste à la famille des Césars et à l'État³. Mais l'histoire autorise les dehors imposants que le poète prête à ce personnage.

Si son divorce fut un scandale, si son ambition astu-

1. Ce rôle fut supprimé, pour n'être rétabli que le 29 mars 1806, dans une représentation donnée à Saint-Cloud, devant l'empereur, par Mlle Raucourt.

2. Elle était mariée à Tiberius Claudius Nero, et enceinte de six mois, quand Octave envoya à son époux l'ordre de la répudier, en 716.

3. Pour briser tous les obstacles qui fermaient à Tibère le chemin du trône, elle entra dans la voie des crimes domestiques, et aida souvent la fatalité qui ravit tour à tour, aux espérances du prince et de Rome, Marcellus, Caius et Lucius Cesar, mourant l'un à vingt-trois ans, l'autre à vingt ans. Elle fit exiler Jube, deporter Agrippa Posthumus, écarter tous les enfants et petits-enfants d'Auguste.

cieuse poursuivit constamment un seul but, la toute-puissance, soit par son mari qu'elle inspirait, soit par son fils qu'elle espéra dominer un jour, on doit cependant admettre que son expérience et sa modération contribuèrent à transformer Octave en politique. Elle lui apprit du moins la diplomatie et la réserve. Pendant les neuf années qui précédèrent une dictature définitive (716-725), elle sut conseiller à propos la ruse, la temporisation, le silence et la patience. Somme toute, ses tempéraments furent un frein salutaire à des violences qu'elle finit par dompter, et l'on peut dire qu'elle fit une réalité de la vieille légende d'Égérie¹.

Le sens historique, et la tragédie politique chez Corneille. — Ici donc Corneille a, comme toujours, le sens historique. Cette intelligence n'éclate pas moins en de magnifiques scènes qu'il faut signaler.

Quelle science intime de la société romaine dans le récit de la conjuration², et dans les peintures où Cinna représente les sanglantes proscriptions du Triumvirat ! C'est une merveille de véhémence, de couleur expressive et sobre. Si quelques traits déclamatoires se mêlent à ce tableau, c'est une vérité de plus ; car la faconde de ces hyperboles sied à un conspirateur qui, plus épris d'Émilie que de la liberté³, remplace parfois la conviction par la rhétorique, et se monte la tête froidement, comme un acteur qui apprend ou répète son rôle. Notons aussi des hardiesses républicaines qui ne tiraient point alors à conséquence, dans un temps où la littérature ne fut que littéraire, et où le pouvoir était plus tolérant qu'on ne pense, par suite de sa sécurité même.

L'idée monarchique ne va-t-elle pas d'ailleurs triompher

1. Il faut voir au Louvre sa statue. Un front net, limpide, lisse, inattaquable comme l'airain, des yeux puissants et tranquilles, un nez aquilin aux narines pincées, une bouche petite, des lèvres minces étrangères au sourire, une ~~serenité~~ impitoyable, la majesté d'une matrone qui se sent souveraine : voilà les traits de sa physionomie.

2. Acte I, scène III.

3. Quel conspirateur n'a pas son Émilie, je veux dire une arrière-pensée d'intérêt et d'ambition, dont les belles phrases et les grands mots sont le masque, le prétexte ?

dans ce conseil privé où seront agités les mérites relatifs des deux régimes qui sont aux prises dans cette tragédie? La tradition de ce grand débat remonte à Dion Cassius¹. Au cinquante-deuxième livre de son histoire, il nous raconte qu'après Actium (31 av. J.-C., 725), Octave voulut consulter Agrippa et Mécène sur la question de savoir s'il devait garder l'autorité, ou rétablir l'ordre ancien. La république aurait été défendue par Agrippa, et l'empire par Mécène. Est-il besoin de dire que ce récit est simplement une fiction oratoire analogue à ces exercices dont parle Juvénal, quand il écrit : « Moi aussi, lorsque j'étais jeune, j'ai composé de belles déclamations, où je conseillais à Sylla de ronfler dans la vie privée. » Il n'y a pas là plus d'authenticité que dans nos harangues d'école. Car, bien loin d'avoir regretté le gouvernement du peuple et du sénat, Agrippa fut toujours un des auxiliaires les plus dévoués à la fortune impériale, et l'homme d'action qui fit le plus pour fonder la dynastie. Sans prendre autrement au sérieux la délibération immortalisée par le génie de Corneille, cherchons y donc seulement l'art d'un poète qui, pour la première fois parmi nous, met l'histoire au service d'une situation dramatique.

Ce qui nous émeut tout d'abord, c'est l'hostilité secrète des confidents qui sont appelés à juger cet important procès. Notre attente est vivement sollicitée par le contraste de la confiance que leur témoigne le maître du monde, et de la perfidie qui répond à ces avances. Sachant qu'ils ont fait serment de l'assassiner, nous assistons avec une anxiété poignante à cette crise morale qui nous laisse voir des pièges cachés sous l'apparence d'une insidieuse franchise.

Ajoutons que ni la poésie ni même la prose ne s'était encore élevée à cette hauteur, et qu'ici Corneille inaugure l'éloquence politique par la mâle précision de son langage, et la sûreté d'une intuition digne de Tacite. Ces maximes générales, qui conviennent rarement au théâtre, n'ont jamais

1. Né en 155, il entra dans la vie politique sous Commode, et fut sénateur sous Septime Sévère.

été mieux appropriées à l'action par un génie qui semble les graver sur l'airain. Quel clairvoyant exposé des maux qui travaillaient la république et en précipitèrent la chute ! Quelle vivante analyse des causes qui vont, en dépit de regrets généreux, mais impuissants, donner à Rome le régime qu'elle mérite par la faute de cette liberté menteuse, dont l'anarchie déchainait Sylla contre Marius, Pompée contre César, les triumvirs contre Cicéron et Brutus, Antoine contre Decimus, et Octave contre Antoine¹ !

A n'en juger que par la chaleur des plaidoiries, il est manifeste que Corneille prend secrètement parti pour la thèse monarchique. Cinna est trop persuasif pour n'être pas l'interprète du poète. En cela il se rencontre avec le sentiment des contemporains qui, aux environs de la Fronde, entre Richelieu et Louis XIV, appelaient de leurs vœux l'avènement d'un maître assez puissant pour assurer au dedans comme au dehors la sécurité du présent et de l'avenir².

Nous n'insisterons pas sur les dernières scènes ; car il faudrait répéter ce que nous ont appris les applaudissements de deux siècles. Si les monologues sont d'ordinaire languissants, il n'en est pas ainsi de celui³ qui nous mon-

1. Envieux l'un de l'autre, et menant tout par brigues.

2. Dans cette scène, on retrouve un lointain écho d'Hérodote faisant discuter les chefs persans Otanès, Mégabyse et Darius, après le massacre des Mages (liv. II. θάβεια. K. 80, 81, 82). — Mégabyse y parle comme Cinna : « Rien de plus irrelieu, et de plus insolent que la foule impertinente. » ὅμιλον ἀχρηστόν οὐδέτις ἴσται ὑβριστώτερον καὶ ὑβριστώτερον.

Quand le peuple est le maître, on n'agit qu'en tumulte,
La voix de la raison jamais ne se consulte.

« Rien n'est préférable à un seul maître, s'il est bon. » Ἄλλος τίς, ἢ ὁ ὅμιλος οὐδέτις ἰσχυρότερον ἀνθρώπων.

Et cette liberté qui lui semble si chère
N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses états.

Sans pousser plus loin ce rapprochement, bornons-nous à l'indiquer comme un parallèle qui n'a pas encore été fait.

3. Acte IV, scène II. Comparez les plaintes d'Œdipe roi (Sophocle) sur les maux inséparables de la puissance suprême, et le mélancolique adieu qu'Oreste fait au monde dans un poème d'Alfred de Vigny. (V. nos *Extraits classiques*, cours supérieurs, poésie, p. 459.)

tre Auguste partagé entre l'indignation et la mélancolie des grandeurs souveraines. Rien de plus nécessaire, de plus attendu que ce discours intérieur, puisque l'action n'a plus alors d'autre théâtre que la conscience. Un confident serait donc ici déplacé. Il faut relire Sénèque pour savoir comment une imitation féconde renouvelle et enrichit son modèle. Quant à l'explosion héroïque par laquelle ce drame se termine¹, c'est le sublime développement de cette maxime du livre Saint : « Celui qui dompte son cœur est plus grand que celui qui prend les villes. » S'il y a des fautes dans la conception de *Cinna*, comment ne les pardonnerait-on pas au poète qui, mieux que tout autre, a su faire couler ces nobles et délicieuses larmes où la douleur n'entre pas, et qui ne sont que l'attendrissement de l'admiration, l'effusion de l'enthousiasme?

POLYEUCTE.

(1640.)

I. — FAITS HISTORIQUES.

Restauration de la tragédie religieuse. — Chevaleresques ou politiques, les premières tragédies de Corneille avaient été puisées aux sources communes. *Horace* en particulier était bien le Romain que concevait et décrivait Balzac. Embelli d'un sublime incomparable, ce type n'en fut pas moins, comme *le Cid*, conforme à la mode et au goût de la

1. Acte V, scène 1. — A ceux qui reprocheraient à Auguste de se venger encore de Cinna en lui pardonnant, on peut répondre que l'humiliation de son assassin est bien méritée, et que le spectateur n'est pas fâché de la leçon qu'il subit. Du reste, Cinna ne disait-il pas :

Ce prince magnanime
Qui du peu que je suis fait une telle estime.

Il est naturel que son maître ne fasse pas plus cas de lui qu'il n'en fait lui-même.

société contemporaine. Il n'en est point ainsi de *Polyeucte*. Par ce coup d'audace, le poète entreprenant se portait de prime-saut hors des voies fréquentées. Car depuis longtemps déjà le drame religieux semblait condamné par un discrédit universel¹. Rejetés comme une distraction barbare et relégués sur des tréteaux sans honneur, les *mystères* n'avaient pas laissé le moindre souvenir de mérite individuel et distinct. Si, dans l'Ecole de la Renaissance, après l'invasion des Grecs et des Romains, il se produisit encore quelques essais en ce genre, ces tentatives ne se révélèrent point au grand jour, mais furent réservées à un public de collège, comme le *Sacrifice d'Abraham*, composé par Théodore de Bèze (1551-52) pour les étudiants de Lausanne. Sauf le *Saül* de Du Ryer et le *Saint Eustache* de Baro, qui parurent obscurément en 1633, l'art du moyen âge n'avait donc transmis aucune tradition, lorsque, parmi les vagues rumeurs que suscitait la question de la *grâce*, Corneille fut conduit par son génie naturellement religieux vers la tragédie chrétienne, qu'allait inaugurer *Polyeucte*.

Polyeucte et Port-Royal. — L'occasion l'y invitait. Car aux environs de *Cinna*, de 1639 à 1640, un mouvement de vive curiosité tournait tous les regards vers les débats théologiques auxquels les talents et les vertus de Port-Royal donnaient un lointain retentissement. C'était pour cette maison l'heure du premier et du plus manifeste éclat. Dans tous les cercles, on ne s'entretenait que de la retraite de M. Lemaître, qui venait de quitter le barreau pour entrer dans la compagnie des pieux solitaires. La persécution ne fit que la rendre plus populaire; et, depuis le jour où l'abbé de Saint-Cyran avait été enfermé dans le donjon

1. • L'amour et la guerre, dit, en 1637, l'auteur d'un *Traité sur la disposition du poëme dramatique*, fournissent seuls aux auteurs tous les sujets profanes du théâtre. Je dis profanes, pour ce qu'on y peut mettre d'autres beaux sujets tirés des livres saints, où les passions humaines peuvent jouer leur rôle, et où les vertus des grands personnages peuvent triompher des vices et craintes des tyrans; mais tels arguments sont plus propres en particulier qu'en public, et dans les collèges de l'Université, ou dans les maisons privées, qu'à la cour et à l'hôtel de Bourgogne. •

de Vincennes (1638), la cour, la ville, et même la province s'enquéraient à l'envi de l'œuvre menacée, ou de cette doctrine encore mystérieuse qui se divulguait de plus en plus. Ces émotions, Corneille dut les ressentir; car il est visible que son franc et noble cœur fut touché par un souffle venu de ces docteurs qui s'entendaient si bien à faire d'illustres conquêtes. Croyons-en l'accent de ces vers, où Néarque parle comme un disciple du grand Arnauld :

. : La grâce
 Ne descend pas toujours avec même efficace;
 Après certains moments que perdent nos langueurs,
 Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs;
 Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égaré;
 Le bras qui la versoit en devient plus avare,
 Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
 Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.

Polyeucte et l'hôtel de Rambouillet. — Si le traducteur de *l'Imitation* semblait prédestiné plus que tout autre à recevoir la mystique influence, son ingénuité l'induisit en une bien fausse démarche, lorsque, pour éprouver l'opinion mondaine, il offrit à l'hôtel de Rambouillet la primeur de son œuvre. Car dans tout Paris il n'était pas un endroit moins propre à en goûter l'excellence. Mais peut-être espérait-il, par la faveur de ces avances, se concilier des juges dont il craignait les préventions. Dans ce cas, cette précaution n'eut point les effets attendus. « La pièce, dit Fontenelle, y fut applaudie autant que le demandoient la bienséance et la grande réputation que l'auteur avoit déjà; mais quelques jours après, M. de Voiture vint le trouver, et prit des détours délicats pour lui dire que *Polyeucte* n'avoit pas réussi comme il pensoit, et que le christianisme surtout avoit extrêmement déplu. » Un des moins sympathiques était Godeau, l'évêque de Vence, qui condamna le renversement des idoles comme un zèle imprudent, sévèrement interdit par l'Eglise elle-même; car dans l'origine, elle refusa la communion aux auteurs de ces témérités.

Ces censures troublèrent Corneille à ce point qu'il songeait à retirer sa pièce, lorsqu'un acteur nommé, dit-on,

Laroque ranima son courage par la perspective de l'applaudissement public. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, *Polyeucte* fut représenté vers la fin de 1640, et imprimé en 1643¹.

Le succès fut assez grand pour engager le poète à récidiver. Mais il ne retrouva pas la veine perdue, et *le Martyre de Théodore* (1645) échoua misérablement. *Polyeucte* eut pourtant des suites, et provoqua toute une recrudescence de sujets analogues, entre autres la *Sainte Catherine* et le *Saint Alexis* de La Serre et de Des Fontaines, qui du reste en furent pour leurs frais. Car ces martyrs moururent coup sur coup. On ne se souvient plus aujourd'hui que du *Saint Genest* de Rotrou (1646). Bien qu'inégale et inférieure à son aînée, cette pièce est en effet digne du poète que Corneille se plaisait à appeler son père². *Esther* et *Atholie* appartiennent aussi à la même famille. Ce sera la tragédie sacrée, n'éclatant plus avec une fougue qui semblait un souvenir du seizième siècle, mais contemporaine de Fénelon et de Mme de Maintenon, alliant l'onction à la gravité, et s'accommodant au goût d'un âge plus tempéré.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Les sources de cette tragédie. Analyse du sujet. —

C'est dans la *Vie des Saints* complétée par Mosander, d'après Surius et Siméon le Métaphraste, que Corneille a rencontré le martyr obscur auquel il donna la gloire, et dont beaucoup apprirent le nom à la comédie plutôt qu'à l'église. Cette légende raconte que, sous l'empereur Décius³, il y avait à Mélitène, en Arménie, deux jeunes gens, Néarque et Polyeucte, l'un chrétien, l'autre prêt à le devenir. Un édit de

1. Le 20 octobre. Un frontispice gravé montre Polyeucte vêtu d'un pourpoint espagnol, d'un haut-de-ciel au-dessus à creves, et coiffé d'une toque à plume. Il brise les idoles à coups de marteau. L'acteur, dit Voltaire, était ses habits et son chapeau pour faire la prière à Dieu. Severe arrivait le chapeau sur la tête, et Poly se contentait chapeau bas.

2. Et qui se dit et pourtant lui-même disciple de Corneille.

3. *Déc.*, né en Palestine, mort en 251 (250-251).

persécution ayant été lancé, Néarque craignit de voir faiblir le courage de son ami. Mais, pour rassurer ces alarmes, Polyeucte, avant même d'être baptisé, vole au temple et y brise les idoles, dans un pieux transport. Chargé d'exécuter l'ordre impérial, Félix, son beau-père, voulait le sauver; mais ses prières n'y réussirent pas plus que ses menaces, et les larmes de sa fille Pauline étant également impuissantes, il dut ordonner le supplice de son gendre qui courut à la mort comme à un triomphe. Rappelons par une brève analyse le parti que Corneille sut tirer de ces simples données.

Acte 1^{er}. Deux scènes qui nous éclairent sur tous les détails nécessaires à l'intelligence de la situation apprennent au spectateur que Polyeucte vient d'épouser la fille de Félix, gouverneur d'Arménie. Mais cette union n'a été pour Pauline qu'un acte d'obéissance filiale. Car elle aimait un chevalier du nom de Sévère éconduit, malgré son mérite, par la volonté d'un père ambitieux qui lui a préféré la fortune et le crédit d'un autre prétendant. Mariée depuis quinze jours à peine, elle raconte à sa confidente Stratonice les alarmes qui inquiètent son imagination. Dans un songe, elle a vu Sévère porté sur un char de triomphe, et Polyeucte percé par Félix d'un coup de poignard, au milieu d'une assemblée de chrétiens. — Or, au moment où s'achève le récit de son rêve, voici que Félix annonce l'arrivée de Sévère devenu le favori de l'empereur, auquel il a sauvé la vie. Il vient présider à un sacrifice offert aux dieux pour célébrer une victoire remportée sur les Perses.

Acte II. Il se présente en effet devant Pauline elle-même, dont il espère encore obtenir la main. Aussi quelle douleur est la sienne lorsqu'il apprend qu'il n'y a plus pour lui d'espérance! Mais celle dont le cœur a cessé d'être libre impose silence à des regrets qu'elle ne peut entendre, sans faillir à son devoir. Tandis que ses fières consolations irritent la tristesse qu'elle voudrait adoucir, l'action s'engage par l'attentat de Polyeucte qui, converti par Néarque, et brûlant de signaler son zèle, s'est élancé vers le temple, où il a renversé les faux dieux.

Acte III. Ainsi donc, les pressentiments sinistres deviennent réalité. C'est ce que confirme Stratonice qui, d'un accent indigné, raconte le scandale du sacrilège. Pauline n'a plus de recours possible qu'auprès de son père, qu'elle supplie de faire grâce. Malgré sa colère, il se laisserait fléchir, si le coupable voulait consentir à une abjuration ; et, pour l'imposer par la terreur d'un sanglant exemple, il ordonne le supplice de Néarque, non sans se dire en secret que le trépas de Polyeucte pourrait bien lui donner dans Sévère un gendre et un protecteur puissant.

Acte IV. Mais les ruses d'un politique égoïste ne sauraient séduire ou vaincre le chrétien qui, dans sa prison, exhale en strophes lyriques les joies d'une âme fortifiée par la vertu d'un baptême tout récent. La Grâce sera la plus forte, et il affrontera sans crainte les larmes de Pauline, dans une rencontre où, résistant aux plus pressantes instances de l'amour conjugal, il leur oppose l'éternelle félicité qu'une âme déjà chrétienne par ses vertus serait digne de partager avec lui. Au lieu de rétracter ses croyances, il veut donc initier à la foi l'épouse qu'il se propose de confier à l'amour de Sévère, par l'effort d'un renoncement sublime jusqu'à l'in vraisemblable. A cet héroïsme répond celui de Pauline : car, résolue à ne jamais trahir la mémoire de celui qu'elle aime enfin à force de l'admirer, elle implore la générosité d'un rival en faveur du malheureux qui se précipite à sa perte.

Acte V. Sévère a la magnanimité de se rendre à cet appel. Mais Félix n'y voit qu'un piège. Avant de sévir, il consent pourtant à une suprême démarche ; et, laissant entendre à son gendre qu'il songe lui-même à renoncer aux idoles, il lui demande seulement de dissimuler pendant quelques jours. C'est alors que Polyeucte, impatient de couper court à d'indignes pensées, pousse à bout la fureur du proconsul par une admirable profession de foi, dont l'insolent défi va précipiter enfin l'heure de la délivrance qui lui ouvre l'immortalité. — Le dénouement, on le prévoit. Son sang opérera le miracle qu'appelait une ardente et impérieuse prière. Car Pauline est illuminée tout à coup ; ses yeux se

dessillent ; et désormais chrétienne, elle revient demander à un père barbare d'achever son ouvrage. Ému par ce spectacle, Sévère à son tour reproche à Félix des calculs intéressés ; mais, tandis qu'il parle, la Grâce touche un cœur jusqu'alors trop insensible aux mouvements généreux, et transforme l'égoïste en un chrétien repentant auquel pardonne le stoïcien tolérant qu'étonnent et attendrissent des vertus inconnues à l'ancien monde.

De l'action. Le principal ressort. Le personnage de Sévère. — Sans analyser de près des combinaisons toujours naturelles et logiques, bornons-nous à en indiquer le principal ressort. L'esquisse précédente montre assez que le plus heureux artifice du poète est d'avoir imaginé le personnage de Sévère, et l'amour qu'il éprouve encore pour Pauline. C'est de cette source que procède un sublime qui, suivant l'expression de Corneille, « satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. » Il était à craindre en effet que la figure de Polyeucte ne pût, à elle seule, suffire à l'intérêt dramatique. Ce n'est pas que nous disions avec Voltaire :

De Polyeucte la belle âme
 Aurait faiblement attendri.
 Et les vers chrétiens qu'il déclame
 Seraient tombés dans le décri,
 N'eût été l'amour de sa femme
 Pour ce païen son favori.

Cette irrévérence ne fait de tort qu'à celui qui se la permet. Pourtant une vertu trop pure, comme le déclarait Aristote, est rarement tragique, parce qu'elle ne comporte guère les conflits intérieurs de la passion et du devoir. Il convenait donc d'introduire ici l'occasion d'un combat engagé entre les cœurs et les consciences. C'est le service que rend à la situation l'arrivée imprévue de Sévère. Elle ouvre carrière à tous les nobles sentiments qui se déploieront à l'envi, dès que le péril de Polyeucte sera devenu le nœud d'une action, dont toutes les péripéties se déduiront comme des conséquences de leurs principes¹. C'est ainsi que nous

1. Corneille ne se trompe pas quand il dit avec ingénuité « qu'il n'a pas fait

voyons une émulation d'héroïsme s'établir entre des âmes généreuses dont les sacrifices concourent à produire les plus pathétiques transports. Mais avant d'admirer ces beaux caractères, signalons le mérite du cadre dans lequel ils vont se mouvoir.

Le sens historique chez Corneille. Lutte du paganisme et du christianisme. — La tragédie de Polyeucte est un épisode de la lutte qui, durant trois cents ans, mit aux prises deux religions représentant l'une le passé, l'autre l'avenir. Or on peut dire que l'intuition de Corneille a su comprendre aussi profondément l'histoire de l'Eglise primitive que celle de Rome républicaine ou impériale.

De tous les témoignages révélés par la critique contemporaine ressort avec évidence cette vérité, que le paganisme et le christianisme, étant incompatibles, ne pouvaient se faire grâce l'un à l'autre. La société civile était alors, depuis tant de siècles, si intimement solidaire de la société religieuse, que toutes deux devaient succomber ensemble. Leur immobilité ne leur permettait pas de se transformer, mais les condamnait à s'écrouler simultanément. Bien que la croyance eût disparu, du moins dans les classes éclairées, ces divinités qui ne comptaient plus de fidèles n'en étaient pas moins partout présentes, dans les mœurs comme dans les lois et les institutions; si bien qu'ouvrir le Panthéon au Dieu invisible, c'eût été renverser du même coup une cité qui se sentait caduque, et voulait retarder au moins l'heure de sa chute. Une guerre était donc inévitable entre des ennemis que ne pouvait réconcilier ni paix ni trêve.

Ce n'est pas que les chrétiens fussent des séditeux. Car ils avaient pour maxime de rendre à César ce qui appartenait à César, et l'armée n'eut point de meilleurs soldats que la légion Thébaine. Mais la divine logique de l'Evangile, tout en faisant un devoir de l'obéissance légale, affranchissait la conscience, et lui interdisait des accommodements sacrilèges. En dépit d'une soumission extérieure qui condamnait

de pièce en pièce l'ordre du théâtre soit plus beau, et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. • Jamais aussi il ne s'est conformé plus strictement à la loi des trois actes.

la révolte, il lui fallait tout sauver ou tout perdre. Pour la doctrine qui appelait tous les esclaves à la liberté, tous les hommes à l'égalité, il n'y avait pas d'alliance possible avec un ordre public ou privé dont les vices, contraires à la justice et à la raison, étaient condamnés si ouvertement par les vertus mêmes de ces cœurs indépendants et courageux qui couraient à la mort comme à la gloire.

Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne,

disaient alors les plus humbles frères de Polyeucte ; et, pour en témoigner, rien ne leur coûtait.

De là le péril d'une nouveauté contagieuse comme tous les grands exemples ; aussi le vieil esprit romain s'en émut-il dès l'abord. Il avait pourtant presque toujours pratiqué la tolérance envers les cultes étrangers, excepté pour les pratiques venues de l'Orient, et qui avaient un air d'initiation clandestine¹. Mais l'instinct qui porte tout être vivant à se conserver et à se défendre avertit les empereurs qu'il fallait, à tout prix, purger la terre de cette secte mystérieuse qui, par la seule puissance de la parole, attaquait au cœur toutes les traditions auxquelles semblait attachée la fortune de l'empire.

Ils frappèrent donc sans pitié ces insoumis à qui leur Dieu défendait tout partage avec l'impiété du siècle. Voilà pourquoi le sang fut versé à flots, même par des princes qui se croyaient humains, entre autres par Marc-Aurèle, qui pensa faire œuvre de salut, en s'armant contre la redoutable douceur et l'invincible faiblesse de cette Église calomniée par la peur, et factieuse à son insu par la seule pureté de ses mœurs.

Ajoutons que ces violences eurent le plus souvent l'impassible sang-froid de la raison d'Etat. Elles ne furent que

1. Rome n'eût pas demandé mieux que de s'annexer le Dieu des juifs et des chrétiens. On sait qu'Alexandre Sévère avait fait placer, dans sa chapelle domestique, l'image du Christ entre celles d'Orphée et d'Apollonius de Tyane. Mais les chrétiens se refusaient à une telle alliance : voilà ce qui étonnait et indignait le monde païen. Il s'irrita surtout de l'isolement où voulait rester le Dieu nouveau, et de son dédain pour les autres dieux.

rarement l'explosion d'un fanatisme indigné vengeant son dogme et ses dieux. Car les rites n'étaient plus guère que des formes, des cérémonies, des habitudes séculaires, consacrées seulement par d'antiques souvenirs, ou protégées par des intérêts. Les haines cruelles et convaincues n'existaient qu'en bas, dans les foules ignorantes. Mais en haut ne régnaient plus que des nécessités sociales ; car la philosophie grecque, aidée de l'indifférence, avait depuis longtemps renversé définitivement les idoles ; et, pour les patriciens, la religion consistait tout entière en démonstrations officielles ; ils n'y voyaient que le décor du théâtre où ils jouaient leur rôle. Or ils n'en étaient que plus acharnés à poursuivre une guerre d'extermination, qu'ils regardaient comme une question de vie ou de mort.

Ces sentiments que l'apparition du christianisme inspirait à l'ancien monde, nous les retrouverons dans cette pièce qui nous montre au vif le dernier effort d'un duel à outrance. On en jugera par l'expression des physionomies que nous allons passer en revue. Nous y reconnaitrons tous les éléments dont se composait alors la société romaine : les chrétiens de la veille et du lendemain, les païens politiques ou fervents, et entre ces camps les esprits modérés qui, sur la frontière des deux cultes, s'étaient réfugiés dans la sagesse d'une tolérance désintéressée.

Les caractères. — Polyeucte. Le néophyte. L'époux. — Pour commencer par le personnage qui donne son nom à la tragédie, Polyeucte est bien ici le chrétien récent sur lequel agit pleinement la grâce tout entière. Si au début il a je ne dis pas ses défaillances, mais ses délais et ses langueurs, s'il faut d'abord que Néarque le gourmande, il n'en est plus ainsi quand, une fois enivré par les eaux du baptême, il a reçu la force victorieuse que lui confère le sacrement miraculeux. Dès lors il prend bien sa revanche, et devance à ce point les plus zélés, que leur feu paraît tiédeur auprès du sien. Entré le dernier dans l'arène, il s'élançe soudain au premier rang. Loin d'avoir besoin d'aiguillon, c'est lui maintenant qui à son tour entraîne Néarque à l'encontre des faux dieux. Tandis que

la prudence de son premier guide veut modérer sa fougue, c'est lui qui fait honte aux lenteurs d'une foi pusillanime, et la précipite vers les aveugles témérités¹.

Cet emportement, Voltaire ne le lui pardonne pas. Sa malveillance va jusqu'à professer qu'un tel caractère serait plus propre à figurer dans la vie des saints que sur la scène. A ses yeux, le mari de Pauline est moins intéressant que son rival. Il ose même le déclarer « ridicule et bourgeois, lorsqu'il résigne sa femme à Sévère, ainsi qu'un bénéfice. »

Nous ne partagerons point les préventions de cette ironie injuste et malséante. Outre que l'auteur d'Alzire devait être plus respectueux pour des beautés qu'il imita, lorsqu'il fit aussi paraître un chrétien, Guzman, touché tout à coup de la Grâce, et cédant celle qu'il aime à son ennemi, à son assassin, à un idolâtre, il ne nous convient pas, j'imagine, d'être plus exigeants que Sévère admirant l'enthousiasme religieux d'un cœur assez maître de lui pour ne pas envier à l'amant de Pauline un bonheur dont il sait tout le prix. Si dédaigner un trône est un effort qui passe l'ordinaire et ravit les applaudissements, que dire de celui qui remporte une semblable victoire sur ses plus chères tendresses? Si nous sommes électrisés par la grandeur de ces républicains qui s'immolaient, eux et leurs enfants, aux intérêts de leur ville naissante, comment refuser notre émotion à ce Romain d'un autre âge qui, d'une âme si vaillante, se détache de tous les liens terrestres, pour se sacrifier à la patrie invisible et céleste? C'est le même sang qui coule dans leurs veines. Il n'y a de changé que l'idéal du devoir; et, si l'on aime des vertus plus qu'humaines,

1. Corneille, dans la simplicité de son cœur, paraît craindre qu'on ne lui reproche d'avoir péché contre Aristote, en produisant sur la scène un héros aussi parfait. Ce scrupule est mal fondé. Car Polyeucte a une faiblesse; il se livre à un excès de zèle que l'Église elle-même déclarerait coupable. Par là, il se réconcilie avec Aristote.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser.

Et mourir dans le temple, ou les y terrasser.

l'avantage reste encore à celles qu'inspire la charité chrétienne : car entre elles et les autres il y a la même distance qu'entre les exemples de Plutarque et les leçons de l'Évangile.

Allons plus loin, et soutenons contre les détracteurs de Polyeucte qu'on se méprendrait, en l'accusant trop légèrement d'indifférence cruelle pour Pauline. Sans doute, il a pu donner prétexte à ce grief par certains mots qui vont un peu au delà du nécessaire. Nous accorderons par exemple que le sens humain est blessé quand il lui arrive de dire :

..... Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Mais, quoiqu'il se juge désormais invulnérable, son impassible sérénité n'en recouvre pas moins une affection d'autant plus profonde, qu'elle va perdre Pauline dans le temps pour la posséder dans l'éternité. Si, à l'heure de la séparation¹, il s'écrie :

Je ne vous connois plus si vous n'êtes chrétienne,

cette dureté n'est de sa part qu'une façon de brusquer un dénouement qu'attardent d'inutiles prières. Mais son cœur dément sa bouche, et les preuves en sont manifestes dans l'incomparable scène² où il veut initier à la foi celle qu'il honore par cet éloge :

Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

C'est d'abord cet *hélas!* qui échappe à son stoïcisme. Ce sont les pleurs qu'il ne peut contenir, et que Pauline accueille par ce cri :

Mais courage! il sèment! je vois couler ses larmes.

C'est encore le faux-fuyant, moitié trompeur, moitié sincère, par lequel il explique cette soudaine faiblesse, et

1. Acte V, scène III.

2. Acte IV, scène III.

attribue au chrétien le regret de l'époux¹. C'est surtout cette prière pressante qui semble vouloir faire violence à la Grâce, et lui commander le miracle de la conversion qu'il serait heureux d'acheter de tout son sang. Aussi ses rudesses apparentes ne sont-elles que le gage certain d'une tendresse éprouvée par une âme pour une âme. Mais si l'on veut comprendre cette langue nouvelle où les mots perdent leur sens, il faut entrer en sympathie avec l'esprit qui le fait parler, et lui assure le droit de dire en toute simplicité :

. Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

Quant aux excès qui étonnent ici la mollesse de nos courages, ils ne sont qu'un trait de vérité morale et historique. Au lieu de railler, comme Voltaire, louons donc la clairvoyance de Corneille ressuscitant si fidèlement le chrétien de l'Eglise souffrante et militante, de ce temps où le royaume des cieux n'appartenait qu'aux violents, où les richesses, la liberté, la famille et la vie n'étaient rien aux yeux de ces exaltés qui voyaient faiblesse et tentations jusque dans les plus purs et les plus légitimes engagements de la terre. Alors, le vrai baptême étant le martyre, c'était peu d'accomplir le devoir de chaque jour ; on ne visait qu'à la sainteté. Or, pour la conquérir, il fallait le renoncement absolu, l'audace de l'impossible, et cet enthousiasme perpétuel qui justifie ces hyperboles de Balzac : « Chose étrange et digne d'une longue considération ! En ce temps-là, il y avoit de la presse à se faire déchirer, à se faire brûler pour Jésus-Christ. L'extrême douleur et la dernière infamie attiroient les hommes au christianisme ; c'étoient les appas et les promesses de cette nouvelle secte. Ceux qui la suivoient et avoient faveur à la cour avoient peur d'être oubliés dans la commune persécution ; ils alloient s'accuser eux-mêmes, s'ils manquoient de délateurs. Le lieu où les feux étoient

1. Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.

allumés, et les bêtes déchaînées s'appeloit en la langue de la primitive Église *la place où l'on donne des couronnes*¹. »

Pauline. L'héroïne du devoir. L'épouse déjà chrétienne. Sa conversion. La Grâce. — Pour ce qui est de Pauline, cette création mériterait de compter parmi les gloires de la poésie, comme Antigone chez les Grecs, Didon chez les Latins, Desdémone dans Shakspeare, Françoise de Rimini chez Dante, et la Marguerite de Gœthe. Mais en France, où l'on aime avant tout la passion, on en veut un peu à la fille de Félix d'avoir obéi à son père, de s'être mariée à Polyeucte, et de nous offrir un type accompli du devoir.

Voilà pourtant l'originalité de son caractère. C'est par là qu'elle se distingue dans l'élite des plus pures, dans la famille des Andromaque, des Monime, des Sabine et des Chimène. Ne parlons pas de la païenne; si elle l'est de naissance, par l'éducation du foyer, avec une sorte de candeur ingénue, elle a déjà les délicatesses d'une conscience à laquelle ne fait plus défaut que le signe extérieur d'un christianisme latent qui s'ignore. Oui, elle est vraiment promise à la lumière, et porte la marque visible de sa prédestination. Mais, ce qui la recommande par-dessus tout, c'est encore la supériorité d'une raison qui ne perd jamais l'équilibre; Romaine et Française tout ensemble, pratique et précise jusque dans l'idéal, elle ne cesse de concilier le bon sens et l'héroïsme.

Si, avant d'épouser Polyeucte, elle aima Sévère, ce fut d'une simple *inclination*; et, malgré « cette surprise de l'âme et des sens », elle n'hésita pas à tourner court, dès que son père le commanda. Aussitôt elle sut renoncer à l'idée « de son parfait amant », et cela sans arrière-pensée d'amertume; car, depuis qu'elle appartient à Polyeucte, nulle secrète souffrance ne trahit le moindre vestige de flamme mal éteinte. N'en déplaise aux esprits romanes-

.... Sans me donner lieu de tourner en arrière,
 Sa faveur me couronne entrant dans la carrière :
 Du premier coup de vent il me conduit au port,
 Et sortant du baptême, il m'envoie à la mort.

ques, cette déférence aux volontés paternelles nous paraît donc en elle une grâce de plus. Quand on ne peut faire ce que l'on veut, le meilleur n'est-il point de vouloir ce que l'on doit ?

Aussi, lorsque Sévère revient, n'a-t-elle pas besoin de se justifier de cette obéissance; tout au contraire, elle s'en fait honneur :

Quand je vous aurois vu, quand je l'aurois haï,
J'en aurois soupiré, mais j'aurois obéi ;
Et sur ma passion ma raison souveraine
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma peine.

De là cette sécurité qui lui permet de revoir l'objet de son premier rêve, et même de soupirer encore, mais tout haut, sans que Polyeucte ait lieu d'en prendre ombrage. La crainte ne lui en vient même pas ; car ce serait une égale offense pour tous les deux.

N'allons donc pas, comme Voltaire, prendre au sérieux la plaisanterie de Mme la Dauphine disant avec esprit, mais à tort : « Eh bien ! voilà la plus honnête femme du monde, mais qui n'aime pas son mari ! » Si cette épigramme était juste, le rôle ne saurait nous toucher. La méprise vient de ce que, parmi nous, le signe de la tendresse paraît être je ne sais quoi d'égaré, d'éperdu. Or il faut se résigner ici à un tout autre tempérament ; car Pauline est une âme forte et bien réglée, qui se conduit par principes, et non par fantaisie d'imagination, ou caprice de sensibilité. Ne le déclare-t-elle pas, quand elle définit sa situation morale par ces vers :

Je donnai par devoir à son affection
Tout ce que l'autre avoit par inclination ?

Lorsque sa confidente essaye d'autoriser des représailles par ce trait perfide :

Qui trahit tous nos dieux auroit pu vous trahir,

ne lui impose-t-elle pas silence par ces nobles paroles :

Je l'aimerois encor, quand il m'auroit trahie :

Apprends que mon devoir ne dépend point du sien.
Qu'il y manque, s'il veut : je dois faire le mien¹.

Elle se découvre tout entière en cette sublime réponse, comme aussi dans les scènes où elle tente des assauts désespérés sur un cœur trop inexpugnable. Est-ce une indifférente qui plaide avec tant de logique la cause d'une affection dont la réserve ne fut que de la dignité, jusqu'au moment où, n'ayant plus d'espoir que dans ses larmes, elle laisse enfin éclater sa douleur par cette explosion :

Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie;
Et ton cœur insensible à ces tristes appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas!
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée?
Je te suis odieuse, après m'être donnée!

Est-ce uniquement pour affecter une belle attitude, que plus tard, repoussée par celui qui ne la connaît plus, et victime d'un aveuglement qu'elle croit un mépris ingrat, elle tombe aux pieds de son père, le supplie en faveur « de ce cher criminel », qui « préfère la mort à l'amour de Pauline », et prononce ces mots poignants :

Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire;
Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.

Non; ce n'est pas seulement l'honneur qui lui inspire l'accent dont elle se refuse au vœu suprême de l'époux qui voudrait la rendre à Sévère. Lorsqu'elle se révolte à cette seule pensée, et dit avec un abandon tout familier :

Mon Polyucte touche à son heure dernière,

on voit clairement que l'admiration a fini par la ravir jusqu'à l'amour, dont le symptôme infailible est ici la joie du sacrifice.

Telle est la première conversion qui prépare l'autre; et il faut avoir le parti pris de Voltaire pour ne pas s'en apercevoir. Si soudain que soit ce coup de foudre, il est de

la plus incontestable vraisemblance; on le pressent, on l'attend. Ce miracle, on pourrait l'appeler naturel, tant il se produit par nécessité. Le sang de Polyeucte, voilà le baptême qui triomphe en elle. L'union des cœurs est maintenant démontrée victorieusement par celle des âmes. Car la grâce conjugale a tout fait.

Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières;
 Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir
 M'a dessillé les yeux, et me les vient d'ouvrir.

Mais, pour fixer une impression définitive, ajoutons que ce dévouement de l'épouse a constamment la sérénité du devoir accompli. Par cette possession d'elle-même, et cet air de réflexion que Pauline conserve dans les crises les plus violentes, elle nous rappelle plus d'une femme illustre du dix-septième siècle, entre autres Mme de Sévigné, si vraie, si franche, si sérieuse, qui eut toujours le cœur si haut et la tête si ferme, dans le charme de ses qualités si attrayantes.

Sévère. L'héroïsme humain. Le stoïcien pratique. L'honnête homme. La tolérance. — Les gens du monde pouvaient être déconcertés par la continuité d'un héroïsme trop surnaturel. Aussi Corneille crut-il devoir opposer aux vertus extrêmes de Polyeucte un rôle plus rassis et plus voisin de nous. Cette pensée nous valut le personnage de Sévère, dans lequel on pourrait voir une sorte de précaution dramatique destinée à forcer les suffrages des salons.

Nous ne serons pas surpris de retrouver en lui certains traits qui nous ramènent à l'hôtel de Rambouillet. On lui a même reproché d'être un bel esprit qui a lu l'Astrée, et de ressembler à un chevalier plus qu'à un Romain du troisième siècle. On a raillé sa galanterie froide ou précieuse, dont les fadeurs se souviennent trop du langage des ruelles. Nous ne prétendons point les excuser. Mais est-ce rendre justice à son beau caractère que de s'en tenir à ces petits travers, dont la mode fut seule responsable? Nous ne le croyons pas. Laissons donc de côté les accidents de costume, le vocabulaire qui s'imposait alors au théâtre, et

allons droit à la personne, aux sentiments qui la distinguent.

Ils délient, ce me semble, toute critique. Qu'on en juge par les situations fausses dont il se tire si glorieusement.

Blessé dans un combat où il a sauvé l'empereur, pris les armes à la main par le roi de Perse qui le traite en Bayard⁴ investi de la faveur impériale dont il n'abuse en rien, il retrouve Pauline mariée à un rival, la revoit, lui parle, veut lui arracher un simple regret; et, dès qu'il a cru le surprendre, ne souhaitant plus qu'une belle mort sur un champ de bataille, il finit par s'écrier :

Puisse le juste ciel, content de ma ruine,
Comblér d'heur et de jours Polyeucte et Pauline!

N'est-ce point vraiment là comme le sublime de l'idéal humain?

Plus tard, quand Polyeucte, par une revanche plus généreuse encore, veut lui donner celle que sa mort va rendre veuve, Sévère, qui a repris espérance, se voit tout à coup précipité de son bonheur par la résolution de Pauline; mais il n'en reste pas moins bon et clément. Car le chrétien qu'on lui préfère, il le défend, il le sauverait s'il ne s'obstinait à se perdre. Est-il possible d'imaginer une magnanimité plus désintéressée?

Parmi les vertus qui en font un sage, on louera surtout sa tolérance. Car cette religion que calomnient les préjugés d'une haine aveugle¹, il la juge avec autant de sympathie que d'impartialité. Qui ne l'admirerait disant à Fabian, *mais avec confidence* :

La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense :
On les hait ; la raison je ne la connois point,
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.

1. Les chrétiens étaient accusés de pratiques mystérieuses et de sortilèges. Ils autorisaient ces erreurs par les voiles et les précautions dont il leur fallait user pour dérober aux profanes leurs divines pratiques. Leurs sacrifices, leurs repas mystiques, et les emblèmes peints dans leurs demeures souterraines, temples et tombeaux tout ensemble, inspiraient une sorte d'effroi à qui n'était point initié. On les confondit d'abord avec les juifs, puis avec les devins et les sorciers. La société élégante et polie les associait à ces mages, à ces disciples de la *calate* qui prédisaient l'avenir, et déliaient le sort contraire par leurs conjurations.

Les paroles qui suivent nous laissent entendre qu'il mettrait volontiers au rang des dieux le fondateur du christianisme, comme le fit l'empereur son homonyme¹. On serait même tenté de dire aussi de lui :

Il a trop de vertus pour n'être pas chrétien.

Et pourtant, le deviendra-t-il jamais? J'en doute². Car, s'il célèbre la morale évangélique, il laisse échapper ce trait :

Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
Ne sont qu'inventions de sages politiques,
Pour contenir un peuple ou bien pour l'émouvoir
Et dessus sa foiblesse affermir leur pouvoir.

Cet aveu nous explique l'engouement que les philosophes du dix-huitième siècle ont éprouvé pour Sévère. Il est vrai que des réserves corrigent son langage, lorsque la mort de Polyeucte, suivie d'une double conversion, ébranle son cœur si profondément, qu'il s'écrie :

Qui ne seroit touché d'un si tendre spectacle?
De pareils changements ne sont pas sans miracle.
Sans doute, vos chrétiens qu'on persécute en vain
Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain.
Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire :
Je n'en vois point mourir que mon cœur ne soupire,
Et peut-être qu'un jour je les connoîtrai mieux.

En attendant, il ajoute :

J'approuve cependant que chacun ait ses dieux.

Voyons donc surtout en lui le modèle de l'honnête homme qui, détaché du paganisme sans être conquis au christianisme, lui rend un hommage où se reconnaît déjà cette parole prononcée antérieurement, et bien avant le vicaire savoyard, par de nobles esprits : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un

1. Alexandre Sévère.

2. Il représente la haute société romaine, éclairée par la philosophie grecque, mais hésitant à se convertir : car on ne délaisse pas sans déchirement de cœur sa patrie morale.

Dieu. » Il va respectueusement jusqu'au seuil du sanctuaire, comme dut le faire, en cette époque de transition, plus d'une âme de bonne volonté, éclairée de loin par l'aurore du jour nouveau qui se levait à l'horizon. A l'heure décisive qu'il traverse, il représente ces stoïciens pratiques dont le groupe choisi console nos regards attristés par les misères d'une décadence.

Felix. Le préfet. Le père. Le politique. — Nous n'en dirons pas autant de Félix, dont la bassesse est décidément odieuse, et la conversion peu acceptable. Avec ses calculs, ses expédients, ses ruses et ses subterfuges, qui affectent un semblant de profondeur politique, il finirait par nous révolter, si son embarras ne lui donnait parfois une teinte comique dont on est tenté de sourire, et qui nous repose, comme une détente de l'admiration continue. Il est telle rencontre où on lui appliquerait volontiers ce mot de Molière : *Le pauvre homme!* Cependant, ne soyons pas trop durs pour le père de Pauline. Outre qu'il est nécessaire à l'intérêt du drame, il suffit, pour qu'on l'épargne, qu'il soit possible et vrai. Or il y aura des Félix dans tous les temps. Il dut y en avoir surtout dans cette phase de transformation sociale et d'anarchie religieuse ou politique, durant laquelle, toute lumière de justice et de vérité venant à pâlir ou à s'éclipser, les intérêts et les habitudes se substituaient aux principes et aux croyances. Parmi les gouverneurs de province, il dut alors s'en rencontrer beaucoup réduits, comme lui, à n'être plus que des fonctionnaires tremblant pour le lendemain, écoutant avec anxiété les ordres contradictoires de ces empereurs élevés ou renversés par les jeux de la force ou du hasard, armant leur bras, mais sans conviction, contre des innocents qu'il fallait traiter en criminels, ne fût-ce que pour obéir à des lois dictées par la peur, et assurer un respect d'apparence à des autels désertés qui tombaient en ruines, à des dieux impuissants à se protéger eux-mêmes. Voilà où en était ce patriciat conservateur d'un néant qui se croyait encore l'empire éternel. Aussi Félix est-il parfois plus à plaindre qu'à blâmer, d'autant que ce préfet trop soucieux de sa

place est un père de famille naïf dans son égoïsme vulgaire, que corrigent certains accents de bonhomie presque touchante¹. Ne tombe-t-il pas aux pieds de son gendre, en s'écriant :

Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux?

Bref, pardonnons-lui, comme a fait Polyeucte, puisque son intercession lui a valu la faveur du miracle dont il avait besoin, plus que tout autre, pour devenir un homme nouveau.

Les rôles secondaires. — Dans une pièce où l'art est parfait, les confidants eux-mêmes ne sont point à dédaigner. Si Fabian et Albin se recommandent par leur loyauté, leur bon sens et une affection vraie, Stratonice, si dévouée à sa maîtresse, n'est-elle pas la païenne dévote, dont la colère éclate contre

Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
 Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
 Une peste exécration à tous les gens de bien,
 Un sacrilège impie, en un mot un chrétien?

Dans ces injures dont s'offense la dignité conjugale de Pauline², il y a le sentiment d'une vérité historique. Corneille a compris que la ferveur de l'idolâtrie régnait encore dans les basses régions de la société antique. — Une nuance analogue doit aussi se remarquer dans la figure de Néarque : il est le chrétien de la veille, chez lequel s'est un peu refroidie l'action capiteuse de la grâce ; et sa prudence fait d'autant mieux ressortir la fougue de Polyeucte.

Le style de Polyeucte. — L'espace nous manquant pour analyser les scènes principales³, terminons du moins par un mot sur le style de cette tragédie. Il se distingue par une expression tendre que l'on rencontre rarement chez

1. Acte V, scène 11.

2. « Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures. » *Pauline*.

3. Acte I, scène 1, exposition ; scène 3, le récit du songe. Acte II, scène 2, entrevue de Pauline et de Sévère ; scène 6, Polyeucte entraîne Néarque au temple. Acte III, scène 2, le sacrilège. Acte IV, scène 2, les strophes ; scène 3, entrevue de Polyeucte et de Pauline. Acte V, scène 3, les adieux.

Corneille. Jamais il n'a été plus souple, plus varié, plus vif; et cela sans rien perdre de sa force et de sa concision. Car de cette trame serrée se détachent aussi, à chaque instant solennel, de ces vers grondants qui auraient mérité de résonner sous le masque de la Muse grecque. Jamais non plus vous ne rencontrerez des dialogues plus pathétiques, où les ripostes se croisent avec une dialectique plus ardente, et un mouvement plus rapide¹. Toutes les notes se combinent dans cette langue agissante, où tout est nerf et substance. Elle sait gémir et vibrer, soupirer et retentir, monter et descendre. Nous en aimons jusqu'aux familiarités censurées par Voltaire; elles nous semblent une grâce de plus, parce qu'elles communiquent au sublime un air de souverain naturel, et produisent de charmants effets de contraste. A peine pourrait-on relever, dans le détail, quelques taches² qu'il ne faut pas imputer au poète: car il a dû payer tribut au vocabulaire du jour. Des formes signalées comme des fautes dans les notes de Voltaire étaient trop autorisées par la coutume pour qu'on les censure³. N'écoutez pas davantage de vaines chicanes contre des inversions qui, donnant à l'idée plus de prestesse, remplacent par la syntaxe de la passion et de l'imagination la logique trop rigoureuse de la prose⁴. Au lieu de nous attarder à ces minuties, louons plutôt comme une heureuse innovation ces strophes de Polyeucte⁵, qui préludent

1. Lisez entre autres la scène IV de l'acte II, la scène III du IV^e acte.

2. Sur mes pareils, Néarque, un *bel œil* est bien fort!

3. Tel est l'emploi de la préposition *de* dans ce vers:

Il traitoit *de* mépris les dieux qu'il invoquoit. (Acte III, scène II).

Ce tour a l'avantage d'être fort clair, et plus rapide que ne serait aujourd'hui avec *mepris*. — Il en est ainsi de la préposition *à* dans cet exemple:

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux.

c'est un équivalent de *pour*.

4. Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont *arme* un bois pourri *ce* peuple trop crédule.

5. Elles ont leurs précédents lyriques dans le théâtre espagnol et chez les grecs. *Le Cid* en offre déjà le premier essai.

aux chœurs dont l'éloquence se déploiera dans *Esther* et *Athalie*. Cet essor lyrique est ici d'une convenance parfaite. Au moment où le héros va livrer son dernier combat, il est naturel que son âme se recueille, seule en face de Dieu, pour implorer la force qui assurera la victoire. Cette crise solitaire de la conscience appelait un monologue, et l'alexandrin serait trop calme pour l'effusion du sentiment qui déborde. De là ces stances dont l'austérité claustrale est d'un à-propos frappant.

En résumé, par la régularité de son ordonnance, par des bienséances délicates qui deviennent sublimes, par une onction secrète qui me semble préférable au faste des vertus romaines, par un héroïsme où la nature et la grâce, l'humain et le divin se confondent, un tel chef-d'œuvre justifie ce jugement de Fontenelle : « Je crois qu'après avoir atteint jusqu'à *Cinna*, Corneille s'est élevé jusqu'à *Polyeucte*, au-dessus duquel il n'y a rien ¹. »

POMPÉE

(1641).

I. — FAITS HISTORIQUES.

Prédilection de Corneille pour Lucain. — Dans l'*Art poétique* de Boileau se rencontre l'allusion que voici :

Tel excelle à rimer qui juge sottement ;
 Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la Ville,
 Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Si ce trait satirique s'adresse à Corneille, Boileau se trompe. Car l'auteur de *Pompée* distingua Lucain de Virgile, puisqu'il préféra toujours l'un à l'autre, comme le

1. L'hôtel de Rambouillet qui méconnut ce mérite était digne d'admirer les sermons et les sonnets de l'abbé Cotin.

dit expressément l'évêque d'Arranches, Huet, dans un passage des *Origines de Caen*, où, parlant de Malherbe, il écrit : « S'il n'a pas su discerner la belle poésie, ce défaut lui fut commun avec d'autres grands poètes : Corneille en effet m'a avoué, non sans quelque honte, qu'il *préféroit Lucain à Virgile* » Du reste, ce goût datait de sa jeunesse. Ne se plaisait-il pas à rappeler qu'il obtint un prix de rhétorique pour avoir traduit en vers une page de la *Pharsale*? Or cette prédilection ne lui sembla jamais une *sottise*, quoi qu'en dise Boileau. Car il s'en fit gloire, et non pas honte, dans l'*Avis au lecteur* qui précède sa tragédie¹. Indiquant les sources auxquelles il a puisé, il offre à Lucain ce cordial hommage de reconnaissance : « Sa lecture m'a rendu si amoureux de la force de ses pensées, et de la majesté de son raisonnement, qu'à fin d'en enrichir notre langue j'ai fait cet effort pour réduire en poème dramatique ce qu'il a traité en épique. Tu trouveras ici cent ou deux cents vers traduits ou imités de lui. J'ai tâché de le suivre dans le reste, et de prendre son caractère, quand son exemple m'a manqué. Si je suis demeuré bien loin derrière, tu en jugeras. » Ailleurs, il s'applaudissait ainsi d'avoir heureusement rivalisé avec son modèle : « J'ai fait *Pompée* pour satisfaire à ceux qui ne trouvoient pas les vers de *Polyeucte* si puissants que ceux de *Cinna*, et leur montrer que j'en saurois bien retrouver la pompe, quand le sujet le pourroit souffrir. »

Ses devanciers. — Cependant, l'idée d'emprunter un drame au poème qu'il admirait ne lui vint pas directement de la *Pharsale* ; elle lui fut suggérée par le souvenir encore récent d'une tragédie composée sur la *Mort de Pompée*, en 1638. Son auteur, nommé Chaulmer², n'avait

1. Nous lisons encore dans *l'Épître qui accompagne le Menteur* : « J'ai cru que, pour rendre la guerre des deux couronnes, il me étoit permis de traiter en Espagnol. Si cette sorte de commerce étoit un crime, il y a longtemps que j'en serois coupable, je ne me suis point vu en tel pour le *Cid* où je me suis aidé de D. Guillen de Castro, mais aussi pour *Médée* et pour *Percinnot* même, ou, pour ne me fortifier du secours de deux Espagnols, j'ai pris celui de deux Espagnols, Senèque et Lucain étant tous deux de Cordoue. »

2. Il composa une tragédie intitulée *les Amours de Romain*. Il eut sa tragédie

pas eu d'autre mérite que de justifier son titre en attribuant le principal rôle à la victime de Ptolémée, et de substituer à l'unique discours de Photin conseillant le crime une délibération qui put inspirer à Corneille le motif de sa première scène. Nous devons mentionner aussi une pièce publiée par Garnier, en 1574, sous le titre de *Cornélie*; mais c'est à peine si deux ou trois vers de Corneille attestent une réminiscence lointaine de cette œuvre médiocre¹. Oublions donc ces obscurs devanciers; car ils n'ont aucun droit sur une tragédie originale entre toutes².

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Pompée, le principal héros, est invisible. — C'était une conception hardie jusqu'à la témérité que de fonder

à Richelieu. Elle fut jouée par la troupe du Marais. Pompée n'est tué qu'au cinquième acte; le plan est donc tout différent.

1. Dans ce vers de Corneille :

O vous, à ma douleur objet terrible et tendre!

Voltaire reconnaît ces deux vers de Garnier :

O douce et chère cendre! ô cendre déplorable!
Qu'avecque vous ne suis-je, ô femme misérable!

Ailleurs, on lit :

César plora sa mort — Il plora mort celui
Qu'il n'eût voulu souffrir être vif comme lui.

Or, on peut signaler la même pensée dans ces vers de Corneille :

O soupirs! ô respect! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi, quand il n'est plus à craindre!

2. Composée dans le même hiver que le *Menteur*, la *Mort de Pompée* fut probablement représentée en 1641, au théâtre du Marais, puis au Palais-Royal, par la troupe de Molière qui, en 1663, joua le rôle de César, comme le prouve un passage de l'*Impromptu de l'hôtel de Condé*. Un marquis dit, en parlant de Molière :

Il est vrai qu'il recite avecque beaucoup d'art,
Témoin dedans *Pompée*, alors qu'il fait César.

L'édition princeps parut en 1644, avec dédicace au cardinal de Mazarin, et deux pièces de vers où Corneille le remercie d'une gratification.

un drame sur la mémoire d'un héros invisible qui n'en devient pas moins l'âme de l'action ; car il la remplit tout entière de sa présence, comme s'il vivait encore, et agissait sous nos yeux. Oui, l'ombre du grand Pompée semble ici planer sur chaque scène ¹. Au premier acte, nous assistons au conseil d'Etat qui décidera de sa mort ; au cinquième, nous voyons entre les mains de Cornélie l'urne qui contient ses cendres. C'est la seule apparition qui nous montre le vaincu de Pharsale ; et cependant, tous les incidents de la pièce se rattachent à l'assassinat dont nous ne sommes pas même les témoins ². Non seulement il survit dans la mâle figure de sa veuve, dans l'expression touchante et fière de son deuil, dans les serments de sa vengeance conjugale ; mais il inspire des regrets à Cléopâtre, et à César même qui honore de ses larmes l'infortune de son ennemi. C'est pour l'apaisement de ses mânes que périt l'infâme Ptolémée, et des menaces d'éclatantes représailles terminent par la perspective d'une revanche cette oraison funèbre dont la mélancolie égale la majesté.

L'action manque de centre. — L'intérêt n'est donc point ici dans l'intrigue amoureuse qu'imposait à Corneille le tour d'esprit contemporain, mais dans les sentiments de pitié qu'excite en nous le spectacle d'une catastrophe digne d'un éternel souvenir. Toutefois, il faut bien le dire : si le cadre est grandiose, on hésite à voir une tragédie dans ce tableau dont les épisodes manquent de lien et de centre. Nous cherchons le sujet, sans être sûrs de le rencontrer. Est-ce la mort de Pompée ? Non : car ce meurtre a lieu dès le commencement du second acte. Est-ce la vengeance de cette mort ? On pourrait le croire. Mais cependant, si Ptolémée succombe, c'est pour avoir voulu faire subir à César le même sort qu'à Pompée. Il est donc puni de cette perfidie plus que de l'autre, et il périt dans un combat où le sort des armes favorise encore le maître

1. Comme dit l'auteur, devant nous se dressent l'ombre d'un grand nom : *stat cuius quæ sumus spectamus*.

2. Supplément à l'histoire de la république d'Alexandre, par le sieur de L'Espère, ou mémoire d'un dévouement noble.

du monde. Aussi l'attention est-elle indécise parmi des événements d'inégale importance qui la sollicitent sans la retenir. La rivalité du triste roi d'Égypte et de sa sœur, les rendez-vous galants de César et de Cléopâtre, le péril couru par le vengeur de Pompée sont autant de digressions qui déconcertent la curiosité. Le seul personnage capable de nous passionner étant supprimé presque dès le lever du rideau, nous n'avons plus affaire qu'à des coquins dont la bassesse et la lâcheté nous révoltent, ou à des héros dont les proportions colossales échappent trop aux conditions de la nature humaine pour ne pas mêler à notre admiration une sorte de stupeur. Il en résulte une inquiétude qui refroidit la sympathie. Mais, en dépit de ces défauts qui sont déjà le symptôme d'un déclin, l'ensemble se soutient par des beautés supérieures qui défient toute comparaison.

Le César de Lucain, et celui de Corneille. L'histoire idéalisée. Le goût de la galanterie. — Malgré son périlleux engouement pour Lucain, Corneille n'a pas voulu dénigrer César, et l'abaisser jusqu'à n'être, comme dans la *Pharsale*, qu'un scélérat hypocrite. Il lui a laissé la gloire de la clémence, et ne lui a pas envié cette magnanimité qui sied si bien au pouvoir souverain, même quand elle ne serait qu'un calcul. Cette alliance de nobles sentiments et de bon sens pratique éclate avec autant de force que d'autorité dans la réponse qu'il fait aux adulations de Ptolémée. Écoutez ces généreux accents :

Et le trône et le roi se seroient ennoblis
 A soutenir la main qui les a rétablis.
 Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire :
 Votre chute eût valu la plus haute victoire ;
 Et, si votre destin n'eût pu vous en sauver,
 César eût pris plaisir à vous en relever.
 Vous n'avez pu former une si noble envie.
 Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie ?
 Que vous devoit son sang pour y tremper vos mains,
 Vous qui deviez respect au moindre des Romains ?
 Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale ?

Ce n'est pas seulement la morgue sénatoriale qui lui dicte ce langage. Sous le patricien issu du sang des Jules, il y a le Romain irrité d'un attentat qui offense la dignité du citoyen¹; il y a le vainqueur indigné d'une perfidie dont la complicité, même apparente, déshonorerait son triomphe; il y a le politique avisé qui repousse l'amitié suspecte des traîtres et des lâches.

Le même instinct de l'idéal a mis Corneille en garde contre les préventions qui rendirent Lucain incrédule aux larmes versées par César, quand on lui présenta la tête de Pompée². Tout en se défiant d'une tradition qui pourrait bien n'être qu'une légende, il a compris ce qu'il y avait de pathétique dans cet attendrissement d'une grande âme; et, sans faillir à la vraisemblance historique ou morale, il a représenté par ces beaux vers les émotions contradictoires de l'ambitieux et du héros :

César, à son aspect, comme frappé de foudre,
 Et comme ne sachant que croire et que résoudre,
 Immobile, et les yeux sur l'objet attachés,
 Nous tient assez longtemps ses sentiments cachés;
 Et je dirois, si j'ose en faire conjecture,
 Que, par un mouvement commun à la nature,
 Quelque maligne joie en son cœur s'élevoit,
 Dont sa gloire indignée à peine le sauvoit.
 L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise
 Chatouilloit malgré lui son âme avec surprise;
 Et de cette douceur son esprit combattu
 Avec un peu d'effort rassuroit sa vertu.
 S'il aime la grandeur, il hait la perfidie
 Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,

1. Rappelez-vous Gavins mis en croix par Verrès, et dont le supplice tourna à Cicéron un triomphe victorieux.

2. Non primo Casar damnavit munera visus,
 Avertitque oculos: vultus, dum eroderet, hæsit;
 Utque fidem vidit sceleris, tutumque putavit
 Jam bonus esse sociæ, lacrymas non sponte cadentes
 Effudit, gemitusque expressit pectore læto,
 Non aliter manifesta potens abscondere mentis
 Gaudia quam lacrymas.
 Quisquis te flere cogit
 Impius, a verâ longe poetate recessit.

Examine en secret sa joie et ses douleurs,
 Les balance, choisit, laisse couler des pleurs ;
 Et, forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,
 Se montre généreux par un trait de foiblesse ¹.

Quand il reçoit Cornélie prisonnière, ses respects semblent la réparation d'une injuste disgrâce :

O d'un illustre époux noble et digne moitié,
 Dont le courage étonne, et le sort fait pitié !

Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes Dieux
 Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos aïeux,
 Que ce héros si cher dont le ciel vous sépare
 N'eût pas si mal connu la cour d'un roi barbare,
 Ni mieux aimé tenter une incertaine foi
 Que la vicille amitié qu'il eût trouvée en moi !

Alors, foulant aux pieds le discord et l'envie,
 Je l'eusse conjuré de se donner la vie,
 D'oublier la victoire, et d'aimer un rival,
 Heureux d'avoir vécu pour vivre son égal :
 J'eusse alors regagné son âme satisfaite
 Jusqu'à lui faire aux Dieux pardonner sa défaite ;
 Il eût fait, à son tour, en me rendant son cœur,
 Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur ².

L'histoire nous permet-elle de croire à la sincérité de ces beaux élans ? C'est chose fort douteuse ; car ils sont rares, pour ne pas dire impossibles, ces traités de paix entre des rivalités orgueilleuses et jalouses. On ne voit guère ni les vaincus se résigner, ni les vainqueurs se modérer en philosophes. Mais il suffit que ces mouvements éloquents se fassent applaudir, et honorent l'âme humaine. Après tout, cette chevalerie est ici d'une parfaite convenance, et répondit un jour aux vœux chimériques des meilleurs citoyens. Ne cherchons donc pas des arguments contre notre enthousiasme. Souffrons même que, dans

1. En face de son ennemi, César nous rappelle Paul-Émile allant, dit Plutarque, les yeux baignés de larmes, à la rencontre du roi Persée, vaincu et captif.

2. Acte III, sc. IV. C'était le vœu des poètes et du peuple. Dans l'*Énéide*, Virgile fait voir unies et encore sœurs les âmes de César et de Pompée :

d'autres rencontres, César ait parfois trop d'emphase, et tâchons d'oublier l'impassible simplicité dont témoigne le style de ses *Commentaires*.

Nous regretterons seulement qu'afin de satisfaire au goût romanesque de son public, Corneille ait transformé ce grand homme en Amadis provoquant les géants pour les beaux yeux d'Oriane, ou en héros de la Fronde associant la galanterie aux intrigues politiques. Ne souffre-t-on pas de l'entendre dire à Cléopâtre :

Où, reine, si que qu'un dans ce vaste univers,
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers,
S'il étoit quelque trône où vous pussiez paroître
Plus hautement assise en captivant son maître.
J'irois, j'irois à lui, moins pour le lui ravir
Que pour lui disputer le droit de vous servir.

Mais, n'abusons point de ces faiblesses contre un beau génie qui ne pouvait impunément s'affranchir de la mode; mieux vaut le plaindre d'en avoir subi les exigences, et imputer à son temps les travers sans lesquels il aurait couru le risque de déplaire. Si le caractère de César rappelle trop l'Alexandre de Racine soupirant pour Cléopâtre, il n'en mérite pas moins cette louange de Cornélie :

O ciel ! que de vertus vous me faites haïr ¹ !

Cornélie. Le veuvage politique. La femme sous l'héroïne. — Le rôle de Cornélie est encore plus relevé. Presque toutes les pièces de Corneille nous offrent des personnages qui, tout en ayant leurs traits individuels, sont des types généraux dans lesquels il a représenté les passions ou les intérêts d'un peuple, d'une classe, d'une caste ².

1. Acte III, sc. iv. A mesure que le dénouement approche, Corneille se sépare davantage de Lucain, et relève son héros par le sublime: témoin cet hommage rendu aux cendres de Pompée :

Restes d'un demi-dieu dont à peine je puis
Égaler le grand nom, tout vainqueur que je suis,
De vos traîtres, dit-il, voyez punir les crimes
Attendant ces autels, recevez ces victimes.

2. Tels sont Néméde, Sertorius, Virathe, Prusias, l'Épiroicienne Sophonisbe, et l'Africaine Eryae.

Telle est la veuve de Crassus et de Pompée. En elle respire la fierté de l'aristocratie romaine, avec ses regrets et ses espérances. Vraiment digne de ce Sénat qui défendit de pleurer les morts de Trasimène, et remercia le consul plébéien Varron de n'avoir pas désespéré de l'avenir après le désastre de Cannes, cette fille de Scipion porte en son cœur l'âme de la République¹. Nourrie des antiques maximes, elle parle au nom de ces intransigeants qui protesteront par l'épée de Caton, en attendant le poignard de Brutus.

Dès qu'elle apparaît, on respecte en elle la matrone romaine dont la majesté est encore rehaussée par le deuil auguste d'une impérissable mémoire. Elle veut venger non seulement la mort d'un époux, mais la défaite de son parti. On a même pu se demander si le héros ne lui tient pas au cœur beaucoup plus que le mari. Mais bornons-nous à dire que sa passion politique est la forme nécessaire de sa fidélité conjugale. Car l'héritière d'une cause à laquelle furent unies les destinées de Rome et du monde ne saurait être considérée comme une veuve ordinaire. Le nom qu'elle porte est une responsabilité d'honneur. Elle a le devoir de s'écrier :

O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
Éternel entretien de haine et de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié !
N'attendez point de moi de regrets ni de larmes :
Un grand cœur à ses maux appelle d'autres charmes.

.....
Moi ! je jure des Dieux la puissance suprême,
Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même,
De n'éteindre jamais l'ardeur de vous venger².

Si, dans une condition privée, les obligations de la famille, le soin des enfants et le souci des affaires domestiques s'imposent à la mère qui survit, et peuvent étouffer

1. L'âme du jeune Crasse, et celle de Pompée,
L'une et l'autre vertu par le malheur trompée,
Le sang des Scipions, protecteurs de nos Dieux,
Parlent par votre bouche, et brillent dans vos yeux.

2. Acte V, scène 1.

ses larmes, ou distraire sa douleur, Cornélie n'a-t-elle pas aussi les mêmes droits, lorsque, mêlée si longtemps à la guerre civile dont elle a ressenti toutes les blessures, elle se redresse menaçante, et possédée par l'unique passion de la revanche qui consolera son deuil? C'est ce qui fait dire à Saint-Evremond : « De toutes les veuves qui ont jamais paru sur le théâtre, je n'aime voir que la seule Cornélie, parce qu'au lieu de me faire imaginer des enfants sans père, et une femme sans époux, ses sentiments tout romains rappellent dans mon esprit l'idée de l'ancienne Rome et du grand Pompée¹. » Il y a du vrai dans cette impression. Pourtant, n'allons pas jusqu'à ne voir en elle qu'une républicaine dévouée seulement à des principes. Ce serait la rendre moins touchante dans ses gémissements, moins terrible dans ses imprécations. Car, lorsqu'une doctrine a remplacé le cœur, le fanatisme commence; et, s'il nous étonne, il ne nous émeut pas.

Ce qui nous charme plutôt dans cette stoïcienne, c'est la lutte des sentiments contraires qui attestent qu'en elle la femme vit encore sous l'héroïne. Il est visible, en effet, qu'elle a besoin d'un effort pour ne point sacrifier sa haine contre César à l'estime, ou même à la reconnaissance qu'elle éprouve pour sa grandeur d'âme. On dirait parfois qu'elle a peur de faiblir; et voilà peut-être le secret de certaines tirades trop tendues, où l'on sent que le naturel se force. Cette raideur ne trahirait-elle pas la contrainte du combat intérieur qu'elle dérobe sous l'ostentation de ses défis? Ses grands airs de force ne seraient-ils point une attitude qui déguise l'embarras où se trouve sa générosité réduite à subir les bienfaits de celui qu'elle déteste assez pour redouter sa clémence plus que ses rigueurs? Il est vrai qu'elle est quitte envers César : car, s'il châtie les meurtriers de Pompée, elle l'avertit du complot qui met sa vie en péril². Cet ingénieux coup de théâtre met à l'aise la

1. Dissertation sur l'*Alexandre* de Racine.

2. Acte IV, scène 10.

conscience d'une héroïne qui, dans ses adieux à César, pourra parler le langage d'un Caton, sans paraître ingrate ou déloyale. En sauvant son ennemi, elle n'a voulu que se réserver une victime qui lui est due. Laissons donc Voltaire reprocher à ses plaintes trop de faste ou de subtilité. Tout en préférant Andromaque à Cornélie, qui, pour braver la victoire de César, a moins besoin de courage que la veuve d'Hector pour résister à l'amour de Pyrrhus, nous acceptons ces situations exceptionnelles où figurent des âmes extraordinaires; et nous croyons que, pour les juger, il suffit de dire : Il n'y avait que César qui pût agir ainsi avec Cornélie; il n'y avait que Cornélie qui pût parler ainsi à César.

Cléopâtre. — A ces hautes vertus s'oppose la coquetterie de Cléopâtre, cette ambitieuse qui veut séduire César pour se faire couronner à la place de son frère Ptolémée. Dans son *Examen de Pompée*, Corneille se flatte d'être resté fidèle à une ressemblance qu'il se proposait « d'ennoblir par ce qu'on peut imaginer de plus illustre ». Il y a là quelque illusion. Car il a représenté sous des couleurs trop romanesques cette reine qui valut mieux que sa réputation. De l'aveu même d'Horace qui rend un involontaire hommage à l'intrépidité de sa mort, elle eut une âme forte, sous l'apparente frivolité de ses plaisirs, et une grande pensée politique, parmi les caprices d'une licence voluptueuse qui tenait aux mœurs de son temps et de son pays. Dans le conflit des guerres civiles elle avait vu la lutte de deux mondes, l'Orient et l'Occident, qui tôt ou tard devaient se séparer; et son idée fixe fut dès lors de reconstituer la monarchie d'Alexandre. En séduisant César, elle ne songeait qu'à tenter par lui ce qu'elle faillit accomplir avec Antoine. Même après Actium, ne voulait-elle pas, dit Plutarque, faire traîner ses vaisseaux par l'isthme de Suez, pour aller avec le triumvir vaincu fonder un empire des Indes, après avoir perdu le sien?

Voilà des traits que Corneille a méconnus. Tout en soupçonnant « qu'elle se servoit des avantages de sa beauté pour affermir sa fortune », et qu'elle s'attachait à la puis-

sance de ses amants plus qu'à leur personne, il a le tort de la faire trop souvent parler comme l'héroïne du *Cyrus*. Ne dit-elle pas de César :

Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux
 Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux ;
 Et, de la même main dont il quitte l'épée
 Fumante encor du sang des amis de Pompée,
 Il trace des soupirs, et d'un style plaintif,
 Dans son champ de victoire, il se dit mon captif¹.

Mais ces fadeurs qui nous font aujourd'hui sourire charmaient alors les lecteurs de Mlle de Scudéry et de La Calprenède. Ce qui excuse Corneille, c'est que le personnage de Cléopâtre a porté malheur à la plupart des poètes. Shakespeare lui-même, dans son *Marc-Antoine*, n'en fit-il pas une amoureuse de comédie? Ici, du moins, elle n'est point une Célimène vulgaire²; ses manèges recouvrent des visées politiques; et, à certaines échappées, nous pouvons reconnaître encore la fierté de celle qui, après avoir enchaîné César, et asservi Antoine, se punira par un suicide d'avoir manqué la conquête d'Octave, et avec lui celle du monde.

Les scènes politiques. Corneille historien; beautés oratoires. — Que dire maintenant de Ptolémée, ou de Photin, de ce roi servile qui tremble sous la main de Rome, ou de ces ministres corrompus dont la bassesse est capable d'avilir un trône, mais impuissante à le soutenir? S'il faut toute la gloire de Pompée pour résister à la honte de sa mort débattue entre de tels hommes, une sorte de grandeur sinistre ne fait pourtant pas défaut à la scène où se prononce un arrêt criminel qui attente aux droits de l'humanité.

. Non, jamais potentat
 N'eut à délibérer d'un si grand coup d'État.

1. Acte II, scène 1.

2. Rivale de son frère, elle veut reconquérir par le crédit de César sa part de souveraineté. Nous devons à cette situation une scène tout à fait alerte, celle où, apprenant l'arrivée de son amant, elle repousse avec une ironie piquante les avances d'une réconciliation proposée. C'est ce qu'il y a de plus heureux dans son rôle. (Acte II, scène III.)

Car c'est le sort des nations qui se décide en ce conseil où les raisons égoïstes qui encouragent la perfidie sont exposées avec autant de force que d'habileté. Il est visible que Corneille sait bien par où la République doit périr. Il a compris les causes profondes qui expliquent sa ruine et l'avènement de César. Une des principales est la lassitude des provinces. Elles ne veulent plus servir de proie à une aristocratie rapace, de jouet à d'insatiables convoitises, d'instruments aux acteurs de la guerre civile. Dans le dictateur qui s'annonce elles saluent le vengeur du passé, le pacificateur de l'anarchie présente, le patron tutélaire de l'avenir. Pour Photin la victoire de Pompée ne serait que le gouvernement du Sénat et l'insolente tyrannie des proconsuls, comme il le dit en ces vers :

Il fuit le désespoir des peuples et des princes
 Qui vengeroient sur lui le sang de leurs provinces,
 Leurs États et d'argent et d'hommes épuisés,
 Leurs trônes mis en cendre, et leurs sceptres brisés :
 Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,
 Et fuit le monde entier écrasé sous sa chute.

Les opprimés ne semblent-ils pas s'écrier avec lui :

Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome
 A cru qu'être Romain c'étoit être plus qu'homme.
 Abattons sa superbe avec sa liberté ;
 Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté ;
 Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde ;
 Et donnons un tyran à ces tyrans du monde.
 Secondons le destin qui les veut mettre aux fers,
 Et prêtons-lui la main pour venger l'univers.
 Rome, tu serviras ; et ces rois que tu braves,
 Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,
 Adoreront César avec moins de douleur,
 Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur.

Non, ce n'est pas là, comme le prétend Voltaire, une amplification de rhétorique, mais un murmure de révolte qui dut gronder sourdement dans cette heure de crise où il y eut pour les vaincus un moment d'espoir, entre la chute de la République et les préludes de l'Empire.

Malgré cette clairvoyance historique, et des mérites ora-

toires qui sont de premier ordre, nous ne classerons pourtant cette pièce qu'à une certaine distance des chefs-d'œuvre admirés en toute sécurité. Car on sent trop, même dans les plus heureuses rencontres, que Corneille a suivi les traces d'un dangereux modèle, et qu'il s'est abreuvé jusqu'à l'ivresse aux sources de la *Pharsale*. Un étalage bruyant de maximes atroces, des lieux communs où sont prodiguées de hideuses images, des vers sonores et inutiles, obscurs et entortillés, des métaphores outrées, une chaleur factice, le luxe et le fracas d'un style ambitieux : tels sont les défauts de ce drame où l'hyperbole s'étale trop souvent dans les caractères, les sentiments et le langage. Mais si le goût en souffre, la responsabilité en revient à Lucain, autant qu'à Corneille.

LE MENTEUR

(1642).

Source espagnole, la Vérité suspecte d'Alarcon. Imitation originale. — Après s'être guindé jusqu'à l'emphase dans la *Mort de Pompée*, Corneille voulut sans doute relâcher les ressorts d'une intelligence qui s'était forcée. C'est à ce besoin de détente que nous devons une tentative dont le succès, encouragé par le cardinal de Richelieu¹, devint pour la comédie une date presque aussi mémorable que celle du *Cid* pour la tragédie. Cette fois, ce fut encore l'Espagne qui lui porta bonheur : car il eut pour guide une pièce intitulée *la Verdad sospechosa* (*la Vérité suspecte*), qu'il découvrit, en 1642, dans un recueil apocryphe, où elle se trouvait attribuée à Lope de Véga. Or,

¹ Richelieu était alors très malade, et presque mourant. Corneille réussit à distraire ses souffrances. Le ministre fut en son gré. Il fit présent d'un habit magnifique à Belieron, qui portait le *Menteur* d'original, dit-on. Il est curieux de voir un cardinal écouter le sonnet des rivaux de l'Espagne.

elle appartenait à don Juan Ruiz de Alarcon, poète de mérite, bien qu'assez peu soucieux de sa paternité littéraire¹. Corneille ne fut averti de son erreur qu'en 1660; et alors, dans l'*Examen du Menteur*, il restitua le vrai nom du modèle dont il était l'obligé. Il en parle avec une vive gratitude, et va jusqu'à dire qu'il « donneroit volontiers ses deux plus belles pièces pour que ce sujet fût de son invention. » Il déclare même « n'avoir rien vu, dans le théâtre espagnol, qui l'eût satisfait davantage ». Mais, en rendant cet hommage à « un admirable original », il se dispense d'entrer dans le compte exact des dettes contractées par sa reconnaissance, comme il le fit pour le *Cid* et *Pompée*, en mettant sous nos yeux les vers de Guillen et de Lucain qui l'avaient particulièrement inspiré. Pour expliquer ce silence, il ajoute qu'ayant « dépaysé le sujet », et « habillé ses acteurs à la françoise », il craindrait de nous importuner par des citations où il serait malaisé de voir « un rapport entre les mœurs des deux pays ».

Quoi qu'il en soit, il est certain que ces emprunts furent, en général, très habilement accommodés au milieu dans lequel ils devaient passer. Ce procédé d'appropriation est indiqué par cet aveu : « Tout ce que notre *Menteur* raconte des guerres d'Allemagne où il se vante d'avoir été, l'Espagnol le dit du Pérou et des Indes dont il fait le nouveau revenu. » De même, en émigrant du Manzanarès sur les bords de la Seine, le tableau de la collation imaginée par Dorante devient aussi parisien que possible. Des équivalents sont donc substitués à tous les traits dont la vérité pouvait paraître trop locale, ou trop étrangère à nos habitudes. S'il conserve les principaux motifs, il les acclimate en quelque sorte par des ruses adroites qui modifient le costume, et trompent l'œil. Or, il n'était point facile de mener à bien ces jeux d'illusion, ni surtout de resserrer en cinq actes, ou de réduire en alexandrins une composition très complexe, très libre d'allure, variée d'incidents pris sur le vif, et toute pleine de menus détails qui trahissent le

1. Alarcon, né au Mexique de sang espagnol, occupait à Madrid un office de judicature. Il mourut en 1639.

voisinage de la réalité. Il fallait tantôt ajouter, tantôt retrancher, ailleurs atténuer, plus souvent condenser et transposer. L'étude de ces raccords serait une excellente leçon pour les imitateurs qui ne veulent point être réputés plagiaires.

Pourtant, malgré son industrie, et son entente des constructions dramatiques, Corneille ne nous a pas toujours dérobé les gênes d'une traduction. Il embrouille quelquefois les fils ténus de ces intrigues légères où s'é gare la galanterie espagnole. Pour les démêler d'une main vive et sûre, il n'avait ni la prestesse d'un Figaro, ni la dextérité d'un Beaumarchais. Il arrive aussi que certains effets de scène résistent à leur interprète, et ne se prêtent point à un changement de patrie. Ailleurs, la loi des unités contrarie la vraisemblance; et les événements ne peuvent pas, faute de temps et d'espace, être liés ou justifiés comme dans l'original. Mais l'homme de génie reprend ses avantages, lorsqu'il traite les parties morales de sa fable et ne vise qu'à la peinture des caractères. Alors, il est maître à son tour, et l'Espagnol ne paraît plus qu'un écolier. Cette supériorité, il la doit non pas seulement à la force de l'accent et à l'énergie du ton, mais à la sobriété d'un style alerte, net et agissant, dont le tour naturel et franc fut un signal et un exemple¹.

L'action : faiblesse de l'intrigue. — Ce n'est pas dans la conduite de l'action qu'il faut chercher l'intérêt de cette comédie. Car on demeure indifférent à une intrigue fondée sur un faux pas que fait une demoiselle en se promenant aux Tuileries. Nulle sympathie ne s'éveille pour cet amour de hasard qui n'a ni le sérieux d'une passion, ni l'agrément d'un caprice. On ne pourrait dire à quel

1. Voltaire mentionne comme une imitation de Corneille une pièce de *Goldoni* intitulée (*L'Esquinte de Bâtisseurs*) et représentée à Mantoue, en 1750. Sans parler de talent, les deux ouvrages sont pourtant très-différents. Il suffira de dire que, dans la comédie italienne, écrite en prose commune, presque en patois, le père du *Menteur* s'appelle *Fincalano*; c'est un type vulgaire, comme le masque traditionnel d'*Ubbaldino* qui est un des vains de cette comédie. Le ton n'est donc plus le même. Le *Menteur de Goldoni*, *L'Ed. III* par être enjassé de la famille à laquelle il venait s'offrir. Son père le regrette, et l'abandonne. Ce dénouement ne ressemble guère à celui de Corneille.

monde appartiennent ces deux femmes entre lesquelles s'égarèrent les méprises de Dorante. Lui-même il ne sait trop vers quel objet vont ses préférences ; car son cœur n'a pas l'air d'être de la partie ; son imagination et sa vanité entrent seules en jeu dans l'imbroglio galant où le dupeur est à son tour dupé par ses propres finesses. Les aventures qui servent de prétexte à son travers rappellent donc trop l'artifice des combinaisons familières aux pièces de cape et d'épée. Quant au dénouement, il témoigne que Corneille a voulu rester dans le domaine de la tantaisie pure, sans arrière-pensée de moraliste. En effet, le *Menteur* n'est point puni de ses mensonges. S'il épouse Lucrèce au lieu de Clarice, peu lui importe, comme le prouve la volte-face qu'il opère subitement, lorsque averti de son erreur par un propos fortuit de Clarice il se met à soutenir qu'il a toujours été le soupirant de Lucrèce. Il sauve ainsi son amour-propre par un dernier mensonge dont il profite, et le rideau se baisse sur ce met effronté de Cliton :

Par un si rare exemple apprenez à mentir¹.

Dorante. Il ment par amour de l'art. Corneille et Regnard. L'idée morale. — Il y aurait aussi des réserves à faire sur le principal personnage. Car il est rare que le mensonge ne soit pas un calcul malhonnête. D'ordinaire, on déguise la vérité par intérêt, et l'on trompe les gens pour surprendre leur estime. C'est ainsi que l'imposture de Tartufe tend des pièges à l'imbécile Orgon. Il prend le masque d'une vertu pour déguiser sa convoitise et sa sensualité. Or, il n'en va point ainsi de Dorante. Le plus souvent il débite ses contes avec une sorte d'innocence, ou par amour de l'art, comme s'il ne pouvait résister à la tentation de donner cours à sa verve. Il ne s'en cache pas, et confesse son faible en ces vers :

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles ;
Et, sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer

1. Dans la préface, Corneille avoue qu'il a été indifférent à la question morale. « J'ai voulu, dit-il, tenter ce que pourroit l'agrément du sujet dénué de la force des vers, comme, dans *Pompe*, j'ai fait un essai de ce que peut la majesté du raisonnement et la force des vers, dénués de l'agrément du style. »

Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
 Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
 Qui l'étonne lui-même, et le force à se taire.
 Si tu pouvois savoir quel plaisir on a lors
 A leur faire rentrer leurs nouvelles au corps¹!

Bien que natif de Poitiers, il est donc surtout un Gascon, un compatriote de Monsieur de Crac, et ses écarts viennent de l'esprit plus que du cœur. Aussi n'a-t-il pas honte de l'aplomb qu'il met à forger ses faux récits : au contraire, il s'en fait gloire, comme un virtuose qui se donne en spectacle². Nous-mêmes nous devenons presque ses complices, tant il nous amuse par l'entrain d'une invention qui n'est jamais à court, et l'à-propos des expédients dont il s'avise pour se tirer des embarras où l'engagent les témérités de son imagination.

En cela, le *Menteur* de Corneille ressemble au *Joueur* de Regnard. D'un côté comme de l'autre, rien de violent, pas d'entraînement furieux, point d'idée fixe et dominante ; mais de la jeunesse, de l'étourderie, une insouciance allègre, volage et souriante, qui désarme la censure. Peut-être eût-il mieux valu pousser résolument le travers jusqu'au vice. Molière n'eût point hésité à tirer du sujet tout l'enseignement qu'il pouvait comporter, et ne se serait pas contenté de nous divertir par ce badinage qui glisse sur les surfaces. Au moins aurait-il fait sortir toutes les situations du caractère même, comme les conséquences d'un principe. Corneille en a bien eu l'instinct, mais furtivement, et presque à son insu. Quand, au premier acte, l'étudiant débarqué de Poitiers se donne à Clarice pour un brave qui vient de guerroyer en Allemagne³, on s'ex-

1. Acte I, scène VI.

2. Goldoni, pour rendre plus moral le *Menteur* de Corneille, en a fait un vil coquin.

3. Plusieurs poètes ont usé de la même recette. Nous lisons dans l'*Eugène* de Jodelle :

Premièrement estonné m'ont
 Avec leur mots, comme *estocades*,
Capo de Diam, *estaphilades*,
 Ou autres traverses de guerre

La Fontaine nous raconte : Mais ne de la rente par l'empire, à l'usage d'après de Venus.

plique ce travestissement ; car ces fanfaronnades sont un moyen de séduction ; il veut éblouir de jolis yeux. Il songe encore au succès de ses vœux, lorsque, pour échapper au mariage que lui propose son père, il brode le roman de sa paternité prochaine. Ces fables racontées d'un air si pathétique et si persuasif deviennent ici des ressorts de l'action. Mais quelle excuse peut avoir l'histoire de la fête organisée sur l'eau, de la sérénade qui l'accompagne, du festin dont il décrit le menu, du duel avec Alcippe qui entre subitement, à l'instant même où Dorante le disait percé de deux coups d'épée ? Ce ne sont plus que les ébats d'une fantaisie déréglée, ou les symptômes d'une manie périlleuse. Nous n'avons dès lors sous les yeux qu'un original, ou un malade qu'il faut plaindre. Car, si cette infirmité ne nuit à personne, elle peut lui susciter de fâcheuses affaires. Il va s'engluer dans ses trébuchets, s'enliser dans ces sables mouvants où l'équilibre et l'assiette manquent au pied qui s'enfonce à chaque pas. C'est du reste un châtement, mais qui ne corrigera point le coupable : car il semble n'avoir pas conscience de sa faute, et le spectateur même ne souhaite guère qu'il en pâtisse, parce que, charmé de sa belle humeur, il le regarde comme un enfant terrible qui n'a pas encore l'âge de raison.

Géronte. L'accent tragique. — L'idée morale n'apparaît que dans la scène un peu tardive où, devenu victime de ses fictions, Dorante se trouve en face de son père qui lui reproche la bassesse et l'ingratitude de sa conduite. Cette explosion a le tort de détonner brusquement, comme un orage en un ciel serein. Jusqu'alors, le poète semblait ne songer qu'à nous divertir par les hâbleries inoffensives d'un héros plus espiègle que méchant ; et voici que la

Peut être conta-t-il ses sièges, ses combats
 Parla de contrescarpe, et cent autres merveilles,
 Que les femmes n'entendent pas,
 Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreille .

(*Neuvième fragment du Songe de Vauc.*)

C'est aussi par ce presage qu'Othello seduit Desdémone.

foudre gronde avec des retentissements tragiques. On en serait un peu surpris si des objections osaient s'élever contre un hors-d'œuvre dont les beautés sont supérieures à toute critique. Car jamais, sur notre théâtre, la muse comique n'avait encore parlé le langage de la raison avec ce naturel et cette éloquence. Molière lui-même ne fera pas mieux. Quelle autorité dans ce vieillard dont l'indignation n'étouffe pourtant pas la tendresse! Il est bien d'un pays où l'honneur réside surtout dans la foi à la parole donnée, où un démenti est le dernier outrage, et se lave dans le sang. Ses éclats sont d'ailleurs justifiés par une indulgente affection, puisqu'il vient de consentir au prétendu mariage de son fils, et de lui pardonner sa folie¹. N'a-t-il pas même eu la bonté de s'attendrir à l'espoir de revivre un jour dans ses petits-enfants²? crédulité dont il rougit maintenant, mais sans que le caractère paternel en souffre : car elle n'était que l'aveuglement de son cœur. Aussi, quand il apprend la fourberie d'un indigne, sa colère égale la complaisance qu'il avait mise à se laisser abuser. Le vieil Horace ne fut pas plus solennel contre le fils qu'il croyait lâche. Don Diègue n'est pas plus imposant lorsque, pour venger son injure, il s'écrie : *Rodrigue, as-tu du cœur?* Non, il n'y a pas moins de fierté douloureuse

1.

DORANTE.

Souffrez qu'un peu de moi,
 Pour obtenir pardon, j'embrasse vos genoux :
 Je suis

GÉRONTE.

Quoi ?

DORANTE.

Dans Poitiers.

GÉRONTE.

Pardonnez-moi, s'il vous plaît.

DORANTE.

Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

(Act II, scène VIII.)

2. Quand Dorante lui a fait entrevoir cette paternité prochaine, Géronte s'écrie :

Que de rêves de fils je sens à cette fois !

(Act II, scène IX.)

dans cette apostrophe de Géronte : « *Êtes-vous gentilhomme? C'est le même appel au sentiment de l'honneur. C'est pour réveiller une conscience endormie que, prodiguant les mots les plus cruels, il inflige à la forfaiture cette suprême offense :*

Et dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

Pourtant, après ces légitimes transports, la nature reprend ses droits; et, d'autant plus affligé qu'il avait témoigné plus de faiblesse pour les fredaines de celui qu'il aime, il redevient père, dans ces plaintes qui ouvrent la voie au repentir :

Mais, dis-moi, te portois-je à la gorge un poignard?
Voyois-tu violence, ou courroux de ma part?
Si quelque aversion t'éloignoit de Clarice,
Quel besoin avois-tu d'un si lâche artifice?
Et pouvois-tu douter que mon consentement
Ne dût tout accorder à ton contentement,
Puisque mon indulgence, au dernier point venue,
Approuvoit à tes yeux l'hymen d'une inconnue¹?

Quel dommage qu'un si magnifique sermon soit fait en pure perte! Car, si Corneille n'a pu résister ici à cet instinct du sublime qui ne cesse de le tourmenter, on dirait vraiment qu'il n'a pas eu l'intention de faire concourir cette crise à la moralité de sa pièce. Ces accents qui nous émeuvent ne laissent-ils pas Dorante à peu près insensible? Sa vanité seule est touchée, lorsque, cherchant à s'excuser, et réduit à invoquer le témoignage de son valet à l'appui d'une parole qu'on ne croit plus, il entend son père s'écrier :

. Tu ne meurs pas de honte
Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,
Et que ton père même, en doute de ta foi,
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi!

1. Acte V, scène III. Il faut regretter qu'en faisant Dorante si frivole, Corneille lui prête parfois une dureté de cœur et une impertinence qui nous blesse. Il y a des mots trop irrévérents, ceux-ci par exemple :

Ah! qu'un père incommode un homme de mon âge!...
Le bonhomme en tient-il? m'en suis-je bien tiré?...

Non : il n'en mourra pas, et recommence à mentir de plus belle, jusque sous le coup de cette mercuriale, puisque alors même il trompe encore son père sur les sentiments qu'il éprouve pour Clarice : ce qui nous vaut ce trait de Cliton :

Quoi ! même en disant vrai, vous mentiez en effet !¹

Cliton. Le Mentor goguenard. — Voilà une des fusées que lance avec tant d'à-propos ce valet dont le rôle secondaire n'est point à dédaigner. Car il a sa physionomie distincte, avec ses échappées d'ironie, et ses saillies narquoises dont l'entrain ne languit pas. Bien que flatteur à l'occasion, il n'est point de la famille des Scapin, des Crispin, des Frontin et autres drôles habiles à exploiter joyeusement les vices du maître. Il serait plutôt une espèce de Mentor spirituellement goguenard, qui nous amuse par la naïveté de ses réflexions involontaires. C'est lui qui, voyant ressusciter Alcippe, murmure à l'oreille de Dorante :

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Il frappe des proverbes, à la façon de Sancho Pança, il a des exclamations spontanées qui jaillissent comme des éclairs de bon sens. L'étonnement, les impatiences et le dépit que lui causent les mensonges dont il est, malgré lui, le compère, sont autant de boutades aussi plaisantes que les imaginations de Dorante².

Le style du menteur. Corneille et Molière. — Mais l'excellence de cette comédie tient surtout à l'allure dégagée du vers, à la prestesse et au mouvement d'un style qui, sauf accident rare³, répond à tous les caprices d'une

1. Acte V, scène iv. Dorante, dans la scène III du même acte, vient de donner le change à son père qui voulait lui faire épouser Clarice. Il se dit épris de Lucèce, ce qui est faux. Mais il va désormais soutenir cette gaucherie, ce qui amènera le dénouement.

2. De grâce, dites-moi si vous allez mentir.....
Quoil ce que vous disiez n'est pas vrai?.....
Il faut bonne mémoire, après qu'on a menti.....

3. Les scènes de galanterie ont trop le défaut.

conversation franche et aisée. Trente ans à l'avance, nous admirons déjà la langue des *Femmes savantes* dans la tirade que voici :

Connoissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés :
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence ;
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France ;
Et, parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
Il y croit des badauds autant et plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ;
Et, dans toute la France, il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.

Partout se rencontrent d'heureux motifs. Térence n'eût pas mieux dit que Cliton, dans ces vers :

Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne ;
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
L'un perd exprès au jeu son présent déguisé ;
L'autre oublie un bijou qu'on auroit refusé.
Un lourdaud libéral, auprès de sa maîtresse,
Semble donner l'aumône, alors qu'il fait largesse¹.

Il n'y a pas moins de désinvolture et de gaillardise dans ce conseil adressé à une soubrette qui refuse sa main à une bonne aubaine :

Chère amie, entre nous, toutes les révérences,
En ces occasions, ne sont qu'impertinences ;
Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux.
Le métier que tu fais ne veut point de honteux,
Sans te piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre.
Cette pluie est fort douce, et, quand j'en vois pleuvoir,
J'ouvrirois jusqu'au cœur, pour la mieux recevoir.

Quelle vivacité fringante dans les airs triomphants de Dorante qui s'applaudit de s'être métamorphosé en guerrier fameux :

Oh ! le beau compliment à charmer une dame,
De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés

« Un cœur nouveau venu des universités ;
 « Si vous avez besoin de lois et de rubriques,
 « Je sais le code entier avec les Authentiques,
 « Le Digeste nouveau, le vieux, l'in-fortiat,
 « Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accunse, Alciat. »
 Qu'un si riche discours nous rend considérables.
 Qu'on amollit par là de cœurs inexorables !
 Qu'un homme à paragraphe est un joli galant !
 On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :
 Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace ;
 A mentir à propos, jurer de bonne grâce,
 Étaler force mots qu'elles n'entendent pas ;
 Faire sonner Lamboy, Jean de Vert et Galas ;
 Nommer quelques châteaux de qui les noms barbare.
 Plus ils blessent l'oreille, et plus leur semblent rares ;
 Avoir toujours en bouche angles, lignes, fossés,
 Vedette, contrescarpe, et travaux avancés :
 Sans ordre et sans raison, n'importe : on les étoune ;
 On leur fait admirer les baies qu'on leur donne :
 Et tel à la faveur d'un semblable débit,
 Passe pour homme illustre, et se met en crédit¹.

Des scènes entières sont écrites de ce ton, et comme enlevées d'assaut. Il faudrait citer, par exemple, le récit de la sérénade et le conte du mariage simulé. Ce sont des morceaux achevés. En maint autre passage, on croirait lire du Regnard, et du meilleur. Il y circule comme un souffle de fantaisie joyeuse. C'est Corneille émancipé de ses contraintes, déridant à plaisir son front sévère, oubliant la majesté tragique, et tout heureux de se mettre pour ainsi dire en vacances. On goûtera mieux ces mérites, si l'on se rappelle que la première pièce de Molière², *l'Étourdi*, parut treize ans après le *Menteur*, en 1653. Aussi nous semble-t-il juste de considérer comme un initiateur de la comédie le poète dont Molière, suivant une tradition³, aurait pu dire : « Oui, je dois beaucoup au *Menteur*. Mes idées étaient confuses, et cet ouvrage vint les fixer. Le dialogue me fit voir comment parloient les honnêtes gens. La grâce et l'esprit de Dorante m'apprirent qu'il falloit toujours

1. Acte I, scène vi

2. C'est la première de celles qu'il a recueillies.

3. Elle a été recueillie par François de Neufchâteau, dans *l'Esprit du grand Corneille*. Nous ne croyons guère à ces anecdotes.

choisir un héros du bon ton. Le sang-froid avec lequel il débite ses faussetés me montra comment s'établit un caractère; la scène où il oublie lui-même le nom supposé qu'il s'est donné m'éclaira sur la bonne plaisanterie; et celle où il est obligé de se battre par suite de ses mensonges me prouva que toutes les comédies ont besoin d'un but moral. » Si cet aveu va trop loin pour que la forme en soit vraisemblable, nous aimerions du moins à en accepter le fond comme un hommage qui honore à la fois deux grands noms.

La Suite du menteur. 1643. — Mis en goût de récidive par un premier succès, Corneille donna une *Suite du menteur*, vers la fin de 1643. Elle fut jouée au théâtre du Marais, où elle réussit médiocrement¹. Il avait emprunté ce sujet à une des plus agréables comédies de Lope de Vega, intitulée *Amar sin saber à quien*. « Aimer sans savoir qui on aime. » Il la rencontra dans le volume qui contenait la pièce d'Alarcon.

Nous retrouvons ici Dorante et Cliton. Le premier de ces personnages est devenu, depuis que nous l'avons quitté, un vrai fripon qui a délaissé sa fiancée, volé sa dot, et causé la mort de son père. Mais il va s'amender. Car, s'il lui advient encore de mentir un peu, ce sera désormais par vertu, je dirais presque par héroïsme. En effet, incarcéré à Lyon où il a été poursuivi sur de fausses apparences, il s'abstient de révéler le véritable auteur d'un meurtre commis dans un duel dont il ne fut que le témoin involontaire. Plus tard, il veut renoncer par la fuite aux espérances d'un amour partagé, dès qu'il s'aperçoit que l'objet de ses vœux est recherché par le noble ami dont le zèle l'a fait sortir de prison. Ce magnanime sauveur, nommé Philiste, doit se sacrifier, à son tour, au dénouement.

Si Dorante ainsi transfiguré, non sans invraisemblance morale, nous intéresse et nous touche par sa dissimulation généreuse, il ne nous fait plus rire; et l'on se prend

1. Il y eut treize représentations.

à regretter ses escapades d'autrefois : car il y a de la froideur ou de la fadeur dans cette situation sentimentale, dont les épisodes n'éveillent pas la sympathie ou la curiosité du spectateur.

D'ailleurs ce roman n'est pas suffisamment égayé. Les traits plaisants, ou qui prétendent l'être, ne viennent plus que de Cliton et de ses lazzi parfois trop grossiers : car il s'est alourdi avec l'âge, et le *gracioso* se change en bouffon.

Ingénieux sans être assez comique, l'ensemble ne justifie guère l'éloge de Voltaire écrivant dans son commentaire : « Serait-il permis de dire que cette pièce, avec quelques changements, ferait au théâtre plus d'effet que le *Menteur* même ? » Bornons-nous à signaler une intrigue habilement conduite, et un style aussi net que facile. Parmi les passages dignes de mémoire, on peut citer la célèbre tirade sur la prédestination des cœurs. Ebauchée dans *l'Illusion comique*, et reprise dans *Rodogune*, elle rencontre ici son développement le plus poétique. Voici le passage :

Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre :
Sa main entre les cœurs, par un secret pouvoir,
Sème l'intelligence avant que de se voir ;
Il prépare si bien l'amant et sa maîtresse,
Que leur âme, au seul nom, s'émeut et s'intéresse.
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment :
Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément ;
Et, sans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles :
La langue en peu de mots en explique beaucoup ;
Les yeux, plus éloquents, font tout voir tout d'un coup ;
Et, de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

Terminons cette esquisse en rappelant qu'à deux reprises, en 1803 et en 1810, M. Andrieux eut l'idée de remanier cette comédie, surtout les deux derniers actes qui sont très inférieurs aux deux premiers. Malgré des détails heureux, cette tentative obtint à peine un succès d'estime. Ce fut l'erreur d'un homme d'esprit. Nous en con-

clurons que ces sortes de rôtouches sont presque toujours une témérité. Si le *Menteur* eut une *suite*, il faut la chercher dans Molière.

RODOGUNE

(1644).

I. — FAITS HISTORIQUES.

Est-il vrai que Corneille ait imité le roman de Rodogune? — Avant d'examiner *Rodogune*, il convient de justifier cette œuvre contre une insinuation erronée ou malveillante par laquelle Voltaire, commentant Corneille, laisse entendre que sa pièce fut l'obligée soit d'un ancien roman que nul n'a jamais vu, soit d'un devancier obscur, Gabriel Gilbert, dont il n'a pas soufflé mot dans ses préfaces.

Pour ce qui est du roman, on peut dire qu'il existe en effet à la Bibliothèque nationale un ouvrage en deux volumes in-8°, dont le titre exact est : *Rodogune ou l'histoire du grand Antiochus* : A Paris, chez Estienne Loyson. Il est précédé d'un *Avis au lecteur* signé d'*Aigue d'Issremont*. Mais il ne fut imprimé qu'en 1668; il doit donc être mis hors de cause, et d'autant plus que l'auteur attribue seulement à Corneille l'idée mère de son sujet, lorsqu'il dit : « Le nom que j'ai donné à tout l'ouvrage n'est pas inconnu en France.... L'illustre M. de Corneille en a fait une tragédie que j'appellerois la plus achevée de ses pièces, s'il n'étoit toujours dans toutes également admirable. » Quant à un autre récit antérieur, jamais aucun érudit, malgré les plus patientes recherches, ne put en découvrir nulle part la moindre trace¹. Par conséquent, son

1. Geoffroy s'est également trompé, quand il prétendit avoir vu ce roman : il parle évidemment de celui qui parut en 1668. Il est vrai que le chansonnier Lau-

existence est aussi fabuleuse que sa disparition serait invraisemblable.

Est-il le débiteur de Gabriel Gilbert ? Où est le plagiaire ? — A plus forte raison n'admettons-nous pas que Corneille soit, à aucun titre, le débiteur de ce Gabriel Gilbert, qui, en 1664, quelques mois avant lui, s'empressa de faire paraître au théâtre du Marais une *Rodogune* dédiée au duc d'Orléans, frère de Louis XIII, et bientôt oubliée de son protecteur comme du public¹. Ce qui ne saurait être contesté, c'est la ressemblance des deux pièces. Il est certain que les quatre premiers actes sont souvent analogues par le plan, les situations, et le dessin des principales scènes. Mais conclure de cette similitude à une sorte de plagiat que Corneille aurait dissimulé, et en chercher la preuve dans le silence qu'il garde sur son concurrent, c'est se tromper aussi étrangement que l'avait déjà fait Voltaire, lorsqu'il affirmait que l'auteur du *Cid* copia, sans l'avouer, son propre traducteur, Diamante, dont la tragédie (*El Honorador de su padre*²) fut postérieure à la sienne d'environ trente-cinq ans⁵.

Et d'abord, des objections morales suffiraient à réfuter ces soupçons injurieux pour un poète dont la franchise égalait le génie, comme en témoignent les *examens*, où il juge son théâtre avec un désintéressement qui est un

jeun, candidat académique âgé de quatre-vingts ans, prétendit, pour s'en faire un titre, avoir jeté au feu l'unique exemplaire d'un roman latin sur *Rodogune*, que Voltaire voulait lui acheter à prix d'or. Par dévouement à Corneille, il aurait préféré le détruire. Il faudrait être bien naïf pour croire à cette invention d'un chansonnier octogénaire.

1. Ce Gabriel Gilbert, alors secrétaire de la duchesse de Rohan, et devenu plus tard le résident de la reine Christine en France, était une sorte de Maître Jacques, moitié diplomate, moitié poète, très besogneux, très pauvre d'invention, mais assez habile dans le choix de ses sujets. Menage disait de lui : « Il trouve bien au gîte le gibier, mais ce n'est pas pour lui qu'il le fait partir. » Il avait composé déjà deux tragi-comédies : *Morgane de France* (1670), *Philoctète et Téléphote* (1672). Cette pièce inspira plus tard *Mérope* à Voltaire. En 1676, il fit représenter *Hippolyte ou le garçon insensible*. Il mourut vers 1680.

2. Celui qui honore son père.

3. Voltaire est coutumier du fait. Plus tard, il traduisit une fée de Calderon *En esta vida todo es verdad y todo mentira* (En cette vie tout est vérité et mensonge) pour démontrer que Corneille l'avait imitée dans *Heracles*. Or *Heracles* est de 1657, et cette fée de 1684.

si rare exemple de candeur et d'impartialité. Quoi! le père de tant de héros applaudis depuis si longtemps serait devenu tout à coup l'imitateur clandestin d'un débutant qui n'était guère connu que par ses échecs; et il n'aurait plus le droit de dire, sans craindre un démenti:

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée!

Ainsi proposé, le problème n'admet qu'une solution. Il est évident que Voltaire intervertit les rôles, et qu'il impute à l'un les torts de l'autre. Depuis un an, Corneille se consacrait tout entier à son drame hautement promis, et impatientement attendu; déjà même plus d'un cercle d'auditeurs privilégiés en avait reçu la confiance¹. Or il est probable que des indiscretions furent commises, et qu'un rival peu scrupuleux exploita cette bonne fortune. C'est ce que démontre la précipitation même de sa plume inquiète, qui voulait à toute force arriver la première au but. Tandis que le Maître poursuivait lentement son œuvre avec la sécurité d'une conscience exigeante qui visait à la perfection, un indigne plagiaire se hâta d'expédier son ébauche pour prendre les devants, et fonder sur cette vaine apparence un droit de premier occupant. Si plus tard le véritable inventeur ne daigna pas s'en plaindre, ce fut autant par fierté que par clémence. N'était-il pas d'ailleurs vengé suffisamment par la disgrâce de cette *Rodogune* bâtarde qui, malgré le patronage d'un prince du sang, mourut le jour même de sa naissance²?

La fraude que nous dénonçons éclatera plus visiblement encore aux yeux du lecteur, s'il interroge de près les manœuvres du faussaire. Sa fourberie ne se trahit pas seulement dans ses emprunts, mais dans les précautions dont il s'avisait pour dépister l'enquête, et tromper le juge d'instruction. Si Gabriel Gilbert avait, comme Corneille, tiré

1. Il paraît qu'à l'hôtel de Rambouillet les quatre premiers actes avaient été lus devant le grand Condé.

2. « Il imita, dit Geoffroy, ce cuisinier suisse qui, voyant qu'un chien lui avait enlevé une pièce de gibier, se consola en disant qu'il n'avait pas emporté la sauce. »

directement sa fable du récit transmis par Appian Alexandrin¹, il se serait ménagé du moins le mérite facile de l'exactitude historique. Or il change arbitrairement les noms de tous ses principaux acteurs. C'est ainsi que ces deux frères ne s'appellent plus Antiochus et Séleucus, mais Darie et Artaxerce. La Cléopâtre de Corneille devient chez lui Rodogune veuve d'Hydaspe, roi de Perse, et la vraie Rodogune se métamorphose en je ne sais quelle Lydie, fille de Tigrane, roi d'Arménie. C'est à peu près le même roman, mais avec transposition de personnes. Cette ignorance des sources, et ces tâtonnements confirment le témoignage de Fontenelle déclarant que des révélations avaient trahi le plan de Corneille, et qu'un écrivain déloyal sut écouter aux portes. Mais les renseignements furent incomplets : de là ses incertitudes et ses gaucheries. Il apprit par exemple que la pièce de Corneille attribuait le premier rôle à la reine mère ; et, d'après le choix du titre, il conclut qu'elle devait porter le nom de Rodogune. Quant au cinquième acte, comme il n'était pas encore terminé, il dut le traiter tant bien que mal, à ses risques et périls, sans le secours d'un guide. Voilà pourquoi son dénouement est aussi plat que celui de Corneille fut terrible. Dans Rodogune on ne reconnaît plus en effet la femme ambitieuse qui tue son fils, après avoir assassiné son époux. Si le sang coule, ce n'est que par accident. Darie n'a-t-il pas la maladresse de s'enfermer, en se précipitant sur une épée ? On le croit mort, mais il en est quitte pour une légère blessure ; alors, tout émue de cette résurrection, sa mère embrasse Lydie, consent au mariage qui assure la couronne à une rivale, et promet de fiancer Artaxerce à la sœur de celle qui régnera bientôt à sa place. L'intention de ces fadeurs fut, dit-on, de plaire à la régente Anne d'Autriche. Le bruit ayant couru que Corneille allait produire sur la scène une héroïne tutrice de deux princes qu'elle égorge pour conserver le trône, le duc d'Orléans, lieutenant général du royaume, voulut faire sa cour en

1. *Historia de Syria*, par Appian, chap. 105, LXVII, LXIX.

commandant à Gilbert une reine mère édifiante par sa magnanimité¹.

Préférences de Corneille pour Rodogune. — Dénigrement de Voltaire. — Mais ne nous attardons pas davantage à un épisode dont il serait superflu d'évoquer le souvenir, sans l'étourderie de Voltaire qui en fit un abus regrettable. Si Corneille eut alors son Pradon, il n'en a pas du moins souffert autant que Racine, puisque le public n'attendit point la mort du poète pour rendre pleine justice à la plus dramatique de ses tragédies², à celle qu'il préférait entre toutes, comme il l'avoue en disant avec ingénuité : « Mes meilleures pièces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci. Elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force du vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié ; et cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le second passe le premier, le troisième est au-dessus du second, et le dernier l'emporte sur tous les autres. » En supposant qu'il y ait là quelque indulgence paternelle, on trouvera le correctif de cet éloge dans ce jugement de Voltaire parlant ainsi de *Rodogune* : « Je n'en ai guère entendu le commencement, j'ai été révolté du milieu, la dernière scène m'a beaucoup ému, quoiqu'elle me semble peu vraisemblable. Je ne me suis intéressé pour personne, et je n'ai pas retenu vingt vers, moi qui les retiens tous, quand ils me plaisent³. »

1. Ce qui autorise cette supposition, c'est ce passage de la Préface où Gilbert disait : « Monseigneur, cette herome vous assure qu'elle n'a jamais eu la pensée de tremper ses mains dans le sang de son mari, ni de ses fils. Si elle eût eu des sentimens si contraires aux inclinations de Votre Altesse Royale, elle n'eût jamais osé se présenter devant Elle, et n'eût pas eu assez d'audace pour demander à la vertu la protection du vice. »

2. De 1680 à 1715, on donna à la cour 23 représentations du *Cid*, 22 d'*Il race*, 21 de *Rodogune*. *Phedre* fut jouée 30 fois, *Britannicus* 28, *Bajazet* 28, *Mithridate* 25.

Au XVIII^e siècle, la marquise de Pompadour imprima *Rodogune* en lettres d'argent, à 20 exemplaires, avec une eau-forte dessinée et gravée de sa main.

3. L'*Ingénu* de Voltaire. Il se trouve ici d'accord avec la critique allemande, et ses jalousies dénigrantes. *Rodogune* ayant été représentée, le 5 juillet 1767, à Hambourg, devint le roi de Danemark, Lessing lui consacra le chapitre x xv de sa *Dramaturgie*. Il ne voit dans ce drame que des caractères faux, monstrueux,

Entre ces sentiments contradictoires se rencontre peut-être la vérité, comme nous essayerons de le prouver d'abord par une rapide analyse du sujet, ensuite par l'esquisse des principaux caractères.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

L'action. — Le duel de Rodogune. — Construction savante. — La haine mutuelle de deux femmes, traversée par la passion de deux frères dont l'amour prétend au même objet, sans que leur amitié en soit altérée, tel est le fond de cette tragédie qui se résume en ces mots : le duel de Cléopâtre et de Rodogune.

Cléopâtre, reine de Syrie, a tué par jalousie son mari Nicanor, qui lui a laissé deux fils, Séleucus et Antiochus. Ils sont jumeaux, et longtemps elle s'est refusée à désigner l'aîné, c'est-à-dire l'héritier du trône. Or un traité de paix qu'elle a dû subir l'oblige à le nommer enfin, pour lui céder le pouvoir, et l'unir à Rodogune¹, son ennemie, fiancée naguère à l'époux dont elle a puni l'infidélité par un assassinat. Le roi des Parthes qui vient de lui imposer ces dures conditions étant rappelé loin de la Syrie par une autre guerre, Cléopâtre en profite pour exercer ses représailles. C'est alors qu'elle offre la couronne à celui des princes qui la débarrassera d'une rivale.

Entre deux fils que j'aime avec même tendresse,
Embrasser ma querelle est le seul droit d'aïnesse.
La mort de Rodogune en nommera l'aîné.....
Je vous le dis encor : le trône est à ce prix;

gigantesques, et non pas grands : « car il n'y a pas de grandeur où il n'y a pas de vertu. » Corneille peignit ses propres inventions et les matériaux de l'histoire, comme des fruits et de la farine. Puis il étend la pâte en un lourd et indigeste roman. Il la découpa sur son cadre d'actes et de scènes, et voila sa pâtisserie au four. » Les Allemands n'ont vraiment pas la plaisanterie légère.

1. Rodogune est la sœur du roi des Parthes, Phraates. Nicanor l'avait épousée, durant sa captivité. Corneille suppose qu'il a seulement promis ce mariage, empêché par sa mort. Le poète ne veut et pas choquer les bienséances, en prêtant à ses héros une passion pour la sœur de leur père.

Je puis en disposer comme de ma conquête ;
Point d'ainé, point de roi, qu'en m'apportant sa tête ¹.

Mais tous deux aiment Rodogune, qui n'est pas moins implacable que Cléopâtre ; car, à son tour, elle s'engage à ne donner sa foi qu'au vengeur dont le bras consent à la délivrer de celle qui fit périr son amant, leur père Nicanor.

C'est à vous de choisir mon amour ou ma haine ;
J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine ;
Régalez-vous là-dessus ; et, sans plus me presser.
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.....
Appelez ce devoir haine, rigueur, colère ;
Pour gagner Rodogune, il faut venger un père,
Je me donne à ce prix : osez me mériter,
Et voyons qui des deux daignera m'accepter ².

Seront-ils assez amoureux pour devenir parricides, ou assez ambitieux pour sacrifier leur maîtresse, telle est l'alternative de cette situation horrible qui serait sans issue, si Cléopâtre, qui ne compte plus que sur elle-même, ne recourait à un nouveau crime. Simulant une réconciliation, elle feint d'accorder à Antiochus le sceptre et Rodogune, mais pour en finir avec ceux qu'elle regarde comme des traîtres. Tandis que, par ses ordres, une main vénale poignarde Séleucus, elle se décide à empoisonner la coupe nuptiale d'Antiochus ; et, pour écarter toute défiance, elle n'hésite pas à boire la première. Mais les effets du poison se déclarent trop tôt, et elle meurt en exhalant les imprécations de sa rage impuissante.

Il faut bien avouer que cette conception prodigue les plus affreux coups de théâtre. Corneille lui-même l'a compris ; et voilà pourquoi il tempère la terreur qu'inspire tant de scélératesse par la pitié qui s'attache à Rodogune dans les premiers actes, à Séleucus et Antiochus dans les derniers. Il n'a même pas craint de modifier les circonstances historiques pour atténuer l'odieux de sa fable ³. En y intro-

1. Acte II, scène iv.

2. Acte III, scène iv.

3. Dans le récit d'Appien, Cléopâtre commence par égorger son mari, puis elle tue d'un coup de flèche un de ses fils, et s'apprête à empoisonner l'autre. Antio-

duisant l'amour et la piété fraternelle, il adoucit des impressions qui révoltent la nature, et ces sentiments tendres concourent avec à l'essai aux péripéties d'une action fortement liée¹. L'émotion redouble d'acte en acte, de scène en scène. Les complots et les crimes se correspondent, comme les attaques, les parades et les ripostes d'un combat singulier. Il y a donc là, quoi qu'on en dise, une construction très savante: et nous ne serons pas de ceux qui accordent leur louange aux incomparables beautés du cinquième acte, mais estiment ruineux les fondements sur lesquels il repose.

Cléopâtre. Le crime idéalisé par son audace même. La couleur locale. — A lui seul, le caractère de Cléopâtre suffirait presque à soutenir le drame, et l'on s'étonne même qu'elle ne lui ait pas donné son nom; car elle en est la figure maîtresse. Et pourtant, pas un seul mouvement de tendresse ne se laisse surprendre dans cette mère dénaturée qui s'apprête à sacrifier ses fils sans le moindre remords, lorsqu'elle voit leur vertu tromper l'attente de sa colère. Si elle joue un moment la comédie du pardon, c'est encore une perfidie qui brave les hommes et les Dieux. Ecoutez cette explosion où se déchaînent tous les éclats de son orgueil, de sa haine et de son ambition :

Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :
 Il faut ou condamner, ou couronner sa haine.
 Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux
 De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
 Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
 Dût le ciel égalier le supplice à l'offense,
 Trône, à l'abandonner je ne puis consentir :
 Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;
 Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.

claire n'affecte aucune sympathie: il ne représente que les furies vengeresses. Il force à dire à force le poison qu'elle veut de lui verser. Oreste n'est pas plus méprisable quand il frappe Clytemnestre.

1. La passion des deux pièces est le meurtre du drame. Elle explique la fureur constante de Cléopâtre, la mort de Séleucus, et, par suite, le dénouement.

Le premier acte expose les talens de la lutte imminente. Au second, le duel s'engage par la proposition de Cléopâtre; le troisième est la riposte de Rodogune; le quatrième, nouvelle mise en crise; le cinquième la dénoue par la mort de Cléopâtre et la victoire de Rodogune.

Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge !
 J'en recevrai le coup d'un visage remis ;
 Il est doux de périr après ses ennemis ;
 Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
 Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette¹.

Jamais les sombres passions n'ont eu de plus forcenés transports. Le sens humain en est même tellement interdit qu'on se demande avec une sorte d'effroi si ce luxe de cruauté n'est pas superflu.

Nous conviendrons en effet que le cynisme de Cléopâtre est poussé à outrance, et qu'il entre parfois trop de fanfaronnade dans l'étalage de ses forfaits. Mais ces réserves ne nous empêchent pas d'admirer l'art du poète qui sait ennoblir le crime par l'intrépidité même de son audace, et lui communique ainsi je ne sais quel air de grandeur². Outre qu'il faut respecter les droits de l'imagination, et ne pas lui refuser le domaine de l'extraordinaire ou de l'exceptionnel, il convient encore de ne point oublier que nous sommes ici dans une de ces cours barbares où règnent, par tradition d'Etat, la ruse et la violence. L'héroïne appartient à ces familles royales de l'Asie où, comme dit Saint-Evremond, « il est d'usage que les pères se défassent de leurs enfants sur le plus léger soupçon, que les enfants étranglent leurs pères par impatience de leur succéder, que les maris tuent leurs femmes, que les femmes empoisonnent leurs maris, et que les frères comptent pour rien le meurtre de leurs frères. » Les liens de la famille étant relâchés par la polygamie, les mœurs ont détruit ou diminué la force des sentiments naturels. Là, on n'est plus fils, époux et père : on est roi. C'est ce que Séleucus dit de Cléopâtre :

Elle fait bien sonner ce grand amour de mère ;
 Mais elle seule enfin s'aime, et se considère ;

1. Acte V, scène 1.

2. Corneille dit avec raison dans son *Examen* : « Cléopâtre est très méchante ; il n'y a pas de parricide qui lui fasse peur, pourvu qu'il la puisse conserver sur le trône. Mais tous ses crimes sont accompagnés d'une grandeur d'âme qui a quelque chose de si haut qu'en même temps qu'on deteste ses actions on admire la source d'où elles partent. »

Et, quoi que nous étale un langage si doux.

Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous ¹.

Étant admis ces principes, nous devons accepter également les situations qu'ils comportent. Aussi n'accuserons-nous pas d'in vraisemblance la proposition d'assassinat faite à ses fils par une mère ambitieuse, jalouse et vindicative.

D'abord, elle ignore un amour que ces deux frères ont dérobé à tous les regards. Pourrait-elle croire qu'en si peu de jours ils se soient épris d'une passion subite pour son ennemie, pour la fiancée de leur père, pour une princesse étrangère que les Parthes imposent à la Syrie? Mais, quand même elle serait instruite de ce secret, une Cléopâtre est-elle femme à penser que ce tendre sentiment tiendra contre l'espoir du trône, et que ses fils, étant nés de son sang, failliront à leur origine? Leur amitié réciproque ne saurait non plus lui faire craindre un refus : car non seulement elle ne connaît pas le cœur de ces princes élevés loin de ses yeux; mais, jugeant les autres d'après elle-même, elle compte sur leur rivalité, et n'imagine pas qu'ils puissent s'effrayer d'un crime dont le prix sera l'empire. Aussi risque-t-elle le tout pour le tout. Si l'épreuve réussit, la voilà libre de toute crainte pour l'avenir; car elle régnera sous le nom du fils qu'elle doit couronner. En cas d'échec, elle avisera : car nul attentat ne lui fait peur. S'ils hésitent, l'embarras où elle les met sera du moins un prétexte pour différer l'élection d'un roi : en attendant, « elle possède », elle gagne du temps, et ajourne l'avènement d'un maître. Car, sans raisonner froidement comme un vieux ministre dans son cabinet, elle court au plus pressé; elle finira même par oublier les conseils de la prudence, et n'écouterà plus que l'idée fixe de l'égoïsme enragé qui est toute sa politique.

Ainsi comprise, Cléopâtre est une autre Agrippine. Tantôt elle joue l'innocence avec le sang-froid de l'hypocrisie, tantôt elle se glorifie de ses forfaits avec une impassibilité serene, et transforme leur apologie en accusation

contre ses propres victimes¹. Or cette impudence devient vraiment tragique par ce titre de mère qui persiste, malgré tout, alors même que ses paroles et ses actes en outragent la sainteté².

Rodogune. Sa vendetta est-elle vraisemblable? — On ne s'est pas moins étonné de voir Rodogune rivaliser avec Cléopâtre, ou plutôt la dépasser en scélératesse : car le meurtre qu'elle commande est un parricide. Comment donc concilier cette férocité soudaine avec la douceur et la discrétion craintive qui nous avaient rendus sympathiques à ses périls?

A cette question nous répondrons d'abord qu'on a trop exagéré son innocence première. Car elle ne s'est point annoncée comme une ingénue, ou une bergère de pastorale. Si Corneille a parfois le tort de lui prêter un langage dont la galanterie rappelle trop l'hôtel de Rambouillet, ces apparences sentimentales recouvrent pourtant un caractère altier, impérieux, et susceptible de lutter par ses ruses avec Cléopâtre, de la blesser en fuyant, à la façon des Parthes.

Du reste, n'est-elle pas en droit de légitime défense? Aigric par le malheur, exaspérée par la persécution, privée de sa liberté, menacée de mort, elle traverse une crise d'où elle ne peut sortir victorieuse que par une sanglante revanche³. Tous ses souvenirs, toutes ses douleurs, toutes ses craintes lui conseillent une *vendetta* sans merci, qui doit venger les regrets de son deuil, assurer sa vie, et mettre son amant sur le trône par la perte d'une exécration ennemie. Est-il donc si étrange qu'habitée à ces coups de force dont elle est la victime, elle repousse la violence par

1. Voir la scène III de l'acte IV. C'est comme son Discours du trône prononcé devant ses fils. Ailleurs (Acte II, scène II), elle fait à Laodice une confession qui est toute une leçon de machiavélisme.

2. Cléopâtre ne s'attendrit qu'en parlant du Pouvoir. Alors elle a des expressions amoureuses et caressantes :

Délices de mon cœur, il faut que je vous quitte.

3. Il en est d'elle comme de Camille dans *Horace*, d'Emilie dans *Cinna*. elle est exaltée par un malheur exceptionnel.

la violence, et s'autorise d'une guerre ouvertement déclarée pour prévenir le crime par le crime? Dans le péril pressant qui l'assiège, elle n'a plus d'autre ressource que d'arracher les armes de l'adversaire, et d'en user pour son salut¹. C'est alors que, réduite aux abois, elle ose proposer l'assassinat d'une mère à deux princes dont elle connaît la vertu. Que ce soit odieux ou absurde, je ne le nierai pas. Mais l'art exige-t-il donc qu'un personnage tragique, agité d'une passion extrême, soit toujours raisonnable dans ses paroles et ses actes? Ne suffit-il pas que ses folies soient conformes à la logique de sa situation et de son caractère? Si le poète s'est trompé, son erreur se justifie par la nouveauté de l'invention, par l'effet théâtral, par l'influence que cette faute heureuse exerce sur le dénouement.

D'ailleurs, ce projet parricide ne nous semble pas prémédité : il n'est qu'une explosion de la colère et de l'effroi. Détestant Cléopâtre, sachant ce dont elle est capable, devinant ce qu'elle prépare, regardant comme un piège l'hymen offert par sa perfidie, Rodogune put, à l'heure où la tête se monte, se laisser aller à cet aveugle mouvement de fureur. Mais alors, a-t-elle voulu, a-t-elle espéré être prise au mot? Non, si j'en crois ce qu'elle dira plus tard :

Votre refus est juste autant que ma demande .
 A force de respect votre amour s'est trahi ;
 Je voudrais vous haïr, s'il m'avoit obéi².

Au fond, son intention dut être de mettre à l'épreuve les cœurs ou les caractères dont l'amour ou le courage allait être son rempart. N'étant pas encore sûre elle-même de sa préférence pour l'un ou pour l'autre, elle s'épargnait aussi par cet expédient l'embarras de choisir entre deux prétendants dont la poursuite devenait importune ou périlleuse.

1. La résignation ne serait plus que sottise. Elle a raison de s'écrier :

J'ose reprendre au cœur pour aimer et haïr. (Acte III, scène III.)

Eh bien donc, il est temps de me faire connoître. (Acte IV, scène IV.)

2. Acte IV, scène I.

C'était une façon de déplacer le danger, de tenir en échec d'infernales intrigues, et d'intimider l'audace de son ennemie, en la traitant comme elle était traitée par elle. Ce serait donc le cas de répéter avec Saint-Evremond : « Faisons grâce à cette pauvre princesse pour avoir demandé sa sécurité à un crime que la méchanceté de Cléopâtre peut faire passer comme une justice légitime. »

Antiochus et Séleucus. L'amitié fraternelle. — Toutefois, notre pitié ne s'émeut qu'en faveur des deux frères dont la vertu repose nos regards. Pour représenter leur affection si touchante, Pierre Corneille n'avait besoin que d'écouter son cœur. Bien qu'ils soient vraiment jumeaux par leur foi mutuelle, et par la constance d'un dévouement inaltérable, il y a pourtant des nuances qui les distinguent. Séleucus est plus fougueux et plus expansif, mais avec moins de résolution et d'initiative. Antiochus a plus de calme et de mesure. Quand il s'agit de parler ou d'agir, c'est toujours lui qui prend les devants. Entre les écueils, il louvoie avec prudence. Il prévient ou répare les maladresses d'une franchise qui s'égare. Simple et digne en face de Cléopâtre, il concilie le respect filial et la clairvoyance qui ne veut pas être dupe. En un mot, son habileté ne compromet point son honnêteté. A ce sang-froid, à cet équilibre qui ne se déconcerte jamais, on pressent que Corneille lui réserve la couronne. Il en est digne, ne fût-ce que pour ne pas vouloir la disputer à Séleucus,

Ce frère plus aimé que la clarté du jour¹.

Le cinquième acte. — Aussi conserve-t-il toutes nos sympathies, dans ce cinquième acte qui est supérieur à tout éloge. Ici les objections doivent se taire; car notre théâtre ne nous offre pas de dénouement plus pathétique. Déclaré l'héritier du trône et l'époux de Rodogune, Antio-

1. Ces deux princes font honneur à leur maître Timagène qui joue dans la pièce le rôle d'utilité. Il écoute l'exposition, il concourt malgré lui au dénouement. C'est une sorte de Burrhus optimiste. Sa sœur Laonice sauve Rodogune en l'avertissant des complots de Cléopâtre. Ame généreuse, elle est digne de son père. C'est une confidente qui ne manque pas de physiognomie personnelle.

chus va boire la coupe nuptiale, avant d'aller au temple, quand accourt Timagène, son gouverneur; il annonce qu'il a trouvé dans le parc Séleucus blessé mortellement, et que ce prince vient d'exhaler le dernier soupir.

Alors, Cléopâtre s'écrie qu'il a dû se frapper lui-même volontairement; mais c'est en vain qu'elle essaie de donner le change : car sa victime a parlé; elle a pu dire :

Une main qui nous fut bien chère
Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain.
Régnez, et surtout, mon cher frère,
Gardez-vous de la même main.

Devant cette énigme, Antiochus éperdu ne sait d'abord s'il doit soupçonner sa mère ou son amante; puis sa générosité l'emporte : plutôt que d'accuser l'une ou l'autre, il aime mieux affronter le péril :

Non, je n'écoute rien, et dans la mort d'un frère
Je ne veux point juger entre vous et ma mère.
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle, ni de vous.
Suivons aveuglément ma triste destinée;
Pour m'exposer à tout, achevons l'hyménée.
Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas;
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas.

Il saisit donc la coupe, lorsque Rodogune l'arrête, et demande qu'on fasse sur un esclave l'essai du breuvage. « Je le ferai moi-même, » répond Cléopâtre; et elle avale le poison, dans l'espoir que les époux n'hésiteront pas à l'imiter. Mais les effets sont trop rapides : ses yeux deviennent hagards, la sueur inonde son visage, sa gorge s'enfle : elle chancelle, et tombe; Rodogune peut dire :

Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

Ici, toute analyse languirait. Bornons-nous à citer ce cri sublime d'Antiochus :

N'importe : elle est ma mère, il faut la secourir,

Puis éclatent avec fureur ces imprécations de Cléopâtre :

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie;
 Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie...
 Règne; de crime en crime, enfin, te voilà roi.
 Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi.
 Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
 Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes !
 Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
 Qu'horreur, que jalousie, et que confusion !
 Et, pour vous souhaiter tous les bonheurs ensemble,
 Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

S'il y a dans le reste du drame des situations contestables, elles sont rachetées par cette catastrophe. A côté de Cléopâtre, Lady Macbeth elle-même paraîtrait presque innocente. Car, avant de porter la main sur Duncan, son cœur a du moins comme un remords : elle hésite à frapper ce vieillard endormi qui, « avec ses cheveux blancs, ressemble à son père. » C'est dire que l'audace de Corneille atteint, dans *Rodogune*, l'idéal de l'horrible. Peut-être même jugera-t-on qu'il en abuse, et que le théâtre n'est pas fait pour représenter des monstres¹.

HÉRACLIUS

(1647).

Corneille recherche des ressorts compliqués, et des situations extraordinaires. Analyse d'Héraclius. Critique.

1. Dans la *Galerie des acteurs du Théâtre Français*, nous lisons cette anecdote : « Un jour où Mlle Dumesnil mit dans les imprecations de Cléopâtre toute l'énergie dont elle était dévorée, le parterre tout entier, par un mouvement d'horreur aussi vif que spontané, recula devant elle, de manière à laisser un grand espace vide entre ses premiers rangs et l'orchestre. Ce fut aussi à cette représentation, à l'instant même où, prête à expirer dans les convulsions de la rage, Cléopâtre prononce ce vœu terrible :

Je maudirois les Dieux, s'ils me rendoient le jour,

que Mlle Dumesnil se sentit frappée d'un grand coup de poing dans le dos par un vieux militaire placé sur le théâtre ; il accompagna ce trait de délire, qui interrompit le spectacle et l'actrice, de ces mots énergiques : « Va, chienne, à tous les diables ! » Lorsque la tragédie fut finie, Mlle Dumesnil le remercia de son coup de poing comme de l'éloge le plus flatteur qu'elle eût jamais reçu. »

que de l'intrigue. — Le succès de *Rodogune* mit Corneille en goût de traiter un sujet analogue par la force des combinaisons, et les surprises d'une situation extraordinaire. Ce fut dans les *Annales ecclésiastiques* du cardinal *Baronius* qu'il trouva l'idée de cette tragédie nouvelle, jouée, non sans applaudissement, à l'hôtel de Bourgogne, avant le 31 janvier 1647¹. Bien qu'il soit difficile d'analyser une fable qui, même à la lecture, déconcerte l'attention la plus vigilante, essayons pourtant de débrouiller les énigmes qu'elle nous propose.

Phocas a usurpé le trône de Maurice, empereur de Constantinople, et l'a fait périr. Sa cruauté voulut détruire toute la famille de ce prince, sauf une fille, Pulchérie, qu'il a recueillie dans son palais. Mais, à son insu, un fils de sa victime, Héraclius, a pu échapper au carnage, grâce au dévouement d'une dame de Constantinople, Léontine, qui, pour le sauver, n'hésita pas à livrer aux meurtriers son propre fils Léonce. L'héritier légitime du trône a donc été substitué par elle au fils de Phocas, Martian, dont elle était gouvernante, et que déguise maintenant le nom de Léonce. Elle prépare ainsi d'un côté la restauration de la dynastie qui semble éteinte, de l'autre le meurtre de Phocas qui sera tué par la main de son fils : car elle inspire à ce Léonce qui la croit sa mère une haine implacable contre le tyran. Ce plan, elle le découvre à sa fille Eudoxe, en lui expliquant pourquoi elle a épargné la vie de Martian :

1. Cette date ressort de l'avertissement de *Rodogune*, qui est du 31 janvier 1647. Nous y lisons : « Dans l'*Héraclius* que je viens de mettre sur la scène, j'ai poussé plus loin la liberté de modifier l'histoire. »

Cette pièce fut jouée à monsieur de Segner, chancelier de France. Elle réussit moins que le *Thémistocle* de du Ryer, comme nous l'apprennent ces vers du *Dennisé*, comédie de Gillet de la Tessonnerie :

J'ai fait voir à Daphnis dix fois *Héraclius*,

— Moi, vingt fois *Thémistocle*, et peut-être encor plus.

Molière porta le nom d'*Héraclius* sur son *Thémistocle*, ou lui jeta des pommes cuites qui se vendent à la porte du théâtre.

Ce fut sur l'espoir seul qu'un jour, pour s'agrandir,
 A ma pleine vengeance il pourroit s'enhardir ;
Je ne l'ai conservé que pour ce parricide ¹.

Cet abominable dessein est tout le drame. Si cette conception révolte le sens humain, on ne saurait nier pourtant qu'elle soit vraiment tragique, surtout quand Phocas prétend conclure un mariage entre Héraclius qu'il regarde comme son fils Martian, et Pulchérie, la fille de Maurice. Ce projet sert de nœud à une intrigue qui devient plus monstrueuse encore, lorsque tout à coup le bruit se répand qu'Héraclius est vivant ; car on frissonne à la vue de l'abîme que côtoient les principaux personnages. C'est pour eux ou l'inceste, ou le parricide, ou le meurtre d'un fils. Sommée de dire la vérité, Léontine redouble nos perplexités par les faux-fuyants de ses réponses équivoques. Entre le fils de Maurice et celui de Phocas, ne dit-elle pas :

Devine si tu peux, et choisis, si tu l'oses ;
 L'un des deux est ton fils, l'autre ton empereur.
 Tremble dans ton amour, tremble dans ta fureur.
 Je te veux toujours voir, quoi que ta rage fasse,
 Craindre ton ennemi dedans ta propre race,
 Toujours aimer ton fils dedans ton ennemi,
 Sans être ni tyran, ni père qu'à demi ².

Ses trames ne réussissent pas, mais parce que le hasard s'en mêle, et lui dérobe son ennemi, Phocas, qui meurt d'un coup inattendu. Alors seulement Léontine révèle enfin le mystère dont le secret, suspendu par ses réticences, nous menaçait des crimes les plus affreux. Ce dénouement a le tort de se produire en dehors de la personne qui s'agitait pour tout mener, et finit par être dupe

1. Eudoxe répond avec raison :

Je sais qu'un parricide est digne d'un tel père ;
 Mais faut-il qu'un tel fils soit en péril d'en faire ?
 Et, sachant sa vertu, pouvez-vous justement
 Abuser jusque-là de son aveuglement ?

(Acte II, scène III.)

2. Acte IV, scène IV.

de ses propres artifices, si bien qu'elle a raison de s'écrier :

Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire ¹.

Il en résulte cet autre inconvénient que, Phocas une fois disparu ², l'intérêt commence à languir ; car peu nous importe alors que l'un ou l'autre prince soit ou non proclamé empereur, et se nomme Héraclius ou Martian. Si Joas n'était reconnu qu'après la mort d'Athalie, la fin de la pièce nous laisserait indifférents ³.

Quoi qu'il en soit, la structure de l'ensemble est d'une rare puissance, et se prête à des scènes qui seraient encore plus pathétiques si des ressorts trop compliqués ne justifiaient pas ces vers de Boileau :

Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord, ne sait pas m'informer,
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.

En effet, les trois premiers actes n'excitent guère qu'une curiosité inquiète, et parfois mêlée d'impatience. On ne sait alors ni qui parle, ni à qui l'on parle, ni de qui l'on parle. Or, nous ne pouvons être émus de ce que nous comprenons mal. Si l'esprit est trop tendu, le cœur se refroidit ; car nous ne venons pas au théâtre pour résoudre des problèmes, mais pour juger des caractères, et être touchés par des passions. Voilà pourquoi le savant mécanisme de cette tragédie n'est point l'art suprême qui consiste à produire de grands effets par les moyens les plus simples. Corneille lui-même eut conscience de ce défaut, lorsqu'il disait : « J'ai vu de fort bons esprits, et des personnes des plus qualifiées de la Cour se plaindre de ce que la re-

1. Acte II, scène VII.

2. Autant vaudrait qu'il mourût d'apoplexie.

3. La péripétie eût donc été beaucoup plus théâtrale, si, comme le propose Voltaire, Phocas, méconnaissant son fils Martian, s'était décidé à le faire peindre sous Héraclius, en défendant son ami, tuant le tyran, et se croyant coupable d'un parricide. Mais le titre viendrait lui dire : « Non, vous n'êtes pas voué du sang de votre père : car vous avez puni l'assassin du vôtre. »

présentation de ce poème fatiguoit autant l'esprit qu'une étude sérieuse. Il n'a pas laissé de plaire ; mais je crois qu'il l'a fallu voir plus d'une fois, pour en emporter une entière intelligence. »

Ajoutons que les vertus des deux héros méritent également nos sympathies. Comme ils nous paraissent au même titre dignes du trône, nous n'osons pas faire des vœux pour l'un contre l'autre. L'amour de Pulchérie peut seul établir entre eux quelque différence. Mais cet amour a dans l'action une importance si faible qu'il ne supplée pas à ce manque de contraste entre des caractères qui devraient être opposés, ou du moins plus distincts.

Les situations dramatiques. — Cependant, au moment où se fait enfin la lumière, on applaudit au combat de générosité qui s'élève entre les deux amis se disputant le péril d'un nom qui est un arrêt de mort. Des larmes viennent aux yeux, quand Héraclius, en face de l'épée prête à s'abattre sur la tête de Martian, consent à revendiquer un titre funeste, et s'écrie, dans un sublime élan :

. . . . Je suis donc, s'il faut que je le die,
Ce qu'il faut que je sois, pour lui sauver la vie.

Les angoisses de Phocas ne sont pas moins dramatiques, dans cette crise où l'instinct paternel est aux prises avec l'intérêt politique, et lui inspire ces plaintes¹ :

Hélas ! je ne puis voir qui des deux est mon fils ;
Et je vois que tous deux ils sont mes ennemis.
En ce piteux état, quel conseil dois-je suivre ?
J'ai craint un ennemi : mon bonheur me le livre ;
Je sais que de mes mains il ne peut se sauver,
Je sais que je le vois, et ne puis le trouver.
La nature tremblante, incertaine, étonnée,
D'un nuage confus couvre sa destinée :
L'assassin, sous cette ombre, échappe à ma rigueur,
Et, présent à mes yeux, il se cache à mon cœur.
Martian ! à ce nom aucun ne veut répondre,
Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre.
Trop d'un Héraclius en mes mains est remis ;

1. Il lui faut choisir la victime qu'il doit frapper pour épargner son fils, en atteignant Héraclius.

Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils....
 O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
 Tu recouvres deux fils, pour mourir après toi;
 Et je n'en puis trouver pour régner après moi !

Corneille justifié du soupçon de plagiat. — Ces beautés, Voltaire voudrait en ravir le mérite à Corneille, pour l'attribuer à Calderon de la Barca, qui fit paraître un *Heraclius*, sous ce titre : *la Comédie fameuse*, et avec cette épigraphe : *En cette vie tout est vérité, tout est mensonge*². Il prit même soin de traire cet ouvrage; et, tout en raillant sa bassesse, son enflure, sa bizarrerie, sa démente, il s'autorisa de ces défauts pour affirmer que la pensée première de cette fiction devait appartenir en propre à l'auteur espagnol. Il en conclut que Corneille, sans avouer ses emprunts, avait « tiré son or de ce fumier. » Bien que la pièce de Calderon nous transporte dans un monde plus invraisemblable que les contes des *Mille et une Nuits*, nous reconnaissons qu'elle a des analogies avec notre tragédie française. On y retrouve les mêmes acteurs³, parfois les mêmes situations et les mêmes vers. Mais l'imitateur, puisqu'il y en eut un, ne fut point Corneille; car il est aujourd'hui démontré que cette fantaisie de Calderon n'a jamais été imprimée avant 1664⁴. A défaut de cette preuve décisive, la parole de Corneille suffirait d'ailleurs à trancher la question. Car il n'était pas de ceux qui dérobent la gloire d'autrui; et l'insinuation malveillante de Voltaire répugne à la bonne foi du poète sincère qui écrit, dans son *Examen d'Héraclius* : « Cette tragédie a encore plus d'effort d'invention que celle de *Rodogune*, et je puis dire que c'est un heureux original, dont il s'est fait beaucoup de belles copies, sitôt qu'il a paru. »

Adresse avec laquelle Corneille a modifié l'histoire.
 — Au lieu d'incriminer sa franchise, Voltaire eût mieux

1. Acte IV, scène III.

2. *En esta vida todo es verdad, y todo mentira.*

3. Le rôle de l'ennemi y est tenu par un personnage nommé Astolfe.

4. Elle parut dans le tome III des œuvres du poète. Il n'en existe pas d'autre édition. Calderon a combattu deux pièces de Corneille *Illusion comique*, et *Héraclius*.

fait de rendre justice à la vigueur d'imagination dont témoigne l'art avec lequel Corneille sut féconder un germe découvert dans quelques lignes de Baronius. L'historien y disait tout simplement que la nourrice du dernier fils de Maurice, pour soustraire aux bourreaux le prince impérial, voulut sacrifier son propre enfant, mais que l'empereur, refusant de consentir à cet échange, préféra mourir avec tous les siens, par scrupule de religion, afin de subir une épreuve qu'il appelait « le jugement de Dieu. » Cette substitution, que le grand cœur d'une femme avait proposée, mais qui n'eut pas de suites, Corneille l'admit comme définitive, et son génie en déduisit logiquement tous les effets que pouvait comporter une action dramatique. Il supposa d'abord que le prince était réservé pour l'heure de la justice. Afin de rendre cette situation possible, il prolongea de douze ans le règne de Phocas. Pour relever la dignité de l'héroïne à laquelle Héraclius devait son salut, il l'érigea en gouvernante, et supposa que, dans l'intérêt de sa vengeance, elle avait su capter les bonnes grâces du tyran. Ne pouvant changer les noms des empereurs de Constantinople, et l'ordre authentique de leur succession, il accepta l'Héraclius de l'histoire, mais falsifia sa naissance. Au lieu de lui donner pour père un préteur d'Afrique, il fait de lui le fils de Maurice. En même temps, il attribue à Phocas un fils, Martian, qu'il confie à Léontine, et appelle Léonce, du nom de l'enfant immolé à la place d'Héraclius. Enfin, il crée d'emblée Pulchérie, fille de Maurice¹, épargnée par le tyran qui l'élève près de son trône, et la destine à celui qu'il croit son fils, dans l'espoir de légitimer sa dynastie par cette alliance. Tels sont les artifices qui constituent ce roman. Ils nous montrent à l'œuvre les procédés par lesquels fut élaborée l'intrigue dont l'origine n'est point un plagiat déguisé, comme Voltaire le laisse entendre, mais une adresse pleine de ressources.

1. Or Phocas n'avait qu'une fille, nommée Domitia, qui épousa un Priscus ou Crispus. Corneille prolonge la vie de l'impératrice Constantine, et ne la fait mourir que dans la quinzième année de sa tyrannie, bien qu'elle ait été sacrifiée, avec ses filles, dans la cinquième.

Les caractères. Phocas. Léontine. Pulchérie. Héraclius et Martian. Le style. — C'est par là que se distingue cette tragédie. Aussi n'insisterons-nous pas sur les caractères qui suscitent plus d'une objection. Phocas, par exemple, est moins un odieux tyran qu'un père malheureux. Comme il y a une sorte de prescription pour ses crimes qui datent de si loin, sa détresse présente nous les fait presque oublier. Au lieu de maudire ses cruautés d'autrefois, on serait tenté de juger qu'il est devenu trop débonnaire : car, dans le cours de la pièce, il ne se montre ni lâche, ni impie, ni trompeur, ni sanguinaire. Il nous étonne même par sa patience à supporter les injures. Loin d'emprisonner Pulchérie qui l'abreuve d'outrages, et conspire contre lui, il s'obstine à lui proposer la main de son fils qui ne veut pas d'elle, et dont elle ne veut point. Quand elle lui dit :

Tyran, descends du trône, et fais place à ton maître,

il se soumet et courbe la tête sous l'orage. Bref, il exciterait plutôt un intérêt de commisération qu'un mouvement de répulsion.

Léontine n'est pas non plus à l'abri de toute critique. Nous admettons, puisque la légende le dit, que son dévouement à l'empereur Maurice et à sa maison soit allé jusqu'à l'oubli du sentiment maternel. Mais est-il dans la nature qu'elle prémédite un parricide plus de vingt ans à l'avance, et prédestine à ce forfait un fils adoptif dont la vertu devrait la désarmer¹? Ce qui nous paraît plus fâcheux encore, c'est que son rôle, annoncé comme le moteur de l'action, finit par ressembler à celui de la mouche du coche. Car il se trouve que cette maîtresse femme, si sûre dans ses calculs, a l'air d'une intrigante, lorsque le dénouement s'accomplit sans elle, à son insu, par les mains d'un agent subalterne, Euphère, qu'elle avait traité jusqu'alors avec le dernier mépris. Elle n'a plus qu'à se croiser les bras quand ce conspirateur de palais étouffe, sans prévenir

1. Lorsque Atree fait manger à Thyeste ses propres enfants, c'est dans la crise de colère que provoque un récent outrage.

personne, le despote qu'il affectait de servir aveuglément. Était-ce donc la peine de faire tant de bruit, et si peu de besogne ?

Pulchérie a de la noblesse et de la fierté. Quand le meurtrier de sa famille la presse d'épouser le prétendu Martian, on aime à l'entendre dire :

Après l'assassinat de ma famille entière,
 Quand tu ne m'as laissé père, mère, ni frère,
 Que j'en fasse ton fils légitime héritier !
 Que j'assure par là leur trône au meurtrier !
 Non ! non ; si tu me crois le cœur si magnanime,
 Qu'il ose séparer ses vertus de ton crime :
 Sépare tes présents, et ne m'offre aujourd'hui
 Que ton fils sans le sceptre, ou le sceptre sans lui.

Mais, tout en excusant sa colère, nous estimons que ses explosions sont trop brusques ou trop violentes. Oui, cette sœur d'Émilie est une furie encore moins avenante que l'autre. Ses scènes de bravade ne sont pas assez graduées : elle s'emporte dès l'abord à de tels excès d'arrogance que, dans les actes suivants, elle ne peut plus soutenir ce ton, sans tomber au-dessous d'elle-même. Elle répond à une proposition de mariage par un dédain si insolent que l'on s'étonne de voir Phocas tolérer de pareils affronts, au lieu d'appeler ses gardes, et de la faire emprisonner.

En somme, nos sympathies ne sont à l'aise qu'avec les deux jeunes princes, dont l'affection mutuelle et désintéressée rappelle l'amitié généreuse d'Antiochus et de Séleucus, dans *Rodogune*. Qui ne serait touché d'entendre Héraclius dire à Martian :

Ami, rends-moi mon nom : la faveur n'est pas grande ;
 Ce n'est que pour mourir que je te le demande¹.

Les deux Corneille, Pierre et Thomas, n'étaient pas unis d'un cœur plus fraternel. De tels accents nous reposent des notes stridentes, et mitigent l'àpreté d'une Muse parfois trop inhumaine. Cette clémente douceur tempère ce

1. Acte IV, scène III.

qu'il y a de trop aride en d'autres parties dont on pourrait condamner la dialectique subtile ou ingrate par ces vers de Boileau :

En vain vous étalez une scène savante :
 Vos froids raisonnements ne feront qu'attêdir
 Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
 Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
 Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.

Tel est le travers d'*Héraclius* ; mais il serait injuste d'y méconnaître les mérites d'une facture animée d'une sève toute cornélienne. Dans ses couleurs si chaudes et sa trempe si ferme, ce qui m'agrée surtout, c'est la simplicité de certains traits tout voisins du langage familier. Ainsi, quand Léontine dit naturellement :

Vous êtes fille, Eudoxe, et vous avez parlé ;
 Votre langue vous perd..,

laissons les puristes se récrier, et goûtons ces échappées qui ne font aucun tort aux fiertés d'un style viril. Ces négligences sont la grâce d'un maître chez lequel la grandeur s'associe toujours à je ne sais quel abandon naïf. On dirait un héros dont la noblesse native n'a pas besoin de vaine parure.

DON SANCHE D'ARAGON

(1650).

Premier essai du drame romantique. — *Don Sanche d'Aragon* est une de ces pièces qu'on ne lit guère, dont on ne parle pas, et qui pourtant méritent l'attention, ne fût-ce que pour avoir été le premier essai du drame romantique.

La théorie du genre se trouve du moins en germe dans

l'Épître où Corneille dit expressément ¹ : « S'il est vrai que la crainte ne s'excite en nous que quand nous voyons souffrir nos semblables, et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'elle pourrait être excitée plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout à fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les grands monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport qu'autant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice : ce qui ne se rencontre pas toujours ? » N'est-ce point le programme de cette révolution qui consiste à ne plus chercher au-dessus de nos têtes l'idéal de la terreur ou de la pitié, mais à le demander aux événements de la vie privée ? Il est vrai d'ajouter que Corneille se fit illusion en estimant que don Sanche réalisait ces conditions : car il y a du sang royal dans les veines de son héros. Mais l'instinct d'un art nouveau n'en est pas moins sensible en cette tragi-comédie que nous allons brièvement analyser.

L'action. L'orgueil castillan, et l'instinct démocratique. — Élevé par un pauvre pêcheur dont il se croit le fils, Carlos s'est signalé par des prodiges de valeur accomplis au service d'Isabelle, la jeune reine de Castille que le vœu public invite à se choisir un époux. Trois grands d'Espagne lui sont recommandés par les Etats du royaume : mais son cœur hésite à se prononcer ; car il est engagé par d'autres sympathies qui se déclarent en cette occasion solennelle. Piquée du mépris que ses prétendants affectent pour la naissance obscure de Carlos, elle l'admet à siéger près d'eux en son conseil ; et, séance tenante, elle le comble d'honneurs qui l'égalent aux premiers personnages de sa cour :

Eh bien ! seyez-vous donc, marquis de Santillane,

Comte de Pénafiel, gouverneur de Burgos.

Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos,

1. Cette dédicace est adressée à M. de Zuylichem, conseiller et secrétaire de monseigneur le Prince d'Orange. En 1651, en pleine Fronde, il n'y avait plus guère d'argent qu'à l'étranger.

Elle va même jusqu'à lui conférer, avec son anneau, le privilège d'élire par son suffrage celui qui sera bientôt, en l'épousant, le souverain de la Castille :

Je l'ai fait votre égal ; et, quoiqu'on s'en mutine,
Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi :
J'en ai fait un marquis ; je veux qu'il fasse un roi.

Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque ¹.

Alors, resté seul avec ses rivaux, Carlos leur parle ainsi :

Comtes, de cet anneau dépend le diadème.
Il vaut bien un combat ; vous avez tous du cœur,
Et je le garde. . . .

DON LOPE.

A qui, Carlos ?

CARLOS.

A mon vainqueur.

A la nouvelle de cet étrange défi qu'accepte seul don Alvar, Isabelle, alarmée des suites d'un combat qu'elle n'avait pas prévu, fait appeler les trois compétiteurs, et leur annonce que, rétractant sa volonté première, elle prétend disposer de sa main en faveur de celui qui consent à devenir beau-frère de Carlos : car chacun d'eux a une sœur.

Tandis qu'ils se récrient, et que Carlos se refuse à cette proposition, le bruit se répand que le jeune roi don Sanche d'Aragon n'est pas mort, comme on le pensait depuis vingt ans, et qu'il pourrait bien être l'obscur soldat dont la renommée est maintenant si glorieuse. Déjà même Carlos s'étonne des respects dont il est l'objet, et qu'il regarde comme l'injure d'une railleuse ironie :

Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre.
Reprenez vos honneurs ou je n'ai point de part.

¹ Acte I, scène III. *Don Alvar*, le valet de don Sanche, devient premier ministre, six mois après son entrée à la Cour. Voilà ce qui s'appelle faire un chemin rapide. L'auteur, en le montrant ainsi, peut à regret le nouveau politique. Il lui a suffi d'amour le cœur, et de sa poitrine, pour avoir l'escale d'un Président du Conseil.

J'imputois ce faux bruit aux fureurs du hasard,
 Et doutois qu'il pût être une âme assez hardie
 Pour ériger Carlos en roi de comédie.

Don Lope et don Manrique persistant à ne pas vouloir lui rendre raison d'un outrage, parce que le secret de sa naissance n'est point encore éclairci, Carlos va s'en plaindre à la reine, dont le trouble involontaire provoque l'aveu d'un amour partagé. Mais, au moment où se révèle la tendre inclination d'Isabelle, arrive le vieux pêcheur que Carlos reconnaît pour son père, dans ce magnifique élan de piété filiale :

Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infâme :
 La bassesse du sang ne va pas jusqu'à l'âme,
 Et je renonce aux noms de comte et de marquis,
 Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils.....
 Sanche, fils d'un pêcheur et non d'un imposteur,
 De deux comtes jadis fut le libérateur ;
 Sanche, fils d'un pêcheur, mettoit naguère en peine
 Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine ;
 Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
 De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain ;
 Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
 Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince ¹.

Le dénouement, chacun le pressent. Cette méprise ne tarde pas à s'expliquer, grâce à l'intervention d'un vieil ami du dernier roi d'Aragon qui apparaît trop brusquement, mais fort à propos, avec je ne sais quel écriin dont le témoignage rend à Carlos son nom, et tous ses droits de prince du sang. Dès lors, plus d'obstacle. Puisqu'il est don Sanche d'Aragon, il peut épouser Isabelle qui ne demandait qu'à lui donner sa couronne et son cœur.

Cette tragi-comédie est contemporaine de la Fronde.

Don Sanche ancêtre de Ruy-Blas. — On le voit, nous sommes ici en pleine fantaisie ; mais, pour peu qu'on s'y prête, l'agrément ou l'intérêt ne fait point défaut à cette fiction dont la vraisemblance naît de l'harmonie qui existe entre des sentiments et une situation également invrai-

semblables. Ces deux mensonges s'accordent si bien qu'ils ont un air de vérité. Contemporaine de la Fronde, cette tragi-comédie trahit le voisinage de cette date par la bizarrerie d'une invention qui s'affranchit de la discipline classique, et cherche aventure en dehors des voies frayées. Il y a là comme l'influence d'une crise révolutionnaire qui réagit sur le théâtre. On dirait aussi qu'en esquissant la figure de Carlos, Corneille rêva l'idéal d'un rôle protecteur et sauveur pour une épée digne de trancher souverainement les nœuds de l'intrigue politique où périlait la fortune de la France. Il est du moins certain, d'après la préface même de *Don Sanche*, que la pièce échoua, « faute d'un illustre suffrage. » Quelques-uns ont supposé que ce récaciltrait fut le prince de Condé. Mais cette hypothèse est une erreur ; car il était alors en prison. Le blâme ne vint-il pas plutôt de la Reine-mère qui dut craindre que le public ne s'avisât de chercher dans le personnage de Carlos des allusions trop complaisantes pour le vainqueur de Rocroy, dont la gloire altière et bruyante excitait des alarmes ombrageuses ?

Quoi qu'il en soit, le charme et la grandeur ne manquent pas à ce héros qui nous plaît par sa grâce et sa fierté. Il est original cet ancêtre de Ruy-Blas dont la physionomie associe l'orgueil castillan aux sentiments les plus démocratiques. Il semble devancer les temps, lorsqu'il s'écrie :

Se père qui voudra du nom de ses aïeux !
 Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux ;
 Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître...
 Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits ;
 Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père ¹.

Isabelle ne nous agrée pas moins par le tour presque racinien d'un caractère qui concilie la naïveté d'une jeune fille et la dignité d'une reine. On en jugera par l'accent de ces vers :

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère ?
 Tu vois tous mes désirs condamnés à se taire,

1. Acte I, scène III.

Mon cœur faire un beau choix, sans oser l'accepter,
 Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.
 Vois par là ce que c'est, Blanche, que d'être reine :
 Comptable de moi-même, au nom de souveraine,
 Et sujette à jamais du trône où je me voi,
 Je puis tout pour un autre, et ne puis rien pour moi ¹.

Toutefois, en signalant ce qu'il y eut de neuf dans la conception de ce sujet, nous reconnâtrons qu'ici Corneille a trop confondu l'idéal et le romanesque, c'est-à-dire la poésie et ses trompeuses apparences. En falsifiant les conditions de la vie, on se condamne à des sentiments factices qui conseillent aux imaginations le goût des chimères, les vaines rêveries, et le mépris de la réalité. C'est l'écueil du genre. Le beau génie qui l'inaugurait n'a point évité ce péril.

NICOMÈDE

(1651).

Premier essai du drame historique. — On peut dire que Corneille a inauguré toutes les formes du poème dramatique. Nous en voyons un nouveau témoignage dans *Nicomède*, où se révèle comme le premier soupçon d'un genre qui plus tard s'appellera le drame historique. L'alliance du solennel et du familier se rencontre du moins dans plusieurs scènes de cette tragi-comédie qui parut, non pas en 1652, comme le disent les frères Parfait, mais

1. Acte II, scène 1. Le rôle d'*Isabelle* pourrait être comparé à celui de la reine d'Espagne, Marie de Neubourg, dans le drame de M. Victor Hugo, et le parallèle ne serait peut-être pas avantageux pour l'amante de *Ruy-Blas*. Il est vrai que l'objet de sa passion ne vaut pas Don Carlos. Mais, si elle a fait d'un aventurier son premier ministre, soit par amour, soit par admiration pour son génie politique, on s'étonne qu'elle cesse de l'aimer ou de l'admirer, dès qu'elle apprend qu'il a porté la livrée, six mois auparavant. Il est menteur le sentiment qui résiste à cette épreuve. Ajoutons seulement que le génie a ses privilèges, et que le prestige des beaux vers emporte toujours l'applaudissement.

avant le 13 février 1651, jour où les Princes sortirent de prison¹. Elle fut jouée par les comédiens du Roi, avec un succès auquel la passion politique n'était pas étrangère; car certains vers furent tournés en allusions que le poète ne songeait point à provoquer. Rappelons aussi que, plus tard, le 24 octobre 1658, cette pièce figura, devant Leurs Majestés et toute la Cour, sur un théâtre que Louis XIV avait fait dresser dans la salle des Gardes du vieux Louvre. Après la représentation, Molière supplia le Roi « d'avoir pour agréable qu'il lui donnât un de ces petits divertissements qui lui avaient acquis quelque réputation; » ce vœu fut accueilli favorablement, et le *Docteur amoureux* mérita d'augustes suffrages. A dater de cette soirée, la troupe de Molière s'établit définitivement à Paris².

Sources du sujet : Justin. L'art de féconder une matière ingrate. L'action. Intelligence de l'histoire. — Ce fut dans un obscur recoin de l'histoire de Bithynie que Corneille découvrit le motif de son tableau. Voulant peindre l'abaissement des rois d'Asie courbés sous le joug de Rome, et la fierté d'un héros qui sut tenir en échec les maîtres du monde, il préfera Nicomède à Mithridate, parce qu'il aimait les situations franches et nettes. Or, au temps des guerres soutenues par Sylla et Lucullus contre le roi du Pont, les discordes civiles altéraient déjà les pures traditions du patriotisme républicain. Car, depuis les Gracques et Marius, les légions commençaient à devenir trop dociles à des chefs ambitieux; et la politique du sénat ne pouvait plus être aussi indépendante, aussi suivie qu'auparavant. En choisissant une époque antérieure, Corneille se détermina donc par les avantages que lui offrait un sujet simple, distinct, et où l'intérêt n'était point partagé³.

1. C'est ce que nous apprend l'Avertissement du *Théâtre de Corneille*.

2. En 1663, dans l'*Impromptu de Versailles*, Molière critiqua finement le jeu de Montfleury recitant ces vers de Prusias :

Te le dirai-je, Araspe : il m'a trop bien servi ...

3. Ce fut aussi qu'il choisit *Sertorius*, pour représenter nettement les orises de la guerre civile.

S'il emprunta ses personnages à Tite-Live, Polybe et Appien, il dut la première idée de sa fable à un chapitre de Justin où se trouvaient les indications suivantes¹ : « Prusias, roi de Bithynie, forma le dessein de tuer son fils Nicomède, pour favoriser des enfants plus jeunes qu'il avait eus d'une autre femme, et qui habitaient Rome. Mais ce projet fut révélé au prince par ceux qui s'étaient chargés de l'exécuter. Ils l'exhortèrent à devancer les embûches paternelles, et à faire tourner la violence contre celui qui la méditait. Appelé dans les États de son père, il fut donc proclamé roi. Dépouillé par son fils, et réduit à une condition privée, Prusias se vit abandonné même par ses esclaves. Il périt dans sa retraite, sous la main du fils dont il avait résolu la mort, et dont le crime ne fut pas moindre que n'eût été celui de son père. »

Cette matière assez ingrate, il s'agissait de l'enrichir, et de l'accommoder à la scène. Pour y réussir, Corneille a d'abord supprimé l'horreur d'une catastrophe barbare, et « n'a donné ni au père ni au fils aucun dessein parricide². » Plus soucieux de la beauté morale que de l'exactitude chronologique, il suppose, par un heureux anachronisme³, qu'Annibal vient de s'empoisonner, et que Nicomède est son disciple, son vengeur, l'héritier de sa haine, sinon de son génie. Il idéalise donc en ce héros toutes les vertus de ces grands cœurs et de ces indomptables caractères qui conçurent la pensée de revendiquer les droits des peuples conquis ou menacés, et d'opposer une digue à l'invasion de la tyrannie romaine. Va-t-il être victime d'une marâtre perfide, d'un père pusillanime et d'une nation jalouse de sa gloire naissante, ou tiendra-t-il tête à ces ennemis que brave son sang-froid, à ces périls que déjoue son adresse : tel est le problème qui s'agite dans ce drame où l'amour n'a plus qu'un rôle secondaire. Car, si le poète en fait un des ressorts de l'action, il se propose avant tout une étude

1. Livre XXXIV, ch. iv.

2. *Avertissement au lecteur.*

3. Il se trompe de trente-six ans, lorsqu'il rapproche les premières années de Nicomède du séjour d'Annibal en Bithynie. Prusias mourut en 148 av. J.-C., Annibal en 183.

de mœurs politiques, et nous montre à l'œuvre ces diplomates romains qui, tour à tour impérieux ou insinuant, savent intimider les faibles, enchaîner les forts, abattre les uns, caresser les autres, semer à propos les soupçons et les inimitiés, en un mot combiner la violence et la ruse jusqu'au jour où, sous le nom d'amis ou d'alliés, ils pourront parler et agir en maîtres.

En face de ces manèges, toutes nos sympathies vont aux vaincus. On dirait même qu'après avoir exalté Rome dans ses premières tragédies, Corneille se plaît à l'humilier dans celle-ci, ou du moins à nous la rendre odieuse; car nous sommes tous pour Nicomède contre Flaminius, et ses complices. On en jugera par le résumé rapide du complot qui se trame dans le palais de Prusias. Ce vassal du sénat voit se renouveler autour de lui les discordes qui désolèrent la vieillesse de son beau-père, Philippe de Macédoine. Mais, si les intérêts et les artifices sont les mêmes, si l'ambition a recours à la calomnie contre une renommée populaire qui excite les ombrages de Rome, l'agresseur n'est plus un frère habile à irriter les défiances de son père par de criminels mensonges; il s'agit d'une marâtre qui abuse de son influence toute puissante sur un vieillard imbécile. Aussi servilement soumis aux volontés de sa femme qu'aux ordres des proconsuls, Prusias est prêt à livrer son fils aîné à cette belle-mère qui veut le perdre, et son royaume à ces Romains auxquels il vient de vendre Annibal. Ace commis de la république s'oppose Nicomède qui, tout fier d'avoir conquis trois royaumes, accourt de son camp pour défendre ses droits et son amour ¹ contre des embûches domestiques où se cache la main de Rome. Précurseur de Mithridate, il est de ceux qui préfèrent une mort glorieuse à un trône avili.

A la noblesse de ses sentiments répond comme un écho Laodice, reine d'Arménie, dont le cœur lui est disputé par son frère Attale, l'otage que Flaminius ramène de Rome,

¹ Il aime Laodice, reine d'Arménie, que lui dispute Attale, le fils de sa mère. L'otage de Rome. Flaminius traversera ce projet d'un coup qui inquiète le Sénat.

pour le substituer au légitime héritier de la couronne. L'âme de cette conspiration est sa mère, Arsinoé, qui prétend régner bientôt sous le nom de son fils. De là naissent de noirs complots, où la politique et l'envie se liguent pour tendre des pièges à un ennemi loyal et intrépide qui sortira vainqueur de cette redoutable crise. Car, au moment où il allait succomber, s'éveille tout à coup la générosité d'Attale qui recule devant le crime maternel, refuse d'en profiter, et, devenu le digne frère de Nicomède, lui sauve la vie par son dévouement inattendu. L'honneur persécuté mais triomphant de toutes les épreuves, la magnanimité luttant contre la bassesse, la piété filiale s'alliant à l'amour de la patrie pour affranchir un roi et son peuple d'une commune servitude : voilà le spectacle offert par la vertu d'un héros qui désarme ses plus implacables adversaires, et finit par leur arracher le poignard des mains, la haine du cœur.

Études de mœurs politiques. — Que des critiques puissent s'élever contre cette conception trop austère où les acteurs représentent des idées et des principes plutôt que des sentiments et des passions, nous ne le contesterons pas. Cependant, ne disons point avec Voltaire qu'il n'y a rien de tragique dans la conduite de l'intrigue, ou que la grandeur manque à ses ressorts, et la vraisemblance à son dénouement. Sans doute il ne faut point chercher ici la terreur et la pitié : nous avouerons même que les moyens mis en jeu pour produire les péripéties sont parfois misérables comme les caractères de ceux qui les emploient. Mais, outre qu'ils conviennent à la situation et aux personnes, faut-il donc oublier que ces conflits, mesquins en apparence, recouvrent des intérêts considérables, puisqu'ils ne tendent à rien moins qu'à changer l'ordre de succession dans un État composé de quatre royaumes, et à réduire au silence la seule voix libre encore qui ose protester contre les outrages de la domination romaine? Non, le nœud du drame n'est point, comme l'affirme La Harpe, dans la question de savoir si le projet d'empoisonnement tournera contre Nicomède ou Arsinoé. Ce n'est

là qu'un incident accessoire dont les agents subalternes ne paraissent même pas sur la scène. Mais chacun de nous se demande avec perplexité quelle sera l'issue de ce duel inégal qui met Flaminius aux prises avec l'unique espoir des peuples opprimés, avec le champion vaillant dont la défaite entraînera l'asservissement de l'Asie. Aussi n'est-ce pas sans un transport d'enthousiasme que les spectateurs applaudissent le coup de théâtre qui satisfait tous leurs vœux, je veux dire ce miracle d'amitié fraternelle qui sauve Nicomède du péril extrême où sa fortune allait faire naufrage.

Les caractères. Nicomède. L'ironie tragique. Jactance. Estime des Romains qu'il hait. Le prince de Condé. — Le caractère de Nicomède est donc le principal soutien de la pièce. Ce n'est pas qu'il agisse : mais il parle, et c'en est assez pour que notre admiration soit acquise à son bon sens, à sa clairvoyance, à sa fermeté, à l'audace de sa franchise et de son courage. Ce qui le distingue éminemment, c'est l'impassibilité d'une âme toujours maîtresse d'elle-même, et incapable de plier, ou de trembler. Il fait exception à ce précepte d'Horace et de Boileau :

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez

Ce neveu de Persée se souvient qu'en ses veines il y a du sang d'Alexandre; et, loin de chercher à surprendre notre émotion par des plaintes, il se reprocherait plutôt ses larmes comme une déchéance. Il n'a pas même besoin d'un confident : car il n'a point de secret à cacher. Tout ce qu'il pense, ce barbare le dit en face à ses ennemis : au lieu de soupirer, il les défie; au lieu de gémir, il les condamne de son mépris calme et intrépide. Si l'ironie devient le trait dominant de sa physionomie, c'est que cette arme a toujours été la dernière ressource de l'indignation impuissante, et l'unique force de la faiblesse. N'a-t-on pas vu plus d'une fois des temps malheureux où le sourire de l'honnête homme était la seule voix laissée à la conscience publique? Le dédain fut alors la dignité de ceux qui ne savaient pas se résigner. Aussi comprend-on que Nico-

mède se réfugie dans cet asile. Il y retrouve son indépendance ; et les vérités qu'elle lui inspire ne perdent rien aux formes équivoques de la raillerie. Le fer qui se dérobe n'en est pas moins acéré : sa blessure invisible n'en va que plus sûrement au cœur. Nicomède a donc le droit de dire :

Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse ¹.

On pourrait même lui reprocher trop de témérité : car il est le moins diplomate des héros. On sent l'imprudence généreuse de la jeunesse dans les saillies de la colère qui gronde sous ses contraintes ; et, lorsqu'il s'aventure en d'orgueilleux défis qui ne sauraient passer de la parole aux actes, on est tenté parfois d'excuser Prusias s'écriant avec effroi :

Ah ! ne me brouillez pas avec la République !

Rencontre-t-il chez Laodice l'ambassadeur romain, il ne craint pas de lancer cette apostrophe :

Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés,
Madame ?

Son père donne-t-il audience à Flaminius, il ose protester en ces termes :

De quoi se mêle Rome, et d'où prend le Sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre Etat ?
Vivez, régniez, seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après ou Rome, ou la nature.

Si le proconsul s'irrite et menace, loin de s'intimider, il réplique avec une assurance qui frise la fanfaronnade :

Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains ;

Et, si Flaminius en est le capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène¹.

Il y a donc de l'Achille en ce prince : il croit vivre dans ces temps épiques où un héros combat à lui seul une armée tout entière. Mais ce défaut, qui d'ailleurs est de son âge, le rend plus théâtral, surtout devant un public français auquel ne déplairont jamais les attitudes chevaleresques.

Cette jactance est d'ailleurs tempérée par une nuance que Corneille associe très adroitement à ces boutades trop belliqueuses. Je veux parler de l'admiration secrète que Nicomède éprouve pour les ennemis qu'il déteste. Ce fut là un sentiment commun à tous les adversaires qui méritèrent de se mesurer avec Rome². Leur haine recouvrait une involontaire estime. Leur patriotisme était jaloux des vertus militaires et civiques dont ils enviaient la supériorité. Ce respect mêlé de crainte n'est-il pas visible dans cette réponse que fait Nicomède, lorsque Attale, déclarant sa tendresse à la reine d'Arménie, invoque le patronage de Rome en faveur de ses espérances :

Elle s'indigneroit de voir sa créature,
A l'éclat de son nom faire une telle injure,
Et vous dégraderoit peut-être dès demain
Du titre glorieux de citoyen Romain.
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine,
En le déshonorant par l'amour d'une reine ?
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois ?

1. Ce vers, Corneille l'avait exagéré, lorsqu'il laissa dire à Nicomède parlant d'Annibal :

On me croit son disciple, et je le tiens à gloire ;
Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit savoir qu'un jour il me fera raison
D'avoir réduit mon maître au recours du poison,
Et d'être par jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son père à triompher de Rome.

(Acte II, scène III.)

2. Nicomède est comme Annibal, dont il dit :

Il m'a surtout tenu à cœur en ce point
D'estimer beaucoup l'ennemi, et ne le regarder point.

Nous ne lui reprocherons pas non plus d'avoir méconnu d'abord le cœur d'Attale. Comment pourrait-il aimer le rival de son amour, le compétiteur de sa couronne, le fils de sa marâtre, le protégé de Rome ? Du reste, après le bienfait, il ne faillira point à la reconnaissance ; car il est de ceux qui payent toutes leurs dettes, et avec usure. Sa piété filiale n'est même pas entamée par les douleurs du patriote. Lorsque, salué par le peuple, il remet le pouvoir à son père, n'exprime-t-il pas avec un rare bonheur l'affection du fils et les vœux du politique :

Je viens, en bon sujet, vous rendre le repos
 Que d'autres intérêts troubloient mal à propos.
 Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :
 Du grand art de régner elle suit la maxime,
 Et son ambassadeur ne fait que son devoir,
 Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
 Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne :
 Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne.

Que de finesse dans ce dernier trait ! Quelle convenance d'accent ! Qui n'aimerait ce langage délicat sans fadeur, et viril sans raideur ? Aussi Nicomède fut-il un des favoris, je ne dis pas de la Cour, mais de la Ville, surtout aux environs de la Fronde, au lendemain du jour où le prince de Condé sortait de Vincennes. Oui, sans le savoir, Corneille avait subi l'influence d'un ciel orageux, et tout observateur attentif surprendra dans son héros comme un air de lointaine ressemblance qui rappelle le vainqueur de Rocroy.

Prusias. Les rois vassaux de Rome. — Se douterait-on que Nicomède est le fils d'un de ces rois avilis qui finissaient par ne plus sentir le poids de la servitude, tant le joug leur était habituel ? Prusias appartient à la famille de ces Eumène, de ces Attale, de ces Antiochus, qui, dociles au moindre signe d'un simple centurion, tombaient à genoux devant les faisceaux d'un consul¹. Ces sujets de Rome, il

1. Eumène venait plaider sa cause contre les Rhodiens devant le tribunal du Sénat. Conquérant de l'Égypte, Antiochus rentrait désarmé dans ses États : le cercle tracé par Popilius suffit à l'arrêter. Micipsa recommandait à ses fils de se croire seulement les administrateurs du royaume, et de regarder les Romains comme leurs maîtres.

les dépasse tous en humble soumission. A l'arrivée des députés de Rome, n'avait-il pas coutume de remplacer sa couronne par un bonnet d'affranchi? Aussi ne sommes-nous pas surpris qu'il subisse tous les genres d'esclavage, et que, souverain dégradé, il soit un mari de comédie. Il est en effet de la trempe de Chrysale, moins le bon sens, et d'Orgon, moins l'entêtement qui simule la volonté ; car il ne fait le brave qu'avec les faibles, et ses violences sont alors aussi odieuses que sa couardise devant les forts.

Flaminius : la diplomatie romaine. — Il n'y a pas moins de vérité dans Flaminius¹. Il représente cette politique cauteleuse par laquelle le Sénat divise ses ennemis, isole ses alliés, entrave leurs traités, traverse leurs conquêtes, marie les princes, humilie les superbes, et paralyse ceux qu'il n'ose attaquer de front. Ces pratiques se prêtent à de soudains revirements. C'est ainsi que Flaminius, après s'être donné comme le patron d'Attale, se met à protéger les intérêts de Nicomède, quand il le voit dépouillé par son père. Dès que Prusias se résout à faire périr un fils dont la gloire l'inquiète, le délégué de Rome s'y oppose avec arrogance :

Seigneur, quand ce dessein auroit quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis ?
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils.
Je dois m'en souvenir, quand son père l'oublie.
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie.

En revanche, il déguise par des euphémismes ce qu'il y a de trop cynique dans la doctrine de la force qui prime le droit. Ecoutez comment il légitime ou pallie devant Laodice la brutalité du fait accompli :

Comme simple Romain, souffrez que je vous dise
Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui,
C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui,

¹ C'est par méprise que Corneille a substitué à Titus, Quintus Flaminius, personnage député à la cour de Prusias pour y demander l'extradition d'Amibal, un Flaminius plus dramatique dans le dévouement à Trajan, et un héros personnel, à l'origine postérieure, n'ayant rien de commun avec l'autre.

Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte,
 Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte ;
 Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi,
 Quand il est honoré du nom de son ami ;
 Qu'Attale, avec ce titre, est plus roi, plus monarque,
 Que tous ceux dont le front ose en porter la marque.

Il est donc un interprète habile de ces roueries égoïstes qui achevaient par l'intimidation ou des caresses les entreprises commencées par les armes¹. Dans son langage, il y a des traits que ne renierait ni un Tacite, ni un Montesquieu.

Attale. Les otages de Rome. Conversion vraisemblable. — Sans avoir la même importance, Attale nous semble très vivant. En lui nous retrouvons ces fils de maisons régnantes élevés à Rome sous la surveillance du Sénat, et vi, tout imbus des mœurs romaines, étaient, sous prétexte de faveur, rendus à leur pays, pour préparer la conquête par un travail de dissolution dont ils devenaient les agents parfois involontaires. Ces princes accomplissaient une œuvre analogue à celle de ces colonies qui furent les instruments les plus actifs d'une propagande envahissante, dans les provinces convoitées ou récemment soumises. Un profond sentiment de l'histoire recommande donc le rôle d'Attale,

Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,
 Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains.

Nous ne blâmerons même pas Corneille d'avoir démenti ces promesses par la conversion qui change le caractère de ce prince, et fut taxée d'inconséquence. D'abord, la mobilité de l'humeur est un travers des enfants gâtés, surtout de ceux qui goûtèrent les douceurs d'une haute fortune. Or, élevé dans un palais, habitué aux mensonges de l'adulation, ébloui par des grandeurs qui ne lui ont rien coûté, flatté par les Romains comme par sa mère, le fils d'Arsinoé ne se connut pas encore lui-même, tant qu'il

1. Corneille l'a quelquefois trop sacrifié à Nicomède. Il y a telle scène où Flaminias est en posture vraiment fâcheuse, et ne conserve plus l'autorité de son rang.

tut sous le charme de ces espérances qui se croyaient infail-
libles. Il ignorait alors qu'il pût y avoir d'autres droits que
le caprice de sa passion. Il ne soupçonnait point encore les
instincts généreux de sa nature. Pour qu'ils se révèlent à
sa conscience et à nos regards, il faut qu'il sorte de tutelle,
et qu'une crise morale l'affranchisse enfin de cette minorité
prolongée. C'est ce qui advient, lorsqu'il se voit délaissé
par Flaminius qui, n'ayant plus à craindre Nicomède livré
comme otage, se refuse aux prétentions d'Attale, et lui
interdit, avec la main de Laodice, la couronne d'Arménie.
Aussitôt la lumière se fait dans son esprit, comme le prouve
l'énergique concision de ces vers :

A voir quelle froideur à tant d'amour succède,
Rome ne m'aime point, elle hait Nicomède ;
Et, lorsqu'à mes désirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

Dès lors, il cesse d'être dupe d'une amitié si précaire,
et ne songe désormais qu'à s'appartenir, ou même à se
réhabiliter¹. Rien de plus naturel que cette évolution. C'est
une passion nouvelle qui en chasse une autre. Pourquoi le
théâtre n'admettrait-il pas, au moins par exception, cette
inconstance que nous offre si souvent le spectacle de la
vie? Car les caractères sont rarement tout d'une pièce;
l'essentiel, c'est que des raisons psychologiques justifient
ces changements, et qu'ils ne soient pas trop brusques².
Si Corneille se trompe, ce serait plutôt lorsque, dans les
premiers actes, il rabaisse le personnage d'Attale plus
qu'il ne sied à la convenance du dénouement. Il y a là un
péril: car il est plus difficile de revenir du ridicule à l'es-
time que de la haine à l'amitié.

1. Il faut en dire :

Rome qui n'aime pas à voir un puissant roi
L'a craint dans Nicomède, et le craindroit en moi.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
Si je ne veux déplaire à notre souveraine.

2. Ils le paraissent trop chez Corneille, parce que ses caractères manquent de
nuances et de souplesse. Ils sont rudes, et absolus. Voilà pourquoi on s'étonne de
voir les métamorphoses de Félix, d'Emilie, et de Laodice.

Arsinoé. La marâtre. — Nous ne dirons rien de Laodice et d'Araspe, sinon que ces deux figures ont ici leur utilité. L'une aide à l'exposition, et motive le nœud de l'intrigue ; mais je goûte peu ses façons doucereuses, et ses rodomontades romanesques. L'autre a son expression personnelle. C'est le courtisan prêt à servir tout pouvoir qui s'élève, sauf à le trahir quand il tombe. Je le soupçonne d'être lié avec la reine par un accord secret qui ne s'avoue pas. On dirait un Pallas entre Agrippine et Claude. Mais admirons surtout avec quelle vigueur le poète a peint au vrai dans Arsinoé la sourde guerre de la marâtre contre les enfants d'un autre lit, et toutes les captations de sa haine spoliatrice. C'est l'histoire de beaucoup de foyers ; et, du palais à la chaumière, il n'y a ici que la distance des conditions ou des ambitions. On pourrait appeler Arsinoé une Béline couronnée. Sur des théâtres différents, toutes deux visent au même but, par les mêmes manœuvres. Nous pressentons Molière dans ce portrait qui a précédé de vingt-trois ans le *Malade imaginaire*.

Nicomède et Mithridate. — *Nicomède* rappelle plus directement encore *Mithridate* qui fut postérieur de vingt et un ans. Si Racine l'emporte par l'égalité d'un style toujours élégant et harmonieux ¹, s'il est incomparable dans la

1. Corneille a des fautes de diction ; il ne sait pas donner de l'attrait aux détails de médiocre importance. Il n'exprime parfaitement que les pensées grandes et fortes. Ses entretiens de pure galanterie sont entortilles, ou charges de lourdes périphases, et de métaphores emphatiques. Mais le sublime lui vient naturellement. Parmi les traits qui caractérisent sa manière, citons celui-ci :

PRUSIAS.

Je veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Être père et mari, dans cette conjoncture.

NICOMÈDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être ?

NICOMÈDE.

Roi.

(Acte IV, scène III.)

peinture de la passion, et ne doit qu'à lui-même la création de *Monime*, il se souvient du moins des fils de Prusias, lorsqu'il met en scène *Pharnace et Xipharès*. Quant à l'intérêt politique, il languit parfois dans une pièce dont l'amour est le principal ressort, et qui voulait plaire à un public plus soucieux d'être ému que d'être instruit. Les ennemis de Mithridate ne sont que des Romains de fantaisie. Malgré des beautés oratoires qui nous font illusion, le génie de l'histoire n'est pas là. Trop de rhétorique se mêle aux plus éloquents tirades : on y chercherait vainement l'intelligence profonde des causes qui expliquent la fortune de Rome, et les progrès continus de sa domination. Mithridate lui-même est assez proche parent de Porus, d'Acomat, ou de Pyrrhus¹. Corneille conserve donc tous ses avantages dans les rencontres où il s'agit de faire parler avec puissance la raison d'Etat. Par ce mérite, *Nicomède* est du même ordre que *Cinna*.

LES DERNIÈRES PIÈCES DE CORNEILLE

(1652-1674.)

Il n'y a pas eu déclin chez Corneille, mais erreur et méprise. — On a souvent considéré les dernières pièces de Corneille comme les fruits malingres d'une verve épuisée, et l'on s'est habitué à voir dans la période qu'on appelle sa décadence le brusque déclin d'un poète trahi subitement par son génie. N'ayant pas ici le loisir de réfuter ce préjugé par l'examen détaillé d'œuvres aujourd'hui trop oubliées, nous voudrions du moins démontrer que ces disgrâces d'une verte vieillesse furent des erreurs, mais non des défaillances, et qu'au lieu d'être un symptôme d'impuissance, elles procédèrent d'une force mal employée. Oui, si

¹ Romain n'est grand Romain que dans *Britannicus* et *Athalie*.

Corneille paraît inférieur à lui-même, la faute en est à des excès de doctrine, et à des méprises de conception, mais non à des langueurs ou à des éclipses d'intelligence. En d'autres termes, il s'égaré, mais ne tombe pas. Ses merveilleuses ressources se dépensent en artifices et en expédients, il perd de plus en plus le sentiment de la vraisemblance, il vise à l'incroyable ou au révoltant; mais, jusque dans ces aventures, se soutient encore la virilité de son style et de sa pensée. De magnifiques éclairs traversent ses idées fausses; et, quand il revient à la vérité, il ne cesse pas de retrouver tout son élan, toute sa vigueur, toute sa netteté¹.

Des germes de fanatisme dans ses chefs-d'œuvre. — Du reste, ses chefs-d'œuvre mêmes contenaient déjà comme en germe la menace d'un péril. En admirant Horace et Polyeucte, on peut en effet s'inquiéter parfois de l'air trop rigide que semble affecter leur vertu; il y entre par instant je ne sais quel entêtement d'esprits qu'on pourrait appeler étroits, si l'on ne craignait de manquer de respect à de nobles caractères. Dans certaines rencontres, on dirait des acteurs qui se composent un rôle, étudient leur attitude, et se drapent devant le public. On leur voudrait moins d'ostentation ou d'impassibilité. Ce travers, on le pardonne sans peine, quand il recouvre une énergie saine qui se met au service du devoir, et se dévoue à une grande cause. Mais le jour vint où cette puissance de volonté cessa d'obéir à une conscience éclairée par un idéal. Au lieu d'être le courage de la raison, elle ne fut guère que l'obstination d'une idée fixe, le transport de l'orgueil, et comme la fureur malade d'une monomanie qui étouffait tous les sentiments naturels. C'était déjà le tort d'Émilie : or elle fit école, et de son exemple procédèrent des furies qui n'eurent pas même la beauté pour excuse. Aussi la sympathie se refuse-t-elle à cette force déréglée qui n'est qu'une infirmité, dès qu'elle a perdu la lumière de la loi morale. Nous ne voyons là que du fanatisme; et, si le vulgaire se

1. Voltaire lui-même, malgré son esprit de dénigrement, reconnaît que dans ses dernières pièces il faut admirer encore « le style de *Rodogune*. »

laisse prendre encore à des apparences imposantes, les juges plus sévères n'éprouvent plus qu'une impression d'étonnement, ou même de stupeur.

Les tragédies surhumaines et inhumaines. — Voilà pourquoi ces pièces d'arrière-saison, en dépit de scènes souvent magistrales, nous paraissent je ne dis pas surhumaines, mais inhumaines. L'âme et le cœur ne se reconnaissent plus dans ce monde qui n'est pas celui des vivants. Le spectacle de cette grandeur morne nous accable, et nous oppresse. C'est ainsi qu'après avoir inauguré la tragédie psychologique, où le drame intérieur est tout, Corneille fut infidèle à lui-même, et finit par ne produire que des situations impossibles, ou des personnages abstraits, chez lesquels de détestables maximes ont aboli jusqu'aux plus simples instincts des vérités élémentaires.

Dans leurs paroles ou leurs actes, ils sont inspirés par une dialectique aveugle ou perverse. L'action où ils figurent devient une sorte de thèse paradoxale, qui n'intéresse que la curiosité. Comment donc serions-nous émus par ces raisonneurs à outrance qu'un syllogisme ou un dilemme pousse du bien au mal, et du mal au bien? Si encore ils se contentaient de remplacer la raison par la logique! mais ils nous révoltent par le pédantisme du crime, et la scolastique de l'assassinat¹.

Les sœurs d'Émilie. La raison d'État substituée à la passion. — C'est surtout dans les rôles de femmes que ce vice nous rebute. Car aux Chimènes et aux Paulines qui méritaient une respectueuse tendresse succèdent des héroïnes qui connaissent l'intrigue, l'ambition, la vengeance, la haine, mais ignorent l'amour. Toutes les vertus ou les faiblesses qui sont la gloire ou la grâce de leur sexe ont désormais disparu. Chez ces énergumènes, la politique a banni la réserve, la pudeur, la reconnaissance,

1. Dans ces odieux apophtegmes se reconnaît l'esprit d'une société toute imbuë des doctrines de Machiavel, et qui a pour politique Mazarin, pour moraliste La Rochefoucauld. Le grand Condé, la Grande Mademoiselle, Mlle de Longueville, le cardinal de Retz, et bien d'autres intriguants illustres manquent effrontément de principes. Le meurtre de Monaldeschi ne fut point puni par l'apanage d'Edris, comme il l'est aujourd'hui.

la piété domestique, les mouvements généreux, l'esprit de sacrifice, le culte de l'honneur¹. Ici, c'est Cléopâtre s'écriant :

Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir :
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir.

Là, c'est Domitie disant à son amant :

Non, je n'ai point une âme à se laisser charmer
Du ridicule honneur de savoir bien aimer.

Ailleurs, c'est Viriate déclarant au vieux Sertorius qu'elle a appris dans ses cheveux blancs le grand art de la guerre :

Car quiconque peut tout est aimable en tout temps.

Ou bien, c'est Aristie, l'épouse répudiée par Pompée, revendiquant ses droits avec la morgue d'une patricienne qui ne veut pas déroger à la noblesse d'un nom illustre :

J'aimois votre tendresse, et vos empressements ;
Mais je suis au-dessus de ces attachements ;
Et tout me sera doux, si ma trame coupée
Me rend à mes aïeux en femme de Pompée,
Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé.

Substituer ainsi la raison d'état ou les calculs de l'amour-propre à la peinture de la passion, n'était-ce pas tarir les sources mêmes du pathétique ? La faute du poète fut de croire que « l'amour est trop chargé de faiblesses » pour devenir la « dominante » dans une pièce héroïque. « J'aime, disait-il, qu'il y serve d'*ornement*, mais non pas de corps. » Cette théorie le mena tout droit à l'écueil de l'ennui. Car l'amour est la fadeur même, dès qu'il ne produit pas des effets tragiques, ou répugne au caractère des personnages ;

1. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les femmes du xvii^e siècle n'en voulurent point à Corneille. Au contraire, elles lui surent gré de ce mensonge qui leur attribuait des facultés viriles. Elles gardèrent une prédilection secrète pour le poète qui leur offrait un miroir trompeur, et les défigurait, sous prétexte de les transfigurer.

il n'est plus alors qu'un ridicule, qu'il convient de renvoyer à la comédie. Au théâtre, les passions ne trouvent leur excuse que dans leur excès : elles doivent donc être *dominantes*, quoi qu'en dise Corneille, sous peine d'exciter, non plus la terreur ou la pitié, mais le mépris.

Le machiavélisme de ses héros. — C'est pour n'avoir pas su traiter l'amour, tout en s'obstinant à le mettre partout, que Corneille a transformé ses personnages en héros de roman, gâté les plus heureux sujets, et refroidi des rôles où éclatent des beautés supérieures. Il est vrai que cette faute doit être en partie laissée à la charge des contemporains. Il cédait au même entraînement, lorsqu'il donnait tant d'importance à ce qu'on appelait alors l'*esprit de Cour*, et les *maximes de Cour*, c'est-à-dire à cet étalage de machiavélisme, où se complaisait la génération de la Fronde et l'élite de ses survivants. Cette complicité de l'opinion encouragea trop ces fanfarons de scélératesse qui, fiers de leurs noirceurs, paraphrasaient sur tous les tons la morale de Photin s'écriant avec cynisme :

Le droit des rois consiste à ne rien épargner ;
 La timide équité détruit l'art de régner :
 Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre ;
 Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre ;
 Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
 Et voler sans scrupule au crime qui le sert.

La tragédie de situations. — Quand le faux est dans les principes et les sentiments, il entre dans tout le tissu de l'action. Voilà pourquoi, délaissant la tragédie de caractères à laquelle il devait ses triomphes, Corneille lui préféra la tragédie de situations, celle où l'intrigue est un but, non un moyen. Comme s'il avait perdu le secret de ses premières créations, il ne visa plus à imiter la vie, mais à combiner des fictions si *embarrassées*¹ qu'il s'égarait lui-même dans leur labyrinthe. Le style ne tarda pas à se ressentir d'une contagion qui gagnait de proche en proche. Il glisse de l'éloquence dans l'emphase, du rai-

1. C'est le mot dont il se sert pour caractériser ses pièces *embarrassées*.

sonnement dans les subtilités d'école, et des hautes pensées dans l'abus des sentances. Inégal, dur, heurté, tendu, barbare, il ne se souvient que par exception de son sublime essor d'autrefois, et de sa candeur qui nous ravissait. Grâce au lointain de la perspective théâtrale, ces défauts peuvent échapper au spectateur; mais ils sautent aux yeux plus réfléchis des lecteurs, et impatientent les délicats, comme nous essaierons de le prouver par la revue rapide des pièces où le goût est en souffrance, même quand on y admire encore un acte, une scène, ou des traits brillants.

Théodore, 1645. — Tel est, par exemple, ce drame de *Théodore* qui voulut être le pendant de *Polyeucte*, et n'en fut que la parodie¹. Il fallait vraiment avoir la naïveté du génie pour ne pas soupçonner que nul artifice ne pouvait pallier l'horreur d'un sujet où une héroïne chrétienne, plutôt que d'épouser un honnête homme, s'expose à subir la brutalité de la populace et l'ignominie d'un martyr que nous ne pouvons pas même caractériser. C'est pourtant sur ce péril que roule toute une action où nul personnage n'appelle la sympathie; car les bons y sont trop simples et les méchants trop odieux, entr'autres un Valens, gouverneur d'Antioche, près duquel Félix serait un héros. Aussi lâche que perfide, il est le digne époux d'une affreuse mégère, de Marcelle, marâtre qui persécute son beau-fils Placide, pour empêcher son union avec Théodore vierge et martyr. Au dénouement, tout le monde meurt, sauf Valens: mais ce sang versé ne fait pas couler une larme².

Pertharite, 1652. — Elle n'est pas moins exorbitante la conception de *Pertharite*, qui parut au carnaval de 1652. On en jugera par le résumé que voici. Ce roi des Lombards a été détrôné par un de ses seigneurs. On le croit mort,

1. Un sujet analogue avait été traité en 1615 par le sieur d'Aves, sous ce titre: *la Tragédie de Saint-Agnès*. Les reliques de *Sainte Théodore* venaient d'être transférées de Rome à la chapelle des *Ursulines* de Caen.

2. Corneille se console de cette chute, en disant que la pièce réussit en province. Nous ne signalerons que trois situations dramatiques: (Acte III, scène III et V. Acte V, scène VI). Le récit de la mort de Marcelle est assez réussi. L'idée de cette tragédie fut empruntée aux *Gestes des Lombards*, par Paul Diaque.

et l'usurpateur Grimoald, amoureux de sa veuve Rodelinde, lui offre, si elle veut accepter sa main, de donner le trône à son fils. Mais elle s'y refuse: et, pour la contraindre, Grimoald menace de tuer ce fils, au lieu d'en faire un roi. Alors, elle lui déclare qu'il est libre d'accomplir ce meurtre, qu'elle-même elle l'y aidera, et qu'ensuite elle l'épousera, pour se venger plus sûrement de lui. Cependant, Pertharite ressuscite. Grimoald feint d'abord de ne pas le reconnaître; puis, cédant à un mouvement chevaleresque, il lui rend son royaume, et devient son beau-frère par un mariage avec Edwige, sœur du roi restauré.

Dans cette pièce *infortunée*¹, toutes les physionomies sont niaises, féroces, ou ridicules. Corneille est, cette fois encore, dupe d'un principe qu'il a rencontré dans Aristote, à savoir « que la tragédie peint les actions, et non les mœurs. » Voilà pourquoi il subordonne ici les caractères à l'intrigue, et se borne à combiner des ressorts pour produire des péripéties. Malgré les conséquences fâcheuses de ce système, l'échec aurait pu se changer en succès, si des passions sérieuses avaient soutenu la situation: car elle est fort dramatique; et les rôles de Rodelinde, d'Edwige, de Garibalde et de Grimoald ont des analogies frappantes avec ceux d'Andromaque, d'Hermione, d'Oreste et de Pyrrhus². Plus d'une tirade mériterait même d'être sauvée. Rodelinde n'est-elle pas éloquente, lorsque sa haine se déclare ainsi contre Grimoald³:

Je hais dans sa valeur l'effort qui le couronne;
 Je hais dans sa bonté les cœurs qu'elle lui donne;
 Je hais dans sa prudence un grand peuple charmé;
 Je hais dans sa justice un tyran trop aimé;
 Je hais ce grand secret d'assurer sa conquête,
 D'affacher fortement ma couronne à sa tête;
 Et le hais d'autant plus que je vois moins de jour
 A détruire un vainqueur qui règne avec amour⁴.

1. Ce mot est de Voltaire.

2. Le second acte contient en germe la situation d'Hermione demandant à Oreste qu'il l'aide à assassiner Pyrrhus qu'elle aime encore.

3. Grimoald est le duc de Benevent qui a dépouillé Pertharite du trône de Milan.

4. Acte I, scène II.

Mais de beaux vers ne réussirent point à fléchir le public, dont l'arrêt fut si sévère que, plus tard, Corneille n'osa pas rappeler son œuvre, pour montrer ce que lui devait, sans le dire, son rival, l'auteur d'*Andromaque*.

Œdipe, 1659. — Sous le coup de cette chute, il se tint éloigné du théâtre pendant six mortelles années, mais non sans espoir de retour. Aussi s'empessa-t-il de répondre aux avances de Fouquet, lorsque les libéralités de ce concussionnaire généreux l'invitèrent à marcher sur les traces de Sophocle, et à traiter le sujet d'*Œdipe*¹. Il était bien périlleux. Car le goût du temps n'admettait ni la simplicité de l'antique légende, ni l'horreur de son sinistre dénoûment. Corneille ne le comprit que trop; et, pour accommoder sa fable à un parterre parisien, il imagina ce qu'il appelle « l'heureux épisode des amours de Dircé et de Thésée². » L'événement ne démentit pas ses espérances : car la pièce réussit par ces galanteries mêmes qui corrompaient la pureté des sources antiques. Ainsi transformée, la tragédie tourne à la comédie. On croirait entendre Sosie, lorsque Thésée, persuadé que Jocaste est sa mère, vient lui apprendre par ce dialogue que son fils est retrouvé :

JOCASTE.

Vous le connaissez donc ?

THÉSÉE

A l'égal de moi-même.

JOCASTE.

De quand ?

THÉSÉE.

De ce moment.

JOCASTE.

Et vous l'aimez ?

THÉSÉE.

Je l'aime,

Jusqu'à mourir du coup dont il sera percé.

1. Il fut joué le vendredi, 24 janvier 1659.

2. Dircé est fille de Laïus et de Jocaste, sœur d'Œdipe, épouse de Thésée. Ce prince, malgré la peste, veut rester à Thèbes, près d'elle :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste.

Si le poète s'est mépris, l'écrivain du moins se recommande encore par des beautés de style où le maître a laissé sa marque, notamment dans ces vers sur le libre arbitre et la fatalité :

Quoi ! la nécessité des vertus et des vices
 D'un astre impéieux doit suivre les caprices !
 Et l'homme sur lui-même a si peu de crédit
 Qu'il devient scélérat, quand Delphes l'a prédit !
 L'âme est donc toute esclave ! une loi souveraine
 Vers le bien et le mal incessamment l'entraîne ;
 Et nous ne recevons ni crainte ni désir
 De cette liberté qui n'a rien à choisir !
 Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
 Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime,
 Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
 C'est la faute des Dieux, et non pas des mortels.
 De toute la vertu sur la terre épandue
 Tout le prix à ces Dieux, toute la gloire est due.
 Ils agissent en nous, quand nous pensons agir.
 Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir ;
 Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
 Que suivant que d'en haut leur bras la précipite.

La Toison d'Or, 1660. — Un an après, en 1660, la *Toison d'Or* nous montre Corneille revenant à ses héros d'autrefois, à Jason et Médée, mais relativement innocents, puisque Jason en est encore à sa première trahison, celle d'Hypsipyle, et que Médée songe seulement à se faire enlever. C'est là que se rencontre ce vers d'Hypsipyle disant à la magicienne, sa rivale :

Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

Indécise entre la tragédie et l'opéra, cette pièce dut en partie sa faveur aux machines de Torelli que le marquis de Sourdeac mit en jeu, pour fêter le mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse.

Sertorius, 1662. Sens historique. L'action. Les caractères. Préluces du Césarisme. — *Sertorius*, dont la première représentation est du 25 février 1662, put faire croire, comme par miracle, au rajeunissement du génie

Qui crayonna
L'âme du grand Pompée, et l'âme de Cinna.

C'est bien la même vigueur, mais la passion manque à ce drame dont la politique est le seul ressort. Corneille y met en regard deux hommes d'État, et de guerre, l'un représentant la liberté de Rome, ses vertus et sa grandeur, l'autre couvrant de l'éclat de sa gloire des ambitions qui frayaient la voie à César. Cette peinture, où revit un des spectacles les plus solennels de l'histoire, nous intéresse par des combinaisons savantes, et nous élève l'esprit par des idées généreuses ; mais elle n'émeut pas la sensibilité. Analysons brièvement ce sujet dont le héros est un vieux capitaine à qui deux femmes font la cour, l'une par dépit, et l'autre par orgueil.

Sylla, chef de la faction patricienne, a forcé Pompée de répudier sa femme Aristie beaucoup trop attachée à la faction plébéienne. Indignée contre le despote qui a donné cet ordre, et son mari qui l'a exécuté, elle va se réfugier au fond de l'Espagne, près de Sertorius, le dernier défenseur de la liberté ; puis, elle lui propose sa main pour relever le parti de Marius, et venger ses injures conjugales. Mais l'embarras de ce général est grand : car il a su plaire aussi à Viriate, reine de Lusitanie, qui sollicite l'honneur de l'avoir pour époux. Or, elle a plus de droits que tout autre, puisqu'elle soutient de toutes ses forces la cause du grand homme qui lutte contre la tyrannie romaine. Le voilà donc sollicité de deux côtés ; et cependant, il a des rides, des cheveux blancs, il est même borgne, s'il faut en croire Plutarque. Mais qu'importe l'outrage des ans ? N'est-il pas illustre dans les combats ? A ce titre seul, il séduit une Romaine, et une Espagnole plus fière encore que toutes les matrones de la République. Aristie et Viriate comptent ses victoires, et non ses années. Elles ne songent qu'à des représailles politiques : or, c'est une passion que Sertorius peut satisfaire. S'il était tenté de se méprendre, on l'avertirait du malentendu. Lorsqu'il témoigne quelque désir de posséder le cœur d'Aristie,

cette citoyenne austère ne répond-elle pas ainsi à ce tendre mouvement :

Laissons, seigneur, laissons pour les petites âmes
Ce commerce rampant de soupirs et de flammes ;
Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
La liberté que Rome est prête à voir finir.

Supérieure aux communes faiblesses, la reine Viriate n'est, elle aussi, amoureuse que d'indépendance ; et Sertorius ne saurait l'ignorer, quand elle lui fait cette déclaration :

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte ;
Il hait des passions l'impétueux tumulte ;
Et son feu que j'attache au soin de ma grandeur
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius le grand art de la guerre
Qui soutient un banni contre toute la terre.
J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la valeur en partage.
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge.

Thamire, qui lui sert de confidente, n'est pas moins altière que sa maîtresse ; et, au besoin, elle donnerait à Sertorius des leçons de grandeur d'âme. Ne dit-elle pas :

Seigneur, quand un Romain, quand un héros soupire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un soupir veut dire.

Cette concurrence de deux rivales finit par être pressante comme une sommation. Elles vont droit au fait, avec la franchise que voici :

Infin, me voulez-vous, ne me voulez-vous pas ?
.....
Êtes-vous trop pour moi, suis-je trop peu pour vous ?

On le voit, ces amours-là sont froids comme la raison d'Etat¹. Car, pour que la passion puisse nous émouvoir, il

1. Il n'y a de sérieux que l'amour de Perpenna. Il produit le dénouement, je veux dire le lâche assassinat dont Sertorius est victime. Encore est-ce la jalousie du pouvoir plutôt que l'autre qui le détermine.

faut que ses victimes souffrent ou meurent de ses combats et de ses blessures.

A défaut du pathétique, l'ensemble est remarquable par la nouveauté des caractères, l'importance des intérêts, et l'intuition du sens historique. Les sympathies de Viriate pour Sertorius ne sont que la haine de Rome. La reine de Lusitanie personnifie la fierté d'une nation qui, malgré la conquête de Scipion et les cruautés de Galba, ne renonce pas à s'affranchir, et cherche dans les discordes civiles l'occasion de sa revanche. L'Espagne comprend qu'elle ne peut se sauver toute seule, comme l'avouent ces vers :

Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome :
Il faut, pour la braver, qu'elle nous prête un homme,
Et que son propre sang, en faveur de ces lieux,
Balance les destins, et partage les Dieux.

Voilà pourquoi Sertorius proscrit trouve dans la péninsule la même faveur qu'autrefois la famille des Barca, Hamilcar et Hasdrubal, éloignés de Carthage par la jalousie des Hannon. Ainsi conçu, le rôle de Viriate ne manque pas d'originalité. Nous aimons du moins en elle un mélange d'ironie et de coquetterie que relèvent ces nobles accents :

Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non ?
Quand j'aurai de ses maux effacé l'infamie,
J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie !
Je vous verrai consul m'en apporter les lois,
Et m'abaisser vous-même au rang des autres rois !
Si vous m'aimez, seigneur, nos mers et nos montagnes
Doivent borner vos vœux ainsi que nos Espagnes :
Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchissons le Tage, et laissons faire au Tibre.

Aristie¹ peut aussi être regardée comme l'interprète de cette démocratie qui, éprise de Pompée, et répudiée par lui, veut restaurer la République par le patriciat. C'est le sentiment que traduisent avec force ces avances intéressées :

1. L'histoire l'appelle Antistie.

Unissons ma vengeance à votre politique ,
Pour sauver des abois toute la République.

Elle figure donc cette classe moyenne qui ne transige pas avec un maître, quel qu'il soit.

Dans le troisième acte, le caractère de Pompée est traité avec convenance. Si la nécessité l'a réduit à passer au camp de Sylla¹, il réserve son indépendance pour l'avenir, et tente ainsi son apologie :

Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité.

Le plus juste parti, difficile à connoître
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître.

Il a cette mélancolie des citoyens honnêtes, mais indécis et timides, qui, dans ces crises où s'éclipse la lumière du droit, ne savent plus ce qu'impose le devoir, et légitiment parfois leurs faiblesses par l'apparence du bien public. Il l'avoue, quand il dit :

Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté!
Et c'est ce qui me force à garder une place
Qu'usurperoient sans moi l'injustice et l'audace.

Dans la réponse de Sertorius, Corneille se montre historien aussi profond que Montesquieu dans le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. Il fait ressortir l'inconséquence du dictateur qui donne l'exemple de la tyrannie², sous prétexte de restaurer l'ordre par le Sénat, et d'assurer ainsi la liberté:

Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,
Que votre âme en secret lui donne tous ses vœux ;
Mais, si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,

1 Je lui prête mon bras, sans engager mon âme.

2. Non craignons votre exemple, et doutons si dans Rome
Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un honneur.

Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
 Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourrez l'être.
 La main qui les opprime, et que vous soutenez ;
 Les accoutume au joug que vous leur destinez ;
 Et, doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
 Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.

A ces soupçons ou à ces craintes Pompée riposte avec autant d'esprit que de vérité par cet argument personnel :

Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme ?
 N'y commandez-vous pas, comme Sylla dans Rome ?
 Du nom de dictateur, du nom de général,
 Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal ?

La conclusion de cet entretien, c'est que la République n'a plus d'avenir. Ses amis lui sont aussi redoutables que ses ennemis. Tous les partis travaillent également à sa ruine, les uns par ambition, et le sachant, les autres sans le vouloir, et par les mesures mêmes qui croient sauver un régime perdu. En relevant l'impuissante autorité du Sénat, en écrasant la démocratie, et foulant les provinces, Sylla va droit au même but que Marius convoitant le pouvoir au nom du peuple, et ayant l'audace de l'usurper, mais sans avoir ni les talents qui le méritent, ni l'habileté qui le consolide. Sertorius lui-même, sous apparence de sauvegarder l'ordre légal, est le premier à mépriser les lois, et prépare ainsi l'avènement de l'Empire.

A elle seule, cette conférence de Sertorius et de Pompée suffirait à expliquer des applaudissements qui étouffèrent les clameurs de l'envie. Corneille se retrouvait tout entier dans les beaux vers que voici :

Si je commande ici, le Sénat me l'ordonne.
 Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
 Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun ;
 Je leur fais bonne guerre, et n'en proscriis pas un.
 C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême ;
 Et, si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

Détachons encore quelques traits de cette vigoureuse tirade :

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles
 Que ses proscriptions combient de funérailles ;
 Ces murs dont le destin fut autrefois si beau
 N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau.
 Mais, pour revivre ailleurs dans sa première force,
 Avec les faux Romains elle a fait plein divorce ;
 Et, comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
 Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis¹.

En résumé, bien qu'il y ait des langueurs dans le quatrième acte où Sertorius n'est plus qu'un berger qui soupire, un air de grandeur protège jusqu'à la scène périlleuse où une femme répudiée menace son mari, s'il ne la reprend, d'en épouser un autre. Après tout, les héroïnes de la Fronde pouvaient offrir des modèles pour Aristie ou Viriate. Aussi n'est-il pas étonnant que l'une et l'autre aient su plaire aux contemporaines d'Anne d'Autriche, comme Sertorius et Pompée à des spectateurs parmi lesquels on distinguait Turenne et Condé².

Sophonisbe, 1663. Le duel de Rome et de Carthage. — Cette sève d'automne qui faisait reverdir le vieux chêne devait à peine ranimer encore quelques rameaux, lorsqu'en 1663 parut *Sophonisbe*, cette œuvre où l'on ne peut que chercher pieusement les derniers signes d'une force qui se retire, et d'un feu qui s'éteint³. On sait que Sophonisbe,

1. Acte III, scène 1.

2. A une représentation de *Sertorius*, Turenne s'écria, dit-on, plus d'une fois : « Où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre ? »

3. La première tragédie dont *Sophonisbe* fut l'héroïne est de Jean-Georges Trissino, qui la fit jouer à Vicence, vers 1514, aux frais du Sénat de cette ville. Son grand succès provoqua de nombreuses imitations. Nous signalerons *Mellin de Saint-Gobais* (1559), *Claude Mermel*, notaire ducal de Saint-Rambert (1583), *Antoine de Montchrestien*, qui, en 1596, paraphrasa l'œuvre italienne sous ce titre *la Carthaginoise ou la Liberte*, *Nicolas de Montreuil* (1601). La plus célèbre de ces tentatives fut celle de *Maurat* qui transforma ses personnages en héros de Roman. Dans cette tragédie qui date de 1629, et dont le style unit la noblesse à une basse familiarité, quelques scènes se détachent avec relief d'une action qui ne manque pas d'intérêt. Corneille déclare certains endroits inimitables, entre autres « le dialogue de Scipion avec Massinisse, et le désespoir de ce prince. » Maurat prit une part très vive à la cabale de *Col*. Après une réconciliation, ses colères se révélèrent, au lendemain de la nouvelle *Scipion*.

femme de Syphax, roi de Numidie, trahit son époux vaincu, pour se donner à Massinissa, l'allié de Rome. Mais Scipion ne put consentir à voir sur le trône de Numidie une fille d'Hasdrubal, toute dévouée à Carthage, et qui pouvait gagner à sa cause un puissant auxiliaire. Aussi ordonna-t-il au Numide de renoncer à son amour. Le Barbare obéit; mais, pour que Sophonisbe n'appartînt à personne, il lui envoya du poison; et cette mort lui fut si douloureuse que, pendant plusieurs jours, il remplit le camp romain de ses sanglots et de ses gémissements. Tel est le drame que Corneille emprunte au récit de Tite-Live.

Dans sa préface, il déclare que, « pour respecter la gloire » de Mairet, son devancier, et « pour ménager la sienne », il s'est étudié, par une scrupuleuse exactitude, à « s'écarter de sa route. » Or, cette route étant celle de la passion, il en résulte que, parmi des événements et des personnages dénués de vraie grandeur, nous ne pouvons nous intéresser ni à Scipion et Lélius qui ne jouent qu'un rôle secondaire, ni à Massinissa dont la bassesse nous révolte, ni à Syphax dans lequel on méprise un mari de comédie, ni même à Sophonisbe que possède uniquement l'ambition de régner et la crainte d'orner un triomphe au Capitole.

Si nous jugeons vraiment trop puniques les procédés de cette Carthaginoise qui, femme de Syphax le matin, épouse Massinissa à midi, et, le soir, offre de nouveau son cœur à son premier mari, reconnaissons pourtant qu'à la veille de Zama elle personnifie énergiquement l'âme de Carthage, et le patriotisme de la famille Barcine. C'est que le duel des deux cités rivales est le fond même de cette tragédie où l'amour se subordonne aux maximes d'État.

Le genre une fois admis, on ne refusera pas l'éloge à cette protestation d'Eryxe, reine de Gétulie, que Massinissa vient de sacrifier à Sophonisbe. Elle voit clair dans la politique romaine, quand elle dit :

Il est beau de trancher du roi comme vous faites ;

Mais n'a-t-on aucun lieu de douter si vous l'êtes ?

Et n'est-ce point, seigneur, vous y prendre un peu mal

Que d'en faire l'épreuve en gendre d'Hasdrubal ?
 Je sais que les Romains vous rendront la couronne ;
 Vous en avez parole, et leur parole est bonne.
 Ils vous nommeront roi ; mais vous devez savoir
 Qu'ils sont plus libéraux du nom que du pouvoir.

L'auteur d'*Horace* et de *Cinna* ne faiblissait pas non plus, lorsqu'il exprimait ainsi la plainte des rois offensés dans leurs intérêts et leur dignité :

Vous allez hautement montrer notre foiblesse,
 Dévoiler notre honte, et faire voir à tous
 Quels fantômes d'État on fait régner en nous.
 Oui, vous allez forcer nos peuples de connoître
 Qu'ils n'ont que le Sénat pour véritable maître,
 Et que ceux qu'avec pompe ils ont vu couronner
 En reçoivent les lois qu'ils semblent leur donner.

J'aime aussi l'âpreté vindicative du vieux Syphax dénonçant à Lélius le danger de laisser Massinissa sous l'empire de l'épouse qui vient de le trahir :

Sophonisbe par là devint ma souveraine,
 Regla mes amitiés, disposa de ma haine,
 M'anima de sa rage, et versa dans mon sein
 De toutes ses fureurs l'implacable dessein.
 C'étoit une Aleçon que déchaînoit Carthage
 Elle avoit tout mon cœur, Carthage tout le sien ;
 Hors de ses intérêts, elle n'écoutoit rien.

Dans ces traits se condense tout un caractère. Voilà bien l'héroïne qui, en expirant, résume sa vie par ce dernier mot :

Et, n'étant plus qu'à moi, je meurs toute à Carthage.

Aussi, ne lui reprochons plus d'avoir abandonné Syphax. Elle lui serait restée fidèle, s'il avait voulu s'ensevelir avec elle sous les ruines de sa capitale.

Othon, 1661. L'agonie de l'Empire. — Si le style suffisait à faire vivre une tragédie, *Othon* garderait encore toute sa valeur¹ ; car il y a là des vers qui ne sentent pas

1. Cette pièce parut en 1661, le 21 Mars, à Fontainebleau. En 1652, Girardelli avait fait représenter un *Othon*.

le déclin. Mais il était malaisé de rendre théâtrale l'intrigue ourdie pour donner un successeur à Galba. Dans cette étude il y a du moins le sérieux de l'histoire, et Corneille nous peint sous des couleurs saisissantes l'agonie de l'Empire. Après la mort de Néron, Tacite écrit : « Un grand secret venait d'être révélé : on sut que le prince pouvait être élu ailleurs que dans Rome ¹. » Ce mot signifie que les légions commencèrent à usurper le droit de faire des empereurs. C'était l'anarchie ; et le sénat ne la vit pas sans une joie profonde : car il espérait que le besoin de rétablir l'ordre lui rendrait le pouvoir dont il se trouvait dépouillé. Quelques-uns rêvaient une restauration républicaine, et le règne de Galba parut même en être le prélude, comme le prouvent et l'adoption de Calpurnius Pison issu d'une des plus anciennes familles du patriciat, et certains traits du discours prononcé par le prince en cette occasion ². Mais ce ne fut là qu'une illusion, qu'une chimère. La crise se caractérisa bientôt par la rivalité militaire des prétoriens et des légions, c'est-à-dire des cohortes urbaines, et des armées provinciales dont la jalousie longtemps contenue éclate enfin par la prétention d'imposer un maître à l'empire. Tels sont les intérêts dont Corneille se fait ici l'interprète éclairé.

Bien que la mort de Galba forme le nœud de la pièce, ce personnage n'y figure pas au premier plan : il devait en être ainsi du prince que les *Histoires* nous représentent plutôt exempt de vices que doué de vertus. Gouverné par

1. Evulgato imperii arcano, posse principem alibi quàm Romæ fieri. (*Hist.* I, iv.)

2. Corneille l'a compris, quand il dit :

Jule et le grand Auguste ont choisi dans leur sang,
 Ou dans leur alliance, à qui laisser ce rang.
 Moi, sans considérer aucun nœud domestique,
 J'ai fait ce choix comme eux, mais dans la République.
 Je l'ai fait de Pison : c'est le sang de Crassus,
 C'est celui de Pompée.... Il en a les vertus.

* Qui, Pison est bien le candidat du parti des honnêtes gens, de ces aristocrates qui, dans leur retraite, parlaient sans cesse des vertus imaginaires de l'ancien temps, et se figuraient innocemment qu'on peut gouverner les hommes avec des vertus.

des favoris aussi lâches que pervers, devenu la proie des Vinius, des Lacon et des Martian¹, il nous apparaît au vrai dans cette esquisse :

On n'approchoit de lui que sous leur bon plaisir ;
 J'eus donc, pour m'y produire, un des trois à choisir.
 Je les voyois tous trois se hâter sous un maître
 Qui, chargé d'un long âge, a peu de temps à fêtrer ;
 Et tous trois, à l'envi, s'empresser ardemment
 A qui dévoreroit ce règne d'un moment.

Quant à Othon, nous voyons en lui le conspirateur ambitieux dont la perfidie se dérobe sous les grandes manières et les formes polies du courtisan. On le reconnaît à cette prudence qui paraît timide et joue la peur, afin de convoiter davantage². Enfin, Corneille ne fait pas un tableau moins fidèle des intrigues ourdies par ces affranchis auxquels la faiblesse d'un vieillard laissa toute la réalité du pouvoir. Leur type est ici l'ancien esclave Icélus qui, sous le nom de Martian, exerce la toute-puissance, parce qu'il a l'oreille du maître :

Vinius est consul, et Lacon est préfet ;
 Je ne suis l'un ni l'autre, et suis plus en effet ;
 Et de ces consulats et de ces préfectures
 Je puis, quand il me plaît, faire des créatures.
 Galba m'écoute enfin, et c'est être aujourd'hui,
 Quoique sans ces grands noms, le premier après lui.

À cette intelligence des caractères, des événements, et des causes qui les produisent, s'ajoute la concision d'une éloquence ardente qu'envierait Tacite. Mais la scène n'est pas une tribune, et de beaux discours n'y suffisent point.

Agésilas, 1666. — Il nous reste *Hélas!* à parler d'*Agésilas* : mais qu'on se rassure : nous n'en dirons qu'un mot. Dans sa préface de *Sophonisbe*, Corneille écrivait : « J'aime mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop héroïnes que de m'entendre louer d'avoir efféminé mes

1. « Vinius et Lacon, l'un le plus méchant, l'autre le plus lâche des hommes, détruisaient ce faible vieillard, chargé de la haine qu'inspirent les torts, et du mépris qu'excite l'inertie. » (*Hist.* I. VI.)

2. *Fingebat et metum, quo magis concupisceret.* (*Hist.* I. XVI.)

héros, par une docte et sublime complaisance au goût des délicats qui veulent de l'amour partout. » Lancé contre la *Stratonice* et l'*Astrate* de Quinault, ce trait ricocha bientôt contre l'*Alexandre* de Racine, mais non sans un choc en retour. Car, sept mois après, en 1666, *Agésilas* fit de manifestes avances au parti des « Doucereux ». Rien de plus doux en effet que cette pastorale dont les héros rivalisent avec l'*Artamène* et l'*Horatius Coclès* de Mlle de Scudéry. C'est un long soupir de tendresse aboutissant à un triple mariage. Aussi, ne pouvons-nous trouver injuste l'interjection que Boileau a désormais rendue inséparable du nom d'*Agésilas*.

Attila, 1667. — Nous n'en dirons pas autant du *Holà* qui accompagne *Attila*; car il est trop rigoureux. En effet, si l'on pouvait supprimer de cette œuvre des détails choquants¹, et des amours ridicules, elle mériterait plus qu'un souvenir, ne fût-ce que par le vif sentiment de l'époque où elle nous transporte. Corneille y fait revivre ce sombre héros qui se précipita comme un ouragan du fond de la Grande Tartarie, ce vrai barbare qui, voulant tout envahir pour tout détruire, personnifia le ravage sans rançon, le massacre sans pitié, le despotisme sans frein². Plus d'une scène ne languit pas si on la compare au rapport de Priscus, à la chronique de Jornandès, et à l'épopée de Niebelungen.

Il y a par exemple d'admirables vers dans la conférence du roi des Huns délibérant avec Ardaric et Valamir³ sur le parti qu'il doit prendre entre la France qui s'élève et Rome qui tombe. Écoutez ces paroles de Valamir :

Un grand destin commence, un grand destin s'achève :
L'Empire est près de choir, et la France s'élève.

1. Par exemple, la puérole et plate description du saignement de nez d'Attila.

2. Les Goths, les Vandales, les Burgondes, les Suèves, les Hérules, les Lombards et les Francs n'envahirent que pour s'établir sur le sol dont ils devinrent les défenseurs. Mais les Huns et leur chef avaient horreur de la vie sédentaire.

3. Ardaric commande aux Gépides, et Valamir aux Ostrogoths. L'un aime Honorie, sœur de Valentinien, et conseille au roi des Huns d'épouser Ildione, sœur de Mérovée. L'autre aime Ildione, et l'engage à épouser Honorie. Quant aux deux héroïnes, elles détestent Attila, mais veulent l'épouser, l'une par ambition, l'autre pour venger le monde par un assassinat. C'est Ildione qui dit :

Il est beau que ma main venge tout l'univers.

L'une peut avec elle affermir son appui,
 Et l'autre en trébuchant l'ensevelir sous lui.
 Vos devins vous l'ont dit : N'y mettez point d'obstacles,
 Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles.
 Soutenir un État chancelant et brisé,
 C'est chercher par sa chute à se voir écrasé.

La réplique d'Ardaric n'est pas moins vigoureuse :

Pendant, regardez ce qu'est encor l'empire ;
 Il chancelle, et se brise, et chacun le déchire :
 De ses entrailles même il produit des tyrans ;
 Mais il peut encor plus que tous ses conquérants.

Valamir ne demeure pas sans réponse : car il riposte ainsi :

L'empire est quelque chose, et l'empereur n'est rien.
 Ses deux fils n'ont rempli les trônes des deux Romes
 Que d'idoles pompeux, que d'ombres au lieu d'hommes.

Cette plaidoirie contradictoire est nourrie de réflexions profondes, de raisons ingénieuses ou solides, de vues décisives sur les personnages ou les intérêts qui sont alors aux prises. Tour à tour solennel ou familier, toujours serré, nerveux et original, le style s'approprie habilement aux caractères¹. C'est ainsi qu'Attila associe l'ambition et la férocité au génie inflexible et délié du Tartare qui fut l'effroi du monde. Si dans le troisième acte il s'oublie un instant, et devient un amoureux vulgaire, son attitude est grandiose dans tous les autres, et surtout au dénouement, où son rôle providentiel s'affirme en ces magnifiques images :

Ce Dieu dont vous parlez, de temps en temps sévère,
 Ne s'arme pas toujours de toute sa colère :

1. C'est là que se rencontrent ces beaux vers sur Mérovec :

Il montre un cœur si haut sous un front délicat
 Que dans son premier lustre il est déjà soldat ;
 Le corps attend les ans : mais l'âme est toute prête.

Ce trait n'est-il pas supérieur à celui du Cid :

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
 Le vieillard n'attend pas le nombre des années.

Mais, quand à sa fureur il livre l'univers,
 Il a pour chaque temps des déluges divers.
 Jadis, de toutes parts faisant déborder l'onde,
 Sous un déluge d'eaux il abîma le monde.
 Sa main tient en réserve un déluge de feux
 Pour les derniers moments de nos derniers neveux ;
 Et mon bras, dont il fait aujourd'hui son tonnerre,
 D'un déluge de sang couvre toute la terre¹.

Voilà des beautés solides comme l'airain, et contre lesquelles s'éprouve l'épigramme de Boileau.

Tite et Bérénice, 1670. — Cette infatigable puissance d'invention ne fut point découragée par la rivalité victorieuse de Racine, comme l'atteste encore l'imprudencence de *Tite et Bérénice*. On sait en effet qu'Henriette d'Angleterre se fit un jeu cruel d'engager, à son insu, le vieil athlète dans un tournoi trop inégal, où il allait lutter, malgré les fatigues de l'âge, contre les grâces de la jeunesse, et la pleine maturité du génie. Ce qui manque le plus à cette *comédie héroïque*, d'ailleurs spirituellement conçue, c'est la passion. Gêné par l'histoire qui d'ordinaire n'est pas sentimentale, et jugeant la matière trop ingrate pour une action dramatique, Corneille supposa que les vœux de Rome et du Sénat invitaient Titus à épouser Domitie, fille de Corbulon. Or, cette patricienne aime Domitian, frère de Titus ; mais, étant fort avisée, elle n'hésitera pas à l'abandonner pour devenir impératrice. C'est ce qu'elle dit très haut, sans le moindre embarras, à celui-là même qu'elle va sacrifier :

Je ne veux point, seigneur, vous le dissimuler ;
 Mon cœur va tout à vous, quand je le laisse aller ;
 Mais, sans dissimuler, j'ose aussi vous le dire,
 Ce n'est pas mon dessein qu'il m'en coûte l'Empire ;
 Et je n'ai point une âme à se laisser charmer
Du ridicule honneur de savoir bien aimer.
 La passion du trône est seule toujours belle,
 Seule à qui l'âme doit une ardeur immortelle.

Voilà un congé nettement signifié. Mais Domitius ne

l'accepte point ; et, pour que Titus cesse de lui disputer la main de Domitie, il révèle à son frère qu'elle lui a promis sa foi. C'est alors que, devant les deux prétendants, a lieu cette étrange scène d'explication où la jeune fille déclare de nouveau qu'elle préfère Domitian à Titus, mais non à l'Empire. Il y a là de quoi effrayer celui qui est l'objet de son choix. Aussi cherche-t-elle à se rassurer par la théorie que voici :

Le cœur se rend bientôt quand l'âme est satisfaite.
 Nous le défendons mal de qui remplit nos vœux.
 Un moment dans le trône éteint tous autres feux ;
 Et donner tout ce cœur, souvent, ce n'est que faire
 D'un trésor invisible un don imaginaire.
 A l'amour vraiment noble il suffit du dehors ;
 Il veut bien du dedans ignorer les ressorts.

Certes, les Chimène et les Pauline ne se seraient pas reconnues dans cette métaphysique intéressée : elle ne rappelait que les maximes égoïstes de La Rochefoucauld, celle-ci par exemple : « Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour. » Corneille ne la traduisait-il pas en ces vers :

L'amour-propre est la source en nous de tous les autres ;
 C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres.
 Lui seul allume, éteint, ou change nos desirs.
 Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs.

Ces traits nous prouvent à quel point se fourvoyait un génie aussi candide dans le ridicule que dans le sublime.

Pourtant, soyons justes, et reconnaissons que le dénouement est supérieur à celui de Racine par la noblesse avec laquelle Bérénice, malgré l'assentiment du Sénat qui consent à son mariage, met la gloire de son amant au-dessus des ambitions de son cœur, et quitte volontairement la ville où elle pouvait régner avec le maître du monde :

Grâces au juste ciel, ma gloire en sûreté
 N'a plus à redouter aucune indignité,
 J'éprouve du Sénat l'amour de la justice,
 Et n'ai qu'à le vouloir pour être impératrice.
 Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix.

Sauvons-lui, vous et moi, la gloire de ses lois.
 Rendons-lui, vous et moi, cette reconnaissance
 D'en avoir, pour vous plaire, affaibli la puissance,
 De l'avoir immolée à vos plus doux souhaits !
 On vous aime : faisons qu'on vous aime à jamais...
 C'est à force d'amour que je m'arrache au vôtre ;
 Et je serois à vous, si j'aimois comme une autre ¹.

Psyché, 1671. — Bien que la voix parût un peu rauque dans *Tite et Bérénice*, le cœur de Corneille restait jeune encore, témoin *Psyché* composée avec la collaboration de Molière². Cet opéra-ballet nous enchante encore par une grâce qui étonne chez un vieillard de soixante-quatre ans. On en jugera par ce couplet de Psyché disant à l'Amour :

Vous soupirez, seigneur, ainsi que je soupire ;
 Vos sens, comme les miens, paroissent interdits.
 C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire.
 Et cependant, c'est moi qui vous le dis³.

Quelle fraîcheur aussi dans cet autre passage :

PSYCHÉ.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux ?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature ;
 Les rayons du soleil vous baisent trop souvent ;
 Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent ;
 Dès qu'il les flatte, j'en murmure :
 L'air même que vous respirez
 Avec trop de plaisir passe par votre bouche ;
 Votre habit de trop près vous touche ;
 Et, sitôt que vous soupirez,
 Je ne sais quoi qui m'effarouche
 Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés ⁴.

C'est comme un dernier rayon de soleil qui effleure les glaces de l'âge.

1. Acte V, scène v. Domitie épouse Domitian. Titus déclare qu'il ne se mariera jamais, et laissera le trône à son frère.

2. Molière fit le 1^{er} acte, la 1^{re} scène du second et du troisième acte.

3. Acte III, scène III.

4. Acte III, scène III.

Pulchérie, 1672. — Mais il ne pénètre plus dans ces limbes du Bas-Empire où Corneille descendit pour aller y chercher *Pulchérie*. Quel parti pouvait-il tirer du mariage de cette impératrice vestale, qui finit par épouser un vieux soldat, sans mettre à son choix d'autre condition que le respect de ses vœux, et de son autorité souveraine? Quand s'accomplit cette union bizarre, on croit entendre Corneille lui-même dire avec tristesse par la bouche de Martian :

J'aimois quand j'étois jeune, et ne déplaisois guère ;
 Quelquefois de soi-même on cherchoit à me plaire.
 Mais, hélas ! j'étois jeune, et ce temps est passé.
 Le souvenir en tue, et l'on ne l'envisage
 Qu'avec, s'il faut le dire, une espèce de rage.
 On le repousse, on fait cent projets superflus ;
 Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus,
 Et ce feu que de honte on s'obstine à contraindre
 Redouble par l'effort qu'on se fait pour l'éteindre.

Suréna, 1674. — On sent que la fin approche avec *Suréna*, qui fut comme le dernier cri tragique d'un génie expirant¹.

Une idée dramatique, et deux caractères bien tracés, ceux de *Suréna* et d'*Eurydice*, tels sont les seuls mérites de ce poème, dont l'action, trop languissante, trahit les défai-
 llances de l'âge. On regrette que le péril de *Suréna* provienne du refus d'épouser la fille d'*Orode*. Il eût été plus habile de grandir le héros, et avec lui les craintes de son ennemi, jusqu'à rendre un meurtre inévitable. Ce crime gratuit, et dont l'exécution nous paraît accidentelle, n'est pas assez préparé ni redouté pour nous émouvoir. L'amour d'*Eurydice* nous semble aussi trop contenu pour expliquer suffisamment la mort soudaine dont la crise éclate au moment où la sœur de *Suréna*, s'étonnant de ne pas voir couler les larmes d'une amante, l'accuse d'insensibilité. A ce soupçon *Eurydice* fait cette réponse éloquente :

1. D'un titre de dignité dont usaient les Parthes, du *Suréna*, il fit un nom de héros. Sur la foi de *Plutarque* et d'*Appien*, il représente ici l'ingratitude d'un souverain égaré, importuné par les services et la grandeur d'un sujet, le sacrifie à ses terreurs. C'est l'histoire du *duc de Combe*, dont : *On n'oserait*.

Non ; je ne pleure pas, Madame ; mais je meurs.

Cet accent est du pur Corneille. Elle a grand air aussi la mélancolie de Suréna disant à Eurydice qui l'invite à prendre une autre épouse, pour faire revivre la race de ses aïeux :

Que tout meure avec moi, madame : que m'importe
 Qui foule après ma mort la terre qui me porte ?
 Sentiront-ils percer, par un éclat nouveau,
 Ces illustres aïeux, la nuit de leur tombeau ?
 Respireront-ils l'air où les feront revivre
 Ces neveux qui peut-être auront peine à les suivre,
 Peut-être ne feront que les déshonorer,
 Et n'en auront le sang que pour dégénérer ?
 Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire,
 Cette sorte de vie est bien imaginaire ;
 Et le moindre moment d'un bonheur souhaité
 Vaut mieux qu'une si froide et vaine éternité ¹.

Enfin, le peintre d'*Horace* ne se dément pas dans les élans de bravoure et de fierté que voici :

Qu'on veuille mon épée, ou qu'on veuille ma tête,
 Dites un mot, seigneur, et l'une et l'autre est prête.
 Je n'ai goutte de sang qui ne soit à mon roi ;
 Et, si l'on m'ose perdre, il perdra plus que moi.
 J'ai vécu pour ma gloire, autant qu'il falloit vivre.

De pareils traits justifient donc, dans une certaine mesure, ce mot de Corneille :

Othon et Suréna

Ne sont pas des cadets indignes de *Cinna*.

Conclusion. L'idéal de Corneille et celui de Racine. — Un nouveau régime appelait un nouveau poète. — Tel fut l'adieu d'un génie dont les faiblesses mêmes étaient celles des forts. Initiateur d'un art qu'il sauva de la triple barbarie des sujets, des idées et du langage, incomparable dans la peinture de l'héroïsme, il avait inauguré non seulement la tragédie, et la comédie, mais toutes les formes

1. Acte I, scène 17.

de la poésie dramatique. L'âme humaine lui doit ces émotions qui font la beauté de la vie. Nul ne fit jamais verser de plus nobles larmes; nul ne nous apprend mieux à connaître les joies de l'admiration, et l'enthousiasme du sublime. Mais, tout en saluant dans Corneille le Descartes de la scène française, nous reconnaitrons que sa poétique se voua trop complaisamment aux types imposants, quoique mensongers, d'une grandeur plus apparente que réelle. Nous n'accepterons même pas sans réserve le jugement de La Bruyère déclarant que Corneille peint « les hommes tels qu'ils devraient être. » Non, César ne devait pas être assez fat pour dire à Cléopâtre que, s'il a vaincu à Pharsale, ce fut uniquement pour lui plaire. Non, la rivale de Rodogune ne devait pas assassiner un de ses enfants, et préparer l'empoisonnement de l'autre. J'ai presque autant de scrupules sur le fratricide d'Horace, ou sur l'intolérance de Polyeucte brisant les idoles pour défendre les droits de sa conscience. Je me demande encore s'il convenait à Pompée (dans *Sertorius*) de répudier sa femme par ambition, à Pertharite de céder la sienne, à Emilie d'offrir son cœur au meurtrier d'Auguste, à Cornélie d'insulter jusqu'à la générosité de César, à Camille de proférer d'horribles imprécations contre son frère et sa patrie.

Chez Corneille, la vertu même a donc parfois trop d'emphase. Elle étale trop volontiers ses titres. Il y a comme un bruit de fanfares autour de ses héros. On les admire, mais on ne voudrait pas vivre avec quelques-uns d'entr'eux; car leur fanatisme fait peur. Ses héroïnes surtout ont le verbe trop haut. La simplicité manque à leurs monologues virils; on les loue, sans les aimer. Ce sont ou des têtes exaltées, ou des cœurs froids qui obéissent à des principes plus qu'à des sentiments. On pourrait du moins désirer que les belles actions s'accomplissent sans faire appel aux applaudissements. Ce sera la gloire de Monime, de Junie, de ces âmes aimables, dont la générosité coule de source; car les sacrifices qui leur coûtent le plus ont, chez elles, la grâce d'un penchant involontaire, d'un premier mouvement, et d'un infallible instinct.

C'est dire qu'entre Corneille et Racine il y a la distance d'un idéal à un autre, des contemporains de la Fronde à ceux de Louis XIV, de la politique à la passion, de l'esprit d'intrigue, d'aventure et d'ambition à une société pour laquelle les principales affaires seront celles du cœur, et non de l'Etat. Dès lors, la galanterie ne sera plus un moyen, mais un but, et l'unique emploi des délicatesses, que comportent les élégants loisirs d'une aristocratie raffinée. Ce nouveau régime attendait son théâtre, où la femme allait régner, comme à la Cour et à la Ville.

Autant les deux générations étaient différentes, autant il devait y avoir désaccord entre les deux poètes qui les représentèrent, et antagonisme entre les doctrines dont l'un et l'autre se sont inspirés. Ce qu'il faut à Corneille, c'est une matière féconde en péripéties saisissantes, c'est parfois l'étrangeté d'une fable qui étonne. Voilà pourquoi il subit en frémissant le joug des trois unités. Elles gênaient la liberté de ses combinaisons. Elles lui marchandèrent l'espace et le temps dont il avait besoin pour donner carrière à son invention. Or, il n'en sera pas ainsi de Racine. Ne visant plus à peindre des exceptions, mais se rapprochant de la vie réelle autant que Corneille s'en était éloigné, et soucieux avant tout d'observer le cœur humain tel qu'il s'offre à nous partout et toujours, il recherchera, comme il le dit en sa préface de *Britannicus*, « une action simple, » chargée de peu d'incidents, s'avancant par degrés vers sa fin, et « soutenue seulement par les intérêts, les sentiments, ou les passions des personnages. »

Au moment où Corneille s'applaudissait, dans *Héraclius*, des obscurités mêmes qui fatiguent notre attention, l'auteur de *Bérénice* professe que « toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien. » Réduire l'intrigue à son minimum, supprimer tous les coups de théâtre dont la cause n'est pas exclusivement psychologique, subordonner les situations aux caractères et non les caractères aux situations, tels furent les principes de cette révolution qui était entièrement accomplie quand parut *Suréna* : car cette pièce

est de la même date qu'*Iphigénie*. Or, entre elles, il semble qu'il y ait un intervalle de quarante ans.

C'est ce qui nous frappe, même si l'on ne considère que la langue. Celle de Corneille ne s'est pas rajeunie. Elle a comme un air de désuétude. A voir ses expressions et ses tours passés de mode, on dirait le grand Sully se présentant à la cour de Louis XIII avec le pourpoint et la fraise d'Henri IV. En concluons-nous que Corneille était suranné? Nullement, pas plus que ne l'est aujourd'hui Racine. Mais nous admettons du moins que l'art ne saurait impunément demeurer stationnaire. Si étendu que soit le génie d'un homme, la Muse n'accepte pas les limites où voudraient l'enfermer même des chefs-d'œuvre. L'avènement d'*Andromaque* fut donc aussi désirable que l'avait été celui du *Cid*. Mais, en comparant les deux rivaux, n'oublions jamais que, si Racine égala Corneille sans lui ressembler, il put s'instruire par les succès et les revers de son devancier. N'envions donc pas le premier rang à celui qui s'éleva, sans modèle, à de telles hauteurs que nul autre n'a pu les atteindre, et qui reste par excellence le poète d'une Nation assez héroïque pour mettre l'Honneur avant tout.

RACINE

(1639-1699).

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE.

Son enfance. Séjour à Port-Royal. — Fils d'un procureur au bailliage, et de Jeanne Sconin¹, Jean Racine naquit à la Ferté-Milon, le 21 décembre 1639. A son enfance manqua la douceur du sourire maternel ; car, le 13 janvier 1641, sa mère mourait en donnant le jour à une fille ; deux ans après, son père contractait une seconde union² à laquelle il ne survécut lui-même que trois mois. L'orphelin, qu'il laissa dénué de tout héritage³, fut recueilli par son aïeul⁴, qu'il perdit en septembre 1649. Ce fut alors qu'il dut commencer ses études au collège de la ville de Beauvais ; mais il le quitta le 1^{er} octobre 1655, pour entrer à Port-Royal des Champs, où s'étaient retirées sa grand-mère et une de ses tantes⁵, la sœur Agnès de Sainte-Thècle.

1. Son père fut procureur des Eaux et forêts pour la forêt de Retz, puis garde du sceau de la Ferté-Milon, et président au grenier à sel.

2. Il épousa Madeleine Vol, fille d'un notaire de la Ferté-Milon.

3. Toute sa succession fut sa charge de procureur, vendue trois cent cinquante livres à son beau-père Jean Vol.

4. Jean Racine, qui mourut en 1649 (septembre). Sa veuve Marie des Moulins alla rejoindre alors à Port-Royal sa fille Agnès.

5. Son aïeule Marie des Moulins, sa fille Agnès (de Sainte-Thècle), et sa grand'tante Vitart. En 1638, les jansénistes persécutés, entre autres Lancelot

On peut dire que cette maison lui devint une famille d'adoption. Car, très-durs pour eux-mêmes, ses maîtres traitèrent avec une tendresse paternelle l'enfant qui reçut d'eux son premier fonds de goût et de doctrine antique. Si, comme André Chénier, il puisa directement aux sources vives de la Grèce, il le dut à Lancelot que les jésuites appelaient « le chef de la secte helléniste; » et M. Lemaistre enflamma de son ardeur éloquente un cœur ouvert à l'enthousiasme. Tandis que son adolescence, aussi candide que celle d'Éliacin, grandissait sous l'aile du Seigneur, la persécution menaçait les pieux solitaires. Trop jeune pour entrer dans la mêlée, le disciple de ces austères Joad épanchait en vers latins et français ses tristesses indignées¹. Comme une colombe gémissante, sa rêverie soupirait, sous l'ombrage des grands bois, parmi les jardins et les prairies. Dans le voisinage de Pascal, et de son immortel pamphlet, l'accent des chœurs d'Esther semble animer déjà ces odes où bégaye une muse novice².

Au milieu de ces belles solitudes, dont il ressentait les douceurs jusqu'aux larmes, et tout en s'amusant à peindre avec émotion les reflets de la lumière sur l'étang, le vol de l'hirondelle qui en rase les eaux, le sillage argenté des poissons, les fleurs, et la rosée, il passait des journées à lire et relire Euripide ou Sophocle. Non content de pratiquer ces maîtres qu'il doit égaler un jour, il échappe à une discipline un peu rude³ par des excursions clandestines dans le domaine de l'imagination tendre, sa vraie patrie; et, en dépit d'une surveillance sévère, il apprend par cœur *Théagène et*

et Lemaistre, avaient trouvé un asile à la Ferté, dans la famille des Vitart allié à celle de Racine.

1. Quem dabis æterno finem, Rex magne, labori?
Quis dabitur bellis invictæ æque modus?

Plus tard, dans *Athalie*, il se souviendra de ces accents, quand il dira :

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?

2. Elles sont au nombre de sept. Il traduisait au-si des hymnes du bréviaire, qu'il retoucha plus tard.

3. Tout en disant que Virgile s'était donné en faisant de beaux vers, les maîtres de Port-Royal l'admiraient, et traduisaient Terence à leurs élèves.

Chariclée, pastorale d'Héliodore, ce Florian de la Grèce.

Sa jeunesse. Ses préludes. — En octobre 1658, deux ans avant la dispersion des petites écoles, il alla faire son cours de logique au collège d'Harcourt, où des amitiés plus libres le détachèrent insensiblement de la tutelle janséniste. Encouragée à l'indépendance, la passion des vers le tenta de plus en plus, dans un cercle de jeunes gens¹ qui le mirent en goût de romans et de théâtre. En 1660, le mariage du Roi lui inspirait un épithalame lyrique, la *Nymphe de la Seine*, pièce soumise à Chapelain qui n'y trouva rien à reprendre que la présence des Tritons dans les eaux d'un fleuve. Une bourse de cent louis donnés sur la cassette royale ajouta plus de prix encore à ces éloges. Ce succès lui valut aussi des relations littéraires, en particulier celles de La Fontaine, qu'il avait entrevu plus d'une fois à la Ferté-Milon². Bref, il y eut là toute une période juvénile et mondaine, durant laquelle s'affaiblirent par degrés les impressions d'une éducation claustrale. S'il les oublia trop, il apprit en revanche à mieux connaître son cœur, ce qui n'était point indifférent à sa destinée prochaine.

Son imagination se dégourdissant de manière à inquiéter sa tante et ses amis de Port-Royal, ils s'entendirent pour le soustraire aux périls du siècle. On lui représenta vivement la nécessité de fixer son état ; et, vers 1661, sa famille décida qu'il partirait pour Uzès, où son oncle le R. P. Sconin, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, l'invitait par la perspective d'un bénéfice³. Le voilà donc engagé dans la voie des honneurs ecclésiastiques, lisant Saint-Thomas par devoir, Virgile et l'Arioste par plaisir, fort ennuyé de la province, malgré les attentions que lui vaut sa petite renommée parisienne, craignant de gâter par le pa-

1. Son oncle Nicolas Vitart, intendant du duc de Luynes, n'était pas pour lui un mentor très-rigoureux. — On le voit, dès 1660, en relation avec les comédiens du Marais, au sujet d'une pièce intitulée *l'Amasie*. Il songeait aussi à une comédie sur les *Amours d'Oride*.

2. La Fontaine avait épousé la fille du lieutenant au bailliage de cette ville, Mlle Pintrel.

3. Il finit par avoir son bénéfice. C'est un fait certain qu'en 1667, il était prieur de l'Épinay, comme le constate le privilège de *Andromaque*.

tois du Languedoc son pur français de la Ferté-Milon, et comparant à l'exil d'Ovide une retraite qu'il console par des chants furtifs, où se révèle la sensibilité d'un cœur occupé. Aussi, après avoir fait preuve de docilité, finit-il par perdre patience, et revenir à Paris, très-décidé cette fois à suivre sa vocation vraie.

Deux odes, l'une sur la *Convalescence du Roi*¹, et l'autre intitulée la *Renommée aux Muses*, furent les préludes d'un poète qui risquait de s'affadir dans la compagnie des beaux esprits, s'il n'avait eu la bonne fortune de se lier alors avec Boileau, le plus judicieux des conseillers, et le plus solide des amis². Il est rare que le génie lui-même n'ait pas ses tâtonnements ; or, parmi les jeux et les plaisirs auxquels il s'attardait, la *Thébaïde* (ou les *Frères ennemis*, 1664), fut le premier témoignage public d'un talent qui, ne connaissant ni son art, ni ses ressources, s'exerçait à des lieux communs de galanterie chevaleresque. Ce début n'était que du Corneille éventé. Rien de plus froid que le ridicule amour de Créon pour sa nièce Antigone. Mais, faute de mieux, le style avait de l'élégance et de la pureté. Dans son *Alexandre* qui suivit de près (1665), et fut joué, non sans retentissement, par les troupes du Palais-Royal et de l'hôtel de Bourgogne³, brille aussi plus d'un heureux présage, en dépit d'un genre faux qui défigure l'histoire, et se souvient trop des romans de Mlle de Scudéry.

Sa brouille avec ses premiers maîtres. — Ce succès fut payé cher ; car, tandis que Racine blessait Molière, en lui retirant sa pièce pour la porter à une autre scène, il se brouillait avec Port-Royal⁴. Nicole, dans une de ses *visionnaires*, lettres dirigées contre Desmarets de Saint-Sorlin, ayant traité « d'empoisonneurs publics » tous les auteurs dramatiques, l'oubliéux disciple des maîtres les plus dé-

1. Qui avait eu la rougeole (1663).

2. L'abbé Le Vasseur les avait présentés l'un à l'autre.

3. Ce fut à cette occasion que se refroidit l'amitié de Molière et de Racine, qui eut le tort de causer la représentation de sa pièce à une troupe rivale, dans le temps où Molière la faisait jouer sur son théâtre.

4. D'ici, sa tante, la sœur Sainte-Thécle, lui avait témoigné sa tristesse dans une lettre d'une sévérité maternelle et touchante.

voués prit pour lui l'injure, et ne tarda pas à riposter avec autant d'esprit que d'ingratitude¹. Ce fut une faute dont il se repentit plus tard ; l'amour-propre aurait dû céder à la reconnaissance ; mais il avait le premier mouvement irrésistible, et ce ne sera pas sans peine que Boileau coupera court à des repréailles dont la vivacité trahissait un cœur trop irritable.

Andromaque (1667) ; avènement d'un nouvel idéal tragique. — Entre cette rupture, et la réconciliation qui répara ces torts, s'écoulèrent dix années illustrées par maint chef-d'œuvre. Cette glorieuse période s'ouvrit en novembre 1667, par *Andromaque*, dont le triomphe, un instant contesté, ne tarda pas à égaler celui du Cid auprès d'une génération qui voulait avoir, elle aussi, son théâtre et son poète. Chimène n'eût pas plus d'admirateurs que cette épouse et cette mère qui nous enchante par les habiletés innocentes de sa coquetterie vertueuse. Dès lors, Racine se voit définitivement adopté par la jeune cour² qui se plaît à l'opposer à Corneille, dont la défaite n'a plus guère d'autre consolation que la fidélité chevaleresque de Mme de Sévigné. Car elle met son point d'honneur à s'écrier encore : « Vive notre vieil ami ! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur de divines et sublimes beautés. Racine fait des comédies pour la Champmeslé, non pour les siècles à venir³. » Saint-Évremond, lui non plus, ne voulut pas se rendre⁴ ; mais il eut beau rompre des lances, l'*Agésilas* (hélas !) ne put lutter même contre *Alexandre* (1665). A plus forte raison *Attila* succomba-t-il devant *Andromaque*, comme *Pulchérie* devant *Bajazet* (1672).

1. Dans ses *Lettres* à l'auteur des *Hérésies imaginaires*, il fit rire aux dépens de celui qu'il appelait autrefois « son cher papa », d'Antoine Le Maistre.

2. Le parti de la vieille cour, les Nevers et les Bouillon, resta fidèle aux souvenirs de sa jeunesse.

3. Elle avoue pourtant qu'elle a « pleuré six larmes » à *Andromaque* ; et « plus de vingt » à *Bajazet*. — Sous la fougue de sa tendresse jalouse, se trahissent les craintes que lui cause une rivalité victorieuse. Elle parle bien « des vers transportants » de Corneille, mais n'y voit que les souvenirs de « sa défunte verve ».

4. Il en est réduit à reconnaître qu'« Andromaque a bien l'air des belles choses », et que c'est une pièce « fort au-dessus du médiocre ».

C'est donc un nouveau règne qui commence : un héroïsme réduit à des proportions plus humaines, l'analyse des sentiments, la peinture de la passion et de toutes ses nuances, l'harmonie d'une perfection soutenue, l'équilibre d'un génie toujours égal à tous les sujets, tels sont les traits principaux d'un art singulièrement approprié au goût d'une société polie, et aux séductions d'une cour qui vit le cœur de Louis XIV aller de Mlle de la Vallière à Mme de Maintenon. Si Racine n'a pas la même puissance que Corneille, sa noblesse élégante et aisée nous conduit, sans secousse ni chute, jusqu'à un sublime moins élevé sans doute, mais plus naturel et plus accessible. Car ses facultés obéissent à une raison toujours lumineuse ; il possède la retenue dans la force, et ne cesse de se développer par un progrès constant qui lui permet d'exceller en tout ce que tente la souplesse de son invention.

Parmi les surprises qui l'attestent, n'oublions pas *les Plaideurs* (1668)¹, cette comédie, ou plutôt cette satire dialoguée qui transforma les *Guêpes*² par une imitation pleine d'originalité. Bien que dépourvu d'intrigue, ce badinage n'a-t-il pas l'étincelante gaieté du détail, la verve de la plaisanterie, et l'entrain gaulois de tant de vers si naturels qu'ils sont restés proverbes ? Il y a là tout un coin inaperçu, dans lequel nous retrouvons le lecteur de Rabelais, de Marot, de Scarron, et celui qui tenait sa place, *inter pocula*, entre Chapelle et La Fontaine. L'enjouement lui réussissait donc aussi bien que le pathétique ; ses épigrammes, ses lettres à Nicole, et sa préface de *Britannicus* témoignèrent même trop vivement qu'il aurait pu rivaliser avec Aristophane.

Vue d'ensemble sur son théâtre. — Mais son génie si tendre malgré d'âpres saillies préféra la peinture des faiblesses qu'il connaissait par expérience. Sans caractériser

1. Un chanoine régulier lui avait disputé son prieuré de l'Épinay. Un procès s'ensuivit, auquel personne n'entendit rien. Racine ennuyé se desista, et se vengea de ses juges par la satire des *Plaideurs*.

2. Les *Guêpes* sont une comédie d'Aristophane.

toutes ses tragédies¹, groupons-les, suivant les affinités qui les rapprochent.

Les unes ont été puisées aux sources grecques ; or ses prédilections s'adressèrent surtout à Euripide, qui, par son intelligence de la passion, flattait chez Racine les secrètes complaisances de sa curiosité psychologique. Telles furent *Andromaque*, *Iphigénie* (1674), et *Phèdre* (1677). Tout en s'inspirant de ses modèles, il accommodait ses emprunts à la délicatesse du sentiment chrétien, et aux habitudes raffinées de son siècle. Car les anciens ne se doutaient guère que l'amour pût suffire à l'intérêt d'un drame. Dans l'*Hippolyte*, *Phèdre* elle-même n'est que la victime d'une vengeance divine qui la livre en proie à un délire voisin de la folie. La femme païenne jouait un rôle trop effacé, trop discret ou trop austère, pour tenir sur le théâtre un personnage principal. Or, chez Racine, les héroïnes ont une importance souveraine, qui correspond aux mœurs dont il avait le spectacle sous les yeux.

La seconde classe de ses œuvres comprend des sujets historiques : *Britannicus* (1669), énergique tableau qui représente la Rome des Césars, au moment où le monstre se déclare dans Néron ; *Bérénice*² (1670), cette élégie dont les allusions transparentes rappelaient à Louis XIV plus d'un souvenir personnel ; *Bajazet* (1672), nouveauté hardie qui, pour la première fois, affronte une aventure moderne³ ; *Mithridate* (1673), où Corneille est égalé par la majesté de quelques scènes politiques, et surpassé par la grâce incomparable de Monime, ce type idéal de l'amour contenu⁴.

1. Voici l'ordre chronologique de ses pièces :

Andromaque 1667, *les Plaideurs* 1668, *Britannicus* 1669, *Bérénice* 1670, *Bajazet* 1672, *Mithridate* 1673, *Iphigénie* 1674, *Phèdre* 1677, *Esther* 1689, *Athalie* 1691.

2. Le défaut de *Bérénice* est une matière trop mince : car la résolution de Titus se trouve prise dès le second acte. On sait qu'*Henriette d'Angleterre* désira voir traiter ce sujet par Corneille et Racine. Louis XIV avait dû renoncer à la main de la brillante princesse, comme à celle de Marie de Mancini.

3. Le mystère du sérail, et l'éloignement des lieux supplée ici à la distance du temps. Si *Bajazet* est un peu pâle, si *Atalide* s'efface, *Acomat* et *Roxane* sont d'imposantes créations.

4. Pauline seule pourrait être mise en regard de cette charmante figure.

Reception à l'Académie française (1673). Phèdre (1677). Nommé historiographe du roi, il renonce au théâtre. Sa conversion. — A une telle renommée nulle jalousie n'aurait pu fermer l'Académie française ; et, succédant à La Mothe Le Vayer, Racine y entra, le 12 juillet 1673, le même jour que Fléchier. Il était donc en pleine possession de sa gloire lorsqu'à trente-sept ans il se décida tout à coup au silence et à la retraite. Ce découragement subit, on l'attribue généralement aux dégoûts que lui causèrent les indignes cabales formées à l'hôtel de Bouillon contre la plus belle de ses tragédies. Sans doute ce scandale dut le rebuter ; mais dans ses tristesses il faut faire plus de part encore aux scrupules chrétiens d'une âme qui, désenchantée par bien des amertumes, n'aspirait plus qu'à la paix intérieure. N'eût-il pas songé à se faire chartreux, si son confesseur ne lui avait sagement conseillé le mariage¹ ?

Sa conversion accomplie, il s'empessa de solliciter le pardon de ses anciens maîtres, qui le reçurent à bras ouverts, grâce à Boileau dont l'amitié ménagea ce rapprochement. Dès lors, sa famille, Port-Royal et Versailles furent les seules affections entre lesquelles se partagea sa vie. Nommé historiographe du Roi, en 1677², il vit même dans l'honneur de ce choix comme un coup du ciel qui le sauvait du théâtre.

Esther et Athalie (1689, 1691). — Mais il comptait sans Mme de Maintenon, qui, vers 1688, après une représentation d'*Andromaque* jouée dans les classes de Saint-Cyr, s' alarma du talent déployé par ses jeunes filles, et offrit à Racine l'occasion d'essayer, sans infraction faite à ses vœux pénitents, les ressources d'un génie renouvelé par l'inspiration religieuse. On sait le reste. *Esther* (1689) et *Athalie* (1691) prouvèrent, par une merveilleuse métamorphose,

1. Le 1^{er} juin 1677, il épousa Catherine de Romanet, âgée de vingt-cinq ans, fille du maire de Montdidier. Elle se doutait à peine de ce qu'était un vers, avant bien entendu parler des tragédies de son mari, mais n'en lut jamais une seule.

2. Mme de Lafayette disant : « On a tiré Racine de la poésie où il était inimitable pour en faire, à son malheur et au nôtre, un historien très-imitable. »

qu'après avoir le premier traité supérieurement l'amour dans la tragédie, il fut aussi le premier qui sut s'en passer sans le moindre dommage. Ces deux pièces ne devaient point avoir même fortune. L'une devint l'affaire la plus sérieuse de la cour ; mais l'autre, condamnée au huis clos, ne fut guère qu'un événement de couvent. Malgré les suffrages de Boileau, Racine ne put prendre son parti de ce qu'il regardait comme un échec ; et renonçant pour jamais aux « ouvrages de longue haleine », il ne se consacra plus qu'à ses devoirs d'historiographe¹ qu'il voulait remplir en conscience², et aux douceurs des affections domestiques dont témoignent ses lettres touchantes.

L'homme. Le cœur de Racine. — Elles justifient ce qu'écrivit son fils en ses mémoires : « Mon père était tout sentiment et tout cœur. » Oui, sa correspondance nous fait aimer l'homme autant que nous admirons le poète. Quelle simplicité dans cet intérieur si bien gouverné par les sages conseils, la tendresse et la piété ! Il y a dans l'accent du père des inquiétudes et des larmes qui semblent le privilège des mères. Son foyer comptait sept enfants, deux fils, et cinq filles. L'espace nous manque pour entrer dans le détail de cette éducation qu'il surveillait de si près, avec une sollicitude tout ensemble austère et indulgente. S'il garda son autorité, les épanchements intimes n'en souffrirent pas. Il pria plus qu'il n'exigeait, et ses douces remontrances ne visaient qu'à former des esprits sérieux, des consciences chrétiennes. « Songez, écrivit-il à son cher Jean-Baptiste, que notre ambition est fort bornée du côté de la fortune ; la chose que nous demandons du meilleur cœur au bon Dieu, c'est qu'il vous fasse la grâce d'être homme de bien. » Ses

1. On se moqua beaucoup des deux poètes historiographes. On lit dans Mme de Sévigné : « Ils suivent la cour, plus ébaubis que vous ne le sauriez penser, à pied, à cheval, dans la boue jusqu'aux oreilles. Ils font leur cour par l'étonnement qu'ils témoignent. » Racine s'occupa loyalement de son office ; mais ses manuscrits périrent dans l'incendie de la maison de Valincourt, en 1726. Son histoire de Port-Royal nous fait regretter vivement cette perte.

2. Il prenait tout à cœur. Il se mit à faire un résumé du traité de Lucien sur la manière d'écrire l'histoire, à extraire Mézerai, Siré, à dépouiller toutes sortes de mémoires, à transformer sa sinécure en un dur labeur.

leçons et ses exemples portèrent leurs fruits, et l'aîné de ses fils devint tel qu'il l'avait désiré¹. Quant au dernier, Louis Racine (son petit *Lionval*), qui n'avait que sept ans à la mort de son père, nous savons qu'il fit modestement honneur à un nom si difficile à soutenir. De ses filles, une seule se maria, Marie-Catherine². Il l'aimait entre toutes ; car elle tenait de lui par l'ardeur d'une âme sensible et mobile qui avait hésité longtemps entre le monde et le cloître. Une autre, Anne-Nanette, prit le voile aux Ursulines de Melun, sacrifice douloureux pour celui qui écrivait, le soir de la cérémonie : « Je n'ai cessé de sangloter, et cela n'a pas peu contribué à déranger ma foible santé³. » Pourtant, il bénit Dieu qui l'avait voulu.

Port-Royal était aussi le centre de ses pensées, surtout depuis qu'il y avait du courage à déclarer des sympathies ouvertes pour les persécutés. Au risque de déplaire, il s'employa donc de son mieux en leur faveur. S'il ne put empêcher l'exil du grand Arnauld, seul du moins, parmi les amis du dehors, il ne craignit pas d'assister au service funèbre qui réunit le troupeau dispersé, le jour où le cœur du proscrit fut rapporté de la terre étrangère.

Racine et Louis XIV ; sa disgrâce, sa fin. — On voulut bien fermer les yeux à Versailles. Car Louis XIV éprouvait pour Racine une sincère affection. Il y avait entre eux une sympathie naturelle qui se révèle jusque dans la ressemblance des traits. Aussi le poète fut-il l'objet d'une faveur qui fit bien des jaloux. Le souverain le garda plus de vingt ans près de sa personne ; et, quand il était malade, il n'eut pas d'autre lecteur pour distraire⁴ son royal ennui. Ces honneurs enviés n'allaient point à un ingrat. Car, sans

1. Gentilhomme ordinaire du roi en 1695, il travaillait aux bureaux de M. de Torcy, ministre des affaires étrangères, qui l'envoya à la Haye, près de l'ambassadeur de France.

2. Elle épousa M. Collin de Morambert, le 7 janvier 1699.

3. Il avait besoin de s'attendrir. • Il alloit aux vêtures, dit Mme de Maintenon, parce qu'il vouloit pleurer. •

4. Il avait son appartement à Versailles ; il était de tous les Marly : dans une maladie qui était le sommeil à Louis XIV, il couchait dans sa chambre, et lui lisait les *Vies de Plutarque*.

être courtisan, ni profiter de son crédit pour pousser les siens, Racine eut le droit d'écrire à Mme de Maintenon : « Dieu m'a fait la grâce de ne jamais rougir ni du Roi, ni de l'Évangile. » Avec son agrément, sa parole engageante, sa physionomie noble et fine, il ne pouvait manquer d'enchanter le maître, et Dangeau ne fit que lui rendre justice en disant : « Je n'ai jamais connu d'homme qui eût autant d'esprit que celui-là. » M. Sainte-Beuve n'exagère pas non plus quand il écrit que le culte de Louis XIV « hérita, dans l'âme de Racine, de toutes ses autres passions profanes. »

Aussi la plus cruelle de ses afflictions fut-elle le refroidissement que son extrême sensibilité¹ prit pour une disgrâce, et qui hâta sa fin. Cependant, nous ne devons pas exagérer la portée du mécontentement dont il fut victime. On a raconté qu'un jour, Mme de Maintenon, lisant un mémoire² sur les misères du peuple, fut surprise par le roi ; et que, pressée d'en dire l'auteur, elle eut la double faiblesse de nommer Racine, et de ne pas défendre celui que son aveu compromettait. Ce qui est certain, c'est que le poète fut jusqu'à la fin de tous les voyages officiels. S'il ne suivit pas la cour au camp de Compiègne, en août 1698, son abstention était volontaire. La veille même de sa mort, le 30 janvier 1699, il se préparait à partir pour Marly. Il n'y eut donc pas, comme le veut la légende, un de ces brusques coups de foudre qui brisent une situation acquise. Quant au mémoire lui-même, il pourrait bien n'avoir été qu'une demande de dégrèvement sur la taxe extraordinaire qui venait d'être imposée aux charges de secrétaire du roi³. On l'aurait blâmé d'avoir fait remettre son placet par l'archevêque

1. Il était d'une bonté charmante. Au retour d'une magnifique revue, il s'écriait : « J'eusse voulu que tous les gens que je voyois eussent été chacun dans leur chaumière et leur maison, avec leurs femmes et leurs enfants, et moi dans ma rue des Maçons avec ma famille. »

2. Vauban eut le même malheur. Racine le connaissait intimement. Ce grand homme de guerre mit beaucoup de bonne grâce à l'initier aux détails techniques dont l'historiographe avait besoin. Il lui fit, comme à un ami sûr, confidence de ses tristesses politiques. (*Vauban à Racine*, 13 septembre 1697.)

3. Racine en avait acheté une, en février 1696.

de Paris, et usé d'influences qui semblaient forcer la main à Louis XIV. On suppose que le réclamant fit accessoirement quelque excursion contre le fléau de la fiscalité, ce qui expliquerait ce mot du souverain : « Croit-il tout savoir ? et, parce qu'il est grand poëte, veut-il être ministre ? »

Quoi qu'il en soit d'une tradition de famille sur laquelle il y a des doutes, on ne contestera pas qu'il eut le malheur de déplaire, et qu'une généreuse imprudence servit de prétexte à quelque mauvaise humeur contre un serviteur depuis longtemps suspect¹ de plaindre et de secourir la maison opprimée, où son enfance avait appris à aimer et servir Dieu. Son jansénisme qu'on tolérait auparavant fit alors froncer le sourcil à son ombrageux protecteur ; et, bien que tout se soit réduit à une réserve silencieuse, il n'en fallut pas davantage pour que ce changement fit blessure mortelle à un cœur qui ne sentait rien à demi.

Toujours est-il qu'à dater de cette heure, la maladie de foie dont il souffrait empira très-rapidement. Frappé à mort par un regard un peu trop sévère de ce Roi qu'il aimait sans la moindre arrière-pensée d'ambition, il vit approcher sa fin avec une religieuse fermeté. « Il vous auroit édifié, le pauvre homme, écrit Mme de Maintenon, si vous aviez vu son humilité et son repentir sur la recherche d'esprit. Il ne demanda point un directeur à la mode, mais il ne vit qu'un bon prêtre de sa paroisse. » Entouré de ses fils, après avoir fait ses adieux à Boileau², il expira, le 21 avril 1699, entre trois et quatre heures du matin, en sa maison de la rue des Maçons, à cinquante-neuf ans³. Dans son testament, par un codicille daté du 10 octobre 1698, il demandait à être inhumé dans le cimetière de Port-Royal des Champs, au pied de la fosse de M. Hamon⁴. « En cela, dit

1. Il se justifie d'avoir écrit *l'Histoire abrégée de Port-Royal*. Cette lettre nous fait peine à lire.

2. Il lui dit : « C'est un bonheur pour moi de mourir avant vous. »

3. Ces détails précis sont empruntés à l'édition de M. Régner (*Hachette*, les *Grands Écrivains de la France*).

4. Il faut une permission du roi pour que cette volonté s'accomplisse. L'inhumation se fit au-dessus de M. Hamon, faute de place.

Saint-Simon, il ne fit pas sa cour, mais un mort ne s'en soucie guère. » La première fois que Despréaux reparut à Versailles, après ce deuil, Louis XIV lui cria, du plus loin qu'il l'aperçut : « Nous avons beaucoup perdu, vous et moi, à la mort de Racine. — Tout ce qui me console, sire, répondit Despréaux, c'est que mon ami a fait une fin très chrétienne, quoiqu'il craignit extrêmement la mort. — Je le sais, répliqua le Roi, et cela m'a étonné; car je me souviens qu'au siège de Gand, vous étiez le brave des deux¹. » Le veuve et les enfants du poète eurent une pension de deux mille livres².

LA THÉBAÏDE OU LES FRÈRES ENNEMIS

(1664.)

I — FAITS HISTORIQUES

Choix du sujet. — Racine n'avait que vingt-quatre ans, et ne s'était fait connaître qu'à la Cour par deux essais de poésie officielle³, lorsque la gloire du théâtre tenta l'ambition de ce bel esprit encore ignorant de son génie propre, mais impatient de conquérir la renommée par les voies les plus rapides. Ses débuts furent la *Thébaïde* ou les *Frères ennemis*. Jouée par la troupe que dirigeait Molière, cette pièce se produisit pour la première fois, le vendredi 20 juin 1664, sur la scène du Palais-Royal. Imprimée quel-

1. Louis XIV était, dit Saint-Simon « accoutumé aux pertes ».

2. Le 2 décembre 1711, les restes du poète furent transportés à l'église de Saint-Étienne du Mont. On ne fit pas même suivre sa dépouille de la pierre tumulaire où était gravée son épitaphe, laissée parmi les ruines de l'abbaye dévastée. Transportée à l'église de Magny-Lessart, elle y fut retrouvée en 1808, devant le maître-autel, où elle servait de dallage. Dix ans après, le 21 avril 1818, on la déposa à Saint-Étienne du Mont, le jour anniversaire de la mort de Racine. — Sa veuve était morte en 1732, à quatre-vingts ans: elle fut ruinée dans la banqueroute de Law, désastre qu'elle supporta « avec sa tranquillité ordinaire ».

3. La *Nymphé de la Seine* (1660), et la *Renommée aux Muses* (1664).

ques mois après, elle fut dédiée au duc de Saint-Aignan, académicien et pair de France, qui rimait à la façon de Benserade ¹, et se plaisait à protéger les gens de lettres. Ce fut un succès d'estime. Il y eut environ seize représentations, dont quelques-unes devant le roi, à Fontainebleau, à Villers-Cotterets, et à Versailles : ce qui flatta singulièrement l'amour-propre d'un poète tout jeune encore. Malgré son âge, il eut même la bonne fortune d'encourir des inimitiés jalouses, s'il faut en croire des plaintes où se mêlent peut-être les illusions d'un auteur ombrageux, et trop complaisant à voir des ennemis dans tous ceux qui ne l'applaudissaient pas sans réserve.

On s'est demandé d'où lui vint le choix de ce sujet. Sa préface, qu'il ne publia qu'en 1676, nous apprend que des « personnes d'esprit », ayant goûté son talent, lui proposèrent l'idée de cette tragédie. On ajoute même, sur la foi de Grimarest ² et de Lagrange-Chancel, écrivains d'autorité suspecte, que Molière traça le plan de l'œuvre, et en pressa vivement l'exécution. Il n'aurait laissé que cinq ou six semaines pour la mener à fin, si bien que Racine, pris à court, se serait vu réduit à s'approprier plusieurs scènes de l'*Antigone* composée par Rotrou, en 1638. Nous doutons fort de cette tradition qu'ont accréditée les Frères Parfait ³. Elle est du moins démentie par trois lettres que Racine adressait, en 1663, à son ami Le Vasseur ; car elles prouvent que la pensée de la pièce remontait au séjour d'Uzès, comme le confirme Louis Racine dans ses Mémoires ⁴. Il nous suffira donc de rappeler que le disciple de Port-Royal avait étudié de près les tragiques grecs, et

1. Bien qu'il ne fût pas de la première jeunesse (car il était né en 1610), le duc de Saint-Aignan aimait de son entrain les fêtes d'une cour où regnait un prince jeune et amoureux. Sous le costume d'un sauvage, il venait de figurer à Versailles, dans un divertissement intitulé *les Plaisirs de l'Isle enchantée*, à côté du Roi déguisé en berger. On crut reconnaître le duc de Saint-Aignan dans l'*Oronte* du *Misanthrope*.

2. *Vie de Molière* (1705). Cet ouvrage est plein d'erreurs. Lagrange-Chancel fut un poète dramatique en 1677, mort en 1750.

3. *Histoire du Théâtre français*.

4. Il se proposait de la faire jouer à l'hôtel de Bourgogne. S'il y renonça pour s'adresser à Molière dont il était l'ami, ce fut après de longs retards qui lassèrent sa patience.

en particulier Euripide, ainsi que l'attestent des notes écrites de sa main sur les marges d'un exemplaire que conserve la Bibliothèque de Toulouse, dite du Collège royal.

Sources antiques : Eschyle ; les Phéniciennes d'Euripide ; la Thébaïde de Sénèque. — Eschyle avait été le premier à célébrer sur la scène les malheurs d'Édipe et de sa race. De la trilogie ¹ qu'ils lui inspirèrent, un seul drame nous reste, celui des *Sept chefs devant Thèbes*. On sait qu'avant de partir pour l'exil, l'époux incestueux de Jocaste foudroya ses fils ingrats d'une imprécation qui, prenant souffle et vie, devint comme une divinité vengeresse. Ce fut l'Érynnys qui, s'abattant sur Étéocle et Polynice, en fit des Caïns possédés par une fureur fratricide. Cette tragédie, « toute pleine de l'haleine d'Arès » ², ressemble à un bas-relief qui offrirait à nos yeux d'un côté une vierge plaintive, de l'autre deux guerriers s'entre-tuant corps à corps, et au centre des combats enveloppant une ville au front crénelé. La haine des frères ennemis n'est qu'un épisode de cette sombre épopée. Le dévouement de leur admirable sœur disparaît aussi dans l'effroi de la Cité maudite où se consomme le destin des Labdacides. Si le chœur joue le principal rôle dans ce duel sinistre dont il est le témoin, c'est que le poète se souvient encore du temps où le drame se dérobaît sous l'hymne sacré. Nous sommes tout voisins de ses origines lyriques.

Il n'en est plus ainsi d'Euripide. Ses *Phéniciennes* sont vraiment un chef-d'œuvre pour qui considère les difficultés d'un sujet où l'horreur était inévitable, mais devait être tempérée par de généreuses émotions. Ici, tous les personnages nous intéressent, même Étéocle et Polynice ; car le parjure de l'un est atténué par son patriotisme, et l'autre mérite encore des sympathies par la justice de sa cause, par sa tendresse filiale, par ses regrets ou ses remords. Jocaste est, elle aussi, attendrissante et pathétique dans la dignité de son désespoir et de son amour maternel.

1. *Laïus*, (*Edipe*), les *Sept Chefs*, et le drame satirique du *Sphinx*.

2. C'est l'expression qu'Aristophane prête à Eschyle dans les *Grenouilles*.

Jamais poète n'a plus vivement exprimé la force et la grandeur de ces affections domestiques dont la douceur fait un touchant contraste avec les éclats d'une rage sacrilège. Tous les cœurs sont émus par les larmes d'Antigone, et l'héroïsme ingénu de sa piété fraternelle. Enfin, l'on a pitié du vieil (Edipe, lorsque, sortant de sa prison, il bénit de ses mains défaillantes le cadavre de son fils, et, sous la garde de sa consolatrice, part pour l'exil où l'attendent de nouvelles misères.

Avec la *Thébaïde* de Sénèque nous retrouvons les mêmes noms; mais ce ne sont plus les mêmes caractères. Tous ces héros deviennent des stoïciens qui conversent ou discutent par aphorismes; ils sentent l'École, ils font des sermons philosophiques, ils se démènent, ils s'exaltent, ils étalent leurs vertus comme leurs forfaits. Tandis que l'Edipe grec, victime d'un injuste destin, ne parle de ses malheurs qu'avec une honte secrète et une sorte de crainte religieuse, l'Edipe romain s'enorgueillit du parricide, et se décore de l'inceste, comme d'un affreux privilège. Lorsqu'un envoyé de Thèbes le supplie de réconcilier ses fils, il lui répond : « Quoi! il y a des crimes à commettre, et je les empêcherais! Il y a du sang à verser... le sang le plus cher, et je l'interdirais! Non! non!.. Mes enfants me suivent dans la carrière; je reconnais ma race; je les approuve, et je les exhorte à ne pas dégénérer de leur père. » Comme Antigone insiste pour qu'il se fasse l'arbitre de la paix, il s'écrie : « Ce n'est pas assez de la guerre civile : il faut que le frère s'élançe contre son frère; » et, s'il n'était aveugle, il irait lui-même défier ses fils : car il demande des armes pour courir à l'ennemi qu'il exécère. Jocaste est moins odieuse, mais aussi ridicule, quand elle conseille à Polynice d'aller conquérir un royaume en Asie ¹, au lieu de s'obstiner au siège de

1. Racine imite ce trait :

Cherchez à ce grand cœur que rien ne peut dompter
 Quelque frère ou sœur dont ayez droit de monter,
 Mille sceptres nouveaux s'offrent à votre épée,
 Sans que d'un sang si cher nous la voyions trempée.

(Acte IV, scène III.)

Thèbes, ou bien lorsque, voulant le consoler, elle lui dit : « Ne crains rien, Étéocle ne sera que trop puni : *il régnera* ¹. » De pareils traits suffisent à juger cet exercice de vaine rhétorique ; fâcheux exemple qui égara l'émulation de Racine, comme celle de Garnier et de Rotrou ².

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE

Imitation déclamatoire et romanesque. Racine disciple de Corneille. Les caractères. — Il ne faudrait pas en effet croire sur parole la préface où, parlant de Sénèque avec un extrême dédain, Racine se flatte de n'avoir suivi que les traces d'Euripide. Disons plutôt qu'il défigure étrangement son modèle. Sans le prouver par l'analyse détaillée d'une action d'ailleurs assez régulièrement conduite, signalons-y du moins des tendances déclamatoires et des couleurs romanesques, dont le goût procède bien plus de Rome que de la Grèce. Les deux frères sont métamorphosés en fous furieux qui meurent sans nous coûter une larme. La sottise de Créon égale sa noirceur, et ses soupirs amoureux le rendent grotesque. Par la froideur d'une fade galanterie, Hémon et Antigone perdent aussi le charme qui s'attache à la jeunesse et à l'infortune. L'inexpérience d'un débutant se trahit encore par une effusion de sang qui impatiente, au lieu d'émouvoir. Oui, le jeune poète est sans pitié. Il condamne à mort tous ses héros, même l'invisible Ménécée. C'est à peine s'il fait grâce aux confidents. En résumé,

1. Racine paraphrase ainsi cette pensée :

Si vous lui souhaitez en effet tant de mal,
Élevez-le vous-même à ce trône fatal.
Ce trône fut toujours un dangereux abîme ;
La foudre l'environne, aussi bien que le crime.

2. Rotrou faisait mourir les deux frères dès le commencement de son troisième acte. « Le reste, dit Racine, étoit une autre tragédie où l'on entroit dans des intérêts nouveaux. Il avoit réuni dans une seule pièce deux actions différentes, dont l'une sert de matière aux *Phéniciennes* d'Euripide, et l'autre à l'*Antigone* de Sophocle. »

l'intérêt manque à cette œuvre artificielle, où des éléments disparates sont combinés par un talent qui emprunte à ses maîtres leurs défauts plus que leurs qualités. C'est ainsi que, visant à la concision et à l'énergie de Corneille, il se raidit comme un enfant qui tend ses muscles, et enflé sa voix jusqu'à l'emphase¹.

Les caractères sont à l'unisson, ou violents, ou faux. Voilà pourquoi les deux frères n'inspirent ni terreur, ni pitié. Pourtant, nous préférons encore la monotonie de leur haine² à l'ambitieuse hypocrisie de Créon qui, pour usurper le trône d'Édipe, fomenté la discorde entre ses neveux. Il est comme la caricature de ces héros cornéliens qui professent avec ostentation les plus détestables maximes. Si encore il se contentait d'afficher sa scélératesse! Mais à l'odieux de ses forfanteries s'ajoute le ridicule d'une passion sénile. Tout en travaillant à brouiller des prétendants, et à les perdre l'un par l'autre afin de leur succéder, le voilà qui s'enflamme pour Antigone, comme Maxime pour Emilie, et devient le rival de son fils, comme l'Harpagon de Molière. Ménécée s'est sacrifié pour apaiser la colère des Dieux, son frère Hémon a succombé sous les coups des ennemis qu'il veut séparer, Étéocle et Polynice se sont mutuellement égorgés, Jocaste elle-même n'a pu survivre à tant de deuils; et c'est alors, au milieu de tous ces cadavres, que, malgré son âge, Créon met son cœur aux pieds de sa nièce Antigone³. Une scène de ce genre, dans un dernier acte, justifierait la chute d'une pièce.

Épisode d'Hémon et d'Antigone. Préludes d'une vocation qui s'annonce. Indécision d'un débat. — Mais ne soyons pas trop sévères pour des travers imputables à

1. On remarque en effet dans *Créon*, de longs monologues, des stances amples et emphatiques, *Épiphonèmes* et *Hyperboles*, des maximes criant haut et clair, et des raisonnements d'enthousiasme. Jusque par là nos fils à peu près comme Schœne s'enflamment à leur tour contre elle. Elle l'argue en arguments subtils, peut leur prouver qu'ils doivent la tuer.

2. Quelques années plus récemment, il y a plus de fièvre dans Étéocle, plus de tristesse dans Polynice.

3. Édipe ne les ramène point vivant au palais de son père. Créon s'empare de son corps et se livre à son enterrement, en présence de Jocaste, et de tous ceux qui se sont réunis au repos aux Enfers ».

l'esprit d'un temps où il n'était pas permis de faire une tragédie sans amour. Reconnaissons plutôt que Racine avoua son tort, lorsqu'il écrivit plus tard : « Les tendresses et les jalousies des amants ne sauroient trouver que fort peu de place parmi les horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille. »

S'il avait osé, il se serait donc abstenu de peindre l'épisode d'Hémon et d'Antigone. Mais il crut devoir céder à l'usage. Sophocle semblait l'y autoriser, par le souvenir de la mémorable scène où Hémon, ne pouvant réussir à défendre Antigone contre son père, se tue sur le tombeau de son amante. C'est le premier exemple d'un suicide inspiré par l'amour. Il est vrai que sa mort seule témoigne de sa passion ; car jusqu'alors il semblait moins soucieux de sauver une fiancée que de protester contre un arrêt tyrannique. Il parlait à Créon en tribun plus qu'en soupirant. On saurait à peine son secret s'il n'avait pas voulu, comme un autre Roméo, partager le sort de Juliette. Aussi chercherions-nous vainement chez les Grecs ces longs entretiens où deux cœurs se confient leurs chagrins et leurs joies ; car les habitudes de la vie antique ne comportaient guère ces épanchements. Mais Racine suivit d'autant plus volontiers la mode du jour que ses instincts y invitaient par un penchant naturel. Saluons donc dans Hémon la première apparition de ces platoniques amants qui, toujours prêts à mourir sur un signe de l'inhumaine, vont accourir de l'Inde, de la Grèce, de l'Italie ou de la Turquie, pour gémir en des élégies harmonieuses¹. Si

1. Alfieri, traitant le même sujet, a retranché ces fadeurs. Il faut lui en savoir gré : mais, pour être moins galant, son Hémon n'est pas plus Grec. Car il ne conserve aucun respect pour son père. Il le brave d'une voix menaçante. On peut même craindre qu'il ne devienne parricide ! L'Antigone italienne manque aussi à toutes les convenances qui étaient sa grâce. C'est une héroïne altière et inflexible. Lorsque Créon lui offre, avec son pardon, la main de son fils, elle repousse ses avances comme un outrage.

En revanche, Alfieri nous intéresse au sort de Polynice. S'il s'est d'abord montré trop déliant envers sa mère et sa sœur, il deteste sa violence, au moment où il revient blessé, mais vainqueur, près d'Éteocle mourant. Il se jette alors aux genoux de son frère, avec Antigone et Jocaste, pour lui demander son pardon. Elle ne répond que par un coup de poignard, en disant : « Je me suis vengé, je meurs, et je te lais. » Polynice s'écrie : « Le châtement est égal au crime. Je meurs, et je te pardonne. »

ces fadeurs nous ennuient dans la *Thébàide*, nous aurons cependant quelque clémence pour une erreur où nous reconnaissons la voix de Racine, ne fût-ce que dans la grâce de ces vers prononcés par Hémon :

Un moment loin de vous me duroit une année ;
 J'aurois fini cent fois ma triste destinée ,
 Si je n'eusse songé, jusques à mon retour,
 Que mon éloignement vous prouvoit mon amour.

Antigone a plus de douceur encore, lorsqu'elle chante cette variation sur le même motif :

Je m'en souviens, Hémon, et je vous fais justice.
 C'est moi que vous serviez, en servant Polynice.
 Il m'étoit cher alors, comme il l'est aujourd'hui,
 Et je prenois pour moi ce qu'on faisoit pour lui.
 Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,
 Et j'avois sur son cœur une entière puissance.
 Je trouvois à lui plaire une extrême douceur,
 Et les chagrins du frère étoient ceux de la sœur.
 Ah ! si j'avois encor sur lui le même empire,
 Il aimeroit la paix pour qui mon cœur soupire ;
 Notre commun malheur en seroit adouci :
 Je le verrois, Hémon ; vous me verriez aussi ¹.

C'est déjà comme un prélude. Ailleurs, nous admirons aussi l'adresse d'une plume habile au pastiche. On croirait entendre un héros de Corneille, lorsque Créon dit à Jocaste :

On ne partage pas la grandeur souveraine ;
 Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.

 L'intérêt de l'État est de n'avoir qu'un roi,
 Qui, d'un ordre constant gouvernant ses provinces,
 Accoutume à ses lois et le peuple et les princes.
 Ce règne interrompu de deux rois différents,
 En lui donnant deux rois, lui donne deux tyrans.
 Ce terme limité que l'on veut leur prescrire
 Accroît leur violence, en bornant leur empire ².

L'influence du maître est encore plus sensible, quand Polynice juge ainsi les menées d'Étéocle :

¹ ACTE II, SCÈNE I.
² ACTE I, SCÈNE V.

Esclave de son peuple, et tyran de son frère,
 Pour commander tout seul, il veut bien obéir.
 Il se fait mépriser, pour me faire haïr.
 Ce n'est pas sans sujet qu'on me préfère un traître;
 Le peuple aime un esclave, et craint d'avoir un maître.

En retour, Étéocle exprime avec puissance l'aversion des deux frères, lorsqu'il prononce ces mots :

Dans les flancs de ma mère une guerre intestine
 De nos divisions lui marqua l'origine.
 Elles ont, tu le sais, paru dès le berceau,
 Et nous suivront peut-être encor dans le tombeau.

Enfin, il y a plus que des espérances dans le récit du combat, et dans la scène de menaces qui prépare le dénouement. Si ce coup d'essai n'annonce pas l'originalité de l'invention dramatique, il permet donc de pressentir les mérites d'un écrivain qui va bientôt sortir de pair ¹.

ALEXANDRE LE GRAND

(1665.)

I — FAITS HISTORIQUES

Rupture de Racine et de Molière. Amour-propre irascible. — Une fois la carrière ouverte, Racine s'y élance avec une ardeur passionnée. Quelques mois après la *Thébaïde*, une seconde tragédie était presque achevée. Car, dès le commencement de l'année 1665, plus de trois actes purent en être lus, à l'hôtel de Nevers, chez Mme du Plessis-

1. Il inaugurera la période qu'on a vraiment le droit d'appeler le *Siècle de Louis XIV*, je veux dire l'heure décisive où le jeune roi encourage les grands débuts. Bossuet prêche à la cour, en 1661. Bourdaloue arrive à Paris en 1669. Les *Maximes* de La Rochefoucauld paraissent en 1665. Les *Précieuses* datent de 1659, et l'*École des maris* de 1661. Les six premiers livres de La Fontaine sont publiés en 1668. De 1660 à 1665, Boileau écrit ses premières satires.

Guénégaud, devant La Rochefoucauld, Mme de La Fayette, Mme de Sévigné, sa fille, Pomponne et Boileau. Intitulé d'abord *Comédie de Porus*, puis *Alexandre le Grand*, ce nouvel essai recueillit des applaudissements qui excitèrent la vive impatience du public, comme en témoigne la Gazette rimée de Subligny disant, le 29 novembre :

Si bientôt le grand Alexandre.
Ouvrage, dit-on, sans égal,
Ne se joue au Palais-Royal,
Je crains, pour se trop faire attendre,
Que ce héros s'en trouve mal.

Ce fut le 4 décembre 1665 qu'eut enfin lieu la représentation désirée, sous les yeux d'une assemblée brillante où figuraient, selon l'expression de Racine, « les premières personnes de la terre, et les Alexandre du siècle », c'est-à-dire Monsieur, Madame, le prince de Condé, le duc d'Enghien, son fils, et la princesse Palatine, tous empressés à fêter une œuvre dont le roi devait bientôt accepter la dédicace. Lorsque la *Muse de la Cour* la déclara *divine*, elle ne fut que l'écho de louanges d'autant plus flatteuses pour le poète qu'il eut de médiocres interprètes. Ses craintes furent telles qu'après avoir donné sa pièce à la Troupe du Palais-Royal, il finit par l'offrir à l'Hôtel de Bourgogne, où elle parut, le vendredi 18 décembre. Nous n'excuserons point ce procédé. L'ami de Molière eut tort de désertir une maison hospitalière pour ses débuts, et de manquer ainsi au devoir d'une reconnaissance personnelle. On ne peut donc plaider que les circonstances atténuantes, en rappelant que des acteurs habitués à jouer surtout la comédie inquiétèrent, par la faiblesse de leurs ressources tragiques, un jeune auteur très avide de gloire, et alarmé d'une insuffisance qui faillit compromettre le succès de son poème. Ajoutons qu'il n'y eut pas là violation d'un droit, ni d'un engagement formel ; car l'usage autorisait ces migrations, ou ce partage.

Toutefois, cette défection eut l'air d'une trahison. Mieux valait donc un échec qu'une ingratitude. Elle parut plus grave

encore, lorsque Mlle du Parc, la meilleure actrice que possédât le théâtre de Molière, s'en alla jouer le rôle d'Axiane sur une scène rivale. Ce fut un sujet de tristes réflexions pour la loyauté d'Alceste, et l'on s'explique une rupture.

Conflit entre Racine et l'école de Corneille. Alexandre, et le Dialogue sur les héros de roman. — Si les suffrages les plus enviés saluèrent Alexandre et Porus, de sévères censures et des brigues jalouses troublèrent bientôt ce concert d'éloges. On s'en aperçoit à l'amertume d'une première préface dont l'indifférence apparente cache le dépit d'une humeur irascible « Je n'ai pu, disait Racine, m'empêcher de concevoir quelque opinion de ma tragédie, quand j'ai vu la peine que se sont donnée de certains gens pour la décrier. » Puis, il s'emportait contre ces critiques « qui prétendent assujétir le goût du public aux dégoûts d'un esprit malade, qui vont au théâtre avec un ferme dessein de n'y point prendre de plaisir, et qui croient prouver à tous les spectateurs par un branlement de tête, et par des grimaces affectées, qu'ils ont étudié à fond la *Poétique* d'Aristote. » Ces traits désignaient Corneille et ses partisans; car leur malveillance envenimait la rivalité de ces beaux génies que des faiblesses de caractère allaient armer de mutuelles défiances. Ce fut le signal du conflit qui devait éclater entre deux générations, l'une plus fière, plus indépendante, plus émue par les grands sentiments et par une éloquence virile, l'autre plus polie, plus raffinée, plus sensible aux élégances de l'esprit ou aux délicatesses du cœur, et qui reconnaîtra ses nouvelles mœurs dans le doux éclat d'une poésie faite à son image.

Parmi les railleries qui piquèrent au vif un amour-propre susceptible à l'excès, il convient de ne pas oublier une petite fiction très bien tournée, où le tendre Alexandre figurait parmi les ridicules héros du roman langoureux. L'auteur anonyme¹ de cette satire trouva plaisant de la glisser dans une des copies manuscrites de l'ingénieux *Dia-*

1. On a prétendu que cette malice fut imaginée par Charles de Sévigné. Il est aussi malaisé de le prouver que de le nier.

à Paris où Boileau se moquait du *Cyrus*, de la *Clélie*, et de leurs fadeurs sentimentales. Ce badinage était goûté par les salons ; il y circulait de main en main ; et, un beau jour, le Grand Alexandre s'y rencontra près des grotesques de la galanterie larmoyante. Jugez-en par cette citation :

PLUTON. Mais qui est ce jeune étourdi qui s'avance d'un air moitié sérieux, et moitié badin ? Le voilà bien échauffé !

DIOGÈNE. Je crois que c'est Alexandre. Qu'il est changé ! J'ai peine à le reconnoître. Sa physionomie n'est ni grecque, ni barbare. C'est un guerrier petit-maitre. Apparemment que ses longs voyages l'ont un peu gâté. C'est pourtant Alexandre. Je le reconnois encore.

PLUTON. Oh ! pour le coup, nous avons un véritable héros, et non pas un fade doucereux. Il n'a jamais soupiré que pour la gloire. Il s'est même si peu piqué de galanterie que, dans sept ans, il n'a visité qu'une fois la femme et les filles de Darius, bien qu'elles fussent les plus belles personnes du monde, et ses prisonnières. Je jurerois qu'il s'est garanti du mauvais air que les autres ont respiré. Approchez, généreux vainqueur de l'Asie, approchez. Il s'agit de combattre. Le roi des enfers a besoin de votre bras.

ALEXANDRE.

Je suis venu ; l'amour a combattu pour moi...
La victoire elle-même a dégage ma foi²...

DIOGÈNE. Ne l'avois-je pas bien dit qu'il s'étoit gâté dans ses voyages ? Alexandre le Grand est devenu conteur de fleurettes.

PLUTON. Quel diable de jargon nous vient-il parler ? Quoi ! Alexandre qui ne respiroit que combats s'oublie auprès de sa maîtresse !

ALEXANDRE.

Que vous connoissez mal les violents desirs
D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs³ !...

DIOGÈNE. Il faut l'envoyer auprès du grand Cyrus...

ALEXANDRE.

He quo ! vous croyez donc qu'à moi-même barbare
J'échange en ces lieux une feinte si rare⁴ ?

PLUTON. Peste soit de l'extravagant, et de sa tendresse mal imaginée ! Il est, ma foi, aussi fou que les autres. On avoit bien raison là haut de

1. Le *Diologue des héros de roman* fut imprimé pour la première fois par des écrivains sots et bêtes, dans le *Journal de sagesse* de vicomte de Boileau ne voulut pas publier ce *Journal*, on vint et le Mlle de Soubert.

2. Voir page 100.

3. Voir page 186.

4. Voir page 192.

plaindre la Macédoine de n'avoir pas de Petites-Maisons pour le renfermer... »

C'était, comme on le voit, se servir de Pylade contre Oreste. Cette malice les blessa tous deux ; et, comme il y avait là de l'esprit, Boileau, qui craignit d'être déclaré responsable de cette fantaisie, se crut obligé de s'en défendre, dans sa troisième satire, celle du *Festin*, où, pour donner le change à la malignité mondaine, il prête au sot campagnard cette contre-vérité :

Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre* ;
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros, chez Quinault, parlent bien autrement.

Non : l'*Alexandre* valait bien les opéras de Quinault ; et, si Boileau ne voulut pas s'en apercevoir, c'est que l'amitié l'aveugla.

Jugement de Saint-Évremond. — Il y eut plus de clairvoyance dans les jugements que Saint-Évremond fit parvenir soit à Mme Bourneau, soit au comte de Lionne¹, du fond de cet exil, où, depuis dix ans, ce grand seigneur disgracié vivait loin de toute cabale, mais fidèle aux souvenirs et aux amitiés de sa jeunesse. Né en 1613, il avait vu paraître la merveille du *Cid* ; et, resté sous le charme des glorieuses journées qui suivirent ce triomphe, il était de ceux qui consolaient de leur admiration la vieillesse d'un génie inférieur à lui-même. A un âge où le foyer n'a plus de place pour les nouveaux venus, cet épicurien, ce sceptique, moins incrédule aux grands sacrifices qu'aux grandes passions, s'obstinait à voir l'idéal de la poésie dramatique dans l'héroïsme d'une vertu superbe et sûre d'elle-même. Malgré l'éloignement qui le tenait à distance des cercles où se forme l'opinion, il avait conservé tout son crédit littéraire, et il fut invité à exprimer ses sentiments sur une œuvre dont la bruyante renommée semblait aux amis de Corneille un crime de lèse-majesté.

Il répondit à ces avances par une dissertation où sa cri-

1. Mme Bourneau était la femme d'un président en la sénéchaussée de Saumur. Le comte de Lionne, neveu du marquis, le célèbre secrétaire d'État, fut premier écuyer du roi. Saint-Évremond écrivit sa *Dissertation* en février 1668.

tiqne courtoise prononce avec mesure plus d'un arrêt décisif. Il débute par des compliments, et déclare « que M. Racine pourroit être le vrai successeur de Corneille », *mais* à condition que celui-ci voulût bien l'adopter, et le « former avec la tendresse d'un père »¹. Tout en saluant de ses vœux un « bel esprit qui a des pensées fortes et hardies », il souhaite que Corneille lui inspire « le bon goût de cette antiquité qu'il possède si avantageusement, qu'il le fasse entrer dans le génie de ces nations mortes, et connoître sainement le caractère des héros qui ne sont plus. » C'est dire que Racine n'a connu ni Alexandre, ni Porus. « Le héros des Indes devoit avoir un caractère différent de celui des nôtres. Si un autre soleil et une autre terre y produisent d'autres animaux et d'autres fruits, les hommes y paroissent tout autres par la différence des visages, et plus encore... par une morale singulière à la région... Cependant, Porus est ici purement François. » Quant à « son Alexandre, il en a fait un prince si médiocre que cent autres le pourroient emporter sur lui. Ce n'est pas qu'Éphestion n'en donne une bonne idée, que Taxile, que Porus ne parle avantageusement de sa grandeur. Mais, quand il paroît lui-même, il n'a pas la force de la soutenir. » Le voilà donc convaincu de n'être qu'un chevalier errant, né sur les bords de la Seine, et animé à ses entreprises par les beaux yeux de sa Dulcinée.

C'était toucher d'une main sûre l'endroit vulnérable. Le fin causeur devançait même l'école moderne, lorsque, présentant la nécessité de ce qu'elle nomme *couleur locale*, il ajoutait : « J'aurois voulu que l'auteur nous eût donné une plus grande idée de cette guerre. En effet, ce passage de l'Hydaspe, si étrange qu'il se laisse à peine concevoir, une grande armée de l'autre côté, avec des chariots terribles et des éléphants alors effroyables, des éclairs, des foudres, des tempêtes, qui mettoient la confusion partout,

1. Ce vœu est un peu naïf chez un moraliste qui a l'expérience du cœur humain ; car, en général, un poète n'aime guère son héritier. Saint-Evremond disait : « Depuis que j'ai lu le *Grand Alexandre*, la vieillesse de Corneille me donne moins d'alarmes, et je n'apprehende plus de voir finir avec lui la tragédie. »

quand il fallut passer un fleuve si large sur de simples peaux, cent choses étonnantes... tout cela devoit fort élever l'imagination du poète, et dans la peinture de l'appareil, et dans le récit de la bataille. » En résumé, il accuse Racine d'avoir « *défiguré l'histoire, sans embellir le roman*, et de faire « un Antoine d'un Alexandre ».

Ce blâme tournait à l'éloge de Corneille; et, touché de ces témoignages qui lui allèrent droit au cœur, il remercia Saint-Évremond par une lettre fort acrimonieuse contre « ces enjoués » qui, pour plaire à la « délicatesse du siècle » font de l'amour « la *dominante* de leurs tragédies, habillent les anciens héros à la mode du jour », et se persuadent après cela qu'ils ont abattu le vieil athlète. Il terminait sa plainte en traitant de « ridicules ces vains trophées qu'on établit sur les débris imaginaires des siens ».

Il est certain que cette mauvaise humeur avoit beau jeu contre l'*Alexandre*. Était-elle exempte de jalousie? J'aime à le penser. Pourtant, il faut bien avouer que les plus grands hommes sont encore des hommes. Valincourt¹ nous raconte qu'avant la représentation de sa pièce, Racine, par une juste déférence pour son illustre devancier, soumit son poème à Corneille, et que celui-ci loua l'élégance de l'écrivain, mais lui conseilla de l'appliquer à un autre genre, « l'assurant qu'il n'étoit pas fait pour le théâtre ». Ne cherchons pas un piège dans ce pronostic téméraire qui ne découragea point la confiance d'un talent sûr de l'avenir. Disons seulement que la cordialité d'une estime ou d'une sympathie réciproque eût été plus digne de ces deux rivaux, et que leur concurrence trop chagrine chez l'un, trop irrévérente chez l'autre, fut un exemple regrettable dans l'histoire des lettres françaises.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Action. Caractères, invraisemblance historique et morale. Alexandre et Louis XIV. — Succès d'à-propos.

1. Il prétendait tenir ce récit de Racine lui-même.

— Si la première condition d'une œuvre dramatique est la vérité des mœurs et des caractères, produisant des situations fortes où sont aux prises des intérêts sérieux et des passions profondes, on ne saurait nier que ces mérites manquèrent trop à une intrigue dont le principal ressort est l'amour d'Alexandre pour Cléofile¹, et de Porus pour Axiane qu'il dispute au roi Taxile. L'action fait donc défaut à ce roman où de longs actes se passent en conversations inutiles.

Le principal héros perd son temps à soupirer, et est aussi froidement amoureux d'une reine des Indes que César de Cléopâtre, ou Attila d'Ildione. Il est ridicule lorsqu'il fait le Céladon. Il devient presque odieux quand il prétend forcer Axiane à aimer Taxile, et la menace de son courroux, si elle persiste à mépriser un lâche.

Pourtant, malgré son invraisemblance historique ou morale, ce caractère réussit par ses défauts mêmes; car ils flattaient le tour d'esprit contemporain, et les travers propagés par l'emphase gasconne de La Calprenède, ou l'héroïsme doucereux de Mlle de Scudéry. Mais ce fut surtout un succès d'à-propos; en effet, au milieu de la fervente idolâtrie qui se déclarait pour un roi jeune et victorieux, au lendemain d'un avènement plein d'espérances, l'heure était favorable au personnage dans lequel on se plut à reconnaître Louis XIV, et ses irrésistibles séductions.

Ce rapprochement n'est pas une hypothèse de fantaisie. Il éclate jusque dans la dédicace agréée par le souverain, et où se lisent ces hyperboles: « Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon ouvrage le nom d'ALEXANDRE; j'y ajoute encore celui de VOTRE MAJESTÉ, c'est-à-dire que j'assemble tout ce que le siècle présent et les siècles passés nous peuvent fournir de plus grand... Quelques efforts que l'on eût faits pour lui défigurer mon héros, il n'a pas plus tôt paru devant VOTRE MAJESTÉ, qu'elle l'a re-

1. Cléofile dit, en parlant d'Alexandre :

L'our venir jusqu'à moi, ses soupirs embrasés
Se font pour au travers de deux coups opposés.

connu pour Alexandre. Et à qui s'en rapportera-t-on qu'à un Roi dont la gloire est répandue aussi loin que celle de ce conquérant, et devant qui l'on peut dire que tous les peuples du monde se taisent, comme l'Écriture l'a dit d'Alexandre ? »

Ces allusions s'étaient avec le même excès de flatterie dans les œuvres des artistes. Lebrun ne songeait-il pas à Louis XIV, quand il représentait si majestueusement le vainqueur d'Arbèles laissant tomber, du haut de son cheval de bataille, un regard clément sur un ennemi suppliant ? Racine n'était donc ici que l'interprète des courtisans dont la louange donnait le ton à l'opinion.

Tel est le secret d'une vogue qui soutint pendant vingt ans la fortune de cette tragédie dépourvue de beautés originales. Elle ne disparut qu'aux jours de revers, parmi des tristesses qui eussent fait un trop douloureux contraste avec les souvenirs d'un règne si brillant à son aurore.

Porus. Les exemples de Corneille ; noblesse, élégance du style. — Nous ne dirons rien des rôles secondaires sinon qu'ils procèdent du *Cyrus* et de la *Cléopâtre*. Mais Porus mérite l'attention. C'est même une faute que la supériorité de cette figure : car elle a le tort d'éclipser celle d'Alexandre qui devrait dominer toutes les autres. On ne lui refusera pas du moins un air de grandeur dont l'effet serait plus sûr encore s'il ne s'y mêlait pas des bravades de capitaine, par exemple lorsqu'il s'écrie :

Et qu'on dise partout dans une paix profonde :
 Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde ;
 Mais un roi l'attendoit au bout de l'univers,
 Par qui le monde entier a vu briser ses fers ¹.

La veine est encore plus franche en d'autres tirades où s'annoncent la variété, le nombre et la justesse de la diction unie à l'élévation des idées. Il y a certes beaucoup d'entrain dans les vers que voici :

. Et que pourrais-je apprendre
 Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre ?

1. Acte II, scène II.

Seroit-ce sans effort les Persans subjugués,
 Et vos bras tant de fois de meurtre fatigués ?
 Quelle gloire en effet d'accabler la foiblesse
 D'un roi déjà vaincu par sa propre mollesse,
 D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
 Qui gémissoit sous l'or dont il étoit armé,
 Et qui, tombant en foule, au lieu de se défendre,
 N'opposoit que des morts au grand cœur d'Alexandre ¹ !

Dans ce lieu commun on sent la vertu des impressions que gravent les grands exemples, surtout celui de Corneille dont Porus semble encore dérober les accents, lorsqu'il ajoute :

Nous savons que les Dieux ne sont pas des tyrans ;
 Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
 Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
 Nous n'allons point de fleurs parsemer son chemin ;
 Il nous trouve partout les armes à la main ;
 Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes ;
 Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes,
 Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de temps
 Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans ².

Il serait donc injuste de méconnaître la vigueur, ou la noblesse ? d'un style dont l'élégance soutenue est déjà une nouveauté. Nul ne possédait encore cette sûreté de main. Jusque dans les scènes où l'élégie nous irrite les nerfs se révèle aussi le peintre attendri qu'attendaient les cœurs nés pour la passion. Il y a je ne sais quelle suavité pénétrante dans les plaintes de Cléofile maudissant la gloire qui va séparer d'elle son amant victorieux. Mlle de la Vallière semble gémir dans ce soupir de regret :

1. Acte II, scène II.

2. Ce vers est au moins de ces vers brillants qu'on lut à vingt ans, mais qu'on effaçait peut-être à trente.

3. Voici encore une réponse de Porus toute cornélienne :

ALEXANDRE.

..... Par où l'on dit, mon
 Comment peut-on voir que vous l'aie.

.....

..... *Te voi.*

..... *Acte V, scène III.*

Mon âme loin de vous languira solitaire.

A cette note délicieusement tendre on pressent le vrai cortège de Racine, c'est-à-dire l'approche des héroïnes qui vont vivre ou mourir de leur amour.

ANDROMAQUE

(1667.)

I. — FAITS HISTORIQUES.

Avènement d'un idéal dramatique approprié à une génération nouvelle. — Patronage de Madame. — Malgré les mérites d'une facture saine, d'un style souple, et d'une aisance harmonieuse, Racine n'avait pas encore donné sa mesure. Se fourvoyant à la suite de modèles trompeurs, il semblait ne point soupçonner sa vocation véritable, et n'osait se fier à son libre essor. Mais l'heure allait venir où il renoncerait enfin à l'héroïsme et à ses pièges, pour ne peindre que la faiblesse des cœurs, même les plus vertueux.

Ce travail intérieur s'accomplit durant les deux années qui séparent *Alexandre* d'*Andromaque*, jouée pour la première fois, selon la *Gazette*, dans l'appartement de la Reine, devant Leurs Majestés, le 17 novembre 1667, ou plutôt, d'après toute vraisemblance, le 11 du même mois, à l'Hôtel de Bourgogne. On peut croire que les conseils de Boileau, s'accordant avec un penchant secret, hâtèrent cet éveil d'une conscience. Ils aidèrent un ami à s'affranchir de l'imitation, à se tourner vers les sources grecques si familières à sa jeunesse, et à satisfaire aux instincts de son génie comme aux appels d'un public impatient d'inaugurer

un autre idéal, moins sublime, mais plus égal, plus naturel, plus humain, étranger à toute fatigue, à toute défaillance, et admirable aussi par la constance de sa perfection, par son équilibre, son harmonie et sa pureté lumineuse.

La génération qui succédait à la société turbulente de la Régence et de la Fronde voulait avoir son théâtre, et son poète. Elle reconnut l'un et l'autre avec enthousiasme dans un chef-d'œuvre qui répondait à son goût et à ses préférences secrètes. Les circonstances se prêtaient merveilleusement à cette instauration d'une royauté nouvelle : car celle de Corneille n'était plus qu'un souvenir, qu'un regret; et la fameuse épigramme de Boileau contre *Agésilas* et *Attila*¹ fut l'écho des sentiments que provoquèrent les derniers soupirs d'une muse épuisée.

L'hommage de la pièce eut aussi son habile opportunité; car elle fut dédiée à Madame, à cette gracieuse princesse qui animait la jeune Cour par la vivacité de ses agréments, et dont la bienveillance donnait le signal ou l'élan à tous les beaux esprits. Elle daigna « s'intéresser à la conduite » d'une tragédie qui ne pouvait manquer de réussir, puisqu'elle avait su plaire au goût si sûr d'un juge si délicat². La première lecture fut honorée de larmes que Racine recueillit pieusement dans sa dédicace. N'avaient-elles pas une vertu toute puissante pour imposer silence aux envieux?

Andromaque et les critiques. — Jugement évasif de Saint-Évremond. — Malgré l'autorité d'une protection qui semblait rendre le poète invulnérable, il ne resta pas indifférent aux piqures de la critique, et même aux traits insaisissables que décochaient, dans l'ombre, des détracteurs anonymes. C'est ce qu'atteste la cruauté d'une épigramme par laquelle Racine riposte à deux grands seigneurs, le duc de Créqui, et le comte d'Olonne, qui, paraît-il, s'étaient per-

1. *Agésilas* et *Attila*, de 1666, v. 1, p. 1067.

2. « Non moins plus que l'art de demander aux savants le nom de travailleurs et de les relier. Le titre véritable est de prince à Votre Altesse Royale. (Dédicace d'*Andromaque*.)

mis, dans un salon, de censurer comme invraisemblables les caractères de Pyrrhus et d'Andromaque¹.

Sa première préface témoigne également des impatiences que lui causèrent les chicanes des raffinés : « J'avoue, disait-il, que Pyrrhus n'est pas assez résigné à la volonté de sa maîtresse, et que Céladon a mieux connu le parfait amour. Mais que faire ? Pyrrhus n'avoit pas lu nos romans : il étoit violent de son naturel, et tous les *héros ne sont pas faits pour être des Céladons*. » Cette allusion aurait même été lancée à l'adresse du prince de Condé qui jugeait l'humeur de Pyrrhus « trop emportée, trop farouche ». Voilà ce que murmurent tout bas les chroniqueurs d'alors. Sans nous prononcer sur ces rumeurs de l'anecdote, nous affirmerons, du moins, que ces coups d'épingle firent blessure.

Parmi les arbitres qui pouvaient se prononcer sur un ouvrage dont l'originalité déconcerta la routine, Saint-Evremond compte au premier rang. Il vivait alors en Hollande, et il y reçut trois exemplaires d'*Andromaque*, non sans être sollicité par de pressantes instances à déclarer publiquement ses impressions, qu'on présumait peu favorables à un rival de Corneille. Mais, jaloux de son repos et de sa dignité, cet homme d'esprit n'était pas de ceux qui aiment à voir leur nom et leur prose courir le monde, pour y servir d'aliment aux petites passions des coterie littéraires : il eut donc la prudence de faire la sourde oreille. Les indiscretions de Mme Bourneau² l'avaient rendu circonspect ; et, cette fois, il se contenta d'une réponse aussi

1. L'épigramme commence ainsi :

La vraisemblance est choquée en ta pièce
Racine, si l'on croit et d'Olonne et Créqui.

Il serait scabreux de la citer tout entière, et surtout de la commenter. Mais nous devons la signaler comme un trait de mœurs littéraires.

2. Elle avait fait circuler de salon en salon la lettre sur l'*Alexandre*. Dans un billet au comte de Lionne, Saint-Evremond s'en était plaint hautement. « Elle m'a fait, disait-il, un très méchant tour de montrer un sentiment confus que je lui avois envoyé sur cette pièce, en lui recommandant de ne le faire voir à personne... Je ne connois point Racine ; c'est un fort bel esprit que je voudrois servir. »

courte qu'évasive. Dans une lettre d'affaires, écrite à M. de Lionne, il ne dit en passant que ces mots peu compromettants : « *Andromaque* a bien l'air des belles choses. Il ne s'en faut presque rien qu'il n'y ait du grand. Ceux qui n'entrent point dans les choses l'admireront; ceux qui veulent des beautés pleines y chercheront je ne sais quoi qui les empêchera d'être tout à fait contents. » Cette réserve trahit le parti pris de ne désobliger personne et de s'abstenir¹.

Subligny, et la Folle Querelle. — Les six larmes de Mme de Sévigné. — Si Saint-Evremond se garda bien de s'engager dans un mauvais pas, pour le plaisir des oisifs, et baissa pavillon devant un triomphateur, il n'en fut point ainsi d'un méchant écrivain, Subligny², dont la plume besogneuse, profitant d'une occasion où le scandale ferait bruit autour de son nom, composa une parodie d'*Andromaque*, intitulée la *Folle Querelle*. Il s'empressa de la porter au théâtre de Molière qui ne la refusa point; car, depuis le divorce de Racine, l'émigration d'*Alexandre*, et l'enlèvement de Mlle du Parc, il avait droit de représailles, et, cette fois, il en usa. Jouée le vendredi, 18 mai 1668, cette misérable satire bénéficia du voisinage de *Georges Dandin*, et surprit un semblant de succès. On fit même à l'auteur de l'*École des femmes* l'injure de la lui attribuer. C'était le calomnier; car, dans cette plaidoirie littéraire, l'avocat d'une mauvaise cause est aussi sot que partial. Il y met en scène deux fiancés qui doivent s'épouser, mais se cherchent noise à propos d'*Andromaque*, et finissent par se tourner le dos. Le champion de Racine, Eraste, est à la fois un ignorant, un sot et un fripon. On devine qu'il est sacrifié d'avance à l'esprit et au savoir d'Hortense qui, dans

1. Saint-Evremond dit ailleurs : *Andromaque* m'a semble très belle; mais je crois qu'on peut aller plus loin dans les passions. Ce qui doit être tendre n'est que doux; ce qui doit exciter de la pitié ne donne que de la tendresse. Cependant, à tout prendre, Racine ne peut avoir plus de réputation qu'aucun autre, après Corneille.

2. Perdon de Subligny, né en 1670, fut avocat au Parlement. Il fit jouer, le 1^{er} août 1670, le *Désespoir extrême*, et publia la *Fausse Cécile*, satire de Mlle de Sévigné. En 1671 il déclama *Levenez* contre l'Académie de Villedieu, et fit paraître en 1671 une *Disertation sur les vers Français*.

la discussion, n'a point de peine à lui tenir tête, en attendant qu'elle l'éconduise de ses dédains victorieux. En prêtant à une femme des propos envenimés contre une œuvre qu'Henriette d'Angleterre favorisait de son suffrage, l'irrévérence d'un maladroit voulait peut-être atteindre de son ironie la charmante patronne d'*Andromaque*. Cette intention était bien digne de l'impertinence grossière avec laquelle il traitait l'épouse d'Hector « de grande bête », et Hermione « de guenipe¹ ».

Mais oublions ces pauvretés, et terminons ce chapitre d'histoire en leur opposant le souvenir de Mme de Sévigné qui, malgré sa dévotion pour Corneille, ne se défendit pas contre une tragédie où elle retrouvait son cœur. Elle la vit représenter à Vitré, où une simple troupe de campagne lui fit pleurer « plus de six larmes² ». La mère d'Astyanax est ainsi vengée par la mère de Mme de Grignan.

Sources antiques. — L'Andromaque d'Homère, et d'Euripide. — Le péril de Molossos. — Barbarie des mœurs héroïques. — Avant de juger ce parfait exemplaire de l'amour maternel, il convient de dire un mot des sources auxquelles Racine a puisé son inspiration³.

Dès la plus lointaine antiquité, *Andromaque* représente l'épouse et la mère. Elle est déjà la Lucrèce de l'*Iliade*⁴. Modeste, cachée dans le sanctuaire du foyer domestique, aimant son mari avec respect, et son fils avec une tendresse attristée par de sombres pressentiments, souriante parmi ses larmes dans la scène des adieux funèbres, elle voit bientôt le cadavre d'Hector traîné par le char d'Achille; et,

1. S'étant permis de refaire certaines scènes d'*Andromaque*, il disait : « Voula ce que M. Corneille eût fait, et *peut être* eût-il mieux fait encore. » Un de ses principaux griefs était l'inconvenance d'Oreste tuoyant Pylade. Ceci lui paraissait un crime contre l'épouse, attendu que les rois ne se tuoient pas. Racine sut profiter de certaines critiques. Il supprima, au cinquième acte, la scène III où Andromaque faisait triste figure en face d'Hermione et de ses imprécations. Il modifia plusieurs vers.

2. Lettre du 15 décembre 1668.

3. Elles sont toutes antiques. Car, si Corneille a peint l'amour paternel, il n'a jamais eu souci des mères. Celles qu'on rencontre dans son théâtre, *Médée*, *Clopatre*, révoltent la nature.

4. *Iliade*, L. VI, v. 392-486. L. XXIV, v. 725.

au milieu de son désespoir, cette veuve incomparable oublie ses propres infortunes pour les souffrances de l'orphelin qui est l'idée fixe de ses lamentations.

Dès lors, le type devient définitif. L'altérer serait un sacrilège. Les poètes pourront modifier les aventures qui lui servent de cadre; mais ils respecteront les sentiments qu'il doit à jamais exprimer.

Euripide lui-même, le plus sceptique, le plus téméraire des novateurs, l'ennemi déclaré des femmes, va désarmer devant cette vertu consacrée. Dans les *Troyennes*, il demeure fidèle aux principaux traits du caractère. Ne pouvant plus sauver son enfant, puisqu'un vainqueur impitoyable l'arrache de ses bras pour le précipiter du haut des remparts de Troie, elle exhale son deuil en des accents dont l'éloquence est le cri même de la nature¹.

Dans la tragédie qui porte le nom d'*Andromaque*, la situation n'est plus la même. La reine d'Ilion est devenue la captive de Pyrrhus, fils d'Achille. Elle a même perdu les faveurs du maître; car il l'a délaissée pour épouser Hermione, fille d'Hélène, et depuis elle est réduite à la servir: sous ses ordres, elle file la laine, et va chercher de l'eau à la fontaine publique. Ce n'est plus la vie d'Astyanax qu'elle veut défendre. Elle ne tremble que pour Molossos, le fils qu'elle tient de son vainqueur, et que poursuit la colère d'Hermione. Mais, bien qu'il soit le fruit de la servitude, elle l'aime encore; on dirait même que le poète,

1. « O mon fils, le plus cher de tous les biens que j'avais! tu vas mourir sous les coups des ennemis de ta patrie. Tu vas abandonner ta mère. Hélas! c'est la gloire de ton père, cette gloire qui dans les familles plus heureuses fait la prospérité des enfants, c'est elle qui te condamne à périr! Ton malheur est d'avoir eu un père vaillant et brave. O misères de mon lit nuptial! Vous qui m'avez amenée dans le palais d'Hector, étai-t-ce pour enfanter une victime de la Grèce, ou pour donner un maître à l'Asie? Tu pleures, mon enfant. Comprends-tu donc tes maux? Pourquoi me serres-tu de tes faibles mains, et l'attaches-tu à ma robe, comme un pauvre oiseau qui se réfugie sous les ailes de sa mère? Il n'y a plus la lance d'Hector pour te défendre, il n'y a plus de compagnon de ton père, plus de Troie. Quoi! précipite du haut des murs, et ta tête brisée sur le sol, tu vas périr, ô toi que j'embrasse avec tant d'amour, ô toi dont je respire la douce haleine! C'est donc en vain que mes mamelles t'ont nourri; c'est donc en vain que j'ai souffert les peines de la maternité et de l'allaitement! Embrasse, embrasse encore ta mère, pauvre enfant! Tu ne le pourras plus bientôt. Serre toi contre mon sein, presse moi de tes bras, unis ta bouche à la tienne. O Ciel! pourquoi ta mère et enfant innocent? (*Troyennes*, vers 732-775.)

pour mieux peindre ce sentiment, l'a dégagé de tout ce qui pouvait lui paraître étranger. Or, le péril est extrême, puisque l'absence de Pyrrhus expose Andromaque aux violences d'une tyrannie jalouse : pour s'y soustraire, elle n'a plus d'autre asile que l'autel de Thétis, où elle abrite son fils. Refuge précaire ! car Ménélas¹ l'a découvert, et menace de la tuer, si elle ne livre pas sa victime. « Non, répond-elle, je ne sauverai pas mes jours au prix des siens » ; et, abandonnant sa retraite tutélaire, elle s'écrie : « O mon fils, ta mère va mourir, afin que tu vives. » Le danger couru par Molossos, tel est donc, chez Euripide, le motif pathétique du drame².

L'Andromaque de Virgile. — Comment Racine accorde ses emprunts aux mœurs d'une société chrétienne et raffinée. — L'amour et la jalousie sont les principaux ressorts de sa tragédie. — Ces données de la légende Virgile, lui aussi, les accepte. S'il les épure, s'il les tempère en effaçant l'importun souvenir de Pyrrhus et de Molossos par celui d'Hector et d'Ashtyanax³, cependant il dit expressément qu'Andromaque a subi les outrages du fils d'Achille, qu'elle a enfanté dans la servitude (*servitio enixa*), et qu'esclave elle a été cédée à un autre esclave troyen, Hélénius, le frère d'Hector. Cette barbarie des mœurs héroïques, le tendre poète l'a voilée sous des allusions discrètes, prononcées comme à voix basse, la rougeur au front. Mais il n'a rien déguisé, quoi qu'en dise Racine qui, citant le passage d'où il supprime un vers gênant, écrit en tête de sa préface⁴ : « Voilà tout le sujet de ma tragédie, le lieu de la scène, l'action, les principaux acteurs, et même leurs caractères, excepté celui d'Hermione »

Non, cela n'est pas ; et, tout en se couvrant de l'autorité

1. Il joue le rôle de traître, et représente la perfidie des Lacédémoniens avec lesquels Athènes était en guerre.

2. Quant à la moralité de la pièce, c'est que Pyrrhus périt pour avoir eu deux femmes. Le dénouement est un plaidoyer contre la bigamie, qu'avait autorisée une loi portée à la suite de la guerre du Péloponèse et de la peste qui avaient dépeuplé la cité.

3. Hector *ubi est?* — *O mihi sola mei super Ashtyanactis imago!*

4. *Me famulum famuloque Heleno transmisit habendam.* Racine n'avoue point cette suppression, et dissimule adroitement l'inexactitude de la citation.

d'un ancien, Racine savait bien qu'il modifiait le sujet dans son essence même. C'est dire qu'entre ses devanciers et lui il y a la distance du monde païen au monde chrétien, et de la Grèce primitive à la France de Louis XIV ; car à la brutalité de la fable antique et à ses horreurs il substitua un monde imaginaire où le vainqueur n'ose point user de ses droits, où les captives conservent leur liberté, où le gynécée n'a pas de portes closes, où des jeunes filles grecques s'établissent sans scrupule dans le palais d'un prince qui n'est pas encore leur mari, et le font assassiner, parce qu'il s'avise de leur préférer une autre femme qu'il avait depuis longtemps rendue mère, et dont il n'a plus le moindre souci.

Loin de blâmer cette invraisemblance de couleur, signalons plutôt l'adresse d'une imitation créatrice qui accommode ses emprunts aux mœurs et aux bienséances d'un autre milieu. Henriette de France réfugiée à la cour de Louis XIV n'était pas en effet traitée avec plus d'égards que l'Andromaque de Racine chez le roi d'Épire. Prisonnière de Pyrrhus, elle n'en est pas moins honorée de tous ses respects ; et cette réserve n'étonne point celle qui en devient l'objet ; car elle a le sentiment de sa pleine indépendance, et se refuse aux avances les plus passionnées, pour rester fidèle à Hector, même au delà du tombeau¹.

C'est donc une tragédie toute nouvelle, où l'intérêt n'est plus de savoir si Astyanax périra² (car Pyrrhus est trop généreux et trop amoureux pour le vouloir), mais si Hermione l'emportera sur Andromaque. L'amour et la jalousie : voilà les seuls ressorts qui vont entrer en jeu. Par conséquent, la vérité des mœurs n'est plus ici qu'un accessoire³. L'analyse des sentiments et des caractères étant

1. Chez elle, l'épouse et la mère se confondent. Son fils est le souvenir vivant de son père. Ne disait-elle pas :

Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace :
C'est lui-même. C'est toi, cher époux que j'embrasse.

(Acte II, scène v.)

2. Astyanax n'est qu'une nœuille, un moyen, et comme disait Molière, un accessoire.

3. Si l'on veut juger la différence des mœurs chez Euripide et chez Racine, il

l'originalité même d'une peinture toute psychologique, laissons-nous aller, sans vaines chicanes, aux émotions d'un spectacle qui nous apprend à mieux connaître l'âme humaine.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

L'action. Son unité. Elle a pour centre le cœur d'Andromaque. La fatalité de la passion. La liberté morale. — Ce qu'il faut admirer d'abord dans ce drame de la passion, c'est l'industrie qui combine le mécanisme de l'action. On a pourtant prétendu qu'elle manquait d'unité, par suite des irrésolutions de Pyrrhus retournant à Hermione ou s'éloignant d'elle, et d'Hermione donnant ou refusant son cœur à Oreste, selon qu'Andromaque résiste ou semble céder aux instances d'un amour qu'elle désespère ou encourage.

Non, ce va-et-vient ne déconcerte point la logique serrée d'une intrigue, dont le centre est cette âme si tendre et si pure qui, par ses mouvements, produit toutes les péripéties du drame. L'alternative des deux devoirs qui partagent un cœur conjugal et maternel engendre ces situations contradictoires dont l'intérêt progressif ne languit pas un instant. Si Hector l'emporte, Andromaque repousse Pyrrhus, et le ramène à Hermione qui se détourne d'Oreste.

faut les comparer dans la scène où Hermione et Andromaque sont en présence. (*Racine*, acte III, scène iv. *Euripide*, vers 155, etc.) Chez l'un et l'autre la jalousie est en cause. L'Hermione grecque a tout l'orgueil de l'épouse légitime : elle se déchaine en injures contre l'esclave qui lui dispute ses droits : « C'est toi qui voulais me chasser de ce palais pour y être maîtresse. *Tu me rends par tes maléfices odieuse à mon époux, et tu as frappé mon sein de stérilité.* L'esprit des femmes d'Asie est habile dans ces arts funestes. » Andromaque riposte par d'autres insultes. « Non, ce ne sont pas mes maléfices qui te font haïr de ton époux ; mais tu ne sais pas rendre ton commerce agréable. *Le véritable philtre n'est pas la beauté* ; ce sont les vertus qui plaisent aux maris. » Puis, elle fait l'apologie des mœurs de l'Orient : « O mon Hector, si Vénus t'inspirait quelques désirs, j'aimais à cause de toi les femmes que tu aimais ; souvent même je *présentais mon sein aux enfants qu'une autre femme t'avait donnés*, afin d'éloigner de ta demeure l'amertume des querelles. » Chez Racine, au contraire, quelle dignité dans la plainte ! quelle délicatesse dans les sentiments !

Si Astyanax a le dessus, Pyrrhus revient à Andromaque, et repousse Hermione qui retourne à Oreste, jusqu'au moment où la dernière crise est décidée par un choix volontaire, qui, conciliant deux affections, précipite et commande le dénouement. Ici donc, toutes les destinées s'enchaînent. Hermione et Andromaque sont aussi inséparables que Pyrrhus et Oreste. Les scènes qui se déduisent des caractères deviennent une série nécessaire de contre-coups réciproques dont les causes et les effets se correspondent avec une rigueur scientifique¹. Car nulle âme ne reste isolée parmi ces fluctuations de sentiments qui se répercutent de proche en proche les uns sur les autres, comme les ondes tumultueuses d'une mer agitée par la tempête. En apparence désordonnée, cette mobilité obéit à des lois d'équilibre que le calcul pourrait déterminer. Il en résulte une sorte de fatalité qui finit par transformer les personnages en d'aveugles agents. Leurs actes subissent un entraînement presque irrésistible². C'est comme un vertige qui conduit Pyrrhus à la mort, Hermione au suicide, Oreste à la folie ; car, tout en donnant à la passion un air touchant, Racine ne l'épargne pas. Il nous la montre toujours punie par une crainte, un regret, une catastrophe. Entre ces victimes qui vont à l'abîme, parce qu'elles ne s'appartenaient plus, seule, Andromaque est demeurée maîtresse d'elle-même. Seule, elle conserve sa dignité. Seule, elle représente la liberté morale éclairée par la lumière de la conscience.

Les caractères. Andromaque. Son héroïsme maternel et conjugal. Sa coquetterie vertueuse. — Mais étudions de plus près les caractères, et d'abord celui qui, dominant tous les autres par sa vertu vouée à un deuil éternel, nous rappelle ce mot sublime de Pauline :

1. C'est ce que M. Janet formule ainsi : « L'action d'une passion est égale à sa réaction. » Il va même jusqu'à réduire toute la tragédie à une proportion algébrique : « Hermione et Pyrrhus sont les deux moyens termes dont Oreste et Andromaque sont les deux extrêmes. Oreste est à Hermione ce que Pyrrhus est à Andromaque. » (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1875.)

2. Ces effets réflexes de la passion se prêtent à des situations comiques aussi bien que tragiques. On rencontre en effet des analogies entre plusieurs scènes d'*Andromaque* et le passage de Pénélope intitulé *les Rétractés*.

Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire ;
Et, pour l'en séparer, il faut qu'on le déchire.

La tendresse maternelle a ce privilège d'échapper à l'empire de la mode, à l'esprit du siècle, à tout ce qu'il peut y avoir de passager dans les formes de la sensibilité. En elle agit la nature toute seule. Cet amour-là ne s'alimente point de ce qui périt : il se suffit à lui-même, comme le devoir. On lui pardonnerait jusqu'à ses faiblesses, tant il y a de charme dans la religion du foyer¹. Voilà pourquoi, de toutes les figures antiques, Andromaque est celle qui se prête le mieux à un changement de patrie. La Grèce était digne d'en avoir conçu la première idée ; mais, dès son apparition, on pourrait déjà lui appliquer cette louange :

Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

Aussi n'a-t-elle rien perdu de sa grâce, en traversant les siècles². Une beauté si pure ne saurait vieillir. En se modifiant pour s'adapter à une autre scène, elle ne se dément pas ; le poète n'a fait qu'épanouir les germes contenus dans la tradition, et achever l'idéal entrevu.

Héroïne sans cesser d'être femme, elle se distingue surtout par ce qu'on peut justement appeler l'innocent manège d'une coquetterie sainte comme le sentiment qui l'inspire : car elle ne s'aperçoit du doux attrait de sa beauté qu'au jour où il peut faire miracle en faveur de son fils ; et, si elle use d'une puissance qu'elle ignorait, c'est avec une exquise délicatesse qui nous enchante comme Pyrrhus lui-même. Lorsque, dès son premier entretien, elle lui dit :

Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups,

cette plainte discrète ne suffit-elle pas pour éveiller, sans en avoir l'air, les vœux secrets du protecteur qui va lui promettre de voler au secours d'Astyanax,

Coutât-il tout le sang qu'Hélène a fait répandre.

1. Mme de Sévigné nous ravit par l'excès même de son idolâtrie maternelle.

2. Nous n'excepterons que l'Andromaque de Sénèque, dans les *Troyennes*. Forcée de choisir entre la démolition du tombeau d'Hector et la mort de son fils, elle hésite : elle penche pour la conservation du tombeau.

Il est vrai qu'en retour il implore un encouragement¹ :

Madame, dites-moi seulement que j'espère ;
 Je vous rends votre fils, et je lui sers de père.
 Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens,
 J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
 Animé d'un regard, je puis tout entreprendre ;
 Votre Iliion encor peut sortir de sa cendre.

Mais ces transports qu'il serait facile de prendre au mot ont tant d'ardeur qu'ils effrayent la veuve d'Hector ; et, par une fuite rapide, elle se dérobe ainsi sous l'abri de son deuil :

Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés
 Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés ?

Elle va jusqu'à plaider contre elle même les intérêts de Pyrrhus :

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce ?
 Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse ?

Ce n'est pas une revanche, mais seulement l'exil et l'oubli que sollicitent ses pleurs :

Votre amour contre nous allume trop de haine :
 Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

Plus les soupirs de Pyrrhus deviennent pressants, plus elle recule, avec une sorte d'épouvante ; c'est alors que, cherchant un refuge près de ses chers morts, elle évoque les noms irritants de Troie et d'Hector :

Ah ! souvenir cruel !
 Sa mort seule a rendu votre père immortel.
 Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes,
 Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

C'était provoquer la colère de Pyrrhus, et ce mot menaçant :

Le fils me répondra des mépris de la mère.

Aussi, craignant l'effet de son imprudence, essaye-t-elle,

¹ Acte I, scène IV.

pour la réparer, une plainte suppliante, où se trouve un *peut-être* qui en dit beaucoup :

Hélas ! il mourra donc. Il n'a pour sa défense
Que les pleurs d'une mère, et que son innocence ;
Et *peut-être*, après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.

Que d'éloquence dans ces ruses¹ qui sont un appel à la pitié ! En admirant le poète qui transfigure un modèle venu de si loin, pourrait-on regretter la simplicité première du type grec ? Est-ce que le théâtre est fait pour offrir à des savants le plaisir de reconnaître l'exactitude d'un pastiche ? L'œuvre du génie n'est-elle pas plutôt d'approprier le fond permanent de la nature humaine aux exigences que comportent les mœurs d'une civilisation nouvelle ? Il ne faudrait accuser Racine que si son propre siècle, et le monde même où il vivait lui eussent proposé une Andromaque supérieure à la sienne. Or, la merveille de son art est d'avoir mis tant de finesse et de profondeur en sa peinture que cette Troyenne, dont la légende remonte aux temps homériques, devint la compatriote et la contemporaine des Françaises, qui purent retrouver en elle leur propre cœur.

Hermione. Alternatives d'amour et de haine. La psychologie de Racine est scientifique. Le sublime de la passion. — Elle n'est pas moins vivante la création d'Hermione qui joue près d'Oreste le même rôle qu'Andromaque près de Pyrrhus², mais avec la différence d'une mère à une amante, dont la passion va se changer en haine. C'était une hardiesse de produire sous nos yeux une femme capable de faire tuer l'homme qu'elle aime par celui qu'elle n'aime pas. Or pas une note ne sonne faux dans les empor-

1. Moins sublime que la veuve de Pompée, Andromaque est plus aimable, plus voisine de nous. Il y a même plus d'héroïsme en son courage. Car elle a plus besoin de vertu pour résister à l'amour de Pyrrhus que Cornélie pour braver la victoire de César.

2. Il lui faut ménager aussi celui qui la vengera d'un perfide. Voilà pourquoi elle ne dit pas le mot décisif qui découragerait toute illusion.

tements éperdus qui préparent cette crise¹. Bien plus : son crime aura comme un air de justice ; car elle a reçu la parole de Pyrrhus, elle revendique un droit, elle a été trahie ; et voilà pourquoi c'est ouvertement, sous le regard des Dieux, qu'elle frappe un coupable².

Ici, Racine ne doit presque rien à Euripide, dont l'Her-mione est odieuse, puisque l'époux qu'elle condamne lui est indifférent. Son orgueil seul se venge : elle craint d'être répudiée, parce qu'elle est stérile. C'est la jalousie de Sarah contre Agar. Elle ne veut point devenir demain l'esclave d'une favorite dont elle était hier la maîtresse. Il n'y a donc pas de nuances dans ses caprices d'enfant gâté, dans ses colères aveugles et cruelles³.

Au contraire, l'exquise psychologie de Racine ne la conduit que par degrés aux derniers excès. Tant que tout n'est pas perdu, tant que brille une lueur d'espoir, elle met sa fierté à cacher sa blessure. Devant Oreste qui lui apprend son malheur, elle fait parade d'un mépris qui semble étouffer tout amour ; c'est au point qu'on pourrait croire à sa guérison prochaine⁴.

Si plus tard l'orage se déchaîne, la faute en est à Pyrrhus, et à ses perpétuelles oscillations. On peut juger de ce que sera son désespoir par l'explosion de joie que lui cause le repentir apparent de l'infidèle. Alors, quel charme il reprend tout à coup à ses yeux⁵ ! Comme elle s'inquiète peu d'Oreste et de sa douleur ! Quelle sécheresse, et quelle dureté d'âme, en face d'Andromaque venant se jeter à ses genoux ! Quelle maladresse même dans son ironie ! Tandis que son intérêt lui ordonne de tout promettre, et de

1. On ne lui a reproché qu'un mot de coquetterie. Après avoir donné congé à Oreste qui se retire résigné, elle dit à sa confidente :

Attendois-tu, Cléone, un courroux si modeste ?

(Acte III, scène III.)

2. Sa morale est dans cette formule devenue célèbre : *Tue-le*.

3. Si elle n'est pas mère, elle en accuse les maléfices d'Andromaque. Elle veut lui faire badayer la maison. Elle n'a pas un scrupule quand Oreste lui promet de la délivrer de son mari. Elle est prête à partir avec lui.

4. Adieu ; s'il y consent, je suis prête à vous suivre.

5. Intrépide, et partout suivi de la victoire.

protéger le fils d'une rivale, pour l'éloigner de Pyrrhus, elle n'a que l'insolence du triomphe ; ne laisse-t-elle pas échapper ce mot dangereux :

S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ?

Par cette imprudence, elle travaille à sa ruine ; car elle s'expose à voir se rallumer des feux mal éteints : c'est ce qui arrive ; et, par suite, celle qui n'était qu'une victime va devenir une furie, lorsqu'elle s'écrie :

. Vengez-moi ; je crois tout...

Ah ! courez, et craignez que je ne vous rappelle...

Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné...

S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain...

Revenez tout couvert du sang de l'infidèle ;

Allez ; dans cet état, soyez sûr de mon cœur...

Pourtant, la crise reste un instant suspendue par la démarche de Pyrrhus qui se croit obligé à un faux devoir d'humiliante politesse. Dans cette entrevue, quel flux et reflux de mouvements opposés, depuis la froideur affectée, ou l'ironie sombre, jusqu'aux brusques soubresauts de la douleur, et aux éclats des reproches qui débordent !

Je ne t'ai point aimé, cruel ! qu'ai-je donc fait ? .

J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes,

Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;

J'y suis encor malgré tes infidélités,

Et malgré tous les Grecs honteux de mes bontés.

Je leur ai commandé de cacher mon injure,

J'attendois en secret le retour d'un parjure.

Je t'aimois inconstant ; qu'aurois-je fait fidèle ?

Et même en ce moment, où ta bouche cruelle

Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,

Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas ¹.

Un moment de lassitude et d'abattement succède à cette explosion : il y a même quelques prières attendries ; mais à l'embarras du perfide elle voit qu'il ne les écoute pas. Aussi, comme elle se redresse menaçante !

1. Acte IV, scène v.

Tu comptes les moments que tu perds avec moi !
 Ton cœur impatient de revoir ta *Progne*
 Ne souffre qu'à regret qu'une autre l'entretienne....

• • • • •
 Porte aux pieds des autels le cœur qui m'abandonne ;
 Va, cours. Mais crains encor d'y trouver Hermione¹.

Ces alternatives d'amour et de haine sont encore plus violentes dans le monologue qui ouvre le cinquième acte, entre l'offense et son châtement. Elle ne sait plus où en est son cœur². Il combat encore pour le cruel. Il lui conseille de révoquer l'arrêt de mort³. Mais Cléone ravive ses colères par la description de l'hymen qui s'apprête. Dès lors, c'en est fait. L'impatience des sanglantes représailles est même si vive qu'Hermione craint une défaillance chez son vengeur :

Quoi donc? Oreste encore,⁴

Oreste me trahit ?

Non : il n'a que trop sûrement servi sa rage. On le verra bien à ce cri cité cent fois :

Pourquoi l'assassiner? qu'a-t-il fait? à quel titre?
 Qui te l'a dit?

Ce trait vaut le *qu'il mourût* de Corneille. Voilà un de ces mots qui découvrent tout un caractère. C'est le sublime de la passion⁵. A lui seul, il suffirait à perpétuer le souvenir d'Hermione.

Pyrrhus. Les périls d'une situation fautive. — Entre la fille d'Hélène et la veuve d'Hector, Pyrrhus joue un personnage qui n'est pas toujours conforme à la dignité tra-

1. Acte IV, scène V.

2. « Tu ne penses-tu pas à savoir si j'aime, ou si je hais. »

3. « ... Eh! qu'on t'est donc moi qui l'ordonne. »

4. M. Janet dit avec l'autorité d'un psychologue : « Quand une idée domine dans l'âme, elle tient en équilibre les plus contraires : celles-ci sont arrêtées ; elles ne touchent point le cœur ; par là, tout le monde, par le délire de la passion, qui, tout entière au désespoir, oublie sa fureur, sa jalousie et sa vengeance. »

gique¹. Bien qu'il pratique l'art des faux-fuyants, et des euphémismes, pour excuser tantôt ses cruautés contre les Troyens, tantôt son oubli de la foi promise, il faut avouer qu'il nous impatiente un peu par ses indécisions. Elles ont le tort de rappeler d'autres héros de Racine, Bajazet par exemple, qui flotte entre Atalide et Roxane. Trop violent et trop délicat tout ensemble, il n'est ni Grec, ni Français. Quand il fait le barbare, ses procédés d'intimidation n'effrayent personne. Quand il soupire, on ne reconnaît plus en lui le bourreau de Polyxène et le meurtrier du vieux Priam². Ailleurs, il s'abaisse aux petitesesses des amants de comédie³. Mais la plupart de ces défauts sont imputables à une situation fautive, et il faut les pardonner aux beautés pathétiques dont elle est le principe⁴.

Oreste est plus conforme à la tradition. — De tous les héros de ce drame, le moins éloigné de la tradition est Oreste ; avec sa mélancolie forcenée, il est bien la victime du destin :

Mon innocence enfin commence à me peser.
Je ne sais, de tout temps, quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix, et poursuit l'innocence.
De quelque part sur moi que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les Dieux.

1. Hermione le lui fait bien sentir :

Me quitter, me reprendre, et retourner encor
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector,
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi.

2. Racine rejette adroitement sa férocité sur l'ivresse du carnage, dans une ville prise d'assaut, en pleine nuit :

La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitoient au meurtre, et confondoient nos coups.

3. Notamment, lorsqu'il dit à Phénix :

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andrômaque en secret n'en sera pas jalouse ?

4. Il n'est ni point aisé de nous faire accepter un amant qui dit à une jeune veuve :
« Épouse-moi, ou ton fils est mort. »

Méritons leur courroux, justifions leur haine,
Et que le fruit du crime en précède la peine¹.

Tout au plus pourrait-on dire qu'il joue un rôle trop accessoire pour porter le poids du dogme antique de la Fatalité. Toujours refoulée, sa passion s'est repliée sur elle même. Il s'est fait un sombre plaisir d'observer ses tortures. Avec quelle amère volupté il s'écrie, dans son agonie :

Grâce aux Dieux, mon malheur passe mon espérance ;
Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance.

J'étois né pour servir d'exemple à ta colère,
Pour être du malheur un modèle accompli.
Hé bien ! je meurs content, et mon sort est rempli.

En le voyant se parer de sa souffrance comme d'un signe d'élection, on le prendrait volontiers pour un ancêtre de René ; et, ce qui ajoute à la ressemblance, c'est que, malgré tout, il paraît plus malheureux que coupable. Il est du moins protégé contre l'aversion par l'amitié de Pylade ; car il faut être digne de sympathie pour mériter un tel dévouement².

Le style d'Andromaque — Après cette esquisse des physionomies principales, nous devrions parler aussi d'un style qui excelle par la convenance.

On raconte que Racine considérait une œuvre comme à peu près achevée quand il pouvait dire : « Je n'ai plus que les vers à faire. » C'est que pour lui la perfection résultait du naturel, et de la vérité, c'est-à-dire de l'harmonie nécessaire qui doit exister entre les pensées ou les sentiments, et leur expression définitive. Voilà pourquoi il met où il sied la force et la grâce, l'éclat et la simplicité. Étudier la

1. Acte II, scène 1. L'Oreste d'Euripide n'intéresse pas. Il veut enlever sa cousine Hermione, parce que le fils d'Agamemnon ne peut guère se marier en dehors de la famille nébaste des Atrides.

2. On connaît la belle réponse de Pylade à Oreste qui ne veut pas l'engager dans ses périls :

. . . Allons, Seigneur, enlevons Hermione.

(ACTE III, SCÈNE 1.)

facture de cette tragédie, ce serait donc analyser des caractères et des situations. Or, c'est ce que nous venons d'essayer. Ajoutons seulement que, dans ce coup de maître, il y a plus d'abandon, plus de feu, plus de mouvement que partout ailleurs. C'est l'entrain d'une verve toute jeune qui s'épanche avec joie : c'est l'agrément incomparable d'un génie qui se révèle à lui-même.

LES PLAIDEURS

(1668.)

Affinités de la tragédie et de la comédie. Occasion des Plaideurs. Grieffs personnels de Racine contre les gens de Palais. — Si les grands poètes comiques ne sont pas étrangers aux accents de la tragédie, les grands tragiques ont presque tous leurs éclairs d'inspiration comique. Shakespeare et Caldéron furent supérieurs dans les deux genres. Cervantes a écrit *Don Quichotte* et la *Destruction de Numance*. Corneille a fait *Le Menteur*. Schiller chausse le brodequin dans la première partie de *Wallenstein*. Les motifs plaisants abondent aussi dans les drames d'Euripide que Ménandre appelait son père. De même, Racine prouve une fois de plus que la vocation dramatique, lorsqu'elle est profonde, se prête avec souplesse aux surprises de l'imprévu. Les *Plaideurs* en sont un des plus agréables témoignages.

Ils furent représentés pour la première fois à la Ville, vers le début de novembre 1668¹, par la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, et à la Cour, environ un mois après. Dans la même année, la pièce fut imprimée avec privilège du Roi. Elle était précédée d'un *Avis au lecteur*, sorte de

1. On ne peut que donner une date approximative. La *Gazette* de 1668 et les *Lettres* en vers de Robinet passent cette comédie sous silence. Le privilège du Roi pour l'impression des *Plaideurs* est du 5 décembre 1668.

préface, dont le ton est moins âpre que de coutume. L'auteur semblait ne pas attacher trop d'importance à un badinage composé rapidement, et ne plus s'armer de rigueur contre les récalcitrants qu'il avait eu le malheur de ne pas divertir. En même temps, il donnait des détails intéressants, mais incomplets, sur les circonstances qui venaient de lui suggérer cette ingénieuse fantaisie.

S'il y parle des *Guèpes* d'Aristophane, et de la tentation qu'il eut, en les lisant, d'essayer l'effet des plaisanteries qui avaient amusé le peuple le plus spirituel de l'antiquité, il dit à peine un mot d'un procès qu'il venait de perdre, et auquel « ni lui-même, ni ses juges n'avoient jamais rien entendu ». Or, il est vraisemblable qu'une rancune personnelle anima sa verve. Louis Racine et d'Olivet sont du moins d'accord pour nous apprendre que l'occasion de cette satire fut un litige engagé au sujet du prieuré de l'Épinay, qui lui fut disputé par un ecclésiastique régulier. Il s'en suivit un procès dont Racine finit par se désister, mais non sans mauvaise humeur contre les gens de robe. Il cherchait donc l'occasion d'une revanche, et fut heureux de leur faire payer la perte de son bénéfice.

Le premier dessein du poète n'était pourtant pas de composer une comédie, mais d'improviser une farce destinée à une troupe italienne, où figurait le roi des bouffons, Tiberio Fiurilli, fameux sous le nom de Scaramouche¹. Or, ce célèbre comique ayant quitté Paris en 1667, Racine se tourna vers une autre scène plus exigeante, qui l'obligeait au souci de l'art, du goût et de la mesure.

Les collaborateurs de Racine. Allusions contemporaines. Perrin Dandin et Rabelais. — On a souvent répété qu'il eut plus d'un collaborateur. L'éditeur de Boileau, Brossette, nous raconte que le berceau de l'œuvre fut le cabaret du *Mouton blanc*² où s'assembloient « avec quelques jeunes seigneurs de la Cour, MM. Despréaux,

1. Il était goûté de Louis XIV. On prétend qu'un jour personne ne pouvant calmer les pleurs du roi tout enfant, Scaramouche fut autorisé à le prendre dans ses bras, et par ses grimaces réussit à le faire rire.

2. Il était situé sur la place du cimetière Saint-Jean.

Racine, La Fontaine, Chapelle, et Furetière ». Tous ces joyeux compagnons, qui s'étaient déjà cotisés pour la parodie de *Chapelain décoiffé*, s'avisèrent un jour de s'égayer aux dépens de Messieurs du Palais, huissiers, greffiers, avocats, plaideurs, procureurs et juges. Racine, qui avait des représailles à exercer contre le monde de la chicane, si retors et si futé, s'empressa d'entrer dans cette pensée. La matière était riche, et chacun, paraît-il, y mit du sien.

C'est ainsi que l'amusante scène de la dispute qui s'élève entre la comtesse de Pimbèche et Chicaneau, fut, dit-on, esquissée par Boileau qui tenait l'anecdote de son frère Gilles. L'original serait une plaideuse incorrigible, la comtesse de Crissé, attachée au service de la duchesse douairière d'Orléans¹. Pour que nul n'en doutât, l'actrice chargée du rôle eut même soin de s'affubler, comme cette ridicule personne, d'une robe couleur de rose sèche, avec un masque sur l'oreille. On attribue à la même origine l'allusion faite à la femme du lieutenant criminel Tardieu; l'avarice de ce couple avait sa légende, et c'est de ce ménage que Boileau disait :²

L'un et l'autre des lois vécut à l'aventure,
Des présents qu'à l'abri de la magistrature
Le mari quelquefois des plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la femme aux voisins escroquoit.

Elle mourut assassinée par des voleurs ; et ce fut justice : car elle poussait la vilenie jusqu'à dérober des biscuits aux pâtisseries. Le bruit ne courait-il pas qu'un d'eux, pour la dégoûter de ces larcins, mit un jour à sa portée des gâteaux fortement purgatifs ? Ici, elle s'appelle Babonnette. On la reconnut en ces vers :

1. C'est elle que Furetière, dans son *Roman bourgeois*, appelle Collantine. Quand elle se marie à Charrosselle, cette plaideuse enragée s'arrange de manière que son contrat devienne un nid de procès. Même à l'église, devant le prêtre, ces deux époux assortis ne purent s'accorder. Quand l'un disait *oui*, l'autre disait *non*. Ils finirent par prononcer en même temps le *oui* sacramentel, « chacun dans la pensée que l'autre diroit le contraire ».

2. Satire X.

Elle eût du bonnetier emporté les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

Furetière n'était pas moins en fonds de traits malins contre ces procureurs dont il s'était moqué souvent, soit dans son *Roman bourgeois*, soit dans ses satires les plus mordantes¹. Il aurait inspiré notamment l'idée de la galanterie dont le vieux Dandin, tout émoustillé par la beauté d'Isabelle, veut régaler ses jolis yeux, lorsqu'il dit :

N'avez-vous jamais vu donner la question ?

— Non, et ne le verrai, que je crois, de ma vie.

— Venez : je vous en veux faire passer l'envie.

— Hé, monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux ?

— Bon ! cela fait toujours passer une heure ou deux².

Si des avocats fournirent à Racine quelques-unes de ses épigrammes contre les juges, on peut croire que ceux-ci ne lui refusèrent pas des malices lancées contre les avocats. On prétend du moins que M. de Brillhac, conseiller au Parlement de Paris, et M. de Lamoignon le mirent au courant des plus piquantes anecdotes qui circulaient sur les bizarreries de l'éloquence judiciaire. Quant aux termes techniques de la procédure, ils auraient eu pour initiateur maître Pousset de Montauban qui, dans plus d'une scène, joua près de son ami le rôle du souffleur près de Petit-Jean. Toujours est-il que les différents tons sur lesquels l'Intimé déclame furent autant de parodies qui visaient les praticiens d'un temps où l'emphase sonore et creuse passait pour éloquence.

Le célèbre Gaultier la Gueule est un de ceux que le public put désigner par leur propre nom. La citation *victrix causa Diis placuit* se retrouve dans un passage de son *Ouzième plaidoyer*, prononcé en août 1646. Elle y

1. Entre autres, le *Dejeuner d'un procureur*, et le *Jeu de boules des procureurs*. Il y abuse des mots de l'Élas : ses plaisanteries avaient besoin d'être affinées par Racine.

2. On lit dans Furetière que le juge Balastre, amoureux de Collantine, « lui faisoit bailler place commode dans les lieux publics pour voir les pendus et les roues ». Thomas Diafoirus invitait Anselme à « venir voir, pour se divertir, la dissection d'une femme ».

suit ces phrases : « Quand je considère ce partage de brigues et de faveurs, il me souvient de cette fameuse division des Dieux, au siège de Troie.... Le ciel qui a décidé du droit des combats a pris notre parti contre vous. Faites les Catons tant que vous voudrez, pour témoigner que la cause des vaincus vous plaît. » — Les plus illustres ne furent pas non plus épargnés, s'il est vrai qu'un irrévérent ne respecta pas même Patru et Le Maître protégés pourtant l'un par son talent reconnu, l'autre par les souvenirs de Port-Royal¹. Il est pourtant permis d'en douter, bien que la reconnaissance n'ait pas toujours imposé silence aux vivacités d'un poète qui, dans plus d'une rencontre, n'avait point ménagé ses anciens maîtres.

Enfin, Rabelais fut mis également à contribution, mais d'une façon discrète ; car les licences du seizième siècle eussent paru téméraires au dix-septième. Les censures de l'audacieux railleur qui fouaillait jusqu'au sang Thémis et ses suppôts auraient détonné dans les jeux d'une ironie qui les fustigeait si légèrement. Laissant donc là Grippe-minaud et ses griffes sanglantes, Racine se contenta d'emprunter à *Pantagruel* le nom de Perrin Dandin, et cette innocente boutade : « Si, en tout le territoire, n'estoient que trente coups de baston à gagner, il en emboursoit toujours vingt-huit et demi » :

Et si dans la province
Il se donnoit en tout vingt coups de nerf de bœuf,
Mon père, pour sa part, en emboursoit dix-neuf.

Bref, les grains de sel abondèrent, venus de toutes mains ; mais ce ne fut que l'assaisonnement du régal tout gaulois dont il fallait trouver la matière, c'est-à-dire d'une pièce qui devait avoir son exposition, sa suite et son dénouement.

Les Guêpes d'Aristophane. Satire politique de la démocratie athénienne, et d'un abus redoutable. — Aris-

1. Plaidant pour une *substitution*, en faveur de la maison de Chabannes, Le Maître disait : « Dans les premiers siècles après le Déluge, les seuls enfants mâles succédoient à la principauté de la famille ». On reconnaît ici le mot de Dandin à l'Intimé : « Avant la naissance du monde. — Avocat, ah! passons au Déluge. »

trophane fut ici d'un utile secours. Ses *Guêpes* offrirent en effet le cadre d'une action qu'il s'agissait d'accommoder au tour de l'esprit français, et aux ridicules de l'âge présent. Le poète y réussit, et il eut en cela d'autant plus de mérite que, si les sujets tragiques peuvent aisément passer d'une littérature dans une autre, il n'en va pas de même des éléments comiques. On les acclimate difficilement sous un autre ciel : car ils ont leurs racines dans le sol qui les a vus naître, et tiennent toujours de près aux mœurs d'un pays ou d'un temps.

Ici même, sous une imitation fort industrielle, s'aperçoit le péril qu'il peut y avoir à transplanter une flore étrangère. En effet, il faut avouer qu'Aristophane a plus d'ampleur et d'à-propos, que sa verve est plus sérieuse, qu'elle s'attaque à un fléau redoutable pour le salut de la cité, qu'en voulant le guérir il fit office de patriote, et non de bel esprit. Au lieu d'être une exception burlesque, son juge Philocléon représente non un simple travers, mais un des abus flagrants de la démocratie athénienne, je veux dire ces six mille citoyens¹ qui remplissaient les dix tribunaux d'une république où la parole décidait de tous les intérêts, de tous les droits. Pour la plupart, ignorants, envieux, ennemis de toute supériorité, ils composaient une foule paresseuse, avide, remuante, et toujours prête à devenir la proie des démagogues qui flattaient ses vices. Si à ce chiffre on ajoute les avocats, les orateurs politiques, les membres du Sénat ou de l'Aréopage, si on se rappelle le retour incessant des assemblées populaires, des élections, des accusations, des jugements, on s'expliquera l'âpreté du réquisitoire où un moraliste militant dénonce et combat de front une folie aussi préjudiciable au bien de l'Etat qu'aux vertus domestiques et à la prospérité des familles. On peut affirmer sans trop d'exagération que cette manie transformait tout un peuple en lazzaroni passant leur vie sur l'*agora*. Le mal fut encore aggravé par l'institution du tribole qui soldait l'oisiveté, le chômage du travail, les

1. Ils étaient 6000 sur 20,000. C'est plus du tiers.

bévués et les prévarications d'une justice bavarde, ergoteuse, vénale et aveugle. Il y eut donc du courage dans cette révolte du bon sens : elle eut une portée politique, et si considérable que ses éclats de rire ont parfois je ne sais quoi de tragique. Quand le chien Labès¹ était cité pour avoir volé, non un chapon, mais un fromage de Sicile, chacun se rappelait les concussions commises en cette province par le stratège Lachès. C'était un procès intenté aux institutions d'un peuple; Aristophane exerçait là comme un ministère public.

Racine ne fit qu'une satire inoffensive des mœurs du Palais. Cabale des procureurs. — Il ne pouvait en être ainsi de Racine. Outre que Louis XIV n'eût pas toléré des libertés audacieuses, le sel d'Aristophane paraissait trop mordant à un délicat dont le goût préférerait à des crudités parfois brutales l'atticisme tempéré de Térence². Sa malignité se tourna donc uniquement contre les gens de robe; et encore s'en prit-il à leurs plus innocents travers, au jargon barbare et scolastique des uns, à la morgue ou à la cuistrerie des autres. Sa prudence n'alla pas au delà des plaisanteries traditionnelles qui ne tiraient guère à conséquence. Les agents subalternes plus que les gros bonnets furent mis en cause; et il se garda bien de risquer un regard téméraire dans les arcanes de la procédure, d'étaler au grand jour les complaisances vénales, les sollicitations éhontées, les hypocrisies odieuses, les guet-apens de l'instruction criminelle, ou les horreurs de la torture.

Ceux qui le lui ont reproché sont vraiment fort injustes; car, malgré sa réserve, une gaieté qui ne voulait point briser les vitres ne fut pas alors sans péril. Certains magistrats s'en émurent comme d'un scandale, et Valincourt écrit à d'Olivet qu'« un vieux conseiller mena grand bruit contre une comédie » qui lui parut un crime d'État. Je soupçonne même que la cabale des avocats ou des procureurs ne fut pas étrangère à la froideur du premier

1. Ce nom dérivait d'un verbe grec qui signifie *prendre*.

2. « J'aimez beaucoup mieux imiter la régularité de Ménandre et de Térence que la liberté de Plaute et d'Aristophane. » (Préface de Racine.)

accueil fait à cette pièce ; car elle n'eut d'abord aucun succès. « Les acteurs, dit Valincourt, furent sifflés aux deux premières représentations, et n'osèrent placarder la troisième. » Molière seul, bien que brouillé avec Racine, « ne se laissa pas entraîner au jugement de la Ville, et, en sortant, il déclara que ceux qui se moquoient méritoient qu'on se moquât d'eux¹. »

Le suffrage de Louis XIV décide du succès. — Après la bataille perdue, un tel suffrage n'aurait pourtant pas décidé d'un retour de fortune, si, par l'autorité de son goût, un critique tout-puissant, Louis XIV, n'eût relevé tout à coup l'œuvre tombée. « Les comédiens, dit un ami de Racine, étant à la Cour, et ne sachant quelle petite pièce donner, après une tragédie, risquèrent les *Plaideurs*. Le feu roi, qui était très sérieux, en fut frappé, y fit même de *grands éclats de rire* ; et toute la Cour qui juge ordinairement mieux que la Ville, n'eut pas besoin de complaisance pour l'imiter. Partis de Saint-Germain² dans trois carrosses, à onze heures du soir, les comédiens allèrent porter cette bonne nouvelle à Racine, qui logeait à l'Hôtel des Ursins. Trois carrosses, après minuit, et dans un lieu où il ne s'en étoit jamais tant vu ensemble, réveillèrent tout le voisinage. On se mit aux fenêtres ; et, comme on vit que les carrosses étoient à la porte de Racine et qu'il s'agissoit des *Plaideurs*, les bourgeois se persuadèrent qu'on venoit l'enlever pour avoir mal parlé des juges. Le lendemain, tout Paris le crut à la Conciergerie. »

S'il y eut revirement d'opinion, l'honneur en revient donc au patronage du roi. Sans l'aveu du Maître, les courtisans n'auraient pas osé s'égayer aux dépens des Dandins. C'est ce que laisse entendre ce passage de *l'Avis au lecteur* : « On examina d'abord mon amusement comme on auroit fait une tragédie. Ceux mêmes qui s'y étoient le

1. Faut-il croire que Racine fut ingrat, lorsque, dans sa préface, il dit de la comédie, « Je n'attends pas un grand honneur d'avoir assez longtemps régné le monde ».

2. Ce fut à Versailles qu'eut lieu la représentation, si l'on en croit *l'Avis au lecteur*.

plus divertis eurent peur de n'avoir pas ri dans les règles. Quelques autres s'imaginèrent qu'il étoit bienséant à eux de s'ennuyer, et que les matières de Palais ne pouvoient être un sujet de divertissement pour des gens de Cour. » La postérité a confirmé le jugement de Louis XIV ; et, loin de nous paraître la méprise d'un bel esprit qui s'égare, cette comédie n'a rien perdu de son vif agrément.

Les juges et les avocats au dix-septième siècle. Molière et La Bruyère. — Le plaisir qu'y trouva le Souverain ne fut pas seulement littéraire ; car l'aiguillon de la guêpe parisienne taquinait de ses piqures des abus qu'il songeait à réformer.

Au dix-septième siècle, en effet, les *Chats fourrés* rappelaient encore « ces bestes moult horribles et espouvantables » qui « ont les gryphes tant fortes, longues et acérées que rien ne leur eschape », qui « grippent tout, dévorent tout, pendent, bruslent, escartèlent décapitent, meudrissent, empoisonnent, ruinent et minent tout, sans discrétion de bien et de mal ¹. » C'est du moins ce qu'atteste cette scène où, pour détourner Argante d'aller en justice, Scapin énumère si éloquemment les périls auxquels il s'expose : « Jetez les yeux sur les détours de la procédure. Voyez combien d'appels et de degrés de juridiction ², combien d'animaux ravissants par les griffes desquels il vous faudra passer, sergents, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteur, juges et leurs clerks. Il n'y a pas un de ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux *exploits* sur quoi vous serez condamné, sans que vous le sachiez ; votre procureur s'entendra avec votre partie, et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par coutumace

1. *Parla. poet.*, ch. xi.

2. Il y en avait cinq pour certaines affaires.

des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aiment. Eh ! monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider : et la seule pensée d'un procès seroit capable de me faire luir jusqu'aux Indes ¹. » Le mal était si invétéré, si profond, que Louis XIV entendit les plaintes de la colère publique ; et l'*Ordonnance civile* d'avril 1667 essaya de leur donner satisfaction. Racine fut donc, peut-être sans le vouloir, un auxiliaire de la bonne volonté royale.

Il n'y eut pas moins d'à-propos dans les traits malins qu'il lançait contre les avocats. L'Intimé ne paraîtra pas une caricature trop burlesque, si on rapproche son discours de tel ou tel plaidoyer contemporain, par exemple de celui qu'en 1673, cinq ans après la pièce de Racine, Omer Talon prononçait en plein Parlement pour les héritiers de Mlle de Canillac. Il débute ainsi : « Au chapitre XIII du Deutéronome, Dieu dit : Si tu te rencontres dans une ville où règne l'idolâtrie, mets tout au fil de l'épée, sans distinction d'âge, de sexe, ni de condition ; rassemble dans les places publiques toutes les dépouilles de la ville, brûle-la tout entière, et qu'il n'en reste plus qu'un monceau de cendres. *Si audieris in una urbium*, etc. Le procès ayant été fait à Naboth, *quia maledixerat regi*, le roi Achab se mit en possession de son héritage. David, étant averti que Miphisboseth s'étoit engagé dans la rébellion donna tous ses biens à Siba qui lui en apporta la nouvelle. *Tua sint omnia quæ fuerant Miphisboseth...* » A la même époque, un autre avocat, plaidant pour sa fille, qui demandait une séparation de corps, s'écriait :

1 *Fourberies de Scapin* : acte II, scène VIII. Ce réquisitoire est confirmé par ce trait de La Bruyère : « Le devoir des juges est de rendre la justice, leur métier de la différer : quelques-uns savent leur devoir, et font leur métier. » Dans le 5^e acte de son *Médecin gâché*, l'Écuyer met en scène deux coquins du Palais, M. Sauter et M. L'Écuyer.

« *Verum est dicere*; oui, Messieurs! c'est bien vrai; oui, ma fille est heureuse et malheureuse tout ensemble, heureuse *quidem* d'avoir trouvé un époux distingué par sa naissance, malheureuse *aulem* de ce que ce gentilhomme a renversé sa fortune par sa mauvaise conduite; en sorte que ma fille se trouve réduite à mendier son pain, ce pain que les Grecs appelaient *ἄρτον*. » Mais on n'en finirait pas si l'on voulait énumérer ces citations d'exordes pédants et tous farcis de textes sacrés ou profanes. C'en est assez pour prouver que Racine n'a guère forcé la note, en livrant au rire ce qui était ridicule. La poursuite dirigée par Petit-Jean contre le chien Citron ne semble même pas trop invraisemblable pour qui songe à tant de procès intentés à des animaux jusqu'au milieu du seizième siècle¹.

Racine n'eut guère que des visées littéraires. Jugement sur l'ensemble de l'œuvre. — Mais, en imaginant cette bouffonnerie, Racine ne pensait point à notre moyen âge : il voulait tout simplement imiter Aristophane, comme il l'a fait soit dans l'exposition², soit dans la scène

1. En 1545, la ville de Saint-Jean en Savoie adressa une plainte à l'officiel de Saint-Jean-de-Maurienne contre des charançons qui dévoraient les récoltes. Interrompue par la disparition des accusés, l'affaire resta pendante jusqu'en 1587. Au dix-huitième siècle, dans une lettre écrite de Naples à Mme d'Épinay, l'abbé Galiani parle de deux chiens condamnés à mort par autorité de justice, et exécutés par la main du bourreau, pour avoir mordu un enfant. (Voir l'édition des *Plaideurs* par M. Bernardin.)

2. Dans l'ouverture des *Guêpes*, on voit deux esclaves Sosie et Xanthias faire sentinelle devant la maison de Philocléon, leur maître, qu'ils gardent, par ordre de son fils Bélétycléon, pour l'empêcher d'aller juger. « C'est la passion du bonhomme : s'il n'occupe pas le premier banc au tribunal, il est désespéré..... »

Tous les jours le premier au plaid, et le dernier. (Racine.)

« . . . Son coq l'ayant réveillé trop tard, c'est, dit-il, que des accusés l'auront gagné à prix d'argent. »

Il fit couper la tête à son coq, de colère,
 Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.
 Il disoit qu'un plaideur dont l'affaire alloit mal
 Avoit graissé la patte à ce pauvre animal.

— Philocléon s'enfuit par les toitures et les lucarnes. « On bouche, on calfeutre tout; mais lui, il enfonce des bâtons dans les murs, et sautait d'échelon en échelon,

où Léandre, cherchant à convertir Perrin Dandin, lui propose de tenir ses audiences en famille, sans sortir de chez lui ¹. Ces rapprochements, nous ne pouvons que les indiquer. Sous ces analogies éclateront les différences de conception et d'exécution. Il faut bien dire qu'elles sont à l'avantage du poète athénien, dont la satire sociale a été réduite aux proportions d'une satire littéraire. C'est du Boileau en dialogue et en action. A la folie de tout un peuple se substitue celle d'un particulier. Philocléon se change en Perrin Dandin, et Bdélycléon en Léandre amoureux d'Isabelle. Le cadre se rétrécit donc singulièrement ; mais il admet pourtant de nouvelles figures, celles de Chicaneau et de la comtesse de Pimbèche, deux enragés qui font pendant au juge endiablé : car c'est aux *Plaideurs* que la pièce emprunte son titre, et le sujet semble avoir été retourné. L'ensemble est amusant, mais surtout par les détails : on y trouve non l'intérêt, mais le style de la comédie. Les travers des personnages sont trop poussés à l'extravagance, l'intrigue nous laisse froids, et n'est qu'un prétexte à des épisodes divertissants ; mais, en dépit de ces faiblesses, et malgré les changements opérés dans les habitudes judiciaires, un tour alerte, et la franchise d'un esprit qui n'a pas vieilli font vivre encore cette bou-

comme une pie. » On en est reñuit à tendre des filets au-dessus de toute la cour. Alors, il s'avise d'un autre artifice : et, nouvel Ulysse, se suspend au ventre d'un âne, pour s'échapper de sa prison. — Rien de plus vil que cette variété d'inventions. C'est comme un jet continu d'éclatantes métaphores, et de fines parodies.

1.

LÉANDRE.

Un valet manque-t-il de rendre un verre net ?
Condamnez-le à l'amende, ou, s'il le casse, au fouet.

DANDIN.

C'est quelque chose : encor passe, quand on raisonne.
Et mes vacations, qui les paiera ? Personne ?

LÉANDRE.

Leurs gages vous tiendront lieu de nantissement.

Dans Aristophane, nous lisons : « Eh, dis-moi, quand même j'aurais la fièvre, je te chercherais toujours mon sabote ? Et toi, je pourrais, sans quitter mon siège, manger mes lentilles ? »

tade de raillerie gauloise. En la lisant, on regrette même que Racine n'ait pas suivi cette veine; car il pouvait devenir notre Térence, et avoir sa physionomie propre, à côté de Molière ¹.

BRITANNICUS

(1669.)

I. — FAITS HISTORIQUES.

Britannicus fut une revanche contre les détracteurs d'Andromaque. — L'accueil fait à *Andromaque* (1667) avait été de l'étonnement plus que de la faveur; car les beautés de cette création, qui fut pourtant comme le *Cid* de Racine, déconcertaient le goût régnant. Aussi les détracteurs du poète prétendirent-ils que son talent se réduisait à la peinture de l'amour; et cette opinion s'accrédita si bien que, longtemps après, Mme de Sévigné s'obstinait encore à dire : « Jamais il n'ira plus loin qu'*Andromaque*; il fait ses

1. Signalons de légères représailles exercées contre Corneille qu'avait attristé le triomphe d'*Andromaque*, et qui eut la maladresse de ne pas cacher son chagrin. Les vénérables *rides* de *Don Diègue* passent ici sur le front d'un huissier :

Ses *rides* sur son front gravoient tous ses exploits.

Corneille se reconnut aussi dans ce trait de Chicaneau : *Viens mon sang, viens ma fille.* — *Achève et prends ce sac* fut une parodie de ce mot : *Achève et prends ma vie.*

Un vieux comédien, Riccoboni, appréciait ainsi les *Plaideurs* : « Cette comédie de M. Racine est la pièce la plus singulière que j'aie trouvée dans tous les théâtres de l'Europe. Depuis Molière, j'ai peine à croire que le style de la comédie se soit conservé nulle part aussi bien que dans cette pièce. » Il ne lui reproche que d'être « un très mauvais exemple pour les jeunes gens », parce que Léandre « use d'un déguisement pour faire signer à Chicaneau son contrat de mariage, en lui faisant accroire que c'est un papier de procédure ». Voilà, chez un acteur, une étrange pruderie !

pièces pour la Champmeslé, ce n'est pas pour les siècles à venir; si jamais il n'est plus jeune, et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose¹. » A ceux qui se vengèrent ainsi du talent qu'on ne pouvait lui refuser, en lui déniaut celui qu'il n'avait point encore essayé, Racine opposa la double revanche des *Plaideurs* (1668), et de *Britannicus*. C'est ce qu'attestent ces vers de Boileau :

Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus².

Oui, à cette génération qui s'opiniâtrait à regretter Corneille et ses Romains, il montra, par la souplesse de ses ressources, qu'il était, aussi lui, capable de mâles accents; et, désertant la mythologie pour l'histoire, il représenta dans la corruption de l'empire ces maîtres du monde dont l'héroïsme républicain avait porté bonheur à son devancier. Un pinceau que sa douceur semblait prédestiner à ne peindre que les nuances de la passion, déjoua donc les prédictions de ses ennemis en dérobant à Tacite³ son énergie, sa concision, ses traits rapides et ses sombres couleurs. C'était Albane ou Corrége s'élevant tout à coup à la fierté de Michel-Ange.

La première représentation. — Ce fut deux ans après *Andromaque*, le vendredi, 13 décembre 1669, que *Britannicus* parut pour la première fois sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, devant une assemblée que rendit moins nombreuse la concurrence d'une exécution capitale. A cette soirée assistait Corneille, avec la cabale de ses partisans dispersés dans la salle « de peur de se faire reconnoître ». Ils n'épargnèrent pas les censures au chef-d'œuvre; et, dans une lettre écrite sous des impressions encore toutes vives, l'un d'eux, Boursault⁴, eut l'impertinence de déclarer « Agrippine fière sans sujet, Burrhus vertueux sans dessein, Britannicus amoureux sans jugement, Narcisse lâche sans

1. A Mme de Grignan, 16 mars 1672.

2. Épître VII.

3. Livre XIII des Annales, chap. XV, XVI, XVII, XVIII.

4. Préface d'une petite nouvelle intitulée *Artamise et Poliante*.

prétexte, Junie constante sans fermeté, et Néron cruel sans malice. » Il raillait ainsi un ami de Racine, peut-être Boileau : « Son visage, qui passeroit au besoin pour un répertoire du caractère des passions, épousoit toutes celles de la pièce, et se transformoit comme un caméléon, à mesure que les acteurs débitoient leur rôle. Surtout le jeune Britannicus, qui avoit quitté la bavette depuis peu, et lui sembloit élevé dans la crainte de Jupiter Capitolin, le touchoit si fort que, son bonheur l'ayant fait rire, le récit de sa mort le fit pleurer. » L'entrée de Junie « dans l'ordre de Vesta » lui paraissait un dénouement de « tragédie chrétienne ». Malgré ce parti pris d'ironie, il se contenta pourtant de dire que « la pièce n'eut pas le succès qu'on s'étoit promis¹ ».

De ces critiques il ressort qu'il n'y eut point, comme on l'a prétendu, manifestation hostile et chute soudaine. Il est toutefois certain que cette composition sévère fut d'abord peu comprise par la foule, et disparut après huit représentations dont la froideur irrita cruellement le cœur de Racine.

Représailles contre le parti de Corneille. — Attribuant cette injustice aux manœuvres de l'envie, il usa de représailles dans une première préface, où, tout en ayant raison, il se donne tort par les allusions blessantes qu'il lance avec amertume à plusieurs tragédies du rival auquel il applique les plaintes de Térence « contre les critiques d'un vieux poète malintentionné². » Ne va-t-il pas jusqu'à dire : « Pour contenter des juges si difficiles...., il ne faudroit que s'écarter du naturel, et se jeter dans l'extraordinaire.... Il faudroit remplir l'action d'une infinité de déclamations.... Il faudroit représenter quelque héros ivre qui se voudroit faire haïr de sa maîtresse, de gaieté de cœur³ ;

1. Corneille, présent à la pièce, se serait récrié contre deux anachronismes relatifs à Britannicus et Narcisse.

Voir dans le savant ouvrage de M. Deltour (*les Ennemis de Racine*), les vers satiriques de Robinet et la lettre de Saint-Évremond, p. 200.

2. *Luscius de Lanuvium*, ennemi de Térence, aigrement censuré dans ses prologues (*malevoli veteris poetæ*).

3 *Lysandre*, dans *Agésilas*.

un Lacédémonien, grand parleur¹; un conquérant qui ne débiteroit que des maximes d'amour²; une femme qui donneroit des leçons de fierté à des conquérants³. »

Hâtons-nous d'ajouter qu'il se repentit plus tard de ce premier mouvement excusable chez un poëte qui pouvait écrire avec autorité : « Voilà celle de mes tragédies que j'ai le plus travaillée⁴. »

Dans sa seconde préface, il adoucit, en effet, ses vivacités juvéniles, et l'édition complète de ses œuvres supprima toutes les récriminations violentes où il avait trop oublié ce qu'il devait à la vieillesse et à la gloire d'un précurseur. C'est qu'on pardonne aisément un mal réparé. Or, Britannicus avait repris son rang, surtout à la *cour*, où plaisait singulièrement ce grand tableau d'histoire. Ce fut même la première pièce que Louis XIV fit voir au duc de Bourgogne et à ses frères, le 17 novembre, à Versailles. La *ville* ne resta pas en arrière; et, en 1676, l'universelle faveur dont jouissait cette tragédie justifia le mot de Boileau disant à son ami : « Vous n'avez rien fait de plus fort. »

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Les sources de *Britannicus*; analyse de la pièce.

— Le sujet fut emprunté, comme on le sait, au treizième livre des *Annales*, où Tacite nous raconte comment le fils de Claude et de Messaline, âgé seulement de quatorze ans, périt empoisonné par la main de Locuste, dans un repas auquel assistaient Néron, sa mère, et Octavie, sa femme, sœur de la victime. Cette haine datait de loin; mais elle venait d'être irritée par l'orgueil d'Agrippine qui, pour venger ses injures et l'exil récent de son affranchi Pallas, menaçait de faire valoir les droits de Britannicus⁵. Dès lors,

1. *Agésilus*.

2. *César* dans la *Mort de Pompée*.

3. *Cornélie*... *Viriathé* dans *Sextorius*.

4. Deuxième préface.

5. • Le poison fut distillé auprès de la chambre de César, et avec des dro-

le crime fut résolu. Sénèque et Burrhus, qui n'en avaient pas connu le projet, continuèrent de servir César. Voilà les faits que l'histoire livre au poète. Voyons le parti qu'il en a tiré.

L'émancipation de Néron et sa lutte avec Agrippine qui lui dispute le pouvoir, tel est le sujet de son drame. Racine suppose que, pour soutenir son crédit, elle médite d'unir Britannicus à Junie, sœur de Silanus qui descendait d'Auguste, et que Claude avait eu dessein de désigner comme son successeur. Par cet épouvantail, elle espère effrayer un ingrat, et reconquérir l'influence qui lui échappe. Mais ses calculs sont déjoués par Néron qui, pris d'une passion subite pour Junie, l'a fait enlever au milieu de la nuit. C'est par ce coup d'éclat que s'ouvre l'action.

Acte I^{er}. Agrippine qui a devancé le jour, et attend impatiemment le réveil de Néron pour lui demander raison de cette violence, voit Burrhus sortir de la chambre impériale; elle prétend y pénétrer, elle aussi; mais introduits par une porte secrète, les deux consuls l'ont prévenue. Humiliée dans son orgueil, elle éclate en reproches contre le soldat

gues dont on avait éprouvé l'effet rapide. — Suivant la coutume, les fils des empereurs mangeaient avec les autres nobles de leur âge, en présence de leurs parents, à une table séparée, et servie avec moins de magnificence. Britannicus était à l'une de ces tables; (ou un esclave de confiance éprouvait ses mets et sa boisson). Négliger cet usage, ou tuer à la fois Britannicus et son esclave, c'était faire l'aveu du crime. Voici l'expédient qu'on imagina. On présenta à Britannicus, après l'avoir goûté, un breuvage qui n'était pas empoisonné, mais tellement chaud qu'il ne put boire: et, pour le rafraîchir, on y versa de l'eau froide, saturée d'un poison qui agit sur le corps du prince avec une telle violence qu'il perdit à la fois la parole et la vie. — Les assistants s'épouvantent; les moins prudents se hâtent de fuir; mais ceux qui voyaient mieux les choses restent à leur place, les yeux fixés sur Néron (resistunt defixi, Nerone intuentes). Celui-ci, à demi penché sur son lit, ne changea point d'attitude; et, comme s'il n'avait rien su, il dit que c'était un accident ordinaire à Britannicus, cause par l'épilepsie dont il était attaqué depuis l'enfance, et qu'insensiblement la vie lui reviendrait. — *Agrippine essaya vainement de maîtriser l'expression de ses traits.* Sa frayeur et l'abattement de son âme éclataient si visiblement qu'on ne pouvait douter qu'elle ne fût aussi étrangère au crime qu'Octavie, la sœur de Britannicus. Elle comprenait en effet que Néron venait de lui enlever son dernier espoir, et que c'était là un essai pour un parricide (parricidii exemplum intelligebat). Quant à Octavie, quoique bien jeune encore, elle avait appris à renfermer en elle ses douleurs, ses tendresses, tous ses sentiments. Après un moment de silence, la gaieté se ranima. » TACITE.

qui lui doit sa fortune, et en abuse pour séparer le fils et la mère. Tout en se justifiant avec respect et dignité, Burrhus lui laisse entendre qu'il serait prudent de ne point hâter sa disgrâce par des plaintes impolitiques. Tandis qu'il se retire, elle voit paraître l'amant de Junie, Britannicus, tout ému d'un attentat qui crie vengeance. D'un mot, elle lui fait comprendre qu'elle compatit à cette injure, et l'invite à se rendre chez Pallas. Mais le prince est retenu par Narcisse qui travaille à le perdre, tout en ayant l'air d'entrer dans ses ressentiments, et de se dévouer aux intérêts de son amour.

Acte II. Averti par le traître, Néron qui vient de proscrire Pallas¹, fait confidence de sa passion naissante à l'espion qu'il a chargé de tendre des pièges à sa victime. Avec un art perfide, Narcisse flatte des instincts impatientes de se déchaîner; il dissipe les derniers scrupules non de la conscience, mais de la peur, et lui en fait honte, comme d'une lâcheté. Or, Néron ne demande qu'à se laisser vaincre par le tentateur, ainsi que le prouve la scène suivante, où, déclarant à Junie ses impérieuses tendresses, il lui offre la place d'Octavie, et exige qu'elle ôte tout espoir à Britannicus qui va venir. Bien qu'invisible, il sera présent à cette entrevue; et un mot, un geste, un soupir, un regard sera un arrêt de mort pour celui qu'elle ne doit plus aimer. Il faut bien, hélas! obéir à cet ordre. Mais ce silence même va révéler son cœur, sinon à Britannicus qui se croit trahi, du moins à Néron qui saura briser tout obstacle.

Acte III. Les alarmes de Burrhus qui se sent réduit à l'impuissance, la colère d'Agrippine prête à tout oser dans l'intérêt de son ambition, l'imprudence de Britannicus qui lui ouvre son âme devant Narcisse devenu maître d'un secret dont il sera le délateur: tels sont les préludes de la péripétie qui nous montre le jeune prince surpris par Néron, au moment même où, tombant aux pieds de Junie, il reçoit d'elle les assurances de sa fidélité. Sa fière attitude ne fait

1. A franchi dévoué à l'ambition d'Agrippine.

que courroucer un rival qui ordonne de l'arrêter, de garder à vue Agrippine, et menace Burrhus lui-même.

Acte IV. Vivement engagée par les incidents qui précèdent, l'action se précipite vers le dénouement, non sans nous tenir en suspens par la mémorable scène où Agrippine, en face de Néron, semble prendre sa revanche, et d'accusée se fait accusatrice. Elle finit par dicter ses conditions de paix, le rappel de Pallas, la liberté rendue à Junie qui épousera Britannicus, et la promesse d'une réconciliation entre les deux frères. Son fils paraît consentir à tout, et déjà Burrhus se réjouit de ce retour, lorsque, par un mot d'atroce ironie, Néron change cette joie en désespoir¹. Sa vertu tente cependant un suprême effort, et son éloquence réussit à émouvoir, à désarmer le crime. Mais Narcisse, qui lui succède, ne tarde pas à ressaisir sa proie, et son génie infernal demeure le maître.

Acte V. Trop crédule à la perfidie, le frère de Néron s'apprête à entrer dans la salle du festin, et rassure les tranes de Junie qui craint de se fier à son bonheur. Cependant, à l'heure même où l'orgueilleuse Agrippine s'applaudit de son triomphe, le forfait se prépare; et, bientôt, au milieu d'un tumulte plein d'effroi, Burrhus accourt éperdu. Il annonce que Britannicus est mort frappé par un coup plus prompt que la foudre. A l'impudence de l'assassin qui ose braver les imprécations de sa mère on pressent le parricide prochain. Mais il est privé du fruit de son crime; car on apprend que Junie est entrée dans le collège des Vestales, et que Narcisse vient d'être égorgé par le peuple.

Comment Racine a modifié les données de l'histoire.

— Dans cette analyse se soupçonne déjà l'art avec lequel Racine interprète les données de l'histoire, ou les modifie adroitement pour les accommoder aux conditions du théâtre.

S'il fait revivre Narcisse, mort depuis un an, c'est pour l'opposer à Burrhus, comme le crime au devoir, se disputant une conscience, et pour peindre ainsi ces affranchis dont la perversité fut, sous l'Empire, l'instrument de tous les atten-

1. J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étrangler.

tats. — S'il idéalise Junie, c'est pour nous ménager encore l'intérêt d'un contraste dans cette vertu dont la pureté même irrite les convoitises de Néron. — Si, par une légère infraction faite à la loi romaine, il ouvre à son héroïne le sanctuaire inviolable de Vesta, c'est par tendresse pour une touchante victime qu'il veut sauver ; et la volonté populaire excuse d'ailleurs cette liberté que légitime notre pitié. — S'il ajoute quelques années à l'âge de Britannicus, c'est pour donner à sa passion plus de vraisemblance. — Voilà comment il amende et corrige la réalité par des retouches qui, tout en respectant le principal, tournent l'accessoire en ressources d'émotion.

Où est l'unité du sujet ? Belle économie de l'action.

— Quant à l'unité de ce drame, elle est évidemment dans le caractère de Néron. Racine représente l'éveil d'une âme féroce, préluant à sa scélératesse par un noviciat qui en remonte aux vétérans du crime. Dans ce spectacle, la pitié même n'est qu'un mobile secondaire. Car les rôles de Britannicus et de Junie ne nous touchent qu'en passant ; ni l'un ni l'autre ne porte le poids de l'action. Ils la subissent presque sans lutte. Ils ne figurent que pour aider au développement de la crise morale sur laquelle se concentre l'attention. Pour nous, il ne s'agit pas de savoir si des innocents succomberont, mais d'assister à la lutte du bien et du mal se livrant un suprême combat duquel va dépendre le sort d'un empire et du monde. Ce dessein, qui se poursuit avec une logique pressante, s'achève dans l'admirable scène¹ où Narcisse, après avoir essayé tour à tour l'effet de la crainte, de l'ambition, de la vengeance, de la jalousie et de l'amour-propre, finit par remporter l'odieuse victoire dont le signal est ce vers :

Viens, Narcisse, allons voir ce que nous devons faire².

Dans le mécanisme de cette tragédie, tous les ressorts

1. Acte IV, scène IV.

2. On peut comparer à cette scène celle de *Sertorius*, où Corneille met en présence *Aufide et Perpenna*, déjà résolu au meurtre de *Sertorius*. (*Sertorius*, acte IV, scène IV.)

s'enchaînent, donc avec autant de souplesse que de solidité. Un seul épisode a été jugé par quelques critiques inférieur à la dignité tragique : c'est la supercherie de Néron se cachant derrière une tapisserie pour épier Britannicus et Junie. Or, nous ne partageons pas ce sentiment. Car ne voir là, suivant le mot de Fontenelle, qu'un « moyen ridicule et digne de la comédie, » c'est trop oublier l'impression de terreur que nous laisse ce guet-apens qui sert tout ensemble à peindre la bassesse de Néron, et à créer un danger auquel s'intéressent tous les cœurs. Sans nous arrêter à ces vaines chicanes, prouvons plutôt, par l'analyse des caractères, que Voltaire eut raison d'appeler Britannicus *la pièce des connaisseurs*.

Les caractères. — Néron. Principaux traits de sa physionomie historique. — Puisque la figure de Néron domine toutes les autres, c'est elle que nous devons considérer d'abord. Si un personnage historique est produit sur la scène, nous exigeons qu'il suffise à sa renommée, et cela d'autant plus que son rôle est plus nécessaire à l'action. Dans le cas où il existe de lui un portrait définitif, il faut que la copie ait, comme le modèle, sa vie propre et distincte. Pour apprécier le Néron de Racine, résumons donc les traits sous lesquels il se montre à nous dans l'histoire.

Issu d'une famille où le premier devoir était de paraître un prétendant accompli, façonné de bonne heure à cette attitude par les leçons de sa mère, le petit-fils de Germanicus avait appris, dès l'enfance, l'art de jouer de sang-froid la comédie de la popularité. Acteur précoce, il ne cessera pas de justifier ce mot qu'il prononçait en mourant : *Qualis artifex pereo*¹ ! Or cet irrésistible entraînement qui le pousse vers le théâtre et le cirque n'est chez lui que le symptôme d'une folie qui sacrifiera tout, même l'Empire, à la fureur de remplir la scène du monde, fût-ce par l'impossible et le monstrueux. Dans la frénésie du crime comme de l'orgie, il se sentira toujours en spectacle. Tous ses projets gigantesques, Rome convertie en port de mer, le lac

1. Quel artiste le monde va perdre !

Averne détourné dans le Tibre, l'isthme de Corinthe percé, ces jeux où il fait descendre dans l'arène quatre cents sénateurs et six cents chevaliers, ces débauches effrénées qu'il étale nuit et jour sur l'étang d'Agrippa, ses voyages en Grèce, ces murs de villes démantelés pour donner passage au triomphateur, les magnificences de la *maison dorée*, sous l'atrium de laquelle s'élève son colosse de cent vingt pieds, l'incendie de Rome contemplé du haut de la tour de Mécène; tout, en un mot, depuis la vanité du poëte et du chanteur jusqu'au vertige de son apothéose, révèle en lui l'âme de l'*Histrion* qui met les ressources de la toute-puissance au service de sa formidable manie. Voilà le personnage que fait revivre sous nos yeux ce fameux buste du Louvre¹, où, dans son horreur théâtrale et terrible, l'œil enfoncé, les lèvres gonflées par la rage et le mépris, le cou obstrué de graisse, nous apparaît l'expression forcenée de ce comédien maître du monde.

Racine n'a voulu peindre que les débuts du monstre.

— Tel ne pouvait être le Néron de Racine; car il n'en est qu'à ses débuts. Il s'essaye au crime; il fait son apprentissage; et pourtant, il faut qu'en un jour, en quelques heures, dans une action qui ne souffre pas de délais², il soit conduit des dernières contraintes de l'éducation à l'exécration cruaute qui annonce le parricide. Ce sombre avenir, nous l'entrevoions, en effet, dans « ce monstre naissant qui n'ose encore se déclarer, et cherche des couleurs à ses méchantes actions³. »

Si quelques-uns reprochèrent au Néron de Racine trop de bonté, ce fut donc pure méprise. Car les semences de tous ses forfaits possibles se trahissent déjà dans une atrocité qui, pour être tranquille, réfléchie, et en quelque sorte naturelle, n'en doit paraître que plus profonde. Elle éclate dans

1. *Salle des antiques*, n° 5422.

2. Schlegel observe qu'un drame mixte, où la dignité continue n'est pas nécessaire, pouvait seul représenter dans tout son développement le bateleur frenétique et lâche qui se fera gloire de reciter des vers d'Homère dans les angoisses de la mort.

3. Préface de Racine répondant à ceux qui lui reprochaient d'avoir fait Néron « trop bon. »

l'imperturbable sang-froid de ses perfidies, dans ses ruses raffinées, dans le mensonge de ses feintes caresses, dans la comédie de tendresse filiale où il semble vraiment faire de l'art pour l'art. Parmi les traits qui révèlent l'abîme de sa noirceur, signalons surtout l'impassible sérénité avec laquelle il confie à Burrhus le projet du fratricide. Se démasquer ainsi, sans nécessité, devant un homme de bien prouve qu'en lui toute conscience est morte. Ce qui serait ailleurs défaut devient ici beauté de premier ordre; car l'impudence d'un tel aveu nous apprend que l'empoisonnement d'un frère est pour Néron la chose du monde la plus simple; il sera tout étonné qu'un autre puisse y voir un crime.

L'amour même n'apprivoise pas la bête féroce; car, en elle, il est aussi effrayant que la haine. S'il se combine avec les empresses de la courtoisie et les élégances de l'esprit, l'histoire autorisait Racine à transformer ainsi un contemporain de Pétrone; et cette galanterie ne nous empêche pas de reconnaître le despote à son ironie subite et sèche, à ses obscures menaces, à son insensibilité contre toute prière, à la barbarie d'un être sans cœur qui est né tyran. C'est donc bien ici le comédien qui, plus tard, écoutant la furieuse invective de sa mère, sourit, arrange les plis de sa toge, semble se résigner comme à un discours officiel, trouve peut-être qu'elle parle avec art, puis, la transperçant d'un mot avec une froide politesse, mêle le mépris à ses soumissions apparentes, se donne le plaisir de simuler la tendresse ou l'humilité, et, tout en préméditant un assassinat, goûte par avance le frisson de terreur dont il accablera la superbe Agrippine. En résumé, le Néron de Racine prépare celui de Tacite, et le rend plus vraisemblable.

Agrippine; sa biographie; sa physionomie historique. — Il en est de même d'Agrippine; aussi le plus sûr commentaire de son rôle tragique sera-t-il son histoire.

Née à Cologne, l'an 16 de l'ère chrétienne, fille de Germanicus, elle tenait de sa mère une âme indomptable, de son père le désir de plaire, de Julie, son aïeule, l'orgueil

et l'audace, d'Agrippa son grand-père une énergie plébéienne, le sens des affaires et le génie du gouvernement. La vie des camps, des révoltes, des victoires, un retour triomphal, des voyages en Germanie et en Syrie, la mort dramatique de Germanicus, le cortège de ses cendres promenées à travers le monde, des persécutions subies avec une amertume vindicative, telles furent les impressions de son enfance et de sa jeunesse.

Rendue orpheline par le poison et l'exil, mariée à douze ans par Tibère à Domitius Ahénobarbus dont l'humeur farouche était redoutée de Rome entière¹, elle donna le jour à Néron² qu'elle saluait de ce présage : *Qu'il me tue, pourvu qu'il règne!* Appelée par son frère Caligula à partager sa grandeur, ses débauches et ses honneurs divins, puis reléguée par lui dans l'île Pontia, elle ne plia pas sous cette disgrâce, mais se mit à écrire ses commentaires, pour réveiller l'intérêt passionné qu'inspirait aux Romains le sang de Germanicus.

L'avènement imprévu de Claude vint lui rendre la liberté, le séjour de Rome, ses biens, son fils, et la faveur publique. Mais instruite à la prudence par la mort de sa sœur Drusille, silencieuse et retirée, elle suivit d'un œil patient et prévoyant les intrigues d'une cour où des liens criminels ménagèrent à la fille de Germanicus le dévouement de Pallas, d'un esclave affranchi. Après le meurtre de Messaline, il sera le négociateur du contrat qui l'improvise enfin Impératrice.

Dès lors, son ambition aura la rectitude d'un trait qui va droit au but. Étant la garantie de sa fortune, Néron est fiancé à Octavie, adopté, fait prince de la jeunesse, et confié à Sénèque et Burrhus, qui rassurent le parti des honnêtes gens, en dépit de quelques crimes jugés nécessaires, entre autres le meurtre et l'exil de deux rivales, Lollia Paulina et la belle Calpurnia.

1. Il avait tue un affranchi, crevé l'œil d'un chevalier, écrasé sur la voie Appienne un enfant lent à éviter son char. On l'accusa d'inceste avec sa sœur Lepida.

2. Après neuf ans de mariage.

Cependant, elle tient dans sa dépendance absolue, et n'accueille que d'un visage menaçant et sévère (*truci et minaci vultu*) le fils qui régnera sur Rome, à condition qu'elle règne sur lui. En attendant, tout, dans l'Empire, obéit ou cède à sa main virile. Elle est proclamée Augusta, comme Livie : elle reçoit les hommages du sénat, elle paraît dans Rome montée sur un char semblable à ceux qui servent aux statues des dieux ; elle donne audience aux ambassadeurs ; elle fonde une colonie qui porte son nom¹ ; revêtue d'une chlamyde d'or et d'un paludamentum qui l'assimile à un chef d'armée, elle préside à des jeux où combattent deux flottes et dix-neuf mille condamnés.

Pourtant, un ennemi lui fait ombrage : c'est Narcisse qui reste debout, veille sur Britannicus, et a su capter la confiance d'un vieillard. Ce péril, il faut donc le conjurer au plus tôt. Aussi, tandis que l'affranchi va traiter sa goutte aux eaux de Sinuesse, Agrippine profite-t-elle de son absence pour faire servir à son Auguste époux un plat de champignons préparés par Locuste, et que Néron appelle en riant le *mets des dieux*².

Tandis qu'une apothéose mêlée de quolibets est décernée au César défunt, le mot d'ordre donné, le soir même, aux prétoriens est : « *La meilleure des mères.* » Le nom d'Agrippine accompagne celui de son fils dans les lettres écrites aux peuples et aux rois. Le sénat se réunit au Palatin, pour qu'elle puisse assister à ses séances³. Dans Rome, son fils suit à pied sa litière. Instituée prêtresse de Claude, gardée par une cohorte germane, elle frappe à son effigie des monnaies où les deux têtes de la mère et du fils figurent tantôt de profil, tantôt affrontées. Sur la face, elle est appelée *Agrippine, femme du divin Claude, mère de Néron*, tandis que *Néron, fils du divin Claude*, est nommé seulement sur le revers. Partout, la tête du prince est petite, rajeunie ; ce n'est pas celle d'un jeune homme de dix-sept

1. Cologne.

2. Parce que ce poison mettra Claude mort au rang des dieux.

3. A peine cachée par un rideau.

ans, mais d'un enfant dont on voudrait perpétuer la minorité, aux yeux du monde¹.

Evidemment, elle se croit sûre de son fils; il n'est que le premier de ses sujets. Mais une implacable justice tire son châtiement de son espérance même. Car elle perdra la puissance et la vie par la main de celui qu'elle a poussé au faite pour y monter avec lui.

Dans cette guerre sourde, puis déclarée, qui prépare sa mort par sa chute², nous la voyons tour à tour souple et menaçante, feignant un instant la résignation pour éclater plus violemment, mêlant la ruse à la colère, la prudence à l'audace, se faisant craindre d'autant plus qu'elle craint davantage, jusqu'au jour où, privée de tout honneur, reléguée loin du palais, abreuvée d'insultes, prisonnière dans la maison d'Antonia, où la poursuivent les vers injurieux que fait chanter César autour de ses jardins, elle tient ferme encore, seule contre tous, avec une intrépidité qui ne se démentira pas, même dans cette nuit expiatoire, où, devant le glaive du centurion, elle se condamne en disant : *Ventrem feri*³.

L'Agrippine de Racine. — Telle nous l'offre Tacite, telle aussi nous la montre Racine, surtout dans cette scène où, faisant la revue de ses crimes, qu'elle semble absoudre par l'accent maternel, on la voit feindre une affection que son cœur ne ressent pas.

Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie,
 Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité
 Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

1. Le plus beau buste d'Agrippine est celui du Musée de Naples. La tête est accentuée, si virile que, sans les flots de cheveux, on ne reconnaîtrait pas une femme. Les muscles du cou et les clavicules sont accentués comme chez l'homme. L'œil est ferme et fixe sous l'axe profond du sourcil; le nez un peu tombant, la pointe marquée, le visage réfléchi, les pommettes saillantes, la bouche encadrée par un pli sévère qui part du nez, le menton mâle, net, inflexible : tout est robuste, éprouvé. Le profil est altier et majestueux.

2. L'ingratitude de Néron avait eu pour prélude une sorte de coalition tacite et universelle contre l'omnipotence d'Agrippine.

3. *Frappe au sein.*

Quelle adresse dans ces vers qui donnent à l'intimidation le ton de l'amitié ! Mais dès que Néron, plus habile encore à dissimuler, lui a dit :

Eh bien donc, prononcez, que voulez-vous qu'on fasse ?

aussitôt, le ressort comprimé reprend toute sa force, tout son orgueil lui revient, la voilà qui dicte des lois ; et, comme éivrée de sa victoire, elle s'écriera bientôt :

Déjà de ma faveur on adore le bruit.

La nature féminine se décèle dans cette impatience « d'abuser du pouvoir avant même de l'avoir reconquis¹ ; » c'est aussi le calcul d'un politique : car son intérêt est de faire croire au crédit dont elle douterait. Mais l'analyse de ces nuances nous entraînerait trop loin. Bornons-nous donc à dire qu'Agrippine est le digne pendant d'*Athalie*. Un tel éloge suffit à tout.

Britannicus, la victime désignée. — Les personnages secondaires n'ont pas droit à moins d'attention. Si la passion ingénue que traverse la jalousie de Néron² n'est ici qu'un moyen de mettre en jeu les deux principaux caractères, et par conséquent un ressort accessoire, les scènes émues que nous lui devons tempèrent l'austérité d'un sujet qu'il était bon d'attendrir par la douceur d'une note plaintive. Ces deux amants ont d'ailleurs une physionomie dont l'expression nous enchante.

Généreux et téméraire, victime désignée qui court à sa perte, Britannicus est bien le prétendant idéal d'un temps où les Romains en sont réduits à n'adorer comme de bons princes que ceux qui meurent avant l'âge. Il justifie ce mot de Tacite : « Rome est destinée à des amours courtes et malheureuses. » Quand Néron le surprend aux pieds de Junie, on aime la vivacité libre et fière qui rend si pathétique une situation voisine de la comédie. Devant le maître

1. Lisez l'étude de M. Nisard dans son *Histoire de la littérature française*.

2. Les maux dont souffrent Britannicus et Junie ne viennent pas de leur propre cœur : l'obstacle est extérieur : ils sont sûrs l'un de l'autre : voilà pourquoi l'élément tragique ne procède pas de leur passion.

de l'Empire, son attitude est assez digne pour que tout l'avantage lui reste dans ce conflit, où, loin d'être écrasé par l'ascendant du rang suprême, il humilie l'orgueil féroce d'un tyran jaloux. Le poison de Néron a donc bien servi sa mémoire, protégée par la mélancolie des espérances brisées dans la saison printanière. Car, s'il eût vécu, les ombres d'un maître ne lui eussent permis qu'une vertu, l'obéissance inerte d'un cœur pusillanime et inférieur à sa fortune.

• **Junie; l'héroïsme discret de l'amante.** — Quant à Junie, que Sénèque appelle *festivissima omnium puellarum*¹, c'est une des charmantes sœurs d'Iphigénie, de Bérénice et de Monime. Entre elles, l'air de famille est la grâce timide d'un sentiment contenu et voilé. Mais des différences les distinguent. Tandis que Bérénice et Monime, qui sont reines et maîtresses de leurs destinées, se sentent libres de se donner ou de se refuser, Iphigénie et Junie, qui dépendent de leurs familles, subissent des résistances et des obstacles. Si la tendresse de l'une est combattue par l'obéissance filiale, l'autre doit faire mystère d'une inclination dont l'aveu peut être un arrêt de mort pour le rival de Néron. Car Britannicus n'est point un Achille, un roi victorieux et puissant, mais un prince dépossédé dont la faiblesse est enveloppée de mille périls. Aussi dans son amour entre-t-il une pitié généreuse :

Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse ;
Et n'a pour tous plaisirs, Seigneur, que quelques pleurs,
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs².

Elle ose à peine s'avouer à elle-même une passion inquiète et entourée de pièges. Elle la dérobe à des regards jaloux ; elle use de détours, elle se persuade qu'elle aime par respect pour la volonté du père de Britannicus, et par déférence pour Agrippine. Elle n'en a pas moins le courage du sacrifice. Quand elle refuse le trône, du ton le plus modeste, sans faste, sans bravade, en sujette respectueuse, en sup-

1. La plus agréable des jeunes filles.

2. Acte II, scène III.

pliante dont l'unique souci est de sauver son amant, son langage ferme, décent et ingénu a des mots sublimes dans l'ordre des pensées délicates et tendres. Héroïque sans le savoir, elle concilie donc toutes les convenances.

Si plus tard, lorsque son désespoir cherche dans la vie religieuse un refuge et un abri, elle nous rappelle Versailles et le siècle des La Vallière plus que le palais des Césars¹, qui serait assez ingrat pour s'en plaindre? Oui, elle est plus chrétienne que païenne. Mais louons un anachronisme qui nous vaut ce type exquis de candeur et de grâce.

Burrhus, la conscience. — Il nous reste à dire un mot sur Burrhus. On sait que Sénèque et lui furent les précepteurs donnés à Néron pour le couvrir de la renommée qu'ils devaient l'un à l'éloquence dont il paraît la vertu, l'autre à l'intégrité de ses mœurs. Rome appela « *le lustre d'or* » les cinq années de cette régence trop courte, pendant laquelle, entre Agrippine impuissante et Néron contenu, régna le parti des honnêtes gens. Après avoir protégé le fils contre les embûches de sa mère, Afranius Burrhus défendit la mère contre l'ingratitude de son fils. Quand elle fut dénoncée par Lépida, il se porta garant de son innocence ou de son châtement, et fit lui-même la visite domiciliaire qui désarma Néron. Ce soldat laissa donc un nom plus pur que celui de Sénèque, chez lequel perce trop le courtisan, et qui, de faiblesse en faiblesse, finit par descendre jusqu'à l'apologie du parricide.

Admirons comment Racine personnifie en Burrhus la conscience et le devoir. Sans ostentation, avec un courage bienséant, qui évite d'offenser et ne craint pas de déplaire, il dit également la vérité à l'ambition d'Agrippine dans laquelle il respecte la mère de César, et à la scélératesse de Néron, dont il ménage pourtant la dignité suprême.

1. Junia Calvina, comme l'appelle Tacite, alors exilée, et qui ne revint à Rome qu'après la mort d'Agrippine, n'était point une jeune fille modeste et timide, fuyant le monde et la cour. Sept ans avant la mort de Britannicus, elle avait épousé Lucius Vitellius, fils ou favori de Claude, et frère de celui qui fut plus tard empereur. Sa vertu même était un peu suspecte. Elle avait un air d'étourderie et de vivacité qui prêtait à la médisance ou à la calomnie. *Decora fuit et procaz*, dit l'historien.

Malgré le calme de sa tenue, son éloquence n'en sera pas moins pleine d'une véhémence qui entraîne, et d'une chaleur qui pénètre, lorsqu'il recule épouvanté devant le crime qu'il veut prévenir. Nous ne lui reprocherons alors que trop d'illusions, puisqu'il est encore plein d'espérance, et croit à une réconciliation prochaine. Mais l'optimisme est le faible des âmes loyales. Aussi n'en devons-nous pas médire.

Narcisse, le tentateur. Rôle des affranchis sous l'Empire. — Il fallait un art bien sûr de lui-même pour opposer de si près à sa vertu le contraste de Narcisse et de sa perversité. Car le mépris n'a rien de tragique; on a même prétendu, bien à tort selon nous, interdire à la scène, comme révoltants, des personnages tels que Félix, Prusias et Maxime¹. Mais Racine et Corneille justifient leur emploi par les ressources qu'ils en tirent. Ici, d'ailleurs, le rôle est autorisé par l'avènement de ces affranchis qui furent les ministres des Césars. Grecs, Syriens, Asiatiques, appartenant à des races fines, élégantes et promptes à tout oser, ils devenaient pour l'Empereur secrétaires, intendants, compagnons de travail, de jeu, de table, et de plaisirs; ils pourvoyaient à ses vices, et, laissant aux familles illustres les apparences du pouvoir², en possédaient la réalité. Car le prince était à leur merci. Commodos par leur bassesse, utiles par leur intelligence, nécessaires par leur droit de familiarité, charmants par leur corruption, lettrés, actifs, hardis, rompus aux affaires et aux intrigues, ils vendaient les charges, les gouvernements, les grâces et la justice, ils confisquaient, ils proscrivaient; bref, ils organisaient la ligue du mal public.

Tel fut Pallas, le financier fastueux, galant et séducteur, dont l'orgueil ne connut plus de bornes, quand le sénat l'eut fait descendre des rois d'Arcadie. Il ne commandait à ses esclaves que du geste, en détournant les yeux; il ne daignait pas saluer les patriciens, lorsqu'ils se courbaient vers

1. Chez Corneille.

2. Après six ans de services signalés, un esclave pouvait être affranchi. Ces nouveaux citoyens étaient exclus des charges curules.

lui. Lors du mariage d'Agrippine, il refusa fastueusement un don de quatre millions, en disant qu'il était heureux de sa pauvreté. Or, quand il fut tué par Néron, il laissa soixante millions de notre monnaie. — Tel fut aussi Narcisse que l'histoire nous dépeint triste, laborieux, assidu, épargnant à Claude tout souci d'affaires, le suivant au sénat, dans les jugements, lui résumant la cause quand il venait à s'endormir, toujours prêt à le souffler, à l'avertir, à le contenir, mais surtout avide d'honneurs et d'argent. Dans la rue, il se faisait escorter par les consuls; pour s'enrichir, il entreprit les travaux du port d'Ostie et du lac Fucin; son trésor surpassait ceux des Rois de l'Orient.

Tout en personnifiant en lui cette aristocratie de valets pour lesquels l'Empire fut une curée, Racine a fait de ce personnage une création supérieure à l'Iago de Shakspeare. Lisez la scène¹ où, délivrant Néron des dernières craintes qui le retiennent, et l'attaquant par toutes ses faiblesses, Narcisse réveille le tigre, et le lance sur sa proie. Cette révolution morale vous paraîtra vraisemblable, naturelle et nécessaire, tant le poète a fait miracle d'adresse dans ce chef d'œuvre qui rend visible aux yeux la défaite d'une âme², c'est-à-dire l'idée-mère de cette tragédie dont le principal personnage est la *Conscience*.

BÉRÉNICE

(1670.)

I. -- FAITS HISTORIQUES.

Succès d'attendrissement. Résistance de Mme de Sévigné, de Saint-Évremond. Dissertation de l'abbé de Villars. Réponse de Subligny. Tite et Titus. — Il faut

1. Acte IV, scène iv.

2. Il faut en lire l'excellente analyse dans Laharpe.

être aveugle pour oser dire que Racine n'a pas su varier ses sujets et ses couleurs ; car chacune de ses œuvres nous ménage une surprise. *Bérénice* en est une nouvelle preuve

Cette pièce parut à l'Hôtel de Bourgogne, le vendredi 21 novembre 1670, sept jours avant la tragédie de Corneille, *Tite et Bérénice*, que la troupe de Molière représenta, le 28 novembre de la même année. Un jeune concurrent avait pris les devants, et ses acteurs eurent pour eux la supériorité du talent¹. Il suffit de rappeler que le rôle de Bérénice fut joué par la Champmeslé dont La Fontaine a dit que sa voix charmante « alloit droit au cœur ». Il y eut brillant succès, et l'approbation du Roi entraîna celle de la Cour. « Monseigneur, écrit Racine dans la préface dédiée à Colbert, vous avez été témoin du bonheur qu'a eu ma tragédie de ne pas déplaire à Sa Majesté. » Si Monsieur n'y prit pas autant de plaisir que son frère, le grand Condé l'honora de ses louanges, et lui appliqua spirituellement ces deux vers prononcés par Antiochus :

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Malgré cette unanimité d'applaudissements, il se trouva pourtant quelques réfractaires, même parmi les amis du triomphateur. Il paraît du moins que Boileau blâma le choix du sujet². Peut-être en voulait-il à l'auteur de n'avoir pas eu recours à ses conseils. Ce qui excuse un juge trop sévère, c'est qu'en ces questions où il s'agit de sentiments tendres la compétence lui faisait peut-être défaut. Chapelles aussi ne put retenir une épigramme. Un

1. Six ans plus tard, en 1676, Corneille attribuera son échec au jeu de ses acteurs. Lorsqu'il supplie le roi de faire jouer ses dernières pièces, il dit :

Agesilas en foule auroit des spectateurs,
Et *Bérénice* enfin trouveroit des acteurs.

Tite et Bérénice se traîna péniblement jusqu'à la vingt et unième représentation. La tragédie de Racine fut aussi applaudie à la trentième qu'à la première.

2. L'abbé du Bos affirme, dans ses *Reflexions critiques*, que Boileau avait conseillé à Racine de s'abstenir. Ce qui est certain, c'est que jamais Racine n'aurait renoncé à une tragédie commandée par une Princesse du sang.

jour qu'on lui demandait son avis, il se contenta de répondre par ces deux vers de la chanson :

Marion pleure, Marion crie,
Marion veut qu'on la marie.

Cette critique sent le voisinage des cabarets que fréquentait si volontiers l'incorrigible buveur.

A plus forte raison se produisit-il une assez vive opposition dans le camp de Corneille et de ses partisans. Cette fois, Mme de Sévigné n'eut pas une larme pour Bérénice. Quant à Saint-Evremond qui était d'un âge à ne plus guère comprendre les folies de l'amour, il ne put compatir au désespoir de Titus¹. Il est vrai qu'il ne se montra pas plus indulgent pour le héros de Corneille. Il l'accusa « d'aller contre la vraisemblance et la vérité, en ruinant le caractère de l'empereur, pour donner tout à une passion éteinte. C'est vouloir que ce prince s'abandonne à Bérénice comme un fou, lorsqu'il s'en défait comme un homme sage ou dégoûté. » Après les escarmouches, vint le combat. Il y coula des flots d'encre. Parmi les *libelles*² qui firent bruit, signalons la dissertation de l'abbé de Villars, que Mme de Sévigné jugea « fort plaisante et fort spirituelle », malgré « cinq ou six petits mots qui ne valent rien du tout ». C'était traiter avec beaucoup d'honneur les chicanes d'un pédant qui vit dans les plus belles scènes « un tissu de madrigaux », et accusa Bérénice d'apostasie, parce qu'étant juive elle voulait épouser un païen. « Cet amour, disait-il, ne lui fait pas seulement oublier ce qu'elle doit aux hommes, mais ne la laisse point se souvenir de sa religion. Pourvu que ses cendres soient avec celles de son amant, elle est consolée de tout ce qui lui arrive du côté de Dieu. » En damnant cette impénitence finale, le perfide abbé terminait sa diatribe par cette insinuation malveillante : « Antiochus n'est introduit que pour donner un rôle ennuyeux

1. Dans son opuscule sur les *Caractères des Tragédies*, nous lisons : « Chez le Titus de Racine, vous voyez du désespoir où il ne faudroit qu'à peine de la douleur. »

2. C'est ainsi que Racine appelle la lettre de l'abbé Montfaucon de Villars.

et vide au mari de la Champmeslé. » Ce trait toucha le poète à l'endroit sensible, comme on s'en aperçoit à l'amertume de sa seconde préface, où son mépris égale sa colère¹. Mieux eût valu peut-être ne pas relever des critiques dépourvues de tout crédit, et dont les bévues ne méritaient que le dédain du silence ou de l'oubli.

Nous ne suivrons pas dans tous ses incidents une polémique aussi monotone qu'impuissante. Il serait fastidieux d'analyser en détail la réponse faite à l'abbé de Villars et à ses deux lettres par un anonyme qui serait Subligny, l'auteur de *la Folle Querelle*, s'il faut s'en rapporter aux historiens du *Théâtre françois*. Mentionnons seulement une facétie bouffonne imprimée à Utrecht, en 1673, sous ce titre : *Tit et Titus, ou les Bérénices*. C'est un badinage dont le cadre rappelle les *Dialogues des morts* de Lucien. La scène se passe au Parnasse. Les héros des pièces rivales viennent au Temple de Mémoire porter plainte au tribunal d'Apollon contre un imposteur qui a volé leur nom à chacun d'eux. Ils se sont pourvus d'avocats. Thalie défend la cause de Corneille, et Melpomène celle de Racine. Après enquête et plaidoiries contradictoires, Apollon, qui a vainement essayé de les réconcilier, se décide à les renvoyer dos à dos par une sentence qui condamne l'une et l'autre partie². Plus tard encore, le 11 octobre 1683, les Italiens donnèrent une parodie de Bérénice, dans une farce intitulée *Arlequin Protée*. Le fils de Racine dit en ses Mémoires que son père eut l'esprit d'en rire, comme les autres, mais qu'il en conçut un vrai chagrin, et « se dégoûtait alors du métier de poète »³.

1. « Je la perdis, dit-il, de ne pas savoir les règles du Théâtre, puisque, heureusement pour le public, il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pouvois pas, c'est de savoir si peu les règles de la bonne plaisanterie, lui qui ne peut prononcer un mot sans plaisanter. » Puis, il le relegue parmi « ces petits auteurs infatigables » qui espèrent « qu'on les tirera de l'obscurité ou leurs propres ouvrages les auroient laissés toute leur vie ».

2. Il traite Bérénice de *concoureuse*, et Titus de *fripon*, de *traître*. Il tance vertement le *galimatias* de Corneille. Racine est plus ménagé par l'auteur inconnu de cette fantaisie parfois plaisante, souvent triviale.

3. Louis Racine oublie que son père avait déjà renoncé au théâtre. Dans cette farce, dont l'auteur était Fatoyville, Arlequin s'égayait surtout aux dépens du con-

Jugement de Voltaire et de Rousseau. — Nous devons aussi relever en passant le jugement de Voltaire déclarant que « cette tragédie à l'eau de rose » est une simple *églogue*, et formulant cet arrêt : « Si on avoit proposé un tel sujet à Sophocle ou Euripide, ils l'auroient renvoyé à Aristophane. L'amour qui n'est qu'amour ne semble fait que pour la comédie ou la pastorale »¹. Ces rigueurs n'ont pas été ratifiées par la postérité ; car si, les larmes sont le plus sûr des éloges, l'attendrissement public n'a pas cessé de justifier la prédilection de Racine pour une œuvre qui, par sa grâce et son enchanteresse douceur, mérite d'être appelée l'*Esther* de son théâtre profane.

Tandis que ce sujet paraît à Voltaire mesquin et stérile, J.-J. Rousseau, dans sa *Lettre à d'Alembert*, reconnaît la séduction d'une peinture touchante ; mais il voit un péril moral dans ces sympathies qui conseillent l'indulgence pour les faiblesses de la passion. « On tremble, dit-il, que Bérénice ne soit renvoyée : chacun voudroit que Titus se laissât vaincre, même au risque de l'en moins estimer. *La Reine part, sans le congé du parterre*. L'empereur la renvoie *invitus invitam*, on peut ajouter, *invito spectatore*. Titus a beau rester Romain, il est seul de son parti : *tous les spectateurs ont épousé Bérénice*. » Ce blâme oublie trop un dénouement héroïque où le devoir triomphe de l'amour. Mais Racine ne se serait nullement plaint d'une pareille censure : elle l'eût charmé comme un hommage rendu à son génie.

Occasion de la pièce. Henriette d'Angleterre et Bérénice. Titus et Louis XIV. Marie de Mancini. Allusions voilées. — Tous les historiens littéraires ont raconté l'occasion du duel dramatique dans lequel un caprice d'Henriette d'Angleterre engagea le glorieux vétéran de notre scène et son jeune rival. Menée par Dangeau, courtisan accompli, la négociation fut si discrète que nul des antagonistes ne se douta du piège. Si le complot eut l'intention

filent *Paulin*. Ce nom finit par être célèbre dans la farce italienne. *Quel Paulin !* devint synonyme de *Quell' bête !*

1. *Préface du commentateur* ; œuvres de Voltaire, t. XXXVI, p. 331.

d'assurer la défaite d'un poète qui ne plaisait pas à la nouvelle Cour, la malicieuse princesse ne jouit pas de la victoire qu'elle avait préparée ; car elle succomba victime d'un mal subit, trois mois avant l'apparition du poème qu'elle venait d'inspirer. Ce deuil cruel fut une des causes qui contribuèrent à un succès d'émoion qu'on ne saurait comprendre si on ne restituait le milieu qui l'explique, et les circonstances qui en furent l'à-propos. Plaçons donc le tableau dans son jour favorable, et soulevons le voile des allusions qui s'y croisent en tous sens.

Il en est une fort délicate, et sur laquelle on ne saurait pourtant se taire, bien qu'il convienne d'y toucher avec réserve. Je veux parler de l'intérêt secret et tout personnel que put avoir Madame à suggérer l'idée de ce drame intime. Il est certain qu'il y eut un penchant mutuel entre des cœurs séparés par le devoir. Les Mémoires de Mme de La Fayette ne laissent guère de doute sur cette inclination que la raison finit par étouffer. Après un moment de vertige, tous deux reculèrent effrayés devant l'abîme, mais non sans une de ces tristesses confuses dont l'amertume mêlée de douceur se prête si bien à la poésie. Est-il donc téméraire de supposer que la gracieuse princesse prit un plaisir d'innocente coquetterie à s'enchanter de son rêve, à en ressaisir furtivement la lointaine vision, et à consoler ainsi un regret mélancolique ? Sans doute ces arrière-pensées ne durent pas être exprimées ; mais Racine était assez fin pour soupçonner ce qu'il avait l'air d'ignorer, et se faire, sans confiance reçue, l'interprète adroit d'un souhait mystérieux qu'il allait idéaliser. En acceptant son sujet d'une telle main, il devina donc des vœux qui ne s'exprimaient point, et n'en répondit que plus sûrement à une attente qui se gardait bien d'avouer son désir. Ces sentiments furent trahis par la mort de celle qui, dans le dernier adieu, eut le droit de dire à Monsieur : « Je ne vous ai jamais manqué. » Ce fut pour des spectateurs clairvoyants une lueur rapide dont s'éclaira tout à coup ce roman de tendresse et de sacrifice. Sous la Bérénice de

l'histoire sembla revivre pour eux l'âme charmante dont ils pleuraient la perte.

Mais, en admettant que Racine n'ait pas voulu songer à la duchesse d'Orléans, on ne contestera pas du moins que sa pièce évoque tout naturellement le souvenir de cette heure historique où Louis XIV entendit Marie de Mancini s'écrier : « *Ah! sire, vous êtes roi, vous pleurez! et je pars.* » Ce soupir n'a-t-il pas été traduit dans ces vers :

Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez !
 Vous m'aimez, vous me le soutenez,
 Et cependant je pars ! et vous me l'ordonnez !

De ce côté-là, l'erreur n'est plus possible. Oui, j'imagine que si la nièce du Cardinal¹ vit jouer *Bérénice*, elle se sentit défaillir, quand l'amante de Titus disait :

Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire ?

Bossuet lui-même, dans l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse, devant un auditoire religieux, n'avait pas cru que cette anecdote de Cour fût au-dessous de la dignité qui convient à la chaire ; car il avait dit : « L'amour peut bien remuer le cœur des héros du monde. Il peut bien y soulever des tempêtes, et y exciter des mouvements qui fassent trembler les politiques. Mais il y a des âmes d'un ordre supérieur à ses lois, à qui il ne peut inspirer des sentiments indignes de leur rang. »

Enfin, il n'est pas moins manifeste que Titus fut pour tous les yeux la vive image du souverain que les Quinault, les Benserade, et autres rimeurs d'opéras ou de ballets adoraient comme un dieu, sous maint déguisement mytho-

1. Henriette d'Angleterre était, dès l'enfance, amie de Marie de Mancini. Il y eut dans ce souvenir comme un mot d'ordre donné. Un poète courtisan à l'oreille fine.

Si Mlle de La Vallière ne fit pas un ingrat, Louis XIV dut la reconnaître aussi dans ces vers :

Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?
 Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
 Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien.
 Voyez-moi plus souvent, et ne me donnez rien.

logique. C'est lui que Bérénice glorifiait en plein théâtre, lorsque célébrant

Ce port majestueux, cette douce présence,

elle s'écriait d'un cœur enthousiaste :

Ciel! avec quel respect, et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuroient de leur foi!
Parle! peut-on le voir sans penser comme moi
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître!¹

Voilà ce que le lecteur ne doit pas perdre de vue, s'il veut apprécier toute l'opportunité d'une œuvre dont la grâce honore l'époque autant que le poète. Elle est inséparable de ces années radieuses où toutes les délicatesses du sentiment eurent leur écho sympathique, sinon à la Ville, du moins à la Cour. *Bérénice* est donc bien contemporaine de Mlle de La Vallière, et de son règne passager. Elle fut digne de donner le ton aux romans de Mme de la Fayette, et son reflet se prolongea sur la *Princesse de Clèves*.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

L'action. Son progrès logique, dans une apparente monotonie. — Une ligne de Suétone² a été le germe de

1. Benserade avait dit, en 1669, dans le *Ballet royal de Flore*:

Avec étonnement l'univers le remarque;
Comme un pilote expert, il sait mener sa barque.
Ses nombreuses actions le découvrent d'abord,
Et l'un n'a pas grand'peine à chercher le monarque.
On le trouve à sa mine, à sa taille, à son port.
Le ciel lui réservoir ce degré de puissance;
Quand même par le sang il ne l'auroit point eu,
Tout se seroit rangé sous son obéissance,
Et le sceptre eût été le prix de sa vertu,
S'il ne l'auroit reçu du droit de sa naissance.

2. *Berenicam statim ab herede dimisit invitam invitam.* (Suétone, Titus VII). Il ne faut pas chercher en là-ve le jugement historique. Bérénice avait été mariée plusieurs fois, et fit souvent parler d'elle. Titus ne devint vertueux qu'après avoir étonné Rome par ses scandales.

cette pièce, où il ne s'agit que d'une rupture entre deux amants. Dans la vie commune, rien n'est plus ordinaire que cet événement; car tous les jours des convenances sociales séparent à jamais l'un de l'autre deux cœurs faits pour vivre ensemble. Ce malheur devait être fréquent dans un siècle où les classes et les personnes étaient séparées par des barrières si difficiles à franchir. Quel scandale ne fit point alors la passion de la *Grande Mademoiselle* pour *Lauzun*! Mais, si cette situation peut devenir touchante, elle se prête plutôt à l'élegie qu'à la tragédie, surtout quand les péripéties font défaut. Or ici, dès le deuxième acte, l'empereur a pris son parti. Par conséquent, le départ de Bérénice est décidé d'avance; et, pour nous conduire au dénouement, le poète n'a plus d'autres ressources que l'analyse des émotions contenues dans ce mot « *Hélas!* » par lequel la tragédie se termine.

Cependant, cette action qui semble stationnaire avance d'un progrès logique, et son apparente monotonie est variée par mille nuances qui renouvellent l'intérêt. C'est le cas de répéter avec Racine que « l'invention consiste à faire quelque chose de rien. » Mais ce rien s'appelle le cœur humain; et jamais l'observateur ne fut plus ingénieux à ausculter ses moindres battements. Voilà un miracle de psychologie toute pure. Trois fois le fil ténu de l'intrigue menace de se rompre, trois fois il se renoue sans effort; et il n'y a pas là d'autre artifice que le mouvement naturel des cœurs: car un retour de passion suffit à ranimer la vie dramatique d'un sujet dénué d'épisodes, et toujours prêt à s'épuiser.

Cette vérité d'expression n'a rien perdu de son charme; et, toutes les fois qu'elle a rencontré sur la scène des interprètes habiles, le public a retrouvé, comme dit Voltaire, ses applaudissements et ses larmes¹.

Les caractères. Bérénice et Didon. Le sacrifice dans l'amour. Mlle de La Vallière. — Dans une exquise préface, Racine compare son héroïne à celle de Virgile, à la reine de Carthage; et, sauf le bûcher, il voit entre elles des traits

1. Quand Mlle Gaussin reprit en 1752 le rôle de Bérénice, la magie de son jeu fut telle que le factionnaire placé sur la scène laissa tomber son fusil, et pleura.

de ressemblance. Non, Bérénice n'est point la sœur de Didon, pas plus que de l'Ariane de Catulle; car elle ne nous offre ni violence, ni fureur. La nuance s'est adoucie. Dès l'abord, et malgré des menaces qui ne trompent personne, on pressent que le poignard n'a pas de rôle à jouer dans cette idylle. Bérénice pourra languir, minée par le long ennui de l'absence; mais cette consommation d'une mort lente ne connaîtra pas les transports du désespoir. Cette juive, qui l'est si peu, aurait plutôt une sorte de résignation chrétienne qui la désarme, en attendant qu'elle la console. M. Sainte-Beuve ne va-t-il pas jusqu'à dire qu'à son retour en Palestine « elle rencontrera quelque disciple de l'apôtre qui lui indiquera le chemin de la Croix »?

Le trait qui la caractérise est un désintéressement qui ne se fait jamais valoir; car il s'ignore. Elle entre en scène comme aurait fait Mlle de La Vallière, si elle eût osé. Son cœur est plein du nom adoré : elle a besoin de le répéter sans cesse, et d'y mêler le sien, mais sans exaltation triomphante, avec une modestie ingénue, et un air de pudeur qui gagne l'estime. Loin d'être orgueilleuse de sa faveur, elle s'empresse de se dérober à la foule des courtisans. Sous sa tendresse, pas une arrière-pensée d'ambition, pas une ombre de vanité : car dans Titus elle n'aime que la personne même; et l'éclat de la fortune impériale, loin de l'éblouir, lui serait plutôt importun.

Nous la voyons passer de la confiance à l'inquiétude, de la joie à la crainte, sans que la sérénité de son âme en soit altérée. A peine y a-t-il un léger nuage vite dissipé¹. Elle sera prompte à s'immoler, dès que, rassurée par la certitude de n'être point oubliée, elle puisera dans cette sécu-

1. Je rencontrais ce mot d'ironie et de dépit :

Retournez, retournez vers ce sénat auguste,
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.

(Acte V, scène v.)

Ailleurs, il y a peut-être aussi une fausse note dans ce vers :

Il fuit, il se dérobe à ma juste colère.

(Acte IV, scène 1.)

rité la vertu du sacrifice. C'est qu'elle craignait moins de n'être pas l'épouse de Titus que de perdre sa foi. Elle part malheureuse, mais pacifiée par la douceur d'un amour partagé qui va se changer en amitié sublime. Il est permis de préférer les accents d'Hermione, de Roxane ou de Phèdre; pourtant, ne le disons pas trop haut; car il y a bien du charme dans la suavité de cette héroïne toute racinienne dont le type s'oppose directement aux *adorables furies* de Corneille.

Titus et le pieux Énée. La passion et la raison d'État.

— De tous les personnages Titus est celui qui, par sa lutte sérieuse, justifie le plus le titre de *tragédie* donné à ce roman dramatique. Aussi n'admettons-nous pas les mépris infligés par Rousseau à « la faiblesse d'un empereur et d'un Romain qui balance, comme le dernier des hommes, entre sa maîtresse et son devoir ». Oui, il y aurait injustice à traiter de la sorte un rôle qui corrige les langueurs d'une action parfois trop lyrique. La vérité est plutôt que Titus comprend et concilie toutes les bienséances. Les révoltes de son cœur ne l'empêchent pas d'obéir à la raison d'État, et il n'hésite point sur cette question de délicatesse ou d'honneur. Peut-être même jugera-t-on qu'il n'est pas assez passionné, qu'il ressemble trop au pieux Énée. Ce serait exagérer; car, lorsqu'il brise un lien d'affection, il n'a jamais pris les engagements suprêmes qui aliéneraient sa liberté. Voilà pourquoi il peut dire :

En quelque extrémité que vous m'avez réduit,
 Ma gloire inexorable à toute heure me suit;
 Sans cesse elle présente à mon âme étonnée
 L'empire incompatible avec notre hyménée,
 Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits,
 Je dois vous épouser encor moins que jamais.
 Oui, madame; et je dois encore moins vous dire
 Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
 De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,
 Soupirer avec vous au bout de l'univers.
 Vous-même rougiriez de ma lâche conduite.

Après ce langage que Bérénice est digne d'entendre, on

n'a donc plus le droit de l'appeler avec Jean-Jacques « un vil soupirant de ruelles ».

Antiochus. Le style. — Quant à Antiochus, nous sourions volontiers à ses dépens, mais non sans avouer qu'il se tire avec assez bonne grâce d'une situation fausse. Il tient donc son rang; et, malgré sa faculté de soumission ou de silence¹, il prête moins au ridicule que le roi de Naxe, ce pis aller d'Ariane dans la pièce de Corneille. Il a même un soupir de mélancolie rêveuse qui suffit à sa gloire, lorsqu'il s'écrie :

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !

Le style est toujours en parfait accord avec les sentiments. Sa simplicité d'expression a une force pénétrante, et une onction qui attendrit. Ce charme se communique aux plus menus détails. Par exemple, quand Phénice dit à la reine :

Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.

rien n'est en apparence plus vulgaire que l'empressement d'une suivante qui propose à sa maîtresse de rajuster sa toilette. Eh bien, ces soins familiers ont leur éloquence, lorsque Bérénice répond :

Laisse, laisse, Phénice; il verra son ouvrage.

Dans l'art de traduire ainsi les émotions les plus intimes, Racine est le maître des maîtres; si *Bérénice* n'est pas son chef-d'œuvre, on peut donc regarder cette pièce comme incomparable en un genre où il n'avait pas de modèle, et n'aura pas d'égaux².

1. Je me suis tu cinq ans.
Madame, et vais encor me taire plus longtemps.

(Acte I, scène iv.)

2. Bien que commandée, cette tragédie répondait à son penchant secret. Aussi est-il heureux que Boileau ne l'ait pas empêché de donner sa parole à Henriette d'Angleterre. Il composa son œuvre en cachette, comme en son enfance il déroba à ses maîtres le roman d'Heliodore.

BAJAZET

(1672.)

I. — FAITS HISTORIQUES.

La tragédie contemporaine. Les sujets tures. Devanciers de Racine. — Après *Bérénice* et ses féminines langueurs, *Bajazet* fat un retour à la tragédie virile, et d'autant plus hardi que Racine abordait un sujet contemporain avec une décision qu'il crut devoir excuser dans une de ses préfaces, en s'abritant sous l'autorité d'un ancien. « Le poète Eschyle, disait-il, ne fit point de difficulté d'introduire sur le théâtre d'Athènes la mère de Xerxès qui étoit peut-être encore vivante, et d'y peindre la désolation de la cour de Perse, après la déroute de ce prince¹. » Il aurait pu chercher plus près de lui ses exemples ; car, en frayant à la Muse tragique les voies du moyen âge, le *Cid* fut un glorieux initiateur.

Ce n'était même pas la première fois que les Turcs figuraient sur notre scène. Parmi les prédécesseurs ignorés qui tentèrent cette nouveauté, nous citerons d'abord *la Soltane* de Gabriel Bounyn qui, en 1554, représenta la mort de Mustapha, étranglé par ordre de son père, Soliman le Grand². Il y a là des chœurs mythologiques, et des musulmans qui jurent par les dieux païens. C'est l'enfance de l'art. Un siècle après, en 1630, le même événement inspira *Le grand et dernier Solymán*, de Mairet³. Sans valoir *Sophonisbe*, cette pièce a du moins une certaine verve dramatique, et des vers d'assez belle venue. Dans

1. Les *Perses* d'Eschyle.

2. Ce prince vivait encore. Il avait commis ce crime depuis un an.

3. C'était une imitation de *Il Solimano* de Bonarelli della Rovere (Venise 1619).

une action qui se passe un peu partout, et parmi des personnages trop nombreux, on distingue le jeune Mustapha qui se recommande par sa fierté. Des détails familiers tempèrent ou varient l'horreur du sujet : par exemple, lorsque Mustapha calomnié par la sultane Roxelane et le vizir Rustan va franchir le seuil du Sérail où l'attend la mort, une fenêtre s'entr'ouvre ; et, avec un mouchoir, il en tombe un billet lancé par une jeune esclave qui l'avertit du péril.

Nous ne ferons pas le même éloge de l'*Ibrahim* de Scudéry dont l'emphase égale la platitude, du *Soliman* de Dalibray qui date de 1637, de la *Roxelane* que Desmarests fit imprimer en 1643, et du *Grand Tamerlan* de Magnon publié en 1647. Ici, le style est aussi faible que l'invention. L'essai le moins indigne de mémoire serait encore l'*Osman* que Tristan l'Hermite composa en 1647¹. On y remarque un curieux souci de couleur locale, en particulier dans cette description du cortège qui escorte Osman :

Quarante Capigis le suivoient seulement,
Et six pages d'honneur, dont l'un portoit sa trousse,
Et les autres tenoient les cordons de sa housse.
Dessus ses brodequins, et sur sa veste encor
Éclatoient des rubis, des perles et de l'or ;
Et dessus le fourreau d'un riche cimenterre...
De larges diamants brilloient de tous côtés².

Succès brillant. Les partisans de Corneille. Mme de Sévigné prend l'offensive. — Mais tous ces noms oubliés n'intéressent plus que l'érudition, surtout en face de l'œuvre originale qui ne devait rien à d'obscurs devanciers. Joué le mardi 5 janvier 1672, à l'Hôtel de Bourgogne, *Bajazet* fut l'événement de l'année qu'inaugurait son brillant succès. L'enthousiasme de ses admirateurs³ eut un

1. C'est l'auteur de *Marianne*, représentée en 1637. Il s'agit ici d'Osman II, tué dans une révolte des janissaires.

2. Osman dit à son peuple qui murmure autour de lui :

Qui vous fait assembler pour me donner conseil ?
L'ombre est-elle en état d'éclairer le soleil ?

3. Le président de Tallard fut un des plus ardents à l'applaudissement.

tel retentissement qu'au lendemain du triomphe les plus malveillants n'osèrent pas troubler ce concert de louanges par des notes dissonantes. Le *Mercur*e lui-même dut mettre une sourdine à sa mauvaise humeur. Il se permit à peine quelques sourires maussades dans l'article où il dit ironiquement : « Le mérite de l'auteur est si grand qu'aujourd'hui l'on ne peut trouver sur le Parnasse une place digne de lui être offerte. »

L'opinion « du bel air¹ » est contagieuse, et les dissidents ne luttèrent pas tout d'abord contre le courant. Dans une première lettre du 13 janvier 1672, Mme de Sévigné se borne à constater une victoire dont s'attristait sa piété cornélienne. « Racine, écrit-elle à sa fille, a fait une comédie qui *enlève la paille* : vraiment, elle ne va pas *empirando*, comme les autres². M. de Tallard dit qu'elle est autant au-dessus de celles de Corneille que celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer ; voilà ce qui s'appelle bien louer : il ne faut point tenir les vérités cachées. Nous en jugerons par nos yeux et nos oreilles :

Du bruit de Bajazet mon âme importunée

fait que je veux aller à la comédie. »

Elle n'y manqua pas ; et, au retour, comme si la *Champmeslé* avait le plus de droits à l'applaudissement, elle débute ainsi : « Ma *belle-fille*³ m'a paru la plus merveilleuse comédienne que j'aie jamais vue ; elle surpasse la *des Eillets* de cent lieues loin ; et moi, qu'on croit assez bonne pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles, quand elle paroît⁴. » Quant à la pièce, elle ne peut lui refuser un compliment, mais sans cordialité. « *Bajazet* est beau : j'y trouve quelque embarras vers la fin. Il y a bien de la passion, et de la passion moins folle que celle de *Britannicus*. » Les réserves mêmes sont pourtant flatteuses, puisqu'elle ajoute : « J'estime, en mon petit

1. C'est ainsi que Mme de Seigne appelle ce qui serait aujourd'hui *Tout Paris*.

2. Elle voulait parler sans doute de *Britannicus* et de *Bérénice*.

3. Allusion assez leste au caprice de son fils pour la *Champmeslé*.

4. 13 mars 1672.

sens, qu'elle ne surpasse pas *Andromaque*. » C'était mettre de pair deux chefs-d'œuvre. Mais elle craint d'avoir été trop généreuse; car elle termine par ces mots de repentir: « Pour ce qui est des belles comédies de Corneille, elles sont autant au-dessus que votre idée étoit au-dessus de.... Souvenez-vous de cette folie, et croyez que jamais rien n'approchera (je ne dis pas *surpassera*) des *divins endroits* de Corneille.... Cependant je voudrois, ma bonne, que vous fussiez venue avec moi, après dîner; vous ne vous seriez point ennuyée; vous auriez peut-être pleuré une petite larme, puisque j'en ai pleuré plus de vingt. »

Tel fut l'émoi de sa première surprise; mais, à la réflexion, elle se ravisa. Dès que la tragédie eut été imprimée, elle la lut à tête reposée; et, l'envoyant à sa fille, l'accompagna de cette boutade: « Voilà *Bajazet*. Si je pouvois vous envoyer la *Champmeslé*, vous trouveriez cette comédie belle. Mais, sans elle, elle perd la moitié de ses attraits. Je suis folle de Corneille. Il nous redonnera encore *Pulchérie*, où l'on verra encore

. la main qui crayonna
La mort du grand Pompée, et l'amour de Cinna. »

C'est que la cabale avait eu le temps de s'enhardir, et de rallier ses troupes. On s'en aperçoit à ce dernier billet que reçut Mme de Grignan: « Je voudrois vous envoyer la *Champmeslé*, pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé; les mœurs des Turcs y sont mal observées. Ils ne font point tant de façons pour se marier. *On n'entre point dans la raison de cette grande tuerie*. Il y a pourtant des choses agréables, et rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine; sentons-en la différence. Il y a des endroits froids et foibles, et jamais il n'ira plus loin qu'*Alexandre* et qu'*Andromaque*. *Bajazet* est au-dessous, du sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer. Racine fait des pièces pour la *Champmeslé*, et ce n'est pas pour les siècles à venir. Si jamais il n'est plus jeune, et qu'il

cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. Vive donc notre vieil ami Corneille ! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi¹ ; en un mot, c'est le bon goût, tenez-vous-y. » On voit par cette explosion que Mme de Sévigné se dédommagea d'une contrainte qui lui avait coûté. Ce jugement nous prouve qu'elle avait sur le cœur la défaite de Corneille, et peut-être aussi les équipées de son fils, le jeune marquis mêlé avec Racine à une société d'acteurs où certains périls alarmaient la tendresse d'une mère.

Il y eut donc en ces conclusions une partialité fort injuste, mais pourtant assez clairvoyante sur les faiblesses du peintre, notamment sur les fausses couleurs de son tableau. Ce fut en effet le point vulnérable ; et Corneille, qui se piquait de vraisemblance historique, donna le premier signal d'un blâme qui éveilla bien des échos. Un jour qu'il assistait à une représentation de *Bajazet*, il aurait dit à Segrais : « Je me garderois de le confier à d'autres qu'à vous, car on m'accuseroit de jalousie ; mais il n'y a pas là un seul personnage qui ait les mœurs qu'il doit avoir, et qui conviennent à Constantinople : ils ont tous, sous un habit turc, les sentiments qu'on a au milieu de la France². »

Les critiques. Donneau de Visé. La vérité historique mise en cause. Apologie de Racine. Les mystères du Sérail. La vraisemblance. — La brèche étant ouverte, un autre y passa. Ce fut Donneau de Visé, le fondateur du *Mercur*³. Tout en affectant une courtoisie aigre-douce

1. Il paraît que Boileau, tout en appréciant l'exposition de cette tragédie, jugea la vraisemblance négligée. Depuis qu'il était illustre, Racine s'affranchissait de cette tutelle. De là des ombrages. L'Aristarque fronçait parfois le sourcil.

2. Le gazetier Robinet l'avait déjà dit, en cette épigramme :

Champmeslé dessus ma parole
De Bajazet soutient le rôle,
En Turc aussi doux qu'un François,
En Musulman des plus courtois.

3. Le *Mercur* eut sa première parution en 1672.

pour un génie que « ses amis plaçoient entre Sophocle et Euripide », il le félicite, avec une nuance de persiflage, d'avoir « su faire une tragédie achevée », sans rien emprunter à l'histoire. Puis, sur la foi de je ne sais quelle relation faite par un ture du Sérail, et traduite par un M. du Loir, il prétend qu'Amurat IV eut trois frères, qu'il en égorgea deux, que nul d'entre eux ne s'appelait Bajazet, que le grand vizir était Méhémet-Pacha, et non Acomat, qu'au lieu de le laisser à Constantinople le sultan l'emmena au siège de Babylone, que la favorite Roxane l'accompagnait aussi dans cette expédition, en un mot que la pièce de Racine est une pure fiction.

D'ordinaire si prompt à la réplique, le poète n'usa pas cette fois de représailles. Dans ses deux préfaces, il se contente de se justifier par une apologie aussi discrète que modérée.

Pour ce qui est des événements, il avait la partie belle : car, bien que tout récents, ils ne se trouvaient consignés dans aucun document officiel ou authentique, et ses détracteurs en savaient encore moins que lui-même. Il put donc invoquer en toute sécurité le témoignage de quelques personnages considérables qui avaient habité Constantinople, entre autres d'un ambassadeur, M. de Cézzy, et du chevalier de Nantouillet. Était-ce un expédient imaginé pour rassurer les incrédules, ou imposer silence aux indiscrets ? Il est certainement permis de révoquer en doute ces Mémoires intimes dont il aurait eu confiance. Mais le procédé fut de bonne guerre, et nous n'aurons garde d'ouvrir une enquête qui serait sans issue ; car, de nos jours même, on en est réduit à des conjectures sur la plupart des révolutions tramées dans le mystère du Sérail. Il est probable que, si M. de Cézzy put recueillir quelques vagues rumeurs, il ne réussit point à soulever les voiles sous lesquels se dérobaient les sanglantes intrigues du Harem. Quant au chevalier de Nantouillet, c'était un beau conteur qui dut mettre du sien en des récits difficiles à contrôler. Les traditions adoptées par Racine se trouvent du moins confirmées par du Mézeray qui écrit : « La cruauté du sultan Amurat

fit massacrer ses deux frères Orcan et Bajazet : il ne pardonna qu'à Ibrahim qui paroissoit imbécile d'aspect¹. » Ce meurtre n'a pas cessé d'être affirmé depuis par des historiens estimés, entre autres par M. de Hammer, qui puisa ses informations aux sources orientales.

Ne faut-il pas d'ailleurs accorder au poète la liberté de se mouvoir avec aisance parmi les faits dont il dispose, surtout quand ils sont lointains? Tout contradicteur risquerait ici de substituer un roman à un autre. Qui donc, au dix-septième siècle, connaissait au vrai les mœurs, les idées, ou les sentiments de cette population féminine séquestrée dans une apathie voluptueuse par un despote qui d'un signe commandait l'amour ou la mort? Tout au plus pouvait-on dire que « les Turcs ne font pas tant de façons pour se marier », que les favorites n'ont là-bas aucun droit, aucune existence légale, et que les héroïnes de la pièce sont trop savantes dans l'art d'aimer pour un pays barbare où règne le mépris de la femme². Mais passons condamnation sur de menus anachronismes dont l'importance n'est qu'accessoire, et contentons-nous de cette vérité approximative qui dépayse assez le spectateur pour qu'il se prête à l'illusion, ou, si vous voulez, à la fiction. L'essentiel, c'est que les sentimens permanents du cœur humain soient exprimés avec puissance par des caractères vivants qui ne démentent pas trop le type turc conçu par le préjugé populaire, d'après les relations des voyageurs. Or, n'étant pas alors très exigeant sur la fidélité du costume, le public mettait de la complaisance à se laisser tromper. C'est le cas de répéter avec Louis Racine : « Dans *Bajazet*, tout est vraisemblable, quoique peut-être il n'y ait rien de vrai. »

Roxane, la reine Christine et Catherine de Médicis.

— Au lieu d'insister sur des chicanes, remarquons, en

1. *Histoire des Turcs*, par E. du Mézeray. 2 vol. in-fol. Paris.

2. Racine répond à cette objection quand il dit : « Y a-t-il une cour au monde où la jalousie et l'amour doivent être si bien connus que dans un lieu où tant de rivales sont enfermées ensemble, et où toutes les femmes n'ont pas d'autre étude, dans une éternelle oisiveté, que d'apprendre à plaire, et à se faire aimer? »

passant, que les amours de Roxane et de Bajazet ont quelque analogie avec ceux de la reine Christine et de Monaldeschi, dont l'assassinat remontait à 1657. Le rôle d'Atalide prêtant son nom à une intrigue entre Bajazet et la sultane rappelle aussi le souvenir de Mlle de Bouteville, qui rendit le même service à Mlle du Vigeau et au grand Condé. Le jeu finit même par devenir assez sérieux pour exciter la jalousie d'une rivale. — Enfin, un rapprochement plus curieux encore nous est offert par la *Princesse de Clèves*. Dans ce délicieux roman qui parut en 1678, Mme de La Fayette raconte un épisode dont Catherine de Médicis est la Roxane. Éprise du vidame de Chartres, elle lui déclare une passion qui expose ce gentilhomme à un cruel embarras; car il est engagé dans des liens qui lui sont chers, et d'autre part il n'ose se refuser à d'augustes avances. Il a donc l'air de les encourager, et louvoie entre deux écueils, lorsque la Reine surprend une lettre fort tendre qu'il destinait à une autre adresse. Elle dissimule un instant, mais afin de mieux assurer sa vengeance, puisqu'elle s'arrange de manière à impliquer le perfide dans la conspiration d'Amboise, où elle le fait périr. Sauf la loi des vingt quatre-heures qui commandait un procédé plus expéditif, ces deux drames se ressemblent donc par la situation, les incidents, les ressorts, et la délicatesse psychologique. Dans les deux cas, un vernis d'élégance adoucit également les scandales d'une corruption qui se complique de cruauté. Bref, il n'y a qu'un pas de Byzance à Paris, et du Sérail à la Cour de Valois. La principale différence est dans les turbans et les longues robes. Mais ce travestissement suffit alors à faire croire que Bajazet venait de la Turquie.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Action. Les mœurs du Sérail, tragiques plus que théâtrales. Le péril de Bajazet est l'unité du sujet. — Des femmes prisonnières, des amants tyranniques, le

danger près du plaisir, la mort voisine du trône, des complots ourdis dans l'ombre, la nécessité de l'intrigue et du mystère : voilà des mœurs vraiment tragiques. Ajoutons qu'au Sérail la loi des unités se trouve à l'aise : car il y a là très peu d'intervalle entre la haine et le meurtre. Mais il était malaisé de rendre théâtrales des passions qui, refoulées par la crainte, n'ont pas la liberté de se développer. En effet, l'éloquence ne s'accommode guère d'un régime où il n'y a que des maîtres et des esclaves. Pourtant, de toutes les pièces de Racine, la plus dramatique est *Bajazet*; et dans aucune autre l'action ne s'engage plus vivement, ou ne se précipite avec plus de force vers la catastrophe.

Bien que fort étendue (puisqu'elle compte plus de deux cents vers), l'exposition ne paraît pas longue, parce que nul détail n'y est inutile; chaque trait y contient le germe des événements qui vont éclater, et tous les personnages y sont annoncés d'avance, avec leur caractère ou leurs intérêts. Elle nous apprend que Bajazet vient d'être condamné à mort par son frère, le sultan Amurat, qui assiège Bagdad, que laissée à Constantinople avec un pouvoir souverain Roxane doit exécuter cet ordre, mais qu'elle aime le jeune prince, et voit dans l'absence du Sultan l'occasion d'accomplir une révolution qui, la faisant monter au rang suprême, flattera son orgueil ainsi que sa passion. C'est le vizir Acomat qui a tout concerté : car il craint le retour d'un maître auquel sa puissance fait ombrage.

Le péril de Bajazet, voilà donc le sujet. Son salut dépend de Roxane qui peut le perdre, ou le couronner. Le nœud du drame sera l'amour secret et mutuel d'Atalide et de Bajazet qui, victime de ses scrupules, leur sacrifiera le trône et la vie.

Une seule objection inquiète ici le spectateur. Il peut se demander s'il n'y a pas quelque disproportion entre les effets et leurs causes. On ne s'explique point assez la décision tardive par laquelle Bajazet, placé entre l'empire et la mort, refuse de faire à Roxane, qu'il a si souvent trompée,

une dernière promesse également fausse, pour se sauver lui et celle qu'il aime. On se dit encore qu'une idylle ne devrait pas préparer un dénouement si sanglant ; car le cordon et le poignard s'associent mal à des raffinements de tendresse qui pourraient convenir à la comédie. Cependant, malgré ces réserves, la curiosité se soutient, et l'émotion redouble de scène en scène jusqu'à « *cette grande tuerie* » dont les raisons peuvent être acceptées, quoi qu'en dise Mme de Sévigné. Il est en effet naturel que Roxane soit immolée à la jalousie du Sultan, comme Bajazet à celle de Roxane ; et nous ne sommes pas étonnés de voir Atalide, restée seule, se donner le coup mortel par désespoir.

Les caractères. Roxane et Hermione. Impassibilité orientale. La terreur et la pitié. — Il fallait autant d'adresse que de courage pour oser produire sur la scène, en plein dix-septième siècle, devant un auditoire de délicats, un personnage tel que Roxane, c'est-à-dire la passion dépouillée de tout ce qui voile ou excuse le trouble des sens. Ce caractère, Marmontel l'a bien compris, quand il donnait à l'artiste chargée de ce rôle, à Mlle Clairon, les conseils que voici : « Défendez-vous de toute espèce d'expression touchante. L'air du désir subordonné à la plus rigoureuse décence est la seule image de sensibilité qu'on doive apercevoir en vos yeux. Dans les ordres que vous donnez, dans les menaces que vous faites, que vos tons secs m'assurent que vous êtes entourée d'esclaves avilis et tremblants. En me montrant une souveraine cruelle et née sur le trône, laissez-moi retrouver aussi l'esclave insolente abusant d'un *mot enà* de pouvoir qu'elle ne doit qu'à sa beauté. » La violence d'un amour impérieux qui ressemble à la haine, voilà donc le trait original qui distingue Roxane, dès ce premier entretien où elle offre ainsi son cœur, le poignard à la main :

Songez-vous que sans moi tout vous devient contraire,
 Que c'est à moi surtout qu'il importe de plaire ?
 Songez-vous que je tiens les portes du palais,
 Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais ?
 Que j'ai sur votre vie un empire suprême,

Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime ?
 Et, sans ce même amour qu'offensent vos refus,
 Songez-vous en un mot que vous ne seriez plus ¹ ?

Aussi commandera-t-elle l'assassinat d'un air impassible, et sans le moindre remords. Le poison ou le lacet ne sont-ils pas des instruments de règne, dans ce palais où, par tradition séculaire, on se joue de la vie humaine ?

Cependant, malgré cet orgueil et cette dureté, nous ne pouvons lui refuser notre pitié, lorsque l'outrage d'une trahison répond à son bienfait. On lui pardonne presque ce terrible mot *sortez* qui sera un arrêt de mort pour l'ingrat dont elle dit :

Tu ne remportojs pas une grande victoire,
 Perfide, en abusant ce cœur préoccupé,
 Qui lui-même craignoit de se voir détrompé.

Devant le piège tendu à sa crédulité, on est tenté de la plaindre quand elle s'écrie :

Tu pleures, malheureuse ! Ah ! tu devois pleurer,
 Lorsque d'un vain désir à ta perte poussée,
 Tu conçus de le voir la première pensée ² !

Il est du moins certain qu'elle avait des droits à la loyauté de Bajazet, sinon à sa reconnaissance. C'est l'art du poète d'avoir su concilier encore des sympathies à cette Hermione altière, brutale, et parfois si odieuse, mais dont l'énergie et l'audace imposent une sorte de respect mêlé d'effroi.

1. Acte II, scène 1^{re}. Elle dit ailleurs :

Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir :
 Rentre dans le néant d'où je t'ai fait sortir.

A peine laisse-t-elle, par surprise, échapper un cri d'attendrissement, lorsqu'elle dit :

Bajazet, écoutez ; je sens que je vous aime :
 Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir ;
 Le chemin est encore ouvert au repentir.

(Act. II, scène 1.)

2. Acte IV, scène v.

Acomat : flegme politique. — Acomat n'est pas moins digne de mémoire. Par son intrépidité, son sang-froid, sa science du cœur humain et sa rouerie politique, par le flegme d'une ambition qui ne se dément pas un instant et a des ressources pour toutes les crises, par la gravité calme du langage, la constance de sa volonté, ou la grandeur simple de l'attitude, ce Vizir est aussi vivant que s'il avait une réalité historique. On ne peut lui reprocher que de ne pas concourir aux événements. Ils se produisent sans lui, et malgré lui¹. Mais c'est une création animée d'un souffle immortel.

Bajazet. Situation fausse. Ses contradictions. — Quant à Bajazet, il nous semble trop passif pour un héros qui donne son nom à la pièce ; car il n'agit guère plus que Britannicus. Mais du moins l'amant de Junie ne se perd que par un excès de confiance, tandis que celui d'Atalide s'abaisse par le moins héroïque des travers, par sa dissimulation. Or, si cette duplicité convient aux races orientales, elle répugne à la candeur ou à la générosité que suppose la tendresse de ce soupirant trop romanesque et trop francisé. Il y a dans ses paroles ou ses démarches bien des compromis fâcheux qui lui aliéneraient toute estime, s'il ne fallait pardonner ces manœuvres équivoques à la situation fausse d'un jeune prince malheureux, et sommé, sous peine de mort, de répondre à une passion qu'il ne partage point. On pourra donc plaider les circonstances atténuantes, et dire qu'il n'a point pris d'engagement formel, qu'en hésitant à dissiper une erreur il ne veut pas compromettre Atalide, enfin que son air et la tiédeur de son langage pouvaient détromper Roxane. Mais on ne saurait absoudre tous ses faux-fuyants. Racine lui-même l'a bien senti ; car il cherche à réparer cette faute par la volte-face du cinquième acte, où Bajazet répond à Roxane lui offrant sa grâce :

1. Il pourrait dire comme la Léontine d'*Héraclius* :

Je ne fais rien du tout, quand je pense tout faire.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir,
 Que pour faire éclater aux yeux de tout l'empire
 L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire ¹.

C'est sa réhabilitation qui commence, mais achetée au prix d'une inconséquence. Outre que la confession du coupable est forcée par la lettre qui le dénonce, on s'étonne qu'il préfère si tardivement l'honneur à la vie ². Nous n'entrons pas sans peine dans les vues de ce repentir qui lui conseille tout à coup de périr avec celle qu'il aime. Bref, il y a là des contradictions dont souffre la vraisemblance ou la logique.

Atalide. L'art des contrastes. — Atalide est encore plus irrésolue ; mais il y a du moins je ne sais quelle grâce touchante dans les caprices de l'importune jalousie qui entraîne Bajazet à sa perte. Le contraste de sa vertu, de sa douceur et de sa sensibilité plaintive fait ressortir plus vivement encore la figure de Roxane. Il ne faut pas oublier non plus sa confidente, à laquelle Voltaire emprunta le doux nom de *Zaïre*. Transformée en héroïne chrétienne, cette humble suivante devait un jour mourir sur notre scène, vierge et martyre ³.

1. Acte V, scène iv.

2. Quand le Vizir lui dit :

La plus simple des lois, ah ! c'est de vous sauver,
 Et d'arracher enfin d'une mort manifeste
 Le sang des Ottomans dont vous faites le reste,

Bajazet répond :

Ce reste malheureux seroit trop acheté
 S'il faut le conserver par une lâcheté.

3. Voltaire a fait d'autres emprunts à Racine. *Zalime*, la confidente de Roxane, est devenue *Fatime*. *Roxane* a prêté plus d'un trait au caractère d'*Orosmane*. Le germe du fameux vers : *Zaïre, vous pleurez...* est dans la quatrième scène du troisième acte. Bajazet accourt pour rassurer Atalide, en lui apprenant qu'il vient d'apaiser la colère de Roxane. Quoique l'honneur et l'amour reprochent cette complaisance à l'âme fière du jeune prince, cependant il s'applaudit de se voir enfin libre. Mais son transport est interrompu par les larmes qui s'échappent des yeux d'Atalide. Étonné d'une douleur à laquelle il ne pouvait s'attendre, il s'écrie :

. Que vois-je ? qu'avez-vous ? *vous pleurez* ?

Voltaire a su très habilement recueillir ce mot si simple ; il l'a mis en lumière,

Conclusion. — Terminons en disant que, malgré des anachronismes exigés par les convenances du temps ¹, Racine a su représenter ingénieusement la politique du Sérail, du moins dans les deux principaux caractères. Sans doute, on ne retrouve point ici les curiosités de langage par lesquelles il est si facile de simuler la couleur locale. Il ne parle ni de *Harem*, ni d'*Uléma* ², ni de *Muphti*, ni de *Kisler-Aga*, ni de *Bostangi*. Il remplace même le mot de *cordons* par cette périphrase, *nœuds infortunés*; mais on ne contestera pas sa bonne volonté de rester souvent fidèle à la vérité des mœurs. Ce qui nous paraît timide fut alors presque audacieux; et il serait injuste d'insister sur l'insuffisance des détails accessoires, quand le poète satisfait à l'essentiel, c'est-à-dire à la peinture des passions, et aux impressions de terreur qui semblent dépayser un spectateur complaisant.

il en a fait un coup de théâtre. Car la situation du Soudan est plus pathétique. Il vient d'accabler Zaïre de ses mépris, lorsqu'une larme de celle qu'il croit infidèle éteint son courroux, et rallume son amour.

1. Dans le *Temple du goût*, Voltaire écrit :

Racine observe les portraits
De *Bajazet*, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte;
A peine il distingue leurs traits.
Ils ont tous le même mérite :
Tendres, galants, doux et discrets ;
Et l'Amour qui marche à leur suite
Les croit des courtisans français.

2. S'il ne nomme pas le conseil des *ulémas*, il le désigne (acte I, scène 11) sous le nom d'*interprètes sacrés de la loi*. Il parle de l'*étendard redouté du prophète* (acte III, scène 11) qu'on déploie aux jours de péril. Il mentionne les *muets* exécuteurs des vengeances du maître et le fatal *baïet* (acte IV, scène 6). Il connaît l'usage qui ne donne à la favorite le titre de *Sultane* qu'après la naissance d'un fils. Il a donc essayé de mettre en scène les usages ou maximes de la Turquie.

MITHRIDATE

(1673.)

I. — FAITS HISTORIQUES.

Retour à la tragédie historique. Mithridate et Pulchérie. — *Mithridate*, qui suivit *Bajazet*, fut une tentative nouvelle dans le genre historique où Racine s'était déjà distingué par *Britannicus*. Selon toute probabilité, la première représentation eut lieu, le vendredi 13 janvier 1673, à l'hôtel de Bourgogne, le lendemain même du jour où le poète venait d'être reçu à l'Académie française¹. Jamais sa vie littéraire n'avait été plus heureuse ; car il commençait à régner sans partage. Tandis qu'il se signalait, chaque année, par un triomphe, le vieux Corneille luttait en vain contre les injures de l'âge et le goût du siècle. Dans l'hiver de 1672, environ six semaines auparavant, malgré les espérances et le zèle de quelques admirateurs fidèles qui promettaient bruyamment une victoire, sa *Pulchérie* n'avait pu se soutenir sur la scène obscure du *Marais*, où elle fut jouée par de médiocres acteurs, dans un des quartiers les plus solitaires de Paris, en présence des survivants de la vieille cour. On y vit une impératrice éprise d'un jeune homme, et qui, étouffant cet amour par raison politique, choisissait pour époux un vieillard, comme plus digne du trône et plus capable de gouverner. C'était en quelque sorte la contre-partie de *Mithridate*, ce sexagénaire amoureux et jaloux au point de sacrifier à ses soupçons sa femme et ses enfants. Le succès de Racine se trouva donc rehaussé par cet échec que les illusions du

1. Il y fut admis avec Fléchier et l'abbé Gallois, le 12 janvier 1673. Il n'avait que trente-trois ans.

vaincu ne voulaient pas s'avouer, et que le rédacteur du *Mercur*e déroba sous des euphémismes respectueux ¹.

Succès incontesté. La cabale n'ose protester qu'à mi-voix. — Il est certain que les transports d'enthousiasme furent presque unanimes. Les moins bienveillants durent se résigner à le reconnaître, et se permirent à peine des épigrammes indirectes; témoin Robinet, qui, dans sa *Gazette*, s'exprime ainsi :

. L'auteur adroit
Que l'on nomme Monsieur Racine,
Lequel à l'Hôtel prend racine,
A ce sujet fort bien traité;
Et l'on y peut en vérité
Quantité de grands vers entendre,
Et quantité d'un style tendre.

De Visé lui-même se réduisit à des réserves dont l'ironie est comme un coup de sifflet honteux, et couvert par le bruit des bravos. « Le *Mithridate* de M. Racine, écrivait-il, a plu, comme font toutes les œuvres de cet auteur . . . Il ne lui est pas moins permis de changer la vérité des histoires anciennes pour faire un ouvrage agréable, qu'il lui a été d'habiller à la turque nos amants et nos amantes. *Il a adouci la grande férocité* de Mithridate qui avoit fait égorger sa femme . . . ; et, quoique ce prince fût barbare, il l'a rendu en mourant un des meilleurs princes du monde . . . Le grand roi meurt avec tant de respect pour les Dieux qu'on pourroit le proposer comme exemple à nos princes les plus chrétiens . . . Les principales règles étant de plaire, d'instruire et de toucher ², on ne sauroit donner trop de louanges à cet illustre auteur, puisque sa tragédie

1. Corneille disait dans sa préface : « On n'a pas toujours besoin de s'assujettir aux entêtements du siècle pour se faire écouter sur la scène. » Quant à de Visé, il terminait son article du *Mercur*e par un trait contre « les envieux qui doivent à Corneille leur réputation, et n'eussent jamais fait leurs ouvrages, s'il n'avoit pas travaillé pour le théâtre. »

2. C'est une allusion à la préface de *Berénice*, où Racine disait, à propos des règles : « La principale règle est de plaire et de toucher. Toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à la première. » En substituant le mot *instruire*, de Visé faisoit entendre que Racine avoit oublié l'utile.

a plu, qu'elle est de bon exemple, et qu'elle a touché les cœurs. »

L'entourage de M^{me} de Sévigné subit également l'influence de cette faveur universelle. Si elle n'exprima pas elle-même ses propres sentiments, l'écho de son cercle habituel nous est du moins parvenu dans ce mot de M^{me} de Coulanges : « *Mithridate* est une pièce charmante ; on y pleure, on y est dans une continuelle admiration ; on la voit trente fois, on la trouve plus belle la trentième que la première. »

Mithridate et Louis XIV. — Toute la Cour s'empressa de faire chorus, et n'eut qu'à suivre l'élan donné par le maître. Comment n'eût-il pas été séduit ? *Mithridate* dut sourire à un ambitieux, dans un temps où la gloire des armes exaltait toutes les imaginations. Pour célébrer le passage du Rhin, la poésie préparait alors ses chants les plus épiques, et les arts leurs monuments ornés des inscriptions les plus fastueuses. A l'orgueil de trophées récents s'associait donc, avec à-propos, l'accent héroïque d'une tragédie inspirée par la Muse de l'histoire. La note sentimentale qui le tempérerait devint une convenance de plus ; car le jeune souverain ne songeait pas seulement à conquérir des provinces, et d'autres victoires n'étaient pas moins retentissantes. A son exemple, toute une brillante noblesse se piquait d'associer des équipées galantes aux prouesses des champs de bataille. Aussi ne fut-elle point passagère cette prédilection qui fit la fortune d'un drame où la grandeur d'âme s'attendrissait d'un charme romanesque. Ne lisons-nous pas dans le *Journal* de Dangeau, à la date de 1684 : « Cette comédie plaisoit plus que toute autre à Louis XIV¹ » ? Ce goût ne se démentit point à l'heure de ses disgrâces. Car il y eut alors pour lui des analogies plus sensibles encore entre sa situation et celle d'un roi toujours intrépide parmi ses revers. Il en fut de Louis XIV comme de Charles XII, qui, si l'on en croit Voltaire, demandait à *Mithridate* de magnanimes émotions

1. On mentionne aussi un *Mithridate* de Scudéry. Mais il n'en reste aucune trace dans son théâtre. Peut-être cette erreur s'est-elle accréditée, parce que le premier rôle de l'*Amour tyrannique*, sa pièce la plus fameuse, était celui de *Tiridate*, roi du Pont.

avant le combat, et de fières consolations dans la défaite. On dit encore que le prince Eugène de Savoie récitait par cœur les plus belles tirades de cette pièce. Si nous recueillons ces mémorables suffrages, c'est pour témoigner que le rival de Corneille sut aussi parler à l'âme des héros.

Les devanciers de Racine. Analogie avec les Trachiniennes de Sophocle, et le Nicomède de Corneille. — Ce noble sujet avait déjà tenté un devancier, *La Calprenède*, qui composa une tragédie intitulée *la Mort de Mithridate*. Elle parut en 1635. Racine n'en dit pas un mot dans sa préface; mais il eut le droit de se taire, puisqu'il ne fit pas le moindre emprunt à cet ouvrage médiocre dont l'unique mérite fut une fidélité servilement docile aux données de la tradition. Ici, Pharnace et son père jouent le rôle que leur prête l'histoire, sans qu'un roman d'amour le complique, ou l'altère. On n'y voit figurer ni Xipharès, ni Monime, déjà mis à mort avant l'époque où Racine les ressuscite. En revanche, on y rencontre des personnages qu'offraient les récits anciens, *Hippocratie* femme du Roi, ainsi que *Mithridatie* et *Nise*, ses deux filles. L'invention fait défaut à cette paraphrase de Plutarque et d'Appien. Il n'y a pas plus d'intérêt dans la situation que de relief dans les caractères; et la pâleur du style justifie le mot de Richelieu qui reprochait à *La Calprenède* « la mollesse de sa facture. »

Si des imitations ont inspiré telle ou telle scène à Racine, il en serait plutôt redevable aux *Trachiniennes* de Sophocle, comme l'a remarqué le Père Brumoy. Il y a du moins une certaine analogie entre Déjanire, dont la feinte résignation arrache à l'infidèle Lichas le secret qu'il voulait cacher à sa jalousie, et Mithridate surprenant à Monime l'aveu de sa passion. Toutefois, il faut beaucoup de complaisance pour retrouver le roi du Pont, donnant Monime à Xipharès, dans *Hercule mourant* qui recommande à son fils Hyllus de prendre Iole pour épouse.

Ceux qui cherchent des termes de comparaison, ou des réminiscences, les trouveront plus sûrement dans *Nicomède*. Car un des personnages de cette pièce, Attale, est, comme

Pharnace, gagné à la cause des Romains, tandis que son frère rappelle Xipharès par son courage et son patriotisme. De même, le cœur de Laodice est acquis au plus généreux de ces deux rivaux qui se disputent ses préférences. Enfin, Monime semble parfois se souvenir de Pauline, et de sa vertu. Corneille n'aurait donc pas été tout à fait étranger à la conception d'une tragédie où la politique se mêle à la galanterie. .

L'histoire et les droits du poète. Anachronismes heureux. — Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à la lumière de l'histoire qu'il faut étudier les beautés dont elle brille; car on risquerait alors de ne pas les goûter à leur prix. Disons plus : si touchante que puisse être la destinée d'une jeune fille livrée par les siens à un vieillard qui la condamne à périr, ses malheurs ne suffisaient pas à l'intérêt d'une action dramatique. Racine le comprit; et, usant de ses privilèges de poète, il se garda bien de se conformer strictement à la rigoureuse exactitude des faits¹.

D'abord, il suppose que Mithridate n'avait point encore épousé Monime. Or, on sait que depuis longtemps elle était une des femmes du sérail où ce sultan asiatique n'hésita même pas à enfermer sa sœur.

Puis, il fit revivre Xipharès étranglé, dès sa première jeunesse, avec Stratonice, sa mère, coupable d'avoir livré à Pompée les trésors du roi barbare. Ayant besoin d'un héros sentimental, il le créa d'emblée.

Quant au dénouement, il contredit la tradition qui veut que Monime ait obéi sans murmure, avec une douce mélan-

1. A propos de la tragédie d'*Essec*, par Thomas Corneille, Lessing se moquait de ceux qui disaient qu'Élisabeth avait soixant-huit ans lorsque le comte d'Essex fut décapité. Il soutenait que le poète a droit de la rajeunir. « Elle est jeune, disait-il, parce que je le veux; elle est belle, parce que cela me plaît. » Nous partageons ce sentiment. Dans la matière historique à laquelle s'applique l'invention théâtrale, il faut distinguer les faits et les caractères. Parmi les faits, il en est de facultatifs, de secondaires, qui peuvent être modifiés, s'ils sont gênants, ou ne se prêtent pas aux péripéties du drame. Le respect n'est dû qu'à des événements connus de tous, et à ceux qui sont liés au caractère même des personnages. Ceux-là sont inviolables : nul ne saurait y toucher sans péril. Quant aux caractères, ils doivent être conformes à la vérité. L'imagination ne peut que renforcer les traits admis et consacrés, c'est-à-dire les idéaliser par le prestige de l'art. Telle est, en général, la poétique des maîtres.

colie, aux ordres de son Seigneur et Maître ; or, ici, Mithridate expirant unit lui-même les deux amants que le véritable roi du Pont avait assassinés en toute sécurité de conscience. Nous voilà bien loin de Plutarque, et du récit qu' Amyot traduit ainsi : « Quand l'eunuque fut arrivé devers elle, et luy eut fait commandement de par le Roy qu'elle eust à mourir, adonc elle s'arracha d'alentour de la teste son bandeau royal ; et, se le nouant autour du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort, et se rompit incontinent. Et lors, elle se prit à dire : O maudit et malheureux tissu, ne me serviras-tu point au moins à ce triste service ? — En disant ces paroles, elle le jeta contre terre, crachant dessus, et tendit la gorge à l'eunuque. » Est-il besoin d'ajouter que ce terrible adversaire des Romains eût désavoué les madrigaux que lui prête Racine, notamment lorsqu'il dit à Monime :

Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux,
Si ma présence ici n'en est point un pour vous.

Bref, il est certain que *le Mercure* ne se trompa guère quand il accusa Racine d'avoir falsifié l'histoire.

L'art de flatter le goût du public. — Mais ce journal eut le tort de ne pas reconnaître dans ces anachronismes volontaires les artifices d'une imagination qui visait au pathétique, ou les ruses d'un bel esprit habile à flatter le goût du public par ses défauts comme par ses qualités. Oui, ce qui ravit la Cour et la Ville, ce fut précisément le tour chevaleresque et romanesque d'une fiction où l'héroïsme se combinait si bien avec la tendresse qu'on ne s'aperçut pas de ce qu'il y avait de faux ou de périlleux dans les soupirs d'une galanterie sénile¹. Il y eut aussi beaucoup d'adresse dans le dénouement heureux qui assurait le bonheur de Monime et de Xipharès. C'était une façon de désarmer la raillerie par l'émotion. En allant ainsi au-devant du désir secret des spectateurs, Racine leur fit

¹ Cette situation était fréquente dans la comédie, plus rare dans la tragédie, mais citée par exemple de Corneille.

oublier ou pardonner le travers de Mithridate. Sans doute sa conversion subite, à l'article de la mort, était fort invraisemblable ; car il arrive plus souvent que nos passions ou nos vices s'aggravent avec l'âge. Mais, outre que le contraire peut aussi se rencontrer, ce repentir amnistiait le coupable, et le sauvait du ridicule ou de l'odieux. Ceux qui venaient de trembler pour Monime, et de se révolter contre la perfidie du piège tendu à sa bonne foi furent tout aises d'absoudre une faute spontanément réparée ; la haine se tourna donc en sympathie pour le prince qui honorait son heure suprême par l'abandon volontaire de ses droits. On lui sut gré de consacrer l'alliance des nobles cœurs qu'avait séparés sa jalousie ; et dans ce barbare réhabilité par sa générosité on se plut à ne voir qu'un héros mourant pour la liberté du monde.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

L'action. Rivalité entre un père et un fils. La situation de l'Avare. Unité d'intérêt. — Cette pièce appartient au genre le plus difficile et le plus rare, car c'est une tragédie de caractère : j'entends par là que des causes morales sont le seul mobile de tous les incidents.

La situation est à peu près la même que celle de *l'Avare*. Dans les deux cas, il s'agit d'une rivalité entre un père et son fils ; l'on sait aussi qu'en deux scènes analogues le même artifice est mis en jeu pour découvrir l'intelligence secrète de l'amant et de sa maîtresse. Enfin, l'une et l'autre pièce se concluent par un mariage d'inclination. A la rigueur, le nom de Mithridate n'était pas nécessaire à cette peinture de la tyrannie paternelle. Mais, si l'histoire n'y paraît qu'un accessoire, elle donne à l'ensemble de la grandeur et de la majesté.

On a prétendu qu'il y a dans ce tableau deux intérêts distincts qui se nuisent mutuellement, à savoir, la passion de Xipharès pour Monime, et la vengeance de Mithridate contre les Romains. Nous ne sommes pas de cet avis ; car

l'entretien solennel où s'annonce la revanche d'une défaite ne nous laisse pas oublier Xipharès et Monime, puisque c'est la première occasion de leur péril. Il n'y a donc ici nul conflit d'intrigues opposées, mais unité d'action fortement nouée par la jalousie de Mithridate, et habilement graduée par des alternatives d'espérance ou de crainte.

Les caractères. Mithridate et son plan de campagne.

Le vieillard amoureux. Le piège tendu à Monime. — Quand un poète représente une figure connue de tous, il faut de nécessité que le portrait soutienne toute la renommée de l'original, et réponde à l'attente des imaginations. Or, plus d'une critique s'est élevée contre le caractère que Racine prête à Mithridate, même dans la grande scène où il confie à ses deux fils l'audacieux projet d'aller, lui fugitif, porter la guerre en Italie, comme un autre Annibal. Les spécialistes du moins se sont récriés sur la façon expéditive dont ce conquérant abrège ou supprime les distances par ses fantaisies géographiques ou stratégiques. Le prince Eugène de Savoie fut, dit-on, un des incroyables que firent sourire ces vers :

Doutez-vous que l'Euvin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y voit finir son cours ?

« Oui, s'écria-t-il, j'en doute, » et il n'avait pas tort : car c'est une navigation d'environ deux cents lieues, et très malaisée, surtout pour le transport de toute une armée. Il ne déclarait pas moins chimérique la prétention d'atteindre en trois mois le pied du Capitole. Renchérissant sur ces chicanes, M. Cousin proclame que « Racine ne connaît ni la politique, ni la guerre ». Il ne voit « qu'un morceau de belle rhétorique¹ » dans ce plan de campagne dont les témérités ne sauraient « entrer en parallèle avec les scènes politiques et militaires de *Cinna* ou de *Sertorius*, surtout avec cette première scène de la *Mort de Pompée* où nous assistons à un conseil aussi vrai, aussi profond que l'a jamais pu être aucun des conseils de Richelieu ou de

1. M. Cousin s'y connaît. Cet oracle se trouve dans la dixième leçon sur *Le Vrai, le Beau et le Bien*.

Mazarin. » Il termine en décrétant que « Racine n'était pas né pour peindre les héros ».

Qu'on puisse en effet censurer certains détails d'un itinéraire aventureux, bien que vraisemblable et confirmé par le témoignage d'Appien¹, nous ne le nierons pas. Mais ces réserves techniques ne sauraient prévaloir contre l'impression grandiose qui se dégage de cet épisode salué, depuis deux siècles, par les suffrages des connaisseurs comme par les applaudissements de la foule. Oui, voilà bien le héros que Montesquieu compare « à un lion qui regarde ses blessures, et n'en est que plus indigné. » Or, ce qui nous importe, c'est l'intensité de cette haine qu'enracinèrent quarante années de combats. A ces accents éloquents nous reconnaissons donc celui qui a le droit de dire, en expirant :

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.

Pourtant, nous ne ferons pas difficulté d'avouer que Racine a eu tort de compromettre par une faiblesse le nom d'un personnage qui représente l'indépendance des peuples, et la lutte du monde barbare contre l'oppression romaine. La fierté de ses espérances lui interdisait ce rôle de vieillard amoureux qui s'abaisse à une manœuvre indigne tout ensemble et d'un père, et d'un souverain tel que lui. Quand même la vérité morale ne s'y opposerait pas, la convenance dramatique s'y refuse ; car on souffre de voir tant de petitesse dans la grandeur. Mais, une fois la faute admise, nous ne saurions en contester l'effet théâtral. Il est même assez puissant pour qu'on soit tenté d'excuser un ressort qui imprime tant de mouvement à l'action. On peut dire d'abord que la perfidie ne répugne point aux habitudes d'un roi barbare qui se servait si volontiers de cette arme contre ses ennemis². Ses stratagèmes militaires

1. « Il forma ce dessein, dit Montesquieu, d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siècles après, et par le même chemin qu'elles tinrent. »

2. Il se ménage lui-même une excuse, lorsqu'il dit :

S'il n'est digne de moi, le piège est digne d'eux :
Trompons qui nous trahit...

Nous ajouterons qu'on pourrait appliquer à cette scène ces vers de Billeau :

justifient et expliquent la ruse de sa jalousie. Sans doute elle rappelle trop la fourberie d'Harpagon. Mais pourquoi défendrait-on à la tragédie de se rapprocher de la comédie? Dès que les héros s'oublient jusqu'à devenir des hommes, il faut bien se résigner à retrouver en eux les communes misères. Le poète doit alors être absous, quand il réussit à sauver par le pathétique une situation équivoque. Or, oserait-on nier l'émotion de terreur et de pitié produite par ce coup de théâtre qui, loin de faire rire, comme le guet-apens de *L'Avare*¹, nous attendrit jusqu'aux larmes? Ajoutons que ce n'est plus un incident amusant qui n'entraîne aucune suite, mais le nœud même du drame, et la péripétie nécessaire à la catastrophe. Soyons donc aussi indulgents pour Racine que pour Mithridate dont la gloire reste entière, lorsqu'il s'écrie :

Ennemi des Romains et de la tyrannie,
 Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie ;
 Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
 Qu'une pareille haine a signalés contre eux,
 Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
 Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire.
 Le ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein
 Rome en cendres me vit expirer dans son sein ;
 Mais au moins quelque joie en mourant me console.
 J'expire environné d'ennemis que j'immole ;
 Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
 Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains².

Monime. Adresse et mesure. Une héroïne aimable. — Quand même on résisterait à ces beautés oratoires, les plus rebelles rendront les armes aux aimables vertus de Monime ; car jamais Racine n'a conçu figure de femme

L'espérance se sent point plus vivement ôté
 Que l'espérance en un objet d'intrigue enveloppé,
 Tout secret tout à coup la vérité connue
 Change tout, donne à tout une face imprévue.

1. *L'Avare* est de 1668.

2. Acte V, scène 5. Quel accent prophétique dans cette prédiction :

Tout en fait il souhaite que Pharamond perisse ;
 Prenez-vous aux Romains du soin de son supplice.

plus charmante. Quelle perfection dans ce cœur si tendre et si courageux, dans cette âme si timide et si forte qui plie et ne rompt pas ! Sa conduite et ses discours sont un miracle de mesure et d'adresse, parmi les embûches de la situation la plus délicate que l'on puisse imaginer. « Livrée à un roi barbare, et reléguée dans une forteresse, elle attend des hasards de la guerre le moment de la servitude et de son hymen. Son père l'a donnée : elle se doit, elle se donne. Mais le profond sentiment de l'oppression où elle est tombée soulève en elle une révolte silencieuse. Quoi qu'il faille subir, son cœur lui reste. C'est dans cet asile que se sont réfugiées sa volonté violée et sa dignité outragée. Que la violence maîtrise et avilisse l'univers ; elle n'atteint pas jusqu'à l'âme : nulle contrainte ne la conquiert, et nul devoir ne la livre. A travers tous les respects de son langage, Mithridate sent cette résistance cachée et s'en irrite. Il a beau faire, il n'aura d'elle qu'une soumission d'esclave, et toutes les terreurs de sa puissance n'arracheront jamais une seule parcelle de ce trésor intérieur sur lequel nulle terreur n'a prise et nulle puissance n'a droit ¹. »

D'ailleurs, elle aime d'un amour d'autant plus touchant qu'il est combattu, et que, réduite à l'étouffer, à redouter ses aveux, elle ne cesse de trembler non pour elle, mais pour Xipharès ². Elle ne deviendra sereine et calme qu'au moment où, affranchie par l'odieux artifice dont sa candeur ne pouvait se défier, elle voit clairement le devoir que sa dignité lui impose, et n'a plus à risquer que sa vie. Aussitôt son secret trahi, elle se sent maîtresse d'elle-même. Son tranquille sourire apprend à un trompeur quelle estime elle fait de sa personne ; et, intrépide devant ses menaces, elle les brave, sans emportement, sans faste, avec la discrétion d'une sujette et les ménagements d'une femme soucieuse avant tout de son honneur. Elle sait bien

1. M. Taine. *Nouveaux essais de critique historique* (Hachette).

2. Le poète a pris soin de supposer que Monime et Xipharès s'aimaient avant que le roi du Pont eût pensé à les mettre au rang de ses épouses. Cette passion est donc à l'abri de tout reproche.

ce que lui réserve le tyran dont elle méprise la bassesse ; mais cette vue d'une mort prochaine ne donne que plus de franchise à ce cœur opprimé qui s'élève au-dessus de toute crainte, et semble jouir de sa liberté retrouvée. Son attitude n'est-elle pas le sublime de la pudeur et de la convenance, quand elle dit :

Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
 A cette obéissance où j'étois attachée ;
 Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
 Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
 Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vue,
 Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.
 Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir.
 En vain vous en pourriez perdre le souvenir
 Et cet aveu honteux où vous m'avez forcée
 Demeurera toujours présent à ma pensée.
 Toujours je vous croirois incertain de ma foi,
 Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi
 Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage ¹.

Aucune fausse note ne détonne dans la simplicité de ces sentiments étrangers à tout excès, à toute emphase. Corneille aurait pu tracer la figure de Mithridate ; mais celle de Monime n'appartenait qu'au pinceau de Racine. Car il est sans rival dans l'art de faire vivre ces héroïnes qui sont toujours femmes, même quand elles triomphent de leur cœur, et dont la physionomie nous offre la pureté du génie grec s'alliant à l'idéal enchantement des vierges de Raphaël.

Les deux frères — Corneille et Racine confondus.

— Nous ne parlerons point de Pharnace qui trahit son frère et vend son père aux Romains. Pour l'oublier, il vaut mieux penser à Xipharès. Fier d'être issu d'un grand

1. Acte IV, scène iv. Elle n'avait pas été moins exquise la délicatesse de l'adieu qui imposait à Xipharès une séparation nécessaire :

Et, quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
 Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire,
 Ma gloire me rappelle, et m'entraîne à l'autel
 Ou je vais vous jurer un silence éternel.

Dans ce sous-entendu, on sent l'involontaire allusion de l'amour, ramenant à l'objet de sa tendresse jus qu'aux sacrifices qui lui sont contraires.

homme, il est un modèle de générosité. Il semble n'avoir hérité que des vertus paternelles. Nos sympathies vont d'elles-mêmes à ce fils qui sacrifie sa passion au devoir, et, prêt à périr victime d'une jalousie forcenée, ne se venge d'un père dénaturé qu'en exposant sa vie pour le sauver de ses ennemis. Il est vraiment digne d'être aimé de Monime qui le juge si bien par ce mot incomparable :

Et quand il n'en perdrait que l'amour de son père,
Il en mourra, Seigneur ¹.

Parmi de si violentes secousses, on se plaît à rencontrer ces traits dont la délicatesse nous charme. C'est ainsi que Britannicus et Junie nous délassent de la cruauté d'un Néron, et des noirceurs d'une affreuse politique. L'élégie d'Atalide et de Bajazet s'oppose avec un égal bonheur à la rage sanguinaire de Roxane. De même, Hippolyte et Aricie adoucissent par le tendre coloris de l'innocence les teintes sombres et terribles de la perfidie et de l'inceste. Voilà par quels ingénieux contrastes le génie sait animer et varier un tableau.

Il y a des ouvrages plus brillants que *Mithridate*; mais cette tragédie est peut-être celle que recommande le plus l'alliance de la force et de la grâce. Ici, l'on dirait que les mérites de Corneille et de Racine se sont comme confondus ensemble ².

1. Acte IV, scène iv.

2. Dans *Mithridate*, Racine n'avait pas sous les yeux, comme pour *Britannicus*, l'exemple d'un modèle parfait, d'un Tacite, mais seulement quelques lignes de Plutarque, de Florus, de Dion Cassius et d'Appien. Il a dû féconder une matière ingrate.

IPHIGÉNIE

(1675.)

I. — FAITS HISTORIQUES.

Un succès de larmes. Iphigénie contemporaine de Suréna. — Si nous exceptons la *Thébaïde*, et certaines scènes d'*Andromaque*, on peut dire que Racine n'avait point encore engagé directement la lutte avec les maîtres du théâtre grec, lorsqu'il revint à Euripide, en abordant la légende d'*Iphigénie*¹. Sa pièce fut représentée à l'Hôtel de Bourgogne, avant le 28 janvier 1675. Mais, dès le mois d'août 1674, la Cour avait eu les prémices de ce chef-d'œuvre, dans les divertissements donnés à Versailles, après la conquête de la Franche-Comté, le soir même du jour où le Prince de Condé fit présenter au roi les cent sept drapeaux conquis sur le champ de bataille de Sénéf². Ce fut un

1. Voici les noms des écrivains qui traitèrent ce sujet, entre Euripide et Racine. — En 1524, *Érasme* traduisit en latin la pièce d'Euripide. — En 1549, *Thomas Sibilet*, auteur d'un *Art poétique*, la tourna du grec en français. — En 1554, à Venise, parut *Iphigénie* de *Lodovico Dolce*. — La *Joplté* de l'écossais *Buchanan* n'est qu'une transposition de la tragédie d'Euripide. — En 1642, il y eut une *Iphigénie* d'un certain *Gauniau* : elle est signalée par l'abbé de la Porte.

Mais il faut distinguer surtout *Iphigénie en Aulide* de Rotrou. Elle fut jouée en 1640, trente-quatre ans avant celle de Racine, qui lui doit l'heureuse idée d'avoir donné un rôle à Ulysse. Du reste, nous ne dirons pas avec Marmontel : « Il y a là des beautés que Racine seul pouvait faire oublier. » Non, l'œuvre pèche par une sécheresse qui n'exclut point les longueurs. La *Clytemnestre* de Rotrou est regrettée d'Alfred, en l'honneur de son mari. Son *Iphigénie* a la dignité d'une princesse du sang, son *Achille*, qui est amoureux, ressemble à un gentilhomme duelliste du siècle de Louis XIII. Il dédie ainsi Ulysse :

Demeurons donc d'accord de l'heure et de la place.

Le poète nous fit assister au sacrifice sanglant. Au moment où Calchas va frapper la victime, un coup de tonnerre retentit. Diane apparaît dans un nuage, Iphigénie est enlevée au ciel, et Agamemnon annonce la prise de Troie.

En 1760, le même eurent la singulière idée de mettre aussi en scène le dévouement de *Iphigénie* de Racine : tentative bizarre dont se moqua Voltaire.

2. Le théâtre avait été dressé au bord de l'allée qui va dans l'Orangerie. Il y avait, dit Félibien, d'espace en espace, des gradins d'un ouvrage rustique. Entre chaque arbre de grands canelons, et des guirlandes d'or et d'azur qui portaient

succès de larmes, comme l'atteste la Gazette où Robinet écrivit :

. La Cour toute pleine
De pleureurs fit une autre scène,
Où l'on vit maints des plus beaux yeux,
Voire des plus impérieux,
Pleurer sans aucun artifice
Sur ce fabuleux sacrifice.

Ce témoignage est confirmé par l'épître où Boileau, associant l'actrice au poète (ce qui ne pouvait déplaire ni à l'une ni à l'autre), disait, deux ans plus tard :

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie en Aulide immolée
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait, sous ton nom, verser la Champmeslé.

Les détracteurs n'eurent que la ressource de railler cet enthousiasme. L'un d'eux, Barbier d'Aucourt, dans l'allégorie satirique d'*Apollon charlatan*, rappelant la mort récente de Molière, n'ajoute-t-il pas :

Mais, à propos de pleurs, je me suis laissé dire
Que ce maître Apollon, n'ayant plus de quoy rire,
Depuis qu'il a perdu l'usage du *moly* ¹,
 Qui fut un simple si joly,
D'un déluge de pleurs va noyer son empire.
En effet, sa *Racine* attendrit tant de cœurs,
Lorsque d'Iphigénie elle anime les charmes,
Qu'elle fait chaque jour par des torrents de larmes
Renchérir les mouchoirs aux dépens des pleureurs.

Les critiques les moins prévenus comme l'abbé de Vil-

des guirandoles de cristal, allumés de bougies. Cette allée finissoit par un portique de marbre; les pilastres qui en soutenoient la corniche étoient de lapis, et la porte paroissoit toute d'orfèvrerie. » Nous citons cette description, parce qu'elle explique un peu la métamorphose de la légende mythologique, et de ses personnages accomodés à ce luxe royal.

1. Il joue sur le nom de *Molière*, comme sur celui de *Racine*. Il raconte dans tous ses détails l'histoire de cette plante pour laquelle Apollon a conçu une folle tendresse, et il analyse les sucs extraits de cette *racine* douceuse. — (Voir les *Ennemis de Racine*, par M. Deltour.)

iers, et les rivaux les plus envieux comme Le Clerc et ses amis, sont donc unanimes à constater cette universelle émotion; et Louis Racine ne se laissa point abuser par sa piété filiale, quand il dit en ses Mémoires : « Jamais pièce ne resta plus longtemps sur le théâtre, et ne fit couler tant de pleurs. »

Oui, c'était l'heure d'une gloire incontestée. En décembre 1674, le vieux Corneille avait vu sa dernière tragédie, *Suréna*, expirer au milieu de l'indifférence générale. La *Mort d'Achille*, composée par son frère Thomas, venait de subir le même sort. Le *Démocrate* de l'abbé Boyer, plus malheureux encore, succombait sous une tempête de sifflets. Seul, un jeune débutant réussissait à surprendre quelques applaudissements par son coup d'essai, *Pyrame et Thisbé*. Il se nommait Pradon. Mais qui pouvait soupçonner alors que cet inconnu réduirait prochainement au silence un poète proclamé le roi de la scène?

L'Iphigénie de Le Clerc et de Coras. — Au milieu de ce triomphe, il y eut pourtant un symptôme de malveillance, et comme un prélude de sourde cabale. Je veux parler de Michel Le Clerc, écrivain très médiocre, bien qu'il fût de l'Académie, mais assez téméraire pour oser entrer en lice avec un concurrent dont les ennemis n'avaient point désarmé; car il y a tout lieu de supposer que cet imprudent rimeur eut des complices. Ceux qui allaient prendre Pradon sous leur patronage crurent sans doute que la lutte était déjà possible contre une renommée dont l'éclat les importunait. Il est en effet malaisé d'admettre qu'un pur hasard décida seul l'apparition de cette seconde *Iphigénie* qui surgit tout à coup sur le théâtre Guénégaud, neuf mois après la fameuse représentation de Versailles. Bien que l'auteur se défende d'être un plagiaire, on s'explique mal qu'il ait si longtemps tardé à terminer une œuvre qu'il présentait comme antérieure à sa rivale. Quoi qu'il en soit, il en fut pour sa courte honte, lui et les prôneurs qui d'avance avaient bruyamment célébré son talent; car, six jours après sa naissance, son *Iphigénie* était morte et enterrée.

Il eut pour collaborateur ce Coras auquel Boileau fit deux allusions malicieuses ¹. Mais, tout en avouant dans sa préface qu'il lui devait une centaine de vers épars çà et là, Le Clerc avait d'abord réclamé très haut ses droits de paternité. Il est vrai qu'après l'échec il les revendiqua d'un ton moins assuré : ce qui rend piquante cette épigramme de Racine :

Entre Le Clerc et son ami Coras,
Tous deux auteurs rimants de compagnie,
N'a pas longtemps sourdir ent grands débats
Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit : La pièce est de mon cru ; »
Le Clerc répond : « Elle est mienne, et non vôtre. »
Mais, aussitôt que l'ouvrage a paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Dans ces intrigues d'une basse jalousie, on ne sait ce qui doit étonner le plus, de l'impertinence, ou de la maladresse. Aussi ne ferons-nous pas à un sot l'honneur de nous attarder à l'analyse de ses plates inventions et de ses larcins plus ou moins déguisés. Disons seulement que Le Clerc supprime l'épisode d'Eriphile, comme étant trop personnel à Racine. Mais il ne manque pas de suivre ses traces, tant bien que mal, lorsqu'il le peut impunément. Comme lui, il fait Achille amoureux ; et, si la fille d'Agamemnon semble d'abord accueillir froidement ses fadeurs sentimentales, c'est qu'elle songe à entrer en religion, je veux dire à se consacrer au culte de Diane ². Mais sa mère s'y oppose, et dès lors elle ne prononce plus de vœux qu'en faveur d'Achille. — Signalons encore un trait qui distingue la pièce de Le Clerc. Racine avait eu l'esprit de laisser à Euripide le personnage de Ménélas, légué par la tradition, mais que ses infortunes domestiques eussent exposé

1. Le Jonas inconnu sèche dans la poussière.
(Sat. IX, v. 91.)
L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié.
(Lutrin V, v. 143.)

2. Le couvent joue souvent un rôle dans la littérature romanesque du dix-septième siècle, depuis l'*Astrée* jusqu'à la *Princesse de Clèves*. Junie elle-même n'échappe à Néron qu'en se faisant vestale.

aux sourires d'un parterre français : car chez nous, Sganarelle n'est point une figure tragique, et les contemporains de Molière n'auraient pu compatir aux doléances de ce mari qui court après l'amante de Paris. Mais Le Clerc était homme à braver le ridicule, et il n'hésita pas à mettre en scène Agamemnon gourmandant ainsi les regrets malencontreux de son frère :

N'êtes-vous point honteux de rêver nuit et jour,
A l'ingrate moitié qui rit de votre amour ?

Les aristarques du temps. L'abbé de Villiers; Pierre Perrault. — Pourtant, ces misères furent comblées de louanges dans un opuscule anonyme qui établissait un parallèle entre les deux ouvrages, sous ce titre : *Remarques sur l'Iphigénie de M. Coras*¹. Il est probable que M. Coras fut l'auteur de cette apologie; car il se garda bien de nommer Le Clerc. Il y blâmait avec outrecuidance la trahison d'Eriphile, les emportements d'Achille, la résignation d'Iphigénie, et la lâcheté d'Agamemnon qu'il comparait au *Félic* de *Polyeucte*. Mais n'insistons pas sur cette vaine polémique. Laissons plutôt retomber la poussière qu'elle souleva. Ces documents dont abuse aujourd'hui l'érudition ne valent guère la peine d'être exhumés des bibliothèques où ils reposent; car ils sont dictés les uns par la haine ou la mauvaise foi, les autres par un pédantisme fastidieux; et, au lieu d'éclairer les questions, ils ne font que les obscurcir. Tous ces batailleurs se gourment dans une impasse; ils n'obéissent à aucun principe: on dirait des sourds ou des aveugles qui dissertent sur les sons ou les couleurs.

Un autre Aristarque de ce temps, l'abbé de Villiers, alors jésuite, et plus tard bénédictin, ne s'avisa-t-il pas de louer dans l'*Iphigénie* de Racine une tragédie sans amour²? Oui, *sans amour!* Ecoutez: « On peut affirmer que ce grand succès a désabusé le public de l'erreur où il

1. C'était une réponse aux *Remarques sur l'Iphigénie* de M. Racine, qui avaient aussi paru sous son nom d'auteur.

2. *Entretiens sur les tragédies de ce temps.*

étoit qu'une tragédie ne pouvoit se soutenir sans un violent amour. En effet, tout le monde a été pour cette tragédie, et il n'y a que deux ou trois coquettes de profession qui n'ont pas été contentes. C'est sans doute parce que *l'amour n'y règne pas*, comme dans le *Bajazet* et la *Bérénice*. « Ainsi donc, les soupirs d'Achille, d'Iphigénie et d'Eriphile ne suffisoient point aux exigences des raffinés ; car ils regrettaient qu'Iphigénie « se montrât fille plutôt qu'amante. » L'abbé le disoit en propres termes, et le passage est assez curieux pour qu'on le cite ; le voici : « Les empressements qu'elle témoigne pour être caressée de son père ne sont pas les plus beaux endroits de la pièce ; et j'ai rencontré bien des gens qui n'approuvoient pas qu'une fille de l'âge d'Iphigénie courût après les caresses de son père. » Ils y virent une grave infraction aux bienséances, et reprochèrent à Racine trop de naturel, trop de familiarité ! Voilà où en étoit la critique dans le voisinage des maîtres.

C'est avec la même compétence qu'en 1678 Pierre Perrault, receveur général des finances à Paris ¹, tenta de démontrer la supériorité de Racine sur Euripide ². Pour opposer plus sûrement à « la suprême élégance » du poète français « le désordre et la diffusion du poète grec », il imagina de traduire l'un et l'autre en prose, sans se douter de l'inconvenance littéraire qu'il y avoit à commettre ainsi un double attentat contre les deux Muses ³. C'est que nul de ces juges ne soupçonnait alors les véritables différences qui pouvaient exister entre l'original et son imitation. Racine lui-même, dans sa préface, faisait semblant de ne pas les apercevoir, lorsqu'il se plaisait à dire : « Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes. Mes spectateurs ont été émus par les mêmes choses qui ont mis en larmes le plus savant peuple de la Grèce. » Nous ne

1. C'étoit le frère aîné de Charles Perrault. Il avoit été visé par une allusion dans la préface de Racine, et ne lui en garda pas rancune.

2. *Dialogue sur l'Iphigénie d'Euripide et de M. Racine*. C'est un manuscrit inachevé qui se trouve à la Bibliothèque nationale.

3. L'Agamemnon grec débute ainsi dans sa traduction : « Holà, bonhomme, sortez un peu ici devant ce logis. »

partagerons point cette illusion qui rappelle le mot de Voltaire s'écriant de sa loge, à la représentation d'*Edipe* : « Applaudissez, Athéniens, c'est du Sophocle. » Mieux vaut reconnaître qu'un sujet emprunté au théâtre antique ne pouvait s'acclimater sur le nôtre, sans être profondément modifié par le miracle d'une adresse qui allait le rendre presque français.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

La légende d'Iphigénie. Son caractère religieux dans l'antiquité — Eschyle, Euripide. La vierge martyre du patriotisme. — Le sacrifice d'Iphigénie est une de ces légendes dont l'horreur convenait au génie sombre et hiératique d'Eschyle. Aussi devons-nous déplorer la perte du drame où il représenta ce sinistre prologue de la guerre Sainte¹. Pour comprendre l'effroi mystérieux qu'il inspirait, il nous faut remonter par l'imagination à cet âge primitif où les dieux ne semblaient être que des despotes fantasques, soumis à toutes nos passions, aussi capricieux dans la faveur que dans la haine, jaloux du bonheur des mortels, avides de sang, et tenant les hommes courbés sous l'épouvante. Les prémices des moissons et des troupeaux étaient parfois impuissantes à fléchir leur courroux. Il lui fallait des victimes humaines, et les plus charmantes, les plus pures. Encore ces implacables ne furent-ils pas tou-

1. Nous en retrouvons un souvenir dans cette strophe d'*Agamemnon* : « Les chefs, avides de combats, n'écoutèrent ni ses prières, ni les douces plaintes qu'elle adressait à son père, et ils ne furent point attendris par sa jeunesse. Et le père lui-même, après l'invocation, ordonna aux sacrificateurs de la saisir comme une chèvre, et de l'étendre sur l'autel, enveloppée de ses vêtements, et la tête pendante, et de comprimer sous un bandeau sa belle bouche, pour étouffer les mots funestes qu'elle aurait pu dire. — Tandis qu'elle versait son sang cou leur de safran, d'un trait de ses yeux elle saisit de pitié les sacrificateurs, belle comme dans les peintures ; et on voyait qu'elle voulait leur parler, comme au jour où elle charmait par ses douces paroles les riches festins paternels. »

Ignorée d'Homère, cette légende se trouve dans les *Cypriaques*, épopée qui date du huitième siècle avant J.-C., et dont l'auteur Stasinus racontait les faits antérieurs à la guerre de Troie.

La tragédie d'Euripide ne fut jouée qu'après sa mort par les soins de son fils, ou de son neveu.

jours désarmés par de cruelles oblations. Si la piété révoltante d'Agamemnon achetait par le meurtre de sa fille le départ de la flotte et la ruine d'Ilion, la fatalité l'attendait au retour. L'épouse devait venger la mère; et, sous la hache adultère de Clytemnestre, un père barbare expiera le forfait commandé par ces oracles qu'une morne superstition n'adorait qu'en tremblant. Les croyances sacrées restèrent donc longtemps inséparables de ces traditions pleines d'angoisse contre lesquelles, quatre cents ans après Eschyle, s'indignait encore la raison de Lucrèce ¹.

Si le cœur religieux d'Eschyle avait eu des larmes pour le souvenir d'une affreuse immolation, l'esprit philosophique d'Euripide recula devant l'atrocité de ce drame impie qui eût scandalisé les contemporains de Socrate; car, outre que l'art antique répugne aux extrêmes douleurs, les âmes commençaient à s'adoucir, en même temps

1. Quelle ironie tragique dans ce cri de colère lancé par le poète :

Contemple tout d'abord la pieuse famille,
 Prenant le soin cruel d'orner la jeune fille,
 Pour que des deux côtés de ce front virginal
 Tous les rubans sacrés flottent en nombre égal.
 Pour ce cœur ingénu, quel coup, quelle lumière,
 Quand elle vit debout, devant l'autel, un père,
 Les yeux baissés, l'air morne, et derrière leur dos
 Des prêtres assassins cachant mal leurs couteaux.
 Plus loin, ce cercle affreux, toute la foule émue
 Portant les yeux sur elle, et pleurant à sa vue!
 Muette de terreur, et les implorant tous,
 Cette royale enfant tomba sur les genoux;
 Mais rien ne peut sauver celle qui la première
 Pourtant au roi des rois donna le nom de père.
 On l'entraîne, on la porte effarée à l'autel,
 Non pour y célébrer, dans le rit solennel,
 La fête de l'amour, pour être accompagnée
 Jusqu'au toit de l'époux d'un beau chant d'hyménée;
 Non: sur ce chaste corps, à l'âge de l'hymen,
 C'est un ministre vil qui va porter la main;
 Il faut qu'elle périsse, et, pour plus de misère,
 Se sente encor mourir par l'ordre de son père.
 Et pourquoi? comprenez leur saint raisonnement,
 C'est pour sortir du port, au souffie d'un bon vent,
 Que l'on va t'égorger, noble et tendre victime,
 Tant la religion peut enfanter le crime!

que les intelligences s'éclairaient d'une lumière nouvelle. Les Athéniens ne pensaient plus être agréables aux dieux, en égorgeant des prisonniers, comme ils avaient fait après la victoire de Salamine. La conscience humaine imposait enfin quelque justice à l'aréopage des immortels. Aussi le plus tragique des poètes grecs crut-il devoir substituer une biche à la vierge plaintive qui suppliait si éloquemment son père de ne point lui ravir les douceurs de la vie. Il y fut d'ailleurs encouragé par l'instinct de clémence naturel à un peuple qui refusa toujours d'instituer des combats de gladiateurs dans une cité à l'entrée de laquelle s'élevait un autel consacré à la Pitié¹.

Pourtant, malgré ce scrupule, les couleurs de la légende n'ont pas été faussées. L'expédient même qui les tempère atteste le respect de la foi mythologique ; car la pièce est dominée par l'invisible puissance de la déesse offensée qui exige une expiation. Pour qu'elle s'accomplisse, il sera nécessaire que Clytemnestre elle-même ne résiste plus à l'arrêt fatidique, et surtout que la victime consente au dénouement dont Achille, lui aussi, finira par devenir le témoin résigné. En effet, après le frisson d'un premier saisissement, et la surprise d'une défaillance involontaire, Iphigénie se transfigure tout d'un coup. Si le mot ne semblait détonner en plein paganisme, je dirais que la *Grâce* a parlé. L'enfant qui tout à l'heure embrassait en pleurant les genoux d'Agamemnon se relève héroïne et sainte. L'idée de sauver la Grèce par son trépas exalte son enthousiasme : « Je me dévoue, s'écrie-t-elle, immolez-moi, guerriers ; et, couverts de mon sang, courez renverser Troie ! Ses ruines seront les monuments éternels de ma gloire ; ce seront mes enfants, mon hymen, mon triomphe ! Il est dans l'ordre que les Grecs commandent aux barbares, et non les barbares aux Grecs : ceux-là sont nés pour l'esclavage, ceux-ci pour la liberté. »

1. Il faut voir dans la vie de *Pelopidas* par l'antiquaire quelle fut l'origine des fêtes de ce nom, auquel on se le rappelle d'immoler une vierge blonde par le sacrifice de sa fille le sacrifice. Il s'agit d'un sacrifice aux dieux une jeune femme aux pieds blancs, qui s'élevait et sautait dans le coup.

Dès lors, plus de faiblesse. A sa mère qui lui demande ses volontés dernières, elle dicte un testament triomphal. Quelle sérénité dans ce dialogue! « Tu ne me perds point, je vis toujours, et ma gloire rejaillira sur toi. — Que dirai-je de ta part à tes sœurs? — Ne les couvre pas de noirs vêtements. — Quelle parole amie leur rapporterai-je de toi? — Fais-leur mes adieux; et Oreste, que je vois, élève-le pour être un homme. — Ést-il quelque chose que je puisse faire pour toi, de retour à Argos? » À cette question où grondent des menaces de vengeance elle ne répond que par ce mot de pardon : « N'aie point de haine pour mon père, ton époux, à cause de moi. » Puis, restée seule avec le chœur, elle ordonne les apprêts de sa mort, comme ceux d'une fête. Aux transports de l'hymne qu'elle entonne, on dirait que la procession funèbre est un allègre cortège, et le supplice une apothéose. Devant la statue de sa chère déesse, elle a de mystiques élans : « Qu'on apporte les corbeilles! qu'on allume le feu sacré!... Voici ma chevelure à couronner; donnez-moi l'eau lustrale, formez des danses autour du temple, autour de l'autel, en invoquant Diane souveraine, Diane bienheureuse.... O ma mère vénérable, je t'offre maintenant mes larmes : car, pendant les sacrifices, cela n'est pas permis. » On voit qu'en dépit de son scepticisme Euripide demeura fidèle à l'esprit même de la fable. Il voulut peindre ici le martyr de la vierge qui expire, comme une autre Jeanne d'Arc, dans les bras de la Patrie délivrée.

Racine ne peut acclimater ce sujet. Il substitue des impressions romanesques au sentiment religieux.

L'action. — Revenons maintenant à Racine. Pour juger la différence qui le sépare de son antique modèle, il suffit de dire que le merveilleux païen n'avait plus sa raison d'être pour la société chrétienne du dix-septième siècle. Malgré toute son adresse, le poète ne pouvait passionner les imaginations en faveur d'une guerre idéalisée par la Grèce comme la revanche de son honneur outragé. A quel spectateur français pouvait-on persuader que le sang d'une jeune fille était le prix indispensable de la victoire? Il fal-

lait donc accommoder à un autre milieu ce drame auquel faisait défaut le soutien de la foi populaire et de l'intérêt national¹. Tout en constatant je ne sais quoi de factice ou de faux dans les situations et les mœurs, on pardonne à Racine d'avoir substitué des impressions romanesques au sentiment religieux. Quoi qu'en dise Lesage, qui prétend plaisamment que « *le vent* », c'est-à-dire les dieux et leurs oracles, joue le principal rôle dans cette tragédie² », il s'agit pour nous de savoir, non si la flotte pourra mettre à la voile, mais si la fille d'Agamemnon épousera son amant.

Aussi se résigne-t-on à un dénouement cruel qui nous laisse regretter la biche d'Euripide: et, si injuste qu'elle soit, la mort d'Eriphile se fait accepter comme un expédient nécessaire: outre que le sang n'est pas versé sous nos yeux, on ne plaint guère une aventurière ingrate et perfide qui, opposant un obstacle à l'union de deux cœurs, inquiétait nos sympathies. C'est dire que les personnages flottent dans une région un peu vague, entre Versailles et la tente d'Agamemnon. Mais, s'ils n'ont rien d'antique, ils représentent du moins des traits permanents de la nature humaine. Nous voyons en eux les types du héros, du politique, de la mère, de la fille, de l'amant; et le poète reprend ses avantages quand il exprime des sentiments qui, appartenant à tous les temps, ne cesseront jamais d'intéresser la curiosité psychologique.

Quant au cadre où ils se jouent, c'est à Euripide qu'il le doit. Les combats de la nature contre l'ambition annoncés dans une première scène qui prépare toutes les autres,

1. Avant que Lekain eût introduit au théâtre la vérité du costume, on voyait Agamemnon, dans le camp des Grecs, « enveloppé d'une espèce de baril à franges, etant également son chapeau aux dames, et conduisant au bûcher sa fille Iphigénie en robe de cour » Achille paraissait « en petit chapeau surmonté d'une aigrette blanche, avec des gants et des bas blancs. » Ces anachronismes de la mise en scène expliquent ceux des mœurs et du langage.

2. Dans *un Blas de Santillane*, il prête ce paradoxe spirituel au bachelier Melchior de Villegas. « Un maudit vent retient les Grecs en Aulide semble les clouer au port; s'il ne change point, ils ne pourront assiéger la ville de Priam. C'est donc le vent qui fait l'obstacle de cette attaque, et ce vous d'un oeil indifférent le perfid d'Iphigénie, puis pu se moit est un moyen d'obtenir des dieux un vent favorable. »

l'arrivée de Clytemnestre et d'Iphigénie, dont la joie est déchirante pour le cœur d'Agamemnon, la foudroyante nouvelle du sacrifice succédant aux explosions de tendresse filiale, l'hymen d'Achille servant de prétexte à une perfidie, l'indignation du héros compromis à son insu par cette ruse indigne, le désespoir d'une mère, les reproches d'une épouse, les larmes d'une victime d'ailleurs obéissante : tels sont les motifs où nous admirons l'industrie d'une imitation originale¹.

Les caractères. L'Iphigénie de Racine se souvient de son rang. Bienséances que lui impose sa seconde patrie. — Le rôle d'Iphigénie étant la principale beauté de cette œuvre, étudions d'abord cette sœur cadette d'Andromaque et de Monime, de Pauline et de Chimène.

Il faut nous attendre à ne plus retrouver ici les détails ingénus qui nous charment dans ces tableaux familiers où Euripide est tout voisin de la nature. Nous regrettons par exemple les accents de cette prière où tressaille une éloquence si mélodieuse qu'on pourrait l'appeler le chant du cygne : « Ne me fais pas mourir avant le temps, il est doux de regarder la lumière ; ne me force pas de voir les abîmes souterrains. La première je t'ai nommé mon père, et tu m'appelas ta fille ; la première, penchée sur tes genoux, je t'ai donné de douces caresses et j'en ai reçu de toi. Tu me disais alors : — O ma fille, te verrai-je quelque jour dans la maison d'un puissant époux, heureuse et florissante comme il est digne de moi ? — Et moi, je te disais, suspendue à ton cou, et pressant ta barbe que je touche encore : Te recevrai-je vieillissant, ô mon père, dans la douce hospitalité de ma maison, pour te rendre les soins qui m'ont nourrie dans mon enfance ? —

1. Racine emprunte à Euripide l'ouverture de son drame, mais en l'affaiblissant pour l'accommoder à notre délicatesse. Les mesures prises afin d'empêcher Clytemnestre et Iphigénie d'arriver en Aulide ne sont plus les mêmes chez les deux poètes. Racine suppose qu'elles se sont égarées : ce qui est peu naturel. Dans Euripide, c'est Ménélas qui arrête l'esclave chargé des ordres du roi, et lui arrache la lettre d'Agamemnon. Cette violence produit entre les deux fils d'Atreé une scène de reproches très chaude, très théâtrale. Outre qu'elle peint les caractères, c'est au milieu de cette querelle qu'on vient annoncer l'arrivée de Clytemnestre, événement qui fait tomber leur colère : la nature triomphe alors de l'ambition.

Je garde la mémoire de ces paroles; mais tu les as oubliées et tu veux me faire mourir ¹. » Ces épanchements vont être tempérés par l'étiquette et par des bienséances que ne connaissait pas la simplicité du monde naissant. Fille du roi des rois, l'Iphigénie de Racine se souvient en effet de son rang : elle craindrait de déchoir, en disant trop ouvertement que les clartés du jour lui sont précieuses, et qu'elle redoute les ténèbres de la mort. Elle se respecte trop pour démentir par une faiblesse le sang d'Agamemnon. Si elle implore son père, elle s'adresse moins à sa pitié qu'à son orgueil. Elle rappelle sa naissance, ses honneurs reçus, et l'éclat d'une alliance promise. Elle voudrait surtout épargner des larmes à sa mère et au fiancé dont elle parle avec la même réserve que de son attachement à la vie. Il y a parfois comme des nuances chrétiennes dans sa soumission filiale lorsqu'elle dit, non sans de muettes supplications :

Cessez de vous troubler ; vous n'êtes point trahi :
 Quand vous commanderez, vous serez obéi.
 Ma vie est votre bien : vous voulez la reprendre ;
 Vos ordres sans détour pouvoient se faire entendre.
 D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
 Que j'acceptois le prix que vous m'aviez promis,
 Je saurai, *s'il le faut*, victime obéissante,
 Tendre au fer de Calchas une tête innocente,
 Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
 Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné ².

Elle finit même par se résigner au point de résister à son amant qui veut la défendre; et, pour désarmer sa colère, elle s'écrie d'un cœur passionné :

1. Dans Euripide, d'autres scènes d'intérieur sont prises sur le vif. Telle est l'arrivée de Clytemnestre: elle recommande à ses serviteurs d'enlever avec précaution les objets déposés dans le char, elle prie les femmes du char de recevoir Iphigénie dans leurs bras, elle fait maintenir les chevaux, lorsque effrayée de leurs mouvements elle va de rendre elle-même elle serre contre son sein le petit Oreste, et, suivie de sa fille, s'avance avec l'orgueil d'une heureuse mère.

2. Acte IV, scène IV. L'*Andromède* de Corneille, condamnée à devenir la proie d'un monstre marin, pleure aussi sur son sort, mais ne manque pas à la magnanimité par l'impromptu adressé à tous les spectateurs du théâtre.

Allez. et, dans ces murs vides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet espoir, satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire ¹.

Elle n'est pas moins généreuse quand, résolue à se dévouer, elle console sa mère, et apaise ainsi ses ressentiments :

Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

La magnanimité, voilà le trait qui la distingue. On l'admire plus encore qu'on ne la plaint². Sans la préférer à l'Iphigénie grecque qui lui est supérieure par la naïveté comme par l'enthousiasme, nous pouvons louer en elle un parfait exemplaire de convenance virginale, associant la grâce à la fierté, la passion à la pudeur, et un héroïsme modeste à une douceur exquise. Elle fait donc honneur à sa seconde patrie.

Agamemnon et Louis XIV. — Dans le caractère d'Agamemnon se trahit aussi l'infériorité à laquelle Racine était condamné par la faute du sujet. Chez Euripide, le père se livre davantage au premier mouvement. Il s'abandonne, il s'oublie, il pleure; et on est tenté de lui pardonner son

1. Acte V, scène II. Ici, la vertu devient dévouement : il y entre de la passion, de l'enthousiasme.

2. Elle est généreuse même pour sa rivale, et implore en sa faveur le patronage d'Achille :

Je viens vous présenter une jeune princesse :
Le ciel a sur son front imprimé la noblesse ;
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés ;
Vous savez ses malheurs, vous les avez causés.
Moi-même (où m'emportait une aveugle colère ?)
J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misère.
Que ne puis-je aussi bien, par d'utiles secours,
Réparer promptement mes injustes discours ?
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
Vous seul pouvez, Seigneur, détruire votre ouvrage.

fanatisme, parce qu'il est sincère comme son obéissance aux dieux. Mais, chez Racine, la morgue et l'ambition prédominent : nous sommes en face d'un souverain absolu qui ne doute pas de son droit, et craint de déroger en laissant battre son cœur. En pleine crise, il paraît trop soucieux de Sa Majesté. Quand il annonce à sa fille qu'il faut mourir, il lui dit solennellement :

Allez, et que les Grecs qui vont vous immoler
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

Voilà bien un contemporain de Louis XIV. Sa toute-puissance est pour lui un dogme; il se croit possesseur de son peuple et de sa famille, comme un particulier de sa terre.

Clytemnestre et Versailles. — La Clytemnestre grecque devait subir une métamorphose analogue; car le public du dix-septième siècle n'eût pas supporté la violence de ses invectives¹. Irascible et altière, celle de Racine conserve pourtant sa dignité de reine; et, si l'on sent fermenter sous les plaintes de la mère les représailles terribles d'une trahison domestique, les éclats de cette haine sont amortis par les bienséances d'une haute fortune. On lui a même reproché de plaider la cause de sa fille avec une éloquence trop académique pour une situation extrême qui exige des cris, des larmes, et le morne silence du désespoir plus qu'un exorde habile, des arguments bien ordonnés, des transitions adroites, et une péroraison étudiée. Mais nous n'aurons garde de prendre la responsabilité de ces griefs; car ce serait de l'ingratitude pour d'incomparables beautés², et, si le théâtre a ses conventions, celles-là méritent d'être acceptées.

1. Elle reproche à son mari de l'avoir enlevée à Tantale, et d'avoir écrasé contre terre son premier enfant. Elle devient ensuite presque bourgeoise, quand elle se pique d'être attentive, attentive au ménage, modérée, discrète, d'être mère de quatre enfants, et termine en disant qu'une femme comme elle est rare en tout pays. Elle se console en rouspétant ouverte contre l'autorité conjugale. Elle fait des menaces sinistres.

2. Ajoutons, avec M. Taine, qu'un dix-septième siècle « l'homme de cour et l'honneur d'Etat ont surpassé la parole juste et parfaite. Son orgueil, son rang, son éducation et son emploi lui interdisent de s'abandonner. Il est toujours en scène. Louis XIV, en lit de mort, comme après un de ces actes de 1699, partant sa justice et

Achille et les petits-maitres de la cour. — Pour ce qui est d'Achille, penser à Homère serait ici la plus étrange méprise. Il n'a pas en effet la moindre ressemblance avec le héros qui voudrait manger le cœur d'Hector, qui égorge par monceaux des victimes humaines sur le bûcher de Patrocle, et, les bras rouges de sang, menace le ciel de sa vengeance, avec des hurlements de rage. Non, ce sauvage n'est point l'ancêtre du cavalier que Racine met en scène, tout fier de sa race, et tout bouillant de jeunesse, mais disert, poli, respectueux envers les captives, s'attendrissant sur leur sort, n'osant se présenter devant elles sans leur permission, et finissant par leur offrir galamment le bras, pour les mettre en liberté, chapeau bas¹. Il faut oublier aussi l'Achille d'Euripide; car il ne préfère point la vie d'Iphigénie au succès de l'expédition, et à sa propre gloire. C'est par orgueil et générosité pure qu'il se résout à défendre une jeune fille, sans l'aimer, sans même l'avoir vue. Voilà ce que n'auraient pas compris les petits-maitres de Versailles; et, pour leur plaire, Racine a dû prêter au fils de Thétis une physionomie chevaleresque dont l'expression rappelle le moyen âge plus que la Grèce fabuleuse. L'amour devient donc ici le ressort de son courroux. C'est un Don Quichotte qui, pour délivrer sa Dulcinée, est prêt à braver les dieux comme les hommes. Si sa jactance paraît trop présomptueuse, s'il s'emporte à la moindre contradiction, si, non content de menacer Agamemnon, il cherche à intimider Iphigénie même pour l'empêcher d'obéir à son père, ces fanfaronnades et ces témérités attestent que le poète, tout en modifiant la tradition,

sa grandeur de style. Le roi avait transformé l'homme, et nous ne devons point juger un monde aristocratique et oratoire d'après les cris de nos poètes lyriques et nos habitudes de plébéiens. »

Nous ne reprocherons à Clytemnestre que de refroidir ses reproches en racontant une anecdote domestique, l'enlèvement d'Hélène par Thésée, et la naissance d'Eriphile. Mais Racine jetait ainsi les semences de son dénouement.

1. C'est trop, belle princesse; il ne faut que nous suivre;
Venez; qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre.

Chez Homère, Achille ne pleure dans la perte de Briséis qu'un affront reçu.

désirait se conformer à ses exigences. Il essayait de peindre l'Achille « ardent, colère, implacable, impétueux, qui se révolte contre les lois, et n'en appelle qu'aux armes. » N'a-t-il pas la prétention de protéger sa fiancée en dépit d'elle-même, de l'enlever, et de la conduire à sa tente, où il se flatte de la défendre seul avec Patrocle et ses Thessaliens contre son père et toute l'armée¹? Toutes ces réminiscences classiques sont parfois artificielles ; mais, animées par l'entrain général du rôle, elles trompent l'œil, et communiquent du moins au personnage un caractère individuel dont l'ensemble est vivant, malgré certaines façons de paladin qui a coudoyé Roland et Rodomon.

Ériphile. Le style. — La même adresse nous frappe dans la conception d'Ériphile. Si ce personnage a le tort d'être épisodique, il rend service à l'intrigue et la dispense d'un merveilleux qui répugnait à notre théâtre. Motivée par la jalousie, sa perfidie est assez odieuse pour que l'on consente à la voir périr au lieu d'Iphigénie qu'elle a voulu perdre. La fiction prend ainsi comme un air de logique ou de vérité, ce qui satisfait la raison ou la conscience. Racine excelle dans l'art de faire accepter même l'invéraisem-

1. Citons quelques traits de caractère. Il dit à Iphigénie :

Vous allez à l'autel, et moi j'y cours, madame....
A ma juste fureur tout sera légitime ;
Le prêtre deviendra ma première victime
 Le bûcher par mes mains détruit et renversé
 Dans le sang des bourreaux nagera dispersé ;
 Et si, dans les horreurs de ce carnage extrême,
 Votre père frappé tombe, et périt lui-même,
 Alors, de vos respects reconnoissant les fruits,
N'accusez point les coups que vous aurez commis....

(Acte V, scène II.)

Ailleurs il répond par des sarcasmes au zèle religieux d'Ulysse. Il se moque des oracles, et des dieux :

Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes ?
 Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes.

Il propose d'aller prendre Troie, à lui seul, avec Patrocle :

Et, quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger.
 Patrocle et moi, c'en est fait, nous irons vous venger.

blable par des ruses ingénieuses qui éludent les écueils, tournent les difficultés, préviennent les objections, et masquent les parties vulnérables où la critique pourrait avoir prise. Dans cette tragédie, il a su plus que jamais se rendre les imaginations complaisantes. Un de ses secrets a été le pathétique des sentiments et la magie du style ; car, en même temps qu'il nous attendrit, il nous enchante par un langage dont la couleur épique s'associe à l'agissante rapidité du drame. Bien que les mœurs soient presque contemporaines, on se croit pourtant dépaycé par la poésie qui se mêle aux détails, même les plus familiers. Ce qui serait faux en toute autre occasion devient donc une convenance suprême dans un sujet légendaire qu'enveloppe comme la limpide lumière de l'Attique.

PHÈDRE

(1677).

I. — FAITS HISTORIQUES.

La cabale de l'Hôtel de Bouillon. — C'est encore Euripide que nous retrouvons avec *Phèdre* qui parut pour la première fois, soit à Versailles devant Louis XIV et Mme de Montespan, soit plutôt à l'Hôtel de Bourgogne¹, le vendredi, 1^{er} janvier de l'année 1677, quelques jours avant la pièce de Pradon jouée au théâtre Guénégaud, le dimanche suivant, par les comédiens du roi. Malgré les mérites de Racine et de la Champmeslé à laquelle il avait appris son rôle vers par vers, l'accueil fait à l'un et à l'autre ne répondit point à l'attente publique². Quoi qu'il en coûte

1. Dans un de ses manuscrits inédits, Brossette raconte que la pièce parut à Versailles ; et, dans son commentaire de l'Épître VII de Boileau, il affirme avec le *Mercur* qu'elle fut représentée au théâtre de Bourgogne.

2. Le 4 octobre 1676, Bayle écrivait à Minutoli, professeur à Genève : « M. de Racine travaille à la tragédie d'Hippolyte, dont on attend un grand succès. »

de raconter les causes d'une disgrâce qui fut la honte de la société lettrée, en un siècle si réputé pour la délicatesse de son goût, il faut bien cependant nous résigner à résumer ici les incidents d'un complot où ne figura plus seulement la tourbe des envieux, mais une élite de femmes distinguées et de grands seigneurs¹.

Cette conspiration fut ourdie, comme on sait, à l'Hôtel de Bouillon, où une duchesse, nièce de Mazarin, régnait sur une cour de beaux esprits, parmi lesquels se rencontrèrent plus d'une fois Molière, La Fontaine, et même le vieux Corneille Hardie, impérieuse, spirituelle, redoutable à qui avait le malheur de lui déplaire, très vive à la riposte, se piquant de faire elle-même des vers, de donner le ton aux élégances, d'inspirer les talents, et de dicter des arrêts, elle s'était érigée en juge des renommées; et il fallait compter avec ce tribunal². Son frère, Philippe Mancini, duc de Nevers, mêlait aussi des prétentions de Mécène à sa vanité de métromane; encensé par la coterie des Boyer, des Segrais et des Benserade, collaborateur anonyme du pamphlet composé par Saint-Sorlin contre Boileau³, il partageait les préventions d'un groupe hostile à Racine; déjà même on l'avait vu patronner d'une épître

1. Les Princes de Vendôme entrèrent dans cette ligue.

2. Saint-Simon dit: « Elle parloit bien, disputoit volontiers, et alloit quelquefois à la botte. » La Fontaine rappelle ainsi son humeur batailleuse:

Les Sophocles du temps et l'illustre Molière
 Vous donnent toujours lieu d'agiter quelque point.
 Sur quoi ne disputez-vous point ?

Le nom d'une autre duchesse de Bouillon se retrouvera plus tard dans l'histoire de *Phèdre*. On raconte que Mlle Lecouvreur, en recitant ces vers :

. . . . Je ne suis pas de ces femmes perdues
 Qui goûtent dans le crime une tranquille paix,

le zéna du geste et du regard la rivale puissante qui lui disputait le cœur du maréchal de Saxe. Peu de jours après, la grande actrice mourut, dit-on, par le poison.

3. C'est Brossette qui l'affirme; il s'agit de la *Defense du poëme héroïque*, 1675. Le duc de Nevers, donnant de somptueux repas, ou ses parasites le proclamaient le plus talent poète du siècle. Il s'avançait alors des rimeurs faméliques, et le temps est proche où, dans *L'écureuil*, Le Sage écrivait: « Monsieur Gloutonneau, le poète. »

louangeuse l'*Iphigénie* de Le Clerc et son outreucidante rivalité. Tels furent les deux chefs d'une cabale dont le crédit allait non pas étouffer une œuvre de génie (c'était impossible), mais du moins en retarder le triomphe.

Pour y réussir, il leur fallait la complicité d'un de ces sots qui ne doutent de rien. Or, elle leur fut assurée par la douce Mme Deshoulières qui parlait si tendrement aux moutons, aux fleurs et aux ruisseaux. Sa houlette se changea cette fois en serpent; la bergère devint la furie Alceto; et, parmi les clients du salon où elle tenait bureau d'esprit, cette muse besogneuse qui voulait se venger d'une épigramme lancée contre son *Genseric*, n'eut point de peine à découvrir le rimeur intrépide qu'elle allait enrôler au service des plus basses jalousies. Ce fut Pradon, l'auteur de *Pyrame et Thisbé* qui avait eu quelque succès en 1674, de *Tamerlan* et de la *Troade* dont Racine venait de railler le récent échec par un sonnet malicieux. Compatriote de Corneille¹, et fier de ce titre comme d'une promesse de gloire dramatique, il n'hésita pas à exploiter une si belle occasion d'appeler sur lui les regards, fût-ce au prix d'un scandale. Pour arriver au but en même temps que son rival, il n'avait devant lui que trois mois. Mais la médiocrité ne connaît pas d'obstacles. D'ailleurs, Racine eut l'imprudence d'ébruiter le plan de sa tragédie, et d'en lire quelques scènes à des amis que leur admiration rendit indiscrets. Comme l'envie a l'oreille fine, aucune de ces rumeurs mondaines ne fut perdue pour des ennemis qui avaient des intelligences dans tous les salons, et savaient écouter aux portes. Peut-être même de riches et puissants négociateurs usèrent-ils d'arguments assez persuasifs pour obtenir des comédiens copie entière ou partielle du manuscrit. Toujours est-il que des situations furent notées, des vers saisis au vol, des traits saillants retenus, et que ce précieux butin entra dans le trésor commun où Pradon

1. Bien qu'il se plût à rappeler cette communauté d'origine, il appartenait à l'école de Racine, et, comme lui, faisait de l'amour le principal ressort de son théâtre. *Tamerlan* n'est qu'un soupirant doux.

puisa sans vergogne¹. En fait de plagiat, il était expert, et, ces secours l'aidant, sa pièce se trouva prête au jour dit.

Elle eût même devancé l'autre, sans la difficulté de recruter une actrice de talent ou de bon vouloir pour le rôle principal. Mlle de Brie et Mlle Molière ayant, par amour-propre ou par délicatesse, refusé leur concours à une œuvre misérable, et à une intrigue suspecte qui les exposait, en face de la Champmeslé, à des comparaisons redoutables², on se rabattit, faute de mieux, sur Mlle Du Pin, qui, n'ayant rien à perdre, avait plus d'audace. Bref, cet accident fut une des causes qui ajournèrent l'événement au dimanche 3 janvier. Peut-être aussi Racine n'a-t-il pas été tout à fait étranger à ces lenteurs, si, comme Pradon l'en accuse non sans quelque vraisemblance³, il essaya de faire interdire par une autorité toute-puissante la représentation déloyale qui s'annonçait comme une menace et une injure. S'il le fit, il y eut là une faute, ou une maladresse. Mais elle a son excuse dans les procédés de ses ennemis.

Est-il besoin de les rappeler? Nul n'ignore qu'afin d'assurer le gain de la bataille, la duchesse de Bouillon loua

1. C'est ainsi qu'il eut, lui aussi, son Articie. N'y a-t-il pas des réminiscences dans ces vers :

*Une montagne d'eau, s'élançant vers le sable,
Roule, s'ouvre, et vomit un monstre épouvantable.
Sa forme est d'un taureau : ses yeux et ses naseaux
Répandent un déluge et de flammes et d'eaux :
De ses longs beuglements les rochers retentissent,
Jusqu'au fond des forêts les cavernes gemissent.
Dans la vague écumante il nage en bondissant,
Et le flot irrité le suit en mugissant.*

.....
Mais ses chevaux foudroyés que le monstre intimide
Ne reconnaissent plus de maître, ni de guide.

(Voir Deltour; *les Ennemis de Racine*, page 251.)

2. On a dit que Racine, par ses instances, empêcha ces actrices d'accepter le rôle de *Phèdre*.

3. Si le fait n'était pas vrai, Pradon aurait-il osé écrire dans son épître à Mme la Dauphine :

*Phèdre, qu'en eussiez-tu même avant que de maître,
Par l'ordre de Louis eût se faire connoître.*

les deux salles, au prix de quinze mille livres, pour les six premières représentations. Grâce à ce coûteux expédient, la pièce de Racine fut jouée devant des banquettes, et celle de Pradon fit salle comble¹ ; car le théâtre de la rue Mazarine se remplit d'amis ou de compères, dont les mains mercenaires simulèrent puissamment l'enthousiasme. Or, une fois dérouterée par un faux élan, la curiosité publique, si routinière de sa nature, ne revint qu'à pas lents de son erreur. Il y eut prévention établie ; et, quand arriva l'heure de la justice, il était trop tard pour remédier à l'irréparable. En effet, sous le coup de sa blessure, le poète avait laissé le champ libre aux Pradons et à leur cortège. Si, depuis, le vainqueur d'un jour expia chèrement son insolent triomphe, il put alors se prendre au sérieux, et les fanfaronnades de sa préface sont aussi amusantes que sa tragédie est ennuyeuse.

Le duel des sonnets. Patronage du grand Condé.

— Ce triste chapitre d'histoire littéraire ne serait pas complet si l'on ne disait un mot du duel qui suivit, et où s'échangèrent de part et d'autre des blessures aussi injurieuses pour leurs victimes que regrettables pour leurs auteurs. Nous voulons parler de l'affaire des sonnets qui faillit tourner au tragique. L'un, improvisé dans un souper, le 1^{er} janvier, par Mine Deshoulières et ses amis, circula dans Paris dès le lendemain, colporté de salon en salon par l'abbé Tallemant l'aîné, « le sec traducteur du français d'Amyot² ». Quant à l'autre qui le parodie sur les mêmes

1. Elle ne quitta l'affiche qu'après dix-neuf représentations.

2. Le voici, sauf un tiercet trop scabreux :

Dans un fauteuil doré, Phèdre, tremblante et blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien.
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien
Contre l'affreux dessein d'attenter à soi-même.
Hippolyte la hait presque autant qu'elle l'aime ;
Rien ne change son cœur, ni son chaste maintien.
La nourrice l'accuse ; elle s'en punit bien.
Thésée a pour son fils une rigueur extrême.

.....
Il (*Hippolyte*) meurt enfin traîné par ses coursiers ingrats ;
Et Phèdre, après avoir pris de la mort aux rats,
Vient, en se confessant, mourir sur un théâtre.

rimes, on l'attribue généralement à Racine et Boileau⁴; mais nous hésitons à l'affirmer. Car, s'il est spirituel, sa méchanceté passe toute mesure, lorsqu'elle se fait l'écho des imputations les plus odieuses contre le duc de Nevers et la duchesse de Bouillon. Le droit de légitime défense ne justifiait pas ces représailles cruelles qui mettaient en cause l'honneur même du mari, du frère et de sa sœur. Aussi leur colère fit-elle explosion. A tort ou à raison, ils s'en prirent à ceux qu'ils préjugeaient coupables; les traitant comme des grimauds sans naissance, le grand seigneur outragé fit mine de lever sur eux le bâton². Peut-être même ces rodomontades eussent-elles accompli leurs menaces, sans l'intervention du grand Condé qui, n'ayant aucune sympathie pour la race des Mazarin, foudroya ces lâches de son mépris, et rassura les alarmes des deux poètes par ce billet⁵ : « Si vous n'avez pas fait le sonnet,

1. Nous le citerons, non sans une coupure qu'impose la bienséance.

Dans un palais doré, Damon, jaloux et blême,
 Fait des vers où jamais personne n'entend rien.
 Il n'est ni courtisan, ni guerrier, ni chrétien,
 Et souvent, pour rimer, il s'enferme lui-même.
 La Muse, par malheur, le hait autant qu'il l'aime;
 Il a d'un franc poète et l'air et le maintien;
 Il veut juger de tout, et n'en juge pas bien,
 Il a pour le Phœbus une tendresse extrême.

.....
 Il se tue à rimer pour des lecteurs ingrats;
 L'*Enéide* est pour lui pis que la mort aux rats,
 Et, selon lui, Pradon est le roi du théâtre.

2. Il faut bien citer aussi cette bravade, mais avec suppression :

Racine et Despréaux, l'air triste et le teint blême,
 Viennent demander grâce, et ne confessent rien.
 Il faut leur pardonner, parce qu'on est chrétien;
 Mais on sait ce qu'on doit au public, à soi-même.
 Damon, dans l'intérêt de cette sœur qu'il aime,
 Doit de ces scélérats châtier le maintien;
 Car il seroit blâmé de tous les gens de bien,
 S'il ne punissoit pas leur insolence extrême.

.....
 Vous en serez punis, satiriques ingrats,
 Non pas en trahison, d'un sou de mort aux rats,
 Mais de coups de bâton donnés en plein théâtre.

3. Il fut écrit par le fils de Combe, le duc Henri Jules.

venez à l'Hôtel de Condé où M. le Prince saura bien vous garantir, puisque vous êtes innocents; et, si vous l'avez fait, venez aussi : car M. le Prince vous prendra de même sous sa protection, parce que le sonnet est très plaisant et plein d'esprit. »

Trouvant à qui parler, Martin Bâton se tint coi; ce qui n'empêcha pas le duc de Nevers de couvrir sa retraite par un quatrième sonnet qu'il commanda, dit-on, à un de ses rimeurs à gages¹. On n'en a conservé que le premier quatrain :

Dans un coin de Paris, Boileau tremblant et blême,
Fut hier bien frotté, quoiqu'il n'en dise rien².
Voilà ce qu'a produit son zèle peu chrétien.
Disant du mal d'autrui, l'on s'en fait à soi-même.

Cette hâblerie mensongère, Pradon voulut la propager aussi : il la répéta calomnieusement à la table de M. Pellet, premier président au Parlement de Rouen : mais le prince de Condé fit avertir le duc de Nevers « qu'il vengeroit comme siennes les insultes qu'on s'aviserait de faire à deux hommes d'esprit qu'il aimoit, et prenoit sous sa protection ». Or, ce *quos ego* suffit à calmer l'orage, et réduisit au silence cette cabale qu'une éloquente épître de Boileau allait flétrir à jamais devant la postérité.

La Phèdre de Pradon. Plagiat maladroit. — Pour en finir avec un nom qui a l'immortalité du ridicule, il nous reste à juger brièvement un poème qui fut une mauvaise action aggravée par de méchants vers. Bornons-nous à dire que le maladroit passa près du drame, sans savoir où il résidait. Son originalité se manifesta seulement par l'ineptie d'une combinaison qui lui appartenait du moins en propre. N'eut-il pas l'idée singulière de supposer que Phèdre n'était point encore la femme de Thésée, mais une simple fiancée, engagée par des promesses faites à Thésée,

1. Il se nommait Sanlecque : alors professeur de rhétorique au collège de Navarre, il devint depuis évêque de Bethléem.

2. Boileau s'en moque dans l'épître VI, où il dit :

qui, partant avec Pirithoüs pour une expédition sur laquelle il garde le secret, a laissé Phèdre dans son palais de Trézène, avec le pouvoir et le titre de régente? Il croyait ainsi rendre son héroïne plus intéressante, et lui épargner l'odieux d'un adultère compliqué d'inceste. Or, c'était ne pas voir qu'en supprimant la peinture d'un amour qui lui paraissait trop scandaleux¹, il tarissait les sources vives de l'émotion tragique. Cette bévue ne put échapper même aux juges les plus malveillants pour Racine. « Il y a là, dit Subligny, une faute de jugement qu'on ne peut pardonner. En voulant affaiblir le crime, M. Pradon a détruit le sujet. En craignant d'enfreindre les lois de la modestie et de la bienséance, il a violé les lois du théâtre et du bon sens. » Tel fut aussi, dans le *Mercur galant* de 1677², le sentiment exprimé par de Visé qui ne demandait pour tant qu'à plaire au parti de Corneille.

Il est vrai que, pour remédier à ce vice de conception, Pradon ne manqua pas de déguiser son indigence par un plumage d'emprunt. Sous prétexte que l'épisode d'Aricie existait dans les tableaux de Philostrate³, il s'appropriâ ce personnage; mais, ne sachant plus qu'en faire (car il n'avait eu sur lui que des renseignements incomplets), il le transforma en confidente de Phèdre, jouant près d'Hippolyte un rôle analogue à celui d'Atalide près de Bajazet. Dans le palais de Thésée nous retrouvons ainsi les mœurs du Sérail; Phèdre devient une autre Roxane qui emprisonne sa rivale, et menace de l'égorger⁴. Ailleurs, certaines

1. Il censure indirectement Racine dans ces vers :

Les Dieux n'allument point de feux illégitimes;
Ils seroient criminels en inspirant des crimes.

2. Interrompu depuis trois ans, il venait de ressusciter, en avril 1677.

3. Philostrate, rhéteur au troisième siècle de J. C., a laissé la description de 76 peintures qui ornent le Portique de Naples.

4. Il y a des paraphrases naïves des motifs suggérés par Racine. En voici quelques exemples; nous soulignons les imitations :

situations rappellent tantôt Hermione à la cour de Pyrrhus, tantôt Monime entre Mithridate et Xipharès. Quant à Hippolyte, avant de perdre la vie, il commence par perdre la tête; car on ne peut comprendre par quelle aberration d'esprit, aimant Aricie dont il est aimé, il refuse sa main, lorsqu'elle lui est offerte par Thésée. Bref, il n'y a pas moins d'incohérence et d'absurdité dans la conception que de platitude dans l'exécution. C'est presque partout le renversement de la logique, de la vraisemblance ou de la vérité morale. Aussi nul lecteur ne peut-il admettre que Racine ait dit, comme on le prétend : « Toute la différence qu'il y a entre Pradon et moi, c'est que je sais écrire ». Non : parler de la sorte, c'eût été se méconnaître et calomnier son art. Constatons plutôt que les maîtres seuls ont droit sur certains sujets. Celui de *Phèdre* était de ce nombre. Voilà pourquoi il n'a pas réussi mieux aux devanciers ou aux successeurs de Racine qu'à Pradon lui-même¹.

PRADON.

Si son cœur est sensible, il peut l'être pour moi.

RACINE.

. Juste ciel ! qu'ai-je fait aujourd'hui ?
Mon époux va paraître et son fils avec lui.

PRADON.

*Il vient avec Thésée ! Ah ciel ! ils sont ensemble !
Je les verrois tous deux !*

Ailleurs, oubliant par servilité de plagiaire qu'il a fait de sa Phèdre la fiancée de Thésée, il se contredit par ce vers :

Thésée est cependant un héros, mon époux.

1. Parmi les poètes qui, sur notre scène, avaient traité la *Mort d'Hippolyte*, nous citerons Garnier, dont la pièce, imprimée en 1573, fut une paraphrase barbare de Sénèque. — Un poète angevin, *La Pinelière*, (1635), ne mérita que les éloges rimés de Benserade et de Corneille. — Dans une œuvre intitulé *Hippolyte, ou le Garçon insensible* (1647), Gabriel Robert, secrétaire de la reine Christine, suppose aussi, lui, que Phèdre n'était pas l'épouse de Thésée, et qu'elle inspirait un sentiment tendre au garçon insensible. — En 1675, parut à Lille un *Hippolyte* d'un nommé Bidar, rimeur aussi froid et plat que Pradon. Son *Aricie* s'appelle *Cyane*, princesse de Naxe. Il y a là un récit de Thérémène, et une scène où Phèdre confesse son crime, puis s'empoisonne.

Après Racine, des temeraires osèrent toucher à ce sujet. Tel fut *Dorat Culière*

On pourrait dire, à propos de cette querelle, qu'il y a des chutes enviables à l'égal d'une victoire; mais Racine n'apprécia point cette consolation: car la plus légère atteinte faisait blessure à son cœur passionné, comme en témoigne cet aveu: « Quoique les applaudissements m'aient beaucoup flatté, la moindre critique, si mauvaise qu'elle fût, m'a toujours causé plus de chagrin que les louanges ne m'ont fait de plaisir. » Lui qui, au lendemain de *Britannicus*, faillit briser sa plume, il dut être ulcéré par des attaques envenimées qui, durant plusieurs mois, furent la fable de la Cour et de la Ville. Nous-mêmes, nous éprouvons je ne sais quel dégoût à tirer d'un juste oubli les puériles chicanes des pédants dont la férule se croyait le sceptre de la critique¹. Ces vaines disputes ne sauraient aujourd'hui nous intéresser que dans la mesure où elles font connaître les mœurs du temps, les incertitudes de l'opinion, et surtout les épreuves d'un grand homme livré en proie à la sottise ou à la méchanceté. Chassons donc le souvenir de ces misères, pour étudier l'œuvre même à laquelle on peut appliquer comme une louange ce vers que nous lui empruntons:

Phèdre, depuis longtemps, ne craint plus de rivale.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

L'Hippolyte d'Euripide. La lutte de Vénus et de Diane. — L'*Hippolyte* d'Euripide ne se prêtait pas plus

qui avait en 1771 refait l'*Art poétique* de Boileau. Son *Hippolyte* date du 27 février 1803. On croit une ressurection de Pradon.

La *Phædre* de Schiller (1807) fut un hommage rendu à Racine. En traduisant l'œuvre française, il condamnait d'avance les attaques injustes de *Schlegel* qui fit paraître, la même année, sa *Comparaison entre la Phædre de Racine et celle d'Euripide*, diatribe dictée par ses rancunes d'Allemand.

N'oublions pas le tableau de *Pierre Guérin*, exposé au Louvre, en 1802, et qui représentait *Phèdre accusant Hippolyte devant Thésée*.

1. Mentionnons seulement une parodie de Pradon intitulée *Jugement d'Apollon sur la Phædre des grecs*. Elle ne fut pas imprimée. — Un autre factum, intitulé *la Phædre de Racine*, et qui parut en 1877, la *Dissertation sur les tragédies de Phædre et Hippolyte*, est encore un pamphlet honteux qui comble l'impartialité.

que son *Iphigénie* à une exacte reproduction. Aussi la pièce de Racine appartient-elle en propre à notre théâtre, comme l'autre à celui d'Athènes. Si, dans les deux tragédies, l'action paraît la même, elles sont pourtant très différentes non seulement par l'esprit et les mœurs, mais par la pensée maîtresse qui préside à leur conception : car ce n'est pas le fait, mais l'idée qui constitue un drame. Voilà ce que manifeste dès l'abord le changement du titre. Il correspond à une intime transformation du sujet.

Pour comprendre la tragédie à laquelle *Hippolyte* a donné son nom, et dont il est le principal personnage, il faudrait avoir respiré l'air de la Grèce antique, et même compter parmi les initiés de ses mystères¹. Car ce que veut peindre le poète dans ce bel adolescent voué aux mâles exercices, et que n'atteint aucune des faiblesses humaines, c'est l'idéal de la vie pure que la secte orphique prescrivait comme l'unique moyen de mériter la béatitude. Aussi a-t-il mis son héros sous le patronage de la plus chaste des immortelles, de la vierge sainte qu'il oppose à la Déesse de l'amour et de ses fureurs. Tout le poème consiste dans la rivalité de Diane et de Vénus qui tue Hippolyte, parce qu'elle n'a pu le séduire. C'est dire que ce fier martyr de la Pudeur brille en pleine lumière, par son infortune et par son apothéose. Phèdre ne joue donc ici qu'un rôle secondaire, dont se sert le poète pour rehausser la vertu de celui que fait périr un crime aveugle comme la fatalité. De là vient qu'elle n'a pas l'air responsable de sa passion. C'est une maladie qui trouble sa raison. Elle fuit les regards, elle cache le délire de son agonie dans l'ombre du gynécée ; et, ne pouvant lutter contre la colère divine, elle se donne la mort, pour ne point déshonorer, avec son époux, les enfants dont elle est

1. Dans le livre de M. Jules Girard sur le *sentiment religieux en Grèce*, lisez un chapitre éloquent et savant intitulé *l'Orphisme d'Épire*. Hippolyte combat la tradition orphique avec le culte de Diane. Son père Thésée le dit en termes normaux : « Sanctifié par Bacchus, proclame Orphée pour ton maître, et paré d'i de la science de tous ses livres, vainc fumée. »

mère¹. Dans les derniers actes, son cadavre seul figure encore sur la scène.

Racine substitue le malheur de Phèdre à celui d'Hippolyte. Ce qu'il doit à Euripide et Sénèque. — Or, tout autre est l'intention de Racine : il veut en effet nous intéresser non à la victime, mais à celle qui la persécute ; et il y réussit sans porter atteinte au sentiment moral ; car la pitié qui la plaint sans l'absoudre reste saine, puisqu'elle se nomme la Charité. Pour mener à bien ce coup d'audace, il fallait changer toute la constitution de la fable, et substituer le malheur de Phèdre à celui d'Hippolyte. Elle devient donc le centre de l'action : elle en soutient tout le poids : ses transports, ses souffrances et ses remords sont la source unique d'où va découler un pathétique plein d'enseignement ; car il nous offre le spectacle de l'abîme appelant l'abîme, de la faute se connaissant, se jugeant et se châtiant elle-même : en un mot, nous n'avons plus sous les yeux que le drame de la Conscience.

Il ne s'ensuit pas que Racine ne soit point l'obligé d'Euripide. Outre le sujet et le cadre de l'intrigue, il lui doit plusieurs scènes, entre autres la confession si péniblement arrachée par CÉnone, l'anathème de Thésée condamnant son fils, et certains traits du récit de Théràmène. L'art grec lui indiquait aussi, dans le caractère de Phèdre, le contraste de la pudeur et de la passion, la résistance du sentiment moral, la honte d'une volonté vaincue, et la résolution d'expier cette défaite par la mort. Mais ce n'étaient que des germes, et le génie chrétien de Racine en a seul fécondé la vertu, jusqu'à leur plein épanouissement².

Il s'est aussi souvenu de Sénèque ; car il s'en rapproche en mainte rencontre, notamment lorsque Phèdre laisse

1. La Phèdre d'Euripide prénne l'honneur à tout. Pour ne pas laisser un nom couvert et opprobé, elle calomnie en ore Hippolyte par les tablettes que tient sa main inanimée.

2. La Phèdre d'Euripide est pourtant moins coupable que celle de Racine. Car c'est une divinité humaine qui a creusé le poison dans son cœur. Elle succombe, parce qu'elle est moins forte que les dieux. La Phèdre française lui est dramatiquement supérieure, parce qu'elle se présente la fièvre morale, entre le bien et le mal, avec ses luttes et ses remords.

échapper l'aveu de son amour devant celui qui en est l'objet, ou bien encore lorsqu'elle transforme en pièce de conviction l'épée laissée entre ses mains, enfin quand elle vient, mourante, justifier un innocent, et rendre témoignage à la vérité¹. Mais il se garde bien de dégrader son héroïne, comme l'a fait le déclamateur latin, par les ardeurs d'une convoitise cynique, et de lui prêter l'impudence de ces Messalines romaines, chez lesquelles le vice effrontés'associait aux cruels caprices de la toute-puissance. C'est ainsi qu'une habile industrie, combinant des éléments étrangers, tempère les uns, fortifie les autres, exclut ceux-ci, conserve ceux-là, les associe dans une harmonieuse alliance, les anime d'un nouvel esprit, et communique à l'imitation la puissance de l'invention créatrice.

La Phèdre française : l'amour, la jalousie, le remords. Pitié qu'elle inspire. — Mais examinons de plus près ces ruses d'un art ingénieux, et admirons comment Racine nous a rendus sympathique un personnage qui semblait ne devoir exciter que la haine ou le mépris. Ce fut en effet le problème qu'il voulait résoudre, si, comme on le raconte, il composa son œuvre pour démontrer une thèse soutenue un jour dans le salon de Mme de La Fayette, où, piqué au jeu par ses contradicteurs, il se fit fort de prouver que le malheur du crime peut être supérieur en pathétique aux épreuves de la vertu².

L'amour, la jalousie, le remords : voilà les trois principaux traits qui caractérisent la physionomie de Phèdre. Or, ce n'était point la passion toute seule qui pouvait nous émouvoir en sa faveur. Au contraire, il y avait ici péril à la produire sur une scène française, puisqu'elle se réduit à l'instinct des sens, et s'emporte à un égarement dont se

1. La Phèdre grecque n'a pas ce mouvement généreux. Elle veut emporter dans la tombe son fatal secret. Bien qu'affranchie par sa folie des lois du gynécée, elle en garde encore les habitudes, le langage, le culte extérieur.

2. Cette anecdote que nous empruntons aux *Annales dramatiques* n'a pas toute la portée qu'on lui donne. Il ne faut pas voir dans ce chef-d'œuvre le résultat d'une gageure.

D'autres rapportent que la Champmeslé pria Racine de lui ménager un rôle où toutes les passions fussent exprimées. — Cette occasion du *drame* est plus probable.

révolte la nature. Ce n'est donc pas dans l'expression de ses langueurs brûlantes et de ses transports déréglés que se déclare surtout l'originalité du peintre. Nous lui saurons gré seulement d'avoir eu plus d'audace qu'Euripide, sans se permettre les témérités de Sénèque. Plus coupable que sa sœur grecque (car le dogme de la fatalité n'est chez Racine qu'un vain mot), sa Phèdre n'a cependant pas l'effronterie qui nous répugne dans la tragédie d'un rhéteur de décadence. Aussi païenne que possible par l'explosion de sa fièvre intérieure, elle accommode son langage au goût d'un public qu'eût offensé la crudité de la Muse latine ; et il y a là des bienséances qui sauvent tout l'odieux de la situation. C'est le triomphe d'un écrivain qui sait tourner la force en élégance, et ne dérobe rien à l'énergie du sentiment par la délicatesse de sa diction.

Quant à la jalousie qui s'ajoute aux aiguillons du désir, Racine n'en trouva pas l'idée dans les modèles antiques, puisque leur Hippolyte, fidèle à ses vœux, ne pouvait avoir d'Aricie. Tout ce côté du caractère est entièrement neuf. Or, ce sentiment devient un des ressorts les plus vivants de l'action. Comme elle se précipite, grâce à l'élan subit qu'imprime à l'événement la colère ou la vengeance d'un cœur offensé par un bonheur qu'il envie, et dont la vue lui rend plus douloureuse sa propre souffrance ! Cette secousse redouble les accès d'un mal qui n'était pas encore incurable : elle pousse au crime une âme affolée. Au lieu d'éclater brusquement, l'orage se grossit peu à peu, et nous suivons avec un intérêt toujours croissant la progression menaçante d'une crise logique.

Mais si, jusqu'à présent, nous sommes sous le coup de la Terreur, la Pitié ne nous a point encore émus. Phèdre n'est qu'une autre Roxane infidèle à l'époux absent, et dédaignée de l'indifférent qu'elle aime. Des deux côtés toute clémence se refuse au forfait commis par le lacet contre Bajazet, par la calomnie contre Hippolyte. L'épouse de Thésée est même plus scélérate que la favorite du sultan Amurat : car un beau-fils et non plus un beau-frère est la victime de sa passion et de ses emportements. Elle ferait donc

horreur si, comme la sultane, elle accomplissait sa perfidie d'un cœur impassible, avec la sécurité d'un privilège ou d'un droit qui s'exerce sans le moindre scrupule.

Mais il n'en est rien ; car le moraliste a compris qu'il fallait idéaliser la tradition païenne par ce sentiment chrétien, ou plutôt vraiment humain, que Boileau appelle

. la douleur vertueuse
De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse.

Le remords (car je n'ose dire le repentir)¹, voilà ce qui distingue éminemment la Phèdre de Racine, et lui assure l'avantage dans toute comparaison ; car ses rivales antiques ne soupçonnaient qu'à peine, par furtif instinct, cette guerre intérieure que porte en soi tout cœur éclairé par la lumière d'une raison épurée que ne connaissait point l'âge héroïque. Non, dans cette barbarie du monde naissant, la passion ne s'interrogeait pas avec une sorte de terreur. Son empire était subi comme inévitable². Mais la *Phèdre* du xvii^e siècle n'en est plus là : aussi n'y a-t-il pas scandale dans sa faiblesse qui cède à l'amère volupté d'une incestueuse espérance, et dans sa lâcheté qui consent à laisser accuser un innocent³. Si l'on ne va point jusqu'au pardon, du moins ne peut-on se défendre de la plaindre, quand lui échappe ce cri poignant :

J'ai conçu pour mon crime une juste terreur,
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur⁴.

1. Non, il n'y a pas repentir dans l'âme d'où s'échappe ce dernier regret avec un dernier soupir :

Hélas ! du crime affreux dont la honte me suit
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit !

2. Dans les *Troyennes*, Hélène se défendait ainsi devant Ménélas : « Quel sentiment put me porter à abandonner ainsi ma patrie et ma famille, pour suivre un étranger ? Prends-t'en à Vénus. Jupiter, le maître des dieux, est son esclave. J'ai donc droit à l'indulgence » (v. 987). Virgile dit : *sua cuique Deus fit dira libido*.

3. Elle dit à Œnone :

Fais ce que tu voudras je m'abandonne à toi,
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

(Acte III, scène III.)

4. Acte I, scène III.

Jamais épouvante n'égale le désespoir et la honte de ces aveux :

Mes crimes désormais ont comblé la mesure ;
 Je respire à la fois l'inceste et l'imposture ;
 Mes homicides mains, prompts à me venger,
 Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
 Misérable ! et je vis ! et je soutiens la vue
 De ce sacré soleil dont je suis descendue.
 J'ai pour aïeux le père et le maître des Dieux,
 Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux.
 Où me cacher ? Fuyons dans la nuit infernale.
 Mais que dis-je ? mon père y tient l'urne fatale.

.....
 Ah ! combien frémira son âme épouvantée
 Lorsqu'il verra sa fille, à ses yeux présentée,
 Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
 Et des crimes peut-être inconnus aux enfers !¹

En face de ces angoisses, M. Sainte-Beuve avait-il tort d'écrire : « Jamais l'entraînement de notre misérable nature n'a été plus mis à nu. Ici, la vérité humaine est si profonde qu'elle devient un commencement de vérité religieuse. »

Aussi Racine était-il de bonne foi, quand il écrivait : « Je n'ai point fait de tragédie où la vertu soit plus mise au jour que dans celle-ci. Les moindres fautes y sont sévèrement punies. La seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même. Les foiblesses de l'amour y passent pour de vraies foiblesses. Les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause ; et le vice y est peint partout avec des couleurs qui en font connoître et hair les difformités. » Ce fut le sentiment du plus sévère théologien,

1. Acte IV, scène vi. On ne niera pas du moins qu'elle a lutté contre sa passion :

C'est peu de l'avoir fui, cruel : je t'ai chassé,
 J'ai voulu te paroître odieuse, inhumaine ;
 Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
 De quoi m'ont prolité mes inutiles soins ?
 Tu me haïssois plus ; je ne t'aimois pas moins.

En lisant *l'André*, n'oublions pas que le repentir fut la grande vertu du dix-septième siècle. On parlait beaucoup aux pécheurs ses penitentes.

d'Arnauld même : lui qui ne pardonnait au disciple de Port-Royal aucune de ses œuvres dramatiques, il regarda *Phèdre* comme leur expiation. « Il n'y a, dit-il, rien à reprendre à son caractère, puisqu'elle nous donne cette grande leçon que, si Dieu, en punition de fautes précédentes, nous abandonne à nous-mêmes et à la perversité de notre cœur, il n'est point d'excès où nous ne puissions nous porter, même en les détestant. » Nous ne serons pas plus rigoureux que ce juge qui reconnaissait ici sa doctrine de la Prédestination et de la *Grâce*¹. En nous réduisant au point de vue purement humain, nous dirons que la poésie devient alors clairvoyante comme la science, et que la fiction est la vérité même².

L'Hippolyte d'Euripide. — Nous n'avons plus le droit de nous plaindre si les autres caractères ont été sacrifiés à celui-là, et si entre les deux Hippolytes, le grec et le français, il n'y a de commun que le nom.

La sculpture antique n'a pas créé de plus noble figure que cet adorateur de Diane, ce chasseur libre comme elle, fait à son image, invulnérable à l'amour, et dont toute la joie est de converser dans la profondeur des forêts avec la Déesse « dont il entend la voix sans avoir jamais vu son visage. » Il vit avec elle en communion sainte, il respire son haleine éparse dans les souffles et les aromes des feuillages. Quelle mâle candeur, quelle pure fierté lorsqu'au début du drame, la tête couronnée, il entonne, comme une fanfare religieuse, ce chant d'où semble s'exhaler le parfum des fleurs sauvages déposées par sa piété sur l'autel d'Artémis ! « Salut, la plus belle des vierges qui habitent

1. Il voit en elle une âme en péril, secourue dans le combat par une grâce suffisante pour lui faire éprouver des remords, mais non assez efficace pour le repentir.

2. Dans son traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, Bossuet enseigne que toutes les passions sont de l'amour transformé. Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, M. Janet confirme cette doctrine par l'exemple de *Phèdre*. Il démontre par des citations que son amour devient successivement la tristesse, quand il est séparé de son objet, la honte en sa présence, le remords après l'aveu, le désir et l'espoir quand on annonce la mort de Thésée, la prière devant l'indifférence d'Hippolyte, la jalousie en face d'Aricie, la haine et la vengeance, par suite de son impuissance, la terreur lorsque arrive Thésée, puis le regret, la colère, l'indignation, enfin le désespoir, dont l'issue nécessaire est le suicide. Bref, le poète fait ici de la science pure.

l'Olympe! O ma souveraine, je t'offre cette couronne tressée de mes mains dans une prairie intacte que jamais le pied des troupeaux ni le tranchant du fer n'ont osé violer, où l'abeille seule voltige au printemps, et que la Pudeur arrose d'une eau pure. Ceux qui ne doivent rien à l'étude, et à qui la nature inspire la sagesse ont seul droit d'en cueillir les fleurs : les méchants en sont bannis.... fais que ma vie finisse comme elle a commencé ¹. » A cette ferveur ingénue répond le mysticisme du dénouement. Quand on le rapporte mutilé, sa mort est consolée par la foi à laquelle il s'est voué. Diane vient charmer sa souffrance. A son approche invisible, toute douleur s'apaise. Plus de gémissements ; son corps brisé se ranime, et son cœur se rassérène. Au lieu d'accuser Jupiter, il semble déjà goûter la paix des bienheureux. Il absout la faute de son père, il expire tendrement entre ses bras, tout radieux de l'innocence reconnue, oubliant ses malheurs, pardonnant les offenses, confiant dans la divine promesse, transfiguré déjà par l'immortalité. N'aura-t-il pas, lui aussi, ses autels à Trézène? « Avant de subir le joug de l'hymen, les vierges couperont leur chevelure en son honneur. Elles lui payeront, pendant une longue suite de siècles, un tribut de larmes et de deuil. Toujours leurs poétiques regrets garderont sa mémoire. »

L'Hippolyte de Racine. — A ce fils de l'Amazone, à ce frère de Méléagre, à ce fidèle de la religion orphique ne ressemble guère l'Hippolyte que Racine apprivoise et façonne aux sentiments, aux manières, au langage de la civilisation la plus raffinée. Quoi qu'il en dise, Diane ne possède plus son cœur : il appartient tout entier à la tendre Aricie, qu'il adore, il est vrai, comme une Madone, avec l'innocence de Télémaque soupirant pour Eucharis. On dirait que Thésée lui a donné pour Mentor un autre

1. Geoffroy, un critique du premier empire, ose dire de cette entrée en scène : « On le prendrait pour un gentleman anglais revenant de la chasse au renard, si ce n'est qu'il n'est ni galant, ni libertin. » Il faut avouer pourtant que certains traits déparent un peu son caractère. C'est un sophiste qui lui souffle la réponse faite à la nourrice de l'Étère, lorsqu'elle lui rappelle son serment : « Ma bouche l'a juré, mais non pas mon cœur. »

Fénelon ; car sa sensibilité, ses scrupules d'Éliacin, sa douceur, ses généreux mouvements, et sa timidité rougissante rappellent un peu le duc de Bourgogne métamorphosé en bon jeune homme par l'archevêque de Cambrai. On sent que la fleur de sa pureté native a été conservée par une éducation vigilante et pieuse. Il a beau parler des forêts où il vit ; il est visible qu'il a fréquenté surtout les grandes allées de Versailles. Lorsque, dans sa déclaration d'amoureux novice, il excuse galamment la rudesse de son langage champêtre, nous n'en croyons pas cet excès de modestie : car l'élégance de son style témoigne qu'il a reçu les leçons du plus raffiné des maîtres ; son précepteur lui a même appris à tourner des madrigaux.

Quand on lui annonce la mort de son père, la petite oraison funèbre qu'il prononce est d'une pompe et d'une convenance accomplies. La noblesse de ses discours n'est égalée que par sa délicatesse morale. Bien loin de songer un instant à dénoncer le crime de Phèdre, il voudrait se le cacher à lui-même : il n'ose y penser ; ce souvenir seul lui fait horreur comme une souillure. Lors même que le soin de sa défense l'obligerait à révéler cet affreux secret, la parole manquerait à ses lèvres ; il aimerait mieux mourir que faillir ainsi au respect de son père, et de son roi :

Devois-je, en lui faisant un récit trop sincère,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père ?
Vous seule avez percé ce mystère odieux :
Mon cœur pour s'épancher n'a que vous et les Dieux.

Quelques-uns peuvent en sourire ; mais nous n'aurons pas cette irrévérence ; car, à tout prendre, l'excuse de ce rôle est dans les mœurs contemporaines qui l'imposèrent au poète comme une nécessité de bienséance. Ne fallait-il pas agréer non seulement aux honnêtes gens de la cour la plus polie, mais au public galant, à ceux dont Racine craignait les railleries, s'il faut en croire ce mot qu'on lui prête : « Mais qu'auroient dit nos petits-maîtres, si je n'avois point fait mon Hippolyte amoureux¹ ? » Allons plus

1. Cette réponse aurait été provoquée par les griefs d'Arnauld qui blâmait l'amour d'Hippolyte

loin ; et, au lieu de blâmer cette concession exigée par le goût du temps, soyons assez justes pour reconnaître que l'élogie d'Aricie et de son malheureux amant est indispensable au mécanisme du drame. Ne lui devons-nous pas la jalousie de Phèdre¹, la calomnie qu'elle lui inspire, et par conséquent les péripéties qui préparent la catastrophe ? Donc, sans cet épisode, l'étude de la passion demeurerait inachevée. Or, Racine n'est pas de ceux qui se contentent d'une ébauche. Ajoutons que les traits gracieux d'Aricie opposent un heureux contraste à la physionomie fiévreuse de sa rivale, et que ces fraîches peintures récréent nos regards assombris par les plus détestables noirceurs.

Thésée. — Pour ce qui est de Thésée, nous avouerons que ce personnage a des parties contestables. D'abord, il est fâcheux qu'il revienne d'une expédition qui n'a rien d'héroïque. N'avait-il pas quitté ses foyers pour aller, avec Pirithoüs, ravir la femme du tyran de l'Épire ? Aussi n'est-il que médiocrement sympathique. Lorsqu'on annonce sa mort, les siens ne mènent pas grand deuil. A cette nouvelle, Phèdre ressuscite, et sa nourrice ose lui dire :

Vivez; vous n'avez plus de reproche à vous faire,
Votre flamme devient une flamme ordinaire.

Aricie se félicite d'être délivrée d'un tyran qui l'empêche de se marier. Hippolyte lui-même, quoique fils excellent, essuie bientôt ses larmes, et prélude à son avènement par des paroles qui prouvent sa résignation². Jamais père de

1. C'est la jalousie qui pousse Phèdre aux plus scélérates extrémités. Lorsqu'Énone avait dit :

Il a pour tout le sexe une haine fatale;

elle avait répondu

Je ne me verrai point préférer de rivale.

Cette consolation va lui manquer. De là sa fureur.

2. Il est même très habile à évincer poliment le fils de Phèdre, en y mettant les formes :

Trezène m'obéit. Les campagnes de Crète
Offrent au fils de Phèdre une riche retraite.

(Acte II, scène II.)

famille ne fut donc moins regretté. En revanche, lorsqu'il reparait, quel trouble-fête ! Tous sont consternés. Pour Phèdre, c'est un coup de foudre. Aricie est confondue, désespérée ; Hippolyte fait bon visage, mais n'a pas lieu de s'en applaudir : car son péril commence. Thésée est si faible, si crédule ¹ ! Il va condamner son fils plus légèrement qu'un despote d'Asie ne jugerait son esclave ; ce qui ne l'empêche pas de plaisanter avec Aricie. A l'heure même où l'innocent, dont la défense avait un tel accent de vérité, périt victime de ses malédictions trop précipitées, ne s'amuse-t-il pas à piquer par de petites ironies l'amante éplorée d'Hippolyte, et à lui dire :

Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant ;
Car à d'autres qu'à vous il en juroit autant.

Vraiment, ce ton ne convient guère à la situation, pas plus que la patience avec laquelle il écoute le récit de Théramène ² : l'ironie a donc parfois raison contre ce mari trop débonnaire et ce père trop rigoureux ; mais ses détracteurs mêmes doivent, s'ils sont justes, accorder qu'en dépit de leurs censures il se fait pardonner ses erreurs par l'éloquence des colères ou des regrets dont elles sont la cause ou l'occasion.

Œnone. — Il n'est pas jusqu'au rôle d'Œnone qui ne se fasse accepter, malgré l'odieux de ses séductions insinuant et perfides comme le serpent de la légende sacrée. Cette confidente a du moins une physionomie propre. Elle est un digne pendant de Narcisse. Mais, si elle pousse la reine au crime, ce n'est plus, comme le favori de Néron, pour assurer son pouvoir sur un maître perverti. Elle a plutôt l'affection aveugle d'une nourrice qui veut à tout prix le bonheur de Phèdre. Dans sa fausse bonté entre la bassesse d'une âme servile, mais dévouée jusqu'à l'infamie.

1. Sa seule excuse est dans le trouble de Phèdre, les paroles accusatrices d'Œnone, l'épée qui reste aux mains de la reine. S'il ne croyait pas ces indices, il lui faudrait supposer un crime encore plus odieux.

2. On sait que Fénelon lui reproche sa langueur, et le luxe de ses descriptions. C'est un défaut, si l'on veut, mais magnifique. Dans une épopée, ce tableau serait parfait.

C'est ce qui éclate surtout lorsque, préoccupée de sauver celle qu'ont perdue ses complaisances, elle outre la mesure des plus hypocrites suggestions. Par là même se produit un effet contraire à celui qu'elle cherche. L'excitation a dépassé la susceptibilité du patient, et détermine une réaction subite, qui lui inspire cette célèbre apostrophe : « Va t'en, monstre exécration ! » Tandis que Néron cède à Narcisse, parce que sa lâcheté ne demande qu'à être entraînée, Phèdre chez laquelle vit encore une conscience se révolte soudain, et, prise de honte, fait retomber son indignation sur une complice qu'elle commence à désavouer. Il y a là un coup de théâtre incomparable qui sauve de l'ignominie le caractère principal, et, en provoquant la pitié, donne à la pièce la vertu d'un enseignement salutaire comme l'exemple du remords.

La retraite de Racine. Ses causes morales. — En face de pareilles beautés relevées par la poésie d'un style dont le rythme ou l'accent défie toute critique, ou surpasse toute louange, on s'explique le découragement d'un génie qui ne se consola pas de voir d'indignes platitudes préférées à la merveille d'un art accompli. Mais, si Pradon peut être accusé de ces douze années de silence dont la Muse tragique a porté le deuil, si la fierté littéraire d'un Maître qui savait sa valeur s'est vengée d'une ingratitude publique en refusant à la France cette *Iphigénie en Tauride*, et cette *Alceste* dont le plan déjà tracé devait tenter une verve jeune encore, nous croyons pourtant que d'autres motifs, et ceux-là plus intimes, contribuèrent à cette brusque résolution. Car l'envie ne produit pas toujours tout le mal qu'elle veut faire ; et, si Racine âgé de trente-huit ans quitta le théâtre, nous ne pouvons l'attribuer seulement aux clameurs des ennemis qu'il avait bravés assez longtemps pour être aguerris. Parmi les raisons plus profondes qui le détachèrent de la gloire, il faut donc compter la crise morale qui se préparait dans le secret de son cœur. On s'en aperçoit à l'accent solennel et presque religieux de sa préface où se manifeste le souci « de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur doc

trine et leur piété. » Sa préoccupation de « songer à instruire les spectateurs autant qu'à les divertir » n'est-elle pas le symptôme des graves pensées qui annonçaient une conversion prochaine? Oui, la Grâce avait touché cette âme passionnée qui souffrait de trahisons douloureuses ¹. Elle avait besoin, au milieu de ses tristesses, d'un appui plus solide encore que l'amitié de Boileau. Dans cette tragédie même où l'épouvante religieuse se mêle au délire des sens, le chrétien se révélait par des lueurs rapides projetées jusqu'au fond d'une conscience coupable et voisine du repentir. Il y avait là comme des aveux dont la confiance se trahissait involontairement. Le disciple de Port-Royal se reprochait ces peintures profanes que le rigorisme de ses maîtres accusait d'être périlleuses et contraires aux voies du salut. Il ne demandait qu'à se réconcilier avec tous les souvenirs de sa première jeunesse ; et sa disgrâce imméritée fut peut-être pour ses scrupules un avertissement de la Providence qui semblait le sauver malgré lui. Faut-il ajouter qu'après le miracle de *Phèdre*, des calculs de prudence conseillèrent au poète de renoncer à la scène, pour éviter le risque de ne plus s'égalier lui-même? On l'a dit ; mais *Esther* et *Athalie* nous défendent de partager ce sentiment ².

ESTHER

(1689).

L'occasion d'Esther. — Il y avait douze ans, depuis l'inconcevable chute de *Phèdre*, que Racine gardait le silence, lorsque, tout à coup, vers 1688, Mme de Maintenon remua

1. Il avait connu les tristes amertumes des passions qu'il représentait si fidèlement, par expérience.

2. Disons seulement que Racine aurait eu quelque peine à renouveler ou pousser plus avant la science de la passion : il semblait n'avoir plus qu'à répéter ici des motifs déjà traités. Mais la supplexse de son génie l'eût engagé dans des voies nouvelles.

profondément son âme par une lettre où elle lui écrivait : « Nos petites filles viennent de jouer votre *Andromaque*, et si bien, qu'elles ne la joueront de leur vie, ni aucune autre de vos pièces. » Elle le priaît en même temps « de lui faire, dans ses loisirs, quelque espèce de poëme, moral ou historique, dont l'amour fût entièrement banni..., pour divertir les demoiselles de Saint-Cyr, en les instruisant ¹. » Cette invitation jeta le poëte dans un grand trouble. Il était difficile en effet de décliner cet honneur, et cependant il y voyait un péril pour sa renommée. Boileau, qu'il alla consulter, lui conseillait de refuser ; mais, après réflexion, son génie se ravisa, lorsqu'il rencontra dans le *Livre d'Esther* tout ce qui devait plaire aux augustes protecteurs de Saint-Cyr. Despréaux lui-même fut si enchanté de ce sujet qu'il déploya pour encourager son ami autant de zèle qu'il en avait mis à le détourner de ce qui lui semblait un écueil. Mme de Maintenon, à laquelle fut communiqué le plan de l'ouvrage fait en prose, scène par scène ², ne pouvait manquer d'être charmée des louanges délicates qui lui allaient droit au cœur ; et, l'année suivante, après des répétitions dirigées par Racine lui-même, sous les yeux du roi, la première représentation eut lieu, à Saint-Cyr, le mercredi 26 janvier 1689.

Le succès fut prodigieux. « On y porta, dit Mme de Lafayette ³, un degré de chaleur qui passa tout... et ce qui devoit être regardé comme une comédie de couvent devint l'affaire la plus sérieuse de la cour. » — « Je ne puis, écrit Mme de Sévigné, vous dire l'excès de l'agrément de cette pièce : c'est une chose qui n'est pas aisée à représenter, et qui ne sera jamais imitée ; c'est un rapport de la musique, des vers, des chants, des personnes, si parfait et si complet, qu'on n'y souhaite rien ; les filles qui font des rois et des

1. La maison de Saint-Louis était fondée depuis deux ans. La supérieure, Mme de Bréhon, avait eu devoir composer pour ses élèves de petites pièces mais si insipides que Mme de Maintenon leur préféra Corneille et Racine malgré le péril dont elle s'aperçut bientôt.

2. C'était l'habitude de Racine.

3. Alors brouillée avec Mme de Maintenon, et partant peu favorable à Racine.

personnages sont faites exprès; on est attentif, et on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une si aimable pièce; tout y est simple, tout y est innocent; tout y est sublime et touchant : cette fidélité de l'histoire sainte donne du respect; tous les chants, convenables aux paroles, sont tirés des *Psalmes* et de la *Sagesse*, et sont d'une beauté qu'on ne soutient pas sans larmes. La mesure de l'approbation qu'on donne à cette pièce, c'est celle du goût, de l'attention. » Aussi le roi ne put-il « s'en rassasier. » Être admis à l'une de ces fêtes, où figurait l'élite de la cour la plus polie, devint donc une faveur sans prix. Louis XIV lui-même se faisant contrôleur des entrées, « se mettoit en dedans, à la porte de la salle, tenoit sa canne haute pour servir de barrière ¹ », et demeurait ainsi, sa liste de privilégiés à la main, jusqu'à ce qu'elle fût épuisée. Puis, dans les entr'actes, il allait recueillir les suffrages. « Racine a bien de l'esprit, » disait-il à Mme de Sévigné, que ce signe d'attention faisait aller aux nues.

Rien de plus juste que ce mot. L'esprit de Racine ne brille-t-il pas jusque dans son *Prologue*, imaginé quelques jours avant le 26 janvier pour satisfaire à un désir de Mme de Caylus ², qui, admise à une répétition, pria le poète de lui improviser un rôle? Ce fut alors qu'il conçut l'idée de cette ouverture, qui, tout en rappelant les habitudes de la scène antique, lui permit de rendre hommage au royal bienfaiteur de Saint-Cyr, et de flatter ingénieusement Mme de Maintenon. Dans ces pages on admirerait l'adresse du courtisan, si elle ne disparaissait dans le charme des vers et l'onction du sentiment chrétien.

Les reprises d'Esther. — Ce fut donc un événement unique dans l'histoire des lettres. Ce chef-d'œuvre, si bien approprié à des circonstances exceptionnelles, fut servi tellement à souhait, qu'on ne regrette pas même l'interdiction faite aux comédiens de le produire sur une scène publique. Maintenu pendant trente-deux ans, cette défense semble

1. Saint-Simor.

2. La nièce de Mme de Maintenon.

en effet comme une convenance morale qui profitait à la gloire du poëme. Et pourtant un jour vint où l'on comprit que la France, elle aussi, avait des droits sur lui. Le 8 mai 1721, sous la liberté de la Régence peu gênée par de pieux scrupules, *Esther* parut au Théâtre-Français. On avait supprimé les chœurs! Dans un temps où beaucoup pensaient comme Voltaire, la candeur de cette élégie biblique devait déconcerter des juges plus que profanes. Aussi le succès fut-il médiocre. Loin de sa vraie patrie, elle languissait comme une fleur transplantée brusquement sous un ciel étranger. Si peu faite pour être goûtée par le scepticisme du dix-huitième siècle, cette tragédie se montra depuis, en 1803, à l'Opéra, avec Talma, qui jouait Assuérus. Une autre reprise, plus éclatante, fut celle du 18 février 1839. En ce jour solennisé par les Israélites, qui fêtaient alors leur délivrance, Mlle Rachel fit revivre Esther avec la dignité d'une reine, la grâce expressive de son génie, et le cœur d'une juive. Mais notre imagination aime encore plus volontiers à revoir ce divin tableau dans son cadre, à Saint-Cyr, où la tradition s'en conserva si pieusement. Car on raconte que, le 16 novembre 1792, la dernière religieuse de cette maison qu'allait détruire la Terreur, Catherine de Villeneuve, mourait, à soixante et onze ans, en chantant d'une voix sépulchrable le chœur où les compagnes d'Esther déplorent les malheurs de Sion¹.

1. Parmi les devanciers de Racine, citons André de Rivaudeau, qui en 1596 dédiait son *Aman* à Jeanne de Foix, reine de Navarre. La pièce était en cinq actes et en vers mêlés de chœurs. Il ne faut pas dédaigner non plus l'*Aman* de Pierre Mathieu, et d'Antoine de Montchrestien (1578), tous deux disciples de Garnier. Il y a là des éclairs de talent, dont Racine put profiter. Toutefois la ressemblance est plutôt dans leur commun modèle, *Le Livre d'Esther*. — En 1622 parut aussi une tragédie allegorique, *la Perfidie d'Aman*, pleine d'allusions à la catastrophe sanglante du maréchal d'Aucré. — Mais l'œuvre principale est celle de Pierre du Ryer (1643). Sagement conduite, elle est d'une facture ferme, apprise à l'école de Corneille. Le dialogue en est vigoureux, mais le style et l'action y font défaut. Enfin en 1670 Jean Desmarests tentait un poëme héroïque sur le même sujet. Son invention est romanesque et faible.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

L'à-propos de cette pièce ; Allusions sujettes à controverse. — Avant d'entrer au cœur de l'œuvre, indiquons les allusions qui, dans l'esprit de Racine ou de ses auditeurs, prêtèrent à des beautés durables l'intérêt piquant de l'à-propos. Il est en effet certain, que, dans cette idylle enchanteresse, chacun se plut à chercher des intentions rapides et discrètes qui du reste, vraies ou supposées, ne troublaient point la simplicité d'une peinture avant tout fidèle au texte sacré.

C'est du moins ce que confirment les témoignages contemporains. « La modestie de Mme de Maintenon, dit sa nièce, ne put l'empêcher de trouver dans le caractère d'Esther, et dans quelques circonstances de ce sujet, des choses flatteuses pour elle. La Vasthi avoit ses applications, Aman avoit de grands traits de ressemblance. » Moins tenue à la réserve, Mme de Lafayette renchérit encore sur ce thème, quand elle écrit : « La comédie représentoit en quelque sorte la chute de Mme de Montespan, et l'élévation de Mme de Maintenon. Toute la différence fut qu'Esther étoit un peu plus jeune, et moins précieuse en fait de piété. L'application qu'on lui faisoit du caractère d'Esther et de celui de Vasthi à Mme de Montespan, fit qu'elle ne fut pas fâchée de rendre public un divertissement qui n'avoit été fait que pour la communauté. » On joua donc à l'allégorie, on alla jusqu'à voir aussi dans les conseils tolérants donnés au roi de Perse des insinuations clémentes qui n'eussent pas manqué de courage, au lendemain des persécutions.

Ce vers : *Et le roi trop crédule a signé cet édit*, ne parut-il pas à quelques-uns censurer la révocation de l'édit de Nantes ? D'autres s'avisèrent même de découvrir le grand Arnauld dans l'inflexible Mardochée, dont il était dit :

L'insolent, devant moi, ne se courba jamais

Comment les mécontents de Port-Royal n'auraient-ils pas aussi reconnu les intrigues et les hostilités dont ils étaient victimes dans ces traits dirigés contre l'aveuglement des rois que l'on trompe ?

Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus ;
J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie,

Je les peignis puissants, riches, séditieux ;
Leur Dieu même ennemi de tous les autres dieux.

Bref, la malignité publique s'en donnait à cœur joie. Mais nous ne pousserons pas plus loin cette analyse. Bornons-nous à indiquer par où le commentaire dépassait les vues de Racine, et dans quelle mesure on doit l'accepter.

Tout d'abord, on admettra mal aisément que le souvenir d'une favorite et de son règne ait pu jamais être un heureux moyen de plaire à Mme de Maintenon et à Louis XIV. Nous ne croirons pas davantage à un dessein de satire contre Louvois⁴. C'eût été faire une cour bien maladroite que de reprocher au souverain d'avoir confié une partie de son pouvoir à des mains impitoyables, et de flétrir une politique qu'il approuvait, ou même qu'il commandait. Représenter comme digne du gibet un ministre encore si puissant et maintenu dans son poste, c'eût été pure folie. Par conséquent, écartons ces prétendues audaces. Si Louis XIV fit alors un retour sur ses fautes, l'histoire sainte en fut seule responsable ; car Racine ne songea point à lui présenter un miroir qui ne l'embellissait pas.

Allusions incontestables. — Mais ce que l'on ne saurait contester, c'est le désir de toucher par l'endroit le plus sensible celle qui disait : « Puisse Saint-Cyr durer autant que la France, et la France autant que le monde ! Rien ne m'est plus cher que mes enfants de Saint-Cyr ; j'en aime tout jusqu'à leur poussière. » Oui, sur Mme de Maintenon rejaillirent les louanges qui revenaient si légitimement à la

4. Il sait qu'il me doit tout, et que pour sa grandeur
J'ai foule sous les pieds, remords, crainte pudeur.

fondatrice de Saint-Cyr. Ne pouvait-elle pas dire de ses
« jeunes et tendres fleurs » :

Je mets à les former mon étude et mes soins ;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse des vains honneurs, et me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Éternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

C'est bien à son adresse qu'allaient aussi ces vers :

Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours, et jamais ne me lasse :
De l'aimable vertu doux et puissants attraits!...
Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes¹.

Lorsqu'Assuérus encourageait la timide *Esther* par ce mot délicat : *Suis-je pas votre frère?* on devina qu'il exprimait et voilait tout ensemble ce que le terme d'*époux* aurait eu de trop déclaré. Le parallèle était si transparent que, trois ans après, Despréaux le renouvela ainsi :

J'en sais une chérie et du monde et de Dieu,
Humble dans la grandeur, sage dans la fortune,
Qui gémit, comme Esther, de sa gloire importune,
Que le vice lui-même est contraint d'estimer,
Et qu'à, sur ce tableau, d'abord tu vas nommer².

Souvenir de Port-Royal. — Quant à Port-Royal, je ne m'étonne pas que ses maîtres opprimés aient vu dans la pièce de leur ancien disciple des leçons applicables à leurs infortunes. Ils y étaient invités par le second vers du prologue :

Je descends dans ce lieu par la *Grâce* habité.

Ces bannis, ces victimes d'une spoliation, n'avaient-ils pas assez souffert pour s'écrier, eux aussi :

Dieu d'Israël, dissipe enfin cette ombre :
Des larmes de tes saints quand seras-tu touché?

1. Mme de Sévigné dit qu'elle « fit connoître à Louis XIV un pays tout nouveau, le commerce de l'amitié et de la conversation, sans chicane et sans contrainte ». Il fut à l'aise dans cette passion d'automne. Ce fut pour cette âme trop passionnée une douce retraite qui lui rappelait le passé, moins les remords.

2. X^e Satire

Comment d'anciennes élèves de cette pieuse demeure, alors veuve et déserte, entre autres Mme de Grammont, n'auraient-elles point applaudi de leur plainte mélancolique le vœu qui semblait se cacher en ce cantique des filles de Sion :

Ton Dieu n'est plus irrité ;
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière ;
Quitte les vêtements de ta captivité
Et reprends ta splendeur première.

Ce retour vers des années heureuses, Racine, un cœur si tendre, dut, n'en doutons pas, en éprouver l'amère douceur, surtout depuis que sa conversion le ramenait aux impressions de son adolescence. De là ces arrière-pensées reconnaissantes, et cette commémoration secrète dont nous surprenons l'accent personnel, ne fût-ce que dans ces notes émues :

Que le Seigneur est bon, que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connoit la douceur !
Il s'apaise, il pardonne ;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour.

Voilà ce qui s'entendit à demi-mot. Voilà les soupirs auxquels on ne se trompe pas. Le poète faisait comme ces peintres qui, par religieux souvenir, dérobent un nom chéri dans les plis d'une draperie inaccessible aux regards de la foule. Mais laissons à ces aveux la pudeur qui est leur charme ; car les étaler en plein jour, ou multiplier des sous-entendus téméraires, serait ne pas comprendre l'intimité de ces nuances timides et furtives.

Esther, et la conversion de Racine. — De ce qui précède il ressort que l'inspiration d'*Esther* jaillit de source vive. Je veux dire d'une âme et d'une conscience qui venait d'être ressaisie par les sentiments de son éducation première.

Où, nous pouvons affirmer que, dans cette création, Racine n'engagea pas seulement son talent, mais son cœur. L'art ne suffirait donc plus à l'intelligence de ces beautés toutes neuves. Ici nous apparaît la crise morale dont le si-

gne fut le renoncement au théâtre, ou plutôt au monde même. On sait que, dans la tristesse d'un échec aussi imprévu qu'immérité, l'auteur de Phèdre avait voulu se réfugier en un monastère. Mais un ecclésiastique sensé lui persuada qu'un foyer domestique lui valait mieux qu'un cloître. Époux et père¹, tout entier à des devoirs qui remplissaient sa vie, chrétien fervent jusqu'à se repentir de sa gloire, Racine entra dès lors dans cette période de recueillement, de pénitence et d'onction où il écrivait à l'un de ses fils : « Je n'ai osé demander à M. de Bonnac si vous pensez un peu au bon Dieu, et j'ai eu peur que la réponse ne fût pas telle que je l'aurois souhaitée.... Plus je vais en avant, plus je trouve qu'il n'y a rien de si doux au monde que.... de regarder Dieu comme un père qui ne nous manquera pas dans tous nos besoins. » Il avait donc enfin retrouvé la paix et comme la primitive innocence, celle de ces années lointaines où, promenant ses rêveries dans les bois et les prairies de Port-Royal, il paraphrasait les *Matines* et les *Laudes*. Lui aussi, comme Lamartine, il aurait pu dire de sa muse :

J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
 J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
 Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
 Que la prière et que l'amour.

Telle est l'influence sous laquelle son génie conçut le type d'une tragédie religieuse qui, pour la première fois, étrangère à la passion purement humaine, toute voisine du sanctuaire, et mêlée à la croyance populaire, devait rappeler la sévérité de la scène antique et intéresser les imaginations au pathétique d'une légende sacrée.

Sources bibliques. Le sujet. Jugement irrévérent de Voltaire. L'action. — La Providence venant au secours de la faiblesse pour assurer sur la terre le triomphe du droit, et pour sauver son peuple par la main d'une captive devenue reine; voilà l'idée qui domine ce poème où le dévouement d'Esther accompli, par miracle, la disgrâce d'Aman et la déli-

1. Racine fit un choix où la fortune ne fut pas consultée.

France des Juifs renvoyés de la Perse dans leur patrie. Ce sujet emprunté à la Bible, pour être la récréation de jeunes pensionnaires, il ne faut pas le juger au point de vue des exigences scéniques. Dans le privilège accordé aux dames de Saint-Cyr, on ne lisait pas même le titre de tragédie, mais seulement d'*ouvrage de poésie tiré de l'Écriture sainte, propre à être récité et chanté.*

De là vient que, se méprenant sur une œuvre faite pour des conditions exceptionnelles, ses admirateurs mêmes ont jugé sévèrement un canevas dont la simplicité dut être respectée par Racine¹. Voltaire n'a-t-il pas dit avec une prévention regrettable :

« Le public impartial ne vit dans cette pièce qu'une aventure sans intérêt et sans vraisemblance. Un roi insensé qui a passé six mois avec sa femme, sans s'informer même qui elle est ; un ministre assez ridiculement barbare pour demander au roi qu'il extermine toute une nation, vieillards, femmes, enfants, parce qu'on ne lui a pas fait la révérence ; ce même ministre assez bête pour signifier l'ordre de tuer tous les Juifs dans onze mois, afin de leur donner apparemment le temps d'échapper ou de se défendre ; un roi imbécile qui, sans prétexte, signe cet ordre ridicule : tout cela, sans intrigue, sans action, déplaît beaucoup à quiconque a du sens et du goût. »

A voir cette ironie malséante, il est manifeste qu'il faisait porter à *Esther* le poids de ses rancunes contre la Bible. Lui-même, il se sent injuste : car un remords de conscience littéraire lui fait ajouter : « Malgré le vice du sujet, trente vers d'*Esther* valent mieux que beaucoup de tragédies qui ont eu beaucoup de succès. »

Sans pécher, comme lui, par irrévérence, La Harpe critique aussi les défauts d'un plan qui lui paraît manquer absolument d'intérêt. La cause en est surtout que les principaux personnages ne courent pas un sérieux péril. Car il nous garantit qu'Assuérus ne fera mourir ni sa femme qu'il aime,

1. « Alterer des circonstances tant soit peu considérables de l'Écriture sainte, à mon avis, un sacrilège. » (Préface d'*Esther*.)

ni Mardochée auquel il doit la vie, et qu'il comble d'honneurs. Par conséquent il ne s'agit ici que de cent mille Israélites. Or La Harpe en fait bon marché, vu « qu'on ne s'attache pas à une nation comme à un individu », à moins qu'à son sort ne soit lié celui d'un héros pour lequel on craint.

Il y a là des objections graves, et nous avouons volontiers que ces événements, transportés sur la scène, ne sont pas acceptés sans résistance. Reconnaissons même qu'un danger collectif et anonyme nous émeut moins vivement que celui de personnes présentes, et dont on partage immédiatement toutes les angoisses. Mais, ces concessions faites, pourquoi refuser à Racine ce qu'on accorde aux tragiques anciens, c'est-à-dire un peu de complaisante illusion pour les légendes sacrées dont ils ne sont pas responsables? A la rigueur, est-il donc si difficile de croire qu'un roi de Perse soit indifférent à l'origine de sa principale épouse qui, malgré toutes ses vertus, n'est qu'une esclave titrée, dont le lendemain reste bien précaire? Est-il contraire à toute raison que, dans ces temps reculés, un despote asiatique, engourdi par les voluptés, ordonne, sur la parole d'un favori, un de ces massacres de captifs dont plus d'un exemple se lit dans les histoires? Ne peut-on supposer que, par une de ces brusques fantaisies ordinaires à l'omnipotence de ces souverains adorés comme des idoles, il retourne contre un ministre indigne l'arme dont celui-ci voulait frapper des innocents?

Est-il juste d'affirmer qu'un personnage ait besoin, pour nous intéresser, d'être menacé de mort? comme si la mort était le plus grand des malheurs. Étant donnés le patriotisme et la foi d'Esther, ne jugerait-elle pas plus cruel de survivre à son peuple que de périr avec lui? Cette destruction prochaine de toute sa race n'est-elle point à ses yeux la plus redoutable des catastrophes?

Il nous est même permis de n'être pas aussi rassurés que La Harpe sur le salut d'Esther et de Mardochée. L'une ne risque-t-elle pas sa vie, lorsqu'elle paraît devant son seigneur sans avoir été mandée? Si sa grâce la protège encore,

n'a-t-elle donc à craindre la jalousie d'aucune rivale dans ce palais plein d'embûches? Quant à l'autre, ses honneurs mêmes l'exposent d'autant plus à l'envie, dans une cour où la calomnie est si perfide, et où d'un mot, d'un signe, toute grandeur peut être tout à coup précipitée si bas.

Mais ne plaidons pas davantage une cause gagnée d'avance par le triomphe d'un art qui, sous la beauté des sentiments, l'élévation des pensées, et le charme de l'harmonie, dissimule l'étrangeté d'une fable dont l'apparente invraisemblance est de la vérité locale.

Oui, nous aussi, comme Assuérus, nous sommes pris au doux piège; et dès la première scène le regard d'Esther exerce sur nous la même fascination que sur le souverain qu'il désarme.

Les caractères. — Esther; la Bible et Racine. — Le rôle d'Esther n'a pas besoin d'être soutenu par une action tragique; car il nous enchante par une convenance qui va jusqu'au sublime. Ce n'est pas que sa physionomie comporte une expression individuelle, où se trahisse la vivacité d'un caractère particulier. Il en est d'elle comme des vierges de Raphaël; sa beauté n'a pour ainsi dire rien de personnel; mais on y voit briller une pureté parfaite et toute morale. Elle idéalise sa religion, les vertus qu'elle inspire, la modestie, la pudeur, l'innocence, et surtout la candeur d'une foi courageuse, à laquelle sied bien la timidité d'une captive étonnée de sa subite grandeur, mais s'y résignant par soumission à la Providence, pour devenir l'instrument de ses desseins¹.

De mes foibles attraits le roi parut frappé :
 Il m'observa longtemps dans un sombre silence;
 Et le ciel qui pour moi fit pencher la balance,
 Dans ce temps-là, sans doute, agissoit sur son cœur.

1. Elle aussi, Mme de Maintenon ne disait-elle pas : « Quand je commençai à être convaincue qu'il ne me seroit pas impossible d'être utile au salut du roi, je commençai à être convaincue que Dieu ne m'avoit amenée à la cour que pour cela. » Quand elle vit la cour à ses pieds, elle consacra son crédit à des vues d'édification qu'elle appelait « sa mission d'en haut. »

— Comme Esther, mais avec moins de simplicité, elle sembla aussi regretter le passé : « Je voudrois bien ne plus me souvenir de ce que j'ai lais-

Tout en restant fidèle au texte sacré, Racine adoucit certains traits où s'accusait trop l'âpreté de l'ancienne loi. Ce n'est plus ici la favorite vindicative qui exterminait ses ennemis¹. Cette rigueur qui pouvait offenser un auditoire chrétien s'est tournée en mansuétude. Car l'aimable reine n'a qu'un éclair de courroux ; c'est lorsqu'elle dit :

Va, traître, laisse-moi....

Bientôt ton juste arrêt te sera prononcé².

On nous dérobe donc la vue du sang versé ; mais cette clémence ne dégénère pas en fadeur, comme dans la tragédie où Du Ryer nous montre Esther demandant grâce pour Aman lui-même.

Mardochée. — Près d'elle, Mardochée, bien que secondaire, tient dignement sa place : par les conseils qu'il donne, le zèle qui l'anime, et la solennité patriarcale de son langage, il symbolise le peuple juif écrasé sous la servitude et l'opprobre, mais obstiné dans sa foi comme dans ses espérances, et jetant sur Aman un regard implacable dont la fixité vengeresse menace et défie une insolente grandeur.

Assuérus. — Dans le voisinage d'Esther, Assuérus ne pouvait demeurer tel que l'imagination se le représente d'après les mœurs de l'ancien Orient. S'il conserve la déraison d'un despote barbare, ce type qu'il fallait accommoder au théâtre de Saint-Cyr est pourtant modifié par des anachronismes dont on ne saurait se plaindre sans ingratitude. N'est-il pas naturel qu'il ressente la bienfaisante influence de la compagne dont il dit :

Tout respire en Esther l'innocence et la paix ;

Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,

Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres³.

gè. » Ailleurs, regardant des petits poissons qui nageaient tout effarés dans un bassin d'eau claire, elle s'écriait : « Ils sont comme moi, ils regrettent leur bourbe. »

1. Elle demande, dans la Bible, que les dix fils d'Aman soient pendus. (Chap. VIII, v ; 11. — Chap. IX, v ; 10, 12, 13.)

2. Acte III, scène v.

3. Acte II, scène VII.

S'il parle de l'union conjugale avec des sentiments presque chrétiens, si ailleurs, quand il se plaint des « embarras du trône », sa mélancolie est d'un sage, ne sourions pas d'une éloquence qui fait honneur à notre langue, et ne soyons point assez ennemis de notre plaisir pour la condamner comme une erreur.

Aman. — Aman n'a pas été moins exposé que son maître aux griefs de la critique. Nous avouons que son ressentiment serait plus tolérable s'il s'expliquait par un grave outrage. On s'étonne que le ministre d'un empire voué à la mort toute une nation, parce qu'un inconnu ne s'est pas prosterné devant lui. Mais cette extravagance, comment ne pas la pardonner à ces beaux vers ?

Il faut des châtimens dont l'univers frémissé :
 Qu'on tremble en comparant l'offense et le supplice,
 Que les peuples entiers dans le sang soient noyés !
 Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
 Il fut des Juifs, il fut une insolente race ;
 Répandus sur la terre, ils en couvroient la face.
 Un seul osa d'Aman attirer le courroux ;
 Aussitôt, de la terre ils disparurent tous.

Dans ce délire que suivra bientôt la dernière bassesse, lorsque, dénoncé comme calomniateur et assassin, il se jette aux pieds d'Esther et lui demande la vie, ne faut-il pas d'ailleurs signaler l'intention de peindre les vertiges du parvenu oriental¹ renversé par le caprice qui l'avait élevé, couvert hier de pourpre, et aujourd'hui de haillons, passant de l'orgueil le plus cruel à la servitude la plus vile, et des marches du trône à la potence qu'il dressait pour son ennemi² ?

Le style. — Du reste, si l'action est défectueuse, le style est enchanteur, et Racine tire ici de l'Écriture le même parti qu'autrefois de Sophocle ou d'Euripide. Disons da-

1. Ce caractère fut imité par Casimir Delavigne, dans le grand-prêtre *Akébar du Paria*.

2. Zares, la femme d'Aman, est de fort bon conseil, prudente, courageuse et zélée pour les intérêts de celui dont elle n'a pas partagé les crimes.

avantage. Jamais il ne s'est plus rapproché de la scène grecque que dans les deux pièces où il s'était promis d'abandonner les sources antiques. S'il s'en écarte par un esprit tout chrétien, il y revient plus librement qu'ailleurs par le procédé poétique, et surtout par l'heureux emploi de ces chœurs auxquels l'invitait l'inspiration du livre saint. Nul n'a su mieux la faire passer en notre langue, et l'approprier aux délicatesses du goût français. Depuis l'exemple qu'il en a donné, d'autres poètes ont aussi fait entendre les harpes de Sion, quelques-uns avec plus de magnificence, mais jamais avec un accent plus juste, plus suave, plus profond et plus simple. Ce qu'il faut louer surtout dans ces odes, c'est le mouvement des strophes, et la succession si dramatique de ces jeunes voix qui alternent et se répondent, toujours en vue d'une situation interprétée par l'harmonie de leurs chants.

Mais on sent ces beautés beaucoup plus qu'on ne les analyse. Concluons donc en disant avec Sainte-Beuve : « Par ses douceurs charmantes, Esther, qui vise moins haut qu'Athalie, ne laisse rien à désirer. Ce délicieux poème, si rempli de pudeur, de soupirs et d'onction, me semble le fruit le plus naturel qu'ait porté le génie de Racine. C'est l'épanchement le plus pur de cette âme tendre qui ne savait assister à la prise d'habit d'une novice sans se noyer de larmes, et dont Mme de Maintenon disait : « Racine, qui veut « pleurer, viendra à la profession de la sœur Lalie. »

ATHALIE.

(1691).

I. — FAITS HISTORIQUES.

Occasion d'Athalie. — *Athalie*, comme *Esther*, fut composée pour la Maison de Saint-Louis. Racine prit la plume

quelque temps après les brillantes représentations¹ qui « l'avoient mis en goût, » comme dit Mme de Caylus, et la pièce était achevée dans l'hiver de 1690-1691. Dès le mois de novembre 1690, il en lisait des fragments chez le marquis de Chandénier. Ces auditeurs privilégiés s'attendaient à un triomphe, mais il n'en fut rien ; car les circonstances ne s'y prêtaient plus. On sait en effet que, malgré sa bonne volonté, Mme de Maintenon dut se réduire à de simples récitation^s privées de tout éclat. La faute en fut aux inconvénients de ces fêtes qui avaient trop encouragé des pensées mondaines, et peu compatibles avec la modestie d'une éducation chrétienne. Des alarmes s'étaient éveillées, surtout depuis le jour où l'abbé Godet des Marais, sulpicien d'une piété solide, mais ombrageuse, dirigeait la communauté de Saint-Cyr. Dès ses premières visites, il condamna ces spectacles qui appelaient sur des jeunes filles les regards et les applaudissements d'une cour pleine de séductions. Une réforme fut donc jugée nécessaire², et Racine ne trouva plus qu'une hospitalité précaire dans le dernier asile ouvert à son génie converti.

Conditions peu favorables au succès. — On n'autorisa que trois représentations, et cela non sans peine. Encore eut-on soin d'éviter tout retentissement qui pouvait en trahir le secret. Malgré ce huis-clos, l'accueil ne fut pas aussi tiède qu'on le dit généralement. Admis à l'une de ces séances, Boileau n'écrivait-il pas à Racine³ : « Quoique les élèves n'eussent que leurs habits ordinaires, tout a été le mieux du monde, et a produit un grand effet. Le roi a témoigné être ravi, enchanté. Pour moi, trouvez bon que je vous répète que vous n'avez pas conçu de meilleur ouvrage. » Cependant le silence se fit bientôt sur une pièce qui fut

1. Elles eurent lieu dans le courant de 1689.

2. Il y eut encore des représentations dramatiques à Saint-Cyr, entre autres une *Judith* et une *Jephthé* de Boyer, puis un *Jonathas* de Duché. Ce fut pour Racine une dernière tribulation, comme l'atteste une lettre à Boileau (4 mai 1695).

3. Retenu par une indisposition, Racine n'y assista pas.

comme étouffée dans l'ombre ; et il s'éleva même contre elle des préjugés si tenaces, qu'en 1702 la duchesse de Bourgogne écrivait : « *Athalie* est bien froide ; Racine lui-même s'en est repenti¹. »

C'est que les beautés de ce drame biblique exigeaient d'autres acteurs que des enfants, et une autre scène que la classe bleue d'un couvent. Entraîné par son génie, le poète avait trop oublié le milieu pour lequel son œuvre était faite. L'énergie des caractères et la grandeur des situations ne comportaient point des interprètes adolescents. Les rôles de Joas ou de Josabeth, et les chants des chœurs convenaient seuls à leur taille et à leurs voix. Mais à ce temple du Seigneur devenu le champ de bataille où s'accomplit une révolution, à ces troupes de lévites armés, à tout cet appareil guerrier, à cette pompe sacerdotale qui rappelle avec plus de mouvement les dernières scènes des *Euménides* d'Eschyle, il aurait fallu la solennité du théâtre antique, et la présence d'un peuple nombreux prêt à se laisser émouvoir par les plus imposants souvenirs de son histoire nationale et religieuse. Or, si nulle scène française ne suffisait alors au libre développement d'une action si grandiose, que dire de ces représentations timides dont on se cachait comme d'un scandale ? Dans la petite chambre où, devant quelques rares élus, des pensionnaires jouaient, sans costumes ni décors, cette tragédie majestueuse, ses hardiesses mêmes devaient tourner contre elle ; car elles semblaient offenser les lois de la convenance, de la proportion et de la perspective.

Il fut donc établi, sans jugement, comme incontestable, qu'on ne pouvait s'intéresser à une pièce dont les principaux personnages étaient « une vieille femme, un enfant et un prêtre. » Aussi, lorsqu'elle fut imprimée, au mois de mars 1691, trouva-t-elle des lecteurs prévenus et déroutés. Leur

1. Il y eut des exceptions. Arnauld, tout en préférant *Esther*, félicita Racine sur *Athalie*. En 1691, Fénelon faisait étudier cette pièce au duc de Bourgogne : « J'ai vu, écrivait-il, un jeune prince, à huit ans, saisi de douleur à la vue du péril du jeune Joas ; je l'ai vu impatient sur ce que le grand prêtre cachait à Joas son nom et sa naissance. »

indifférence était du reste entretenue par une cabale ennemie, témoin ce quatrain qui parut alors :

Racine, de ton *Athalie*
Le public fait bien peu de cas ;
Ta famille en est anoblie¹,
Mais ton nom ne le sera pas.

Trop prompt à perdre confiance, Racine lui-même s'imaginait « avoir manqué son sujet », comme nous l'apprennent les *Mémoires* de son fils. Boileau eut beau le reconforter, et soutenir qu'*Athalie* resterait son chef-d'œuvre, sa tristesse n'osait y croire, et il ne vécut pas assez pour jouir de sa revanche. Trois ans après sa mort, Mme de Maintenon tenta pourtant une reprise devant Louis XIV et quarante spectateurs choisis. Des dames et seigneurs se chargèrent des rôles, avec le concours de Baron, qui représenta le grand-prêtre². Les chœurs avaient été mis en musique par Moreau, comme ceux d'*Esther*. On applaudit l'ensemble ; mais ce tardif hommage fut suivi d'un oubli qu'aggravait « la défense faite à tous acteurs de jouer cette pièce. »

Reprise d'*Athalie*. — Il fallut attendre les premiers jours de la Régence pour voir cette interdiction levée par Philippe d'Orléans, qui eut l'heureuse idée de produire *Athalie* à la Comédie-Française, le mardi 3 mars 1716³. On l'y reçut avec transport ; et, à la fin du même mois, on la donnait en spectacle, à Versailles, devant Louis XV, roi de six ans, que l'on regardait comme un autre Joas, échappé miraculeusement au désastre de sa race. Aussi l'attendrissement des cœurs se complut-il à saluer une allusion dans ces vers :

Voilà donc votre roi, votre unique espérance....
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside....

1. Louis XIV venait de nommer Racine gentilhomme de sa chambre.

2. La duchesse de Bourgogne tint le rôle de Josabeth, le duc d'Orléans, d'Abner, la présidente Chailly, d'*Athalie*. Baron était retiré du théâtre depuis dix ans.

3. On raconte qu'en certains cercles regnait l'usage d'imposer pour pénitence la lecture d'*Athalie*. Un jeune officier condamné à lire la première scène lut et relut toute la pièce, puis remercia ceux qui lui avaient valu ce plaisir auquel il ne s'attendait pas. Ce petit événement fit du bruit ; et, la voix des connaisseurs étant parvenue jusqu'au regent, ordre fut donné de jouer la pièce.

Nous ne suivrons pas plus loin la fortune de cet ouvrage que le temps devait mettre à son rang, c'est-à-dire au-dessus de toutes les tragédies de Racine. Terminons en répétant avec Voltaire qui cette fois parla comme la postérité : « La France se glorifie d'*Athalie*. C'est le chef-d'œuvre de notre théâtre ; c'est celui qui approche le plus de la perfection ¹. »

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Rapide analyse. De l'action ; unité logique de son ordonnance. — La reconnaissance et l'avènement de Joas, voilà le sujet que Racine emprunte au quatrième livre des Rois. L'historien sacré lui offrait, dans l'enceinte de la même ville, deux familles de race royale, séparées par la haine et le meurtre ² ; l'une, victorieuse et sur le trône, l'autre vaincue, mais qui, restée fidèle au Dieu de ses pères, et tolérée par Athalie parce qu'on croyait sa faiblesse impuisante, gardait au fond du sanctuaire le souverain légitime, un enfant de neuf à dix ans, échappé miraculeusement au massacre des siens, sauvé par Josabeth, sœur d'Ochosias, et destiné, sous le nom d'Éliacin, à devenir le vengeur du vrai culte, en même temps que le ministre de la colère divine contre l'impiété triomphante. Dans ce contact pressant de l'usurpation et du droit, de l'idolâtrie et de la religion, le poète reconnut une tragédie toute faite, et d'autant mieux appropriée à son dessein qu'elle devait se passer de toute intrigue amoureuse, de tout épisode profane. Cette simplicité même en est la beauté. Un soupçon d'Athalie irritée par un songe que rendent vraisemblable de sanglants sou-

1. Athalie n'a pas eu d'ancêtres, n'eut pas de postérité. On ne cite qu'une tragédie latine *Athalia*, représentée en 1658 au collège de Clermont, et un *Joas* de Métastase, joué à Vienne en 1735.

2. *Joas* est le plus jeune des enfants d'Ochosias, massacrés par ordre d'Athalie. *Athalie*, fille d'Achab, roi d'Israël, et de Jézabel, épousa Joram, roi de Juda, et en eut Ochosias. Après avoir perdu son époux et son fils, assassiné par Jehu, elle extermina la race de David. — Mais Joas, sauvé par Josabeth, et Joad, fut proclamé roi, six ans après, par les prêtres et les lévites, qui tuèrent l'usurpatrice.

venirs, et les terreurs ordinaires aux excès de la tyrannie : voilà tout le drame. L'enfant que la reine a vu, dans son rêve, armé contre elle d'un poignard, elle le reconnaît au temple dans Joas. Il faut donc qu'il périsse. C'est autour de cet incident que vont graviter tous les caractères et tous les cœurs, avec leurs intérêts et leurs passions, s'exaltant d'un trouble toujours croissant depuis la première scène jusqu'à la dernière. Or, si les personnages concourent tous à la même action, dans le même lieu, à la même heure, ce n'est point par l'effet d'une combinaison artificielle, mais par une sorte de fatalité logique. Ainsi le veut la vérité des mœurs et la nature des situations. Ici donc toutes les entrées et toutes les sorties sont vraiment une merveille de convenance et d'à-propos. Tous les événements se précipitent sur une pente irrésistible; chaque démarche se produit au moment précis où elle est attendue; chaque péripétie est pressentie comme la conséquence des faits qui précèdent, et le principe de ceux qui suivent. Toutes les parties de cette composition solide et délicate se correspondent et se supposent si étroitement, que l'art ne saurait être plus voisin de la réalité. Aussi pourrait-on dire que l'étude de cette pièce serait, à elle seule, la meilleure poétique du théâtre. Si le secret de ses règles définitives se perdait un jour, on les retrouverait là dans toute leur pureté. C'est peut-être le seul ouvrage classique où la raison n'ait point à souffrir de la contrainte imposée par la loi despotique des trois unités. Pour la tragédie, *Athalie* est un modèle aussi accompli que l'Apollon du Belvédère, et la Vénus de Médicis pour la sculpture.

Difficultés du sujet. — Cette ordonnance, où l'on ne surprendrait pas la moindre, la plus légère indécision, mérite d'autant plus d'être admirée, qu'un sujet si austère et si nu semblait se prêter malaisément à des effets gradués de manière à exciter les surprises d'une curiosité sans cesse renouvelée par des moyens de plus en plus pathétiques.

Une des difficultés venait de ce que la naissance de Joas devait être un secret caché jusqu'au dénouement. Le dan-

ger n'étant plus aussi direct et aussi prochain que le fut, par exemple, celui d'Astyanax dans *Andromaque*, comment réussir à le rendre plus émouvant d'acte en acte? Comment suspendre la crise jusqu'à la dernière scène, sans que l'action renfermée dans l'intérieur d'un temple permette une de ces résolutions violentes qui peuvent varier ou animer l'intrigue? Eh bien! Racine s'est joué de tous ces pièges par une adresse qui nous tient constamment en éveil, et sans le ressort puissant qu'offre la nature dans le cœur d'une mère, sans les mouvements que comporte la fable touchante d'Iphigénie ou de Mérope. Nous ajouterons que le défenseur de l'orphelin, sur le sort duquel nous tremblons, n'est point un de ces personnages toujours avantageux à montrer sur la scène, un guerrier, un héros, un vengeur de sa patrie et de ses rois, un politique habile qui médite un coup d'État. Non; c'est un pontife pour ainsi dire captif dans le sanctuaire, et il faudra qu'il triomphe de la force sans blesser la vraisemblance, qu'il accomplisse une œuvre impitoyable sans compromettre le caractère du sacerdoce: car il y a des convenances pour chaque condition; or on courrait plus d'un risque dans le spectacle d'un prêtre qui répand le sang d'une reine, même criminelle.

Le principal acteur devait être le Dieu d'Israël. — Pièce biblique et chrétienne. — Pour surmonter ou tourner ces écueils, Racine n'avait qu'une ressource, l'intervention divine. Mais ce moyen est de ceux qu'il est périlleux de manier; car il impose l'obligation d'atteindre le sublime, sous peine d'échouer misérablement.

On comprend maintenant pourquoi, dès cette ouverture solennelle où nous voyons le grand-prêtre s'entretenir avec Abner, on sent que l'aube d'un jour sacré se lève pour Israël, qu'il ne s'agit plus de chétifs intérêts, mais bien de l'indépendance et de la foi de tout un peuple. Si cette exposition ne se déroule point dans un milieu vague, sous ces vestibules ou ces portiques fréquentés par les ombres pâles des confidents, mais dans le *Saint des Saints*, au pied du tabernacle, c'est qu'un miracle se prépare. Or il ne peut s'opérer que dans le temple, au cœur même de la théocra-

tie juive¹, dans le foyer de la vie nationale et religieuse.

On devine aussi quelle est l'unité d'intérêt, et sur quel personnage se concentre la lumière. Serait-ce sur Athalie qui donne son nom au monument? A ce titre on pourrait le supposer, et pourtant ce serait méprise; car elle est l'obstacle, mais nullement le centre de l'action. Joas non plus, malgré sa candeur et sa grâce, n'est pas sur le premier plan; car n'étant rien par lui-même, il ne vaut que par l'onction sacrée dont la vertu signale en lui le sang de David, la race qui porte en soi non-seulement les destinées d'Israël, mais la Jérusalem nouvelle promise à toutes les nations.

Le grand, l'unique acteur partout senti, partout et toujours présent, quoique invisible, c'est ce Dieu même auquel Abner rend hommage dès le premier vers :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.

L'Éternel! n'est-ce pas lui qui va fortifier les faibles, envoyer l'épouvante à l'usurpatrice, troubler ses nuits par l'effroi d'un songe prophétique, faire reculer éperdue l'insolence de Mathan, et répandre sur ses ennemis

..... cet esprit d'ignorance et d'erreur
De la chute des rois funeste avant-coureur?

Le soufflé de Jéhova passe donc ici sur les uns pour les terrasser, sur les autres pour les inspirer. Il est la lumière et la force. Il joue dans la conduite des événements un rôle analogue à celui de la fatalité dans le théâtre antique; mais sa puissance mystérieuse n'est plus, cette fois, aveugle et

1. « On a fait des objections au temple d'*Athalie*. On lui a opposé les mesures colossales de celui de Salomon, la colonne de droite nommée *Joachim*, et celle de gauche nommée *Booz*, les deux cherubins de dix coudées de haut, en bois d'olivier revêtu d'or, le cèdre de l'intérieur rehaussé de sculptures, de moulures, la mer d'airain, les bœufs d'airain, ouvrage d'Hiram.... Le temple de Racine n'a que des festons magnifiques, et encore on ne les voit pas. » SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, VI, 145. On peut défendre Racine et sa sobriété de couleur locale, en rappelant que Pompee, entrant dans le *Saint des Saints*, observa avec étonnement, dit Tacite, l'absence de toute image. Le sanctuaire était vide :

Nil præter nubes et æthæ lumen adorant,

disait-on, en parlant des Juifs. Leur Dieu remplit tout.

sourde comme le Hasard; elle s'appelle la Providence, la Justice et le Salut.

Bien loin d'anéantir le drame et de le réduire à n'être qu'un hymne continu, elle lui communique l'élan, elle en est l'âme; elle le pénètre intimement d'une influence qui se manifeste surtout dans la personne de Joad, dont la parole est l'oracle infallible du Très-Haut. Quoique le verbe du grand-prêtre retentisse avec une majesté toujours agissante, il n'est pourtant qu'un instrument dans la main du Seigneur, et l'on sent bien qu'ici l'homme n'est rien.

Cela est si vrai que Joas lui-même, à l'heure décisive du miracle, au moment où le rayon divin l'illumine, n'en est pas moins, aussi lui, brisé dans la fleur de ses espérances. Le prophète qui le consacre ne s'écrie-t-il pas :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Alors que notre sympathie la plus tendre s'émeut pour cette tête inviolable, le poète n'a pas craint de nous faire sentir l'indignité lointaine de l'élu sur lequel reposent toutes les promesses. A nos joies il mêle un frisson de crainte. C'est que dans cette tragédie biblique et chrétienne, la tige de David et son frère rejeton doivent tout leur prix à l'épanouissement futur du Rédempteur entrevu dans cette vision :

Quelle Jérusalem nouvelle

Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?

Peuples de la terre, chantez :

Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.

D'où lui viennent de tous côtés

Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?

Cette Jérusalem impérissable, voilà ce qui importe. Le Messie, voilà le vrai Joas près duquel l'autre n'est qu'un roseau, voilà le flambeau rallumé de David éteint, voilà le Sauveur échappé au glaive. Ce que perd Eliacin à cette ombre projetée sur l'avenir, Dieu le gagne. Or l'intention du poète exige qu'ici tout procède de lui, que tout remonte vers lui.

De là vient la certitude avec laquelle le décret divin mar-

che vers un dénouement que l'on prévoit sans que l'émotion en souffre. De là cette transe religieuse qui ne cesse de nous tenir jusqu'à la fin muets et sans haleine, comme ces lévites armés qui attendent immobiles, sous le regard du Seigneur, que le signal leur soit donné par Joad s'écriant à l'approche de sa victime :

Grand Dieu! voici ton heure, on t'amène ta proie.

L'évidence en est telle, qu'Athalie n'y peut elle-même résister, témoin ce cri de désespoir :

Impitoyable Dieu! toi seul as tout conduit....

Cet aveu que lui arrache sa défaite contient l'idée-mère que nous voulions dégager; en lui se résume l'impression définitive qui enveloppe toutes les autres.

Où l'action est si forte et si vive, les acteurs sont nécessairement aussi vrais que nature.

Les caractères. — Joad. La Théocratie juive. Bossuet.
— Entre tous domine Joad, dans lequel tout est grand, sauf une réserve qu'il convient de faire. Jamais le génie du sacerdoce hébraïque n'a paru sous des traits plus augustes. Jamais n'a brillé foi plus sereine ni plus ardente à aider le ciel. Son premier mot n'est-il point :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Aussi de quel accent ne rassure-t-il pas ceux qui tremblent! Quand Josabeth, désespérant de l'avenir, voit déjà son cher Joas tomber sous les coups de ses ennemis¹, de quel ton il répond :

Eh! comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?
Dieu, qui de l'orphelin protège l'innocence,
Et fait dans la foiblesse éclater sa puissance....

Lorsque sa craintive épouse le presse de recourir à Jéhu, écoutez comme il écarte cette pensée pusillanime :

Jéhu sur les hauts monts enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,

1. Peut être dans leurs bras Joas perce de coups... (Acte I, scène II.)

N'a pour servir sa cause, et venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures¹.

Si des lévites proposent de dérober l'arche Sainte « en un lieu souterrain », n'est-ce pas avec horreur qu'il repousse ces précautions injurieuses :

L'arche qui fit tomber tant de superbes tours,
Et força le Jourdain de rebrousser son cours,
Des dieux des nations tant de fois triomphante,
Fuiroit donc à l'aspect d'une femme insolente² !

Sa théocratie altière n'exclut pourtant pas les sentiments d'humanité ; car elle s'attendrit de clémence chrétienne dans l'admirable discours qu'il adresse à Joas³, et que termine ce trait :

Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge,
Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

L'enthousiasme auquel il doit l'inspiration des prophètes ne l'empêche pas non plus d'associer à l'esprit de Dieu les calculs humains d'un politique. Sous son dévouement paternel, sous l'émotion d'un intérêt si tendre pour l'enfant qui est tout ensemble son neveu et son roi, nous serait-il permis d'entrevoir l'ambition de la tutelle, et la rivalité possible du pontificat et de la royauté ?

Nous ajouterons que ce type du prêtre israélite rappelle aussi le prélat du dix-septième siècle, de ce temps où l'autorité n'a pas encore fléchi. Il y a des moments où il semble que Racine ait eu Bossuet sous les yeux. Nous reconnaissons dans Joad la même sécurité de croyance, le même sang-froid devant l'adversaire, la même hauteur d'infailibilité ; lui aussi, il sait interpréter les conseils de la Providence, prononcer des arrêts, et, quand il le faut, lancer la foudre.

Une seule ombre nous voile l'éclat de cette figure. On regrette que Joad use d'une équivoque, pour attirer Athalie

1. Acte III, scène VI.

2. Acte V, scène I.

3. Acte V, scène III.

dans le piège où elle doit succomber. Quand Abner lui conseille de livrer à la reine le trésor de David, ne répond-il pas :

Je vais la contenter ; nos portes vont s'ouvrir¹.

Fils de l'Évangile, nous sommes tentés de condamner un moyen qui répugne à la douceur de la loi nouvelle. On voudrait que ces paroles n'eussent point passé par les lèvres qui s'ouvriraient tout à l'heure pour ce cantique :

Cieux, répandez votre rosée
Et que la terre enfante son Sauveur !

Il y a là pour nous un malaise moral. Mais ici, Racine est hors de cause. Car il ne saurait être responsable des mœurs et des passions qu'il doit peindre. Il a fait son devoir de poète en les respectant, comme Sophocle, qui ne fut jamais tenu de justifier ses légendes. D'ailleurs n'est-ce point l'avarice d'Athalie qui la précipite d'elle-même dans l'abîme ; et ne pourrait-on pas dire aussi, avec La Harpe, que « le bras de Dieu nous cache celui de Joad ? » Il est du moins certain que le désir des spectateurs se trouve à peu près d'accord avec les prières du chœur appelant le châtement sur l'impie qu'égare la soif de l'or et du sang. Si Joad est coupable, nous sommes donc tous plus ou moins ses complices, n'en déplaise à Voltaire qui voudrait le faire enfermer « comme un homme dangereux à la sûreté d'un Etat. »

Athalie. — Sur Athalie un mot peut suffire. Elle est tout ce qu'elle doit être, sans le moindre excès qui altère la beauté de sa terrible grandeur². Elle peut inspirer de la haine, mais non du mépris. Car elle en impose toujours par sa fière attitude et sa mâle éloquence. Ce n'est pas que

1. Acte V, scène II.

2. Voir acte II, scène V.

Je ne veux point ici rappeler le passé....

Acte II, scène VII.

Où, ma juste fureur, et j'en fais vanité ...

nous songions à l'absoudre par une épigramme analogue à celle que Racine lança contre la *Judith* de Boyer :

Je pleure, hélas ! sur ce pauvre Holopherne
Si méchamment mis à mort par Judith.

Pourtant on se défend mal d'une certaine sympathie pour cette reine dont la *vendetta* ne fit qu'user du droit de représailles et de légitime défense. Si l'on finit par consentir à sa mort, c'est qu'un art impérieux ne nous laisse guère le temps de la réflexion. La magie du poète fait de nous ce qu'elle veut. Mais, une fois ce meurtre consommé, on s'aperçoit qu'on ne hait point assez Athalie pour s'en réjouir, et même qu'on ne la redoutait point assez pour approuver l'artifice dont elle est victime. Tout en détestant ses blasphèmes et ses cruautés, on la plaindrait volontiers, parce que, sous sa couronne, et malgré sa fermeté virile, elle est capricieuse, indécise, prompte à la colère, dupe de son imagination et malhabile à dissimuler, c'est-à-dire plus femme encore que souveraine¹. Cette impression, peut-être faut-il l'attribuer au système dramatique des trois unités, qui obligeait Racine à peindre seulement par des discours la tyrannie de son personnage, au lieu de la produire directement par des actes, ce qui l'eût rendue plus odieuse². Quoi qu'il en soit, Athalie fait si grande figure dans l'apologie de ses attentats, qu'ils ont parfois l'air d'avoir été légitimes comme la piété filiale ; et, bien qu'ils appellent l'expiation, on n'ose leur appliquer ce vers de Virgile : *Dolus an virtus quis in hoste requirat*³.

Joas et l'Ion d'Euripide. — Par un contraste charmant, des nuances toutes chrétiennes tempèrent ici l'idée juive, dont l'inexorable rigueur préside à ce drame biblique. Elles sont sensibles surtout dans le rôle de Joas. Il est particulièrement touchant qu'en cette pièce sacrée com-

1. C'est l'esprit d'imprudence et d'erreur, sensible surtout dans les derniers actes. La prière de Joad a été exaucée.

2. Au contraire, la conspiration est sous nos yeux ; nous la voyons agir, au lieu d'en entendre parler, sous forme d'allusion vague.

3. Ruse ou valeur, qu'importe, quand il s'agit d'un ennemi ?

posée pour des enfants, un des héros, et le plus indispensable, soit un enfant, dont la grâce, la candeur et la finesse, justifient si bien ce mot de Joad disant :

Que déjà son esprit a devancé son âge.

Ce vers nous disposait d'avance à entendre sans étonnement la scène où les ruses inconscientes de son innocence déjouent victorieusement l'enquête d'Athalie. Cette situation offre des rapports frappants avec un motif qui se rencontre dans *l'Ion* d'Euripide. Car cette tragédie, soumise, elle aussi, à l'influence de la divinité, se passe en un temple où paraît un jeune lévite¹, un orphelin, rapproché de parents cruels, dont l'ambition s'acharne à sa perte, mais protégé par le Dieu qui lui sert de père, et réussissant à reconquérir enfin le trône de ses aïeux. Il est vraisemblable, comme l'a remarqué M. Patin, que Racine se souvint de cette esquisse légèrement indiquée, pour la transformer en une peinture originale et supérieure à son modèle. — Dans sa création, signalons encore le scrupule d'un pinceau toujours fidèle à la vérité de l'histoire, comme le prouvent les présages funestes qu'il a cru devoir associer à nos sympathies. Quand Joas embrasse Zacharie, Joad forme ce vœu :

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

C'est que plus tard, Éliacin, devenu roi, fera périr le fils de son bienfaiteur, et trahira le Dieu dont les miracles l'ont sauvé. Cette perspective devient même plus précise encore dans ce vers prophétique :

Quel est dans ce saint lieu ce pontife égorgé ?

Il y a là de quoi nous désanchanter ; mais, au lieu de blâmer le poète, admirons plutôt la conscience de son art.

Abner, et l'opinion laïque. — Abner n'est pas moins irréprochable, bien qu'il paraisse à quelques-uns ne point

1. N'oublions pas qu'ion, le serviteur d'Apollon, est en pleine adolescence, et ne peut avoir la naïveté d'un enfant. C'est déjà une essentielle différence

agir assez pour un soldat¹. En juger ainsi, c'est ne pas comprendre le caractère théocratique de ce drame, où Dieu seul doit tout accomplir. L'ancien serviteur des rois de Juda nous semble destiné surtout à représenter ici l'opinion publique. Le souvenir qu'elle garde à la dynastie dépouillée serait en effet suspect de quelque partialité secrète, s'il ne se montrait que dans le grand-prêtre et la tribu de Lévi. Il convenait donc que ce sentiment eût une expression plus désintéressée. Or Abner est le légitimiste laïque personnifiant, avec la plus saine partie de la nation, la classe militaire, qui conserve une fidélité muette au sang de ses rois, mais concilie ses regrets et ses espérances avec le sentiment du devoir, l'esprit de discipline et l'obéissance légale au pouvoir établi, dont il désire la chute, sans se permettre d'y aider autrement que par des souhaits moins stériles peut-être qu'il ne semble. Car la conspiration des cœurs et des consciences est plus redoutable que celle du poignard.

De plus sa loyauté discrète est nécessaire pour établir des échanges de rapports officiels ou officieux entre le temple et le palais, où d'ailleurs il peut utilement contrebalancer les suggestions perfides de Mathan, par le crédit que lui assure l'estime d'Athalie. Car sous le soldat, il y a, je n'ose dire le courtisan, mais l'homme habitué à la pratique des cours, et dont l'expérience a souvent l'esprit d'à-propos, notamment dans l'interrogatoire de Joas, lorsque, pour désarmer Athalie, il la rassure par cette ingénieuse interprétation du songe qui l'effraye :

Madame, voilà donc cet ennemi terrible :
 De vos songes trompeurs l'imposture est visible,
 A moins que la pitié qui semble vous troubler
 Ne soit le coup fatal qui vous fait trembler.

Son influence sert donc à entretenir la sécurité d'Athalie, à dissoudre par l'optimisme les intrigues d'un apostat, et à propager, sans trop le vouloir, « l'imprudence et l'erreur » qui militent pour la bonne cause. En demander davantage

1. Voudrait-on qu'il fit un *pronunciamento* ?

à sa vertu oisive, c'est oublier que, dans les temps de crise, les honnêtes gens sont rarement des héros. Leur « foi qui n'agit point » est sinon peureuse, du moins paresseuse : ils invoquent à voix basse l'initiative providentielle, mais se croisent les bras ; et en attendant ils se résignent au fait accompli, ou même en tirent parti, non sans le maudire par habitude, prudemment et dans l'ombre.

Ce n'est pas qu'Abner soit incapable de fermeté ni de bravoure, dans le cas où Joad l'exigerait. Mais le pontife qui le gourmande n'a pas besoin de son épée, parce que le Tout-Puissant combat avec lui. Par conséquent Abner est louable, précisément par son inaction. Il vaut en raison de ce qu'il ne fait pas.

Mathan l'apostat. — Sa loyauté, son humanité, s'opposent, du reste, fort heureusement à l'hypocrisie et à la cruauté de Mathan, que n'ont point épargné les critiques. Entre autres griefs, on l'accuse de dire trop de mal de lui-même, et de s'avilir gratuitement aux yeux d'autrui. N'a-t-il pas l'effronterie de se démasquer par l'impudeur de cet aveu :

.... Peux-tu penser que d'un zèle frivole
Je me laisse aveugler pour une vaine idole,
Pour un fragile bois que, malgré mon secours,
Les vers, sur son autel, consomment tous les jours ?

Sans doute ce cynisme nous révolte ; mais Racine l'entendait ainsi : car ôter toute excuse à ce traître, c'est en ménager une à Joad, qui peut en avoir besoin, lorsqu'un extrême péril le réduit à tromper un trompeur. Il fallait donc que son ennemi voulût « à force d'attentats perdre tous ses remords. »

Cette frénésie est conforme à la nature, chez un scélérat qui, cherchant à s'étourdir sans cesse par de nouveaux crimes, met tout son orgueil à paraître esprit fort et politique profond, supérieur à tous les préjugés. L'ambition qui le possède lui faisant voir les choses autrement qu'à nous, il croit se relever à ses propres yeux, en s'applaudissant de ce que nous condamnons, et en bravant la conscience

publique avec l'insolence d'un homme heureux qui, enivré par la faveur, étale comme un triomphe sa bassesse d'apostat parvenu.

Ses fanfaronnades et sa haine personnelle contre Joad concourent d'ailleurs au dénouement. Il le prépare, à son insu, par sa malignité vindicative qui s'acharne à éveiller les soupçons, et attise les fureurs d'Athalie. Car il est son mauvais génie. En voulant la rendre aussi cruelle que lui-même, il la pousse aux résolutions violentes qui vont la perdre. En aidant ainsi à la progression du péril, il imprime donc un élan à l'action.

Les rôles accessoires. — Les physionomies demeurent tout aussi distinctes chez les autres personnages secondaires, depuis Josabeth qui, témoin de tant de meurtres, en a gardé comme un frisson d'épouvante, et dont la craintive tendresse préfère pour son fils adoptif la sécurité à la gloire, jusqu'à Zacharie et Salomith fraternellement associés aux jeux ou aux prières d'un royal orphelin, jusqu'à Nabal, cet officier subalterne, qui s'attache à la fortune de Mathan sans être sa dupe : car il le dupera lui-même, si l'occasion le tente.

Les principales scènes. — Les détails de l'exécution seraient dignes d'une étude plus attentive encore ; indiquons du moins les principales scènes. — Dès le début, quelle ingénieuse industrie dans cette exposition qui nous instruit de tout ce qui importe, le conflit des deux cultes, les menaces d'Athalie et le péril du grand-prêtre, éveille l'attente d'un événement dirigé par une main mystérieuse, laisse entrevoir sous le voile un vengeur armé pour la cause des opprimés, et prélude même au dénouement par une allusion furtive au trésor caché dans le temple¹ ! Dieu et Athalie ! voilà les deux puissances entre lesquelles la guerre est déclarée, et c'est avec une auguste solennité qu'elle s'engage. Si l'issue n'en peut être douteuse, ses

1. Tantôt voyant pour l'or sa soif insatiable,
Il (*Mathan*) lui feint qu'en un lieu que vous seul connoissez,
Vous cachez des trésors par David amassés !

incidents seront gradués par des péripéties de plus en plus pathétiques¹.

Dès lors, tous les incidents se tiennent comme les anneaux d'une chaîne, par exemple ce fameux songe qui n'est point un hors-d'œuvre brillant, mais une pièce maîtresse, d'où part le mouvement, puisque, par les frayeurs dont il est cause, il provoque l'interrogatoire de Joas.

Rien de plus neuf que cette scène où l'on suit avec une émotion toujours croissante la lutte de la faiblesse contre la force, et de la simplicité contre la ruse déjouée par l'innocence. L'instinct de pitié qui surprend le cœur d'Athalie est si naturel et si rapide, qu'il ne dément pas le caractère. Outre qu'elle se reproche cette défaillance², sa haine lui revient aussitôt ; et le juge d'instruction le plus expert applaudirait à cette enquête que lui inspire le souci de sa sûreté personnelle. — Rien non plus d'in vraisemblable dans la dextérité naïve avec laquelle l'enfant, que nous écoutons anxieux comme Josabeth, se joue autour des pièges, glisse, échappe, et se sauve par des merveilles d'évasive souplesse. Dans ses réponses à double entente qui, déroband le secret qu'elles semblent trahir, dépitent la curiosité sous apparence de la satisfaire, et donnent le change sans vouloir tromper, pas un mot qui soit mensonge ou calcul ; et cependant cette franchise même ressemble à de l'adresse, jusque dans les témérités dont elle ne se doute pas. Oui, c'est toute une diplomatie qui s'ignore, et ne nous étonne pas, malgré le timbre d'une voix qui a toujours son âge. C'est qu'Éliacin a bien profité des entretiens de Josabeth. Car la sollicitude de ses tuteurs s'est gardée de lui révéler directement le mystère de son origine : ils ont enveloppé la vérité de symboles et d'énigmes :

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer ?

1. L'exposition d'*Iphigénie* et de *Bojazyt* peut seule soutenir le parallèle.
2. Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serois sensible à la pitié

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer,

Evidemment, il parle ici de souvenir ; on ne lui en a pas dit davantage.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?

Aux petits des oiseaux il donne la pâture.

L'enseignement du sanctuaire lui porte bonheur, et toutes les belles maximes qu'on mit dans la mémoire de son cœur vont lui revenir aux lèvres, aussi ingénues que s'il récitait un verset des prophètes. S'il paraît très-avancé pour son âge, l'honneur en est donc à ses maîtres. Athalie ne s'y trompe pas, quand elle dit avec une sombre ironie :

.... J'aime à voir comme vous l'instruisez ;
Sa mémoire est fidèle, et dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnois l'esprit.

Les allusions deviennent en effet de plus en plus transparentes :

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule ;

et, sous le coup de ces blessures qui réveillent des haines irréconciliables, elle à son tour, Athalie, se redresse avec un sinistre orgueil pour lancer l'apologie de ses forfaits, comme un défi dédaigneux, à l'impuissance de ses ennemis.

Faute d'espace, nous n'insisterons pas sur la scène où le grand-prêtre tombe aux pieds d'un enfant de huit ans, puis, déposant la couronne sur le front du souverain légitime, mêle la tendresse d'un père à la majesté du sacerdoce pour faire, aussi lui, comme Bossuet, la leçon à tous les rois. La foi monarchique du dix-septième siècle est là dans toute sa ferveur. En même temps, sous les conseils ou plutôt sous les ordres qui dictent ses devoirs à une conscience royale, on reconnaît encore le cœur de Racine et la générosité compatissante qui lui valut, dit-on, une disgrâce¹.

1. On aime à voir qu'il n'oublie pas la cause des peuples, au moment où il leur donne un roi, ce qui n'empêcha pas Voltaire de l'appeler un *factieux* bon à mettre à la Bastille. Il veut une royauté absolue, mais paternelle.

Quand il s'élève contre « *le charme empoisonneur de l'absolu pouvoir* », et « *des lâches flatteurs la voix enchanteresse* », on se souvient de la légende qui court sur le *mémoire* que Mme de Maintenon n'aurait point osé défendre. — Mais, si Louis XIV put prendre pour lui ce vers :

Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage !

L'ensemble du tableau n'en convient pas moins avant tout aux mœurs d'une nation qui choisit souvent ses pontifes pour chefs ou pour arbitres, jugeant les rois avec l'autorité d'une voix inspirée par Dieu lui-même.

Quant au prophétique transport qui sert puissamment à l'action, puisqu'il communique aux lévites la foi d'où dépend la victoire, ce morceau n'a d'égal que le dénouement grandiose¹ terminé par ces vers où se résume toute la morale de la pièce :

Par cette fin terrible et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des Juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un père.

Le poète lyrique, les chœurs. — Nous n'avons rien dit encore du poète lyrique : et des chœurs par lesquels il nous rappelle les anciens. Tout en rivalisant avec les hardiesses du génie hébreu par des brusqueries audacieuses qu'eût enviées Bossuet, il les attendrit par l'accent d'une grâce virgilienne et d'une douceur évangélique. Car des notes clémentes tempèrent ici l'horreur ou la sombre magnificence de la tragédie juive : c'est comme une rosée qui tombe d'un ciel d'airain. Or ces strophes ne sont point l'accompagnement lointain de l'action ; mais elles la continuent et la prolongent par l'harmonie des vœux qui l'interprètent. Ces jeunes filles, que guident Josabeth et l'aimable Salomith, s'intéressent en effet par d'intimes émotions aux souffrances, à l'espoir, à la crainte et aux joies de l'épreuve ou du triomphe. C'est ainsi qu'à la fin du premier acte, après les redoutables confidences de Joad, des voix pures

1. Il n'y a guère de comparable que le V^e acte de *Rodogune*.

secondent le grand-prêtre, encouragent Abner, et rassurent Josabeth, en célébrant la grandeur et la bonté du Tout-Puissant. De même, au second acte, l'interrogatoire de Joas semble susciter spontanément l'explosion enflammée de l'ode qui contient la menace des vengeances prochaines. Au troisième acte, alors que s'arment les lévites, le concert qui éclate est comme l'écho naturel de l'excommunication qui vient de chasser l'apostat du temple, et de la prophétie qui soulève le voile de l'avenir. Enfin au quatrième acte, à l'heure du combat, n'est-on pas dans l'attente de ce chant guerrier qui est le *Te Deum* d'une victoire, et l'adieu des vierges prêtes à rentrer dans l'ombre du sanctuaire, dès que retentira le bruit des armes ?

En résumé, la conception la plus riche dans le sujet le plus simple et en apparence le plus stérile, la vérité des caractères et des mœurs appropriés au goût français, la logique des situations, une majesté de ton, un essor qui s'élève jusqu'à l'enthousiasme, un style aussi aisé que sublime, la sobriété d'une versification merveilleusement variée, où Racine est au-dessus de lui-même, la terreur et la pitié soutenues par un intérêt progressif, le dénouement le plus imposant qui se soit produit sur la scène, puisqu'il nous montre Dieu gouvernant les empires ; voilà les mérites qui mettent *Athalie* hors de pair, et justifient ce jugement de Sainte-Beuve : « elle est belle comme l'*Œdipe roi*, avec le vrai Dieu de plus¹. » C'est en un mot la pièce la plus antique du théâtre moderne.

1. Mme du Deffand écrivit que, s'il fallait choisir un ouvrage, un seul, dont elle voulût être l'auteur, elle opterait pour *Athalie*. — Le grand Frédéric disait qu'il aimerait mieux avoir fait *Athalie* que la guerre de Sept ans. Voltaire y salue le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

MOLIÈRE

(1622-1673).

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE.

Sa jeunesse. — Né le 14 janvier 1622, dans une maison située à l'angle des rues Saint-Honoré et des Vieilles-Étuves¹, baptisé le 15², à Saint-Eustache, sous le nom de Jean-Baptiste, Molière était l'aîné des enfants de Marie de Cressé, et de Jean Poquelin, qui en 1631 devint tapissier valet de chambre du roi³. A dix ans, il perdit sa mère⁴, qui laissait trois fils et une fille en bas âge⁵. Sa première enfance s'écoula dans un milieu bourgeois où tout sentait le marchand cosse⁶. Après un an de veuvage, son père ayant contracté une seconde union, en mai 1633⁷, le petit Poquelin entra chez les jésuites, au collège de Clermont, où il eut pour condisciples Armand de Bourbon, prince de

1. La maison reconstruite porte le n° 96 sur la rue Saint-Honoré, et 2 sur celle des Vieilles-Étuves.

2. Jusqu'à ce qu'on a confondu la date de naissance avec celle du baptême.

3. En vertu d'un acte de résignation de son frère cadet, Nicolas Poquet n. La charge était appointée trois cents livres.

4. Âgé de trente et un ans.

5. Parmi les livres qu'elle possédait se trouvent Plutarque et la Bible, qui figureront plus tard dans l'inventaire de Molière.

6. Voir la restitution dans laquelle M. Soume a restauré l'appartement des Poquelin. (Sainte-Beuve, *Œuvres complètes*, V, 264.)

7. Il resta une maison sur les bords des halles: elle a été démolie lors du percement de la rue Saint-Jean.

Conti, le célèbre voyageur Bernier, l'épicurien Chapelle et le poète Hesnault. Quand il eut achevé ses humanités, il suivit les cours de Gassendi qui enseignait la philosophie à Chapelle et à Cyrano de Bergerac. Nous savons aussi qu'en 1637, il obtint la survivance de l'emploi paternel, ce qui l'obligea, vers 1641, à suivre Louis XIII dans ce long voyage de Narbonne qui dura presque un an. Le jeune observateur put alors étudier de près les mœurs de la cour, et voir Richelieu mourant lutter encore contre le courage des Espagnols, l'audace des mécontents et la pusillanimité du roi.

Sa vocation, son noviciat. — Depuis longtemps le goût du théâtre s'était éveillé dans sa vive imagination, grâce aux gâteries de son aïeul et subrogé-tuteur, Louis de Cressé, riche bourgeois qui aimait la comédie avec passion, et menait souvent son petit-fils à l'Hôtel de Bourgogne¹, où brillaient Bellerose dans le haut comique, Gautier-Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin dans la farce. Les confrères de la Passion qui, dépossédés de leurs privilèges, demeuraient propriétaires de la salle et de plusieurs loges, avaient d'ailleurs pour doyen, vers 1639, un nommé Pierre Dubout, qui était, lui aussi, tapissier ordinaire du roi. Or ce collègue de Jean Poquelin donna ses entrées à l'étudiant qui venait, paraît-il, de se faire recevoir avocat à Orléans.

Il est probable que la charge paternelle lui souriait médiocrement; aussi se laissa-t-il tenter par l'impérieuse vocation qui le tourmentait; et, une fois majeur, après avoir hanté les tréteaux du Pont-Neuf, les Italiens et Scaramouche, il ne tarda pas à entrer dans une troupe de fils de famille qui, sous le titre de *l'Illustre théâtre*, donnaient des représentations à la porte de Nesle et rue de Bussy, au faubourg Saint-Germain. Les deux frères B'jart, leur sœur Madeleine, et Duparc, faisaient partie de cette bande ambulante qui rappelait les *Enfants sans souci*. Bientôt il en devint le chef, à ses risques et périls: car il prit vis-à-vis des siens la grosse part de responsabilité, souscrivit pour toutes

¹ Rue Mauconseil, près de la rue Saint-Honoré et des halles.

les obligations, et s'engagea si bien que, les recettes étant insuffisantes, il se vit un jour appréhendé au corps, et mis au Châtelet pour une somme de cent quarante-deux livres. Mais un brave homme, Léonard Aubry, paveur des bâtimens du roi, se porta caution, et hâta sa délivrance, (août 1645). Ce fut au sortir de prison que Poquelin résolut de s'appeler *Molière*, pour soustraire le nom de sa famille au décri qui s'attachait alors à une profession mal vue.

Cependant éclataient les troubles politiques de la Régence, espèce de tragi-comédie, compliquée d'astuce italienne, de rancune espagnole, de légèreté française, et dénouée par une composition amiable entre des intérêts qui s'étaient armés les uns contre les autres, sans trop savoir de quoi ils avaient à se plaindre, ni ce qu'ils pouvaient espérer. Cette crise faisant une concurrence fâcheuse aux divertissemens de la scène, Molière partit pour la province, où, pendant douze années, à la tête de sa caravane, tout ensemble directeur, acteur et auteur¹, il accomplit un noviciat singulièrement propre à former un poète comique. Ce rude apprentissage ouvrit un vaste champ à sa curiosité; car la province était alors aussi variée de mœurs que de costumes. D'une ville à l'autre, mille contrastes attiraient l'œil, et les originaux s'y découvraient d'autant plus sûrement que l'ébullition contagieuse de la Fronde avait gagné la France entière. Tous les masques se détachaient, tous les caractères entraient en jeu, toutes les conditions étalaient leurs travers, leurs ridicules ou leurs vices. Nul aveu ne devait être perdu pour celui qu'un de ses amis surnomma *le Contemplateur*, et qu'un de ses ennemis nous peint sous les traits que voici : « *Elomire* n'a pas dit une seule parole; je l'ai trouvé dans la posture d'un homme qui rêve. Il avait les *yeux collés* sur trois ou quatre personnes de qualité qui marchandent des dentelles. Il paroissoit si attentif à leurs discours qu'il sembloit *regarder jusqu'à*

1. On ne peut dire que les succès à l'étranger, les impronptions, tels que le *Molière comique*, et le *Discours de l'Espérance*, préludes au *Discours de la mort*, et de *Henri de France*, les *Docteurs*, *l'Amant*, le *Maître à côté*, le *Docteur amoureux*. À ces succès, il est joint une *Tragédie*, du genre sérieux, qui est le *Don*.

*fond de leurs âmes pour y voir ce qu'elles ne disoient pas*¹.» N'a-t-on pas raconté que plus d'une fois il s'assit, des heures durant, à bord du coche d'Auxerre, observant ce qui se passait autour de lui avec une intensité si sérieuse qu'elle ressemblait à la rêverie de La Fontaine?

Nous ne suivrons point Molière dans toutes les stations de la vie nomade qui nous le montre allant à l'aventure, hospitalier, libéral, bon camarade, essayant toutes les passions, parcourant tous les étages, menant, aussi lui, sa Fronde joyeuse qui faisait épanouir une innocente gaieté de Bordeaux à Béziers, de Nantes à Lyon, de Rouen à Montpellier. Signalons seulement deux comédies, en cinq actes et en vers; qui, malgré leur inexpérience, annonçaient déjà son génie. Ce furent l'*Étourdi* et le *Dépit amoureux*, applaudis l'un en 1653², l'autre en 1656, pendant la tenue des états du Languedoc, présidés par le prince de Conti, condisciple et protecteur du poète, qui faillit devenir son secrétaire après le perte de Sarrasin³.

Retour à Paris (1658). Les Précieuses ridicules (1659). — Il revint à Paris, au lendemain de la paix des Pyrénées, lorsque Louis XIV se sentait roi, par la mort de Mazarin. C'était arriver à propos, au moment où la cour et la ville attendaient leur peintre. Car les rangs et les conditions allaient se fixer enfin, et chacun commençait à prendre son pli. Recommandé par le duc d'Orléans, et présenté au roi qui lui permit de jouer alternativement, avec les comédiens italiens, sur le théâtre du Petit-Bourbon⁴, Molière

1. On conserve à Pézenas un fauteuil dans lequel il venait s'installer, tous les samedis, chez un barbier fort achalandé, pour y étudier les discours et propos d'un chacun — La citation où figure *Élomire* (anagramme de *Molière*) est tirée d'une comédie intitulée *Zélinde* par un nommé de Villiers. Cette disposition à regarder en silence s'accrut avec l'âge et les chagrins de la vie. Ajoutez à ce trait l'expérience personnelle des passions.

2. A Lyon.

3. Mais Molière refusa, par amour de son art.

4. Sous le titre de troupe de Monsieur. Lorsqu'on commença de bâtir, en 1660, la colonnade du Louvre sur l'emplacement du petit Bourbon, la troupe de Monsieur passa au Palais-Royal; elle devint troupe du roi en 1665; plus tard, à la mort de Molière, réunie à la troupe du Marais d'abord, et sept ans après (1680), à celle de l'hôtel de Bourgogne, elle forma le *Théâtre Français*.

put donner, le 24 octobre 1658, au vieux Louvre, dans la salle des Gardes, le *Nicomède* de Corneille, avec accompagnement du *Docteur amoureux*. Ce fut le modeste prélude de l'époque héroïque où son génie, dégagé de la farce, entraît en pleine possession de lui-même¹.

Dès l'année suivante, le 18 novembre 1659, il inaugura sa glorieuse carrière par *les Précieuses ridicules*, qui attaquaient au vif les mœurs contemporaines. On eût dit un de ces coups de tonnerre qui chassent tous les brouillards. Avant de se déployer à l'aise sur la scène, il lui fallait éclaircir l'horizon littéraire, et en finir avec le petit goût des dégoûtés, avec les mesquins scrupules mis à la mode par *Clélie*, dont les interminables volumes avaient encore un succès fou. Coupant court à cette épidémie du bel esprit, il voulut donc conquérir son droit de franc-parler; et le vrai public l'encouragea de ses applaudissements, comme fit ce vieillard du parterre², qui, dans un transport d'admiration, s'écria, dit-on : « Courage, courage, Molière! voilà la bonne comédie! » Sa conscience le lui disait aussi, s'il faut en croire ce mot de noble fierté : « Je n'ai plus que faire d'étudier Plaute et Térence, et d'éplucher les fragments de Ménandre; je n'ai qu'à regarder le monde. »

C'est ce qu'il entreprit sans désespérer. Car, après le sel un peu gros, mais bien gaulois, de *Sganarelle* (1660)³, et le drame un peu pâle de *Don Garcie de Navarre* (1661), il se produisit avec autant de vérité que de gaieté dans *l'École des maris* (1661)⁴, *l'École des femmes* (1662), *la Critique de l'École des femmes*⁵, *le Festin de Pierre ou don Juan* (1665),

1. Treize ans de vie nomade, quinze ans de séjour à Paris, voilà toute la vie de Molière.

2. Ce vieillard avait dû, dix-sept ans auparavant, applaudir *le Menteur*. Molière jouait Mascarille. • J'étois, dit Menage, à la première représentation. Au sortir de la comédie, prenant M. Chapelain par la main : Monsieur, lui dis-je, nous approuvions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement et avec tant de bon sens. Mais, pour me servir de ce que saint Remy dit à Clovis, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé. »

3. Il y atteste la puissante facture de son vers.

4. Cette pièce fut accompagnée des *Fâcheux*, représentés dans cette fête de Vaux, où Fouquet faillit être arrêté.

5. *L'École des femmes* suivit de près le mariage de Molière, qui épousa, le

le Misanthrope (4 juin 1666), *le Médecin malgré lui*, *le Tartuffe* (5 août 1667)¹, *Amphitryon* (16 janvier 1638), *l'Avare* (9 septembre 1668), *le Bourgeois gentilhomme* (1670) et *les Femmes savantes* (1672)².

Vue d'ensemble sur son théâtre. — Chacune de ces pièces a son histoire; mais un résumé pourrait-il effleurer l'analyse, même sommaire, de ce répertoire illustre, en dehors duquel nous laissons pourtant bien des exploits qui suffiraient à une autre renommée³? Disons seulement que, pendant les quinze années qui précédèrent sa mort, la verve de Molière ne cessa pas de déborder à flots pressés pour suffire avec une libéralité vraiment merveilleuse aux exigences les plus diverses, aux ordres du roi comme aux plaisirs du public, aux intérêts de sa troupe comme à ceux de sa gloire. Attaqué par mainte cabale, assailli par l'envie, très recherché des grands, devenu pour Louis XIV la ressource habituelle de ses fêtes, sollicité par mille obligations, troublé par ses soucis domestiques, Molière, valet de chambre de Sa Majesté, directeur de théâtre et comédien infatigable, n'en fut pas moins, partout et toujours, prêt à répondre à tous les appels, sans renoncer jamais à ses heures d'initiative personnelle et d'inspiration indépendante. Entre la dette payée en toute hâte aux divertissements de Versailles ou de Chambord, et ses cordiales avances à la jovialité bourgeoise il trouvait du loisir pour des

20 février 1662, Armande Béjart, âgée de dix-sept ans. Il en avait quarante. *La Critique* est une comédie d'un genre tout neuf. Le poète y répond aux injustes attaques de ses detracteurs, et y donne, avec d'excellents préceptes de goût, un modèle de polémique littéraire.

1. Des 1664, à l'époque où Racine, âgé de vingt-cinq ans, débutait par *les Frères ennemis*, *le Tartuffe* était à peu près terminé. Le 5 août, trois actes parurent devant le roi, aux fêtes de Versailles, et le prince de Condé fit jouer toute la pièce au Raincy. Mais elle ne put être publique que le 5 août 1667. La clameur fut si grande qu'elle dut disparaître par ordre du parlement. L'interdit ne fut levé que le 5 février 1669, à la faveur de la trêve imposée aux partis religieux par un bref du pape Clément IX.

2. Dans *les Femmes savantes*, Cotin et Ménage seraient déguisés sous les noms de Trissotin et Vadius.

3. *La Princesse d'Elide*, *le Mariage forcé*, *l'Amour médecin*, *le Ballet des muses*, *Mélicerte*, *le Sicilien*, *Georges Dandin*, 1668, *M. de Pourceaugnac*, 1669. *les Amants magnifiques*, 1669, *Psyché*, *Scapin*, *la Comtesse d'Escarbagnas*, *le Malade imaginaire*.

œuvres destinées au lointain avenir¹. Des diversions multiples et impérieuses ne l'empêchaient pas tout aussitôt de songer aux juges les plus difficiles, à Boileau, à lui-même, au genre humain; et, dans cette prodigieuse fécondité, sa raison de plus en plus ferme, son observation de plus en plus profonde ne connurent ni les incertitudes d'un début, ni les fatigues d'un déclin. Car ses premiers croquis sont aussi étonnants que ses tableaux les plus achevés. Original jusque dans ses imitations, il a l'air, quand il emprunte, de reprendre son bien, et il fait oublier les sources auxquelles il puise. La farce même, il l'élève jusqu'à lui : ses bouffonneries ne sont-elles pas traversées par des éclairs d'intuition qui les rapprochent de la haute comédie dont il est le père? Mais si *Pourceaugnac*, *le Bourgeois gentilhomme* et *le Malade imaginaire*, avec leurs purs ébats et leur délirante ébriété, nous rappellent le rire inextinguible des dieux homériques, le lyrisme exhilarant d'Aristophane ou de Rabelais, et les étincelantes fantaisies de Shakspeare, il demeure avant tout peintre de la nature humaine dans le sens le plus large et le plus libre.

En effet, bien que sa figure apparaisse et ressorte, plus que toute autre, dans le cadre particulier du siècle qui offrit des modèles à ses pinceaux, son œuvre s'étend et se prolonge fort au delà.

Tandis qu'il met en scène toutes les classes, toutes les conditions de la société, la cour, la ville, la province, bourgeois, nobles, paysans, marchands, médecins, hommes de loi, valets et maîtres, le moraliste représente au vif tous

1. Pour Louis XIV, son bienfaiteur, il est toujours à son poste. *L'Amour mélicerte* est fait, appris, et représente en cinq jours. *La Princesse d'Élide* n'a que le premier acte en vers; le reste suit en prose; et, comme le dit spirituellement un contemporain, *la comédie n'a eu le temps cette fois que de chauffer un seul brodequin*. Si *Mélicerte* n'est pas fini, quinze jours suffisent aux *Fâcheux*. Que dire du *Mariage forcé*, du *Sicilien*, de *Georges Dandin*, de *Pourceaugnac*, et de tous ces impromptus, faits de verve, avec intermèdes et ballets, au pas de course? Les intérêts de sa troupe furent tout aussi pressants. N'a-t-il pas dépeché *Don Juan*, parce que les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, et ceux de Mademoiselle, avaient déjà le leur, et que la statue qui marche ne cessait de faire merveille? Au lendemain du *Misanthrope* paraissait *le Médecin malgré lui*; et le surlendemain, il organisait pour Saint-Germain *Mouert* et *la Pastorale comique*.

les caractères, tous les ridicules, tous les vices, pédants, fâcheux, fanfarons, fripons, dupeurs et dupés, bel esprit, faux savoir, avarice, prodigalité, coquetterie, égoïsme, entêtement, malveillance, vanité, sottise, jalousie, libertinage, irréligion, hypocrisie, en un mot son temps, et avec lui l'humanité tout entière.

Si la fécondité de l'invention est un des signes du génie dramatique, nul n'a donc possédé plus souverainement cette magie créatrice qui sait communiquer la vie à tout un monde de personnages dont la physionomie est si distincte qu'une fois connus, ils s'imposent définitivement à la mémoire. Les siens sont tout ensemble et des individus qui ont leur date dans l'histoire des mœurs, et des types qui ne périront jamais. C'est que Molière fut éminemment doué de cette vertu singulière que l'on pourrait appeler le *don des métamorphoses*. Il eut le privilège de s'oublier lui-même, pour devenir tour à tour chacun des acteurs qu'il fait parler, agir et sentir de mille façons pathétiques ou divertissantes. Dans cette foule bruyante qu'il évoque autour de nous, il se perd, il disparaît; ou du moins, s'il se montre furtivement sous le masque, nous ne voyons dans l'Ariste qui censure les folies humaines que le philosophe qui, tout en raillant nos misères, ne cesse pas, malgré sa misanthropie mélancolique, d'aimer et de plaindre ses semblables. Oui, il est encore là, dans l'ombre, nous découvrant la cordialité d'une âme généreuse, éclairée, tolérante, sincère, naturelle avant tout, et digne de n'avoir jamais eu d'autres ennemis que les envieux, et les vicieux. Car son cœur valut son imagination; et, si le comique est la forme de son génie, le bon sens, la raison la plus pure en est le fond et la substance.

Cette bonne foi, ce désintéressement qui nous dérobent l'auteur sous la vérité des caractères, voilà le principal secret de sa poétique, comme il le déclare par la bouche de Dorante¹ :

« Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants, et nous étourdissez tous les jours !

1. Critique de l'École des femmes, scène VI.

Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde ; et cependant, ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes ; et le vrai bon sens qui a fait autrefois ces observations, les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote. *Laissons-nous plutôt aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir*¹. »

Plaire aux honnêtes gens², tel est donc aux yeux de Molière l'unique, l'infailible règle. Or il y réussit par cette incomparable naïveté qui n'est que la nature prise sur le fait, comme le laisse entendre ce mot de Joubert : « Molière est comique de sang froid, à son insu : il provoque le rire, et ne rit pas. »

Son style. Les fresques de Mignard et de Molière. — Aussi quelle spontanéité, quelle véhémence dans ce style qui est tout action, mouvement et chaleur ! On pourrait lui appliquer l'éloge qu'il fit de Mignard, dans une épître où il célèbre ainsi les vertus de la *fresque*, cette peinture dont la grâce

Se conserve un éclat d'éternelle durée,
 Mais dont la promptitude, et les brusques fiertés
 Veulent un grand génie à toucher ses beautés.
 De l'autre³ qu'on connoît la traitable méthode
 Aux foiblesses d'un peintre aisément s'accommode :

1. En 1661, quelques mois après la publication des *Examens* de Corneille, et des trois discours, Molière disait, dans la préface des *Fâcheux* : « Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit être mieux, et si tous ceux que j'ai divertis ont ri selon les règles. Je m'en remets à la décision de la multitude, et je tiens aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve que d'en défendre un qu'il condamne. » — Dans *l'Impromptu*, il plaide aussi *pro domo sua*.

C'était le temps où la comédie ne paraissait à l'hôtel de Rambouillet qu'un genre inférieur. On en vouloit à Molière de faire tant de bruit avec des « bagatelles ». On en gemissoit comme d'un scandale. Il vouloit, lui, assurer son rang à la comédie près de la tragédie.

2. Ce mot, il ne l'entend plus dans le sens restreint d'autrefois. L'élargit, et n'admet pas que le bon goût ne puisse siéger au parterre.

3. La peinture à l'huile.

La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la pesanteur....

.....
Mais la fresque est pressante, et veut sans complaisance
Qu'un peintre s'accommode à son impatience,
La traite à sa manière, et d'un travail soudain
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La sévère rigueur de ce moment qui passe
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grâce :
Avec elle, il n'est point de retour à tenter,
Et tout, au premier coup, se doit exécuter.
Elle veut un esprit où se rencontre unie
La pleine connoissance avec le grand génie,
Secouru d'une main propre à le seconder,
Et maîtresse de l'art jusqu'à le gourmander ;
Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide,
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide
Répande dans les fonds, à grands traits non tâtés,
De ses expressions les touchantes beautés¹.

Telle est son exécution grandiose, et ardente, aussi prompte que sûre², étrangère aux timides retouches, enlevant l'œuvre de premier jet, d'inspiration, par cet irrésistible élan qui sait profiter de l'heure décisive où la rapidité du coup d'œil fait gagner la victoire. De là cette franchise, parfois même cette crudité d'une langue hardie, passionnée, pittoresque, primesautière, indépendante, toute populaire, et dont le relief, la couleur, et l'opulence nous font penser à Villon, à Rabelais, à d'Aubigné, à Régnier, j'allais dire à Bossuet (car Molière a la même ampleur), à Saint-Simon (car il est son égal par l'imagination, et le surpasse par la science du choix ou de la mesure). Ne soyons donc pas surpris que la fine et mystique délicatesse de Fénelon n'ait pas goûté comme il convenait ces prodigalités d'une verve aussi éloignée de Virgile et de Térence, que la manière de Rubens ressemble peu à celle de Raphaël³. Mais si quelques

1. Tiré du poème intitulé *La gloire du Val-de-Grâce*, 1669.

2. Il le fallait bien pour répondre si ponctuellement au caprice du maître, et aux vœux du public.

3. La Bruyère lui-même qui lui reproche « le jargon, et le barbarisme », seize ans après sa mort, en 1689, n'a pas eu le sens équitable. C'est qu'au dix-septième siècle le goût de la pureté avait conduit au purisme. Voyez Balzac sollicitant Vaugelas en faveur du mot *félicité*. Ne voulait-on pas rejeter

habiles lui ont marchandé l'admiration, le cœur de la France lui fut conquis dès le premier jour, et, quoi qu'en dise Boileau, elle reconnaît encore son Shakspeare jusque « dans le sac ridicule où Scapin s'enveloppe. »

L'homme. Sa mort. — Parvenu au comble de son art et de sa gloire, recherché par les plus grands seigneurs, mandé fréquemment par la Rochefoucauld, le cardinal de Retz, et M. le Prince auxquels il donna la primeur des *Femmes savantes* et du *Bourgeois gentilhomme*, aimé du Roi qui le fit asseoir à sa table, et daignait être le parrain de son premier enfant¹, Molière, dans tout l'éclat de sa faveur, aurait pu siéger à l'Académie française qui lui fit offrir un fauteuil par l'entremise de Boileau. Mais il lui fallait, pour l'obtenir, renoncer à sa profession de comédien. Or son point d'honneur consistait non-seulement à ne pas désertir cette scène à laquelle il devait sa renommée, et dont il ne voulait pas rougir, mais à soutenir la fortune de sa troupe, c'est à-dire de cent personnes que sa retraite eût jetées dans la misère. De fâcheux symptômes alarmaient pourtant ses amis, et leurs instances le pressaient de renoncer à un état dont les fatigues minaient ses forces. Mais il s'obstinait à s'y refuser par dévouement. Les suites en furent funestes. Il venait de composer le *Malade imaginaire*² où il jouait le rôle d'Argan, lorsqu'à la quatrième représentation, le vendredi 17 février 1673, il se sentit plus incommodé que de coutume. On lui conseilla le repos, mais en vain. « Comment voulez-vous que je fasse ? répondit-il. Il y a là cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur travail pour vivre. Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant absolument. » Il fit donc un effort sur lui-même, et, au moment où il prononçait le mot *Jura*, il se sentit attaqué d'une convulsion qu'il essaya de dissimuler sous un

poitrine, parce qu'on disait *poitrine de veau* (I, 216, Vaugelas)? L'expression à présent ne l'ait être prosaïque, parce qu'un comédien, ayant rencontré dans un livre, ferma l'ouvrage (II, p. 414). Il y eut là de l'exces, du préjugé.

1. Riche de trente mille livres de rentes, il mourut très libéral, dans sa maison de la rue de la Harpe, à la hauteur et en face de la rue Transversière, vers le n° 34 d'aujourd'hui.

2. 10 février 1673.

rire forcé¹. Transporté chez lui, rue Richelieu, il se mit au lit, et, tout en causant, fut pris d'un tel accès de toux, qu'un vaisseau se rompit dans sa poitrine. Etouffé par des flots de sang, il ne tarda pas à expirer, à l'âge de cinquante et un ans, trois mois et deux jours, à dix heures du soir, dans les bras de deux sœurs de charité qu'il avait recueillies chez lui, et qui passèrent la nuit en prières, près de leur bienfaiteur. On sait que la sépulture religieuse faillit être refusée à sa dépouille. Mais, grâce au bon curé d'Auteuil qui accompagna la veuve de Molière à Versailles, lorsqu'elle alla se jeter aux pieds du roi, pour solliciter son intervention, il fut décidé qu'on accorderait « un peu de terre » aux restes du comédien, pourvu que le corps allât directement au cimetière Saint Joseph, rue Montmartre, sans passer par l'église. La cérémonie s'accomplit le 21 février au soir. Deux ecclésiastiques accompagnaient la bière, et deux cents personnes environ suivaient, tenant chacune un flambeau. On ne fit entendre aucun chant funèbre. Dans la journée, des fanatiques s'étant rassemblés autour de la maison mortuaire, il fallut dissiper cette tourbe en lui jetant de l'argent². Mais la postérité a bien vengé Molière de ces indignes outrages.

LE MISANTHROPE.

(1666).

I. — FAITS HISTORIQUES.

De la Misanthropie. Les devanciers d'Alceste. Le Timon de Lucien. — « La misanthropie, dit Platon, vient

1. Il faut lire le récit de Grimarest, qui dut tenir ces détails de Baron, présent à la scène. Nous analysons cette pièce.

2. A son convoi, une femme du peuple a qui l'on demandait quel était ce mort qu'on enterrait : « Eh ! répond-elle, c'est ce *Molière*. » Une autre fem-

de ce qu'un homme, ayant ajouté foi, sans examen, à un autre homme qu'il croyait vrai, solide et fidèle, le trouve faux, perfide et trompeur. Après plusieurs épreuves semblables, il hait également tous les hommes, et finit par se persuader qu'il n'y a rien d'honnête en aucun d'eux. » Ce type qui devait illustrer notre scène ne fut point étranger à la littérature antique. Sous le nom de Timon, Athènes connut un dissipateur fameux, qui, ruiné par ses profusions, se vengea de l'ingratitude dont il était victime par le plaisir de maudire le genre humain. Retiré dans les bois comme une bête fauve, il n'y formait que des vœux homicides, et sa haine ne fit exception que pour Alcibiade, dans l'ambition duquel il voyait la perte de son pays.

Ce héros figure en un dialogue où Lucien le représente d'abord accusant Jupiter de s'endormir, au lieu de lancer sa foudre contre les insolents et les impies. Racontant au Dieu ses mésaventures, il se plaint d'être abandonné par ceux que ses libéralités avaient tirés jadis de la misère, et qui maintenant passent devant lui, « comme s'ils voyaient la colonne renversée d'un tombeau, sans même lire l'inscription. » Aussi en est-il réduit à se confiner dans un désert où « il philosophe avec son hoyau », pour gagner quatre oboles par jour. — Emu de ces récriminations, le maître de l'Olympe demande alors à Mercure des renseignements sur ce personnage qui se démène au pied de l'Hymette. — Ses infortunes ! dit le messager divin, il ne doit s'en prendre qu'à lui. Pourquoi a-t-il si mal choisi ses amis ? Pourquoi rendre service « à des corbeaux et à des vautours qui le rongeaient jusqu'au foie ? » Tous ces parasites n'étaient attirés chez lui « que par l'odeur des festins. » — Malgré ce rapport défavorable, Jupiter, par caprice, ordonne à Plutus de rendre à Timon son opulence perdue. Plutus se fait d'abord prier ; car il se défie d'un prodigue ; pourtant il finit par obéir, et va trouver Timon, qu'entourent la sagesse, le courage, et toutes les vertus compagnes

me qui était à sa fenêtre et entendit ce propos, s'écria • Comment, malheureuse ! Il est bien Monsieur pour toi. »

de l'indigence. A peine celles-ci ont-elles aperçu le Dieu qu'elles s'enfuient au plus vite. Timon lui-même commence par s'armer contre lui de son hoyau ; car à ses dons funestes qui le livrèrent à la flatterie et à l'envie, il préfère la pauvreté qui lui parle le langage de la franchise, et lui enseigne de mâles travaux. Cependant Mercure le décide à suivre le conseil de Plutus ; et, creusant la terre d'un coup de bêche, Timon en retire un trésor.

Aussitôt le voilà qui veut acheter tout son désert, et y bâtir une tour où il s'enfermera, seul avec ses richesses, pour en faire son tombeau. Elle ne s'ouvrira jamais à l'amitié, à l'hospitalité, à la compassion. Il y vivra comme un loup, prêt à déchirer qui l'approche. « S'il voit un incendie, loin de l'éteindre, il y versera de l'huile ! Au lieu de sauver qui se noie, il le plongera au plus profond. » Mais il veut pourtant faire savoir à tous son changement de fortune, « pour que ses flatteurs se pendent de dépit. »

Cette fantaisie se termine par le défilé des mendiants qu'attire le bruit de l'or. Citons, entre autres, Gnathon, le parasite, celui-là même qui naguère présentait une corde à Timon, lorsque, dans sa détresse, il lui demandait assistance. Puis vient Philiade, un coquin dont il avait doté la fille, pour le récompenser d'avoir loué sa voix dans un festin où il venait de chanter ; lui qui répondit par des coups de poing aux prières de son bienfaiteur, il vante maintenant la sagesse de Timon, et le compare à Nestor ! Déméas lui succède tenant à la main un décret qui propose d'élever une statue d'or à celui qu'il ne saluait plus après sa chute. Enfin, c'est Thrasyclès qui entame un long discours où il lui conseille, dans son intérêt, de jeter tout son argent à la mer, devant lui, à peu de distance du rivage. Mais abrégeons : cette foule devient si pressante, que Timon est obligé de faire place nette à coups de hoyau. Chassant donc ces importuns, il va se retirer sur un rocher, où il n'aura plus d'autre ami que lui-même.

Le Timon de Shakspeare. La maladie mentale. — Cet enragé plus odieux que plaisant, nous le retrouvons encore, idéalisé cette fois par le génie, dans l'œuvre puis-

sante, mais inégale ou dérégulée, que lui consacra Shakespeare, et que les romantiques de 1820 eurent le tort de préférer à celle de Molière. Chez cet ancêtre d'Alceste, l'originalité n'est en effet qu'une sorte de maladie mentale, dont les symptômes sont d'abord l'optimisme écervelé d'un dissipateur, ensuite le pessimisme d'un monomane. Ses effusions banales et ses largesses indiscrètes n'étaient que l'ostentation d'un Philinte qui n'aima vraiment personne, puisque son cœur, comme sa bourse et sa table, s'ouvrait sans choix au premier venu. S'il fit le bien, ce fut par intérêt, pour avoir, comme un souverain, son cortège d'adulateurs et de courtisans. Il entra plus d'orgueil que de sincérité dans l'attendrissement de son égoïsme épanoui qui ne visait qu'à la popularité; il n'a donc pas le droit de se plaindre d'avoir été dupe: car sa sottise a ménagé des excuses à l'ingratitude, et la question d'argent est seule en cause dans les malheurs mérités qu'il devrait se reprocher, au lieu de les imputer au genre humain.

Le Misanthrope inaugure la comédie de caractères (1666). — Tels furent les devanciers de Molière, qui ne leur doit rien, puisque son *Misanthrope* est un grand esprit et un grand cœur, dont on respecte jusqu'aux défauts, et dont les faiblesses ne déparent point un beau caractère. Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 4 juin 1666, cette pièce est dans notre littérature dramatique une date aussi glorieuse que celle du *Cid* et d'*Andromaque*. Car, après *le Menteur*, qui ne mettait en scène qu'un travers de l'esprit, et *les Précieuses ridicules*, où ne fut esquissée qu'une manie passagère, elle inaugura la comédie de mœurs et de caractères, c'est-à-dire la peinture définitive du cœur humain et de la société. « La première représentation, dit Voltaire, eut l'applaudissement qu'elle méritait; mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude, et plus propre encore à être lu que joué. Le théâtre fut bientôt désert¹; et, de-

1. Des le troisième jour, dit-il. On sait pourtant d'autre part que cette pièce fut représentée vingt et une fois de suite.

puis, lorsque le fameux acteur Baron, après trente ans d'absence, joua *le Misanthrope*, il n'attira pas grand concours, ce qui confirma l'opinion où l'on était que cette pièce serait plus admirée que suivie. » On a même affirmé que Molière eut besoin de composer en toute hâte *le Médecin malgré lui*, pour ranimer par cet éclat de rire un succès languissant. Il est vrai que d'autres témoignages contredisent ces assertions, dont l'origine vient peut-être de ce que le public, s'étant mépris d'abord sur le sonnet d'Oronte, avait salué de ses bravos cette pointe finale :

Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

On put voir dans cette erreur une protestation malveillante et un préjugé défavorable à Molière. Quoi qu'il en soit, il est du moins certain que plusieurs s'ingénierent à prêter au poète des allusions dont il faut dire un mot.

Molière a-t-il représenté des originaux contemporains ? — Ils prétendirent reconnaître dans Alceste le duc de Montausier, dans Philinte Chapelle¹, dans Célimène Armande Bejart², dans Oronte le duc de Saint-Aignan³, dans Acaste et Clitandre le comte de Guiche et Lauzun, dans Eliante et Arsinoé Mlles de Brie et Duparc⁴. Sans nier certaines analogies frappantes ou lointaines qui attestent, comme on doit s'y attendre, que Molière aimait à peindre d'après nature, nous estimons cependant qu'il ne convient pas de serrer de trop près ces ressemblances dont la précision ne s'accorderait point avec les procédés d'une conception puissante qui visait à réaliser des types plutôt que des portraits. Que Molière ait utilisé son expérience, on n'en saurait douter. Mais sa fantaisie usait librement

1. Épicurien aimable qui mourut en 1686, et dont Molière disait : « Vous prodiguez vos agréments à tout le monde ; vos amis ne vous ont plus d'obligation lorsque vous leur donnez ce que vous livrez au premier venu. »

2. La femme de Molière.

3. Le duc de Beauvilliers et de Saint-Aignan mêlait à ses talents militaires des prétentions littéraires.

4. Comédiennes de la troupe de Molière.

de ces emprunts faits à la réalité. Il ne s'asservissait donc point à un modèle; et, si ses créations ont par endroits l'air de rappeler tel ou tel, jamais elles ne furent des copies, dont la clef nous serait donnée par des noms propres¹. Si nous voulions chercher l'original d'Alceste, nous le demanderions plutôt aux confidences involontaires de Molière lui-même. Car, bien qu'il n'ait point, comme d'autres, subi la fatalité de ses souvenirs², n'oublions point que *le Misanthrope* est peut-être de toutes ses comédies celle où il a mis le plus du sien. En effet, elle est de cette époque où il disait à Rohaut : « Je suis le plus malheureux des hommes, et je n'ai que ce que je mérite. » On sait que, vers le temps où il raillait si gaiement Arnolphe dictant à Agnès les commandements du mariage, il venait, aux environs de la quarantaine, d'épouser, en 1652, la jeune Armande Béjart, âgée de dix-sept ans au plus. Or cette union trop inégale devait être une cruelle épreuve pour sa philosophie; car sa

1. Dans le grand Cyrus (t. VII, liv. 1^{er}, p. 307) nous lisons ce portrait de Mentaüsier : « Mentaüsier, quoique d'un naturel fort violent, est pourtant souverainement équitable; et je suis persuadé que rien ne peut lui faire faire une chose qu'il croit choquer la justice. Comme il est fort juste, il est encore déclaré de la flatterie... Il ne peut abaisser son âme à dire ce qu'il ne croit pas, à tant beaucoup mieux passer pour sévère aux yeux de ceux qui ne connaissent pas la véritable vertu que de s'exposer à passer pour flatteur. — S'il eût été amoureux de quelque dame qui eût eu quelque léger défaut, ou en sa beauté, ou en son esprit, ou en son honneur, toute la violence de la passion n'eût pu l'égarer à trahir ses sentiments. — S'il eût eu une maîtresse pâle, il n'eût jamais pu dire qu'elle ait été blanche; s'il en eût eu une mélancolique, il n'eût pu dire, pour adoucir la chose, qu'elle ait été sérieuse. — Aussi ceux qui cherchent le plus à reprendre en lui ne l'accusent que de *souhaiter son opinion avec trop de chaleur*, et d'être si difficile que les moindres imperfections le choquent. — Il faut souffrir sa critique, comme un effet de sa justice. Mais il faut dire aussi que Mentaüsier écrit bien en vers et en prose, et que personne ne parle plus fort et plus agréablement que lui, quand il est avec des gens qui lui plaisent, et ne l'obligent pas à garder le silence devant sa colère qu'il garde avec ceux qui ne lui plaisent pas. — On sait qu'en 1655, Mentaüsier fut nommé gouverneur du dauphin. Il épousa Julie de Rambouillet.

• Le rôle de Mentaüsier, à qui on disait que Molière l'avait joué, alla voir la pièce, et dit en sortant qu'il aurait bien voulu ressembler au misanthrope. • (Voltaire).

2. Molière n'est pas de ceux dont Goethe écrivait, qu'ils ne peuvent représenter qu'eux-mêmes, ce qui est un signe de talibaste. « Car les grandes époques sont celles où on se crée de soi-même une autre cause que soi. »

raison ne servit alors qu'à lui rendre plus poignante la conscience des faiblesses qu'elle ne pouvait ni vaincre, ni consoler. Lorsqu'il joua le personnage d'Alceste en face de Célimène, dont le rôle était tenu par sa femme qu'il ne voyait plus qu'au théâtre, il est donc vraisemblable que des sentiments personnels se soient mêlés à l'accent par lequel il dut interpréter au naturel une situation qui fut sa douloureuse histoire¹.

Ajoutons que cette pièce est mémorable aussi par les controverses qu'elle a suscitées. Fénelon lui reproche « de donner un tour gracieux au vice avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu². » Quant à Rousseau, dont la sauvagerie se crut vertueuse, sa *Lettre à d'Alembert*, sur les spectacles, renouvelle la même accusation avec une âpreté de logique sous laquelle on sent la véhémence d'un avocat qui plaide sa propre cause. L'étude qui va suivre prouvera que ces erreurs ou ces paradoxes ne sauraient résister à un examen vraiment impartial des intentions manifestées par la conduite et le jeu des caractères.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Analyse sommaire du Misanthrope. Les situations. L'action. Le dénouement. — « *Le Misanthrope* a dit M. Nisard, échappe à l'analyse... Nous sommes dans le salon d'une coquette très-recherchée, et qui se plaît si fort à l'être, qu'elle se soucie peu de qui elle l'est. Incapable d'aimer, elle n'a qu'une préférence de caprice entre des indifférents, et elle ne sait pas même respecter celui qu'elle préfère. Il vient chez elle des gens de cour, ou simplement de bonne compagnie, non épris, mais galants; ou, s'il sont amoureux, c'est par esprit de rivalité seulement. Un seul des amants de Célimène est épris; c'est Alceste, on

1. Ajoutons toutefois qu'il idéalisa le caractère d'Armande; car elle ressemblait plus à Dorimène et Angelique qu'à Célimène.

2. Chapitre sur la comédie (*Lettre à l'Académie*).

honnête homme fâcheux, qui n'a peut-être pas tort de mépriser les hommes, mais qui a grand tort de le dire tout haut¹.

« Dans ce salon, on cause plus qu'on n'agit. Que peuvent faire des oisifs autour d'une coquette? Chacun parle avec son tour d'esprit ou son travers. Les galants flattent la dame dans son penchant à la malice; elle reçoit les flatte-ries, et se moque des flatteurs.

« Une lettre, de tous les incidents connus le plus connu, apprend aux galants qu'ils sont joués, à Alceste qu'on ne l'aimait pas assez pour lui faire le sacrifice d'amants moqués. Le salon de Célimène est déserté : voilà le *dénouement*.

« Les *situations* n'y sont pas plus extraordinaires que la fable. Y a-t-il même des situations? Je ne vois que des caractères qui se développent. — Alceste a un procès; cela arrive à tout le monde; mais il l'aurait eu plus tard, et avec moins de chances de le perdre, s'il ne s'était pas entêté à vouloir que la justice soit l'équité. — Il a un duel, pour avoir voulu tirer d'un poète l'aveu que ses vers sont mauvais. La scène du sonnet, si fameuse, est doublement l'effet de son caractère, par la façon dont il y est jeté, et par la façon dont il en sort. On le sait honnête homme et véridique, et les poètes de tout temps sont friands de tels juges, parce que leur éloge a plus de prix, et qu'on les croit gagnés quand on les consulte. Oronte ambitionne l'estime d'Alceste : voilà le prix de sa réputation d'honnête homme. Alceste s'avise de dire ce qu'il pense du sonnet d'Oronte : voilà son *travers*². »

Si la comédie veut une fable, c'est donc en vain qu'on la cherche ici; on y trouvera des incidents de la vie commune, mais pas un de ces procédés qui sont ordinaires au genre; ni confidants, ni figures de fantaisie³, ni monolo-

1. Voilà le *travers*, dont le poète avait besoin pour tourner au comique l'austerité de son sujet.

2. Histoire de la littérature française, t. III.

3. « Si vous l'avez, et si vous n'avez pas un valet, sinon pour avancer une chaise, ou porter une lettre. »

gues, ni coups de théâtre, ni combinaisons d'intrigue; car on peut à peine appeler de ce nom le fil tenu qui relie entre elles ces scènes ingénieuses dont chacune semblerait une satire de Boileau, si une fine logique ne les faisait toutes concourir à l'expression de la pensée maîtresse qui les enchaîne, je veux dire à la peinture d'un caractère, celui d'Alceste, qui sert de centre à l'action.

Assez singulier pour surprendre, assez noble pour attacher, assez plaisant pour divertir, il est en effet le grand ressort d'où procède tout le mouvement. Autour de lui gravitent tous les autres personnages, qui ne sont là que pour faire valoir ses qualités comme ses défauts, Célième par sa coquetterie, Arsinoé par sa prudence, Philinte par le contraste de son humeur trop accommodante, Oronte par sa vanité de bel esprit, Acaste et Clitandre par la concurrence de leur amour, ou plutôt de leur fatuité galante; Éliante elle-même, par une estime qui ne demande qu'à se changer en un sentiment plus tendre. Si cet honnête homme, malgré sa vertu farouche, se trouve engagé parmi les ridicules d'un monde frivole qui exaspère ses colères, et provoque leurs explosions, la cause toute naturelle en est cette folle passion qui va le mettre en contradiction avec ses principes, et sera par conséquent le ressort indispensable d'un mécanisme où des éléments comiques doivent se combiner avec des accents dignes parfois de la tragédie.

Ce fut ainsi que Molière, dans cette pièce, « où l'on n'agit qu'en parlant¹ », réussit à charmer, par le plaisir sérieux d'une émotion réfléchie, les esprits capables d'apprécier les beautés du dialogue, la vérité des portraits, la profondeur de la morale et l'excellence du style. C'est qu'il visa surtout aux suffrages d'une élite; car des autres il disait : « Ces gens-là ne s'accoutument point d'une élévation continuelle des sentiments. » Aussi parut-il au vulgaire que l'ensemble manquait trop d'action et d'intérêt. C'était ne pas comprendre qu'un tel sujet ne comportait point un développement plus ammé. N'étant pas une passion, mais

¹ L'expression est de M. Nisard.

une manière de voir les choses et de juger les personnes, le pessimisme ne pouvait en effet se définir que par une suite de conversations psychologiques. Pour le représenter, il fallait donc faire passer devant Alceste les originaux qui le forcent à s'expliquer, par les impressions qu'il reçoit.

La moralité de cette comédie. Justice distributive.

— Quant à la leçon qui en ressort, il faut être aveugle pour ne point la saisir; car il est clair qu'Alceste et Philinte ne nous sont, ni l'un ni l'autre, proposés comme exemples; ils nous signalent plutôt les écueils que doit éviter celui qui veut être sociable sans rudesse orgueilleuse, et sans complaisance intéressée. Par le péril d'un double excès, ils nous apprennent à pratiquer cette tolérance qui, sans transiger avec le vice, supporte les travers dont nul n'est exempt, et en prend son parti, non pour les exploiter, mais par sentiment équitable de mutuelle indulgence, en dehors de laquelle le commerce des hommes deviendrait impossible. Au lieu d'élever de vains griefs contre le cœur ou la raison de Molière, admirons donc la perfection morale d'un art toujours soucieux, ici comme ailleurs, de traiter les personnages suivant leurs œuvres. C'est ce que M. Nisard remarque avec finesse : « Les galants, dit-il, emportent l'attache de ridicule que Célimène leur a mise au dos. Tous reçoivent de la main de la coquette un coup d'éventail sur la joue, qui ne les corrigera pas, mais qui les punit assez pour le plaisir du spectateur. — La prude Arsinoé, qui a voulu la brouiller avec ses amants pour pêcher un mari en eau trouble, reste sans mari et prude, avec le châtement de se l'entendre dire. — Quant à Alceste, est-il puni? Trop, selon quelques délicats qui en ont fait le reproche à Molière. Il l'est, à mon sens, à proportion de ce qu'il a péché. Contrarié dans toute la pièce, il est violemment secoué à la fin; c'est mérité. Pourquoi gâte-t-il sa probité en se prétendant le seul probe? Savons-nous bien d'ailleurs si l'opposition qu'il fait à tout n'est pas mêlée de quelque désir de dominer?... Mais il échappe à un mariage avec une coquette, et cela lui était bien dû. Il était trop homme de bien pour que Molière ne lui épargnât pas ce malheur. Seulement il

ne s'en applaudira que plus tard, quand il aura repris son sang-froid. Ainsi la morale des sages et la morale de la vie sont également satisfaites, quand on le voit puni d'un travers innocent par une contrariété passagère, et récompensé de sa vertu par l'avantage d'échapper à un malheur certain¹. » Célimène, elle aussi, paye sa dette. « Son premier châtiment est de n'oser renvoyer même les amants qu'elle méprise. Elle ne sait point se fixer : n'est-il pas naturel que tout le monde la quitte ? Elle est spirituelle ; elle pousse à la raillerie ; elle a souvent l'avantage dans le discours ; n'est-il pas juste qu'elle y ait quelquefois le dessous ? Elle triomphe d'Arsinoé, et c'est bien fait, parce qu'une prude est pire qu'une coquette ; mais une vérité assénée par Alceste va la punir à son tour de tous ses manèges². » Chacun reçoit donc une correction proportionnée à son travers. Philinte seul fait exception, sans doute parce qu'à tout prendre il est encore le plus sage ; car si son optimisme semble trop prompt à se résigner au mal pour n'avoir pas à le combattre, il n'en est pas moins, en mainte rencontre, un Ariste sensé dont la philosophie pacifique a été calomniée par Fabre d'Églantine³ lorsque, sous prétexte de donner *une suite au Misanthrope*, il métamorphose Philinte en un égoïste odieux, toujours prêt à excuser la fraude, dès qu'elle tourne seulement au dommage d'autrui. Altérer ainsi la conception de Molière, c'est la rendre méconnaissable, comme le prouvera l'esquisse où nous allons résumer les traits des physionomies qu'il nous offre.

Les caractères. — Alceste ; l'homme ; l'amant de Célimène, la crise ; la misanthropie généreuse. — Pour apprécier au vrai les intentions du poète, il convient d'abord

1. *Histoire de la littérature française*, p. 106, t. III.

2. *Histoire de la littérature française*, p. 106, t. III.

3. Fabre d'Églantine (1755-1794) donna en 1790 le *Philinte de Molière*, comédie où le rire n'est qu'un ricanement, laissant trop soupçonner dans l'âme du peintre l'orgueil d'un tribun qui ne pardonne pas aux nobles sa naissance obscure, aux riches son indigence, aux heureux les chutes dont il était meurtri. On y sent l'intention de nous persuader que la société pourrait bien être une caverne de brigands. — Le pendant de cette satire envenimée est l'*Optimiste* de Collin d'Harleville.

de distinguer dans le rôle d'Alceste deux éléments que plusieurs ont eu le tort de confondre : d'un côté le *caractère*, c'est-à-dire l'habitude morale qui vient de la nature, et de l'autre la *passion*, c'est-à-dire la crise passagère qui exaspère ces premiers instincts jusqu'à les rendre comiques. De cette double source procède une misanthropie dont l'origine est éminemment généreuse et désintéressée.

Il nous faut reconnaître en effet, avec Rousseau, qu'Alceste est « un véritable homme de bien ». Car un égoïsme sombre ne fut point chez lui le principe de cette humeur atrabilaire qui ne sera que l'accès d'une fièvre accidentelle. Ce serait plutôt par philanthropie qu'il a fini par devenir, ou se croire l'ennemi du genre humain¹; et s'il méprise ses semblables, c'est uniquement parce que, les jugeant d'après lui-même, il cherche en eux cette vertu trop haute dont il porte l'idéal en son cœur. Son malheur fut donc d'entrer dans la vie avec des illusions qu'allait décourager l'expérience. La fierté, la franchise, la délicatesse, la raideur d'une probité scrupuleuse, l'abondance expansive d'une âme sympathique, le culte de l'honneur, en un mot, les qualités les plus rares, voilà le fond de son caractère. Ajoutez-y autant de clairvoyance que de candeur presque naïve, et vous comprendrez comment, trop avisé pour être dupe des apparences, et trop sincère pour se réduire à un silence qu'il se reprocherait comme une défaillance, il n'a pu se résigner à subir sans révolte les conventions mensongères, les dehors trompeurs, les semblants d'amitié, les grimaces, les flatteries, les démonstrations hypocrites ou banales, sans compter l'intérêt, la trahison et la fourberie. Aussi ne doit-on pas voir en lui un original pour qui la manie de censurer tout ce qui l'entoure ne serait qu'une attitude adoptée par un secret désir de se distinguer du commun, et d'attirer les regards². Non, il est le premier à souffrir de son mal, et n'en fait point parade vaniteuse. Il serait tenté

1. Il dirait volontiers, lui aussi : « *O mes amis, il n'y a plus d'amis.* »

2. Le misanthrope que peint Le Frayere (ch. *De l'homme, Timon*) est un personnage froid et poli, « civil et courtois », qui ne s'échappe pas, ne s'ap-
proche pas avec les hommes, les traite honnêtement et sérieusement, éga-

plutôt de cacher sa blessure, s'il n'avait l'impatience de la justice et de la vérité. J'ajouterai même qu'avant d'aimer Célimène, il savait évidemment se contenir; car il est de ces honnêtes gens qui craignent les éclats, et la scène du sonnet témoigne qu'il n'affiche pas volontiers son opinion. Pour qu'elle s'échappe, il faut qu'on le pousse à bout. D'où vient donc que ses dépit, longtemps refoulés, rompent tout à coup leurs digues, et que cet observateur attristé d'une comédie en dehors de laquelle s'isolait sa réserve dédaigneuse, entre en scène comme une tempête, pour soulager ses contraintes et dire à chacun son fait, au risque de paraître un maladroit ou un fâcheux qui prête à rire?

Le travers d'Alceste. Passion malheureuse. Contradictions. — A cette question la réponse ne saurait être douteuse, et nous ne dirons point avec Philinte :

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre;

car il nous semble manifeste que sa « bizarrerie » et ses incartades soudaines s'expliquent par la passion malheureuse qui lui arrache ce cri de tendre courroux :

Ah! que, si de vos mains je rattrape mon cœur,
 Je bénirai le ciel de ce rare bonheur!
 Je ne le cèle pas; je fais tout mon possible
 A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
 Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
 Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

Oui, le coup de maître fut ici de donner à cet ami de la vertu le *travers* d'un amour mal placé qui va mettre le philosophe en contradiction avec ses principes, et, par un secret mécontentement de lui-même, provoquer les explo-

ploie tout ce qui peut éloigner leur familiarité. » Au fond, c'est un cœur sec, un vieux garçon.

L'*Alceste* de Vauvenargues (éd. Gilbert, p. 300, t. I) n'est qu'un *amant malheureux*.

Jean-Jacques Rousseau nous semble devenu misanthrope par rancune de déclassé, par timidité, par orgueil, et aussi par un parti pris littéraire, pour avoir l'occasion de placer des tirades vertueuses et sentimentales

sions de son humeur. Cette faiblesse, Schlegel l'a jugée peu vraisemblable, mais à tort, selon nous ; car outre que

La raison n'est pas ce qui règle l'amour,

les âmes ingénues sont souvent les plus vulnérables, comme le disaient les vieillards de Troie devant Hélène, cette Célimène des temps antiques. D'ailleurs, malgré le bon sens qui proteste et contredit en vain son aveuglement volontaire, n'a-t-il pas pour excuse la grâce « qui est la plus forte », comme il l'avoue avec la honte d'un vaincu qui trouve une sorte de lâche plaisir à sa défaite :

Non ; l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve ;
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais avec tout cela, quoique je puisse faire,
Je confesse mon foible : elle a l'art de me plaire ;
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer¹ ;
Sa grâce est la plus forte ; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

Cette excuse, à laquelle il voudrait croire, acceptons-la donc ; et, loin de railler, comme le fait Philinte, les démentis qu'Alceste s'inflige par « l'étrange choix où il s'engage », plaignons-le de tomber dans ce piège, d'où il ne pourra sauver son cœur que tout froissé, tout meurtri d'une incurable atteinte. Il faut être un critique allemand pour y trouver à redire ; mais nous n'avons pas le courage de blâmer celui que nous estimons, d'autant plus qu'il est le premier à s'accuser et à se condamner.

C'est aussi l'erreur de Rousseau. Il n'a pas vu que le principal moteur de cette comédie mélancolique était ce charmant et terrible amour qui ne sera point payé de retour, mais devra tirer de l'imagination plus que de son objet tous les prétextes qu'il se crée pour justifier une folie

1. Molière disait d'Armande Béjart à Chapelle : « Quand je la vois, une émotion m'ôte l'usage de la réflexion. »

dont la victime souffrira toujours, même quand elle se croira guérie. Ne pas tenir compte de cette infortune, ce serait fausser la misanthropie d'Alceste. Car il est certain que, s'il avait été plus heureux dans ses préférences, toutes ses amertumes se seraient adoucies. Supposez qu'au lieu de Célimène, Eliante eût fixé son choix, et vous avouerez que la clémence d'une affection digne de lui n'aurait pas manqué de pacifier ses orages¹. Comme Montausier, l'amant de Julie, il eût encore été l'ennemi déclaré des vices; mais nous ne le verrions plus fantasque, aigri, tourmenté par des nerfs agacés, faisant des algarades à propos de rien, cherchant une issue à ses vagues ressentiments, prenant en quelque sorte des pavés pour écraser des mouches, et se soulageant ainsi de tous les griefs qu'il tourne contre le genre humain, pour ne pas s'en prendre directement à lui-même, ou plutôt à celle qu'il aime et transfigure par son amour.

En résumé, Molière étudie les symptômes d'une maladie aiguë qui provient d'un excès de santé morale. Sans ce trouble momentané, la comédie n'existerait plus; car c'est le germe qui produit toutes les scènes où nos sourires se mêlent à la sympathie; par exemple, celles où Alceste, qui tient en main les preuves décisives d'une trahison flagrante, accourt pour confondre l'infidèle, et finit par demander le pardon qu'il devait refuser, tant il se plaît à l'erreur dont il désire ne point être désabusé.

Le paradoxe de Rousseau. Pourquoi rit-on d'Alceste?

— Est-il besoin maintenant de réfuter pied à pied le réquisitoire de Rousseau contre Molière? Nous ne le pensons pas. Car il est clair qu'ici le ridicule n'est jamais un scandale pour la conscience, puisqu'il n'entame pas l'estime due à la personne, et porte seulement sur un travers qui se concilie avec le respect du bien ou la haine du mal. Quand saint Paul disait : *Non plus sapere quàm oportet sa-*

1. Dans un conte de Marmontel, le *Misanthrope corrigé*, Alceste a été converti à l'amour des hommes par le tableau « du bonheur au village »; Ursule l'a consolé de Célimène. Il a dansé pour plaire à sa future : un peu plus, il prenait la houlette et le chalumeau.

*perce, sed sapere ad sobrietatem*¹, ne parlait-il pas comme Philinte donnant ce conseil à son ami :

La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété².

Or cette mesure, Alceste ne la connaît plus ; car l'imprudence de son cœur lui a fait perdre tout équilibre. Aussi prend-il sa bile pour de la sagesse. Au lieu de compatir aux misères qu'il déplore, et d'y remédier par la charité, il effarouche les coupables par les bourrasques d'une franchise indiscrète et brutale. On serait même tenté de croire qu'il hait plus le pécheur que les péchés ; et, sous l'entêtement de ses hyperboles, on soupçonne le fanatisme d'un orgueil tyrannique. Au moins se défie-t-on d'une justice qui ne proportionne point la censure à la faute, et discrédite ses arrêts par un ton d'infailibilité trop hautaine pour n'être pas choquante. Ne disons donc pas que le poète a le dessein pervers de tourner la vertu en dérision ; car Alceste n'offre prise au ridicule que dans les occasions où parle son humeur, et non sa raison.

Lorsqu'à propos d'une accolade donnée à un indifférent il lui arrive de s'écrier :

Et si pour mon malheur j'en avois fait autant,
Je m'irois de regret pendre tout à l'instant³.

on peut s'égayer aux dépens de cette boutade ; mais on applaudit bientôt à ces nobles accents qui vont suivre :

Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur en nos discours se montre....

Quand il lui échappe de dire :

.... Je voudrois, m'en coutât-il grand chose,
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause⁴ ?

1. *Épître : ad Romanos*, XII. • Ne soyons pas sages plus qu'il ne faut, mais avec sobriété. •

2. Rousseau n'a pas l'esprit assez libre pour juger l'âme désintéressée de Molière. Ses critiques recouvrent une apologie personnelle. Il est aussi le tort de ne pas comprendre l'importance de Céliacène et de son rôle. Dans ses utopies, la femme a toujours tenu peu de place.

3. Acte I, scène I.

4. Acte I, scène I.

on a pitié de ce pessimisme qui serait fâché de trouver les hommes équitables ; mais on ne tarde pas à lui faire fête, dès qu'il apostrophe ainsi les médisants :

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour ;
 Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
 Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
 Qu'on ne vous voie en hâte aller à sa rencontre,
 Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur,
 Appuyer les serments d'être son serviteur ¹.

De même, au moment où le tribunal des maréchaux veut arranger sa fâcheuse affaire avec Oronte, nous approuvons le bon sens de cette réponse :

Quel accommodement veut-on faire entre nous ?
 La voix de ces messieurs me condamnera-t-elle
 A trouver bons les vers qui font notre querelle ?²

Mais n'est-ce pas son malin démon qui lui souffle ce trait plaisant :

Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne
 De trouver bons les vers dont on se met en peine,
 Je soutiendrai toujours, morbleu ! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable, après les avoir faits !

Passez ainsi en revue toutes les situations qu'il traverse, et vous conclurez avec nous que Molière ne traite point avec irrévérence

ces haines vigoureuses
 Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Bien au contraire : n'a-t-il pas entouré son héros de toutes les sympathies, depuis les avances d'Oronte et d'Arsinoé, jusqu'au dévouement de Philinte, jusqu'au caprice de Célimène, qui se décide à lui dire qu'elle l'aime³, jusqu'aux attentions discrètes d'Éliante dont la réserve laisse deviner plus d'un aveu ? Par conséquent, l'honnête homme est ici hors de cause, et ne relève de la comédie que par ses dé-

1. Acte II, scène IV.

2. Acte II, scène VI.

3. Elle ne le dit qu'à lui. Quelle faveur !

fauts, par ses exigences insociables, par ses saulies vindicatives, par une présomption qui serait plus indulgente pour les faiblesses d'autrui si elle l'était moins pour les siennes¹. En résumé, il hait trop ses semblables, parce que, sans le vouloir, il s'aime trop lui-même.

La postérité d'Alceste. Elle a bien dégénéré. — Cet amour-propre qui s'ignore s'épanouira plus tard dans la postérité d'Alceste². Car il aura des fils, les Saint-Preux, les Werther, les René, les Obermann, c'est-à-dire des imaginations chimériques et acharnées à se tourmenter par des rêves aussi stériles qu'ambitieux. N'étant plus contenus par les mœurs et les traditions d'un siècle où les rangs demeureraient distincts, ces Alcestes de l'avenir exprimeront, à la veille et au lendemain d'une révolution sociale, l'attente oisive ou l'impatience déréglée des âmes désorientées, qui flotteront de l'utopie à la colère, et de l'incrédulité à l'enthousiasme. Formée à l'école de Voltaire et de Rousseau, ironique comme l'un, sentimentale comme l'autre, à la fois faible et violente, cette génération s'épuisera en élans contradictoires. Toutes les croyances et toutes les institutions du passé lui paraîtront hors de service. Elle voudra faire un nouveau monde à son usage, et sa poursuite toute spéculative d'un idéal inaccessible pourra se concilier avec l'infirmité pratique d'une rêverie impuissante. Sous prétexte d'héroïsme, elle méprisera toutes les vertus dont le devoir quotidien est indispensable aux plus grands comme aux plus humbles. Voilà, si je ne me trompe, les héritiers d'Alceste³; mais peut-être les aurait-il reniés. Car il ne fut aveugle que pour Célimène.

1. Ce qui le rend malheureux, ce n'est pas d'avoir été trop fidèle à ses principes de vertu rigide, mais plutôt d'avoir transigé avec sa propre morale, en faisant dépendre son bonheur de la fantaisie d'une femme légère.

2. sa devise pourrait être ce mot d'Alceste : *Je veux qu'on me distingue*. Le dix-huitième siècle ira en pèlerinage visiter Rousseau à Montmorency, comme les Athéniens se pressaient autour de la demeure isolée de Timon. Être en vue, c'est le bénéfice du rôle.

3. « Le Misanthrope, disait Diderot, est à refaire tous les cinquante ans. » Il y a du vrai dans ce mot. — Le Misanthrope du dix-septième siècle nous demande de nous corriger; les autres rendent la société responsable de nos fautes.

Célimène ; de la coquetterie. L'égoïsme de la vanité.

— Avant d'esquisser la physionomie de « la traîtresse » qu'il eut la maladresse d'aimer, nous devons dire un mot des manéges que Montesquieu représente au vif par ce léger croquis : « Une coquette est venue à Gnide ; elle marchait entourée de tous les jeunes Gnidiens ; elle souriait à l'un, parlait à l'oreille d'un autre, soutenait son bras sur un troisième, et criait à deux autres de la suivre. » Voilà bien ce qu'entendait aussi La Bruyère, lorsqu'il écrivit : « Une coquette veut qu'on la regarde ; elle ne se rend point sur la passion de plaire, et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté. » Dans sa personne, tout est donc mensonge et artifice : actes, paroles, gestes et mines ne sont qu'apparences décevantes. Car ces avances qui ne distinguent, mais ne découragent personne, sont autant de promesses aussi faciles à faire qu'à défaire, et ne visent qu'à retenir des hommages flatteurs autour d'une indifférente qui recherche uniquement son triomphe. En d'autres termes, la coquetterie, comme l'ambition, dessèche le cœur ; car elle n'est que l'égoïsme dans la vanité.

Ces séductions perfides qui peuvent captiver une âme loyale, Molière les connaissait pour en avoir souffert. Aussi s'est-il attaqué plus d'une fois à ce redoutable ennemi. Parmi les sœurs de Célimène, signalons Elmire, la femme d'Orgon, qui, elle aussi, mène grand train, a le goût de la toilette, se pare comme une princesse, et sollicite volontiers l'attention, mais en tout bien tout honneur ; car ce brillant n'est ici que la part de la jeunesse : au fond, elle reste honnête, naturelle et simple ; sa tête est calme, et sa raison droite ; elle ne trompera que l'hypocrite. — Chez Angélique, le goût du luxe, du plaisir et des douceurs tire plus à conséquence. Elle y met un air de bravade inquiétante ; irritée d'une mésalliance, elle engage hardiment contre les siens une lutte ouverte qui sera sa revanche. Par ses défis, elle entend prouver à ses parents qu'elle se croit victime, et à Dandin qu'il n'est qu'un pauvre homme. Or ces deux figures sont le premier et furtif crayon du type qui s'achève dans Célimène.

Mais comment saisir ici l'insaisissable, et fixer des nuances si changeantes qu'elles se dérobent sous l'œil de l'observateur? La mobilité du pur caprice n'est-elle pas l'expression dominante de celle que sa cousine Eliante jugeait ainsi :

Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même ;
 Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
 Et croit aimer aussi, parfois qu'il n'en est rien.

Bornons-nous donc à dire que cette jeune veuve, autour de laquelle papillonnent tant de soupirants attirés par un accueil plus complaisant que compromettant, se gardera bien d'aliéner une indépendance qui lui vaut les assiduités dont elle est si fière. Se faire une cour d'admirateurs, voilà toute son étude ; et il faut vraiment qu'Alceste ait un bandeau sur les yeux pour n'avoir pas compris dès le premier jour qu'il se fourvoyait dans ce salon hanté « de tout l'univers. »

L'esprit de Célimène. — Si Célimène n'est point d'humeur à s'ensevelir dans un désert, pour s'y vouer au bonheur d'un misanthrope, avouons qu'elle a des agréments capables de l'ensorceler. Je ne parle pas de sa beauté ; car on y songe à peine, tant elle a d'esprit. Mais quel entrain éblouissant ! quelle franchise de verve dans ce bon sens aiguë qui s'anime au jeu par le désir de plaire ! On dirait un virtuose qu'électrissent les applaudissements. Aussi fait-on cercle autour de ses épigrammes qui s'en donnent à cœur joie. C'est à qui provoquera cette ironie légère ou cruelle qui tantôt s'éparpille en étincelles, tantôt jaillit comme une gerbe de fusées, et serait le chef-d'œuvre de la causerie si l'on ne sentait trop, sous les saillies de l'improvisatrice, le parti pris de déployer un talent qui veut à toute force enlever les bravos.

Pour être reine dans son art, il ne lui manque donc que le désintéressement ; elle nous ferait même croire à son cœur, tellement elle est comédienne habile ; mais si elle ne s'en soucie guère (car elle est avant tout jalouse de sa liberté), nous ne lui refuserions pas du moins le goût, le na-

turel, le sens du vrai, la pleine possession d'elle-même, j'allais dire une raison nette et alerte, qui se trahit jusque dans la verdeur de sa langue toute gauloise, dont les vivacités involontaires rappellent la plume de Mme de Sévigné¹.

La meilleure preuve de sa clairvoyance, c'est sa médianse même. Elle tombe toujours juste, et on ne peut lui reprocher que le souci trop constant d'un succès personnel. Ce don naturel et acquis d'observation pénétrante nous garantit que Célimène sait fort bien discerner les caractères ; aussi n'est-elle point dupe des sots et des fats dont elle accepte les compliments, non sans arrière-pensée de raillerie dédaigneuse. « Le grand flandrin de vicomte, l'homme aux sonnets », la perruque blonde de Clitandre, et ses airs « de doucereux » en seront donc pour leurs frais. Elle ne considère ses marquis ridicules que comme des meubles qui ornent son boudoir : si elle ne les rebute pas, c'est qu'ils sont à la mode, et grossissent son cortège. Mais le préféré, c'est encore « l'homme aux rubans verts². » Sa conquête, elle l'apprécie ce qu'elle vaut. Bien qu'il ne soit pas toujours divertissant, avec ses gronderies, ses gourmandes et ses tirades, elle est pourtant plus sensible qu'elle ne se l'avoue à des mérites supérieurs que tout le monde vante, et qu'elle ne voudrait pas voir désertier son escorte. Elle a besoin d'eux comme d'une décoration enviée par plus d'une rivale qui ne demande qu'à les accaparer. Comment d'ailleurs ne serait-elle point flattée par la nouveauté si rare d'une passion vraie ? C'est une découverte qui l'intéresse à la façon d'un curieux phénomène. Bien que parfois fâcheuses, les bizarreries de cet original n'en sont pas moins une surprise, une émotion. Elles lui ménagent le plaisir d'échapper à la fadeur de la routine galante, de sentir peut-être tressaillir enfin son cœur, ou, tout au moins de badiner avec cette ja-

1. Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable ;
Et l'on demande l'heure, et l'on baille vingt fois,
Qu'elle grouille aussi peu qu'une pièce de bois.

2. Alceste.

lousie ombrageuse, d'irriter ou d'apaiser à son gré ses orages, d'essayer ainsi son pouvoir, dans l'épreuve d'une lutte qui amuse sa dextérité, sans jamais cesser d'être une victoire pour son amour-propre. Ne pressent-elle pas que, près d'elle, Alceste n'aura point le courage de ses colères, qu'elle jouira de ses tourments, qu'elle fera chez lui d'un mot, d'un signe, la pluie et le beau temps¹? Tenir sous sa main le cœur de ce lion amoureux, en ralentir ou en précipiter les pulsations, n'est-ce point un divertissement raffiné dont il ne faut pas perdre l'occasion?

Le cœur de Célimène. L'avenir qui l'attend. — Elle risque donc l'expérience, mais en se promettant bien de ne pas éconduire ses courtisans, et faire ainsi le vide dans son salon : rôle périlleux, et auquel ne suffisent plus la jeunesse et la beauté ! Il y faut de la diplomatie. Or c'est ici que son génie se montre. « Voulez-vous, dit Rousseau, voir un personnage embarrassé, placez un homme entre deux femmes ; il sera gêné. Mais placez une femme entre deux hommes, et elle ne sera point embarrassée. » Voilà

1. OÙ courez-vous ? CÉLIMÈNE.
 ALCESTE.
 Je sors.
 CÉLIMÈNE.
 Demeurez.
 ALCESTE.
 Pourquoi faire ?
 CÉLIMÈNE.
 Demeurez.
 ALCESTE.
 Je ne puis.
 CÉLIMÈNE.
 Je le veux....
 ALCESTE.
 Point d'affaire.
 Ces conversations ne font que m'ennuyer,
 Et c'est trop que vouloir me les faire essayer.
 CÉLIMÈNE.
 Je le veux, je le veux.
 ALCESTE.
 Non, il m'est impossible.
 CÉLIMÈNE.
 Eh bien ! allez, sortez, il vous est tout possible

bien Célimène. Pour elle, la difficulté ne commence que dans le tête-à-tête. Mais dès que sa ruelle se peuple, quelle souveraine aisance ! Voyez comme son sourire va de l'un à l'autre : chacun peut le prendre pour soi. Nul ne se croira moins favorisé que ses concurrents. Alceste seul déconcerte cet équilibre par ses emportements ; mais les ripostes qu'il s'attire, il n'a pas le droit de s'en plaindre. Car la faute n'en est qu'à lui. N'a-t-il pas mis Célimène en cas de légitime défense ?

Elle n'est, du reste, pas moins savante, quand elle se trouve seule avec un de ses prétendants. Comme elle mesure alors ses paroles aux caractères ! quel à propos ! quelle adresse à profiter du moindre hasard pour se dérober, et rompre la partie ! On reconnaît ici les manœuvres de celle qui, dans sa lettre à Oronte, s'est arrangée de telle sorte qu'on peut la croire écrite à une femme ¹.

Cependant, malgré ses faux-fuyants, elle ne réussit pas à conjurer des scènes de plus en plus graves. Mais ce péril sera le sublime de sa politique. Se donner raison dans la forme, simuler une rupture, prendre l'offensive, accuser au lieu de se défendre, opposer aux brusqueries des mots évasifs, le persiflage, l'indignation feinte, et se donner des airs de victime, voilà son secret. Quant aux arguments précis, péremptoirs, elle n'en a pas besoin ; elle se contente de dire d'un certain ton à qui veut des preuves : *Il ne me plaît pas, moi !* C'est la seule apologie dont elle use, et elle manque rarement son effet. Jugez-en par la crise du quatrième acte ². Elle sent bien alors qu'elle est perdue si elle discute. Aussi avec quelle confiante témérité ne joue-t-elle pas le tout pour le tout ! Et, dès qu'elle a repris ses avantages, quelle attitude de dignité froissée, de pitié, de condescendance ! Puis, sous prétexte de consentir enfin à une explication, la voici qui récrimine au lieu de se justifier :

Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
Et vous ne valez pas que l'on vous considère.

1. Mais si c'est une femme à qui va ce billet.
En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable ?

(Acte IV, scène III.)

2. Acte IV, scène III.

Bref, les rôles finissent par être renversés : c'est elle qui daigne faire grâce, et encore ce pardon il faut l'implorer humblement; plus elle fut coupable, plus elle paraît clémente. Ici le souvenir de Tartuffe nous viendrait tout naturellement, si l'on ne craignait l'injure d'un si laid voisinage. Une des ressources de Célimène n'est-elle pas d'atténuer les accusations en les exagérant, d'aller au-devant du danger, et de se charger de tous les crimes?

..... Oui, vous pouvez tout dire ;
 Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
 Et de me reprocher tout ce que vous vous voudrez....
 Oui, toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
 Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr ¹.

Mais ne poussons pas trop un parallèle offensant. Elle est d'ailleurs assez punie par l'abandon qui la menace. Car les coquettes ont beau croire que « les années auront pour elles moins de douze mois ² », ce désert qui effraye Célimène se fera tôt ou tard autour d'elle, quand il ne lui restera plus que son esprit, mais désenchanté par les amertumes de l'isolement. Alors sa fin sera triste. Si nous voulons nous en assurer, regardons Arsinoé qui, dans sa jeunesse, dut être, elle aussi, une Célimène ³, mais d'ordre inférieur.

Arsinoé, ses sœurs. De la prudence ; ses variétés.

— Dans *la Critique de l'Ecole des femmes*, Molière disait de la marquise Araminte : « Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles ont perdu, et prétendent que *les grimaces d'une prudence scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté* ⁴. » C'est qu'en effet les prudes et les coquettes sont de même

1. Acte V, scène IV.

2. *La Bruyère*. Portrait de Lise.

3. M. Guizot (*Revue des Deux-Mondes*, février 1873) nous montre Mme Beccamier, charmante pour tous, et s'attachant tous les cœurs par une exquise *lenteur*, que la grâce embellit encore. Dans cette vieillisse idéale nous trouvons une Célimène qui a le cœur, la raison et les vertus d'Elmante.

Armande Beart prit sa retraite, ses invalides, en 1694 Elle se refugia dans une dévotion outrée.

4. P. 144, t. II, édition Aimé Martin

famille. Aussi, tout en se détestant, s'attirent-elles par une sorte d'affinité. Entre elles il n'y a guère que des différences d'âge. L'une est en activité d'emploi, l'autre en disponibilité; car la pruderie est bien moins pénitence que regret du passé : en ayant l'air de renoncer au monde, elle se venge de l'oubli qui l'irrite. Ce zèle sombre qui fait étalage de vertu recouvre donc une jalousie compliquée de méchanceté, comme il arrive dans le personnage d'Arsinoé, dont les simagrées seraient risibles si elles n'étaient odieuses. Nous pourrions la comparer à d'autres variétés du même genre, à la sublimité quintessenciée d'Armande, à la sécheresse acariâtre de Philaminte¹, aux lubies romanesques de Bélise, à l'affectation effarouchée de Climène², cette précieuse qui mêle à ses singeries les prétendues délicatesses d'une fausse pudeur. Mais, sans insister sur une figure accessoire³, disons seulement qu'après avoir, elle aussi, fait des dupes dans le monde des soupirants, elle cherche maintenant à tromper Dieu lui-même. Sa circonspection haineuse n'est-elle pas doublée d'hypocrisie? Non contente de mettre du blanc pour cacher ses rides, elle prend le masque de la dévotion pour paraître honnête, et braconner impunément sur les terres d'autrui : car elle n'a pas perdu tout espoir. Aussi serait-on tenté de la nommer lady Tartuffe⁴. Ces « sages dehors » que dément tout le reste, ces mines et ces cris « aux ombres d'indécence » que peut avoir le mot le plus innocent, « la hauteur d'estime » où elle est d'elle-même, les « yeux de pitié » qu'elle jette sur tous, ses aigres censures, son ostentation de ferveur théâtrale qui ne l'empêche point de « battre ses gens » et de ne pas les payer, sa noire rancune qui vient jouir d'une vengeance préparée de longue main et dans l'ombre⁵, tous ces symptômes ne prouvent-ils pas que Molière composa *le Misanthrope* au moment où *le Tartuffe* était interdit, et que, faute de mieux, il se dédom-

1. Femmes savantes.

2. Critique de l'École des femmes.

3. Dont les menées servent à l'action.

4. C'est le titre d'une comédie de Mme de Girardin.

5. C'est ainsi que Tartuffe accompagne l'exempt chez Orgon.

magea sur Arsinoé de la quarantaine imposée par des ennemis dont le duc de Grammont disait alors : « Toute la pruderie est déchaînée¹ ? »

Eliante. Sa raison, sa bonté. — Les travers d'une coquette et les ridicules d'une prude font ici d'autant plus valoir les mérites de la « sincère Eliante », dont la douceur, le naturel, la raison et la franchise discrète nous charment par un contraste qui rappelle Henriette, la fille de Chrysale. C'est la même solidité, la même bonne foi, la même aisance, mais plus posée, plus mûrie par l'expérience et la réflexion. En elle aussi nous aimons le tact, la réserve, le don instinctif de s'accommoder à tous et de ne se préférer à personne, l'art d'écouter et de se taire, l'aménité d'un esprit délicat et modeste qui se laisse voir sans se mettre en vue, et ne s'exerce jamais aux dépens du prochain. Loin d'encourager les médisances, elle corrige et atténue celles qu'approuve le cercle frivole où elle glisse à propos, tout en s'effaçant, le mot judicieux qui conseille les ménagements. Prompte à tempérer les excès d'humeur que blâme son silence ou que pacifie sa bienveillance, elle sait, à l'occasion, donner à l'entretien ce tour général qui prévient de périlleux écarts, ou garder la parole pour faire cesser une gêne pénible, et amortir des chocs trop brusques. Mais, sans détailler ces nuances, résumons-les en disant qu'Eliante est *bonne* : car toutes ses qualités, ce mot les contient. Bien qu'elle ait du penchant pour Alceste, ne s'oublie-t-elle pas au point de défendre auprès de lui Célimène par générosité toute désintéressée ? Aussi mériterait-elle sa récompense ; je ne serais pas même étonné que, plus tard, elle réussît à guérir son cher Misanthrope, sinon par l'amour, du moins par l'amitié².

Philinte; l'optimiste. L'ami. — Philinte, lui aussi,

1. Au dix-septième siècle, le mot de *prude* n'était pas toujours pris dans un mauvais sens. — Ajoutons que le rôle d'Arsinoé venant contrôler la conscience de Célimène n'eut rien d'in vraisemblable, dans un temps où l'on rencontrait beaucoup de directeurs laïques.

2. Chez Eliante, la marque du temps est le goût de la dissertation de métaphysique galante : témoin le passage sur les illusions de l'amour. Les princesses de noble langage aimaient alors à trouver de fines distinctions sur ces

est un modéré, mais par scepticisme plus que par charité. Cet optimiste à outrance s'empresse trop de « rendre offre pour offre, ou serments pour serments » ; et sous la tolérance de son « flegme philosophe » qui « ne s'échauffe de rien », mais prend tout doucement les hommes comme ils sont, se cache une insouciance plus misanthropique peut-être que le courroux d'Alceste. Sa morale, qui semble se réduire aux dehors civils de la bienséance et aux lois capricieuses de l'usage, n'est donc point un modèle proposé par Molière. L'intention de son rôle serait plutôt d'impatisier l'ami qu'il contredit, de le mettre hors des gonds, de le provoquer ainsi à forcer ses propres sentiments, et par là même à devenir comique. Nous nous garderons pourtant de donner raison aux diatribes de Fabre d'Eglantine qui diffame ce galant homme par ses déclamations¹. Car si Philinte a le tort de prodiguer ses complaisances, il garde le droit de se moquer des originaux auxquels il fait bon visage, sans en être jamais dupe. Dans la scène du sonnet, les éloges dont il gratifie Oronte ne sont pas seulement dictés par l'habitude où il est de ne jamais heurter les gens de front, mais aussi par une politesse bienveillante qui, prévoyant les rudesses d'Alceste, voudrait prévenir le péril d'une situation fautive. Ajoutons que, s'il ferme les yeux sur les défauts des indifférents, il ne se tait pas sur ceux d'Alceste auquel il est vraiment dévoué. Car il l'avertit des ridicules qu'il se donne, et des malheurs qu'il se prépare. Il cherche à le décider en faveur d'Éliante, et s'emploie pour arrêter les suites d'une querelle qu'il n'a pu

menus problèmes de psychologie, sur les sympathies soudaines, ou les mouvements secrets des cœurs. On en voit des traces non-seulement dans les mémoires intimes, mais jusque dans le théâtre de Corneille :

Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lyse, c'est un amour bientôt fait que le nôtre :
Sa main entre les cœurs, par un secret pouvoir,
Sème l'intelligence avant que de se voir....

(*Suite du Menteur, IV.*)

1. Il lança un pamphlet outrageant contre l'*Optimiste* de Collin d'Harleville. Il y a dans cette pièce un personnage, nommé Plainville, d'un caractère vraiment heureux, et dont l'humeur accommodante n'est qu'une des formes de la bonté.

désarmer. Tous ces services, il les rend sans faste à un ami maussade qu'il reprend sans aigreur, et dont il ménage les faiblesses sans les flatter jamais. Voilà donc ce qui le recommande à notre estime, et même à nos sympathies.

Les personnages secondaires : Oronte, Acaste, Clitandre. Les beaux-esprits et les marquis. Vérité des mœurs. — Quant aux personnages dont nous tracerons seulement le profil, ne les regardons pas comme simples figures de fantaisie. En un temps où la dispute des Jobistes et des Uranistes fut aussi retentissante que celle du *Cid*¹; lorsque les plus grands seigneurs, se piquant de bel-esprit, croyaient exceller par droit de naissance dans un art où la qualité les dispensait de talent, Oronte est peint d'après nature. Mlle de Scudéry ne louait-elle pas Montausier de « savoir écrire en vers aussi bien qu'en prose? » Un abbé de cour, Fléchier, ne s'attribuait-il point les mêmes avantages dans un portrait où il se regarde coquettement, comme en un miroir²? Chez La Rochefoucauld, cette préoccupation n'est pas moins vive. Alceste lui-même ne blâme pas tant la manie de faire des vers que celle de les imprimer. — Nous en dirons autant « des affables donneurs d'embrassades frivoles. » Cette fureur porte sa date³, tout aussi bien que la

1. Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Boileau.)

2. Voir nos *Extraits des classiques français*; cours supérieurs, prose, p. 127. • On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit sans y mettre du superflu, et rien en ôter sans y retrancher quelque chose de nécessaire. »

3. Dans la première scène des *Fâcheux*, Éraste ne sait comment se débarrasser d'un marquis prompt aux embrassades :

Mon importun et lui, courant à l'embrassade,
Ont surpris les passants de leur brusque incartade,
Et, tandis que tous deux étoient précipités
Dans les convulsions de leurs civilites,
Je me suis doucement esquivé....

Dans la *Mère coquette* de Quinault, I, 3, 1664, nous lisons :

Estimez-vous beaucoup l'air dont vous affectez
D'estropier les gens par vos civilités,
Ces compliments de mains, ces rudes embrassades,
Ces saints qui font peur, ces bons jours à gourmandes?

Le ridicule persistera plus tard. Car Lesage en parle encore dans *Gil Blas*.

façon dont se dénoue le débat littéraire qui devient une question d'honneur portée devant la chambre des maréchaux¹.

Ce souci des mœurs s'accuse également dans les traits dirigés contre les marquis. Notons d'abord que Voltaire se trompe en affirmant qu'ils furent introduits par Quinault sur notre scène. Car *la Mère coquette* (1665) est postérieure à *l'École des femmes* et à *l'impromptu* de Versailles, où ils ont été créés d'emblée par Molière, qui en fit les plaisants du jour. Ce type qui était une caricature dans *les Précieuses ridicules*, une rapide ébauche dans *les Fâcheux*, et le principal rôle dans *la Critique*, est dans *le Misanthrope* plus élégant et plus contenu. Acaste, à la fine taille, et Clitandre aux belles dents, n'y sont point des Turlupin et des Mascarille. Avec leur perruque blonde, leur rhingrave, leur ongle long au petit doigt², leur ton de fausset, leur intempérance de gestes, leurs ajustements tapageurs qu'ils promènent à la galerie, aux Tuileries, au Mail, au théâtre et au cours La Reine, ce sont des poupées à la mode, comme le dit Furetière en son *Roman bourgeois*. Leurs prétentions valent leur costume : quand ils vont à la comédie, ils prennent des airs de connaisseurs, crient à tort et à travers, causent entre eux avec de bruyants éclats, insultent le parterre, et font un *brouhaha* qui trouble le public comme les acteurs. Dans les salons ou les ruelles, ils aiment à parler bas aux dames, sans discrétion ni respect, ou bien affichent leurs jurons, leur jargon, leurs phrases convenues, ou même leurs calembours. Ces petits-mâîtres fanfarons se vantent aussi de savoir pousser galamment une affaire d'honneur. Bref, c'est la fatuité dans la sottise³.

1. Les maréchaux formaient un tribunal d'honneur auquel était réservée la connaissance des affaires entre gentilshommes ou officiers. Il prescrivait à l'agresseur des réparations capables de satisfaire l'offensé.

2. Scarron dit du prince de Tarente : « Il s'étoit laissé croître l'ongle du petit doigt de la gauche jusqu'à une grandeur étonnante, ce qu'il trouvoit le plus galant du monde. »

3. Les marquis de Molière ont des ancêtres et des descendants. Ils représentent *la jeunesse dorée*, qui fut désignée par des noms différents, suivant les régimes. Sous François I^{er}, elle apparut pour la première fois; les fashionables d'alors

Cette vérité de couleur se retrouve encore en des scènes qui ne peuvent être interprétées que par la connaissance intime de la société contemporaine. C'est ainsi que les médisances de Célimène convenaient bien à une époque dont Mlle de Montpensier disait : « *Portraits* à foison se font voir à notre horizon¹. » Dans ce genre, qu'elle contribua plus que tout autre à mettre en vogue, c'était à qui ferait briller son esprit. L'art fut tantôt d'y tourner en qualités jusqu'aux défauts², tantôt de se peindre soi-même par des nuances où la modestie n'était que de l'amour-propre, parfois de montrer une malignité qui ne blessât pas la politesse. Les dix volumes du *Grand Cyrus* furent une sorte de galerie psychologique dont les allusions ne commencèrent à ennuyer les lecteurs qu'au jour où ils cessèrent d'en être les héros. Sans parler ici de Bussy-Rabutin³, de Saint-Evremond⁴, et de Mme de Courcelles qui s'amuserent à ces jeux piquants, on a pu dire que le livre des *Caractères* répondit à la curiosité d'un monde amoureux de lui-même et friand de fines indiscretions. Aussi La Bruyère écrivait-il en sa préface : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté. »

Mais il est superflu de démontrer que Molière, ici comme ailleurs, fait un tableau fidèle de la cour et de la ville. Terminons plutôt en admirant l'art avec lequel il intéresse tous les âges aux vérités générales que recouvrent

s'appellèrent *muquets*. Sous Charles IX et Henri III, on vit régner les *mignons*, le doux Saint-Mégrin, le beau Caylus, l'élégant Schomberg. Louis XIV eut ses *marquis*, remplacés, sous Louis XV, par les *roués* (Richeheu, Tilly, Lauzun); sous Louis XVI, par les *freluquets* ou les *beaux*, jeunes gens de la bourgeoisie qui copiaient les façons des gentilshommes. Avec la Revolution, toute élégance disparut; mais la Convention eut pourtant ses *muscadins*, qui, en l'an III, dispersèrent à coups de canne le club des Jacobins. Quant au Directoire, il se signala par ses *Incroyables* (dont les plus fameux furent Garat et Carle Vernet). Sous le Consulat, ils se transformèrent en *petits-maitres* et en *merveilleux*; sous la Restauration, en *élégants* avec le duc de Guiche, et en *dandy*s avec le comte d'Orsay. Enfin, il y eut plus tard, après 1830, les *lions*; en 1850, les *gaudins*..., et depuis...; mais, arrêtons-nous.

1. T. VIII, p. 293.

2. Le nez d'Anne d'Autriche prêtait à la critique; or, Mme de Motteville dit qu'il contribue à la majesté d'une physionomie imposante.

3. Il fit un bien méchant portrait de Mme de Sévigné.

4. Il faut lire, entre autres, son portrait de Mme d'Olonne.

ces traits de caractère individuel ; et, pour conclure cette étude, citons ce jugement de M. Nisard : « Quoique les personnages du *Misanthrope* ne disent rien qui ne soit dans leur situation, ils ne peuvent parler pour eux sans répandre des lumières et des vérités d'expérience qui nous apprennent à lire en nous et chez les autres. Sans être sentencieux, ils sont penseurs ; ou plutôt, c'est l'expérience des gens d'esprit qui coule de leurs lèvres, sans effort, et qui donne de la profondeur, sous une forme facile, à toutes leurs pensées. Leurs discours sont à la fois ceux des gens les plus occupés de ce qui les regarde, et des moralistes les plus désintéressés. Voilà ce qui rend *le Misanthrope* si attachant à la lecture ; mais c'est peut-être ce qui en rend la représentation un peu froide ; car le théâtre veut de l'action ; et il ne faut pas donner trop à penser à des spectateurs¹. »

LE TARTUFFE

(1667).

I. — FAITS HISTORIQUES.

Les trois premiers actes du Tartuffe représentés en 1661. — Pour apprécier l'importance d'un chef-d'œuvre littéraire qui, aujourd'hui même, exerce encore une action sur les esprits et les mœurs, il convient de raconter d'abord son histoire ; car les vicissitudes qu'il dut traverser sont un de ces événements qui conservent un intérêt presque dramatique, ne fût-ce que par le spectacle d'un grand homme luttant avec courage, pendant cinq années, contre une coalition puissante dont la défaite fut une victoire pour la liberté de l'art, en même temps qu'une revanche pour la justice, la raison, la morale publique et l'honneur de

1. *Histoire de la littérature française*, t. III, p. 103.

l'esprit français. Avant d'entrer dans le détail des incidents qui passionnèrent si profondément l'opinion, commençons par fixer certains faits dont la chronologie sera la lumière de notre enquête.

Si l'on en croit les premiers éditeurs du *Tartuffe*, son acte de naissance daterait, soit du 5 février 1669, jour où la carrière lui fut ouverte librement, soit du 5 août 1667, première soirée où il put se montrer au grand jour, mais pour disparaître le lendemain. Or, il y a là une double erreur, et d'assez grave conséquence; car elle nous persuaderait, par exemple, que le *Tartuffe* a suivi *Don Juan*, tandis qu'il l'a précédé, pour ne pas dire engendré. Ce serait donc se méprendre sur les causes qui expliquent une des plus originales créations de Molière, et le développement naturel de son génie. La vérité est que le *Tartuffe* fut non seulement conçu, mais écrit, lu, et même joué, d'abord en partie, puis dans son ensemble, avant la fin de 1664, en des représentations particulières dont la première eut lieu, à Versailles, le lundi 12 mai, sixième avant-dernier jour des fêtes décrites dans la relation des *Plaisirs de l'île enchantée*¹. Les trois premiers actes seulement figurèrent alors sous les yeux du Roi et de la Cour. Or, il est probable que ce choix ne fut pas une surprise et un coup d'audace improvisé par l'initiative d'un poète confiant dans sa faveur. Avant de soumettre aux regards de Louis XIV une comédie d'une telle portée, le poète dut pressentir les dispositions du Maître par une lecture préalable. C'est ce que semble indiquer une note de Brossette disant d'après Boileau : « Quand Molière composoit son *Tartuffe*, il en récita au Roi les trois premiers actes. » Il paraît qu'ils furent agréés; mais on ne permit pas à l'auteur de s'en prévaloir, comme le prouve le silence de sa préface et de ses placets qui se taisent sur cet auguste suffrage.

1. Dans la même année, il fut représenté le 26 septembre, à Villers-Cotterets, par S. A. MONSIEUR, qui le salua de leurs Majestés; on n'y donna que les trois premiers actes. Il figura dans son ensemble, le 29 novembre, au château de Naney, par S. A. S. MONSIEUR DE LORRAINE, qui le fit jouer le 8 novembre 1665, et depuis, le 29 septembre 1668, en son château de Chantilly.

A cette question s'en rattache une autre. On peut, en effet, se demander pourquoi Molière ne produisit alors que trois actes de sa pièce. Faut-il en conclure qu'elle n'était pas encore terminée, ou devons-nous ne voir dans cette discrétion qu'un calcul de prudence, et l'artifice adroit d'un habile qui désirait exciter la curiosité sans la satisfaire, consulter le jugement du Souverain sans donner l'éveil à l'ennemi, et assurer un patronage tout-puissant à une satire périlleuse, de telle sorte que plus tard il eût l'air de l'avoir achevée officiellement et par ordre ? Il serait malaisé de se prononcer avec certitude ; mais on a du moins le droit d'affirmer, non sans vraisemblance, que le plan du travail était désormais arrêté dans l'esprit du poète, et qu'il ne se serait point engagé si avant, sans savoir où il allait. Car une action si fortement liée suppose nécessairement une conception générale du sujet, le dessin définitif des caractères, et la prévision très nette d'un dénouement appelé par la logique même de l'intrigue.

On aimerait aussi à connaître les moindres épisodes de cette fête privilégiée à laquelle assistèrent au moins six cents personnes. Mais les plus hardis n'en soufflèrent mot : Bussy lui-même, en ses *Mémoires*, ne risque pas la moindre indiscretion. Quant à Marigny¹, dans sa lettre écrite le 14 mai, sous l'impression toute vive de ses souvenirs, il se borne à nous dire que « la comédie fut trouvée fort divertissante », et qu'on ne mit pas en doute les bonnes intentions de Molière ; ce qui implique l'approbation du Roi, confirmée d'ailleurs par la *Préface* de 1669² et le premier *Placet* de 1664.

Opposition de la Reine mère contre une pièce sympathique à la jeune Cour. — Pamphlet de Pierre Roullé. — Le Légat du Pape. — Premier Placet. — Mais, si la jeune cour s'amusa de bon cœur, il n'en fut pas de même de la Reine mère, dont la dévotion ombrageuse regarda ce

1. C'est l'auteur de la grande *Relation des plaisirs de l'île enchantée*. Il fut alors aussi prudent qu'il avait été téméraire sous la Fronde.

2. Molière y rappelle à Louis XIV qu'il « avoit eu la bonté de déclarer qu'il ne trouvoit rien à dire à la pièce. »

divertissement comme un scandale¹. Il est certain qu'Anne d'Autriche et les personnes austères de son entourage firent entendre des protestations contre la licence accordée aux railleries d'un comédien. Or, ce signal encouragea des hostilités qui furent menées vivement par l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, et le premier président, Guillaume de Lamoignon ; car, dès le 14 mai, avant de partir pour Fontainebleau, le Roi, malgré sa bienveillance personnelle, crut devoir interdire toute représentation publique d'un ouvrage qui alarmait les consciences et soulevait des colères. On jugera de leur violence par un pamphlet écrit le 13 août 1664, sous ce titre : « *Le Roy glorieux au monde, ou Louis XIV le plus glorieux de tous les roys du monde.* L'auteur de ce factum, maître Pierre Roullé, docteur en Sorbonne et curé de Saint-Barthélemy, paroisse de la Cité, dénonçait Molière « comme un démon vêtu de chair, et le plus signalé libertin qui fut jamais dans les siècles passés.... » Il se déchaînait en invectives contre « un attentat sacrilège et impie qui méritoit un dernier supplice exemplaire, et le feu même, avant-coureur de celui de l'enfer, pour expier un crime de lèse-majesté divine qui va droit à ruiner la religion catholique. » C'est à ces fanatiques fureurs que Boileau fait allusion dans ses vers de l'épître VII :

L'un défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu.

Il est vrai que ce maladroit discréditait sa cause par son extravagance. Louis XIV ne se contenta pas de blâmer ces diatribes. Il les fit désavouer par le cardinal légat, Mgr Ghigi, qui était venu lui porter les excuses de son oncle, le pape Alexandre VII, à l'occasion de l'insulte faite au duc de Créquy, ambassadeur de France à Rome. Molière obtint l'honneur de lire sa pièce à ce prélat, et n'eut qu'à se louer d'un accueil dont la tolérance se tournait en leçon

1. Elle venait l'éprouver les premières douleurs de son cancer ; la crainte de la mort exaltait encore les scrupules de sa piété.

pour notre clergé, comme en témoigne le premier Placet où le poète oppose cet exemple au débordement des injures auxquelles il était en butte.

Pourtant, la proscription était maintenue, mais atténuée par des tempéraments : car nulle défense ne gêna la liberté des lectures privées qui furent très nombreuses, ainsi que l'atteste cette note de Boileau : « Tout le monde vouloit avoir Molière, pour lui entendre réciter le *Tartuffe*¹. » Une représentation des trois premiers actes fut même autorisée le 25 septembre 1664, à Villers-Cotterets, devant Henriette d'Angleterre², chez le duc d'Orléans, qui régalaient Leurs Majestés. Bientôt après, le 29 novembre, la comédie « entière et achevée »³ eut le droit de se faire applaudir au château du Raincy, en présence du grand Condé qui protégeait toute hardiesse d'esprit, et de la princesse Palatine, qui ne songeait guère alors à se convertir.

Le Festin de Pierre, contre-partie du Tartuffe. — En même temps, Molière faisait face à l'ennemi dans le *Festin de Pierre*, où la cabale se vit attaquée de front par cette fameuse tirade dont voici quelques traits saillants⁴ : « L'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus.... Cette profession a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'importance est toujours respectée ; et, quoiqu'on la découvre, on n'ose rien

1. Cette note explique le vers que voici :

Molière avec Tartuffe y doit jouer son rôle.

(Sat. III, v. 25.)

2. Molière lui avait dédié l'*École des femmes*. Elle donnait le ton à la jeune Cour.

3. Un billet, trouvé dans les archives de Chantilly par Mgr le duc d'Aumale, semble contredire cette assertion. Cette lettre, signée *Henry Jules de Bourbon*, demande à M. de Ricous des nouvelles du quatrième acte ; ce qui ferait croire qu'il n'était pas encore achevé le 29 septembre 1664. M. Regnier, le sociétaire du Théâtre-Français, concilie cette lettre avec l'assertion tirée du Registre de La Grange. Suivant lui, le duc d'Enghien parle du quatrième acte, le plus dangereux de tous, parce que Molière, sur le conseil du Prince, avait dû le retoucher, pour le mettre au point des réserves commandées. Quant au cinquième acte, qui louait le Roi, il n'offrait aucun péril : voilà pourquoi le duc Henri n'en dit rien. Par conséquent, la pièce était terminée avant la date du 29 novembre, sauf les retouches obligées.

4. *Don Juan*. Acte V, scène II.

dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure..., mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un se les attire tous sur les bras; et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus... sont toujours les dupes des autres; ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, se font un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde?... Quelques baissements de tête, un soupir mortifié, et deux roulements d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire.... Je ferai le vengeur des intérêts du Ciel; et, sous ce prétexte, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété, et saurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets, qui, sans connaissance de cause, crieront en public contre eux, les accableront d'injures et les damneront hautement de leur autorité privée. » Ces représailles étaient d'autant plus habiles que l'auteur de *Don Juan* semblait faire ici la contre-partie du *Tartuffe*. Dans son héros, ne condamnait-il pas l'incrédulité brutale, le double libertinage de l'esprit et des mœurs? N'avait-il pas eu soin de lancer la foudre sur la tête de l'athée¹? C'était donc se défendre contre ceux qui le traitaient d'impie. Mais ce calcul, s'il le fit, ne réussit guère; car les mêmes imputations se renouvelèrent. On l'accusa de faire de la Majesté divine « le jouet d'un valet de théâtre. » « Oui, s'écria-t-on, l'athée est foudroyé en apparence; mais, en réalité, c'est lui qui foudroie les fondements de la religion. » On vit un scandale dans la mise en scène d'une religieuse qui avait violé ses vœux, dans le spectacle d'un débauché raillant les

1. La statue du Commandeur disait expressément : « Don Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort certaine, et les grâces du ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à la foudre. »

mystères, dans la « fusée ridicule qui s'érigeoit en ministre de la vengeance céleste¹. » Bref, au bout de quinze jours, cette apologie dut, elle aussi, rentrer dans l'ombre.

La Troupe de Molière devient celle du Roi. — Il y eut cependant une lueur d'espérance pour le vaillant poète qui ne désarmait, pas : car, le 14 août 1665, Louis XIV gratifia sa Troupe d'une pension de six mille livres : dès lors, elle prit congé de Monsieur à qui elle appartenait, et reçut ce titre : *La Troupe du Roi, au Palais-Royal*². A cette distinction éclatante s'ajoutèrent les sympathies d'un esprit sage, d'un honnête homme, dont la raison accourut cordialement au secours d'un ami. Dans son *Discours au Roi* (1665), démasquant ces gens,

Qui, tous blancs au dehors, sont tous noirs au dedans,

Boileau censure ainsi ceux qui *font le procès à quiconque ose rire* :

Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,
Publier dans Paris que tout est renversé,
Au moindre bruit qui court qu'un auteur les menace
De jouer des bigots la trompeuse grimace.
Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux :
C'est offenser les lois, c'est s'attaquer aux Cieux.
Mais, bien que d'un faux zèle ils masquent leur foiblesse,
Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse.
En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu
Se couvre du manteau d'une honnête vertu ;
Leur cœur qui se connoit et qui fuit la lumière,
S'il se moque de Dieu, craint *Tartuffe* et Molière.

En retour, la ligne adverse recrutait de nouveaux alliés. Au mois de janvier 1666, les *Visionnaires* du Janséniste Nicole traitèrent les auteurs dramatiques d'*empoisonneurs publics*; et Molière eut indirectement sa part dans ces excommunications trop familières à Port-Royal³.

1. *Observations sur le Festin de Pierre*, par le sieur de Rochemont.

2. Il faut bien dire qu'alors Louis XIV en voulait fort aux personnes austères qui, à la Cour, prétendaient gêner les caprices de son cœur. Il était dans tout le feu d'une jeunesse qui dura trop longtemps. Les Navailles furent bannis du Palais pour s'être mêlés de ce qui ne les regardait pas.

3. L'*Avertissement* qui précède les *Sentiments des Pères de l'Église*, par le prince de Conti, dénonce le *Festin de Pierre* comme une école d'athéisme.

La guerre se poursuivait même en dehors de nos frontières; et, quand la reine Christine, établie à Rome, fit demander à M. de Lionne la faveur de représenter *Tartuffe* sur son théâtre particulier, ce désir ne put obtenir l'agrément officiel. Mais, en dépit de ces apparences, le Roi ne demandait qu'à lever un interdit auquel il n'avait consenti qu'à regret : et, en 1667, à la veille de partir pour la campagne de Flandre, il permit à Molière de produire enfin sa pièce au grand jour. C'est du moins ce que déclare le second Placet qui n'aurait point affirmé ce fait, si des paroles récentes n'avaient pas eu l'autorité d'un engagement ¹.

Première représentation publique de l'Imposteur, 5 août 1667. Interdit prononcé par M. de Lamoignon. Second Placet. Ordonnance de l'Archevêque de Paris.

— Toujours est-il que, le 5 août 1667, la comédie fut jouée, sous ce titre : *l'Imposteur*. Devenu M. Panulphe, Tartuffe ne portait plus qu'un costume laïque ². Certains passages avaient été adoucis, de manière « à ne pas fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait ³. » Le lendemain, samedi, Robinet écrivait :

..... Dès hier, en foule on le vit,
Et je crois que longtemps on le verra de même ;
On se fait étouffer pour ouïr ce qu'il dit,
Et l'on le paye mieux qu'un prêcheur de carême.

— Vaine prédiction ! car, à l'heure où paraissait son journal, un huissier du Parlement vint, de la part de M. de Lamoignon chargé de la police en l'absence du Roi, signifier l'ordre de suspendre toute représentation. La porte du

1. « Votre Majesté, dit-il, avoit en la honte de m'en permettre la représentation.

2. L'opérette consistoit en un grand chapeau, un grand collet, une queue, et des dentelles sur le devant et l'arrière du costume.

3. Second Placet. « On ne représentera point d'imposteurs :

O ciel ! pardon ne-lui, comme je lui pardonne.

On croit y voir une parole sacrilège, et depuis il fut facilement sacrifié.

théâtre fut même fermée, et ne se rouvrit que le 25 du mois suivant, cinquante jours après¹.

Sous ce coup inattendu, Molière ne courba point la tête. Il se rendit avec Boileau chez le premier président, qui le reçut très courtoisement, mais demeura inébranlable. Impuissant de ce côté, il s'empessa, dès le 8 août, de députer, en poste, vers le camp de Louis XIV qui assiégeait Lille, deux de ses camarades, La Thorillière et La Grange, munis du second Placet où il osait dire que tout Paris s'était scandalisé non de sa comédie, mais de l'interdiction qu'on en avait faite. Il s'étonnait que « des personnes d'une probité si connue eussent une si grande déférence pour des gens qui devraient être l'horreur du monde. » Il menaçait même de briser sa plume². La bonne volonté du Roi n'était pas douteuse ; mais elle se trouvait entravée par l'initiative d'un magistrat souverain³, et l'Ordonnance que l'archevêque de Paris se hâta de publier, le 11 août, six jours après la soirée du Palais-Royal. On y lisait : « Considérant que, dans un temps où notre grand Monarque expose si librement sa vie pour le bien de son Etat, et où notre principal soin est d'exhorter tous les gens de bien à faire des prières continuelles pour la conservation de sa Personne sacrée et le succès de ses armes, il y auroit de l'impiété de s'occuper à des spectacles capables d'attirer la colère du Ciel : avons fait et faisons très expresses inhibitions et défenses à toutes personnes de notre diocèse de représenter, lire ou entendre réciter la susdite comédie, soit publiquement, soit en particulier, sous quelque nom et prétexte que ce soit, et ce *sous peine d'excommunication.* »

Lettre sur l'Imposteur ; le Misanthrope, Amphitryon, Georges Dandin et l'Avare. — Il y avait là de quoi désespérer le plus fier courage ; et l'on put redouter la retraite définitive du poète : car, pendant sept semaines, son

1. La cause en fut peut-être le départ subit de La Grange et La Thorillière.

2. « Il est très assuré, Sire, qu'il ne faut plus que je songe à faire de comédie si les Tartuffes ont l'avantage. »

3. Le premier président jugeait qu'il « ne convient pas au théâtre de prêcher l'Évangile, que ces matières religieuses ne relèvent pas de son ressort. »

théâtre chôma. Toutefois, ces vacances ne furent pas perdues pour la cause en péril : témoin la *Lettre sur la comédie de l'Imposteur* datée du 20 août 1667. Si cette habile défense n'est pas de sa main, elle fut au moins rédigée sous son inspiration. Le premier accès de mélancolie une fois passé, il se releva d'un abattement qui ne paralysait point son génie¹ ; car, après *le Misanthrope*, *l'Amphitryon* joué devant la Cour, le 16 janvier 1668, ne fit qu'affermir le crédit d'une gloire avec laquelle il fallait compter ; et, si Louis XIV eut l'oreille fine, il dut entendre cette doléance secrète du poète qui disait par la bouche de Sosie :

Vers la retraite en vain la raison nous appelle ;
 En vain notre dépit quelquefois y consent.
 Leur vue a sur notre zèle
 Un ascendant trop puissant ;
 Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
 Nous rengage de plus belle.

Dans la même année, paraissaient à Versailles *Georges Dandin* au mois de juillet, et *l'Avare* en novembre. *Tartuffe* lui-même faisait une visite à Chantilly, le 29 septembre, chez le grand Condé. C'était un signe précurseur. Il annonçait qu'on n'avait rien à refuser à l'ouvrier des fêtes royales.

Résurrection de Tartuffe, 5 février 1669. — Louis XIV n'attendait plus qu'une occasion favorable : elle fut offerte par le traité d'Aix-la-Chapelle, et la *Paix de l'Église*, signés l'un en mai, l'autre en octobre 1668². Aussi, le 5 février 1669, le *Tartuffe* put-il être mis en pleine liberté, sans être cette fois obligé de dissimuler un nom qui, depuis cinq ans, volait de bouche en bouche. Il reparut, ce jour-là même, au milieu d'un enthousiasme que n'épuisèrent pas cinquante-cinq représentations consécutives. Au moment où il ressuscitait, le Roi reçut un troisième Placet où Molière sollicitait pour le fils de son

1. Au plus fort de la lutte n'avait-il pas déjà produit, en 1665, *Don Juan* et *l'Amour médecin*, en 1666 le *Misanthrope*, le *Médecin malgré lui*, *Mélicerte* et la *Pastorale comique*, en 1667 le *Sicilien* ?

2. Depuis 1666, la mort de la Reine mère avait été à la taction des fêtes ; son principal appui était Condé.

médecin un canonicat vacant à la chapelle royale de Vincennes. C'était narguer plaisamment les ennemis qu'il livrait à la risée publique. S'il faut plaindre le grand homme des douloureuses épreuves qu'il venait de traverser, peut-être y a-t-il lieu de ne point les regretter : car, en lui imposant un surcroît d'étude prudente et profonde, elles ne furent pas étrangères à la perfection de son œuvre. Nous leur devons tout au moins le rôle de Cléante : j'inclinerais aussi à croire que les généreuses colères d'*Alceste* se sont souvenues de ces amertumes.

Hostilités de l'Église. Sermons de Bourdaloue. — Ce triomphe ne mit pas fin aux hostilités. Sans parler d'une parodie en vers publiée au commencement de 1670, et qui mérite à peine une mention ¹, il nous reste à rappeler d'autres assauts qu'eut encore à subir la pièce immortelle; car, moins heureux que Pascal qui n'eut que d'indignes adversaires, Molière encourut des réprobations parties de voix et de plumes vénérées. La coalition des faux dévots ne suffit pas, en effet, à expliquer l'âpreté d'une si longue polémique; et il est certain que des hommes d'une piété sincère furent alarmés pour des intérêts dignes de la plus sérieuse considération.

Au premier abord, on s'en étonne; car la religion n'a pas de pires ennemis que les hypocrites. Si la haine se mesurait au préjudice causé, l'Église devrait donc détester ce vice à l'égal de tous les autres.

Mais, comme il prend le masque des vertus qui lui sont chères, il faut bien avouer que, pour le combattre, elle se trouve dans une situation fausse ². Voilà pourquoi les plus honnêtes gens furent alors émus d'une censure qui permettait aux irrévérents de confondre l'ivraie avec le bon grain ³. Ils jetèrent les hauts cris, comme les philosophes du dix-huitième siècle, quand ils se virent calomniés par

1. *La Critique du Tartuffe*.

2. C'est ce que démontre avec une logique lumineuse un article de M. Janet, (*Revue des Deux Mondes*). « L'Église, dit-il, ne saurait encourager la libre pensée celui qui a l'air d'être un croyant. »

3. Saint Augustin disait : « L'hypocrisie est cette ivraie de l'Évangile que l'on ne peut arracher sans déraciner aussi le bon grain. »

la comédie de Palissot. En cela, ils étaient fidèles à une tradition constante parmi les gardiens du sanctuaire. Saint Chrysostome, ainsi que saint Augustin, n'avait-il pas dit : « Le libertin ne manque jamais de se prévaloir de la fausse piété pour se persuader qu'il n'y en a point de vraie » ? Ajoutons que cette crainte se compliquait d'un conflit entre la société laïque et la société ecclésiastique, toujours prête à lui refuser droit de contrôle sur ses doctrines et ses pratiques. « Ce n'est pas au théâtre à se mêler de prêcher l'Évangile, » répondait le président de Lamoignon aux instances de Molière et de Boileau. A plus forte raison le clergé voyait-il un usurpateur dans l'audacieux qui osait empiéter sur sa juridiction.

Bourdaloue crut donc remplir un devoir de son ministère, lorsque, dans ses deux sermons sur la *piété vraie* et sur l'*hypocrisie*, il attaqua Molière comme coupable d'abord de discréditer tous les dévots par la satire de la fausse dévotion, ensuite de s'ériger sans compétence et sans mandat, lui un profane, lui un comédien, en juge des consciences, c'est-à-dire des questions qui relèvent du Pouvoir spirituel. Tout en désapprouvant la violence d'une plainte venue de si haut, nous ne confondons pas un orateur éloquent et vertueux avec les odieux sycophantes qui eussent pardonné des attaques contre la religion, si leurs personnes n'en avaient pas été solidaires. Mais il est fâcheux qu'en incriminant les intentions du poète le zèle évangélique de Bourdaloue ait manqué tout ensemble à la justice et à la charité.

Pour ce qui est du premier grief, Molière s'était justifié d'avance, en disant par la bouche de Cléante :

Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître,
Notre siècle, mon frere, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux ;
Regardez Ariston, regardez Perrandre,
Gronte, Alcidas, Polydore, Citandre ;
Ce titre par aucun ne leur est debattu ;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu ;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, traitable.

Ils ne censurent point toutes nos actions :
 Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
 Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
 C'est par leurs actions qu'ils censurent les nôtres ¹.

— Il n'avait donc point étendu à tous le tort de quelques-uns. Lorsque les paroles sont aussi claires, et aussi franches, lorsqu'elles ont un tel accent, nul n'est autorisé à n'y voir qu'une ruse, ou une perfidie.

Quant à l'autre prétention, elle ne tendrait à rien moins qu'à donner à l'hypocrisie un laissez-passer, et comme une indemnité privilégiée. C'est ce que fit entendre Molière dans l'éloquente préface qui précéda l'édition de mars 1669. En revendiquant le droit de censurer tous les vices, il demandait pourquoi une exception serait faite en faveur de celui qui « est, dans l'Etat, d'une conséquence plus dangereuse que tous les autres. » Il démontra qu'il y aurait tout au moins imprudence et maladresse à lui accorder ainsi un asile inviolable à l'ombre du sanctuaire ².

Anathèmes de Bossuet; conclusion. — Ce procès ne s'éteignit point avec Molière; et, vingt-cinq ans après le *Tartuffe*, en 1694, dans sa *Lettre au Père Caffaro*, Bossuet prononça des anathèmes qui n'eurent aucune mesure ³. Il revint encore à la charge avec une impitoyable acharnement, dans ses *Maximes et réflexions sur la comédie*, lorsqu'il disait : « La postérité saura la fin de ce poète comédien qui... passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit le dernier soupir, au tribunal de Celui qui dit : *Malheur à vous qui riez : car vous pleurerez.* » Mais il en coûte d'insister sur un jugement que la postérité devait juger à son tour : regrettons seulement de ne pas voir unis par une mutuelle estime tous ceux qu'on respecte et qu'on admire. Est-il besoin d'ajouter que la victoire de Molière

1. Acte I, scène v.

2. La comédie est plus à l'aise que l'Église pour faire la police de certains travers; car son indépendance n'est gênée par aucune entrave.

3. « Songez seulement si vous oseriez soutenir à la face du ciel des pièces où la Vertu et la Piété sont toujours ridicules, la corruption toujours défendue, et toujours plaisante, et la pudeur toujours offensée ou en crainte d'être violée par les derniers attentats. »

fut légitime comme une conquête de la raison, et que l'art cesserait d'exister s'il ne récusait pas l'ombrageuse autorité du sacerdoce? La statuaire et la peinture deviendraient suspectes d'offenser la pudeur, le théâtre d'exciter les passions, la satire d'être contraire à la charité, l'éloquence et la poésie de farder la vérité, ou de faire aimer le mensonge. Pour clore ce débat, disons donc que l'artiste doit avoir pleine liberté de peindre fidèlement toutes les formes de la nature humaine, comme le savant de poursuivre toutes les vérités avec une souveraine indépendance. Il n'y a pas de terrain interdit au génie. C'est de sa conscience seule qu'il relève. Après tout, n'a-t-il pas, lui aussi, son droit divin?

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

L'hypocrisie et les religions formalistes. — L'hypocrisie est un vice qui n'a pas de patrie spéciale; mais cependant on peut dire que ce fléau se propage surtout dans les sociétés où domine un culte épuré. Le paganisme était trop sensuel pour exiger ces vertus difficiles dont l'Évangile fait un devoir¹. Si le judaïsme eut ses pharisiens, la foi chrétienne fut plus que toute autre exposée aux entreprises des imposteurs intéressés à contrefaire sa croyance et sa morale, pour exploiter à leur profit l'estime des fidèles et des honnêtes gens. Ce mal s'aggrava d'autant plus qu'on vit régner plus impérieusement le formalisme d'une orthodoxie défiante et jalouse. Aussi le dix-septième siècle fut-il un milieu propice à cette contagion. On jugera de son

1. Il faut distinguer l'hypocrisie de mensure qui est de tous les temps, de tous les pays, et d'origine religieuse, plus particulièrement aux sociétés algébriques. Chez les Grecs et les Romains, la première ne manqua pas. Lucien et Juvenal flétrissent ces fourbes.

Qui Curios simulat, et bacchanalia vivunt.

La seconde apparaît chez Horace qui représente le faux dévot de Biterne, invoquant très haut Apollon et Janus, mais marmottant tout bas cette prière: « Belle Laverge accorde-moi la grâce de fermer tous les yeux, de passer pour juste et très-prochable. »

intensité par la colère même de la satire qui sut égaler la rigueur du châtement à la scélératesse du coupable.

Les ancêtres de Tartuffe. — Dans la littérature d'un peuple dont le caractère éminent fut toujours la franchise, le *Tartuffe* n'est pas, du reste, un événement accidentel et fortuit, mais plutôt le dernier terme d'une légende qui s'achève par un chef-d'œuvre. Il eut donc des précurseurs nombreux, et comme une série d'ancêtres, dont il résume les traits héréditaires par une création définitive où se fixent, à jamais, l'air de famille et le type originel. Pendant plusieurs siècles, la poésie française a gravité autour de ce sujet, jusqu'au jour où il est devenu le domaine propre d'un Maître digne de faire oublier tous ses devanciers. Parmi les principaux aïeux de Tartuffe, signalons le personnage de *Faux-Semblant*, qui, dans le *Roman de la Rose*, se confesse au Dieu d'amour, avec une si naïve maladresse :

- Tu sembles estre uns sains hermites.
- C'est voirs, mais ge sui hypocrites.
- Tu vas preschant abstenance.
- Voire voir, mais g'emple ma panse
De bons morciaux et de bons vins.

Plus d'un papelard libidineux sous ses airs d'austérité joue aussi son rôle dans les fabliaux, farces ou soties qui égayaient la malice de nos pères¹. Rabelais ne se fit pas faute non plus de mettre en scène les grimaciers de son temps, mais sans trop se risquer à ce jeu : car il en prévint les périls, quand il disait : « Homme de bien, frappe, fêris, tue et meurtris tous rois et princes du monde, en trahison, par venin ou aultrement, quand tu voudras : déniche des cieulx les anges, de tout auras pardon du papegaud ; mais aux sacrés oiseaux ne touche, d'aaultant qu'aines la vie². » Dans cette revue, où il ne faut pas ou-

1. Mentionnons le *Roman de Renart*, la *Farce des Brus*, les *Contes* de Marguerite de Navarre.

2. « Je voudrais bien savoir, disait le Roi après avoir vu *Scaramouche ermite*, pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent mot de celle-ci. — La raison de cela, répondit Conde, c'est que *Scaramouche* joue le ciel et la religion dont ces messieurs n'ont souci. Mais Molière les joue eux-mêmes, ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

blier la *Satire Ménippée*, figure encore le patelinage doux-cercieux de *Macette*, à laquelle Mathurin Régnier prête les confidences que voici :

Le péché que l'on cache est demi pardonné ;
 La faute seulement ne gît en la défense :
 Le scandale, l'opprobre est cause de l'offense.
 Pourvu qu'on ne le sache, il n'importe comment,
 Qui peut dire que non ne pêche nullement.

Le théâtre avait déjà tiré parti d'un caractère où le ridicule s'associe à l'odieux. Au seizième siècle, Pietro Aretino intitula *il Finto* une pièce dont le héros principal, *Messer Ipocrito*, est un parasite gourmand et sensuel qui, par de dévotes simagrées, domine l'esprit faible d'un vieillard nommé Lisco ; il lance aussi des œillades à la maîtresse du logis. Mais cet épisode n'est ici qu'un accessoire, et le dénouement souriant de l'intrigue prouve que le peintre ne voulait point donner à son badinage la portée d'un réquisitoire social. Si Molière s'est souvenu de cette esquisse superficielle, il en a donc changé la physionomie par une expression toute différente. A peine doit-il aussi quelques traits à Boccace, et au huitième récit de la troisième journée de son *Décameron*. Il y put rencontrer le germe de la scène où la vertu d'Elmire est mise à l'épreuve. Encore est-il plus probable que le *Sertorius* de Corneille lui suggéra le tour de ce vers :

Ah ! pour être dévot je n'en suis pas moins homme¹.

Les emprunts paraîtront plus sensibles si on les cherche dans une nouvelle que Scarron avait publiée neuf années auparavant, et où il racontait avec entrain les supercheries d'un fripon nommé *Montufar* qui joue, lui aussi, la comédie de l'Humilité chrétienne pardonnant les injures. Parce qu'il marche « les bras croisés, en baissant les yeux », parce qu'il récolte des aumônes, prêche les prisonniers, étale le charlatanisme de ses bonnes œuvres, et affiche les

1, Ah! pour être Romain je n'en suis pas moins homme.

(Acte IV, scène 1, v. 1194).

dehors de la piété, ce fourbe passe pour un saint, ce qui lui permet de vivre à huis clos, grassement et voluptueusement, aux dépens de ses dupes. Mais un jour l'une d'elles le reconnaît, l'injurie et le malmène, en place publique. La foule accourt ; et, révoltée de ce qu'elle regarde comme un sacrilège, elle se déchaîne contre l'agresseur. Alors, une fois dégagé, frère Martin (c'est le nom populaire de Montufar) prend le pauvre gentilhomme sous sa protection, le serre dans ses bras, le couvre de baisers, le bénit et s'écrie de toute sa force : « Mes frères, laissez-le en paix pour l'amour du Seigneur.... C'est moi qui suis le méchant, le pécheur ; j'ai été toute ma vie un larron, le scandale des autres, la perte de moi-même. Faites-moi le but de vos injures, de vos pierres.... Tirez sur moi vos épées. » N'est-ce pas le coup de théâtre dont s'avise Tartuffe, lorsque, dénoncé par Damis, il s'accuse lui-même, retourne l'esprit d'Orgon, et finit par rester maître de la place. C'est ainsi que Molière prend son bien où il le trouve, mais n'en garde pas moins toute son originalité.

Cette comédie a comme un accent de colère. — Nous en avons pour premier témoignage l'accent même de cette comédie dont l'intention est moins de nous amuser que de nous avertir par une éclatante leçon. Dans ses autres pièces, il n'épargne point les laides figures ; mais il se contente de les rendre plaisantes, et nous égaye, sans nous indigner. Or, il est visible qu'il s'attaque ici à un vice qui répugne non plus à son bon sens, comme une faiblesse et un travers, mais à sa loyauté comme une scélératesse dont elle a horreur, dont elle a peur. C'est donc à notre conscience et à notre prudence qu'il dénonce le malfaiteur ; et son œuvre a la vertu d'une garantie préventive contre des embûches qui menacent notre sécurité, notre honneur même.

L'action : comédie et tragédie. — Cette généreuse colère est l'âme d'une action ardente, et donne à ses péripéties je ne sais quoi de tragique. La maison d'une honnête femme infestée par un coquin dont les menées criminelles étouffent la libre expansion des cœurs, brisent un mariage, visent à déshonorer une mère, à dépouiller un fils, et réus-

sissent à rendre une aïeule l'ennemie de ses petits-enfants, un père devenu le tyran de sa fille, en un mot la guerre civile dans un foyer mis sens dessus dessous par l'intrusion d'une bête venimeuse : voilà le sujet de ce sombre tableau où le rire même a l'âpreté de la haine. Il n'y a pas une langueur dans la conduite de ce drame dont l'exposition est aussi heureuse¹ que son dénouement nous paraît logique et nécessaire, oui, nécessaire, et non pas artificiel, comme on l'a prétendu² : car une peste publique devait être légitimement punie par la Puissance publique. Aujourd'hui, la *Loi* suffirait à trancher le nœud de l'intrigue par une *nullité de donation*. Mais, dans un temps où Louis XIV avait dit : *L'État c'est moi*, il n'est pas trop invraisemblable qu'il fasse l'office de la Justice. C'était déclarer qu'on ne pouvait alors opposer une autre barrière aux envahissements d'un ennemi contre lequel la société civile était désarmée. La pièce y gagne en valeur historique : elle devient un manifeste aussi retentissant que s'il partait de la tribune. D'ailleurs, ne convenait-il pas au poète de prendre toutes ses précautions pour engager la responsabilité du Souverain, et s'en faire comme un paratonnerre ?

Dès la seconde scène du premier acte, il approuve Orgon de n'avoir pas été Frondeur :

Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,
Et, pour servir son Prince, il montra du courage.

Or, ces mots allaient au cœur du Maître qui ne pardonnait pas aux Jansénistes d'avoir épousé les intérêts du Coadjuteur. Si, dans l'acte cinquième, le panégyrique se tourne en apothéose, ce n'était pas seulement l'habileté, mais la reconnaissance qui dictait cet hommage :

D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue :
Chez elle, jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.

1. Goethe dit aït : « Elle est unique dans le monde, c'est ce qui existe de plus grand, et de meilleur en ce genre. »

2. S'il faut en croire Froissart, tout en le jugeant trop tragique pour une comédie. La *lettre satirique* sur le *Largesse* dit aït : « Il faut finir la pièce, Molière la finit, il faut avouer qu'il en tranche le nœud qu'il n'a pu dénouer. »

Après tout, cet éloge était provisoirement mérité : car, malgré son orgueil, Louis XIV n'avait point encore perdu l'équilibre et commis les fautes irréparables. Laissons donc les puritains froncer le sourcil, et ne marchandons pas notre gratitude au poète ou à son protecteur.

Molière a su mêler le comique à l'odieux. — D'autres censeurs ont osé soutenir que le sujet même du *Tartuffe* est trop sérieux pour convenir à la comédie. Nous reconnaitrons volontiers qu'ici le rire fait souvent place à l'indignation ; mais nous n'en persistons pas moins à louer Molière d'avoir su concilier l'un et l'autre ton avec une telle dextérité qu'en dépit des rencontres où l'accent s'élève, l'ensemble reste comique par les situations, les épisodes et les personnages.

Dorine. — Refusera-t-on la gaieté à l'intrépide bon sens de Dorine, à cette *bonne pièce*, à ce boute-en-train dont la raillerie allègre, l'humeur provocante et la brusque franchise contrastent si plaisamment avec le jargon mielleux de Tartuffe ? C'est au point qu'elle pourrait, dit M. Sainte-Beuve, « personnifier la Muse de Molière dans ce qu'elle a d'irrésistible et d'involontaire », même aux heures sombres où une verve endiablée s'obstinait à taquiner et à secouer sa misanthropie mélancolique. En cette scène charmante où la gaillarde suivante s'acharne à piquer Mariane au vif, elle est vraiment comme un lutin qui ne saurait lâcher prise¹. C'est ainsi que, dans les chœurs bouffons de *M. de Pourceaugnac* et du *Malade imaginaire*, Molière riait encore, au moment où il se mourait déjà. Quelle saveur de sel gaulois dans ce parler plantureux ! quel feu dans ces réparties ! que d'entrain ou de naturel !

Orgon, Mme Pernelle. — Quant à la niaiserie d'Orgon coiffé de son *Pauvre homme*, n'est-elle pas aussi tout à fait amusante ? Elle a le don de nous désopiler jusque

1. Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à Monsieur Tartuffe.
Non, il faut qu'une fille obéisse à son père.
Point ; Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.
. Non, vous savez, ma foi, Tartuffe.

dans la scène scabreuse où Tartuffe se laisse prendre au piège. Ce benêt y devient comique non pas seulement par sa muette présence, mais bien par son caractère : car, pour que l'épreuve lui paraisse décisive, il faut que sa vanité soit en cause. Malgré la pleine lumière d'une déclaration qui ne devrait pas laisser au mari le moindre doute, il se refuse à l'évidence, et ne veut pas entendre la toux d'Elmire¹. Sa conviction ne commence qu'au moment où, provoqué par l'adresse d'une femme honnête qui, pour en finir, s'ingénie à le pousser à bout, le pied-plat se risque à dire :

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez ?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.

Voilà le trait qui l'éclaire enfin ! Alors seulement, il s'éveille comme en sursaut. Or, cette clairvoyance tardive est encore plus drôle que ne fut son aveuglement. Bientôt, ce tyran égoïste et entêté ne donnera pas une moindre preuve de sa sottise, lorsqu'une fois trompé par un fourbe il ne voudra plus croire même aux honnêtes gens. Certes, il est bien digne d'être le fils de Mme Pernelle, cette aigre et grommelante personne qui n'apparaît que deux fois, pour engager et clore l'action, mais avec un à-propos incomparable. Car, dans cette orageuse entrée où se démène son tapage, elle est aussi amusante que dans cette autre scène où, plus engouée que n'était son fils, elle l'exaspère à son tour par l'incrédulité maniaque de son radotage.

Tartuffe, son impudente forfanterie. — Le bénin et le violent ; ses maladresses sont-elles invraisemblables ? — L'optique théâtrale. — Mais allons plus loin, et démontrons que chez Tartuffe lui-même l'odieux ne fait pas

1. C'est bien l'homme qui disait :

Et je verrois mourir frère, enfant, mère et femme,
Que je m'en souviens autant que de cela.

Un larier est egoïsme invraisemblable, c'est oublier ce que peut la superstition greffée sur la bêtise.

tort au ridicule. Oui, sous son masque, le traître qu'on déteste ne laisse pas d'être comique, ne fût-ce que par l'effronterie de parvenu qu'il mêle à ses roueries. Ce qui nous divertit surtout, c'est son impudente sécurité. Lorsque, sûr de sa toute-puissance, il a pris racine dans la maison d'Orgon, il perd toute retenue; et c'est réellement une fête de voir comment il va devenir, par ses témérités, l'artisan de sa propre ruine. On dirait qu'il fait alors de l'art pour l'art, tant il a de jactance et presque de tanfaronnade. Avec quelle insolence il censure les plus innocentes distractions, lui qui, l'oreille rouge, et la joue enluminée, savoure si dévotement les meilleurs morceaux! N'a-t-il pas l'air de se moquer des gens, lorsqu'il s'accuse d'avoir tué une puce avec trop de colère? Que d'aplomb, quand, coupant court à l'entretien d'un galant homme que n'abusent pas ses grimaces, il tire sa montre, et s'esquive en disant :

. . . Il est, monsieur, trois heures et demie.
 Certain devoir pieux me demande là-haut;
 Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt.

On sent que de faciles victoires ont exalté l'orgueil de cet aventurier. Pour avoir eu si bon marché des nigauds, il ne prend plus la peine de raffiner ses tours. Il y met le sans-façon de Scapin bernant le bonhomme Géronte. Une fois maître d'Orgon, il croit pouvoir impunément payer d'audace, et use de telles licences que sa forfanterie finit par le trahir. Ce dupeur d'autrui est maintenant dupe de lui-même; ce qui explique sa chute prochaine : car les infatués se cassent le cou, au premier faux pas.

Or, les occasions de trébucher ne failliront point à un cafard que travaillent des convoitises grossières; car le bénin, qui tourne au suave quand il le faut, n'a employé les cajoleries que pour dominer des sots; mais, au fond, c'est un violent, tourmenté par des appétits qui vont faire explosion. Ce rigoriste qui interdit comme un crime jusqu'aux bals, jusqu'aux visites, se trouvera tout à coup, sous l'aiguillon de sa sensualité, un impatient et un bru-

tal : il se hâte même un peu trop de professer, par ses actes,
 Qu'il est avec le ciel des accommodements,

et quelques-uns lui ont reproché cette précipitation ; mais bien à tort, selon nous : car, sur la scène, les heures lui sont comptées ; il n'a pas de temps à perdre, le loisir lui manque pour filer de longue main sa passion, et s'insinuer sans en avoir l'air. De là des procédés expéditifs que je n'ose appeler des maladresses. Nous n'assistons, en effet, qu'à la crise suprême de ses menées souterraines ; et, si elle paraît brusque, c'est que le poète, faute d'espace, n'a pu nous en faire suivre tous les préliminaires¹. D'ailleurs, en admettant même que cette tentative de séduction soit une imprudence, elle ne contrarie point la vraisemblance morale : car les pervers ne sont pas plus infailibles que les saints ; et c'est le propre du libertin de prêter aux autres ses désirs, de supposer que le plaisir s'accepte quand il semble facile et sûr. Encore serait-il faux de dire qu'en ce tête-à-tête, où il se croit seul, son caractère se déconcerte. Non ; le masque ne se détache qu'à demi : témoin son langage si fidèle à la pratique des casuistes les plus déliés ; confite en mysticisme, sa galanterie ne sait-elle pas lever tous les scrupules ? Il est nourri de la moelle des docteurs auxquels Pascal fit si bonne guerre. Jugez-en par ces vers où se respire le pur élixir de la dévotion aisée :

Selon divers besoins il est une science
 D'étendre les liens de notre conscience,
 Et de rectifier le mal de l'action
 Avec la pureté de notre intention.

Voilà bien le disciple des maîtres qui enseignaient alors l'art de sauver les apparences : quand il a spolié un fils, n'absout-il pas cette captation, en disant :

1. Sans doute, Tartuffe n'a pas dû choisir expressément une famille qui rendit ses vices plus délicats, et plus audacieux ; mais ce n'est pas des le premier jour qu'il se propose de séduire sa femme, d'épouser la fille, et de déshériter le fils. Il a depuis beaucoup vu de la sorte. Molière ne nous montre que l'heure de l'écueil, comme on Tartuffe se hâte qu'on se mette par le bord du nez, ayant sonnet en poche, et un sac d'argent, se risque à une dernière malice.

Et, si je me résous à recevoir d'un père
 Cette donation qu'il a voulu me faire,
 Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
 Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains.

Malgré ces nuances qui atténuent des éclats trop subits, nous accorderons pourtant volontiers que Molière donne parfois à la figure de Tartuffe plus de relief, et à ses actes plus d'emportement que ne le comporterait une stricte copie de la réalité. Il lui arrive de forcer la couleur et de pousser le trait à outrance. Mais cette fougue de pinceau s'imposait au peintre qui voulait graver dans notre souvenir une impression ineffaçable. Pour que son héros devînt populaire, il fallait que sa taille le signalât dès l'abord à tous les regards. En cela, il ne fit d'ailleurs qu'obéir aux lois de l'optique théâtrale. La vulgarité de la vie courante eût été trop mesquine, sous le feu de la rampe. Les nécessités de la perspective dramatique exigeaient donc des proportions supérieures au train banal de l'habitude quotidienne.

Tartuffe et Onuphre. Le poète dramatique et le moraliste. — C'est par là que *Tartuffe* se distingue d'*Onuphre*: au fond, tous deux sont pourtant le même original, mais représenté d'un côté par un poète qui le met en action pour qu'il soit vu de loin, de l'autre par un moraliste qui fait un tableau de chevalet d'après nature, et veut être étudié comme à la loupe¹. A première vue, le caractère tracé par La Bruyère semble un démenti infligé à Molière. Mais, en y regardant de plus près, on est tenté de n'y voir qu'une reprise accommodée à des intentions différentes, c'est-à-dire à celles qui séparent un livre d'une œuvre dramatique, et une miniature d'une fresque. Onuphre est destiné à des lecteurs. Chacun d'eux le reconnaîtra ; car ils ont dû le coudoyer chemin faisant. C'est l'hypocrite de tous les jours. Il se garde bien d'afficher sa haine et sa discipline : il lui suffit de laisser soupçonner qu'il use de l'une et de l'autre. Il ne s'aventure point auprès d'une Elmire, lorsqu'il

1. Nous renvoyons le lecteur au livre des *Caractères*, chapitre de *la Mode*. La Bruyère fait de la taille-douce: son burin pointille, il a tout loisir pour sa facture fine et délicate.

va dépouiller un Orgon. Il laisserait plutôt son manteau à celle qui lui ferait des avances. S'il convoite un héritage, il ne se risque pas à la ligne directe, et à des droits inviolables; mais il est la terreur des collatéraux. Quand il calomnie, c'est lèvres closes : il se contente de soupirer aux dépens du prochain : son silence accuse.

Il faut convenir que ce manège est plus pratique, et plus voisin des conditions communes. Mais des spectateurs ne s'arrangeraient pas de ces timidités sournoises : au lieu d'un portrait individuel et d'un calque servile, il leur faut un type d'éternelle durée, une création hardie qui saisisse les plus inattentifs par l'intensité de sa puissance idéale. Voilà pourquoi Molière ne se réduit point à la minutieuse patience de l'observateur, mais rivalise avec la nature par une invention qui d'emblée improvise son personnage, de pied en cap. De là cette verve qui donne l'être au possible. De là cette surabondance d'une sève qui déborde. Il ne craint pas même d'exagérer le mouvement, d'accentuer un peu trop la voix, pour que tout soit vu et entendu, à longue portée, sans équivoque; car, si certaines finesses de littérature exquise conviennent au loisir du goût et au sang-froid de la réflexion, le public d'un théâtre doit être conquis à force ouverte. Ici, le moindre tâtonnement serait une défaite. C'est en un instant, et par l'irrésistible élan d'un assaut, que se décide le sort de la bataille.

Cette loi devenait d'autant plus impérieuse que Tartuffe n'avait pas encore paru dans les deux premiers actes, remplis déjà de son invisible présence. Aussi, après cette longue attente, jugeons-nous incomparable le trait de génie qui l'annonce par ces mots :

Laurent, serrez ma haine avec ma discipline,
 Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
 Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
 Des aumônes que j'ai partager les deniers.

Oui, La Bruyère a beau se récrier : une retouche nous gâterait ce début qui détermine tout un caractère. J'en dirai autant du geste qui va suivre, du mouchoir jeté sur la

gorge de Dorine. On n'oserait corriger ce détail : il est absous par l'éclat de rire qu'il provoque. C'est encore ici la vérité qui triomphe, en dépit de l'ivraissement. Décidément, la prose d'Onuphre paraît bien pâle en face de Tartuffe et de sa poésie.

Mariane, Elmire, Cléante. — Nous aimerions à esquisser aussi les physionomies secondaires, ne fût-ce que pour admirer la souplesse d'un génie dont la grâce et la délicatesse égalent l'énergie et la véhémence. Que d'ingénuité, par exemple, dans les doléances souriantes de Mariane, cette gentille sœur d'Elise et d'Henriette ! Quel charme de raison enjouée, de franchise discrète, et de coquetterie décente dans l'honnêteté d'Elmire, qui, toujours sûre d'elle-même, n'a jamais besoin de se gendарmer pour défendre sa vertu ! Mais hâtons-nous d'analyser rapidement un rôle dont l'importance est capitale, puisqu'il sert de contrepoids à celui de Tartuffe, et représente la morale de la pièce. Je veux parler de Cléante. De même que Pascal, dans ses premières lettres, se met par supposition en dehors des Moliéristes et des Jansénistes, comme s'il n'était qu'un homme du monde curieux de s'instruire, Molière a cru devoir prêter au Sage de la comédie une impartialité qui se garde de tout excès, honore les vrais dévots, flétrit les autres, et associe à un fonds de religion sensée la liberté d'un esprit éclairé. En un mot, c'est l'honnête homme tel que Louis XIV pouvait le souhaiter à cette date précise. Formé à l'école du monde, humain, traitable, tolérant, ennemi né de tout ce qui est faux, pruderie, pédanterie, rigidité sottе et importune, il nous plaît par la modération, la bienséance, le tact, le savoir-vivre et l'équilibre d'une raison étrangère à tout préjugé¹. Bref, Cléante est l'Ariste d'une

1. Il se peint dans cette profession de foi :

Les hommes, la plupart, sont étrangement faits :
 Dans la juste mesure on ne les voit jamais.
 La raison a pour eux des bornes trop petites ;
 De chaque caractère ils passent les limites ;
 Et la plus noble chose ils la gâtent souvent
 Pour la vouloir outrer, et pousser trop avant.

comédie, qui, plus que toute autre, avait besoin de ce palliatif.

Cependant, l'effet produit n'est pas tel que le désirait le poète. Outre que le parterre ne se laisse pas volontiers faire la leçon, le voisinage de Tartuffe domine trop la scène pour que son ombre ne se projette pas sur tout ce qui l'entoure. Les excellentes maximes de Cléante en souffrent donc un peu. Ajoutons que son tort est de s'en tenir aux paroles. N'entrant pas dans l'action, ses vertus philosophiques opposent une trop faible antithèse aux manœuvres qu'elles sont impuissantes à prévenir, ou à châtier. Un Alceste eût seul été de taille à lutter contre un Tartuffe, et à le vaincre de vive force.

Les arrière-pensées de Molière. — Mais ces réserves ne sont pas une adhésion au sentiment de ceux qui, ne voyant dans Cléante qu'une précaution oratoire, attribuent à Molière des arrière-pensées d'incrédulité systématique, ou de dénigrement voltairien. Outre qu'il est toujours téméraire de sonder les consciences, nous estimons que le théâtre fut pour lui un but, et non un moyen, qu'en choisissant l'hypocrisie comme sujet de satire, il fut seulement désireux de léguer à la postérité un nouveau chef-d'œuvre, en un mot que son génie se décida par des raisons dramatiques et désintéressées de tout autre souci. Qu'un comédien excommunié par l'Église, et dénoncé du haut des chaires comme un corrupteur de la morale publique, n'ait pas été un chrétien très fervent, nul ne s'en étonnera. Mais, si des griefs personnels ont pu animer ses censures, il n'en faut pas conclure qu'il ait voulu frayer la voie aux exterminateurs du siècle suivant. En séparant la fausse monnaie de la bonne, et flétrissant le mensonge au profit de la vérité, il contribua seulement, avec Pascal, à séculariser les principes de la morale menacés par une casuistique éhontée¹. Il continua l'œuvre des *Provinciales*, et

1. Le public n'hésita pas à voir dans le *Tartuffe* Escobar traduit sur le théâtre. « C'était, dit M. Sarrasin-Duval, la graine des *Provinciales* qui fructifiait. A leur insu, ces deux esprits se prêtèrent main-forte. Molière eut les mêmes ennemis que Pascal, ceux qui, quatre ans auparavant, avaient obtenu qu'on brûlât les *Petites*

favorisa l'avènement de ce qu'on pourrait appeler la foi des honnêtes gens, celle que professait déjà Montaigne mais avec trop d'indifférence secrète, celle qui se retrouve chez La Bruyère mais avec plus de doctrine chrétienne, celle qui inspire Montesquieu mais avec moins de chaleur généreuse qu'il n'y en eut dans le grand cœur de Molière et d'Alceste.

L'AVARE

(1668).

I. — FAITS HISTORIQUES.

Froideur du public. Préjugé contre la comédie en prose. — Quoiqu'en disent Grimarest, le biographe de Molière, et, d'après son autorité, les historiens du *Théâtre françois*, puis Voltaire, Cailhava¹, et bien d'autres, il n'est pas vrai que *l'Avare* subit un premier échec avant de se produire, six mois plus tard, sur la scène du Palais-Royal; car, dans le *Registre de la Troupe*, tenu, comme on sait, par La Grange dont l'exactitude était scrupuleuse, il n'est fait aucune mention de cette comédie avant le dimanche 9 septembre 1668. C'est alors seulement qu'elle figure, sous le titre de *Pièce nouvelle*; cette soirée rapporta 1069 fr. 10 centimes, ce qui atteste l'éveil d'une curiosité très vive. Cependant, après neuf représentations qui ne furent pas consécutives², il y eut relâche. La recette

Lettres. L'excellente prose et la gaieté des *Placets* rappelle le ton des premières Provinciales, quand Molière écrit: « Votre Majesté a beau dire, et M. le Légat, et MM. les Prélats ont beau donner leur jugement, ma comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau. » On croit entendre Pascal très embarrassé de prouver qu'il n'est pas une *porte d'enfer*. La Préface imprimée en tête de *Tartuffe* expose des arguments analogues à ceux de la *Onzième Provinciale*, et les transporte dans la comédie.

1. Cailhava, auteur dramatique (1731-1813); avec de nombreuses pièces, dont la meilleure est le *Tuteur dupé*, il composa un traité sur l'*Art de la comédie*.

2. Il y eut une lacune, du vendredi 21 septembre au dimanche 30 septembre.

avait sensiblement baissé. Le vendredi 15 octobre, elle n'alla pas au delà de 143 fr. 10 centimes. Si, le dimanche 16 septembre, on récolta 664 fr., ce mouvement de hausse s'explique par la présence de Monsieur, frère du Roi, de Madame, et de la Cour. Le 14 décembre, à la suite d'une interruption qui dura deux mois et plus, une reprise eut lieu, et l'*Avare* fut joué huit fois jusqu'au dimanche 30. Mais, pour attirer le public, Molière dut l'amorcer par la vogue d'une farce dont l'auteur garda l'anonyme, et qui, intitulée le *Fin Lourdaud*, ou le *Procureur dupé*, avait probablement quelque analogie avec l'*Avocat Patelin*¹.

Il est donc certain que ce chef-d'œuvre ne reçut pas d'abord tous les applaudissements dont il était digne. Cependant, il ne faudrait point exagérer l'indifférence de cet accueil, puisque, dès le 15 septembre 1668, Robinet parle, dans sa Gazette,

D'un Avare qui divertit
 Non pas certes pour un petit,
 Mais au delà ce qu'on peut dire :
 Car d'un bout à l'autre il fait rire.

Si cet éloge exclut l'idée d'une chute, on ne saurait nier du moins que, par routine ou préjugé, beaucoup de prétendus connaisseurs et gens du bel air se refusèrent à goûter une pièce qui leur semblait manquer aux lois de la haute comédie, parce qu'elle n'était pas écrite en vers. C'est ce que confirme le témoignage de Grimarest rappelant cette protestation de je ne sais quel duc et pair qu'il ne nomme pas : « Molière est-il fou, et nous prend-il pour des benêts de nous faire essayer cinq actes de prose ? » Cependant, ce n'était pas la première fois que le poète faisait infidélité à l'alexandrin : car il l'avait déjà délaissé dans la *Princesse d'Élide*, et le drame de *Don Juan*². Mais l'un n'était qu'une improvisation, et l'autre

1. Le texte n'en est pas parvenu jusqu'à nous.

2. A' ant Molière, Louis le Jars (la *Pucelle*, 1562), Jean de la Taille (les *Cornivaux*, 1562), Pierre La Rivoy, et Cyrano de Bergerac (le *Pédant joué*), avaient fait des comédies en prose.

réussit quand même, grâce à l'émoi que causa la cabale des dévots ligués contre l'auteur du *Tartuffe*. Or, cette fois, le stimulant d'une question religieuse n'existant plus, les partisans de l'étiquette dramatique regardèrent comme une déchéance du genre ce qui n'était ici qu'une suprême convenance.

En effet, nous ne croyons pas, sur la foi de Voltaire, que Molière se proposait de mettre sa prose en vers, et qu'il y renonça, faute de loisir, ou sur l'avis de ses comédiens qui voulurent jouer la pièce telle quelle. Un poète pour qui les servitudes de notre prosodie étaient un jeu n'aurait pas reculé devant les contraintes d'un travail qu'il eût estimé nécessaire. Mais il jugea plutôt, et, selon nous, avec raison, que la nature de son sujet, et la façon dont il entendait le traiter, s'accommoderaient mal de la rime et de ses entraves ; car il y a des plaisanteries de prose et des plaisanteries de vers. Or, on se figure difficilement le tour de force qui consisterait à réduire aux gênes du mètre et du rythme l'inventaire des nippes qui entrent dans le prêt usuraire d'Harpagon, ou son dialogue avec la Flèche, ou les doléances de maître Jacques, ou le monologue de l'Avare, et tant d'autres scènes qui exigeaient les libres saillies d'une franchise toute populaire ¹.

Le sujet parut sombre, dans son apparente gaieté.

— En même temps que la nouveauté de la forme déroutait les amis de la tradition, l'impression morale du spectacle contribua peut-être à la froideur du sentiment public ; car il faut bien avouer que l'ensemble de la peinture est assez sombre, malgré les vifs éclats de rire qui la traversent. La sympathie ne sait guère à qui s'attacher dans cette fable où nul personnage, sauf Mariane, ne mérite estime ou affection. Une fille sans mère que persécute un père sans entrailles, un fils qui le vole, ou le bafoue, un intendant qui le berne et joue dans la maison un rôle équivoque, des valets qui détestent leur maître et le honnissent, un

1. Le préjugé qui repoussait l'emploi de la prose dans la haute comédie fut si tenace, cent ans après, en 1775, un sot nommé Mailhot osa porter la main sur la prose de Molière, et la traduire en vers.

courtier d'usure, et une entremetteuse : voilà le cortège d'Harpagon. Toutes les couleurs sont donc poussées au noir dans ce tableau où la nature est tellement offensée que la gaieté même a comme un arrière-goût d'amertume. Aussi Goethe a-t-il pu dire : « Entre toutes les pièces de Molière, l'*Avaro*, dans lequel le vice détruit la piété paternelle et filiale, a une grandeur extraordinaire, et est, à un haut degré, *tragique*. » Ne serait-ce point la raison secrète qui troubla les contemporains ? Mais la postérité ne s'est pas méprise sur ces apparences, et la revanche de son admiration a confirmé le jugement porté par Boileau, s'il faut du moins en croire sa réponse à Racine qui lui disait un jour : « Je vous vis dernièrement à la pièce de Molière ; et vous étiez seul à rire. » — « Je vous estime trop, repartit le Maître, pour penser que vous n'y ayez pas ri vous-même, du moins intérieurement ¹. »

Les Devanciers de Molière. Boisrobert. La Rivery. L'Arioste. Lope de Vega. La comédie italienne. — Ce n'était point la première fois que le théâtre flétrissait l'Avarice, et Molière comptait de nombreux devanciers. Aussi n'a-t-il jamais plus largement usé du droit de prendre son bien où il le trouvait. Sans parler des traits de nature que lui offrit la chronique contemporaine ², on a donc pu relever bien des réminiscences qui se mêlent adroitement à la verve de son invention personnelle. Disons d'abord un mot des emprunts les plus voisins, par exemple de la scène où le fils d'Harpagon reconnaît son père dans l'usurier qui le ruine ³. Il est constant que ce motif fut suggéré par la *Belle Plaideuse* de l'abbé de Boisrobert qui lui-

1. A la mort de Molière, l'*Avaro* avait eu 57 représentations. Il fut joué 127 fois sous Louis XIV, 305 fois sous Louis XV, 472 fois de 1774 à 1814, 466 fois de 1814 à 1870.

La première édition de cette comédie est datée de 1669. Elle parut en un in-12 de 150 pages, chez Jean Ribou, au Palais, vis-à-vis la porte de la Sainte-Chapelle.

2. Citons, entre autres, le lieutenant criminel Tardieu et sa femme dont l'avarice légendaire fut censurée par Boileau, « Pour tous valets, ils n'avaient qu'un cocher, dit Tallemant, le carrosse est si méchant et les chevaux aussi qu'ils ne peuvent aller. » Ils furent assassinés le 24 août 1665. On parle aussi du cardinal Angelotto bâtonné par son palefrenier, une nuit qu'il volait l'avoine de ses chevaux.

3. Acte II, scènes 1 et 11. Comparer la *Belle Plaideuse*, acte I, scène VIII.

même le dut à une anecdote fort accréditée sur le président de Bersy et son fils. C'est de la même source que procède l'amusante idée du mémoire fantastique où sont énumérés, « parmi tant de vieux rogatons, un luth de Bologne, un trou-madame, et une peau de lézard, de trois pieds et demy, remplie de foin ¹. »

La Rivey fut mis aussi à contribution ². Dans sa comédie des *Esprits*, il exprimait, à la suite de Plaute, le désespoir d'un ladre qui cache dans un trou une bourse de deux mille écus, la retrouve pleine de cailloux, et veut alors faire emprisonner la ville et les faubourgs. Ici Molière imita du moins le romanesque ressort par lequel se dénouait cette intrigue; car l'apparition du père de Valère et de Mariane est le pendant de l'exilé huguenot qui surgissait à propos pour marier sa fille à Ergaste, le fils du vieil avare Severin. Dans la *Veuve* du même poète se rencontre également une aventurière, nommée Guillemette, qui a des airs de parenté avec Frosine ³.

Il est vrai que ce type appartenait depuis longtemps au répertoire italien, dont Molière connaissait à fond toutes les finesses. Dans les *Suppositi* de l'Arioste, l'écornifleur Pasifile s'était avisé déjà d'exploiter la chiromancie, pour flagorner le docteur Cléandre, et lui persuader « qu'étant d'une pâte à vivre cent ans, il mettroit en terre ses enfants, et les enfants de ses enfants. » A en croire le *Ménagiana*, et surtout les *Observations* de Riccoboni sur le génie de Molière, la liste de ses créanciers étrangers serait encore plus longue. C'est ainsi qu'il faudrait chercher dans

1. Voici les vers où Boisrobert fait un inventaire analogue :

Il fournit le surplus de la somme en guenons,
En fort beaux perroquets, en douze gros canons,
Moitié fer, moitié fonte, et qu'on vend à la livre :
Si vous voulez ainsi la somme, on vous la livre.

2. Pierre La Rivey (1516-1611) appartenait à la famille des *Giunti* (Les Arrivés), célèbres imprimeurs de Venise et de Florence. Il s'était établi à Troyes, ou il devint chanoine. Il est l'auteur de comédies facétieuses : le *Laquais*, la *Veuve*, les *Esprits*, le *Morfondu*, le *Jaloux*, la *Constance*, les *Trompeurs* et le *Fidèle*.

3. Elle dit au vieil Amoureux de la *Veuve* : « Madame Clemence vous aime comme ses menus boyaux. »

*L'Amante patito*¹ l'ancêtre de Valère ; car il y a là un certain Lelio qui, amoureux de Flaminia, fille de Pantalon riche banquier de Venise, se met au service de ce vieillard pour arriver sûrement à ses fins. De plus, la *Cameriera nobile* (la femme de chambre de qualité) aurait fourni le germe de deux scènes, celle où Maître Jacques fait le brave, comme Arlequin, jusqu'aux coups de bâton administrés par Valère, et celle où le cocher d'Harpagon s'ingénie, comme Scapin entre Pantalon et le docteur, à réconcilier le père et le fils, en leur persuadant que chacun d'eux eède à l'autre sa maîtresse. Quant à cette rivalité d'amour, ce n'était pas une combinaison nouvelle au théâtre ; car on la rencontre dans la *Discreta Enamorada* de Lope de Vega². Il est vrai que Molière fut assez en fonds pour imaginer à lui tout seul cette situation que, cinq ans plus tard, en 1673, Racine transporta dans *Mithridate*, et rendit tragique, sans que personne le lui ait reproché comme un plagiat. Pour épuiser l'enquête, il nous faudrait ajouter que la *Sperta* de Gelli eut encore l'honneur de prêter à Molière un de ses traits les plus populaires, ce fameux *sans dot* qui passe aujourd'hui pour être sa propriété définitive³.

L'Aulularia de Plaute. L'avare par accident. Le savetier de la Fontaine. Le Vulteius d'Horace. Originalité de Molière. — Mais laissons ces bagatelles de la petite érudition, et abordons l'*Aululaire*, seul modèle qui mérite d'entrer en comparaison avec l'*Avare*⁴. Pour savoir dans quelle mesure le thème dramatique de Plaute a été renouvelé par Molière, il convient d'analyser brièvement la pièce antique.

1. Il fut joué à Paris sous ce titre : *Lelio et Arlequin, valets dans la même maison*.

2. On cite encore une comédie de Chevalier (1662) : *Les Barbes amoureux et rivaux de leurs fils*.

3. N'oublions pas de ces rapprochements. La plupart des comédies italiennes dont il est ici question furent des *impromptus*, dont les canevas mobiles n'avaient rien de fixe, et variaient selon le caprice des acteurs qui pouvaient y glisser, après coup, leurs improvisations. Aussi peut-il se faire que Molière ait été imité, là où il semble imitateur. Son *Avare* n'avait-il pas une renommée européenne ?

4. L'*Aululaire* fut composée vers l'an 195, sous le consulat de Galon. Plaute y fait allusion à l'abrogation de la loi Oppia. Le sujet dut être emprunté à un modèle grec ; mais les détails de mœurs ou de coutumes sont romains.

Ainsi que le titre l'annonce, elle ne roule que sur la découverte d'une *marmite* pleine d'or qu'a trouvée le pauvre Euclion, mais pour son malheur, puisqu'elle sera comme la furie vengeresse qui le punit de sa dureté cruelle envers les siens et envers lui-même. D'abord, elle ne l'enrichit pas : car il n'ose toucher à ce trésor que sa vigilance n'empêchera point de passer, ainsi que sa fille, en des mains étrangères. Depuis qu'il le couve des yeux, sa négligence paternelle a été si coupable qu'il va bientôt devenir grand-père, à son insu. Cependant, un riche voisin, d'âge mûr, est assez confiant pour lui demander la main de Phédra, dont le cœur est engagé dans d'autres liens. Euclion, qui s'imagine que le prétendant a flairé ses écus, commence par se délier de ces avances, et les repousse ; mais, l'honnête Mégadore ne soufflant pas un mot de la dot, il cesse de refuser son consentement. Alors, ce gendre généreux commande à ses frais un grand repas de noces, et remplit la maison d'Euclion d'une légion de cuisiniers enrôlés pour les apprêts de la fête. A cette vue, redoublent les transes du malheureux. Parmi tant de fripons, comment sauver sa cachette ? Le bois sacré de Sylvain est tout proche, et il y court : mais le cri d'un corbeau l'agite de noirs pressentiments : il émigre donc vers le temple de la Bonne-Foi. Vaine précaution ! car un coquin d'esclave, qui le guettait, déniche et dérobe la marmite. Aussi quel désespoir ! Jugez-en par ses cris dont l'explosion est un chef-d'œuvre de pathétique plaisant : sa colère est de la rage, sa douleur de la démence. Il s'en prend aux dieux et aux hommes ; il ferait pendre amis et ennemis, puis lui-même après eux.

Pour comble d'infortune, voici que, dans le paroxysme de sa fureur, survient tout à coup le jeune indiscret dont les galanteries ont compromis l'honneur de sa fille. C'est le neveu de Mégadore. Après avoir tout avoué à son oncle qui lui a tout pardonné, il se présente devant Euclion pour confesser sa faute, et la réparer, c'est-à-dire pour demander la main de celle qui va le rendre père. Mais, aux premiers mots de sa prière, Euclion, qui est sous le

coup d'une idée fixe, ne peut se douter qu'il y ait eu un autre rapt que celui de son trésor. De là le mémorable quiproquo dont Molière a tiré si bon parti. Le dénouement, chacun le connaît : le vrai voleur, c'est l'esclave de Lyconide, le séducteur de Phédra. Aussi, tout s'arrange. Une fois sa marmite rendue, l'Avare se métamorphose même en un père de famille affectueux et libéral, qui ne s'oppose point au bonheur des deux amants : car il les marie, et les dote de son trésor. Telle est du moins la conversion annoncée par un prologue de Plaute, et fidèlement accomplie par son continuateur, Urceus Codrus, ce latiniste Bolonais qui, au quinzième siècle, osa compléter une œuvre mutilée par le temps¹.

Cette conclusion suffirait à nous avertir de la différence qui sépare les deux pièces. Sans doute Molière doit à Plaute plus d'un incident ingénieux, plus d'un détail plaisant². Mais il y a entre eux la distance qui existe entre la comédie de situations et la comédie de caractères. Dans l'*Aululaire*, ce n'est pas le vice d'Euclion qui produit les péripéties du drame ; car cet indigent qui a trouvé de l'or est victime d'une sorte de fatalité : il subit la vengeance du Dieu Lare qui a voulu châtier en lui l'oubli de ses devoirs religieux. Sa parcimonie a d'ailleurs son excuse dans une longue habitude de la pauvreté. Mis par le hasard en possession d'une grosse somme dont il ne sait que faire, il est plutôt soucieux que ladre ; ou, s'il le devient, c'est moins par tempérament que par la faute de cette aubaine inattendue qui l'éblouit, l'embarrasse, le trouble, l'affole, et finit par détruire l'équilibre de sa raison. En cela il ressemble bien moins à Harpagon qu'au Savetier de la Fontaine, dont la gaieté, l'appétit et le sommeil ont disparu,

1. Quelques vers isolés conservés par Nonius autorisent ce dénouement, dont se mêle le dieu *Lare* qui a voulu récompenser *Phedra* de sa dévotion, et punir *Euclion* de sa négligence religieuse. Ceci est bien romain. Voir l'édition de M. Benoist (Hachette).

2. On pourra comparer les scènes suivantes :

Av : I, 3 ; AUL : I, 1. IV, 4. (la servante chassée). Av : I, 7 ; ALL : II, 2, les allées et venues d'Harpagon veillant sur sa casquette. Av : IV, 7 ; AUL : IV, 9, (le monologue de l'avare). Av : V, 3 ; AUL : IV, 10, (le quiproquo).

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.

Non, sa monomanie soudaine n'a pas de racines : l'effet peut cesser avec la cause. Il en sera de lui comme de Vul-teius Ménas qui recouvre la santé du corps et de l'esprit, dès qu'il a renoncé à ses arpents de terre, ainsi que sire Grégoire à ses cent écus. Voilà pourquoi M. Naudet dit avec justesse que, dans l'*Aululaire*, la *Marmite* est le principal personnage, et fait à elle seule l'unité de l'action. On doit même convenir que la guérison d'Euclyon n'a rien d'in vraisemblable, lorsque, pour se délivrer de ses transes, il donne tout à coup cet or qui fut son génie malfaisant¹. Donc, s'il faut admirer chez Plaute la verve du dialogue, ne lui demandons point une profondeur d'observation qui est la gloire de Molière. Surtout, ne voyons pas des emprunts habilement déguisés dans l'émulation d'un génie qui, même en imitant, reste créateur ; car, tout ce qu'il touche, il le rend sien, et c'est encore la nature qu'il étudie dans les livres. Ce qui était bon devient alors excellent ; ce qui était obscur brille désormais en pleine lumière. Sa copie honore l'original, ou le fait oublier ; et son théâtre mérite ainsi d'être à son tour une source commune où les maîtres de la scène ne cesseront pas de puiser l'inspiration².

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

La comédie de caractères. Leçon universelle. — Dérouler les conséquences d'un vice dont la contagion étend ses ravages sur toute une famille : telle est l'intention de

1. Plaute n'a pas voulu intituler sa pièce *Avarus*, comme il avait appelé d'autres comédies *Pseudobus*, *Miles gloriosus*. « Si les Grecs, dit M. Benoist, avaient pu entrevoir ce que doit être la comédie de caractères, les Romains n'y pensaient pas. Cette conception abstraite n'aurait pas été comprise de ses contemporains. »

2. *The miser* est le titre d'une imitation faite, le 5 février 1671, par un Anglais nommé Shadwell, dont l'impertinence émut la bile de Voltaire. L'œuvre parut donc du vivant même de Molière. L'auteur osait dire que nos meilleures pièces maniées par les pires écrivains de son pays y gagnent beaucoup.

En 1732, Fielding, l'auteur de *Tom Jones*, qui avait plus d'esprit que Shadwell, et ne s'en croyait pas tant, traduisit l'*Avaré* avec succès. Il disait dans son prologue : « Le poète est sauvé, s'il laisse Molière sain et sauf. »

Molière. Le caractère d'Harpagon, voilà le grand ressort qui met l'intrigue en mouvement. Or, il ne s'agit plus ici, comme chez Alceste, d'un travers exceptionnel qui n'entame pas la droiture, et ne nuit à personne, ni comme chez don Juan d'un libertinage raffiné dont l'insolence ou la fatuité sent ses privilèges de grand seigneur, ni comme chez Tartuffe d'un fléau social qui tient aux mœurs d'une époque plus qu'aux entrailles de la nature humaine ; car l'avarice est une peste qui s'attaque à toutes les classes, et dont le germe peut se développer dans tous les temps. On voit par là que cette pièce a sa physionomie distincte dans le théâtre de Molière, et que jamais il n'a proposé plus directement une leçon plus universelle.

Importance du milieu. Il faut qu'Harpagon soit riche. Pièges tendus à son vice. Il faut qu'il soit père. Scandale flagrant. — Or, pour la rendre saisissante, il lui fallait choisir un milieu propice à la culture et au parfait épanouissement d'une maladie dont l'exemple pût être offert comme le cas le plus digne de notre étude. Le nom seul de son personnage nous en avertit d'avance. *Harpagon!* ce mot expressif ne dénonce-t-il pas le grappin de ses doigts crochus? Avant même qu'il soit entré en scène, chacun le connaît déjà. Nous savons que son fils s'endette parce qu'un père lui refuse le nécessaire, que sa fille se laissera séduire, parce qu'il voudrait s'en débarrasser sans lâcher un sou de dot, que ses valets sont menteurs et filous, parce qu'il rogne sur bêtes et gens jusqu'à les faire mourir de faim. C'est pourtant un bourgeois opulent, qui a pignon sur rue, et que les exigences de sa condition connue de tous réduisent à soutenir son rang, au moins en apparence. Il a donc un train de maison; et l'on a même blâmé Molière de lui avoir donné ces dehors de la richesse. Étrange critique! car il faut être vraiment aveugle pour regarder comme une maladresse une des plus fécondes ressources de l'intérêt comique.

Sans doute il est certain qu'Harpagon n'aurait point ce cortège dispendieux, s'il n'avait consulté que ses goûts. Mais la notoriété de la fortune léguée par ses pères lui

transmettait l'obligation sociale de paraître, et le condamnait, par respect humain, à faire devant le monde une certaine figure. Il s'est donc trouvé, malgré lui, enchaîné par ce lien dont il enrage ; car un vicieux n'est pas toujours libre de l'être à sa manière, et l'héritier d'un beau patrimoine qui, depuis longtemps, s'étalait au soleil ne pouvait brusquement déchoir de son état, au point d'afficher la même lésine que l'obscur artisan d'un pécule ignoré. Mais, loin d'y perdre, la peinture de son avarice ne fera qu'y gagner. Elle sera d'autant plus éloquente qu'il vit chichement au milieu de l'abondance, et que sa soif d'acquérir est irritée par la possession même. S'il avait toujours languï dans la misère, son esprit de sordide épargne aurait des circonstances atténuantes, et il serait à plaindre plus qu'à mépriser. Mais le scandale est révoltant chez ce millionnaire qui, loin de jouir, amasse pour enfouir, se frustre lui et les siens de l'indispensable, ne recule pas devant les plus ignobles pratiques pour assouvir sa convoitise, et, regorgeant d'or, se tue à la peine pour grossir ce monceau d'écus auxquels il sacrifie honneur et famille, tout en un mot jusqu'à lui-même.

Il y aura là d'autant plus de pièges tendus à la cupidité de ce maître quinteux et brutal, de ce père égoïste et tyrannique, dont le cœur est aussi fermé que la bourse, soit pour ses gens auxquels il apprend l'imposture et la fraude, soit pour ses enfants qu'il forme à la défiance et à la dissimulation, parce qu'il les traite en ennemis. Ainsi, au lieu du spectacle abject et monotone d'un usurier qui justifie sa vilénie par de faux semblants de pauvreté, nous suivrons le développement progressif d'un caractère susceptible de nuances variées comme la situation qui met sa honte en relief. La physionomie aura donc tout son jeu ; car nous assisterons aux effets engendrés par la fureur d'une passion qui, loin d'être un accident fortuit, a son principe dans le sang, et, invétérée par l'habitude, se tourne en une folie incurable. Tous les accessoires qui l'entourent seront des témoins accusateurs qui déposent contre lui. S'il a des chevaux, les pauvres bêtes sont inca-

parles de marcher ; elles n'ont pas même de litière : il leur fait « observer des jeûnes si austères que ce ne sont plus rien que des idées, ou des fantômes, ou des façons de chevaux. Comment traîneroient-ils un carrosse ? ils ne peuvent plus se traîner eux-mêmes. » S'il a des laquais, ils ne sont ni vêtus, ni nourris ; il les gourme, il les frappe et les outrage comme des voleurs bons à rouer. S'il a un intendant, c'est parce qu'il exerce gratuitement « de perpétuels contrôles sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle. » S'il donne un repas, il voudrait régaler son monde, sans bourse délier.

Quant à ses enfants, il ne songe qu'à s'en défaire, au meilleur compte. Lorsque Frosine lui dit qu'il les mettra en terre, il sourit d'aise et s'écrie : « Tant mieux ! » Il regrette qu'Élise ait été jadis sauvée d'un naufrage, et que Valère ne l'ait pas laissée se noyer. « C'est une mauvaise herbe qui croît trop vite. » Il délègue à un domestique « toute l'autorité que le ciel donne à un père » ; et, pour se délivrer d'une tutelle onéreuse, il sacrifie sa fille à un vieillard. « *Sans dot* », ce mot lui tient lieu « de beauté, de jeunesse, de naissance, de sagesse et de probité. » Il ne se soucie même pas des « accidents fâcheux auxquels expose la trop grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments. » Car l'honneur lui est indifférent, et tout sens moral est anéanti dans cette âme vénale dont la bassesse finit par devenir repoussante. Pris en flagrant délit d'usure cynique, il n'y voit de honte que pour l'emprunteur qui se ruine ; et, quand il reconnaît en lui son fils, il confesse « qu'il n'est pas fâché de cette aventure ; car il tiendra l'œil plus que jamais sur toutes ses actions. » Plus tard, lorsque Cléante lui dira froidement : « Si vous ne me donnez pas Mariane, je ne rendrai pas la cassette, » il ne comprend nullement l'impudence d'un tel langage, et accepte le marché sans indignation ; car en lui le père est mort, et ne sait pas plus se faire respecter que se faire aimer.

L'avarice lui dessèche le cœur, lui aveugle l'esprit.
 — Il devient dupe et comique. — Non seulement l'ava-

rice dessèche son cœur ; mais elle éteint en lui toute clairvoyance d'esprit, et cela précisément à l'heure où il en aurait le plus souvent besoin. Etant dupe de tout ce qui flatte sa manie, il tombe alors en de grossiers trébuchets. Si Valère a joué sans péril sa comédie d'intendant, c'est qu'il avait un complice dans la passion de celui qui n'a pas distingué le suborneur sous le masque d'un adulateur intéressé. Il a donc pu « charger la complaisance », et forcer impunément la note jusqu'à la moquerie la plus transparente, parce que tout vice est sottise, et croit volontiers à ce qu'il désire. C'est aussi la raison qui du premier coup accrédite le mensonge de maître Jacques dénonçant comme voleur de la cassette l'intendant qu'il jalouse, et dont il veut se venger. Pour être cru sur parole, il lui suffira des artifices qui réussissent à Éraсте auprès de M. de Pourceaugnac¹. Voilà comment Harpagon rencontre son châtiment dans sa faute même. Or, il n'en eût pas été de la sorte, si nous n'avions sous les yeux qu'un vulgaire pince-maille aussi rebutant sur la scène que dans le monde.

Il faut qu'Harpagon devienne amoureux et rival de son fils. — L'odieux et le comique. — Mais jusqu'à présent le drame ne se serait point engagé si l'avarice d'Harpagon ne se compliquait d'un amour sénile, qui va le rendre le rival de son fils. Ce n'est pas la première fois que Molière représente la galanterie d'un vieillard ; mais jamais il n'y a mis autant de sincérité. Dans l'*École des maris*, Ariste n'a pour Léonor qu'une affection paternelle. Le Sganarelle du *Mariage forcé* n'est qu'un célibataire ennuyé de son isolement. Quant à M. Jourdain, sa liaison se compose de vanité : il ne vise qu'à se donner ainsi l'air d'un gentilhomme. Or, chez Harpagon, le sentiment est sérieux et profond. Lui qui dut jadis faire un mariage d'argent, et ne vit dans la perte de sa femme qu'une bouche de moins à nourrir, voici que, sur le tard, il se laisse prendre par un

1. *Pourceaugnac*, I, 6. — « LE COMMISSAIRE. De quelle couleur est la cassette ? — MAITRE JACQUES. N'est-elle pas rouge ? — HARPAGON. Non, gris. — MAITRE JACQUES. Eh oui, gris-rouge : c'est ce que je voulais dire. — HARPAGON. Il n'y a point de doute. C'est elle assurément.... »

caprice auquel il s'obstine avec l'entêtement d'un vieillard égoïste. La Bruyère nous parle des hommes qui commencent par l'amour, continuent par l'ambition, et finissent par l'avarice, parce qu'il leur faut alors une passion sédentaire. Que ce soit, en effet, l'ordre habituel des choses, nous ne le contesterons pas. Mais pourquoi donc ceux qui commencent par l'avarice ne suivraient-ils pas la marche inverse, de manière à finir par l'amour? Ce serait invraisemblable, dira-t-on; car il y a contradiction entre ces deux faiblesses qui s'excluent ou se combattent. Nous pourrions répondre avec Pascal qu'il arrive à l'amour « de rendre un avaricieux libéral », et que par conséquent Harpagon a le droit de se démentir en aimant une fille pauvre, comme le rigide Alceste en recherchant la main d'une coquette. Mais à quoi bon opposer des arguments psychologiques aux vaines chicanes qui, depuis deux siècles, se perdent dans les explosions de l'applaudissement public? Bornons-nous à dire que les tendres soupirs d'Harpagon étaient nécessaires au portrait, ne fût-ce que pour égayer un peu des impressions trop fâcheuses, et mêler le comique à l'odieux.

En effet, rien de plus plaisant que cette nouvelle épreuve où la lésinerie du prétendant est aux prises avec son amour. Qui donc pourrait y trouver à redire, en face de tant de scènes si amusantes où le rire éclate à toute volée, par exemple, quand le front d'Harpagon se rembrunit ou s'éclaircit, selon que Frosine lui demande de l'argent, ou lui prodigue des louanges auxquelles il ouvre des oreilles ravies? Quoiqu'il se complaise à sa chimère, le caractère ne se déconcerte pas. Autant il est faible pour les douceurs qui caressent son illusion, autant il tient ferme contre les attaques dont sa bourse est menacée. S'il est assez sot pour boire à longs traits les compliments adressés à son teint frais et gaillard, il se garde bien de les payer. Quand la fine mouche lui fait le compte de la dot imaginaire que lui vaudront les vertus de Mariane, il n'entre pas dans ces calculs. « Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose! » Il faudra donc que la

mère « s'aide un peu, fasse quelque effort, qu'elle se *saigne* pour une occasion comme celle-là. » A plus fort raison sera-t-il au supplice, lorsque l'espièglerie de son fils fera passer un diamant de son doigt à celui de Mariane. Il s'élancerait volontiers pour arracher le précieux bijou à la main qu'il embellit, malgré lui. Bref, il est clair que les beaux yeux de sa cassette finiront par être les plus forts. Aussi, dès qu'il l'aura perdue, tous ses instincts de nature prendront-ils une irrésistible revanche. On le verra bien quand le seigneur Anselme reconnaît son fils dans Valère, et sa fille dans Mariane. Toutes ces aventures romanesques Harpagon les écoute sans mot dire. Il consent au double mariage pourvu qu'on lui restitue son trésor; puis, sûr qu'il ne payera pas son habit de noces, les frais du mariage, et les écritures du commissaire, au lieu d'aller, comme les autres, porter sa joie chez la mère de Valère, il court vers sa vraie, sa seule maîtresse; il va revoir « sa chère cassette¹ ».

L'action procède du caractère. — Les figures secondaires. — Résumer le caractère de l'Avare, c'est expliquer l'action et tous ses épisodes, sauf son dénouement sentimental. Car il est la clef de voûte qui soutient l'édifice. La grandeur de cette création est telle que les autres personnages semblent offusqués par son ombre. Aussi, bien qu'ils soient très vivants, nous suffira-t-il de les grouper dans une rapide esquisse. Tous ont ceci de commun qu'ils concourent à faire valoir la figure d'Harpagon, et jouent en quelque sorte près de lui le rôle d'agents provocateurs.

Cléante. — A père avare fils prodigue. — Molière ne veut pas l'absoudre. — Voilà pourquoi Cléante ne pouvait guère nous être sympathique. Le poète voulant nous montrer les contre-coups du vice paternel dont il est la première victime, il faut nous résigner à la gradation qui le mène de la colère à l'impertinence et à la révolte. Pourtant, son naturel n'était pas mauvais : il a même du cœur, puisqu'il s'est laissé toucher par « l'adorable honnêteté » d'une jeune fille à laquelle il s'intéresse, à cause des soins

1. Molière se garde bien de le convertir, comme l'Euclion de Plaute.

dont elle entoure « sa bonne femme de mère ». La délicatesse ne lui manque pas non plus. Ne serait-il pas heureux de « donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille »? Mais la sécheresse et la cruauté d'un père dénaturé ont compromis ces généreuses inclinations. S'il se jette à corps perdu dans les dettes, c'est donc la faute de son tyran plus que la sienne. Comment ne pas crier sous l'étau qui le serre jusqu'à l'étouffer? Après tout, il regimbe parce que des rebuffades et les menaces du bâton le poussent à bout. Si encore cette persécution était franche! Mais, pris au piège le plus déloyal, il se croit en cas de légitime défense, et il riposte à une perfidie par une insolence, ou, ce qui est plus grave, par la froideur d'une ironie goguenarde. Pourtant, je ne lui pardonne pas le recel de la cassette, ni le chantage qui s'ensuit, ni surtout ce mot impie : « Et l'on s'étonne après cela que les fils souhaitent que leurs pères meurent! » Mais voilà l'œuvre d'Harpagon! Il a dépravé ce jeune homme de vingt-deux ans qui ne demandait qu'à tourner vers le bien « son impatience, son impétuosité de désirs », l'ardeur « de ce sang chaud et bouillant » dont les élans ne permettent « rien de rassis, ni de modéré¹ ».

Elise. — **Situation fausse.** — **Circonstances atténuantes.** — **Valère.** — **Mariane.** — **Maitre Jacques.** — Ne soyons pas non plus trop sévères pour Elise, sa sœur, bien qu'elle se prête à une situation fausse, en tolérant la ruse de Valère qui s'est introduit au foyer paternel, sous le titre d'intendant, pour lui faire une cour clandestine. N'oublions pas que cet amour est de la reconnaissance envers celui qui l'a sauvée d'un naufrage. D'ailleurs, elle rachète ce tort par sa réserve, son respect filial, la droiture de ses intentions et la dignité de sa tenue. Ce qui la distingue des Isabelle, des Lucile et des Henriette, c'est le sérieux qui parfois attriste sa grâce. Privée de sa mère, rudoyée par un père brutal, livrée à elle-même sans autre sauvegarde que sa vertu, sans autre confidente qu'une vieille

1. Ce sont les expressions de Bossuet caractérisant un jeune homme de vingt-deux ans.

servante, elle a de bonne heure connu la souffrance : et, par la violence faite à son cœur, Harpagon est encore responsable des armes dont elle use pour se défendre. Notre indulgence entre donc dans les intérêts de Valère, malgré son déguisement équivoque, et ses flatteries outrées dont la seule excuse est leur excès même : car elles ne sont plus dès lors qu'un persiflage, et par suite la censure indirecte du benêt qui confond la fausse monnaie avec la bonne. Du reste, il n'attend qu'une occasion pour jeter le masque, reprendre son rang, protester fièrement contre des soupçons outrageants, et sauver une seconde fois sa chère Elise, dont il est la providence.

Les autres acteurs secondaires mériteraient aussi un léger coup de crayon : car ils contribuent à l'harmonie du tableau, et à son effet moral, les uns par contraste, comme le seigneur Anselme, ou Mariane dont le charme touche même un Harpagon ; les autres par leur coquinerie, comme Frosine qui sent la corde, ainsi que ses compères les Sbrigani et les Scapins. Mais, faute d'espace, signalons du moins au premier rang cet incomparable maître Jacques qui, sous sa casaque de cocher ou son tablier de cuisinier, est surtout un profond psychologue sachant tourner toutes ses déconvenues en belles théories de sagesse pratique¹.

Critique littéraire de Fénelon. — La prose de Molière.
 — **Reproche d'in vraisemblance. — L'optique théâtrale.**
 — Sans nous attarder plus longtemps à l'analyse, hâtons-nous d'en venir à des critiques sur lesquelles il nous reste à dire un mot. L'une intéresse la forme, et s'autorise du nom de Fénelon qui, reprochant à Molière « les phrases les plus forcées, les moins naturelles, et une multitude de métaphores voisines du *galimatias* », ajoute cette restriction : « *L'Avare est moins mal écrit* que ses pièces en vers. » Puis, aggravant l'injure de cet éloge, il l'accuse encore de « *forcer la nature et d'abandonner le vrai-*

1. Battu par Harpagon, pour lui avoir dit ses vérités, qu'il désirait entendre, il se console en s'écriant : « Eh bien ! ne l'avois-je pas deviné ? Vous ne m'avez pas voulu croire. » La sincérité étant un mauvais métier, il y reconne, et ment avec conscience. Cela ne lui réussit pas mieux, et il prononce ce dernier mot : « On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on veut me pendre pour mentir, »

*semblable*¹ ». Précisant ce blâme, des Aristarques d'outre-Rhin ont découvert, par exemple, qu'on ne saurait admettre la crédulité avec laquelle Harpagon donne en plein dans tous les panneaux que lui tend ou la raillerie de Valère qui commente ironiquement l'immoralité du *sans dot*, ou l'imposture de maître Jacques interrogé sur le vol du trésor, et retournant au juge instructeur ses propres réponses. On va même jusqu'à nier que le *quij roquo* de la cassette puisse se prolonger à ce point. — Discuter pied à pied tous ces griefs serait leur donner une importance qu'ils n'ont pas. Pour ce qui est du style, disons seulement qu'un attique comme Fénelon est mauvais juge d'une verve comique à laquelle répugnent les aptitudes natives d'un délicat. Nous serions donc tentés de récuser sa compétence, lorsqu'il apprécie avec son goût personnel cette langue si drue, si spontanée, si franche et si populaire, qui sait tout dire par le trait le plus énergique et le plus expressif.

Quant aux exagérations que ne pardonne point le dénigrement d'un Schlegel, nous sommes plus à l'aise encore pour les absoudre. Car, outre que le théâtre a ses lois de perspective qui exigent l'agrandissement des objets, nous devons admirer surtout, chez Molière, ce que l'on peut appeler les coups d'État de sa puissance créatrice, et l'audace d'une invention qui dédaigne la vraisemblance passagère, pour mieux atteindre la vérité définitive. Ce serait donc méconnaître les droits ou même les devoirs du génie que de prétendre l'asservir aux étroites contraintes de la réalité vulgaire. Non, l'artiste n'est pas fait pour copier les scènes journalières de la vie, mais pour s'élever de l'accidentel à l'universel, et du portrait au type. C'est ainsi qu'il rivalise avec la nature, et met au jour des originaux supérieurs à ceux que nous condoyons dans le monde : car ils résument les traits essentiels de l'espèce, et méritent d'en être considérés comme les exemplaires achevés. Voilà pourquoi

1. « Malgré l'exemple de Plante où nous lisons *Cedo tertium*, je soutiens contre Mélière qu'un aveugle qui n'est point fou ne va jamais jusqu'à vouloir regarder avec la troisième main de l'homme qu'il soupçonne de l'avoir volé. » *Lettre à l'Académie*.

Molière n'a pas voulu représenter seulement un hypocrite ou un avare, mais l'hypocrisie et l'avarice, c'est-à-dire un idéal¹. Or, pour y exceller, il n'a pas franchi les limites du possible. Il a seulement écarté de son personnage tout ce qui pouvait paraître banal ou fortuit; et à ces incidents ingrats qui émoussent les angles d'un caractère il a substitué une combinaison de circonstances choisies qui favorisent son explosion la plus grandiose, en sorte que la logique de ses fautes le précipite de chute en chute dans le dernier mépris².

Critique morale. — Les reproches de J.-J. Rousseau.

— **Erreur et paradoxe. — Harpagon puni par Cléante.**

— **Le vice châtié par le vice.** — Mais il importe de savoir si la leçon a toute sa portée morale, et si Molière ne l'a point affaiblie ou compromise. Cette question qui semble étrange, il faut bien la poser, puisque J.-J. Rousseau l'a provoquée par le réquisitoire que voici : « C'est un grand vice assurément d'être avare et de prêter à usure; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire les plus insultants reproches, et, quand ce père irrité lui donne sa *malédiction*, de répondre d'un air goguenard qu'il *n'a que faire de ses dons*? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable? Et la pièce où l'on *fait aimer* le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs? » Avant de réfuter cette thèse par des principes, il convient d'y relever d'abord deux erreurs. Rousseau se trompe, en effet, quand il dit que Cléante *vole* son père; car le valet seul est coupable, et son maître

1. L'art, c'est la nature d'abord, mais vérifiée, contrôlée, jugée par un discernement et une raison qui la rectifie, et la restaure. C'est une réparation des défaillances et des oublis du Réel. Il immortalise les choses mortelles par une élimination clairvoyante de tout ce qui est vulgaire. Il consiste à faire les choses non comme le Hasard les fait, mais comme il devrait les faire. Il suppose donc une sélection, une invention créatrice.

2. Tous les mots qui expriment cette intention sont attendus comme des traits de nature. Le fameux *sans dot* par exemple est la conséquence d'une *idée fixe*. Il arrive tous les jours qu'un esprit *possédé* de sa passion ou de son vice ne voit, n'entend rien en dehors de cette préoccupation. Il est vraiment *halluciné*. Ses pensées, ses sentiments ne sont plus que des instincts. On dirait un automate que meut un mécanisme. Ce ne sont plus que des mouvements involontaires.

n apprend la faute que pour la réparer. Ensuite, il n'est pas juste d'affirmer que le poète veut faire *aimer* Cléante : car, si l'on peut plaindre le fils d'un tel père, et atténuer les torts de l'un par ceux de l'autre, on ne va pas jusqu'à la sympathie qui les approuve ; on se borne à penser que des enfants indignes sont le châtement des parents avilis. Or, cette vérité cruelle est précisément la leçon que Molière met en scène ; car la comédie, étant l'image de la vie, n'est pas plus édifiante qu'elle, et son enseignement, comme celui de l'expérience, qui ne corrige guère, ne vise qu'à montrer les vices punis par les vices. C'est le cas d'Harpagon : l'aversion et l'irrévérence de Cléante, il peut, en effet, se l'imputer à lui-même, puisqu'il déteste les siens, regrette leur naissance et souhaite leur mort. Il est donc responsable de la haine qui a tari la source des affections les plus naturelles. S'il a perdu ses droits, c'est parce qu'il a tout le premier manqué à ses devoirs. Le spectacle de cette solidarité n'est-il pas salutaire pour le bon sens, et d'autant plus efficace qu'il parle à l'intérêt bien entendu ? Au lieu de crier au scandale, ne vaut-il pas mieux louer l'adresse avec laquelle le poète engage ce conflit de passions, sans que leur choc ait trop de violence, ce qui dégènerait en tragédie ? Par exemple, lorsque Cléante, attendant un usurier, se voit en face de son père, l'autorité paternelle souffre sans doute quelque atteinte, mais relativement légère, parce que tous deux ont raison l'un contre l'autre, et que, par suite, le rire tempère l'odieux de la situation. Or, cette rencontre eût été beaucoup plus grave si le fils, au lieu d'être un libertin, avait eu des vertus qui eussent donné du poids à ses reproches. Grâce au tour plaisant qui nous égaye, le péril est conjuré.

La scène de la malédiction. — La vérité est toujours morale. — Reste donc ce grand mot de *malédiction* que Rousseau fait sonner si fort, mais qu'il serait sage de ne point prendre à la lettre : car ce que l'avocat, pour le besoin de sa cause, regarde comme l'acte solennel d'un père justement courroucé, n'est que la boutade d'un vieillard amoureux qui s'emporte contre un rival ; et la riposte qui

accueille cet anathème nous paraît plus indécente que criminelle. Ici, Harpagon est un peu comme maître Jacques : le père a disparu pour n'être plus qu'un soupirant ridicule par son âge, et odieux par sa supercherie ou sa jalousie. On peut même dire qu'en général les vieillards de Molière sont comiques non par leur caractère de pères ou de maris, mais par les passions qui dégradent ce caractère¹. On comprend donc, dans une certaine mesure, qu'ici Cléante oublie les liens du sang ; car le père lui est dérobé par l'amant, comme il l'était tout à l'heure par l'usurier. Nous n'excusons pas ce qui nous offense, mais nous l'expliquons ; et nous estimons que dans cette crise, où le sérieux eût tout perdu, le rire sauve tout².

En résumé, notre conclusion sera qu'une œuvre d'art doit nous éclairer non par des préceptes, mais par des exemples, et qu'elle est toujours saine, quand elle est vraie ; car les choses parlent d'elles-mêmes, et d'autant plus éloquemment qu'elles n'ont point le parti pris de nous prêcher et de nous endoctriner. Or, nul observateur n'a vu plus juste que Molière. Il va toujours droit au fait, et nous montre le mal produisant tous ses fruits. Loin d'atténuer le vice par des ménagements pusillanimes, il le place en des situations violentes où il le force à lâcher son dernier mot. Par là, il nous fait pénétrer au plus profond de l'abîme. Que ces vérités à outrance soient parfois prématurées pour des âmes neuves et ingénues ; qu'il y ait là pour elles une lumière trop crue, trop brusque : soit ! mais pour l'homme fait, son théâtre vaut l'école de la vie ; et c'est sa gloire.

1. Dans l'*École des maris*, le travers de Sganarelle n'est pas son âge, mais sa dureté, son entêtement, son égoïsme. A côté de lui, Ariste, bien qu'amoureux et vieux, ne fait-il pas assez bonne figure, lorsqu'il épouse Léonor ? Dans l'*École des femmes*, Arnolphe prête à rire, parce qu'il est grondeur et jaloux. De même, *Georges Dandin* n'est risible que pour avoir fait un mariage de vanité.

La situation de l'acte IV, scène III, est celle de Mithridate dérobant à Monime le secret de son cœur ; mais le ton n'est pas le même, et la note reste comique.

2. Il faut lire dans M. Saint-Marc Girardin la spirituelle parodie qu'il fait de cette scène, transposée sur le mode mélodramatique. (*Cours de littérature dramatique*, I, 274.)

LES FEMMES SAVANTES

(1672).

I. FAITS HISTORIQUES.

Les Femmes savantes sont une suite des Précieuses ridicules. Les travers se remplacent, se répercutent. — Dans la *Critique de l'École des femmes*, en 1663, Molière faisait ainsi parler Dorante : « Ce seroit une chose plaisante à mettre sur le théâtre que leurs grimaces savantes, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louanges, leur trafic de réputation, et leurs lignes offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit, et leurs combats de prose et de vers. » N'était-ce pas là montrer comme en lointaine perspective les *Femmes savantes*, et tracer d'avance un léger crayon de cette comédie qui est une suite des *Précieuses ridicules* ? Il y avait déjà treize ans que s'était engagée cette première escarmouche. N'ayant pas voulu s'attaquer de front à une coterie redoutable et distinguée¹, Molière lança contre de maladroites et vulgaires imitatrices des traits qui atteignirent par ricochet l'espèce tout entière. Se tenant pour averties, ses victimes renoncèrent au jargon quintessencié ; mais, ne pouvant plus raffiner sur le sentiment, elles se mirent à déraisonner sur la science ; car un ridicule a la vie dure, quand il a ses racines dans l'amour-propre. On croit le mal détruit, et il ne fait que se transformer, ou, suivant l'expression médicale, se répercuter. C'est ainsi que, tout en gardant le goût des fades madrigaux, les femmes à la mode, ou qui voulaient

¹ Ce fut vers 1608 que s'ouvrit la *Chambre bleue* d'Arthénice, à l'hôtel de Rambouillet. Elle n'eut pas de durée, car elle fut le berceau de la société polie. Mais si les beaux esprits d'elle descendirent au langage plus de délicatesse, on de pureté, le cercle étroit de son jour eût apparu au travers des coteries. Sur son modèle se formaient des *salons* moins étroits, des *salons* de province, ou l'on n'était admis qu'à condition de connaître le *feu des étoux*, le *grand feu*, le *feu du feu*. C'est à cette seconde génération de *Précieuses* que s'attaqua Molière.

passer pour telles, se passionnèrent pour le grec sans savoir le lire, et pour la physique ou l'astronomie sans y rien comprendre¹. Les Tourbillons de Descartes faisaient alors tourner bien des têtes² : les *Précieuses* étaient devenues des *Pédantes*, et la petite pièce en prose qui ouvre la carrière du poète avait été le germe de la grande comédie en vers qui la ferme. Toutes deux procèdent du même dessein, et vont à la même fin.

Avec quelques changements, les personnages de la première purent se retrouver dans la seconde. Chrysale est un autre Gorgibus dont les colères sont plus relevées. Sœurs de Cathos et de Madelon, Philaminte, Armande et Bélise se montrent également entichées de beau langage, travaillées du désir de briller, pleines d'admiration pour elles-mêmes, de dédain pour les autres, et engouées d'un sot qui recouvre un coquin méprisable. Trissotin est aussi le pendant de Mascarille. Introduceur d'un impertinent digne d'être accueilli à bras ouverts par des pécores, il vient, comme lui, lire ses sottises rimées à des folles qui se pâment d'aise devant un fat. Martine elle-même, avec ses mots estropiés et ses phrases villageoises, rappelle cette Marotte qui n'a pas appris, comme ses maîtres, la *filofie* dans le *Grand Cyre*, et demande qu'on lui *parle chrétien*. Quant à Clitandre et

1. La pédanterie devait tenir bon longtemps encore, comme l'atteste Boileau disant, vingt ans après, dans la satire sur les *Femmes* :

Qui s'offrira d'abord? Bon, c'est cette *savante*
 Qu'estime Roberval, et que Sauveur fréquente.
 D'où vient qu'elle a l'œil trouble, et le teint si terni?
 C'est que sur le calcul, dit-on, de Cassini,
 Un astrolabe en main, elle a, dans sa gouttière,
 A suivre Jupiter passé la nuit entière.
 Gardons de la troubler. Sa science, je croi,
 Aura pour s'occuper ce jour plus d'un emploi:
 D'un nouveau microscope on doit, en sa présence,
 Tantôt, chez Dalancé, faire l'expérience,
 Puis d'une femme morte avec son embryon
 Il faut, chez du Vernez, voir la dissection:
 Rien n'échappe au regard de notre curieuse.

Sat. X.)

2. Dans leur engouement pour la science, les femmes restent femmes: elles suivent la mode; c'est un caprice de vanité; elles traitent l'étude comme une parure.

Henriette, ils sont esquissés, non pas dans les *Précieuses*, mais dans la *Critique de l'École des femmes*, où ils se nomment Elise et Dorante. L'une, aussi franche que la fille cadette de Ghrysale, se moque des raïnes de Climène dont la pruderie voit des impuretés dans les plus innocentes syllabes. L'autre, comme l'amant d'Henriette, venge la Cour des mépris de Lysidas, ce proche parent de Vadius. Bref, entre les victimes de ces deux satires il n'y a guère qu'une différence, celle qui sépare des laquais travestis en hommes qualifiés, et deux auteurs qui déshonorent leur profession.

Froideur du public. Préventions. Sous Vadius et Trissotin, faut-il voir Ménage et Cotin. — L'œuvre parut au Palais-Royal, le 11 mars 1672 ¹. Elle n'eut que dix-neuf représentations, et les neuf premières seules furent assez suivies. On dit même qu'avant l'audience des préventions hostiles la condamnèrent sur son titre, comme froide et languissante. Cette fois pourtant, Molière ne devait presque rien à ses devanciers ², et jamais son génie n'avait été plus fertile en ressources. Mais il est toujours périlleux de fronder une coterie, et les vanités furent d'autant plus ombrageuses que la malignité publique signala sous le masque des originaux contemporains. Je veux parler de Ménage et de Cotin que chacun nomma tout bas, en face de Vadius et de Trissotin.

Pour ce qui est de Ménage, le cas peut rester douteux; car plus d'un savant eut alors le travers de piller les Grecs

1. Le privilège du Roy est du 31 décembre 1670. La pièce fut imprimée le 10 décembre 1672. L'édition fut livrée au public en 1673, à Paris, au Palais, et chez Pierre Plessis, sous dédicace, ni proteste, un mois avant la mort de Molière, qui revit les épreuves. Elle se vendit mal, et ne s'épuisa que cinq ans plus tard.

2. *Vous m'offrez-vous seulement quelques traits empruntés au Lodo de Pierre de La Baye, par exemple à la comédie ou une servante, nommée Bédelle, va trouver un pellet d'ours dans, qui épilogue sur ses fautes de langage à Baynaud. Le Seigneur Felle parait-il en ce point? — Jossi. Femina proterva, rude, indelicata, quare, que l'écrivain a parlé de cette façon? Finalement est numera singulorum, et serit nana et phantia. — Baynaud, de n'ô point appruses choses. Et, et ce n'est pas ce qu'il a appris. — Jossi, Sentence de Senèque, au livre de Mortes, unus quisque serit quod dedit. » Le personnage de Belise avait aussi été d'avance esquissé par Desmarets dans ses *Visionnaires*. Enfin, quelques analogies se trouvent également dans *Le Bourgeois gentilhomme*. Ne faut-il pas avoir l'amour, de Céliano, la Pressionnaires et la Basse de Fernand de Zante.*

et les Latins. Plus d'un écrivain ne vit son nom qu'une seule fois enchâssé dans les hémistiches de Boileau. Quant à la scène qui, débutant par des louanges réciproques, finit par de mutuelles injures, ce n'était pas accident rare parmi les rimeurs du temps; et la chronique mentionne plus d'une autre altercation de ce genre. Ajoutons que le maître de Mme de Sévigné fut réputé pour son esprit, et que, loin d'avoir eu des torts envers Molière, il prit plus d'une fois son parti, non sans courage ¹, notamment lorsqu'il défendit les *Femmes savantes* contre la colère des salons. En effet, il eut le bon goût de louer la pièce et de ne pas s'y reconnaître; un jour que Mme de Montausier lui disait : « Quoi! vous souffrirez que cet impertinent vous joue de la sorte, » il aurait répondu : « Madame, j'ai vu cette comédie; elle est parfaitement belle, on n'y saurait trouver rien à critiquer. » Sur ce point donc, il est permis d'hésiter; ou du moins, on voudrait croire à la sincérité de Molière qui nia publiquement toute intention de railler un galant homme ².

Mais cette apologie ne doit pas s'étendre à l'abbé Cotin : d'abord, il est incontestable que, dans la pièce le personnage devait s'appeler *Tricotin* ³. S'il reçut plus tard le nom de Trissotin, au lieu de réparer l'injure, ce travestissement ne fit que l'aggraver. Ensuite, sans parler d'une allusion évidemment faite au malheur qu'avait eu l'abbé de passer par les verges de Boileau, sans redire après tant d'autres que la fameuse querelle du troisième acte est le souvenir d'une dispute semblable dont Cotin fut le héros, et qui éclata devant Mademoiselle, au palais du Luxembourg, nul n'ignore que le sonnet sur la fièvre de la princesse Uranie, et le madrigal sur le carrosse Amarante sont textuellement empruntés aux œuvres du malencontreux

1. En voyant les *Précieuses*, il aurait dit : « Il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé. »

2. Dans un article du *Mercur* (12 mai 1672), Donneau de Visé le dit expressément : « Beaucoup de gens font des applications de cette comédie... ; mais M. Molière s'en est suffisamment justifié par une harangue qu'il fit au public, deux jours avant la première représentation. »

3. Il donna un instant son nom à la pièce. Mme de Sévigné écrit, le 9 mai 1672; « Molière lira samedi soir au cardinal de Retz *Trissotin*, qui est une fort plaisante pièce. »

'rimeur¹. Il est donc manifeste qu'il figure ici en personne, lui et ses vers : procédé d'autant plus blessant que les ridicules du bel esprit se compliquent des lâchetés d'un drôle².

Molière usa du droit de représailles, mais cruellement. — C'était aller trop loin. Mais il faut bien reconnaître que le poète usa du droit de représailles ; car, dans sa *Satire des Satires*, l'abbé Cotin avait eu l'insolence de diffamer tout ensemble Boileau et Molière par les outrages que voici :

Despréaux, sans argent, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.
Son Turlupin l'assiste ; et, jouant de son nez,
Chez le sot campagnard gagne de bons dinés.
Despréaux à ce jeu répond par sa grimace,
Et fait en bateleur cent tours de passe-passe.
Puis ensuite enivrés et de bruit et de vin,
L'un sur l'autre tombant renversent le festin.
On les promet tous deux, quand on fait chère entière,
Ainsi que l'on promet et Tartuffe et Molière.

Depuis ces grossières invectives, sa malveillance avait encore essayé de persuader au duc de Montausier qu'il était joué sous le couvert d'Alceste. Tous ces griefs il eût été plus digne sans doute de les oublier ; mais convenons qu'ils autorisaient une revanche. Or, si elle fut cruelle, nul aujourd'hui ne s'en plaindra, puisqu'elle nous vaut des scènes incomparables. Après tout, Aristophane se passa bien d'autres licences ; et, au dix-septième siècle même, on n'y regardait pas de si près³. Ne soyons donc pas plus exigeants sur les bienséances que Louis XIV et l'élite de sa Cour.

La réputation de Cotin avait résisté, tant bien que mal,

1. Molière va jusqu'à dire que Molière fit acheter un des habits de l'abbé, pour en révéler l'acteur chargé de son rôle. Nous ne croyons pas à cette impudence. Il y a eu méprise. Alors, un poète et un able comédien de ruelles avaient à peu près le même costume.

2. Il est clair que Molière ne trace plus un portrait, quand il peint le soupurant. Le poète seul est représenté d'après nature.

3. Dans l'*Impromptu de Versailles*, Molière avait injurieusement nommé Bourcenis, ainsi que Louis XIV trouva le surnom.

aux épigrammes de Boileau ; mais, il demeura vraiment écrasé sous le coup porté par Molière. Ce n'est pas qu'il en soit mort de chagrin, comme on l'a prétendu : car il ne trépassa que dix ans après. Mais il dut se retirer du monde où il ne pouvait plus figurer sans exciter la moquerie ; et il n'eut pas même la consolation d'être oublié, malgré son silence, puisqu'il était voué pour jamais à l'immortalité du ridicule. C'est à peine si son successeur à l'Académie¹, l'abbé de Dangeau, dit un mot de lui dans son discours de réception, et le Directeur de la Compagnie ne parla pas du défunt ; mais un ami de Molière lui fit cette oraison funèbre :

Savez-vous en quoi Cotin
Diffère de Trissotin ?
Cotin a fini ses jours,
Trissotin vivra toujours.

II. ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Comédie de mœurs. L'action. Analyse du sujet. Sa logique. Le dénouement sort des caractères. — La comédie à laquelle il méritait de donner son nom fut un retour à ce comique tempéré qui devait plaire à Boileau plus qu'au public. Quelques mots suffirent à l'analyse d'une action aussi simple que naturelle. C'est une satire dramatique du bel esprit, et des ravages que sa manie peut produire dans un ménage d'honnête bourgeoisie. Il s'agit d'une mère de famille qui, atteinte de cette contagion, s'est affolée d'un méchant poète, et veut, à toute force, lui donner sa fille en mariage. Le père qui l'a promise à un

1. Ses parents prétendirent que ses facultés baissaient, et voulurent le mettre en curatelle. Pour se défendre, il invita, dit-on, ses juges à l'entendre prêcher : et il parait qu'il gagna sa cause, comme Sophocle lisant *Edipe à Colone*. Il n'était pourtant dépourvu ni d'esprit, ni de savoir. Il entendait l'hébreu et le syriaque. Il pouvait reciter par cœur Homère et Platon. Il fit un charmant madrigal. Aumônier du roi depuis 1635, académicien depuis 1655, fort recherché des salons qui goûtaient sa paraphrase du *Cantique des cantiques*, il avait une haute estime de lui-même. « Mon chiffre, disait-il, se compose de deux Centrelaces (Charles Cotin), qui forment un cercle ce qui, par un sens mystique, indique le rond de la terre que mes œuvres rempliront. »

galant homme enrage d'une sottise qui révolte son bon sens et afflige son cœur. Mais ce chef nominal de la communauté est trop faible pour tenir tête au « dragon » dont il a peur. Aussi l'adorable Henriette courrait-elle risque d'être sacrifiée à un faquin, si la Providence, sous les traits d'Ariste, ne venait, par un coup de théâtre, sauver l'une et confondre l'autre. Pour ouvrir les yeux à une mère aveugle, il faut que l'oncle s'avise d'un expédient qui démontre l'indignité du choix où elle s'entête, et démasque un fripon convaincu d'être plus amoureux de la dot que de la fille. Ce dénouement est excellent; car il ne répugne point à la vraisemblance, et laisse à chacun son caractère. En capitulant, Philaminte cède aux circonstances, non à son mari. Chrysale triomphe d'être enfin le maître quand on ne lui dispute plus rien, et d'enfoncer les portes une fois ouvertes. Trissotin porte la peine de son avarice hypocrite. Henriette et Clitandre ont la récompense d'un amour généreux, Armande et Bélise se voient punies de leur vanité par le bonheur d'une rivale. Les *Femmes savantes* sont dupes sans être corrigées. Admironons donc avec quelle adresse Molière sut enrichir un sujet qui semblait indigent; car il n'y met en scène qu'un ridicule assez mince dans un cadre assez étroit, sans autre péril qu'un sot mariage s'opposant à une espérance d'union bien assortie. L'ensemble du tableau n'en est pas moins digne de figurer entre le *Tartuffe* et le *Misanthrope*, comme un modèle moins intéressant que l'un, mais plus animé que l'autre, et dont la facture aussi correcte que régulière les égale tous les deux ¹.

Les caractères. La coterie. Philaminte. L'ambition de dominer. — Sans le prouver par le détail des beautés plaisantes qui sont dans toutes les mémoires, passons en revue les caractères dont le conflit partage une famille en deux camps où se groupent, pour la lutte, des intérêts contraires.

Dans l'un d'eux commande Philaminte, escortée d'Ar-

1. Cette pièce se distingue par une simplicité qui n'est point de mode, et dont de nos jours on aime à se débarrasser. Le style est pur, et comme tout l'ouvrage est bien écrit, pourvu qu'on ait le sens commun.

mande et de Bélise. Toutes trois étant affectées du même travers, on pouvait craindre un peu de monotonie ; mais, en conservant l'air de famille, Molière a su varier les nuances et distinguer les figures par une expression très individuelle. Chacune d'elles a donc la physionomie propre, à commencer par Philaminte qui attire et retient surtout l'attention, parce qu'elle joue le principal rôle dans l'intrigue. Bien qu'elle ne paraisse qu'à la scène vi du deuxième acte, où elle éclate comme un ouragan contre la pauvre Martine et ses solécismes ¹, on reconnaît, dès cette première explosion, la maîtresse femme qui gouverne sa maison en despote, et mène son mari par le bout du nez ². Si elle le prend de si haut avec le bonhomme Chrysale, c'est qu'elle a foi dans sa propre supériorité : elle croit avoir sur lui les droits de l'esprit sur la matière. Voilà pourquoi elle est sèche, acariâtre, dure, hautaine et aussi méprisante que toute confite en douceur avec les beaux esprits qui flattent sa vanité. Mais les coquetteries qu'elle leur prodigue ne seront jamais une menace inquiétante pour la sécurité d'un mari trop débonnaire ; car elle n'est éprise que de doctes suffrages, et elle n'embrasse les gens que pour l'amour du grec. Sa vertu, elle la fait même payer assez cher à Chrysale pour qu'il n'en doute pas. Son trait saillant, c'est l'ambition de dominer : elle se trahit jusque dans son engouement pour la science ; car elle voudrait régner sur un cercle de savants et de poètes, diriger une académie, lui imposer des statuts, régenter le langage comme Chrysale, et proscrire les mots qui lui déplaisent, comme elle chasse Martine et tous ceux qui ne caressent pas son faible. Cet égoïsme d'amour-propre qui étouffe en elle la raison et presque le cœur n'exclut pourtant pas une sorte de dignité dont l'ascendant tient toute la

1. Quoy ! je vous voy, marande ?
Viste, sortez, friponne, allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

2. La femme qui, en tout et partout, veut être l'égale de l'homme, ne tarde pas à se persuader qu'elle lui est supérieure.

maison en crainte ou en respect. Aussi est-elle l'âme de la coterie.

Armande. Platonisme suspect. Jalousie, haine. — Le sang de Philaminte circule dans les veines d'Armande; élevée par une telle mère, celle-ci serait donc plutôt à plaindre qu'à blâmer, si à un platonisme dont je me défie comme d'un calcul intéressé¹ ne s'associaient en elle les plus mauvais sentiments: car elle est jalouse, haineuse et vindicative. Sous sa philosophie si éthérée couve l'ardeur d'une passion vague qui cherche fortune; elle n'est donc point aussi dégagée des sens qu'elle voudrait le faire croire. Ce qui le prouve, c'est qu'elle ne pardonne pas à sa sœur cadette de lui avoir ravi, sans le vouloir pourtant, le cœur de Clitandre. Depuis que ses dédains orgueilleux ont rebuté l'amant qui avait d'abord soupiré pour elle, son point d'honneur est de ressaisir la conquête perdue; et, quand elle voit ses avances inutiles, elle devient méchante. Bref, il y a en elle l'étoffe d'une prude. L'âge aidant, elle finira comme Arsinoé.

Bélise. La vieille fille. Sa folie. — Que dire de Bélise sinon qu'étant bornée jusqu'à la niaiserie elle serait la digne sœur de Chrysale, si elle ne poussait le romanesque jusqu'à l'in vraisemblable? Il entre en effet de l'extravagance dans la manie de cette vieille fille qui ne connaît la vie que par les rêves de Mlle de Scudéry. Sachimère est de se croire adorée d'un chacun. Dorante a beau la cribler de mots piquants: ce ne sont pour elle que des accès de jalousie. Lysis peut lui tourner le dos impunément; elle s'imagine qu'il court après elle. Alcidor lui dit-il: « Je veux être pendu si je vous aime », elle y voit une déclaration. Quand Lysidas prend femme, elle ne lui en veut pas: car c'est le désespoir d'un soupirant éconduit. Nulle d'ailleurs ne saurait être plus accommodante, si j'en juge par la façon dont elle dégage ses prétendants supposés de la parole qu'ils ne lui ont jamais donnée: douces illusions qui suffisent à son bonheur! Mais malheur à qui tenterait de

1. Ne vous frottez pas trop fort aux préférences de sa mère?

dissiper cette innocente hallucination ! car sa douce folie deviendrait alors furieuse ¹.

Les Pédants. Trissotin. Sottise et bassesse. — Au trio des *Savantes* répond le duo des *Pédants*. Quel maître sot que ce Trissotin, avec

La constante hauteur de sa présomption,
 Cette intrépidité de bonne opinion,
 Cet indolent état de confiance extrême,
 Qui le rend en tout temps si content de lui-même,
 Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit !

Pourtant, sa sottise voit clair dans ses intérêts : car s'il est aussi flagorneur qu'outrecuidant, s'il veut plaire même au chien du logis, c'est qu'il lorgne une cassette : voilà les beaux yeux auxquels il fait la cour. Quand il flatte la mère et sa manie, il prétend arriver à la fille, et par elle à la dot. Il y a donc de l'hypocrite dans ce grimaud. Lui aussi, il met à l'envers toute une maison. Lui aussi, il capte une fortune, et n'est qu'un faiseur de dupes ; s'il diffère de l'autre en ceci qu'il se prend au sérieux, et se rengorge d'aise en sa béate fatuité, il vaut presque Tartuffe par l'odieux de sa bassesse. N'est-il pas sourd aux prières d'Henriette qui fait appel à son honneur avec autant de franchise que de convenance, et lui laisse entendre si claire-

1. Y a-t-il encore des Bélises ? On peut en douter ; Molière a parfois forcé la note. Du reste, ce type n'est pas ici une création. Il est emprunté à Jean Desmarests, à ses *Visionnaires*, où Bélise s'appelle Hespérie, et s'écrie :

Hier, j'en blessai trois d'un regard innocent ;
 D'un autre plus cruel j'en fis mourir un cent.
 Je sens, quand on me parle, une haleine de flamme.
 Ceux qui m'osent parler m'adorent en leur âme ;
 Mille viennent par jour se soumettre à ma loi.
 Je sens toujours des cœurs voler autour de moi.
 Sans cesse des soupirs sifflent à mes oreilles,
 Mille vœux élançés m'entourent comme abeilles.
 Les pleurs près de mes pieds courent comme torrents ;
 Toujours je pense ouïr la plainte des mourants,
 Un regret, un sanglot, une voix languissante,
 Un cri désespéré d'une douleur pressante,
 Un je brève d'amour, un helas ! je me meurs !

ment, bien que poliment, qu'elle ne l'aimera jamais¹ ? Ne la réduit-il pas à des menaces qui ne découragent point sa poursuite ? On a beau lui laisser entendre qu'il y a péril « à vouloir sur un cœur user de violence, » sa philosophie est résignée d'avance « à des ressentiments que le mary doit craindre » :

Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennuy
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de luy.

Il ne répond même pas que ses mérites forceront tôt ou tard une volonté rebelle à lui rendre les armes ; mais il déclare sans vergogne « qu'à tous événements le sage est préparé ; » et la conclusion de ses intrigues est ce mot cynique :

Pourveu que je vous aie, il n'importe comment.

Aussi, pour venir à bout d'une telle impudence, faudra-t-il qu'Ariste imagine le stratagème des deux lettres qui, au moment où va se signer le contrat, annoncent tout à coup à Chrysale la perte de sa fortune. Alors seulement, le drôle s'empressera de rendre à Henriette toute la liberté de son choix ; et, prompt à battre en retraite, il laissera enfin le champ libre à un rival².

1. Je vous estime autant qu'on sauroit estimer :
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer.
Un cœur, vous le sçavez, à deux ne sauroit estre.
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maistre.
- • • • •
- Si l'on aimoit, monsieur, par choix et par sagesse,
Vous auez tout mon cœur et toute ma tendresse ;
Mais on voit que l'Amour se gouverne autrement.

(Act. V, scène 1.)

2. Valin ne fut que traverser la scène. Mais cela suffit pour qu'on ne l'oublie pas. Notons qu'il y a des nuances distinctes entre les deux pelants. Le second est le bel esprit répété dans le monde. Sa vanité courtoise et jalouse ne l'ôte qu'à charge de revanche. Sa galanterie n'est qu'une bande intéressée. Valin est simplement un encreur. Il vit dans la poussière des livres grecs et latins. L'air secret et altière d'arguet et de colère d'après de les duels homériques des scoliers et des scoliers.

Chrysale. Le gros bon sens. Le père, le mari, le bourgeois. Sources du comique. L'influence du milieu.— La cause de Clitandre eût été bien malade sans l'à-propos de cet expédient ; car Chrysale n'était pas homme à la gagner tout seul. Ce n'est pas que le bon sens et le cœur fassent défaut à ce père qui aime sa fille et désire son bonheur ; mais toute volonté lui manque. S'il parle d'or, il n'ose agir ; car il tremble, et ne sait plus où se cacher, dès que sa femme prend ce qu'il appelle *son ton*. Plutôt que d'affronter ces effroyables bourrasques, il aime mieux filer doux, et cette habitude de faiblesse conjugale est devenue chez lui une incurable infirmité. C'est ce que trahissent ses moindres mots, ses plus simples gestes, et son silence même. Les ridicules de sa femme lui sautent aux yeux, mais il se garde bien de les gourmander en face : sa sœur, la pauvre Bélise, payera pour Philaminte ; c'est sur elle que se soulage, que se déploie sa bravoure : car les choses en viennent à ce point qu'il se décide enfin à se montrer, à déclarer la guerre. Ah ! l'on verra bien qu'il est le maître de céans ! On le voit en effet, tant que l'ennemi est absent. Alors, son courage ne connaît pas d'obstacles : on dirait un foudre de guerre. Mais, à la plus lointaine approche du péril, le lion tourne au lièvre, et le matamore au poltron qui détaille, ou se tient coi. C'est ainsi qu'après avoir dépensé toute son énergie dans l'algarade faite à Bélise, il n'ose plus souffler mot, quand, resté seul avec sa femme, il apprend d'elle sa ferme résolution de marier Henriette à Trissotin. Lui-même il rougira bientôt de sa lâcheté devant son frère auquel il n'ose l'avouer. Une verte mercuriale lui rend momentanément certaine force d'emprunt. Voyez en effet comme il redevient fanfaron après le facile coup d'État qui a réintégré Martine dans ses fonctions, et de quel air victorieux il répond aux défiances de sa fille qui le supplie de tenir bon. A l'entendre, tout est définitif, irrévocable. N'a-t-il pas mis la main d'Henriette dans celle de Clitandre, et juré de n'en pas démordre ? Oui certes, il l'a juré : mais cela n'empêche pas qu'un moment après il trouve tout naturel de se dédire encore, et d'accepter Trissotin pour

gendre¹. C'est ce qu'il appelle un *accommodement*. Voilà bien l'homme qui croit commander quand il obéit, et agir en se croisant les bras. C'est le même qui tout à l'heure se vengeait de son servage en querellant ceux qui partageaient son avis, et leur ordonnant impérieusement ce qu'ils avaient envie de faire. Il ne se démentira pas un seul instant; et, après la fuite de Trissotin, lorsque, de l'aveu même de Philaminte, Henriette est enfin accordée à Clitandre, Chrysale s'écriera d'un air triomphant :

Je le sçavois bien, moi, que vous l'épouseriez !

Puis, comme s'il avait tout mené, il dira naïvement au notaire :

Allons, monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

Comique quand il a tort, il l'est aussi quand il a raison, par exemple en cette scène où, avec une bonhomie pathétique et vulgaire, il se plaint de voir chasser Martine parce qu'elle « manque à parler Vaugelas » :

J'aime bien mieux pour moi qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Qu'elle dise cent fois un bas et méchant mot,
Que de brûler ma viande, et saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage ;
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage ;
Et Malherbe et Balzac, si sçavants en bons mots ;
En cuisine peut-estre auroient esté des sots².

Tandis que sa femme court la Lune et l'Étoile polaire, lui, il rase le sol. A un excès il en oppose un autre, je veux dire

1.

PHIL.

Et si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-luy le party d'épouser son aisnée.

CHRY.

Voilà dans cette affaire un accommodement.

2. La Bruyère disait d'une femme savante : « C'est une pièce de cabinet qu'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage. » Mais ce n'est pas une raison pour les enlever, comme le voulait Arnolphe.

l'idéal d'une ménagère bonne à surveiller le pot-au-feu, et dont la capacité se hausse

A connoître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Mais pardonnons-lui cette boutade : car la faute en est à Philaminte, dont le faux savoir lui gâte le savoir véritable. Quand son dépit va jusqu'à proscrire les livres, Molière ne veut donc point célébrer l'ignorance, mais peindre un bourgeois prosaïque, et un mari comme il s'en fait tous les jours aux bureaux de l'état civil¹.

Martine. — C'est ainsi que les caractères s'engendrent par des réactions réciproques. Philaminte produit un Chrysale, et Chrysale une Martine ; car il ne faut pas oublier cette servante fidèle qui a plus de raison que tous ses maîtres ensemble. Mise à la porte pour un accroc fait à la grammaire, elle n'en veut pas à la science (car elle ignore même ce que ce mot veut dire) ; mais, révoltée contre le ridicule ou l'absurde, elle comprend qu'un mari ne doit pas se laisser mener à la baguette et sacrifier sa fille à un cuistre, quand elle est recherchée par un galant homme. Son courage égale sa droiture d'esprit ; car, en pleine déroute, elle est toujours là pour assurer la retraite, rétablir le combat, et le prolonger jusqu'à l'arrivée des renforts. Que de bonnes vérités échappent alors à sa franchise qui procède directement de l'ancienne farce gauloise² ! Que de

1. Il y a de l'égoïsme sous cette faiblesse de caractère. Il sacrifie sa fille à son repos. Pourtant, quand il la voit aux bras de Clitandre, de quel accent il s'écrie :

Ah ! les douces caresses !

Tenez : mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses.

Cela ragaillardit tout à fait mes vieux jours,

Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

Mais ne vous fiez pas à ces bons mouvements.

2. Elle estime que « la poule ne doit pas chanter devant le coq ».

. . . Nous voyons que d'un homme on se gausse,
Quand sa femme chez lui porte le haut-de-chausse.

. Si j'avois un mary, je le dis,

Je voudrois qu'il se fist le maistre du logis ;

Je ne l'aimerois point, s'il faisoit le Jocrisse ;

Et, si je contestois contre luy par caprice,

Si je parlois trop haut, je trouverois fort bon

Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

(Acte II, scène VII.)

vertes leçons qui tombent d'aplomb sur un benêt ! Sa cuisine doit valoir ses répliques, et c'est grand dommage qu'aujourd'hui les Martines se rencontrent seulement au théâtre de Molière.

L'adorable Henriette. — Grâce, esprit, fermeté, honnêteté, piété filiale. — Il n'y a pas moins de vérité dans la physionomie d'Henriette. C'est un bonheur pour elle d'avoir été négligée par sa mère qui aurait pu gâter un si beau naturel : mais non, disons plutôt qu'elle n'y aurait pas réussi ; car le voisinage des travers dont elle s'afflige n'a fait que provoquer des instincts excellents, et les mettre en garde contre l'écueil de l'exemple. Ces contrastes ne sont point rares ; et, ici, la piété filiale n'en éprouve aucun dommage. En effet, si Henriette n'a pu fermer les yeux devant les défauts qui l'entourent et dont elle est la première victime, sa clairvoyance n'ôte rien au respect qu'elle doit à des parents. Elle est aussi douce qu'adroite à prévenir l'erreur d'une affection qui s'égaré. C'est dans l'intérêt de leur bonheur qu'elle défend le sien : car ils seront malheureux avec elle. Sa sincérité a donc le tact de toutes les convenances. Elle parle comme elle sent, mais avec autant de délicatesse que de discrétion. Quelle différence entre l'aimable liberté de sa bonne foi et les effarouchements d'Armande qui rougit au seul mot de mariage ! Femme d'esprit, qui sait le monde, elle a pourtant le charme de la candeur ; mais ce n'est plus, comme chez Agnès, la terrible ingénuité de l'ignorance exposée à tant de pièges ; car, chez elle, la réflexion a devancé l'expérience, et sa raison est aussi sûre que son cœur est honnête, ou sa parole réservée. Non, elle ne se laissera jamais séduire par la vanité. Bien qu'elle ait toute la grâce de Célimène, sa seule coquetterie sera de plaire à qui lui paraît digne d'être aimée. Tendre sans être romanesque, elle ne souffre même pas chez Clitandre l'exaltation d'un sentiment qu'elle partage ; et, dès qu'il risque un compliment trop flatteur, elle le tempère par un mot d'ironie souriante qui nous ramène

au vrai¹. Bref, elle est bien, comme dit Trissotin, « l'adorable Henriette ».

Clitandre. — L'honneur et la raison. — Le galant homme. — Aussi chacun de nous a-t-il pour elle les yeux de Clitandre qui mérite également nos sympathies. Ce qui nous agrée dans ce prétendant, c'est qu'il ne veut obtenir Henriette que d'elle-même. De là vient que la lutte est inégale entre lui et Trissotin, qui va droit au but par tous les moyens, sans être embarrassé par aucun scrupule. Lui, il a la maladresse d'avoir de la probité, de la conscience, et de la franchise. Au lieu de flatter une folle et de se faire violence pour l'admirer, il la blesse par les traits dont il perce le sot qui l'encense. Gentilhomme pauvre, mais qui ne fera jamais un trafic de son blason, il aime la fille d'un riche roturier; mais je suis certain qu'il n'a pas même pensé à sa dot : il n'a souci que de la personne, et n'est séduit que par son mérite. Trop clairvoyant pour ne pas l'estimer à son prix, il est assez loyal pour ne jamais cacher ce qu'il sent, fût-ce au risque d'une imprudence. Sensible sans fadeur, généreux sans ostentation, il représente ici l'honneur et la raison², par conséquent la morale de la pièce.

La morale de la pièce. — Le faux et le vrai savoir. — L'éducation des femmes. — Des clartés de tout. — La pudeur de l'esprit. — En effet, ne croyons pas que les idées de Molière sur l'éducation des femmes soient exprimées ici par Chrysale, ce bourgeois épais qui, attribuant à la science les malheurs de son pot-au-feu et le sot

1. L'amour, dans son transport, parle toujours ainsi ;
Des retours importuns évitons le souci.

Elle a cette nuance de tristesse et de sérieux ordinaire aux enfants qui n'ont jamais été les Benjamins de la famille.

2. Mais il ne la ferait pas triompher, sans le concours d'*Ariste*. Ici, le rôle de ce sage est moins important que dans *l'École des maris*, ou *Tartuffe*. Car il faut moins de logique et d'habileté pour démontrer à un mari qu'il a tort de se laisser mener, qu'il n'en fallait pour combattre un faux système d'éducation, ou démasquer un hypocrite. Pourtant, *Ariste* devenait nécessaire dans ce sujet : car il est le seul personnage de la pièce qui ait le droit de gourmander Chrysale et de lui faire honte.

mariage de sa fille, vante l'ignorance comme le seul remède de ses disgrâces conjugales et paternelles¹. Son interprète est bien plutôt Clitandre qui, malgré de légitimes rancunes contre les pédants, ne déteste que le charlatanisme d'un faux savoir. Ce n'est pas lui qui condamnerait l'intelligence d'Henriette à une inégalité dont il serait le premier à se plaindre : car elle lui deviendrait humiliante. Ne dit-il pas excellemment :

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;
 Mais je ne lui veux point la passion choquante
 De se rendre sçavante, afin d'être sçavante ;
 Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait
 Elle sçache ignorer les choses qu'elle sçait.
 De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
 Et qu'elle ait du sçavoir, sans vouloir qu'on le sçache,
 Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
 Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.

Des *clartés de tout* : voilà le trait décisif, et les plus zélés avocats des prérogatives féminines ne sauraient guère en désirer davantage. Tout en réservant les droits de faveur et les privilèges d'exception que comportent le talent et le génie (car il ne faut jamais interdire une ambition justifiée), nous croyons aussi à la nécessité de ces connaissances discrètes et modestes qui n'enivrent pas l'amour-propre, laissent à la grâce tout son jeu, et n'altèrent point l'aisance des sentiments naturels². Si le foyer domestique ne doit pas être une prison, mais le centre des devoirs et des affections pour celle qui en sera le génie tutélaire, il est bon que la lumière y pénètre, afin que, sans commander, elle y règne aussi par la raison. Toutefois, en acceptant la doctrine de Clitandre, exprimons un regret. Il a tort de dire seulement : *je consens* ; car, en cela, il a l'air d'accorder une simple

1. « Il ne faut pas, disait M. About, qu'on traite un cerveau féminin, comme le mandarin les pieds de sa Chinoise. »

2. Le demi-savoir est moins dangereux pour la femme dont la logique est l'instinct, et qui n'est pas aussi prompte que nous à l'esprit de système. Mais gagner son intelligence, ce n'est pas la tenir : il faut conquérir le cœur.

tolérance. Mieux vaudrait dire : *je veux*, et imposer un devoir.

Peut-être donc Molière n'a-t-il pas jugé la question d'assez haut. L'instruction qu'il permet lui semble un luxe, un art d'agrément. Or, elle est une vertu d'obligation, une sorte de pain quotidien. Toute intelligence n'a-t-elle pas le droit de jouir d'elle-même, et de s'ouvrir à ces *clartés* dont tout être moral a besoin pour accomplir sa destinée ? « Une femme savante de profession est odieuse, dit Sainte-Beuve ; mais une femme instruite, sensée, doucement sérieuse, qui entre dans les goûts, dans les études d'un mari, d'un frère ou d'un père, qui, sans quitter son ouvrage d'aiguille, peut s'arrêter un instant, comprendre toutes les pensées, et donner un avis naturel, quoi de plus simple et de plus désirable ? » Il convient donc de déclarer très haut, et surtout dans notre siècle, que nulle faculté ne doit périr faute d'emploi, et que toutes les vérités ont leur prix, même en dehors de l'intérêt public ou privé.

Mais non : ne reprochons rien à Molière. Il a bien fait ce qu'il voulait faire, la censure de la pédanterie qui, impertinente chez l'homme, est insupportable chez la femme. Outre qu'elle exclut cette pudeur qui doit être un voile pour l'esprit, elle menace de se tourner en un vice qui atteint le caractère et le cœur, puisqu'elle devient, comme on le voit ici, le dédain de ce qui honore l'épouse et la mère. Or, au dix-septième siècle, dans une société tout aristocratique, où l'amour-propre fut si vivement excité par l'esprit de salon, cette satire eut tout son à-propos ; et, de nos jours mêmes, la leçon qui s'en dégage peut encore être utile ; car, la race des Philaminte ne périra pas plus que celle des Trissotin ou des Vadius. Si le travers a changé de costume ou de nom, il est permanent comme la sottise et la vanité. Quand même ce tableau de mœurs n'aurait plus autour de nous son application directe, il n'en faudrait donc pas moins l'admirer comme un des exemplaires parfaits de cette comédie pratique où le ridicule procède des caractères, et est toujours un trait de

nature saisi sur le vif par un observateur dont le génie est du bon sens¹.

1. C'est bien la comédie française par excellence, c'est-à-dire strictement régulière, et se développant avec logique par une action dont toutes les ressources sont empruntées à l'étude de la vie réelle. La folle du logis ne s'y permet aucune licence de libre fantaisie, comme chez Aristophane ou Rabelais. Tout y est justesse et vérité. C'est la raison qu'elle fait sourire. Jamais la versification de Molière n'a été plus exacte, et plus correcte. C'est un modèle de composition et de style.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....

Corneille.

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE (1606-1684).....	1
I. <i>Le Cid</i> (1636).....	7
II. <i>Horace</i> (1640).....	37
III. <i>Cinna</i> (1640).....	57
IV. <i>Polyeucte</i> (1640).....	75
V. <i>Pompée</i> (1641).....	97
VI. <i>Le Menteur</i> (1642).....	110
VII. <i>Rodogune</i> (1644) ..	123
VIII. <i>Héraclius</i> (1647).....	137
IX. <i>Don Sanche d'Aragon</i> (1649).....	146
X. <i>Nicomède</i> (1651).....	151
XI. <i>Dernières pièces</i> (1652-1674).....	164

Racine.

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE (1639-1699).....	193
I. <i>La Toisibüle ou les Frères ennemis</i> (1664).....	205
II. <i>Alexandre le Grand</i> (1665).....	213
III. <i>Andromaque</i> (1667).....	223
IV. <i>Les Plaideurs</i> (1668).....	241
V. <i>Britannicus</i> (1669).....	253
VI. <i>Bérénice</i> (1670).....	271
VII. <i>Bajazet</i> (1672).....	283
VIII. <i>Mithridate</i> (1673).....	291

IX.	<i>Iphigénie</i> (1675).....	310
X.	<i>Phèdre</i> (1677).....	327
XI.	<i>Esther</i> (1689).....	349
XII.	<i>Athalie</i> (1691).....	363

Molière.

POURTRAIT BIOGRAPHIQUE (1622-1673).....	384
I. <i>Le Misanthrope</i> (1666).....	395
II. <i>Le Tartuffe</i> (1667).....	425
III. <i>L'Avare</i> (1668).....	451
IV. <i>Les Femmes savantes</i> (1672).....	472

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

MEMENTO DU BACCALAURÉAT ÈS LETTRES

NOUVELLE ÉDITION, CONFORME AUX PROGRAMMES DE 1880.

4 vol. petit in-16, cartonnés :

- PREMIER EXAMEN, *partie littéraire*, comprenant : Conseils sur les épreuves écrites ; — Notices sur les auteurs et les ouvrages grecs, latins, français, allemands et anglais indiqués pour l'explication orale ; — Notions de rhétorique et de littérature classique, par M. Albert Le Roy. 1 vol. 5 fr.
- PREMIER EXAMEN, *partie historique*, comprenant : Histoire ; — Géographie, par MM. Ducoudray et Cortambert, 1 vol. 5 fr.
- DEUXIÈME EXAMEN, *partie littéraire*, comprenant : Philosophie ; — Histoire contemporaine, par MM. Thamin et Ducoudray. 1 vol. 5 fr.
- DEUXIÈME EXAMEN, *partie scientifique*, comprenant : Arithmétique ; — Algèbre ; Géométrie ; — Physique ; — Chimie ; — Histoire naturelle, par MM. Pichot, Bos, Angot, Schutzenberger, Perrier et Baillon. 1 vol. » »

PREMIER EXAMEN

ÉPREUVES ÉCRITES

VERSION LATINE

Recueil de 180 versions latines, dictées à la Sorbonne pour les examens du baccalauréat ès lettres, de 1875 à 1878, publié par M. L. Delestrée. *Textes et traductions*. 2 vol. in-16, brochés. 3 fr.

On vend séparément :

1^{re} partie, textes latins. 1 fr. 50

2^e partie, traductions françaises. 1 fr. 50

Nouveau cours de versions latines, à l'usage des classes supérieures et des candidats au baccalauréat ès lettres, publié par MM. Michaut et Dumont. 1 vol. in-16, broché. 2 fr. 50

Choix gradué de versions latines, avec des arguments et des notes. Recueil, publié par MM. Paret et Legouez, destiné à amener dans les classes la suppression des dictées et à faciliter le travail des élèves et des répétiteurs, au moyen de textes lisibles et corrects. 3 vol. in-8, contenant chacun 100 ou 150

devoirs, à l'usage de toutes les classes, depuis la huitième jusqu'à la rhétorique inclusivement.

Chaque volume broché ou disposé en feuillets séparés et tout prêts à être distribués aux élèves, se vend 2 fr.

Manuel théorique et pratique de version latine, par M. Levêque, 1 vol. in-16, broché. 4 fr. 80

COMPOSITION FRANÇAISE

Modèles de composition française, empruntés aux écrivains classiques comprenant des descriptions, des portraits, des narrations, des dialogues, de lettres, des discours, des dissertations morales et littéraires, avec des arguments et des préceptes sur chaque genre de composition, à l'usage des classes supérieures et des candidats au baccalauréat ès lettres; publiés par M. Chassang inspecteur général de l'instruction secondaire. 1 vol. in-16, cart. 2 fr.

Sujets et modèles de composition française, à l'usage des classes supérieures et des candidats au baccalauréat ès lettres, publiés par M. Pellissier, professeur au collège Sainte-Barbe. 1 vol. in-16, cart. 2 fr. 50

LANGUES VIVANTES

Cours de thèmes allemands, à l'usage des classes supérieures et des candidats au baccalauréat ès lettres et à l'École de Saint-Cyr, par M. Scherdlin, professeur au lycée Charlemagne et à l'École polytechnique. 1 vol. in-16, cart. 3 fr.

Traduction allemande du Cours de thèmes, 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Cours de thèmes allemands, précédé d'un résumé de grammaire, par M. Eichhoff. 1 vol. in-16, cart. 2 fr.

Cours de thèmes allemands, accompagnés de vocabulaires, par M. Bacha-roch. 1 vol. in-16, cart. 3 fr. 50

Cours de thèmes anglais, à l'usage des classes supérieures et des candidats au baccalauréat ès lettres, par M. Morel, professeur au lycée Charlemagne. 1 vol. in-16, cart. 2 fr. 50

AUTEURS GRECS

Aristophane: *Fautesias*. Texte grec, publié avec des notices, des analyses et des notes, par M. Poyard professeur de rhétorique au lycée Henri IV. 1 vol. petit in-16, cartonné. 2 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *journalinaire*, par M. Poyard. 1 volume in-16, broché. 6 fr.

Démosthène: *Philippiques*. Texte grec, publié avec une vie de Démosthène, une introduction et des notes, par M. Weil, maître de conférences à l'École normale supérieure. 1 vol. petit in-16, cart. 4 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *journalinaire*, par MM. Lemoine et Sommer. 1 vol. in-16, broché. 2 fr.

— *Discours de la Couronne, au pour Ctesiphon*. Texte grec, publié avec des analyses et des notes, par M. Weil. 1 vol. petit in-16, cart. 4 fr. 25

LE MÊME OUVRAGE, traduction *journalinaire*, par M. Sommer. 1 volume in-16, broché. 3 fr. 50

Eschyle: *Mécaenae coeisis*. Texte grec, publié avec des notices, des arguments et des notes, par M. Weil. 1 vol. petit in-16, cart. 4 fr. 60

Euripide: *Thebes*. Texte grec, publié avec des notices, des arguments analytiques et des notes, par M. Weil. Format petit in-16, cartonné: *Iphigénie à Aulis*; *Hécube*; *Alceste*. Chaque tragédie. 4 fr.

Euripide: *Iphigénie à Aulis*, traduction française, par MM. Fix et Le Bas. 1 vol. in-16, broché. 2 fr.

LE MÊME OUVRAGE, traduction *journalinaire*, par MM. Fix et Le Bas. 1 vol. in-16, broché. 3 fr.

— *Hécube*, traduction *journalinaire*, par M. G. Lepreux. 1 volume in-16, broché. 2 fr.

— *Alceste*, traduction française, par M. de Parnajon. 1 vol. in-16, br. 4 fr. 50

LE MÊME OUVRAGE, traduction *journalinaire*, par M. de Parnajon. 1 vol. in-16, broché. 2 fr.

- Hérodote** : *Morceaux choisis*. Texte grec, publié avec une introduction et des notes, par M. Tournier, maître de conférences à l'École normale supérieure. 1 vol. petit in-16, cart. 2 fr.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Génet. 1 vol. in-16, br. 3 fr.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *justalinéaire*, par M. de Percey. 1 vol. in-16, broché. 7 fr. 50
- Homère** : *Odyssée*. Texte grec, publié avec des notes, par M. Sommer. 1 vol. in-16, cartonné. 3 fr. 50
 LE MÊME OUVRAGE, divisé en six parties, contenant chacune quatre chants. Chaque partie, cart. 75 c.
 Les chants 1, 2, 6, 11 et 12 se vendent séparément, chacun. 25 c.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *justalinéaire*, par M. Sommer. 6 vol. in-16, contenant chacun 4 chants se vendent séparément, brochés. 4 fr.
 Les chants 1, 2, 6, 11 et 12 se vendent séparément, chacun. 1 fr.
- *Iliade*. Texte grec, publié avec une notice des sommaires et des notes, par M. Alexis Pierron. 1 vol. petit in-16, cart. 3 fr. 50
 LE MÊME OUVRAGE, divisé en six parties, contenant chacune quatre chants. Chaque partie. 75 c.
 Les chants 1, 2, 18 et 22 se vendent séparément, chacun. 25 c.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *justalinéaire*, par M. Leprévost. 6 vol. in-16, contenant chacun 4 chants, se vendent séparément, brochés. 3 fr. 50
 Chaque chant se vend séparément. 1 fr.
- Lucien** : *Dialogue des morts*. Texte grec ; nouveau choix disposé progressivement et annoté par M. Tournier, maître de conférences à l'École normale supérieure. 1 vol. petit in-16, cart. 90 c.
 — *Dialogues des morts*, traduction *justalinéaire*, par M. Leprévost. 1 vol. in-16, broché. 2 fr. 25
- Platon** : *Criton*. Texte grec, publié avec une introduction et des notes, par M. Ch. Waddington, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. petit in-16, cart. 60 c.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Ch. Waddington. 1 vol. in-16, broché. 90 c.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *justalinéaire*, par M. Ch. Waddington. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 25
- Platon** : *Apologie de Socrate*. Texte grec, publié avec des notes, par M. Tallot, professeur de rhétorique au lycée Fontanes. 1 vol. in-16. 60 c.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Thuret. 1 volume in-16, broché. 1 fr. 25
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *justalinéaire*, par M. Materna. 1 vol. in-16, broché. 2 fr.
- Plutarque** : *Vie d'Alexandre*. Texte grec, publié avec des notes, par M. Bédouard. 1 vol. in-16, cart. 1 fr.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *justalinéaire*, par M. Bédouard. 1 volume in-16, broché. 3 fr.
- *Vie de Démosthène*. Texte grec, publié avec un argument et des notes, par M. Graux, professeur à l'École pratique des hautes études. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par Ricard. 1 vol. in-16, br. 1 fr. 50
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *justalinéaire*, par M. Sommer. 1 vol. in-16, broché. 3 fr.
- *Vie de Cicéron*, suivie du parallèle de Démosthène et de Cicéron. Texte grec, publié avec des arguments et des notes, par M. Graux. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Sommer. 1 volume in-16, broché. 1 fr. 50
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *justalinéaire*, par M. Sommer. 1 vol. in-16, broché. 3 fr.
- Sophocle** : *Théâtre*. Texte grec, publié avec des notices, des arguments et des notes, par M. Tournier, maître de conférences à l'École normale supérieure. Format petit in-16, cartonné : *Œdipe roi* ; — *Œdipe à Colone*, — *Antigone*. Chaque tragédie. 1 fr.
 — *Œdipe roi*, traduction française, par M. Bellaguet. 1 vol. in-16, br. 1 fr. 50

- LE MÊME OUVRAGE, traduction *justralinéaire*, par MM. Sommer et Bellaguet. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 50
- *Edipe à Colone*, traduction *justralinéaire*, par MM. Ben'bow et Bellaguet. 1 vol. in-16, broché. 2 fr.
- *Antigone*, traduction *justralinéaire*, par MM. Ben'bow et Bellaguet. 1 vol. in-16, broché. 2 fr. 25
- Thucydide** : *Marécage choisis*. Texte grec, publié avec une notice, des arguments et des notes, par M. Alfred Croiset, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. petit in-16, cart. 2 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Betaut. 1 volume in-16, broché. 2 fr. 50
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *justralinéaire*, par M. de Parnajon. 1 vol. in-16, broché. 5 fr.
- Xénophon** : *Anabase* (des sept livres). Texte grec, publié avec des notes par M. de Parnajon, professeur au lycée Henri IV. 1 vol. in-16, cart. 3 fr.
- Chaque livre séparément, 75 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Talbot. 1 vol. in-16, br. 5 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *justralinéaire*, par M. de Parnajon. 2 vol. in-16, brochés. 12 fr.
- Chacun des sept livres, séparément, 2 fr.
- *Cyropédie*, premier livre. Texte grec, publié avec des notes, par M. Huret. 1 vol. in-16, cart. 75 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *justralinéaire*, par M. Lehrs. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 25
- Xénophon** : *Cyropédie*, deuxième livre. Texte grec, publié avec des notes françaises, par M. Huret. 1 vol. in-16, cart. 75 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *justralinéaire*, par M. Sommer. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 25
- *Economique*, chapitres I à XI. Texte grec, publié avec une notice, un argument et des notes par M. Graux, 1 vol. petit in-16, cart. 90 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Talbot. 1 vol. in-16, br. 1 fr. 25
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *justralinéaire*, par M. de Parnajon. 1 vol. in-16, broché. 2 fr.
- *Entretiens mémorables de Socrate* (les quatre livres). Texte grec, publié avec des notes, par M. Sommer. 1 vol. petit in-16, cart. 2 fr.
- Chaque livre séparément, 60 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Sommer. 1 volume in-16, broché. 1 fr. 75
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *justralinéaire*, par M. Sommer. 1 vol. in-16, broché. 7 fr. 50
- Chacun des sept livres, séparément, 2 fr.

AUTEURS LATINS

- Cicéron** : *Pro Archia poeta*. Texte latin, publié avec une notice, un argument analytique et des notes, par M. Ch. Noël, professeur de rhétorique au lycée de Versailles. 1 vol. petit in-16, cart. 30 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *justralinéaire*, par M. Chauselle. 1 vol. in-16, broché. 90 c.
- *In Verrem oratio de suppliciis*. Texte latin, publié avec des notes, par M. O. Dupont. 1 vol. in-16. 50 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *justralinéaire*, par M. O. Dupont. 1 vol. in-16, broché. 3 fr.
- *De senectute dialogus*. Texte latin, publié avec des notes, par E. Charles, recteur de l'Académie de Lyon. 1 vol. petit in-16. 40 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par MM. Paret et Legouéz. 1 vol. in-16, broché. 80 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *justralinéaire*, par MM. Paret et Legouéz. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 25
- *In Catilinam orationes quatuor*. Texte latin, publié avec des notes, par M. Noël. 1 vol. petit in-16, cart. 50 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. J. Tabault. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 25

- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juvénalisienne*, par M. J. Taubault. 1 vol. in-16, broché. 2 fr.
- *Somnium Scipionis*. Texte latin, publié avec une introduction, les notes et un appendice, par M. V. Cucheval, professeur de rhétorique au lycée Fontanes. 1 vol. petit in-16, cart. 30 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Pottin. 1 vol. in-16, fr. 50 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juvénalisienne*, par M. Pottin. 1 vol. in-16, broché. 50 c.
- *Pro Milone*. Texte latin, publié avec une notice, un argument et des notes, par M. Noël. 1 vol. petit in-16, cart. 40 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juvénalisienne*, par M. Sommer. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 50
- Cicéron** : *In M. Antonium oratio philippica secunda*. Texte latin, publié avec des notes, et un appendice critique par M. Gantrelle. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr.
- *Choix de Lettres*. Texte latin, publié avec des analyses et des notes, par M. V. Cucheval, professeur de rhétorique au lycée Fontanes. 1 vol. petit in-16, cart. 2 fr.
- Horace** : *Œuvres*. Texte latin, publié avec des arguments et des notes, et précédé d'un précis sur les mètres employés par Horace, par E. Sommer. 1 vol. in-16, cart. 2 fr.
- LE MÊME AUTEUR, traduction française, par J. Janin. 1 vol. in-16, br. 3 fr. 50
- LE MÊME AUTEUR, traduction *juvénalisienne* :
- Art poétique*, par M. E. TAILLEFERT. 1 vol. in-16, broché 75 c.
- Épîtres*, par M. TAILLEFERT. 1 vol. in-16, broché. 3 fr.
- Odes et Epodes*, par MM. Sommer et Desportes. 2 vol. in-16 br. 4 fr. 50
- Tome I, livres I et II des Odes. 2 fr. 50
- Tome II, livres III et IV des Odes et les Epodes. 2 fr.
- Lucrèce** : *Morceaux choisis*. Texte latin, publié avec une notice, des arguments, des analyses, des résumés et des notes, par M. Poyard, professeur de rhétorique au lycée Henri IV. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr. 50
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française de Lagrange, revue par M. de Parnajon, 1 vol. in-16, broché. 2 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juvénalisienne*, par M. de Parnajon, 1 vol. in-16, broché 3 fr. 50
- Plaute** : *Morceaux choisis*. Texte latin, publié avec une introduction, des analyses et des notes, par M. E. Benoist, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol., petit in-16, cartonné. 2 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Sommer : revue et adaptée au texte nouveau, avec une étude sur la métrique et la prosodie de Plaute, par M. E. Benoist. 1 vol. petit in-16, broché. 2 fr. 50
- Plin le Jeune** : *Lettres choisies*. Texte latin, publié avec des notes, par M. Nétolaud. 1 vol. in-16, cart. 1 fr. 25
- Salluste** : *De Conjuratone Catilinæ ; de Bello Jugurthino*. Texte latin, publié avec des arguments et des notes, par M. Lullier, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr. 80
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Croiset. 1 volume in-16, broché 2 fr. 50
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juvénalisienne*, par M. Croiset. 2 vol. in-16 :
Catilina. 1 vol. 1 fr. 50
Jugurtha. 1 vol. 3 fr. 50
- Tacite** : *Annalium reliquiæ*. Texte latin, publié avec des arguments et des notes, par M. E. Jacob, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. 1 vol. petit in-16, cart. 2 fr. 50
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par Dureau de la Malle. 2 vol. in-16, brochés. 4 fr. 50
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juvénalisienne*, par M. Materne. 4 vol. in-16, brochés.
 1^{er} volume, livres I, II, III. 6 fr.
 2^e volume, livres IV, V, VI. 4 fr.
 3^e volume, livres XI, XII, XIII. 4 fr.
 4^e volume, livres XIV, XV, XVI. 4 fr.

- *De vita et moribus Agricola*. Texte latin, publié avec un argument et des notes, par M. E. Jacob. 1 vol. petit in-16, cart. 75 c.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Rendu. 1 vol. in-16, br. 1 fr.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *juatalinéaire*, par M. Neveu. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 75
- Térence** : *Les Adelpbes*. Texte latin, publié avec une introduction et des notes, par MM. Psichari et Benoist. 1 vol. petit in-16, cartonné. 80 c.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Materne. 1 volume in-16, broché. 1 fr. 50
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *juatalinéaire*, par M. Materne. 1 vol. in-16, broché. 2 fr.
- 71e Livre** : *Ab urbe condita libri XXI-XXX*. Texte latin, publié avec une notice, des arguments et des notes, par M. Riemann, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris, et M. Benoist. Format petit in-16, cartonné :
 Livres XXI et XXII, 1 vol. 2 fr.
 Livres XXIII, XXIV et XXV, 1 vol., sous presse.
 Livres XXVI à XXX, 1 vol., en préparation.
- *Histoire romaine*, traduction française, par M. Gaucher, 4 vol. in-16, brochés. 14 fr.
 — Livres XXI et XXII, traduction française de M. Gaucher, avec le texte en regard. 1 vol. in-16, broché. 2 fr. 50
 LES MÊMES LIVRES XXI et XXII, traduction *juatalinéaire*, par M. Uri. 1 vol. in-16. 5 fr.
- Virgile** : *Œuvres*. Texte latin, publié par M. Benoist, professeur à la Faculté des lettres de Paris, avec une notice sur la vie de Virgile, des remarques sur la prosodie, la métrique et la langue, des arguments et des notes, des tables pour les noms propres historiques et géographiques, les principales variantes, les passages des poètes grecs et latins imités par Virgile, et une carte des contrées dans lesquelles se passe l'action de l'*Énéide*. 1 vol. petit in-16, cart. 2 fr. 25
- *L'Énéide*, traduction française, par M. Desportes. 2 vol. in-16, br. 4 fr.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *juatalinéaire*, par MM. Sommer et Desportes. 4 vol. in-16, brochés. 16 fr.
 Chaque volume séparément, contenant trois livres réunis, 4 fr.
 Chaque livre, séparément, 1 fr. 50
- *Les Bucoliques et les Géorgiques*, traduction française, par M. Desportes. 1 vol. in-16, broché. 2 fr.
 — *Les Bucoliques*, traduction *juatalinéaire*, par MM. Sommer et Desportes. 1 vol. in-16, broché. 1 fr.
 — *Les Géorgiques*, traduction *juatalinéaire*, par MM. Sommer et Desportes. 1 vol. in-16, broché. 1 fr.

AUTEURS FRANÇAIS

- Textes classiques de la littérature française** : extraits des grands écrivains avec notices biographiques et bibliographiques, appréciations littéraires et notes explicatives par M. Demogout, agrégé de la Faculté de Paris. 2 vol. in-16, cartonné :
 I. *Moyen âge, seizième et dix-septième siècles*. 1 vol. 3 fr.
 II. *Dix-huitième et dix-neuvième siècles*. 1 vol. 1 fr. 50
- Bolleau** : *L'art poétique*, publié avec des notes, par M. Geruzez. 1 vol. petit in-16, cart. 40 c.
- Bossuet** : *Discours sur l'histoire universelle*, revu sur les meilleurs textes, avec la chronologie des Bénédictins et celle de Bossuet, et publié avec des notes par M. Olléris. 1 vol. in-16, cart. 2 fr. 50
- *Œuvres posthumes*. Édition accompagnée d'une étude sur l'oraison funèbre d'André et de Louis, par M. G. Aubert, ancien inspecteur de l'Académie de Paris. 1 vol. in-16, cart. 1 fr. 60
- *Sermons choisis*. Texte revu sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale et publié avec une notice, des notes et un choix de variantes, par M. Reberon, ancien chève de l'École normale supérieure, agrégé des lettres. 1 vol. petit in-16, cart. 3 fr.
- Buffon** : *Discours sur le style*. 1 vol. petit in-16, cart. 30 c.
- Cornette** : *Harmonie*, 1^{re} édition augmentée, par M. Geruzez. 1 vol. in-18, cart. 20 c.

- *Cinna*, tragédie, annotée par le même. 1 vol. petit in-18, cart. 40 c.
- *Le Cid*, tragédie, annotée par le même. 1 vol. in-18, cart. 40 c.
- *Nicomède*, tragédie, annotée par le même. 1 vol. in-18, cart. 40 c.
- *Théâtre choisi*, publié avec une notice biographique et littéraire, et des notes par le même. 1 vol. in-16, cart. 2 fr. 50
- Fénelon** : *Opuscules académiques*, contenant la *Lettre à l'Académie* sur l'éloquence, la poésie, l'histoire, publiés avec des notes par M. Deizous. 1 vol. in-16, cart. 80 c.
- Joinville** (sire de) : *Histoire de saint Louis*. Texte original, ramené à l'orthographe des Chartes, précédé de notions sur la langue et la grammaire de Joinville, et suivi d'un glossaire, par M. Natalis de Wailly, de l'Institut. 1 vol. petit in-16, cart. 2 fr.
- La Bruyère** : *Caractères*, annotés par M. Servois. 1 vol. in-16, cart. 2 fr. 50
- La Fontaine** : *Fables*, précédées d'une notice biographique et littéraire, et accompagnées de notes, par M. Geruzez. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr. 60
- Molière** : *L'Avare*, comédie, annotée par M. Lavigne, professeur au lycée Henri IV. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr.
- *Le Misanthrope*, comédie, annotée par M. Lavigne. 1 vol. petit in-16, cartonné. 1 fr.
- LA MÊME COMÉDIE, sans notes, in-18, cart. 40 c.
- *Les Femmes savantes*, comédie, annotée par M. Geruzez. 1 vol. in-18, cartonné. 40 c.
- *Le Tartuffe*, comédie, annotée par M. Lavigne. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr.
- Montaigne** : *Extraits*, publiés avec une introduction, des analyses et des notes, par M. Guillaume Guizot, professeur au Collège de France. 1 vol. petit in-16, cart. » »
- Montesquieu** : *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, publiées avec des notes par M. C. Aubert. 1 vol. in-16, cartonné. 1 fr. 25
- Racine** : *Andromaque*, tragédie, annotée par M. Lavigne, professeur au lycée Henri IV. 1 vol. petit in-16, cart. 75 c.
- *Les Plaideurs*, comédie, annotée par le même. 1 vol. petit in-16, cart. 75 c.
- *Iphigénie en Aulide*, tragédie, annotée par M. Geruzez. 1 vol. in-18, cart. 40 c.
- *Théâtre choisi*, publié avec une notice biographique et littéraire et des notes, par M. Geruzez. 1 vol. in-16, cart. 2 fr. 50
- Voltaire** : *Siècle de Louis XIV*. Edition accompagnée d'une notice et de notes, par M. A. Garnier. 1 vol. in-16, cart. 2 fr. 75

RÉTHORIQUE ET LITTÉRATURE CLASSIQUE

- Études littéraires sur les classiques français**, des classes supérieures et du baccalauréat ès lettres, par M. Merlet, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand; nouvelle édition, conforme aux programmes de 1880. 2 vol. in 16, br. 8 fr.
- I. Corneille. — Racine. — Molière. 1 vol. 4 fr.
- II. Chanson de Roland. — Joinville. — Montaigne. — La Fontaine. — Baillet. — Pascal. — Bossuet. — Fénelon. — La Bruyère. — Montesquieu. — Voltaire. — Buffon. 1 vol. 4 fr.
- Éléments de rhétorique française**, par M. Filon. 1 vol. in-16, broché. 2 fr. 50
- Principes de rhétorique française**, par M. Pellissier. 1 vol. in-16, broché. 2 fr. 50
- Histoire de la littérature française**, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par M. Demogeot. 1 vol. in-16, br. 4 fr.
- Histoire de la littérature grecque**, par M. Alexis Pierron. 1 vol. in-16. 4 fr.
- Histoire de la littérature romaine**, par le même auteur. 1 vol. in-16, broché. 4 fr.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

- Histoire de l'Europe, et particulièrement de la France, de 395 à 1230**, par M. V. Drury; nouvelle édition, avec gravures et cartes (classe de Troisième). 1 vol. in-16, cart. 4 fr.

- Histoire de l'Europe, et particulièrement de la France, de 1270 à 1610**, par le même; nouvelle édition, avec gravures et cartes (classe de Seconde). 1 vol. in-16, cart. 4 fr. 50
- Histoire de l'Europe, et particulièrement de la France, de 1610 à 1789**, nouvelle édition, avec gravures et cartes, par le même (classe de Rhétorique). In-16, cart. 4 fr. 10
- Géographie physique, politique et économique de l'Europe**, par M. L. Coriault-Port (classe de Troisième). 1 vol. in-16, cart. 2 fr.
- Atlas correspondant* (31 cartes). 4 fr. 50
- Géographie physique, politique et économique de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie**, précédée d'un résumé de la géographie générale, par le même (classe de Seconde). 1 vol. in-16, cartonné. 3 fr.
- Atlas correspondant* (40 cartes). 5 fr.
- Géographie physique, politique, administrative et économique de la France et de ses possessions coloniales**, précédée de la révision sommaire des notions générales de géographie, par le même (classe de Rhétorique). 1 vol. in-16, cart. 3 fr.
- Atlas correspondant* (43 cartes). 5 fr.

LANGUES VIVANTES.

AUTEURS ALLEMANDS

- Morceaux choisis en prose et en vers des classiques allemands**, par M. Eichhoff. 3 vol. in-16, cartonnés:
- Classe de Troisième. 1 vol. 1 fr. 50
- Classe de Seconde. 1 vol. 2 fr. 10
- Classe de Rhétorique. 1 vol. 3 fr.
- Auerbach** : *Choix de récits villageois de la Forêt-Noire*. Texte allemand, publié avec une notice, des arguments et des notes, par M. B. Lévy, professeur général des langues vivantes; avec l'autorisation exclusive pour la France, de l'auteur et de l'éditeur. 1 vol. petit in-16, cart. 3 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. B. Lévy. 1 vol. petit in-16, broché. "
- Chamisso** : *Pierre Schlemihl*. Texte allemand, publié avec des notes, par M. Koell, professeur au lycée Louis-le-Grand. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française. 1 vol. petit in-16, br. 1 fr.
- Goethe** : *Campagne de France*. Texte allemand, publié avec des sommaires et des notes, par M. B. Lévy. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr. 50
- *Le Tasse*. Texte allemand, publié avec un avant-propos, un argument analytique et des notes, par M. B. Lévy. 1 vol. in-16, cart. 1 fr. 80
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Porchat. 1 vol. in-16, br. 2 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *journalière*, par M. Lang. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50
- *Iphigène en Taurede*. Texte allemand, publié avec une notice, un argument analytique et des notes, par M. B. Lévy. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr. 50
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Lévy. 1 vol. in-16, br. 2 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *journalière*, par M. Lang. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50
- Goethe** : *Hermann et Dorothee*. Texte allemand, publié avec un avant-propos, des sommaires et des notes, par le même. 1 vol. in-16, cart. 1 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. B. Lévy. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 50
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *journalière*, par M. B. Lévy. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50
- Morceaux choisis*. Texte allemand, contenant des extraits des *Poésies lyriques*, de *Goetz*, de *Berchouffra*, d'*Iphigène*, du *Tasse*, d'*Hermann et Dorothee*, du *Voyage en Italie*, de la *Campagne de France*, etc.; recueil publié avec des notices et des notes en français, par M. B. Lévy. 1 vol. petit in-16, cartonné. 3 fr.

- Hauff** : *Lichtenstein*. Texte allemand. édition complète. 1 volume in-16, cartonné. 1 fr. 50
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. de Suckau. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 25
- Lessing** : *Dramaturgie de Hambourg*. Texte allemand. Extraits publiés avec une introduction et des notes, par M. Cottier, professeur au lycée Charlemagne. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr. 50
- Schiller** : *Guillaume Tell*. drame. Texte allemand. publié avec une notice littéraire et des notes, par M. Th. Fix. 1 vol. in-16, cart. 1 fr. 50
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Fix. 1 vol. in-16, br. 2 fr. 50
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *justralinéaire*, par M. Fix. 1 volume in-16, broché. 5 fr.
- *La Fiancée de Messine*. Texte allemand. publié avec une introduction et des notes, par M. Scherddin, professeur au lycée Charlemagne. 1 vol. petit in-16, cartonné. 1 fr. 50
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Ad. Regnier. 1 vol. in-16, broché. » »
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *justralinéaire*, par M. Schnauffer. 1 vol. in-16, broché. » »
- *Histoire de la guerre de Trente ans*. Texte allemand; édition complète, publiée avec une notice, des arguments analytiques et des notes, suivie d'un vocabulaire des noms propres, par MM. Schmitt et Leclair. 1 vol. petit in-16, cartonné. 2 fr. 50
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Ad. Regnier. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50
- *Marie Stuart*. tragédie. Texte allemand. publié avec des notes, par M. Fix. 1 vol. in-16, cart. 1 fr. 50
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Fix. 1 vol. in-16, br. 4 fr.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *justralinéaire*, par M. Fix. 1 vol. in-16, br. 6 fr.
- *Soulèvement des Pays-Bas*. Texte allemand. 1 vol. in-16, cart. 1 fr. 50
- *Wallenstein*, poème dramatique en trois parties : le Camp de Wallenstein, les Piccolomini; la Mort de Wallenstein. Texte allemand. publié avec des notices, des arguments analytiques et des notes, par M. Cottier. 1 vol. petit in-16, cartonné. 2 fr. 50
- Schiller** : *Morceaux choisis*. Texte allemand, contenant des extraits des *Poésies lyriques*, de *Guillaume Tell*, de *Marie Stuart*, de *Wallenstein*, de *la Fiancée de Messine*, de *la Guerre de Trente ans*, du *Soulèvement des Pays-Bas*, etc. Recueil publié avec des notices et des notes en français, par M. B. Levy, inspecteur générale de l'enseignement des langues vivantes. 1 vol. petit in-16, cart. 3 fr.

AUTEURS ANGLAIS

- Morceaux choisis en prose et en vers des classiques anglais**, par M. Eichhoff. 3 vol. in-16, cartonnés :
 Classe de Troisième, 1 vol. 1 fr. 50
 Classe de Seconde, 1 vol. 2 fr. 50
 Classe de Rhétorique, 1 vol. 3 fr.
- Byron** : *Childe Harold*. Texte anglais. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr. 50
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Bellet. 1 vol. in-16, br. 8 fr.
 LE MÊME OUVRAGE, traduction *justralinéaire* par M. Bellet. 1 vol. in-16, broché. 6 fr.
 Chacun des trois premiers chants, 1 fr. 50
 Le quatrième chant, 2 fr. 50
- Bickens** : *Histoire d'Angleterre*. Texte anglais. 1 vol. in-16, cart. 2 fr. 50
 — *David Copperfield*. Texte anglais. 1 vol. in-16, cart. 4 fr. 50
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française. 2 vol. in-16, brochés. 2 fr. 50
 — *Nicolas Nickleby*. Texte anglais. 1 vol. in-16, cart. 4 fr. 50
 LE MÊME OUVRAGE, traduction française. 2 vol. in-16, brochés. 2 fr. 50
- Irving** (Washington) : *Livre des esquisses* (*The sketchbook*). Texte anglais. 1 vol. in-16, cart. 2 fr. 50
- Goldsmith** : *Le Voyageur*, *le Village abandonné*. Texte anglais, publié avec une notice, des arguments analytiques et des notes, par M. Motheré, professeur au lycée Charlemagne. 1 vol. petit in-16, cart. 75 c.

- LE MÊME OUVRAGE, traduction française de M. Legrand, 1 vol. in-16, br. 75 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire*, par M. Legrand, 1 vol. in-16, broché, 1 fr. 50
- Macaulay** : *Morceaux choisis de l'histoire d'Angleterre*. Texte anglais, publiée avec une notice et des notes, par M. Battier, professeur au lycée Saint-Louis, 1 vol. petit in-16, cart. 2 fr. 50
- Shakespeare** : *Jules César*, tragédie. Texte anglais, publié avec une notice, un argument analytique et des notes, par M. Fleming, 1 vol. petit in-16, cartonné, 1 fr. 25
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. E. Montégut, 1 vol. in-16, broché, 1 fr. 50
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire*, par M. Legrand, 1 vol. in-16, broché, 2 fr. 50
- *Henri VIII*, tragédie. Texte anglais, publié avec un argument et des notes, par M. Morel, professeur au lycée Charlemagne, 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr. 25
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Montégut, avec le texte anglais, 1 vol. in-16, broché, » »
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire*, par M. Morel, 1 vol. in-16, » »
- *Macbeth*. Texte anglais, précédé d'une notice critique et historique, et accompagné de notes par O'Sullivan, 1 vol. grand in-18, cart. 1 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. E. Montégut, 1 vol. in-16, broché, 1 fr. 50
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire*, par M. Anzeller, 1 vol. in-16, broché, 2 fr. 50
- *Othello*. Texte anglais, précédé d'une notice critique et historique, et accompagné de notes, par O'Sullivan, 1 vol. grand in-18, br. 1 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. E. Montégut, 1 vol. in-16, broché, 1 fr. 50
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire*, par M. Legrand, 1 vol. in-16, broché, 3 fr.
- *Richard III*. Texte anglais, précédé d'une notice critique et historique, et accompagné de notes par M. O'Sullivan, 1 vol. grand in-18, br. 1 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Bellet, 1 vol. in-16, » »
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire*, par M. Bellet, 1 vol. in-16, » »
- Walter Scott** : *L'Antiquaire*. Texte anglais, 1 vol. in-16, cart. 2 fr.
- *Ivanhoë*. Texte anglais, 1 vol. in-16, cart. 2 fr.
- *Les Parivains d'Écosse Old mortality*. Texte anglais, 1 vol. in-16, cart. 2 fr.
- *Quentin Durward*. Texte anglais, 1 vol. in-16, cart. 2 fr.
- *Rob Roy*. Texte anglais, 1 vol. in-16, cart. 2 fr.

AUTEURS ESPAGNOLS

- Calderon** : *El Magico prodigioso*. Texte espagnol, publié avec une notice et des notes, par M. Magnabal, agrégé de l'université, 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr. 50
- Cervantès** : *Le Captif et l'Écuyer*. Texte espagnol, extrait de don Quichotte, publié avec des notes, par M. Merson, in-16, cart. 1 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Merson, précédée du texte espagnol, 1 vol. in-12, br. 2 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juxtalinéaire*, par M. Merson, 1 vol. in-16, broché, 3 fr.
- Mendoza** (Martino de) : *Morceaux choisis de la guerre de Navarre*. Texte espagnol, publié avec une notice et un argument analytique, par M. Magnabal, 1 vol. petit in-16, cart. 90 c.
- Solis** (Antoine de) : *Morceaux choisis de la conquête du Mexique*. Texte espagnol, publié avec une notice et un argument, par M. Magnabal, 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr. 50

AUTEURS ITALIENS

- Dante** : *L'Enfer 1^{er} chant*. Texte italien, publié avec un argument analytique de tout le poème et des notes, par M. F. M..., 1 vol. petit in-16, cart. 75 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. B. Meizi, in-16, 1 fr.

- Machiavel** : *Discours sur la première décade de Tite-Live*. Texte italien réduit à l'usage des classes et précédé d'une introduction en français, par M. de Tréverret, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. 1 vol. in-16. 2 fr. 50
- Manzoni** : *Les Fiancés*. Texte italien précédé d'une introduction en français, par M. de Tréverret. 1 vol. in-16, broché. 2 fr. 50
- Tasse** : *La Jérusalem délivrée*. Texte italien expurgé à l'usage des classes et précédé d'une introduction en français, par M. de Tréverret. 1 volume in-16, broché. 2 fr. 50

DEUXIÈME EXAMEN

PHILOSOPHIE

- Notions de philosophie** comprenant les notions d'*économie politique*, par M. Jourdain, membre de l'Institut ; 17^e édition, refondue conformément aux programmes de 1880. 1 vol. in-16, broché. 5 fr.
- Précis scolaire d'économie politique**, comprenant les matières indiquées par les programmes de 1880, par M. Habert, inspecteur d'académie. 1 vol. in-16, cartonné. 1 fr. 50
- Sujets et développements de compositions françaises** (dissertations philosophiques) données à la Sorbonne depuis 1866 jusqu'en 1878, ou proposées comme exercices préparatoires pour les examens du baccalauréat ès lettres, recueillies par M. Albert Le Roy. 1 vol. in-8, broché. 5 fr.
- Descartes** : *Discours de la Méthode, première méditation*. Nouvelle édition publiée avec une introduction et des notes par M. Charpentier, professeur de philosophie au lycée Louis-le-Grand. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr. 50
- Leibniz** : *La Monadologie*, publiée d'après les manuscrits de la bibliothèque de Hanovre avec une introduction et des notes, par M. H. Lachelier, ancien élève de l'École normale, agrégé de philosophie. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr.
- Cicéron** : *De Legibus* (livre I), publié avec une introduction et des notes, par M. Lucien Lévy, professeur de philosophie au lycée d'Amiens. 1 vol. petit in-16, cart. 75 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française de Le Clerc, sans le texte latin. 1 vol. petit in-16, broché. 1 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juetalinéaire*. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 50
- Sénèque** : *De Vita beata*. Texte latin, publié avec une introduction, un argument et des notes par M. Delaunay, professeur à la Faculté des lettres de Rennes. 1 vol. petit in-16, cartonné. 75 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française de J. Bailhard, sans le texte latin. 1 vol. petit in-16, broché. 75 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juetalinéaire*, par M. Delaunay. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 50
- Platon** : *République*, VIII^e livre. Texte grec, publié avec une introduction et des notes, par M. Aubé, professeur de philosophie au lycée Fontanes. 1 vol. petit in-16. 1 fr. 50
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française, par M. Aubé, sans le texte grec. 1 vol. petit in-16, broché. 1 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juetalinéaire*, par M. Aubé. 1 volume in-16, broché. 2 fr. 50
- Aristote** : *Morale à Nicomaque, livre VIII*, texte grec publié avec une introduction et des notes, par M. Lucien Lévy. 1 vol. petit in-16, cart. 1 fr.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction française de F. Thurot : revue et corrigée par M. Ch. Thurot, maître de conférences à l'École normale, sans le texte grec. 1 vol. in-16, br. 75 c.
- LE MÊME OUVRAGE, traduction *juetalinéaire*, par M. de Parojan. 1 vol. in-16, broché. 1 fr. 50

HISTOIRE

Histoire de France et histoire contemporaine, depuis 1789 jusqu'à la constitution de 1875, par M. G. Ducondray, agrégé d'histoire (classe de Philosophie); nouvelle édition refondue. 1 vol. in-16, cart. 6 fr.

SCIENCES

Arithmétique élémentaire, contenant les matières indiquées par les programmes de 1880, par M. Pichot (concours du lycée Fontanes, classes de Quatrième, Troisième et Philosophie). 1 vol. in-16, cart. 2 fr.

Géométrie élémentaire, contenant les matières indiquées par les programmes de 1880, par M. Bos, inspecteur d'academie (classes de Quatrième-Troisième, Seconde, Rhétorique et Philosophie). 1 vol. in-16, avec figures, cartonné. 2 fr.

Algèbre élémentaire, contenant les matières indiquées par les programmes de 1889, par M. Pichot (classes de Troisième, Seconde et Philosophie). 1 vol. in-16, avec figures, cart. 2 fr. 50

Notions élémentaires de physique, contenant les matières indiquées par les programmes de 1880, par MM. Privat Deschanel, professeur au lycée de Vanves, et Pichot, (classes de Troisième, Seconde, Rhétorique et Philosophie). 1 vol. in-16, avec de nombreuses figures, cart. 5 fr.

Notions élémentaire de physique, rédigées conformément aux programmes de 1880, par M. Bautet de Monvel, professeur au lycée Charlemagne. 3 vol. in 16, avec de nombreuses figures, cartonnés :

Classe de Troisième. 1 vol. 2 fr.

Classe de Seconde. 1 vol. 2 fr.

Classe de Rhétorique. 1 vol. 2 fr.

Éléments de physique, rédigés conformément aux programmes de 1880, à l'usage des classes de Troisième, Seconde, Rhétorique et Philosophie, par M. Augot, ancien professeur de physique au lycée Fontanes. 4 vol. in-16, avec de nombreuses figures, cartonnés :

Classe de Troisième. 1 vol. 2 fr.

Classe de Seconde. 1 vol. 2 fr.

Classe de Rhétorique. 1 vol. 2 fr.

Classe de Philosophie. 1 vol. 2 fr.

Éléments de chimie, rédigés conformément aux programmes de 1880, à l'usage de la classe de Philosophie, par M. Schutzenberger, professeur au Collège de France. 1 vol. in-16, avec 24 figures, cart. 3 fr.

Anatomie et physiologie animales, rédigées conformément aux programmes de 1880, à l'usage de la classe de Philosophie, par M. Perrier, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. 1 vol. in-8, avec 328 figures, 11 pl. 8 fr.

Anatomie et physiologie végétales, rédigées conformément aux programmes de 1880, à l'usage de la classe de Philosophie, par M. Baillet, professeur à l'École de médecine de Paris. 1 vol. in-8, avec 465 figures, broché. 5 fr.

Handwritten signature

ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR LES

CLASSIQUES FRANÇAIS

Le premier volume des ÉTUDES LITTÉRAIRES DE M. MERLET
comprend : *Corneille* — *Racine* — *Molière*. 1 volume.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR LES

CLASSIQUES FRANÇAIS

DES CLASSES SUPÉRIEURES

PAR

GUSTAVE MERLET

Professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand

CHANSON DE ROLAND

JOINVILLE — MONTAIGNE — PASCAL — LA FONTAINE

BOILEAU — BOSSUET — FÉNELON

LABRUYÈRE — MONTESQUIEU — VOLTAIRE — BUFFON

NOUVELLE ÉDITION

CONFORME AUX PROGRAMMES DE 1880

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1882



ÉTUDES LITTÉRAIRES

SUR LES

CLASSIQUES FRANÇAIS

ROLAND — JOINVILLE — MONTAIGNE

PASCAL — LA FONTAINE — BOILEAU — BOSSUET

FÉNELON — LA BRUYÈRE

MONTESQUIEU — VOLTAIRE — BUFFON

CHANSON DE ROLAND

I. — FAITS HISTORIQUES.

La chanson de Roland, et les traditions historiques.

— **Éginhard.** — **L'Astronome Limousin.** — Si l'épopée a le privilège de charmer l'enfance ou la jeunesse des peuples, on ne saurait nier que la France, elle aussi, ait entendu la voix de la Muse héroïque; car, durant les siècles qui furent l'aurore du moyen âge et de la société féodale, il y eut une telle floraison de poésie chevaleresque et de récits merveilleux que la critique s'oriente malaisément parmi les cycles qui gravitent autour des noms idéalisés par l'enthousiasme populaire. Les érudits eux-mêmes s'égarèrent dans le labyrinthe de ces œuvres si

nombreuses qu'elles échappent aux cadres d'une classification, et si complexes qu'elles délient l'analyse¹. Sans agiter ici les problèmes qui intéressent cet épanouissement de poèmes indigènes², bornons-nous à dire que chaque province eut ses héros, mais qu'au-dessus de ces figures empruntées à des légendes locales domine celle de Charlemagne, et que de toutes les chansons dont ses gestes furent le centre, la plus mémorable est celle de Roncevaux.

Elle fut inspirée par le retentissement prolongé d'un fait historique, du moins s'il faut en croire ce que raconte un contemporain, Eginhard, dans cette page de ses *Annales* : « L'an du Christ 777, Charlemagne était à Paderborn, lorsque l'émir Ibinalarabi vint se présenter à l'empereur, avec d'autres Sarrasins ses compagnons, pour lui faire don de sa personne et des cités que le roi des Sarrasins avait confiées à sa garde. L'année suivante, cédant aux conseils des Sarrasins, et entraîné par l'espoir bien fondé de conquérir une partie de l'Espagne, Charlemagne rassembla son armée, et se mit en marche. Il franchit la cime des Pyrénées, dans le pays des Gascons, attaqua d'abord Pampelune, dans la Navarre, et reçut la soumission de cette ville. Ensuite, il passa l'Èbre à gué, s'approcha de Caesar-Augusta (Saragosse), capitale de cette contrée, emmena les otages que lui offraient Ibinalarabi, Aubuthaur et quelques autres chefs, puis revint à Pampelune. Il en rasa les murs jusqu'au sol pour que ses habitants ne pussent se révolter. Alors, résolu au retour, il s'engagea dans les défilés des Pyrénées ; mais les Gascons s'étaient placés en embuscade au sommet des monts. Ils attaquèrent l'arrière-garde, et jetèrent l'armée tout entière dans une grande confusion. Les Francs semblaient supérieurs par l'armement et la valeur ; mais le désavantage des lieux et la nouveauté d'un combat trop inégal causèrent leur défaite. Dans

1. Il en est qui ne comptent pas moins de 60 000 vers. Nous avons le regret d'ajouter que cette abondance est souvent stérile. Il faut être archéologue ou linguiste pour ne pas la juger parfois fastidieuse.

2. Ils sont de provenance mérovinge, et se rattachent à ces *bardits* ou hymnes guerriers que chantent déjà les tribus franques, selon le témoignage de Tacite.

cette affaire périrent la plupart des officiers du palais (*aulicorum*) chargés par le roi du commandement des troupes; les bagages furent pillés, et l'ennemi, favorisé par la connaissance qu'il avait du pays, se dispersa aussitôt de toutes parts. Un si cruel revers obscurcit presque entièrement dans le cœur du roi la joie des succès remportés en Espagne¹. »

Ailleurs, le biographe de *Charlemagne* revient encore sur ce désastre pour en décrire ainsi les détails : « Tandis que l'armée, dans un étroit défilé, se trouvait forcée de marcher sur une seule ligne, longue et mince, les Gascons embusqués sur la crête des montagnes, où l'épaisseur des forêts favorise les surprises, fondirent en courant sur la queue des bagages et les troupes d'arrière-garde. Ils les culbutèrent au fond de la vallée, et là se livra une bataille où les Francs furent anéantis jusqu'au dernier... Dans ce combat périrent Eggihard, maître d'hôtel du roi, Anselme, comte du Palais, *Roland, préfet de la marche de Bretagne (Hruodlandus Britannici limitis præfectus)*, et beaucoup d'autres². » On ne saurait donc nier un événement attesté par des témoignages si précis dont l'authenticité ne paraît pas douteuse, et par un deuil universel dont la douleur fut si profonde qu'un autre chroniqueur, *l'Astronome Limousin*, pouvait dire : « Je me dispense de citer les noms de ceux qui furent tués avec Roland, parce qu'ils sont connus de tous³. »

Le désastre de Roncevaux. — Les anachronismes de la légende populaire. — Ajoutons qu'une tradition constante place le théâtre de cette défaite à Roncevaux, en Espagne, à deux pas de notre frontière, sur la route qui va de Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Port⁴. Déjà, près de deux siècles auparavant, en 635, un des douze lieutenants

1. Edition de la Société de l'histoire de France, t. I, p. 170. (*Vie de Charlemagne*.)

2. *Vie de Charles*, t. I, ch. ix, p. 31. Ce récit traduit en vers par le poète saxon a été reproduit par les autres annalistes du moyen âge.

3. « Nomina, quia vulgata sunt, dicere supersedi. » (*Vita Hludovici III*, 608.)

4. En 1794, les Français renversèrent un monument élevé par les Espagnols, à Roncevaux, en mémoire de cette victoire lointaine.

de Dagobert ¹, envoyé par lui contre les Gascons qui pillaient l'Aquitaine, avait succombé pareillement, non loin de ce défilé ². Plus tard, en 812, au lendemain d'une expédition en Espagne, Louis le Débonnaire faillit aussi être surpris dans ces gorges néfastes. Enfin, en 824, ces mêmes montagnards écrasèrent les ducs Èble et Asinaire qui avaient voulu châtier leurs continuelles déprédations.

Tous ces griefs se confondirent bientôt en un seul, celui qu'illustrait la grande mémoire de Charlemagne : car le peuple aime à simplifier ses souvenirs par des anachronismes où se complaisent ses oublis et ses ignorances. Grâce à la même illusion, l'instinct national ne tarda pas à falsifier les circonstances du drame lointain qui avait ému le cœur de la France. Sous le coup de l'effroi causé par les invasions musulmanes, on s'était habitué à ne voir que des Sarrasins dans toute armée embusquée derrière les Pyrénées; et l'idée fixe du péril présent ou prochain préoccupa tellement les esprits qu'ils attribuèrent à l'ennemi permanent le guet-apens de Roncevaux. Cette erreur s'accrédita d'autant mieux que l'idée de la croisade germait déjà dans les foules. Lors même que le poète aurait su la vérité, il se serait bien gardé de la dire; car ses auditeurs n'eussent pas voulu l'entendre. Pour les émouvoir, il fallait réveiller leurs colères et prêcher la revanche. A la veille du jour où la guerre sainte allait éclater, le rhapsode ne pouvait donc que préluder aux belliqueux sermons de Pierre l'Ermite. Voilà pourquoi son chant devint un appel aux repréailles qui prétendaient écraser les vautours dans leur nid et détruire Mahomet au siège même de son empire.

Ubiquité de Roland. — Il devient l'Achille chrétien du moyen âge. — C'est ainsi que se joue le caprice de la légende; elle aime à exalter et transfigurer les humbles.

1. Le souvenir de ces douze chefs explique peut-être les douze pairs de Charlemagne.

2. Ce désastre eut lieu dans la vallée de *Subola*, ou *Mauléon*, voisine de Roncevaux.

Tandis que l'ombre enveloppe des héros historiques dont l'apparition a ébranlé la terre, et que le silence de la nuit s'étend sur les exploits d'un Sésostris, d'un Cyrus, d'un Attila ou d'un Gengis-khan, la fantaisie de la Muse populaire recueille dans la poussière d'une ingrate chronique le nom d'un inconnu; elle concentre sur lui la puissance de son invention créatrice, et, un jour, de son sépulchre ignoré elle le fait surgir rayonnant d'une gloire impérissable. Telle fut la destinée de Roland. Trois siècles passent sur cet obscur soldat, mort dans une escarmouche d'arrière-garde; l'historiographe de son maître ne le juge pas même digne d'une épitaphe; puis, tout à coup, le voici qui ressuscite, plus grand que Charlemagne lui-même: car, près de cet Achille chrétien, le vieil empereur ne soutient pas mieux son personnage qu'Agamemnon en face du fils de Pélée. C'est en effet Roland qui désormais régnera sur le monde carlovingien, dont il reste l'exemplaire parfait. En lui va briller l'idéal de la chevalerie; comme ce paladin fabuleux qui héritait de la force des ennemis abattus par son bras, il finit par résumer toutes les vertus d'une race et d'une époque, toutes les prouesses du passé comme de l'avenir.

Ce n'est plus seulement la France, mais l'Europe, qui adopte ce mensonge de la poésie; car l'épée de Roland fera resplendir son éclair aux quatre coins du monde. Après l'avoir évoqué, l'imagination le multiplie par maintes métamorphoses. Le héros se transforme en un géant qui laisse partout des vestiges de sa foudre. Devant lui, les croisades reculent de plusieurs siècles. Il prend Constantinople avant Baudouin, et Jérusalem avant Godefroi. Son cheval Veillantif parle comme les coursiers de l'*Illiade*. Sa lance soutient l'assaut d'une armée; le souffle de son oliphant renverse les remparts des villes. Ses duels durent cinq jours et cinq nuits. C'est lui qui d'un coup de sa Durandal ouvre l'immense brèche des Pyrénées, sous les tours de Marboré. C'est lui qui fait pâlir François I^{er} lorsqu'à Blaye, soulevant la dalle de son tombeau, il découvre ses ossements gigantesques. L'Italie revendiquera ses reli-

ques¹, et montre encore aujourd'hui son épieu suspendu aux voûtes de la cathédrale de Pavie. A Vérone, sa statue se dresse, à côté de celle d'Olivier, sur le portail de l'église *Santa-Maria-Matricolare*². Dante le canonise comme un saint, et enchâsse son âme dans la croix lumineuse qui traverse la planète de Mars. C'est encore la main de Roland qui, sur un rocher du Rhin, a bâti le burg de Rolandsek. L'Allemagne l'a vu chevaucher en ses ténébreuses forêts. La Hongrie l'a reconnu courant à travers ses steppes. L'Irlande l'aperçut aussi parmi les brouillards de ses brumeux horizons. Les Turcs ont arboré son cor à la porte du château de Brousse. Il s'est enfoncé jusqu'au milieu des neiges de la Tartarie, et les jungles de l'Inde ont entendu le sourd retentissement de ses pas.

Première apparition de Roland et de sa chanson. — Bataille d'Hastings, 1066. — La question chronologique. — Cette ubiquité merveilleuse, d'où vient-elle donc? D'une Iliade barbare dont les origines sont à peu près inconnues; car il est probable qu'elle fut elle-même, comme la plupart de nos chansons de geste, précédée par des *cantilènes* analogues à celle qui, écrite en langue tudesque, avait été composée, vers 881, sur la défaite des Normands à Saucourt³. Quoi qu'il en soit de ces préludes lyriques, il est certain que, le 13 octobre 1066, avant la bataille d'Hastings livrée aux Saxons par le duc Guillaume de Normandie, un jongleur nommé Taillefer sortit des rangs, et, lançant son cheval à toute bride, entonna le chant de Roncevaux. Voilà ce que nous apprennent Guillaume de Malmesbury, dans son *Histoire des Rois d'Angleterre*,

1. L'Espagne envia sa gloire jusqu'à susciter un héros imaginaire, Bernard del Carpio, pour le faire tomber sous ses coups à Roncevaux.

2. Sur un mur de la cathédrale de Nepi est encadrée cette inscription :
« L'an du Seigneur 1131, les soldats et consuls de Nepi se sont liés par serment. Si l'un d'entre eux veut rompre cet accord, qu'il meure de la mort infâme de Ganelon. »

3. Voir cette cantilène dans notre ouvrage sur les *Origines de la littérature française*, t. I, p. 22. (*Fourant*). Il est à croire qu'avant l'épopée de Roncevaux il y eut des chants détaillés sur chaque partie du poème : le *Conseil du roi Marsile*, la *Trahison de Ganelon*, le *Songe de Charles*, la *Grande Bataille*, le *Cor*, la *Mort d'Olivier*, etc.

écrite vers 1125, et Robert Wace, dans le *Roman de Rou*¹. Quant à savoir si ces strophes furent détachées du poème que nous connaissons, c'est une question douteuse ; mais on peut conjecturer, non sans vraisemblance, qu'il devait exister à la fin du onzième siècle, vers 1080.

Voilà du moins ce qu'atteste l'examen du principal manuscrit, celui d'Oxford, que M. Francisque Michel publia pour la première fois, en 1837². Selon les juges les plus compétents, la langue de ce texte appartient en effet à une période intermédiaire entre les œuvres du dixième siècle, telles que le *Cantique de sainte Eulalie* ou la *Vie de saint Alexis*, et celles qui ont inauguré les débuts du douzième siècle, par exemple les *Quatre livres des Rois*. De plus, il est manifeste qu'au moment où chantait le rapsode, les premiers croisés n'étaient pas encore partis pour la Palestine ; car il ne fait aucune allusion à cette grande aventure : un seul vers parle du sac de Jérusalem

1. Né vers 1120, il mourut vers la fin du douzième siècle. Voici son témoignage :

Taillefer qui mult bien cantout,
 Sur un cheval qui tost alout,
 Devant le Duc alout cantant
 De Karlemaine et de Rollant,
 E d'Olivier e des vassals,
 Ki moururent en Renchevals.

M. Paulin Paris s'étonne qu'on ait choisi ce chant douloureux pour encourager des soldats ; mais tous les hymnes patriotiques, depuis Tyrtée jusqu'à la *Marseillaise*, parlent de mourir pour la patrie. — Il va de soi que Taillefer chanta des strophes détachées, celle-ci peut-être :

Ici devons tenir pour notre Roi ;
 Pour son Seigneur souffrir détresse on doit,
 Et endurer et grands chauds et grands froids ;
 Et perdre on doit de sa peau, de son poil !
 Donc que chacun de grands coups fasse emploi,
 Que mauvais chant sur nous chanté ne soit.
 Païens ont tort, et chrétiens ont bon droit,
 Mauvais exemple ne viendra pas de moi.

(Vers 1009, trad. de M. Petit de Julleville).

2. Il appartient à la bibliothèque Bodléienne (fonds Digby, n° 23).

prise par les Turcs, en 1076¹. Mais, si la Ville sainte était encore au pouvoir des infidèles, on sent que le temps est proche où vont s'exercer les vengeances de la chrétienté. Par l'enthousiasme belliqueux dont cette œuvre est animée, elle semble du moins contemporaine de l'âge héroïque où la féodalité française conquerrait l'Angleterre avec Guillaume de Normandie (1066), entrait à Rome avec Robert Guiscard (1084), chassait les Maures du Portugal par l'épée d'Henri de Bourgogne (1094), et allait, avec Godefroy de Bouillon, s'emparer d'Antioche, en 1098, de Jérusalem, en 1099. C'est ce que confirme la peinture des mœurs représentées par le poète : elles nous rappellent une époque antérieure à la chevalerie, et un état social qui se souvient encore des premiers Capétiens.

Quel trouvère en est l'auteur? La chanson de Roland et la chronique du faux Turpin. — Toutefois, il serait téméraire de trancher par une date cette question chronologique. La même obscurité nous dérobe aussi le nom du trouvère auquel nous devons cet antique monument. Faut-il l'appeler *Tuoldus* ou *Théroude*, comme nous y invite ce vers qui termine le manuscrit d'Oxford :

Ci fault la geste que Tuoldus déclinet.

M. Génin incline à le croire ; dans ce personnage il reconnaît même un compagnon de Guillaume devenu plus tard, en Angleterre, abbé de Péterborough, et que la fameuse tapisserie de Bayeux signale parmi les figurants de l'expédition². On cite encore un autre *Tuoldus*, qui aurait été précepteur du duc de Normandie, et fut tué en 1035. Ce nom étant fort commun au onzième siècle, le doute est d'autant plus permis que l'on ne s'accorde même pas

1. C'est le vers 1523 :

*Jerusalem prist ja par traïsun ;
Si violat le temple Salomon.*

Il s'agit là d'un calife fatimite qui renversa le saint Sépulchre, vers 1069.

2. Elle représente tous les épisodes de la conquête, et nomme les principaux compagnons de Guillaume. Ce Tuold serait mort en 1098.

sur le sens du mot *décliné* qui signifie souvent *achever*, mais pourrait bien s'appliquer simplement ici soit au chant du jongleur, soit à la copie du scribe¹. Cette hypothèse serait même d'autant plus plausible qu'aux environs du douzième siècle la plupart des poèmes populaires étaient anonymes.

Sans insister sur cette signature, nous affirmerons seulement que la *chronique latine du faux Turpin*² ne fut point, comme on a eu tort de le penser, la source à laquelle puisa le chantre de *Roland*. Car de profondes différences d'accent et de ton distinguent ces deux écrits, inspirés l'un par une fierté toute féodale, et l'autre par l'onction d'un esprit ecclésiastique. D'ailleurs, M. Gaston Paris a démontré que dans cette fastidieuse chronique se trahit le travail de plusieurs mains. Si les cinq premiers chapitres paraissent remonter au onzième siècle, les suivants qui intéressent la légende de Roland ne sont pas antérieurs à la première moitié du douzième; car il faut regarder comme tout à fait apocryphe la prétendue lettre du pape Calixte II qui, datée de 1122, recommande cet ouvrage aux fidèles, en tête des *Miracles de saint Jacques*³. Il n'y a donc aucune parenté entre la prose diffuse et béate du moine dévot qui composa cette *compilation*, et le poème si vif, si ferme, si franc, où un homme de guerre ne fait retentir que le bruit des armes.

Les manuscrits d'Oxford et de Venise. — Il convient de dire encore un mot sur les manuscrits qui nous l'ont transmis. A celui d'Oxford, qui est incontestablement le plus ancien et nous offre peut-être même la leçon originale, on ne saurait opposer que le texte de Venise, mais dont le français a été trop italianisé pour faire autorité, et qui se termine par une digression étrangère au sujet⁴.

1. Ajoutons que dans ce poème le mot *geste* désigne constamment une *chronique* antérieure dont le poète prétend avoir été l'interprète. Plus tard, il signifia les actes d'une *famille héroïque*.

2. Le véritable Turpin, archevêque de Reims sous Charlemagne, mourut vers l'an 800. — Le Turpin de *Roland* meurt à Roncevaux, tandis que celui de la *chronique latine* survit au désastre qu'il raconte avec toute la vie de Charlemagne.

3. La première mention authentique de cette *chronique* est de 1165, dit M. Petit de Julleville.

4. Il appartient à la bibliothèque Saint-Marc, Manuscrits français, n° 4. Il a été

Quant aux six autres manuscrits que nous possédons¹, ils sont tous postérieurs, et appartiennent à une époque où, au lieu d'entendre les chansons de geste, on se bornait à les lire. Aussi la version primitive a-t-elle été maladroitement remaniée ou amplifiée. La langue paraissant alors trop rude ou trop monotone, on ne se permit pas seulement de transformer les assonances en rimes; mais, sous prétexte de rajeunir et d'embellir l'original, on le rendit méconnaissable. C'est ainsi, par exemple, que les quinze vers où la mort de la belle Aude était racontée avec une brièveté si touchante furent délayés en une complainte dont la longueur égale la fadeur. Le jour vint même où la légende, traduite en prose, se confondit avec toutes les chansons carolingiennes dans un recueil italien intitulé les *Reali di Francia*². Ce fut là que l'Arioste alla chercher le martyr de Roncevaux; et le caprice de sa verve sceptique le transforma en un paladin d'opéra, pourfendant des géants de carton, assiégeant des villes fantastiques, chevauchant sur les nues, bataillant contre des fantômes. Pour dernier outrage, il ne restait plus à Roland qu'à descendre, de chute en chute, jusqu'au répertoire populaire de la *Bibliothèque bleue* où il vit encore, au fond de quelque village, à côté des *Quatre fils Aymon*.

La prosodie du texte d'Oxford. — Pour clore ces préliminaires, ajoutons que le texte d'Oxford comprend 4002 vers décasyllabiques³, coupés, sauf erreur du copiste, par une césure après le quatrième pied, et divisés en 291 *lais*ses

religieuses du douzième siècle, et suit le texte d'Oxford jusqu'au vers 3682. Il s'en écarte ensuite pour raconter la prise de Narbonne. M. Muller en a publié de nombreux fragments dans son *Roland*.

1. Celui de Paris (Bibl. nat. 860, anc. 7227-5), qui remonte au treizième siècle, à 13109 vers, au lieu de 5000. — Celui de Versailles, qui appartenait à Louis XVI, contient 8330 vers. — Un autre, qui est de Venise, n° 7, a 8880 vers. — Celui de Lyon (n° 961) date du quatorzième siècle. Il y manque, au début du poème, 84 couplets. — Celui de Cambrai (Bibl. Collège, B. 332) est du seizième siècle. Les 47 premiers couplets font défaut. — Le texte lorrain, découvert aux environs de Metz par M. Michelant, n'est qu'un fragment de 351 vers, publiés par M. Génin.

2. Histoire royale de France. Le huitième livre, intitulé *Spainna*, raconte le destin de Roncevaux. C'est là que Péler, Escarto et l'Arctun puisèrent plusieurs motifs de leurs œuvres. De là vient le *Roland furieux* de l'Arioste.

3. *Quatre* d'entre eux ont dû être restitués.

ou couplets de longueur variable que constitue le retour de la même assonance¹. Dans ces vers qui ont deux accents fixes, portant l'un sur la quatrième et l'autre sur la dixième syllabe, la syllabe féminine qui suit l'accent ne compte pas². Parfois, certaines voyelles s'élident, entre autres l'*e* muet suivi d'un *t* à la troisième personne du singulier dans les verbes, ou l'*e* initial dans le mot *en*. L'assonance diffère de la rime pleine en ceci qu'elle se contente de répéter à la fin du mot *la même voyelle accentuée*, indépendamment des consonnes qui viennent ensuite. C'est ainsi qu'assonnent ensemble *ârmes* et *batâille*, *hâlte* et *chevâlchent*, *Guénes* et *véndre*, *trénte* et *espérence*, *Espâigne* et *plâce*. Une certaine harmonie pouvait devenir sensible par l'étendue même des couplets, et cette combinaison offrait moins de difficultés que les enchaînements de la rime pleine. La plupart de ces tirades se terminent par le mot *AOI*, sur lequel les romanistes ne sont pas d'accord³. Ce fut probablement une sorte de *hourra* lancé par le ménestrel, et, comme le croit M. Gaston Paris, un *refrain*, dont le souvenir attestait les origines lyriques de cette chanson. Ce cri devait être répété en chœur par les assistants, lorsque le jongleur avait fini de psalmodier son couplet avec accompagnement musical⁴. Il va de soi que nous n'opposerons pas à la sonorité de notre alexandrin classique ces laisses inégales « où le rythme s'en va cahotant, où les consonnes se heurtent et s'entre-choquent avec un bruit de mauvais allemand, où le nombre même des vers n'a guère d'autre mesure que la longueur d'haleine du jongleur⁵ ». Il est évident que la cacophonie de ce

1. Les couplets les plus courts ont cinq vers, et les plus longs trente-six (51^e et 228^e laisse).

2. Par exemple, dans le vers que voici :

Li emperére s'en repairait (*s'en revint*) en France,

les syllabes *re* et *ce* n'entrent pas dans la mesure.

3. M. Francisque Michel y voit l'analogie de l'anglais *away*, hors d'ici! — Pour M. Génin, c'est une interjection qu'il traduit par *en route*. — M. de Saint-Albin rattache ce mot au verbe *aider* : il signifierait *Dieu nous aide*.

4. Une chanson d'Ernoul le Viel (treizième siècle) a pour refrain *AOI*.

5. M. BRUNETIÈRE : (voir ses *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*. Hachette).

mètre devait avoir besoin d'être sauvée par la *rote* ou la *viole*. Mais laissons là ces détails ingrats de prosodie ; et, abordant le poème lui-même, voyons ce qu'il vaut, du moins autant que le permet une rapide analyse.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Les Préludes. — Rancune et vengeance de Ganelon. — La trahison. — Retraite de Charlemagne. — Depuis sept ans, Charles est en Espagne : il a conquis toute la Haute terre jusqu'à la mer, sauf Saragosse où le roi sarrasin, Marsile, résiste encore avec vingt mille hommes. Mais il est à bout de forces ; et, « dans son verger », couché à l'ombre, « sur un perron de marbre bleu », il délibère avec ses fidèles sur cette situation désespérée. C'est alors que « le subtil » Blancardin émet l'avis d'envoyer un message au redoutable empereur. On lui promettra « ours, lions et chiens, sept cents chameaux, mille autours qui aient mué, quatre cents mulets chargés d'or et d'argent, cinquante chars regorgeant de butin. » Marsile jurera d'aller rendre hommage au roi Charles en son palais d'Aix, à la fête de Saint-Michel, et de recevoir le baptême ; en foi de quoi seront livrés des otages. Il est vrai qu'en se voyant trompé par un félon l'ennemi leur fera couper la tête. Mais qu'importe, si « Claire Espagne la Belle » est enfin délivrée ?

Les païens approuvent, et dix des leurs, « montés sur des mules blanches aux freins d'or, aux selles d'argent », partent pour le camp du roi franc qui vient de mettre à sac la ville de Cordres (*Cordoue*). Aussi est-il en liesse ; il se repose fièrement au milieu de ses guerriers qui, après messe et matines, sont en train de jouer au trictrac, aux échecs, ou à l'escrime.

Cependant, à l'arrivée des ambassadeurs, Charles mande ses barons (car il ne fait rien sans leur suffrage), et il les consulte sur le parti qu'il doit prendre. Faut-il accepter ou refuser les conditions offertes ? Là s'échangent et se

croisent des discours, comme sous les murs d'Ilion. L'impétueux Roland proteste contre la paix. — « Conduisez, dit-il, votre armée sur Saragosse, dût le siège durer toute votre vie. » — « Non, sire, n'en croyez pas les fous, mais n'écoutez que votre avantage, » riposte une autre voix : c'est celle de Ganelon, que tourmentent la haine et l'envie. Tandis que s'échauffent les têtes, et que grondent les apostrophes violentes, un Nestor, le vieux duc Naymes, tempère ces colères et fait prévaloir la conciliation. On convient donc de traiter avec Marsile. Mais qui s'acquittera de cet office? — « Eh! s'écrie Roland, que Ganelon s'en charge! On n'en saurait trouver un plus sage. » A cet appel frémit Ganelon : car, outre qu'il y voit une injure, il soupçonne le piège d'un ennemi qui veut l'exposer à une mission périlleuse; aussi se promet-il d'en tirer vengeance. Pourtant, Charles ayant ratifié ce choix, il fait mine de se résigner; et, le cœur plein d'amertume, il part sur son destrier Tachebrun, non sans avoir recommandé à ses compagnons sa femme et ses enfants.

Tout en caracolant près des chevaliers maures qu'il a rejoints, il engage avec eux l'entretien, gémit sur la longueur d'une guerre si rude aux deux partis, et accuse Roland des maux qu'elle entraîne. Bref, ils ne tardent pas à tramer la perte du héros : car, tant qu'il vivra, nul accord n'est possible. « Il veut mettre à merci tous les rois, il serait homme à conquérir le monde ! » Le pacte est déjà presque à moitié conclu, lorsque Ganelon est reçu par Marsile « assis au pied d'un if, sur un siège couvert de soie d'Alexandrie. » Cependant, le traître ne se démasque pas dès l'abord, et l'entrevue s'ouvre par une scène où il se souvient qu'il est l'envoyé de Charlemagne. Le poète a compris qu'une âme ne s'avilit pas tout d'un coup, sans un retour instinctif d'honneur. Ganelon fait même figure si fière que Marsile, furieux, indigné, brandit un trait et menace l'insolent¹. Alors se réveille le soldat : s'adossant

1. Tout ceci est conforme aux mœurs du temps. Aux siècles féodaux, il était de convenance que le vainqueur traitât de haut le vaincu. Si Marsile refuse les conditions imposées, il sera, dit Ganelon, « pris, garrotté, emmené de force et conduit

à un arbre, seul, debout, la tête haute, l'épée à la main, prêt à vendre chèrement sa vie, il tient le Sarrasin en respect par sa mâle attitude. Mais Blancardin glisse un mot à l'oreille du roi qui se ravise, devient câlin, caressant, offre réparation, tenté par des largesses la convoitise d'un complice¹, et réussit à s'entendre avec lui pour le crime. Ils n'en débattent plus que les conditions, et finissent par décider que des otages seront envoyés à l'empereur avec de nouveaux présents. Aussitôt que les Français auront passé la frontière, Ganelon fera tomber Roland dans l'embuscade où il doit périr, lui et son arrière-garde écrasée par cent mille Sarrasins. Un baiser de Judas scelle cet infâme marché; des serments mutuels le consacrent; des gages le cimentent : l'un donne son épée, l'autre son heaume; la reine apporte ses bracelets d'or, d'améthyste et de jacinthe, « qui valent plus, à eux seuls, que toutes les richesses d'un roi ». Ganelon les « serre dans sa botte »; sept cents chameaux chargés d'or se dirigent vers le camp français; et, le lendemain, dès l'aube, l'œuvre de la trahison sera consommée : car Charles est persuadé que Marsile devient son vassal. Ne lui envoie-t-il pas les clefs de Saragosse?

L'arrière-garde. Roland refuse de sonner du cor. —

La bataille. — Les clairons peuvent donc enfin sonner la retraite, et les preux tourner bride vers « la douce France ! » Pour y arriver, la passe est dangereuse. Mais l'intrépide Roland n'est-il pas là pour surveiller les roches, les ravins, et les cirques, avec ses vingt mille vaillants chevaliers? Bien qu'il soupçonne Ganelon de perfidie, il accepte ce poste, d'un cœur joyeux : car c'est celui de l'honneur. Aussi l'armée se met-elle en marche avec sécurité; mais, tandis que les Francs atteignent allègrement les sommets d'où se découvre la grande terre, et qu'ils la contemplent, les yeux mouillés de larmes², voici que quatre cent mille Sarrasins, cheminant à la dérobée, gravissent silencieuse-

à Aix où il mourra dans la vilence et la lente ». — Il n'était pas non plus contraire au droit des gens, qu'un ne s'aperçût lui-même par l'ennemi.

1. Il lui donne les fourreaux de marbre dont son manteau royal est orné.

2. « Alors un souvenir les prit, cœur de leurs fiefs et domaines, — de leurs nobles femmes et de leurs petites filles, — et il n'en est pas un qui ne pleure de tendresse. »

ment les pentes espagnoles, pour se précipiter comme une trombe sur Roland et les siens.

C'est la bataille qui s'approche : le tableau va s'agrandir, le ton s'élever, l'expression prendre force et chaleur. Olivier, de la cime d'un pic, voit venir l'ennemi. Au murmure lointain de l'orage qui grossit, en face de ces masses serrées et profondes qui inondent vallons, montagnes, landes et plaines, à la vue de ces heaumes gemmés d'or, de ces écus, de ces blancs hauberts¹, de ces épieux, de ces gonfanons, de ces lances qui brillent par milliers sous le soleil, le soldat aussi prudent que valeureux s'écrie par trois fois : « Ami Roland, sonnez de votre cor ; Charles l'entendra, et reviendra sur ses pas. » Mais Roland reste sourd à ce conseil. Il se jugerait digne d'être honni s'il appelait à l'aide, avant d'avoir combattu. Avouer qu'il a besoin d'une autre épée que de la sienne ! fi donc ! « Ne plaise à Dieu, répond-il,

Qu'il soit jamais dit par nul homme vivant
Que j'ai sonné du cor pour des mécréants !
Non, je ne ferai pas aux miens ce déshonneur ;
Mais, quand je serai dans la grande bataille,
Le frapperai mille et sept cents coups,
Et de Durandal vous verrez le fer tout sanglant. »

Impatient de signaler son bras, il lance donc son cri de guerre. Cependant s'avancent les Maures, cent contre un, mille contre dix. Il n'est plus temps de parler, mais d'agir. L'archevêque Turpin l'a compris ; et, à cheval, du haut d'un tertre, il s'empresse d'absoudre tous ces braves qui ont dit : « Malheur à qui s'enfuit ! pas un de nous pour mourir ne fera défaut. » La seule pénitence qu'il leur impose est de férir sans merci. Roland, de son côté, monté sur Veillantif « son beau destrier courant », se retourne vers ses compagnons, et leur tient une harangue où respire l'âme d'un Godefroy de Bouillon.

Nous ne décrirons pas tous les épisodes de la lutte qui

1. Ὁ λευκὸς σπινθηρὸς λέγεται χάρος, dit Eschyle dans les *Sept Chefs*. « L'armée aux blancs boucliers s'élance. »

s'engage au cri de *Montjoie et Saint-Denis*¹. Il y a là, comme dans l'Iliade, une série de défis, d'injures, de bravades et de combats singuliers, entre autres celui de douze Sarrasins choisis qui provoquent les douze pairs². Mais c'est Roland qui donne le signal de l'action, en perçant de son épieu la poitrine d'Aelroth, le neveu de Marsile. En cela le trouvère observe les habitudes des tournois où l'épée n'entrait en jeu qu'après la lance. Ils sont d'ordinaire monotones ces tableaux où se déploient les prouesses de la force physique; mais ici cet écueil est le plus souvent éludé par la verve martiale d'un peintre qui semble à la fête, lorsqu'il raconte les incidents de cette gigantesque mêlée: écus rompus, hauberts démaillés, arçons vidés, casques fracassés, armures fendues jusqu'à la chair vive, estocs et haches d'armes retentissant comme des marteaux qui battent des enclumes humaines³. L'intérêt se renouvelle donc par une progression formidable.

Aux clameurs des mourants se mêlent aussi des rires héroïques dont la gaieté ressemble à un chant d'alouette gauloise perdue parmi des aigles. « Gente est notre bataille », dit Olivier à Gérard qui vient de tuer un émir. « Vrai coup de baron! » s'exclame Turpin applaudissant au duc Sanche qui a percé un païen d'outre en outre. « Vous n'avez pas de chance », s'écrie Engelier pourfendant Escromiz. « Le mal est sans remède », murmure Gauthier de Luz désarçonnant Estorgan.

Toutes ces scènes de carnage sont dominées par les chevauchées de Roland qui va et vient, partout présent, baigné de sang, sur son cheval sanglant: car il ne perd pas courage; et, à défaut de son épieu brisé, l'infatigable Durandal fauche les rangs serrés, taille les membres, abat les têtes, tranche en deux du même coup cavaliers et chevaux.

1. A la tête des Français brille le drapeau tricolore :

Unt gunfanuns blancs e vermeils e blois (v. 1800).

2. Ces douze pairs rappellent l'institution germanique du compagnonage militaire associée au souvenir des douze apôtres.

3. « Roland est rouge de sang, rouge est son haubert, rouges sont ses bras, — rouges sont ses épules et le cou de son cheval. »

Mais hélas ! il a beau faire miracle, le flot déborde toujours plus pressant. Tandis que cette moisson d'ennemis semble renaître et se multiplier sous le fer, il ne reste plus à Roland que soixante compagnons. Aussi des cris de détresse succèdent-ils à la confiance et à l'entrain du premier élan¹. Turpin ne dit plus : « Si vous mourez, vous serez martyrs », mais bien : « Il est très sûr que nous allons mourir ». En effet, voici que Marsile dévale de sa montagne avec dix bataillons tout frais ; et, devant cette avalanche, Roland qui voit gisante la fleur de ses preux, en est réduit à regretter enfin son imprudence.

Le cor de Roland — Appel désespéré. — Pris de remords, c'est lui maintenant qui va demander à son frère d'armes s'il ne faudrait pas sonner du cor. Mais Olivier l'en dissuade avec une tragique ironie : « Non, non ! ce serait trop grande vergogne à tous vos parents qui en porteraient l'affront toute leur vie. » C'est dire qu'il n'est plus temps de réparer une faute. Roland sent la piqure du reproche, et la querelle risquerait de s'envenimer, si Turpin qui l'entend n'intervenait pour réconcilier les deux amis. Alors, sur son conseil (car il faut du moins que Charles venge les morts et les ensevelisse en terre sainte), Roland sonne de sa trompe. Il y souffle d'un si furieux effort que de sa bouche « jaillit le sang vermeil », et que ses tempes en éclatent : appel désespéré qui franchit les montagnes, et, à trente lieues de là, frappe en sursaut les oreilles de l'empereur.

Dans l'écho lointain il reconnaît l'âme du héros, et s'arrête inquiet : « C'est le cor de Roland, dit-il ; certes il ne sonnerait pas, s'il n'était en bataille. — Non, reprend le traître Ganelon qui veut lui donner le change, de bataille il ne s'agit point. Pour un seul lièvre, Roland ne va-t-il pas cornant toute une journée avec ses pairs ? Sans doute il est en train de rire. » Cependant, Roland continue de plus fort à « sonner l'olifant à longue haleine, à grande douleur, à grande angoisse. » Au rôle éperdu de sa fanfare,

1. « Ah ! quel déchet des nôtres ! » s'écrie l'un de ces preux.

le doute n'est plus possible. « C'est un brave qui sonne », crie le duc Naymes de Bavière : « On se bat autour de Roland. » Hélas ! oui ; mais, si rapide que soit la course de l'armée qui fait volte-face, en toute hâte, elle arrivera trop tard : car cinquante mille païens, « qui n'ont de blanc dans le visage que les dents », viennent d'assaillir cette poignée de survivants trois fois vainqueurs, et toujours vaincus.

La mort d'Olivier et de Turpin. — Rien de navrant comme cette fin de bataille. Pourtant, Durandal ne cesse de flamboyer, et de foudroyer, à droite, à gauche. Mais contre une forêt que peut la hache d'un seul bûcheron ? Olivier est le premier qui va succomber. Blessé à mort, livide, aveuglé par son sang, mais rôdant sur le champ funèbre, Haute-clair à la main, pour frapper encore à tâtons, le voilà qui, sans le savoir, rencontre son ami ; et, le prenant pour un païen, il assène son épée sur son casque qu'elle fend « du cimier jusqu'au nasal. » Par bonheur, la tête fut épargnée. Roland le regarde, et « doucement, doucement », lui adresse cette question : « Sire compagnon, l'avez-vous fait exprès ? Vous ne m'avez point défié, que je sache¹. » Et Olivier de répondre : « Je vous entends parler ; mais point ne vous vois ; Dieu vous protège, ami ! Si je vous frappai, pardonnez-moi. — Je n'ai aucun mal, reprit Roland tout endolori ; je vous pardonne ici, et devant Dieu. » Puis, les deux frères s'inclinent l'un en face de l'autre, et se séparent pour aller mourir. Est-il adieu plus mélancolique, et plus éloquent ? Achille a-t-il pour Patrocle des larmes plus tendres que celles de Roland pleurant ainsi son ami :

Bien des années, bien des jours, nous avons été ensemble
Jamais tu ne me fis de mal ; jamais je ne l'en fis :
Quand tu n'es plus, c'est peine que je vive².

Olivier mort, l'agonie commence pour les deux survi-

1. Les luttres étaient à rejettées à des règles. Pour que l'honneur fût sauf, il fallut que le défi précédat le combat.

2. Comparez l'*Illiade*, ch. XXIV, v. 3-12.

vants, Turpin et Roland. Navré de quatre épieux, l'archevêque perd tout son sang ; mais il ne rendra l'âme qu'après avoir béni les douze pairs que Roland va chercher sur le champ de bataille, afin que leurs corps soient consacrés par la prière. Olivier est de ce nombre, et Roland se pâme, en le tenant serré dans ses bras.

La mort de Roland. — Adieux à Durandal. — Épuisé par ce dernier effort, il sent bien que son tour est venu ; mais, avant d'expirer, le héros se redresse ; car, pour que Durandal ne tombe pas aux mains des barbares, il essaye de la briser contre la « pierre bise des rocs. » Mais « l'acier grince sans se rompre, ni s'ébrécher. » Aussitôt, il exhale cette plainte : « Ah ! sainte Marie, venez à mon aide. O Durandal, pour moi quel malheur ! me voici en triste état ; je ne puis te défendre. Que nul du moins ne te possède à qui un autre fait peur ! Car tu fus long-temps au poing d'un brave tel qu'il n'en sera jamais en France, la terre libre. » Puis, recueillant ses dernières forces, il frappe encore « le perron de sardoine ; » mais le marbre vole en éclats, sans que l'arme soit effleurée. Alors lui reviennent en foule tous les souvenirs du passé : une vision de gloire traverse les ténèbres qui l'enveloppent. « En ai-je assez conquis avec toi de pays et de terres où règne Charles à la barbe fleurie ? » Faudra-t-il donc laisser aux païens telle relique ? « Que Dieu le père sauve pareille honte à la France ! » et le noble comte, plus qu'à demi mort, verse des larmes. Il s'étend à l'ombre d'un pin, il cache son olifant ; puis, le visage tourné vers l'Espagne, sur la terre qu'il a conquise, il attend la délivrance :

A Dieu il tend le gant de sa droite :

Saint Gabriel le reçoit ; mort est Roland : Dieu a son âme.

La revanche de Charlemagne. — Voilà le point culminant du récit : il pourrait s'arrêter là ; mais l'instinct de justice qui est au fond du cœur français ne put admettre que ce sublime désastre n'eût pas son lendemain de revanche. Même avant le dernier soupir de Roland, elle a déjà commencé ; car ses yeux défaillants ont vu fuir les Sarrasins

CHANSON DE ROLAND.

épouvantés par le fracas des soixante mille clairons français qui répondirent à un appel suprême. C'est le signal de la poursuite irrésistible qui va noyer dans l'Èbre les débris des vainqueurs massacrés en pleine déroute. Jusqu'où Charles ne les pourchasserait-il pas, si un autre devoir ne lui imposait point la veillée du deuil? Car il faut que les martyrs de Roncevaux soient recueillis parmi les fleurs toutes vermeilles de leur sang, et que des mains pieuses les inhumant en terre sainte. Déjà le cortège funèbre se mettait en marche quand tout à coup surgissent les renforts sarrasins que Baligant, l'émir de l'Égypte, avait mis sept ans à préparer. C'est toute une armée portée par une flotte « dont les innombrables fanaux resplendissent de nuit sur la mer ». Une autre bataille va donc être livrée : l'issue en sera le combat singulier des deux chefs Charles et Baligant qui succombe sous l'épée du roi très chrétien. Des lors, c'en est fait de Saragosse et de l'Espagne : cette conquête assure à Roland de triomphales funérailles, et l'empereur pourra regagner fièrement sa cité favorite, où la belle Aude, « aux yeux d'azur pâle », tombera morte à ses pieds, en apprenant la perte de son fiancé. Quant à Ganelon, il sera jugé par ses pairs. Le ciel même le condamne : car, dans l'épreuve du champ clos, son champion est vaincu. Le traître périt écartelé, avec les trente parents qui se sont faits garants de son innocence ; et le poème est clos par l'apparition de l'ange Gabriel qui ordonne à Charles d'aller au secours du roi Vivien, assiégé par les infidèles¹.

Unité de composition. — Telle est cette conception qui, malgré les rudesses de la forme, mérite une place d'honneur parmi les chansons chevaleresques du moyen âge. Par la grandeur du dessin, la vérité des couleurs, la force de l'émotion, et la profondeur de l'accent, elle a même certains rapports de parenté avec les rares chefs-d'œuvre qui sont l'orgueil de quelques peuples choisis. Il convient du

1. Cette perspective de nouveaux labours ne nous déplaît pas. La devise des nations, comme celle des héros, doit être : « rien n'est fait quand il reste à faire ». — Il ne faut pas qu'alors un peuple gémissé, comme ici Charlemagne qui « pleurant des yeux, et tirant sa barbe blanche », s'écrie : « Dieu! si peineuse est ma vie! »

moins d'y admirer l'unité d'une composition soutenue¹. Tandis que les récits des autres trouvères sont incohérents, confus et enchevêtrés de mille digressions², ici tout marche avec suite et gradation dramatique : dans ce mouvement, cette logique et cette clarté se déclarent déjà les aptitudes de l'esprit français.

La sobriété du plan et la simplicité des moyens viennent peut-être de ce que le sujet n'est pas de pure invention. Sans doute, les circonstances accessoires de la scène primitive ont été altérées ou falsifiées³; mais, le fond étant de tradition, le rapsode semble s'être fait scrupule d'y mettre du sien : il n'a été que l'interprète ému de la légende populaire. Cela est si vrai que les plus anciens manuscrits de *Roland* sont les plus courts⁴.

Les caractères. — Charlemagne idéalisé. — Pape et Roi — Pour ce qui est des caractères, ce serait se méprendre que de chercher dans une naïve esquisse cette variété de sentiments et ces nuances délicates où excelle la clairvoyance psychologique des grands poètes. L'art de distribuer les personnages sur des plans différents et de les subordonner en groupes distincts manque aussi à l'inexpérience d'un crayon rapide qui ne trace que des ébauches. L'action et les acteurs se déroulent donc comme sur le bas-relief d'une longue frise; mais les lignes maîtresses des physionomies sont marquées du moins avec franchise et par des traits énergiques.

C'est ainsi que la figure de Charlemagne a tout son relief et se détache en pleine lumière. Il ne joue plus ici le même rôle que dans ces épopées toutes féodales qui se plurent à dénigrer la mémoire du grand empereur et à l'abaisser au profit de ses pairs. Elles raillaient en lui un vieillard vindicatif et faible, violent et impuissant, tou-

1. Mieux eût valu que l'action finit avec Roland.

L'épilogue de la fin est un peu long : il fut peut-être ajouté plus tard au chant primitif.

2. Ces défauts sont très sensibles dans *Ogier le Danois*, la *Chanson d'Antioche*, *Agolant* et *Gérard de Vienne*.

3. Par exemple, Charles qui, à la date de Roncevaux, n'avait pas plus de trente cinq ans, est devenu un patriarche aux cheveux blancs.

4. Celui d'Oxford exprime en 28 vers ce que celui de Paris délaye en 600.

jours berné par ses vassaux. Dans ces pamphlets du jongleur se trahit le parti pris de flatter les seigneurs dont il relève, et de ravalier l'autorité centrale qui faisait ombre aux feudataires indépendants de Louis le Gros et de Louis le Jeune. Or, la chanson de Roland est inspirée par la ferveur d'une foi monarchique; car Charlemagne y représente l'idéal de la royauté reconnue par la nation et sanctifiée par l'Église. Il dépasse de la tête tous ses preux, sans excepter Roland lui-même, qui lui rend ce témoignage : « Tel homme ne sera plus jusqu'au jugement dernier¹. » Il devient un patriarche que décore la majesté de sa verte vieillesse :

Là, sied le Roi, qui douce France tient ;
 Son chef fleuri, sa barbe, ont blanchoyé :
 Noble est son corps, et son maintien est fier ;
 A qui le cherche n'est besoin l'enseigner².

Sa parole a toujours une auguste sérénité; mais son cœur n'est point impassible : aussi courroucé contre Ganelon que compatissant pour la belle Aude, il s'irrite, il s'indigne, il aime, il prie, il pleure; devant le corps de Roland, ses plaintes ont je ne sais quelle effusion de tendresse paternelle, et sa bonté justifie le dévouement de ses preux. Ganelon lui-même, qui ne respecte rien, ne souffre pas qu'on l'insulte. La dernière pensée d'Olivier est pour le souverain « qu'il ne reverra plus³ ». Le dernier coup d'épée de Roland venge un outrage fait à l'honneur de son roi⁴.

Bien que tout puissant, il n'a pourtant rien d'un despote ; mais, tempérée par une bonhomie qui aime entendre un langage sincère⁵, son autorité encourage le conseil ou

1. Vers 1733.

2. Vers 116.

3. Plus ne verrai le puissant empereur. (V. 2199.)

4. Meure donc ben an ! non Charles n'est pas fou ;
 La trahison lui fait horreur encore. (V. 1192.)

5. Roland lui dit :

On vous loua de faire une folie.

la contradiction. Au milieu de ses ducs et de ses comtes, il consent à n'être que le premier entreses pairs, et se rend à l'avis du plus grand nombre, non par faiblesse, mais par principe de conduite.

Par ceux de France il veut tout gouverner¹.

Nous retrouvons là comme un souvenir de ces parlements réguliers où Charlemagne assemblait deux fois chaque année tous les grands de son empire.

Il a d'autant plus de mérite à limiter son pouvoir qu'il est ici pape et roi tout ensemble; car il communique avec Dieu directement et sans médiation: par un privilège inhérent à sa double couronne, il a le droit de bénir et d'absoudre. Le Très-Haut n'a rien à lui refuser, et les héros d'Homère ne sont pas plus voisins de l'Olympe que lui du ciel chrétien d'où les anges descendent pour le reconforter sur le champ de bataille. Il opère même des miracles, et peut, comme Josué, suspendre le cours du soleil. C'est de bonne foi qu'il se croit le ministre de la Providence; et voilà pourquoi le dénouement du poème nous laisse entrevoir en perspective les nouvelles aventures où devra se signaler encore le soldat du Christ².

Roland. — Le point d'honneur. — L'idéal chevaleresque. — L'amitié. — La grandeur de Charlemagne ne fait pourtant aucun tort à celle de Roland, chez lequel la bravoure guerrière du Cid s'associe à l'exaltation religieuse de Polyucte. Dans les autres chansons de geste, la valeur des barons est souvent brutale, forcenée, impie. Un vieux fonds de barbarie germanique éclate par des violences qui

1. Vers 167 — « par cels de France voit il del tut errer. »

2. Charles, rassemble les osts de ton empire,
Par force va dans la terre de Bire,
Au roi Vivien porte secours dans Imphe,
Car les païens assiègent cette ville,
Et les chrétiens t'y réclament et crient. (V. 3994.)

C'est aussi pour rehausser la vaillance de Charles que le trouvère, au risque de troubler l'économie de l'action, nous montre Charles refoulant jusque dans sa capitale le chef de l'Islamisme.

ne respectent ni l'homme ni Dieu. Mais ici brille un idéal de générosité chevaleresque, et le courage est vraiment une vertu. Tout au plus pourrait-on reprocher au noble vaincu l'imprudente ardeur dont l'excès va le perdre. Il aime la gloire jusqu'à la folie. Mais nous n'osons l'en blâmer. Cette vivacité du point d'honneur n'est-elle point un signe de race auquel nous reconnaissons, je ne dis pas seulement le seigneur féodal du onzième siècle, mais les gentilshommes de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, ou plutôt le soldat français de tous les temps, celui de nos désastres comme de leurs revanches? Ajoutons que la douceur du héros est égale à sa fougue, et que Nisus ne fut pas plus fraternel pour Euryale que Roland pour Olivier. Mais, si l'amitié fait battre ce cœur viril, l'amour a été banni de la vallée sanglante où les preux ne disent adieu qu'à leur roi, à la France et à leur épée; car le trouvère aurait craint de diminuer son héros, en lui prêtant les faiblesses de la passion. Il se contente de lui assurer, par un artifice adroit, le prestige du sentiment qu'il inspire à la belle Aude, sans en éprouver lui-même les molles défaillances. Sa fiancée apparaît un instant, mais seulement pour mourir de sa muette blessure. Le temps n'est pas encore venu où les chevaliers s'en iront portant à leur casque l'écharpe brodée par la dame de leurs pensées : ils n'ont pas ici de loisir pour rêver ou soupirer. Cette chaste sobriété est un nouvel argument qui démontre que le poème n'appartient point au douzième ou au treizième siècle, c'est-à-dire à un âge où les hommes de guerre allaient se transformer en paladins langoureux.

Olivier : le courage réfléchi. — Turpin : la crosse et l'épée. — Olivier n'est pas moins intrépide, mais avec sagesse et sang-froid. On l'admire d'autant plus qu'il fait son devoir sans espoir de succès : car il a prévu la catastrophe et se résigne à périr, sans en vouloir à l'auteur de sa perte. Entre les deux compagnons d'armes, il y a un contraste analogue à celui d'Horace et de Curiace. Née à la suite d'un duel mémorable où ils furent dignes l'un de l'autre, continuée à travers les batailles, et consacrée par

une mort commune, leur amitié n'est guère moins touchante que celle d'Achille et de Patrocle.

Parmi les personnages secondaires, le plus original est Turpin, cet apôtre mitré d'un casque, crossé d'une lance, et prêchant au son du clairon. C'est le type de ces évêques francs que Charles-Martel prenait volontiers parmi ses meilleurs capitaines. Depuis longtemps l'Église avait substitué l'idéal chevaleresque aux raffinements du bel esprit gallo-romain. Des prélats, neveux de Pépin le Bref, avaient siégé dans les conseils de Charlemagne, et commandé les armées, comme saint Adalhard et saint Wala, qui dormait si bien, en plein air, dans un sillon, avec une selle pour oreiller. Malgré les défenses formulées dans les conciles de 743, 803 et 813, le monde ecclésiastique se façonnait donc à l'image de la société féodale. En 844, l'évêque d'Albi se mit à la tête de son troupeau pour repousser une invasion de Sarrasins. Près d'Autun, saint Emilien, évêque de Nantes, anéantit un corps d'infidèles. La coutume de ces prouesses se perpétua si constamment qu'à Bouvines les exploits d'un évêque excitèrent non la surprise, mais l'admiration universelle. Cent ans après Charlemagne, François, évêque de Liège, prit l'épée contre les Normands; et, dès lors, ne croyant plus qu'il lui fût permis de toucher les choses saintes avec des mains qui avaient répandu le sang, il pria le pape de lui adjoindre deux clercs pour les offices de son ministère. Il est donc naturel que Turpin s'anime de tout cœur à une lutte plus religieuse que politique. Du reste, avant et pendant l'action, reparait son caractère sacerdotal, et ses harangues sont d'un prêtre autant que d'un chevalier¹. En résumé, elle est très vivante cette physionomie qui rappelle à la fois saint Michel secouant son glaive de feu sur les mauvais anges, et le Moyne de Rabalais guerroyant avec Gargantua contre Pichrocole².

1. Dites vos fautes, criez à Dieu merci; — je vous absous pour vos âmes guérir. — Si vous mourez, vous serez saints martyrs, — sièges aurez dans le grand Paradis. — Français descendant, à terre se sont mis, — Et l'archevêque de par Dieu les bénit, — pour pénitence leur dit de bien férir. (V. 1127)

2. C'est dans la bouche de Turpin que se rencontre ici la seule épigramme du

Ganelon. — **L'ange déchu.** — Dans tous ses grands malheurs le peuple voit un traître. S'il n'existe pas, on l'invente. En 1870, nos soldats et nos paysans ne disaient-ils point : « On nous a vendus. » Ce fut ainsi que Roncevaux fut expliqué par Ganelon. Son caractère n'a pas la même simplicité que ceux dont nous venons de parler : car il se complique de nuances disparates. Sans les analyser par le menu, disons seulement que des degrés l'acheminent au crime. Noble, beau, riche, éloquent, valeureux, il ne devient félon que par jalousie. Encore se croit-il en droit de légitime défense¹. C'est une âme faible et soupçonneuse, que la haine égare jusqu'à la folie. L'orgueil le précipite dans l'abîme, ainsi que le disait un trouvère du treizième siècle, Bertrand de Bar-sur-Aube, en ces vers de complainte où il fait allusion à sa chute :

C'est par orgueil, pour vrai nous le disons,
 Qu'à trebuché en terre maint Baron,
 Tout comme ont fait (de vrai nous le savons)
 Anges du ciel que leur rebellion
 A fait tomber dans la perdition.

Les mœurs. — **Poème féodal.** — **Abus de la force.** — **Le droit justifiant la cruauté.** — De ce qui précède il résulte que tous les acteurs de ce drame appartiennent à une société où il n'y a que des chefs, derrière lesquels on ne voit pas de soldats. A peine soupçonne-t-on l'existence collective d'une foule anonyme qui pourtant, elle aussi, savait mourir avec courage, et dût rougir de son sang la vallée de Roncevaux. Ainsi le voulait l'esprit féodal; le peuple alors ne comptait pas; il ne se rencontre ici que par échappée furtive, dans la scène comique où Ganelon est

trouvère contre les moines. Il n'en est pas moins bon chrétien. Quand il s'arme contre Abime, le porte-étendard de Marsile, il s'écrie :

Ce Sarrasin semble fort hérétique ;
 Plutôt mourir que n'aller point l'occire. (V. 1646.)

1. Avant d'ouïr sa perfidie, il croit voir Roland, comme en un combat singulier, par un d'el public l'aveu son... et ses douze pairs. Aussi, dans son procès, se défendit d'être un traître, parce qu'il a défié le comte.

livré aux valets d'armée qui s'ébaudissent si cruellement à ses dépens. Est-il besoin d'ajouter que cette aristocratie militaire a des mœurs encore barbares, et dont l'âpreté dégénère en un abus effroyable de la force? Lorsque Charles s'empare de Cordres, il traite les mécréants comme feront plus tard les Espagnols avec les Indiens¹. Jugez-en par l'entrée de l'empereur à Saragosse :

Il ordonne à mille Français de parcourir la ville,
 Ils entrent aux mosquées et aux synagogues ;
 A coup de maillets de fer et de cognées,
 Ils mettent en pièces toutes les images et idoles.
 De sorcellerie, de mensonge il ne reste plus trace.
 Charles croit en Dieu, et veut faire le service de Dieu.
 Alors, les évêques bénissent les eaux,
 Et mènent païens aux baptistères.
S'il en est un qui résiste à la volonté de Charles,
Il le fait pendre, occire, ou brûler.
 Ainsi furent baptisés plus de cent mille.
 Qui deviennent bons chrétiens; seule, la Reine est mise à part.
 On la mènera captive en douce France ;
 C'est par amour que le Roi veut la convertir².

La cruauté n'est pas moindre, quand Ganelon subit son châtement; on lui lie les mains et les pieds à quatre chevaux sauvages qui l'écartèlent :

Tous ses nerfs sont horriblement tendus ;
 Tous ses membres s'arrachent de son corps :
 Le sang clair ruisselle sur l'herbe verte³.

Son supplice entraîne même celui des trente parents qui sont venus au plaïd pour le défendre :

Alors, le Roi appelle un sien voyer, Basbrun :
 « A cet arbre maudit, là-bas, va, pends-les tous.
 « Par cette barbe dont les poils sont chenus,
 « S'il en échappe un seul, tu es perdu, tu es mort⁴.

1. En la cité n'est resté nul païen :
 Tous sont occis ou devenus chrétiens. (V. 401.)

2. Vers 3661-3675. Elle s'appelle Bramimonde : Charlemagne la fait baptiser.

3. Vers 3970.

4. Vers 3953.

Il est vrai que ces rigueurs s'exercent toujours au nom de la justice, et avec une sorte d'innocence. Cette constante préoccupation du droit est même un des traits les plus saillants de l'état social qui sert de cadre au tableau. Toutes les fois qu'une action guerrière s'engage, elle s'inaugure par des vers tels que ceux-ci :

Païens ont tort, et chrétiens ont *bon droit* ¹.

.....
Charles *a droit* contre le paganisme;

Ici de Dieu commence la *justice* ².

.....
Vous le savez : contre païens *j'ai droit*.

— Les Francs répondent : Vous dites vrai, ô Roi ³.

Les Sarrasins et les chrétiens. L'enthousiasme de la croisade. — C'est d'ailleurs l'unique différence qui existe entre les Francs et les Sarrasins. Par suite d'une assimilation ordinaire à la poésie primitive, ils se ressemblent tellement qu'on pourrait les confondre, sans la croyance qui les sépare. Bien des infidèles mériteraient, en effet, cet éloge donné à l'un d'eux ;

S'il fût chrétien, serait un vrai baron ⁴.

Quand le trouvère les appelle *félon*s, il n'entend donc par ce mot que la trahison commise envers Dieu : car c'est un des préjugés du moyen âge de ne pas admettre la bonne foi dans l'erreur. Du reste, les vêtements, les armures, les coutumes et les institutions sont tout à fait analogues. Le pouvoir de Marsile est, comme celui de Charles, tempéré par un conseil des grands. Blancardin s'appelle chevalier au même titre que les preux de France. De l'un et de l'autre côté, les chefs encouragent leurs vassaux par des promesses de fiefs en pays conquis. Les sectateurs du Coran et ceux de l'Evangile ont également des clercs et des chanoines. En un mot, il en est d'eux comme des Troyens et des Grecs, dont les

1. Vers 1015. — 2. Vers 3497. — 3. Vers 3413.

4. Vers 899.

mœurs se rapprochent au point qu'il est parfois malaisé de les distinguer.

La question religieuse étant seule en cause entre ces adversaires qui représentent surtout des cultes hostiles, on ne s'étonne plus de l'ignorance naïve qui se mêle à ces haines d'Église. On peut même dire que les anachronismes de la légende ne sont pas trop démentis par l'histoire. Par exemple, si les Francs du Nord, situés fort loin des Pyrénées, virent des Sarrasins dans tous les ennemis de Charlemagne, c'est qu'il n'y avait point encore de patrie sarrasine. L'unité du monde musulman tenait au nom seul de Mahomet, et l'invasion arabe eut d'abord un caractère cosmopolite¹. A plus forte raison les races occidentales ne pouvaient-elles savoir au juste quelles étaient les prescriptions du Prophète. Aussi tous ses fidèles furent-ils indistinctement réputés des païens, et des adorateurs d'idoles². Ces illusions du fanatisme se firent d'autant plus facilement accepter que le sombre enthousiasme de la guerre sacrée travaillait alors toute l'Europe, et animait les cœurs au drame d'outre-mer.

L'approche de la première Croisade se révèle en effet dans l'intensité des sentiments qui inspirent ces purs soldats de la Croix. Ce sont bien des contemporains de Grégoire VII : on les reconnaît à une ferveur sereine, qui n'éprouve ni la crainte, ni le doute. L'idée du sacrifice, et je ne sais quel accent de mélancolie résignée, est l'âme de ce poème austère où le merveilleux n'a rien d'artificiel et qui trahisse le procédé. Point de fées, d'enchanteurs, de magiciens, de mythologie amusante, et de fantaisie frivole. Au lieu de paraître un jeu d'imagination, les miracles n'y sont que des actes de foi ingénue, dont le christianisme est aussi étranger aux superstitions romaines, celtiques ou orientales, qu'aux subtilités des doctrines théologiques. En résumé, nous avons sous les yeux l'image d'une société

1. L'émir de Babylone ne vient-il pas au secours du roi Marsile ?

2. Le trouvère dit que Marsile sert Mahomet, et « se réclame d'Apollon ». Après la victoire de Charlemagne, ses soldats brisent des statues d'Apollon, de Mahomet et de Tervagant (idole germane ou gauloise).

croyante, mais avant tout guerrière, où les hommes vivent en armes et dans les camps, mais non dans l'ombre du cloître et de l'école, sous une tutelle ecclésiastique.

Cette chanson mérite-t-elle le titre d'épopée? oui et non. — Rudesse de la forme. — Est-ce à dire que tous ces mérites nous autorisent à ériger en épopée la *Chanson de Roland*, et à l'appeler notre *Iliade* gauloise? Si la question s'adresse à des érudits et à des romanistes, la réponse pourra bien être affirmative. Quelques-uns même, en comparant Charlemagne et Agamemnon, Roland et Achille, Olivier et Patrocle, le duc Naymes et Nestor, croient voir entre les deux poèmes des rapports si curieux qu'ils les expliquent par des réminiscences. Il leur a semblé que notre antique rapsode avait entendu parler de son ancêtre grec; et, à l'appui de cette hypothèse, ils citent ce vers où se rencontre le nom d'Homère :

C'était l'Émir, le vieux d'antiquité;
Avant Virgile et Homère était né¹.

Ils ajoutent que certains clercs du moyen âge lisaient l'*Énéide*, et qu'on étudiait dans les classes un abrégé de l'*Iliade*, en vers latins, dont l'auteur s'était caché sous le nom de *Pindare de Thèbes*. Il ne serait donc pas impossible que certaines traditions de l'époque antique eussent passé dans les chansons de geste. Ne retrouvons-nous pas dans celle de Roland bien des formules qui rappellent les habitudes d'Homère? C'est ainsi que Charlemagne est toujours « l'Empereur à la Barbe fleurie », comme Achille « le Héros aux pieds légers ». Les chevaliers de Roncevaux ne cessent pas d'avoir « la chièrre *mine* hardie », et les femmes « un clair visage ». Tous les palais sont « marbrins », toutes les villes « de forts cités vaillans ». L'épithète homérique fleurit donc ici en pleine terre. Nous n'y contredirons pas. Mais il serait téméraire d'exagérer la portée de ces similitudes fortuites, qui sont familières à tous

1. Vers 2615. Nous n'y voyons qu'une ignorance qui fait sourire.

les monuments des âges primitifs¹. Accordons seulement à des admirateurs trop complaisants que l'auteur de cette œuvre appartient à la vieille souche des grands aèdes, comme certains gentilshommes pauvres à qui la noblesse de leur sang donne le pas sur des parvenus fiers de leur vulgaire opulence. Par sa simplicité pathétique, et la franchise de son sublime, Théroutde est donc moins éloigné d'Homère que tant de fastidieux rimeurs dont l'ambition usurpa le titre de poètes, et singea l'épopée.

Mais, s'il fait figure près de ses confrères du moyen âge, nous estimons que vis-à-vis d'Homère ou de Dante il redevient un simple ménestrel. Car, pour qu'une nation ait le privilège de produire un de ces chants immortels dont on ne cite que trois ou quatre apparitions victorieuses durant trois mille ans et plus, il faut un concours de combinaisons providentielles qui firent défaut à la France du onzième siècle. La condition première de cette bienheureuse fortune est que ce peuple sache parler comme un homme, avant d'avoir perdu son cœur d'enfant. Or, ne cherchons point ici les nuances d'un vocabulaire sonore, délicat, énergique, souple et varié, qui puisse donner aux idées le relief et la vie. Au lieu d'être une caresse et une volupté, le bégayement du trouvère est aussi rude à la gorge que blessant pour l'oreille. N'en déplaise aux savants qui regardent parfois les objets avec des verres grossissants, nous ne saurions donc regretter comme une merveille de logique un idiome qui, n'étant plus le latin, n'était pas encore le français, et eût été réfractaire même au génie par son indigence, sa monotonie et sa rudesse. Sans nier les effets grandioses qu'une main hardie a parfois tirés d'un instrument si rauque ou si discordant, sachons donc juger les choses avec mesure; et ne comparons pas au Panthéon cette construction cyclopéenne dont les instinctives beautés ne sont que l'enfance de l'art, c'est-à-dire l'art de l'enfance.

Ici, les héros, les idées, les mots, tout semble de fer.

1. C'est ainsi que, dans la *Chanson de Roland*, comme dans l'*Illiade*, tous les combattants se lancent des injures, avant d'en venir aux mains.

*Quantum ferrum! quantum ferrum!*¹ s'écrierait-on volontiers avec le roi Didier voyant, du haut de sa tour, ondoyer au loin, comme des flots d'acier, l'armée conduite par Charlemagne. Les vocables gothiques dont ce chant est hérissé ressemblent à des monstres fabuleux qui gardent un trésor et en éloignent les profanes. La raideur de ce dialecte emprisonne la poésie ainsi que le chevalier sous sa pesante armure. La lettre morte étouffe la pensée vivante sous la pierre d'un tombeau. Pour atténuer cette impression, quelques-uns diront qu'il existe une convenance naturelle entre le sujet, les personnages, et ce glossaire forgé dans le même métal que les épées des preux². Mais avouons plutôt qu'il faut un certain effort pour oublier ces gênes de la forme, et que les artifices des traducteurs les plus habiles ont peine à les dissimuler.

Idée de la patrie, et de son unité. — La douce France. — Toutefois, si rien ne compense la perfection du style, tout lettré français doit fidèle souvenir à un poète qui, le premier, entrevit l'unité de la patrie sous le chaos des luttes féodales et dans le morcellement de ces provinces alors si distinctes de race, de langage, de mœurs, et d'intérêts. La plupart des autres chansons de geste sont inspirées, soit par un esprit tout local où s'exagère l'isolement du régime féodal, soit par des tendances cosmopolites qui correspondent à la vie aventureuse de la chevalerie errante. Tantôt la scène se circonscrit dans l'étroit horizon d'une seigneurie, entre les tourelles du château où le trouvère recevait l'hospitalité. Tantôt l'action se disperse et vagabonde dans le monde entier : alors elle a pour théâtre tout l'espace compris entre Babylone et les colonnes d'Hercule. Dans l'un et l'autre cas, le mot de *France* n'a jamais qu'une acception géographique. Or, ici, la légende est vraiment nationale : les acteurs ne sont ni Lorrains, ni Picards, ni Champenois, mais Français. On

1. *Que de fer!* Le texte de la version d'Oxford rappelle les lois promulguées par Guillaume le Conquérant, vers 1069.

2. On pourrait dire encore que ces hésitations de la parole ont le charme des choses qui commencent.

sent battre un cœur sympathique aux joies et aux deuils d'une mère commune à laquelle tous ses fils doivent leur sang. Il convient donc de vénérer comme une précieuse relique un poème qui, pour être plus voisin d'Ennius que d'Homère, n'en eut pas moins la gloire d'éveiller la conscience d'un peuple, et de lui apprendre la solidarité qui existe entre les membres d'une famille.

Seul poème inspiré par un désastre national. — Remarquons aussi, en terminant notre étude, que la *Chanson de Roland* est jusqu'ici la seule dont l'unique inspiration soit un désastre célébré du même accent qu'une victoire. Homère exalte Achille, et non Hector qui fut pourtant un plus grand cœur. Virgile sacrifie Turnus à Énée, bien que l'un défendît son pays, et que l'autre fût un agresseur injuste. Eschyle a célébré Salamine ; mais les morts des Thermopyles n'ont pas été loués par la Muse : car, même parmi les poètes, la défaite a peu d'amis. C'est donc un honneur pour la France du onzième siècle d'avoir préféré Roncevaux à Tolbiac et à Poitiers, Roland à Clovis et à Charles Martel. Il fallait la générosité de l'âge chevaleresque pour immortaliser ainsi l'obscur défilé où les vaillants, écrasés par le nombre, donnèrent l'exemple du sacrifice. Dans cette pitié si tendre pour des vaincus se reconnaît l'exaltation de la foi militante qui allait bientôt courir à la mort comme au salut, et mériter les palmes du martyr sous le fer des Infidèles. Assez d'autres ont fêté le succès pour que nous accordions la faveur d'une attention exceptionnelle à cette unique apologie du courage malheureux. Ce titre suffirait, au besoin, à recommander le poème de Roncevaux, surtout aujourd'hui : car il y a des tristesses qui conseillent l'espérance, et des colères qui inspirent les vertus capables de mériter la revanche.

JEAN SIRE DE JOINVILLE

HISTOIRE DE SAINT LOUIS

(1224-1319).

I. -- FAITS HISTORIQUES.

Avènement de la prose. La chronique au XII^e et au XIII^e siècle. Ce genre est tout national.— Dans toutes les littératures, la poésie apparaît d'abord; car elle est le langage naturel de l'imagination, faculté qui prédomine chez les peuples adolescents. La prose ne se manifeste qu'à l'âge de raison, quand s'éveille la réflexion, et, avec elle, le goût de la vérité. Alors pâlisent les fictions: peu à peu les héros légendaires s'évanouissent comme un rêve, et ce déclin de la fable est signalé par l'avènement de l'Histoire qui, sous le nom de Chronique, tient encore, à l'épopée, mais la réduit à des proportions humaines, et remplace le merveilleux par le sentiment de la réalité. Ce fut au douzième siècle et au treizième que s'accomplit chez nous cette évolution¹, et d'autant plus sûrement qu'elle répondait aux instincts de notre génie; car, de tout temps, les hommes de race gauloise eurent le coup d'œil rapide, le jugement aiguisé, le propos alerte. De là vient qu'ils se

¹ Jusqu'à lors le clergé s'était réservé le privilège d'écrire l'histoire; mais il n'eut pas du langage vulgaire, et rédigeait ses chroniques en latin.

plaisent à raconter, à se mettre en scène et à dire : « J'étais là ; telle chose m'advint. » Même au fort de l'action, un Français songe d'avance au beau récit qu'il fera de l'évènement où il figure. Comme le comte de Soissons qui, serré de près par les Sarrasins, réconfortait si vaillamment le sire de Joinville, chacun s'écrierait volontiers : « Allons, sénéchal, sus à cette chiennaille : encore *parlerons-nous de cette journée aux chambres des dames.* »

Voilà ce qu'attestent ces nombreux Mémoires qui, depuis tant de siècles, comptent parmi les productions les plus curieuses de notre esprit national, et qu'inaugurent deux grands noms : ceux de Ville-Hardouin et de Joinville.

Le devancier de Joinville, Geoffroy de Ville-Hardouin (1150-1213). — Le premier de ces preux partit, comme on sait, en 1202, pour cette quatrième croisade qui débuta par la prise de Zara et se termina par celle de Constantinople¹. Il avait joué, dans ce drame, un rôle considérable ; car, ce fut lui qui, député vers le doge de Venise, décida cette république marchande à conclure un traité de commerce et de conquête avec les trente mille pèlerins auxquels manquait une flotte. Après la mort du premier chef désigné, Thibaut de Champagne, il fut encore l'homme de ressources qui le fit remplacer par le marquis de Montferat. Négociateur avisé, capitaine intrépide, il ne cessa pas de porter la prudence et la bonne foi dans les entreprises les plus téméraires ou les plus injustes. Il nous laisse l'idée d'un caractère antique et se remuant tout d'une pièce, comme l'armuré des chevaliers. Dictée loin de la terre natale, parmi les tranes d'une paix douteuse et perfide, sa narration est voilée par un nuage de tristesse. L'œuvre demeure inachevée comme cette équipée grandiose qui n'eut pas de lendemain. On sent ici la main d'un vieillard qui a la ride au front et a connu le poids de la vie.

1. Né vers 1150 ou 1155, dans un manoir dont les ruines subsistent encore, entre Troyes et Bar-sur-Aube, grand vassal de l'Empire Latin, maréchal de Romanie, Geoffroy de Ville-Hardouin mourut en son fief, vers 1213, avant la chute d'un empire éphémère. Sa famille donna des princes à la Morée.

Avant Ville-Hardouin, nous n'avions eu que des annales monastiques, rédigées en latin et ensevelies dans les bibliothèques des cloîtres. C'est donc la première fois que la France entend un témoin exposer ses aventures dans la langue populaire. Or, il n'y en eut guère de plus merveilleuses que cette odyssee partie pour Jérusalem et détournée de son but par une conquête improvisée, contre toute vraisemblance, dans un pays plein de haines et d'embûches. La croix latine plantée sur le dôme de Sainte-Sophie, des trahisons, des sièges, des assauts, des prouesses, des désastres, des surprises, quinze années d'alarmes, le perpétuel qui-vive d'un établissement précaire, tels sont les épisodes de cette expédition romanesque racontée par un Hérodote chrétien qui n'a guère d'autre politique qu'une confiance ingénue en la volonté de Dieu. Dans ce tableau d'une société féodale dont le seul lien fut la foi religieuse, la réalité même est de la pure poésie saisie sur le vif par un peintre qui n'a souci ni des causes, ni des effets, et ne soupçonne pas que cette croisade profitera seulement à la fortune de Venise.

Voisin des trouvères, le style de cet ouvrage rappelle un temps où la Chanson de Roland avait encore des lecteurs, et où des Mystères étaient représentés sous le porche des cathédrales. Ce vieux croisé ne s'amuse point aux jeux de la description; mais il a des éclairs d'enthousiasme et des élans pathétiques : son regard embrasse de vastes horizons; son tour est simple et rapide, sa phrase courte : il marche, il se presse. Cette concision qui annonce un homme d'action ne tient pas seulement à son caractère, mais à la rudesse de sa langue. Ici pourtant les syllabes d'un dialecte retentissant ont une sonorité toute méridionale; et parfois, mais rarement, le soleil de l'Orient semble avoir coloré cette prose virile¹.

Joinville. Sa biographie. Date de ses Mémoires. — Tout autre est le sire de Joinville; car entre lui et son devancier il y a près d'un siècle de distance : c'est ce que

1. Voir les textes dans les *Origines*, par Gustave Merlet, t. I, p. 41. Librairie Lottin.

nous essaierons de faire comprendre, en dégageant les principaux traits d'une physionomie dont la grâce et l'enjouement contrastent avec la gravité sombre de notre premier chroniqueur. Mais, avant d'aborder l'homme et l'écrivain, il convient d'esquisser rapidement sa biographie, et d'établir l'authenticité du récit où un observateur ému nous retrace des événements étrangers à sa responsabilité personnelle.

En dehors des six années que Joinville passa dans la compagnie du roi, sa vie ne nous offre rien de saillant. De la pleine lumière qu'il dut alors à cette auguste amitié, il retomba dans l'ombre d'une fortune modeste, et redevint ce qu'il était, un gentilhomme champenois, sénéchal d'une petite cour de province¹, seigneur d'un castel qui pouvait armer neuf chevaliers et sept cents hommes de pied. Le manoir où il naquit, vers 1224, deux années avant le règne de Louis IX², se dressait sur l'une de ces collines boisées qui, surplombant des gorges profondes, dominant la coquette cité de Joinville et commandent le cours de la Marne³. Bien qu'apparentée, du côté maternel, à la maison d'Allemagne, sa famille n'était pourtant que de moyenne noblesse. Élevé près des comtes de Champagne, qui goûtaient fort la *gaie science*, il fut d'abord l'*écuyer tranchant* de son souverain Thibaut IV, roi de Navarre.

Tout jeune encore, il entrevit pour la première fois la Cour de France, à l'occasion des fêtes que donna Louis IX, en 1241, à Saumur, quand il reçut chevalier son frère Alphonse, comte de Poitiers.

Il entra dans sa vingt-quatrième année, lorsqu'en 1248, à Pâques, le lendemain du jour où lui était né un fils, il manda ses vassaux pour leur dire : « Seigneurs, je

1. Ce mot vient du latin mérovingien *seniscalcus*, surveillant, intendant. Il voulait dire primitivement le plus âgé des serviteurs, et avait le sens de *majordome*. Son père lui transmit cette charge qu'il remplissait près de Thibaut, roi de Navarre et comte de Champagne.

2. Louis IX naquit en 1215.

3. Ce manoir subsistait encore en 1789. Vendu par le duc d'Orléans, en 1791, il fut adjugé, le 27 avril, aux citoyens Berger et Passerat, au prix de 6.000 livres pour les matériaux (car on le démolit), et de 1,500 livres pour le terrain.

m'en vais outre-mer, et ne sais si j'en reviendrai. Or, avisez : si je vous ai fait quelque tort en quelque chose, je vous le réparerai de point en point. » C'était pratiquer, dans ses domaines, l'exemple du roi dont il devait mériter l'affection et partager les périls, parmi les hasards de cette malencontreuse croisade d'où il ne revint qu'en 1254¹. Dès lors, il ne quitta plus son château que pour aller, de temps en temps, rendre ses hommages au maître dont il ne s'était séparé qu'avec une profonde tristesse. Au mois de décembre 1254, nous le retrouvons à Paris négociant le mariage qui se conclut en 1255 entre Thibaut II, roi de Navarre, et Isabelle, fille de Louis IX. Il dut assister aussi à la cérémonie qui, le 4 décembre 1259, consacra le traité de paix signé par les rois de France et d'Angleterre. En cette même année, il siégea dans le Parlement où fut jugé le différend de l'archevêque de Reims et de l'abbé de Saint-Remi. Sept ans plus tard, il prit part au Conseil où il fut décidé que le comté de Dammartin serait restitué à Mathieu de Trie. C'est encore à titre de témoin qu'il nous parle de la séance où le saint roi se croisa pour la seconde fois, le 25 mars 1267. Il eut alors le regret de ne point s'engager dans une aventure dont il prévoyait la funeste issue ; et un songe vint à propos confirmer une résolution que justifiait la crainte des malheurs publics². Enfin, il figura, en 1282, dans l'enquête faite à Saint-Denis, pour préluder à la canonisation, et, en 1298, dans la levée du corps saint³.

Ce fut peu de temps après qu'il entreprit ses Mémoires pour satisfaire au désir de la reine Jeanne de Navarre, épouse de Philippe le Bel, et mère de Louis le Hutin. Comme elle mourut en 1305, avant que l'œuvre eût été ter-

1. A la Mansourah, son cheval reçut dix-sept blessures : pour sa part, Joinville en eut cinq. Il fut fait prisonnier le mercredi 6 avril 1250, et délivré le 6 mai, au lendemain de l'Ascension. Il mit à la voile pour le retour en France, le 25 avril 1254 : il débarqua le 17 juillet.

2. Dans son sommeil, il avait vu le roi agenouillé devant un autel, et plusieurs prélats le revêtant d'une serge rouge de Reims. Suivant son chapelain, la sergio annonçait que la croisade serait de *petit exploit*.

3. Il entendit l'oraison funèbre prononcée par le frère Jehan de Samois, qui, en célébrant la loyauté du roi, invoqua le témoignage de Joinville.

minée, Joinville dédia son livre au fils de cette princesse, Louis le Hutin, qui n'était encore que roi de Navarre, par conséquent vers 1309. En 1315, convoqué sous l'oriflamme pour marcher contre les Flamands, le vieillard, toujours vert, répondit à cet appel, comme l'atteste une lettre écrite au roi dans cette occasion¹. Revenu de cette campagne vers 1317, il mourut le 11 juillet 1319, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, près de l'autel érigé par sa piété à la mémoire du saint roi qu'il vénérât.

Valeur relative des manuscrits. L'exemplaire de Louis le Hutin, 1309. Les textes de Bruxelles, de Lucques, de M. Brissart-Biné. — Quant au principal monument de sa reconnaissance, il fallut plusieurs siècles pour qu'il pût être restauré dans sa simplicité primitive, à peu près tel qu'il fut dicté par l'aimable sénéchal dont l'imagination restait si fraîche, en dépit de ses cheveux blancs. Il est du moins certain que nous n'avons pas le texte original offert à Louis le Hutin, non plus que les copies faites peu de temps après, du vivant même de l'auteur, notamment celle qu'il avait dû garder en ses archives. Après la mort du roi, le précieux parchemin n'est signalé ni parmi les vingt-neuf volumes de sa bibliothèque, ni dans l'inventaire de sa veuve, la reine Clémence, ou de Jeanne d'Evreux, épouse de Charles le Bel. Il est vrai que le catalogue de Charles V et Charles VI mentionne, en 1414, un texte qui fut ou l'original ou une copie récente². Mais, depuis, ses traces ont été perdues.

De tous les exemplaires qui ont échappé à ce naufrage, le plus ancien est celui de la Bibliothèque nationale, inscrit sous le n° 2016. Il avait appartenu aux ducs de Bourgogne, et fut rapporté de Bruxelles par le maréchal de Saxe, comme un trophée de sa campagne de 1744. Si l'on en juge d'après les formes de l'orthographe qui rap-

1. Elle est datée du second dimanche de juin 1315. Voir édition de Wailly, in-4° p. 449.

2. Il est ainsi désigné : « Une grant partie de la vie et des fais monseigneur Saint-Loyz que fist faire le seigneur de Jaunville : très bien escript et historie. Escrip de lettres de forme en françois à deux colombes ; commençant au deuxième folio et por ce que, et au derrenier : en tele manière. »

pelle le français parlé sous Charles V, et dut être rajeunie, ce texte remonte à la fin du quatorzième siècle¹. Pourtant, malgré ces altérations, il est sans contredit le plus pur ; aussi a-t-il justement servi de base à nos éditions savantes, depuis Capperonnier (1764) jusqu'à M. de Wailly (1867, 1874).

On connaît encore un autre manuscrit d'autorité moindre. Découvert à Lucques par Sainte-Palaye, en 1741, il date probablement du seizième siècle ; mais il a conservé parfois l'empreinte du texte primitif que le scribe eut sous les yeux. Il provenait de la Duchesse Antoinette de Bourbon, femme de Claude de Lorraine, premier duc de Guise, et seigneur de Joinville². En 1540, elle l'avait communiqué à Louis Lasseré, chanoine de Saint-Martin de Tours, qui en usa pour composer son *Abrégé de l'histoire de saint Louis*.

Enfin, un particulier, M. Brissart-Biné possède un troisième texte, qui doit être de la même époque, comme le prouvent les méprises du transcritteur qui, ne sachant pas les règles du vieux français, par exemple celle de l's³, prend souvent des singuliers pour des pluriels, ou change absolument le sens de mots tombés en désuétude. Du reste, ces trois leçons ne se distinguent que par des variantes grammaticales : car, pour ce qui est du fond des choses, il y a presque partout concordance.

Les principales éditions, de 1517 à 1874). — Il convient de citer aussi, mais seulement pour mémoire, deux manuscrits qui ont péri : celui du roi René de Sicile, et celui de Laval rencontré en 1616 dans les papiers d'un ministre protestant. L'un servit à l'édition publiée à

1. Ces retouches sont analogues à celles que l'on constate sur le second manuscrit des *Miracles de Saint Louis*, dont nous avons le texte primitif, contemporain des manuscrits de Joinville. Ce livre est du confesseur de la reine Marguerite.

2. Il est coté, à la bibliothèque royale de Lucques, n° 206, supplément français. Sur la première page, une main d'époque représente Joinville offrant son livre à Louis le Hutin.

3. Cette règle attribuant à certains substantifs l's au singulier, quand ils étaient le sujet de la phrase. Cette lettre disparaissait au cas régime. — Les deux manuscrits du seizième siècle durent être copés sur l'original conservé au château de Joinville.

Poitiers, en 1547, par Pierre de Rieux qui, la dédiant à François 1^{er}, se vante d'avoir su « polir son auteur, et le dresser en meilleur ordre. » L'autre fut le modèle reproduit, non sans des retouches trop nombreuses, par Claude Ménard, en 1617. Tous deux furent collationnés par du Cange qui, en 1668, essaya de les corriger par une mutuelle recension. C'était le premier pas de la critique; mais l'épée du maréchal de Saxe fit plus pour Joinville que la plume des savants. Car c'est au texte de Bruxelles que nous devons la bonne fortune de pouvoir lire le gentil chroniqueur avec une confiance que ne connurent ni Montaigne, ni Fénelon. Dans les doctes travaux dont il a été l'objet, la meilleure part de gratitude revient à M. Natalis de Wailly, dont l'érudition prudente et hardie a fini par rétablir la langue même de l'auteur, avec ses formes particulières et les habitudes constantes d'une syntaxe où se combinent le dialecte champenois du treizième siècle et celui de l'île de France¹.

La mémoire du cœur chez Joinville. — Autorité de ses souvenirs. — Mais laissons là ces détails ingrats pour considérer l'œuvre elle-même. La chronique de Joinville n'a pas été composée, comme celle de Ville-Hardouin, dans le feu des événements, et parmi les chances incertaines de leur issue. Depuis longtemps, la croisade avait dit son dernier mot; et c'est vers la fin d'une vie paisible qu'un vieillard se mit à évoquer ses lointains souvenirs. S'il commença son livre pour satisfaire aux vœux de la famille royale, il semble l'avoir continué pour son propre plaisir, tant il se laisse prendre au charme de ces visions qui, peu à peu, sortent des brumes du passé, aussi lumineuses qu'au premier jour. Oui, son cœur se ragaillardit et se

1. Il a fondé ses inductions sur une lettre authentique de Joinville, de 1315, — sur le texte original de son *Credo*, — et sur 26 chartes rédigées par la chancellerie du Sénéchal, depuis 1238 jusqu'à sa mort.

Les pièces sur lesquelles reposent ses conjectures sont très correctes. Le copiste devait être un clerc assez lettré. Il applique 500 fois la règle de l'article, et ne l'oublie que trois fois. Celle du sujet singulier est respectée 835 fois, et négligée 7 fois seulement. Quant à celle du sujet pluriel, il y a 6 infractions contre 588 passages fidèles au principe.

réchauffé à la douce chaleur de ces émotions qui ravivent les exploits de sa jeunesse. Ne disons donc pas qu'il faut se défier des méprises ou des illusions qui se mêlent à ces réminiscences des années disparues. Ce serait oublier que les impressions les plus durables sont d'ordinaire celles du premier âge. Or, la mémoire de Joinville était toute remplie de ces faits et gestes qu'il avait si souvent redits, dans les veillées de son château, avant de les transmettre à l'avenir. Aussi le flot n'eut-il qu'à suivre sa pente, et à s'épancher librement. L'aisance de son discours trahit la plénitude d'un sujet possédé si intimement que le narrateur était toujours prêt à l'improviser d'abondance, et sans le moindre effort. Nous admettrons cependant qu'il ne faut pas exiger de lui la précision d'une chronologie rigoureuse¹, et qu'il sied de discerner avec soin ce qu'il a vu ou entendu de ce qu'il put seulement apprendre par ouï-dire².

Ordonnance de l'œuvre. — Ses deux parties. — Ajoutons que ce Nestor chrétien aime les circuits, et que l'économie de l'ensemble n'est pas concertée à tête reposée par un écrivain que préoccupent des soucis littéraires. Il en résulte des digressions, et parfois des redites. Pourtant, cette allure capricieuse n'exclut pas l'intention d'un plan où se dessinent deux parties fort distinctes qu'annonce même une sorte de préface. L'une nous expose « comment Sainz Loys se gouverna tout son tens (*temps*), selonc Dieu et selonc l'Eglise, au profit de son règne (*royaume*) ». L'autre « devise de ses granz chevaleries, et de ses granz faiz d'armes ». Le premier livre où sont recueillis les bonnes paroles et les pieux enseignements du roi n'est qu'un préambule édifiant, d'environ vingt pages; il va du § 19 au § 67. Les anecdotes, sentences, ou exemples dont il se compose sont l'écho des enquêtes faites ou des tra-

1. Il ne s'agit pas, évidemment, de deux dates qui, pour lui, furent mémorables entre toutes : l'année 1258, où il quitta son manoir et ses deux enfants dont l'un venant de naître, à la veille de Pâques; puis, l'année 1270, où le bon roi Louis trépassa, le lendemain de Saint-Barthélemi l'apôtre (1, 110 et 750).

2. Il mérite toute confiance de 1258 à 1254. Pour le reste, il s'est enquis scrupuleusement des circonstances, et cite le plus souvent ses sources d'information.

vaux publiés soit par Geoffroy de Beaulieu, confesseur du prince, soit par Guillaume de Chartres, son chapelain¹. Joinville leur emprunta notamment ce qu'il nous rapporte des peines infligées aux blasphémateurs et de la collation des bénéfices. Une de ses sources fut encore, selon toute probabilité, la vie de saint Louis traitée en latin et en français par Guillaume de Nangis qui gardait les archives de l'abbaye de Saint-Denis². Quant au second livre qui s'étend du § 68 au § 769, il est de beaucoup le plus considérable, puisqu'il débute à la naissance de Louis IX, et finit à sa mort. Est-il besoin d'avertir que, dans ce tableau, les épisodes les plus intéressants sont ceux où Joinville fut acteur ou témoin ? Mais, alors même, il ne s'assujétit point à une méthode d'exposition suivie. Or, nul ne saurait s'en plaindre ; car c'est une convenance de plus dans ces annales qui marchent au hasard, comme la guerre dont elles sont la fidèle peinture. Voilà ce que nous voudrions démontrer par l'analyse sommaire de ce journal où revit, avec une simplicité fort expressive, la sublime folie d'une aventure merveilleuse comme une légende et vraie comme l'histoire.

II. — ANALYSE DE L'ŒUVRE.

Éveil de sa curiosité. — Le départ. — Incidents de la traversée. — Station de Chypre. — Le temps perdu. — Oublions donc, s'il est possible, nos idées et nos mœurs pour entrer en sympathie passagère avec celles d'un âge encore plus éloigné de nous que l'antiquité grecque ou latine. Si l'on s'engage dans cette lecture sans arrière-pensée politique, sociale ou religieuse, on sera séduit par la sincérité d'un esprit dont la candeur égale la finesse et le perpétuel éveil.

1. L'un rassembla, en 1276, à la prière de Grégoire X, « la fleur des bonnes paroles, et des bons exemples » du Roi. L'autre réunit vers 1277 soixante-cinq miracles opérés par la vertu de Saint Louis.

2. Son œuvre fait partie des *grandes chroniques de France* t. XX. Joinville le consulta sans doute pour la plupart des chapitres où il parle des dernières années du roi ; car il n'était plus alors aussi riche en souvenirs personnels. Nous savons aussi que le comte d'Alençon lui apprit directement ce qui intéressait la maladie et la mort de saint Louis.

La curiosité de Joinville nous est une garantie de sa bonne foi. Elle ouvre des yeux attentifs à toutes les surprises de l'inconnu. Ses émerveillements naïfs se manifestent dès le port. C'est ainsi qu'il observe et décrit avec un entrain allègre les moindres détails du départ : « Au mois d'aoust entrâmes en nos nez¹, à la Roche de Marseille. A cette journée fist l'en² ouvrir la porte de la nef, et mist l'en touz nos chevaux ens³; et puis reclost l'en la porte, et l'em boucha l'en bien, ainsi comme l'en naye un tunnel, pour ce que, quand la nef est en la mer, toute la porte est en l'yaue⁴. Quant les chevaux furent ens, nostre mestre notonnier escria à ses notonniers qui estoient au bec de la nef⁵, et leur dit : « Est arée vostre besoigne⁶; » et ils respondirent : « Oy, Sire, vieignent avant les clers et les provères⁷. » Maintenant que il furent venus, il leur escria : « Chantez de par Dieu; », et ils s'escrièrent touz à une voix : *Veni creator Spiritus*. Et il escria à ses notonniers : « Faites voile de par Dieu! » Et il si firent⁸. Et en brief tens⁹ le vent se feré ou voile¹⁰, et nous ot tolu la veue¹¹ de la terre, que¹² nous ne veismes que le ciel et yaue; et chascun jour nous esloigna le vent des païs où nous avions esté nez. Et ces choses vous monstré-je¹⁵ que celi est bien fol hardi qui se ose mettre en tel péril, à tout autrui chastel¹³, ou en péchié mortel; car l'en se dort¹⁴ le soir où en ne seet¹⁶ se l'en se trouverra ou fon¹⁷ de la mer au matin. »

1. Nefs. de *navis*, navire.

2. On fit.

3. On mit *de latus* (*in*us, ens).

4. L'eau.

5. À la pointe de la proue. *Becus*, selon Su-Lone, serait d'origine gauloise.

6. Votre besogne est-elle prête? *Arée* vient de *arare*, labourer, et par extension *achever*.

7. Que les prêtres s'avancent.

8. Et il le fit ainsi, etc.

9. En peu de temps; *brevi tempore*.

10. Le vent *frappa* (*ferire*) dans les voiles.

11. Et nous eut dérobé (tollere) la vue,

12. Si bien que; *ita ut*.

13. Et par là, je vous montre que.

14. Avec les châtiments d'autrui sur la conscience.

15. On le raconte.

16. On ne sait.

17. Au fond. Joinville reprend ici avec un sentiment chrétien le motif d'Horace :

A mesure que la flotte avance, Joinville note tous les incidents qui varient la traversée, entr'autres, « la fière merveille qui leur advint » près des côtes de Barbarie. Vers l'heure de vèpres, ils se trouvèrent en vue d'une montagne toute ronde; et, le lendemain matin, après avoir navigué toute la nuit, ils l'aperçurent encore, malgré les cinquante lieues qu'ils croyaient avoir parcourues : ce que voyant, les « mariniens *tout ébahis* » prirent peur. Alors « un prudhomme de prestre » qui était à bord déclara que jamais en sa paroisse menace fâcheuse de sécheresse ou de pluie *n'avait pu résister à trois processions faites par trois samedis de suite*. Justement, c'était un samedi; et, aussitôt, l'équipage se mit à circuler, bannières déployées, autour des deux mâts de la nef. Tout malade qu'il était, Joinville se fit porter à bras sur le pont, pour participer à la cérémonie. « Or, depuis, ajoute-t-il, oncques ne vîmes la montagne. » Le troisième samedi, on arrivait à Chypre, sans encombre.

C'est là que Joinville entra directement au service du roi. L'occasion en fut la pénurie où il se trouvait, après avoir soldé les frais de sa nef et de son ravitaillement¹. Louis IX apprit qu'il était à court d'argent; et, pour lui venir en aide, il l'attacha de près à sa personne². Voilà l'origine de la liaison qui suivit, et devint aussi familière que celle du fidèle Achate et du pieux Enée. D'autres l'ont comparée à l'amitié d'Henri IV et de Sully; mais ici le sentiment seul serait analogue; tout au moins y aurait-il cette différence que, dans le cas présent, les réparties

Illi robur et æs triplex circum pectus erat qui primus fragilem commisit pelagoratem. « Il eut un cœur de chêne et de triple airain celui qui le premier couvrit un fragile esquif à la mer. »

Nous avons voulu citer d'abord le texte de Joinville avec son orthographe. Afin de rendre la lecture moins épineuse, nous ne le ferons plus. Les passages que nous traduirons se trouvent dans notre livre des *Origines* (éditeur Fouraut) : nous y avons recueilli, d'après le texte original, les plus beaux extraits de Joinville (de la page 75 à 110.)

1. C'est à Chypre qu'avaient été réunis les approvisionnements de vins, d'orge et de froment. Pour les peindre, Joinville a des images pittoresques. « Il semblaît dit-il, que ce fussent mountaignes. »

2. Quelques-uns des chevaliers de Joinville menaçaient de l'abandonner, « s'il ne se pourvoyait de deniers. »

piquantes viennent du sujet, et les sages conseils du souverain qui le sermonne comme un Mentor¹.

Mais ne nous attardons pas avec saint Louis en cette station de Chypre où il se laissa trop débonnairement amuser et duper par les ambassades des princes d'Asie qui, sous prétexte d'alliance, venaient l'endormir par de vaines promesses. Ces lenteurs furent telles que plusieurs croisés perdirent patience, et revinrent en France. Enfin, le samedi 22 mai 1249, les pèlerins quittaient la pointe de Limesson, « ce qui fut moult belle chose ; car il sembla que toute la mer, tant que l'œil pouvait voir, fût couverte de voiles² ». On cingla vers l'Égypte³, et, après avoir plus ou moins rallié les débris de sa flotte dispersée par une tempête⁴, le roi (ou plutôt le vent) décida qu'on mettrait le cap sur Damiette.

Débarquement à Damiette. — Saint Louis et Bonaparte. — Une page d'épopée. — C'était le premier jeudi après la Pentecôte : cette heure fut aussi solennelle que périlleuse ; car il fallut débarquer en face de l'armée du Soudan. « Nous trouvâmes là toutes ses forces, sur le rivage de la mer, fort belles à regarder ; car le Soudan porte les armes d'or, où *frappait le soleil qui faisait armes resplendir*. Le bruit qu'ils menaient avec leurs timbales⁵ et leurs cors sarrasinois était épouvantable à écouter ». A cette vue, le roi manda ses barons, « pour avoir conseil. » Beaucoup étaient d'avis qu'il convenait d'attendre « le retour de ses gens » dont le tiers avait été disséminé par l'ouragan sur les côtes de Syrie. Mais « il ne voulut oncques les en croire », et sa principale raison fut que par là « il donnerait cœur à ses ennemis. » Aussi finit-on par décider que l'on descendrait sur la plage « le *vendredi* devant la Trinité », pour

1. A ce point qu'Henri IV, sous son règne de la croix, était encore plus politique et plus avisé que Sully.

2. Il y avait 1800 navires tant grands que petits.

3. Saint Louis poursuivait la fondation d'une grande colonie en Égypte, il voulait ces terres en paiement, non pour la conquête de la Terre Sainte. Il avait emporté des instruments de fabrication et les outils de toute sorte.

4. Un ouragan fut poussé vers le golfe d'Arre et autres terres étrangères.

5. « La noise que il menoient de leur *nacivies*. » voir nos *Origines*, p. 80, etc.

livrer bataille, si les Sarrasins ne s'y refusaient pas. Notons en passant qu'aux yeux de ces races ferventes les jours consacrés par l'Évangile avaient une vertu surnaturelle.

Ce serait ici le lieu de comparer saint Louis et Bonaparte, ne fût-ce que pour apprécier les différences de ressources, de talent, de prévision, de calcul, et par suite de succès¹. Mais, en nous bornant à indiquer ce parallèle que chacun pourra faire à loisir, disons seulement que sous les contrastes où se marque la distance des temps éclate des deux côtés une vaillance également entreprenante, et dont la furie est toute française. Oui, nous retrouvons l'air de famille dans ces preux du moyen âge qui se disputèrent l'honneur de se signaler au premier rang.

Pour aborder, il leur fallait de ces bateaux légers qu'on appelait *galies*. Joinville en fit demander un au chambellan du roi, Jean de Beaumont, qui n'en eut pas à lui fournir : car tout allait à l'aventure, et l'on comptait plus sur la grâce de Dieu que sur les précautions de la prudence. Forcé lui fut donc de se tirer d'embarras, comme il put,

1. Joinville ne nous donne pas la proclamation de saint Louis; mais elle se trouve dans le t. III (p. 239) de sa vie par le scrupuleux Tillemont (édition de M. de Gaulle, publiée par la Société de l'histoire de France). La voici : « Mes fidèles amis, nous serons insurmontables si nous demeurons ainsi dans la charité. Ce n'est pas sans une permission de Dieu que nous sommes arrivés si promptement. Ce n'est pas moi qui suis roi de France, ni qui suis la sainte Église; je ne suis qu'un seul homme dont la vie passera comme celle d'un autre homme quand il plaira à Dieu. Toute aventure nous est sûre; si nous sommes vaincus, nous monterons au ciel en qualité de martyrs; si nous sommes vainqueurs, on publiera la gloire du Seigneur; et celle de toute la France, ou plutôt de toute la chrétienté, en sera plus grande. Dieu qui prévoit tout ne n'a pas sesité en vain: il faut qu'il ait quelquel grand dessein. Combattons pour Jésus-Christ, et il triomphera en nous; et ce sera à lui et non à nous qu'il en donnera la gloire, l'honneur et la benediction. »

Après cinq siècles et demi, Bonaparte, escorté d'un Volney, d'un Mauge, d'un état-major ou figurait l'élite de nos savants, adressa cet ordre du jour à son armée qui débarquait sur la place d'Alexandrie : « Soldats, vous portez à l'Angleterre le coup le plus sensible, en attendant que vous lui donniez le coup de mort... Vous réussirez dans toutes vos entreprises... Les destins vous sont favorables... Dans quelques jours, les Mamelucks qui ont outragé la France n'existeront plus. Les peuples au milieu desquels vous allez vivre tiennent pour premier article de foi qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et que Mahomet est son prophète : Ne les contredez pas... Les légions romaines aimaient toutes les religions. Le pillage déshonore les armées, et ne profite qu'à un petit nombre. La ville qui est devant vous, et où vous serez demain, a été bâtie par Alexandre. »

au risque de noyer ses gens. En revanche, les hommes de ce temps-là avaient des scrupules de conscience que nous ne connaissons guère. Par exemple, avant d'appareiller, Joinville obligea deux de ses plus braves chevaliers, Villain de Versey et Guillaume de Dammartin, « qui étaient en grande haine l'un contre l'autre », à faire la paix, et à s'embrasser, « jurant sur reliques qu'ils n'iraient pas à terre avec leur rancune¹. » Ils obéirent ; et alors, tout à fait rassuré, Joinville usa de telle diligence qu'il réussit même à devancer la chaloupe du Roi. Les gens qu'elle portait en furent irrités, et « crièrent après lui », pour qu'il laissât le pas à l'enseigne de Saint-Denis. Mais « il ne voulut point les en croire, » et s'élança fièrement sur le rivage devant « une grosse bataille de Turcs² : il y en avait bien six mille à cheval. Sitôt qu'ils nous virent, ils vinrent vers nous, piquant des éperons. Lors, nous fichâmes les pointes de nos écus dans le sable, et dirigeâmes vers eux le fer de nos lances. Or, du moment qu'ils les virent tout près de leur *entrer au milieu du ventre, ils tournèrent devant derrière,* » et s'enfuirent à toute bride.

En parlant ainsi de lui-même, Joinville ne se targue d'aucun avantage. Loin d'envier leur gloire à ses frères d'armes, il déclare même que, dans cette rencontre, la plus brillante attitude fut celle du comte de Jaffa. « Car sa galère arriva toute peinte en dedans et en dehors aux écussons de ses armes, lesquelles sont d'or, à une croix de gueule patée³. Il avait bien trois cents rameurs, et pour chacun un bouclier à ses armes, et à chaque bouclier un pennon⁴ brodé en or à ses armes. Pendant qu'ils venaient, *il semblait que la galère volât,* tant les nageurs⁵ la contraignaient à force d'avirons, et *que la foudre tombât des cieux,* tel bruit menaient les nacaires⁶, les tambours, et cors sarrasinois qui étaient en sa galère. Sitôt qu'elle fut

1. Ils s'étaient, dit-il, *pres aux checcur* en Merce.

2. Le mot *bataille* venait alors un corps d'armée.

3. Croix qui a les extrémités en forme de patte. Language heraldique.

4. C'est une petite bannière.

5. Les rameurs.

6. Les timbales.

entrée dans le sable aussi avant qu'elle put, et lui, et ses chevaliers saillirent très bien armés, et en fort bel attirail, puis se vinrent arranger près de nous. »

Quant au roi, on lui avait conseillé de rester en sa nef, et d'y attendre l'issue des opérations, comme fera plus tard Louis XIV, au passage du Rhin ¹. Mais il s'y refusa résolument ; et, dès qu'il eut ouï dire que l'enseigne de Saint-Denis était à terre, traversant à grands pas son vaisseau, malgré le Légat du pape qui voulait le retenir, « il sauta dans la mer, où il eut de l'eau jusqu'aux aisselles. » Alors, « l'écu au col, le heaume en la tête, et le glaive en main, il alla jusqu'à ses gens qui étaient sur le rivage. Quand il aperçut ² les Sarrasins, il mit son glaive en arrêt, et leur eût couru sus, si ses prudhommes l'eussent souffert ³ ». »

N'est-ce point là une page d'épopée ? Dans le rapide éclair de ce souvenir brille la flamme de la jeunesse ; il est radieux comme l'enthousiasme d'une heure victorieuse. On put croire un instant que la Croix allait faire miracle : car, malgré les imprudences de l'assaillant, les Sarrasins furent saisis d'effroi ; et, après une ou deux charges, ne recevant aucun ordre de leur Sultan qui souffrait d'une maladie mortelle, ils abandonnèrent brusquement aux Français la cité de Damiette qu'il leur eût été si facile de défendre ⁴. Or, s'ils avaient tenu bon, que serait devenue cette multitude campant sur le sable, sous un soleil brûlant, avec femmes et enfants, en grand désordre, dénuée de tout ce qui est indispensable à l'entretien ou à la subsistance d'une armée ? Car la foi qui avait inspiré la croisade faisait oublier les moyens humains qui en eussent préparé le succès. Ce qui nous frappe ici dès le début, c'est la confusion d'une guerre féodale où des chefs s'engagent témérairement avec un désarroi que compliquent bientôt fautes sur fautes.

1. « Le soin de sa grandeur l'attachait au rivage » (*Boileau*.)

2. Le texte dit : « quant il choisit. » Ce mot signifiait *quetter* (du gothique *Kausjan*, voir) *Glaive* a ici le sens de *lance*.

3. Voir ce long récit dans notre volume des *Origines*, (de la p. 78 à 84).

4. Ils se contentèrent de brûler le bazar ou étaient toutes les marchandises.

Séjour à Damiette. — Marche sur le Caire. — Le feu grégeois. — La première fut la résolution de passer à Damiette l'été de 1249 jusqu'au jour où les eaux du Nil commenceraient leur retraite¹; car ces retards aggravèrent l'indiscipline ordinaire à toute armée du moyen âge. Favorisée par l'inaction, la licence se mit de plus en plus dans cette foule qui s'énerva sous les séductions d'un climat corrupteur. L'exemple partit de haut. « Les barons, qui auraient dû garder du leur pour le bien employer en temps et lieu, se prirent à donner *les grands mangers et les outrageuses viandes*². » Nous ne parlons pas du reste. Le menu peuple suivit, et l'orgie la plus brutale eut ses coudées franches « à une portée de petite pierre autour du pavillon royal. » Le bon roi en fut réduit à fermer les yeux; car il n'était pas maître dans son camp; peut-être aussi s'entendait-il mieux à transformer les mosquées en églises, ou à ordonner des processions³ qu'à organiser un plan de campagne, et à faire œuvre de général ou de politique.

Cependant, dès que la saison parut propice, on se mit en marche vers Babylone, c'est-à-dire vers le Caire, ainsi que l'avait conseillé le comte d'Artois. Mais que d'obstacles dès le premier pas! Il s'agissait de traverser un des bras du Nil, et l'on n'y parvint qu'après de vains efforts toujours déjoués par des attaques ou des ruses qui détruisaient en quelques heures l'ouvrage de plusieurs semaines⁴. Le plus terrible engin fut le feu Grégeois⁵ lancé sur les tours en bois ou *chats-châteaux* que les croisés construisaient pour soutenir les travailleurs. « Sa façon était telle qu'il venait par devant aussi gros qu'un

1. Il y eut une excuse : on attendait Alphonse et sa réserve.

2. Il mangèrent à l'entrance.

3. C'est ainsi que trois processions eurent lieu dans le camp, par trois samedis, pour obtenir du Ciel le retour du comte de Pontiers, dont la flottille avait été chassée par la tempête.

4. Au lieu de jeter des ponts, ils eurent le tort de construire des levées pour chaque canal.

5. Il fut inventé chez les Grecs par l'architecte Callinique, sous Constantin le Barbu. L'eau ne pouvait l'éteindre.

tonnel de verjus¹, et la queue enflammée qui en sortait était bien aussi grande qu'une lance. Il faisait un tel bruit en venant qu'il semblait que ce fût la foudre. *On eût dit un dragon qui volait par l'air.* Il jetait telle clarté que l'on voyait aussi clair parmi le camp que s'il eût été jour.» Pour les croyants d'alors il y avait là je ne sais quelle magie diabolique. Aussi, toutes les fois que détonnaient ces fusées, le pieux roi se dressait-il sur son lit ; et, les mains tendues vers le ciel, il s'écriait en pleurant : « Beau Sire Dieu, gardez-moi mes gens » : prières « qui nous firent grand profit dans le besoin », ajoute Joinville ; car, lui aussi, il était persuadé que des oraisons étaient la meilleure garantie contre ces formidables bordées. En cela, il pensait comme un de ses frères d'armes, Gautier de Cureil, qui disait : « Nul ne nous peut défendre de ce péril, excepté Dieu. Toutes les fois qu'il nous lanceront le feu, je suis donc d'avis que nous nous mettions sur nos coudes et nos genoux pour supplier Notre Seigneur. »

Bref, ils perdirent cinquante jours en travaux inutiles ; or, un beau matin, grâce à un Bédouin, ils découvrirent que le fleuve était guéable. Ils le traversèrent donc à pied, vers l'aube, le 8 février, sous les traits des Turcs qui les attendaient à l'arrivée². Alors commença cette série de combats qui, livrés parmi des chances diverses, du mardi gras 8 février 1250 au samedi suivant, se terminèrent par la défaite et la captivité de Louis IX.

Journée de la Massoure. — Un peintre de bataille.

— La première journée fut une victoire, mais chèrement achetée, ne fût-ce que par la mort du comte d'Artois, frère du Roi, jeune homme bouillant d'ardeur, qui, sourd à de sages conseils, se porta le premier en avant, sans être appuyé par des renforts promis, renversa tout sur son passage, et, entraînant par son exemple l'élite des Tem-

1. Un petit tonneau de vinaigre.

2. Il y avait dix lieues de Damiette à Mansourah. Ils mirent un mois et demi à les franchir. Bonaparte estimait que, si saint Louis avait manœuvré comme les Français en 1798, il aurait pu, en partant de Damiette le 3 juin, arriver le 12 à Mansourah, et le 26 au Caire.

pliers, se lança bride abattue, tête baissée, dans la ville de la Massoure (*Mansourah*), où, enveloppé d'ennemis invincible, en des rues étroites et barricadées, il périt avec le sire de Coucy, et toute la fleur de la chevalerie. Cependant, Joinville se défendait de son mieux dans la plaine contre une nuée de mamelucks¹. Blessé d'un coup de lance, et jeté à bas de sa monture, il appelait à son aide « *monseigneur Saint-Jacques* », son patron, lors qu'au milieu de sa détresse il entendit un grand bruit de fanfares, de trompes et de timbales. C'était le Roi qui, averti du danger de son frère, accourait avec son corps de bataille. Alors Joinville, qui l'aperçut de loin arrêté sur une hauteur, laisse échapper ce cri d'admiration : « Jamais si bel homme armé ne vis ; car il paraissait au-dessus de tous ses gens, des épaules jusqu'à la tête, un heaume doré sur son chef, une épée d'Allemagne à la main. » N'est-ce point le cas de redire avec M. Sainte-Beuve : « Peintres de batailles, que vous en semble ? Dans le fond, la Massoure où s'est enfoncée à corps perdu la téméraire avant-garde ; partout, dans la plaine, des groupes épars, la mêlée çà et là, d'un côté la mesure où s'appuie Joinville et ses preux harcelés par un essaim de Turcs, de l'autre, dans le fond opposé, le canal où Sarrasins et chrétiens s'engouffrent pèle-mêle avec leurs chevaux noyés ou à la nage ; et, au premier plan, saint Louis, sur un tertre, dans ce glorieux appareil de combat. »

Oui, voilà bien le point lumineux du tableau, le moment décisif de cette rude affaire où on ne luttait plus à l'arbalète, mais de près et corps à corps. Le Roi lui-même, cerné par six assaillants qui tenaient le frein de son cheval et l'emmenaient prisonnier, dut se dégager tout seul à grands coups d'épée. On peut affirmer que, par ses prodiges de valeur, il sauva son armée², dans cette journée qui fut en sa personne le suprême épanouissement, et comme le bou-

1. Il périt en passant d'horribles blessures, celle d'Uard de Sivercy, frappé d'un tel coup d'épée que le nez lui tombant sur la levre.

2. Il délivra, sous une pluie de feu grecques, le comte d'Anjou qu'on emmenait prisonnier.

quet de la chevalerie chrétienne. Plus tard, il y aura des fastes militaires où l'héroïsme ne sera pas moindre, mais inspiré par l'honneur, et non plus par la seule gloire de Dieu.

Au coucher du soleil, les Sarrasins étaient *déconfits*, comme dit le chroniqueur ; et le roi de France pouvait coucher sur son champ de bataille. Joinville qui ne le quitta pas le reconduisit vers sa tente : chemin faisant, il le pria d'ôter son heaume « et lui bailla son chapel de fer, pour qu'il eût frais au visage. » Ce fut alors qu'aux nouvelles demandées sur son frère, le comte d'Artois, Louis IX répondit qu'il en savait ; « car il ne doutait pas qu'il ne fût en Paradis. » Mais, tout en louant Dieu « de ce qu'il lui donnait », il avait « des larmes qui lui tombaient des yeux moult grosses ».

Les fléaux d'Égypte. — Retraite. — Désastres. — Saint Louis et Joinville prisonniers. — Au lendemain de cet avantage inespéré, le mieux eût été de retourner au plus tôt à Damiette. Mais on ne le fit pas, et il n'y eut plus qu'une suite d'irréparables malheurs : aux menaces de l'ennemi s'ajoutèrent la famine et la contagion. Campant sur les vases de l'Égypte, et nourrie des barbots du Nil qui se repaissaient de cadavres, cette armée qui observait rigoureusement les jeûnes du Carême ne tarda pas à contracter d'étranges et hideuses maladies. « La peau de nos jambes séchait toute, et se tachetait de noir. » Aux gencives croissait tant de chair morte que les barbiers devaient l'enlever pour leur permettre de mâcher et d'avaler¹. « C'était grand pitié d'ouïr crier ces gens à qui l'on coupait ces chairs : car ils criaient tout ainsi que femmes en mal d'enfant. »

Un jour, atteint lui-même de l'épidémie, Joinville, qui faisait dire la messe sous sa tente, vit son aumônier chancelant et prêt à défaillir, au moment de la consécration. Aussitôt, « revêtant sa cotte, il saillit de son lit tout deschaus, » et, le soutenant dans ses bras, « lui dit qu'il fit à

1. Il y a là des symptômes qui ressemblent au scorbut.

son aise, et tout bellement, son sacrement. » Le pauvre prêtre revint à soi, et « paracheva sa messe tout entièrement ; *mais oncques depuis ne chanta*¹. »

Ces morts faisaient tellement horreur que chacun craignait de les toucher et de les ensevelir. En vain le roi, plein de respect pour ces martyrs, donnait l'exemple, en aidant à les enterrer de ses propres mains. Aggravé par les miasmes de ces corps abandonnés, le mal exerça de tels ravages qu'il fallut, mais trop tard, se résoudre au retour, afin de sauver du moins ceux qui survivaient encore : retraite lugubre, qui ressemblait à une déroute ! Aussi souffrant que les autres, le roi aurait pu se mettre en sûreté, s'il avait voulu s'embarquer avec les malades que recueillirent les galères. Mais il refusa d'abandonner son peuple, et, se tint à l'arrière-garde, « monté sur un petit roussin », sans autre compagnon que messire Geoffroy de Sergines. Les Sarrasins le harcelèrent en si grand nombre que Joinville les compare à des « mouches qu'un bon serviteur chasse du hanap (de la coupe) de son seigneur². Toutes les fois qu'ils approchaient, monseigneur de Sergines, prenait sa pique qu'il avait placée entre lui et l'arçon de sa selle ; puis, la mettant sous son aisselle, il recommençait à leur courir sus, et les chassait d'auprès du Roi. » Ils se traînèrent ainsi trois ou quatre heures jusqu'à un village où « on coucha Louis IX au giron d'une bourgeoise de Paris, presque mort : on pensait qu'il n'irait pas jusqu'au soir. » Ce fut là que les Sarrasins le firent prisonnier, tandis que des milliers de chrétiens étaient massacrés sur terre ou noyés dans le fleuve ; car ils n'obtenaient guère de merci, même en reniant le Christ, comme le firent beaucoup, et en particulier tous les mariniers de Joinville.

1. Joinville se rencontre ici avec Dante, qui écrit :

*Qual speme per meo te legemmo avanti
Ce jour-ci à nous ne le avo pas plus avant.*

2. Il rapporte l'expression de saint Louis : elle est presque gaie, et prouve la sérénité du roi.

Le sénéchal était en effet de ceux qui regagnaient Damiette par les eaux ; or, la façon dont il fut capturé mérite d'être relatée. Après s'être vu forcé par un vent contraire de rebrousser chemin, et de chercher asile dans une anse, sa galère tenta de reprendre sa route ; mais celle-ci était barrée par la flottille du Soudan. Postée à quelque distance, elle lança telle foison de feux grégeois « qu'il semblait que les étoiles tombâssent du ciel. » Dès lors, on n'eut qu'à choisir entre deux périls, la captivité si on se rendait aux galères du sultan, ou la mort si on essayait de débarquer. Est-il besoin d'ajouter que Joinville préféra la première alternative, en dépit « d'un sien cellérier, natif de Doulevant, qui lui disait : — M'est avis que nous nous laissons tous tuer ; ainsi, nous irons tous en Paradis. Mais *nous ne le crimes pas*, » remarque l'ingénu chroniqueur ; et bien lui en prit ; car il réussit à s'en tirer sain et sauf, grâce « à un bon Sarrasin » (probablement un renégat), qui offrit de le sauver, en le faisant passer pour un cousin du roi : mensonge innocent auquel Joinville se prêta très volontiers. Bref, il en fut quitte pour sentir plus d'une fois la pointe du fer contre sa gorge. Mais, le zèle de son protecteur aidant, il finit par être mis en réserve, comme un prisonnier de marque dont on espérait une forte rançon.

Anecdotes expressives. Courtoisie des Turcs. Dévotion de Joinville. Assassinat du soudan. Les mame-luks. Un confesseur laïque. — Il était en si piteux état que les ennemis mêmes en eurent compassion. Ils lui permirent de jeter sur ses épaules que faisait frissonner la fièvre sa couverture d'écarlate fourrée de menu vair « que Madame sa mère lui avait donnée. » Il demanda à boire, et on lui apporta de l'eau ; « mais, sitôt qu'il l'eut mise en sa bouche pour l'avaler, elle lui jaillit dehors par les narines. » Amené devant l'amiral des galères qui l'interrogea sur sa qualité, il dut avouer qu'il n'était point cousin du roi, mais déclara qu'il tenait par le lignage maternel à l'empereur Frédéric d'Allemagne. L'amiral lui répondit « qu'il l'en aimait d'autant mieux » ; et il le fit manger à sa table. Le prisonnier s'en acquittait d'assez bon cœur

lorsqu'un bourgeois de Paris qui se trouvait près de lui s'écria : « Sire, que faites-vous ? — Que fais-je donc ? dit l'autre. — Au nom de Dieu, monseigneur, vous mangez gras, le vendredi ! » et, aussitôt, averti de son oubli, le dévot Joinville n'hésita pas, malgré son appétit, à « mettre son écuelle arrière. » Car, tout dolent qu'il était, il se faisait une loi d'observer les jours d'abstinence, et de jeûner chaque vendredi au pain et à l'eau : « de quoi le Légat se fâcha très fortement contre lui. »

A tout prendre, il ne fut point trop maltraité par les mécréants ; son amiral se montra du moins fort courtois. Il lui donna un palefroi, et, chevauchant avec lui, il le conduisit à la Massoure, dans un grand pavillon, où le roi et ses gens se trouvaient prisonniers, avec plus de dix mille chrétiens. Quand les barons revirent celui qu'ils croyaient perdu, « ils louèrent le Seigneur, et témoignèrent une si grande joie qu'on ne pouvait entendre goutte. » Cette explosion qui contraste avec de si cruelles angoisses, quelques-uns la jugeront peut-être bien prompte. Mais ne comparons pas les hommes d'alors à ceux d'aujourd'hui. Comme les héros d'Homère, les preux de ce temps s'abandonnaient aux simples mouvements de la nature, et avec une mobilité d'impressions d'autant plus vive que, croyant être vraiment dans la main de la Providence, ils s'en remettaient à Dieu de leurs destinées.

Ils avaient bien besoin de cette consolation religieuse ; car ce ne fut point la fin de leurs épreuves. Après mainte menace qui n'avait pu venir à bout de sa fermeté, le roi venait de consentir à rendre Damiette pour sa rançon¹, lorsque le soudan périt assassiné par les mameluks² ; et cette révolution de palais remit une fois de plus en question le sort des prisonniers. Entassés sur les galères qui les

1. Le soudan ne voulait pas délivrer Saint Louis, à moins qu'il ne rendit Jérusalem. Il objecta que cette ville était à l'empereur d'Allemagne, et offrit Damiette, avec 500,000 leants d'or.

2. Un des « chevaliers sarrasins » fendit le ventre du soudan avec son épée, lui ôta le cœur, et alors s'en vint au roi, la main toute ensanglantée. Il lui dit : « Que me donneras-tu ? car je t'ai occis ton ennemi qui t'eût fait mourir s'il eût vécu. » Et le roi ne répondit rien. »

menaient à Damiette, le sénéchal et ses compagnons furent un jour assaillis par une trentaine de furieux qui voulaient leur trancher la tête. Chacun ne songeait déjà plus qu'à bien mourir. C'était à qui se confesserait à un frère de la Trinité qui n'y pouvait suffire. Quant à Joinville, son tour venu, il avoue qu'en un tel péril « il ne se souvint oncques de péché qu'il eût fait. » Il se contenta de se signer; et, s'agenouillant devant un Sarrasin qui brandissait une hache danoise, il s'écria : « Ainsi mourut sainte Agnès ! »

En attendant le coup mortel, il confessa un sien cousin, messire Gui d'Ibelin, qui, faute de prêtre, lui dit tous ses péchés. Après les avoir entendus, Joinville prononça cette formule : « Je vous absous de tel pouvoir que Dieu m'a donné. » Puis, il a soin d'ajouter innocemment : « Quand je me levai de là, il ne me souvint oncques de chose qu'il m'eût dite. »

Héroïsme de la reine et du roi. Délivrance. — Parmi ces anecdotes n'oublions point celle où figure la reine Marguerite. Il y avait trois jours qu'elle avait appris la captivité de son mari, lorsqu'elle mit au monde un fils nommé Jean, qu'elle appela Tristan « pour la grande douleur de son âme ». Afin de se rassurer, elle faisait coucher au pied de son lit un vieux chevalier de quatre-vingts ans. Or, quelques jours avant d'être mère, elle s'agenouilla devant lui, et lui requit une grâce que le chevalier octroya par serment. La voici : « Par la foi que vous m'avez baillée, je vous demande que, si les Sarrasins s'emparaient de cette ville ¹, vous me coupiez la tête, avant qu'ils me prennent. » Et le chevalier répondit : « Soyez certaine que je le ferai volontiers ; car je l'avais bien pensé que je vous occirais avant qu'ils vous eussent prise. »

Parmi ses malheurs et ses humiliations, le roi forçait pourtant le respect de ses ennemis : ils l'admiraient à ce point que « les amiraux délibérèrent, dit Joinville, de le faire soudan de Babylone. » C'est du moins une tradition qu'atteste certaine complainte arabe de ce temps-là : elle se

1. Elle était à Damiette.

chante encore aujourd'hui¹. Après bien des péripéties tragiques où éclata la vertu d'un souverain aussi loyal que courageux, il se fit cependant un accommodement qui assura la liberté des captifs. Une fois la rançon strictement payée, (or les Sarrasins, dit le sénéchal, sont les plus fins compteurs du monde), le roi put enfin partir pour la ville d'Acre, afin d'y surveiller l'exécution du traité, et de reconforter un peu par sa présence les chrétiens de Syrie. Dès lors, Joinville ne le quittera plus durant les quatre années qu'ils passeront encore en Orient.

Une page d'histoire. Délibération sur le retour en France. — Bien d'autres incidents mériteraient un mot d'attention. Mais il nous tarde d'en venir à une page d'histoire vraiment capitale, à cette délibération où il s'agissait de décider si le roi devait satisfaire aux prières de sa mère qui le rappelait en France. Ce fut le dimanche 19 juin 1250 qu'il réunit en conseil ses frères, le comte de Flandre et ses principaux barons pour leur exposer d'un côté la situation de son royaume où sa présence était réclamée par le vœu public, et de l'autre les conséquences de son départ qui non seulement aurait l'air d'une désertion, mais laisserait les chrétiens d'Orient exposés aux plus cruelles représailles. Il remit l'assemblée à huitaine. Or, le dimanche suivant, 26 juin, il n'y eut qu'une voix pour affirmer que l'honneur du roi et le salut de son royaume exigeaient impérieusement son retour. Le comte de Jaffa, seul, fut d'un sentiment différent, mais non sans être suspect d'arrière-pensée toute personnelle ; car ses vastes domaines étaient sur la frontière de Syrie. Aussi sa parole risquait-elle de n'être point écoutée, lorsque Joinville, interrogé à son tour par le légat, se prononça très énergiquement dans le même sens. Les raisons morales qu'il invoqua devaient être persuasives pour une conscience aussi délicate que celle de saint Louis ; car il fit surtout valoir l'intérêt des captifs qui ne seraient jamais délivrés, si le roi s'en allait. A ces mots, se déclina la colère du légat. Mais Joinville répli-

¹ Renard, *Extraits des historiens arabes* (bibliothèque des croisades), t. IV, p. 379.

qua d'un ton si ferme que les plus hostiles à son opinion n'osèrent la contredire. Chacun d'eux n'avait-il pas un de ses proches en prison ? « Aussi nul ne le reprit ; et ils se mirent tous à pleurer. » Leur cœur était donc partagé entre un violent désir de revoir leur pays, et un sentiment de pitié profonde par leurs frères qu'ils allaient livrer à la merci des infidèles. Pourtant, l'égoïsme l'emporta sur la justice, et un de ces preux lança même une grosse injure à un de ses neveux qui se rangeait au conseil de Joinville ¹. La disputa s'exaspéra tellement que le roi, pour y couper court, leva la séance, sans se prononcer.

Après cet éclat, Joinville craignit d'avoir été trop vif ². Déjà, la plupart des chevaliers qui pensaient avoir gain de cause le raillaient à qui mieux mieux ³. Au dîner qui suivit, bien que Louis IX le fit asseoir près de lui, il ne lui parla point tant que dura le repas : silence qui ne lui était nullement ordinaire, et semblait trahir une secrète blessure. Aussi, pendant les grâces, le pauvre sénéchal s'en alla-t-il tout pensif vers une fenêtre grillée, devant laquelle, les bras passés dans les barreaux de la croisée, il se demandait tristement ce qu'il deviendrait après le départ de son maître, lorsque tout à coup le roi, s'approchant, « s'appuya sur ses épaules, et se mit à lui tenir ses deux mains sur la tête. » — « Je cuidai, dit Joinville, que ce feust messires Phelippes d'Anemos ⁴, qui trop d'ennui m'avoit fait le jour ⁵ pour le conseil que j'avois donné ; et dis ainsi : — Lessiez moy en paix, mes sires Phelippes. — Par male aventure ⁶, au tourner que je fiz ma teste, la mains du roy me chéi ⁷ parmi le visaige ; et cognu ⁸ que

1. Ce fut monseigneur Jean de Beaumont qui dit à son neveu Guillaume, maréchal de France : « *Sale ordure*, rasseyez-vous tout coi. »

2. Il reprocha à Saint Louis « de n'avoir encore presque rien dépensé de ses propres deniers ».

3. « Le roi est fou, disaient-ils, s'il ne vous croit à l'encontre de tout le conseil du royaume de France. »

4. Messire Philippe de Nemours.

5. Ce jour-là.

6. Par malheur.

7. La main du roi me tomba sur le visage.

8. Et je reconnus.

c'estoit li roys à une esmeraude qu'il avoit en son doyl¹. Et il me dist : « Tenez-vous touz quoy² : car je vous veuil demander comment vous fustes si hardis que vous, qui estes uns joennes homs³, m'osastes loer⁴ ma demourée, encontre touz les grans homes et les saiges de France qui looient⁵ m'allée. » — « Sire, fis-je, se j'avoie la mauvestié en mon cuer⁶, si ne vous loeraie-je⁷ à nul fuer que vous la feissiés. — Dites-vous, fit-il, que je feroie que mauvaiz se je m'en aloie⁸? — Si m'aïst Diex, sire, fis-je, oyl⁹. Et il me dist : « Se je demeur¹⁰, demourez-vous? » Et je li dis que oyl. « Or soiés touz aises¹¹, dist-il; car je vous sai mout bon grei¹² de ce que vous m'avez loei¹³; mais ne le dites à nulluc toute celle semaine¹⁴. »

On sait le reste : seul, Joinville avait vu clair dans le cœur du roi, qui ne revint qu'en juillet 1254, après avoir relevé les murs des villes, fortifié Césarée, Jaffa, Sidon, libéré les captifs, et satisfait surabondamment à toute la responsabilité d'un premier malheur. Le retour lui était d'ailleurs imposé comme un devoir par la mort de sa mère : deuil inconsolable pour un tel fils, et que ne put adoucir même la vue de la France. Nous terminerons ici notre analyse, non sans regret ; car tout est curieux dans ces Mémoires ; mais il nous reste à résumer les impressions qu'ils nous laissent sur l'époque, le souverain et son biographe.

1. En son doigt.

2. Coi, tranquille.

3. Qui êtes un jeune homme.

4. Conseiller de demeurer ici.

5. Qui me conseillaient de m'en aller.

6. Si j'avais le mal dans le cœur.

7. Je ne vous conseilleras à aucun prix que vous le fassiez. (*Cher* vient de *forum*, taxe, taux, prix.)

8. Dites-vous que je ne ferais qu'une mauvaise action, si je m'en allais ?

9. Ainsi, Dieu me soit en aide, oui,

10. Si je demeure.

11. Or, soyez tout aise.

12. Je vous sais bien bon gré.

13. Vous m'avez conseillé.

14. À personne.

Ce passage étant caractéristique, nous avons cru devoir rester ici tout à fait fidèle au texte même, ne le changeant que pour fixer ainsi une impression précise. On trouvera toute la scène traduite dans notre livre des *Origines* (de la p. 95 à 100).

III. — ÉTUDE MORALE ET LITTÉRAIRE.

L'époque. La croisade n'est plus qu'un anachronisme. La lassitude. Le découragement. Le Décroisé de Ruteboeuf. — Un des mérites de Joinville est de nous faire comprendre par des aveux instinctifs bien des vérités dont il est, à son insu, l'interprète, et que nous expliquent, sans le vouloir, de menus détails peints d'après nature. Par exemple, si l'on se demande ce que ses contemporains pensaient des croisades, il nous éclaire sur cette question mieux que ne ferait un historien de profession. Pour s'en convaincre, il suffit de recueillir les révélations qui lui échappent et que contiennent les faits eux-mêmes. Elles démontrent à n'en pas douter que la religieuse aventure de saint Louis était un anachronisme. D'abord, le roi lui-même ne prit la croix que pour accomplir un vœu personnel fait dans une maladie si grave qu'on le crut mort, et qu'on voulait déjà lui *tirer le drap sur le visage*¹. Or, quand il eut recouvré l'usage de ses sens, et qu'il appela près de lui l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, pour le prier de lui mettre la croix sur l'épaule (ce qui marquait l'engagement solennel), le prélat voulut l'en délier, et faillit lui refuser son ministère. La résistance de sa mère fut plus vive encore : tout éplorée, elle se jeta aux genoux du malade, et le supplia de renoncer à son dessein. Mais l'éloquence de ses larmes ne put rien contre une résolution que son pieux fils croyait inspirée par Dieu.

Pourtant, il ne partit que trois ans après. Son exemple décida les moins zélés, et lui valut une armée, mais au prix de quels sacrifices, de quel deuil ! Joinville est le premier à en convenir. Le jour où l'abbé de Cheminon lui donna l'écharpe et le bourdon du pèlerin qui, pieds nus, en robe de bure, devait visiter les saints lieux d'alentour, avant de s'en aller outre-mer, il confesse qu'il n'osa pas « retourner

1. Cette maladie est du 4 décembre 1244.

ses yeux vers Joinville, pour que le cœur ne lui attendrît pas trop du beau château qu'il laissait, et de ses jeunes enfants¹. » Plus tard, il n'hésitera point à dire que la croisade lui a coûté gros, qu'il a dû mettre ses terres en gage pour subvenir à tant de frais, qu'il lui restait à peine mille livres de rentes, enfin qu'il n'a rien rapporté de Palestine, sinon des blessures.

Il n'oublia point ces souffrances lorsque saint Louis fut repris d'une irrésistible ardeur d'aller encore combattre ou plutôt mourir sous la Croix. Mandé à Paris avec les autres barons, il y vint, mais pour s'excuser auprès du souverain : car, malgré son dévouement, il s'en retourna dans son château, persuadé que « *c'était péché mortel* » de conseiller ce dernier départ.

C'est que la lassitude et le découragement avaient succédé partout à l'enthousiasme ou à l'horreur du Sarrasin. « En deux siècles, dit M. Michelet, on avait eu le temps d'apprendre ce qu'étaient ces effroyables guerres. Les croisés qui, sur la foi de nos poèmes chevaleresques, avaient été chercher des empires de Trébizonde, des paradis de Jéricho, de Jérusalem, d'émeraude et de saphir, n'avaient trouvé qu'après vallées, cavalerie de vautoirs, tranchant acier de Damas, désert aride, et la soif sous le maigre ombrage du palmier. La croisade avait été ce fruit perfide des bords de la mer Morte, qui aux yeux offrait une orange, et dans la bouche n'était plus que cendre. On crut avoir assez fait pour la Terre Sainte; et, quand elle fut perdue, c'est à Dieu qu'on s'en prit de sa perte. « Dieu a donc juré, dit un troubadour, de faire une mosquée de Sainte-Marie de Jérusalem? Puisque son fils, qui devait s'y opposer, le trouve bon, il y aurait de la folie à ne pas s'y résigner. Dieu dort, tandis que Mahomet fait éclater

1. Ce mot rappelle Ulysse retenu par Circé. Son unique désir était « de voir la fumée s'élever de sa terre natale. » — Au début de *l'Ultime*, Châteaubriand, qui prétendit être le dernier des croisés, dit : « En partant de nouveau ma patrie, le 13 juillet 1806, je ne cherchais point de tourner la tête, comme le serenaud de Christophe. Presque étendu sur mon pays, je n'abandonnais après moi ni chapeau, ni chaudière. » Qui ne pense à cette plante celle de Joinville? Est-il besoin d'avoir un château, pour aimer son pays et le quitter avec regret?

son pouvoir ¹. » — Les Trouvères du Nord pensaient de même; témoin le décroisé de Rutebœuf ² s'écriant :

On peut fort bien, en ce pays,
Gagner Dieu sans grand dommage.
Vous irez outre-mer, là-bas,
Vous qui à Folie fites hommage.

Portraits de saint Louis. — Le dernier fils du moyen âge. — Le martyr. — Le saint. — Seul, saint Louis sentit saigner son cœur, quand il apprit les massacres de Syrie ³, et la détresse des dernières places qui tenaient encore. L'homme du moyen âge, son vrai, son dernier fils, ne pouvait rester sourd aux gémissements des mourants, et aux cris des vierges chrétiennes. S'il n'espéra pas les venger, il voulut du moins partager leur martyre; et la couronne d'épines qu'il portait en ses mains, le jour où il prit solennellement la croix, dans la grande salle du Louvre, était comme le symbole du dévouement auquel l'obligeait l'honneur de sa foi : car le moyen âge mystique avait en lui sa suprême expression, son plus pur idéal. Telle nous apparaît sa figure dans ce livre où elle est ressuscitée par la mémoire du cœur.

Sous le désordre d'un récit discursif, la tendresse et l'admiration de Joinville vont droit aux traits essentiels qui animent la physionomie du roi, et lui prêtent son expression définitive. Par le travail même des années, il se fait un choix dans ses souvenirs : tout ce qui était accessoire pâlit, ou s'efface; et il ne lui reste plus que l'impression des vertus qui transfigurent l'homme en héros et en saint. Or, entre toutes, celle qui le signale d'abord est l'esprit de sacrifice. Voilà pourquoi le biographe a célébré si souvent les occasions où le bon roi mit sa personne en péril de mort, afin d'épargner dommage à son peuple. Parmi les exemples qu'il en cite, voici le plus notable. C'était au

1. Le chevalier du Temple. Choix de poésies des troubadours; *Raynouard*.

2. Rutebœuf était un Champenois, digne ancêtre de Villon. *Le Dialogue du Croisé et du Décroisé* date de 1260-1270; on peut le lire dans nos *Origines*, p. 220.

3. Dans la seule ville d'Antioche, 17,000 furent passés au fil de l'épée, et 100,000 vendus comme esclaves.

retour de cette désastreuse croisade. Le 1^{er} mai 1254, la flotte se trouvait en vue de Chypre; mais une brume épaisse déroba la côte; et, vers le soir, la nef du roi heurta si violemment contre un banc que chacun criait : *Hélas!* ¹, et se crut perdu. Saint Louis, « tout deschaus, en pure cotte, et deschevelé, » était déjà sur le pont, les bras en croix devant un crucifix, « comme eil qui bien cuidait (pensait) noier. » Au matin, les plongeurs constatèrent que le navire avait perdu quatre toises de sa quille. Alors, appelant les maîtres nautonniers, et principaux passagers, il leur demanda ce qui leur en semblait. Tous furent d'avis qu'il fallait quitter le bord. Mais le roi leur dit : « Supposé que la nef fût vôtre, et chargée de vos marchandises, je vous demande sur votre loyauté si vous en descendriez. » — A quoi tous ensemble répondirent : « que nenni »; car ils aimeraient mieux mettre leur corps en aventure que d'acheter une autre nef 4,000 livres et plus. — « Et pourquoi donc, s'écria le roi, me conseillez-vous de débarquer? — Mais, firent-ils, parce que ce n'est pas jeu égal; car ni or, ni argent ne peut équivaloir à votre personne, à celle de votre femme et de vos enfants qui sont cœns. — Eh bien! dit le roi, maintenant je vous dirai mon avis. Si je descends du vaisseau, il y a ici telles personnes, au nombre de cinq cents et plus, qui n'y voudront pas rester, et demeureront en l'île de Chypre par peur du péril. Car *il n'y a homme qui autant n'aime la vie comme je fais la mienne*. Ils courront risque de ne jamais rentrer en leur pays. Donc, j'aime mieux mettre ma personne et ma femme, et mes enfants en la main de Dieu, que de faire tel dommage à tant de monde qu'il y a cœns. » Et, pour le salut des siens, il continua sa navigation, deux mois encore, sur cette nef avariée ².

Cette charité est le signe d'élection qui distingue ce grand cœur dont Voltaire disait « qu'il fut compatissant

1. « Les mariners batoyent leurs poignes, pour ce que chacun avoit paour de noier. »

2. Qu'œnt fait Louis XIV. en pareille occasion? Il eût peut-être changé de bord. Quant à Henri IV, il eût cœté son œneul, mais par point d'honneur de soldat, et comme grâce de Besurgis.

comme s'il n'avait jamais été que malheureux. » C'est à lui que s'applique ce mot de Bossuet : « Dieu mit premièrement dans son cœur la bonté. » Par la douceur fraternelle qu'il y mêle, il nous donne l'idée d'un saint François de Sales, moins souriant, mais d'une majesté gracieuse encore.

Le chevalier. — Le Mentor. — Le prud'homme. — Le justicier. — Il y a dans ces mémoires d'autres portraits qui nous montrent le même personnage sous un jour différent. L'un est le chevalier au casque d'or, au glaive nu, ne s'épargnant pas plus au jour de la bataille que dans les œuvres pacifiques de sa royauté paternelle. L'autre représente une sorte de Mentor évangélique moralisant avec Joinville, et associant à ses édifiantes leçons des conseils de civilité qui concourent à former l'honnête homme, ou plutôt, comme on disait alors, le *Prud'homme*; car « *Prud'homie* est chose si bonne que le mot, rien qu'à le prononcer, emplit la bouche. » C'est tout un art de concilier la bravoure, la sagesse et la piété, ce qu'il y a de plus exquis dans le chrétien et le chevalier. Le code de ces délicatesses se compose de préceptes, d'exemples, ou d'entretiens qui rappellent la méthode socratique, soit par leurs apologues et leurs paraboles, soit par l'adresse de questions bien menées et propres à conduire l'interlocuteur de réponse en réponse jusqu'à la conclusion désirée. — Ailleurs, Joinville esquisse avec un charme touchant les traits du roi justicier qui, « sans embarras d'huissiers et autres gens, vêtu d'une robe de camelot, d'un surtout de tiretaine sans manches, avec un manteau de cendal noir autour du cou, très bien peigné et sans coiffe, un chapel de plume de paon blanc sur la tête, *s'accotoit* à un chêne de Vincennes pour faire droit à chacun¹. » Voilà le saint Louis populaire qui ne périra pas. Quant au Croisé, le moyen âge mourut avec lui; mais on l'admire encore, parce que Joinville a été son Plutarque, ou, pour mieux dire, son Amyot.

Portrait de Joinville. — Le Champenois. — Le che-

1. Il était blond, et fort beau de visage, comme tous ceux de la maison de Hamaut.

valier sans reproche et sans illusions. — Ses légèretés.

— En nous le faisant connaître, Joinville se découvre lui-même. Or le fond de sa nature est un bon sens aiguë de finesse champenoise qui ne se laisse pas trop entamer par le mysticisme du royal apôtre dont il était le confident. Plus raisonnable qu'exalté, son zèle n'exclut pas du moins le calcul, la prudence, l'humaine faiblesse, j'allais dire le sentiment de son intérêt, de ses aises, et de son bien-être domestique. Il faut donc lui savoir d'autant plus gré d'aimer ce qui le dépasse, c'est-à-dire l'idéal auquel son élan ne saurait monter. Sans se faire violence, il cède ainsi par un entraînement d'affection à l'ascendant d'une vertu qui d'abord l'étonne, puis le ravit, jusqu'à le rendre supérieur à lui-même. Ni ses paroles, ni surtout ses actes ne démentirent l'honneur de l'amitié qui lui imposait une émulation généreuse ; car il est certain qu'aux heures de crise il resta toujours digne du Maître qui l'élevait jusqu'à lui par une invincible attraction.

Pourtant, ce chevalier sans reproche est aussi sans illusions. Au départ, il songe plus à la terre qu'il a quittée qu'à celle dont il va faire la conquête. Très vaillant lorsqu'il le faut, mais sans ostentation, il affronte le péril, mais sans le chercher, et ne met que l'honneur au-dessus de la paix et de ses douceurs regrettées. Chrétien sans théologie, plus voisin de la cour que du monastère, il ne craint même pas de scandaliser le pieux roi, en avouant qu'il se garderait bien « de laver les pieds aux vilains, le Jeudi Saint », et « qu'il aimerait mieux avoir fait trente péchés mortels qu'être méseaux *lépreux*. » En certains propos dont la légèreté profane dut attrister la conscience impeccable d'un saint, on sent poindre ici la métamorphose qui va transformer la chevalerie dévote en chevalerie mondaine, plus soucieuse de la terre que du ciel, et de sa gloire que de son salut.

Il est visible que l'enfance de Joinville s'écoula près de Thibaut de Champagne, le premier des chansonniers parmi les princes. Formé à cette école, il sut appliquer à l'histoire l'esprit conteur des troubadours, et conserva sa viva-

cité d'humeur un peu moqueuse jusque dans ces entretiens où saint Louis s'amusaient de ses naïves saillies. Maintes fois, en effet, il prit plaisir à le mettre aux prises avec Sorbon, l'un des plus graves théologiens du temps ; et il souriait de voir ce docteur déconcerté, ou même désarçonné par les plaisantes ripostes de son jeune antagoniste.

Son indépendance et sa bonne foi. — Cette franchise d'enjouement est le tour habituel du chroniqueur. Elle se retrouve jusque dans les scènes sérieuses. C'est un rayon de soleil qui éclaire les heures les plus sombres. Soit qu'il exprime ses propres sentiments, soit qu'il rapporte les paroles ou les actes des autres, il ne vise jamais à les surfaire, et n'a rien d'un panegyriste. C'est ainsi qu'il ne dissimule point les fautes commises même par le saint roi qu'il vénère si tendrement¹. L'indépendance avec laquelle il lui disait toujours la vérité éclate encore dans les témoignages qui s'adressent ici au lointain avenir. A plus forte raison n'a-t-il jamais pallié les misères morales de ces chevaliers chretiens qui n'étaient pas tous également dignes de combattre pour la Croix. Lors qu'à la bataille de la Massoure il défendait si intrépidement le petit pont qui subsiste encore aujourd'hui, il vit passer bien des gens de grand air « qui s'enfuyaient effr c ment » : Or, il ne le cache pas, mais il le dit avec autant de discrétion que de sincérité. « Jamais nous n'en pûmes faire rester aucun près de nous ; j'en nommerais bien desquels je m'abstiendrai de parler, car ils sont morts. » Lui-même, quand il est fait prisonnier, il confesse en toute bonne foi « qu'il tremblait bien fort pour la peur qu'il avait. » S'il ajoute « et pour la maladie aussi », c'est avec une simplicité qui ne prétend nullement devancer ce mot fameux de Bailly disant à ses bourreaux : « Je tremble, mais de froid. »

L'écrivain de race gauloise. Conclusion. — Les qualités de l'homme sont celles de l'écrivain, si tant est

1. Quand il parle du supplice infligé aux blasphémateurs auxquels saint Louis faisit percer la langue avec un fer rouge, il ajoute : « A Joinville, telle mauvaise parole reçoit un soufflet ou une tape. »

que ce mot puisse convenir à cette causerie d'un vieillard qui ne toucha pas la plume. Mais c'est précisément cet abandon si naturel qui donne de la saveur à son style. Sous les gaucheries d'une langue à peine formée, il nous agrée toujours par un mouvement aisé, par l'imprévu de l'expression, par une justesse incomparable qui sait peindre sans décrire, et communique au tableau le sentiment de la réalité. On dirait que « les objets sont nés dans le monde le jour où il les a vus¹ », tant sa façon de dire est toute voisine des choses, par un accent personnel, et par l'exactitude de ces images qui parlent aux yeux. Les siennes ne doivent rien à la rhétorique; elles sont involontaires comme ces heureuses rencontres qui échappent à des esprits vivement émus. Ces instincts s'enhardissent de plus en plus, à mesure qu'il s'anime au jeu; et parfois, quand il arrive à la seconde moitié de son œuvre, on dirait que l'aptitude a pris conscience d'elle-même. Telle est, par exemple, la comparaison que voici : « Ainsi que l'écrivain enlumine son livre d'or et d'azur, le dit roi enlumina la France de belles abbayes. » N'est-ce point là une de ces lueurs où se trahit un talent qui se plairait à orner sa matière, s'il en avait le loisir?

Mais n'insistons pas : car toute coquetterie d'auteur est étrangère à un récit désintéressé des raffinements d'amour-propre; et ce serait se méprendre que de chercher des intentions littéraires dans les saillies spontanées d'une fantaisie ingénieuse sans le savoir. Disons seulement que Joinville se distingue de Ville Hardouin par des nuances et des couleurs qui égaient et illustrent son texte. Parfois aussi, malgré son ignorante crédulité, il est plus défiant que ne fut son devancier, et comprend la nécessité de mêler quelques jugements à sa narration. S'il place les sources du Nil dans le Paradis terrestre, il s'enquiert du moins des questions qui l'intéressent, et transmet avec précision ce qu'il observe par lui-même. Il se rend également compte de ce qui importe à la conduite d'une expé-

1. L'expression est de M. Villemain.

dition d'Égypte: de certains détails géographiques ou politiques, du désert et des moyens de le traverser, des Bédouins et de leurs mœurs, des mamelouks et des révolutions de palais. Ailleurs, il a des réflexions de moraliste qui, bien que furtives, annoncent par leur malicieuse clairvoyance un compatriote de La Fontaine. En résumé, ses Mémoires sont le fruit pur de l'esprit français, et nous font aimer dans leur gentillesse l'exemplaire le plus choisi de ce que le moyen âge entendait par la *prud'homie chevaleresque*.

MICHEL DE MONTAIGNE

(1533-1592).

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE

La première enfance. L'Émile du seizième siècle. Le Latiniste précoce. — Né le 28 février 1533, entre onze heures et midi, au château de Saint Michel de Montaigne, dans le Périgord¹, l'auteur des *Essais* appartenait à une famille de noblesse, originaire d'Angleterre. Pierre Eyquem, son père, loyal écuyer, après avoir servi dans les guerres d'Italie et d'Espagne, devint successivement premier jurat de Bordeaux en 1530, sous-maire en 1536, jurat en 1540, procureur de cette ville en 1546, et enfin maire, de 1553 à 1556. Homme excellent, dont les idées avaient un tour de philanthropie original au seizième siècle, il voulut que son fils fût tenu sur les fonts de baptême par des gens « de la plus abjecte fortune », pour lui apprendre plus tard à ne mépriser personne. Puis, afin de « l'attacher à ceux qui ont besoin d'ayde », et de « le dresser à la plus commune façon de vivre », il le fit d'abord nourrir au village chez un de ses plus pauvres paysans, non sans prendre soin « d'eslever son âme en

1. Arrondissement de Bordeaux, canton de Velines, Dordogne. Son père avait eu neuf enfants, six garçons et trois filles. Michel était ne le troisième.

toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte ». Il eut même pour lui des tendresses plus que maternelles. De peur de troubler par un trop brusque sursaut des organes encore tendres, sa sollicitude n'allait-elle pas jusqu'à faire éveiller le bambin au son de quelque instrument?

Il semble vraiment que sa vigilance ait pressenti l'avenir d'un esprit qu'il craignait de déformer : car il lui épargna tout laborieux effort, et lui déroba l'étude sous l'apparence d'un jeu. Presque dès le berceau, l'enfant fut confié à un maître allemand, tout à fait ignorant du français, mais très versé dans la connaissance du latin, et qui eut l'ordre de ne lui parler qu'en cette langue. Quant aux autres serviteurs de la maison, ils durent aussi « jargonner avec lui » de la même façon. « Nous nous latinisâmes tant, dit plus tard Montaigne, qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour, où il y a encore, et ont prins pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils¹. » Cet idiome lui devint si naturel que, longtemps après, dans ses plus vives émotions de joie et de douleur, il lui arrivait d'exprimer ses sentiments involontaires par des exclamations latines. — Pour ce qui est du grec², il le pratiqua « sous forme d'esbat, *pelotant* ses déclinaisons, à la manière de ceulx qui, par certains jeux de tablier³, apprennent l'arithmétique et la géométrie. » Bref, on l'invitait à goûter la science, comme le devoir, par son propre désir, sans forcer sa volonté : éducation qui provoqua ses penchants à suivre sans secousse et voluptueusement leur pente naturelle.

Le collège. Haine de la scolastique. — Vers l'âge de six ans, il lui fallut pourtant quitter le foyer domestique pour s'en aller au collège de Guienne, en une de ces « geoles de jeunesse captive », où l'on tient quatre ou

1. *D'outils*. Il ajoute qu'à l'âge de six ans il savait le latin à ce point que les meilleurs latinistes du temps « craignoient à l'accoster. » N'y a-t-il pas là quelque gasconnade ? En revanche, il n'entendait pas plus le français « que le périgordin ou l'arabesque ».

2. Il avoue qu'il « n'en a quasi du tout point d'intelligence. »

3. Ce sont des jeux qui, comme les *dames*, se jouent sur des planchettes divisées en petits carrés.

cinq ans « des latineurs à entendre des mots, et à les couldre en clauses ». Il y compta, parmi ses maîtres, des savants de renom, Nicolas Grouchy, Guérente, Georges Buchanan et Marc-Antoine Muret¹; mais, au-dessous d'eux, que de pédants « aux trongnes effroyables, enivrés en leur colère! » Aussi gardera-t-il de ces années ingrates un souvenir amer et irrité. Combien il dut regretter sa première indépendance, et l'habitude de tout faire en pleine franchise, de tout dire avec fraîcheur et gaieté! Il se représente alors « si mol et si endormi qu'on ne le pouvoit arracher de l'oisiveté », pas même pour le jeu. Cependant « sous ceste complexion lourde, il nourrissoit des imaginations hardies et des opinions au-dessus de son aage ». Malgré « une appréhension tardive, une invention lasche, et un incroyable défaut de mémoire », son âme « ne laissoit pas d'avoir à part soi des remuements fermes, et des jugements seurs, ouverts autour des objects qu'elle cognoissoit ». Il confesse aussi que « sa nature resceuse le retiroit à soi, non pas mélancolique, mais songe-creux ». Il aimait « une vie glissante, sombre et muette ». Il lui arrivait même de « s'entretenir des imaginations de la mort, jusqu'en la saison la plus licencieuse de son aage ». — Le sens littéraire s'éveillait en lui par la lecture d'Ovide et de ses *Métamorphoses*; puis « il enfila tout d'un train » l'*Énéide*, Térence, Plaute, et les comédies italiennes « qu'il gourmandoit² à la desrobée »: sans quoi « il n'eust rapporté du collège que la haine des livres ». Son précepteur tolérait toutes ces fantaisies du fruit défendu. Mais la règle avait beau s'adoucir, « ce n'en estoit pas moins toujours collègue »; et, accoutumé à « marcher le pas qu'il lui plaisoit », il fut heureux de reprendre sa liberté, vers sa treizième année.

Le magistrat. L'ami de la Boétie. Le fils. Le mari.

— Comme sa famille le destinait à la robe, il commença

1. Grouchy écrivit un livre sur les *comices des Romains*. Guérente commentait Aristote. Buchanan écrivit une *Histoire d'Écosse*, des *Poésies* et *Tragedies* latines. Muret fut un des plus célèbres écrivains du seizième siècle.

2. Qui dégustait en gourmand.

le Droit, et « s'y plongeait, dit-il, jusqu'aux oreilles ». Mais c'était retrouver encore ce jargon barbare, et cette routine qui étouffait alors l'esprit des lois sous un chaos de gloses et de commentaires. Toute cette période de sa jeunesse échappe à notre enquête. Nous savons seulement qu'il fut, en 1554, pourvu d'un office à la Cour des Aides de Périgueux, qui, par suite d'un conflit d'attributions engagé avec la Cour de Montpellier, finit par être transférée à Bordeaux en mai 1557, puis incorporée au Parlement de cette ville, le 14 novembre 1561¹. En 1559, nous constatons aussi la présence de Montaigne à Bar-le-Duc, près de François II, et, l'année suivante, à Rouen, où était déclarée solennellement la majorité de Charles IX. Le chancelier de l'Hôpital l'honorait déjà de sa confiance, et les femmes les plus distinguées de ce temps² entretenaient avec lui un commerce d'esprit. S'il connut peu la passion, et se défia de ses troubles, il goûta les délices de l'amitié, sentiment dont la chaleur moins téméraire et moins fiévreuse convenait à un cœur rassis et tempéré. Ce fut par hasard, « en une grande feste et compagnie de ville », vers 1556, qu'il rencontra pour la première fois Étienne de la Boétie; et, aussitôt cette entrevue, ils se trouvèrent « si prins, si cogneus, si obligez entr'eux que rien dès lors ne leur feut si proche que l'un à l'autre³ ». C'est lui que Montaigne appelait « le plus grand homme de son siècle ». C'est de lui qu'il écrit : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aymois, je sens que cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : parce que c'estoit lui, parce que c'estoit moi. » Aussi se cherchaient-ils, avant de s'être vus, et « comme par quelque ordonnance du ciel ». Mais trop courtes furent ces joies : car l'auteur de la *Servitude volontaire* mourut bientôt, à l'âge de trente-deux ans; deuil cruel pour le frère qui lui survivait : ce lui fut

C'est ce que prouve M. Bigorie de Laschamps, d'après les registres secrets du Parlement de Bordeaux.

2. Mme d'Estissac, Diane de Poitiers, Marguerite de France.

3. Né à Sarlat en 1530, La Boétie, auteur de la *Servitude volontaire*, et traducteur de la *Messagerie* de Xénophon, était conseiller au Parlement de Bordeaux. Il mourut en 1563.

une blessure inguérissable : neuf ans après, ne disait-il pas : « Je ne fais que traîner languissant ; et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout ; *il me semble que je lui desrobe sa part*. J'étois si accoutumé à estre deuxième partout que je ne suis plus qu'à demi. »

L'intensité d'accent ne sera pas moins vive, lorsque, privé du père auquel il voua une si tendre reconnaissance, il fit cet aveu : « Depuis sa mort, je ne monte jamais à cheval sans porter un manteau qui lui avoit appartenu, non par commodité, mais parce que je crois *m'envelopper de luy*. »

Cette double tristesse dut contribuer à rejeter le philosophe en ses rêveries solitaires et ses entretiens familiers avec lui-même. Le vide dont il souffrait ne fut pas comblé par le mariage de convenance qu'il avait contracté, en 1565, vers la trentaine, avec François de la Chassaigue, fille d'un conseiller au Parlement de Bordeaux¹. Rencontra-t-il le bonheur en ménage ? On en peut douter : car, il nous l'eût dit, lui qui dit tout. Or, certains passages de ses *Essais* nous induisent à supposer que, si sa femme eut les principales vertus de son sexe, elle ne fut point exempte de ce que Montaigne appelait « les humeurs de Gascogne », je veux dire l'entêtement et le désir de dominer. Bref, il n'était tout à fait maître que dans sa *librairie*, où il s'isola si souvent, pour se consoler avec ses pensées.

Le personnage public. L'homme de cour. L'homme d'épée. — Du reste, il n'est pas moins discret sur ce qui intéresse ses fonctions, ses relations sociales, et sa vie publique. Le titre de gentilhomme ordinaire qu'il prend dans une préface, et qu'Henri III lui donna dans une

1. Il a écrit : « On se marie sans s'espouser. »

Les enfants qui font le sort d'un homme, et dont il oublie le nombre, moururent tous en très peu, sans que j'eusse le loisir, qui lui survécut, et devint en secondes noces, un homme de grande vie. Il faut bien dire que Montaigne aimait peu les entrées, même les siennes. « J'en ai par un, dit-il, dix ou trois en nourrice, non sans regret ; mais sans jalousie. »

lettre du 18 octobre 1571, les instructions qu'il écrivit sous la dictée de Catherine de Médicis pour le roi Charles IX, l'ordre de Saint-Michel « extrême marque d'honneur », qu'il fut très fier d'obtenir¹, malgré son détachement de toute vanité, enfin sa correspondance avec Henri IV témoignent du rôle qu'il joua dans les affaires de son temps, et de la faveur dont il jouissait auprès des personnes royales.

Toutefois, s'il fit trois ou quatre voyages à la cour, ce fut plus par curiosité que par ambition; peut-être voulait-il secouer ainsi l'ennui de la province; il en recevait une de ces secousses qui animent l'esprit, et revenait de là plus allègre. A coup sûr, il ne se mêlait au spectacle que comme témoin; il le dit expressément : « Au Louvre, et en la presse, je me resserre et contrains en ma peau. La foule me repousse à moi. » Etant de ce tempérament, il ne songea point à pousser ses avantages auprès des princes, dont il écrit : « Ils me donnent prou, s'ils ne m'ostent rien, et me font assez de bien quand ils ne me font pas de mal. C'est tout ce que j'en demande. » Certaines échappées furtives nous autorisent seulement à conjecturer qu'ayant résigné sa charge de conseiller en 1570, après la mort de son frère aîné, il quitta pour la cuirasse et le casque sa douillette moelleuse et son habit « garni de bourre. » Il dut faire campagne dans les armées catholiques. Il se plaît en effet à décrire les habitudes, les marches, et les incidents de la vie militaire². Il rappelle qu'« au mestier de la guerre il dure à la fastigue ». Nous savons encore indirectement qu'en 1580, le roi assiégeant la Fère, Montaigne vint au camp pour concourir à cette entreprise qui dura six semaines, et où périt³ le maréchal de Gra-

1, Charles IX l'accompagna d'une lettre très gracieuse datée de Blois, 18 octobre 1571.

2. Depuis quelque temps, aux corvées de guerre, après cinq ou six heures, l'estomac me commence à troubler. » Ailleurs il s'appelle « soldat gascon. »

3. C'est ce que prouve cette note écrite de la main de Montaigne sur le volume des Ephémérides de Beuther : « Augustus VI. L'an 1580 mourut au siège de La Fère M. de Gramôt qui m'estoit fort amy, qui avoit esté frappé d'un coup de pièce, le jour auparavant, moi estât au dit siège. »

mont. Mais il est probable qu'il usa de l'épée comme de la plume, à son heure, selon les rencontres, sans engager sa liberté par un grade permanent et dans un corps régulier¹.

L'homme. Son indépendance. — Son principal souci n'était-il pas de s'appartenir, et de jouir de lui-même? Or, ce besoin fut d'autant plus impérieux qu'il sentait gronder plus violemment l'orage des guerres civiles et religieuses. A la veille des fureurs qui allaient ensanglanter la France, il lui tardait de s'affranchir pour traverser la crise sans y laisser la fortune, la vie ou l'honneur. Il avait entendu le terrible gouverneur de Guienne, M. de Montluc, raconter ses prouesses; il avait assisté de près à la prise de Bordeaux, et aux exécutions accomplies par le *rabroueur* Montmorency avec une telle cruauté que La Boétie en poussa un cri d'indignation. Les signes précurseurs de la Saint-Barthélemy lui conseillèrent donc de se ménager au plus tôt un asile inaccessible au fanatisme; et il se réfugia dans sa tour, comme le sage de Lucrèce en ce temple serein d'où il regarde en pitié les égarements et les folies des passions humaines. User de ses facultés, laisser chaque saison de la vie produire d'elle-même « ses fleurs ou ses fruites », en un mot, redevenir simplement *homme*, telle était sa seule ambition.

Son vœu de retraite. Première idée des Essais. Édition de 1580. — C'est ce qu'atteste une inscription latine dont voici la traduction : « L'an du Christ MCLXXI, dans la trente-huitième année de son âge, la veille des calendes de mars, jour anniversaire de sa naissance, Michel de Montaigne, fatigué depuis longtemps déjà par l'esclavage des cours et des fonctions publiques, s'est réfugié dans les bras des doctes Sœurs. Il veut, paisible et en sécurité, y finir sa course plus qu'à moitié faite, et il a consacré au repos et à la liberté cette aimable et paisible demeure, héritage de ses ancêtres². »

1. Sur sa tombe, il est représenté vêtu de sa cote de mailles, avec son casque et ses brassards à droite, un lion sous ses pieds.

2. Des deux côtés de la tour, aux angles d'un mur d'enceinte, s'élevaient deux

Montaigne avait fait graver ces paroles au-dessus de la porte de sa bibliothèque, située au second étage de sa tour, dans une pièce dont les chevrons et les poutres conservent encore aujourd'hui bien des maximes qu'il voulait avoir toujours sous les yeux, par exemple celles-ci « Tout est vanité. — Ne soyons pas plus sages qu'il ne faut. — Peut-être oui, peut-être non. — Ni comme ceci, ni comme cela, ni même autrement. — Il n'est pas de raisonnement qui n'ait son contraire. — Le souffle enfle les outres, l'opinion enfle les hommes. — Bourbe et cendre, qu'as-tu à te glorifier? — Notre entendement erre en aveugle dans les ténèbres, et ne peut saisir la vérité. — Je ne comprends pas, je m'arrête, j'examine¹. » C'est là qu'il aime à se confiner, et, selon son expression, « à se recueillir en sa coque, comme une tortue. Là, il feuillette à ceste heure un livre, à ceste heure un aultre, sans ordre et sans desseing, à pièces descousues. Tantost il resve, tantost il enregistre et dicte ses songes en se promenant. C'est là son siège; il essaie à s'en rendre la domination pure, et à soustraire ce seul coing à la communauté conjugale, et filiale, et civile; car, partout ailleurs, il n'a qu'une auctorité verbale, en essence, et confuse². »

Ne voulant donc que « passer en repos et à part » le peu qui lui restait d'existence, il pensait « ne pouvoir faire plus grande faveur à son esprit que le laisser en pleine oisiveté s'arrêter et rasseoir en soi ». Mais il en advint « tout au rebours; et, faisant le cheval eschappé », il se donna si folle carrière que, pour réprimer ses saillies, et « lui en faire honte », il crut devoir « mettre en roole³ » ses chimères. On lui conseillait d'écrire l'histoire de son

tours. L'une placée à l'angle nord, et aujourd'hui en ruines, s'appelait *Trachère* : elle était habitée par sa femme. L'autre, située près de la porte d'entrée, se nomme *Tour de Montaigne*. Au rez-de-chaussée était la chapelle, dont on fit ensuite les archives; au premier étage se trouvait sa chambre à coucher, et au deuxième sa *librairie*.

1. Cette dernière pensée est en gros caractères sur la poutre du milieu. Ces inscriptions latines ou grecques, au nombre de cinquante-sept, ont eu leurs philologues.

2. Livre III, ch. III.

3. Enregistrer.

temps. Mais, outre qu'il craignait de toucher ainsi à des feux ardents, il avait « le style trop privé » pour une narration « équable et suivie ». Ne sachant pas « faire des effets, il se résigna donc à tenter « des *essais* », et se proposa « lui-même à lui pour argument et subject d'étude ». Dans un âge où tant de docteurs dogmatisaient, et prétendaient à l'entière possession de la vérité, ce titre seul, par sa modestie, eut la vertu d'un exemple, et fut une nouveauté qui méritait l'attention. Mais Montaigne n'y mettait aucune ostentation, aucun désir d'applaudissement. « Je ne dresse point ici une statue à planter au quarrefour d'une ville, ou dans une esglise ou place publique. » Tout au plus visait-il à l'amusement « d'un voisin, d'un parent, d'un amy, qui aura plaisir à le raccoincter et re practiquer en ceste image ». La gloire elle-même, pour un homme de son humeur, ne serait-elle pas achetée trop cher « si elle lui constoit trois bons accès de colique » ? Loin de sourire aux caprices de son imagination, et de sentir les chatouillements de l'amour-propre, il a d'ailleurs « le goust si tendre et si difficile, surtout à son endroit », qu'il n'est jamais parti de lui chose qui le contentât. « Chasque fois qu'il retaste ses ouvrages, il s'en despit. » Tout lui en paraît rude et grossier « il y a faulte de gentillesse et de beauté ». Ajoutons que, s'il eût voulu traiter « une matière de durée », il ne l'eût pas commise à une langue si variable, et « qui escoule tous les jours de nos mains ». Donc, il n'est point « faiseur de livres ». C'est par passe-temps et pour tromper « le chagrin de la solitude » qu'il se mêle d'écrire.

Jusqu'à lors il n'avait encore publié qu'une traduction de Raymond de Sebonde¹, pour être agréable à son père, et une édition de La Boétie, pour satisfaire au culte d'une chère mémoire. Or, ce fut probablement aux environs de la Saint-Barthélemy que ce penseur de bonne foi, humain par sentiment, tolérant par raison, libre de tout parti, de tout intérêt, de toute passion, se mit à composer, au jour

1. Il avait traduit sa *Theologie naturelle*.

le jour, à bâtons rompus, cette œuvre « consubstantielle à son auteur, et membre de sa vie. » Il se trouva pourtant qu'au bout de quelques années ces confidences intimes d'une raison, d'une âme et d'une conscience formèrent, comme par aventure, un ensemble de pages qui virent le jour, à Bordeaux, en 1580¹. Dans cette édition de début, qui n'avait que *deux livres*, le texte est plus suivi que dans les autres. Il ne contenait que des raisonnements clairs et précis, sans notes, et accompagnés de rares citations. On y sent mieux que plus tard le gentilhomme amateur dont la plume court, et le premier jet d'une fantaisie qui, depuis, se compliquera jusqu'au plus subtil raffinement.

Montaigne voyageur. 1580. L'École buissonnière. —

Cette année même, pour fuir le bruit importun de sa renommée naissante, Montaigne fut pris d'un désir subit de voyages et d'aventures. Il avait quarante-sept ans; et, depuis longtemps déjà, souffrait de douleurs néphrétiques. La raison de santé, et l'espoir de soulager son mal, soit par la distraction de la nouveauté, soit par l'usage de quelques eaux minérales, servirent de prétexte à ce brusque départ. Mais on peut supposer que la curiosité du moraliste n'y fut pas indifférente; car, sans sacrifier son repos à ce goût du changement, Montaigne n'était point de ces esprits routiniers qui n'estiment rien en dehors d'eux et de ce qui les entoure. Publié en 1774², son journal nous le montre en effet très soucieux de se conformer aux coutumes des différents pays, supérieur à toute prévention, s'offrant directement à l'impression immédiate des choses, habile à faire causer son monde pour savoir la vérité, et toujours allègre, malgré sa gravelle, qu'il amusait par des diversions souriantes³. Traité en

1. Les Essais de messire Michel, seigneur de Montaigne. Livres premier et second; Bourdeaux; par S. Mellanges, 1580, deux parties, petit in-8°.

2. La relation de ce voyage fut découverte en 1770 par l'abbé Prunis au château de Montaigne que possédait alors le comte de Ségur de la Roquette, descendant, à la sixième génération, de la fille qui survécut à l'auteur des Essais. Ce journal fut en partie dicté, en partie écrit par Montaigne.

3. Pour qui voudrait suivre ses traces, voici quel fut son itinéraire : Meaux, Epernay,

personnage de haute condition (car son train était fort honnête), il se complait à jouer le grand seigneur, mais afin d'entrer en relation avec les étrangers les plus considérables qu'il interrogeait sur les sciences, les lettres, les institutions et les mœurs. Il ne négligeait pas non plus les petites gens; et, toujours en éveil, ne se lassait pas de regarder ou d'entendre. Loin de s'asservir à un itinéraire tracé d'avance, il revenait volontiers sur ses pas, mais par des voies différentes, et, ne suivant que son caprice, « haïssait le voisinage d'un lieu où il se deust reposer »; car il n'est jamais impatient d'en finir¹. En d'autres termes, il fait volontiers l'école buissonnière, et se promène comme il écrit, à son aise, sans projet arrêté, par les sentiers, ou avec les détours qui lui agréent. Chemin faisant, il observe et retient tout, depuis les beautés de l'art ou de la nature jusqu'aux menus détails de la vie publique ou privée, jusqu'à la manière de tourner la broche. Mais le philosophe se divertit surtout de cette rapide succession d'usages, de lois et de croyances qui, d'une frontière à l'autre, se réfutent et se contredisent; car il y cherche des témoignages et des arguments pour sa doctrine qui est la défiance de toute doctrine.

Rome. Montaigne et Bossuet. Le citoyen romain. Le tribunal de l'index, et les Essais. — La Suisse et l'Allemagne ne firent que le mettre en appétit. Il songeait à pousser en Pologne, en Valachie, en Grèce². Mais, cédant au désir de ses amis, il tourna bride vers l'Italie. Nous ne

Châlons, Vitry, la lisière de la Lorraine, Neufchâteau, Mirécourt, les Vosges, Pontarlier, Mulhouse, Bâle, Bâle, Schaffouse, Constance, il coupe ensuite par la Bavière, visite Francfort, Augsbourg, Munich, et s'enfonce dans les Alpes pour aller par le Tyrol et le Tyrol en France. En passant par Trente, Rovere, Vérone, Padoue, Venise, Ferrare, Bologne, Florence, Sienne, Montecatini, il arrive à Rome, et revient par Lucques, Padoue, Milan, le mont Cenis, Chambéry.

1. C'est tout le contraire de Chateaubriand. *Homme éternel* qui se fait lui-même, dévot l'espace, et ne voyage qu'en article, pour occuper ou rompre son imagination. Il cherche et les motifs, de tableaux dont il pût se faire gloire. Joseph, son domestique, disait de lui : « Dès qu'il est arrivé dans un lieu, il n'a rien de plus pressé que d'en repartir. »

2. Il venait surtout aux pays peu fréquentés, alors, « Rome, il le désirait. D'autant moins voir qu'elle est si esquivée d'un chacun; il n'y avait laquais qui ne leur peut dire nouvelle de Florence et de Ferrare. »

le suivrons pas de station en station, à Venise où « il rendit deux grosses pierres, après souper », à Bologne « où les verres lui paraissent trop petits », à Florence où « les vins ont une douceur lasche » Arrêtons-nous seulement à Rome où il arriva le dernier jour de novembre, et fut très contrarié de rencontrer des Français qui le saluaient en sa langue. Sauf cet inconvénient, il s'y trouve comme chez lui : car il la connaît de longue date : c'est presque sa première patrie. Aussi n'a-t-il plus besoin de guide : bientôt, il sera même de force à en remonter aux plus doctes. Il y resta plus de cinq mois ; et, tout imprégné des souvenirs antiques, un esprit tel que le sien se mit dès l'abord à l'unisson du spectacle qui les évoquait sous ses yeux. Dès lors, ce n'est plus seulement son humeur qui s'égaie et se joue, mais le profond sentiment de l'histoire qui se déclare et se prononce. La ville éternelle l'élève au-dessus de lui-même, et lui inspire une éloquence dont la majesté ne déparerait pas une page de Bossuet. On en jugera par ces notes que n'a pu refroidir la main de son secrétaire. « Il disoit qu'on ne voyoit rien de Rome que le ciel sous lequel elle avoit esté assise, et le plant de son giste; que cette science qu'il en avoit estoit abstraite et contemplative. Ceus qui disoient qu'on y voyoit au moins les ruynes de Rome en disoient trop; car les ruynes d'une si espouvantable machine rapporteroient plus d'honneur et de révérence à sa mémoire : ce n'estoit rien que son sépulcre. Le monde, ennemy de sa longue domination, avoit premièrement brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admirable; et, parce qu'encore tout mort, raversé et desfiguré, il lui faisoit horreur, il en avoit enseveli la ruyne mesme. Ces petites montres de sa ruine qui paroissent encores au-dessus de la bière, c'estoit la Fortune qui les avoit conservées pour le témoignage de cette grandeur infinie que tant de siècles, tant de feux, la conjuration du monde réitérée tant de fois à sa ruyne n'avoient pu universelement esteindre. Mais estoit vraisemblable que ces membres desvisagez qui en restoient c'estoient les moins dignes, et que la furie des ennemis de ceste

gloire immortelle les avoit portés, premièrement, à ruyner ce qu'il y avoit de plus beau et de plus digne : les bastiments de ceste Rome bastarde qu'on aloit asteure¹ atachant à ces mesures, quoiqu'ils eussent de quoi ravir en admiration nos siècles présents, lui faisoient resouvenir proprement des nids que les moineaux et les corneilles vont suspendant en France aus voustes et parois des esglises que les Huguenots viennent d'y desmolir. Encore craignoit-il, à voir l'espace qu'occupe ce tombeau, qu'on ne le reconnust pas tout, et que la sépulture ne fust elle-mesme pour la plupart ensevelie². »

Quel auguste langage ! quelle grandiose impression nous laisse l'idée de ce vaste cimetière au-dessus duquel surnagent à peine quelques débris ! C'est là tout ensemble du Sénèque, du Lucain, et de l'Horace des grandes Odes. Celui qui parlait si dignement de l'antiquité méritait bien ce titre de *Citoyen romain* que la Curie lui décerna, sans rire, « au nom du Sénat et du Peuple », et dont il disait : « C'est un titre vain : tant y a pourtant que j'ai reçu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu. » Aussi, ne souririons-nous pas du tribut que paye à la gloriole humaine ce contempteur de ses illusions.

On lui devait bien aussi réparation des ombrageuses défiances qui, dès son arrivée, avaient confisqué comme contrebande son volume des *Essais*, pour le soumettre au tribunal de l'*Index*. Censuré par un *frater* ignorant, il lui fut restitué par le Maître du sacré Palais, « qui le pria

1. « Qu'on allait à cette heure. » Nous avons cru devoir respecter le texte du scribe.

2. Rappelons de ce texte quelques lignes traduites d'un livre éloquent aussi de M. Emilio Castelar, l'ancien président de la République en Espagne : « Rome est la cite des éternels triomphes, la mort n'a pu même respecter la citadelle des morts. Les atomes de César, Sylla, Cincinnatus, Curius, roulent peut-être dans la poussière que le vent balaye — peut-être — nuamment de leur court les ailes fragiles d'un papillon, ou se diluent-ils à travers les fibres géométriques de l'herbe que la chevre sauvage fait fuir de sa dent athlétique. Que reste-t-il de ces hommes qui gouvernaient le monde ? Quelques couches de poussière au-dessous d'autres couches, ou — peut-être — évanouis les Césars et les tribuns, les vainqueurs et les vaincus, les Romains et les barbares, les maîtres et les esclaves, — ne peut plus que d'un air vaine, d'un air vain, la terre et l'univers et la gravitation du pôle. » *L'art, la religion et la nation en Italie*.

de *n'avoir aucun égard* » à un jugement « où il y avoit plusieurs sottises. » Il « remit à sa franchise et conscience » le soin « de *r'habiller* ce qu'il verroit estre de mauvais goust », et se dit assuré qu'il continuerait « *d'aider à l'Église par son éloquence*¹. »

Le maire de Bordeaux. Sa politique. Ni guelfe ni gibelin. La peste. Montaigne n'est pas un héros. — Il avait quitté Rome², en passant par Ancône, Fano, Urbino, et s'était arrêté au commencement de mai 1581 à Bagno della Villa, pour y prendre les eaux, lorsque, le jeudi 7 septembre, une lettre lui annonça que « Messieurs de Bordeaux » l'avaient élu maire de cette ville, le 1^{er} août précédent. Cette nouvelle lui fit hâter son départ. De Lucques, il revint à Rome, et y reçut l'appel des Jurats qui lui notifiaient le résultat des suffrages³. Il s'excusa d'abord ; mais à de pressantes instances s'ajouta le commandement du Roi⁴, et il finit par accepter une charge « d'autant plus belle, dit-il, qu'elle n'a ni loyer, ni gain autre que l'honneur de son exécution. » Il l'exerça de juillet 1582 à juillet 1586 ; car, deux ans après sa première investiture, ses compatriotes lui confièrent encore le même mandat.

C'était malgré lui qu'âgé de cinquante ans il rentrait dans la vie publique, sous la menace des discordes civiles et religieuses qui, assoupies en apparence, allaient

Le livre en fut donc quitte pour quelques mois de purgatoire. La diplomatie du sacré Collège affectait une sécurité qu'elle n'avait pas. Cette courtoisie était de l'habileté.

2. Montaigne partit de Rome, très édifié sur ses superstitions. Il avait assisté à une scène d'exorcisme. *Lo Spiritato* (le possédé), ancien notaire, tenu par un liou au pied de l'autel, était là, grinçant des dents, tordant la bouche, déraisonnant. Le prêtre, après maintes conjurations, déclara l'esprit malin mis en fuite : le peuple le crut ; mais Montaigne ne le vit pas partir.

Sous ses yeux se déroula aussi la sanglante procession des pénitenciers qui se déchiraient à coups de fouet.

Entouré de ces étranges scènes, il dut prendre des notes pour ses *Essais*.

3. Ils ne furent pas unanimes. On contesta même l'élection.

4. Dans une lettre écrite à cette occasion, Henri III disait :

« Je vous ordonne et enjoins bien expressément que sans délai ni excuse revenir, au plus tôt que la présente vous sera rendue, faire le *devoir* et service de la charge où vous avez esté si légitimement appelé... Le contraire me dépleroit grandement. »

se réveiller plus terribles que jamais avec la Ligue. En abordant ces fonctions, les plus importantes de sa province, il eut bien soin de prévenir « Messieurs de Bordeaux » qu'il ne fallait pas s'attendre à plus que ne comportait sa nature. « Je me deschiffrai, dit-il, fidèlement et consciencieusement tout tel que je me sens estre, sans mémoire, sans vigilance, sans expérience et sans vigueur, sans haine aussi, sans ambition, sans avarice et sans violence. » Etant d'avis « qu'il se faut prester à autrui, et ne se donner qu'à soi-mesme », il se réserva la liberté « de juger les choses à sa guise », avec impartialité, « sans se forcener », c'est-à-dire de faire à chacun sa part loyale, « mesme à l'adversaire, s'il méritoit l'éloge », en un mot de ménager tous les intérêts, et de concilier les esprits. Entre deux partis extrêmes et toujours prêts à se déchirer, il fut plus soucieux de prévenir les explosions que de se donner le mérite de les réprimer¹. « Faudroit-il pas, écrit-il, fouetter le médecin qui nous désireroit la peste, pour mettre son art en pratique ? » Son principe étant de viser au bien public « nonchalamment et sans bruit », il n'eut, pour y réussir, qu'à se montrer, comme en son livre « ami des natures tempérées et moyennes »

Du reste, dans les premières années de sa gestion, la Fortune le servit à souhait ; et il n'eut point trop à se départir de ses maximes habituelles : ce qui ne l'empêcha pas d'encourir les inconvénients qu'entraîne d'ordinaire la modération, aux époques orageuses ; car il se plaint d'avoir été « pelaudé à toutes mains². Aux gibelins il estoit guelfe, et aux guelfes gibelin. » Ces mécomptes le confirmèrent encore plus dans son mépris des servitudes qu'impose la poursuite de la popularité. Il connaissait bien les tribuns quand il disait : « C'est alors au commandant de suivre, courtiser et plier, à lui seul d'obéir. Tout le reste est libre et dissolu³. » Ce fut le cas d'appliquer les

1. « Affectionné au repos de son pays, ennemi des remuements et des nouvelles de son temps, il eust bien plus tôt employé sa suffisance à les esteindre qu'à leur fournir de quoy les esmouvoir davantage. »

2. Escouche.

3. Cette expression se trouve dans une lettre découverte par M. de Viel-Castel

conseils qu'il avait recueillis dans les livres de ses philosophes; ou plutôt, ces leçons de choses durent lui paraître encore plus efficaces que celles de l'École. Habile à profiter de l'expérience, le moraliste finit par se féliciter d'être né dans un siècle si troublé; car il prit un secret plaisir à ces secousses qu'il observait de près et comme scientifiquement, à la façon de Pline s'approchant du Vésuve en éruption. C'est ce que témoigne le chapitre XII du livre III, un de ceux qu'il écrivit sous l'impression vive des maux dont il se consolait, trop facilement peut-être, par la curiosité¹, comme le prouve cet aveu : « Je m'agréa de voir de mes yeux ce notable spectacle de notre mort publique, ses symptômes et sa forme; puisque je ne la puis retarder, je suis content d'estre destiné à y assister et à m'en instruire. »

Ajoutons, pour être vrais, que Montaigne, tout en nous exhortant à ne pas craindre la mort, ne prêcha pas d'exemple, lorsqu'au mois de juin 1585 éclata dans sa cité de Bordeaux une peste violente qui emporta plus de quinze mille habitants. Au lieu de courir au péril, il s'éloigna dès le premier jour, et ne parut plus, même pour présider à l'élection des jurats. Appelé par ce devoir, il écrivit, le 30 juillet 1585, une lettre d'excuses qui lui fait peu d'honneur. Tout au plus peut-on plaider les circonstances atténuantes, en disant qu'à cette date son château venait d'être pillé par une troupe de partisans huguenots ou ligueurs, et que d'ailleurs la débandade de la peur était générale. Depuis plus de deux mois, le Parlement siégeait officiellement à Libourne. Mais cette désertion n'en est pas moins fâcheuse pour le magistrat qui n'eut point alors le cœur d'un Rotrou et d'un Belzunce². Il perdit là une belle occasion de prouver qu'un sceptique

1. Il y a là un sombre plaisir analogue à celui du sage égoïste que Lucrèce nous montre contemplant du rivage la détresse du naufragé que bat la tempête.

2. Quarante ans auparavant, en 1545, la peste décimait aussi Bordeaux; mais, au milieu de la fuite universelle, il y eut alors un magistrat nommé Chauvin qui écrivit à Henri III : « Nous sommes ici quelques membres du Parlement qui nous sommes assurés, pour retenir la face de vostre justice, servir à la conservation de la ville, et consoler le peuple par nos brésences. »

peut devenir un héros, et que de belles phrases sur le mépris de la vie n'étaient pas des gasconnades.

Seconde et troisième édition des Essais : 1582, 1587. Mlle de Gournay. — Tout en vaquant aux devoirs de son administration, Montaigne allait « escorniflant les livres », et de nouveaux chapitres enrichissaient la première partie de ses *Essais*. En 1582, parut une seconde édition fort améliorée, qu'une autre plus complète suivit bientôt, en 1587¹. En même temps il composait un troisième livre qu'il offrit au public, avec les deux autres, durant un voyage qu'il fit à Paris en 1588². Sa renommée grandissait de plus en plus. Dans une élite, il comptait déjà ses fidèles, j'allais dire ses dévots et ses dévotes. Il en est du moins une qui se voua solennellement à son culte : ce fut Mlle Marie Le Jars de Gournay³, personne dont l'esprit, aussi ferme que sérieux, s'était passionné dès l'enfance pour l'érudition et les lettres. Elle avait appris le latin toute seule ; et, à dix-huit ans, ayant rencontré par hasard les *Essais* de Montaigne, elle les lut d'un cœur si ému qu'elle « en fut toute transie d'admiration ». Aussi, en apprenant que le Maître se trouvait à Paris, s'empressa-t-elle d'aller avec sa mère rendre hommage à un génie qu'elle aimait de loin, sans le connaître. La sympathie fut réciproque ; et, à plusieurs reprises, Montaigne accepta même l'hospitalité du château où il séjourna plusieurs mois, « avec tous les honnêtes accueils que l'on pouvoit souhaiter⁴. » En retour, il autorisa Mlle de Gournay à se dire sa *fille d'alliance*, titre touchant qui lui valut plus sûrement que sa prose ou ses vers la mémoire de l'avenir.

Les États de Blois. Charron. Henri IV et Montaigne. Sa mort. — En revenant de Paris, il s'arrêta quelques jours à Blois où se tenaient les États. Le Roi l'avait même chargé de

1. La première est de Bordeaux, la seconde de Paris.

2. Il y avait la 600 additions aux deux premiers livres. Cet in-4° fut édité à Paris, chez Abel l'Angelier.

3. Née à Paris en 1566, elle mourut en 1645. « Elle se proposa, dit Pasquier, de n'avoir jamais autre mari que son honneur entre-tu par la lecture des bons livres. » Au l. II, ch. xvii de ses *Essais*, Montaigne la loue ainsi : « Cette âme sera quelque jour capable des plus belles choses. »

4. Pasquier.

négocier avec le duc de Guise. Sur quel objet ? on l'ignore ; car la vie politique de Montaigne reste dans l'ombre. Toujours est-il qu'en cette occasion il mérita l'estime de Pasquier et du Président de Thou qui l'appelle « un homme franc, ennemi de toute contraincte ». Tout en conversant avec ces personnages, il jugea les événements d'alors en témoin fort clairvoyant ; car il prévint la mort du duc de Guise, et la fortune prochaine du roi de Navarre qui n'hésiterait point à donner des gages au parti catholique¹. Est-ce au lendemain de ces entretiens qu'il écrivit son chapitre sur *l'incommodité de la grandeur* ? En tout cas, il dut s'applaudir d'être demeuré fidèle à sa devise : *Otio et libertati*.

Il avait alors cinquante-six ans ; et, malgré l'infirmité dont les crises s'aggravaient de plus en plus, il ne cessait pas de lire, de méditer ou d'écrire. Ces années de grâce, dont il savait jouir à travers ses souffrances, ne furent donc point perdues pour son livre, qui profitait de ce qu'il appelle « les advenues de la vieillesse ». Peu de faits biographiques intéressent cette arrière-saison. Notons pourtant les rapports d'intimité qui se nouèrent entre Montaigne et son disciple Charron. Ce fut en 1589, après avoir prêché le carême à Angers, que le doux et honnête théologal vint à Bordeaux, connut l'auteur des *Essais*, et vécut quelque temps avec lui dans une familiarité où semblait entrer une sorte d'harmonie précétablie. Ils s'entendirent à première vue, et leur affection fit de tels progrès en peu de temps qu'avant de mourir le philosophe permit à son ami, par clause testamentaire, de porter les « pleines armes de sa famille », parce qu'il ne laissait aucun enfant mâle².

N'oublions pas non plus une lettre adressée par Montaigne, le 18 janvier 1590, à Henri IV qui, devenu roi, ne pouvait manquer d'apprécier la valeur d'un si grand

1. Mémoires du Président de Thou.

2. Charron (1541-1603) fit plus : il prit la devise morale de son maître, et, sur la maison qu'il fit bâtir, à Condom, en 1600, il grava ces mots : *Je ne sais*. On pourrait intituler le *Traité de la sagesse* : « Esprit raisonné de Montaigne, ou les *Essais mis en ordre*. » Il les abrégua, les ordonna. (Voir les *Grands Écrivains du seizième siècle*, par Gustave Merlet, de la p. 223 à 238).

esprit, et se hâta de l'appeler auprès de lui par des instances gracieuses¹. Mais, affaibli par l'âge et la maladie, celui-ci déclina courtoisement ces avances. En remerciant, il disait : « Les inclinations des peuples se manient à ondées; si la pente est une fois prise à vostre faveur, elle l'emportera de son propre branle jusques au bout². » En même temps il formait des vœux pour une victoire décisive qui faciliterait la paix. Ajoutons qu'Henri IV se méprit sur les motifs de ce refus, et eut la maladresse d'offrir de l'argent; ce qui lui attira cette fière réponse, datée du 2 septembre 1590 : « Je n'ay jamais reçu bien quelconque de la libéralité des rois, non plus que demandé, ni mérité, et n'ay reçu nul payement des pas que j'ay employés à leur service.... Ce que j'ay faict pour les prédécesseurs de Vostre Majesté, je le feray encore plus volontiers pour elle. » Il promettait en terminant d'aller visiter le souverain dans sa capitale. Mais sa fin prématurée ne le permit pas.

Il n'était pas de ceux que l'heure dernière prend au dépourvu. Quoi qu'en dise Pascal, qui l'accuse « de n'avoir pensé par tout son livre qu'à mourir lâchement et mollement », il sut quitter la vie avec constance et courage. Après avoir distribué de sa main à tous ses gens les legs qu'il voulait leur laisser, il s'éteignit, dit Pasquier, « en sa maison de Montaigne, où luy tomba une esquiancie sur la langue, de telle façon qu'il demeura trois jours entiers, plein d'entendement, sans pouvoir parler : au moyen de quoi il estoit contrainct d'avoir recours à sa plume pour faire entendre ses volontés. Et, comme il sentit sa fin approcher, il pria par un petit bulletin sa femme de mander quelques gentilshommes, siens voisins, afin de prendre congé d'eux. Arrivés qu'ils furent, ils firent dire la messe en sa chambre; et, comme le prestre estoit sur l'élevation du *Corpus Domini*, ce pauvre gen-

1. Henri IV, après la victoire de Coutras, était allé coucher au château de Montcaumon, quoique le 8 octobre on l'eût fait pour l'armée qui venait d'être battue. — La lettre de Montaigne est dans ses œuvres par M. Jubinal.

2. Le roi n'en était pas aux prophètes. Je sa royauté encore precuire. Il n'entra dans Paris que le 22 mai 1594.

tilhomme s'élançe au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu, sur son lict, les mains jointes, et, en ce dernier acte, rendit son esprit à Dieu : qui fust un beau miroir de l'intérieur de son âme. »

Les éditions des Essais. Leur mérite relatif. — Quelques mois après, sa dépouille fut transportée à Bordeaux, dans l'église d'une commanderie de Saint-Antoine qui est aujourd'hui la chapelle du collège. On y voit encore le monument que sa veuve lui fit ériger, et qu'un de ses descendants restaura, en 1803. A la nouvelle de ce malheur, Mlle de Gournay vint offrir des consolations filiales à Mme de Montaigne, qui lui remit un exemplaire des *Essais* augmenté et corrigé par l'auteur¹. Il servit de base à l'édition que cette respectable personne fit paraître, en 1595, et qui, de l'avis des critiques les plus compétents, semble supérieure à toutes les autres². Il ne faut pas la confondre avec celle qui suivit, en 1635; car Mlle de Gournay, cédant alors au goût contemporain, eut l'idée malencontreuse de rajeunir le style, et de corriger l'orthographe de son père adoptif³. En voulant mieux faire, elle gâta son premier travail. Le nombre des éditions publiées jusqu'à nos jours dépasse cent trente-six : chiffre qui prouve que la gloire de ce livre immortel grandit avec les années⁴.

Le crédit de Montaigne. — Elle rencontra pourtant des résistances, d'abord au seizième siècle; car il fut trop

1. La bibliothèque de Bordeaux possède un autre exemplaire de 1588 révisé par Montaigne lui-même, et dont Naigeon se servit pour son édition de 1802. Ce texte avait passé du château de Montaigne chez les Feuillants de Bordeaux. Naigeon profita de ces additions manuscrites, et de tous les suppléments parvenus alors jusqu'à nous.

2. Elle parut en in-folio, à Paris, chez Abel l'Angelier, ou Michel Sonnius. Nous aurions plus de confiance dans l'exemplaire de 1588.

3. En publiant ses propres œuvres (1636), Mlle de Gournay avait pourtant lancé des anathèmes contre tout audacieux qui oserait toucher soit aux mots, soit à la substance de sa pensée. Elle le maudissait comme « violateur d'un sépulchre innocent. »

4. Entre les innombrables travaux dont Montaigne a été l'objet, signalons la collection du docteur Payen, mort le 7 février 1870. Elle comprend toutes les éditions de Montaigne, toutes les traductions des *Essais*, trente-sept ouvrages qui lui ont appartenu, signés et annotés par lui, tous les articles dont il fut l'objet, un glossaire des lettres particulières, des autographes, etc.

tanatique pour goûter un modéré qui s'éloignait des réformateurs par ses sentiments, des persécuteurs par ses principes. Nous excepterons toutefois les meilleurs esprits de ce temps, Juste Lipse, qui le plaça au-dessus des sept sages de la Grèce, de Thou et Pasquier, qui n'en parlent qu'avec une tendre admiration, le cardinal du Perron, qui appelle les *Essais* le *Breviaire des honnêtes gens*, Shakespeare qui les lut, les annota de sa main, et en fit passer plus d'une pensée dans ses drames¹.

Au dix-septième siècle, décrié par les puristes, jugé d'un ton protecteur par la fatuité orgueilleuse de Balzac², maudit par le puritanisme de Port-Royal, qui profita de ses lumières sans l'avouer³, taxé d'impiété par Pascal qui fut presque aussi sévère pour lui que pour les jésuites, traité par Arnauld et Nicole de *menteur*, de *corrupteur* et d'*âme effrontée*, méconnu par Malebranche, qui ose l'appeler un *pédant*⁴, il fut du moins vengé de ces injures par les plus illustres représentants du pur esprit français : La Bruyère, Molière, La Fontaine et Mme de Sévigné, qui disait : « Oh ! l'aimable homme ! qu'il est de bonne compagnie ! C'est mon ancien ami ; mais, à force de m'être ancien, il m'est toujours nouveau. Mon Dieu ! que ce livre est plein de sens ! »

Au dix-huitième siècle, il ne pouvait manquer d'être regardé comme un ancêtre ; tout le parti philosophique le traita du moins en précurseur qui avait préparé ses voies. Il est certain qu'il semble parfois donner la main à Voltaire⁵ ; pourtant, il y eut une part d'illusion ou de calcul

1. Le Musée britannique possède cet exemplaire signé de sa main, avec la date 1603.

2. « Ce serait une espèce de miracle qu'un homme eût pu parler purement dans la barbare de Quéréy et de Perceval. » (*Balzac*.)

3. « Il est plein d'un si grand nombre d'injures, de hontes et de maximes impies qu'il est étrange qu'on l'ait souffert si longtemps dans les mains de tout le monde. » (*Arnauld*). — Montaigne n'aurait pas aimé la morgue janséniste.

4. « Il s'est fait plutôt un *pédant* à la *carrière* qu'il ne s'est rendu judicieux et honorable homme. » (*Malchanceux*.)

5. Montaigne, Saint-Evremond, Bayle, Fontenelle font la chaîne du seizième au dix-septième siècle. Voltaire le loua ainsi :

dans cette admiration. Car, outre que Montaigne n'aime pas les nouveautés qui dérangent sa quiétude, il estime, comme Pascal lui-même, que l'homme est mauvais par nature; en cela, il s'accorde avec le plus austère jansénisme. Or, l'idée fixe des encyclopédistes est tout opposée : car ils croient à la bonté originelle de l'espèce humaine, et n'attribuent sa corruption qu'aux vices du régime social. A plus forte raison Montaigne n'eût-il pas été flatté de se voir placé par Sylvain Maréchal à côté de d'Holbach et de La Mettrie, dans le *Dictionnaire des Athées*.

Le dix-neuvième siècle ne lui a pas fait cette injure. En admirant le génie d'un écrivain dont la langue fut comme une source de Jouvence pour les rénovateurs de l'école romantique, il reconnaît ses propres qualités ou quelques-uns de ses défauts dans le scepticisme tolérant d'un moraliste, qui, selon Mlle de Gournay, *désenseigne la sottise*, et a pressenti, deviné ou appelé de ses vœux les principaux progrès de la raison moderne.

LES ESSAIS DE MONTAIGNE

ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Méthode discursive de Montaigne. — Sa doctrine évasive, et son caractère ondoyant échappent aux formules. — Devant un livre qui commence et finit à chaque page, se renouvelle sans cesse, même quand il se répète, et réserve toujours de l'inattendu même à ses amis les plus intimes, l'embarras du critique est égal au plaisir du

Tour à tour profond et frivole,
 Dans son château paisiblement,
 Loin de tout frondeur malévole,
 Doutant de tout impunément,
 Et se moquant très librement
 Des docteurs fourrés de l'École.

lecteur. Comment réduire à l'unité d'une doctrine ces jeux d'un penseur détaché de toute doctrine? Comment soumettre à l'analyse cette causerie qui ne s'assujettit qu'au pur caprice? Car Montaigne écrit comme il voyage. A droite, la route lui paraît-elle maussade, il prend à gauche. A-t-il négligé quelque objet digne d'attention, il fait volte-face, et revient au point de départ. Si ses chapitres tiennent plus qu'ils ne promettent, leurs titres promettent donc rarement ce qu'ils tiennent; et, en général, il ne choisit une matière que pour la quitter à la première rencontre. Lorsque ses imaginations se suivent, c'est de loin: « elles ne se regardent, comme il dit, que d'une vue oblique. » N'a-t-il pas soin de nous avertir qu'il procède « par saults et gambades », qu'il aime « à se laisser rouler au vent », qu'il « n'a d'autre sergent de bande que fortune à ranger ses pièces », qu'il veut nous montrer « son pas naturel et ordinaire, ainsy détraqué qu'il est? » Bref, il n'y a nulle conception d'ensemble en « ce fagotage » qui « s'est basti à diverses poses et intervalles », sans préméditation, selon la fantaisie d'une humeur ondoiyante et diverse¹. Ses idées ont la mobilité « du vif argent qui va se menuisant et s'esparpillant sous les doigts », lorsqu'on prétend le saisir ou le contraindre. Par conséquent, les formules n'ont aucune prise sur ce libre esprit qui fuit, se dérobe, et, du jour au lendemain, ne se reconnaît plus.

Telle est l'impression de ceux qui abordent les *Essais*, comme il abordait lui-même la plupart des sujets qu'il traite, au hasard et à l'aventure. On serait alors tenté de le regarder comme un rêveur plus soucieux de s'ébattre que de s'assagir. Mais, pour peu qu'on le pratique familièrement, les traits décisifs d'une physionomie se dégagent, et l'harmonie d'un caractère éclate sous les contradictions de ces confidences qui se sont fait écouter du lointain avenir, sans avoir jamais songé à la postérité.

L'unité morale du livre. — Sa bonne foi. — Ce qui

1. Voilà bien l'homme qui sera « renfrogné, si son cor lui presse l'orteil, » et à qui le mesme pas de son cheval « semble tantost rude, tantost aysé, la mesme route courte ou longue, suivant que le jour est nebuleux ou clair ».

nous frappe tout d'abord, c'est la bonne foi d'une conscience qui voudrait savoir la vérité sur la destinée humaine, mais se résigne d'avance à des mécomptes, et s'en console par le sentiment de sa pleine indépendance, ou l'attrait même d'une poursuite désintéressée. Faute de mieux, l'observateur aura du moins enrichi son expérience, et satisfait sa curiosité par de nouveaux témoignages qui pourront confirmer son doute universel. Or, cette incertitude ne lui étant jamais un tourment, il paraît moins désireux de la dissiper que de s'y affermir, et de la propager autour de lui comme un calmant propre à tempérer le fanatisme des violents qui se croient infailibles. Il entre même quelque prévention dans cette défiance qui suspend tout jugement, de peur d'être dupe. Il est visible qu'au lieu de se tourner en douloureuse inquiétude, ces indécisions lui deviennent une sorte de volupté. Elles se prêtent si bien aux ressources de sa verve, et les font valoir avec tant d'avantage que nous finissons par y soupçonner un secret parti pris, ou l'entraînement d'une habitude irrésistible. En effet, il n'est pas une question frivole ou sérieuse que Montaigne ne s'ingénie à résoudre par le *pour* et le *contre*. Qu'il s'agisse de la vie pratique ou morale, de l'objet le plus vulgaire ou le plus relevé, il ne risque une opinion que pour rebondir vers une autre qui la contredit; mais il lui en oppose immédiatement une troisième dont il s'écarte de nouveau, sans s'arrêter à aucune. On dirait un pendule agité par de légères oscillations jusqu'au moment où il trouve son équilibre dans l'immobilité, à égale distance des points extrêmes qu'il avait touchés un instant pour s'en éloigner au plus vite. Voilà quelle est la méthode, ou plutôt (car ce mot ne sied guère à Montaigne) l'allure instinctive d'une intelligence que M. Prévost-Paradol¹ comparait à ce champ de bataille où, semées par Jason, les dents d'un dragon « se changèrent soudain en hommes armés prêts à s'égorger les uns les autres. » Mais,

1. *Études sur les moralistes français*. Il dit encore : « Dans cet esprit né pour le doute, chaque pensée est comme une voix à laquelle l'écho répond sur le champ, non pour la répéter, mais pour la démentir. »

tandis que cette lutte intérieure est pour certaines âmes une fatigue et une souffrance, elle divertit comme une comédie ce philosophe narquois et souriant qui cherche dans une enquête impuissante son amusement, et même son repos.

Doctrine des Essais. — Son quartier général. — Chapitre sur Raimond Sebond. — Pour nous en convaincre, il suffirait d'ouvrir à la première page venue ce journal psychologique où l'homme et l'écrivain ne font qu'un. Mais il vaut mieux aller droit à un chapitre capital et de longue haleine, où se concentrent les éléments épars dans tous les autres; car il ressemble à un grand lac au sein duquel se seraient déversés les cours d'eau descendus des collines environnantes. Nous voulons parler de l'étude que Montaigne intitule *Apologie de Raimond Sebond*¹. Dans sa jeunesse, pour complaire à son père, il avait traduit un livre latin de ce docteur espagnol, la *Théologie naturelle*, traité qui prouvait la nécessité de la foi par « la vue du monde et des créatures. » C'était une entreprise analogue à l'ouvrage de Fénelon sur l'*Existence de Dieu*. Publiée en 1569, selon les volontés paternelles, cette traduction subit des censures diverses : les uns estimèrent périlleux le projet d'appuyer le dogme sur la raison, et les autres reprochèrent à la thèse de n'être pas concluante. Or, ce fut sous couleur de répondre à ces objections que Montaigne composa cet essai dédié à la reine Marguerite², esprit aimable, friand de doctes entretiens, aussi peu prude que possible, et affranchi de toute idée gênante.

Apparence d'apologie religieuse. — Entrons donc dans cet arsenal du pyrrhonisme. Nous y verrons briller de leur plus vif éclat les armes par lesquelles les sceptiques de tous les temps ont combattu la certitude, et prétendu

1. Ne au quinzième siècle, à Barcelone, Raimond de Sebonde professait la médecine, la théologie, et la scolastique à l'Université de Toulouse, vers 1530. Il mourut en 1532. Ses ouvrages sont : *Theologia moralis* 1587, Lyon; *de Natura hominis dialoq. Colocoe*, 1591, in 8.

² Reine de Navarre, femme d'Henri IV, appelée épouse en 1572, lorsqu'il était roi de France. Elle fut mariée au roi de Navarre, et suivie de divorce. Elle mourut en 1615, et laissa des mémoires curieux.

l'exterminer du cœur humain. Ce n'est pas que ce dessein se manifeste ouvertement, et de prime abord. Avant de déclarer ainsi la guerre à la raison, et de la réduire à merci, Montaigne s'empresse de légitimer ses hostilités par un spécieux prétexte. Il affecte de laisser entendre qu'il désire venger les croyances chrétiennes contre ceux qui jugeraient insuffisante la démonstration tentée par Raimond Sébond. Mais c'est tout simplement une précaution oratoire qui lui assure la liberté de tout dire, et de ruiner impitoyablement le fragile édifice de nos connaissances; car il s'acharne avec une joie maligne à taquiner par mainte chicane ceux qui pensent que les moyens humains peuvent suppléer à la Grâce. Tout en faisant mine de se porter au secours de Raimond Sébond, il ne perd aucune occasion de le réfuter, sinon directement, au moins à mots couverts, par les doutes qu'il glisse à mi-voix, et qui, s'attaquant à la foi philosophique, pourraient bien par surcroît compromettre la foi religieuse. Tout au plus se borne-t-il à concéder que la méthode du théologien espagnol est un pis aller pour certains esprits dont le sens grossier a besoin de ces clartés artificielles.

Mais, lorsqu'après ces préludes il se retourne contre les incrédules qui ne veulent pas se rendre aux raisons produites par Raimond Sébond, il n'use plus d'aucun détour et se découvre en toute franchise. Bien loin de secouer rudement ses adversaires, comme il l'annonçait, il renchérit sur leurs scrupules, et se contente, pour sauver les apparences, de se courroucer de temps en temps au nom de la Majesté divine outragée. « Non certes, a-t-il l'air de dire, vous n'avez point tort de vous refuser à la faiblesse des raisonnements qu'on vous offre. Mais en auriez-vous donc de meilleurs à nous proposer? » Et alors, il énumère à perte de vue toutes les causes d'erreur qui accensent l'aveuglement de la raison livrée à sa propre misère. Il s'en donne à cœur joie, et se laisse mener en tout sens par le démon de l'ironie. Voltaire lui-même n'a pas eu cet accent et cet entrain.

Néant de l'homme en face de l'infini. — Comme fera

plus tard Pascal, lorsqu'il place l'homme entre deux infinis pour l'effrayer de son néant, il commence par mettre brusquement la créature en face des cieux astronomiques et de leur immensité. Puis, après avoir ainsi élargi notre horizon et renversé le trône imaginaire où siégeait le roi d'un si chétif empire, il demande à quel titre ce souverain déchu ose se persuader « que le branle admirable de la voulte céleste, la lumière éternelle de ses flambeaux roulant si fièrement sur nos testes, et les mouvements espouvantables de cette mer infinie soyent établis et se continuent tant de siècles pour sa commodité et son service¹? » Or, en parlant de la sorte, il ne fait que démentir un théologien qui plaidait les causes finales et l'économie providentielle de l'univers².

L'homme et les animaux. — Sa prétendue royauté.

— De ces hauteurs redescendant sur terre, il confond par un nouvel argument la présomption de notre espèce qui dédaigne comme inférieurs les autres habitants de notre planète. Considérant les animaux, hirondelles, chiens, faucons, bœufs, pies, araignées, éléphants, il célèbre leurs instincts, leur langage, leur industrie, « leur délibération, pensément et conclusion », leur fidélité, j'allais dire leurs vertus, et même, dans certains cas « une sorte de vénération ou religion³. » En un mot, il nous les présente comme des *confrères*⁴, et les élève jusqu'à nous, pour mieux nous abais-

1. Raymond Sebond disait en effet : « Homme, jette hardiment ta vue bien loin autour de toi, et contemple si de tant de membres, de tant de diverses pièces de cette grande machine il y en a aucune qui ne te serve. Ce ciel, cette terre, cet air, cette mer et tout ce qui est en eux est continuellement embesogné pour ton service. Ce branle divers du soleil, cette constante variété des saisons ne regardent qu'à ta nécessité. Écoute la voix de toutes les créatures qui le crie. Le ciel te dit : Je te fournis la lumière du jour, afin que tu veilles; l'ombre de la nuit, afin que tu dormes. »

2. Pascal dira : « Que l'homme, étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est; qu'il se regarde comme esclave dans ce canton, détourne de la nature; et que, de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, et soi-même son juste prix. » (*Œd. Havet*, page 2.)

3. Il prétend qu'après plusieurs ablutions et purifications, les éléphants haussent leur trompe, et « se plantent en contemplation, » devant le soleil levant.

4. C'est le mot de Lamartine sur son chien *Fido* :

Frère, à quelque degré qu'ait voulu la nature,

ser jusqu'à eux. C'est l'antipode de la théorie cartésienne qui ne verra dans les bêtes que de simples automates. Tout au moins nous refuse-t-il le droit de mépriser ces humbles existences, et de mesurer l'intervalle qui sépare de notre raison ces merveilles d'activité, de prévoyance, de dévouement ou de courage. « Quand je me joue à ma chatte, dit-il, qui scait si elle passe son temps de moy plus que je ne fais d'elle? » Ne laissant pas même à notre vanité le privilège de certaines misères que les animaux ignorent¹, il nous ramène outrageusement à la condition commune, et nous refoule dans la troupe des êtres obscurs qui peuplent la surface du globe.

Les arts de la paix et de la guerre. — Quant aux arts et aux inventions qui sont le génie de la paix ou de la guerre, il ne peut nous en ravir l'honneur; mais il incrimine l'usage qu'en font trop souvent nos passions. Eh quoi! s'écrie-t-il, s'il est glorieux de verser le sang de nos semblables, cette fureur ne sévit-elle pas aussi parmi toutes les races vivantes? Deux essaims ne savent-ils point lutter et mourir aussi vaillamment que deux armées? Sans doute nos moyens de destruction sont plus terribles; mais pareils appétits agitent un ciron et un puissant monarque. Il ne tarit pas en sarcasmes contre les conquérants et leurs exploits. Jugez-en par ce trait: « Ceste armée, ce furieux monstre à tant de bras et à tant de testes, c'est toujours l'homme, foible et calamiteux; ce n'est qu'une *fournillière esmue et eschauffée*: un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le fauls pas d'un cheval, le passage fortuit d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouée matinière suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez-luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voyla fondu et esvanoui; qu'on luy esvente seulement un peu de poulsière aux yeulx comme aux mouches à miel de nostre poete, voyla toutes nos enseignes, nos légions, et le grand Pompeius mesme à leur teste, rompus et fracassés. » C'est encore ici que se rencontre cette

1. Il n'est pas vrai, dit-il, que l'homme naisse plus nu, plus désarmé que les autres êtres.

énergique pensée : « Quant à la force, il n'est animal au monde en butte à tant d'offenses que l'homme ; il ne nous fault point une baleine, un éléphant et un crocodile, ny tels autres animaux desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes : les *pouils* sont suffisans pour faire vacquer la dictature de Sylla ; c'est le desjeuner d'un petit ver que le cœur et la vie d'un grand et triomphant empereur. » Ce motif, Pascal n'aura plus qu'à le reprendre. Le *petit grain de sable* y jouera l'office d'un insecte qu'on ne nommait pas au dix-septième siècle¹. Seulement, il nous offre le contrepoison de cette moquerie décourageante, quand il dit : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien². » Voilà ce que Montaigne n'ajoute point ; car, chez lui, notre bassesse n'a pas de contrepoids. Il se garde bien de nous tirer du néant où il nous plonge. Il n'appelle point le coup d'Etat de la Grâce pour en finir avec ces misères « qui nous tiennent à la gorge. » Au contraire, il nous y condamne définitivement.

La science et les religions. — Il n'est pas jusqu'à la science dont il ne raille les ambitions. A peine sert-elle à nous mieux convaincre de notre ignorance ; car, vue de près, elle n'est qu'incertitude et déception. Au lieu de nous rendre plus humbles, elle ne fait qu'exalter notre orgueil, parfois jusqu'à la folie³. La philosophie, par exemple, qu'on répute le sublime effort d'un libre esprit, qu'est-elle sinon un stérile conflit d'opinions variables et d'imaginations

1. « Druswell alloit ravager toute la chrestiente : la famille royale estoit perdue, et la courte à petit pillage, sans un petit grain de sable qui se mit dans son chemin. Rome même estoit trembler sous lui, mais ce petit gravier s'estant mis là, il ne restoit ny soufflé, ny secoué, tout en paix, et le roi retablí. » (Ed. Havet I, p. 35). Pascal n'est pas plus poignant que Montaigne : il l'égale.

2. Ed. Havet I, p. 10.

3. Quelle différence, dit-il « entre la folie et les gaillardes elevations d'un esprit libre? »

qui s'érigent en raisonnements, enfin, un « *tintamarre de cervelles?*¹ » Il faut le voir ralliant les pièces de son érudition d'ordinaire si discursive, charger l'ennemi de toutes ses forces et battre coup sur coup, séparément, chaque corps de doctrine, chacun des princes de la pensée.

Les religions ne sont pas non plus épargnées; car c'est là surtout que la fantaisie humaine lui semble s'être donné carrière. Un trait commun caractérise leurs docteurs; ils s'entêtent à chercher dans la divinité notre image embellie, et à la placer de leurs mains sur l'autel où nous l'adorons. Pourtant, il est une croyance qu'il met hors de cause, comme trop respectable pour qu'il en parle. En la reléguant sur une sorte de cime inabordable, en dehors de nos atteintes, il se borne à blâmer également et la témérité de ceux qui l'attaquent et la cruauté de ceux qui la défendent par le fer et le feu; car « c'est, dit-il, mettre nos conjectures à bien haut prix que *d'en faire cuire un homme tout vif.* » Sous la réserve d'un politique avisé qui, par circonspection, se plie à l'habitude, ne pourrait-on pas soupçonner au moins l'indifférence?

L'impuissance de la raison même. Précautions oratoires d'un sceptique à outrance. — S'il chasse la certitude de tous les refuges où elle cherchait asile, n'en soyons pas surpris. C'est qu'aux yeux de Montaigne notre entendement n'a pas plus de stabilité que son objet. Non seulement il lui est impossible de prendre pied sur un terrain si mouvant; mais ses impressions d'un jour se renouvellent incessamment, comme le flot qui pousse le flot. Hors de nous et en nous, tout passe donc comme un torrent. Un sens de moins, et voici que nous apparaît un autre univers. Un sens de plus, et toutes nos connaissances sont aussitôt bouleversées. Nous ne sommes d'accord ni avec nos aïeux, ni avec nos descendants, ni avec nous-mêmes, ni avec les choses; car le spectacle n'est pas plus permanent que le spectateur. « Quelle vérité est-ce que ces montagnes

1. « Fiez-vous à votre philosophie; vantez-vous d'avoir trouvé la febvre au gasteau, à veoir ce tintamare de tant de cervelles philosophiques. »

bornent, mensonge au monde qui se tient au delà¹? »

Même en supposant qu'il y eût évidence constante et générale, elle ne serait jamais que la conception de l'intelligence humaine, et dès lors n'exprimerait qu'un rapport relatif entre nos organes et ce qui est effectivement. Or, comment nous assurer que l'unité trompeuse de ces perceptions correspond à la réalité? Ce ne serait qu'une façon de voir particulière à notre espèce et à sa condition terrestre. Les titres de cette illusion ne vaudraient pas ailleurs que sur un point imperceptible dans l'espace immense. Au sommet du mont Cenis, ne sommes-nous pas aussi éloignés du ciel que si nous étions au plus profond des mers? Non; rien ne saurait combler l'abîme infranchissable qui nous sépare du séjour inaccessible où réside l'absolu, et « notre loy municipale » n'a pas le moindre lien avec la loy universelle². Si, d'une latitude à une autre, tout change ici-bas, à plus forte raison la diversité doit-elle être infinie dans le vaste sein de la nature. Nos opinions éphémères ne peuvent donc dominer au delà de l'étroite enceinte où nous sommes emprisonnés. La sagesse n'est-elle pas plutôt d'avouer une incertitude qui ne devrait même jamais affirmer son doute? *Que sais-je?* tel est le dernier terme de toute science.

De ce qui précède il ressort que Montaigne n'hésite point à saper la raison par sa base. Pour bafouer ceux qui en abusent, il risque de se perdre avec eux³. C'est ce qu'il appelle « un coup désespéré » duquel on ne doit se servir qu'à la dernière extrémité contre ces audacieux dont le dogmatisme despotique engendre la violence et ses orages. Aussi a-t-il déclaré d'avance à la reine Marguerite que cette arme est dangereuse, qu'il est bon de brider le vulgaire

1. On reconnaît la pensée de Pascal : « Trois degrés d'élevation du pôle renversent toute la jurisprudence. Un meridi n décide de la verité... Plaisante justice qu'une riviere bornel verite au desà des Pyrenees, erreur au-delà. » (Ed. Havet I, 38.)

2 « Tu ne veos que l'ordre et la police de ce petit caveau ou tu es loge, au moins si tu la veos; la divinite a une jurisdiction infinie au-delà; cette piece n'est rien au prix du tout; c'est une loy municipale que tu allegues; tu ne sças pas quelle est l'universelle. » Ch. XII.

3. Cette deroute de la raison, c'est la raison d'un homme qui l'accomplit. Si elle est aussi debile qu'il le dit, elle n'a plus meme de titre à reconnaître sa faiblesse.

par des lois, des coutumes, des croyances, et de le maintenir dans les voies battues, sous la forte tutelle des traditions. Mais, tout en craignant d'aller trop loin sur une pente glissante, il n'en poursuit pas moins à outrance une gaigeure qui vise à discréditer toutes nos facultés de connaître. Il est vrai qu'il termine son réquisitoire par une citation de Plutarque rendant hommage à l'Être éternel et nécessaire, en dehors duquel tout est dans un perpétuel écoulement. Mais cette péroraison religieuse ne serait-elle pas comme une belle draperie funèbre étendue sur la tombe où gisent toutes les croyances? Quoi qu'il en soit, il recule Dieu si loin et si haut que la portée de nos regards ne saurait aller jusqu'à lui. La lueur sacrée qui traverse furtivement ces noires profondeurs se perd donc en un ciel morne et silencieux.

Montaigne et Pascal. Affinités et différences. — Tel est ce chapitre dont Pascal disait : « Je vous avoue que je ne puis voir sans joie, dans cet auteur, la superbe raison si invinciblement froissée par ses propres armes, et cette révolte si sanglante de l'homme contre l'homme, laquelle, de la société avec Dieu où il s'élevait par les maximes, le précipite dans la nature des bêtes; j'aurois aimé de tout mon cœur le ministre d'une si grande vengeance si, étant humble disciple de l'Église, par la foi, il eût suivi les règles de la morale ¹. » On comprend ce cri d'admiration ou d'involontaire reconnaissance; car le souvenir des *Essais* se dresse pour ainsi dire à chaque page des *Pensées*; elles ne feront que mettre en œuvre, avec plus d'énergie, tous les arguments où s'égaie le badinage de Montaigne ².

1. *Entretien de Pascal avec M. de Saci*. El. Havet, CXXXI.

2. En voici un exemple : « L'esprit de ce souverain jure du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le premier tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poule. Ne vous étournez pas s'il ne raisonne pas bien à présent : une mouche bourdonne à ses oreilles : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. Le plaisant Dieu que voilà ! » Montaigne avait dit : « J'ai l'esprit tendre, et facile à prendre l'essor : quand il est empêché à part soy, le moindre bourdonnement de mouche l'assassine. Ce ne sont pas seulement

Mais entre eux la différence est dans l'intention, par suite dans l'accent, le ton et l'esprit; car ils sont aussi opposés que le jour et la nuit. Pour Montaigne, le doute est « un oreiller commode » sur lequel il s'assoupit nonchalamment. La vue de nos misères ne trouble pas ce doux sommeil: il n'en est ni affligé, ni humilié. « Tout est bon, » voilà sa devise. Or, il n'en sera plus ainsi de Pascal. Ambitieux de savoir et de pouvoir, il voudrait éclairer les aveugles et fortifier les faibles. Aussi nos ignorances et nos défaillances lui deviennent-elles une honte, un deuil, un désespoir. De là cette gravité sombre, cette éloquence mélancolique dont la révolte ou la plainte ne rappelle en rien Montaigne et sa quiétude épicurienne. Tandis que l'un s'amuse, en son naufrage, à laisser sa barque se jouer au gré des flots, parmi les brisants; l'autre cingle et rame tant qu'il peut lutter; et, au moment où désarmé, vaincu, il est enlevé par les lames, l'espérance au cœur, il nage encore, à l'aide d'une épave, vers l'éternelle patrie. C'est que Pascal a vu dans la nature humaine un signe d'ineffaçable grandeur. Il a ressenti ce besoin de lumière qui nous travaille parmi nos ténèbres, et cette impatience d'agir qui sollicite malgré nous notre inertie. Il croit à une destinée supérieure, et voilà pourquoi il ne nous abaisse que pour nous relever; ou du moins, s'il nous tient abattus, il ne brise pas le ressort de la volonté: car il éveille dans la conscience une consolation vivace qui la fortifie. En un mot, ce qui, pour Montaigne, n'est que misère d'animal paraît à Pascal misère de roi dépossédé.

Conséquences pratiques du scepticisme théorique. —

Indifférence un peu égoïste du citoyen. — La théorie expliquant les sentiments et les actes, nul ne s'étonnera des conséquences pratiques dont Montaigne nous offre l'exemple. Ce que nous appelons aujourd'hui la politique n'occupa jamais dans sa vie une place importante. Bien qu'il eût traversé de grands emplois, et ne se soit point interdit de juger parfois les hommes de son temps, il ne

Les regards accablés qui tombent sur notre jugement, les moindres choses du monde le tourmentent. »

prétendait nullement exercer une influence personnelle sur la conduite des affaires. Il se borne à conseiller la prudence qui s'abstient de toute passion. Aussi n'aime-t-il pas qu'on remue les lois de l'église ou de l'état. Dégoûté de la nouveauté, « quelque visage qu'elle porte », il ne veut même pas « qu'on fasse un triage dans les croyances », et prononce « qu'il faut se soumettre en tout à la police ecclésiastique, ou s'en dispenser tout à fait. » Est-ce la peine d'agiter le monde pour des problèmes insolubles? Le mieux n'est-il pas de respecter les institutions établies, non comme bonnes, mais comme établies? Que gagnerait-on au change? Accommodons-nous de ce qui est, sans autre souci que d'y engager la moindre partie de nous-mêmes. « Les choses, à part elles, ont peut-être leur poids, leur mesure et leur condition; mais, au dedans, en nous, l'âme les leur taille comme elle l'entend. » C'est donc duperie que de les prendre à cœur; résignons-nous à des concessions qui n'intéressent que les dehors. Sauvons seulement l'être moral, c'est-à-dire la liberté de conscience, que Montaigne ne ramène point à la liberté des cultes: car il a le tort de ne voir en elle qu'une question de police, et il dédaigne les formes jusqu'à les maintenir. Catholique à Paris, il eût été calviniste à Genève, et partout philosophe. Ce qui lui importe, c'est l'indépendance spéculative; il se réserve le droit de chercher, de comparer, de débattre, de choisir, d'exclure, ou plutôt de ne jamais conclure; mais il ne l'exerce que solitairement, dans sa tour; partout ailleurs, il serait prêt à l'aliéner en faveur de la paix publique et de la sienne. Il irait jusqu'à soumettre le citoyen pour affranchir l'homme. En d'autres termes, sacrifiant l'action à la pensée, il accepte un divorce entre l'une et l'autre, autorise l'immobilité, ne croit guère au progrès, et nous dédommage de la sujétion extérieure par une liberté intérieure qui n'a pas d'autre but qu'elle-même.

Circonstances atténuantes de ce scepticisme. — L'époque. — Les voyages lointains. — La Renaissance. — Apologie de Montaigne. — Tolérance et sagesse. — Ce scepticisme nous devons le réprouver, mais non sans admet-

tre les circonstances qui l'atténuent ou l'excusent. D'abord, il est imputable à une époque de crise qui n'avait encore produit que l'anarchie. Dans la confusion du combat, on ne voyait que les petits côtés des grandes questions, et les erreurs mêlées aux vérités éternelles. A cette cause générale de découragement s'ajoutait alors l'influence des récits publiés par tant de voyageurs qui, depuis les découvertes du quinzième siècle, apportaient maint témoignage sur la variété des mœurs et des opinions. De plus, la renaissance des lettres antiques provoquait entre notre civilisation et celle de Rome ou d'Athènes un parallèle qui ne tournait pas toujours à l'avantage du temps présent. Enfin, il faut bien reconnaître que, dans le voisinage des persécuteurs, le doute était un appel à la tolérance, et une leçon pleine d'opportunité. Car Montaigne aurait pu dire, comme Fontenelle : « Je suis effrayé de la certitude que je vois partout. » Ne soyons donc pas sévères pour ce qui fut sagesse¹ durant l'explosion des guerres civiles et religieuses. Oui, lorsque chacun prétendait tout savoir, il était bon d'opposer une devise modeste à l'insolence de ces dogmes dont la tyrannie s'armait de la force contre les dissidents. Sans doute, Montaigne laissa trop errer sa curiosité; mais cette façon impartiale et tempérée d'apprécier toutes choses n'en fut pas moins une censure salutaire de ces infatués dont il disait : « Le moyen que je prends pour rabattre leur frénésie, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté, de leur faire sentir l'insanité, la vanité et *denéantise* de l'homme, de leur arracher des poings les chétives armes de leur raison, de leur faire baisser la teste et mordre la terre sous l'autorité et révérence de la Majesté divine. »

Les généreuses contradictions d'un cœur droit. — L'initiateur qui prépare l'avenir. — Après tout, Montaigne n'a jamais contesté l'essentiel, à savoir les instincts de la conscience, et l'idée de Dieu². Chez lui, ce sanctuaire

1. Au seizième siècle, on n'avait pas assez d'esprit pour s'élever jusqu'au doute; au dix-huitième on en avait trop pour s'y réduire.

2. Ses erreurs mêmes sont bien de catholiques; car il ne veut pas être cru sur parole, et nous habitue au libre examen dont il use.

reste debout, et, parmi tant de ruines, il n'en paraît que plus indestructible. Il y a d'ailleurs en tout sceptique de généreuses inconséquences qui peuvent réfuter le vice de la doctrine par la délicatesse des sentiments. Or, son esprit fut trop droit, et son cœur trop humain pour ne pas donner les plus heureux démentis à ses principes, ne fût ce que par ses exemples. Qui n'aimerait en lui la haine de toute dissimulation, l'entière sincérité, un caractère aussi doux pour les humbles que fier avec les grands, toutes les vertus de l'honnête homme, et surtout un bon sens incomparable? Fut-elle égoïste l'âme qui célébra l'amitié d'un si tendre accent, et s'en fit une religion? Les belles actions eurent-elles jamais plus éloquent interprète? Cet épicurien n'a-t-il pas l'enthousiasme stoïque d'un Caton ou d'un Brutus pour louer l'homme de bien « qui tombe obstiné en son courage, qui, pour quelque danger de la mort voisine, ne retranche aucun point de son assurance, regarde encore, en rendant l'âme, son ennemi d'une vue ferme et desdaigneuse, est battu non pas de nous mais de la Fortune, est tué sans estre vaincu? » La défaite de la justice et du droit a-t-elle inspiré une protestation plus cordiale que celle-ci : « Il y a des pertes triomphantes à l'envy des victoires, et ces quatre victoires sœurs de Salamine, de Platée, de Mycale, de Sicile n'osèrent opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la déconfiture du roy Léonidas et des siens au pas des Thermopyles. » C'est ainsi qu'il s'élève encore au-dessus de lui-même pour nous fortifier contre la crainte de la mort; et le langage qu'il prête alors à la Nature serait digne de Lucrèce¹.

Comme il ne touche point aux fondements de l'ordre social, il a d'autant plus d'autorité quand il s'attaque à des préjugés ridicules ou funestes, à l'astrologie, à la sorcellerie, aux faux miracles, et aux cruautés d'une législation barbare. Il n'est guère de sujet où il ne dise le mot décisif que l'on ne saurait oublier. Ayant pour premier mobile

1. « Sortez de ce monde comme vous y estes entré : mesme passage que vous avez fait de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites-le de la vie à la mort. Vostre mort est une des pièces de l'Univers, une pièce de la vie du monde. »

la bienveillance mutuelle, et n'imposant que la simplicité des devoirs séculiers, sa morale sera toujours d'excellent conseil, surtout dans une société où il y aura des colères à pacifier, et des haines à réconcilier. Aussi sa postérité fut-elle l'élite des intelligences habituées à voir de haut les choses humaines et à les juger sans trouble. En détruisant ce qui était périssable, il a donc préparé des éléments pour le monde qu'attendait l'avenir.

La pédagogie de Montaigne et celle de Rabelais. — Parmi bien d'autres preuves, il nous suffira de citer les chapitres où il cause sur l'éducation ¹. Dans l'histoire de la pédagogie, son nom représente éminemment la mesure et l'équilibre; car il use de toutes les méthodes, sans abuser d'aucune. Tandis que Rabelais surmène Gargantua par un travail gigantesque, Montaigne condescend à la faiblesse du premier âge, par la sobriété d'un savoir qui nourrit l'intelligence au lieu de la surcharger. L'un s'attable au banquet de la science avec une glotonnerie pantagruélique; l'autre est un gourmet qui satisfait un appétit discret. En cela il se souvient de son enfance, et ses principes sont de la gratitude filiale. Elevé en toute aisance, il a peut-être une prédilection trop décidée pour cette vertu riante et facile à laquelle conduisent des routes « ombrageuses, gazonnées et doux-fleurantes. » Mais on ne peut qu'applaudir, quand il combat comme des ennemis personnels ces pédants « qui pillotent la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs lèvres, pour la dégorger seulement, et mettre au vent. » Elles serviraient encore aujourd'hui les censures dirigées contre cette érudition intempérante « qui remplit la mémoire et laisse l'entendement vuide. » Nul n'a mieux senti la nécessité d'enseigner à l'enfant « ce qu'il doit faire estant homme », c'est-à-dire de développer d'abord les facultés, de former un cœur, une raison et une conscience, comme

¹ Consultez les chapitres xxiv et xxv du livre I. (*Du Pédantisme, De l'Inutilité des exercices, à Mme Diane de Foix*), le ch. VII du livre II (*De l'affection des pères, à Mme d'Alençon*); le ch. x. du livre II (*Des Livres*), le ch. xiv du livre III (*De l'art de concevoir*). Voir l'excellent livre de M. Compayré *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France*.

il nous y invite par cette remarque : « Nous nous enquérons volontiers d'un escholier : Scoit-il du grec et du latin? Escrit-il en vers ou en prose? Ce n'est pas cela qu'il faut demander, mais s'il est devenu meilleur et plus avisé. S'il n'a pas le jugement sain, j'aymerois autant qu'il eust passé le temps à jouer à la paulme; au moins, son corps en seroit alaigre. » Les lettres mêmes ne lui paraissent qu'un moyen, et non un but. Le maniement des langues étrangères, les voyages, le monde, la compagnie des hommes, l'observation, l'expérience, voilà l'école qu'il préfère : il veut donc que les leçons procèdent des choses plus que des livres¹.

Le psychologue curieux de se connaître lui-même, et la nature humaine en sa personne. — Ce qu'il recommande, il l'a constamment pratiqué, ainsi que l'attestent ces Mémoires intimes dont la franchise provoque la nôtre, et nous apprend à nous mieux connaître, nous et nos semblables. La plupart des moralistes formulent des préceptes, et tracent des caractères ou des tableaux. Or, Montaigne n'a pas la présomption de dicter des lois et de prononcer des arrêts. Il lui suffit de se montrer tel qu'il est², sans surfaire ses qualités, ni déguiser ses faiblesses qu'il rend sympathiques par l'ingénuité de ses aveux. Depuis l'heure où il fit vœu de retraite jusqu'à son dernier sommeil, il n'a pas cessé de *s'épier*, d'assister à sa vie, et de surprendre en soi ces mouvements de la nature humaine dont il cherchait les traces dans l'histoire et les effets autour de lui³. Rien n'a pu le distraire de cette étude qui, loin de lui coûter un effort, était son plus vif plaisir, son inclination irrésistible. Il nous raconte qu'un jour, renversé de cheval par le choc d'un maladroit, meurtri cruellement, vomissant des flots de sang, et persuadé même

1. Est-il nécessaire de rappeler aussi qu'il a protesté contre le régime des corrections physiques, et la brutalité des régents « *enivrés en leur colere?* » Que l'on manière pour exceller l'appetit envers leurs leçons à ces âmes tendres et craintives de les y guider d'une trogne effroyable, les mains armées du fouet! »

2. « C'est, dit-il, un livre consubstantiel à son auteur, membre de sa vie, non d'une fin tierce et étrangère. »

3. Voilà pourquoi il peut dire à bon droit : « Je suis roy de la matiere que je traite. »

que l'atteinte était mortelle, il se regarda mourir avec une attention intense dont le souvenir distinct reste fixé dans les impressions que voici : « Il me sembloit que ma vie ne tenoit plus qu'au bout des lèvres ; je fermais les yeux pour ayder à la pousser hors, et prenois plaisir à m'alanguir, et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement à mon âme, aussi tendre et aussi foible que tout le reste, mais à la vérité non seulement exempte de desplaisir, ains meslée à cette douceur que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil. » Ne dirait-on pas qu'il examine en naturaliste un sujet étranger ? Parmi les événements les plus simples, comme dans les circonstances les plus graves, il considère ainsi son âme de près et au microscope. Les physiciens de l'Observatoire ne sauraient décrire avec plus de précision l'état de l'atmosphère et les plus légères variations du baromètre. Lui aussi, les yeux fixés sur le monde intérieur, il note tous les nuages qui l'obscurcissent, tous les rayons de soleil qui l'éclairent, et les moindres accidents subis par ce *Moi* qui, chez lui, nous fait aimer toutes ses confidences.

Aussi ne dirons-nous point avec Pascal : « Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre ! » Car, en cela, il nous fait montre, non de son bien, mais du nôtre. Chacun se reconnaît en lui comme en un miroir devant lequel toutes les figures se reflètent. C'est qu'une seule personne peut résumer l'espèce, et, selon son expression, « porter la forme entière de l'humaine condition ⁴. » Voilà le plus bel éloge qu'il mérite ; il prête aux aveugles des yeux pour lire dans leur conscience. Or, cette clairvoyance qu'il communique devient une des principales causes de l'attrait qu'il nous offre et par lequel il flatte notre vanité. Les uns se persuadent volontiers qu'ils ont des qualités analogues aux siennes ; les autres ne sont pas fâchés de découvrir en lui leurs misères, et par suite une excuse. Ainsi, tous ont

4. Qui le pourrait mieux que Montaigne ? Il sait le revers de toute médaille. Il a touché et jugé en tout sens la chaîne de la vie, les honneurs, la naissance, la qualité, les systèmes, toutes les coutumes.

plus ou moins l'occasion de répéter ce mot de Pascal : « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi que se trouve ce que j'y vois ¹. »

Le lettré. L'humaniste dans le moraliste. L'art de citer les Anciens. — A cette vocation du psychologue s'alliait en lui la passion des lettres. Touché par le souffle de la Renaissance, épris de cette antiquité qui semble sa première patrie, plus sensible que tout autre à cet art de de bien dire où il excellait, il rencontre, pour admirer l'éloquence et la poésie, des accents de poète et d'orateur. Nul n'a donc plus voluptueusement goûté les délices du beau ; et cependant, lors qu'il en jouit, il n'y met pas d'ordinaire un désintéressement d'artiste. J'entends par là qu'il demande aux maîtres anciens, comme nous-mêmes à son livre, des lumières nouvelles sur la nature humaine, et par conséquent sur son propre cœur ². Ils sont pour lui des témoins qu'il interroge sur ce qu'il lui importe de savoir. De là vient qu'il les cite avec tant de complaisance et d'à-propos. Oui, leurs maximes sont entrées dans la substance et la moelle de sa pensée. Aussi ne font-elles que l'éveiller, la continuer, ou l'achever. Jamais elles ne l'étouffent, ni ne la suppléent. Loin de s'en détacher, elles tiennent à ses fibres les plus profondes : on ne pourrait les en arracher sans une sorte de violence ; dans l'harmonieux tissu, la blessure resterait toujours saignante. Les grands classiques ne se distinguent pas plus de Montaigne que les Pères de l'Église ou les Écritures saintes de Bossuet et de sa parole. Ces textes ne sont point « fleurs estrangères » auxquelles il n'a fourni « que le filet à les lier. » Mais il a « transporté dans son solage (terrain) ces raisons, comparaisons et arguments », qui se confondent avec les siens. Il fait dire aux Latins, « non à sa teste, mais à sa suite », ce que le français d'alors, « par foiblesse, ne pourroit si bien signifier ». Du reste, quand il emprunte l'idée, l'expression

1. Montaigne, au milieu des périls et des embûches de la guerre civile, vivait heureux par la curiosité. Il eût regretté de perdre un si intéressant spectacle.

2. Montesquieu a dit : « Dans la plupart des auteurs je vois l'homme qui écrit, dans Montaigne l'homme qui pense. »

est à lui ; car il imite « les abeilles qui pillotent deçà, delà les fleurs ; mais elles en font après le miel qui est tout leur : ce n'est plus thym, ni marjolaine. » Ajoutons que le gascon y trouve son compte. En « estollant ainsi ses discours de ces riches despoilles, » il tient en bride la témérité des censeurs « qui se jettent sur toutes sortes d'escripts : je veux, dit-il, qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'échaudent à injurier Sénèque en moi. » Bien fin qui réussirait à « le déplumer ! »

Ses préférences. Plutarque. Sénèque. Ses boutades contre Cicéron. Il aime les écrivains de décadence. — Plutarque et Sénèque, tels sont en effet ceux qu'il appelle « ses hommes. » Curieux et indolent, il les adopte parce qu'ils l'amuse sans le fatiguer. Ils ont toujours, soit quelque anecdote pour le distraire, soit des traits piquants pour éveiller un esprit qui redoute l'ennui plus que l'erreur. Il ne peut se passer de Plutarque, « depuis qu'Amyot l'a fait françois ¹ ; » car il est si universel et si plein « qu'à toute occasion, et quelque subject extravagant que vous ayez prins, il s'ingère à votre besogne, et vous tend une main libérale et inepuisable de richesses et d'embellissements ². » — « Nous autres ignorants estions perdus, dit-il encore, si ce livre ne nous eust relevés du boubrier : sa mercy ³, nous osons à cett' heure et parler et escrire ; les dames en régentent les maistres d'eschole ; c'est nostre bréviaire ⁴. » Quant à Sénèque, ce qu'il doit apprécier en lui, c'est sa propre manière ⁵, et surtout sa faculté maîtresse, l'imagination. On peut dire aussi qu'en général les écrivains de décadence lui agréent par le mordant, l'incisif, les saillies et l'acuité de l'expression. De plus, ils conviennent, par certaines affinités morales, « à un estat trouble

1. Il avoue « qu'il n'a quasi l'intelligence du grec ».

2. Livre II, ch. IX.

3. *Utinam homini.*

4. Livre II, ch. IV.

5. Je ne sais qu'à « d'equi, qui nous picque et eslonce en sarsault ».

— Il veut en ces doctres « la cocque de la philosophie ».

et malade » comme le fut le siècle de Montaigne ¹. Enfin, il ne hait pas en eux les demi-vérités, les idées facultatives qui excitent l'attention par l'imprévu, mais ne s'imposent pas par l'évidence ².

C'est peut-être une des causes qui le rendirent injuste pour Cicéron, chez lequel il rencontre « trop de raisons premières et aisées ». Ses discours lui paraissent « languir autour du pot : ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes après assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoin de parler ainsi aux juges ; c'est un excellent prescheur de commune ³. » Mais toutes « ces longueries d'aprest » l'impatientent. « S'il a employé une heure à le lire » (ce qui est beaucoup), et qu'il se demande « ce qu'il en a tiré de suc, la plupart du temps, il n'y treuve que du vent ». Ces préfaces, partitions, définitions et ordonnances sont peine perdue ; car « il ne lui fault point d'alleichement ni de saulse ; il mange bien la viande toute crue ; et, au lieu de lui aiguiser l'appétit par ces préparations et avant-jeux, on le lui lasse et affadit. » Il y a dans ce jugement trop de boutades irrévérentes : mais qui ne les préférerait à la routine des opinions toutes faites ?

Soa style. Le poète dans le prosateur. L'imagination de Montaigne. — Ces antipathies de nature sont d'un écrivain dont le style « n'est pas tant délicat et peigné comme esloigné d'affectation, desréglé, descousu et hardy, non pédantesque, mais soldatesque. » Il lui plaît même d'imiter cette « débauche qui se voit en la jeunesse, au port de leurs vestements, un manteau en escharpe, la cape sur une épaule, un bas mal tendu, et qui représente nonchalance de l'art. » De là ses familiarités originales. Veut-il flétrir la corruption présente : « La vertu, dira-t-il, n'est qu'un jargon de collègue ; c'est afficquet à pendre en un cabinet ou au bout de la langue, comme au bout de

1. C'est ainsi qu'il juge Tacite ; il ajoute : « Vous diriez qu'il nous peint, qu'il nous pince. »

2. Cette réflexion est de M. Nisard.

3. Il veut dire qu'il parle pour tout le monde, sur un fond d'idées générales.

l'oreille, par parement. » Ici, il compare la mort « à une viande qu'il faut engloutir sans mascher, qui ¹ n'a le gosier ferré à glace ». Là, parlant de la vieillesse et de ses humeurs « épineuses », il lui reproche « d'attacher plus de rides en l'esprit qu'au visage, » et regrette qu'en prenant des années, « les âmes sentent l'aigre et le moisy. » Voilà bien cette façon de dire « comique et privée qui hait à mort de sentir le flatteur. » Dans ces saillies se reconnaît le goût de terroir, l'accent de cet idiome gascon que Montaigne jugeait « autant nerveux ou puissant que le françois est gracieux, abondant et délicat ».

Il a du reste tous les genres d'éloquence, tantôt « les grâces tendres et mignardes » d'un saint François de Sales, tantôt une énergie et une franchise qui rappellent les premiers sermons de Bossuet. Parfois, sa phrase s'abandonne avec une langueur nonchalante ; ailleurs, elle s'emporte d'un pas court et pressé, par de brusques sursauts ². Il égale, il surpasse ses modèles les plus divers. Il n'est pas une matière que n'égayent ou ne fécondent les nouveautés d'une diction véhémement et abondante, brève et dense, toujours habile à enfoncer le trait et à mêler l'ingénieux au judicieux. Cette faculté d'exprimer est son vrai signe d'élection, le sceptre d'or qui lui assure l'empire, l'enchantement qui conserve son éternelle jeunesse. Plus que tout autre, Montaigne nous rend les idées visibles et palpables. Par le sentiment et la couleur, sa prose a le charme de la poésie. Quelle invention dans le détail ! Quel génie créateur ! Sous sa plume, tout s'anime et parle aux yeux. Pour lui, concevoir c'est voir, et voir c'est peindre. Sa pensée ne lui apparaît que sous forme d'images, et toutes faciles, transparentes, inattendues. Entre elles, à peine l'aridité d'un passage rapide, « la simple largeur d'un fossé, comme dit Sainte-Beuve, et le temps de sauter en une fertile prairie où pullulent herbes vivaces, parfums

1. Si l'on n'a pas...

2. En général, il n'a pas l'expansion oratoire. Il serait plutôt enclin à la forme coupée. Il estime que « la voix contraincte dans l'estroit canal d'une trompette sort plus aigüe, et plus forte, et qu'ainsi l'idée pressée aux pores nombreux de la poésie s'eslance plus brusquement, et nous frappe d'une puissante secousse. »

sous l'épine, fleurs qui émaillent, insectes qui chantent, et ruisseaux là-dessous, le tout fourmillant et bruisant. » Ces métaphores se continuent, s'enchaînent, se croisent, s'enchevêtrent avec un luxe qui nargue la pusillanime frugalité des rhéteurs. Il enjambe d'une comparaison à l'autre, comme un Basque agile, d'un jarret souple et d'un pied lesté. Voici, pris, au hasard, un exemple, entre mille, de cette inépuisable efflorescence. Il s'agit de ces auteurs contemporains qui ne craignent pas d'insérer en leurs écrits des fragments antiques, même au risque d'un périlleux parallèle : « Hier, il m'advint de tomber sur une telle page ; j'avois traîné languissant après des paroles françoises, si exsangues, si descharnées, si vuides de nature et de sens que ce n'estoit voirement que paroles françoises : au bout d'un long et ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une pièce haulte, riche et eslevée jusqu'aux nues. Si j'eusse treuvé la pente douce et la montée un peu alongée, cela eust été excusable : c'estoit un précipice si droict et si coupé que, dès les six premières paroles, je cogneus que je m'envolois par l'autre monde ; de là je découvris la fondrière d'où je venois, si basse et si profonde que je n'eus onques puis le cœur de m'y ravaler ¹. » A voir cette série de comparaisons furtives qui se chassent et se remplacent, on dirait un jet qui s'élançe d'une source débordante ; il y a même du trop plein, et le flot fait cascade. Grâce à ces innombrables similitudes qu'évoque une sorte d'inspiration lyrique, les idées les plus abstraites prennent un corps, une âme, vivent et se meuvent sous nos regards. On sent que des visions lumineuses obsèdent l'écrivain ; il ne pourrait procéder autrement, voilà sa façon instinctive de penser : il est sous le coup d'une constante hallucination qui le domine et l'entraîne.

Le judicieux dans l'ingénieux. — Aussi plaindrions-nous ceux qui, blâmant cette exubérance, voudraient « escourter et esclaireir le branchaige de ce tige foisonnant en trop de gaillardise ». Au lieu de lui reprocher, comme

1. *Essais*, L. I, ch. xxiv.

dit Pasquier, « d'estre trop espais en figures », admirons plutôt ce qu'il y a de naturel dans ces agréments involontaires : ils sont tels « sur le papier » qu'ils seraient « en sa bouche », dans la verve spontanée d'une causerie. C'est même par là qu'il diffère de Sénèque auquel il doit tant. Ses traits lui viennent presque à son insu : il les rencontre sans les chercher, en s'ingéniant ; il a l'air de se jouer, de s'ébattre¹. Ce serait donc se méprendre que d'y soupçonner les coquetteries d'un bel esprit. Par exemple, quand il compare un métaphysicien à l'insensé qui « voudroit empoigner l'eau, et perdrait d'autant plus qu'il la serreroit et presseroit davantage », il ne vise qu'à rendre son opinion sensible au lecteur le plus simple. Il en est de même lorsque les amitiés molles et indiscrettes lui paraissent semblables « au lierre qui corrompt et ruyne la paroi qu'il accole », ou bien quand il dit que la vraie science devrait être modeste « comme on voit les espis les plus chargés de blé s'incliner le plus bas vers le sillou ». Ce ne sont pas là des ornements, mais des arguments ; car il ne songe point aux mots, mais aux choses.

Ses doctrines littéraires sur l'Éloquence et le style.

— Comment en serait-il autrement ? Il n'est pas homme à démentir son propre goût. Or, écoutez sa profession de foi littéraire : « Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieue, pour courir après un bon mot. Je tors bien plus volontiers une bonne sentence, pour la coudre sur moy que je ne destourne mon fil pour l'aller quérir. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suyvre ; et que le gascon y arrive, si le françois n'y peult aller. Je veulx que les choses surmontent, et qu'elles remplissent

1. Il lui arrive en effet de s'amuser à la bagatelle, aux jeux de mots. En voici quelques exemples : « Tout ce qui *peut* ne *plait* pas. — La maladie se voit, la santé par ou point, ne les choses qui nous *ouignent*, au prix de celles qui nous *provoquent*. — Les *laures* ne rendent pas toujours *laures* ceux qui les portent. »

2. En cela il est comme son ami Horace, dont il disait :

« Il ne se contente point d'une simple et belle expression ; elle le traîne, il veut plus clair et plus oultre dans les choses, son esprit crochette et finette tout le monde, le mot et le sens par un remuement de l'âme, tout autre l'ordinaire, comme sa conception est oultre l'ordinaire. » (III, v.)

de façon l'imagination de celui qui écoute qu'il n'aye aucune souvenance des mots¹. Aussi mérite-t-il cet éloge qu'il fit des anciens : « Leur langage est tout plein et gros d'une vigueur naturelle et constante ; il n'y a rien d'efforcé, rien de traînant : tout y marche d'une pareille teneur... Ce n'est pas une éloquence molle seulement et sans offense ; elle est nerveuse et solide, qui ne plaist pas tant comme elle remplit et ravit le plus les plus forts esprits. Quand je vois ces braves formes de s'expliquer, si vives, si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire, je dis que c'est bien penser. C'est la gaillardise de l'imagination qui eslève et qui enfle les paroles. Ceste peinture est conduite non tant par dextérité de main que comme pour avoir l'object plus empreint en l'âme². » A cette école, devenu maître à son tour, comment donc Montaigne ne nous apprendrait-il point « à taire fy de l'éloquence qui fait envie de soy », et non de la vérité³ ?

Il est créateur de sa langue. — Ce style si personnel ne pouvait naître que dans la pleine liberté du xvi^e siècle, dans l'anarchie d'un temps où il n'y avait pas de règles pour garrotter un génie indépendant, pas d'exemples pour le contraindre, pas de critiques pour l'effrayer ou le décourager. Il put ainsi s'appartenir, et prendre ses coudées franches. Les obstacles lui devinrent des moyens ; et, tout en estimant à son prix une sorte de langue centrale qui tendait à s'établir, celle de du Bellay ou de Ronsard en vers, celle de Pasquier en prose, il créa son idiome à son image. S'aidant de tous les secours offerts soit par le fonds national, soit par le vocabulaire antique, les dialectes provinciaux ou les glossaires techniques, il parla comme

1. L. I, ch. xxv.

2. Il disait encore d'eux : « Les productions des riches et grandes âmes du temps passé sont bien toug au delà de l'extremee estendue de mon imagination et souhait. Leurs escripts ne me satisfont pas seulement et me remplissent, mais ils *m'eslevent et traissent d'admiration*. Je juge leur beauté, je la vois, sinon presque au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. » (II, xvii).

3. Il a le droit de dire : « que nostre disciple soit bon pourveu de choses : les paroles ne suivent que trop ; il les traînera, si elles ne veulent suivre. Qui a dans l'esprit une vive imagination, et cetera, il la produira soit en bergamotte pie, soit par mines, s'il est muet. » (I, xxv)

il sentait, et mit toujours du sien en tous ses emprunts. A son premier appel répondent des mouvements soudains, des tours vifs et hardis, de saisissantes hyperboles, des alliances de mots toutes neuves, et des locutions populaires, qui, par ruse ou violence, triomphent de toutes les difficultés inhérentes encore à la rudesse d'un instrument rebelle ¹. Les termes qui existent déjà, il « appesantit et enfonce leur signification, mais prudemment et ingénieusement ». Ceux qui manquent, il les invente, ou, pour y suppléer, s'adresse « au jargon de nos chasses et de nostre guerre, qui est un généreux terrain à emprunter » ; car « les formes de parler, comme les herbes, s'amendent et se fortifient » en se transplantant. Là où l'usage n'a plus tout son « lustre », le latin se présente à son aide. Au besoin, il recourt à ce ramage gascon, qu'il estime « singulièrement beau, sec, bref, signifiant, masle et militaire ». Ce fut même l'occasion d'un grief que lui intentèrent les lettrés d'alors, entre autres son ami Estienne Pasquier, un jour qu'il se promenait avec lui, en 1583, à Blois, pendant la tenue des Etats ². Mais, tout en ayant l'air de prêter docilement l'oreille à ces avis, Montaigne n'en tint nul compte, dans les éditions suivantes, et continua d'aller son train, sans nul repentir. N'écrivait-il pas : « La fin principale de mon ouvrage, c'est d'estre exactement mien... Les imperfections qui sont en moy ordinaires et constantes, ce seroit trahison de les oster. Quand on m'a dict : Voylà un mot du creu de Gascoigne : Voylà une phrase dangereuse (je n'en refuis aucune de celles qui s'usent emmy les rues françoises ; ceulx qui veulent combattre l'usaige par la grammaire se moquent). Ouy,

1. « En nostre language, je trouve assez d'estoffe, mais un peu faulte de façon. » L. III, ch. v. — Ailleurs, il dit : « Je le trouve suffisamment abundant, mais en peu usant et vigoureux suffisamment ; il surpasse ordinairement à une puissante conception ; si vous allez tenir lui, vous sentez souvent qu'il languit sous vous. »

2. « Comme il ne m'en vouloit croire, dit Pasquier (Lett. XVIII, 1), je le menai en ma chambre où j'avois son Livre, et là, je lui montrai plusieurs manieres de parler fan, etres non aux François, à ne seulement aux Gascons : *un pitentostre, un debte, un repentant, ces ouvrages, sentent à l'huile et la lampe, la saute que je joue*, à present. J'estimois que l'opinion ne donneroit ordre de corriger ces locutions. Toutefois il ne le fit ».

fais-je; mais je corrige les fautes d'inadvertence, non celles de coutume. Est-ce pas ainsi que je parle par tout? me représentai-je pas au vif? Suffit. J'ay faict ce que j'ai voulu. Tout le monde me recognoist en mon livre, et mon livre en moy¹.»

Sa clientèle. L'Horace français. — Confiant dans l'instinct du premier mouvement, il ne se soucia donc point de se dégasconner², et bien lui en prit³ : car ce caractère individuel est aujourd'hui la gloire d'un écrivain qui après deux siècles, est aussi vivant qu'au premier jour. Disons mieux : les éléments que les puristes d'autrefois voulurent oublier ou rejeter sont encore maintenant de bonne prise ; et ce livre unique sera perpétuellement une fontaine de Jouvence où le parler français se retrempe, à chaque crise littéraire, de manière à simuler un renouveau. Dans les âges les plus riches en modèles, « ce bréviaire des honnêtes paresseux et des ignorants studieux⁴ » porta bonheur à tous ceux qui l'aimèrent, particulièrement à La Bruyère, Montesquieu et Jean-Jacques Rousseau⁵. Mlle de Gournay prophétisa donc quand elle dit : « Son crédit s'eslevera chaque jour, empeschant que de temps en temps on ne treuve suranné ce que nous disons au jourd'huy, parce qu'il persévérera de le dire, et le faisant juger bon d'autant qu'il sera sien. » Si, aux époques de littérature régulière, il conserva des fidèles, il y eut autour de lui recrudescence de clientèle, lorsque toutes les libertés reprirent enfin faveur. Au plaisir qu'il nous donne peut se mesurer le progrès que chacun a fait dans l'intelligence de la langue française et de ses délicatesses. Il en est pour lui du fond comme de la forme. Tout mot contre-signé par Montaigne est d'emblée

1. L. III. ch. v.

2. Ne le croyons pas sur parole quand il accuse sa manière comme « ayant faute de poli, » et altérée par « la barbarie du cru ».

3. N'en déplaise à Balzac, qui eut l'impertinence de s'en plaindre.

4. L'expression est d'Huet, l'évêque d'Avranches.

5. Au seizième siècle, il y a deux écoles de prose, celle d'Amyot, celle de Montaigne. Entre elles, il y a la distance qui sépare les Attiques des Asiatiques. Autant l'une a le style uni, régulier, autant l'autre est vive, pétillante, énergique, hardie et pittoresque.

hors de page; « il a, selon l'expression de Sainte-Beuve, gagné ses éperons. » De même, le meilleur titre d'une pensée sera toujours : *Montaigne l'a dit*. Cela vaut un passe-port, et l'esprit moderne sait d'avance que cette autorité lui promet tout le contraire de l'adage scolastique : « *Le maître l'a dit*. »

Voilà pourquoi il est impossible de lire Montaigne sans devenir son ami. Dans la région moyenne où il séjourne, à notre portée, il apaise et rassérène l'esprit. Plus on a vécu, plus on découvre en lui et en soi des raisons décisives de goûter les fruits de son expérience. A force de le pratiquer, chacun finit par croire que les *Essais* ont été composés à son intention, pour lui seul. A cet Horace français, qui fut le premier de nos écrivains populaires, nous pourrions donc appliquer l'éloge si tendre qu'il fit de La Boétie : « A notre première rencontre, qui fust par hasard, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez, entre nous, que rien dès lors ne nous fust si proche que l'un à l'autre. »

PASCAL

(1623-1662).

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE

Né le 19 juin 1623, à Clermont, dans une famille pleine d'intelligence et de vertu, Blaise Pascal avait trois ans quand il perdit sa mère. Ce fut alors que son père, président à la cour des aides, craignant pour la santé fragile de son fils le rude climat de l'Auvergne, vendit sa charge, et vint s'établir à Paris, avec ses deux filles, Gilberte, qui fut depuis Mme Périer, et Jacqueline, qui mourut religieuse à Port-Royal, en 1661.

Précocité de son génie. — On sait les prodiges de son enfance, si tant est qu'il fut jamais enfant. Elevé librement par un esprit supérieur, il étonna les siens par ses questions ingénieuses et profondes; il les effraya par une curiosité qui déjà voulait savoir et trouvait d'intuition la raison de toutes choses. Car à l'âge où l'on balbutie encore les éléments, il lui était plus facile de découvrir par lui-même les vérités les plus abstraites que de les étudier, ou de les apprendre dans les livres.

A douze ans, écarté des mathématiques par la sollicitude paternelle qui redoutait des secousses trop vives pour des organes trop frêles, seul, sans guide, avec « des barres et des ronds, » il inventa la géométrie, jusqu'à la trente-deuxième proposition du premier livre d'Euclide. Surpris

par son père, qui en versa des larmes de joie, et ne résista plus à une vocation irrésistible, il put enfin, sans obstacle, se plonger dans ces sciences qu'il devinait de génie.

A seize ans, déjà célèbre, il publiait un *Traité des sections coniques*, et Descartes refusa de croire qu'une sagacité si précoce fût vraiment d'un adolescent. Logique, physique, mécanique, miracles de calcul, tout lui était donc un jeu.

Mais tandis que le feu de sa jeunesse se dépensait dans cette poursuite passionnée de la certitude, un événement vint troubler la paix d'un austère foyer. En mai 1638, M. Étienne Pascal fut accusé de s'être plaint trop vivement d'une réduction des rentes sur l'Hôtel de ville; et, menacé de la Bastille par Richelieu, il dut se dérober au péril par une fuite précipitée. L'affaire risquait d'avoir des suites fâcheuses, si, en février 1639, ses deux jeunes filles laissées à Paris n'avaient eu la faveur d'être invitées par la duchesse d'Aiguillon, nièce du ministre, à figurer dans une tragi-comédie¹ que des enfants devaient représenter devant le cardinal. Elles jouèrent leur rôle à ravir; et, profitant de l'occasion, la petite Jacqueline, tout en pleurs, sollicita la grâce de son père dans un compliment en vers animés de son esprit et de son cœur. Son Eminence en fut si touchée qu'elle ne se contenta pas de pardonner. M. Étienne Pascal ne tarda point à être nommé intendant des tailles, en Normandie, poste difficile; car il y avait eu là des troubles récents, et les mutins venaient même d'y piller le bureau des recettes.

Il fallut donc partir pour Rouen, et ce fut dans l'intention d'aider son père à régler plus rapidement les comptes de sa province, que Blaise Pascal imagina bientôt sa *machine arithmétique*, mais au prix d'un effort si laborieux que sa santé s'en altéra profondément. Pour se reposer d'un tel labeur, il commença ses expériences sur le *vide*, confirma sa théorie de la pesanteur de l'air, posa les bases du calcul des probabilités, entrevit le calcul différentiel et

1. *L'Amour tyrannique*, de Scudéry.

intégral, enfin inventa, dans ses moments perdus, le haquet et même, dit-on, l'omnibus.

La crise morale. Retraite à Port-Royal (1655).— Jus- qu'où ne se serait point élançé ce génie qui épouvante l'admiration, si, dès le premier pas, il ne s'était arrêté, comme éperdu, dans la contemplation de l'infini? C'est que les vérités abstraites ne pouvaient suffire à un cœur aussi ambitieux de sainteté que sa raison l'était de certitude, et le jour approchait où il allait se consacrer à un autre idéal. Déjà l'y invitait un appel qu'il put croire providentiel; car, durant son séjour à Rouen, un disciple de l'abbé de Saint-Cyran, le curé de Rouville, venait d'initier aux doctrines de Port-Royal celui qui devait être leur plus ardent défenseur. Il y eut donc là de premiers germes qui grandirent vite dans une âme si naturellement chrétienne.

Mais, avant l'heure décisive, Pascal va traverser encore six ou sept années indécises, pendant lesquelles il trouva quelque douceur aux agréments de la société. L'ordre des médecins, qui intéressèrent sa conscience à la conservation de sa vie déjà compromise, ayant imposé des loisirs et des distractions à un esprit trop tendu, il se laissa glisser dans le monde; et, s'il n'en connut jamais les orages, un fragment éloquent, où vibre l'accent d'une confiance intime, autorise du moins à supposer qu'il sentit la joie et la douleur d'aimer, mais à distance, et dans le secret, une âme digne de la sienne¹. Ce ne fut du reste qu'un rapide éclair; car nous approchons de la crise qui fixa ses destinées.

Quelle en fut la cause? Est-ce l'accident auquel il n'échappa que par miracle, lorsque, ses chevaux s'étant tout à coup emportés au pont de Neuilly, sa voiture demeura suspendue sur l'abîme? Est-ce cette nuit d'extase dont il conservait le souvenir écrit sur un scapulaire cousu dans son habit? Est-ce l'influence de sa sœur Jacqueline qu'il avait lui-même conduite au seuil du cloître, quelque temps après la mort édifiante de son père? Toujours est-il, qu'à partir de l'année 1655, pris d'un irrémédiable dégoût pour

1. Discours sur les passions de l'amour.

tout ce qui n'est pas Dieu, il se retira définitivement à Port-Royal, au moment où les doctrines jansénistes venaient d'être condamnées par la cour de Rome. C'était l'heure des menaces, des disgrâces, de la ruine peut-être; car les adversaires de cette sainte maison armaient contre elle non-seulement la Sorbonne et le clergé de France, mais le bras du pouvoir. Arnauld et ses amis avaient beau méditer, délibérer, compiler, argumenter; toute leur théologie n'aurait pu conjurer ce péril pressant, s'il n'avait été prévenu par un de ces retours offensifs qui assurent la victoire, ou retardent la défaite.

Les Provinciales (1656-57). — Or ce coup d'éclat fut le triomphe des *Lettres provinciales* publiées sous le nom de Montalte, dans l'intervalle qui s'écoula du 23 janvier 1656 au 1^{er} juin 1657. Elles réussirent du moins à tuer la scolastique en morale, comme Descartes y avait à jamais coupé court en métaphysique. Si la querelle que suscita ce réquisitoire n'a plus aujourd'hui tout son à-propos, la verve d'une ironie magistrale, les principes qui sont le fond même de la conscience, la dialectique d'un bon sens convaincu, et les beautés d'un art supérieur, assurent un intérêt durable à ce pamphlet qui demeure une des dates les plus importantes de notre histoire littéraire. En même temps que Pascal déconcertait l'ennemi par l'audace et l'adresse d'une manœuvre qu'applaudit l'opinion, il donnait à la prose française le premier chef-d'œuvre qu'elle eût produit depuis le *Discours sur la méthode*.

Lui qui visait toujours à la perfection, il dut être heureux d'un succès qui prouvait l'excellence de sa plume; mais il s'en réjouit surtout en vue de la cause à laquelle il s'était dévoué, parce qu'il y voyait le salut des âmes; car, méprisant la renommée, il ne voulait plus vivre que pour ce qu'il crut la vérité. Aussi le problème de la vie humaine devint-il l'unique objet des méditations qu'il disputait à ses continuelles souffrances. C'est l'héroïque spectacle que nous offrent les dernières années de sa courte existence, j'allais dire de sa longue agonie. « Qu'il parle, qu'il prie, qu'il écrive, qu'il s'entretienne avec quelques amis touchés de la

même passion des choses divines, il n'a plus qu'un sentiment, qu'une pensée : l'avenir de l'homme au delà de ce monde, la façon de s'y préparer, et le néant de tout le reste. S'il s'oublie un instant hors de cette idée, ou s'il sent s'élever en lui quelque fierté de l'avoir et de la communiquer aux autres, s'il prend plaisir à la louange, s'il s'enivre parfois de sa propre parole, une ceinture de fer lui rappelle, par ses morsures cachées, le peu qu'il est, et ce qu'il a résolu. Son désir ardent de la béatitude et ses angoisses pour le salut n'ont cependant rien d'égoïste. Car il plaint les autres à l'égal de lui-même ; et, comme on s'accorde à louer la force merveilleuse qu'il a reçue du ciel pour pénétrer les esprits et pour remuer les cœurs, il entreprend son grand ouvrage, les *Pensées*, afin de conduire au repos de la foi ceux qui languissent dans le monde, ou, ce qui est pire, qui s'y trouvent heureux¹. »

Les Pensées. L'apostolat. — Il écrit donc, mais par charité pure, pour tirer ses semblables du mal dont il a souffert lui-même, et les rendre invulnérables aux assauts de l'incrédulité dont il semble pressentir la lointaine invasion, à un siècle de distance. Donner aux vérités de la religion la rigueur d'une certitude scientifique, appliquer à l'apologie des dogmes révélés une méthode et des raisons capables de forcer les plus rebelles dans leurs derniers retranchements ; telle est l'ambition de cette âme, qui, s'attachant à la Croix, comme un naufragé à la planche du salut, portera dans la défense de la foi cette mélancolie dont la tristesse ne fut inspirée à d'autres que par les angoisses du doute.

Mais frappé à mort, il ne put qu'ébaucher un monument dont les matériaux épars ont pour nous la touchante et majestueuse beauté des ruines. Ses *Pensées*, bien que le meilleur n'en soit pas venu jusqu'à nous, et n'ait eu d'autre confident que Dieu, nous le montrent cependant, s'il est possible, plus grand encore par le cœur que par l'intelligence. C'est ce qu'atteste aussi le courage avec lequel il

1. Prévost-Paradol. *Études sur les moralistes français*. HACHETTE

supporta les épreuves qui précédèrent sa délivrance. Avec les maux qu'il recevait comme un bienfait et une expiation, redoubla son humilité, son détachement de tout lien terrestre, son amour inquiet et ingénu pour les pauvres. Durant sa dernière maladie, il voulait qu'un indigent fût placé près de lui et qu'il eût toutes les préférences de leur gardien commun. « Ne me plaignez point, disait-il ; la maladie est l'état naturel du chrétien, parce qu'on est par là comme on devrait toujours être, dans la privation de tous les biens et de tous les plaisirs, exempt de toutes les passions qui nous troublent pendant le cours de la vie, et dans l'attente continuelle de la mort. » Ce fut parmi ces sentiments que s'éteignit, en sa trente-neuvième année, le 19 août 1662, cet homme extraordinaire qui embrassa la foi avec une sorte de désespoir, étouffa toute autre passion que celle du vrai, dédaigna la gloire à l'âge où l'on voudrait mourir pour elle, enferma son génie dans un seul objet, le salut de ses semblables, et représentera toujours l'élite des âmes assez généreusement tourmentées par le problème de la destinée humaine pour s'y dévouer, pour s'y sacrifier jusqu'au martyre.

LETTRES PROVINCIALES

(1656.)

I. — FAITS HISTORIQUES.

Préface théologique des Provinciales. — Les Molinistes et les Jansénistes. — L'Augustinus défendu par Arnauld, condamné par le Saint-Siège. — Quelles sont les cinq propositions de Jansénius ? Les a-t-il formulées

1. Né en 1585, au village d'Acquoi, près de Léerdam, en Hollande, Cornelius Jansénius fut d'abord principal d'un collège à Bayonne et à Louvain, puis professeur de théologie à l'université de cette ville, enfin évêque d'Ypres, en 1635. Il mourut de la peste, en 1638. Son plus célèbre ouvrage est l'*Augustinus*, publié

textuellement? La cour de Rome a-t-elle eu raison de les condamner? Où finit l'orthodoxie? Où commence l'hérésie? Que faut-il entendre par les termes de *grâce suffisante*, *grâce efficace*, *pouvoir prochain*¹? Voilà des questions qui sont la préface des *Provinciales*, et sur lesquelles il conviendrait peut-être de dire un mot, avant d'aborder l'œuvre de Pascal. Mais, si les théologiens les plus compétents ont eu peine à les comprendre, et ne réussirent pas à les résoudre, nous n'avons point de lumières pour éclairer ces ténèbres. Bornons-nous donc à rappeler que le problème du libre arbitre fut le champ de bataille où s'engagèrent les hostilités entre les Molinistes² et leurs adversaires. Les uns, associant l'âme humaine aux opérations du salut, essayaient de concilier la Liberté avec la toute-puissance de la *Grâce*. Les autres, inclinant vers la prédestination, croyaient que, depuis la chute originelle, la misère de l'Homme est incurable, sans le miracle de la *grâce efficace*, qui frappe ses coups où il lui plaît, et peut seule racheter gratuitement ses élus: car, à leurs yeux, la *grâce suffisante* est celle qui ne suffit pas. Aussi le Christ des Jansénistes a-t-il les bras fermés. Au risque de décourager les faibles par un idéal inaccessible, ils dédaignent les vertus communes et moyennes; ils exigent de la nature un suprême effort, et ne visent à rien moins qu'à la Sainteté³.

en 1640. Il y combattait la doctrine de Molina, théologien jésuite, par celle de saint Augustin. Nicolas Cornet, syndic de la Faculté de Paris, en tira cinq propositions qui furent condamnées par Innocent X, en 1653, et par Alexandre VII, en 1656. Mais Port-Royal les prit sous son patronage. Toutefois, les Jansénistes, n'osant les défendre directement, après la censure pontificale, soutinrent qu'elles n'étaient pas exprimées textuellement par Jansénius, et que le pape s'était trompé sur la *question de fait*. Ce fut la thèse d'Arnauld. Il faut étudier dans l'édition de M. Havet tout ce qui intéresse le problème théologique.

1. La grâce suffisante prépare ou ébauche l'œuvre du salut. La grâce efficace peut seule l'achever. Quant au Pouvoir prochain, la première lettre de Pascal nous apprend que ses partisans ne pouvaient le définir.

2. En 1588, avait paru le livre du Jésuite Louis Molina sur l'*Accord du libre arbitre et de la grâce*.

3. C'est ce qui faisait dire au bon sens de Bossuet: « Certains docteurs ont tenu la conscience captive sous des rigueurs très injustes. Ils trouvent partout des crimes nouveaux, et accablent la faiblesse humaine, en ajoutant au joug que Dieu nous impose. Qui ne voit que cette rigueur enle la présomption, nourrit le dédain,

Ces tendances n'attendaient qu'une occasion pour entrer en conflit. Or, elle leur fut offerte par l'*Augustinus*, ouvrage posthume où Jansénius opposait à l'optimisme accommodant de Louis Molina les rigueurs de son pessimisme fataliste, et le mettait sous le patronage de saint Augustin. Nous retrouvons en effet dans ces débats le contraste de Philinte, et d'Alceste, d'Épicure et de Zénon. Il y avait antipathie entre des docteurs d'un côté trop faciles, et prompts à tous les compromis, de l'autre trop soupçonneux, trop durs, et plus chrétiens que l'Évangile même. A Port-Royal, les cœurs et les consciences se reconnurent dès l'abord dans le stoïcisme d'un maître dont l'abbé de Saint-Cyran avait été le plus cher disciple¹. Aussi Arnauld et ses fidèles déployèrent-ils tout leur zèle en faveur des cinq propositions suspectes que Nicolas Cornet, syndic de la Faculté de théologie, venait de déférer à la juridiction du saint-siège. Ils les défendirent d'abord ouvertement et sans réserves, puis, après une triple censure², avec des restrictions sous lesquelles grondaient les murmures d'une sourde révolte.

Rivalités de sectes. — Concurrence jalouse. — Port-Royal suspect à la Cour. — Tels furent les préludes d'une querelle en apparence dogmatique, mais qui recouvrait des intérêts, des passions et des rivalités de secte; car il est manifeste que les Jésuites, jusqu'alors maîtres de l'éducation, ne virent pas sans jalousie la renommée croissante d'une école qui attirait les enfants des plus illustres familles. Cette concurrence alarma l'esprit conquérant d'une Compagnie ambitieuse, et elle n'épargna ni la ruse, ni la violence pour discréditer ou détruire l'institution qui lui faisait ombrage. Les circonstances se prêtaient à ces colères; car, durant la Fronde, les jansénistes avaient plus d'une fois secondé les cabales du cardinal de Retz, et, de-

entré dans un esprit de fatalisme singulière, fut perdue le vertige passant, l'aveuglement, et le dur et dur impossible. — (*Oraison funèbre de Nicolas Cornet*.)

1. Interprète de Haurouss, abbé de Saint-Cyran, théologien adroit, remuant, impétueux, et intrépide pour le compte de son Arnauld, Lamoignon, de 1621, et l'abbé de Saint-Cyran, de 1624.

2. *Mémoires de M. de Retz*, t. III, p. 116, par Innocent X le 9 juin 1653, par Alexandre VII le 1669.

puis ses disgrâces, leur plume, comme leur bourse, était au service de ses intrigues. Aux défiances des autorités ecclésiastiques s'associaient donc les rancunes de la Cour, comme le prouva l'empressement avec lequel les lettres patentes du Roi confirmèrent l'arrêt prononcé par Innocent X, le 9 juin 1653, et par Alexandre VII, le 16 octobre 1656. Quand l'orage eut ainsi passé les monts, le péril devint si menaçant qu'Arnauld lui-même jugea prudent de faire le mort; mais cet armistice dérangeait les calculs de ceux qui voulaient le perdre définitivement lui et ses amis. Aussi le provoquèrent-ils à de nouveaux éclats par des pamphlets injurieux, qui appelaient une riposte¹; elle suivit de près, et ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres.

Complots de sacristie. — L'affaire du duc de Liancourt. — Les deux lettres d'Arnauld censurées en Sorbonne. — Question de fait. — Nous ne raconterons pas en détail ces complots de sacristie, et ces escarmouches de collège. Signalons seulement l'incident qui donna naissance aux Provinciales. Nous voulons parler du démêlé que le duc de Liancourt eut avec un prêtre de sa paroisse. S'étant présenté, le 31 janvier 1655, à son confesseur ordinaire M. Picoté, vicaire de Saint-Sulpice, ce grand seigneur se vit refuser l'absolution, sous prétexte qu'il logeait chez lui un janséniste, l'abbé de Bourzeis, et qu'il faisait élever à Port-Royal sa petite-fille, Mlle de la Roche-Guyon. On s'imagine le scandale d'une pareille affaire, en un temps de pratique fervente. Malgré sa promesse de garder le silence, Arnauld ne put se contenir; et, coup sur coup, il lança une *Première Lettre à une personne de condition*, puis une *seconde à un Duc et Pair*², c'est-à-dire deux volumes qui furent une bonne fortune pour le Père Annat et consorts; car ils ne manquèrent pas d'y découvrir l'apologie de

1. Dans une pièce de vers latins qui se débitait au collège des Jésuites, les Jansénistes étaient traités de *Cercuilles du lac de Genève (Lana tibetensis prognata paludibus)*.

Deva, en 1651, le P. Busacier appela les religieux de Port-Royal des « vierges folles, impénitentes, asacramentaires, incommuniantes et phantastiques. »

2. Le duc de Luynes, 10 juillet 1655.

Jansénius ; et le factum fut aussitôt dénoncé à M. Claude Guyart, nouveau syndic de la Faculté de théologie, tout dévoué au parti Moliniste. Sans désespérer, celui-ci fit nommer, pour l'examen du procès, des commissaires dont il était sûr. Par surcroît de précautions, n'avait-il pas eu soin de recruter un renfort de moines surnuméraires dont les suffrages étaient gagnés d'avance ? Il est vrai que soixante opposants protestèrent devant le Parlement contre cette manœuvre ; mais, l'appel ayant été mis à néant, la cause revint en Sorbonne pour y être tranchée par les intéressés. Cependant, Arnauld luttait en désespéré. Tantôt il dépêchait mémoires sur mémoires ; tantôt sa fierté baissait pavillon, et se faisait aussi humble que possible, mais en pure perte ; car, le 14 janvier 1656, il finit par succomber sur la question de fait¹, à la pluralité de cent quatre-vingt-quatre voix contre soixante et onze : quinze votants restèrent neutres. C'était une flétrissure, et très retentissante ; car ces débats suscitaient alors une ardente curiosité. Pour s'en faire une idée, il faut se figurer les plus chaudes séances de la Chambre, dans les journées militantes de la Restauration. Ce fut donc l'événement de la cour et de la ville. « Vos docteurs parlent trop, » avait dit la Reine à la princesse de Guémenée. Le cardinal de Mazarin s'en émut lui-même ; car il pria l'évêque d'Orléans « d'accommoder une affaire dont les femmes ne faisaient que jaser, quoi qu'elles n'y entendissent rien, non plus que lui. »

Question de droit. — Nécessité d'une revanche devant l'opinion. — Appel fait à Pascal. — Ses griefs personnels contre les Jésuites. — Vaincu dans un premier engagement, Arnauld n'avait plus de revanche à espérer, du moins en Sorbonne ; car, dès le 18 janvier, encore tout meurtri de sa défaite, il se vit attaqué de nouveau sur la question de droit² par des ennemis résolus à le baillonner,

1. Arnauld prétendit que les propositions incriminées n'étaient pas dans Jansénius, et que le pape s'était trompé sur la question de fait. Restait à traiter la question de droit, sur laquelle il fut encore condamné.

2. Le 1^{er} février, Arnauld fut exclu solennellement de la Sorbonne, et déchu de

et à lui arracher son bonnet de docteur. S'il ne voulait pas « se laisser condamner comme un enfant », il ne lui restait donc plus que la ressource d'en appeler au tribunal de l'opinion et de plaider sa cause devant le grand public. C'était le conseil donné par tous les amis du dehors ; et, cédant à ces instances, il reprit ses armes, mais d'une main que la fatigue du combat rendait encore plus pesante. On s'en aperçut trop lorsqu'il lut « à ces Messieurs » un premier essai d'apologie. Malgré leurs préventions sympathiques, nul applaudissement ne se fit entendre ; et, comprenant ce silence, Arnauld, « qui n'était pas jaloux de louanges, » leur dit : « Je vois bien que ceci vous paraît mauvais, et je crois que vous avez raison. » Puis, se retournant vers Pascal, qui, par un heureux hasard, se trouvait là, il ajouta : « Mais vous qui êtes jeune, qui êtes curieux, vous devriez nous faire quelque chose¹. » N'ayant écrit jusque-là que sur les sciences, et ne sachant pas s'il suffirait à une si grave responsabilité, il promit simplement d'esquisser un projet, laissant à d'autres le soin de le polir et de l'achever. C'était là beaucoup de modestie ; car « il avoit, comme dit sa sœur, une éloquence naturelle qui lui donnoit une facilité merveilleuse à dire ce qu'il vouloit ; il y ajoutoit des règles dont il se servoit si avantageusement qu'il étoit maître de son style, en sorte que son discours faisoit l'effet qu'il s'étoit proposé. » Toujours est-il que, dès le lendemain, sa plume se mit en campagne, et avec d'autant plus d'entrain qu'il avait lui-même des griefs personnels contre les Jésuites, Ceux de Montferrand ne l'avaient-ils point accusé de s'être attribué, dans ses travaux sur le *Vide*, des découvertes faites par des Italiens ? Piqué au vif par cette calomnie, il eût vertement riposté, si le Père Noël n'était intervenu par de mielleuses prières qui n'en furent pas moins suivies de nouvelles attaques poussées jusqu'à l'injure. Le père de Pascal s'en plaignit amèrement, et même écrivit alors au diffamateur : « Vous

ses privilèges de docteur. La seconde de ses propositions avait été condamnée comme hérétique.

1. Ces détails sont tirés des Mémoires de Mme Périer sœur de Pascal.

vous êtes exposé à ce qu'un jeune homme provoqué sans sujet se porte à réfuter vos invectives en termes capables de vous causer un *éternel repentir*. »

Louis de Montalte. — Tour mondain et cavalier des petites Lettres. — Il y eut dans ce mot quelque chose de prophétique, si l'on en juge par la popularité triomphale de l'immortel pamphlet qui, publié du 23 janvier 1656 au mois de mars 1657, parut sous forme épistolaire, d'abord sans signature, ensuite avec ce titre : « *Lettres écrites par Louis de Montalte à un Provincial de ses amis, et aux Révérends Pères Jésuites, sur le sujet de la morale et de la politique de ces Pères*¹. »

Dès son début, l'avocat fit merveille ; et, le jour où il soumit à la docte compagnie ce qu'il croyait une ébauche, il n'y eut qu'une voix pour s'écrier : « Cela est excellent ; il faut l'imprimer. » Jamais Port-Royal ne s'était vu à pareille fête. Ce ton de polémique alerte et cavalière tranchait d'emblée sur le style habituel de la maison, les interminables périodes, l'ampleur, la redondance, la rotondité, la monotonie, le sempiternel retour des mêmes

1. C'est le titre que porte le recueil de 1657. Par une sorte de défi, Pascal mit à sa seconde lettre cette énigmatique souscription : *Votée très humble et très obéissant serviteur* : A. A. B. P. A. F. D. E. P. (ancien ami Blaise Pascal Auvergnat, fils d'Etienne Pascal.)

La première lettre exalte uniquement l'autorité de la Sorbonne. La montagne en travail enfante une ridicule souris, ce mot de *potroir prochain*, sur le sens duquel les disputants ne pouvaient s'entendre.

La deuxième, qui traite de la grâce suffisante, est datée du 29 janvier, mais ne parut que le 5 février. Elle n'attaquait encore que les Jacobins, et Thomistes, parut que de la défection, dont Arnauld avait à se venger.

La troisième roule sur la condamnation définitive d'Arnauld ; c'est là qu'est prononcée cette parole : « Les plus habiles sont ceux qui intriguent beaucoup, qui parlent peu, et qui ne reçoivent point. » On sent que le tour des Jésuites approche.

Les lettres qui suivent, de la quatrième à la septième, sont l'arsenal des armes qu'il tourne contre les casuistes. Pascal leur reproche la restriction mentale (I, V), la direction d'intention (I, VII), le probabilisme (I, V, XIII). Il les accuse d'enseigner qu'on peut faire son salut en vivant dans les péchés les plus honteux (I, VI, VII, VIII, IX), de nous dispenser d'aimer Dieu, de remplacer la foi par des pratiques extérieures, d'aplanir la route aux vices, pour dominer les consciences et asservir l'Eglise.

La seizième lettre défend les religieux de Port-Royal contre des calomnies outrageantes.

La dix-septième et la dix-huitième reprennent la question de la grâce qui avait été le point de départ de la querelle.

arguments, l'appareil logique du sermon ou de la plaidoirie, la gravité solennelle d'une langue juste et saine, mais terne, opaque, et impersonnelle. Bien que cette marque de fabrique ne se reconnût pas, les plus austères eurent l'esprit de ne point se scandaliser du tour profane qui signalait ce nouveau venu; car on sentait d'instinct que cette ironie légère était le salut, et qu'une charge brillante pouvait seule tourner un désastre en victoire, comme Pascal eut bientôt la joie de le constater, lorsqu'il se fit écrire par le *Provincial* : « Vos deux lettres n'ont pas été pour moi seul. Tout le monde les voit, tout le monde les entend, tout le monde les croit. Elles ne sont pas seulement estimées par les théologiens; elles sont encore agréables aux gens du monde, et *intelligibles aux femmes mêmes.* »

L'incognito. La police et les conspirateurs. — Au moment où il entra en scène, il n'appartenait pas encore à l'ort-Royal. Solitaire amateur, il n'y faisait que des retraites passagères, et logeait près du Luxembourg, chez le poète Patrix, officier du duc d'Orléans, dans une maison qui faisait face à la Porte Saint-Michel. Bientôt même, pour plus de sûreté, il alla se cacher, sous le nom de M. de Mons, dans une petite auberge de la rue des Poirées, à l'enseigne du roi David, derrière la Sorbonne, en face de l'ennemi, vis-à-vis le collège des Jésuites. C'est de là qu'il entretenait une correspondance quotidienne avec « ces Messieurs », et en recevait toutes sortes de munitions dont il faisait bon emploi. M. Périer, son beau-frère, venu à Paris sur ces entrefaites, descendit dans le même hôtel. On raconte même qu'un jour un Jésuite, le Père de Fretat, son cousin, vint le voir, pour l'avertir en bon parent que la société se défiait de M. Pascal, et ne le croyait pas étranger aux *Petites Lettres*. L'angoisse de M. Périer fut grande; car, en ce moment, sur son lit, derrière un rideau entr'ouvert, une vingtaine d'exemplaires de la septième lettre étaient en train de sécher. Pourtant, l'expédient de la restriction mentale le tira d'embarras, et, le bon Père une fois parti, il courut conter l'aventure à

Pascal qui demeurait à l'étage supérieur ¹. Ce mystère avait d'autant plus la curiosité publique. Mais, embusqué dans l'ombre, l'invisible ennemi décochait impunément ses flèches et jouissait de son incognito. « C'est Nisus dardant ses javelots qui tuent les Rutules près d'Euryale. Seulement ici Euryale, c'est-à-dire Arnould, est sauf, et Nisus échappe. On est en plein succès de stratagème ² ». Cependant, les suppositions se croisaient en tous sens. N'alla-t-on pas jusqu'à nommer le vieux Gomberville, un revenant qui remontait à la fondation de l'Académie ³? On soupçonnait encore M. Le Roi, abbé de Haute-Fontaine, qui, dans une lettre au Père Esprit, de l'Oratoire (9 février), s'en excusa en assurant « qu'on lui faisoit trop d'honneur ». Les limiers de la police cherchaient aussi la piste, mais on éventait leurs battues; et, tandis qu'ils revenaient bredouille, les conspirateurs, réunis à la sourdine au lieu de leur rendez-vous ordinaire, chez l'abbé de Pontchâteau, riaient, portes closes, des fausses conjectures de l'adversaire et de sa rage impuissante.

Le factotum de Port-Royal. Ses imprimeurs. — Il y eut là des prodiges de discrétion, d'adresse et de ruse. Si on réussit à tromper la vigilance des plus habiles, on le dut principalement à M. de Saint-Gilles d'Asson, l'infatigable *factotum* de Port-Royal. Ses auxiliaires dévoués furent, entre autres, les libraires Petit, Desprez et Savreux. Mais ce dernier seul courut quelque péril. Le 2 février, jour de la Purification, on vint l'arrêter, et le lieutenant criminel l'interrogea, lui, sa femme et ses garçons de boutique. Des scellés furent mis sur les presses de son imprimerie :

1. Un laquais de Pascal, nommé Picard, était dans la confidence. C'est lui qui perdit les manuscrits à M. Fochin, professeur du collège d'Harcourt, ou était une presse clandestine.

2. Sainte-Beuve. (*Port-Royal* 44-64), C'est le cas de dire avec Virgile :

Sævit atrox Volseens, nec teli conspicit usquam
Auctorem, nec quo se ardens immittere possit.

Arnould est un ancêtre Nisus !

3. N'en souvenez-vous plus, il avait publié, à quatorze ans, un cloze de la vieillesse, en 110 quatrains. Il s'essaya dans l'histoire et le roman.

mais, informée à temps, Mme Savreux avait recueilli les formes dans son tablier; et, passant à travers les gardes comme une autre Judith, elle alla les porter chez un voisin, où, dès la nuit, on tira trois cents exemplaires de la seconde lettre, et le lendemain douze cents. Les magistrats chargés des poursuites étaient les premiers à trouver dans leur carrosse ou sous leur serviette les pièces qui échappaient à toutes leurs enquêtes. M. le chancelier faillit en suffoquer de colère. « Il fallut le saigner jusqu'à huit fois. » Quelques-uns eurent l'esprit de prendre plaisir à ces défis, et le président de Bellière attendait impatiemment chaque Provinciale, comme un abonné, pour s'en régaler. Plus d'un lisait par goût les pages qu'il proscrivait par convenance. Tel qui requérait leur lacération eût regretté fort de ne pas les avoir dans sa bibliothèque. Lorsque le Parlement d'Aix ordonna que l'ouvrage fût brûlé sur le pilori par l'exécuteur de haute justice, les conseillers qui les condamnaient ainsi publiquement ne livrèrent au feu qu'un Almanach, tant il leur en coûtait d'anéantir un seul exemplaire du chef-d'œuvre. Cette fois encore, on ne sacrifiait qu'une biche à la place d'Iphigénie. Quant au cardinal de Mazarin que les victimes de Pascal cherchaient à circonvenir, il reçut la septième lettre; mais il en rit de si bon cœur qu'il fut désarmé, du moins provisoirement.

Les salons. Propagande; les miracles de la Sainte-Épine. — A plus forte raison les salons furent-ils conquis dès le premier jour¹. La maison de Mme de Sablé, l'hôtel de Nevers où brillait Mme du Plessis-Guénégaud, et bien d'autres cercles à la mode devinrent des foyers de lecture et de propagande, des bureaux d'annonce et de distribution. « Jamais la Poste, dit un contemporain, ne fit de pareilles recettes. » Des ballots d'exemplaires étaient expédiés dans toutes les villes du royaume, le plus souvent port payé; car la petite Eglise n'y regardait pas,

1. Les *Provinciales* créèrent tout un parti d'indifférents qui servit Port-Royal de son influence mondaine.

ou plutôt elle s'arrangeait de manière à n'y rien perdre, comme l'avoue M. de Saint-Gilles, quand il écrit : « M. Arnauld s'est avisé d'une chose que j'ai utilement pratiquée. Au lieu de donner ces lettres à nos libraires, nous en faisons tirer de chacune 12 rames qui font 6,000, dont la moitié se donne, et dont l'autre, vendue aux libraires, paye les frais d'impression, et *plus*. Ainsi, nos 3,000 ne nous coûtent rien, et *chacun se salue*¹ ».

Faut-il ajouter que les intérêts du ciel furent aussi engagés dans l'entreprise? car on publia bientôt des miracles accomplis à Port-Royal, entre autres des guérisons opérées par la Sainte-Epinedont cette maison possédait une parcelle. On suscita même des pèlerinages à « ce sanctuaire de la Grâce ». Dans sa seizième lettre, Pascal ne fait-il pas allusion à ces rumeurs mystiques, lorsqu'il parle d'une « voix sainte et terrible qui étonne la nature et console l'Eglise² ? ».

Bref, l'effet produit fut étourdissant : il déconcerta les Jésuites eux-mêmes éblouis par l'éclat des coups portés au cœur de leur Institut. « Il faut avouer, disait l'un d'eux, qu'il sait mieux qu'homme du monde l'art du ridicule, et qu'il s'en sert avec toute la perfection qu'on peut souhaiter. » C'est ce qu'un autre appelait « du poison versé dans la coupe d'or de Babylone³ ».

Les Provinciales et l'Église gallicane. Les Jésuites condamnés à Paris et à Rome. Censure de Bossuet. — Tandis que les rieurs accueillaient gaiement les Provinciales⁴, les Théologiens prenaient la chose très gravement. Dès le 12 mai 1656, alors que les sept premières avaient seules paru, le curé de Saint-Roch, M. Rousse, syndic des curés de Paris, invita ses confrères à pour-

1. On ne s'attendait pas à trouver Arnauld si habile en expédients industriels. Ces théologiens étaient gens d'affaires, à l'occasion.

2. Le premier miracle est du vendredi de la mi-carême 1656.

3. Aussi furent-ils déconcertés jusqu'à se taire. Plus tard, ils reprirent leur sang-froid : mais le talent fit défaut à ces ripostes.

4. Bossuet ne n'avait pas encore appris sa puissante dialectique à l'école de Pascal.

5. Le poëme inventa et adopta ce titre pour abréger l'autre. Il finit par s'imposer à l'avenir.

suivre la condamnation soit des Casuistes, s'ils étaient reconnus coupables, soit des Lettres si elles les calomniaient. Mais, comme le diocèse était troublé par des dissentiments sur la juridiction de l'Archevêque, ce dessein ne put avoir son effet. Quelques semaines après, vers le 30 mai, un prêtre de Rouen, l'abbé d'Aulnay, curé de Saint-Maclou, fulmina dans ses sermons contre des doctrines qui scandalisaient l'Église; avertis par ce signal, ses collègues résolurent de nommer des arbitres pour vérifier les textes cités; et, stupéfaits de leur exactitude, ils adressèrent à leur archevêque, M. de Harlay ¹, une requête que celui-ci crut devoir renvoyer à l'assemblée générale du clergé. En même temps, les curés de Paris furent invités à suivre cet exemple; l'appel fut entendu : il se propagea même dans les principales villes de France, où il recueillit de nombreuses adhésions, transmises à une commission qui eut pouvoir de parler et d'agir au nom des absents. Après examen du dossier, trente-huit propositions finirent par être déferées, le 26 novembre, au synode où les évêques seuls avaient voix délibérative sur les articles de foi ou de doctrine. Mais la session touchait à sa fin; et, pour cette raison, ou par des motifs de prudence, on ajourna la cause, non toutefois sans prononcer un arrêt indirect; car, le 1^{er} février 1657, il fut décidé qu'il convenait d'imprimer les *Instructions de saint Charles Borromée pour les confesseurs*. Selon les termes du procès verbal, ce livre serait très utile « principalement en ce temps où l'on voit avancer des *maximes si pernicieuses*, si contraires à celles de l'Évangile, et où il se commet tant d'abus en l'administration du sacrement de pénitence, *par la facilité et l'ignorance des directeurs*. »

C'était éluder un devoir; mais ce faux-fuyant n'étouffa pas le procès; il fut même envenimé bientôt par la témérité d'un Jésuite, le père Pirot, qui, vers la fin de 1657, payant d'audace en son *Apologie des casuistes*, ne parlait

1. Il fut depuis archevêque de Paris.

de rien moins que de précipiter les Jansénistes dans le Rhône. Cette maladresse renouvela l'émoi du monde ecclésiastique; et, le 7 janvier 1658, l'assemblée des curés de Paris dénonça ce libelle aux vicaires généraux qui administraient le diocèse pendant l'exil du cardinal de Retz. Un blâme finit par être prononcé en octobre 1658, et le soulèvement de la conscience publique fut tel que, sous cette pression, le saint-siège dut, en 1659, condamner les violences du père Pírot. C'étaient les Provinciales qui, prises même à dose légère, opéraient jusque sur les tempéraments les plus réfractaires. Parmi les témoignages qui l'attestent, signalons un écrit qui semble inspiré par Pascal : c'est la sixième requête des curés de Paris. Railant le ton plaintif et les doléances patelines des Jésuites, ils disaient : « Voylà comme cette superbe Compagnie tire vanité de sa confusion et de sa honte; mais il faut réprimer cette audace impie d'oser mettre en parallèle son obstination criminelle à défendre ses erreurs avec la sainte et divine constance de Jésus-Christ et des martyrs à souffrir pour la vérité. Car, quelle proportion y a-t-il entre deux choses si éloignées? Le Fils de Dieu et les martyrs n'ont fait autre chose qu'établir les vérités évangéliques, et ont enduré les plus cruels supplices, la mort même, par la violence de ceux qui ont mieux aimé le mensonge. Or, les Jésuites ne travaillent qu'à détruire ces mêmes vérités, et ne souffrent pas la moindre peine pour une opiniâtreté si punissable. »

Tandis que ces protestations retentissaient autour des chaires, le victorieux pamphlet, traduit en latin par Nicole sous le nom trop flamand de Wendrock, ne tardait pas à faire le tour de l'Europe. Il eut beau être mis à l'index par la cour de Rome, et condamné au feu à Paris, le 14 octobre 1660, sur le commandement exprès du Roi et de la Reine, la plainte universelle força deux papes, Alexandre VII en 1665, et Innocent XI en 1679, sinon à lancer une bulle en forme contre la morale relâchée, du moins à réprouver certaines de ses maximes. Mais c'est surtout à l'Église de France que revient l'honneur d'une sen-

tence décisive. Déjà l'assemblée de 1682 prit l'initiative d'une enquête qui aboutit à un projet de censure rédigé par Bossuet. Si le crédit des prévenus réussit à suspendre l'arrêt pendant dix-huit années encore, l'assemblée de 1700 eut le courage de frapper le coup longtemps ajourné. Ce fut encore le vigilant gardien de la tradition gallicane qui dressa le réquisitoire. Ne s'écriait-il pas : « Si, contre toute vraisemblance, et par des considérations que je ne veux ni supposer, ni admettre, l'assemblée se refusoit à prononcer un jugement digne de l'Église, seul, j'élèverois la voix dans un si pressant danger; seul, je révélerois à toute la terre une si honteuse prévarication; seul je publierois la censure de tant d'erreurs monstrueuses? »

Victoire de Pascal. — Il fit plus qu'il ne voulut. — Il est donc vrai de dire que ce grand procès de la morale chrétienne fut gagné par Pascal, au sein même de l'Église¹, à plus forte raison devant la société laïque pour laquelle l'auteur des Provinciales n'a pas cessé d'être un témoin et un juge. Elles purgèrent ainsi la France d'un casuisme qui, venu de l'Espagne, menaçait d'infester le sanctuaire. Bien que préoccupé d'une pensée toute évangélique, Pascal a même contribué à un résultat qu'il ne visait point, et qui l'eût effrayé, s'il l'avait prévu. J'entends par là qu'en soumettant au tribunal de l'opinion des questions réservées jusqu'alors à l'autorité ecclésiastique, il a hâté l'établissement d'une morale exclusivement séculière. Dès lors, le temps n'est pas loin où l'on passera de la critique des théologiens à celle de la théologie.

Il pourrait donc bien avoir fait plus qu'il ne voulait; et il est permis de se demander s'il se reconnaîtrait dans plusieurs de ceux qui, depuis, se sont autorisés de son livre, les uns sans l'avoir jamais lu, les autres avec un esprit fort peu sympathique au sien, et qui l'eût certainement affligé².

1. Si, neuf ans après cette censure, les Jésuites reprirent leur influence avec le père Le Tellier, le bref de Clément XIV abolit la Société, le 1^{er} juillet 1773.

2. Pascal était pourtant bien hardi, lorsqu'il disait : « Le monde devient méfiant et ne croit les choses que quand il les voit... Ils ont jugé plus à propos

Les Editions des Provinciales. — Pour épuiser ce préambule historique, rappelons certains détails de bibliographie qui ne sauraient être dédaignés, lorsqu'il s'agit d'un si grand nom. Chaque lettre parut isolément, dans le format in-quarto, avec une pagination distincte. Quelques exemplaires d'une même lettre offrent de notables différences, ce qui ne doit pas nous étonner : car le même texte s'imprimait clandestinement en plusieurs endroits, chez Petit un des libraires de Port-Royal, dans les caves du Collège d'Harcourt, et dans un moulin situé entre le Pont-Neuf et le Pont au Change. Le premier recueil des *Provinciales* fut publié par Nicole, en 1657, à Cologne, en in-quarto, chez Pierre de la Vallée; elles sont accompagnées d'un avertissement qui expliquait les sujets traités dans chacune d'elles; il fut composé le 5 mai 1657¹. La pagination ne se suit pas, les caractères changent d'une lettre à l'autre, et on rencontre même des leçons qui varient selon les exemplaires : cette anomalie s'explique par les difficultés qu'offrit l'impression, même à l'étranger; au soir de la bataille, il fallait encore user d'expédients, et de précautions.

La même année vit deux autres éditions in-douze², que signale une variante. On lit dans la première : « Quelques quarante *moines* mendiants », et dans la seconde : « Quelques *religieux* mendiants³. » De plus, le texte des trois premières lettres ne concorde pas, d'où l'on peut conclure

et plus facile le consumer que de repartir, parce qu'il leur est bien plus aisé de trouver des moines que des missions. . . Laissons à leur différend : ce sont des disputes de théologiens et non de théologes. Nous qui ne sommes pas docteurs, nous sommes que l'effe à leurs disputes. » Il ouvrait ainsi la porte au libre examen, et proposait les vices à de plus méprisieux que lui. » En disant tout le possible, dit Saint-Pierre, il réussit de mettre en défiance même contre le remède. »

Au lieu que Pascal et Nicole ne virent en cela, à leur main, jouées en 1659, les *Provinciales* eurent les honneurs de la gloire des *Provinciales* du faux goût qui regardait à l'instinct. En revanche, les *Provinciales* devançant et annonçant *Tartuffe*.

1. Comme nous l'apprend l'édition de 1659.

2. Cologne, chez Pierre de La Vallée.

3. Cette édition a pour titre : *Les Provinciales*, avec la théologie morale des dits Pères et nouveaux écrits, représentés par leurs pratiques et par leurs livres. Elle contient des pièces relatives à cette polémique.

que la dernière fut l'objet d'une révision. Entre ces deux in-douze, et l'in-octavo qui parut à Cologne, en 1659, chez Nicolas Schoute ¹, Nicole avait fait une traduction latine des *Provinciales*, en 1658 ²; tantôt il adopte la leçon de 1657, tantôt il devance celle de 1659. Sa version fut elle-même traduite en Français par une Janséniste fervente, Mlle de Joncoux. Tels sont les textes livrés au public, du vivant de Pascal. Le plus authentique est sans contredit celui dont le cahier autographe est à la bibliothèque nationale, et qu'ont reproduit les lettres primitives : car les changements qui suivirent furent inspirés par des scrupules politiques ou littéraires. Les uns, ceux de 1657, adoucissent ou suppriment les violences d'expression. Les autres, ceux de 1659, réparent quelques négligences de style, rajeunissent le tour, et suppriment des mots inutiles. On voit que les amis de Pascal ont passé par là. Donc, si l'on veut le jet le plus sincère de sa plume, il faut recourir à la source originale, fût-ce au prix de quelques aventures grammaticales.

Mais hâtons-nous d'en finir avec ces préliminaires pour aborder l'étude morale et littéraire d'un livre qu'on ne lirait plus aujourd'hui, s'il n'était qu'une controverse théologique.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Intérêts engagés dans ce débat théologique. — Un des travers les plus ordinaires à chaque génération est de ne pas comprendre les soucis familiers aux âges qui ne sont plus. Pour apprécier l'importance d'un débat où ne semblaient engagées que des questions de croyance, il faudrait cependant nous faire un instant contemporains d'une société qui s'intéressait à des disputes de docteurs comme aux pièces de Corneille et aux victoires de Condé ³.

1. A Cologne. Nicole y ajouta une histoire des *Provinciales*.

2. Trois volumes in-12.

3. L'opinion agrandissait alors des questions étroites. Faute de mieux, il y avait là un aliment pour l'activité des esprits. Les Jansénistes représentaient, en face du

Or, de nos jours, ces sujets sont tellement indifférents qu'ils nous gâtent même les *Provinciales* ; car plus d'un lecteur, s'il est sincère, avouera qu'elles contiennent des parties ingrates que ne sauve pas tout le génie d'un Pascal. Sans y contredire, reconnaissons du moins qu'il serait peu philosophique de se laisser tromper à ces apparences, et que cette querelle, sous des arguties de secte, agitait des problèmes dignes de passionner non seulement les honnêtes gens du dix-septième siècle, mais ceux de tous les temps. Car, à une époque où la parole n'avait pas de tribune, ces conflits de doctrine étaient la seule arène ouverte aux indépendants ; or, il s'agissait de savoir si la liberté d'examen serait étouffée par l'intolérance d'une Compagnie toute puissante qui, distribuant jusqu'alors la faveur ou la disgrâce, s'acharnait à menacer de la prison ou de l'exil quelques hommes savants et irréprochables dont le seul tort était de rester fidèles à ce qu'ils croyaient la vérité. Les droits et les devoirs de la conscience furent donc l'enjeu de ce duel inégal où des âmes d'élite, n'ayant pas d'autres armes que le talent et la vertu, luttaient pour la justice et pour l'honneur contre des ennemis ambitieux de dominer à tout prix l'Eglise et l'Etat. Leur casuistique n'avait pas d'autre fin ; et, en s'attaquant à ses principes, Pascal vit plus clair que tous ces ergoteurs solennels dont le pédantisme s'obstinait à réfuter des chicanes de Sorbonne.

Stratégie de Pascal. — L'honnête homme parlant au grand public. — Son habileté fut d'abord de ne plus s'enfermer dans le cloître, d'élargir le terrain où il voulait livrer bataille, d'y convoquer le grand public, et d'en appeler au bon sens de tous les esprits non prévenus. Pour y réussir, il lui suffisait de rester fidèle à la pensée qu'il exprimait ainsi : « Il faut qu'on ne puisse dire d'un écrivain ni *il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent, mais il est honnête homme.* » Beaucoup alors se piquaient

Pour ce, une époque où l'on se batte par des noms illustres, d'excellents écrits, de l'agilité d'esprit, et la faveur des salons. Leur éloquence tenait moins à la grandeur des sujets qu'à celle des caractères et à la profondeur des convictions.

de l'être ; mais, selon la formale de La Rochefoucauld, « le véritable Honnête homme est celui qui ne se pique de rien. » Eh bien, tel fut le premier mérite de Pascal. Il parla comme tout le monde, et pour tout le monde, sans appareil technique, de manière à être entendu des plus frivoles, et des plus simples, fût-ce des femmes et des enfants.

Dès sa première lettre¹, il renonce au ton sérieux qui était de convenance ou de rigueur en ces matières. Je ne sais quel tour fringant annonce le bel esprit et l'homme à la mode qui, deux ans auparavant, faisait rouler sur le pavé de Paris son carrosse à six chevaux. Il se souvient de ces années 1651 et 1652, où il fréquentait ce qu'il y eut de plus jeune en façon et en usage. Il ressemblait si peu à ses maîtres spirituels que l'un d'eux, M. Singlin, en fut d'abord effarouché. Le bonhomme n'en revenait pas ; il faillit mettre le holà ! Mais on le laissa lever les bras au ciel, et toutes les malices passèrent, jusqu'aux pointes et aux jeux de mots sur le *pouvoir prochain*². A ces légèretés on reconnaît une plume allègre qui s'en donne à cœur joie ; c'est pour elle une fête. Et pourtant, elle n'avait pas encore ses coudées franches ; car, en ce prélude, comme dans les deux lettres suivantes, Pascal n'est que l'avocat d'Arnauld ; il s'attarde à l'affaire de Sorbonne, il dogmatise sur un cas épineux. Or, en se prolongeant, tout agréable qu'il fût par la mise en scène, et les vivacités d'une satire enjouée, ce badinage sur la Grâce et ses effets eût risqué de trahir un peu trop le voisinage de l'école. L'avenir n'aurait pas goûté ces énigmes, et il était à propos de couper court, le plus tôt possible, à ces jeux d'une escrime scolastique.

De théologique, la question devient morale. — Voilà ce que Pascal sentit en stratégiste qui savait l'art de manœuvrer selon les circonstances. Il changea donc brusquement de tactique ; et, au lieu de défendre ses clients

1. Elle est du 23 janvier ; les deux suivantes, ainsi que la dix-septième et la dix-huitième, sont consacrées à la question du Jansénisme proprement dit, aux propositions de Jansénius, et aux griefs intentés contre Arnauld. Les docteurs amis de Port-Royal venaient de se retirer en protestant.

2. « Je vous laisse dans la liberté de tenir pour le mot de *prochain* ou non ; car j'aime trop mon *prochain* pour le persécuter. »

jansénistes, prenant l'offensive, il tourna droit sur les Jésuites qu'il avait à peine effleurés jusque-là de quelques traits furtifs¹. Cette diversion qui semblait l'accessoire devint dès lors le principal, et détermina le caractère définitif de l'ensemble. L'adversaire lui faisait la partie belle; car, de tous les égarements de l'esprit, le plus odieux est la prétention de justifier les mauvaises actions par de bonnes raisons, de fausser la loi en ayant l'air de la respecter, et d'outrager Dieu en dépravant les hommes sous couleur de diriger les consciences. Or, même en faisant la part des entraînements que comporte la polémique, et en reconnaissant que tous les Jésuites ne furent point des sophistes ou des corrupteurs², il n'en reste pas moins certain que nulle Compagnie ne s'était servie plus adroitement de la casuistique pour mener le train du monde. Il y avait là des complaisances qui devenaient un scandale religieux et un péril social. En flattant les vices ou même les crimes par intérêt politique, les prédicateurs de la morale facile altéraient le plus beau caractère de la loi chrétienne, qui est son universalité. En difflamant l'Évangile par leur jurisprudence équivoque, et ravalant ses pures maximes aux roueries d'une procédure astucieuse, non seulement ils dégradèrent le ministère des âmes, mais ils semaient parmi les peuples des germes dissolvants et malsains. C'était donc faire œuvre salutaire que de combattre ces lâches compromissions. Voilà ce que Pascal accomplit merveilleusement; et, s'il y mit l'accent d'une vengeance personnelle, nul n'a droit de le lui reprocher. On comprend qu'en face d'Escobar et de ses complices Italiens ou Espagnols, tout un plan de guerre se soit à l'instant déroulé devant ses yeux; car la Conscience était

1. Cette manœuvre se déclare dans la quatrième lettre. Les treize suivantes continuent de plus belle.

2. Dans tout pamphlet, il y a un avocat plus qu'un juge. On peut du moins remarquer avec M. Val non qu'une Société qui portait son empire en des pays si différents de mœurs, de coutumes, de préjugés nationaux et domestiques se trouva par là même trop facilement tentée d'accomplir la règle aux milieux les plus opposés. Les casuistes qui le justifiaient le diable, et par les Thomisme, étaient espagnols et italiens, c'est-à-dire appartenant à des pays où la vengeance est héréditairement consacrée.

pour lui le sanctuaire même du christianisme. Empoisonner le cœur, c'est-à-dire la source de la Grâce, devait donc lui paraître un crime inexpiable ; et ses fibres les plus intimes en tressaillirent d'une sainte colère. De là, ce duel à outrance, où ce qui fut tué est bien mort.

Adresse de la mise en œuvre. Les Jésuites confessés par Pascal. L'esprit géométrique dans la polémique.

Procédé dramatique. Le cadre. — Mais, pour rendre son réquisitoire populaire, il ne lui suffisait pas de choisir comme champ clos une cause telle que tout spectateur fit des vœux en sa faveur. Il fallait aussi conquérir l'applaudissement par la supériorité de la verve, en sorte que chacun fût invité par son plaisir ou obligé par sa reconnaissance à juger comme lui. Or, il excelle à déguiser la science sous l'esprit, à mettre de l'enjouement dans la raison, et à parer jusqu'aux sécheresses d'une discussion parfois aride.

Démasquer la politique d'une Compagnie qui, « croyant son crédit nécessaire au bien de la religion, » voulait, « non corrompre les mœurs ¹, » mais gouverner toutes les consciences en accommodant l'Évangile à toutes les faiblesses, telle est l'intention de ces Lettres. Bien qu'elles aient été publiées au jour le jour, on y admire pourtant la discipline d'une composition ingénieusement graduée ; car Pascal est géomètre, et son plaidoyer procède comme une démonstration dont la marche est mesurée, progressive, imperturbable ². Les arguments s'avancent ainsi que les flots d'une marée montante. L'impitoyable dialecticien multiplie les aspects d'une même idée par une déduction

1. C'est ce que dit Pascal qui ne déclame jamais : « Voici quelle est leur pensée. Ils ont assez bonne opinion d'eux-mêmes pour croire qu'il est utile et comme nécessaire au bien de la religion que leur crédit s'étende partout, et qu'ils gouvernent toutes les consciences. Et, parce que les maximes évangéliques et sévères sont propres pour gouverner quelques personnes, ils s'en servent dans les occasions où elles leur sont favorables. Mais, comme ces mêmes maximes ne s'accordent pas au dessein de la plupart des gens, ils les laissent à l'égard de ceux-là, afin d'avoir de quoi satisfaire tout le monde. » Les moyens employés pour complaire à cette clientèle sont : 1° le *Probabilisme* ; 2° la *Direction d'intention* ; 3° les *Restrictions mentales* ; 4° la *Dévotion aisée*.

2. Il n'est pas comme Bossuet qui omet volontiers les idées intermédiaires, et les franchit d'un coup d'aile.

rigoureuse de toutes ses conséquences. Il met l'erreur à la question, et la force à confesser tous ses méfaits, à s'accuser par ses propres témoignages. C'est pas à pas qu'il la réduit d'abord à l'absurde, puis à l'odieux. C'est en refoulant l'ennemi de tranchées en tranchées qu'il entre avec lui au cœur de la place.

Mais, si la logique est ici d'un mathématicien, la mise en œuvre associée aux vifs élans de l'orateur les artifices de l'invention dramatique; car Pascal a préféré la comédie à la satire. J'entends par là qu'au lieu de parler toujours en son nom ¹, il laisse le plus souvent les caractères se révéler eux-mêmes avec une candeur qui les rend ridicules à leur insu, comme Alceste s'écriant :

Par la sambleu, Messieurs, je ne croyois pas être
Si plaisant que je suis.

Il suppose donc que Louis de Montalte rend visite à un honnête religieux de la Société, aussi naïf que convaincu, mais ayant la vocation, la manie de la casuistique. Plongé qu'il est dans ses in-folio, il ne voit rien de supérieur à ses docteurs et à leur doctrine. Aussi la conversation s'engage-t-elle sur cet objet, le seul qui l'intéresse. Alors surgissent d'eux-mêmes les motifs ingénieux. Rien de plus amusant que d'entendre ce bonhomme exposer avec enthousiasme les maximes les plus puériles ou les plus révoltantes, et prodiguer avec jubilation tous les trésors de sa science pour instruire le prétendu disciple qu'il croit éblouir, et qui se moque de lui. On le voit : ces dialogues font penser à Platon ². Lorsque le Bon Père explique la dévotion aisée, il rappelle Euthydème qui se flatte d'enseigner la vertu par une méthode abrégée. Comme Socrate, Montalte, lui aussi, fait l'ignorant, joue la simplicité, provoque les aveux, simule ironiquement l'admiration, et finit par

1. On se laise de la moquerie prolongée, aussi vite que de la louange. Mais on ne se fatigue pas du tout, et c'est le cas de la Providence avec d'un caractère qu'on découvre tout le voyage.

2. Le dialogue commence avec le syllogisme l'Ordre, et finit avec le diadème. On dirait une comédie en cinq actes.

surprendre tous les secrets du sophiste qu'il enveloppe, sans qu'il s'en doute, en ses propres filets.

Les caractères secondaires et principaux. Le Bon Père.

Le Casuiste. — Au second plan figurent encore d'autres acteurs qui ont leur physionomie distincte. Ici, c'est un indifférent qui reçoit les confidences de la passion ; là, ce sont des hommes de parti, les uns sincères, les autres hypocrites, et d'autant plus violents que leur zèle est de parade. Ailleurs interviennent soit des conciliateurs de bonne foi toujours repoussés, soit des imposteurs toujours accueillis. Mais les scènes vraiment incomparables sont surtout celles qui se réduisent aux deux personnages dont l'entretien met à nu l'art de tromper les hommes et Dieu ¹. Ici, pour la première et la dernière fois, se déclare chez Pascal un esprit qui jouit encore de lui-même, qui s'anime au feu de la polémique par la joie de mettre les rieurs du côté de la raison ², en un mot l'écrivain qui, n'ayant pas encore tout à fait rompu avec le monde, se laisse prendre aux caresses de l'opinion. Avant de s'ensevelir dans la mortelle tristesse de ses *Pensées*, il goûte les douceurs de son triomphe ; et, sans qu'il le sache, son amour-propre est de la partie dans ce mémorable assaut où sa force et sa souplesse se déploient sous les regards du public.

Le devancier de Molière. — Le génie comique. —

Nous aussi, arrêtons-nous donc un instant pour applaudir à un devancier de Molière. Si le pur génie comique est la peinture d'un travers qui s'ignore, ce signe éclate sur les traits de ce Bon Père contre lequel on n'a pas le courage de se fâcher, tant il met d'innocence à professer les plus fâcheuses maximes, à renchérir sur les décisions de ses auteurs, à louer leur sottise, à rendre vraisemblables, à force d'admiration, des textes qui, sans ce commentaire, paraîtraient inventés à plaisir par un ennemi. Il n'y a plus là complicité, mais dévouement aveugle à un Ordre, et à des

1. Ils parlent d'abord de simples questions de discipline ; puis, par degrés, on en arrive à discuter sur les plus grands crimes, la simonie et l'homicide.

2. Oui, de cette raison qu'il va bientôt renier, l'ingrat, et qui pourtant lui vaut tant d'applaudissements.

maîtres. Cette servilité d'obéissance, qui éteint toute lumière de raison, n'est-elle pas comme un air de famille, et un signe originel? C'est d'abord sur la question du jeûne que s'entame la consultation. « Faites-vous violence, » dit le révérend! Mais, le pénitent continuant à se plaindre, il demande s'il lui est malaisé de s'endormir sans souper. « Oui » reprend l'autre. — « Ah! j'en suis bien aise, s'écrie le Directeur; car vous n'êtes plus obligé de jeûner; » et, justifiant la dispense, le voilà qui produit un texte formel d'Escobar — Les cas de conscience ne sont-ils pas pour lui ce que seront les oiseaux pour le Diphile de La Bruyère? De quel air radieux il va chercher dans sa bibliothèque le livre du Père Annat contre M. Arnauld, et l'ouvre juste à cette page 34 où il y a une oreille! Avec quel à-propos il exhibe le Père Bauny « que voici, et de la cinquième édition encore! » Voyez-le qui, tout fier d'y trouver à point le Philosophe cité en latin tant bien que mal, vous serre malicieusement les doigts, et vous dit, l'œil souriant de vanité : « Vous savez bien que c'est Aristote¹. » Quelle bénignité pateline lorsque, sur chaque point, il nous expose la grande méthode dans tout son lustre, et nous donne la recette commode selon laquelle il faut, pour chaque opinion, que le temps la mûrisse peu à peu. Essayez de le piquer au jeu; et, pour peu que vous fassiez mine de contester l'industrie de ses Docteurs, il vous prouvera, sans malice, que nul tour de passe-passe ne leur est impossible. Les cas les plus compliqués, il les débrouille comme des rébus : toutes les difficultés il les escamote, en prestidigitateur qui fait sauter la muscade.

A chaque instant, on est tenté de dire : quelle vérité! quelle ressemblance! et cela dans les moindres vétilles, fût-ce en un simple *post-scriptum*², celui-ci, par exemple :

1. Boileau, dans le *Latin*, s'est souvenu du personnage quand il dit :

Alain tousse, et se lève, Alain, ce savant homme
 Qui se lève, Alain, s'élève à la force l'essime,
 Qui présente, Alain, qui voit tout Boileau,
 Et nous en croit, dit-on, le latin d'A. Kampes.

« J'ai toujours oublié à vous dire qu'il y a des Escobars de différentes impressions. Si vous en achetez, prenez ceux de Lyon, où, à l'entrée, il y a une *Image d'un Agneau qui est sur un livre scellé de sept sceaux.* » N'est-ce pas là ce petit coup de pinceau qui serre de près la réalité prise sur le fait? Avec quel entrain s'ouvre aussi la neuvième lettre, où se lit ce début : « Aussitôt que le Bon Père m'aperçut, il vint à moi, et me dit en regardant dans un livre qu'il tenoit à la main : « *Qui vous ouvreroit le Paradis ne vous « obligerait-il pas parfaitement? Ne donneriez-vous pas « des millions d'or pour en avoir la clef, et entrer dedans « quand bon vous sembleroit? Il ne faut point entrer en de « si grands frais: en voici une, voire cent, à meilleur « compte.* » Je ne savois si le Bon Père lisoit ou s'il parloit de lui-même; mais il m'ôta de peine en disant : « Ce sont « les premières paroles d'un beau livre du père Barry. » — Il ne faut pas oublier non plus la dernière page de la lettre septième, où, à propos des subterfuges par lesquels on dirige l'intention, il s'agit de savoir « *s'il est permis aux jésuites de tuer les jansénistes.* » Il y a là telle maxime¹ que le Bon Père montre, fait admirer, tourne et retourne comme un pistolet chargé à l'adresse de Montalte. Oui, on dirait une arme qui menace, à chaque instant, de lui éclater dans les mains. Ici, l'attente et l'inquiétude à demi égayée de Pascal est aussi plaisante que les façons paternes du casuiste rassurant son interlocuteur par un air de protection et des plaisanteries béates.

Peut-être quelques-uns jugeront-ils parfois invraisemblable la crédulité de cet original dont les indiscretions vont toujours leur train et s'animent de plus belle, sans qu'il s'aperçoive des pièges tendus à sa benoîte confiance. Il est certain qu'il y a telle rencontre où sa simplicité va jusqu'à la niaiserie. Mais, en général, le dialogue est si bien ménagé que l'on se prête même à ces hyperboles, et que l'illusion n'en souffre pas; il fallait d'ailleurs forcer progressivement le ridicule jusqu'à ce coup de théâtre où

1. Celle du Père Lamy.

l'odieux commence et met fin à la fiction. Dès lors, tous les masques tombent ; les acteurs supposés disparaissent. C'est Pascal qui se lève enfin, et, à visage découvert, l'épée nue, fond sur l'ennemi.

L'agent provocateur. — Le juged'instruction. — Mais, avant d'en venir là, esquissons la physionomie du personnage qu'on pourrait appeler un agent provocateur. A combien de ruses s'ingénie sa déférence narquoise, pour surprendre tous les mystères du casuisme dénoncé par un de ses plus fanatiques partisans ! Tantôt il simule l'étonnement, et d'un ton si naturel, si désintéressé que ses exclamations de surprise semblent une involontaire adhésion, ou du moins un désir d'être éclairé. Aussi la franchise du révérend s'empresse-t-elle de s'épancher en de nouvelles confidences. Tantôt il fait l'indigné, mais pour que l'adversaire s'entête, riposte, et s'enferme de plus en plus. Ailleurs, ses louanges goguenardes chatouillent un amour-propre qui s'épanouit d'aise, et fait montre de ses plus rares finesses.

Plus loin, il feint de n'avoir pas compris, ce qui oblige le Maître à redoubler de zèle pour édifier un néophyte. Parfois, plus casuiste que les casuistes mêmes, il leur reproche de n'avoir pas su penser à tout, et leur suggère telle ou telle conséquence imprévue de leurs merveilleux principes. Par exemple, dans la sixième lettre, où le vol a ses excuses devant le confesseur, il conseille d'obliger les magistrats à absoudre les criminels qui ont une opinion probable. « Il y faudra songer, répond le Père ; cela n'est pas à négliger ; je le proposerai à notre Père provincial. » Si, dans un autre occasion, l'initiateur se fait prier et marchande ses mystères, le disciple devient si pressant, si impatient que toute résistance est vaincue. « Puisque vous le prenez ainsi, dit le révérend, je ne puis vous le refuser ; » et son cœur s'ouvre à deux battants.

Il arrive pourtant aussi que l'auditeur, jusque-là docile, affecte par instants de soudains scrupules : « Tout sera donc permis, » se récrie-t-il avec un trouble apparent ! Et l'autre de calmer ces effarouchements par des gronderies

calines : « Vous allez toujours d'une extrémité à une autre. Corrigez-vous de cela ! » Puis viennent des doutes sur les autorités mises en avant. Ces objections sont une façon de refouler l'ennemi jusqu'en ses derniers retranchements, et de l'acculer à l'absurde. C'est ainsi que l'enquête se poursuit. Or, pour que le flagrant délit du coupable soit constaté, il a suffi d'intéresser tour à tour ses qualités ou ses défauts, sa sincérité, sa bonhomie, ses convictions, son zèle apostolique, sa sottise, son orgueil, et surtout cet esprit de corps qui est aussi aveugle que l'esprit de secte ou de parti¹. L'instruction a été si bien menée qu'on arrive sans secousse à l'heure décisive où l'ironie n'est plus de saison ; car la mesure est comble, et le juge va prononcer la sentence.

L'odieux succède au ridicule. — Véracité de Pascal. — Ses garanties. — Le fond du procès. — C'est dans la dixième lettre que se produit cette explosion. Outre qu'il serait malaisé de soutenir plus longtemps la duperie complaisante du casuiste, Pascal ne peut plus maîtriser ses révoltes, lorsqu'à propos de l'attrition et de l'absolution, son docteur lui apprend avec sérénité que la science des accommodements nous dispense au besoin d'aimer Dieu, et supprime le commandement par excellence. Indigné dans le plus profond de son âme contre « un mystère d'iniquité », où il voit « la ruine même de toute religion », il s'écrie donc avec colère : « O mon père, il n'y a point de patience que vous ne mettiez à bout, et on ne peut ouïr sans horreur les choses que je viens d'entendre. » Dès lors, faisant l'office d'un Socrate chrétien, il va rétablir l'exacte morale et la venger des attentats qui l'outragent.

1. Il y a des moments où, si bon qu'il soit, le Révérend Père se fâche tout rouge. Quand il est dans son tort, la colère le tire d'embarras. Il riposte presque par des menaces, et l'on voit bien qu'il n'est pas prudent d'offenser dans un de ses membres une Compagnie qui légitime non seulement le mensonge et la calomnie, mais jusqu'à l'homicide.

2. Mais non sans regret. Car la comédie est d'une gaieté si franche qu'elle paraît trop courte.

Pascal a justifié ce qu'il disait : « Vos maximes ont je ne sais quoi de divertissant qui réjouit tout le monde. » Quand les *Provinciales* parurent, Molière n'avait encore donné que *l'Étourdi* et le *Dépît amoureux*.

C'est maintenant le lieu de nous demander ce que vaut le fond même de cette polémique, et s'il convient de dire avec Voltaire : « Il ne s'agissait pas d'*avoir raison*, mais de divertir le public¹ ».

Sans chercher à réhabiliter Escobar ou Caramouel, ce qui serait impossible, il faut reconnaître avec M. Sainte-Beuve et d'autres critiques peu suspects de partialité pour les Jésuites que cette Société n'a pas inventé la casuistique. Non seulement elle exista dans les écoles philosophiques de l'antiquité, depuis Gorgias jusqu'à Cicéron ; mais, comme la médecine légale devant la cour d'assises, elle devint un auxiliaire indispensable de la confession. Aussi beaucoup d'autres théologiens d'alentour, dominicains ou franciscains, pouvaient-ils donner prise aux mêmes griefs que les enfants d'Ignace. Il est également vrai d'ajouter qu'en dehors du sanctuaire la morale facile a toujours eu et aura toujours ses adhérents ; car, ses compromis ont leurs germes dans l'intérêt, la passion, l'égoïsme, l'amour-propre et l'aveuglement ordinaire à la lâcheté des consciences. Oui, le cœur humain est bien souvent casuiste, et les accommodements avec le ciel ou la terre ne datent ni de Molina ni du Père Bauny².

On peut admettre aussi que toute guerre a ses injustices, et que Pascal n'est pas infallible. Comme la plupart des avocats, il tire légèrement à lui les textes qu'il invoque³. Il aide volontiers la lettre pour en mieux dégager l'esprit. Il y a des mots gênants qu'il oublie, ou supprime. Il lui arrive de risquer des interprétations arbitraires. Dans l'ambiguïté des décisions, il n'est pas à l'abri de toute méprise. Telle ou telle traduction semble parfois un peu plus arrangée ou aiguisée qu'il ne faudrait. Ces infidélités involontaires, qui s'expliquent par les exigences de la lutte et la rapidité de la plume, peuvent donc altérer le ton des pièces incriminées, et rendre leste ou plaisant ce qui était

1. Il ajoutait que « tout le livre porte à faux », et se rencontrait ainsi avec de Maistre qui appelle les *Provinciales* les *Menteuses*.

2. L'esprit de parti est toujours casuiste, dans n'importe quel camp. Le Jansénisme le fut plus d'une fois, à son insu.

3. C'est l'expression de Sainte-Beuve.

pédantesque et dogmatique. Concédon's enfin qu'il est permis même à un jésuite de se tromper de bonne foi, et que cette Compagnie célèbre a toujours compté des personnes recommandables par leur savoir et leurs vertus¹. Mais toutes ces réserves qu'impose l'équité n'empêchent point Pascal d'avoir *eu raison* (n'en déplaise à Voltaire), contre l'esprit général du corps, ou les tendances d'une politique trop habile à introduire le machiavélisme dans l'Évangile, sous l'ombre de la Croix, et à capter l'oreille ou le cœur des Rois.

Or, ici, la théologie d'Escobarjoua le rôle d'un verre grossissant qui permit de surprendre les éléments disséminés dans la morale courante des directeurs, et de manifester au grand jour les ruses qui se dérobaient dans les ténèbres de l'École. Institué au xvi^e siècle, à la suite de la Réforme, pour rétablir la souveraineté de l'Église, mais non sans espoir de régner par elle et sur elle, l'ordre de Loyola fut donc trop indulgent à justifier les moyens par la fin, et trop soucieux de subordonner la règle à des ambitions spirituelles ou temporelles. De là ce relâchement d'une doctrine souple, caressante, prompte à tenter, à flatter, à séduire une clientèle nombreuse ou puissante, et par suite à fausser la franche vertu de la morale chrétienne. Pascal vit ce péril, et sentit circuler cette contagion. Par conséquent, ne mettons pas en doute sa véracité; car elle fut aussi absolue que sa croyance religieuse. Au lit de mort, adjuré de se faire justice au sujet des Provinciales, ne disait-il pas : « Si mes lettres sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné par Dieu. Loin de m'en repentir, si j'avais à les faire, je les ferais encore plus fortes². »

La grande éloquence. Pascal et Démosthènes. — C'est ce que confirme une éloquence aussi véhémence que celle de Démosthènes³. Non, les *Philippiques* ne sont pas supé-

1. M. Sainte-Beuve écrit : « Qui n'aurait aimé à connaître et à pratiquer Bonhours, Rapin, Commire, Jouveney, de la Rue, Sanadon, Buffier, Tournemine, du Cerceau, Le Jay, Porée ? »

2. C'est le témoignage de sa sœur Marguerite Périer.

3. Oui, c'est une preuve : car on n'est pas éloquent dans le mensonge.

rieures dans l'art de retourner contre l'ennemi ses propres armes, et de le réduire à capituler.

Si le théâtre paraît plus étroit, l'orateur n'en est que plus admirable d'avoir su agrandir sa cause à ce point que ses mouvements pathétiques soient naturels et comme attendus. L'honneur de l'âme humaine ne vaut-il pas d'ailleurs l'indépendance d'une cité?

Aussi les premières blessures n'étaient-elles qu'un badinage comparées à celles qui maintenant portent des coups mortels ; car ce n'est plus l'orgueil qu'il veut humilier, et le mépris même ne suffit pas aux scandales qu'il accuse. Combattant pour ce qu'il a de plus cher, c'est avec toutes les ressources de la dialectique la plus ardente qu'il attaque non des délits qui font sourire, mais des crimes qui, allant à la ruine de l'État comme de l'Église, offensent tout ensemble la raison et la foi. C'est vraiment du haut d'une tribune que sa parole retentit, lorsque, décrivant avec tant d'énergie la longue et si étrange guerre de la violence et de la vérité, deux puissances qui ne peuvent rien l'une sur l'autre, il prédit le triomphe de la vérité, parce qu'elle est éternelle comme Dieu même¹. Ces accents ne sont pas rares à partir de cette onzième lettre qui mériterait d'être la préface du Tartuffe. Reprenant alors des motifs que semblait avoir épuisés l'ironie de son persiflage, il les renouvelle par l'amertume de sa colère.

Telle est son immortelle protestation contre la complicité des doctrines qui protègent l'homicide². Telle est la flétrissure qu'il inflige à la calomnie, cet assassinat moral dont ses adversaires osaient faire l'apologie. Si ces représailles ne sont point inspirées par la charité chrétienne, à qui la faute? N'était-il pas, lui et ses amis, en droit de légitime défense? Aussi partageons-nous ses ressentiments, lorsque, fort du mystère qui couvre son nom, il s'écrie : « Vous vous sentez frappés par une main invisible; vous essayez en vain de m'attaquer en la personne de ceux auxquels vous me croyez uni. Je ne vous crains ni

1. Douzième lettre. C'est la peroraison. Il y a là un cri de la conscience.

2. Quatorzième Lettre.

pour moi, ni pour aucun autre. Tout le crédit que vous pouvez avoir est inutile à mon égard. Je n'espère rien du monde, je n'en appréhende rien, je n'en veux rien. Je n'ai besoin, par la grâce de Dieu, ni du bien ni de l'autorité de personne. Ainsi, mes pères, j'échappe à toutes vos prises ». Il faut rappeler aussi ce coup de tonnerre : « Cruels et lâches persécuteurs, faut-il donc que les cloîtres les plus retirés ne soient pas des asiles contre vos calomnies?... Vous retranchez publiquement de l'Eglise ces vierges saintes, pendant qu'elles prient dans le secret pour vous, et toute l'Eglise. Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre¹... » Citons encore ce trait soudain : « Au jugement dernier, Vasquez condamnera Lessius sur un point, comme Lessius condamnera Vasquez sur un autre, et tous vos auteurs s'élèveront les uns contre les autres, pour se condamner réciproquement dans leurs effroyables excès contre la loi de Jésus-Christ². »

La bonne foi. La logique et la passion. Le style des Provinciales. Influence morale et littéraire. — Mais c'est lui faire tort que de le goûter ainsi par fragments détachés : car il vaut surtout par la suite des preuves et la teneur logique des idées. Quand le char vole, c'est un logicien qui tient encore les rênes. Ses mouvements, ses images ne sont que des arguments plus saisissants. Au lieu d'être un jouet aux mains d'un rhéteur, les figures de son discours deviennent des armes qui tuent³. Ici, ce sont les choses qui parlent toutes seules, et le cri de la passion n'est que la voix de la conscience impérieuse comme la raison. Voilà pourquoi il y a je ne sais quoi de despo-

1. Seizième Lettre. C'est celle qu'il a faite plus longue pour n'avoir pas eu le loisir de la faire plus courte.

2. Treizième Lettre.

3. Telles sont les antithèses qui se pressent en cette période : « O grands vénérables de ce saint mystère, dont le zèle s'emploie à persécuter ceux qui l'honorent par tant de communions saintes, et à flatter ceux qui le déshonorent par tant de communions sacrilèges ! qu'il est digne de ces défenseurs d'un si pur et si admirable sacrifice de faire environner la table de J.-C. de pécheurs envieux, tout sortants de leur infamie !... » Ailleurs, que de dilemmes foudroyants éclatent à l'improviste !

tique dans ce style tout voisin d'une âme trop sincère avec elle-même pour tromper les autres. De là, ce mouvement, cette flamme, cette irrésistible fureur d'une vengeance qui semble personnelle, bien qu'elle soit désintéressée comme la vérité. C'est la nouveauté de ce réquisitoire. Avant Pascal, Balzac pratiqua mieux que pas un l'art de simuler la grandeur, de choisir les termes, de les associer harmonieusement, et de combiner des moules oratoires ; mais il n'écrivait que pour écrire. Descartes avait doté la prose française de cette beauté qui vient de la pensée pure ; mais il restait froid comme l'abstraction. Ce qui manquait jusqu'alors, ce n'était donc ni la cadence, ni la clarté, ni la noblesse ou la précision du vocabulaire, mais la force de l'accent, la variété, la souplesse, l'allure libre et naïve, la chaleur, en un mot toutes les qualités que communiquent à l'expression du sentiment ou de l'idée l'ardeur du combat, la nécessité pressante de ne parler que pour agir, et de n'agir que pour le triomphe d'une conviction. C'est à ce titre qu'on peut attribuer à Pascal la gloire d'avoir fixé notre langue¹, ou plutôt d'avoir inventé la sienne comme il trouva sans maître les principes des sciences². Ce privilège, il le dut à son caractère plus encore qu'à son imagination et à sa vive sensibilité ; car son génie est fait de courage et de candeur. A cette droiture morale s'ajoutèrent le stimulant de l'opinion, la responsabilité d'une belle cause à défendre, l'aiguillon de ces amitiés ou de ces haines généreuses qu'animent des intérêts sérieux et des questions vivantes. Ces conditions dont le concours suscita l'éloquence des *Provinciales*, Pascal fut digne de les trouver en lui et autour de lui.

Or, ce qui était un péril pour les mœurs, pouvait aussi

1. Les langues ne se fixent jamais. Entendons par là que Pascal a offert des modèles de véritable éloquence, et non plus de rhétorique, comme les beaux esprits de salon ou d'académie.

2. « Si tant en eût eu Nicole, Pascal devoit de plus en plus exigerant pour lui-même, à mesure qu'il avança dans son travail. « Il étoit souvent vingt jours entiers sur une seule lettre. Il en recommencoit même quelques-unes jusqu'à sept ou huit fois, afin de les mettre au degré de perfection ou nous les voyons. « La dix-huitième lui donna plus de peine que toutes les autres. Il la refit jusqu'à treize fois.

devenir un dommage pour notre langue ; car le faux est contagieux, et se propage du fond à la forme. Pour s'en assurer, il suffirait au besoin de lire ces pages où Pascal raille si finement ce qu'on pourrait appeler le style jésuite, et cite des phrases dont la subtilité louche et fuyante nous offre un contraste si frappant avec la franchise de sa diction virile. Cette victoire remportée seulement par les armes de la parole a donc été bienfaisante pour l'esprit français, en même temps qu'elle sauvait l'honneur de l'Eglise gallicane.

Nous n'avons pas besoin d'en dire davantage pour expliquer la durable popularité de ces *petites lettres* dont l'à-propos fut trop souvent prêt à renaître, dans les occasions où un nouveau Pascal fit seul défaut. Quand bien même les *Provinciales* ne seraient plus un ouvrage de circonstance (ce qui est désirable,) elles demeureront à jamais comme un modèle de pamphlet supérieur à l'ironie socratique, à la moquerie de Lucain, au persillage de Voltaire, aux sarcasmes de Junius, à l'amertume de Rousseau, et à la causticité de Paul-Louis Courier.

PENSÉES

(1667.)

I. — FAITS HISTORIQUES.

Les éditions des Pensées. — Il a fallu près de deux siècles, pour que les *Pensées* de Pascal nous fussent données telles que les produisit sa plume. La première édition, celle que Port-Royal fit paraître à la fin de 1669, ne fut qu'une copie très incomplète et très vicieuse d'un texte écrit sur de « petits morceaux de papier, enfilés en diverses

liasses, sans ordre et sans suite¹, » puis reportés et collés sur les feuillets d'un cahier qui forme aujourd'hui le manuscrit autographe de la Bibliothèque nationale. Malgré les assurances d'une préface qui s'engageait à ne « rien ajouter ni changer », on se contenta de faire un choix parmi les notes les plus claires ou les plus achevées ; et le zèle janséniste ne se fit pas scrupule de modifier les mots, les tours, les phrases, de supprimer, de substituer, d'intercaler, de décomposer, de rapprocher arbitrairement les passages les plus étrangers les uns aux autres, d'adopter pour l'ensemble un ordre de pure fantaisie, enfin d'altérer le fond comme la forme. — L'édition de Condorcet (1776), tout aussi partielle dans un autre sens, ne fut pour l'école philosophique qu'une façon de planter son drapeau sur les *Pensées*, comme sur une place conquise. Les notes qu'y ajouta Voltaire, deux ans après, ne firent qu'aggraver le mal ; car nul commentateur ne pouvait moins convenir à un tel sujet. Aussi l'édition de Bossut parut-elle à propos, lorsqu'en 1779, sans être plus fidèle à la lettre de l'original, elle sut du moins en respecter l'esprit, et remit Pascal à son vrai point.

Les choses en restèrent là jusqu'au jour où M. Cousin commença l'enquête qui devait révéler le vrai Pascal. Ce signal fut compris ; et, en 1844, M. Prosper Feugère, dépouillant tout le manuscrit primitif, s'assurait l'honneur d'être le premier à présenter un texte sincère. Mais l'érudition exigeante de M. Ernest Havet mit la dernière main à cette restauration, en réparant plus d'une erreur et d'un oubli, notamment dans la célèbre conversation sur Epictète et Montaigne. Aussi peut-on dire que son nom est désormais inséparable de celui de Pascal, dont il est, avec M. Sainte-Beuve, l'interprète définitif, ou du moins le plus compétent. Après ce préambule historique, nous essayerons d'exposer la thèse de Pascal, et d'indiquer le plan qu'il a suivi.

1. Préface de Mme Périer.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Plan du monument. Esprit scientifique. — Pour un géomètre, chez lequel l'extrême sensibilité devenait elle-même une extrême logique, la méthode étant de première importance, dégageons d'abord celle que s'est proposée cet impérieux esprit formé par la discipline des sciences exactes et naturelles. *L'Entretien avec M. de Sacy* sera notre guide; car c'est la clef du livre.

Pascal prétend appliquer à l'apologie du dogme la méthode de l'expérience et de l'induction; ou plutôt, il veut donner au christianisme, dans la science de l'homme, le rôle que joue l'hypothèse dans celle de la nature. Rassemblant un nombre imposant de faits psychologiques, dont nous ne pouvons nier l'existence, il tend à prouver que toute philosophie est impuissante à les expliquer, qu'une seule religion y réussit, qu'en dehors d'elle l'homme serait une énigme pour lui-même, par conséquent qu'elle est la vérité absolue; car ses mystères sont l'unique solution de ces problèmes qui, sans elle, nous seraient inaccessibles. Il en est donc de la foi comme de la croyance à l'une des lois qui régissent le monde, l'attraction par exemple, que personne n'a pu voir ni toucher, mais dont la vertu n'en est pas moins évidente, puisqu'elle seule nous fait comprendre le suprême ressort de l'univers, celui qui agit sur tous les corps, depuis le grain de sable jusqu'aux astres.

On voit par là comment Pascal est devenu moraliste. Faisant pour la théologie ce que Socrate fit pour la philosophie, c'est-à-dire la fondant sur l'observation de l'âme humaine, il interrogea notre raison et notre volonté pour les convaincre toutes deux d'une infirmité native, qui les condamne l'une à ne rien savoir, et l'autre à ne rien pouvoir, malgré des ambitions qui attestent une origine toute divine. Plus sont étranges les contradictions qui éclatent chez l'être moral dont il sonde l'abîme, et plus sera vive la lumière qui sortira de ces obscurités. Car, après nous avoir

confondus par le spectacle des contrariétés que ne sauraient concilier ni les stoïciens qui enivrent notre orgueil, ni les épicuriens qui nous dégradent, il nous montre dans le christianisme la seule issue qui reste à notre désespoir, en attendant que nous l'acceptions avec joie, comme une bien-faisante certitude.

Ainsi conçues, les *Pensées* se divisent en deux parties : — d'abord, Pascal étale à nos yeux notre *misère* et notre *grandeur*, chaos que nulle philosophie ne peut débrouiller ; — ensuite, il éclaire l'énigme par les dogmes de la *Chute* et de la *Rédemption*.

I

Sans analyser ce monologue sublime dont les accents sont brisés comme par les secousses d'une fièvre intermittente, résumons rapidement les principaux traits du tableau qui nous y représente l'âme humaine effrayée d'elle-même.

De l'indifférence des hommes sur le problème de leur destinée. — Le premier signe de notre misère est pour Pascal l'*indifférence* du plus grand nombre sur les questions redoutables que suscite la perspective d'une autre vie, d'où nous sépare une barrière si fragile. Avoir tant d'imprévoyance à deux pas de la mort, n'est-ce pas une marque d'aveuglement ? A plus forte raison y a-t-il folie à triompher de notre ignorance. Que faut-il donc penser de ceux qui « font les braves contre Dieu », ou sont fiers de leur doute ? Et cependant « l'homme est si dénaturé qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela ! »

Loin de songer au grand problème, la plupart n'ont en effet d'autre souci que de s'en divertir par le *jeu*, la *chasse*, l'*ambition* et la *politique* ; mais loin de guérir le mal, tous ces prétendus remèdes ne font que le rendre plus incurable.

L'insouciance qui nous possède sur le plus pressant de nos intérêts n'est du reste qu'une des *illusions* innombrables qui nous assiègent : car, autour de nous et en nous, tout est mensonge, convention, ou, comme il dit, *puissance trompeuse*. N'est-ce pas faute de vraie science et de vraie

justice, que la justice et la science affectent un si vain appareil, pour duper l'*imagination*, « cette maîtresse d'erreurs et de fausseté... qui a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres et ses fous? » Dans cette revue des « piperies » dont s'avisent les habiles. les sarcasmes de Pascal n'épargnent aucun charlatanisme. Il se raille de « l'avocat bien payé qui trouve plus juste la cause qu'il plaide », du bonnet carré des docteurs, et de « leur grimace », du « déguisement des gens de guerre », des « robes rouges et des hermines », dont les magistrats « s'emmailottent en chats fourrés. » Les rois eux-mêmes, « s'ils ne sont pas masqués d'habits extraordinaires, pour paroître tels, ne se sont-ils point accompagnés de gardes, de hallebardes et de trognes armées qui n'ont de mains et de force que pour eux? » Bref « l'homme n'est qu'hypocrisie, en soi-même et à l'égard des autres. Il ne veut pas qu'on lui dise la vérité; il évite de la dire aux autres, et toutes ces dispositions ont une racine naturelle dans son cœur. »

Impuissance de la raison, de la volonté. — Le vrai, comment d'ailleurs pourrions-nous l'atteindre, perdus que nous sommes dans un petit coin de cette terre, lorsque « tout le monde visible n'est qu'un trait dans l'ample sein de la nature? » Suspendus entre les deux abîmes de l'infini et du néant, de l'extrême grandeur et de l'extrême petitesse, ne sommes-nous pas tenus, par cette « disproportion même », à distance de toute réalité, de tout principe et de toute fin? Puisant alors à pleines mains dans l'arsenal pyrrhonien que lui offre Montaigne, et en particulier dans le chapitre consacré à l'apologie de Raymond de Sébonde¹, Pascal s'arme contre la raison de tous les arguments que lui oppose le doute le plus résolu. Il concentre en formules énergiques et passionnées tout le scepticisme où s'égaye l'auteur des *Essais* « Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence; un méridien décide de la vérité : en peu d'années de possession, les lois fondamen-

1. Docteur du quinzième siècle, qui vers 1430 professait la médecine et la théologie à l'université de Toulouse.

tales changent : le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà » ; telle est la conclusion où se condensent des raileries impitoyables contre nos prétentions et notre faiblesse.

Misère et grandeur de l'homme. — Cet état qui nous est inhérent est cependant contraire à notre inclination ; car nous sommes avides de certitude. « Nous brûlons du désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini ; mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. » De là, un conflit sans trêve qui témoigne tout ensemble de notre *misère* et de notre *grandeur*. N'est-ce pas grandeur en effet que de se sentir misérable ? Oui, nos misères sont misères de grand seigneur et de roi dépossédé. Elles ont beau nous « tenir à la gorge », elles ne répriment point l'instinct généreux qui nous relève. « L'homme n'est qu'un roseau, le plus foible de la nature, mais c'est un roseau pensant ; il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser ; une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme seroit encore plus noble que celui qui le tue, parce qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Telle est la contre-partie du pessimisme désolant qui nous foulait aux pieds. Voilà comment Pascal nous met sans cesse en contradiction avec nous-mêmes, par un parti-pris qu'affirme ce cri de douleur : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ! quelle nouveauté ! quel chaos ! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, cloaque d'incertitude et d'erreur, gloire et rebut de l'univers ! S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible. »

La philosophie ne saurait expliquer cette énigme. — Le problème ainsi posé, il se tourne vers les philosophes, et leur demande ce qu'ils en pensent. Or chez eux il ne constate qu'embarras ou méprises. « Les uns ont voulu renoncer aux passions, et devenir Dieu ; les autres renoncer à la raison, et devenir brute. » Egale vanité des deux côtés !

Car si la vertu des *stoïciens* n'est qu'un « mouvement fiévreux que la santé ne peut imiter », le bonheur que les *épicuriens* cherchent dans le plaisir n'est « qu'un mensonge qui trompe. » Entre les *scentiques* et les *dogmatiques*, le choix ne vaut guère mieux ; car « nous avons une impuissance à prouver invincible à tout le dogmatisme ; et nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme. » Quel sera donc notre refuge ?

II

Le christianisme seul reconnaît en nous le conflit du bien et du mal, l'explique, et le pacifie. — La réponse, on le pressent, elle est dans la seule religion qui puisse satisfaire aux conditions suivantes : 1° reconnaître en nous la lutte de deux natures, 2° l'expliquer, 3° la pacifier. Le christianisme en effet ne cesse de nous montrer la révolte du mal contre le bien, de la chair contre l'esprit, de l'erreur contre la vérité. Or la raison de ce désaccord, il la trouve dans le dogme de la déchéance. Enfin, il nous offre le salut dans le mystère de la Rédemption.

C'est là que voulait en venir cette psychologie désespérante qui fait sortir la foi d'un examen de conscience, comme une conclusion de ses prémisses. Si l'hérédité de la faute « heurte rudement l'infirmité de notre intelligence », ce n'en est pas moins « l'abîme où le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours », de sorte que « l'homme est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme. » — Mais cette concordance entre notre nature et la vérité chrétienne ne suffit pas ; car il faut que la religion répare nos ruines. Or c'est l'œuvre de la Grâce, qui agit sur le cœur plus encore que sur l'esprit. Mettant alors l'âme inquiète en face de l'espace insondable dans lequel la mort va la lancer, il la somme impérieusement de se soumettre, ne fût-ce que dans son intérêt, jusqu'au jour où, la pratique nous inclinant à croire, la Grâce couronnera l'effort de notre bonne volonté. Le premier sacrifice accompli, la récompense suivra. Les

yeux s'ouvriront au surnaturel qui paraîtra ce qu'il y a de plus naturel au monde, et la vue nette des choses sera non une conquête de la raison, mais un don gratuit de miséricorde.

Mélancolie de Pascal. Le docteur de la grâce. — Tel est le terme d'une argumentation qui ne saurait manquer, sinon de réduire, du moins d'émouvoir les plus rebelles ; car il y a là des coups perçants qui vont droit au cœur. Ce qui saisira surtout les moins attentifs, c'est la mélancolie hautaine et attendrie d'un logicien dont la vaillance égale la candeur et la bonne foi. Au lieu de diminuer les difficultés, il les grossirait plutôt à plaisir. Tandis que d'autres apologistes font d'abord appel aux lumières naturelles, il s'attaque à la raison même, comme à une ennemie ; et ses preuves sont précisément ces ténèbres où il voit la trace ineffaçable de la faute héréditaire qui a non-seulement perverti le cœur de l'homme, mais aveuglé son esprit. Tous les appuis que réclame notre faiblesse, il les supprime donc, ou les renverse ; tous les ménagements qu'impose le monde, il les dédaigne ; tous les liens qui nous rattachent à nous-mêmes, il les arrache. Car il lui faut un sacrifice entier, une abdication absolue devant la foi, c'est-à-dire devant cette soudaine clarté dont il se sentit lui-même inondé, le jour où il fut, aussi lui, terrassé sur le chemin de Damas, et eut son éblouissante vision. Comme il dut tout à la *grâce*, c'est à la *grâce* qu'il rapporte tout. En cela, il est ce qu'il fut toujours, janséniste ardent et conséquent. Par l'austérité de ces tristesses il n'a pas prise sur tous les esprits ; mais il rappellera du moins à chacun de nous que, « si l'on ne peut être un saint, encore a-t-on une âme qu'il ne faut sacrifier à rien et à personne¹ ».

Pascal et Montaigne. — On apprécie par ce qui précède la distance qui sépare Pascal et Montaigne, son maître favori. On ne pourrait rencontrer deux génies plus différents, l'un roide et inflexible, nous entraînant de vive force à la foi la plus rigoureuse par la pratique la plus obéissante, et l'autre, voluptueux, souriant, s'assoupissant avec

1. Le mot est de M. de Sacy, qui a jugé Pascal en maître.

délices dans l'indifférence ou le doute, « cet oreiller si commode pour une tête bien faite. »

Aussi Pascal communique-t-il son accent propre et sa couleur distincte aux pensées ou aux expressions qu'il lui emprunte. Là où un épirurien aimable ne vise qu'à son plaisir, s'abandonne et suit sa fantaisie, le logicien ardent transforme le caprice en énergie, et le sourire en amère ironie. Car son langage ressemble à sa vertu : il sent l'effort, il a l'autorité qui s'impose ; il est superbe et despotique ; il se soucie moins de persuader la raison que de l'étourdir, de l'accabler, et de la réduire à merci.

Le style de Pascal. Sa rhétorique. Sources de son éloquence. — « Géométrie et passion, voilà donc tout l'esprit de Pascal, voilà aussi toute son éloquence. Il veut qu'on exprime rigoureusement la vérité telle qu'elle est, de manière qu'il n'y ait rien de trop, ni rien de manque (xxiv, 87), point de fausses beautés (vii, 24, 35), rien pour la convention et pour l'art (*ibid.*, 22), rien qui masque (20), qu'on voie l'homme et non l'auteur (28). Il ne craint pas de répéter le mot qui convient, plutôt que d'en employer un moins juste (21) ; tout ce qui serait luxe est retranché (xxv, 25 *bis* et 25 *ter*). S'il y a une élégance pour Pascal, ce n'est guère que dans le sens où les mathématiciens emploient ce mot. Or cette élégance exacte est laborieuse en morale ; car la vérité est *une pointe subtile* (iii, 3 à la fin), où on a grand'peine à bien toucher. Aussi les procédés qu'il affectionne sont-ils les distinctions et les oppositions, qui sont comme les instruments de précision de l'esprit ; il retourne et tourmente son idée jusqu'à ce qu'il la rende de la façon qui la dégage le mieux, et cela se fait non-seulement par le choix des termes, mais par l'ordre ; c'est pourquoi il n'y a rien de plus important que l'ordre, à ses yeux, ni rien de plus difficile. « Je sais un peu ce que c'est, dit-il, et combien peu de gens l'entendent. » (xxv, 108 et vii, 9.)

« Il l'achetait par un travail opiniâtre, au point de *refaire souvent jusqu'à huit ou dix fois des pièces que tout autre que lui trouvoit admirables dès la première*¹. Tous les

1. Préface de l'édition de Port-Royal.

fragments un peu considérables des *Pensées* sont surchargés de ratures et de corrections dans le cahier autographe. Si Pascal a peu écrit, et jamais rien d'étendu, ce n'est donc pas seulement parce que la santé lui a manqué, mais aussi parce qu'il exerçait sur sa pensée une rigueur de critique qui le rendait trop malaisé à contenter, et pour laquelle l'exécution d'un grand ouvrage devenait un travail au-dessus des forces humaines¹. »

Or cet amour de la perfection visait au vrai, non pour le vrai seul, mais en vue du bon, comme il le dit expressément : « On a mauvais goût et mauvais sens, parce qu'on manque de cœur ; la règle est l'honnêteté (xxiv, 94). » Voilà pourquoi « Pascal est le plus excellent des modèles, pourvu qu'on se propose en l'étudiant de rester soi-même ; car son éloquence n'est qu'à lui. Mais tout le monde peut prendre sa part de sa rhétorique. Appliquer son esprit à discerner le vrai et à l'aimer, ne rien dire qu'on ne le conçoive bien et qu'on ne s'y intéresse, ne priser une expression qu'autant qu'elle est lumineuse et sentie, travailler à éclaircir ses idées, et s'y échauffer jusqu'à ce qu'on s'assure qu'elles paraîtront suffisamment claires à tous, et qu'ils seront touchés de ce dont on est touché soi-même : se soutenir, dans ce travail pénible, par le zèle, par l'amour du bien qu'on peut faire et de la cause qu'on peut servir ; voilà ce que nous pouvons tous apprendre dans Pascal, pour y réussir dans notre mesure et suivant nos forces². »

Puisque dans ses écrits son âme est tout entière, et comme toute nue, c'est avec le cœur qu'il faut juger « un homme qui a volontairement habité avec la souffrance, et, à l'exemple du Christ, a voulu, par sa mort au monde, racheter quelques-uns d'entre nous³. » Aussi, hésite-t-on à louer l'esprit chez un penseur auquel la gloire est venue malgré lui, précisément parce qu'il la fuyait et la méprisait. On paraît ne pas l'avoir compris, quand on cherche la

1. M. Havet, *Introduction* xxxvii. *Pensées de Pascal*.

2. M. Havet, *Introduction* xxxvii. *Pensées de Pascal*.

3. M. Nisard, *Histoire de la littérature française*.

beauté littéraire dans celui qui ne prisait que la beauté morale, se sacrifia toujours au devoir, et, comme les héros de Corneille, nous fait admirer en lui l'idéal de notre nature, l'homme tel qu'il devrait être. Disons pourtant qu'après Pascal, l'œuvre de la langue française dans la prose est consommée. Écoutons ici l'un de nos maîtres : « Il y a de tous les styles dans le style de Pascal, parce qu'il y a de tous les hommes dans l'écrivain. Je ferais toucher du doigt, dans les *Provinciales* et les *Pensées*, des passages qu'on dirait de Bossuet ¹, pour la magnificence solide et l'audace toujours sensée, ou de Bourdaloue pour la suite d'un discours sévère à la fois et passionné, ou de La Bruyère, pour l'éclat des couleurs et la vivacité des contrastes, ou de Voltaire pour la facilité et l'enjouement. Tous les genres d'écrire ont un premier modèle dans cet homme qui ne s'est jamais piqué de la gloire d'écrire. C'est que Pascal a eu tous les dons de l'esprit en perfection ; la rigueur scientifique d'un grand géomètre, et l'imagination d'un grand

1. Empruntons aussi à M. Havet cette comparaison de Pascal et de Bossuet : « Pascal n'a pas la plénitude du plus grand des orateurs ; son élan ne se soutient pas si longtemps, et ne soulèverait pas le poids d'une œuvre comme le *Discours sur l'histoire universelle*, ou *l'Histoire des variations*. Il n'éprouve guère certains sentiments tels que l'admiration, qui épanouissent l'âme, et donnent des ailes à la parole ; il n'écrirait pas l'oraison funèbre de Conde, il ne donne pas de pareilles fêtes à l'oreille, à l'imagination et au cœur. Là, c'est une véhémence qui commande tout d'abord l'émotion, et qui, à chaque parole, la nourrit et l'augmente ; ici, c'est un raisonnement froid et sec en apparence, mais d'où il part tout à coup des mots qui font tressaillir. Bossuet est comme un général qui déplace son armée dans la plaine pour une grande bataille ; tout est mouvement, tout est bruit ; Pascal livre un combat singulier, rapide et silencieux, mais furieux et terrible. Tous deux ont des attendrissements et des larmes, mais il semble que celles de Bossuet rafraîchissent le cœur, et que celles de Pascal le brûlent. La foule est plus aisément touchée par Bossuet, comme plus aisément convaincue ; mais certaines âmes d'une trempe plus dure sont moins pénétrées par ses discours ; ceux de Pascal mordent sur les plus âpres. Bossuet enfin est toujours le maître de son pathétique comme de son argumentation : ce sont des forces dont son éloquence s'aide librement ; celle de Pascal semble quelquefois emportée invinciblement comme par un poids, et n'en est que plus irrésistible. Dans ces pensées qu'il jette sur le papier pour lui seul, et où la passion qui le possède s'épanche sans obstacle, elle lui fait rencontrer de temps en temps un sublime que Bossuet lui-même n'atteint pas. Ces fragments épars, espèces d'oracles de l'esprit qui s'agite en lui, sont d'une originalité incomparable, et il faut dire avec Sainte-Beuve : « Pascal, admirable quand il achève, est peut-être encore supérieur là où il fut interrompu. »

poète; une raison que ne contente pas ce qui paraît évident à celle de Descartes, et que ne rebute ni ne lasse jamais la difficulté de se contenter: plus de sensibilité que n'en ont eu Descartes, Bossuet, La Bruyère: de l'esprit comme Fénelon, de la gaieté railleuse comme Voltaire. Chacun des grands écrivains qui ont suivi Pascal ont eu, non plus pleinement, mais plus exclusivement une de ses qualités; ils en ont donné plus d'exemples; mais rapprochez-les du modèle, ce sont des monnaies du même or, dont Pascal a marqué pour la première fois le titre ¹. »

Ajoutons, pour terminer, que de tous les apologistes chrétiens il est le plus voisin de nous. Outre que sa polémique n'est plus dirigée seulement contre les hérétiques, comme celle de Bossuet, mais contre les incrédules, dont il prévoit les assauts, un siècle avant Voltaire, sa mélancolie est déjà celle de ces âmes en peine qui ont la blessure du doute, ou la tristesse des chutes et des ruines dont elles ont été les témoins ou les victimes.

1. M. Nisard, II, 167. De pareilles pages sont des modèles ajoutés à notre langue.

LA FONTAINE

(1621-1695).

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE.

Sa jeunesse. — Jean de la Fontaine naquit, le 8 juillet 1621, à Château-Thierry. Son père était maître des eaux et forêts, et sa mère, Françoise Pidoux, fille d'un bailli de Coulommiers. Son éducation paraît avoir été fort négligée; on lui laissait lire, à l'aventure, tout ce qui lui tombait sous la main; et, de bonne heure, il prit l'habitude d'obéir à son caprice ou aux impressions du moment. Quelques livres de piété prêtés par un chanoine de Soissons ayant ému son imagination, il crut d'abord qu'il avait du goût pour l'état ecclésiastique; et, vers sa vingtième année, il entra à l'institut de l'Oratoire, puis au séminaire de Saint-Magloire, à Paris¹. Mais il s'aperçut vite de sa méprise, et en 1641 revint chez son père, qui, dans l'espoir de ranger à la règle un fils trop désœuvré, s'empressa de le marier², et de lui assurer la survivance de sa charge. Ce fut encore une erreur. Car sa vocation conjugale³ n'était

1. Il y entraîna son frère Claude, qui persévéra.

2. Il épousa en 1647 Marie Héricart, qui avait de la beauté, de l'esprit et aimait beaucoup trop les romans.

3. Le seul signe qu'il en ait donné est cette exclamation qui lui échappe dans *Philémon et Baucis* :

Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.

Ah ! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.

pas plus sérieuse que l'autre; et ses inadvertances ne tardèrent point à le rendre aussi oublieux de son foyer que de son office. Des deux côtés, il ne vit qu'une sinécure, et des prétextes aux distractions insouciantes.

Tandis que, sous apparence d'inspecter les forêts, il promenait sa rêverie à l'ombre des bois soumis à sa juridiction¹, une ode de Malherbe² qu'il entendit réciter à un officier éveilla par hasard ses instincts poétiques³. Il se mit donc à lire nos vieux auteurs, surtout Rabelais, Marot, et ces fabliaux qui meublaient encore les bibliothèques de province. Epris d'une vive passion pour les pastorales de Racan, il s'essaya même à traduire librement l'*Eunuque* de Térence⁴ (1654).

La Fontaine et Fouquet. — Ce fut alors qu'un parent de sa femme, J. Jannart, substitut de Fouquet dans son office de procureur général au Parlement de Paris, profita de l'occasion pour présenter La Fontaine au surintendant qui aimait et protégeait les lettres. Un si charmant esprit ne pouvait manquer de plaire à un connaisseur, et il devint rapidement le poète ordinaire d'une cour célèbre par ses magnificences. Ce cercle brillant lui inspira *le Songe de Vaux*, des épîtres, des ballades, des sixains et dizains, par lesquels sa reconnaissance acquittait les quartiers de la pension⁵ que lui servait son Mécène. En ces pièces légères, il ne s'élevait guère au-dessus de Voiture, de Sarrafin ou de Benserade; et s'il fut bon que la faveur de Fouquet, en l'initiant à la vie mondaine, lui donnât toute sa politesse, il risqua pourtant de s'assoupir ou de s'alladir parmi ces délices. Si ces douceurs s'étaient trop prolongées, un épicurien si naturellement ami du sommeil et du rien faire courait le péril de se relâcher en tous sens. Dans un pareil

1. Il avoue n'avoir appris que par un dictionnaire les termes de l'art forestier, ce qu'est un *bois en grume*, un *bois marmonteau*, un *bois de touche*.

2. Le sujet de cette ode était un des attentats sur la personne d'Henri IV : *Que direz-vous, races futures, etc.?*

3. Il composa des odes, et très-mauvaises, du moins au goût de son ami Manceaux, qui l'engagea fort à étudier les anciens.

4. C'était le temps où paraissaient les premières pièces de Malhero.

5. Il recevait mille francs sur la cassette de Fouquet.

milieu, les bagatelles frivoles lui seraient venues plus volontiers que les fables, avec leur morale agréable et forte.

La disgrâce dont le contre-coup lui fut si cruel le sauva donc des pentes faciles, le rendit à lui-même, et nous valut la touchante élégie où son génie éclata, non moins que son cœur, en des vers éloquents et courageux (1662) :

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,

Les destins sont contents ; Oronte est malheureux¹.

Tout en prouvant qu'il aimait un bienfaiteur plus que ses bienfaits, il exerça sur l'opinion une influence clémente, et, mieux que tout avocat, réussit à changer en pitié la malignité publique. Aussi pouvait-il dire à bon droit :

J'accoutume chacun à plaindre son malheur².

L'épicurien. — Le songe de Vaux une fois évanoui par la captivité de l'enchanteur, il retomba dans ses péchés mignons, et dépensa son temps, sa fortune ou son esprit, sans savoir comment, au jour le jour, au service de tous. Nul n'ignore de quelle façon expéditive il mangea son fonds avec son revenu³. Ses confessions plus enjouées qu'édifiantes nous dispensent d'entrer en des détails qui n'intéressent que sa vie privée ; nous ne suivrons donc pas les allées et venues de ce pigeon voyageur que « le plaisir de voir et

1. « En cette pièce, comme dans son discours en vers à Mme de la Sablière, sur l'idée de se convertir, comme dans *Philémon et Baucis*, ou *le Songe d'un habitant du Mogol*, il rencontrait pour l'expression de ses vœux, de ses regrets et de ses goûts un alexandrin plein et facile qui se loge de lui-même dans la mémoire, et qui est à lui autant que ceux de Corneille et Racine leur appartiennent ». *Sainte-Beuve*.

2. Quelques années après, passant par Amboise La Fontaine voulut visiter la chambre du château où Fouquet avait été prisonnier. Ses larmes coulèrent avec amertume, et « sans la nuit, on n'auroit pu, dit-il, l'arracher de cet endroit. »

3. Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son bien avec son revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser :
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

l'humeur inquiète » égaraient loin de son nid. S'il visitait parfois Château-Thierry, c'était seulement pour y vendre quelque bout de terre, lorsqu'il fallait apaiser des créanciers trop pressants¹. Il y a toute une légende sur les dissipations de ce volage qui serait sans excuse, s'il ne nous désarmait par un air d'inconscience tellement ingénue qu'on est tenté de lui pardonner ses étourderies comme à un enfant auquel la raison n'est pas encore venue. Mais laissons dans l'ombre des faiblesses dont il fit pénitence, aux heures tardives du repentir.

Nous n'insisterons pas non plus sur les débuts qui révélèrent au public un talent de conteur qu'on ne peut louer sans en condamner l'emploi. Disons pourtant que la duchesse de Bouillon, nièce de Mazarin, partage la responsabilité morale du poète. Car ce fut elle qui l'engagea dans un genre où il avait pour précurseurs, outre les trouvères de race gauloise, Rabelais, Bonaventure Despériers et la reine Marguerite de Navarre, sœur de François I^{er}, sans parler de Boccace, de l'Arioste et du Pogge. Il figure donc ici en glorieuse compagnie; mais n'y cherchons pas les circonstances atténuantes d'une licence qu'aggrave la perfection littéraire à laquelle il dut l'équivoque popularité d'un succès assez compromettant pour que Louis XIV lui en ait gardé longue rancune.

Le fabuliste (1668). — Ce méfait d'une jeunesse trop persistante, il eut du reste à cœur de le faire oublier, au moins si l'on en juge par la préface de son premier recueil, composé de six livres, qui parurent en 1668, sous ce titre modeste : *Fables d'Esopé mises en vers par M. de la Fontaine*. En les dédiant au dauphin, à l'élève de Montausier et de Bossuet, il annonçait la bonne volonté de s'amender et de se réhabiliter. Il était temps ! ne touchait-il pas à la cinquantaine ?

L'illustre imprévoyant vivait alors au Luxembourg, sous le patronage d'Henriette d'Angleterre, dont il était gentil-

1. Son bien seul y passa ; car il n'y avait pas communauté entre sa femme et lui, de sorte qu'elle put vivre à l'abri du besoin.

homme ordinaire : fonction qui ne déroba rien à ses loisirs ; car il semble que tous ses protecteurs se soient entendus pour respecter cette bienheureuse et féconde paresse qui était comme la muse du voluptueux rêveur. Mais la mort précipitée de la duchesse d'Orléans lui ravit tout à coup la sécurité du lendemain. Il allait donc, comme la cigale, se trouver fort dépourvu, si un dévouement généreux n'eût été sa providence. Grâce à l'hospitalité de Mme de la Sablière dont les prévenances délicates corrigèrent envers lui les torts de la fortune ou plutôt de son caractère, il put, durant vingt ans et plus, goûter, parmi les charmes d'une société spirituelle autant que distinguée, les bienfaits d'une libéralité discrète, et la douceur d'une amitié familière, mais respectueuse. Près de cette femme aimable, qui, savante sans afficher la science, et bonne sans ostentation, répara des légèretés mondaines par la pratique de la charité chrétienne¹, puis par une conversion aussi sincère qu'éclatante (1683), on comprend que La Fontaine ait dit avec l'accent d'une tendre gratitude :

Qu'un ami véritable est une douce chose !

Ayant dès lors « bon souper, bon gîte et le reste », c'est-à-dire l'indépendance, les libres entretiens, l'intimité des affections choisies et toutes les joies de l'esprit, il ne cessa plus de s'appartenir sans réserve, et de s'abandonner aux enchantements de son imagination. C'est ce qu'atteste son second recueil de fables qui comprenait cinq livres, et parut en deux parties (1678 et 1679). Il s'y déploie dans la plénitude et la variété de son génie, sous les formes à la fois les plus vives et les plus sévères. Voilà son chef-d'œuvre. Car il y aura des inégalités de verve dans le douzième et dernier livre, qu'on appela le chant du cygne, et qui, destiné au jeune duc de Bourgogne, ne vit le jour qu'en 1694.

L'académicien (1684). — Louis XIV, qui voulut bien

1. Elle eut aussi pour hôte et commensal le voyageur Bernier. Son mari a laissé des madrigaux agréables.

accepter l'hommage de ce volume, n'y répondit cependant par aucune faveur. Car le maître tenait rigueur à l'incorrigible qui rimait encore, sous le manteau, plus d'une nouvelle grivoise, et, loin d'avoir la souplesse d'un courtisan circonspect, s'échappait en témérités à peine déguisées par le sourire d'une bonhomie malicieuse. S'il n'entra qu'à soixante-trois ans à l'Académie française, la faute n'en fut donc pas à une Compagnie dont les avances, découragées par une fantaisie peu soucieuse de sa dignité, ne devaient être agréées par le consentement royal qu'en 1684. Colbert étant mort, La Fontaine se vit pourtant admis à succéder au grand ministre qui ne lui avait pas pardonné la constance d'un attachement fidèle au souvenir de Fouquet. Élu en 1683, il n'eut le droit de s'asseoir dans son fauteuil qu'après une année d'attente, j'allais dire de purgatoire¹. On avait fini par croire à sa promesse d'être sage, en dépit de la ballade où il disait par expérience :

Promettre est un, et tenir est un autre.

L'Académie, qui avait été sa seule ambition, devint une de ses dernières passions. Nul ne fut plus exact à toucher ses jetons de présence². Il se plaisait à ces séances, où il lui était permis de rêver tout éveillé, et même de sommeiller à son aise. Attribuons à un de ces oublis la distraction qui lui fit déposer une boule noire dans l'urne du scrutin, le jour où Furetière³, un de ses vieux amis, fut exclu par un vote auquel il n'aurait pas dû s'associer. Ce fut une faute qu'il expia. Car le grammairien bilieux qui le cribla de ses piquantes épigrammes prouva une fois de plus que les ressentiments d'une amitié morte sont impitoyables.

Il prit aussi part à un autre débat, mais courtois, que venait de réveiller la polémique de Charles Perrault (1687).

1. Il avait été préféré à Bouleau qu'appuyait la faveur royale. Ce choix ne fut confirmé qu'après une vacance nouvelle qui permit aux deux amis d'entrer ensemble à l'Académie.

2. Hier ! il en avait besoin.

3. On l'accusait d'avoir profité du travail commun pour composer le dictionnaire qui porte son nom.

Entre les anciens et les modernes, il n'hésita pas, et défendit avec effusion la cause de l'antiquité, sans se douter que ses œuvres pouvaient être le meilleur argument de ses adversaires. Une des pièces les plus précieuses qui figurent au dossier de ce procès n'est elle pas l'admirable épître¹ dans laquelle, prêchant d'exemple, il enseigne les principes de cette imitation originale qui n'est que de l'émulation?

Ses œuvres diverses. — Pour compléter cette esquisse, il conviendrait de dire quelques mots des excursions que fit La Fontaine en dehors du genre auquel il doit son immortalité. Signalons surtout *les Aventures de Psyché*, roman d'Apulée qu'il embellit de sa prose et de ses vers. Il y fut plus heureux que dans ses tentatives dramatiques. Car, sauf *le Florentin*, petite comédie très-amusante, à laquelle Molière semble avoir collaboré, sa gloire ne souffre guère de l'oubli qui s'est fait sur le reste de ses divers essais, entre autres sur la *Mort d'Achille*, tragédie qu'il n'acheva pas. Mentionnons seulement un opéra que Lulli devait mettre en musique, engagement auquel il manqua : ce qui lui valut une violente satire où le *bonhomme*, qui n'aimait pas à être dupe, se vengea de ce qu'il appelait une trahison.

L'homme. Rechutes et conversion. — Ses jeux poétiques furent attristés bientôt par la mort de Mme de la Sablière qui le laissait orphelin, en 1693. Cette chère tutelle lui faisant défaut, sa vieillese trop anacréontique eût été sans doute exposée à des rechutes périlleuses si, dans ce malheur qui le menaçait d'une affligeante détresse, un ami ne s'était encore trouvé là pour consoler son deuil. « Venez donc loger chez moi, » lui dit M. d'Hervart². « J'y allais », répondit le poète avec une charmante candeur. Ce fut dans ce dernier asile que, l'âge et les infirmités aidant, La Fontaine se sentit enfin repris, mais définitivement, par les pensées sérieuses qu'il avait exprimées avec tant d'éloquence,

1. A Huet, évêque de Soissons.

2. Mme d'Hervart fut pour lui plus qu'une mère, une *maman*.

en 1684, dans ce discours en vers qui est la confession naïve de ses erreurs et de ses fautes :

De solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre ;
 J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
 Les pensers amusants, les vagues entretiens,
 Vains enfans du loisir, délices chimériques,
 Les romans et le jeu, perte des républiques,
 Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
 Ridicule fureur qui se moque des lois,
 Cent autres passions des sages condamnées
 Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.

J'entends que l'on me dit quand donc veux-tu cesser ?
 Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie :
 De soixante soleils la course entresuivie
 Ne t'a pas vu goûter un moment de repos.
 Quelque part que tu sois, on voit à tout propos
 L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
 Inquiète, et partout hôtesse passagère.

Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi
 Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles.
 A qui le bon Platon compare nos merveilles.
 Je suis chose légère, et vole à tout sujet ;
 Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet.
 A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire,
 J'irois plus haut peut-être au temple de Mémoire,
 Si dans un genre seul j'avois usé mes jours ;
 Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours.
 En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
 Et ne veux point donner mes défauts pour excuse.
 Je ne prétends ici que dire ingénûment
 L'effet bon ou mauvais de mon tempérament....
 Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
 Les plus chers de mes jours aux vains desirs en proie !

Non, cette fois, sa conversion ne fut point le caprice d'un inconstant, mais un des beaux exemples de ce siècle qui propose à notre orgueil tant d'admirables retours de consciences égarées. Car il mit dans son repentir toute la candeur de son âme, et ne se montra pas moins sincère avec Dieu qu'avec les hommes.

Revenant donc à des sentimens religieux jusqu'alors négligés plutôt que méconnus, il fut aussi rigoureux dans la

pénitence qu'il avait été relâché dans les plaisirs. N'alla-t-il pas jusqu'à se couvrir d'un cilice? Il fit même publiquement amende honorable en lisant à l'Académie une traduction du *Dies iræ*. Tout en paraphrasant les psaumes, il désavoua les écarts de sa plume. Simple dans le bien comme il l'avait été dans le mal, avec quel élan de cœur ne s'écriait-il pas, dans une prière au Rédempteur :

Je te laisse le soin de mon heure dernière!

Lui qui jadis avait dit, d'un ton alors un peu païen :

La mort ne surprend point le sage,

il écrivit à Maucroix cette lettre dont l'émotion est toute chrétienne : « Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage, mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse. Hier, comme j'en revenois, il me prit, au milieu de la rue du Chantre, une si grande faiblesse que je crus véritablement mourir. O mon cher ! *mourir n'est rien : mais songes-tu que je vais comparoître devant Dieu?* Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi. »

Malgré ce tremblement d'une âme contristée, il dut à la foi de pures consolations, et vit approcher l'heure suprême avec une sérénité qui permet de dire :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Ce fut ainsi qu'il s'éteignit doucement, dans les bras de la religion et de l'amitié, le 13 février 1695, à l'âge de soixante-quatorze ans. « Dieu le veuille mettre dans son saint repos », écrivit Maucroix, apprenant cette perte.

« c'étoit l'âme la plus vraie et la plus candide que j'aie jamais connue¹. »

LES FABLES DE LA FONTAINE.

I. -- FAITS HISTORIQUES.

Le genre. Origines de l'apologue. — Pilpay. — Ésope : la fable gnômique. — Dans La Fontaine, « le poète est tout, et le genre n'est presque rien². » Nous en dirons cependant un mot, ne fût-ce que pour apprécier plus sûrement un génie qui créa la fable à son image. Récit moral dont les enseignements se dérobaient sous le voile de l'allégorie, l'apologue ne fut point inventé seulement, comme on l'a souvent répété, pour faire entendre à un despote³ des vérités dont l'audace s'enveloppait de précautions prudentes et de ruses ingénieuses. Il procéda plutôt de la même source que la métaphore, c'est-à-dire du besoin qu'a l'intelligence humaine d'exprimer ses sentiments et ses pensées par des emblèmes qui les rendent visibles à l'imagination. Voilà pourquoi nous retrouvons ce genre chez tous les peuples, dans tous les âges, et dès la plus haute antiquité. Pourtant il paraît que l'Inde fut son berceau. Aux yeux de cette race panthéiste, qui croyait au dogme de la métempsycose et à

1. Le lendemain de sa mort, Fénelon, qui l'avait associé à l'éducation du duc de Bourgogne, honorait la Libellule de cette oraison funèbre : « Lisez-le, et dites si Amaron a su balancer avec plus de grâce, si Horace a pare la philologie et la morale d'ornements plus variés, si Terence a peint les mœurs des hommes avec plus de naturel et de vérité, si Virgile enfin a été plus touchant et plus harmonieux. »

2. M. Saint-Marc Girardin.

3. Mécènes agrippa n'usa-t-il pas de l'apologue pour soutenir les droits d'une aristocratie puissante ? (fable des *Membres et de l'estomac*). Après la prise de Sardes, Cyrus répond par la fable du *Joueur de flûte et des poissons* aux Grecs d'Ionie, qui avaient repoussé ses avances, et venaient le solliciter trop tardivement.

l'égalité de tous les êtres contenus dans le sein de Brahma, la fable devait être plus qu'un jeu d'esprit, plus que l'arme du faible contre le fort. Elle se mêlait aux croyances religieuses, comme l'attestent les livres *Loudahiques*, le *Mahabbarata*, le *Djatoka*, le *Pancho-Tantra*¹ et les *Avadanas*². L'Indien Bidpay ou Pilpay³ fit entrer ces fictions dans le domaine populaire, et elles se répandirent ainsi rapidement, de proche en proche, à travers le Thibet, la Chine, la Perse et l'Arabie. L'Ancien et le Nouveau Testament proposent aussi à notre admiration d'incomparables paraboles qui traduisent les leçons d'une morale divine par des exemples et des tableaux dont la simplicité possède une vertu que l'art ne saurait égaler⁴. Mais ne donnons point un air de littérature à des beautés faites pour le salut des âmes; et, sans nous attarder non plus aux curiosités de l'erudition, passons en Grèce, où un esclave phrygien fut l'Homère de la fable.

Faut-il croire à l'existence d'Ésope, et à sa légende⁵?

— Quoi qu'il en soit des aventures prêtées à ce philosophe pratique, dont la sagesse avisée nous signale un compatriote d'Ulysse, il est certain du moins que, nés de l'occasion et transmis par la tradition orale, ses petits contes sont dignes d'avoir été voisins de l'époque primitive où Bias⁶ conseillait

1. Ou les *Cinq-Ruses*, fables du brahme Vichnou-Sarma, traduites par l'abbé Dubois.

2. Contes et apologues indiens et chinois, publiés par M. Stanislas Julien.

3. Visir du roi indien Dabshelim, il vécut deux mille ans, ou, suivant les autres, deux cent cinquante ans avant Jésus-Christ.

4. La brebis du pauvre, le riche, le mauvais riche et Lazare, l'enfant prodigue, le pharisien et le publicain, le grain de moutarde, les arbres voulant être un roi, la fourmi, tels sont ces apologues populaires.

5. Né en Phrygie, vers le sixième siècle avant Jésus-Christ, il aurait été esclave d'un certain Jadmon de Samos qui l'affranchit. Crésus l'appela à sa cour. Envoyé par ce prince à Delphes pour consulter l'oracle, il irrita les habitants par la liberté de son langage, et fut précipité d'un rocher en 550. Ses fables auraient été recueillies pour la première fois par Démétrius de Phalère, 230 ans après sa mort, puis par *Planude*, moine grec du quatorzième siècle, que La Fontaine prit pour un ancien. — Avant Ésope, on retrouve dans *Hésiode* (neuvième siècle), *l'Épervier et le Rossignol*. — La fable existe aussi dans *Archiloque* (l'aigle et le renard), *Stésichore* (le cheval et le cerf), *Herodote* (le pêcheur qui joue de la flûte).

6. Bias (570 ans avant J. C.) fut un des Sept sages. Il naquit à Priène. Entre autres adages, il disait : « *Aimez vos amis avec discrétion, comme s'ils*

aux hommes d'être vertueux avec prudence, et d'éviter les maladroites encore plus que les fautes. Contemporain de la poésie gnômique¹, son apologue s'adapte étroitement à la moralité qu'il veut vulgariser. Il est comme un syllogisme auquel le récit sert de prémisses, et le précepte de conclusion. Aussi ne faut-il point y chercher la description des objets, la peinture des caractères, les mots passionnés qui saisissent, l'action, le mouvement, l'éloquence et le style. Sous leurs noms d'animaux, les personnages ne sont que des vices ou des vertus, et nullement des acteurs doués d'une vie individuelle. S'ils avaient une physionomie propre, ils risqueraient même de distraire notre attention aux dépens de l'essentiel, c'est-à-dire de la démonstration à laquelle ils doivent servir d'arguments. En un mot, la fable ésoopique a la sécheresse d'un théorème de géométrie que termine cette formulè : Voilà ce qu'il fallait prouver².

Phèdre, Babrius; la fable littéraire. — Cette nudité va se parer d'ornements littéraires chez un écrivain secondaire, mais estimable³, qui, contemporain d'Auguste et nourri dans le culte du génie grec, recueillit les miettes de la table où s'étaient assis les dieux, et s'empara de l'apologue, parce que tous les autres genres avaient à Rome leur représentant officiel. Chez Phèdre (car c'est de lui qu'il s'agit), la vocation ne fut donc pas un entraînement instinctif, mais

pouvaient devenir vos ennemis. Haissez vos ennemis avec modération; car il se peut faire qu'ils soient un jour vos amis. »

1. De γνῶμη, sentence. Elle exprimait en vers précis des vérités d'expérience, des proverbes. Elle fut inaugurée, au sixième siècle avant J. C. par Phocylide de Milet, et Théognis de Megare. Elle compta, chez les latins, Publius Syrus, contemporain de César, chez nous Dufaur de Pibrac (seizième siècle), et ses *autres auteurs*.

2. En voici un exemple : « Le renard et la panthere se disputent le prix de la beauté : la panthere vantait surtout la beauté de son corps. Le renard lui dit : « Combien je suis plus beau, moi qui ai cette bigarrure non sur le corps, mais dans l'esprit ! » Cette fable montre que la perfection de l'âme est préférable à la beauté du corps. »

3. Né en Macédoine, esclave d'Auguste qui, dit-on, l'affranchit, attaché à la maison impériale, mais compromis dans je ne sais quelle affaire obscure, de son rôle de sa fortune pour avoir froissé un personnage, peut-être Séjan, Phèdre serait mort, sous le règne de Claude, vers l'an 44 de J. C. — Il faut lire dans les *Poètes latins de la décadence* une excellente étude de M. Nisard sur cet écrivain (t. I^{er}).

le calcul réfléchi d'un talent disponible qui, voyant l'élegie prise par Tibulle et Propertius, l'héroïde et la métamorphose par Ovide, l'ode par Horace, l'épique, d'ailleurs trop inaccessible, par Virgile, la tragédie par Varius, la comédie par Térence, se résigna, faute de mieux, à tenter fortune sur un terrain tout neuf où son amour-propre n'avait point à craindre de concurrents.

Il ne paraît pas, d'ailleurs, que les Latins aient été curieux de faire fête aux jeux modestes qu'inaugura son studieux labeur. Car, en rivalisant avec Esope, il ne réussit point à obtenir droit de cité pour d'humbles poésies que railla le goût dédaigneux de ses contemporains, s'il faut en croire les doléances d'une vanité susceptible et inquiète qui, fort ambitieuse de la gloire, la jugea lente à venir, et se plaignit sans cesse de la malignité des uns¹, ou de l'indifférence des autres². Tout n'était pourtant pas injustice dans l'accueil fait à ce traducteur qui prétendait au titre d'inventeur. Fabuliste par occasion, n'osant avouer ou nier ses emprunts, il est parfois aussi embarrassé, dans ses imitations, que le geai paré des plumes du paon, ou le renard qui a perdu sa queue dans un piège. Ce qui lui manqua le plus, ce fut l'imagination. Il a beau s'ingénier, son savoir-faire et sa bonne volonté déguisent mal l'indigence de sa veine. Il ne se soutient qu'en s'appuyant sur le bras d'autrui; chez lui, point de motifs qui coulent de source : il ne s'alimente guère que de souvenirs. Au lieu d'observer la nature et de fixer des impressions vives, il paraphrase le texte grec, qu'il développe artificiellement, comme un bon écolier qui sait étendre sa matière par des procédés appris sous la discipline

1. Parmi ses déplaisirs réels ou imaginaires, il en appelle à la postérité qui fera repentir la fortune de son injustice : « *Donec fortunam criminis pudeat sui.* » (Epil. lib. II). Cette réparation n'eut lieu qu'après quinze siècles. Des protestants ayant pillé la bibliothèque d'une abbaye catholique, en 1562, le bailli de cette abbaye sauva quelques manuscrits précieux, parmi lesquels celui de Phèdre, acheté bientôt par François Pithou, qui se fit son éditeur.

2. Les Latins n'usèrent de l'apologue que par accident. On cite celui de Ménénius Agrippa (493 avant J. C.). Dans Cicéron, on rencontre le *Vieillard et les jeunes hommes*, dans Pliny l'ancien, les *Deux rats*, le *renard et l'œuf*, dans Horace le *Rat de ville et le rat des champs* (sixième satire du premier livre); c'est le chef-d'œuvre de la fable dans l'antiquité.

d'un maître. Sa tête n'est peuplée que de métaphores, d'expressions choisies, de formes grammaticales, d'épithètes et de synonymes, mais non pas, comme il faudrait, de sensations, de sentiments, d'idées, ou plutôt d'animaux ruminants, bêlants, mugissants, hennissants, coassants et rugissants. A peine indique-t-il les traits généraux des ébauches douteuses dans lesquelles se trahit l'effort d'une conception vague qui tâtonne. Tantôt fin sans être naïf, tantôt naïf sans être fin, il a pourtant du goût, de la mesure, de l'harmonie, la science de l'à-propos, la vivacité du dialogue, le don de répartie, et surtout une concision précieuse, parce qu'elle est exempte de recherche et ne dégénère point en obscurité¹. Simple sans platitude, industrieux sans raffinement, plus sobre que brillant, son style est substantiel, plein, sévère, agréable et varié. Il faut louer aussi sa diction saine et circonspecte qui reste pure sans purisme. Mais, à tout prendre, sa poésie n'est que de la prose, et ce classique ne sera jamais de ceux qu'on lit au lendemain de la quatrième.

La fable populaire, au moyen âge. Marie de France; Roman de Renard. — Sans parler de Babrius² qui appartient à la même école, hâtons-nous de prendre pied en terre gauloise, où la fable, à peine implantée, s'acclimata si facilement qu'elle finit par oublier ses origines étrangères. Tandis que les branches hautaines de l'épopée devaient s'y dessécher avec le temps, l'humble pousse ne cessa pas de verdoyer, de bourgeonner et de fleurir sur un sol dont elle semble la flore indigène; tant il est vrai de dire que, dans le cadre d'une action familière à laquelle suffisait l'ironie native de notre bon sens, la verve de nos aïeux se trouva

1. M. Nisard fait cette remarque ingénieuse : « Il en est de certaines poésies trop concises comme de verres d'optique d'un degré trop fort : les unes, en demandant trop d'efforts à l'intelligence, la fatiguent ou la trompent; les autres, par une trop grande concentration des rayons lumineux, tirent la vue et la troublent. »

2. *Babrius* ou par corruption *Gabrypas*, mit en vers choliambiques les fables d'Ésope. Son élégance a fait croire qu'il vécut au temps de Bion et de Moschus (290 avant J. C.). D'autres le croient contemporain d'Auguste. M. Minde Mynas découvrit son manuscrit en 1843 au mont Athos.

plus à l'aise que dans les détours compliqués des monuments chevaleresques. Car notre langue alerte et souple se prêtait d'elle-même aux devis plaisants et aux narrations enjouées, qui, s'adressant aux grands et aux petits, figurent, à côté des chansons de gestes, comme le vaudeville aux environs de la tragédie.

Parmi les ancêtres de La Fontaine, nous compterons tout d'abord *Marie de France* qui accompagna le duc Guillaume en Angleterre, vécut à la cour de Henri III, et anima de son esprit, de sa grâce ou de son cœur, des apologues dans lesquels une mélancolie sympathique aux opprimés censure les abus du régime féodal, rendus plus cruels encore par le droit de conquête. Les bêtes de rapine et de carnage, le lion, le loup, l'aigle et le milan, y représentent ceux qu'elle appelle les *riches voleurs*, les lieutenants de comtés, les baillis, les juges et seigneurs. Toujours tondue, suppliante et résignée, la brebis y est l'image du pauvre peuple sur le sort duquel s'apitoie sa compassion. Sans pousser les faibles à la révolte, elle sut parler avec émotion de justice et d'humanité, parmi les aventuriers avides qui criaient : *Malheur aux vaincus !* Ce titre doit suffire, aujourd'hui surtout, à la sauver de l'oubli.

Il convient de rappeler aussi les fabulistes épiques ou satiriques du moyen âge, entre autres Pierre de Saint-Cloud, Jackemars Gielée, et Richard de Lison, le curé de la Croix-en-Brie, auteurs présumés du *Roman de Renard*, où nous apparaît la hiérarchie du monde féodal, avec ses castes, ses préjugés, ses mœurs, ses institutions, ses abus et ses vices. Autour de *Goupil* et d'*Ysengrin*¹ qui personnifient la ruse et la violence, nous voyons se mouvoir ici toute une ménagerie qui figure l'aristocratie et la plèbe des animaux et des hommes. Sophiste, diplomate, casuiste, courtisan, flatteur, enjôleur, prêt à porter tous les masques et à user des expédients les plus équivoques pour triompher partout

1. L'un représente le renard, l'autre le loup. Près d'eux se rencontrent *Noble*, juge et roi, *Dame orgueilleuse*, sa femme, *Chantecler* ou le coq, *dame Pinté* ou la poule, *Couarz* ou le lièvre poltron, *Drouineau* ou le misérable moineau.

et toujours contre tout droit et toute vraisemblance, compère Renard tient à la fois de Pathelin, de Panurge, de Tartuffe, de Gil-Blas, de Figaro et de Robert-Macaire. Il déploie mille prodiges d'adresse pour conquérir andouilles, jambons et poulets. Les scènes amusantes où il joue ce rôle de chevalier d'industrie sont la parodie de tout ce qu'avaient révéralé les siècles précédents. Ce ne fut d'abord qu'une ironie sournoise et tempérée par un fond de bonhomie joviale ; mais avec Philippe le Bel et ses luttes contre le saint-siège, cette innocence primitive ne tarda pas à s'évanouir ; et, sous les grondements d'une voix qui s'exaspérait, retentirent bientôt les murmures de Jacques Bonhomme. Est-il besoin d'ajouter que dans ce monument composite s'essaye maladroitement l'art d'un peuple enfant ? Fabliaux, moralités, chansons, sermons, légendes, histoire, mascarade, caricature, sagesse et folie, tous les genres s'y confondent. C'est une matière diffuse qui déborde en toute licence. Sur un fond terne et uniforme où brillent quelques lueurs soudaines, le récit se déroule languissamment en longues digressions. On dirait l'interminable plainte d'un conteur qui bégaye ou balbutie.

La fable savante, au seizième siècle : Haudent, Guérault, Habert. — Bien que la Renaissance ait répudié toutes les traditions du moyen âge, la fable fut pourtant alors protégée par son origine antique contre le dédain des érudits ; mais, prenant le style du temps, elle se fit élégante, devint un objet de savante étude, ou parla même en vers latins pour se mettre à la mode du jour¹. Sans insister sur Guillaume Haudent² et Guillaume Guérault³, qui eurent l'instinct comique, ni sur François Habert⁴, qui ne manque ni de grâce, ni de naïveté, nous citerons Marot qui en 1525, dans son épître adressée à Lyon Jamet, usa si ingénieu-

1. Tel fut le recueil de *Faerne*, mort en 1561, et dont les fables latines furent publiées par le pape Pie IV.

2. Avant *La Fontaine*, il a traité des animaux malades de la peste, dans sa *Confession de l'âne, du renard et du loup*.

3. La fable du *renard, du loup et de l'âne*, est digne aussi d'être comparée à celle de *La Fontaine*. Mentionnons encore Gillet Corrozet, qui a son mérite.

4. Né en 1520.

sement de l'apologue pour solliciter l'assistance d'un ami dont les bons offices pouvaient l'aider à sortir du Châtelet¹. Lui aussi, Mathurin Régnier, se soutient avec honneur dans sa fable intitulée : *le Loup, la Lionne et le Mulet*². Ces heureuses rencontres attestent du moins que le genre vivait encore au seizième siècle, et n'avait pas cessé de plaire, lorsque La Fontaine, fécondant l'héritage de ses devanciers, les éclipsa tous par l'éclat de sa gloire.

II. — L'HOMME ET LE POÈTE.

La Fontaine et sa légende. Le mondain, le causeur.

— Avant de nous demander quelle fut son originalité, commençons par esquisser les principaux traits de sa physiologie ; car ils risquent de s'effacer un peu sous la légende qui représente ce poète comme un enfant distrait, insouciant et paresseux, auquel une muse complaisante dicta de beaux vers dont il ne se doutait pas.

Et d'abord il ne faudrait point croire, sur la foi de certaines anecdotes, qu'un si charmant esprit fut en quelque sorte « un ours de génie³ », qui ne s'entretenait volontiers qu'avec ses bêtes. Il serait plutôt, parmi nos écrivains de marque, un des premiers qui surent se mettre à l'aise avec les grands seigneurs, et rapprocher ainsi les deux supériorités du rang et du talent.

Aimant le monde autant qu'il en était aimé, il ne cessa pas en effet d'y porter les grâces d'un intime abandon, comme on peut en juger par ses lettres et ses épîtres, par les dédicaces flatteuses ou les billets respectueusement familiers qu'il adresse à la duchesse de Bouillon, à Mme de Thiange⁴,

1. M. Saint-Marc Girardin préfère sa fable du *Lion et du Rat* à celle de *La Fontaine*.

2. Troisième satire.

3. C'est le mot par lequel M. Saint-Marc Girardin résume la légende qu'il ne faut pas croire sur parole.

4. Sœur de Mme de Montespan.

à Turenne¹, à Vendôme ou au prince de Conti. Non, Voltaire n'a pas le tour plus alerte et plus spirituel. Voilà bien le causeur qui, parlant un jour de la conversation et de ces délicieux commerces où *le Huisard fournit cent matières diverses*, disait en se souvenant de lui-même :

La bagatelle, la science,
Les chimères, le rien, tout est bon ; je soutiens
 Qu'il faut de tout aux entretiens :
C'est un parterre où Flore épand ses biens ;
 Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
 Et fait du miel de toute chose.

Mais son agrément ne s'y épanouissait que sous la douce influence d'une liberté sans contrainte ; car il fut avant tout un indépendant qui n'eut guère d'autre guide que ses instincts, et un épicurien qui tournait en volupté

Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Le caractère, le cœur de La Fontaine. — De là, cet enjouement d'une humeur toujours heureuse, même en ces innocentes satires, dont la malice n'exclut pas la bonhomie souriante, puisqu'il s'amuse de nos misères comme des siennes. S'il connut plus sûrement que personne nos ridicules ou nos travers, il aima donc mieux s'en égayer que s'en irriter ou s'en attrister.

Or cette habitude de clairvoyance inoffensive n'était pas seulement chez lui le symptôme d'un scepticisme trop indifférent aux principes ; mais elle recouvrait une bonté sincère. Ne fut-il pas, comme Horace, comme Montaigne, le plus tendre des amis² ? A Pintrel, à Maucroix, il donna le

1. Toujours dangers ! vous ne croyez donc pas
 Pouvoir mourir ? Tout meurt, tout heros passe.
 Cloton ne peut vous faire d'autre grâce
 Que de filer vos jours plus lentement ;
 Mais Cloton va tou ouis etourdiment.
 Songez-y bien, si ce n'est pour vous-même,
Pour nous, Seigneur, qui, sans douleur extrême
 Ne saurions voir un triomphe achete
 Du moindre sang qu'il vous auroit coûté.

(A TURENNE.)

2. Chez tous les grands épicuriens, l'amitié fut la première des vertus

seul trésor qui lui restât, son temps et sa gloire. Pour sa bienfaitrice, Mme de la Sablière, il eut presque une affection filiale. « Ne confiez ces vers à personne, écrivait-il à Racine ; car elle ne les a pas encore vus. » C'est ainsi que sa gratitude, s'acquittant par l'exquise délicatesse du sentiment, réservait, faute de mieux, l'unique bien qu'il pût offrir, les prémices de ses œuvres. Même quand le mal d'autrui ne l'atteignait pas, il lui devenait une blessure. Il y eut en effet dans son cœur une source d'inépuisable sympathie. Ayant écrit un jour au prince de Conti le récit des mésaventures de Mlle de la Force, il le suppliait de ne point montrer sa lettre, « parce qu'il y auroit, dit-il, de l'inhumanité à rire d'une affaire qui la fait pleurer si amèrement. » Lui qui fut toujours si peu soucieux de ses intérêts, il écoutait avec attention les gens affligés qui venaient le consulter, « il s'attendrissoit, il cherchoit des expédients, il en trouvoit, il donnoit les meilleurs conseils du monde¹. » Quand il se convertit, il n'entra pas facilement dans l'idée des peines éternelles, et justifia de la sorte ce mot de la garde-malade qui disait de lui : « Le bon Dieu n'aura jamais le courage de le damner. »

Sa faculté d'enthousiasme : Polyphile. Le don des métamorphoses. Le gaulois, l'observateur, le rêveur. — Mais ce qui le caractérisait éminemment, c'était la faculté d'oublier le monde réel, et de vivre au pays de l'idéal. Enchanté par ses beaux songes, et prompt à l'enthousiasme, il trahissait sa vocation de poète par cet aveu : « Savez-vous bien que, pour peu que j'aime, je ne vois les défauts des personnes non plus qu'une taupe qui auroit cent pieds de terre sur elle ? Dès que j'ai un grain d'amour, je ne manque pas d'y mêler tout ce qu'il y a d'encens dans mon magasin » Aussi nul ne fut-il plus facile à s'éprendre tout à coup, et à se livrer sans réserve aux objets qu'avait transfigurés sa passion. A vingt ans, ne se crut-il pas appelé vers la vie religieuse, pour s'être laissé ravir par la lecture

parce qu'elle est un plaisir, supérieur à tous les autres, qui les multiplie et les avive, sans jamais déranger l'équilibre des âmes qui veulent se posséder.

1. D'Olivet.

d'un livre pieux? Plus tard, une ode de Malherbe le transporta d'une admiration si profonde, qu'il passait des jours et des nuits à le lire, à l'apprendre par cœur. Quand Platon l'eut conquis, il ne cessa plus, pendant quelque temps, de platoniser à outrance. Puis le hasard lui ayant mis sous la main le livre de Baruch, le charme fut tel, qu'il abordait chacun avec ce nom sur les lèvres. Aussi ses amis l'avaient-ils surnommé *Polyphile*, l'amateur de toutes choses. Il en convenait lui-même en ces vers :

Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse,
Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi :
J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi¹.

Toute beauté le mettait en fête, et, dans son enchantement, il allait vite jusqu'à l'adoration. Un soir, il venait d'entrevoir la princesse de Conti toute parée, prête à partir pour le bal ; et aussitôt, il la divinisa dans ces vers :

L'herbe l'auroit portée, une fleur n'auroit pas
Reçu l'empreinte de ses pas....²
Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs ;
Allez en des climats inconnus aux zéphyr,
Les champs se vêtiront de roses.

Si sa louange éleva jusqu'aux nues tout ce qui séduisit ses yeux, l'illusion intérieure le possédait plus souverainement encore. Une fois captivé par ses visions, il n'en détachait plus ses regards. C'est alors que se manifeste en lui le *don des métamorphoses*, ce rare privilège qui permet au génie de croire à la réalité de tous les êtres évoqués par sa fantaisie, et de se confondre avec eux par une sympathie naïve qui partage leurs sentiments, entre dans leur personnage, s'intéresse aux moindres incidents de leur rôle, et, grâce à une féconde hallucination, se transforme tour à tour en chacune de ces existences imaginaires. Voilà chez La Fontaine le signe d'élection. C'est par là qu'il égale presque Homère et Shakspeare. Comme l'un et l'autre, mais avec

1. Épître à Huet.

2. Ces vers sont tirés de la pièce intitulée *le Songe*.

un tour bien gaulois, et ce goût supérieur qui distingue sa muse fine, moqueuse et légère, il est aussi vrai qu'idéal ; car la nature et la société de son temps nous apparaissent, par échappées, dans ses peintures à la fois universelles et particulières. Elles reproduisent, avec leurs détails expressifs, les innombrables aspects de la vie physique ou morale, et donnent une âme aux tableaux qu'il revêt d'une immortelle lumière.

C'est ainsi qu'observateur ému par la nouveauté des choses, il tourna tout spectacle en étude, ou plutôt en contemplation émerveillée, dont il gardait le souvenir ineffaçable jusqu'à l'heure inspiratrice qui fixait définitivement ses impressions. Où le vulgaire reste inattentif, il avait, lui, des surprises d'enfant qui s'étonne ou s'amuse de ses découvertes, et cela, sans préjugés de fausse noblesse, sans préférences aristocratiques : car il ne dédaignait rien de ce qu'a produit la mère de toute créature. Tous les motifs, les plus humbles en apparence, comme les plus relevés, lui deviennent matière de poésie. Chêne ou brin d'herbe, lion ou grenouille, rois ou manants, palais ou taudis, tout ce qui voit la clarté des cieux, tout ce qui respire, fut au même titre digne de servir de modèle au peintre qui sut allier à la grâce du Corrège¹ le réalisme de Téniers. Mais cette exactitude ne fut jamais triviale ; car elle n'était que simplicité, candeur et bonne foi chez un rêveur auquel pourrait s'appliquer le sens allégorique de ce mythe platonicien : « On dit que les cigales étaient des hommes avant que les Muses fussent nées. Lorsqu'elles naquirent, et que le chant parut, il y eut des hommes si transportés de plaisir qu'en chantant ils oublièrent de manger et de boire, et moururent sans s'en apercevoir. C'est d'eux que naquit la race

1. Rappelons, par exemple, cette peinture de la Nuit :

Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas.

La même main, dans *La Vieille et les deux servantes*, écrivit

Aussitôt notre vieille, encor plus misérable
S'affubloit d'un jupon crasseux et détestable.

des cigales, et elles ont reçu ce don des Muses, de n'avoir plus besoin de nourriture, sitôt qu'elles sont nées, mais de chanter dès ce moment, sans manger ni boire, jusqu'à ce qu'elles meurent. Ensuite elles vont annoncer aux Muses quels hommes ici les honorent¹. »

III. — LE FABULISTE.

La nouveauté de sa fable, le drame aux cent actes divers. — Telle fut la personne, tel fut le poète. Car chez lui la poésie était moins un talent que sa vie même. Tandis que Corneille, Racine et Boileau, n'éprouvaient qu'à certaines heures choisies l'action du dieu qui ne les prit pas tout entiers, La Fontaine subit constamment, en toute rencontre, l'intime et irrésistible influence. De là ses faiblesses et sa force ; ses faiblesses, car il ne s'appartenait plus, et vivait à la merci de tous les entraînements : sa force, car il s'élevait au-dessus de lui-même par la vertu secrète qui lui fit sentir, dans l'éclair d'une rapide intuition, toute vérité comme toute beauté². Aussi ses vers furent-ils une sorte d'expansion involontaire et incomparable par son ingénuité. Encore aimait-il mieux jouir solitairement de ses rêves que les saisir au passage : c'est ce que prouve le tardif éveil de sa verve ; car il avait trente-huit ans lorsqu'il se mit en train d'écrire. Mais s'il se plut, ici comme ailleurs, à prendre ses aises, il est certain du moins que ce nonchalant, une fois tenté par la gloire de bien dire, fut aussi soucieux de la perfection, qu'il l'était peu de sa fortune et de ses devoirs.

Pour résumer les mérites si divers du genre qu'il renouvela, et qui, sec et ingrat chez les uns, scolastique et diffus chez les autres, avait été jusqu'alors indiqué plutôt qu'ex-

1. *Le Phèdre de Platon.* Voilà pourquoi La Fontaine oublia, pour la poésie, tout ce qui fait le devoir ou l'intérêt des autres hommes. Voir l'ouvrage de M. Taine : *La Fontaine et ses fables* (Hachette).

2. Combien de pensées morales, qui, chez lui, ne viennent pas de la réflexion, et qui sont supérieures au ton habituel de sa vie ! Il les doit à la grâce de l'inspiration.

plaité par les aphorismes d'Esopé, les paraphrases de Phèdre, et l'exubérante improvisation du moyen âge. Il nous suffira de rappeler ces vers par lesquels il définit son œuvre :

J'oppose quelquefois, par une double image,
 Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
 Les agneaux aux loups ravissants,
 La mouche à la fourmi, faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers
*Et dont la scène est l'univers*¹.

Faire de l'apologue un théâtre où tous les types de la physionomie humaine sont mis en scène dans de petits *dramas* qui amusent la raison, et nous ménagent mille émotions indéfinies entre le rire et les larmes, voilà donc, chez La Fontaine, la merveille d'une invention qui tient moins à la matière de ses fables qu'à la manière dont il les a conçues². Tandis que la plupart de ses devanciers, visant uniquement à la leçon morale, sacrifient le récit, et ne savent ni animer, ni peindre, lui, il ne s'intéresse qu'à la vraisemblance et à la vérité des caractères ou des mœurs. Or nul ne réussit mieux à grouper les circonstances dans l'ordre naturel qui produit l'illusion, ou à combiner d'emblée, sans calcul apparent, le choix des accessoires indispensables et définitifs³.

4. Liv. V, fable première. Il ajoutait ailleurs :

C'est ainsi que ma Muse, aux bords d'une onde pure
 Traduisoit en langue des dieux
 Tout ce que disent sous les cieus
 Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
 Truchement de peuples divers,
 Je les faisois servir d'acteurs en mon ouvrage :
 Car tout parle dans l'univers ;
 Il n'est rien qui n'ait son langage :
 Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,
 Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,
 Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,
 J'ai du moins ouvert le chemin ;
 D'autres pourront y mettre une dernière main. (L. XI.)

2. Car il a puisé ses sujets à toutes les sources.

3. Comparez par exemple Boileau et J. P. Rousseau s'essayant après lui sur la fable *la Mort et le bûcheron*

Le peintre, le naturaliste ; la sensation définitive, le sentiment ingenu. — Quant à ses héros, bêtes ou gens, ils ont tous cette vie individuelle qui, par des nuances aussi variées que précises, trahit d'un côté l'espèce et les instincts¹, de l'autre le rang, l'âge, la condition, le tempérament, les travers, les habitudes, tous les accidents qui comportent les temps, les lieux et les personnes. Aussi pourrait-on dire qu'il est, sans le vouloir, naturaliste et historien, mais par une divination *soudaine* qui n'eût pu avoir besoin d'apprendre pour savoir. Oui, ses animaux nous laissent un souvenir plus distinct que ceux de Buffon. C'est que le savant nous montre les siens emprisonnés dans une ménagerie, ou embaumés dans les salles d'un musée, tandis que le poète est leur compère, leur ami, et semble avoir partagé leurs jeux, leurs joies, leurs souffrances ou leurs passions. Dans ses esquisses, tous les traits ont donc une justesse qui nous donne la sensation même de l'objet.

D'un mot, il en dit plus que n'en ferait une analyse. On en sait assez sur la tortue quand on l'a vue *aller se traîner de sénateur*. La belette est *Demoiselle* ; son *nez pointu*, son *long corsage* et son *esprit scélérat*, lui méritent bien ce titre. Qui a mieux peint le vol de l'hirondelle *caracolant, frisant l'air et les eaux*, ou bien encore la *bégayante cour* des oisillons gloutons ?

La sotte grenouille, avec ses gros yeux ronds, et ses plogons effarés ; le canard, au regard narquois, à la démarche goguenarde et aux refrains nasillards ; le chat hypocrite et son *humble contenance* ; le renard fripon et courtisan ; l'ouran misanthrope et brutal, le singe habbleur et charlatan, le bon grognon, frondeur et philosophe, le coq turbulent et orgueilleux, Jeannot Lapin, étourdi, sensuel et gourmand, la chèvre vive et capricieuse, gentille et proprette, le pa-

1. La violence du loup qui n'est qu'un brigand ne ressemble pas chez lui, celle du lion qui est roi. Il y a chez l'un inquietude, sottise, poltronnerie, et chez l'autre une maestria qui rappelle Louis XIV et Versailles. — C. St. — Je ne voudrais pas, à ce sujet, me laisser aller à des comparaisons de Saint-Pierre, il faudrait pour moi un supplément à celle des animaux.

vre baudet, *bonne créature* succombant sous la charge, mais balourd et vaniteux, le loup maraudeur inquiet et efflanqué, l'agneau doux et dolent, le mouton benêt et peureux, le bœuf pacifique et patient, en un mot tous les hôtes du paradis terrestre, depuis la fourmi jusqu'au lion, ne figurent-ils pas en ses poèmes aussi naïvement que s'ils sortaient des mains du Créateur¹ ?

Le sens comique du moraliste. — La Fontaine n'est pas moins surprenant, si l'on considère en lui le moraliste qui pénétra profondément tous les replis du cœur humain. Sans aller jusqu'à chercher dans son œuvre des allusions faites, de parti pris, à la société qu'il avait sous les yeux (ce qui tournerait au paradoxe), on ne contestera pas du moins que des réminiscences et de furtifs reflets, venus d'alentour, nous permettent de reconnaître sous ses fictions non-seulement l'homme de tous les temps, mais le siècle même de Louis XIV. Car la cour, la ville, la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, le peuple, tous les originaux de l'époque passent et repassent devant le miroir où leur image se réfléchit en de fines miniatures qui valent les fresques de Molière. C'est la même puissance, mais réduite aux proportions d'un conte qui doit tout exprimer à demi-mot, et en glissant. Cette faculté dramatique est surtout sensible dans la vive aisance des dialogues où il met directement en jeu ses acteurs, au lieu de se substituer à leur initiative, et de parler en son nom. De là vient un comique imprévu qui s'ignore, parce qu'il jaillit de ces mots spontanés qui sont une explosion de nature. Si d'aventure le poète intervient dans sa pièce, c'est encore un attrait de plus. Ne le fait-il pas à la façon du chœur antique, pour prendre part à l'action, approuver les uns, railler les autres, admirer, gourmander, rire et pleurer avec ses personnages, ou parfois confesser ses faiblesses, regretter les années envolées, et s'échapper en aveux que l'on aime ? Car chez lui, le *moi* nous enchante toujours, et ces caprices de son humeur ont tant de grâce,

1. Lorsque Granville voulut illustrer ses fables, il eut à faire peu de frais d'invention. Il lui suffit de transposer l'air dans un autre ton.

qu'on les prendrait volontiers pour une loi de ce genre dont il dit avec un si tendre accent :

L'apologue est un don qui vient des immortels ;
 Ou, si c'est un présent des hommes,
 Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
 Nous devons, tous tant que nous sommes,
 Eriger en divinité
 Le sage par qui fut ce bel art inventé.
C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive,
 Ou plutôt il la tient captive,
 Nous attachant à des récits
 Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits¹.

Sa première et sa seconde manière. — Ce n'est pas qu'il ait, de prime-saut, rempli toute l'étendue de son génie. Ses préludes, sauf le fini des détails, ne franchissent guère les limites de la tradition. *La Cigale et la fourmi, le Corbeau et le renard*, voilà bien la fable élémentaire², dans son humble simplicité ; on dirait qu'il veut essayer ses ailes. Mais elles ne tardent pas à s'enhardir, et, dès la fin du premier livre, *le Chêne et le roseau* témoigne déjà qu'il a pris son essor. Car, en un cadre modeste, il a trouvé moyen d'introduire la plus sublime poésie. Dès lors, il est maître, il excelle ; et bientôt, par exemple dans *le Meunier, son fils et l'âne*, il se joue avec tant de liberté que l'apologue semble disparaître. C'est sa seconde manière qui s'annonce. Elle consiste à s'affranchir de toute entrave, à mêler toutes les couleurs, tous les tons et tous les genres. Le motif qu'il développe va lui devenir un prétexte à l'élégie, à l'idylle, à l'épître, au conte, à l'anecdote, à la rêverie, aux mille confidences d'une fantaisie qui nous fait penser tour à tour à la grâce d'Anacréon, à l'atticisme de Térence, à la mélancolie de Virgile, à la finesse d'Horace, à la sincérité de Montaigne et à l'esprit de Voltaire, ou plutôt de Villon et de Marot : car l'ironie de La Fontaine effleure sans blesser jamais.

1. Dédicace du livre VII à Mme de Montespan.

2. Estimable, mais un peu mesquin, ce genre consiste en un court récit, toujours suivi de son distique ou quatrain moral approprié au sujet.

C'est surtout dans son second recueil, au septième livre, que se déclare cette pleine indépendance. Aussi l'ensemble est-il « proprement un charme », depuis *les Animaux malades de la peste*, qui ouvrent la série des chefs-d'œuvre, jusqu'à cette dernière fable où, sous ce titre : *un Animal dans la lune*, il traite des mondes astronomiques avec une majesté que ne désavouerait ni un Lucrèce, ni un Copernic et un Galilée ¹.

Le paysagiste. — S'il se soutient sans effort dans les plus hautes régions, il n'a pas besoin, pour se déployer à l'aise, que la nature lui propose ses magnificences; son train familier et quotidien suffit à lui inspirer la tendresse ou l'admiration; croyons-en ce cri parti du cœur :

Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais?
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles!
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes!
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets,
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie ²!

Ce ton virgilien n'est-il pas préférable aux effusions des contemplateurs pris par le vertige du panthéisme? La Fontaine n'est pas, en effet, de ceux qui se noient ainsi dans les abîmes infinis; car son bon sens ne perd jamais

1. J'aperçois le soleil : quelle en est la figure?
Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tour :
Mais, si je le voyois là-haut dans son séjour,
Que seroit-ce à mes yeux que l'œil de la nature?
Sa distance me fait juger de sa grandeur :
Sur l'angle ét les côtés ma main la détermine.
L'ignorant le croit plat; j'épaissis sa rondeur,
Je le rends immobile, et la terre chemine.

2. Liv. XI, f. iv. Il imite ici Virgile. Il dit ailleurs :

Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois
Flore, Echo, les Zéphyr, et leurs molles haleines
Le vert tapis des prés, et l'argent des fontaines.

l'équilibre, et cependant quelle vivacité de sentiment ! En un temps où la littérature, toute abstraite et psychologique, n'offrait pas à l'œil un brin d'herbe ni une feuille d'arbre, il fut, avec Mme de Sévigné, le seul qui sût goûter la douceur d'un paysage rustique. Que de tableaux dont la couleur est toute locale ! Comme le trait en est toujours net et franc ! Ces immenses plaines de blé où le possesseur des champs se promène de grand matin, et où l'alouette cache son nid, ces bruyères et ces buissons où fourmille tout un petit monde, ces jolies garennes dont les hôtes *font la cour à l'aurore, parmi le thym et la rosée*, n'est-ce pas la Beauce, la Sologne, la Champagne ou la Picardie ? On en reconnaît les fermes avec leur mare, leur basse-cour, leur colombier, et leur courtil, où les plantes utiles s'égayent de fleurs bourgeoises qui feront un bouquet à la ménagère. Voilà bien le clos attendant, derrière sa haie vive, toute parfumée de troëne ou d'aubépine. Ici rien de factice ni de convenu, ce ne sont plus des réminiscences de la Grèce et de Rome ; mais le procédé n'en est pas moins antique par l'expressive sobriété d'un pinceau qui, n'appuyant jamais, éveille l'imagination du lecteur, et lui laisse achever la peinture ¹.

Sa poétique. — Le culte des anciens. L'imitation originale et inspirée. — Sa poétique, il l'explique volontiers lui-même en ces pièces diverses où il se plaît à converser comme à cœur ouvert. Et d'abord, écoutez-le raillant la manie du bel esprit :

Chacun forge des vers ; mais, pour la poésie,
 Cette princesse est morte. aucun ne s'en soucie.
 Avec un peu de rime on va vous fabriquer
 Cent versificateurs, en un jour, sans manquer ?

S'il fustige Oronte, il ne ménage pas non plus Vadius et Trissotin ; car il écrit :

Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme :
 Je le fuïrois jusques à Rome,

1. C'est qu'il peint de sentiment, à grands traits, comme Virgile, et non à la façon de Delille, dont les descriptions sont des inventaires.

2. *Clymène*, comédie, p. 299 des *Œuvres complètes*, grand in-8.

Et j'aimerois mille fois mieux
Un glaive aux mains d'un furieux
Que l'étude en certains génies.

Ronsard est dur, sans goût, sans choix,
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son français
Des Grecs et des Latins les grâces infinies.
Nos aïeux, bonnes gens, lui laissoient tout passer,
Et d'érudition ne se pouvoient lasser ¹.

Molière ne disait pas mieux. Mais tout en se moquant du pédantisme qui ferait honnir la science, La Fontaine se montre encore plus hostile à ceux qui glorifiaient alors l'ignorance comme étant du bel air. Ce qui le prouve, parmi tant d'autres témoignages, c'est le ton de l'épître ² dans laquelle, répondant aux attaques de Perrault contre les anciens, il s'écria, comme s'il se sentait blessé personnellement :

Je vois *avec douleur* ces routes méprisées ;
Art et guides, tout est dans les Champs-Élysées.

Tandis que Boileau s'intéresse à cette querelle, par raisor « et tourne tout son chagrin en plaisanteries piquantes contre l'adversaire ³, La Fontaine, qui n'aimait pas à combattre, est bien plus touché du mal qu'on fait à ses amis, que jaloux de le rendre à leur détracteur. Il gémit, et, avec une naïveté charmante, se croit seul à gémir ⁴. »

J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
On me laisse *tout seul* admirer leurs attraits.

Ce n'est pas qu'il méconnaisse son siècle; il sait *qu'il n'est pas sans mérite*;

Mais près de ces grands noms ⁵ notre gloire est petite :
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté.
Je ne nomme personne : on peut tous nous connoître.

1. *Œuvres complètes*, p. 648.

2. Epître à Huet, évêque d'Avranches. Il l'improvisa d'un trait, au sortir de la séance où Perrault avait lu son *Siècle de Louis XIV.*

3. *Réflexions sur Longin.*

4. M. Nisard, *Histoire de la Littér. franç.* t. III, p. 154.

5. Ceux des maîtres classiques.

Je pris certain auteur ¹ autrefois pour mon maître ;
 Il pensa me gêner. A la fin, grâce aux dieux,
 Horace, par bonheur, m'e dessilla les yeux.
 L'auteur avoit du bon, du meilleur, et la France
 Estimoit dans ses vers le tour et la cadence.
 Qui ne les eût prisés ? j'en demeurai ravi ;
 Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.

Aussi quelle gratitude pour les maîtres qu'il honore,
 qu'il chérit comme des sauveurs !

C'est faute d'admirer les Grecs et les Romains
 Qu'on s'égare en voulant tenir d'autres chemins..
 Térence est dans mes mains ; je m'instruis dans Horace,
 Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.

Gardons-nous pourtant de conclure qu'il recommande
 l'imitation servile : non ! sa doctrine est aussi libérale que
 judicieuse. Jugez-en par cette profession de foi :

Quelques imitateurs ², sot bétail, je l'avoue,
 Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue.
 J'en use d'autre sorte, et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
 On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage :
 Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
 Que nos maîtres suivoient eux-mêmes autrefois.
 Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
 Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
 Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
 Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

Telle est sa théorie. Prenant son bien où il le trouve, il
 s'est assimilé la pure substance des maîtres. Car l'idée
 qu'il semble emprunter, il la pense et la sent pour son
 propre compte, de façon à lui rendre l'âme. Il y a là non
 pas seulement industrie adroite, mais conquête et posses-

1. Il s'agit de Voiture.
2. Il dit ailleurs :

N'attendez rien de bon du peuple imitateur ;
 Qu'il soit singe, ou qu'il fasse un livre,
 La pire espèce, c'est l'auteur.

sion¹. C'est aussi la pratique conseillée par Chénier dans ces vers :

Je n'abreuve surtout des flots que le Permesse
 Plus féconds et plus purs fit couler dans la Grèce ;
 Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux
 Dont j'anime l'argile, et dont je fais des dieux.
 Tantôt, chez un auteur j'adopte une pensée,
 Mais qui revêt, chez moi, souvent entrelacée,
 Mes images, mes tours, jeune et frais ornement ;
 Tantôt je ne retiens que les mots seulement :
 J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
 Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.
 La prose plus souvent vient subir d'autres lois,
 Et se transforme, et fuit mes poétiques doigts :
 De rimes couronnée, et légère, et dansante,
 En nombres mesurés elle s'agite et chante....
 De ce mélange heureux l'insensible douceur
 Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.

Maint exemple nous apprend comment cette transfusion devint chez La Fontaine un principe d'originalité², et cela

1. A plus forte raison est-il dans son droit, quand il emprunte aux inconnus. C'est alors qu'on peut lui appliquer ces vers :

*Vous leur fîtes, seigneur,
 En les croquant beaucoup d'honneur.*

2. Ces vers du *Chêne et du Roseau* :

Le vent redouble ses efforts
 Et fait si bien qu'il déracine
 Celui de qui la tête au ciel étoit voisine
 Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

Ne sont-ils pas une traduction de Virgile disant :

*Quæ quantum vertice ad auras
 Ætherias, tantum radice in Tartara tendit. (Géor. l. II, 291.)
 Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit. (Énéid. l. IV, 177.)*

Dans ce passage :

Dieu permet aux moutons
 De retrancher l'excès des prodigues moissons.

Nous reconnaissons encore cette expression des *Géorgiques* :

Luxuriam segetum tenera depascit in herbâ. (l. II, 401.)

Ailleurs, il reflète Horace ; ce trait : *Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam*, est devenu :

Quittez le long espoir et les vastes pensées.

Il retrouve aussi le sentiment de Lucrèce, pour décrire « le temps où tout aime et pullule dans le monde. »

Il puise même dans des fragments oubliés. Ce mot des *Satires Ménip-*

d'autant plus que cet adorateur des anciens n'a jamais vu dans les livres des instruments de travail, mais la volupté d'un goût étranger à toute préférence exclusive. Disciple de « la simple nature ¹, » il est d'ailleurs, parmi les poètes du dix-septième siècle, le seul chez lequel la greffe latine ait amélioré la sève gauloise. Trouvère malin, tout imbu de l'esprit d'où naquirent les fabliaux, il en a reçu l'héritage plus directement que Marot lui-même. Le signe en est un tour d'imagination preste et lesté, un vers alerte et souple, l'art d'effleurer les ridicules innocemment et sans éclat, cette délicatesse qui atténue toutes les sensations, ce coloris discret qui se joue parmi les nuances, ce sourire qui lutine autour des objets et laisse deviner au lecteur la finesse d'une arrière-pensée comique, enfin ce don merveilleux de philosopher à la dérobée, sous forme de badinage, du coin de l'œil, avec bonne humeur et sans intention méchante.

Sa langue. Saveur gauloise, franchise populaire, expressive familiarité. — Cette parenté se trahit dans la langue même qu'il emploie. Car sa verte saveur rappelle Villon, Rabelais et Régnier, non sans tempérer pourtant la crudité de leur franchise. Mais en s'accommodant à la politesse contemporaine, les termes dont il se sert gardent souvenir de leur origine : tout voisins de la source d'où ils jaillirent, ils ont une physionomie indigène où se manifestent les instincts qui les avaient jadis suscités spontanément. Ils sont si vivants, qu'ils semblent éclos, à l'heure même, sur les lèvres du poète, et produits pour la première fois par l'impression ou le contact de la réalité présente. De là vient qu'au lieu d'avoir la sécheresse des chiffres, ou d'être une monnaie usée par la circulation, ils parlent aux yeux par les images les plus saillantes. C'est que La Fon-

pées de Varron; Venti phreneticis septentrionum filii, ne lui suggère-t-il pas :

Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.

1. Ils se moquent de moi, qui, plein de ma lecture,
Vais partout prêchant l'art de la simple nature.

taine ne recule jamais devant ce mot propre qui donne aux choses tout leur relief. Est-il question d'un marchand; il n'hésite point à nommer « les facteurs, les associés, les ballots et le fret »; il ne déguise pas sous des périphrases la vente « du tabac, du sucre, de la porcelaine et de la cannelle. » Met-il en scène un singe qui s'amuse à faire des ricochets avec les *louis* de son maître; il entre dans le détail du trésor, appelle chaque pièce par son titre, énumère les « pistoles, les doublons, les jacobus, les ducats et les nobles à la rose. » Au lieu de voiler par des circonlocutions les objets que dédaignaient alors les gens de cour, il dit bravement : « une *bique*, un *loquet*, un *cotillon*, un *jupon* »; il peint « le *tripotage* des mères et des nourrissons; » il nous fait entendre les « *pétarades* » du cheval; il ne craint pas même l'odeur du fumier¹, et risque le vocabulaire villageois sans le moindre scrupule de fausse noblesse. C'est ainsi qu'il écrit :

Et chacun de tirer, le *mâtin*, la *canaille*,
A qui mieux mieux : ils firent tous *ripaille*².

Le ton familier de cet idiôme populaire que Malherbe, aussi lui, prisait fort, agréé tellement à son humeur, que cette habitude le suit parfois jusque dans les rencontres où le sujet comporte un tour plus relevé. Voyez comme il fait la leçon à ces princes « qui vont *s'échauder* en des provinces, pour le profit de quelque roi. » Eût-il affaire à un de ces dieux dont il rajeunit l'antiquité³, à Borée, par exemple, il dira sans façon :

Notre souffleur à gage
S'enfle comme un ballon,
Fait un *vacarme de démon*.

1. Voir Taine. — *La Fontaine et ses fables* :

Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une *crotte*.

2. Ailleurs, nous rencontrons *Hère*, *goujat*, *racaille*, etc. Mais le français de Paris, celui de la cour, et le plus fin, associe chez lui ses délicatesses au dialecte provincial, aux naïvetés locales et à la rusticité expressive.

3. Les dieux mythologiques de ce poète si naïvement païen sont tous très-

De là procèdent encore les proverbes et les métaphores plébéiennes dont il foisonne. Ses rats ne trouvent à manger « que le *quart de leur souf.* » Son cormoran « *fonde sa cuisine* sur l'étang voisin. » Son financier est « *tout cousu d'or.* » Ailleurs, Junon compare la queue du paon à la « *boutique* d'un lapidaire. » Lorsqu'il représente son amoureux entre deux veuves « l'une encore *verte*, et l'autre un *peu bien mûre*, » il dit tout bourgeoisement qu'il « *tire sur le grison*, » mais qu'il « *a du comptant*, et partant de quoi choisir. » Dans tel autre passage, il montre la goutte « *plantant le piquet* » sur l'orteil d'un pauvre diable, tandis que l'araignée « *se campe* sur un lambris, comme si de ces lieux elle *eût fait bail à vie*. » Bref, son vers abonde en expressions narquoises qui lui échappent, même quand l'occasion semble l'inviter à la gravité, par exemple, lorsqu'il traduit ainsi un beau vers de Lucrèce ¹ :

. Je voudrois qu'à cet âge,
On sortit de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet.

A plus forte raison a-t-il tout un glossaire de formes archaïques où se conserve le goût du terroir et la marque du bon vieux temps, entre autres *chartres*, *déduit*, *boquillon*, *drille*, *liesse*, *chevance*, *lippée*. Plus d'un oublié, plus d'un trépassé trouve ainsi dans ses fables accueil hospitalier; en dépit des puristes et des précieux, il ressuscite cette langue pittoresque, incisive, véhémence, fine ou gracieuse que Fénelon voulait restaurer, et que La Bruyère jugea digne d'une oraison funèbre ². Mais comment résumer en quel-

vivants. Il prend avec eux d'amusantes libertés. Il les a réduits aux proportions de sa fable, et s'est fait « un petit olympe qui ressemble plus à une taupinée qu'à une montagne. » Ils sont devenus gaulois, debonnaire, bons vivants. Jupiter s'y transforme en *Jupin*, mais sans malséante intention de parodie. L'*Aurore* « au voile de safran, aux doigts de rose » apparaît encore sur « le thym et la rosée; mais c'est Jeannot Lapin qui lui tait la cour. » *Atropis* et *Neptune* recueillent des droits de *péage* sur les vaisseaux marchands. Les *Amours* « volent en bande, délogent ou reviennent au colombier. » Les grenouilles vont coasser dans le *Styx* après leur mort.

¹ *Cur non, ut peneus vitæ, conviva recedis?* (Pourquoi ne pas te retirer, comme un convive, rassasié de la vie?)

² Il invente au besoin des épithètes homériques : « Le chat Grippe-Fromage.

ques pages les mérites de ce style inventif, dont le caractère dominant est avant tout l'inspiration rencontrant le trait définitif, le plus vrai, le plus simple, celui qui égale toujours le mot à l'idée, à la sensation et au sentiment ? Pour abréger, bornons nous à dire qu'en lisant La Fontaine, on croit l'entendre causer.

Son rythme, sa prosodie. — Oui, l'homme fait oublier l'écrivain, tant sont libres et naïves les évolutions d'un esprit assez mobile, assez délié pour associer, presque au même instant, la noblesse et la familiarité, la malice et l'attendrissement, l'ironie et l'enthousiasme¹. Aux contrastes de cette voix qui monte, baisse, s'infléchit, se brise, éclate ou s'atténue selon l'à-propos qui en varie les accents, il fallait une prosodie nouvelle, affranchie, non de ces lois intimes qui sont la véritable beauté du vers, mais de ces règles facultatives qui ne sauraient indistinctement s'imposer à tous les genres. La Fontaine le sentit ; et voilà pourquoi, par une audace inconsciente, il improvisa son rythme comme son dictionnaire, mais sans fracas ni bruyante préface. Car il ne prétendait point au périlleux honneur d'être un chef d'école ; il ne songeait qu'à se mettre à l'aise dans le modeste domaine que n'avaient point encore régenté les Aristarques. Profitant donc des franchises que lui valait l'obscurité provisoire de la fable, il put, sans craindre la

Ronge-Maille le rat, le milan Porte-Sonnette. » Il agrandit les choses par d'éloquentes hyperboles ; d'un richard il dit qu'il « pleut dans son escarcelle » ; des pèlerins aliéchés par la vue d'une huitre, « qu'ils l'avalent des yeux. » Ailleurs, c'est « le souper du croquant qui s'envole. » Il montre Perrette « quittant d'un œil marri sa fortune ainsi répandue. » En un mot, partout le trait qui porte, l'image qui saute aux yeux.

1. En voici un exemple :

C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent.
 Les premières, dit-on, s'en allèrent loger
 Au mont Hymette, et se gorger
 Des trésors qu'en ces lieux les zéphyrs entretiennent.
 Quand on eut du palais de ces filles du ciel
 Enlevé l'ambrosie en leurs chambres enclose,
 Ou, pour dire en françois la chose,
 Après que les ruches sans miel
 N'eurent plus que la cire, on fit mainte pougie.

(IX, XII.)

férule, se donner toutes les heureuses licences dont il avait besoin. Pour plier sa facture aux exigences des motifs les plus divers, que de combinaisons ingénieuses et imprévues ! Au lieu de s'assujétir à la rigide monotonie de l'alexandrin qui eût compromis l'agilité de sa démarche, il entremêle les mesures et les rimes, de manière à reproduire tous les mouvements intérieurs, par cette harmonie naturelle qui établit un accord parfait entre les idées et les mots, les émotions et l'allure de la phrase, entre le fond et la forme. De là l'élasticité de ces vers qui s'allongent ou se raccourcissent, courent ou s'attardent, se groupent ou se divisent, se coupent ou s'enchaînent, suivant les nécessités d'une logique délicate qui détermine les ondulations de la période ou plutôt de la strophe, comme les accidents d'un terrain décident de la pente et du cours sinueux d'un fleuve. De l'ensemble et des détails résulte toujours une convenance suprême qui captive l'oreille, en même temps qu'elle maîtrise l'intelligence. Il faudrait commenter ceci par des citations¹ ; mais, faute d'espace, répétons du moins que ces miracles de dextérité ne sont point des recettes enseignées

1. Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiroient un coche....
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu....
Après bien du travail, le coche arrive au haut..

(VII, 9.)

Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron....

(II, 9.)

Un mort s'en alloit tristement
S'emparer de son dernier gîte ;
Un curé s'en alloit gaiement
Enterrer ce mort au plus vite.

(VII, 2.)

Craignez, Romains, craignez que le ciel, quelque jour,
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse en sa colère
Nos esclaves à votre tour.

(S¹, .)

par un docteur. Car chez La Fontaine, l'exécution ne se distingue jamais de la conception : on dirait l'union de l'âme et du corps.

L'artiste patient. Les lenteurs de la lime. — Aussi serait-on tenté de croire, à première vue, que cette perfection est chez lui vertu native¹. Sans doute il posséda, par privilège, ce je ne sais quoi, qui est le principal en poésie ; mais on se tromperait fort en supposant qu'il ne connut point le travail. Ne confesse-t-il pas en tête de *Psyché*, que la prose lui coûte autant que les vers ? Dans une de ses dernières pièces, adressées au duc de Bourgogne, il se plaint de fabriquer à force de temps ces œuvres qui ne dénoncent aucun effort. On a retrouvé sa première ébauche de la fable intitulée *le Renard, les Mouches et le Hérisson* ; or ces textes n'ont de commun que deux vers. Si on lui compare Ésope, Phèdre ou Pilpay traitant les mêmes sujets, on voit que ses moindres changements recouvrent un calcul, et obéissent à des principes. Très-défiant de lui-même et des inégalités de la verve, il chargeait ses manuscrits de ratures, et ne se lassait pas de les recopier, toujours avec de nouvelles corrections. Il est donc certain qu'il appartient à l'école de la *longue patience*, comme Racine et Boileau. Mais ces lenteurs de la lime ne se devinent point ; car elles se dérobent sous un air d'abandon qui est sa grâce². Il semble même qu'il n'y ait pas pour lui de distance ou d'intervalle entre le rêve et l'image qui le fixe. *Ses nonchalances sont ses plus beaux artifices*³ : C'est comme l'involontaire épanchement d'un génie qui s'ignore. Nous en concluons que le goût le plus exquis ramène les meilleurs à l'infailliable sûreté de l'instinct. Chez La Fontaine, l'art n'est que la nature prise sur le fait. Voilà ce qui lui assure là gloire d'être à jamais, avec Molière, le plus populaire de nos grands poètes, et le plus grand de nos poètes populaires.

1. S'il a, chemin faisant, des *distractions* qui font fuir et dévier sa pensée, si son vers, qui coule comme un ruisseau, s'égare quelquefois et semble sommeiller, cela même devient chez lui trait de caractère, et grâce piquante.

2. Et la grâce plus belle encor que la beauté.

(LA FONTAINE.)

3. Régnier parlait ainsi de lui-même.

La morale de l'expérience. Sagesse impartiale et tolérante. — S'il a mérité ce rang que nul ne lui conteste ou ne lui dispute, c'est que sa fable n'a pas seulement l'attrait du récit, mais l'intérêt d'une « *ample comédie* » qui nous apprend à nous mieux connaître, nous et nos semblables. Dans le conteur il y a donc un observateur qui nous instruit en nous charmant.

Moraliste dramatique et non dogmatique, moins soucieux de guérir les ridicules que de les peindre pour son plaisir et pour le nôtre, La Fontaine n'est ni un médecin qui propose des remèdes, ni un mentor qui prétend nous servir de guide. Aussi ne réserve-t-il point un poste d'honneur au précepte et à la maxime. L'un et l'autre ont l'air de n'intervenir qu'accidentellement, si l'occasion s'en présente. En mainte rencontre, la leçon reste à l'état latent, et circule sourdement dans l'action d'où la dégage un lecteur avisé. Ou bien, lorsqu'elle est exprimée, ce n'est plus d'une façon impersonnelle; mais elle se transforme en un tour éloquent, et devient une émotion soudaine: c'est tantôt un regret, tantôt un souhait, ailleurs un cri de l'âme ou un simple sourire, presque toujours un de ces mouvements spontanés qui nous échappent à notre insu. Il advient même qu'avouant son embarras, le narrateur dit ingénument :

Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?

Sans cela, toute fable est un œuvre imparfait.

J'en crois voir quelques traits, mais *leur ombre m'abuse*¹.

Et pourtant, bien que La Fontaine n'ait point l'intention de nous édifier ou de nous instruire, ses apologues offrent réponse à toute question, petite ou grande². Seulement ne lui demandons que la science de la vie, c'est-à-dire la bonne foi d'une expérience impartiale qui, sans condamner et sans absoudre nos travers, les représente fidèlement, ne conseille guère que la prudence, et réduit pour nous la sagesse à n'être ni dupeurs ni dupés. Il n'a pas en effet

1. Livre XII, 2.

2. « On peut en tirer à volonté une moralité familière et médiocre, ou élevée et généreuse: tout dépend du questionneur. » (M. Saint-Marc Girardin.)

l'étoffe d'un Alceste. Loin de jeter feu et flammes, il serait plutôt résigné d'avance au train ordinaire des choses ¹. Ce n'est pas qu'il ait le parti pris de La Rochefoucauld, et se plaise à découvrir, jusque dans nos vertus, des instincts égoïstes pullulant comme des animalcules dans une goutte d'eau vue au microscope. Ce pessimisme serait tout à fait contraire à son tempérament. Mais il n'a pas non plus l'optimisme qui s'aveugle; car sa clairvoyance égale sa sincérité. Aussi ne nous cache-t-il pas qu'il arrive souvent aux faibles d'être opprimés sans espoir de revanche, aux moutons d'être croqués par les loups, et aux battus de payer l'amende. C'est, en général, aux renards qu'il donne les rôles avantageux; si le tour est bien joué, il semble même oublier le guet-apens, et ne plaint pas trop les victimes. Que de vérités amères ne pourrait-on pas recueillir ici, chemin faisant!

— La raison du plus fort est toujours la meilleure ²....

— Voilà le train du monde et de ses sectateurs,
On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs ³....

— Le fabricant souverain

Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui ⁴....

— Chacun tourne en réalité,
Autant qu'il peut, ses propres songes ;
L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges ⁵.

Ailleurs, après avoir mis en scène une chauve-souris qui dit tantôt :

Je suis oiseau, voyez mes ailes !
Vive la gent qui fend les airs !

1. Voilà pourquoi Lamartine, après Jean-Jacques Rousseau, s'est montré fort dur pour La Fontaine. Il en veut à ces animaux « qui se moquent les uns des autres, sont égoïstes, railleurs, avarés, sans pitié, sans amitié, plus méchants que nous. » Dans ce réquisitoire injuste et paradoxal, on sent l'antipathie de deux natures, le conflit de deux poésies.

2. Livre I, 10. *Le Loup et l'Agneau*.

3. Livre I, 3. *La Forêt et le Bûcheron*.

4. Livre I, 7. *La Besace*.

5. Livre IX, 6. *Le Statuaire*.

et tantôt :

Je suis souris, vivent les rats!
Jupiter confonde les chats !

n'ajoute-t-il point :

Le sage dit, selon les gens,
Vive le roi ! vive la Ligue !

Que serait-ce donc si nous examinions de près tous ces animaux avides, gloutons, rapaces, impudents, orgueilleux¹, serviles², envieux, irascibles, perfides, cruels, menteurs et hypocrites³, qui cherchent « *leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui* ? » Toutes les passions, tous les vices, défileraient ainsi sous nos yeux, en des satires, qui, sans en avoir l'air, sont plus hardies que celles de Molière et de La Bruyère. Car il n'est guère de condition, ni de classe qu'elles aient ménagées⁴.

1. Orgueil et dureté, voilà le lion, ce roi des animaux. Il voit tous ses pauvres sujets comme des vermisseeux, de « chetifs insectes, excréments de la terre. » Le fond du personnage est un amour parfait de soi-même. Dans la mauvaise fortune, il débite un beau discours sur le bien public, et ne songe qu'au sien. Mais il est toujours digne ; « charge d'ans » et pleurant « son antique prouesse », il meurt avec majesté.

2. Tel maître, tels valets. Le cerf met au rang des dieux la reine qui jadis avait « étranglé sa femme et son fils ». Le singe dépense autant d'esprit à ramper qu'à régner. Le renard a le génie de l'adulation ; quel sang froid ! quelle atrocité de sarcasme dans ses vengeances !

D'un loup écorché *vif* appliquez-vous la peau
Toute chaude et toute fumante.
Messire loup vous servira,
S'il vous plaît, de robe de chambre !

Il fait arme de tout, est toujours prêt sur le pour et le contre, prend tous les masques, imagine plus d'expédients que le hasard d'obstacles, espère encore quand il n'y a plus d'espérance, ne cesse jamais, jusqu'en ses mésaventures, d'être spirituel, inventif, maître de soi, prompt à l'à-propos, éloquent pour vivre aux dépens des autres.

3. Rappelez-vous Grippeminaud, le bon apôtre, le chat « faisant la chatte-mite, le saint homme de chat, bien fourré, gros et gras », cet archipatelin tout confit de mielleuses paroles.

4. Nul n'a parlé moins respectueusement des « puissances », des « mangeurs de gens », des « voleraux », de tous ceux qui ont « belle tête, mais de cervelle point. » Toutes les fois qu'il touche aux maîtres de la terre, il ne se montre ni séduisant, ni ébloui. Toutefois il n'a jamais de parti pris hostile, il ne songe point à flatter ce peuple d'Athènes, qu'il appelle « *l'animal aux têtes frivoles* ».

Est-il vrai que la morale de La Fontaine soit pessimiste ou sceptique ? — Mais gardons nous d'en conclure que La Fontaine en veut à la nature humaine. Si son miroir ne nous embellit pas, c'est notre faute, et non la sienne. Au lieu de déclamer avec Rousseau¹ contre un moraliste qui ne flatte point nos défauts, et nous rappelle à une estime modeste de nous-mêmes, mieux vaut donc rendre justice à la sûreté d'un bon sens fin, profond et pratique, plus fait, j'en conviens, pour les hommes que pour les enfants, s'inspirant souvent de l'intérêt bien entendu², mais conseillant toujours, sinon le sacrifice et l'héroïsme, du moins les vertus moyennes et accessibles qui sont la meilleure garantie de toutes les relations sociales. En même temps qu'il nous apprend à fuir l'excès, à concilier l'habileté avec l'honnêteté, à nous tenir dans ce juste milieu qui est la raison même, il fait aimer tous les sentiments bienveillants qui naissent sans effort d'un esprit droit et d'un cœur généreux. Parmi ses acteurs, il n'y a pas seulement des lions et des loups, des renards et des singes, des chauves-souris

1. On fait apprendre les fables de La Fontaine à tous les enfants, dit Rousseau ; et il n'y en a pas un seul qui les entende. Quand ils les entendraient, ce serait encore pis ; car la morale en est tellement mêlée, et disproportionnée à leur âge, qu'elle *les porterait plus au vice qu'à la vertu.* Analysant, pour le prouver, la fable du *Renard et du Corbeau*, il ajoute, à propos de la moralité (*Cette leçon vaut bien un fromage sans doute*) : « La pensée est très-bonne ; cependant il y aura bien peu d'enfants qui sachent comparer une leçon à un fromage, et qui ne préférassent le fromage à la leçon. Est-ce à des enfants de six ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent et mentent à leur profit ? Au lieu de s'observer sur le défaut dont on veut les guérir ou les préserver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. » Le paradoxe de Rousseau vient de ce qu'il confond deux procédés d'enseignement moral, l'un, direct, celui du précepte ; l'autre, indirect, celui de l'expérience. Or ils vont au même but, par des voies différentes. Car si le premier nous instruit sur ce qu'il convient de faire, le second nous apprend ce qu'il faut éviter. Tous les deux parlent à la conscience et à la raison.

2. La Fontaine, comme Franklin, nous prend volontiers par l'idée de l'utile :

L'avarice perd tout, en voulant tout gagner.

(Livre V, fable 13.)

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

(Livre IV, fable 13.)

qui changent de cocarde, et des lices qui gardent volontiers le bien d'autrui. On y rencontre aussi de bonnes et douces bêtes dont l'exemple nous invite à la compassion, à la charité, à la reconnaissance. Telle est la colombe sauvant la fourmi par le brin d'herbe qu'elle lui jette, au moment du péril¹. Telle est la fourmi qui, par gratitude, mord au talon le villageois dont l'arbalète visait sa bienfaitrice :

Le vilain retourne la tête.

La colombe l'entend, part, et tire de long.

Ce devoir de mutuelle assistance est un de ceux que recommandent plus d'une fois ces apologues où le bien se trouve à côté du mal, comme dans la vie quotidienne dont ils sont l'image. Ne lisons-nous pas ailleurs cette salutaire maxime?

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir :

Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe².

Quant à ceux qui s'affligent d'assister ici trop souvent aux succès de la violence, de l'audace et de la ruse, ils ne doivent point oublier mainte réflexion dont le dessein manifeste est de consoler les humbles par la conscience des compensations qui les dédommagent.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits, en toute affaire,
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.

Sans parler du moucheron qui déclare la guerre au roi

1. Ce fut un promontoire où la fourmi arrive,
Elle se sauve.

(Livre XII, fable 12.)

Il y a aussi le rat, déhvrant le lion du filet où il s'est laissé prendre.

2. *Le Cheval et l'Âne*, livre VI, fable 16. Les hommes ne sont pas des héros et des saints ; il n'est pas mauvais de les intéresser à l'honnête par l'utile.

des animaux, et se retire avec gloire du combat où il demeure victorieux, l'orgueil des puissants est aussi rabattu par ces vers d'une simplicité sublime :

Qu'importe à ceux du firmament
Qu'on soit mouche ou bien éléphant?...

Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux¹.

L'indifférence pour les faux biens nous semble donc une des leçons les plus familières à la raillerie du poète qui a dit :

Se croire un personnage est fort commun en France ;
On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal François,
La sottise vanité nous est particulière.

L'Ane vêtu de la peau du lion, La Mouche du coche, Le Corbeau qui veut imiter l'aigle, Le Geai paré des plumes du paon, Le Mulet se vantant de sa généalogie, Le Chameau, Les Bâtons flottants, Les Deux Chèvres, Les Deux Anes, Le Pot de terre et le Pot de fer, toutes ces fables égayées d'ironie ne sont-elles pas autant de traits lancés contre ces gens qui

De loin sont quelque chose, et de près ne sont rien?

La philosophie pratique de La Fontaine. Il rajeunit les lieux communs. — D'autre part, quelle conviction pénétrante, lorsqu'il prise les biens véritables, en particulier l'amitié, qui n'eut jamais plus touchant interprète ! De quel accent ne s'écrie-t-il pas :

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même :

1. Livre XII, fable 21. C'est le mot de Lamartine disant :

L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté.

Ailleurs, le rat dit de l'éléphant :

Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?
Seroit-ce ce grand corps qui fait peur aux enfants ?
Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,
D'un grain moins que les éléphants.

Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime¹!

Ce cri part d'un cœur qui fit ses preuves, et témoigna de sa constance, *malgré Jupiter même et les vents orageux*². Son tour n'est pas moins personnel, lorsque, s'appropriant ce fonds d'idées générales qu'on nomme lieux communs, il les rajeunit par une émotion si naïve qu'il paraît avoir découvert le premier ces vérités qui sont du domaine public. C'est ainsi que, sans ressembler ni à Lucrèce ni à Bossuet, il les égale dans certaines fables où il prêche à sa façon sur le néant de l'homme, l'instabilité de la fortune, et l'inévitable loi de la mort. Dans le concert des voix éloquentes, la sienne n'a-t-elle pas son timbre distinct, quand, à propos du centenaire qui demande grâce, il reconforte les pusillanimes par la bonhomie attendrie et souriante de ces vœux?

. . . Je voudrais qu'à cet âge.
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fit son paquet :
Car de combien peut-on retarder le voyage ?
Tu murmures, vieillard ! Vois ces jeunes mourir :
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.
J'ai beau te le crier, mon zèle est indiscret :
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret³.

Dans *Le Vieillard et les trois jeunes hommes* sa philosophie est plus haute encore. A l'orgueil et à l'insolence des jouvenceaux qu'enivrent « le long espoir et les vastes pensées », voyez comme il oppose la sérénité mélancolique du sage, qui, prêt à perdre « les clartés de la voûte azurée »,

1. Livre VIII, fable 11. Il disait, dans *le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat* :

A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit.
Que t'ose, et que ne peut l'amitié violente ?
Cet autre sentiment que l'on appelle amour
Mérite moins d'honneur.

(Livre XII, fable 45.)

2. L'expression est de La Fontaine, qui l'applique à Mme Harvey.

3. Livre VIII, fable 1^{re}. *La Mort et le mourant*. Le discours de la mort a une physionomie toute gauloise.

prend plaisir à planter cet arbre dont l'ombrage réjouira ses arrière-neveux.

Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui ;
 J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
 Je puis enfin compter l'aurore
 Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Malgré les dures paroles qui l'ont offensé, la bonté clémente de ce patriarche n'en pleurera pas moins le trépas prématuré des présomptueux qu'a châtiés la divine justice. Cette indulgente pitié qui pardonne aux misères humaines, La Fontaine semble l'éprouver jusque dans ses plus rigoureuses censures ; et c'est une des grâces de sa raison aimable qui donne à la vertu l'air avenant d'une volupté supérieure à toutes les autres. Si ce mérite n'est pas de ceux que sent tout d'abord la jeunesse, il se goûte de plus en plus à la longue, à mesure que les années nous instruisent à nos dépens ; c'est comme ces vins excellents auxquels Voltaire comparait les poésies d'Horace, et qui ne peuvent que gagner à vieillir ¹,

L'âme des bêtes. La providence. — Nous aimerions à extraire ainsi le suc de tant de pages exquises, où tout est substance et saveur. Mais quel serait le moyen de classer ces fables, sans en méconnaître l'esprit, et attenter à leur diversité ² ? Il nous suffira donc de dire que ce distrait sut tout voir, et tout peindre ³. Toutes les idées qui s'agitèrent autour de lui intéressaient sa curiosité voyageuse. C'est ainsi que nul n'a plus spirituellement réfuté l'altière doc-

1. Il faut lire dans l'*Histoire de la littérature française*, par M. Nisard, les pages ingénieuses où, parlant de la fable et de son attrait particulier, il analyse les impressions qu'elle laisse, à chaque âge de la vie. (T. III, p. 133).

2. Au premier rang signalons, en passant, ces grandes fables morales, *le Berger et le Roi*, *le Paysan du Danube*, où il entre un sentiment élevé de l'histoire et presque de la politique. *Le Savetier et le financier* est une comédie de Molière en miniature. *Les Deux Pigeons* sont une élegie, j'allais dire une odyssee. Ce serait d'ailleurs mal comprendre La Fontaine que de prétendre soumettre son génie à l'unité d'une doctrine littéraire ou morale. Car il n'a pas précisément de principes ; il a plutôt des sentiments, des idées provisoires. Il arrive souvent que son humeur dit *oui*, là où sa raison dit *non*.

3. On pourrait lui appliquer ce vers :

Il ne faut pas juger des gens sur l'apparence.

trine de Descartes sur l'automatisme des bêtes. Tandis que les superbes et les dédaigneux les réduisaient à n'être que d'insensibles machines, lui, le rêveur qui s'était un jour attardé jusqu'au soir à suivre l'enterrement d'une fourmi, il se fit l'avocat des humbles héros qu'illustraient ses fables. et réhabilita la merveilleuse intelligence de ces instincts que Gassendi appelait « *la fleur la plus vive et la plus pure du sang.* » Il propose donc ses explications sur ces subtiles matières, et revendique pour ses clients, pour ses amis, le privilège d'une *parcelle de souffle divin*¹,

Quintessence d'atôme, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif, et plus mobile encor
Que le feu....

Cette sorte d'âme obscure, il la met dans l'enfant, ainsi qu'en l'animal auquel il appliquerait volontiers ce vers de Lamartine :

Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature.

Pour démontrer ses fantaisies platoniciennes, que d'ingénieux exemples n'allègue-t-il pas, et le cerf poursuivi qui en suppose un plus jeune, et la perdrix qui contrefait la boiteuse, et les castors architectes, et la stratégie des renards polonais, et les expédients des deux rats qui veulent sauver leur œuf !

Mais ici La Fontaine ne perd point l'équilibre ; pas d'ambitieuse théorie : sa croyance n'est que sentiment : car il ne s'aventure jamais au delà du raisonnable. Cette mesure, nous la retrouvons encore en d'autres excursions de ce genre, notamment dans la fable où son *philosophe Scythe* représente « ces indiscrets stoïciens » qui retranchent de l'âme

Désirs et passions, le bon et le mauvais,
Jusqu'aux plus innocents souhaits.
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.
Ils ôtent de nos cœurs le principal ressort ;
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort².

1. *Divinæ particulam auræ.* (II, 140.)

2. Livre XII, fable 20.

Terminons en disant que, chez lui, ce goût de spéculation recouvre toujours le respect des vérités universelles, et s'associe souvent à des éclairs de foi religieuse :

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre ;
 Le dédale des cœurs en ses détours n'enserme
 Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
 Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
 Même les actions que dans l'ombre il croit faire¹.

Aimer les hommes, leur être bienfaisant, supporter leurs défauts pour que les nôtres nous soient pardonnés, suivre la loi de nature, se confier à Dieu, ne chercher ni à juger la création², ni à prévoir l'avenir, voilà donc les conseils qu'insinue sa morale tolérante dont le ton s'éleva sensiblement, dans les années voisines d'une conversion aussi ingénue que ses faiblesses : témoin ces derniers vers qui furent comme son testament :

Apprendre à se connoître est le premier des soins
 Qu'impose à tous mortels la majesté suprême.
 Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
 L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
 Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
 Troublez l'eau : vous y voyez-vous?...
 Cette leçon sera la fin de mes ouvrages :
 Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
 Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
 Par où saurois-je mieux finir³ ?

1. *L'Oracle et l'impie* (Livre VI, fable 26). Il disait dans *le Bûcheron et Mercure* :

Ne point mentir, être content du sien,
 C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
 A dire faux pour attraper du bien.
 Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.

(Livre V, fable 1.)

2. D'autres docteurs développeront mieux que *Garo* l'argument des causes finales, mais il juge que Dieu fait bien ce qu'il fait : il croit à la Providence.

3. Livre XII, fable 28. *Le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire*. M. Nisard a dit excellemment : « La Fontaine est le lait de nos premières années, le pain de l'homme mûr, le dernier mets substantiel du vieillard.... C'est le génie familier de chaque foyer.... Il nous fait aimer cette vie, sans nous cacher une seule de ses misères.... Il n'y a de plus populaire que le livre de la religion. Celui qui n'a que deux ouvrages dans sa maison à les fables de *La Fontaine*. » T. III, p. 132. *Hist. de la litt. franç.*

BOILEAU

(1636-1711).

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE.

Son enfance. — Fils d'un greffier¹ au parlement de Paris, et d'Anne de Niélé, Nicolas Boileau Despréaux naquit à Paris, le 1^{er} novembre 1636, rue de Jérusalem², non loin de la Sainte-Chapelle, dans la chambre même où le chanoine Gillot avait collaboré à la *Satire Menippée*, en face de la maison qui fut le berceau de Voltaire³. Agé de deux ans lorsqu'il perdit sa mère, il ne connut point ces douces affections qui développent la sensibilité. Cadet d'une nombreuse famille⁴, abandonné aux soins d'une vieille gouvernante acariâtre qui le relégua plus d'une fois au grenier, dans une sorte de guérite, il eut une enfance triste, pesante, malingre et taciturne. Aussi son père disait-il volontiers de ce dernier venu : « Pour celui-là, c'est un bon garçon qui ne dira jamais de mal de personne. » On le mit le plus tôt possible, vers sept ou huit ans, au collège d'Harcourt, puis à celui de Beauvais où se terminèrent ses études. L'opération de la taille qu'il subit, en quatrième, et

1. Gilles Boileau. Le surnom de *Despréaux* que porta son fils lui vint d'un *pré* appartenant à la maison de campagne que son père possédait à Crosnes, près Villeneuve Saint-Georges.

2. Et non rue de Harlay, comme on l'imprime.

3. Né en 1694.

4. Onze enfants.

les infirmités qui en résultèrent ne durent pas être non plus sans influence sur son humeur un peu morose. Il eut pourtant de bonne heure l'instinct poétique ; mais un seul de ses maîtres, M. Sévin, régent de troisième¹, s'en aperçut et l'encouragea. On raconte aussi que l'écolier passait des nuits entières à lire des romans, et s'oubliait dans sa passion studieuse jusqu'à ne pas entendre la cloche à l'heure des repas.

A dix-sept ans, son portefeuille contenait déjà l'ébauche d'une tragédie, et bien des vers de rhétoricien préludant à une vocation qu'allait contrarier la volonté paternelle. Car on le poussa vers l'école de droit, et de là dans l'étude d'un procureur, qui le déclara tout à fait incapable. Pourvu du titre d'avocat, le 4 décembre 1656, il n'entrevit le Palais que pour prendre la chicane en dégoût. Aussi fallut-il viser ailleurs : on le destina donc à l'état ecclésiastique. Habitué à fléchir, il se laisse tonsurer ; mais la théologie ne tarda pas à lui paraître aussi épineuse que la procédure. Ce nouveau stage lui valut pourtant, parmi ses ennuis, le prieuré de Saint-Paterne, bénéfice de huit cents livres dont il restitua loyalement tous les revenus², lorsque, huit ans après, la mort de son père lui permit d'écouter enfin ses goûts, et de se consacrer tout entier aux lettres, sans souci du lendemain.

L'hérédité. L'air de famille. — L'exemple de ses aînés semblait lui tracer sa voie. Car la verve caustique était comme un signe de race dans la lignée toute gauloise à laquelle il appartenait. Deux de ses frères avaient déjà pris les devants. L'un d'eux, Gilles Boileau, grand lecteur de Régnier, et qu'on surnommait le *critique*, le *grammairien*, était un de ces beaux esprits bourgeois et frondeurs qui donnaient le ton aux clercs de la Bazoche, et s'égayèrent librement aux dépens du Mazarin. Il devait entrer à l'Académie, vingt-cinq ans avant celui qu'il traita d'impertinent, en le voyant marcher sur ses brisées.

1. Au collège de Beauvais.

2. Cette somme servit, dit-on, de dot à Mlle Marie de Bretonville qu'il avait aimée, et qui entra en religion.

Un autre, l'abbé Jacques Boileau, docteur en Sorbonne, doyen de l'église de Sens, puis chanoine de la Sainte-Chapelle, possédait plus décidément encore le don de facétie et de gaillardise, non sans une pointe de jovialité bouffonne qui tournait volontiers les choses en caricature¹. En cela s'accusait chez lui l'air de famille, mais avec excès. A ses coups de boutoir, à la verdeur de ses brusques gaietés manquait trop la solidité d'un emploi judicieux ; il annonçait pourtant son frère Nicolas, dont le mérite original sera d'associer la malice héréditaire à ce bon sens magistral qui fera dire à un de ses amis : « Il y a plaisir à entendre cet homme-là : c'est la *raison incarnée*. » Aussi M. Sainte-Beuve écrit-il spirituellement : « Quand la nature créa Gilles, elle essaya un premier crayon de Nicolas ; elle resta en deçà et se repentit, elle prit le crayon et appuya quand elle fit Jacques ; mais cette fois elle avait trop marqué. Elle se remit à l'œuvre une troisième fois, et ce fut la bonne. Gilles était l'ébauche, Jacques la charge, Nicolas est le portrait. »

Ses débuts, 1660. Opportunité de la satire littéraire. — Voilà ce que justifièrent dès l'abord ses premières satires². A vingt-quatre ans, lorsqu'il débute, en 1660, il apparaît armé de toutes pièces. Il a déjà l'autorité de l'Aristarque, dont l'inspiration constante sera la haine d'un sot livre. Dans sa voix ne vibre pas le timbre ému de la

1. Un moliniste disant un jour devant lui que Pascal, retiré à Port-Royal, y faisait des souliers par pénitence, l'abbé repliqua : « Je ne sais s'il faisait des souliers ; mais convenez, mon révérend, qu'il vous a porté une fameuse botte. » — Un jour, le grand Conde passant par la ville de Sens, fut complimenté par les corps et compagnie de la municipalité ; il se plaisait à se moquer des orateurs ; et, quand vint le tour de l'abbé Boileau, pour le déconcerter, il avança sa tête et son grand nez du côté du doyen, comme s'il faisait semblant de le mieux écouter. L'abbé s'aperçut de la malice, et, feignant d'être interdit, il commença ainsi son compliment avec une crainte affectée : « Monseigneur, votre Altesse ne doit pas être surprise de me voir trembler en paraissant devant Elle, à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques : car, si j'étais à la tête d'une armée de trente mille hommes, je tremblerais bien davantage. » Charmé de ce début, le prince embrassa l'orateur, sans le laisser achever.

2. *Le départ du poète*, 1660. — *Le genre satirique*, 1663. — *La rime et la raison*, à Molière, 1664.

jeunesse. De cet âge il n'eut jamais le rayon et la flamme, mais seulement un entrain de vaillance prêt à tout oser pour la cause de l'esprit français. Or c'était une vertu nécessaire à son dessein; car il ne visait à rien moins qu'à faire rentrer dans le néant cette foule de rimeurs en vogue, dont le crédit ne prospérait que par l'aveuglement du goût public.

Il semble pourtant qu'après Malherbe et Corneille¹ il ait suffi de se régler sur d'excellents modèles. Mais il n'en fut rien; car de 1627 à 1660, toute tradition périssait, faute d'une doctrine qui fit loi définitive. Dociles aux influences de la mode, les intelligences flottaient à l'aventure dans une anarchie qui ressemblait au pêle-mêle politique de la Fronde. Autant la prose était déjà sûre d'elle-même, autant la langue du vers fut alors indécise et factice. Les beautés du *Cid* n'avaient point fait prendre en dégoût les platitudes de Scudéry. On mettait le père Lemoine au même rang que Virgile. L'Espagne envahissait notre littérature comme nos provinces. La contagion de ses défauts² avait atteint les deux genres qui se partageaient les suffrages mondains, l'un, *soutenu*, qui comprenait les pièces de théâtre, les poèmes descriptifs et l'épopée; l'autre, *galant*, où foisonnaient les vers à Iris, les badinages renouvelés de Marot, les requêtes et les remerciements, en un mot, ces mille riens qu'on appelait *conceptos* au delà des Pyrénées, et *concetti* au delà des Alpes³.

Les victimes de Boileau. — Deux sortes de poètes usurpèrent la faveur des salons. C'étaient d'abord les continuateurs de Ronsard, restés fidèles à ce système de facilité prolixo qui permit à leur maître d'expédier quatre cents vers dans sa journée⁴. Puis venaient les prétendus disci-

1. Corneille lui-même avait eu ses écarts. En lui se confondaient le puéril et le grandiose, la déclamation et la simplicité sublime, l'emphase espagnole et le pur génie français.

2. La subtilité précieuse, l'afféterie, l'abus des métaphores, le clinquant avaient été mis à la mode par l'école de *Gongora*, d'où leur vient le nom de *Gongorisme*.

3. On cherchait le *grand fin*, le *fin des choses*, le *fin du fin*. (Voir M. Nisard, *Hist. de la litt. fr.*)

4. Godeau, évêque de Grasse, improvisait en un jour trois cents vers en

ples de Malherbe, ceux qu'il eût désavoués, ces puristes qui, outrant ses prescriptions jusqu'à l'absurde, ne se proposaient que des tours de force, transportaient la difficulté des choses aux mots, et s'ingéniaient à rimer richement des pauvretés¹.

Or ne disons pas que Boileau allait s'attaquer à des morts : car ces oubliés d'aujourd'hui tenaient alors le haut du pavé, grâce aux grands seigneurs dont ils furent les clients, ou aux coteries qui les prônèrent comme leurs patrons. S'en prendre à Chapelain, par exemple, n'était-ce pas s'exposer aux vengeances de ses Mécènes, du duc de Longueville qui doubla sa pension pour le consoler d'une épigramme, ou du duc de Montausier qui voulut bâtonner La Ménardière et jeter Linière à la Seine, pour leur apprendre à respecter son favori²?

Tous ces improvisateurs médiocres se tenaient d'ailleurs par la main. Le quartier général de leurs cabales fut, entre autres, le salon de Mlle de Scudéry, où, se réunissant tous les samedis autour du poète de la *Pucelle*, ils se concertaient pour affermir leur crédit, et ruiner celui de leurs adversaires³. Qui pourrait contester la puissance occulte ou déclarée de ce grand distributeur des grâces que Colbert, dans le voisinage des maîtres, choisissait pour régler la répartition des libéralités royales⁴? Oui, lancer un trait contre le *mieux renté de tous les beaux esprits*, c'était pres-

stances de dix. — Dans l'*Alaric* de Scudéry, il n'y a pas moins de cent cinquante descriptions. L'une, celle de la bibliothèque d'un ermite, tient presque la moitié du cinquième livre.

1. L'un d'eux, Gomberville, s'était rendu célèbre par sa haine pour le mot *car*. En demandant l'abolition à l'Académie, et se vantant de ne l'avoir pas employé une fois dans les cinq volumes de son *Polexandre*.

2.

Car tout n'iroit que mieux
Quand de ces médisans, l'engeance tout entière,
Iroit, la tête en bas, rimer dans la rivière.

(Sat. IX.)

3. En 1696, ils tenaient encore La Bruyère en échec, après son discours académique.

4. Seguiet se vit forcé de supprimer un privilège donné à La Ménardière, pour le punir d'une critique contre Chapelain. Des comédiens de Clermont furent censurés pour l'avoir joué sur leur théâtre.

que un crime de lèse-majesté, vers le temps où six éditions de la *Pucelle* s'épuisaient en dix-huit mois, et quand Louis XIV faillit donner pour précepteur au Dauphin celui devant lequel Racine lui-même s'inclina si bas, en disant : « Je rapporterai le jugement de M. Chapelain comme le texte de l'Évangile, sans y rien changer. »

Boileau fut donc seul contre tous lorsque, dans le silence universel, il résolut de s'insurger contre le personnage qu'il rendit ridicule, au moment où les plus grands tremblaient devant ses oracles. Cette témérité qui parut d'abord un scandale, et eut bientôt pour elle tous les rieurs, il en prit l'initiative, à ses risques et périls, et se proposa d'opérer dans la poésie française une réforme analogue à celle que Pascal avait accomplie dans la prose. Or il y réussit à ce point que l'on peut dire avec M. Nisard : « La matière d'un grand siècle littéraire existait en France, avant Boileau, de même qu'avant Louis XIV, dans la France victorieuse de l'Espagne et de la féodalité, il y avait la matière d'une grande nation. Mais comme il fallait un Louis XIV pour organiser cette nation, et lui apprendre ce dont elle était capable, il fallait aussi un Boileau pour diriger toutes les facultés, discipliner toutes les forces, et faire voir à la France une image éclatante de son génie dans les lettres¹. »

L'originalité de Boileau. — Voilà son originalité vraie. Elle consiste dans la satire littéraire. Vengeur et conservateur du goût, il parle sur ses contemporains comme la postérité même². Sans se laisser troubler par l'influence des personnes, les caprices de la mode ou les intérêts d'amour-propre, il sut mettre chacun à son rang, discréditer les uns par ses censures, consacrer les autres par son estime, enseigner toutes les bienséances du langage, et graver dans tous les esprits, en traits ineffaçables, les vérités qui doivent être la conscience de tout écrivain. En dehors de

1. Disons du moins que Boileau contribua plus que tout autre à enhardir Molière, Racine et La Fontaine, à les éclairer sur eux-mêmes, et hâter l'heure où ils se fixèrent dans la perfection.

2. Il ne fut en défaut que bien rarement, lorsqu'il mit Voiture à côté d'Horace, quand il méconnut Quinault, quand il oublia de nommer La Fontaine.

cette magistrature exercée par un juge presque infaillible, nous accorderons volontiers que ses devanciers lui ont été supérieurs. Horace et Régnier¹ sont des moralistes ou des peintres près desquels pâlit un talent de conception qui dévie aisément vers le lieu commun, et ne se relève que par le détail de la facture ou l'agrément du portrait. Mais, dès qu'il s'agit des ouvrages de l'esprit, il reprend tous ses avantages ; car c'est là que triomphe sa faculté souveraine, cette pure raison dont il a pu dire, sans craindre un démenti :

Sais-tu pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple, et reçus chez les princes ?
Ce n'est pas que leurs sons, agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux :
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure ;
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure,
Mais c'est qu'en eux le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux, et va saisir le cœur ;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste,
Que jamais un faquin n'y tient un rang auguste,
Et que mon cœur toujours, conduisant mon esprit,
Ne dit rien aux lecteurs qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose,
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose².

En ce domaine qui lui est propre, quelle nouveauté de style vif, net, et tout personnel ! Comme il sait donner à chaque idée son relief et sa lumière ! Quelle plénitude d'expression ! que de justesse dans sa verve ! que de sincérité dans ses éclats ! Quel accent de poète anime les arrêts d'un législateur toujours fidèle à sa maxime :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable !

Un de ses chefs-d'œuvre en ce genre est cette satire IX qu'il adressait à *Son esprit*. Dans ce sujet familier, il revit tout entier ; nous l'y retrouvons tel que nous le montre ce beau buste de Girardon, que l'on peut admirer au musée de

1. Ajoutons pourtant une restriction. Où suffisent l'imagination et l'esprit Régnier excelle ; mais pour fustiger les vices, il manque d'autorité.

2. Épître à Seignelay.

sculpture. C'est la même attitude un peu fière, avec ce port de tête assuré que ne dépare point la noblesse d'une ample perruque ; voilà bien son regard fin et viril, son sourire moqueur, sa bouche railleuse et mordante, dont la lèvre entr'ouverte ne sait pas retenir le trait, cette cordialité qui tempère ses brusqueries, ce mélange d'humeur sourcilieuse et de franchise enjouée, où l'ingénieux s'associe au judicieux ; ce qui communique à l'ensemble de sa physionomie un air d'autorité dont le caractère imposant n'exclut point l'attrait d'une bonhomie sympathique.

L'homme et le poète. — Il y eut, en effet, peu d'hommes d'un commerce plus sûr. Si la sévérité de ses jugements condamna des vers misérables à un juste mépris, la dignité de sa vie fut aussi la censure des mœurs littéraires qu'il réforma par ses exemples. En recevant les dons du souverain qui représentait l'Etat, il n'aliéna jamais son indépendance. Louis XIV faisant un jour rechercher le grand Arnaud, pour l'envoyer à la Bastille, « Le roi est trop heureux pour le trouver, » dit Boileau. N'osa-t-il pas qualifier Scarron de « méchant poète, » devant sa veuve, alors toute-puissante ? Tandis que tant de muses mercenaires se mettaient aux gages des sots de qualité, il conserva, par sa tenue, le droit de dire bien haut :

Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain¹ !

Car ses ouvrages, il les donna sans compter, et son désintéressement n'eut d'égale que sa générosité. Le célèbre avocat Patru ayant été réduit à vendre ses livres, Despréaux lui acheta sa bibliothèque un tiers de plus qu'elle ne valait, et à la condition qu'elle ne lui reviendrait qu'après le décès de son premier possesseur. Un de ses ennemis, Boursault, raconte qu'en 1683, la pension de Corneille ayant été supprimée, il courut chez le roi, prêt à offrir la sienne à l'au-

1. Il ajoutait, à l'adresse de Racine, forcé par des nécessités domestiques de vendre ses ouvrages :

Je sais qu'un noble auteur peut sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime.

teur de *Cinna*, s'il n'avait pas obtenu réparation d'un oubli qui l'indignait. Aussi, de quel prix n'était pas son amitié ! Il protégea Molière vivant contre les menées d'une cabale hypocrite, et il versa sur sa tombe une larme vengeresse. Il mérita que Racine, à son lit de mort, lui fit cet adieu : « Je regarde comme un bonheur de mourir avant vous. »

L'accuser de sécheresse serait donc calomnier un honnête homme, dont la sensibilité ne fut pas moins ardente à l'éloge des bons ouvrages qu'au blâme des mauvais. Car, lorsqu'il loue, c'est à plein cœur, et d'un vers passionné, sous lequel tressaille l'émotion d'une âme que réjouit le bonheur d'admirer. Voyez alors comme il se déride, et s'épanouit. Quelle chaleur pénétrante ! Quel feu de conviction ! Y a-t-il un applaudissement plus attendri, plus fraternel que cette épître à Racine (1677), où chaque mot porte, où, par une éloquence dont les beautés ne sont que l'instinct de la justice, il se montre tout à fait digne du haut rang qu'il occupe parmi les maîtres de son siècle, c'est-à-dire arbitre puissamment établi dans un genre où il excelle, n'enviant rien à personne, distribuant la sentence avec une impartiale équité, respecté des uns, craint des autres, et classant ceux mêmes qui sont au-dessus de lui, comme le Caton de l'Elysée Virgilien ; *His dantem jura Catonem?*

Les principales époques de sa vie littéraire. — Ne pouvant ici le suivre dans toutes les occasions où se déployèrent les mérites que nous venons de signaler, distinguons du moins les principales périodes de sa vie littéraire.

1° La première, qui va de 1660 à 1668, est toute militante. Ces huit années correspondent à la jeunesse d'un poète dont la tête grisonna de bonne heure : elles comprennent neuf satires ; les unes se distinguent par la vivacité du badinage, ou l'art de tourner élégamment les plus menus détails en descriptions plaisantes ; et les autres¹, purement

1. Il y en a quatre de ce genre : *A Molière, la rime et la Raison* 1664 ; — *le Repas ridicule*, 1665 ; — *le Genre satirique*, 1663 ; — *A son Esprit*, 1667. Dans les autres, il est versificateur habile, exact, scrupuleux et piquant, mais

critiques, nous font assister à ses combats contre les sots rimeurs. Ce sont les plus intéressantes ; car il est là comme à la fête, il s'en donne à cœur joie. C'est en vain que Cotin lui prodigue l'injure et la calomnie, l'appelle le sieur *Des Vipéreaux*, l'accuse « d'ériger partout des autels à la débauche, par le décri de la raison et de la justice, par la profanation du trône, » ces libelles diffamatoires ne désarment pas l'ironie d'un bon sens qui

Appelle un chat, un chat, et Rollet un fripon.

Chapelain a beau travailler sournoisement pour faire briser le sceau du privilège accordé au « satirique effréné¹ ; » Boileau, qui ne prétend à aucune pension, n'en est pas moins impitoyable à chasser les intrus du Parnasse, et à donner le coup de grâce à ses ennemis impuissants². Ce fut aussi vers le même temps qu'il se moqua des héros de roman, dans un dialogue où il fustigeait le *Cyrus* et la *Clélie* de Mlle de Scudéry ; mais, pour ne point chagriner « une fille qui, après tout, avoit encore plus d'honneur que d'esprit, » il attendit sa mort avant de livrer à l'impression une parodie dont l'à-propos divertissait les compagnies.

2° La seconde époque, qui s'étend de 1669 à 1677, est celle de sa maturité. Maître du champ de bataille, fort de son crédit à la cour et des suffrages publics, il se pacifie de plus en plus. Sa réputation même l'oblige à des ménagements. Apprécié du roi, qui le nomme son historiographe, il épargne des vaincus, et songe à profiter de sa victoire, pour donner des lois à la poésie rentrée enfin dans le devoir. C'est alors que, sous la dictée d'Horace dont il n'a pas la grâce et l'abandon, il promulgue son *Art poétique* (1674), non sans récréer ses loisirs par les quatre premiers chants du *Lutrin* (1672-1674). Ce changement de ton est sensible dans ses épîtres, où il dit en propres termes :

Aujourd'hui, vieux lion, je suis doux et traitable ;

moraliste de second ordre. Les sujets sont petits. C'est du simple bon sens relevé par des portraits.

1. Il avait cru la chose faite, et remercia même Colbert.

2. Neuvième satire.

Je ne sens plus l'aigreur de ma bile première,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carrière¹.

Si le démon le tente encore, ce n'est que par furtive reprise, et comme à son insu. Ses hyperboles contre les *femmes* ne prouvent-elles pas, avec une certaine incompétence, qu'il a perdu l'habitude de la satire, et n'y est plus à son aise? A cette diatribe on préférera donc l'*Épître à Lamignon*, qui témoigne d'une imagination presque souriante, d'une sérénité philosophique et capable de délicieux passe-temps. Cette veine de gaieté rassise se joue aussi en toute liberté dans l'épopée comique où l'esprit des fabliaux et du *Roman de la Rose* taquine sans méchanceté les gens d'église², et tourne encore l'amusement en leçon littéraire. Il est, en effet, visible qu'il veut ici protester contre la manie du burlesque; car, au lieu de dégrader les grands sujets, il rehausse une humble matière, et transforme en héros de minces personnages.

3° La troisième phase, celle du déclin, va de 1677 à 1711. Elle a ses lueurs encore, puisqu'elle nous vaut deux chants du *Lutrin*. Mais il est manifeste que l'haleine commence à devenir courte; ne parlons donc pas de l'*Ode à Namur*, ni des ingrates satires sur l'*Équivoque* et l'*Amour de Dieu*. Car ce sont les derniers soupirs d'une muse désormais trop janséniste, que gagne aussi cette extinction de voix pour laquelle Boileau, valétudinaire et quinteux, allait prendre les eaux de Bourbon³. Les sources commençant à se tarir pour sa verve désenchantée, l'aigreur et les jeux de mots remplacent ces irrésistibles saillies qui emportaient la pièce. Bref, il ne sut pas prendre à temps sa retraite. Reçu

1. *Épître à Guilleragues.*

2. Tout en rendant justice à l'adresse du poète, M. Nisard regrette qu'il y ait disproportion entre la richesse de son art et la pauvreté de sa matière, « qu'un esprit si viril s'épuise à peindre un lutrin, à allumer poétiquement une chandelle, à parodier les plaintes de Didon dans le discours d'une perruquière délaissée, et les paroles d'or de Nestor dans la harangue de la discorde aux amis du trésorier, à décrire un combat à coups d'in-folios arrachés à la boutique de Barbin. »

3. Été de 1687.

tardivement à l'Académie française¹, en 1683, à quarante-sept ans (car son âpreté lui avait fait bien des ennemis), attristé par la perte de Racine, il fut encore assombri par des infirmités douloureuses, une sorte de disgrâce de cour, le deuil des désastres publics, et le sentiment exagéré d'une décadence prochaine. Il désespérait de l'avenir, et sa vieillesse chagrine croyait trop à la fin du monde². A ceux qui s'informaient de sa santé, il répondait par ce vers de Malherbe :

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages.

Ce fut donc sous l'impression des plus amers pressentiments qu'il mourut d'une hydropisie de poitrine, le 13 mars 1711, entre les bras du chanoine Lenoir, son confesseur, chez lequel il demeurait, au cloître Notre-Dame, depuis qu'il avait vendu sa maison d'Auteuil³; il avait soixante-quinze ans. On l'enterra sans pompe, suivant son désir, dans la Sainte-Chapelle, au-dessous de la place occupée par le *Lutrin* qu'il avait rendu si fameux. Exhumés en 1800, ses restes furent transportés, le 14 juillet 1819, dans l'église Saint-Germain des Prés, où ils reposent encore.

L'ART POÉTIQUE

(1669-1674).

I. — LES DEVANCIERS DE BOILEAU.

Les devanciers de Boileau. — Toutes les grandes époques littéraires ont eu leur *poétique*, c'est-à-dire ont for-

1. La Fontaine avait été son concurrent, et fut agréé au premier tour de scrutin. Le roi ajourna son consentement jusqu'à une seconde vacance qui se produisit six mois après, et permit aux suffrages académiques d'aller au-devant du désir de Louis XIV, en nommant Boileau.

2. Les nouveaux écrivains lui paraissaient des barbares au prix des Boyer, des Pradon et des Cotin.

3. Étant affecté de surdité, il se défit de cette maison qu'il avait achetée

mulé ces principes de goût qui sont l'instinct ou la conscience de l'inspiration naturelle. C'est ainsi que, dans les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV, les principaux genres entre lesquels se partage la poésie eurent pour législateurs Aristote, Horace, Vida et Boileau. Sans examiner de près ces œuvres didactiques, indiquons cependant les traits qui les distinguent : car ce rapide aperçu permettra d'apprécier à sa valeur le maître qui, venu le dernier, sut rester original, tout en rivalisant avec les devanciers dont il recueillit l'héritage.

Aristote et sa poétique. — Pour l'exact et profond génie d'Aristote, la poésie ne fut pas seulement, comme pour Platon, l'essor d'une âme possédée par un enthousiasme divin¹, mais un objet de science dont il définit les caractères, et décomposa les éléments avec la précision d'un naturaliste et d'un logicien qui, les yeux fixés sur les modèles offerts à son observation², voulut classer les faits, en dégager les lois, et démêler, sous la variété des circonstances accidentelles, l'essence des choses, ou la constitution même de l'esprit humain. Philosophe avant tout, il réduisit donc en métaphysique la connaissance expérimentale d'une littérature privilégiée qui se prêtait merveilleusement à son dessein ; car tous les genres que vit fleurir la Grèce, et dont elle nous a transmis les exemplaires, s'épanouirent, par une sorte de génération spontanée, comme des plantes nées du sol même, sous un ciel clément, et en leur saison propice. Dans la réalité vivante à laquelle Aristote appliqua si sûrement sa puissante analyse, il y avait donc une telle perfection qu'il put se passer de tout autre idéal, et ramener la poésie à n'être que l'*imitation*³ des types proposés

nuit mille livres en 1685, et où s'écoulèrent les quatorze années les plus heureuses de sa vie, dans la société de ses meilleurs amis.

1. Tout en exagérant l'influence de l'*Art* et de l'*Habitude*, Aristote reconnaît pourtant que « le talent poétique exige un heureux naturel » ou « un esprit en délire. » (Ch. XVII).

2. Il ne considère que des œuvres grecques.

3. Il veut pourtant qu'on embellisse le modèle. « La tragédie imite des personnages meilleurs que la réalité, la comédie des personnages pires que la réalité. »

par la nature, ou les œuvres d'art dont il contemplait le spectacle¹.

Malgré la sagacité de sa critique, il incline trop pourtant à regarder comme définitives, universelles et nécessaires les pratiques locales instituées par des traditions particulières à une race et à un temps². Ajoutons que ce théoricien absolu érige parfois en axiomes des opinions trop exclusives, notamment lorsqu'il décide que la *terreur* et la *pitié* sont les seuls ressorts de la tragédie. C'est en effet méconnaître les sources variées du pathétique, entre autres l'admiration, dont Corneille fit le principal moteur de son drame³. — On peut aussi lui reprocher d'avoir trop circonscrit le champ de l'invention, quand il déclare qu'elle doit se renfermer dans un petit nombre de légendes et de familles héroïques. L'autorité de cette interdiction n'a-t-elle pas tenu trop longtemps nos poètes à l'écart des sujets modernes, ou du moins empruntés à nos propres origines? Oui, les stériles imitateurs nous ont assez ennuyés par de monotones redites pour que nous gardions quelque rancune aux aventures des Atrides et des Labdacides.

Cependant, il serait injuste de rendre Aristote responsable de ses disciples. Disons plutôt que, faute de le bien entendre, des interprètes serviles ou aveugles ont exagéré ses rigueurs, ou calomnié ses doctrines⁴. N'oublions pas non plus qu'il ne se montre point tout entier dans un ouvrage auquel manqua la dernière main. Ce recueil de notes ne traite d'ailleurs avec détail que de la tragédie⁵ et de l'épo-

1. Ajoutons pourtant qu'il fait sa part à l'imagination. Il dit expressément qu'il préfère « le faux vraisemblable au vrai qui ne l'est pas. » Il recommande de peindre plus beau que nature.

2. C'est ainsi que l'usage du *chœur* lui paraît une des conditions essentielles de la tragédie. — Il estime aussi que les *reconnaisances* sont indispensables à l'intérêt dramatique.

3. Chez les Grecs eux-mêmes, la tragédie des *Perses* échappe à la loi d'Aristote; car elle excite surtout les émotions patriotiques.

4. C'est ainsi qu'Aristote n'a jamais parlé de l'*Unité de lieu*. Quant à l'*Unité de temps*, il n'en dit qu'un mot, en passant. Il n'impose que l'*Unité d'action* qui est une loi de raison. (Ch. VIII, XXIV, V).

5. Dans la tragédie, Aristote voyait, il est vrai, l'essence de tous les genres.

pée. Ne soyons donc pas plus aristotéliques qu'Aristote, et n'acceptons point comme infaillible une ébauche précieuse, mais incomplète.

Horace et l'épître aux Pisons. — Après Aristote, les écoles de la Grèce, d'Alexandrie et de Pergame produisirent encore d'autres poétiques, notamment celle de Néoptolème de Parium, qu'Horace, disent les commentateurs, ne jugea pas indigne de son estime. Mais laissons les inconnus pour nous occuper du monument qui mérite le plus les regards de la postérité, bien qu'il soit en apparence le plus modeste de tous; car son auteur voulait simplement donner, sous la forme d'une épître familière, des conseils de goût aux deux fils¹ de Lucius Calpurnius Pison², personnage considérable qui, tour à tour gouverneur de Pamphylie, consul et préfet de Rome, cultivait et protégeait les lettres. Wieland a même pu supposer, sans trop d'in vraisemblance, que cette pièce fut inspirée par les inquiétudes d'un père qui, voyant un de ses fils s'égarer dans une vocation malheureuse, pria le poète d'éclairer un imprudent sur les difficultés d'un art compromettant pour la fortune d'un politique. Cette conjecture est encore précisée par les inductions d'Orelli, qui, frappé de l'insistance avec laquelle Horace définit les règles du drame satirique, incline à croire que le jeune patricien songeait à naturaliser ce genre sur la scène romaine. Sans aller aussi loin, M. Patin affirme du moins avec finesse qu'Horace, tout en ayant l'air de guider un disciple dans la carrière poétique, s'ingénie à l'en éconduire poliment. Sous prétexte de lui enseigner les secrets d'un art qui ne souffre pas la médiocrité, il découragerait donc les ambitions d'un amour-propre auquel il fait comprendre à demi-mot qu'il pourrait bien se tromper sur la portée de ses forces. Il lui montre, en effet, les dangers d'une méprise, et l'effraye par la crainte d'un ridicule qui ne

1. L'un d'eux, l'aîné, préteur en Espagne, y fut assassiné, en 778, par un indigène de la nation à moitié sauvage des Terместins.

2. Consul en 739, gouverneur de Pamphylie, vainqueur des Thraces, honoré du triomphe, promu de nouveau au consulat en 754, puis préfet de Rome en 765, il mourut en 785.

serait pas de légère conséquence¹. Comme il s'agit d'un fils de famille appelé par sa naissance à jouer un rôle dans l'État, l'accident deviendrait plus grave que pour tout autre. Cette leçon nous rappelle Alceste disant à Oronte, non sans détours :

Croyez-moi, résistez à vos tentations ;
 Dérobez au public ces occupations,
 Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
 Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
 Pour prendre de la main d'un avide imprimeur
 Celui de ridicule et misérable auteur.

Quoi qu'il en soit de ces ingénieuses hypothèses, il est certain qu'Horace ne se donna point pour un régent du Parnasse. Ce fut même après sa mort, et tardivement, que son opuscule reçut de ses admirateurs le titre d'*Art poétique*, et se vit isolé des autres épîtres.

Aussi n'y cherchons pas, comme l'ont fait quelques-uns, l'unité d'un enseignement suivi. A plus forte raison serait-il téméraire d'admettre, avec certains savants, que le décousu de la lettre aux Pisons est la faute de ses éditeurs, et qu'on peut, en imaginant un plan nouveau, rétablir en un corps harmonieux les membres épars d'un poète que Daniel Heinsius compare à Penthée déchiré par les Bacchantes². Résignons-nous plutôt à l'allure capricieuse d'un vif et libre esprit qu'eût attristé la rigueur d'un procédé trop méthodique, et dont les causeries déconcertent volontiers l'attente du lecteur par l'imprévu des soudaines rencontres auxquelles s'amuse sa fantaisie.

N'en déplaise aux compilateurs d'outre-Rhin, qui ne voudraient voir en lui qu'un traducteur d'Aristote ou de Platon³, nous aimons donc mieux Horace tel qu'il est, ne jurant sur la parole d'aucun maître⁴, se souvenant sans doute des

1.

*Hæ nugæ seria ducent**In mala derisum semel exceptumque sinistre.*

Il faut lire dans la traduction d'Horace par M. Patin, ses profondes études sur le poète, dont il est le plus sûr et le plus éloquent interprète.

2. C'est ce qu'ont essayé Daniel Heinsius, le président Bounier, Peerlkamp, et Hofman.

3. Il aurait imité le Phèdre. *De Horatio Platonis æmulo*. Lipsiæ, 1798.

4. *Nullius addictus jurare in verba magistri.*

meilleurs, mais n'exprimant jamais leurs idées qu'en son nom, c'est-à-dire contrôlées par son expérience, et confirmées par son goût personnel; en un mot, soucieux avant tout d'une indépendance qui, étant la source même de sa verve, devient aussi la condition du plaisir qu'on éprouve à goûter la fine fleur de son bon sens discret, exquis et libéral.

Eminemment pratiques, les lois qu'il nous dicte¹ en se jouant, et sans avoir l'air de nous faire la leçon, peuvent s'appliquer à tous les emplois de l'imagination. Cependant, il a principalement en vue la tragédie et l'épopée. Or, c'est à l'antiquité grecque, à elle seule, qu'il emprunte ses modèles², et il n'admet rien en dehors des traditions que lui doit le génie latin. Voilà pourquoi le rôle du chœur lui paraît un élément indispensable de toute œuvre dramatique. Il ne suppose même pas qu'on puisse jamais s'en passer³. Lorsqu'il parle du poëme épique, l'Iliade et l'Odyssée sont aussi le seul exemplaire qu'il ait sous les yeux⁴. La Grèce est donc vraiment l'unique patrie de son imagination; et si le Romain se retrouve ici, nous ne le reconnaissons guère que dans les censures du satirique, dont l'ironie dédaigneuse raille, chez ses compatriotes, la médiocrité négligente, l'indulgence d'un public ignorant et brutal, les grossières plaisanteries de Plaute, qu'il traite avec trop d'injustice, enfin la sottise de ces métromanes que leurs parasites décoraient du titre de poètes. En résumé, *l'Épître*

1. Il fait une part égale à l'art et à la nature. — Il raille les originaux qui se croyaient de grands génies, parce qu'ils se rendaient ridicules par les excéntricités de leur cerveau malade. — Il se moque de l'inspiration artificielle, et des bohèmes de son temps. — Il exige du poète la conscience de ses forces, la raison, un fonds solide de pensées puisées dans la philosophie morale, l'alliance de l'agréable et de l'utile, l'étude constante de la nature, l'unité de conception, la liaison des parties, le respect des lois qui conviennent à chaque genre, les lenteurs laborieuses de la lime, la docilité modeste aux leçons de la critique, et par-dessus tout les qualités de l'honnête homme.

2. Il oublie trop les origines littéraires de Rome. — Il veut qu'elle emprunte à la Grèce ses différentes espèces de vers, qu'elle puise même dans son vocabulaire, pour enrichir le sien.

3. Il ne voit pas que, chez les Grecs, l'importance du chœur alla diminuant à mesure qu'on s'éloignait des premiers âges.

4. Il conseille même de lui emprunter des sujets de tragédie

aux Pisons n'a jamais eu la prétention d'être un code promulgué par un de ces Aristarques qui tiennent école. Il fut surtout un adieu aux Muses, le testament d'un poète qui, prenant sa retraite, se fit critique¹, ou plutôt se délassait en des entretiens charmants par l'aisance du tour, la variété du ton, la souplesse d'une parole agile, et le bonheur d'une expression toujours forte, concise, mordante et spirituelle.

Vida. — Parmi les imitateurs d'Horace, une mention est due à Vida², ce prélat tout païen, ce latiniste élégant, qui, pénétré de l'esprit antique, prit la cour de Léon X pour celle d'Auguste, et sut accommoder au goût de la Renaissance un pastiche habile, où les rhétoriciens peuvent apprendre à dérober adroitement aux classiques les idées et les mots, le fond et la forme.

Vauquelin de La Fresnaie (1574). — Chez nous aussi, Boileau compta plus d'un prédécesseur³. Parmi ceux qui lui frayèrent la voie, un seul mérite l'attention : c'est un compatriote de Malherbe, Vauquelin de La Fresnaie. Il entreprit un *Art poétique*, vers 1574, sur l'invitation d'Henri III, qui venait de passer du trône de Pologne à celui de France. Tout en paraphrasant Horace avec complaisance, ce disciple de Ronsard caractérise, non sans originalité, les divers genres où s'était essayée jusqu'alors notre littérature nationale. Il anime aussi la jeunesse en célébrant les exploits de la Pléiade. Si l'art de la composition lui fait trop défaut, il ouvre des jours sur le moyen âge, et se recommande par d'heureuses rencontres de pensée, par l'abondance d'un style assez franc, surtout par le souci constant d'appropriier à des temps nouveaux des préceptes antiques.

Mais les érudits seuls gardent mémoire de ces travaux auxquels manque le crédit d'une grande renommée. Hâtons-

1. fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exors ipsa secandi.

2. Né à Crémone en 1490, mort en 1566, il a composé *la Christiade* (six chants), *l'Art poétique* (trois chants), les *Échecs* et les *vers à soi*. Il fut évêque d'Albe.

3. Tels sont, au seizième siècle, Thomas Sebilet, Claude Boissière, Jacques Pelletier, Pierre de Loudun — puis, La Mesnardière (1648), et Colletet (1653).

nous donc d'arriver à l'œuvre décisive que Boileau composa, de 1669 à 1674, dans la force de l'âge et la verdeur de son talent. Après avoir ruiné la vogue des méchants auteurs, il voulut en effet consolider sa victoire; et les doctrines que confirmaient ses propres exemples conquirent dès l'abord une autorité si souveraine qu'on peut les regarder comme la profession de foi littéraire du xvii^e siècle. L'analyse qui va suivre prouvera du moins que son *Art poétique* est encore le plus précis, le plus complet et le plus régulier.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Premier chant. — La vocation. — Le premier chant, qui sert comme de préface à l'ensemble, nous offre des préceptes généraux qui conviennent à tous les genres et à tous les écrivains. Boileau commence par interdire l'entrée du Parnasse au téméraire

Qui ne sent pas du ciel l'influence secrète.

A propos de ce début qui est le libre commentaire d'Horace¹, la verve d'une plume satirique s'égayé aux dépens des illusions ordinaires à la vanité « qui se flatte et qui s'aime. » Tel fut, par exemple, Saint-Amand, qui sait

Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,

mais échoue misérablement dans le poëme épique, et,

Poursuivant Moïse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.

Or, ces méprises, le bon sens pourra seul nous les épargner.

Aimez donc la *raison*, que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix².

1. Tu nihil invita facies dicesve Minerva...
Sumite in certam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus, et versate diu quid ferre recusent
Quid valeant humeri....

2. La poésie avait été trop longtemps regardée comme un art frivole. Il lui restitue son rang : il en fait *l'art de penser*.

Que la rime lui obéisse « en esclave : » elle le doit, elle le peut, comme le prouvent ici même, par leur perfection, des vers aussi fortement pensés que richement rimés.

La rime et la raison. L'art d'écrire, écueils à éviter. Principales règles de la prosodie. — C'est encore la raison qui préservera la plume, soit de ces « faux brillants » dont il faut laisser à l'Italie « l'éclatante folie, » soit de cette prolixité dont Boileau raille « l'abondance stérile, » en faisant une allusion indirecte à ce troisième chant d'*Alaric*, où Scudéry décrit avec un luxe fastidieux l'architecture d'un palais magique. De là cet axiome :

Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

N'allez pas, toutefois, vous jeter d'un excès dans un autre ; car, il faut bien le reconnaître,

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire¹ :
Un vers étoit trop foible, et vous le rendez dur ;
J'évite d'être long, et je deviens obscur.

Voulez-vous être assurés de plaire au lecteur qu'impatientent ces défauts, visez surtout à « *varier vos discours* : »

Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère² !

Seulement, que la plaisanterie ne dégénère point en bassesse :

Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

Aussil'auteur du *Lutrin* profite-t-il de l'occasion, pour condamner le *burlesque*³ comme un attentat, je dirais presque comme une impiété qui révolte à la fois son goût et sa conscience.

Que ce style jamais ne souille votre ouvrage,

s'écrie-t-il avec une sorte de colère.

Mais, en revanche, gardons-nous de l'emphase ; et n'imi-

1. In vitium ducit culpæ fuga (*Horace*).

2. Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci (*Horace*).

3. Il detestait cordialement « ce misérable Scarron » contre lequel il maugréa, même devant Louis XIV et Mme de Maintenon.

tons pas Brébeuf qui, dans sa *Pharsale*, entassait « *de morts et de mourants cent montagnes plaintives.* »

Tout en mêlant de vifs croquis aux conseils judicieux qui nous signalent des écueils féconds en naufrages, Boileau touche aux règles de la *prosodie* en des vers dignes d'être cités comme des modèles de précision didactique, et d'harmonie imitative :

Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée!

En résumé, l'art du poète et du versificateur consiste à satisfaire « l'esprit et l'oreille » des Honnêtes gens.

Origines de notre poésie. Villon, Marot, Ronsard.
— Ce talent, le moyen âge en ignora le secret; et s'engageant alors témérairement, par une transition assez inattendue, sur un terrain où il tâtonne, l'Aristarque d'un siècle dédaigneux de nos anciens esquisse d'une main parfois indiscrete les *origines de notre poésie* nationale. Elles ne sont ici représentées que par trois noms jugés avec plus de décision que d'équité. Attribuer à *Villon* le mérite d'avoir su le premier,

. Dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers,

n'est-ce pas en effet avouer une ignorance que Boileau partageait avec une société trop amoureuse d'elle-même? Comme elle, il semble donc n'apprécier que par ouï-dire cette muse plébéienne, dont les accents si gaulois ont une mélancolie qui va droit au cœur.

Marot n'est guère mieux traité, puisqu'en le louant d'avoir

. Fait fleurir les ballades,
Tourné des triolets, rimé des mascarades,
A des refrains réglés asservi les rondeaux,
Et trouvé, pour rimer, des chemins tout nouveaux,

il met une erreur sous chaque mot. Car la ballade florissait bien avant la venue de ce gentil esprit qui ne fit ni

triolet, ni mascarades, mais excella surtout dans l'épître badine, le madrigal, l'épigramme, et le coq-à-l'âne, dont Boileau ne dit rien, parce qu'il n'avait point approché ce poète sur lequel il aurait dû, tout au moins, consulter son ami La Fontaine.

Quant à *Ronsard*, il dit de bonnes vérités à un ambitieux

Dont la muse en françois parlant grec et latin,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode.

Son ironie a beau jeu contre des prétentions pédantesques; et pourtant, trop loué par les uns, le chef de la Pléiade n'a-t-il pas été trop dénigré par les autres? S'il fit plus de bruit que de besogne, s'il n'a pas tenu ses promesses outre-cuidantes, s'il prit l'emphase pour la noblesse, son zèle d'érudit pour du feu sacré, l'imitation pour l'inspiration, il réussit du moins à dérouiller le vers héroïque, il rencontra l'ode par hasard, il eut le sentiment du rythme, il sut enchaîner des strophes, il assouplit l'alexandrin, il inaugura des genres inconnus de nos pères, il excella même dans l'épigramme et la chanson : nous concluons donc en disant que Boileau ne le juge pas, mais l'exécute.

Malherbe. Ses traditions ; conseils généraux. — C'était de sa part antipathie de nature. Aussi quel soupir d'aise, lorsqu'il peut s'écrier :

*Enfin ! Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée :
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.*

Dans cette effusion, n'y a-t-il pas un accent de piété filiale? Oui, on y reconnaît l'héritier d'une doctrine, et le continuateur d'une tradition qui fera loi.

De Malherbe à l'obligation de la clarté, de la correction, du travail patient, de l'unité, de l'ordre, le passage est facile, et Boileau prêche ici d'abondance. Aussi les sen-

tences, les arrêts, les formules, et les oracles coulent-ils de source :

Avant donc que d'écrire apprenez à penser....
 Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
 Et les mots pour le dire arrivent aisément....
 Travaillez à loisir, quelqu'ordre qui vous presse....
 Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage....
 Polissez le sans cesse, et le repolissez....
 Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu,
 Que le début, la fin répondent au milieu.

Ce sont là paroles d'or, et qui justifient ce mot de Voltaire : « Ne médisons pas de Nicolas, cela porte malheur. »

Il n'est pas moins infallible, quand il recommande à l'écrivain d'être pour lui-même « un sévère critique, » et ajoute :

Faites-vous un ami prompt à vous censurer.

Or le conseil avait tout son à-propos, dans un temps où l'on pratiqua si naïvement l'art de placer l'adulation à gros intérêts, où Chapelain, par exemple, fut si complaisant, que Voiture l'appelait « *l'excuseur de toutes les fautes.* » Au portrait du flatteur toujours prêt à « trépigner de joie et à pleurer de tendresse », Boileau oppose l'ami rigoureux et inflexible dont il peut, comme Horace, tracer l'esquisse d'après nature. Car il n'a qu'à se souvenir de lui-même, de Racine et de La Fontaine. Mais s'il y a quelque chose de plus rare que la franchise d'un juge désintéressé, c'est la docilité d'un amour-propre qui se corrige. Aussi est-ce encore à l'expérience qu'est emprunté le motif de la scène comique par laquelle il termine ses préambules, et dont le dénouement est ce vers si connu :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

II. Second chant. Les genres secondaires. — Le second chant est consacré aux genres secondaires, tels que l'idylle, l'épigramme, l'ode, le sonnet, l'épigramme, le rondeau, la ballade, la satire, le vaudeville et la chanson. Ces formes diverses, Boileau les définit par de vives images tirées de l'art même dont il fixe les règles, c'est-à-dire en poète qui

sait accommoder les nuances de son style à chacun des objets qu'il représente.

L'idylle. — C'est ainsi qu'imitant ces vers de Segrais :

Telle que se fait voir de fleurs couvrant sa tête,
Une blonde bergère, un beau jour d'une fête,

il caractérise l'*idylle*¹ par des traits élégants, qui deviennent spirituels, lorsqu'il se moque soit des bucoliques pompeuses qui mettent les nymphes en fuite², soit des pastorales grossières qui changent

Lycidas en Pierrot, et Philis en Toinon.

Ce double excès, il le condamne par l'exemple de Théocrite et de Virgile, dont

Les tendres écrits par les grâces dictés

nous apprendront comment la simplicité d'un art supérieur

Rend dignes d'un consul la campagne et les bois³.

L'élegie. — Puis, avec la même convenance de ton, il approprie ses couleurs à son sujet, pour personnifier l'*élegie*⁴ qui, tantôt plaintive,

Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil,

tantôt passionnée,

Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.

Il est vrai que, pour y réussir, *c'est peu d'être poète, il faut être amoureux*; et l'auteur du *Dialogue sur les héros de romans* raille avec agrément ces amants transis, dont la

1. De εἰδωλλίον, petit tableau.

2. Pan fuit dans les roseaux,
Et les nymphes d'effroi se cachent sous les eaux.

Ce trait s'adresse à Ménage qui emboucha la trompette en l'honneur de la reine Christine.

3. Si canimus silvas, silvæ sint consule dignæ.

(Virgile.)

4. Ἐ. λέγειν dire hélas!).

muse glaciale nous entretient piteusement « de ses feux. »
Ce n'était pas ainsi que jadis

Amour dictoit les vers que soupiroit Tibulle¹.

L'ode. — De là, par un saut un peu brusque², le chantre de la *prise de Namur* passe à la poésie lyrique, dont il parle en versificateur toujours habile, mais trop étranger au sens intime d'une inspiration que ne sauraient simuler des procédés artificiels, en dépit de ce vers qui, resté proverbe, croit, bien à tort, représenter Pindare :

Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

Les contemporains de Béranger, de Lamartine et de Victor Hugo ont donc le droit de lui reprocher ici beaucoup d'incompétence, non sans goûter à leur prix certains vers grandioses ou ingénieux sur l'ode héroïque ou badine.

Le sonnet. — L'adresse d'une plume qui se joue des difficultés réussit mieux à définir les lois rigoureuses d'un autre genre qui avait illustré Pétrarque, et mérité récemment à Du Bellay une légitime renommée. S'il entre de l'excès dans cet éloge :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme,

on ne contestera pas du moins à l'industriel tour de force que loue cette hyperbole, le rare et précieux avantage de la brièveté.

L'épigramme. — Plus concise encore, l'*épigramme*³ n'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné; et en la réduisant à ces bornes trop étroites⁴, Boileau se souvient sans doute du trait qu'il lança contre Corneille :

J'ai vu l'Agésilas! hélas!

Plus elle sera courte, et mieux elle vaudra, pourvu tou'c-

1. Imité de du Bellay :

Les vers que je soupire aux bords Ausontens.

2. L'ode avec plus d'éclat et non moins d'énergie.

3. *Enigmas*, inscription... Elle est plus qu'un bon mot; on la définirait mieux une satire en abrégé.

4. Elle est d'ordinaire un huitain, ou un dizain.

fois qu'on sache l'aiguiser finement, et fuir cette insipide bouffonnerie, dont l'abus introduisit la *pointe* jusqu'en des discours sérieux, s'il faut en croire ces vers :

L'avocat au palais en hérissa son style,
Et le docteur en chaire en sema l'Évangile.

La ballade. Le rondeau. — Malséante au barreau et dans le sanctuaire, cette manie de jouer sur les mots ne devra se glisser ni dans le *caprice* de la ballade¹, ni dans la *naïveté* du rondeau².

La satire. Le vaudeville. — La *satire*³ même n'admettra non plus ni puériles fantaisies, ni gratuites médisances ; car elle est « le miroir » de la vérité. Ce genre avait trop de droits à la gratitude de Boileau, pour qu'il ne lui fit pas la faveur d'une attention complaisante. Évoquant donc ses plus illustres devanciers, Lucile et son « aigre censure », Horace et son « enjouement », Perse et « ses vers obscurs, mais serrés et pressants », Juvénal et « sa mordante hyperbole », il n'oublie pas Régnier et « les grâces de son vieux style ». Cet éloge, qui nous semblera trop mince, ne suffit pas à tempérer ici la brutalité d'un blâme presque diffamatoire. Oui, l'on voudrait plus de clémence pour un moraliste trop peu moral sans doute, mais supérieur à Boileau par la puissance de l'imagination, et la fougue d'un style aussi franc, aussi inventif que celui de Molière. Il est vrai que cette sévérité s'excuse par l'intention excellente d'imposer à tout écrivain « le respect du lecteur » ; et cela jusque dans le *vaudeville*⁴, cet « agréable indiscret », qui ne saurait impunément compromettre son badinage par une licence grossière ou impie.

Omission de l'apologue. — Ainsi se termine ce dé-

1. *Ballade*, de *baller* (*ballare*, danser), était une chanson composée pour l'accompagnement de la danse.

2. Le *Rondeau*, de *ronde*, ou retour d'un même mot et d'une même pensée.

3. De *Satura*, mélange, plat de toutes sortes de fruits, qu'on offrait aux dieux dans certaines fêtes. Elle était d'abord un *pot-pourri*, un mélange de prose et de vers de toute longueur.

4. Ce mot, qui signifiait alors *chanson bachique*, est une altération de *vau de Vire* (val de Vire), petite ville où chanta Olivier Basselin (quinzième siècle).

nombrement auquel manque l'*apologue*, omission regrettable qui doit être non justifiée, mais expliquée.

Nous ne chercherons pas la raison de ce silence dans la crainte de déplaire à Colbert et à Louis XIV, non plus que dans l'indifférence d'un goût trop peu sensible à des beautés de premier ordre; car ce serait accuser ou l'homme, ou le critique, ou son cœur, ou son esprit. Disons plutôt que jus qu'alors les fabulistes, étant réputés moralistes, ne comptaient pas parmi les poètes. C'est ce que laisse entendre ce témoignage de La Fontaine, écrivant en sa préface : « Un des maîtres de notre éloquence, M. Patru, désapprouvoit mon dessein de mettre les fables en vers; il croyoit que leur principal ornement étoit de n'en avoir aucun; que d'ailleurs la contrainte de la poésie m'embarasseroit en beaucoup d'endroits, et banniroit de ces récits la *brièveté qu'on peut fort bien appeler l'âme du conte*. » Telle fut l'opinion d'un temps qui n'avait pas officiellement reconnu la fable. Elle pouvait figurer à côté des quatrains de Pibrac¹; mais nul ne songeait à lui donner tabouret à la cour, je veux dire un rang près de la comédie, de l'ode et de l'épique.

Donc, loin d'avoir oublié la fable à cause de La Fontaine, et par mesquine jalousie, c'est à cause de la fable que Boileau oublia La Fontaine; ce qui n'étonna personne. Car il fallut du temps pour que le goût public s'habitât à l'idée qu'il pouvait y avoir un grand poète dans un petit genre. Or l'*Art poétique*, qui parut en 1674, est de beaucoup antérieur au second recueil de fables, qui date de 1678 et 79². Mais nous n'en dirons pas moins que Boileau fut coupable de distraction, et qu'il eût été digne de lui de tenir à ses contemporains le langage de la postérité. Du reste, s'il a commis une faute, il en fut puni, puisqu'il a composé deux fables médiocres, l'une *la Mort et le Bûcheron*, l'autre *l'Huître et les Plaideurs*³.

1. Benserade avait publié en quatrains les fables d'Esopé.

2. Le premier recueil, composé de six livres, était de 1668.

3. Il commit ce délit en 1668; la fable de La Fontaine est de 1678.

III. Troisième chant. Les genres principaux. — La tragédie; l'imitation; l'art de plaire et de toucher. Les trois unités. Histoire du genre. Les mystères. — Plus important que les autres, le troisième chant a pour objet la *tragédie*, l'*épopée* et la *comédie*. Cet ordre n'est pas celui que conseillait l'histoire littéraire; mais Boileau crut devoir le suivre, ne fût-ce que pour se conformer au goût d'un siècle où la tragédie avait droit de préséance. Lui donnant donc le pas sur un genre qui naquit avant elle, il commence par déclarer avec Aristote que l'*imitation* est la source de l'intérêt dramatique, pourvu toutefois que l'artifice d'un pinceau délicat la rende agréable à nos yeux. A la vérité des caractères et des mœurs doit s'allier aussi l'émotion « d'une douce terreur », et « d'une pitié charmante »,

Qui va chercher le cœur, l'échauffe, et le remue.

Pour *plaire* et pour *toucher*, il ne restera plus qu'à engager les personnages dans une action vive, d'où sera bannie toute « vaine rhétorique¹ » :

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

A ces conditions générales s'ajoutent ici des règles précises que recommande ou l'autorité du bon sens, ou l'exemple des anciens. Ainsi, Boileau veut que l'*exposition* soit brève et claire, sous peine de tourner un divertissement en fatigue. Car *le sujet n'est jamais assez tôt expliqué*². Il exige aussi que le principe des *trois unités* soit strictement observé,

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Ce dogme, il le formule d'un ton qui n'admet pas de réplique. Il y a pourtant de la superstition dans ce culte d'une

1. Allusion à Corneille, et à ses subtiles dissertations.

2. Il lance encore ici un trait contre l'*Héraclius* de Corneille :

Je me ris d'un auteur qui, lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer.

loi qu'Aristote lui-même eût jugée trop exclusive. Mais, si ces rigueurs paraissent tyranniques, nulle objection ne s'élèvera contre les conseils qui invitent le poète à respecter la *vraisemblance*¹, à substituer parfois le récit à l'action², à ménager des péripéties graduées par une progression habile³, enfin, à préparer, par des moyens logiques, un dénouement naturel et saisissant.

Sur la foi d'Horace, qui lui sert ici de guide préféré, Boileau se risque ensuite à tenter l'histoire de la tragédie et de ses origines. Or, si l'épître aux Pisons a pu se tromper sur une question que les savantes études de M. Patin ont seules éclairée d'un jour tout nouveau, nous pardonnerons facilement à un poète moins bien informé des erreurs répétées de confiance par les lettrés les plus consciencieux d'un âge où l'antiquité grecque ne fut intimement connue que de Racine et de Fénelon. Il loue sans doute avec justesse l'harmonieux génie de Sophocle ; mais il confond les légendes de Thespis et de Susarion, il prête à Eschyle un brodequin au lieu d'un cothurne, il lui reproche à tort des vers raboteux, et ne dit pas un mot d'Euripide.

Le moyen âge lui était encore moins familier. Aussi censure-t-il vertement les plaisirs de nos aïeux, qu'il accuse d'avoir « abhorré le théâtre. » Cette boutade est presque une calomnie. C'est du moins oublier trop la vogue de ces Mystères qui, écoutés par les foules, pendant plusieurs siècles, avec édification et plaisir, furent supprimés par l'ordonnance de 1548, pour avoir dégénéré en récréation légitimement suspecte aux délicats, dont elle offensait le goût, et à l'Église qu'alarmaient les audaces de l'esprit gaulois⁴.

1. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

2. ... Il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux....

3. Que le trouble toujours croissant de scène en scène
A son comble arrivé se débrouille sans peine.

4. Il eût été digne de Boileau d'ajouter que ce genre avait été transformé et renouvelé par un coup de génie, grâce à deux rejetons imprévus, le *Polyeucte* de Corneille, et le *Saint-Genest* de Rotrou.

Boileau préfère Racine à Corneille. — Du reste, ces ébauches naïvement barbares ne pouvaient agréer à un contemporain de Corneille et de Racine. De ces deux poètes toujours présents à sa pensée, Boileau préfère évidemment celui qu'il consola par de généreux accents, après la disgrâce de *Phèdre*. C'est ce que témoigne ici plus d'une allusion, entre autres ce passage où parlant de l'amour, dont

..... la sensible peinture,
Est, pour aller au cœur, la route la plus sûre,

il veut que cette passion *paroisse une foiblesse et non une vertu*, mais à condition que le poète n'aille pas, reniant la vérité de l'histoire ou des mœurs,

Peindre Caton galant, ou Brutus dameret¹.

Car il faut conserver à chacun « son caractère propre »; jusque dans les occasions où il s'agit d'un personnage imaginaire, il convient donc,

Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord².

L'épopée; le merveilleux païen et chrétien. — Ces loix qui régissent le théâtre gouvernent aussi *l'épopée*, dont « le vaste récit »

Se soutient par la fable, et vit de fiction.

C'est dire qu'ici le *merveilleux* est un de ces éléments sans lesquels *la poésie est morte, ou rampe sans vigueur*. Mais Boileau ne permet pas d'autres sources que la mythologie, qu'il célèbre sans la bien comprendre; car il ne voit guère en elle qu'un système d'allégories abstraites. Il ne conçoit pas une tempête sans l'intervention d'Éole. Pour lui, la mer, *c'est Neptune en courroux qui gourmande les flots*; la foudre, *c'est Jupiter armé pour effrayer la terre*. ||

1. Allusion à la *Clélie* où Brutus est aussi dameret qu'Horatius Coclés, et chante des couplets langoureux.

..... Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

(Horace.)

ne souffre point qu'on ôte à Pan sa flûte, aux Parques leurs ciseaux, à Thémis sa balance, au temps son horloge, à Caron sa barque, où il passe le monarque ainsi que le berger. En un mot, il reste fidèle aux Dieux de l'Olympe, et ne voit pas de salut pour le poète en dehors du paganisme.

Aussi proscrit-il *Astaroth*, *Belzébuth*, *Lucifer*, « le diable hurlant contre les cieux, » les saints et les prophètes. Il déclare très-haut que les « terribles mystères » de notre foi d'ornemens égayés ne sont point susceptibles, n'en déplaît au Tasse dont le succès ne le désarme pas. — Avouons que ces arrêts sont sujets à révision. Sans rappeler le *Génie du Christianisme*, où Châteaubriand venge victorieusement une poétique méconnue, il suffira de nommer Dante, Milton et Klopstock pour démentir une thèse ingrate et rétrograde. Mais, au lieu de traiter avec irrévérence une opinion que partageaient tous les honnêtes gens du dix-septième siècle, mieux vaut en voir la cause dans le dégoût d'un bon esprit qui venait de lire, non le *Paradis perdu*, dont il ignora les beautés, mais le *Clovis* et la *Pucelle*. Ajoutons qu'à la prévention littéraire s'associèrent les scrupules du croyant, aux yeux duquel est coupable l'indiscrette confusion de la fable et de la vérité.

Boileau a donc du bon sens jusque dans ses préjugés. A plus forte raison l'écouterons-nous docilement, quand il s'accorde avec Horace pour conseiller le choix d'un héros intéressant, la simplicité du début, la sobriété des descriptions, et la nouveauté des images. L'éloge d'Homère, qui partout divertit et jamais ne nous lasse, couronne dignement ces leçons parfois incomplètes ou entêtées de parti pris, mais souvent substantielles, et toujours variées par d'ingénieuses saillies d'humour satirique.

La comédie; ses origines; vérité des mœurs, les trois âges. — Abordant ensuite la comédie par une transition qui n'est pas légère, il retrace son histoire avec vivacité, mais non sans erreurs ou lacunes; car il se trompe lorsqu'il lui donne la ville d'Athènes pour berceau¹; et, s'il indique

1. Κόμας, bourg, ψῆς, chant. — Son • heureuse • folie fut promence dans les bourgades sur le chariot de Susarion.

ses deux âges, l'ancien et le nouveau, il ne dit rien de celui qui, représenté par le *Plutus*, fut intermédiaire entre « la licence » dont il fallut « arrêter le cours » et la décente liberté de Ménandre.

Étudier la nature *qu'un geste nous découvre, et qu'un rien fait paroître*, voilà le premier devoir du poëte qui « prétend aux honneurs du comique; » et, confirmant le précepte par l'exemple, Boileau, qui se souvient de la *Lettre aux Pisons*, signale par leurs traits généraux les différents âges de la vie. Moins naturelle et moins expressive que la nerveuse paraphrase de Régnier, cette imitation porte cependant la marque du maître dont la défaite même n'est pas sans honneur.

Boileau et Molière. — Mais notre respect pour l'autorité de sa parole n'ira pas jusqu'à lui pardonner les restrictions trop sévères qu'il met à l'éloge de Molière, quand il dit :

Étudiez la cour, et connoissez la ville ;
 L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.
 C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
 Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
 Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
 Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
 Et sans honte à Térence allié Tabarin ¹.
 Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe
 Je ne reconnois plus l'auteur du Misanthrope.

Il y a là un *peut-être* que la postérité ne doit pas absoudre. Elle eût passé plus volontiers à Boileau l'exagération de la louange², surtout au lendemain du jour où il venait de perdre son ami. Si le mot de *grimace* paraît dur même pour des farces que relève tant de verve comique, il devient souverainement injuste pour des chefs-d'œuvre purs de tout mélange équivoque. On se demande, en effet, comment la haute bouffonnerie de la *Comtesse d'Escarbagnas*

1. Bouffon grossier qui était le valet d'un charlatan nommé Mondor, au commencement du dix-septième siècle.

2. Vellem in amicitia sic erraremus.

(Horace.)

peut corrompre la beauté de ces pièces qui défient la critique, et comment le sac de Scapin compromet la perfection du *Misanthrope*¹. N'est-ce pas plutôt la gloire de Molière d'avoir eu le privilège de suffire aux plaisirs des simples comme des raffinés, et de provoquer l'hilarité bruyante dont les éclats réjouissent le cœur, comme cette gaieté réfléchie qui est le sourire de la raison? Excusons pourtant ces réserves ombrageuses par les prédilections d'un siècle trop poli qui préférerait Térence et Ménandre à Plaute et Aristophane. Voilà pourquoi La Bruyère et Fénelon reprochèrent aussi à Molière, l'un de n'avoir pas évité « le jargon et le barbarisme, » l'autre « d'avoir outré les caractères, et d'être tombé trop bas, quand il imite le badinage de la comédie italienne. » Mais n'insistons pas : car, dans toutes les rencontres décisives, Boileau fut cordialement équitable pour l'ami qu'il appelait le *Contemplateur*. Il l'admire dans ses parties les plus étrangères à son propre talent². Il a même été son complice dans le latin macaronique de ses plus folles inventions. Il lui fournit les malignes étymologies de *l'Amour médecin*; et, le jour où Louis XIV lui demanda quel était le plus rare des écrivains qui honorerait son règne, le juge sourcilieux n'hésita pas à répondre : « Sire, c'est Molière³. »

IV. Quatrième chant; conseils pratiques sur les mœurs littéraires; leur à-propos. — Le quatrième chant qui fait honneur à la personne même de Boileau s'ouvre par un épisode satirique où nous est racontée avec enjouement la métamorphose d'un méchant médecin qui devint excellent architecte. Cette plaisante allusion à Charles Perraut, célèbre par la colonnade du Louvre, est à l'adresse des métronomes qui s'obstinent, en dépit de Minerve, à persécuter le public de leurs vers médiocres, c'est-à-dire détesta-

1. Le tort de Boileau est d'avoir trop généralisé un jugement qui, appliqué à Scapin, pourrait avoir sa justesse. — On s'explique du reste l'impression pénible que causait à un poète si soucieux de dignité la vue de l'auteur du *Misanthrope*, malade, âgé de près de cinquante ans, et bâtonne sur le théâtre.

2. Notamment dans l'opulence de ses rimes.

3. « Je ne le croyais pas, repliqua Louis XIV; mais vous vous y connaissez mieux que moi. »

bles : car, dans cet « art dangereux, » *il n'est point de degrés du médiocre au pire.*

C'est pour corriger ces incorrigibles, c'est aussi pour rappeler les écrivains au respect d'eux-mêmes que Boileau termine par des conseils pratiques qui intéressent le caractère, la conduite et les mœurs du poète.

Pour apprécier l'à propos de cette conclusion, il ne faut pas oublier qu'au commencement du dix-septième siècle, beaucoup d'auteurs, et des plus huppés, n'avaient ni tenue, ni sentiment de leur dignité. M. Nisard en cite plus d'un trait curieux. Voiture, par exemple, « assez homme d'esprit pour se faire respecter » ne souffrait-il pas qu'on le *bernât*? Que dis-je? Il s'en vantait « d'un ton à mériter qu'on recommençât¹. » Tallemant des Réaux nous apprend ailleurs « qu'il étoit forcé de changer de chemise, toutes les fois qu'il sortoit du jeu, tant il y mettoit d'ardeur. » La Calprenède, qui traitait avec son libraire pour un ouvrage de deux ou trois volumes, menaçait « de l'allonger jusqu'à trente, pour gagner plus d'argent. » Scarron demandait à ses convives d'apporter chez lui de quoi faire bonne chère. Ménage, que nourrissait le cardinal de Retz, installait indiscrètement ses valets à la table de l'office. Sorti de chez Son Éminence, « il y envoyoit quérir tous les soirs sa chandelle, et se faisoit saigner par le chirurgien de ses domestiques. » Faret, chez Boileau, rime avec *cabaret*, et le mérite. Que serait-ce donc si nous passions en revue tous les rimeurs auxquels les satires de Boileau valurent une notoriété de mauvais aloi? L'un, Théophile², n'est qu'un esprit-fort de bas étage, un Arétin de carrefour. Il semble balbutier à travers l'ivresse.

1. L'usage en étoit venu des Romains, chez qui c'étoit un passe-temps fort goûté sous les Césars, de *berner* les ivrognes. Voiture écrivoit :

Tenez bon, roidissez les coings;
Y estes-vous? serrez les poings,
Et faisons sauter jusqu'aux nues
Par des secousses continues
Sans crier jamais : c'est assez.

2. Il a pourtant des lueurs; son ode à *la Solitude* a de la grâce et de la couleur.

L'autre, Saint-Amand, est toujours chancelant comme Silène. Comparées à ses tableaux, les peintures de Téniers sont des pastels. Anacréon de mauvaise compagnie, il n'a racheté les méfaits de son lyrisme aviné que par la plus ennuyeuse des idylles, le *Moïse sauvé*. A la suite viendraient les faméliques dont le type est ce « poète crotté, » ce maigre hère, *passant l'été sans linge, et l'hiver sans manteau*, battant, du matin au soir, le pavé de Paris, pour colporter des dédicaces, toucher les quartiers de quelque chétive pension dont il donne quittance en sonnets, ou attraper ailleurs un dîner, à l'office. Dans cette foule de quémandeurs se disputant la faveur des ducs et des traitants, faisant trafic de la louange et tenant boutique d'encens, on n'aurait que l'embarras du choix, depuis ce fou de Neuf-Germain qui se qualifie de *poète hétéroclite* de Monsieur, jusqu'à l'illustre Chapelain, qui était aux gages du duc de Longueville.

Entre ces mercenaires, point d'amitié sérieuse : ils n'avaient d'autre lien qu'un commerce de louanges réciproques, prodiguées à charge de revanche par une complaisance égale à leur vanité. Ce n'était qu'échange de certificats signés des noms à la mode, et imprimés à profusion en tête des œuvres nouvelles. « Cette adulation, disait la *Logique* de Port Royal, détruit toute la force du langage, les mots n'étant plus les signes de nos jugements, mais d'une civilité toute extérieure qu'on rend à ceux qu'on veut louer, comme pourroit être une révérence. » C'est ainsi qu'on fermait la bouche à la critique par les compliments et les caresses ¹.

Mais ne poussons pas plus avant ce croquis d'histoire littéraire : nous en avons dit assez pour faire valoir l'importance de ce dernier chant, où Boileau nous démontre que le beau n'est pas distinct du bien, et que le poète doit être avant tout honnête homme. — Et d'abord, point

1. Personne ne trouva ridicule le neveu de Voiture, Pinchène, recommandant les œuvres de son oncle à la bienveillance du lecteur, « par la raison qu'on n'avoit rien lu de lui qui ne fût à l'avantage de ceux dont il avoit parlé. » Voir M. Nisard. *Hist. de la litt. franç.*

de sot orgueil, point d'envieuses cabales, point de coteries intéressées :

Faites choix d'un censeur solide et salulaire,
Que la raison conduise, et le savoir éclaire,

qui, sans chicane pointilleuse, vous apprenne au besoin « à franchir les limites de l'art » et vous corrige, sans vous décourager par d'injustes dégoûts.

Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.

Laissez l'intrigue aux impuissants, mais ne négligez pas les offices de la société civile.

Que les vers ne soient pas votre éternel emploi ;
Cultivez vos amis, soyez homme de foi.

Chassez de votre cœur les soucis vulgaires. S'il est juste de tirer de son travail un profit légitime, travaillez surtout pour la gloire, et non pour le gain. D'un « art divin, » ne faites jamais « un métier mercenaire. »

Enfin, que vos œuvres attestent la pureté de votre vie.

Que votre âme et vos mœurs peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images!

Ce n'est pas qu'il faille interdire à la scène l'analyse des passions, ou, comme firent des docteurs trop austères, *traiter d'empoisonneurs et Rodrigue et Chimène*¹. Ce fanatisme janséniste, Boileau le condamne; mais il s'indigne contre les « infâmes » dont les écrits *aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable*. Or, ces accents ont ici l'autorité des exemples²; et, après avoir débuté dans son poëme par ces mots : *Aimez donc la raison*, il avait le droit de conclure par ceux-ci :

Aimez donc la vertu, nourrissez-en votre âme:

1. Nicole, dans ses *Visionnaires*.

2. Chez Boileau, le souci de la dignité morale ne se tourne point en rêves d'orgueil. Le poëte alors ne se croyait pas *conducteur de peuples, prophète, homme d'Etat, révélateur*.

En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur,
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur¹.

C'est ainsi qu'en réveillant des vérités essentielles, Boileau, plus que tout autre, a su parler, en quelque sorte, à la conscience littéraire, et prononcer, sous une forme définitive, des arrêts souverains, ou des axiomes de goût qui méritent de servir de ralliement à tous les bons esprits. Tous ceux qui ont étudié l'art d'écrire reconnaissent en effet leur propre expérience dans ces vers où sont à jamais fixés des principes dont l'excellence est démontrée par toutes les œuvres dignes de vivre. Ces sentences ne sauraient perdre de leur prix, parce que leur popularité nous les a rendues familières comme des lieux communs. Ce serait même en méconnaître la portée que d'en réduire l'application aux ouvrages de poésie. Aussi, malgré les réserves qui précèdent, dirons-nous avec M. Nisard : « Ses prescriptions s'étendent à toutes les pensées, à toutes les manières de les exprimer, et, par analogie, à tous les arts dont l'idéal est le vrai. » Ils y trouvent non-seulement leurs règles, mais leur morale. Il y a là des décisions qui ne sont pas plus contestables que les lois de l'intelligence humaine. Elles gouvernent la prose comme les vers, et leur vertu est prouvée par ceux qui leur résistent, aussi bien que par ceux qui leur obéissent².

1. L'éloge de la poésie, et celui de Louis XIV servent d'épilogue au poème — Quand il célèbre l'influence de la poésie, sa foi modeste, n'est point, comme elle le fut pour d'autres, une apothéose de son propre génie.

2. D'Alembert a dit : « Boileau eut le premier en France le mérite rare de former une école de poésie. Il eut dans Racine un disciple qui aurait suffi pour lui assurer l'immortalité. »

BOSSUET

(1627-1704).

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE.

Son enfance prédestinée. Influence de l'esprit biblique. — Fils d'un conseiller au parlement, né le 27 septembre 1627, à Dijon, dans une ville qui donna Saint-Bernard à la France¹, Jacques Bénigne Bossuet appartenait à une famille où, dès le berceau, la leçon de l'exemple devait le former sans effort à la pratique des vertus chrétiennes. « Dans cette maison respectable, dit M. Patin, c'était un usage digne de la gravité de ces temps que les principaux événements de la vie domestique fussent consignés sur un registre particulier, et sanctifiés par une citation de l'Écriture. *Dieu l'a guidé, Dieu l'a conduit*², voilà par quelles paroles avait été consacrée, dans ces touchantes annales, la naissance de celui qui devait si sûrement accomplir ce vœu de la tendresse paternelle. » Confié aux soins d'un oncle³, il fut dès l'enfance un de ces écoliers extraordinaires qui ont leur histoire. Au collège des jésuites, il se distingua par l'étonnante capacité de son entendement et de sa mémoire, ce trésor de l'orateur⁴. Il allait d'instinct vers les

1. Lacordaire devait naître aussi près de Dijon, à Recy-sur-Ource, 1802.

2. Deutéronome XXXII, 10.

3. Son père alla s'établir à Metz, en qualité de conseiller au Parlement.

4. Ses noms et prénoms prétaient au jeu scolaire. *Bos sustus aratro*, disait-on de lui : car il était des plus assidus : *Bénigne* convenait aussi à sa douceur.

intelligences souveraines, vers les plus divins des poètes. Homère et Virgile, qu'il sut bientôt par cœur, furent dès l'abord ses maîtres préférés, jusqu'à l'heure décisive où, pour la première fois, il ouvrit la Bible, dans laquelle, par une illumination soudaine, lui apparut son génie. Il la lut par hasard, dans le cabinet de son père : mais ce livre lui fit une impression aussi profonde que l'œuvre d'Euclide sur Pascal, de Descartes sur Malebranche. « Le fleuve naissant, dit Sainte-Beuve, avait reconnu son réservoir natal. » Il ne cessera plus d'en découler. Désormais, « dans les écoles et dans les temples, à la ville, à la cour, en ses voyages et au sein de la retraite, l'Écriture sera sa joie, sa consolation, son espérance, son étude, la source sublime et cachée de son éléquence¹. » Car il aura de Moïse le verbe impérieux, mais attendri par la charité chrétienne; il aura de David la poétique ivresse, le pathétique ardent et sublime. De cette perpétuelle et vivifiante lecture ne disait-il pas : *Certe in his consenescere, in his immori summa votorum est*² ?

Les siens le promirent de bonne heure à l'Église. Tonsuré à huit ans, il en avait treize, quand il fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Metz. En 1642 il arrivait à Paris, le jour même, s'il faut en croire la tradition, où Richelieu mourant, mais encore tout puissant et soucieux de ses vengeances, revint du Midi, porté dans une litière couverte de pourpre, et fit son entrée avec une pompe toute royale, bien que voisine de ses obsèques. La vision de l'oraison funèbre dut alors traverser l'imagination du jeune lévite qui allait être bientôt le prodige du collège de Navarre, où il fit sa philosophie.

Son génie précoce. — Des exploits ne tardèrent pas en effet à signaler en lui un des princes de la jeunesse, et comme l'ange de l'École. « Or, par un singulier contraste de grandeur et de frivolité, ce fut dans un salon que s'annonça cette voix qui devait plus tard troubler les joies du monde par de solennels et terribles avertissements³. » Pré-

1. M. Patin. Éloge couronné par l'Académie française.

2. Y vieillir, y mourir, oui voilà mon vœu le plus cher.

3. M. Patin.

senté par Arnauld à l'hôtel de Rambouillet en 1643, à seize ans, il y improvisa un sermon, vers onze heures du soir ; ce qui provoqua ce mot de Voiture : « Je n'ai jamais vu prêcher ni si tôt ni si tard. » Applaudi par de beaux esprits, il fut aussi admiré par le grand Condé, dans une soutenance dont le bruit alla jusqu'à la reine régente, Anne d'Autriche¹. Cette thèse portait cette épigraphe : *Timete Deum, honorificate Regem*². N'est ce pas encore une sorte de présage ?

Mais son sens chrétien ne se laissa point séduire par ces avances de la faveur mondaine. Au lieu de se produire avec impatience, et de pousser sa fortune, il s'empessa d'échapper aux périls de l'amour-propre. A un de ces postes en vue qui pouvaient tenter une légitime ambition il préféra donc l'obscurité d'une retraite où il voulait s'aguerrir par la méditation, la prière, les travaux apostoliques, et se préparer ainsi aux devoirs de son ministère.

Le prêtre. Retraite à Metz (1652-1659). — Ce fut le 18 mars 1652, après s'être initié à la science de l'Évangile sous la discipline de Vincent de Paul, qu'il s'approcha du sanctuaire, pour y recevoir, avec l'onction du prêtre, la mission du docteur. Là, devant un autel placé sous l'invocation des martyrs, il s'engagea par ce serment : « O vérité suprême, conçue dans le sein paternel de Dieu, nous nous enchaînons à votre cause, nous lui consacrons toutes nos forces, tout notre être, le souffle qui nous anime. » Dans cette promesse est contenue sa vie tout entière ; elle n'en sera que le fidèle témoignage.

Fuyant donc la renommée, il imita ces saints personnages de la primitive Église, qui se dérobaient aux honneurs ecclésiastiques comme à un dangereux écueil. Songeant du moins à fortifier pour la lutte sa vocation militante, il ensevelit, à distance de la cour, en de modestes fonctions, un génie qui, durant sept années, devait oublier le siècle, et se faire oublier de lui. Archidiacre de Metz (de 1652 à

1. Dont il fit l'oraison funèbre.

2. *Craignez Dieu, honorez le Roi.* Cette thèse était dédiée au prince, protecteur de sa famille. Le Héros, voyant le répondant assailli de toutes parts, et faisant face à tous, fut tenté de courir à son aide, et d'entrer dans la mêlée

1659), il porta les armes de son zèle dans une province reculée où les progrès de la réforme ouvraient carrière à la ferveur de son apostolat. Là, tout en se vouant dans l'ombre du sanctuaire à la constante pratique de la tradition qui sera toujours sa force, le théologien préludait aux triomphes de l'avenir par des controverses ou des sermons vraiment évangéliques. Dans le pasteur Paul Ferry « ce ministre à la bouche d'or », et dans son jeune émule David Ancillon, il trouva des adversaires dignes de lui. L'*Exposition de la foi catholique* couronna cette campagne de laquelle date son premier essor. Elle va du *panégyrique de saint Gorgon* prêché à Metz, le 9 septembre 1649, à celui de *sainte Thérèse* prononcé dans la même ville, en présence de la reine mère, le 15 octobre 1657. L'éloge de *saint Bernard* (20 août 1655) est un des épisodes de cet éclatant début, ainsi que le sermon pour le neuvième dimanche après la Pentecôte, (sur la *tendresse et la sévérité de Jésus*.) Dans ces prémices de sa parole, il est déjà tout entier. Parmi les hasards d'un goût qui deviendra plus sûr, on y sent un feu singulier, une imagination ardente, la fraîcheur d'une séve printanière, je ne sais quoi de vif et de jeune, où se mêle pourtant l'accent d'une autorité précoce et l'onction d'un cœur inspiré. Familiarité hardie, pathétique ingénue, poésie de l'expression, exubérance de verve soudaine, brusques saillies, essor impétueux, tels sont les principaux traits de ces premiers discours qui nous ravissent par la grâce de leur nouveauté. Bossuet deviendra plus égal et plus châtié; mais jamais il ne sera plus merveilleusement orateur. Aussi est-il étrange que cette vérité ait mis si longtemps à se faire jour, et que la gloire du prédicateur ait été une laborieuse découverte de la critique contemporaine.

Retour à Paris (1659). Bossuet et Louis XIV. Les sermons. — Ce fut en 1659, à l'âge de trente-deux ans, que Bossuet, après des préludes qui pouvaient suffire à l'illustration d'un autre, entra définitivement dans la sphère du règne dont il sera dès lors le docteur et l'oracle. Entre Louis XIV et lui semblait exister une sorte d'harmonie préétablie. Tous deux ne représentent-ils pas la foi dans la tra-

dition et l'autorité? Tous deux n'ont-ils point par excellence un bon sens auguste? Jamais le souverain n'a douté de sa puissance, jamais l'évêque n'hésitera dans sa soumission. De là chez l'un cette majesté qui tempère le despotisme; de là chez l'autre cette dignité qui ennoblit l'obéissance. Aussi, dès qu'ils furent en présence, reconnurent-ils, celui-ci le roi selon son cœur, celui-là son orateur, son prélat de prédilection.

Sans parler du sermon sur l'*Éminente dignité des Pauvres*¹, et du *Panegyrique de saint Paul* (29 juin 1657)², ce chef-d'œuvre qui contient toute la rhétorique de Bossuet, les Carêmes des Minimes (1660)³, des Carmélites (1661)⁴, et enfin du Louvre (1662)⁵, inaugurèrent ces trente années pendant lesquelles il soutint la perfection de son éloquence par des coups d'éclat qui ne cessèrent pas d'étonner l'admiration. Si dans la période qui précède il y eut, non pas des tâtonnements, mais un apprentissage nécessaire à tout talent, surtout au novateur qui s'éprouve; si on put lui reprocher, parmi d'incomparables élans, des rudesses, de l'archaïsme, une certaine crudité de diction, des sauts imprévus et comme de violentes secousses, nous le voyons désormais pleinement maître de toutes ses ressources. Il n'aura plus qu'à se continuer, à s'égaliser, mais ne pourra se surpasser. L'influence de Louis XIV n'y fut pas étrangère. Sans perdre ses audaces et ses éclairs, l'orateur de la cour dut polir son langage, surveiller ses aventures, acquérir la proportion, l'entière justesse; et il le fit en sachant dire devant le roi ce qui pouvait prévenir l'idolâtrie prochaine. Car tous ses discours, comme tous ses écrits, seront toujours l'accomplissement d'un devoir pastoral.

Ses oraisons funèbres. — Il ne sera pourtant pas un de ces ingénieux qui ont l'art d'exceller dans les occasions médiocres. Mais il eut besoin d'une matière digne de lui :

1. Prononcé dans la maison des filles de la Providence, à Paris.

2. Prêché à l'hôpital général.

3. Illustré par le sermon sur l'*Honneur du monde*.

4. On y distingue les sermons sur la *Parole de Dieu*, la *Haine de la vérité*, les *Souffrances*, la *Mort*.

5. Remarquons les discours sur l'*Impénitence finale*, et les *Devoirs des rois*.

plus il y a de grandeur dans son objet, plus il est dans son élément propre. Voilà pourquoi ses premières craisons funèbres, celles du P. Bourgoing, général de l'Oratoire (1662), et de Nicolas Cornet, grand-maître de Navarre (1663), pâlisent auprès de celles qui suivirent. Malgré de belles pages, dans l'une sur l'institution de l'Oratoire, dans l'autre sur le jansénisme et le molinisme jugés par la sûreté d'un arbitre gallican et libre de tout parti pris, il est visible que l'espace fait défaut à l'ampleur de sa voix ; elle en est comme réduite à tonner dans le vide. Le trépas de la reine Anne d'Autriche (1667) lui ouvrit bientôt le vaste champ de l'histoire, et il dut s'y sentir à l'aise ; mais l'œuvre n'est pas parvenue jusqu'à nous. La rencontre grandiose qui convenait à la majesté de son génie lui fut offerte enfin en 1669 par la mort de la reine d'Angleterre, et, quelque temps après, par celle de la duchesse d'Orléans (1670). « A l'aigle, dit Sainte-Beuve, il fallait en effet la vaste profondeur des cieus. et en bas les abîmes, les orages de l'océan », c'est-à-dire les révolutions des empires, la chute et la restauration d'un trône, toutes les fortunes diverses assemblées en une seule existence, et pesant sur une même tête ; ou bien encore un de ces coups de foudre qui terrassent les vanités de la terre, et par lesquels triomphe le néant de toute grandeur.

Le précepteur du dauphin (1670-1681). — Quand il parut dans ces solennités glorieuses, il était déjà évêque de Condom (1659), mais sans être assujéti à la résidence ; et ce titre ne lui fut qu'un acheminement aux fonctions de précepteur du Dauphin (1670). Dans une monarchie, l'éducation du prince est une sorte de ministère ; et Bossuet, qui ne se chargea de cette responsabilité qu'avec effroi, vit encore un devoir là où d'autres n'eussent vu qu'un honneur. Ajoutons que son dévouement n'eut pas sa récompense. Car l'élève d'un tel maître, étant de ceux qui écoutent sans entendre et regardent sans voir, ne profita guère des chefs-d'œuvre qui passèrent par-dessus sa tête, parce qu'ils étaient trop au-dessus de sa portée. **Le véritable Dauphin** a été la France qui adopta parmi ses classiques, je ne dis pas la

Politique tirée de l'Écriture Sainte (car elle fut trop théocratique même pour la cour de Versailles), mais le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, où se concilient l'Évangile et Platon, saint Thomas d'Aquin et Descartes ; mais le *Discours sur l'histoire universelle*, cette nouvelle oraison funèbre, où tous les empires viennent tour à tour témoigner de leur faiblesse, et avouer que Dieu seul est grand. Car cet ouvrage est encore une déduction de la doctrine qui est le centre de sa croyance, à savoir le gouvernement de la Providence. « Bossuet y pousse les uns sur les autres tous les siècles et tous les peuples. En vain ils veulent faire halte ; *marche, marche!* dit-il à l'Égypte, et le trône des pharaons, et ce sacerdoce imposant, et ce peuple grave passe, et disparaît bientôt. *Marche, marche!* dit-il à la Grèce, et ces républiques turbulentes, cette nation de poètes et d'orateurs va se perdre dans le gouffre.... Rome elle-même, et cette nation invincible qui sert d'instrument aux desseins de Dieu, sera à son tour effacée de la terre, qu'elle n'aura conquise que pour Jésus-Christ ; son aigle, qui croyait voler au gré de la politique du sénat, est forcée de reconnaître qu'elle a suivi le doigt de Dieu plutôt que l'ambition des Sylla et des Pompée : ainsi Dieu est partout, il renouvelle à son gré la figure du monde ; et, à la voix de Bossuet, l'antiquité semble se réveiller du tombeau, pour s'entendre révéler ce Dieu inconnu qui présidait à ses destinées, et qui est le seul qu'elle n'ait point adoré¹. »

L'éducation du Dauphin une fois terminée (1681), Bossuet qui appartenait à l'Académie depuis 1671, fut intronisé dans le siège de Meaux, où l'apôtre prodigua le pain quotidien de sa parole avec une libéralité touchante, qui ne crut pas déchoir en faisant même le catéchisme à des enfants. Cependant le clergé de France saluait en lui par avance un Père de l'Église ; simple évêque, il exerçait par son incorruptible orthodoxie une sorte de dictature unanimement acceptée. Réprimant par sa fermeté les prétentions outrées ou les manœuvres turbulentes, conciliant par

1. Saint-Marc Girardin. *Éloge de Bossuet*. 25 août 1827.

sa modération tous les droits légitimes, n'est-ce pas lui qui, dans l'assemblée de 1682, rédigea les quatre articles de la déclaration gallicane, et marqua si sûrement les rapports du sac-rdoce et de l'Etat, deux puissances qui ne doivent ni se confondre, ni se combattre, ni s'opprimer ?

Les adieux à la chaire. Le théologien. — Il remonta aussi dans la chaire pour y célébrer Marie-Thérèse (1683), la princesse Palatine (1685), Michel Le Tellier (1686), et le prince de Condé (1687) ; ce qui n'empêcha pas sa verte vieillesse d'édifier les religieuses de son diocèse par les *Méditations sur l'Évangile*, et les *Élévations sur les mystères*. Gardien de l'immuable unité, il écrivait en même temps l'*Histoire des variations* (1688), où, sous le théologien dont la passion est tempérée par les ménagements de la charité, on aime le peintre impartial qui réserve ses véhémentes sévérités pour les doctrines, mais justifie ces paroles adressées à un adversaire : « Je sais honorer en vous, outre la nature qui nous est commune, le baptême de Jésus-Christ que vos erreurs n'ont point effacé. » Par la simplicité de l'exposition, l'enchaînement lumineux des faits, l'entrain et l'éclat du style, il échauffe une matière en apparence aride. Cette poussière des systèmes usés par la dispute, il l'anime si bien, que leurs abstractions deviennent pour nous comme les personnages d'un drame, où se meuvent et revivent les passions de l'homme, ses vices, ses vertus, ses talents et son génie représentés par l'impétuosité belliqueuse et bouffonne de Luther, la douceur tendre et résignée de Mélanchton, la tristesse flegmatique et sombre de Calvin. Dans le fond de la scène s'entrevoient aussi les peuples et les rois emportés dans la carrière sanglante des persécutions, des révoltes et des guerres civiles. Tandis que son imagination évoque ces fières peintures, les polémistes les plus savants ou les plus subtils, les Burnet, les Basnage, les Jurieu, sont pressés par sa dialectique comme dans un défilé sans issue. Un tel docteur méritait bien d'être choisi pour un essai de réconciliation, le jour où Leibnitz conçut le généreux dessein d'opérer un accord désirable entre des croyances trop longtemps enne-

mies. Si cette tentative ne réussit pas, si dans ce débat la supériorité du savoir demeure indécise, « l'avantage de la franchise semble appartenir à Bossuet qui se montra toujours aussi inflexible sur le dogme que facile sur la discipline¹. »

Mais, dans la querelle du quietisme, il allait subir les gênes d'une situation fausse. Car il avait en face de lui une doctrine neuve et mystérieuse, un antagoniste insaisissable, qui eut l'art de mettre une apparente clarté, et le charme de ses vertus comme de ses talents dans les plus aventureux raffinements de ses mystiques ambitions. Plaignons donc les disgrâces de Fénelon ; révérons sa candeur, sa constance, et l'humilité glorieuse de son obéissance ; mais ne reprochons pas à Bossuet d'avoir fait ce qu'il crut son devoir, en combattant un péril dissimulé par tant de séductions qui protégent encore aujourd'hui le vaincu.

L'homme et l'évêque. — Jusque parmi ces orages il conserva cette sérénité que son grand esprit trouvait dans sa hauteur. Car, s'il est quelque chose de supérieur encore à son génie, c'est son caractère, si éminemment sacerdotal, où la simplicité, la droiture, le bon sens et la mesure s'allièrent toujours aux ardeurs les plus vives des questions alors les plus brûlantes. Ses actes et ses discours se confondent ; les uns ajoutent aux autres la force des exemples. Jamais il n'eut souci de l'éloge, ni de l'opinion. Éclairer, diriger les âmes, fut toute sa vie, et c'est de lui que l'on peut dire : « Il ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu. » Dans cette éloquence si substantielle rayonne donc la beauté morale. L'homme vaut l'écrivain, et tous deux peuvent être, comme tout ce qui est parfait, une matière infinie de contemplation féconde.

Aussi une brève notice ne peut-elle qu'effleurer un sujet inépuisable. Terminons en rappelant qu'en 1695 Bossuet fut élu *conservateur des privilèges de l'Université* dans une assemblée générale réunie sous la présidence de Rollin, alors recteur ; et qu'en 1697 Louis XIV le nommait son

1. Ce jugement a une grave autorité : nous l'empruntons à M. Patin.

conseiller d'État, seule dignité que ce grand homme ait paru désirer, et la dernière que lui conféra le souverain. Atteint de la pierre en 1701, il rendit son âme à Dieu le 12 avril 1704. Il avait demandé, dans son testament, à être enterré aux pieds de ses prédécesseurs, dans l'église de Meaux. Ce vœu fut accompli. Le 14 novembre 1854, on a retrouvé sa tombe, et ouvert son cercueil. Après un siècle et demi, on put reconnaître ses traits. Plus inaltérable encore aux injures du temps et aux révolutions du goût, sa gloire sera toujours une des religions de la France. Elle ne se discute plus; on s'honore soi-même en lui apportant un nouveau tribut.

SERMONS DE BOSSUET

I. — FAITS HISTORIQUES.

Les auditeurs font les orateurs. Réforme de la prédication au dix-septième siècle. Influence de Bossuet. — « Ce ne sont pas les prédicateurs qui se font eux-mêmes, disait Bossuet; c'est aux orateurs à les faire tels qu'ils doivent être. Il faut d'abord qu'ils s'adressent à des oreilles dociles. » A ce titre, le dix-septième siècle ne pouvait manquer d'être un âge d'élection pour l'éloquence sacrée. Suscitée par cet esprit chrétien dont le réveil se manifeste souvent au lendemain des malheurs publics, fortifiée par la réforme des mœurs et des études ecclésiastiques, assurée de son empire par les sentiments du Prince et la croyance des peuples, servie par la maturité d'une langue qui pouvait enfin suffire à tous les besoins de la pensée, elle eut seule, sous la monarchie la plus absolue, le privilège d'une liberté que Louis XIV respecta comme le droit, ou plutôt comme le devoir de l'Eglise¹. Aussi devint-elle

1. La Pédagogie était alors la seule carrière où pût se déployer cette faculté oratoire qui est propre à notre race. Aussi est-ce de ce côté que se tourneront d'ici

vraiment une de ces institutions souveraines qui agissent sur les consciences et gouvernent les âmes.

Même avant l'avènement des grands initiateurs, plus d'une chaire avait déjà substitué, par des exceptions heureuses¹, à une ingrate scolastique la science féconde des Écritures, aux licences d'une fantaisie triviale² ou à la pompe d'un luxe fastueux³ la modestie et l'efficacité du discours pastoral⁴. Mais cette révolution, commencée par l'instinct du bon sens, le génie seul devait l'accomplir définitivement. Lorsque l'élite de la Cour et de la Ville eut admiré un théologien profond, un moraliste clairvoyant, un dialecticien pathétique, un orateur majestueux et simple, familier sans bassesse, hardi sans témérité, riche de tous les accents qui expriment sous une forme incomparable les tendresses ou les sévérités du christianisme, une lumière soudaine éclaira tous les yeux; on s'étonna d'avoir si longtemps souffert la réputation usurpée de déclamateurs insipides; et l'indifférence ou le mépris de tous fit justice d'un art théâtral ou frivole qui déshonorait le ministère évangélique.

Intelligences qui, dans un autre milieu, eussent illustré la tribune ou le barreau. L'Église permit l'accès des honneurs à des talents de naissance obscure. Il y avait là de quoi stimuler les ambitions et les courages.

1. Parmi ces précurseurs il faut citer : — le Père Bourgoing, Supérieur de l'Oratoire, qui eut l'enviable fortune d'être loué par Bossuet ; — le Père Le Jeune, qui prêcha de 1625 à 1660, et transporta dans la chaire les habitudes familières du catéchisme ; — le Père Sédault qui « fut à l'égard de Bourdaloue ce que Rotrou est pour Corneille » (Voltaire) ; — Claude de Lingendes, né en 1580, homme de sens et de cœur dont la raison fut éloquente.

2. En 1602, le plus considérable représentant de la chaire sous Henri IV, Pierre de Besse, prêchant sur la *Passion*, appelait les sacrements *aqueducs de la grâce*, les mauvaises pensées *allumettes des vices*, Jésus-Christ le *procureur d'Abraham*, la sainte Vierge l'*Infante de la Trinité*, Lucifer le *Concierger des démons*. — En 1616, le P. Valladier, dans son sermon sur la *Mort*, apostrophait ainsi les riches : « Vous estes gras de chair, gras de lard, gras de plaisir : tant mieux pour le diable ! Bon pour la marmite du diable ! »

3. En 1610, Cospéan, l'évêque d'Aire, amalgamait, dans l'oraison funèbre d'Henri IV, des citations de Salomon, Ronsard, Platon, Pythagore, Salluste et Plutarque.

4. Malgré le charme de sa candeur, Saint François de Sales se permit pourtant bien des pensées alambiquées ou des jeux de bel esprit.

Des compagnies célèbres furent aussi de vaillants foyers d'apostolat, et contribuèrent à la rénovation des mœurs ou des études ecclésiastiques. Signalons surtout l'*Oratoire* et *Port-Royal* : (voir l'ouvrage de M. Jacquinet sur les *Prédicateurs du XVII^e siècle avant Bossuet*)

Dans cette éducation du goût public, la meilleure part d'influence revient donc à Bossuet : car il justifia le mot de Voiture disant : « Nul n'a prêché ni si tôt, ni si tard. » J'entends par là que sa prédication dura plus d'un demi-siècle, depuis le collège de Navarre, où il se signalait par la précocité de sa parole, jusqu'à sa verte vieillesse qui fut encore un apostolat. Si, de 1670 à 1682, il ne reparut dans la chaire qu'en de rares occasions, c'est que les devoirs de son préceptorat ne lui en laissaient plus le loisir ; mais, le lendemain même du jour où il prit possession du siège épiscopal de Meaux, sa voix retentit de nouveau devant les fidèles, et ne cessa plus de répandre la doctrine non seulement dans la cathédrale de son diocèse et dans les synodes annuels du clergé, mais jusque dans les plus humbles couvents de religieuses ou dans de pauvres églises de campagne.

Inventaire des sermons. Désintéressement de Bossuet. Méprise de ses contemporains. — Ce zèle infatigable nous est attesté par des reliques dont l'ensemble comprend cent quarante-sept sermons, treize discours de vêtue, vingt-trois panégyriques et dix oraisons funèbres¹ ; voilà les épaves d'un naufrage où ont péri plus de cent autres pièces oratoires dont nous ne connaissons que les sujets ou les titres. Si l'œuvre n'a pas sombré tout entière, on s'en étonne, quand on sait quelles vicissitudes subirent les manuscrits du grand Evêque, avant d'être enfin sauvés de l'oubli, soixante-huit ans après sa mort.

D'abord, est-il besoin de dire que Bossuet ne songea point à les faire paraître ? Non, le souci de la gloire humaine n'entra jamais dans son cœur. Si tous ses écrits sont des actes, à plus forte raison les bienfaits de sa parole furent-ils le premier devoir de ce sacerdoce militant auquel il se dévoua sans penser à lui-même. De son vivant, il ne publia personnellement que six oraisons funèbres, et

1. Dans ce chiffre il faut compter les fragments, esquisses, exordes, péroraisons ou abrégés de Discours. Les sermons de Bourdaloue ne vont pas au delà de cent cinquante ; Massillon nous en a laissé une centaine.

cela pour satisfaire à des amitiés illustres, ou à des prières qui valaient des ordres¹. Quant à l'unique sermon dont il surveilla l'impression, celui qui traite de l'*Unité de l'Église*, il obéit à des convenances officielles, en faisant connaître à toute la France cette déclaration religieuse et politique, où l'interprète des libertés gallicanes essayait, non sans quelque gêne, de concilier les droits de deux puissances également ombrageuses². Si l'on ajoute à ces textes le discours prononcé pour la *Profession de Mme de la Vallière*, et l'*Oraison funèbre de Nicolas Cornet*, qui virent le jour l'un en 1691, l'autre en 1698, mais sans l'aveu du Maître (car il ne voulut pas s'y reconnaître)³, l'éloquence de Bossuet n'était représentée que par neuf monuments, lorsqu'il mourut en 1704, après quatre-vingts années d'une existence digne d'un Père de l'Église. Outre qu'il fut désintéressé de tout amour-propre, on s'explique pourquoi, dans une carrière si pleine, il ne voulut point recueillir les saillies éparses d'une improvisation qui se prodiguait au jour le jour, sans viser au lointain avenir. Ce fond de doctrine devint pour lui comme un réservoir où le controversiste, le théologien, le philosophe et le moraliste puisèrent incessamment pour suffire aux obligations pressantes d'une activité religieuse qui se déployait sans relâche dans les directions les plus diverses. Ce fut ainsi que bien des idées générales passèrent de la chaire, où elles s'étaient essayées, dans des ouvrages où elles revêtirent une forme définitive, par exemple dans le *Traité de la concupiscence*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, les *Élévations sur les Mystères*, et les *Méditations sur l'Évangile*⁴. Quoi qu'il en soit de ces nécessités ou de

1. Les vœux instants de Madame, duchesse d'Orléans, le décidèrent seuls à faire imprimer, en 1669, l'*Oraison funèbre d'Henriette de France*.

2. Ce discours fut prononcé dans l'église des Grands-Augustins, le 9 novembre 1681, à la messe solennelle du Saint-Esprit, et imprimé par ordre, dans les premiers jours de 1682, chez Frédéric Léonard imprimeur ordinaire du roi et du clergé de France. — (Voir l'excellente notice de M. Brunetière, dans son recueil de sermons, où on lira tout ce discours).

3. C'est du moins le témoignage de l'abbé Ledieu, son secrétaire. *Mémoires et Journal sur la vie de Bossuet*. Un domestique infidèle aurait dérobé dans les papiers de Fénelon une copie de l'*Oraison funèbre de Nicolas Cornet*.

4. Dans l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre* se retrouve une partie du

ces scrupules, l'orateur n'assura pas même la renommée de ses sermons par des dispositions posthumes.

D'ailleurs, il faut bien avouer que la réputation du docteur avait fait tort à celle du prédicateur. Ces méprises sont fréquentes en face des intelligences qui déconcertent les contemporains par leur supériorité même. Vue de trop près, la variété de leurs aptitudes échappe par quelque endroit à des yeux trop débiles pour l'embrasser d'un seul regard. Il est plus commode de leur imposer une formule étroite qui accorde un talent à l'exclusion d'un autre, et fait payer l'admiration par une injustice. La Cour et la Ville eurent alors ce travers; et plusieurs qui se croyaient des arbitres ne mirent point ces merveilles de l'éloquence chrétienne à leur vraie place, c'est-à-dire au-dessus de toute comparaison. Voilà du moins ce que semble prouver maint témoignage. En 1675, Bayle, jugeant le sermon pour la *Profession de Mme de la Vallière*, n'écrivit-il pas à son père : « J'ai ouï dire que M. de Condom n'a guère réussi, et qu'il ne fit que rebattre les pensées dont s'étoit servi M. l'évêque d'Aire, le jour de la prise d'habit¹ ». En 1687, Mme de Sévigné ne préférerait-elle pas l'oraison funèbre du prince de Condé, par Bourdaloue, à celle de Bossuet? En pleine Académie, l'abbé Clérembaut n'osa-t-il pas affirmer que l'évêque de Meaux « avait laissé obtenir à ses rivaux le premier rang dans l'éloquence?² » Voltaire ne redressa point cette erreur de l'opinion; et l'on ne fut pas surpris de lire, dans le *Siècle de Louis XIV*, « qu'au jour où parut Bourdaloue, Bossuet ne passa plus pour le premier prédicateur de son temps. »

Les héritiers des sermons. — Du reste, il fut le premier à négliger la fortune de ses précieux manuscrits, et l'abbé de Ledieu lui-même, son secrétaire, son confident le

sermon sur la *Mort*. Dans celle d'Anne de Gonzague se sont glissés des fragments du sermon sur la *Vérité de la religion*. Il va de soi qu'il ne se copiait pas.

1. Voir M. Brunetière : *Introduction*, p. 5.

2. La Bruyère lui-même, célébrant dans Bossuet un Père de l'Église, rappelle qu'il « a fait parler longtemps une encreuse critique, et qu'il l'a fait taire. »

plus intime, ignorait leur existence, lorsqu'après la mort de l'illustre prélat, ils tombèrent dans les mains de son neveu, l'abbé Bossuet, devenu plus tard évêque de Troyes, en 1710¹. Lui, du moins, il y regarda plus attentivement ; il se fit même donner, en 1708, un privilège royal qui l'autorisait à imprimer les œuvres posthumes « du feu sieur évêque de Meaux. » Mais il se contenta de publier la *Politique*, les *Élévations* et les *Méditations*. Quant aux sermons, il en transcrivit quelques-uns, mais pour s'en faire honneur en les débitant comme siens du haut de la chaire : ce qui dut aider à sa promotion épiscopale². Il est vrai qu'une fois intronisé, il prêta quelques originaux à des prêtres de son diocèse, qui les copièrent pour l'édification du troupeau, mais oublièrent de les rendre. Aussi beaucoup de textes autographes s'étaient-ils égarés quand le premier légataire mourut à son tour, en 1743, et eut pour héritier un autre petit-neveu de Bossuet, M. de Chasot, premier président du parlement de Metz. C'était jouer de malheur, puisqu'il fut encore plus complaisant et plus imprudent. Mais l'excès même de cette incurie finit par se tourner en une chance de salut : car il y eut des indiscretions, et l'éveil fut donné plus facilement à la piété de ceux qui conservaient le culte de Bossuet.

Son premier biographe, Burigny, put écrire, en 1762 : « Le détenteur de ses papiers a beaucoup de canevas de ses sermons, et *quelques-uns entiers*, que l'on croit être les premiers qu'il ait prêchés. » Ce fut un trait de lumière pour l'abbé Leroy, qui se mit en quête, en découvrit plusieurs et les vendit à la Bibliothèque royale ; l'abbé Lequeux suivit de nouvelles pistes ; et, chargé en 1763 de préparer une seconde édition des œuvres de Bossuet, il résolut d'y faire entrer enfin quelques sermons³. Il en

1. L'abbé Ledieu dit en ses mémoires : « La plupart des sermons qu'il a laissés ne sont qu'une ou deux feuilles volantes, où est un texte en tête, un raisonnement, une division. » C'était confondre les derniers sermons avec les premiers.

2. Il prononça notamment un sermon sur la *Toussaint*.

3. Contina le cur de l'abbé Perau dans le travail qu'exigeait cette seconde édition, (la première était de 1704), l'abbé Leroy découvrit onze pièces manuscrites, qu'il vendit 2400 livres à la Bibliothèque du Roi. C'étaient trois sermons sur la *Nativité de la Vierge*, deux pour l'*Annunciation*, un sur les paroles prononcées par

avait déjà réuni dix-sept, lorsque sa mort subite laissa la responsabilité de l'entreprise à des Bénédictins dirigés par Dom Déforis¹.

Dom Déforis. Etat des manuscrits. Mérites du premier éditeur. Son erreur. Ingratitude de l'opinion. — C'était un office aussi laborieux que délicat ; il fallait d'abord retrouver ces manuscrits que tant de hasards périlleux avaient dispersés à tous les vents. Or, il y réussit au delà de toute espérance. On ne saurait donc louer trop cordialement le zèle de l'habile explorateur auquel nous devons cette sorte de résurrection : car ce fut lui seul qui tira de la poussière toutes les reliques perdues soit dans des archives de famille, soit dans les diocèses de Troyes, de Metz et de Meaux. Pendant vingt-quatre ans, il n'eut pas un instant de défaillance, et l'adresse de sa diplomatie triompha de tous les obstacles.

Pour apprécier le service rendu, il nous suffira de dire que les cinq volumes publiés par ses soins contiennent près de deux cents sermons, et que, depuis un siècle environ, ce recueil ne s'est pas grossi d'un seul discours complet².

Il n'était pas moins difficile de débrouiller le pêle-mêle de ces feuilles volantes, de reconstituer un ensemble et une suite avec ces débris confus et disparates, de lire l'indé-

le Christ au pied de la Croix, deux pour la *Visitation*, deux pour la *Purification*, et deux autres fragments. L'abbé Lequeux en retrouva d'autres, sur la *Compassion de la Vierge*, l'*Assomption*, la *Virginité*, le *Jour des Rameaux*, et deux panégyriques, ceux de Saint François de Sales et de Saint Benoît.

1. Ils appartenaient au monastère des Blancs-Manteaux : c'étaient dom Coniac, dom Tassin, dom Clément et dom Clémencet.

2. Les trois premiers volumes furent publiés en 1772, le quatrième en 1778, le cinquième en 1788, chez Antoine Boudet, imprimeur du Roi. On doit aussi quelque gratitude à l'abbé Delamotte grand vicaire du neveu de Bossuet, à Mme de Chasot, veuve d'un petit fils d'une sœur de Bossuet, à son gendre, M. Choppin d'Armonville, aux convents des Ursulines et de la Visitation. — Dom Déforis, de ce que l'on peut appeler les massacres de septembre, ne se fit point illusion sur le sort qui l'atteignait. Il mourut sur l'échafaud le 25 juin 1794, avec la sérénité d'un martyr. Avant d'être immolé, il avait pris pour ses précieux manuscrits des précautions qu'il ne prenait pas pour sa vie. L'édition générale n'étant pas terminée, il les confia à une personne qui dut les remettre au libraire Lamy « vingt-quatre heures après sa mort. » Ce dossier fut communiqué à M. de Bausset, c'est seulement vers 1817 que ces papiers — occupés, sans peine, à la Bibliothèque nationale, où ils sont encore.

chiffable, de ne point s'égarer à travers les abréviations, les ratures et les surcharges, dans ces notes où se croisent souvent deux ou trois rédactions successives, improvisées par une plume qui courait à bride abattue. Durant sa première jeunesse, Bossuet écrivait sur un papier de grand format, avec une fougue juvénile, sans la moindre marge. Mais, à mesure que son goût devint plus exigeant, il se servit de petites feuilles pliées en deux, où il se ménagea des espaces libres qu'il couvrait de corrections, d'additions et de renvois. Il lui arrive même fréquemment d'insérer ses variantes, sans effacer les lignes qu'elles semblent remplacer¹, sans même les barrer ou les souligner, comme il en a l'habitude, lorsqu'il supprime. Or, dans ce cas, sied-il de reproduire tout ce qu'il maintient, mais en se réservant la faculté de choisir entre des expressions qu'il jugeait provisoires? Je ne parle pas des recherches minutieuses qu'imposait encore le contrôle des dates, ou des citations faites de mémoire, sans que les sources fussent indiquées. Bref, il y avait dans tous ces écueils de quoi effrayer les plus intrépides Bénédictins. Or, on ne saurait nier du moins la probité du savant qui voua presque la moitié de sa vie à cette enquête aussi érudite que patiente. Ses méprises mêmes font honneur à son caractère : car, le plus souvent, elles sont un témoignage de ses scrupules. Pour ne rien sacrifier, il prit le parti de coudre ensemble toutes les variantes du même sermon, ou des fragments de dates différentes, lorsqu'ils traitaient le même sujet. Rencontre-t-il deux discours qui se ressemblent, il les confond en un seul. Il soude même artificiellement trois ou quatre exordes ou péroraisons mobiles que Bossuet mettait en réserve pour les approprier à des occasions nouvelles, par des reprises, des raccords ou des retouches qui nous font assister aux secrets de sa pensée. Ces rapprochements forcés de lambeaux mal assortis produisent donc un amal-

1. Ainsi, dans le sermon pour la *Fête de tous les saints*, il adresse cette apostrophe à Montaigne : « Mais, dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si *éloquemment, galamment, finement*, de l'homme. » Or, le premier adverbe seul est dans le texte : les deux autres sont en marge.

game où disparaît quelquefois ce qui est un des principaux mérites de l'éloquence, la teneur logique des idées, et la justesse des proportions. Le style de Bossuet prend ainsi un faux air de prolixité qui e domnie le penseur et l'écrivain. Mais ces graves inconvénients ne justifient point les critiques injurieuses de ceux qui, depuis, ont diffamé dom Déforis, tout en profitant de ses travaux¹. Sachons-lui gré plutôt d'avoir tenu bon contre le purisme d'un temps où les éditeurs traduisaient le français d'Amyot, rajeunissaient Saint François de Sales, mutilaient Corneille, et faisaient toilette à Mme de Sévigné. Il eut au moins le courage de résister, même au risque d'un procès, à la sottise de son libraire qui lui reprochait sa conscience comme un « manque de discernement, » et à l'impertinence de l'abbé Maury, l'orateur à la mode, qui l'accusa de « ramasser le linge sale de Bossuet² ».

Les sermons et la critique. Réparation tardive. — Il a d'autant plus de droits à notre gratitude qu'il ne fut point alors récompensé par la reconnaissance publique; car l'esprit du siècle n'était pas favorable aux maîtres de la chaire. Les mondains accueillirent cette restitution avec froideur ou indifférence. Dans l'Eglise même, on craignit de faire tort à Bourdaloue, en applaudissant Bossuet. Des préventions s'élevèrent aussi contre un religieux suspect de Jansénisme³. L'orthodoxie littéraire, plus ombrageuse encore, jeta les hauts cris devant des audaces qui la scandalisaient. Le bon Rollin n'y reconnut pas « la pureté du

1. M. Lachat fut ingrat pour dom Déforis; car, sans lui, ses estimables travaux eussent été impossibles.

2. Il aurait voulu qu'on fit « des triages, des retranchements », qu'on effacât ce qu'il appelait « des tours incorrects, des négligences, des chutes. » Il est vrai que plus tard, en 1810, le cardinal Maury dans ses *Reflexions sur les sermons de Bossuet*, fit l'éloge d'une admiration trop bruyante pour être sincère. Il connaissait l'art des palinodies.

3. Le cardinal fit de concert comme hérétique devant l'assemblée du clergé. Signalons une protestation générale e e e vint d'un jésuite, le Père de Neuville, prédicateur ordinaire. On lui conseilla de publier ses sermons. Mais, après avoir lu ceux de Bossuet, il y renouça, et écrivit : « Y pensez-vous, monsieur? vous souhaitez que mes sermons paraissent, et vous m'envoyez Bossuet!... Que mes paperasses me soient froi les et inutiles! que je ne trouve petit et rampant! combien je gets que je ne suis rien! »

goût ». Associant deux mots incompatibles, La Harpe déclara que « Bossuet était médiocre dans le sermon. » L'oracle ayant parlé, la foule s'inclina. D'Alembert seul vit clair, lorsqu'il admira dans ces « dessins heurtés et rapides les traits hardis d'une touche libre et fière, et la première sève de l'enthousiasme créateur. » Mais le préjugé des prétendus connaisseurs¹ fut si tenace et si contagieux que Châteaubriand lui-même, dans son *Génie du Christianisme*, compare les sermons de Bossuet à « ces fleuves dont l'eau est d'abord trouble et limoneuse, et qui ont besoin de s'éloigner de leur source pour devenir aussi limpides qu'ils sont profonds et majestueux. » Un retour d'opinion ne se produisit qu'en 1816, sous l'influence de la révolution littéraire qui allait régénérer l'histoire et affranchir la critique. Or, le signal de cette justice tardive vint d'abord de l'Université, « toujours si dévouée à la gloire de Bossuet, alors même qu'elle n'accepte pas toutes ses maximes. »² Tandis que M. Villemain prenait l'initiative de cette réparation, deux de ses disciples, MM. Patin et Saint-Marc-Girardin, célébraient l'éloquence des sermons dans un concours où ils se partagèrent la couronne Académique. Depuis lors, M. Nisard a dit le dernier mot sur une question à laquelle on n'ose plus toucher après lui.

Les sermons et l'érudition. L'abbé Vaillant; MM. Floquet, Lachat, Gandar. — La cause étant gagnée par les lettrés, les savants pouvaient se mettre à l'œuvre pour confirmer la victoire par la restauration d'un texte auquel devaient s'appliquer les procédés d'une méthode scientifique. Telle fut la prétention des éditeurs de Versailles³; mais, en dépit de leurs belles promesses, ils jetèrent à

1. Tel fut Dussaux qui, malgré son admiration classique pour les *Oraisons funèbres*, appelle les sermons « des matériaux informes, souvent infectés de la rouille d'un temps où l'éloquence était encore sauvage, et notre littérature à demi barbare. »

2. Gandar. *Bossuet orateur*; introduction, p. XXVIII.

3. Les tomes XI-XVII, qui contiennent les sermons, les panégyriques et les oraisons, parurent en 1816. Cette édition, préparée à Saint-Sulpice, fut la première qui prit rang dans les bibliothèques.

peine les yeux sur la minute originale. Reproduisant la version de dom Déforis, ils se bornèrent à donner des titres à quelques discours, à résumer les sommaires, à vérifier les renvois, et à émonder au bas des pages le luxe des variantes. — C'est seulement en 1851 que l'abbé Vaillant essaya de faire pour Bossuet ce que M. Faugère venait d'accomplir pour Pascal, sous les auspices de M. Cousin¹. Il prouvait du moins qu'en examinant de près les allusions historiques, les formes du style et le caractère de l'écriture, on pouvait assigner une date à la plupart des sermons. Or, n'est-il pas fort intéressant de suivre ainsi, avec le cours des années, le développement d'un génie qui ne cessa pas de se renouveler et de tendre vers la perfection ? Voilà ce que l'auteur de cette thèse se proposait de démontrer ; mais il mourut à la peine. Les voies étant frayées, d'autres s'y engagèrent. Après les curieuses monographies de M. Floquet², parut en effet l'édition de M. Lachat, qui reprit et acheva l'œuvre inaugurée par un jeune docteur de Sorbonne³. Il sut restituer dans leur intégrité des sermons que Déforis avait défigurés par sa manie de les fondre ensemble. Il sépara ce qui était distinct, et rétablit à leur vraie place bien des interpolations malencontreuses. On peut dire qu'une vingtaine de discours lui doivent⁴ d'être lus pour la première fois. C'est un titre considérable ; mais il s'est trompé en substituant l'ordre liturgique à l'ordre chronologique, comme l'avait déjà fait Dom Déforis, qu'il a traité si injustement. Quant au texte, il a été revu d'assez près sur les originaux, mais non sans des erreurs qui rendent nécessaires de nouvelles corrections. Au si

1. *Études sur les sermons de Bossuet*, d'après les manuscrits. Plon, 1851.

2. *Études sur la vie de Bossuet jusqu'à son entrée en fonctions comme précepteur du Dauphin*, Didot, 1855. *Bossuet précepteur du Dauphin*, 1864.

3. On lui doit quelques morceaux inédits : une esquisse du beau sermon sur l'*Éminente dignité des pauvres*, une méditation pour la *Veille de l'Assomption*, l'exorde et le premier point d'une méditation sur la *Dévotion à la Sainte Vierge*, trente-cinq sommaires écrits par Bossuet sur l'enveloppe de ses Discours.

4. Les éditeurs de Versailles avaient decoupé en deux le sermon sur les *Démon*s, publié en 1772. Sous les reliures des sermons pour la *Toussaint* et l'*Annuaire-tism*, il demeurait deux compositions différentes. — Les tomes VIII-XII contiennent les sermons : ils ont paru de 1852 à 1861.

était-il possible de l'épurer encore, et de combler bien des lacunes regrettables. C'est ce qu'atteste le livre excellent où M. Gandar suit pas à pas l'abbé Bossuet dans les débuts de sa carrière, fixe la date de ses plus anciens sermons ou panégyriques, en détermine les occasions, et nous offre un modèle de cette critique exacte qui concilie le sentiment de l'art avec la philologie et l'histoire. En même temps, il éditait dans toute la rigueur du mot les premiers sermons prêchés soit à Metz et à Dijon, soit dans les églises de Paris et à la chapelle du Louvre¹. Guidés par sa méthode, d'autres iront peut-être plus avant, mais ne le feront pas oublier ; car son nom mérite de rester désormais gravé au bas de la statue de Bossuet.

Les cadres de sa prédication. — Est-ce à dire que ce concours de doctes recherches ait éclairé tous les problèmes dont nous désirons la solution? Nullement; et M. Brunetière a pu écrire, sans qu'on ait droit de le démentir : « Il n'y a pas un sermon de Bossuet dont on puisse véritablement répondre. » Par exemple, il est certain que son orthographe ne saurait être respectée; car elle échappe à toute règle, et sa bizarrerie déjoue toutes les lois de l'usage². Sa ponctuation était encore plus étrange. A plus forte raison le choix ne saurait-il être infallible parmi les variantes qui trahissent les hésitations succes-

1. Gandar. *Bossuet orateur*, 1866. — *Choix de sermons de la jeunesse de Bossuet*, 1867.

2. Ce fut seulement vers l'âge de quarante ans qu'il essaya de se conformer à des habitudes de correction relative. J'emprunte à M. Gazier quelques échantillons de ses fantaisies grammaticales :

Sermon sur la loi de Dieu (1653-1656) : Hipocondriaque ; Aspec, foles, depanse, parétra, aprandre, nous connessons, vous navigez, cadance, toute à l'heure ; les hommes ayans perdus les principes ; je ne me rous pas l'etomac ; a lrettement, les faire céder au tens et aux occurances presentes ; exemple, la seance du monde ; il nous a laissées les paroles, conséquences.

Sermon sur l'émulation député des pauvres (1659) : pieindre, ausmosne, atandons, tandre, mistérieuse, etc. Pourtant il y a progrès.

Sermon pour la Toussaint (1659) : augmente, contant, anchre, navige, atantions, corp, pront, etc.

Sermon pour le jour de Pâques (1634) : compaigne, adjouttons, l'aigreau, gouttant, je croi, progez, pante, panchant, ureiment, (*vraiment*), os desseichez ; squelette de charnee, etc. — C'est l'orthographe qu'il enseigna au Dauphin, pendant dix ans.

sives de sa plume¹. Quant à l'ordre chronologique, il comporte encore bien des incertitudes, puisqu'il résulte d'hypothèses fondées sur l'écriture, la teinte du papier, ou de l'encre, les tours de style, les circonstances de temps, de lieux, et de personnes, la doctrine, les allusions faites aux événements heureux ou malheureux, aux victoires, aux défaites, aux traités de paix, aux calamités publiques.

L'accord ne s'est pas même produit sur les cadres généraux des campagnes oratoires où figura Bossuet. Ainsi, l'on a singulièrement grossi la liste des *Carêmes* ou des *Avents* qu'il prêcha, dans les chaires de Paris, durant les années d'apostolat qui s'écoulèrent de 1659 à 1670. Pour ce qui est des *Carêmes*, l'abbé Vaillant lui en attribue six². Plus généreux encore, M. Floquet en imagina deux autres³. Or, M. M. Gandar et Brunetière ont de bonnes raisons pour estimer qu'il en faut rabattre⁴, et que, selon toute vraisemblance, Bossuet fut uniquement chargé de quatre *Carêmes*, parmi lesquels deux seulement ont été prêchés devant la Cour, ceux de 1662 et 1666. Il y prononça dix-huit sermons pour le premier⁵, les mercredis, vendredis et dimanches de chaque semaine, seize pour le second⁶, les mardis et jeudis⁷. — Etant moins nombreux, ses

1. La difficulté de l'écrivain se complique de l'habitude qu'avait Bossuet de ne jamais se recopier quand il exerçait des reprises sur d'anciens sermons. Il intercalait simplement dans un nouveau manuscrit cinq ou six feuillets de l'ancien. — La règle serait alors pour l'écrivain d'adopter comme définitive, parmi ses retouches, l'expression qui, d'après l'examen de l'écriture, semble s'être présentée la dernière, et de rejeter les autres leçons dans les variantes.

2. 1660, aux Minimes de la place Royale. — 1661, aux Carmélites de la rue saint Jacques. — 1662, au Louvre. — 1663, au Val-de-Grâce, devant la Reine-mère. — 1665, à Saint-Thomas du Louvre. — 1666, à Saint-Germain-en-Laye.

3. 1659, aux Carmélites. — 1674, à Saint-Sulpice.

4. Par exemple, il est incontestable que le *Carême* du Val-de-Grâce, en 1663, fut prêché par le R. P. de la Nonne Benet. — De même, en 1665, on sait d'expérience que le P. Ceullens fut désigné pour prêcher le *Carême* à la Cour. — Quant au *Carême* de Saint-Thomas du Louvre, pas un des sermons de Benet ne peut lui être légitimement attribué.

5. Citons, entre autres, les sermons sur la *Mort*, et sur la *Providence*; ce dernier est du mercredi 8, ou du vendredi 10 mars 1662.

6. Tel est le sermon sur l'*Ambition*. Il est vrai qu'il ne compte pas moins de trois rédactions (1661-62-66).

7. Cette liste a été dressée par l'abbé Harel (*Les Orateurs sacrés de la Cour de Louis XIV*). Le sermon pour le jour de Pâques manque au deuxième *Carême*.

Avents sont plus faciles à reconstituer. Tout porte à croire qu'il convient d'en compter trois, de 1660 à 1670 : le premier au Louvre, devant la Cour, en 1665¹; le second à Saint-Thomas du Louvre, en 1668²; le troisième à Saint-Germain en Laye, devant la Cour, en 1669, deux mois après la nomination à l'évêché de Condom³. Tels sont les résultats les plus authentiques d'une enquête dont les dossiers composent toute une bibliothèque, et dont les conclusions peuvent tenir en quelques lignes.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Les différentes époques des sermons. Transformations progressives de l'orateur. Période de Metz, (1652-1658). Cruidité d'expression. Ferveur de néophyte. Intempérance. — Les détails ingrats qui précèdent sont loin d'être indifférents à une étude littéraire. Il en ressort du moins avec évidence que les intelligences privilégiées ne possèdent point dès le premier jour toute l'autorité de leur talent. Il ne faudrait pas en effet croire ingénument avec le P. de Neuville « qu'un Bossuet naît tout formé. » Non, il n'échappa nullement à la loi commune, et ses transformations progressives justifient ce qu'il disait en un sermon sur la *Nativité de la Vierge* : « On crayonne avant que de peindre; on dessine avant que de bâtir; et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai. » Il eut donc ses préludes, c'est-à-dire des rudesses, des aventures de diction, une

1. Dans ce premier *Avent*, celui de 1665, il ne fit entendre que deux sermons, l'un sur la *Nécessité de travailler sans délai à son salut*, (le dimanche 29 novembre); l'autre sur la *Vérité de la Religion*, (le dimanche 6 décembre).

2. Du second *Avent*, celui de 1668, il nous reste le sermon sur les *Fondements de la Justice divine*, et le *Panegyrique de Saint Thomas de Cantorbéry* (29 décembre).

3. Du troisième *Avent* nous avons cinq sermons : 1^{er} novembre, *Deuxième sermon pour la Toussaint*; 1^{er} décembre, le *Jugement dernier*; 8 décembre, *Fête de la Conception*; 15 décembre, *Nécessité de la pénitence*; 22 décembre, *la Véritable Pénitence*.

A ce propos, faisons remarquer, avec M. Brunetière, que Bossuet avait passé la quarantaine, quand Louis XIV le nomma au petit et lointain évêché de Condom, et qu'il fut toujours écarté du maniement des grandes affaires.

exubérance et une témérité que Châteaubriand appelle « l'écume au mors du jeune coursier. » Voilà sa première manière : elle règne de 1652 à 1658, durant les six années du noviciat fait à Metz, où il remplissait avec assiduité les fonctions d'archidiaque et de chanoine.

Ce fut là qu'il s'aguerrit au feu, par des controverses contre les juifs et les protestants qu'il combattit avec l'entrain d'un Polyeucte impatient de briser les idoles. Sans parler des esquisses où l'apprentissage est trop visible¹, on peut choisir comme spécimen de cette période le sermon prêché, le neuvième dimanche après la Pentecôte, en 1653, *sur les bontés et les rigueurs de Dieu*. La première partie de ce discours est attendrie par une onction toute chrétienne; mais, dans la seconde, où il représente Jésus implacable et faisant éclater ses vengeances contre une cité ingrate, il nous inquiète ou nous révolte par une erudition, ou même une cruauté d'expression vraiment trop hébraïque. A la peinture touchante d'un Dieu « débonnaire », et de son infinie miséricorde succèdent des paroles sanglantes où un autre Joseph de Maistre semble exécuter un arrêt de mort contre une nation maudite². Ces âpretés de colère font horreur, et contrastent brusquement avec les effusions d'un cœur presque mystique. Les inégalités du style ne sont pas moins heurtées. Parmi d'admirables élans, on est étourdi par d'étranges secousses.

1. Tel est le *Pain prépie de Saint Gorgon* (Metz, 9 septembre 1659), dont le premier feuillet, corrigé depuis, portait ces mots : « O spectacle horrible ! Gorgon gonffé sur un lit de charbons ardents, *peut-être* de tant d'été par la force du feu, et *resuscitant* de ses entrailles une flamme pure qui le devorait. Cependant, au milieu de ces *exhalaisons infectes* qui sortent de sa *goutte de son corps roté*, il te *remet* de louer J.-C. Les prières qu'il faisait monter au ciel *chauffoient* cette fumée noire en encens. »

2. « Le bon Dieu, par sa justice divine un nombre infini de victimes : elle voulut voir onze cent mille hommes couchés sur la place dans le siege d'une seule ville. Et apres cela encore pour punir les restes de cette nation de oyale, elle les a dispersés par toute la terre... comme les *metéorites*, apres avoir fait rouir quelques *malheureux*, *achassent* que l'on exp. sera en plusieurs endroits, sur les *grands chemins*, leur *membrés cartelés*, pour faire frayeur aux autres se *le rats*. Cette comparaison nous fait horreur, tout va que Dieu s'est comporté à peu près de même. — Dans son exorde, il devoit et avoir son discours : « L'ontes *parfaitement* la voie droite et lumineuse de cet *bonheur* sans tache, car autre, vous *comptent* les *terribles roges carrels* de ce *Levy* si *bonheur* ne de la *troupe* de *Juda*. »

L'orateur nous enlève d'un bond comme sur des cimes escarpées où l'on côtoie l'abîme : on frémit, on a le vertige ; mais le péril passe, et l'on se trouve tout à coup charmé soit par des strophes pleines d'allégresse, soit par une fraîcheur d'émotion où déborde une sève printanière.

Cette surabondance de l'âge se manifeste jusque dans l'emploi des textes saints qu'il commente avec une sorte de délectation. Quand il use des termes de l'Apôtre, non seulement il donne à sa traduction un puissant relief, mais il les paraphrase à outrance. Jugez-en par cet exemple : « Jésus, dit l'Écriture, *appréhenda* la nature humaine. Elle s'enfuyoit, elle ne vouloit point du Sauveur. Qu'a-t-il fait ? Il a *couru après* d'une course précipitée, sautant les montagnes. Il a couru comme un géant à grands pas et démesurés, passant en un moment du ciel à la terre. Là, il a atteint cette fugitive nature. Il l'a saisie, il l'a *appréhendue au corps et à l'âme*. » C'est avec la même fécondité qu'il interprète la prophétie où le Deutéronome annonçait les ruines fumantes de Jérusalem. Alors, il se complaît à la tourner et retourner dans tous les sens ; il s'acharne à en dérouler les conséquences ; il la suit pas à pas, il l'accompagne de ses cris d'aigle ; il conduit comme par la main l'empereur Tite devant la ville condamnée ; puis, quand elle est bien emprisonnée par l'assiégeant, quand nul ne peut échapper, « comme un loup affamé pour chercher sa nourriture », il triomphe de cette agonie, il contemple avec joie les angoisses du désespoir, les tortures de la famine, l'incendie, la peste, le pillage, le meurtre, enfin la dispersion de la race entière dont il étale sous les yeux du monde « les membres écartelés ¹. »

Ces violences et cette fougue de peinture appliquées à la Bible, à l'Évangile ou aux Pères de l'Église sont un des traits qui caractérisent le premier essor de Bossuet. Dans

1. Il va jusqu'à l'anathème ; écoutez ; « Peuple monstrueux qui n'a ni feu, ni lieu, sans pays et de tous les pays : autrefois le plus heureux du monde, maintenant la fable et la haine de tout le monde, misérable sans être plaint de qui que ce soit, devenu, dans sa misère, par une certaine malédiction, la risée des plus modérés ».

cette prodigalité de citations entre la ferveur d'un néophyte qui parfois se souvient trop de l'école, et est comme ébriéré par la doctrine : cette ébriété ne permet pas encore au théologien la mesure qui convient à un auditoire mondain. Plus tard, il ne sera pas moins soucieux d'invoquer l'Écriture sainte ; mais elle va devenir sa substance, et ses emprunts paraîtront sobres, parce qu'ils ne se distinguent plus guère de sa propre parole. Ajoutons que certains discours appartenant à cette période provinciale ont l'air dominés par des habitudes scolastiques : les procédés de composition gardent je ne sais quoi d'un peu artificiel ; les cadres pourraient bien avoir été tracés d'avance, et transmis par tradition ¹. Ce n'est point encore l'ampleur, l'aisance et la liberté de ces plans qu'il saura distribuer avec une logique si naturelle et si lumineuse. A une imagination qui tire du merveilleux chrétien des ressources poétiques, et rend toutes les pensées visibles et palpables, à des mouvements impétueux qui rappellent l'inspiration lyrique, à l'analyse enthousiaste des textes sacrés s'associent encore dans ces rapides ébauches les audaces d'un style qui dut effaroucher d'abord les pusillanimes ; car son indépendance native est d'autant plus aventureuse que l'inspirateur préféré de Bossuet fut alors Tertullien, c'est-à-dire le plus ardent, le plus énergique, mais aussi le plus subtil et le plus barbare des docteurs. En attendant que la pratique de saint Augustin mitige cette influence, et en amortisse les effets, il faut s'attendre aux saillies d'un novateur qui n'a pas trouvé son équilibre.

La langue de ces premiers sermons est aussi plus ancienne que celle dont usera l'orateur de Louis XIV. Parfois énergique et brève comme le verbe d'un Corneille, elle n'évite pas toujours les locutions triviales. Elle a des formes surannées, celle-ci, par exemple : « Encore que nous fassions semblant d'être chrétiens, *si est ce néanmoins* que

¹ Tel est par exemple le sermon sur la Passion, prêché à Metz, dans le carême de 1655 ou 1656. Il le divise en trois points, et démontre que Jésus-Christ a été crucifié 1° par lui-même, 2° par l'Écritures, 3° par son Père. P. 10. Analyse exactement chacun de ces motifs.

nous n'épargnons rien... » Elle sent l'archaïsme, notamment lorsqu'il est dit que la ruine de Jérusalem « doit servir de *mémorial* *ès siècles des siècles*. » Ailleurs, elle est bien contemporaine de Pascal par son tour latin et sa rude concision. Ne croirait-on pas lire une de ses *Pensées*, quand on rencontre ce passage : « Car enfin ne vous persuadez pas que Dieu vous laisse *rebell* contre lui des siècles entiers : sa miséricorde est infinie, mais ses effets ont leurs limites prescrites par sa sagesse. Elle qui a compté les étoiles, *qui a borné cet univers dans une rondeur finie*, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser monter vos iniquités. » Les mots qui lui manquent, Bossuet n'hésite pas à les créer de vive force¹. Mais ce qui prévaut, en dépit des écarts, c'est la majesté d'une parole qui va dominer les âmes.

Période de Paris. (1659-1670). Bossuet se discipline.

Influence de la société polie. Ascendant de Louis XIV. — Dès qu'il a quitté Metz pour Paris, l'action de ce milieu se manifeste bientôt². Il semble vraiment qu'il ait passé d'un climat à un autre. Les vieux vocables tombent peu à peu, comme des feuilles mortes. Les couleurs criantes se tempèrent. A des expressions trop populaires se substitue cette familiarité qui ne reculera pas « devant les glorieuses bassesses du chistianisme », mais les relèvera toujours par la magnificence de l'idée, ou la fierté triomphale du sentiment. Cette période, qui comprendra une dizaine d'années (1659-1670), il l'inaugure par le panégyrique de saint Paul qu'il prêcha probablement le 29 juin 1659³, à l'Hô-

1. Il dit que les bienheureux ont la chair *angélisée*. Il est vrai qu'il traduit alors Tertullien. — Ailleurs, il y a des fleurs un peu fanées qui viennent de l'hôtel de Rambouillet. Je lis encore : « L'âme *angé issée* », (*angustatur*, Saint-Augustin). Il appelle les hypocrites « des *abuseurs* publics. » Plus loin, il dit : il *adultère* les ouvrages de Dieu » ; « ce Dieu *soulé* d'opprobres. »

2. Il y eut encore une transition dans ce développement. On peut signaler une année d'hésitation, (1659) celle où il fut tenté de suivre les exemples de saint Vincent de Paul, dont il était le disciple. Sous l'influence d'un tel maître, il faillit renoncer à des ornements qu'il jugeait trop profanes, et *mortifia* sa parole, pour la rendre plus évangélique. Mais il comprit bientôt qu'il fallait faire des concessions au goût du monde, dans l'intérêt même de la doctrine.

3. Il est vrai qu'on peut hésiter sur cette date. M. Floquet propose 1657, M. La-

pital général (aujourd'hui la Salpêtrière), qui venait d'être fondé, et avait besoin d'être soutenu par la charité publique. Jamais il ne se montra plus tendre, plus véhément, plus évangélique. En célébrant l'apôtre qui « ne cherche pas à flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, » ni « à charmer les esprits par de vaines curiosités, » mais « persuade contre les règles, captive les entendements, et porte ses coups droit au cœur, » il nous découvre, sans le vouloir, un des secrets de son propre génie¹. Mais, tout en se proposant l'idéal de la primitive église, il comprend aussi les nécessités d'un autre âge, et ne refuse pas de reconnaître que « les dégoûts des délicats » peuvent contraindre l'orateur « à chercher des ornements étrangers, » dans l'intérêt même de la vérité. Les fleurs de l'élocution, il les tolère donc, mais pourvu que le discours « les entraîne après lui par sa propre impétuosité. » N'est-ce pas faire la poétique du genre où il est déjà maître?

Oui, afin d'être efficace, Bossuet va, comme tout grand orateur, s'accommoder de plus en plus aux convenances d'un nouvel auditoire. Bien que ses origines soient antérieures à Louis XIV, son plein épanouissement n'éclate

chat 1664. M. Gandar 1659. Comme le manuscrit fait défaut, on ne peut décider en connaissance de cause. Mais l'hypothèse de M. Gandar paraît la plus vraisemblable. Cet hôpital contenait 4300 pensionnaires. Son discours avait pour texte ces paroles de saint Paul « Je ne me plains que dans mes faiblesses; car, lorsque je me sens faible, c'est alors que je suis puissant. » Bossuet avait alors trente-deux ans.

1. Il faut citer tout ce passage : « Il ira cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et, malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples, par cette éloquence qu'on a cru d'ivoire. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Académie en l'école de ce Barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes, il s'élèvera aux pieds du Sauveur la majesté des fuseaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se sentira plus honorée d'une lettre au style de Paul, adressée à ses concitoyens que de tant de fameux harangues qu'elle a entendues de son Cicéron. — Et d'où cela vient-il, chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'en a pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle qui se plaît de recevoir ce que les hommes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ces paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables Épîtres une certaine vertu pour qu'il homme qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'il captive les entendements, qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. »

qu'à partir du jour où le voisinage de la société polie lui conseille de ne rien forcer, et lui devient un de ces avertissements dont le génie lui-même a besoin pour produire tous ses fruits. Le commerce du monde polira son langage sans l'énerver. Il n'usera plus de ces termes qui pouvaient offenser les ombrageux. Il n'osera plus dire « *cette ex-naille* », en parlant des valets du grand prêtre, et des soldats de Pilate. Mais, s'il s'épure autant qu'il le faut, il ne s'appauvrit point; car il est de ces vaillants que fortifie la discipline; et, tout ce que perd sa fantaisie, sa raison le gagne. Il sera donc un des exemples de l'ascendant exercé par la personne même de Louis XIV sur tous ceux qui l'approchaient. Cette auguste présence lui fut un encouragement, et un aiguillon en même temps qu'un point d'appui¹.

Admis à parler devant un prince qui, de l'aveu de tous, eut tant de rectitude et de justesse, il sentit le bien-tait de ce bon sens régulateur, et s'imposa la proportion, la bienséance, la réserve, c'est-à-dire des mérites qui contribuent à l'autorité morale.

Si, dans cette longue série de sermons dont les dates ne sont pas encore définitivement établies, vous voulez mettre la main sur un chef-d'œuvre, cherchez donc d'abord ceux dont il est dit : *Prêché devant le Roi*; cette épreuve est infaillible². A mesure qu'il entre ainsi de plus près dans les réalités de la vie, son austérité s'adoucit par la pratique des hommes, mais sans que les principes fléchissent et que le désir de plaire fasse tort à la vertu de l'enseignement. Car Bossuet ne fut jamais un casuiste qui capte la faveur des puissants : témoin les mémorables sermons prononcés sur l'*Ambition* (19 mars 1662), l'*Honneur du monde* (21 mars 1660)³, ou l'*Amour des plaisirs* (28 mars 1666)⁴. En face de la Cour et du Roi, il cherche à prévenir l'idolâtrie prochaine, et ne craint même pas

1. Il n'aurait pas eu la même assurance sous la Fronde.

2. Lisez par exemple le sermon sur la *Providence*, prêché au Louvre (8 ou 10 mars 1662), ou sur la *Mort* (le 24 mars 1662).

3. A Paris, chez les Minimes de la place Royale, devant le Prince de Condé.

4. A Saint-Germain-en-Laye.

de montrer, par l'exemple d'un Néron, ou d'un Nabuchodonosor, ce que peut faire dans le cœur humain cette terrible pensée de ne voir rien sur sa tête. » Toutes les grandes idées qui rappellent à l'orgueil les extrémités nécessaires des choses humaines, il les vit donc du premier coup d'œil, et les exprima d'une façon souveraine.

Dernière période, toute pastorale (1670-1704). — Après avoir effacé tous ses rivaux, il eût gardé le sceptre, si d'autres devoirs n'avaient réduit sa voix au silence. Dès lors, on ne l'entendit que dans les heures solennelles où il fut l'oracle du clergé Gallican et fêta quelque mort retentissante. En dehors de ces rencontres, il échappa du moins à la critique : car, de 1670 à 1704¹, il ne rédigea plus guère les exhortations où il réservait aux humbles « les restes d'une ardeur » qui ne s'éteignit jamais, comme l'atteste cette page de l'abbé Ledieu : « Le 2 avril 1702, M. de Meaux a assisté à la grand'messe, pour commencer le Jubilé; et, sur les deux heures, il a fait un grand sermon dans sa cathédrale. Ce discours était très tendre, et M. de Meaux l'a prononcé avec toutes ses grâces, et aussi avec une voix nette, forte, en sorte qu'on l'a aisément entendu jusqu'aux portes de l'Eglise. Chacun se réjouissait de lui voir reprendre sa première vigueur. Il est sorti de chaire sans aucune fatigue, et néanmoins par précaution s'est mis au lit jusqu'au soir pour se reposer. Chacun l'est venu voir en sa chambre. » Il avait alors soixante-quinze ans. Cette journée pastorale ne nous montre-t-elle pas au naturel la vieillesse d'un génie qui n'eut pas de déclin?

La théologie de Bossuet. L'interprète philosophique du dogme. Enthousiasme du docteur. Foi immuable, impérieuse. — Voilà une fin digne de celui qui disait : « Les prédicateurs doivent monter en chaire dans le même esprit qu'ils vont à l'autel, pour y célébrer un mystère, et un mystère semblable à celui de l'Eucharistie. » Oui, le

1. Voyez, dans l'Édition de M. Brunetière, les sermons sur la Profession de foi (1670), sur la Fête de Noël (1691), sur l'Octave du Saint-Sacrement (1702).

dogme est l'essence de ses discours, et jamais la France ne vit une âme plus sacerdotale. A ce signe on reconnaît l'esprit d'un temps où les mondains eux-mêmes n'étaient pas indifférents aux questions théologiques. Mais nul autre aussi ne fut plus capable de forcer au moins l'attention des rebelles ; car sa doctrine n'a point les sécheresses d'un docteur. Elle procède moins par la dialectique et le raisonnement que par des éclairs d'intuition et des élans d'enthousiasme. Il tente l'insondable avec une sorte d'héroïsme. Ecoutez-le s'écriant : « O largeur ! ô profondeur ! ô longueur sans bornes et inaccessible Hauteur ! pourrai-je vous renfermer dans un seul discours ? Allons, mes frères ; *entrons dans cet abîme* de gloire et de majesté ! *Jetons-nous avec confiance sur cet Océan !* ». Tantôt il regarde ainsi le mystère en face, et, comme dit M. Nisard, « se porte impétueusement au plus épais des saintes obscurités », en soldat courageux qui se lance dans la mêlée. « Tantôt il s'arrête ébloüi, contraint de baisser la vue, et demande à remettre ses sens étonnés. » Ailleurs, il décide impérieusement, par autorité, comme un prophète qui a reçu les confidences de Jéhovah. Parfois, si les preuves manquent, cette impuissance même se tourne en motifs nouveaux de croyance ou d'émotion religieuse. S'il ne transforme pas ces ténèbres en lumière, il sollicite une inquiétude généreuse par l'exemple d'une haute raison qui s'humilie. Le plus souvent, il commence par démontrer rationnellement un principe, avant de le confirmer par l'Écriture ; mais, alors même, les arguments n'ont rien de didactique : ce sont plutôt les mouvements d'un cœur que la contemplation de la vérité toute pure ravit et transporte. On dirait qu'il tient la lyre de David, et chante dans la nuit.

Plus il s'élève vers l'infini, plus il se sent à l'aise dans ces libres espaces où se déploie le vol de sa pensée. Alors, l'abstraction prend corps et âme. Il a des images pour exprimer ce que l'œil ne peut voir, des harmonies pour traduire ce que l'oreille ne peut entendre ; et, parmi ces méditations d'une conscience, rien de subtil ou de

rafiné. La raison est présente jusque dans l'oubli qu'elle fait d'elle-même; et le philosophe paraît encore jusque dans les occasions où il avoue son ignorance avec une simplicité d'enfant.

Cette obéissance qu'il pratique et qu'il commande ne lui coûte aucun sacrifice; car il n'a jamais éprouvé ni les rêveries de Fénelon, ni les transes de Pascal, ni la curiosité ambitieuse de Malebranche. Il est évident que du premier au dernier jour il a cru, naturellement, et d'une foi immuable, à une révélation dont il est l'interprète et le ministre, presque au même titre que les Apôtres, auxquels l'unissent d'irrésistibles affinités. Il a le droit de dire comme eux : « Mon Évangile, mon Deutéronome, mon maître, mon Dieu. » N'est-il pas, comme eux, l'Homme du Très-Haut, et son Lévitte par excellence? Aussi leur langage est-il le sien, et nul ne s'étonne qu'il les égale, ou même qu'il les surpasse.

Le moraliste pratique. Le directeur des consciences. Mesure. Franchise et courage. La vérité dite aux grands, à la cour, au roi. Discrétion et liberté. — Bien que Bossuet soit théologien par amour de la théologie, cependant il vise à la pratique; car il estime que les vérités ne sont pas « des meubles superflus, mais des instruments nécessaires qu'il faut avoir toujours sous la main, parce qu'on en a toujours besoin pour agir. ¹ » Il veut donc avant tout convertir des âmes. Sa parole est un exercice de charité; elle éclaire les intelligences, pour gouverner les cœurs. ² Or, il serait inique de le regarder comme un moraliste impitoyable qui propose un idéal inaccessible. Son bon sens connaît trop la faiblesse humaine pour ne pas proportionner le remède au mal, et la leçon aux courages. Il est trop soucieux de produire une action salutaire

1. Il dit ailleurs : « Ne combattez pas les doutes par des raisons, ni par des disputes, mais par les *raisonnes*. »

2. « Mes frères, contentez-vous avec un accent pratique, faites pénitence tandis que le médecin n'est pas encore à vos côtés, vous donnant des jours et des heures qui ne sont pas en sa puissance, et toujours prêt à philosopher admirablement de la maladie après la mort. Que la pensée du salut vienne de Dieu, et non de la fièvre, de la raison et non du trouble, du choix et non de la contrainte. »

pour épouvanter les pénitents. Il censure également tout excès de rigueur ou d'indulgence, et ne veut ni rétrécir, ni élargir les voies de Dieu¹. » Au lieu d'engourdir ou d'abattre ainsi la volonté, il la reconforte en lui parlant comme ferait tout honnête homme à sa propre conscience.

Aussi, ne lui reprochons pas d'avoir été pliant et faible devant les forts. Non, il ne flatte pas les grands, et les vérités qu'il leur dit tombent d'aplomb sur les vices du temps. Quel autre a censuré plus énergiquement les habiles, les superbes, les égoïstes, les pharisiens, les hypocrites ? Quel avocat des pauvres s'est plus sincèrement révolté contre la cruelle indifférence des riches² ? Que d'allusions directes à tous les faux semblants ! « L'impudicité ne perd-elle pas son nom pour prendre celui de galanterie ; et n'avons-nous pas vu le monde poli traiter de sauvages et de rustiques ceux qui n'avoient point de telles attaches ?... La dignité d'homme de bien se soutient plus par esprit et industrie que par probité et par vertu : on est assez réglé pour le monde, quand on a l'adresse de se ménager, et l'invention de se couvrir. » Que de précision et de franchise dans ses tableaux de mœurs : « Les dettes du jeu sont privilégiées ; et, comme si ses lois étoient les plus saintes et les plus inviolables, on se pique d'honneur d'y être fidèle... pendant qu'on ne craint pas de faire misérablement languir des marchands et des ouvriers qui seuls soutiennent depuis si longtemps cet éclat que je puis bien appeler doublement trompeur et doublement emprunté, puisque vous ne le tirez ni de votre vertu, ni même de votre bourse : leur famille éplorée, que votre vanité réduit à la faim, crie vengeance devant Dieu, contre

1. « Il a pris à quelques docteurs une malheureuse et inhumaine complaisance ; une *pitié meurtrière, qui leur a fait porter des coussins sous les coudes des pécheurs*, chercher des couvertures à leurs passions, pour condescendre à leur vanité, et flatter leur ignorance affectée... Quelques autres non moins extrêmes ont tenu les consciences captives sous des rigueurs très injustes. Ils ne peuvent supporter aucune faiblesse. *Ils traînent toujours l'Enfer après eux*, et ne fulminent que des anathèmes. » (Oraison funèbre de Nicolas Cornet).

2. Il leur montre Lazare expirant à la porte de leurs hôtels et de leurs châteaux. Il compare leurs passions à « d'autres pauvres affamés et insatiables qui exigent l'aumône avec impudence, et l'arrachent par violence. »

vosre luxe. Ou bien, si l'on est soigneux de conserver son crédit en certaines choses, de peur de faire tarir les ruisseaux qui entretiennent votre vanité, on néglige les vieilles dettes; on ruine impitoyablement les anciens amis, amis infortunés devenus ennemis par leur bons offices : on ne les regarde plus désormais que comme des imposteurs qu'on veut réduire, en les fatiguant, à des accommodemens déraisonnables, ou à qui l'on croit faire assez de justice quand on leur laisse, après sa mort, les débris d'une maison ruinée, et les restes d'un naufrage que les flots emportent. » Ailleurs, on croirait lire Molière, quand il s'écrie avec Alceste : « L'amitié n'est qu'un nom en l'air dont les hommes s'amuseut mutuellement, encore qu'on ne vit jamais plus de caresses, plus d'embrassements, plus de paroles choisies pour témoigner une parfaite cordialité. »

Quelle science de la ville et de la cour, quelle pitié pour les humbles et quel mépris des insolents, lorsqu'il dit : « Les péchés qui naissent du besoin sont serviles et timides. Quand un pauvre vole, il se cache; quand il est découvert, il tremble. Il n'oseroit soutenir son crime, trop heureux s'il le peut envelopper dans les ténèbres. Mais ces péchés d'abondance, ils sont superbes et audacieux; ils veulent régner : vous diriez qu'ils sentent la grandeur de leur extraction. C'est là que la convoitise va tous les jours se subtilisant et renviant sur soi-même. Pendant que tout le monde applaudit, on se résout facilement à se faire grâce; et, dans cette licence infinie, on compte parmi ses vertus tous les crimes dont on s'abstient. » Ne reconnaissez-vous pas encore la clairvoyance d'un juge, quand il tourne en dérision le zèle de ces mondains qui viennent à Dieu « pleins de leurs pensées, non pour entrer tremblants dans l'ordre de ses conseils, mais pour le faire entrer dans leurs sentiments. Vous prétendez que lui et ses saints épousent vos intérêts, sollicitent vos affaires, favorisent votre ambition. Dans l'espérance de ce secours, vous lui promettez de le bien servir, et vous voulez qu'il vous achète à ce prix, comme si vous lui étiez né-

cessaires. C'est méconnoître votre Sauveur, et traiter avec lui d'égal à égal. Vous mettez à la fin de la prière : Votre volonté soit faite, comme à la fin d'une lettre, votre serviteur. »

Il ne ménage pas davantage les prétendues pénitentes. Que de grandes dames durent se reconnaître dans cette plainte contre le luxe que la coquetterie apporte au pied des autels : « Que vous veniez dans ce temple mieux parée que le temple même, que vous y veniez la tête levée orgueilleusement, *comme l'idole qui y veut être adorée...*, que vous fendiez la presse avec grand bruit pour détourner sur vous et les yeux et les attentions que Jésus-Christ présent demande, que, pendant la terrible représentation du sacrifice sanglant du calvaire, vous vouliez que l'on songe non point combien son humanité a été indignement dépouillée, mais combien vous êtes indignement vêtue, ni combien son sang a sauvé d'âmes, mais combien vos regards en peuvent perdre, n'est-ce pas une indignité insupportable ? » Ailleurs, c'est de l'ironie contre les mensonges de la dévotion : « Le carnaval, dit-il, mieux observé que le carême va devenir la grande affaire du monde... *Infatigable pour les plaisirs, on commence à devenir infirme pour la pénitence. Les médecins ne suffiront pas à écrire des attestations d'infirmités, ni les prélats à en donner les dispenses.* » La Bruyère ne peindra pas plus au vrai la vie des courtisans qui « s'abîment dans un commerce éternel d'intrigues », et « ce mouvement perpétuel qui... ne laisse pas de satisfaire par l'image d'une liberté errante, promenant de çà, de là, ses désirs vagues et incertains. » L'Eglise n'est pas même épargnée, quand, affligé de voir les dignités ecclésiastiques prodiguées à l'ambition « d'une jeunesse imprudente et ignorante », il s'écrie : « Quel spectacle, lorsque... celui qui devrait payer de sa personne, paye à peine de mine et de contenance ! »

Pour ce qui est du roi, il évite, je l'avoue, de le mettre ouvertement en cause, et ne publie pas du haut de la chaire des secrets trop connus ; mais il sait concilier le respect du sujet avec la liberté du prédicateur. Ses ména-

gements n'adouçissent le blâme que pour le rendre plus pénétrant. S'il ne froisse pas inutilement l'orgueil du souverain, et se garde bien d'offenser la majesté du trône, il se fait comprendre à mots couverts, lorsqu'il lui dit par exemple : « Faisons retentir le calvaire de nos cris et de nos sanglots : *rompons tous ces indignes commerces* ¹ » ; ou bien, ailleurs : « Il y a un Dieu dans le ciel qui venge les péchés des peuples, mais surtout qui venge les péchés des rois. C'est lui qui veut que je parle ainsi ; et, *si votre Majesté l'écoute, il lui dira dans le cœur ce que les hommes ne peuvent pas dire.* ² » N'y a-t-il pas quelque courage dans cette tristesse du moraliste chrétien dont la réserve n'est qu'une précaution pour mieux dire tout ce que le devoir commande ?

La question littéraire. Simplicité lumineuse de ses plans.—Ce souci de la responsabilité pastorale est tellement habituel chez Bossuet qu'on a l'air de lui faire injure en le soumettant à une étude littéraire. Ce sera pourtant rendre un nouvel hommage à son caractère que de louer en ses discours la composition ou le style : car c'est démontrer une fois de plus qu'il va toujours droit à la substance des choses.

Voilà pourquoi ses idées s'engendrent par une sorte de nécessité ; c'est qu'elles sortent des principes, comme un flot de sa source. Il semble monter, dès l'abord, sur un de ces sommets d'où son regard embrasse d'une seule vue comme un immense horizon. Aussi n'a-t-il jamais besoin de ces divisions étroites qui ménagent des repos à la faiblesse, ni de ces liaisons factices qui aident une courte mémoire. Il raisonne logiquement sans artifice logique, par des pensées maîtresses qu'unissent les rapports les plus généraux et les plus naturels. De là ce mouvement qui entraîne l'ensemble de ses preuves, et

1. Troisième sermon sur la *Passion*.

2. Sermon pour la *Charité fraternelle*. Je lis ailleurs : « Sire, vous savez les besoins de votre peuple, le *fardeau excédant ses forces* dont il est chargé. Il se remet pour Votre Majesté quelque chose d'illustre et de grand qui passe les destinées de vos peuples. Soyez fidèle à Dieu, et *ne mettez pas d'obstacles par vos péchés aux choses qui se couvrent.* »

leur communique une force persuasive. De là cette aisance d'un esprit tout plein de son sujet, et qui le domine, sans le moindre effort.

Il improvise toujours. Candeur de son style. — Aussi n'imposait-il point à sa verve les contraintes de la mémoire. Ces ébauches qui sont parvenues jusqu'à nous n'étaient donc qu'une première improvisation qui préparait l'autre. A peine prenait-il le temps d'achever ou de relire cette rédaction rapide et récente qui, tout en fixant les lignes essentielles d'un développement, le laissait libre de se livrer à toutes les heureuses rencontres d'une inspiration excitée sans cesse par la vue de son auditoire, et l'entrain du champ de bataille ¹. Il retrouvait alors la route tracée d'avance, mais sans être jamais l'esclave de ses souvenirs.

Or, si sa parole écrite a conservé tant de flamme, que dirions-nous donc de ces accents imprévus qui furent le miracle de son éloquence soudaine? Ce qu'on peut du moins affirmer, c'est qu'il ne pensa jamais à lui-même et à la renommée. Voilà ce que proclame ce style tout voisin de l'âme, et dont le pathétique va d'instinct au sublime. Quand on le lit, on croit l'entendre; soit qu'il s'élève sans se guinder, soit qu'il s'abaisse sans déroger, il nous charme par la naïveté d'un premier et irrésistible élan. Que de fois il lui arrive de laisser échapper des cris involontaires comme ceux-ci : « Ah ! mes frères, je n'en puis plus... non, je ne peux plus retenir mon cœur » : ou bien encore ce sont de brusques apostrophes : « Parlez, parlez, Messieurs : démentez-moi hautement, si je ne dis pas la vérité. » On voit son geste; sa physionomie est en jeu, on assiste à l'éclosion de sa pensée. Partout se trahit une candeur qui enchante. Parfois, il désespère d'exprimer ce qu'il sent : « Je ne sais, dit-il, si j'enfanterai ce que je conçois. » Ailleurs, il a l'air d'écouter l'Esprit, et d'atten-

1. Il le disait à l'abbé Ledieu : « La nécessité d'apprendre par cœur eût fait languir mon action, et eût énervé mon discours. » Avec Fenelon, il pensait que la science de la religion, la méditation du sujet, et l'esprit évangélique doivent suffire à l'orateur sacré pour se présenter avec assurance devant des chrétiens.

dre le Dieu. Il en est tout plein dans ce *Te Deum* qu'il entonne en faveur de la paix des Pyrénées, avec une effusion vraiment patriotique : « Ça, ça, peuples, qu'on se réjouisse; et, s'il y a encore quelque maudit reste de malignité passée, qu'elle tombe aujourd'hui devant ces autels... Je ne brigue point de faveur, je ne fais pas ma cour dans la chaire. A Dieu ne plaise ! Je suis François, et je suis chrétien : je sens, je sens le bonheur public, et je décharge mon cœur devant Dieu sur le sujet de cette paix bien heureuse qui n'est pas moins le repos de l'Eglise que de l'Etat. »

L'imagination de Bossuet. Le sermon dramatique. Le poète. Le peintre. — L'ingénuité de Bossuet n'a d'égale que son imagination. Plusieurs de ses sermons ressemblent à un drame où les vices et les vertus, la raison et la foi, deviennent autant de personnages qui prennent figure et jouent un rôle tragique sur la scène de la Conscience ¹. Il revêt la métaphysique ou la morale de formes et de couleurs qui parlent aux yeux ; mais ces métaphores, ces comparaisons et ces allégories ne sont pas l'amusement d'un bel esprit ; car, outre qu'elles naissent sans qu'il les cherche, elles sont toujours des arguments qui rendent la vérité plus visible et touchent la raison par les sens. Jugez-en par ce trait : « L'inclination rend le vice aimable, l'habitude le rend nécessaire. Nous n'avons en notre pouvoir ni le commencement de l'inclination, ni la fin de l'habitude. L'une nous *enchaîne et nous jette dans une prison*. L'autre nous *y enferme et mure la porte sur nous*, pour ne plus nous laisser aucune sortie. » C'est ainsi qu'il dit encore, au risque de paraître trop familier : « Ignorez-vous de quelle sorte les péchés s'engendrent en nous. Ils y naissent *comme des vers*, non engendrés par le dehors, mais conçus et *bouillonnants* au dedans de la pourriture invétérée de notre substance. » Quelle spontanéité dans ces similitudes qui veulent forcer les plus distraits à entendre la leçon, et à la retenir ! C'est aussi que

(1) « Les passions, *comme vent*, et *comme feu* font retentir de toutes parts au cœur humain, ou l'entraînent, ou le brûle. *Apparets, apparets*. »

sous l'orateur il y a un poète, et que pour lui toute pensée est vraiment une vision. Par là, son langage est une peinture. S'il parle des démons, il les représente « comme des victorieux cruels qui se rendent maîtres d'une âme, y *entrent avec furie, la pillent, la ravagent, la violent.* » S'il flétrit la cupidité, il dira : « Vous avez dépoillé cet homme pauvre, et vous êtes devenu un grand fleuve engloutissant les petits ruisseaux : par quels moyens ? je ne me soucie pas de le pénétrer, que ce soit en levant les bondes des digues, ou par quelque machine plus délicate : enfin, vous avez mis cet étang à sec, et il vous redemande ses eaux. Que m'importe, ô grande rivière, par quels détours elles ont coulé dans ton sein ? Je vois que vous l'avez desséché. » Mais il suffit de lire n'importe quelle page pour s'assurer que Bossuet vaut Homère par la faculté de créer des images ¹.

La langue de Bossuet. Ses latinismes. Fécondité d'invention. — Cette liberté d'invention, nous la retrouvons dans sa langue même, la plus audacieuse et la plus personnelle qui soit dans l'histoire de notre littérature. Il l'a forgée de toutes pièces par une fréquentation constante de la double antiquité profane et sacrée. « J'ai fait peu de lectures des livres françois », disait-il dans un opuscule postérieur à 1670². Mais ce qu'il savait à fond, c'était le latin, celui de Cicéron comme celui de Tertullien et de saint Augustin. Il le parlait ou l'écrivait aussi couramment que son idiome maternel. De cette science intime, et de l'usage quotidien qu'il en fit découla son français original qui se souvient encore de ses racines. Cette sève

1. Il n'est pas moins inventif et pittoresque dans le détail de l'expression. En voici quelques exemples : « Le péché fait un *cri terrible* aux oreilles toujours attentives de Dieu. — En *croupissant*, la colère s'aigrit — Le *hennissement* des cœurs lascifs. — Écoutez, esprits téméraires et follement curieux... laissez *traiter vos yeux malades*. Souffrez qu'on les *nettoie*, qu'on les *fortifie*. — Vous avez acquis de grands biens, mais vos infirmités vous empêchent d'en jouir : c'est *avoir le verre en main, et ne pouvoir boire*, bien que tourmenté d'une soif ardente. — Donnez-moi ce *couteau*, que je le porte jusqu'à la racine, que je *coupe* jusqu'au vif, que j'aille chercher jusqu'aux moindres fibres des inclinations corrompues. »

2. *Sur le style et la lecture des Pères de l'Eglise pour former un orateur.*

romaine éclate non seulement dans le détail des expressions, mais dans l'ampleur des tours, les mouvements, les jointures de la phrase, et le geste familier de l'orateur, c'est-à-dire dans ces brusqueries grandioses auxquelles se plaisait la nation qui porta la toge. Chez lui, ce n'est pas accident curieux à noter, mais bien caractère, habitude et principe, comme le déclarent ces conseils qu'il donne à l'orateur sacré : « On prend dans les écrits de toutes les langues le tour qui en est l'esprit, *surtout dans la latine dont le génie n'est pas éloigné du nôtre, ou plutôt qui est tout le même.* » C'est ainsi que, réintégrant les formes du langage dans leur sincérité native, il en renouvelle la saveur et la verdeur. De là vient la vertu de son éloquence : il la déduit, et la conclut d'autorité, sur la foi de ce qu'on pourrait appeler son extrait de naissance.

Bossuet comparé à Bourdaloue. — On appréciera mieux encore l'originalité de Bossuet, si on le compare à Bourdaloue qui continua ses exemples sans le faire oublier. Logicien grave et pénétrant, trop attentif aux choses pour s'inquiéter des mots, écrivain clair, exact et probe, il ne songeait, lui aussi, qu'à l'édification des fidèles. Il se montra supérieur par la beauté de ses plans, la rigueur de sa dialectique, le tissu serré de l'exposition, l'autorité d'une irréprochable orthodoxie, la science du cœur humain¹, et la ferveur de sa charité. Mais sa méthode rappelle trop qu'il avait enseigné les sciences pendant dix-huit ans. Il n'est aucun terme qu'il ne définisse, aucune proposition qu'il ne prouve; il abuse de l'appareil technique. Dans la nudité de son style exact mais timide, véhément mais décoloré, vigoureux mais froid, il n'y a rien pour l'imagination. Chez lui ne s'éveille jamais cet œil intérieur qui voit l'objet et le fait voir. S'il est par excellence le prédicateur ordinaire qui fait un cours de christianisme pratique, et l'ouvrier apostolique distribuant le pain quotidien, s'il atteint sûrement la moyenne des auditeurs, il doit pourtant

1. Il e frappait comme un tonnerre sur les vices assis au pied de sa chaire. Sa parole avait la violence d'un réquisitoire. « Silence, voici l'ennemi » ; disait de lui le Prince de Condé. Il faisait trembler les courtisans.

céder la palme à un génie dont le verbe est ailé comme celui des prophètes.

Bossuet et Massillon. Conclusion. — Quant à Massillon, qui reçut le redoutable héritage de ces deux maîtres, son enseignement devait se signaler aussi par des mérites qui s'accommodèrent à des temps nouveaux. La part du dogme déjà réduite par Bourdaloue, il la supprime tout à fait, ou ne la rappelle que par acquit de conscience. Sa doctrine n'est plus guère qu'une philosophie morale. Il fallait bien faire quelques avances à ces esprits qui se piquaient de ne connaître que la raison. Ces transactions qui donnèrent l'exemple du respect humain sont-elles dignes de l'Évangile et de ses ministres? Ne risquent-elles pas de compromettre les principes qu'elles désirent sauver? C'est une question que chacun résoudra selon ses sentiments. Toujours est-il que Massillon ne fut point homme à braver des oreilles superbes. Au lieu de résister à l'opinion, il crut plus sage de lui céder; et, pour compenser ce sacrifice, il rassura ses propres scrupules en exagérant les obligations du devoir jusqu'à désespérer les saints. Telle est du moins l'impression que laisse son discours sur le *Petit nombre des Élus*; car il y apparaît, « l'épée en main, dit M. Nisard, comme un ange exterminateur ». Or, le péril de ce zèle intempérant ne serait-il pas d'ôter au pécheur le désir même de s'amender? Demander aux faibles plus qu'ils ne peuvent, c'est en effet les enfoncer plus avant dans l'inertie: voyant que l'innocence est interdite aux meilleurs, les uns se résignent à mériter l'anathème, et les autres en sourient; car il ne les effraie pas plus qu'une figure de rhétorique.

Ajoutons que, s'il est maître à son tour dans l'art de l'amplification, il fait montre de son industrie, au point qu'il nous semble parfois plus soucieux de plaire que de persuader. Ses divisions et subdivisions ne portent pas toujours sur l'essentiel; il confond les petites raisons avec les grandes, énerve quelquefois son sujet à force de l'étendre, et a l'air d'avancer, lorsqu'il piétine. Enfin, tout en admirant sa richesse cicéronienne, les ressources in-

généieuses de sa diction, une mélodie incomparable, et le savant équilibre de ses périodes symétriquement balancées pour le plaisir de l'oreille, nous applaudissons dans cette dextérité un contemporain des beaux esprits que charmait Fontenelle.

Mais ne soyons pas trop rigoureux pour des défauts qui se dérobent sous l'agrément. Puisque l'auditoire crée l'orateur, il faut bien que les formes du discours varient avec les mœurs. Seulement, si Massillon a pu être appelé le Racine de la chaire, mettons hors de pair celui qui en fut le Corneille, et parfois l'Eschyle; car ses sermons restent l'exemplaire unique de la plus haute éloquence dans la plus belle des langues.

DE L'ORAISON FUNÈBRE.

ÉTUDE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

L'oraison funèbre et ses origines. — Interprète du deuil, du regret et des consolations, le discours funèbre procède des sentiments les plus naturels au cœur humain. Aussi est-il une des formes primitives de l'éloquence. Si rien n'est plus spontané que le culte des morts, si la reconnaissance superstitieuse des moindres peuplades élevait au rang des dieux les chefs ou les bienfaiteurs de la tribu la plus obscure, on ne s'étonnera pas de rencontrer chez des nations fameuses ces solennelles expressions d'une commune douleur. C'est ainsi que les livres saints nous font entendre la plainte de David pleurant le courage de Saül et la beauté de Jonathas. Jusque dans cette Égypte monotone où le mœurs, les coutumes, l'immobilité des castes et « le muet langage » des hiéroglyphes semblaient « avoir établi l'empire du silence »¹, les privilèges d'une ombrageuse théocratie conféraient aux prêtres le droit de soumettre les

1. Ces expressions ingénieuses sont de M. Villomain.

rois à un jugement posthume, et d'exalter ou de condamner leur mémoire devant une assemblée populaire¹.

Chez les Athéniens, elle fut un hommage de reconnaissance nationale. Son caractère démocratique. Grandeur et décadence du genre. — A plus forte raison la Grèce républicaine ne pouvait-elle manquer de consacrer avec éclat les funérailles des citoyens dont elle voulait perpétuer les exemples. Chez les Athéniens surtout, dans une cité que gouvernait la souveraineté de la parole, ces hommages furent une sorte d'institution nationale. Au lendemain de la victoire ou de la défaite, on recueillait pieusement les dépouilles de ceux qui venaient de succomber pour la défense de la patrie ; puis, exposées durant trois jours à la vénération publique, et, le quatrième, ensevelies dans des cercueils de cyprès, elles étaient conduites au lieu de la sépulture sur des chars qui portaient chacun le nom du dème auquel appartenaient les morts. Nul dévouement ne demeurait sans récompense ; car en ce cortège un cénotaphe représentait les combattants dont les corps étaient restés au pouvoir de l'ennemi. C'est alors qu'un orateur choisi par le peuple, ou désigné² par les magistrats, prononçait l'éloge des victimes, et animait les vivants soit à venger leur trépas, soit à soutenir leur renommée par l'émulation des mêmes vertus.

Au sein d'une démocratie jalouse³, où le patriotisme fut d'ailleurs le plus naturel des devoirs, ces louanges ne publièrent donc point les mémorables actions d'un grand homme : elles s'adressaient aux humbles soldats qui s'étaient sacrifiés à une cause généreuse. Le génie d'Athènes remplissait seul un panégyrique anonyme et collectif, qui associait aux larmes des familles l'enthousiasme dont la fierté respire dans les *Perses* d'Eschyle « cet Homère de

1. C'est du moins ce qu'affirme le témoignage de Diodore de Sicile.

2. Cet usage de louer les morts nous explique la sentence des Athéniens condamnant dix stratèges au supplice, parce qu'ils avaient négligé de recueillir les corps de leurs soldats naufrages.

3. L'ostracisme y laissait rarement un grand homme mourir dans sa patrie.

la Grèce historique¹. » Tels furent les honneurs décernés aux héros de Marathon, de Salamine et de Platée. De ces monuments, le plus antique est celui qui nous fait admirer Périclès parlant ainsi des guerriers qui avaient péri dans un combat contre Samos : « Ces hommes sont devenus immortels comme les dieux eux-mêmes ; car nous ne voyons pas les dieux en réalité, mais par le culte qu'on leur rend et les biens dont ils jouissent, nous jugeons qu'ils sont immortels. Or les mêmes signes existent dans ceux qui meurent pour le salut de leur pays. » Mais, à partir du jour où des conflits fratricides éclatèrent entre les cités, ces pompes traditionnelles devinrent moins imposantes, et finirent même par dégénérer en un cérémonial où les hommes d'Etat, se trouvant à l'étroit, s'étudiaient à éluder par des digressions politiques les lieux communs d'une rhétorique vulgaire. Thucydide nous en offre un exemple lorsqu'aux débuts de la guerre du Péloponèse, après le premier sang versé, il prête à Périclès les virils accents de cette harangue où, faisant un tableau rapide et embelli d'Athènes, de ses lois, de ses fêtes et de ses mœurs sociables, il oppose cet idéal à la rudesse inhospitalière et à la sombre discipline de la barbarie lacédémonienne. Au milieu de ces détours où se complut un auditoire amoureux de lui-même, il se montre plus soucieux de lui plaire par de flatteurs encouragements, que fidèle au pathétique simple et touchant d'une oraison funèbre². Il y revient pourtant avec une austère sobriété dans la péroraison où son stoïcisme exige des Athéniennes l'impassible résignation des mères spartiates.

La décadence de l'esprit civique devait entraîner celle d'une éloquence dont il est l'âme. Il convient cependant de signaler encore parmi les modèles dignes d'échapper à l'oubli ce discours où Lysias appelait la gratitude de ses concitoyens sur les familles décimées par la guerre, dans la

1. M. Villemain.

2. Est-ce dans cette circonstance que Périclès prononça ces mots qu'on lui attribue : « L'année a perdu son printemps » ? On l'ignore. Toujours est-il que Thucydide n'a pas cru devoir reproduire ce trait.

ligue qu'Athènes, Corinthe et Thèbes, avaient formée contre le joug de Sparte. « Nous n'avons, disait-il, qu'un moyen d'acquitter notre dette; c'est d'honorer les pères des morts, comme eux-mêmes l'auraient fait, de chérir leurs enfants, comme s'ils étaient les nôtres, et d'assurer à leurs femmes la protection qu'elles eussent trouvée dans leurs époux. Il faut regarder comme fortunés ceux qui, bravant le plus noble des périls, ont terminé leur vie sans s'exposer aux caprices de la fortune, et, loin d'attendre la volonté de la mort, ont choisi de leur plein gré la fin la plus glorieuse. Pour moi, j'envie leur trépas; car j'estime que la naissance est un bien pour ceux-là seulement qui, délivrés de ce corps périssable, nous lèguent par leurs vertus un éternel souvenir. »

Si, dans ce genre qui commençait à s'épuiser, Démosthène ne nous a laissé que des fragments dont l'authenticité parut contestable aux anciens eux-mêmes, c'est que son génie militant préférait la lutte au panégyrique. Il ne possédait toutes ses ressources que dans les occasions où il avait un ennemi à vaincre et un adversaire à persuader. Quoi qu'il en soit, il sut pourtant se plier aux formes de la louange, s'il est vrai qu'on puisse lui attribuer ce passage où il aurait dit : « Ceux qui tombent sur le champ de bataille ne sont pas compris dans la défaite; tous, ils participent également à la victoire¹. » Pour compléter cette esquisse, mentionnons Hypéride². Car, dans les suprêmes convulsions de la Grèce agonisante, quinze ans après Chéronée, il brava l'épée brutale d'Antipater, par l'intrépidité d'une parole qui consacra la dernière libation du sang répandu vainement pour l'indépendance d'Athènes. Il n'assista pas du moins aux hontes de la servitude. N'eut-il pas, comme Démosthène, la gloire de périr avec la liberté?

L'éloge funèbre à Rome. Son caractère aristocratique. Son rôle sous l'empire. — A Rome, nous retrouvons l'oraison funèbre; mais au lieu de paraître une sorte de cou-

1. Denys d'Halicarnasse et Libanius refusent à Démosthène l'éloge des morts de Chéronée.

2. L'avocat de Phryné. Il mourut en 322.

ronne déposée par la Patrie sur la tombe des fils qu'elle décorait d'un triomphe, elle ne cessa pas d'être une prérogative que les patriciens se réservèrent, avec le droit d'être ensevelis dans un linceul de pourpre. Si dans l'origine le peuple fut convoqué sur le Forum pour entendre l'éloge de Brutus¹ et des vertus républicaines, l'usage de louer les morts ne tarda point à se tourner en démonstrations ambitieuses où s'étalait l'orgueil d'une aristocratie puissante. C'est ainsi que durant sa questure, sous prétexte de rendre de pieux devoirs à sa tante Julie et à sa femme Calpurnie, César, non sans arrière-pensée politique, fit remonter l'origine de sa race au sang des rois et des dieux. Ces mensonges furent poussés à un tel excès que les historiens eurent peine à reconnaître la vérité parmi tant d'impudentes falsifications². Il y eut aussi là des menaces de tyrannie prochaine, comme le prouva l'apologie du dictateur déclamée par Antoine devant ses restes sanglants. Si quelque temps après, à une époque où les armées n'étaient plus que des instruments de domination aux mains d'un maître passager, Cicéron put encore, devant le sénat, dans la dernière de ses Philippiques, honorer les morts de la légion de Mars³ par les accents d'une voix vengeresse, qu'allaient étouffer les sicaires du triumvir, ce fut en vain qu'il tenta d'encourager le patriotisme par la gloire; car le vainqueur d'Actium devait bientôt monter seul à la tribune définitivement « pacifiée⁴ ». Dès lors, soumise à la censure du pouvoir⁵, l'oraison funèbre n'eut pas d'autre office que de flatter les souverains;

1. On cite aussi l'éloge de Valerius Publicola par Brutus, et d'Appius Claudius Cæcus par son fils.

2. C'est ce que dit Cicéron : « *His laudationibus historia rerum nostrarum est facta mendacior; multa enim scripta sunt eis quæ facta non sunt, falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa* : Par ces panegyriques, notre histoire est devenue plus mensongère : car on imagina bien des faits supposés, de faux triomphe, des consulats renouvelés, ou même des généalogies contouvées.

3. Quatorzième Philippique. Ces soldats avaient péri dans un combat contre Antoine, sous les murs de Modène.

4. Pour louer son neveu Marcellus, et Drusus, le fils de sa femme.

5. Le droit de prononcer ces discours n'appartenait qu'à certains magistrats désignés par le prince.

ou plutôt ils jugèrent plus sûr de célébrer eux-mêmes leurs prédécesseurs. Ainsi firent Tibère, Caligula, Claude et Néron que l'on vit, tout enfant, débiter, en l'honneur de son père adoptif empoisonné par le *mets des dieux*¹, un discours composé par Sénèque. Plus tard Rome applaudit l'apothéose de Poppée, et Domitien osa parler de sa douleur sur la tombe du frère qu'il venait d'assassiner. Plusieurs de ces monstres prirent même la précaution de prononcer, de leur vivant, leur propre éloge. Bref on peut dire, sauf exception rare², que les héros valurent les panégyriques.

L'oraison funèbre aux premiers temps de l'Église grecque et latine. — Il appartenait au christianisme de purifier ces souillures, et de réhabiliter un genre justement décrié. Aussi respectueux pour la mort que pour la vie des hommes rachetés par le sang du Rédempteur, ouvrant aux âmes les perspectives d'une immortalité qui n'était plus la récompense précaire décernée par une patrie terrestre³, il transforma l'orateur en un moraliste qui, tout en proclamant notre misère, nous fortifie par le sentiment de notre grandeur, nous révèle nos destinées, nous console par le dogme de la vie future, et nous anime à d'inaffables espérances par des leçons dont l'autorité s'adresse au riche comme au pauvre, au prince comme au sujet, humiliés dans la même poussière, devant l'égalité que la loi de nature établit entre toutes les conditions. C'est dire que cet enseignement de l'exemple aura plus d'influence et de portée, s'il nous offre une de ces existences illustres auxquelles est assuré le retentissement durable de l'histoire.

1. Agrippine hâta la fin de Claude par un plat de champignons empoisonnés.

2. Antonin fut célébré par Marc-Aurèle, et Pertinax par Septime Sévère.

3. « Rappelez dans votre éloge, disait Cicéron, la noble naissance de votre héros, sa beauté, sa force, ses richesses. Si de tels avantages sont par eux-mêmes peu dignes de louanges, c'est un mérite d'en avoir bien usé. Vantez ses vertus, et celles qui furent surtout utiles à lui-même, et celles qui tournèrent au bien de ses semblables, les unes, parce qu'elles produisent l'admiration, les autres, parce qu'elles excitent la reconnaissance. Célébrez surtout les belles actions accomplies par le courage sans espoir de récompense. Louez même le bonheur comme un don des immortels. »

Mais l'Église souffrante ne pouvait nous transmettre que des noms obscurs de héros sanctifiés par le martyre, et leur éloge, comme leurs reliques, dut se dérober à la lumière, dans le secret des catacombes. Même au quatrième siècle, quand la société religieuse parut au grand jour, les premières oraisons funèbres qui méritent l'attention ne sont point un panégyrique officiel, mais une sorte de sermon où les souvenirs du foyer se mêlent à des conseils édifiants. Tel fut, entre autres, le tribut de regrets dont s'acquitta saint Grégoire de Naziance envers son frère Césarius qui, médecin de la cour impériale, était demeuré fidèle à sa foi, dans le palais même de Julien l'apostat¹. Ces adieux se distinguent par l'onction d'une sensibilité sincère, et des élans qui ne languissent pas dans le voisinage de Bossuet², témoin cette péroraison : « Alors, Césarius, je pourrai te revoir, non plus exilé, non plus enseveli, non plus objet de larmes et de pitié, mais glorieux, triomphant et couronné, tel que souvent, ô le plus tendre des frères, tu m'apparus en songe soit par une illusion de mes désirs, soit par l'effet de la réalité même. » A cette homélie domestique nous préférons toutefois l'éclat du discours où il solennisa les funérailles de saint Basile³. Car l'éloquence de son deuil fut alors digne de l'amitié qui avait uni les cœurs de ces grands évêques, tous deux chrétiens dès le berceau, tous deux aussi épris d'admiration pour les lettres profanes que de ferveur pour les saintes Écritures, tous deux promus aux suprêmes honneurs du sacerdoce, et non moins inséparables par la fraternité de leur apostolat que par celle de leurs talents.

Si l'Église latine est inférieure⁴ à sa sœur d'Orient, élevée

1. Il est vrai que l'empereur ne l'en estima pas moins; il ne voulut pas lui opposer d'autres armes que le raisonnement.

2. Ce passage rappelle un mouvement analogue qui termine l'oraison funèbre de Condé. — Saint Grégoire eut aussi la douleur de faire des adieux publics à sa sœur Gersonia, et à son père, évêque de Naziance.

3. Il était alors patriarche de Constantinople.

4. Si saint Grégoire n'eût pas le goût reprochable; s'il manque de pathétique, il rappelle Isocrate par la richesse des images et la symétrie savante d'une diction ingénieuse. — Saint Grégoire de Nyssa, frère de saint Basile, fit

à l'école de la Grèce, il serait pourtant injuste de méconnaître le mérite de saint Ambroise et de saint Jérôme. L'un, qu'immortalise l'arrêt dont il osa frapper le crime de Théodose, loua son frère Satyrus avec le charme des sentiments vrais et les défauts d'un style gâté par la rouille de la barbarie. L'autre ne monta jamais dans la chaire, pour présider à d'illustres obsèques ; mais quelques-unes de ses lettres sont émues d'une tristesse pathétique, entre autres, celles que lui inspira la mort de Népotien, le plus cher de ses disciples, ravi dans la fleur de l'âge à ses religieuses espérances, et la perte plus cruelle encore de Paula, cette fille des Scipions qui, préférant Bethléem à Rome, aima mieux nourrir les indigents, et veiller près du lit des malades que goûter les hommages du monde, et briller parmi ses splendeurs.

Le panégyrique au moyen âge et après la Renaissance. — Tel fut l'héritage que devait recueillir le siècle de Louis XIV. Mais avant l'avènement des noms glorieux, il nous faut traverser la période ingrate qu'affligèrent les épreuves d'une société dont les éléments féconds s'organisaient comme au sein d'un chaos. Pourtant, bien que ces crises intéressent surtout la curiosité savante, ne traitons pas avec dédain ces âges intermédiaires qui contenaient en germes les créations de l'avenir. Si toute clarté semble alors s'éclipser ou s'éteindre sous un ciel orageux, la faute en est seulement au malheur des temps ; et il faudrait plaindre ceux qui étudieraient sans plaisir les premiers bégaiements d'une langue dont l'inexpérience même eut ses grâces. Laissons donc à Voltaire l'ironie d'un mépris qui n'accuse que ses préventions ignorantes. Regrettons plutôt que l'espace nous manque pour signaler ici les lueurs dans lesquelles se pressent l'aurore d'une civilisation nouvelle, et pour suivre les traces d'un progrès continu, dont l'Église peut, à bon droit, revendiquer l'initiative, jusqu'au jour où, la chute de Constantinople et la découverte de l'im-

aussi son éloge, et quelques mois après, ceux de Pulchérie fille de Théodose, et de l'impératrice Flaccile. On peut comparer ces deux discours, l'un à l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans, l'autre à celle de Marie-Thérèse.

primerie renouant une chaîne brisée, les intelligences s'éveillèrent tout à coup de leur sommeil apparent, et finirent par renaître à la vie littéraire.

Pour revenir à l'objet qui nous occupe, nous aimerions à dire un mot de saint Bernard et des plaintes mystiques inspirées à ce belliqueux apôtre par le regret d'un frère chéri¹. On pourrait citer aussi le sermon naïf que Robert de Sinceriaux versifia sur l'héroïque trépas de saint Louis, *le roi le plus preudhomme et le plus droiturier*. Nous rappellerions encore l'éloge que l'évêque d'Auxerre fit entendre, devant Charles V, dans la basilique de Saint Denis, aux funérailles du connétable du Guesclin. — Quant au seizième siècle, on y verrait figurer des orateurs funèbres, tantôt ouvrant le paradis à l'âme de François I^{er}, non sans paraître téméraires aux docteurs de Sorbonne²; tantôt célébrant les malheurs de Marie Stuart et sa fin tragique³, ou bien fêtant l'immortalité viagère de Ronsard⁴; ailleurs jouant un rôle factieux parmi les violences des guerres civiles⁵, puis rivalisant de zèle pour pleurer avec la France « le bon roi Henri », frappé par un poignard qui blessait la patrie au cœur⁶.

Certes des occasions grandioses s'offraient en foule aux panégyristes. Mais, si l'on excepte quelques bons esprits, le cardinal du Perron, le père Sénault, supérieur général de l'Oratoire, Nicolas Grullié, évêque d'Uzès, et Claude de

1. In obitu domini Humberti, monachi Claravallensis; sermo 1066.

2. L'orateur fut Pierre du Catel, évêque de Mâcon. La Sorbonne voulait envoyer le roi au purgatoire. Un plaisant répondit : « Il estoit homme à ne s'arrêter guère en un lieu. S'il est allé au purgatoire, il y restera tout au plus pour gouter le vin en passant. »

3. Elle fut célébrée par Claude d'Espence et Renaud de Beaune.

4. Le cardinal du Perron s'en acquitta dignement, en 1586.

5. L'assassinat des princes de Lorraine provoqua de fougueuses harangues. A Paris, Pierre Pigenat, curé de Saint-Nicolas-des-Champs, osa prêter ces vers à la duchesse de Guise.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face *Valois* ferroque sequare tyrannos!

• Que de nos ossements se leve un vengeur qui poursuive par le fer et le feu les tyrans *Valois* ! •

6. Parmi quinze autres, citons l'academicien Coeffeteau et l'évêque d'Aire, Philippe de Cospean.

Lingendes qui échappèrent plus ou moins à la contagion environnante, la plupart des œuvres qui datent de cette époque font aujourd'hui sourire la critique par des défauts applaudis alors comme des beautés. Aux parodies macaroniques des Ménot, des Maillard et des Barlet, avaient succédé l'étalage d'une érudition pédantesque, la confusion du profane et du sacré, le luxe des fausses couleurs, l'incohérence d'images disparates, bizarres ou triviales, en un mot une recherche de bel esprit qui compromettait par des jeux puérils le sérieux du ministère évangélique. Non-seulement on citait pêle-mêle Pythagore et Moïse, Virgile et Salomon, Plutarque et saint Jérôme, Platon et Tertullien, Aristote et les Prophètes, Homère et saint Paul¹ ; mais dans les déclamations d'une prose indigeste s'entrecroisaient des épigrammes, des odes, des sonnets, des épitaphes et autres bagatelles si frivoles que la sévérité des conciles dut, mais en vain, proscrire ces fantaisies ridicules². Pour ne pas parler des plus obscurs, jugez-en par cet exorde d'un prédicateur en vogue, de Jean Camus, évêque de Belley, ouvrant ainsi son éloge du maréchal de Rantzau³. « Tant de vertus qui ont éclaté en luy ont esté comme cette myrrhe, cet aloès, ce benjouin, ce storax, cette cannelle et cet ambre dont le roy Prophète parle, qui s'exhale des vestements des personnes vertueuses.... Ce que fit matériellement la reine de Saba qui apporta tant de parfums en Jérusalem que les rues par où elle avoit passé en estoient toutes remplies, se peut dire moralement de ce grand homme que nous louons ; et, tandis que notre jeune Salomon a esté dans la couche de sa minorité, son nard a respandu tant d'odeurs dans tous les emplois dont il a esté honoré, que, comme la panthère laisse au repaire où elle a demeuré une nuit une suavité qui y dure tout le jour sui-

1. Arnaud Sorbin, évêque de Nevers, ligueur passionné, fit, dans ce style, l'oraison funèbre de Charles IX.

2. « *Ineptas et inanes nugas orator devitabit* (Concile de Cologne, 1536). — *Comicas, aniles et interdum obscenas fabulas, quæ risum moveant sæpius quàm lacrymas, auribus non ingerant.* » (Concile de Trèves, 1549.)

3. **xxiii** septembre MDCL.

vant, et, comme toutes les odeurs de l'Arabie se trouvent ramassées dans les cendres du lit, du nid ou du buscher du phénix, ainsi cet excellent personnage qui est venu fondre en nostre France, et y laisser ses os qu'il n'y avoit pas pris, après avoir remply les païs estrangers de l'odeur de son nom, nous a laissé, par son exemple, de quoy mourir en l'odeur de ses parfums par l'imitation de ses vertus héroïques. » Ecoutez encore cette apostrophe dédiée à la reine mère, avec *privilege de sa Majesté* : « Quoy ! corps précieux¹, souffrir jusqu'à estre rongé tout vivant des vers qui anticipent la proye de la mort ! vers exécrables, que vous me faites d'horreur ! vers favorables, que vous insinuez d'amour dans mon cœur ! Je vous déteste, petits criminels de lèse-majesté ! On ne peut sans impiété toucher à un de ces cheveux, et vous sucez la mouelle de ses os ! Je vous chéris, exécuteurs de la douce rigueur d'une amoureuse Providence. Cessez, cessez, las ! Il en est aux derniers abois. Achevez, achevez ! Ah ! la belle victime ! d'un roy, un ver, qui crie au roy des roys : *Ego vermis, et non homo.* » Voilà donc où en étaient les talents à la mode, aux environs du *Discours de la methode*, au lendemain du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna* et de *Polyeucte* (1636-1640). Quelle distance entre ces prétentieuses misères, et les préludes de Bossuet prenant enfin possession du domaine où il allait régner souverainement² !

Réforme du genre. Avènement de Bossuet. — Dans l'intervalle, une réforme avait sans doute été préparée par de salutaires influences, entre lesquelles il faut compter celle de Pascal et de Port-Royal. Mais, pour assurer la victoire au bon sens, il fallait qu'un maître inaugurât une tradition par la vertu de ses exemples, et que son génie surgît tout à coup comme un lever de soleil qui chasse la nuit et ses breuillards. Tel fut l'effet d'une parole dont les essais même révélèrent dès l'abord jusqu'en leurs plus

1. Tire d'un éloge de Louis XIII.

2. Oraisons funèbres du pere Bourgoing (1662), et de Nicolas Cornet, grand-maître du college de Navarre (1663).

audacieuses saillies, les prodiges d'un art déjà presque définitif¹.

Puisque Bossuet nous propose des modèles accomplis, indiquons les traits essentiels du genre qui, chez lui, tient à l'histoire par le récit des faits, à la politique par les jugements portés sur la conduite des personnages et les révolutions des empires, à la morale par la peinture des caractères, enfin à la religion, par l'obligation constante de démontrer qu'elle est le tout de l'homme, c'est-à-dire le principe et la fin d'une destinée en dehors de laquelle les grandeurs terrestres ne sont qu'un pur néant.

A-t-il évité les écueils du panégyrique officiel ? Si l'oraison funèbre eut ses détracteurs, c'est qu'on a souvent mis en doute son indépendance et sa sincérité. On lui reproche surtout de n'être qu'une louange officielle, qui, dédaigneuse des vertus roturières et vouée à la gloire des grands, expose le prêtre à taire ou déguiser la vérité sous des flatteries indignes de son ministère. Il est certain que ce danger est à craindre. On ne saurait le nier puisque Bossuet fut le premier à s'en défier. Quand il entra dans la carrière², ne disait-il pas : « Je vous avoue, chrétiens, que j'ai coutume de plaindre les prédicateurs, lorsqu'ils font les panégyriques funèbres des princes.... Car la licence et l'ambition, compagnes presque inséparables des grandes fortunes ; car l'intérêt et l'injustice, toujours mêlés trop avant dans les grandes affaires du monde, font qu'on chemine parmi des écueils ; et il arrive ordinairement que Dieu a si peu de part dans de telles vies, qu'on a peine à y trouver quelques actions qui méritent d'être louées par ses ministres. » Il redoutait donc ces discours « où l'on ne parle qu'en tremblant, où il faut plutôt passer avec adresse que s'arrêter avec assurance, où la prudence et la discrétion tiennent toujours en contrainte l'amour de la vérité ». Parler ainsi, n'est-ce pas s'engager d'avance à ne jamais la démen-

1. Il y a parfois quelque indécision, et certaines témérités de goût dans les fragments, d'ailleurs incomplets, où il célèbre des héros trop inférieurs à son éloquence.

2. Exorde de l'oraison du père Bourgoing.

tir ? Aussi, disons le très-haut, toujours étranger aux intérêts et aux passions comme aux vanités de l'esprit, Bossuet, dans le détail des opinions particulières, a pu se méprendre avec les plus sages de son temps¹ ; mais, tout en étant soucieux des bienséances, il ne cessa pas d'être, en face des puissants, l'orateur évangélique dont le premier devoir est de diriger les consciences. Là où d'autres se seraient épuisés en précautions, il raconte les faits, ou juge les acteurs avec une franchise aussi ferme que décente. Voilà ce qu'attestent les passes périlleuses qu'il sut, en mainte rencontre, franchir sans faiblesse. Quant au souci de convertir les âmes, il éclate dans toutes les parties de son discours, mais surtout en ses péroraisons, où sa charité fait pour ainsi dire des sommations instantes à ces auditeurs profanes qu'il veut ramener au pied de la Croix, confondus et repentants².

Aussi n'a-t-il trompé personne, en disant de lui-même : « Ce n'est pas un ouvrage humain que je médite, je m'élève au-dessus de l'homme, pour faire trembler toute créature sous les jugements de Dieu. »

De là, tant de fortes pensées, qui ont ici pour centre l'idée fixe de la mort dont les leçons retentissent parmi les oublis et les enchantements du monde. Mais cette tristesse religieuse n'exclut pas de son cœur une émotion sympathique aux intérêts des rois et des peuples, les éclats de l'enthousiasme, et les mouvements d'une sensibilité que passionne le spectacle des fortunes humaines. « Car ce contempteur de la grandeur et de la gloire en est touché comme nous ; il est homme en même temps qu'apôtre ; aussi leur donne-

1. • Là où Bossuet a manqué, dit M. Nisard, c'est de l'humanité, non d'un homme en particulier. »

2. Voyez comme il termine l'oraison funèbre de Marie-Thérèse : « La sentence partira d'en haut, la fin est venue, le feu est venu ; tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, concluez ; frappez l'arbre infructueux qui n'est plus bon que pour le feu. Coupez, abattez ses branches : perisse d'un seul coup tout ce qu'il avoit avec lui-même. Alors s'élèveront des frayeurs mortelles... Ah ! mes frères, n'attendez pas ce coup terrible. Le glaive qui a tranché les jours de la reine est encore levé sur nos têtes ; nos péchés en ont affilé le fatal tranchant. Glaive du Seigneur ! quel coup vous venez de faire ! Toute la terre en est étonnée. »

t-il ses louanges¹ et ses larmes. » Dans ses accents, nous reconnaissons bien l'ami du prince de Condé, l'admirateur de Turenne, celui qui tombait évanoui en apprenant sa mort.

Nouveautés de l'oraison funèbre chez Bossuet. Composition, élocution, style. — Sa supériorité ne paraîtra pas moins éminente, si l'on ne considère que la perfection de son industrie oratoire. En effet quelle majestueuse économie dans la structure de ces plans dont les lignes se développent avec tant d'ampleur et de souplesse, sans jamais s'asservir à l'usage des divisions scolastiques² ! Au lieu d'indiquer sa route par des procédés qui ne semblent qu'un secours fait pour la mémoire, il s'avance d'un pas libre et naturel, déploie les événements à mesure qu'ils se produisent, selon le degré de leur importance, et ne montre son héros que dans le cadre où l'histoire le découvre à son intuition profonde. De l'ensemble ressort une physionomie vivante, qu'il éclaire des lumières de la foi. Car tel est le foyer permanent d'une éloquence où le théologien et le poète ne font qu'un.

Parmi ces merveilles d'une imagination qui se met toujours au service de la doctrine, et ne vise qu'à persuader ou convaincre par un enseignement efficace, à peine a-t-on le loisir de remarquer les incomparables richesses d'une diction qui, égalant les mots aux choses, ne fait aucun effort pour s'élever au sublime, et sait redescendre au ton le plus familier, sans que sa simplicité vraiment auguste ait jamais l'air de déroger. Ne pouvant analyser ici tous les mérites originaux d'un écrivain qui n'a point une forme particulière, mais s'accommode à chaque sujet par une franchise ingénue, dont le trait dominant est la grandeur,

1. Ce jugement est de M. Patin qui remporta le prix d'éloquence en 1827. Son éloge de Bossuet restera comme un modèle du genre.

2. Mascaron et Frézier, célébrant la mort de Turenne, ont tous deux divisé et subdivisé leur vaste sujet.

« Le héros, dit M. Villemain, n'en paraissait pas plus grand, et les orateurs en sont moins naturels. »

Bossuet est logicien, sans les procédés de la logique. C'est la différence de l'ordre et de l'arrangement.

Il est de ces grands esprits qui ne raisonnent que par les idées principales.

disons du moins que la moelle des deux antiquités nous semble être le fond même de son style. Nourri des livres saints, dont les tours et les images sont devenus le nouveau naïf et l'involontaire essor de sa parole, son français si neuf, si plein, et si substantiel découle directement du latin, qu'il pratiquait avec autant d'aisance que sa langue maternelle¹. Ainsi s'explique cette abondance de sève qui se fait sentir non-seulement dans l'expression², mais dans la texture de ses puissantes périodes, et la liaison de ses phrases. Ses latinismes n'ont rien d'accidentel; ils lui échappent spontanément: c'est son habitude intime. Même quand il invente, pour mieux dire ce qu'il veut, c'est encore dans le sens de l'analogie, et en vertu de l'hérédité latine. Aussi ses hardiesses ne sont-elles jamais des témérités; elles obéissent à la logique de l'instinct populaire, et ces coups d'autorité s'acceptent comme des institutions nécessaires³. Mais abrégeons, et, faute d'espace, terminons notre étude par la revue rapide des noms que l'erreur du goût contemporain opposa, préféra même à Bossuet⁴.

Ses émules au dix-septième siècle. — Parler de ses rivaux, c'est continuer son éloge: car, sans les déprécier, nous n'hésitons plus entre son génie et les talents qui lui font cortège; Fléchier par exemple, que distinguent une composition adroite, un développement soutenu, l'élégance d'un style grave, la science d'une symétrie cadencée, une

1. Il en usait quotidiennement dans les disputes de l'école, dans les lettres adressées aux prélats étrangers, dans les notes dont il chargeait les marges de ses livres.

2. Chez lui, le sens des mots se rapproche toujours de leur racine. Il les rattache dans la propriété de leur acception primitive. Il en renouvelle la saveur. On pourrait dire de sa langue, comme un ancien de Caton et de Lucrèce, qu'elle est *docte et cordiale* (*docta et cordata*.)

3. Dans les conseils qu'il adresse à l'orateur sacré, il dit: « Prenez dans les écrits de toutes les langues le tour qui en est l'esprit... surtout dans la *latine*, dont le génie est tout le même que celui de la nôtre ».

4. Bussy peut dire que l'oraison funèbre de Combe « ne fait honneur ni au mort, ni à l'orateur ». Mme de Sévigné reproche à Bossuet « le parallèle *un peu violent* » de TERENCE et de CÉSAR. L'abbé de Clerambault prononça cet étrange jugement, en pleine Académie: « Méditant des victoires contre les ennemis de l'Eglise, M. de Meaux l'ossa obtenir à ses rivaux le premier rang dans l'éloquence sacrée. »

coquetterie ingénieuse, la noblesse, l'harmonie, la mesure, la discrétion, le fini des nuances, parfois même la magnificence ; mais qui, ne s'oubliant jamais, calcule ses moindres effets, combine toutes ses émotions, et ne nous offre que l'excellence d'un langage académique¹. Pour ce qui est de Mascaron², il eut ses journées triomphales, et nous ne lui refuserons pas ce que Mme de Sévigné appelait « des bouffées d'éloquence. » Accordons même que son oraison de Turenne fut, comme disait son admiratrice, « une action pour l'immortalité. » Mais il y eut trop d'intempérance dans sa verve inégale, et les écarts de son goût compromettent trop souvent des beautés de premier ordre. Bourdaloue, non plus, ne soutient pas la comparaison³ ; et, malgré l'énergique simplicité d'une forme toute désintéressée, son panégyrique de Condé n'est, suivant le mot de Fénelon, que « l'ouvrage d'un grand homme qui ne fut pas orateur. » Quant à Massillon, dont la prédication ouvrit avec tant d'éclat un âge nouveau, il dessine trop faiblement les caractères pour que l'oraison funèbre nous le montre tout entier. Cependant celle de Louis XIV s'annonce par un début sublime que ne dépare point la suite d'un discours brillant, mais parfois trop pompeux⁴.

Décadence du genre au dix-huitième siècle. — Du reste, bien que le genre fût encore populaire⁵, il touchait à sa décadence. Outre que parvenus au sommet, tous les arts subissent un inévitable déclin, et deviennent la proie de l'imitation qui étouffe l'inspiration, le changement des

1. Fléchier (1632-1710) prononça les oraisons funèbres de la duchesse de Montausier (1672), de la duchesse d'Aiguillon (1675) et de Turenne (1676).

2. Mascaron (1634-1703) célébra Henriette d'Angleterre (1670), le chancelier Séguier (1672) et Turenne (1679). Il fut évêque de Tulle.

3. Bourdaloue (1632-1704) prononça l'éloge de Condé, cinq semaines après Bossuet, et devant lui. — Parmi les noms secondaires, signalons aussi le P. La Rue, qui fit l'oraison funèbre du maréchal de Luxembourg, du duc et de la duchesse de Bourgogne, enfin de Bossuet.

4. Massillon, évêque de Clermont, vécut entre 1663 et 1742.

5. Il y eut cinquante-trois éloges de Louis XIV. De vastes affiches annonçaient en caractères monstrueux le nom des panégyristes. Les successeurs de Bossuet furent le P. Neuville, l'abbé de Boismont, qui manque de naturel, et M. de Beauvais, évêque de Senz, dont l'élegance est froide, et la diction pure, mais terne.

mœurs, des sentiments et des croyances devait précipiter la chute d'une éloquence qu'avait portée si haut, dans le siècle précédent, le culte de l'autorité monarchique et religieuse, l'esprit d'obéissance et de respect¹. Or ce temps n'était plus. Il y avait dans l'air d'irrésistibles courants de scepticisme. Toute traditions'en allait en ruines. Sous l'action dissolvante de l'opinion, la chaire elle-même se sécularisait de plus en plus. Au lieu de puiser aux sources sacrées, elle semblait ignorer l'Écriture et les Pères. A la suite de Massillon qui en avait donné le signal, on ne prêchait plus guère que la morale sociale. On finit par disserter sur *les petites vertus, le demi-chrétien, le luxe, l'humeur, l'égoïsme, l'antipathie, l'amitié, l'amour paternel, la société conjugale, la pudeur, la compassion, la bienfaisance*, ou même sur *la sainte agriculture*. Entraînée sur cette pente, l'oraison funèbre, elle aussi, cessa de propager la doctrine, pour devenir toute mondaine et profane. Ajoutons que la faculté d'admirer semblait découragée par l'ironie d'un dénigrement universel, aussi bien que par l'abaissement des caractères. Tandis que de froids panégyristes faisaient concurrence à Dorat² ou à Thomas, les uns par la fadeur, les autres par l'emphase de leurs éloges, le discrédit du dégoût et de l'ennui s'étendit de jour en jour sur des rapsodies fastidieuses qui ne réussissaient plus à piquer l'attention que par des allusions politiques, sous lesquelles s'entrevoyaient les signes précurseurs d'une révolution. Au zèle évangélique s'était substituée l'amertume d'une censure parfois irrévérente qui, sous prétexte d'indépendance, manquait à la discrétion comme à la charité³. Tout pouvoir

1. On rencontre alors des oraisons funèbres jusque dans les lettres et les mémoires les plus fameux. Quand mourut le duc de Bourgogne, Saint-Simon écrit : « La France tombe sous ce dernier châtimeut, Dieu lui montra un prince qu'elle ne méritait pas. La terre n'en étoit pas digne. » Lisez Mme de Sévigné parlant de la mort de Louvois.

2. Tel fut l'insipide éloge du Dauphin, prononcé par le P. Fidele de Pau.

3. Sur la tombe de Louis XV, l'abbé de Beauvais ne disait-il pas, du reste avec à propos et courage : « Quand le prince parait en public, il n'entend plus retentir autour de lui les acclamations de ses sujets : le peuple n'a pas sans doute le droit de murmurer ; mais il a celui de se taire, et son silence est la leçon des rois. »

était du reste tombé si bas, qu'il devenait malaisé de croire à la grandeur. Aussi la louange n'aurait-elle été qu'un mensonge oratoire. Mieux valait ce silence qui fut alors, plus que jamais, la leçon des rois. Notre étude n'est donc que l'oraison funèbre d'un genre qui, créé par Bossuet, ne lui survécut pas, et devait disparaître avec le régime dont il décora les fastes. Si, de nos jours, des voix éloqu岸tes ont relevé ses traditions et les ont fait applaudir encore¹, il y a lieu de regarder cette restauration comme passagère. Car les partis ont tellement divisé la France en factions hostiles, que les opinions ne sauraient s'accorder sur la valeur absolue des événements et de leurs acteurs. Chez nous, les morts offrent des armes aux vivants. Faisons cependant des vœux pour que notre démocratie n'imité pas l'ingratitude des Athéniens, et, au lieu de renverser les statues de ses grands hommes, s'honore elle-même par une patriotique reconnaissance.

ORAISON FUNÈBRE

D'HENRIETTE-MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE

(1669).

I. — FAITS HISTORIQUES.

Dernière enfant d'Henri IV et de Marie de Médicis, née au Louvre, le 25 novembre 1609, six mois avant la mort de son père, Henriette-Marie de France avait épousé (1625) Charles I^{er}, roi d'Angleterre. Le pape Urbain VIII, son parrain, espérait, par son influence, réconcilier l'Église et la Grande-Bretagne. Ce fut sous ces auspices que la jeune et pieuse reine partit pour

¹ Lacordaire a fait un brillant éloge d'O'Connell, de M. de Forbin-Janson, et surtout du général Drouot. Lamoricière a été bien dignement célébré par Mgr Dupanloup.

Londres, accompagnée d'une carmélite, la mère Madeleine de Saint-Joseph, de son confesseur Pierre de Bérulle, fondateur de l'Oratoire, et de douze prêtres appartenant à cette congrégation. Mais dès le jour de son arrivée les persécutions se rallumèrent contre les catholiques, et quelques mois après sa religieuse escorte dut rentrer en France. Il se mêla donc bien des nuages « aux seize années d'une prospérité accomplie » dont parle Bossuet.

Lorsqu'en 1639 éclata l'orage qui couvrait sourdement, les conseils de la reine contribuèrent à perdre celui qu'elle voulait sauver. Par ses terreurs, elle eut le tort de décider un souverain trop faible à livrer Strafford, concession aussi cruelle qu'inutile, et que suivit bientôt la fuite de la famille royale (1640). On sait qu'après huit années d'angoisses, Henriette, proscrire et poursuivie à coups de canon jusque sur les mers, vint chercher un asile dans sa patrie, au Louvre, près d'Anne d'Autriche, que des embarras politiques empêchèrent de lui prêter secours. Ce fut là que, réduite à demander l'aumône au parlement, elle apprit la fin tragique de son époux.

Privée de son douaire que le cardinal Mazarin sollicita vainement (car le Protecteur lui répondit par un refus outrageant), elle se retira dans le couvent de la Visitation¹, dont elle était fondatrice, et y vécut, parmi des œuvres saintes, jusqu'à la restauration de Charles II (1660), événement qui lui permit de marier sa fille au duc d'Orléans en 1661. Elle était retournée à la cour d'Angleterre; mais la ferveur de son zèle l'y rendit suspecte; et, après avoir vu mourir sa fille aînée, la princesse d'Orange, et son fils, le duc de Gloucester, elle dut se fixer définitivement en France, à Colombes, où elle termina ses jours, en 1669.

Son oraison funèbre fut prononcée, le 16 novembre 1669, en l'église des religieuses de Sainte-Marie de Chaillot. La duchesse d'Orléans avait chargé Mme de Motteville de rédiger pour Bossuet une vie de sa mère. Ce monument existe encore aujourd'hui à la Bibliothèque nationale.

1. A Chaillot. Le cœur de cette princesse fut déposé dans l'église du couvent.

II. — ESQUISSE LITTÉRAIRE.

Exorde et proposition. — Par une rencontre qui peut-être ne fut pas fortuite, cette oraison funèbre a pour texte¹ un verset que Cromwell avait fait graver, après la mort de Charles I^{er}, sur une médaille commémorative du régicide. Ce qui n'était alors qu'une sacrilège menace devient ici la pensée maîtresse d'un discours qui nous montre Dieu dominant aux peuples et aux rois « de grandes et terribles leçons. » Dans la vie d'une princesse qui « connut toutes les extrémités des choses humaines », Bossuet cherche donc un *double enseignement* : — d'un côté, celui que comporte une *félicité sans bornes*, honorée par des vertus dignes d'être proposées pour exemple ; — de l'autre, celui que nous offrent des *infortunes inouïes* noblement supportées par une âme supérieure à toutes les épreuves.

Telles sont les *deux parties* de cet éloge, dont le plan s'annonce librement dans un exorde majestueux qui, abaissant les pouvoirs humains sous la souveraineté divine, rappelle au monde « le néant de ses pompes et de ses grandeurs. »

Première partie. Seize années de félicité sans bornes. La piété de la reine. Disputes religieuses de l'Angleterre. — La piété de la reine, voilà de tous ses mérites celui que Bossuet devait célébrer avec le plus d'effusion, dans une « fille de saint Louis. » Mais il ne pouvait en parler comme l'histoire. Aussi convient-il de rappeler que la ferveur intempérante d'Henriette de France eut des conséquences redoutables pour la sécurité de son trône. A une époque où fermentait avec tant de violence la fureur des sectaires, elle fit de nombreux ennemis à Charles I^{er} par des mesures impolitiques, notamment lorsque le cardinal de Bérulle lui persuada d'introduire en pays protestant la congrégation de l'Oratoire. Ces apôtres, qui durent bientôt

1. *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram* PSAL. II, 10. Maintenant, ô rois, apprenez; instruisez-vous, juges de la terre!

repasser le détroit, ne réussirent en effet qu'à susciter les défiances d'un parlement ombrageux, et à réveiller les édits intolérants d'Elisabeth. Les cérémonies dont elle se plut à déployer l'appareil ne contribuèrent pas moins à l'effervescence des haines religieuses. On lui reprocha de vouloir « transformer la cour en un cloître » ; et ce grief n'était pas dénué de tout prétexte, si l'on en juge par ce fragment d'une lettre que cite M. Cousin : « Je vous diray que nous faisons une sorte de couvent, qui sera comme celui des vierges Carmélites, en petit ; mais j'espère, avec l'ayde de Dieu, que, quelque jour, il y en aura un tout de bon. »

Bossuet partage donc ici les illusions d'un cœur mystique, lorsqu'il nous représente « les agrémens infinis » et « le charme innocent de l'épouse qui employoit son crédit auprès du Roy son Seigneur à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. » On croirait entendre ces vers de Racine :

Tout respire en Esther l'innocence et la paix ; ...
 Tout ressent de ses yeux les charmes innocents....
 Jamais tant de vertu fut-elle couronnée ?

Ces analogies sont surtout sensibles dans la louange d'une souveraine infatigable à « consoler la captivité des fidèles », en ces temps douloureux où « il falloit cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes. » Elle aussi, elle relevait l'espérance de ses compagnes, et semblait leur dire :

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques,
 Où vos voix si souvent se mêlant à mes pleurs
 De la triste Sion célèbrent les malheurs.

Sous son règne, les chrétiens « qui ne cherchoient Dieu qu'en tremblant » purent enfin respirer. Aussi est-ce avec complaisance que Bossuet arrête ses regards sur ces « seize années d'une prospérité accomplie qui coulèrent sans interruption, avec l'admiration de toute la terre, et furent seize années de douceur pour l'Eglise affligée. »

Mais le ton change lorsqu'il aborde ces disputes religieuses qui devinrent une guerre civile, suivie d'une révolu-

tion. On pourrait alors appliquer à son éloquence ce qu'il dit lui-même de Moïse et de son langage : « Hardi, extraordinaire, propre à représenter la nature dans ses transports, son style marche par de vives et impétueuses saillies; affranchi des liaisons ordinaires que recherche le discours uni, renfermé dans des cadences nombreuses qui en augmentent la force, il surprend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur, et s'imprime tout vif dans la mémoire. » C'est ainsi que, s'armant du courroux des prophètes, il condamne « cet esprit de révolte, ce chagrin superbe, et cette indocile curiosité » qu'il compare « à la fumée sortant du puits de l'Abîme, pour obscurcir le soleil. » Mais à ces colères se mêle une pitié tout évangélique pour l'aveuglement de « l'Angleterre qui ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir, et est plus agitée en sa terre et dans ses ports que l'océan qui l'environne. » Si la hautaine orthodoxie de Bossuet s'indigne et s'attriste de « ces prodigieuses erreurs », dont elle prédit la fin prochaine avec une confiance démentie par l'avenir, son respect pour la dignité royale persiste aussi jusque dans la sévérité des jugements qu'il porte sur les souverains qui participèrent aux attentats commis contre la croyance. On devra donc remarquer ici la réserve discrète de l'allusion faite aux forfaits d'Henri VIII, « ce prince en tout le reste accompli, qui s'égara dans les passions par lesquelles fut perdu Salomon. » Cette nuance est un trait de caractère, et découvre l'homme dans l'orateur.

Deuxième partie. Les infortunes inouïes. Portraits de Charles I^{er} et de Cromwell. Épisodes dramatiques. Le régicide. — Remonter à la cause des infortunes royales, en exposer le récit pathétique, rendre hommage à l'héroïsme ou à la résignation d'une reine qui ne fut jamais plus auguste que dans l'adversité; tel est le plan de la seconde partie, dont nous indiquerons seulement les plus mémorables passages.

Signalons d'abord l'émotion avec laquelle Bossuet s'engage dans le récit « des indignes traitements faits à la Majesté et à la Vertu. » On dirait qu'il voit un abîme ouvert sous ses pas; et « son esprit *rebuté*... » ne se résoudrait jamais

« à se jeter parmi tant d'horreurs », si la fermeté d'une âme inébranlable « ne surpassoit de beaucoup tous les crimes » dont elle a souffert. Il est donc soutenu par le sentiment d'un grand devoir. Car « il faut qu'il s'élève au-dessus de l'homme, pour faire trembler toute créature sous les jugements de Dieu », et découvrir les merveilles de ses conseils : « *conseils de vengeance sur l'Angleterre, conseils de miséricorde pour le salut de la reine.* »

Bien qu'il « ne médite pas un ouvrage humain », la nécessité du sujet l'oblige pourtant sinon à « développer le secret des cabinets et les intérêts des partis », du moins à rechercher la raison des événements, à esquisser la figure des principaux acteurs, et le tableau des scènes dramatiques qu'il va décrire avec l'imagination du poète et la passion de l'orateur.

C'est ainsi qu'une sympathique douleur anime le *portrait de Charles I^{er}*, transfiguré par ses respects et sa pitié. Il le représente « juste, modéré, magnanime, très-instruit des affaires, plus capable que tout autre de rendre la royauté non-seulement vénérable et sainte, mais aimable et chère à ses peuples. » Il ne lui reproche que « d'avoir été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir. » Il le protège contre ceux qui veulent croire que « tout est foible dans les malheureux et les vaincus. » Bien qu'il lui en coûte de « contempler son grand cœur dans les dernières épreuves », il apprend aux hommes par son attitude « qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la Majesté à un roi qui sait se connoître. » Un évêque ne pouvait tenir un autre langage en présence du cercueil où reposait un cœur « prêt à se réveiller au nom d'un époux si cher. » Aussi dans le prince qu'il idéalise ne voit-il qu'une victime innocente expiant les torts d'Henri VIII, dont « il ne répudia pas l'usurpation. » C'est donc le chef irrégulier de l'Eglise qui est tombé sous la hache de Wittehall. Car « la source de tout le mal est dans ceux qui n'ont pas craint de tenter la réformation par un schisme. »

A partir de ce jour, « les terres trop remuées, et devenues incapables de consistance, se sont écroulées de toutes parts,

et n'ont fait voir que d'effroyables précipices » Mais si, « tombant de ruine en ruine », et divisés en mille sectes, les peuples en sont venus à conspirer ensemble contre le trône, c'est « qu'un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil et par prévoyance; au reste, si vigilant et si prêt à tout qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin un de ces esprits remuants et audacieux qui semblent nés pour changer le monde. »

Tel est ce portrait fameux par son mouvement rapide, sa verve, sa vérité, sa concision et son énergie. Remarquons-y surtout l'impartialité d'un prélat jugeant sans colère, et même avec une involontaire admiration, ce personnage dont le deuil fut porté par toutes les cours de l'Europe, et qui, dans les traités, signait au-dessus de Louis XIV. Le peintre de Cromwell est ici supérieur à Salluste, disons mieux, à Tacite. Pour trouver son égal, il faudrait le comparer à lui-même, et relire l'esquisse vigoureuse qu'il consacre au cardinal de Retz, dans l'Oraison de Le Tellier.

Mais ces touches hardies vont s'attendrir, lorsqu'en face de ces victoires « dont la vertu étoit indignée », associant le sublime au familier, il raconte « ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut du royaume, ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence et son courage opposoient à la fortune de l'État, enfin la constance par laquelle, n'ayant pu vaincre la violence de sa destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort. » — Ne se met-elle pas en mer, au mois de février, « malgré l'hiver et les tempêtes », pour engager les États dans les intérêts du roi? — Assaillie dix mois après par les vents furieux, « tandis que les matelots sont alarmés jusqu'à en perdre l'esprit », Elle, « toujours intrépide autant que les vagues étoient émues, rassuroit tout le monde par sa fermeté...; elle disoit, avec un air de sérénité, que les Reines ne se noyoient pas. » — « Après s'être sauvée des flots, cent canons tonnent sur

elle, à son arrivée »; on lui amène l'auteur d'un si noir attentat¹, et elle lui pardonne, « le livrant, pour tout supplice, à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si bonne et si généreuse. »

C'est ainsi qu'à des épisodes dignes d'une épopée, Bossuet mêle jusqu'à des anecdotes dont la grâce naïve tempère le deuil de scènes poignantes. Telle est cette imprudence d'une enfant, de la jeune Henriette, qui, née en la puissance des ennemis de sa maison, et arrachée par miracle, sous un déguisement, aux mains des rebelles, s'obstine à dire « qu'elle est Princesse », et se découvre par une fierté candide « qui sent sa grandeur. » Ces transes, elles semblent rappelées ici par un témoin, par un acteur qui a suivi la reine parmi tous ses périls, qui a souffert toutes ses humiliations jusqu'au jour où « elle fut contrainte de paroître au monde, et d'étaler au Louvre, où elle étoit née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère. »

Les secours qu'elle fut alors contrainte de solliciter, « Anne d'un si grand cœur » ne put les offrir. Le cardinal de Retz ne nous apprend-il pas que la petite-fille d'Henri IV en était réduite « à manquer d'un fagot, pour se lever, au mois de janvier, dans le Louvre, sous les yeux d'une cour de France? » Voilà ce que Bossuet voile noblement sous sa pitié respectueuse pour une femme et une mère « digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient quelque chose. » Or, tandis que la reine languissait dans cette détresse, Charles I^{er} mourait sur l'échafaud, comme le laisse entendre l'euphémisme de cette plainte : « Non, messieurs, Jérémie lui-même qui semble être capable d'égaliser les lamentations aux calamités, ne suffiroit pas à de tels regrets.... Elle s'écrie avec le prophète : *Laissez-moi, je pleure amèrement; n'entreprenez pas de me consoler; l'épée a frappé au dehors; mais je sens en moi-même une mort semblable.* »

Péroraison. — Puis, détournant nos yeux d'un si cruel spectacle, Bossuet les arrête sur la royale douleur de cette

1. Batten, amiral parlementaire.

veuve qui s'ensevelit dans la retraite claustrale où elle remercie humblement Dieu « de deux grâces, l'une de l'avoir fait chrétienne, l'autre, messieurs, qu'attendez-vous? peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils? Non..., c'est de l'avoir fait reine malheureuse. » Tel est le motif religieux qui termine ce discours. Cet asile où elle trouve enfin la paix, après tant de traverses, Henriette ne le quittera plus, même quand Dieu « prendra son fils comme par la main pour le conduire à son trône. » Car, préférant la Croix à une couronne, « elle avoit appris par ses malheurs à ne changer pas, dans un si grand changement de son état. » Elle mourra donc saintement, loin des hommes et de leurs discours. « Ses disgrâces auront fait ses félicités. »

Cette péroraison, qui contraste avec la splendeur de l'exorde, nous touche par son accent de mélancolie. L'éclat du style s'y éteint doucement, comme la vie même d'Henriette de France. Après avoir ému les âmes par de tragiques infortunes, Bossuet les repose dans la douceur d'une religieuse espérance.

Oraison funèbre

D'HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, DUCHESSE D'ORLÈANS

(1670).

I. — FAITS HISTORIQUES.

Son enfance tragique. — Henriette-Anne d'Angleterre naquit en 1644, au plus fort de la guerre civile, à Exeter, où sa mère proscrite s'était réfugiée, et dut, quinze jours après, pour fuir en France, la laisser aux soins de la comtesse Morton. Elle avait deux ans lorsqu'elle put échapper à cette captivité, grâce au dévouement de sa gouvernante qui fut réduite à la déguiser en petit garçon, sous le nom d'Henri, pour détourner les soupçons des Parlementaires.

Conduite en France, elle y grandit au milieu des larmes, dans le couvent¹ fondé par sa mère qui l'éleva, loin de la cour, parmi les pratiques d'une austère dévotion. Les jours de fête, elle servait les religieuses au réfectoire, pour s'exercer à l'humilité d'une vie obscure. — Quand se fit sentir en France le contre-coup d'une révolution terminée par un régicide et l'avènement de Cromwell, les troubles de la Fronde inquiétèrent en sa pieuse retraite la veuve de Charles I^{er}, et le Louvre devint alors son asile. Mais, dans ce palais où elle était née, telle fut sa détresse qu'en plein hiver la petite-fille d'Henri IV garda plus d'une fois le lit, faute de feu. La pension servie par le cardinal n'étant pas payée depuis dix mois, « les marchands, dit Retz, ne vouloient plus rien fournir, et il n'y avoit pas un morceau de bois dans la maison. »

Restauration des Stuarts. — Bientôt, le trône des Stuarts s'étant relevé comme par miracle (1660), la sœur de Charles II put enfin prétendre à une alliance digne de sa naissance et de sa beauté. « Quoiqu'elle ne fût pas bien faite, dit Mme de Motteville, ses manières et ses agréments la rendoient toute aimable. Elle avoit le teint fort délicat, et fort blanc. Il étoit mêlé d'un incarnat naturel, comparable à la rose et au jasmin. Ses yeux avoient de la douceur et de l'éclat. Sa bouche étoit vermeille, et ses dents fines autant qu'on le pouvoit souhaiter; mais son visage trop long et sa maigreur sembloient menacer sa beauté d'une prompte fin. Comme il y avoit en elle de quoi se faire aimer, on pouvoit croire qu'elle y devoit aisément réussir, et qu'elle ne seroit pas fâchée de plaire. »

En effet, dans le voyage qu'elle fit à Londres, avec sa mère, vers les débuts de la Restauration, elle enchanta tous les cœurs; et, au retour « cette princesse *si touchante* », comme dit Choisy, fut l'objet de flatteurs empressements. Elle faillit même devenir reine de France; car Anne d'Autriche songeait à l'unir à Louis XIV. Mais l'idée ne sourit pas au jeune souverain qui, sans doute par des considérations

1. De la Visitation, à Chaillot.

politiques, dut préférer la main de Marie-Thérèse. Aussi Henriette se résigna-t-elle au second rang, et, le 31 mars 1661, elle épousait Philippe, duc d'Orléans.

Séductions de son esprit; sa grâce. — A défaut de couronne, « elle régna sur les honnêtes gens par les charmes de sa personne¹ », et inaugura cette saison première qu'on pourrait appeler le *printemps* du siècle. Elle donna le ton à cette jeune cour où la modestie de la reine lui laissait l'honneur périlleux de présider à tous les divertissements. Aux promenades, aux tournois, aux ballets, à la comédie, en ces mille occasions brillantes où étaient conviés l'esprit et la grâce, Madame vit en effet se presser autour d'elle tous les hommages, surtout ceux du Roi « qui paraissoit n'avoir de plaisir que par celui qu'elle goûtoit elle-même². » Car il s'était bientôt aperçu « qu'il avoit été injuste, en ne la trouvant pas la plus belle du monde. » Sans insister sur cette période d'enivrement, disons pourtant que d'indignes libelles imprimés en Hollande noircirent la réputation de celle qui, à l'article de la mort, pouvait dire : « Je n'ai jamais manqué à mes devoirs. » Il lui fallut même dépêcher à La Haye un ami tout dévoué qui réussit à obtenir des États la confiscation de ces feuilles diffamatoires. Or elle n'avait eu que le tort de se jouer parmi les pièges dont ne se défia pas assez son imprudence innocente.

Ce fut ainsi qu'elle embellit les préludes d'un règne glorieux. Après elle on verra plus de grandeur, mais moins de distinction. Si elle eut ses faiblesses, elle aima l'esprit, l'allait chercher, le réveillait chez les vieux poètes, et l'encourageait chez les jeunes. Car elle inspira *Bérénice* à Corneille et à Racine; *Andromaque* la fit pleurer; après la chute de Fouquet, elle nomma La Fontaine gentilhomme de sa maison; et, plus sérieuse que ne devait être par la suite la duchesse de Bourgogne, elle sut toujours mêler à ses agréments le solide ou le judicieux. Croyons-en cette esquisse, digne d'illustrer comme un frontispice l'oraison funèbre de

1. Mme de Motteville.

2. Daniel de Cosnac.

Bossuet. Elle est aussi d'un prélat, Daniel de Cosnac, évêque de Valence, qui écrivit au lendemain de sa mort : « Madame avoit du bon sens, l'âme grande et juste, éclairée sur tout ce qu'il falloit faire, mais quelquefois ne le faisant pas, ou par indolence naturelle, ou par une certaine hauteur qui se ressentoit de son origine. On trouvoit en sa conversation une douceur infinie, non qu'elle eût moins de majesté que les autres personnes royales; mais elle en savoit user d'une manière plus facile; on eût dit qu'elle s'approprioit tous les cœurs. »

Ses amertumes : influence de Bossuet. -- Ajoutons que ses triomphes eurent leurs amertumes. Car il y eut plus d'un sombre lendemain aux fêtes qu'elle animoit de sa présence; et son palais connut la tristesse d'orages intérieurs qui souvent lui firent regretter la solitude où s'écoula son enfance, affligée pourtant par de si tragiques infortunes.

Au milieu de ces peines dont l'histoire ne peut soulever les voiles que d'une main discrète, Bossuet devint le guide d'une conscience profondément religieuse sous des dehors frivoles. Rappelée aux graves pensées par la voix éloquente qui venait de consacrer les vertus de sa mère, elle comprit la leçon d'un tel exemple, et fit demander à l'évêque de Condom des règles de conduite qui lui parurent si appropriées à sa situation morale, qu'elle voulut le prendre pour directeur habituel. Il vint donc régulièrement l'entretenir trois fois par semaine, et ne tarda pas à raviver les plus généreux mouvements d'un naturel que les vanités du monde avaint pu égarer sans le corrompre.

Cependant la politique traversa tout à coup ces salutaires influences. Car Louis XIV, qui appréciait de plus en plus des mérites ornés par tant de séductions, crut pouvoir confier un secret d'État à une princesse de vingt-six ans, et il la choisit pour médiatrice, à la veille du jour où allaient éclater ses desseins contre la Hollande (juin 1670). Elle partit donc pour Londres, avec mission de tout faire en vue de nous assurer l'alliance du roi son frère, et au besoin de l'amener à se déclarer catholique. On peut lire, dans le tome III de M. Mignet sur les négociations relatives à la

succession d'Espagne, tout le détail de cette affaire qui devait rester mystérieuse. Si la conversion ne fut pas obtenue, Henriette revint du moins avec un traité qui garantissait la complicité de Charles II dans une guerre aussi imprudente qu'injuste. Ce succès avait mis le comble à une faveur toujours croissante, lorsque retentit comme la foudre ce cri de deuil et d'effroi : « *Madame se meurt, Madame est morte!* »

Récit authentique de sa mort. — On sait dans quelles circonstances se produisit cette sinistre nouvelle. Le 29 juin, sur le soir, vers cinq heures, Madame se trouvant au palais de Saint-Cloud avait demandé un verre d'eau de chicorée à la glace. Aussitôt après l'avoir pris, elle ressentit les douleurs les plus aiguës, et, à deux heures du matin, elle expirait, au milieu d'une cruelle agonie. Tous les incidents de « cette nuit désastreuse » ont été recueillis par un témoin oculaire¹. On y verra qu'en cette soudaine atteinte, où la mort la saisit comme à la gorge, la charmante victime garda toute sa présence d'esprit, pensa aux choses essentielles, aux siens, à ses amis, au roi, à Monsieur, à son âme, à Dieu, en un mot que tous eurent d'elle des paroles simples, vraies et d'une suprême convenance.

Dans le premier émoi, l'on avait fait venir le docteur Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, grand rigoriste, qui ne ménagea nullement la pauvre princesse. « A onze heures du soir, écrit-il, elle me fit appeler en grande diligence. Étant arrivé proche de son lit, elle fit retirer tout le monde, et me dit : « Vous voyez, Monsieur Feuillet, en quel état je suis réduite. — En un très-bon, madame, lui dis-je. Car vous confessez à présent qu'il y a un Dieu, que vous avez très-peu connu pendant votre vie. » — Il ajouta que toutes ses confessions passées ne comptaient pas, que toute sa vie n'avait été qu'un péché; il l'aida, autant que le permettait son état, à faire une confession générale, et elle s'en acquitta de son mieux, en toute piété. — Un capucin, son confesseur ordinaire, était là près du lit; et ce bon religieux qui voulait l'exhorter se perdait en de longs discours.

1. Relation de M. Feuillet, chanoine de Saint-Cloud.

Regardant alors Mme de Lafayette, *avec un mélange de pitié et de souffrance* : « Laissez parler M. Feuillet, mon père », lui dit-elle doucement, comme si elle eût craint de le fâcher : « vous parlerez à votre tour. » Cependant, le docteur Feuillet lui disait à haute voix : « Humiliez-vous, Madame; voilà toute cette grandeur trompeuse anéantie sous la pesante main de Dieu. Vous n'êtes qu'une misérable pécheresse, qu'un vaisseau de terre qui va tomber, et se cassera en pièces : et de toute cette grandeur il ne restera aucune trace. — Il est vrai, ô mon Dieu ! » s'écriait-elle, acceptant tout de la bouche du prêtre avec soumission, non sans quelque chose d'obligeant, de tendre, et de résigné.

Dans ce péril, on était allé en toute hâte à Paris chercher M. de Condom. Le premier courrier ne l'ayant pas rencontré, on en dépêcha un second, puis un troisième. Après avoir reçu les sacrements avec grand respect et grande joie, Madame était à l'extrémité, et venait de prendre le dernier breuvage, quand arriva Bossuet. Ici, la relation du sévère docteur change de ton, et s'émeut sensiblement. « Elle fut, dit-il, aussi aise de le voir, comme il fut affligé de la trouver *aux abois*. *Il se prosterna contre terre, et fit une prière qui me charma; il entremêloit des actes de foi, de confiance et d'amour.* »

Cette prière de Bossuet prosterné à genoux devant ce lit de mort, cet épanchement naturel et prompt d'un grand cœur attendri n'a-t-il pas été le trésor où il puisa la touchante éloquence de l'oraison funèbre qu'il allait prononcer, à Saint-Denis, le 21 août 1670? Oui, ce que le monde devait admirer ne fut qu'un écho de ces accents qui échappèrent alors à la douleur religieuse du prêtre, et se perdirent au sein de Dieu, avec l'âme purifiée qui s'envola bientôt du même essor.

Pendant cette prière même, la première femme de chambre de Madame s'approcha d'elle, pour lui donner quelque chose dont elle avait besoin. C'est alors que Madame, conservant jusqu'à la fin toute la délicatesse de son procédé, dit à celle-ci, en anglais, afin de n'être pas entendue de Bossuet : « Donnez à M. de Condom, lorsque je serai

morte, l'émeraude que j'avois fait faire pour lui. » L'oraison funèbre en a gardé mémoire. Car nous y lisons : « Cet art de donner agréablement qu'elle avoit si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, *je le sais*, jusqu'entre les bras de la mort.¹ »

II. — ESQUISSE LITTÉRAIRE.

Exorde et proposition. — La notice qui précède est déjà le commentaire d'un discours qui justifia si bien ce texte de l'Ecclésiaste : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité*. Aussi bornons-nous à indiquer les principales lignes du développement.

Un exorde aussi simple qu'ému, et dont la première pensée est une allusion à l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, annonce que Bossuet veut, « dans un seul malheur, déplorer toutes les calamités du genre humain, et, dans une seule mort, faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. »

Mais comme il ne faut pas « permettre à l'homme de se mépriser tout entier², » il enseignera : — d'un côté, « que tout est vain, si nous regardons le cours de la vie mortelle » ; — de l'autre, « que tout est précieux et important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. »

C'est ce que démontre l'exemple de la princesse pleurée par la France. Il examine donc d'abord « ce qu'une mort soudaine lui a ravi » ; ensuite, « ce qu'une sainte mort lui a donné. »

Première partie. Ce qu'une mort soudaine lui a ravi. — Passant en revue les avantages les plus enviés, la naissance, l'esprit et la beauté, Bossuet trouve dans les impressions religieuses qu'il veut produire l'occasion même des éloges discrets qu'il consacre aux mérites gracieux ou solides d'une princesse qui fut sa pénitente, et dont il peut

1. L'autopsie démontra, malgré des soupçons calomnieux, que Madam périt victime du choléra-morbus.

dire avec autorité : « Elle étudioit ses défauts, et aimoit qu'on lui en fit des leçons sincères : marque assurée d'une âme forte que ses fautes ne dominant point, et qui ne craint pas de les envisager de près, par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. »

De ces traits distincts, et sous lesquels tressaille l'accent d'un regret personnel, ressort une physionomie rendue avec autant de puissance que de délicatesse par un génie sublime et touchant qui concilie toutes les nuances. Ne croirait-on pas entendre Fénelon, lorsque le pathétique récit, interrompu par des sanglots, se continue par cette plainte? « Madame a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin, elle fleurissoit; avec quelles grâces! vous le savez : le soir, nous la vîmes séchée; et ces fortes impressions, par lesquelles l'Écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devoient être pour cette princesse précises et littérales. » Si une mélancolie presque virgilienne anime cette élégie oratoire, elle se termine par ces sombres couleurs : « Notre corps prend un autre nom : même celui de cadavre ne demeure pas longtemps. Il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes! »

Deuxième partie. Ce qu'une sainte mort lui a donné.

— Mais de même que la justice de Dieu confond notre orgueil, en ne faisant de nous qu'une même cendre, sa bonté qui nous aime ne nous détruit que pour réparer nos ruines. Cette transition conduit Bossuet à la seconde partie de son discours qui se résume en deux mots : elle est une consolation, et un enseignement.

Après nous avoir affligés par le spectacle de notre misère, il nous relève par celui de notre grandeur. Venant de Dieu, l'âme en effet « se sauve de ce débris universel et inévitable. » Elle peut donc « mépriser la mort », si elle se rend digne d'être « réunie à son principe », par la vertu de la Grâce, qui nous fait « sortir du temps, et entrer dans l'éternité. »

« glorie », ce qui est

Dieu prit sur ses ailes, comme l'ange prend ses plumes, et porta lui-même dans le sein de l'Église. » Pour la lui donner, « il avoit fallu renverser tout un royaume! » N'en soyons pas surpris, dit-il. Car l'Éternel « remue le ciel et la terre, pour enfanter ses élus. »

Mais à la faveur de cette vocation manifeste devait s'ajouter celle de la *persévérance*; et, revenant au récit d'une mort soudaine qu'il appelle « le dernier combat », Bossuet la propose comme un exemple digne d'envie. « Ne mêlons pas, s'écrie-t-il, de foiblesse à une si forte action, et ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire! » Il aime mieux y chercher un enseignement pratique pour « ces lâches chrétiens » qui craignent d'avancer leur fin en recevant les sacrements suprêmes. Combien fut différente l'ardeur empressée avec laquelle « Madame appela les prêtres plutôt que les médecins! Tout étoit simple, tout étoit solide, tout étoit tranquille, tout partoît d'une âme soumise et sanctifiée. » Aussi, qu'importe « que le temps ait été court? L'opération divine a été puissante, la fidélité parfaite. » Alors, sans oublier les moindres détails d'une scène religieuse à laquelle il assista de si près, il laisse à ceux qui pleurent ce témoignage consolant : « Je me confie pour Madame en cette miséricorde qu'elle a si humblement réclamée. Elle a aimé, en mourant, le Sauveur Jesus. *Les bras lui ont manqué plutôt que l'ardeur d'embrasser la Croix; j'ai vu sa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces, pour appuyer sur ses lèvres ce bienheureux signe de notre Rédemption. N'est-ce pas mourir entre les bras, et dans le baiser du Seigneur?* »

Péroraison. — Elle aussi, la péroraison a l'onction mystique d'un adieu qui pressent l'éternel retour, et dont la tristesse, douce comme une espérance, est sereine comme la foi.

ORAISON FUNÈBRE

DE MARIE-THERÈSE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE

(1683).

I. — FAITS HISTORIQUES.

Sans l'oraison funèbre qui fait vivre encore sa mémoire, Marie-Thérèse ne serait guère connue de la postérité. Car ses vertus ne firent jamais de bruit; et, parmi les splendeurs de cette cour où elle ne régnait qu'en apparence, sa vie s'écoula toujours dans l'isolement d'une tristesse résignée qui cherchait l'ombre et le silence¹.

Fille unique de Philippe IV, roi d'Espagne, et d'Isabelle de Bourbon, elle avait épousé Louis XIV, son cousin germain, le 4 juin 1660, au lendemain de cette glorieuse paix des Pyrénées (1659) qui, grâce au succès de nos armes et à l'habileté de Mazarin, terminait enfin les différends de deux grands empires. On vit bientôt que la politique avait seule engagé cette union troublée si vite par l'indépendance d'un cœur trop passionné. Aussi le jour vint-il où, malgré les marques extérieures d'une estime qui ne se démentit jamais, et valut même à Marie-Thérèse le titre de Régente, pendant la campagne de Hollande, il lui fallut reconnaître avec larmes que « le Roi ne l'aimoit plus », et que le mal était sans remède. Certaine de cette infortune, elle en souffrit cruellement : car la constance de son affection fut digne de retour. Cette humiliation qu'il fallait dérober à tous les regards ne fit que rendre encore plus défiante une timidité naturelle dont l'excès eut je ne sais quoi de maladif. « Cette pauvre princesse, dit Mme de Caylus, avoit

1. Saint-Gregoire de Nyssa fit l'éloge funèbre de l'Impératrice Flaccile, femme de Theodose; elle fut aussi un personnage sans physionomie. Bossuet en a résumé l'histoire en ces termes ingrats.

tant de peur du Roi qu'elle n'osoit lui parler, ni s'exposer au tête à tête avec lui : ses mains mêmes en étoient tremblantes. »

Dès lors, elle s'ensevelit dans une sorte de solitude, où l'amertume de ses pensées ne fut adoucie que par la pratique de ses devoirs religieux et maternels. Encore fut-elle éprouvée par de nouvelles et bien poignantes douleurs. Car elle vit mourir cinq de ses enfants, et faillit perdre l'aîné de ses fils, le Dauphin, sa seule et dernière espérance. Il y eut pourtant un éclair de joie dans ces années sombres. Ce fut le jour où la naissance d'un petit-fils promit à sa race une suite d'héritiers. L'influence de Mme de Maintenon commençait aussi à lui ramener les hommages presque repentants de Louis XIV, lorsqu'après un voyage où elle venait de l'accompagner, le 26 juillet 1683, elle fut prise d'un mal soudain qui l'emporta brusquement le 30 du même mois, à l'âge de 45 ans.

« Voilà le premier chagrin qu'elle m'ait causé », dit le Roi, sous le coup d'une impression qui dura peu. Car « il fut, dit Saint-Simon, plus attendri qu'affligé. Mais, comme tout semble considérable dans les grands, la cour fut en peine de sa douleur. Quelques jours après, Mme de Maintenon parut à ses yeux dans un si grand deuil, et avec un air si triste, que lui, dont la douleur étoit passée, ne put s'empêcher de lui en faire quelques plaisanteries. » Voilà bien « l'homme tout personnel qui ne comptoit les autres que par rapport à soi¹. »

Ce fut à Saint-Denis, le 1^{er} septembre 1683, en présence du Dauphin, que Bossuet prononça l'oraison funèbre de la Reine. Trente-quatre éloges retentirent en d'autres chaires ; mais, dans ce concert, se distingua seulement la voix de Fléchier.

1. Saint-Simon.

II. — ESQUISSE LITTÉRAIRE.

Exorde et proposition. — L'exorde est le commentaire de ces paroles empruntées à l'apôtre saint Jean : « *Ils sont sans tache devant le trône de Dieu*. » Nul texte ne pouvait être mieux approprié à des vertus qui fuyaient les regards du monde. Bossuet comprit que des accents dignes de sainte Thérèse convenaient seuls à l'éloge d'un cœur si pur et si tendre, qu'avaient brisé tant de muettes douleurs. Aussi, transfigurant la pieuse reine, la montre-t-il rayonnante de gloire, au milieu des « âmes vierges » que leur innocence prédestine à la béatitude. Un charme de poésie toute mystique distingue cet exorde, dont la douceur surpasse ces vers de La Fontaine :

Sire, le temps de pleurs
Est passé : la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
« Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les dieux, ne t'oblige à des larmes :
Aux Champs Élyséens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi². »

Par une allusion ingénieuse, Bossuet voit un emblème d'élection jusque dans la blancheur d'un teint que pâlirent encore de longues tristesses : « La mort ne l'a point changée, si ce n'est qu'une immortelle beauté a pris la place d'une beauté changeante et mortelle. Cette *éclatante blancheur*, symbole de sa candeur, n'a fait pour ainsi dire que passer au dedans, où nous la voyons rehaussée d'une lumière divine. » Voilà des traits qu'eût envies Fénelon, dans la sarrasmoïque peinture de ses champs bienheureux.

Ce spectacle du ciel entr'ouvert prépare la division qui

1. Sans tache devant le trône de Dieu.

2. Les Champs Élyséens, VIII, 14.

Bossuet est plus à l'aise lorsqu'il aborde la louange directe de Louis XIV qui « apprit à la nation à se connoître... », qui « foudroie les villes plutôt qu'il ne les assiège », qui « transforme la France en une seule forteresse, montrant de tous côtés un front redoutable », et « couvrant les mers de ses flottes victorieuses ». On retrouve en effet ici l'entente naturelle et l'affinité vraiment intime qui existait entre le prélat et le souverain dont il dit : « La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentiments, et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. » Cet enthousiasme part du cœur, et devient presque lyrique dans ce mouvement célèbre : « Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disois en ton cœur avare : Je tiens la mer sous mes lois, et les nations sont ma proie. — La légèreté de tes vaisseaux te donnoit de la confiance ; mais tu te verras attaqué dans tes murailles comme un oiseau ravissant qu'on iroit chercher parmi les rochers, et dans le nid où il partage son butin à ses petits. » Remarquons toutefois que Bossuet enrichit ainsi l'indigence de sa matière, comme fit le Simonide de La Fontaine :

Le poëte d'abord parla de son héros ;
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté.

En résumé, dans cette partie du discours, où il fallait montrer la reine *auguste* par ses aïeux, par son époux, par son fils, le grand et médiocre Dauphin, qui a, lui aussi, son grain d'encens, le rôle de Marie-Thérèse n'est pas moins effacé qu'il le fut dans l'État.

Deuxième partie. Il n'y a rien que de pur dans sa vie. — Mais la seconde moitié de l'oraison lui appartiendra tout entière. Ici commence véritablement un sermon pratique.

Inaltérable pureté, ferveur pieuse et active, humilité dans la grandeur, délicatesse d'une conscience qui ne se pardonne pas les moindres oublis, renoncement et sacrifices d'un cœur aussi tendre que courageux à supporter les dé-

plaisirs ou les mortelles angoisses « qui se cachent sous la pourpre », fermeté dans les pertes irréparables, accomplissement de tous les devoirs qui s'imposent à la fille, à l'épouse, à la souveraine; en un mot prodiges de la Grâce concourant à former l'exemplaire parfait d'une chrétienne qui, « malgré le tumulte de la cour, se fait une solitude parmi la foule », et y trouve « le Carmel d'Elie, le désert de Jean, la montagne si souvent témoin des gémissements de Jésus », tels sont les traits de la figure que Bossuet propose comme un modèle à ceux qu'entraîne le courant du siècle.

Le cadre d'où elle se détache est cet *oratoire* où Dieu la voyait, comme Esther,

Humilier ce front de splendeur couronné,
Et, confondant l'orgueil par d'augustes exemples,
Baiser avec respect le pavé de ses temples.

C'est « de là que les peuples croyoient voir partir la foudre qui accabloit tant de villes. » Car la vertu de ses prières l'associait aux triomphes de la France, et « les mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent. »

Parmi ces enseignements éloquents, il y a des vérités faites pour Louis XIV, et l'on pourrait noter ici plus d'un conseil qui s'adresse à la conscience royale, ne fût-ce que l'hommage rendu « à la *prudence tempérée d'une femme sage, calmant les passions violentes qu'une résistance trop emportée ne feroit qu'aigrir* ». C'est ainsi que Bossuet ne perdit jamais l'occasion d'exercer son devoir sacerdotal, jusque dans les convenances qui s'imposaient à un discours de cérémonie. Il sut donc toujours concilier le respect et la reconnaissance avec la liberté du prédicateur. Les ménagements conseillés par la charité n'adoucissaient sa parole que pour lui assurer plus d'efficacité. Car sa maxime était de dire la vérité avec force, mais utilement, sans froisser l'orgueil du souverain, sans le mettre en cause devant sa cour, comme un accusé devant ses juges, et sans porter atteinte à la majesté du trône : tempéraments qui ne l'em-

pêchaient pas de négliger au fond. Un cœur et d'un pas

exhortation faite au confessionnal plus encore que dans la chaire. Tel est le caractère de la péroraison, où, rappelant que « la mort vient comme un voleur », il cherche à réveiller ces endormis que trompent « les plaisirs, le jeu, la santé, la jeunesse, l'heureux succès des affaires, les flatteurs, parmi lesquels il faudroit peut-être compter des directeurs infidèles que nous avons choisis pour nous séduire, et enfin nos fausses pénitences qui ne sont suivies d'aucun changement de nos mœurs ». Ces austères avertissements tombaient d'aplomb sur cet auditoire frivole, où se trouvait, entre autres Mlle de Montpensier, qui, au retour de cette fête funèbre, écrivit ces mots : « Quand on sort de ces lieux-là, on est las ; chacun s'en va chez soi ; moi, j'allai à Eu, fort fatiguée des cérémonies des morts ; elles m'avoient donné des vapeurs. »

ORAISON FUNÈBRE

D'ANNE DE GONZAGUE DE CLÈVES, PRINCESSE PALATINE.

(1685).

I. — FAITS HISTORIQUES.

Sa jeunesse romanesque. — Née en 1616, seconde fille du duc de Nevers et de Catherine de Lorraine, Anne de Gonzague avait été, toute jeune encore, sacrifiée à la grandeur de sa maison, qui devait donner une souveraine

1. C'est ce qu'atteste encore la lettre si courageuse qu'il écrivit à Louis XIV sur la Pénitence à la veille de la Pentecôte. Voir nos *Extraits classiques* (cours supérieurs), prose, t. I, p. 114. (Édition Fouraut).

à la Pologne. Dès son enfance, on la destinait à la vie religieuse; mais elle s'échappa du cloître de Farmoustiers, comme d'une prison, pour se réfugier près de sa sœur Bénédicte, abbesse d'Avenai. L'exemple de ses douces vertus l'eût engagée peut-être à prononcer des vœux, si la mort de son père ne lui avait rendu son indépendance. Maîtresse d'elle-même, elle commença par user et abuser d'une liberté qui ouvrait carrière à ses caprices. Mais, à la suite d'aventures trop romanesques dont le principal héros fut le jeune duc Henri de Guise, elle finit par épouser, contre le gré des siens, un prince besoigneux, Édouard, comte Palatin du Rhin; et, pour rétablir sa fortune, elle vint déployer à la cour de France les ressources d'un esprit aussi remuant qu'adroit à mêler les plaisirs aux affaires, et la galanterie à la politique.

Son rôle politique, ses égarements. — La guerre de Paris lui offrit un théâtre et un rôle. Attachée d'abord aux frondeurs, elle se dévoua bientôt à la cause royale, et prit à de folles ou sérieuses intrigues une part si active qu'elle mérita cet éloge fait par le cardinal de Retz (un connaisseur, s'il en fut) : « Je l'ai vue dans la faction, je l'ai vue dans le cabinet; et je ne crois pas que la reine Élisabeth d'Angleterre ait eu plus de capacité pour conduire un État. » C'est ce que confirme ce témoignage de Mme de Motteville : « Elle se gouverna si judicieusement qu'elle rompit presque tous les desseins des princes au profit de la reine, et fit plus d'une fois changer les intérêts et les sentiments des principaux acteurs. »

Nommée surintendante de la maison royale, mais dépouillée de ce titre en 1660 par une disgrâce qu'elle put appeler une ingratitude, elle s'éloigna de la cour pendant trois ans; et, ramenée un instant à de pieuses pensées par une retraite qui fut un premier essai de repentir provisoire, elle réussit à s'acquitter de toutes ses dettes avec une fidélité scrupuleuse qui fit grand honneur à son caractère. Quoique très-obérée, elle trouvait encore moyen d'envoyer d'importants secours d'argent à la reine de Pologne, sa sœur, réduite aux dernières extrémités par la guerre désastreuse

qu'elle soutenait contre les Suédois. Cette conduite lui gagna donc l'estime de tous les partis, unanimes à reconnaître la droiture de son esprit et la générosité de son cœur.

Mais ce cœur était encore bien fragile, comme le prouvèrent les fantaisies d'un veuvage (1663) qui lui permit de se livrer sans contrainte aux goûts les plus dissipés. Elle en vint même à perdre entièrement la croyance, et à tourner en railleries les vérités religieuses, « dont elle ne pouvoit, disait-elle, entendre parler, sans avoir envie de rire. »

Sa conversion. — Comment s'opéra sa tardive et soudaine conversion? Elle nous le raconte elle-même dans une lettre curieuse et touchante. C'est aussi ce que Bossuet redit publiquement, lorsqu'il mêle à la solennité de son oraison le simple récit des deux songes qui parurent à une imagination mystique et tendre un pressant appel de la Grâce. Docile à cette voix intérieure, elle effaça par une éclatante pénitence les erreurs ou les scandales du passé. Douze années de vertus édifiantes permirent donc à son panégyriste de présenter comme un miracle de miséricorde l'exemple d'une princesse qui, rompant avec le monde, ne visita plus que les hôpitaux et les églises, vendit ses meubles, ses tableaux et ses bijoux pour en faire des charités, et mourut comme une sainte, dans sa soixante-huitième année, le 6 juillet 1684.

Un an après, le 9 août 1685, sur les instances du grand Condé, dont le fils était gendre d'Anne de Gonzague, Bossuet prononça son éloge dans l'église des Carmélites du faubourg Saint-Jacques.

II. — ESQUISSE LITTÉRAIRE.

Exorde et proposition. — Dans un exorde qui annonce un sermon plus qu'un panégyrique, Bossuet commente ce texte d'Isaïe : « *Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre; je t'ai appelé des lieux les plus éloignés, je t'ai choisi, et ne t'ai pas rejeté : ne crains point, parce que*

*je suis avec toi*¹. » L'histoire d'une mémorable conversion va lui servir à « confondre » les incrédules et les endurcis.

Condamnant donc ceux qui seraient tentés « d'écouter sa parole avec des oreilles curieuses », et des sentiments profanes, il les avertit ainsi de la dignité de son ministère : « Ou la princesse Palatine portera la lumière dans vos yeux, ou elle fera tomber, comme un déluge de feu, la vengeance de Dieu sur vos têtes. Mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour : ce sera pour vous un nouveau fardeau, comme disoient les prophètes²; et, si vous n'en sortez plus chrétiens, vous en sortirez plus coupables. »

De cette proposition qui procède si naturellement du sujet, se dégage une division, qui n'a rien d'artificiel, et se trouve contenue dans cet appel : « — Venez voir d'où la main de Dieu a retiré la princesse Anne; — Venez voir où la main de Dieu l'a élevée. » Ses erreurs et sa pénitence, voilà le double enseignement qu'il développe avec autant de franchise que d'onction.

Première partie. D'où la main de Dieu l'a tirée. —

Remontant jusqu'au berceau de la princesse Anne de Clèves, Bossuet peint d'une touche gracieuse le charme innocent de ses premières années : « Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin, et ne se vit si tôt couronnée de fleurs. » Mais elles ne tardèrent pas à se flétrir; et la faute en fut à un zèle indiscret qu'il censure avec autorité. Sacrifiant les intérêts de l'Eglise à des ambitions de famille, une violence téméraire « précipita vers le cloître celle qu'il falloit y conduire doucement », et ne craignit point de mettre les plus graves dignités « comme un jouet aux mains d'un enfant ». Sans excuser les conséquences fâcheuses d'une contrainte qui provoqua la révolte, ni les enivremens d'une liberté qui ne sut pas se régler, une pitié sympathique tempère ici le blâme qui se mêle au souvenir d'une jeunesse trop

1. Apprehendi te ab extremis terræ, et a longinquis ejus vocavi te; elegi te, et non abjeci: ne timeas, quia ego tecum sum. *Isaïe*, chap. XLI, v. 9-10.

2. Onus verbi Domini super Israël.

égarée par les plaisirs du monde. Signalons la réserve et la fermeté des traits par lesquels l'orateur représente les pièges ordinaires à la vie des cours : « Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez ; vous trouverez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates, qui causent une extrême sensibilité, et, dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. » C'est moins vif, mais plus profond encore que du La Bruyère¹.

Détachons aussi cette esquisse de la Fronde : « Quel trouble, quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux ! la monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans et au dehors ; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux ; les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés par un péril encore plus grand ; ce prince que l'on regardoit comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avoit été le soutien, et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle ; un ministre persécuté, et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs où l'autorité souveraine étoit engagée. Que dirai-je ? Etoit-ce là de ces tempêtes par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois ? et le calme profond de nos jours devoit-il être précédé par de tels orages ? Ou bien, étoit-ce le dernier effort d'une liberté remuante, qui alloit céder la place à l'autorité légitime ? Ou bien étoit-ce comme un travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis ? » Que de nuances dans ce résumé ! Mais le style pourra nous en paraître bien solennel ; car cet accent de terreur tragique semble détonner en face d'une comédie politique dont les espègleries ont un air d'enfantillage, du moins si on les compare aux crises des siècles suivants. Il est vrai que Bossuet parle ici

1. • Il y a un pays où les joies sont visibles mais fausses, et les chagrins cachés mais réels. Qui croiroit que l'empressement pour les spectacles, que les éclats et les applaudissements aux thèâtres de Molière et d'Arlequin, les repas, la chasse, les ballets, les carrousels, couvrirent tant d'inquiétudes, de soins et de divers intérêts, tant de craintes et d'esperances, des passions si vives et des affaires si sérieuses ? • (LA BRUYÈRE, chap. VIII, *De la cour.*)

comme on pensait au temps de Louis XIV. Aussi ne sourions pas quand il attribue cette folle équipée à Dieu même, « qui vouloit montrer qu'il donne la mort et qu'il ressuscite, qu'il plonge jusqu'aux enfers et qu'il en retire, qu'il secoue la terre et la brise. »

D'autres passages ne saisissent pas moins l'attention par la puissance du relief, ou l'éclat des couleurs. Tel est, par exemple, ce tableau tout biblique : « Charles-Gustave parut¹ à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle ? Où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain ? Ni les chevaux ne sont assez vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur.... Tout nage dans le sang, et on ne marche que sur des corps morts.... La reine n'a pas de retraite, elle a quitté le royaume ; après de courageux, mais vains efforts, le roi est contraint de la suivre.... Il ne leur reste qu'à considérer de quel côté alloit tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains, et frappé de tant de coups à ses racines, ou qui en enlèveroit les rameaux épars. »

Tel est le fond historique sur lequel ressort la figure de la princesse Palatine, avec ses rares talents, son art de concilier les intérêts opposés, son insinuante éloquence, sa fidélité aux engagements ; mais aussi avec les faiblesses d'un cœur où se fera bientôt « sentir le vide des choses humaines », et avec l'intempérance « d'une raison superbe qui ne tenoit plus à Jésus-Christ par aucun lien » : déplorable aveuglement, où Bossuet trouve l'occasion de foudroyer « ces rares génies qu'on appelle par ironie des esprits forts ».

Deuxième partie. Où la main de Dieu l'a élevée. — Mais la pécheresse et l'incrédule va revenir à la foi comme aux vertus de son enfance. Car « à la souveraine misère reste la

1. Charles X, né en 1622. La bataille de Varsovie qui dura trois jours lui livra toute la Pologne.

souveraine miséricorde », qui suit de son regard une âme déchue, pour la relever par un miracle. Cette opération de la Grâce est le sujet que se propose l'orateur. Il l'emprunte aux confidences d'une âme illuminée tout à coup par deux songes. C'est la morte elle-même qui prend ici la parole, et nous redit avec ravissement ses joies intimes. Il était malaisé d'assortir au ton de l'éloquence funèbre le détail de ces rêves, où une imagination exaltée crut entendre un ordre du ciel. Mais un art qui se dérobe se joue de ces difficultés. Dans ce « *poussin* » enlevé par un chien, sous l'aile de sa mère, nous ne voyons plus qu'une parabole rehaussée par le sentiment qui l'interprète. L'émotion d'une foi naïve communique donc à ce merveilleux l'air de vraisemblance qu'aurait un fait naturel.

Cette familiarité, nous ne l'aimons pas moins dans les pages où Bossuet admire l'active charité d'une Madeleine repentante. Il se garde bien alors de nommer les choses par les termes les plus généraux, comme le voudra plus tard Buffon. Mais, préférant la franchise de l'expression vive à la fausse noblesse des périphrases, il enchâsse dans l'or de sa parole les traits naïfs que lui offre le journal de la princesse Palatine : « Otons vivement cette *bonne femme* de l'étable où elle est, et mettons-là dans un de ces petits lits. » Si les délicats s'en offensent, que lui importent leurs dégoûts? Ne dit-il pas très-haut : « je voudrais ne plus parler que ce langage ; car il efface les discours les plus magnifiques. »

Peroration. — Cette impression nous suit dans la péroraison, qu'on pourrait résumer par ce vers de Virgile :

Discite justitiam moniti, et non temnere divos¹.

Car elle met encore en scène la princesse Palatine faisant trembler par son exemple « tant d'âmes insensées qui cherchent le repos dans le naufrage de la foi ». A des censures menaçantes qui vont droit aux orgueilleux s'associent des encouragements pour « ces fidèles pauvres, ignorés et

1. *Enéide* VI. « Apprenez par mon exemple à respecter la justice, et à ne pas mépriser les dieux. »

connus de Dieu seul », qui se cachent derrière « les piliers du temple », derrière les grands et les princes. Bossuet va chercher dans l'ombre ces affligés que consola souvent la pieuse défunte ; et c'est en glorifiant les humbles qu'il prend congé « de son illustre audience ¹. »

ORAISON FUNÈBRE

DE MICHEL LE TELLIER, CHANCELIER DE FRANCE

(1686).

I. — FAITS HISTORIQUES.

Né en 1603, fils d'un conseiller à la cour des aides, Michel Le Tellier fut un personnage heureux, dont la fortune ressemble, dit M. Nisard « au légitime avancement d'un fonctionnaire exact et capable. »

Conseiller au grand conseil, dès l'âge de vingt et un ans, bientôt procureur du roi au Châtelet, puis maître des comptes en 1630, il attira l'attention de Richelieu par la fermeté peu commune avec laquelle lui et le chancelier Séguier contribuèrent à réprimer une sédition soulevée par des paysans de basse Normandie qui, sous le nom de Vanu-pieds, s'étaient révoltés contre les impôts et la taille. Ces services lui valurent les fonctions délicates d'intendant à l'armée de Piémont, où il connut Mazarin (1640), qui le proposa au roi en 1643 pour la charge de secrétaire d'État à la guerre. Maintenu dans ce poste sous la régence d'Anne d'Autriche, il devint, durant les troubles de la Fronde, un des plus dévoués serviteurs de la cour. Souple, circonspect, et adroit à user des occasions, comme à s'armer d'autorité pour frapper à propos des coups décisifs, il prit une part importante au traité de Rueil (1649) et à l'emprisonnement

1. Auditoire.

des princes (1650); il sauva Péronne des mains de l'Espagnol (1654), et mérita la confiance du cardinal dans les négociations qui menèrent à bonne fin la paix des Pyrénées (1659).

Sa récompense fut l'office de trésorier du roi, dont il obtint la survivance pour son fils aîné, le marquis de Louvois, qui entra alors dans sa treizième année. Louis XIV, qui appréciait son expérience et sa discrétion, le garda près de sa personne, et fit de lui l'exécuteur testamentaire d'Anne d'Autriche, poste de confiance, où il se rendit fort utile, jusqu'au jour où il crut devoir remettre à son fils sa charge de secrétaire d'Etat (1666), non sans conserver le droit d'assister aux conseils du souverain. A ce témoignage d'estime s'ajouta la dignité de chancelier, dont il fut investi en 1677. « Sire, dit-il alors en remerciant son maître, vous avez voulu honorer ma famille et couronner mon tombeau. » Garde des sceaux, il exigea des magistrats plus d'instruction et de régularité, ranima dans les écoles l'étude de la jurisprudence, ne fut pas étranger à la déclaration du clergé français dans l'assemblée de 1682, et signa la Révocation de l'édit de Nantes (28 octobre 1685). Il mourut l'année même où, pleurant de joie, il venait de sceller cette désastreuse ordonnance qu'il regardait, hélas! comme le triomphe de la foi.

Bossuet, que des liens de reconnaissance attachaient à Le Tellier¹, ne put refuser à l'archevêque de Reims, fils du chancelier², une faveur qui lui parut un devoir; et il prononça son oraison funèbre, le 25 janvier 1686, en l'église de Saint-Gervais.

Le correctif de ses éloges est dans cette page d'un contemporain, l'abbé de Choisy : « Michel Le Tellier avoit tous les dehors d'un honnête homme, l'esprit doux, facile,

1. Il avait été signalé par lui à l'attention de Louis XIV.

2. C'est le prelat dont Mme de Sévigné raille avec esprit les prétentions dans une lettre célèbre, où elle le montre culbutant un pauvre diable de son équipage, et criant à tue-tête : « Arrête, arrête ce coquin ! qu'on lui donne cent coups ! » Voir notre recueil d'*Extraits classiques* (cours supérieurs et moyens), p. 55.

insinuant : il parloit avec tant de circonspection qu'on le croyoit toujours plus habile qu'il n'étoit... Modeste sans affectation, cachant sa faveur avec autant de soin que son bien. ... il promettoit beaucoup, et tenoit peu ; timide dans les affaires de sa famille, courageux et même entreprenant dans celles de l'État ; génie médiocre, vues bornées, peu propre à tenir les premières places, où il payoit souvent de discrétion, mais assez ferme à suivre un plan, quand une fois il avoit été aidé à le former, incapable d'en être détourné par ses passions, dont il étoit toujours le maître ; régulier et civil dans le commerce de la vie, où il ne jetoit jamais que des fleurs ; mais, ennemi dangereux, il cherchoit sans cesse l'occasion de frapper celui qui l'avoit offensé, et toujours en secret, par la peur de se faire des ennemis qu'il ne méprisoit pas, si petits qu'ils fussent. »

II. — ESQUISSE LITTÉRAIRE.

Exorde et proposition. — Dans un exorde grave et un peu froid, dont le ton convient à l'éloge d'un personnage représenté comme un modèle « d'incomparable sagesse », Bossuet annonce un *sermon en trois points*, qui sont la *Modestie*, l'*Amour de l'intérêt public*, et le *Désir des biens éternels*. — Ces idées se retrouvent en effet dans le corps du discours, mais non exposées avec la suite d'un plan rigoureux. Car ses principales lignes se ramènent aux divisions que voici : l'orateur va célébrer 1° l'homme et le magistrat, 2° le politique, 3° le chancelier, 4° le chrétien.

Première partie. L'homme et le magistrat. — Sans entrer dans le détail d'une analyse qui serait ingrate, bornons-nous à remarquer la complaisance avec laquelle Bossuet, pour faire valoir son héros, met en lumière les qualités solides qu'il aime par-dessus tout, parce qu'il en est lui-même un modèle parfait ; je veux dire le sens, la mesure, la justesse et la raison. Voilà les mérites dont il pare le magistrat qui disoit : « Je veux que les lois gouvernent, et non pas les hommes. » En admirant sa modération

si ferme, il condamne « ces juges artificieux », qu'il compare « à des sépulcres blanchis ». Il y a là comme une mercenaire courageuse dont certains traits font penser à Molière, Racine et Boileau censurant, eux aussi, de leur vive ironie les lenteurs d'une procédure équivoque, les arrêts ambigus, les faux-fuyants intéressés, en un mot ce que Bossuet appelle « les lâchetés d'une justice si arbitraire et si captieuse » que l'on voit souvent « l'iniquité sortir du lieu d'où elle devrait toujours être foudroyée. »

Après avoir suivi Le Tellier dans les glorieux emplois qui « vinrent à lui comme d'eux-mêmes », et où sa main ne fit jamais pencher la balance, il le montre aussi capable de quitter les honneurs sans regret que de les accepter sans orgueil. C'est ainsi qu'au jour de sa retraite volontaire, « Chaville¹ le vit goûter un véritable repos dans la maison de ses pères qu'il avoit accommodée peu à peu à sa fortune présente, sans lui faire perdre les traces de son ancienne simplicité ». Dans ce tableau, dont la couleur est tranquille et douce, revit une physionomie toute patriarcale. Ajoutons toutefois que ce charme vient ici du peintre plus que du modèle, et que l'éloquence, surtout dans l'oraison funèbre, à ses fictions, comme la poésie.

Deuxième partie. Le politique. — Consacré au rôle du personnage qui fut le plus sûr agent de Mazarin, le développement qui suit nous transporte au milieu de la Fronde, sur le théâtre plein d'embûches, où se produisit une figure trop idéalisée par un panégyriste, qui pourtant laisse entrevoir les traits dominants du caractère. Le Tellier parut sur cette scène, non pas « comme un génie principal » (ce mot de Bossuet semblerait excessif), mais en homme de conseil et d'action « capable de profiter des moments », habile « à ne pas irriter la haine publique déclarée contre le ministère... », à « se conserver la créance de tous les partis »..., à manœuvrer parmi les écueils « en sage pilote, sans s'étonner des orages », sachant prévoir et prévenir, parler et se taire, « rompre les liaisons

1. Sa maison de campagne.

des factions, déconcerter leurs desseins, encourager les bonnes intentions » des égarés, « céder au temps » et à la nécessité, comme aussi faire montre de vigueur, et « aller où la raison d'Etat le déterminoit ». Dans cette esquisse, la sagacité du moraliste égale donc la clairvoyance du politique.

Signalons surtout, parmi les mérites propres à Bossuet, l'exactitude et la sûreté de ses vues historiques. Il connaît les ressorts des événements, comme s'il les avait maniés de près. En cela, il est fort supérieur à Fléchier, pour lequel les faits contemporains ne sont qu'un texte d'amplification vague, et non d'allusions fines et précises, adroites et franches. — Telle est, par exemple, celle qui intéresse la captivité des princes. Ici Bossuet se tire d'embarras, sans paraître embarrassé. Jugez-en : « On en fait des coupables, en les traitant comme tels. Mais où garder ces lions toujours prêts à rompre leurs chaînes, pendant que chacun s'efforce de les avoir en sa main, pour les retenir, ou les lâcher au gré de son ambition ou de sa vengeance ? » Ces euphémismes respectueux sans faiblesse ne sauvent-ils pas toutes les convenances ?

Bien que la part faite à Michel Le Tellier soit certainement trop belle, Bossuet ne diminue pas celle de Mazarin et du cardinal de Retz. L'un, « ce judicieux favori », qu'il ne loue pas sans quelque réserve, il le représente parmi les joies d'une paix glorieuse « troublé tout à coup par la triste apparition de la mort, mais dominant encore jusqu'entre ses bras, et au milieu de son ombre ». L'autre, qu'il juge avec une sympathie involontaire, nous le voyons « aussi fidèle aux partis que redoutable à l'Etat, d'un caractère si haut qu'on ne pouvoit ni l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi...; ferme génie, qui renua tout par de secrets et puissants ressorts. Après que tous les partis furent abattus, il semble encore se soutenir seul, et seul encore menacer le favori victorieux de ses tristes et intrépides regards. » Cette page qu'il faut lire tout entière est digne de la main qui traça le portrait de Cromwell : c'est, avec une sorte de mélancolie élémentaire, la même profondeur d'observation, et la même énergie de style.

Troisième partie. Le chancelier. — En introduisant le chancelier parmi les grands hommes qui précédèrent un règne privilégié, Bossuet vante son ministère avec un ton de grave sérénité qui rappelle tantôt les dialogues philosophiques de Cicéron, tantôt les remontrances d'un L'Hôpital ou d'un d'Aguesseau. C'est l'imposant commentaire de cette parole : « Ne doit-on pas sa vie à Dieu, au prince, à l'État¹ ? »

Dans l'exposition des actes qui confirment cette pensée, il aborde résolument la question si délicate des rapports de l'Eglise et du pouvoir séculier. Il le fait avec le bon sens pratique et l'esprit conciliant d'un évêque soucieux d'entretenir une durable concorde entre les deux puissances. A l'impression d'un si judicieux langage se mêle cependant pour nous le regret d'entendre ici la même voix saluer la révocation de l'édit de Nantes comme « le plus bel usage de l'autorité, et le miracle d'un nouveau Constantin, d'un nouveau Théodose ». Ces applaudissements donnés à une iniquité aussi préjudiciable à la religion qu'à la France, affligent vraiment notre admiration. Déplorons qu'une raison si pure ait pu se laisser aveugler ainsi par les préjugés de son temps. Mais n'oublions pas non plus que Bossuet fut étranger aux conseils qui préparèrent une mesure néfaste. Il est du moins certain qu'il repoussa toujours du troupeau confié à sa garde des violences dont il ne partage point la responsabilité. Ne soyons donc pas trop sévères pour un oubli fâcheux que nous expliquent les entraînements de l'opinion. Voilà comment les oraisons funèbres raniment parfois sous nos yeux les mœurs, les idées et les passions d'un âge disparu. A l'attrait de l'éloquence elles ajoutent l'intérêt de l'histoire.

Quatrième partie. Le chrétien. — Mais Bossuet redevient ce qu'il est, éminemment évangélique, lorsqu'il nous propose la leçon édifiante d'une fin chrétienne qu'il avait

¹ Corneille dit aussi dans *Polyeucte* :

Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage;
Vous a devez au prince, au public, à l'Etat.

encouragée de ses exhortations, et accompagnée de ses prières. L'accent d'un souvenir personnel est sensible sous les détails familiers que nous rend précieux l'émotion du prêtre. Il y a autant de simplicité que de grandeur dans ce spectacle du juste s'entretenant avec la Mort, d'un esprit si calme et si détaché « qu'on croiroit assister à la paisible audience d'un ministre, ou à la douce conversation d'un ami commode ».

Péroraison. — Cette vie « dont le dernier jour fut le plus heureux », lui semble faite pour enseigner aux grands le mépris des honneurs et des richesses. Tel est le motif de la péroraison qui se termine par cette apostrophe célèbre : « Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière !... Ah ! si quelques générations, que dis-je ? quelques années après votre mort, vous reveniez, hommes oubliés, au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne pas voir votre nom terni, votre mémoire abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et vos enfants. Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consumés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine et de colère éternelle, au juste jugement de Dieu ? » A de telles beautés que ne pardonnerait-on pas ?

Oraison Funèbre

DE LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ

(1687).

I. — FAITS HISTORIQUES.

Relations de Bossuet et de Condé. — La vie d'un grand homme de guerre ne se résume point en quelques lignes¹. Aussi ne tentons pas l'impossible, et rappelons

1. Arrière-petit-fils du célèbre Louis I^{er}, prince de Bourbon, qui fut tué à

seulement les faits dont le souvenir intéresse les relations de Bossuet et de son héros.

Elles remontaient à l'époque même où le prince vint succéder à son père dans le gouvernement de la Bourgogne. Sa faveur était acquise d'avance à la famille des Bossuet qui, depuis longtemps, y jouissait d'une haute estime. Grâce à ce patronage, un oncle du jeune Bénédictin fut nommé vicomte-majeur de Dijon. Un autre, avocat au conseil, ne cessa pas d'être l'intermédiaire officiel du prince, toutes les fois que celui-ci quittait sa province. Ce fut au retour de l'expédition de Catalogne, en novembre 1647, que, passant par Dijon, Condé se vit sollicité par Claude Bossuet d'accepter la dédicace de la première thèse où son neveu allait faire l'essai public de sa science et de son talent. Or nous savons que, dans la soirée du 24 janvier 1648, le vainqueur de Rocroy se rendit, escorté de flambeaux, avec une suite imposante, au collège de Navarre, pour y entendre le théologien adolescent qui devait y disputer sur les attributs de Dieu. Il paraît même qu'il eut

né en 1569, le prince de Condé naquit à Paris, le 8 septembre 1621. Élevé chez les jésuites de Bourges, général et chef à vingt-deux ans, il bat les Espagnols à Rocroy (19 mai 1643), prend Thionville (10 août 1643), est vaincu à Fribourg (3 avril 1645), à Nordlingen (3 août 1645), enlève Courtrai (29 juin 1646), Mardyck (25 août), Farnes (7 septembre) et Dunkerque (14 octobre).

Moins heureux en Catalogne, où il échoue devant Lenda, il bat l'archiduc Léopold à Lens (20 août 1648), et permet à Anne d'Autriche de signer avec l'Allemagne la paix de Munster (24 octobre 1648).

Pendant la Fronde, il prend d'abord parti pour la cour, qu'il ramène à Paris; mais son orgueil ne connaît plus de bornes, il outrage Mazarin, offense la reine; et, conduit à Vincennes en 1650, sort de prison, treize mois après, pour ne plus songer qu'à la vengeance.

Battu par Turenne dans le faubourg Saint-Antoine (1652), il se jette entre les bras de l'Espagne, mais sans lui rendre la victoire. De 1653 à 1659, il prolonge, d'échec en échec, une lutte que rend impuissante la victoire des Dunes remportée par Turenne (14 juin 1658), et que termine la paix des Pyrénées (7 novembre 1659).

Huit années de retraite suivirent le pardon de Louis XIV. Il reparut enfin à la tête des armées royales, soumit en trois semaines toute la Franche-Comté (1668), prit une part glorieuse à la campagne de Hollande (1672); et, à 53 ans, défit les Espagnols et les Autrichiens réunis à la journée de Senef (1674). Après la mort de Turenne, il gouverna la France consternée, en forçant Montecuccoli à lever le siège de Haguenau et de Saverne.

Malade dès lors à Chartilly, dont il fit un autre Versailles, il mourut, le 11 novembre 1685, à Fontainebleau, près de sa petite fille, la duchesse de Bourbon, avec le calme d'un héros et la piété d'un chrétien.

la tentation de prendre part à un combat tout nouveau pour lui. « L'imagination, dit M. Patin, aime à s'arrêter sur cette première rencontre de deux hommes extraordinaires que rapprochait, malgré des fortunes et des conditions si diverses, une certaine ressemblance de génie; qu'allait unir, pendant leur vie, le sentiment d'une admiration réciproque, et, dans la postérité, le partage d'une gloire où se confondent le héros et l'orateur. »

Ils ne cesseront pas en effet d'être attirés l'un vers l'autre par cette espèce de curiosité ou de sympathie qui fait rechercher aux grands esprits la compagnie de leurs pairs.

Le prince, que ses infirmités avaient éloigné du commandement des armées depuis la campagne de 1675, s'était fixé définitivement à Chantilly, vers 1680, peu de temps après la mort de sa sœur, la duchesse de Longueville. Cette noble retraite, embellie par son nom et le souvenir de ses victoires plus encore que par les merveilles de l'art, lui fut alors un autre Versailles, dont Mme de Sévigné put dire : « M. le prince est là dans son apothéose. Il y vaut mieux que tous vos héros d'Homère ! » Or Bossuet figura toujours au premier rang des privilégiés qu'il conduisait « dans ses superbes allées, au bruit de tant de jets d'eau qui ne se taisoient ni jour ni nuit ». La douceur d'une telle fréquentation était précieuse et comme indispensable à une conscience chrétienne où se faisait sentir le vide des ambitions humaines, et qui s'ouvrait enfin à ces sentiments religieux dont la sérénité consola sa vieillesse. Les liens qui unirent ces deux âmes supérieures devinrent donc de plus en plus intimes; et chez Bossuet cet attachement fut assez profond pour survivre à celui qui en était l'objet. L'ancien précepteur du Dauphin ne s'imposa-t-il pas l'office volontaire de surveiller avec une tendre sollicitude l'éducation du petit-fils de Condé? Un an avant sa mort, il assistait encore aux leçons de ses maîtres.

Aussi n'eut-il qu'à écouter son cœur, lorsqu'il fut choisi par Louis XIV pour satisfaire par un éloge solennel « à la reconnaissance publique et aux ordres du plus grand des rois ». Ce devoir suprême lui était réservé par une sorte de

prédestination. Car en 1660, prêchant devant Condé qui venait de rentrer en France, Bossuet lui souhaitait « une gloire plus solide que celle que les hommes admirent, une grandeur plus assurée que celle qui dépend de la fortune, une immortalité mieux établie que celle que promet l'histoire, et des espérances plus durables que celles dont tous les hommes flattent les héros ». Or vingt-six ans plus tard, l'oraison funèbre qu'il prononça, le 10 mars 1687, dans l'église de Notre-Dame, ne fut que la confirmation et l'accomplissement de cette prière prophétique.

Portrait du prince par La Bruyère. — Avant d'entendre Bossuet, écoutons l'hommage que La Bruyère rendit à la mémoire de son protecteur¹ : « Emile étoit né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de règles, de méditation et d'exercice. Il n'a eu, dans ses premières années, qu'à remplir des talents naturels et à se livrer à son génie. Il a fait, il a agi, avant que de savoir ; ou plutôt il a su ce qu'il n'avoit jamais appris. Dirai-je que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires ? Une vie accompagnée d'un extrême bonheur joint à une longue expérience seroit illustre par les seules actions qu'il avoit achevées dès sa jeunesse. Toutes les occasions de vaincre qui depuis sont offertes, il les a embrassées ; et celles qui n'étoient pas, sa vertu et son étoile les ont fait naître : admirable même, et par les choses qu'il a faites, et par celles qu'il auroit pu faire². On l'a regardé comme un homme incapa-

1. Du mérite personnel.

2. Le cardinal de Retz le jugeait ainsi : « M. le prince est né capitaine, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui, à César et à Scipion. Il a égalé le premier, il a passé le second. L'impétuosité est un des moindres traits de son caractère. La nature lui avoit fait l'esprit aussi grand que le cœur. La fortune, en le donnant à un siècle de guerre, a laissé au second toute son étendue. La naissance, ou plutôt l'éducation, dans une maison attachée et soumise à son cabinet, a dû lui laisser trop étroits au premier. L'on ne lui a pas inspiré d'assez bonne heure les grandes et générales maximes qui sont celles qui font et forment l'esprit de suite. Il n'a pas eu le temps de les prendre par lui-même, parce qu'il a été pressé, dès sa jeunesse, par la chute imprévue des grandes affaires, et par l'abandon au bonheur. Ce défaut a fait qu'avec l'âme du monde le moins méchante il a commis des injustices ; qu'avec le cœur d'Alexandre, il n'a pas été exempt non plus que lui de faiblesse ; qu'avec un esprit merveilleux il est tombé dans des imprudences ; qu'ayant toutes les

ble de céder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles, comme une âme de premier ordre, pleine de ressources et de lumières, qui voyoit encore où personne ne voyoit plus ; comme celui qui, à la tête des légions, étoit pour elles un présage de victoire, et qui valoit seul plusieurs légions ; qui étoit grand dans la prospérité, plus grand, quand la fortune lui a été contraire. La levée d'un siège, une retraite l'ont plus ennobli que ses triomphes ; l'on ne met qu'après les batailles gagnées et les villes prises ; qui étoit rempli de gloire et de modestie : on lui a entendu dire : « *Je fuyois* » avec la même grâce qu'il disoit : « *nous les battîmes* » ; un homme dévoué à l'État, à sa famille, au chef de sa famille, sincère pour Dieu et pour les hommes, autant admirateur du mérite que s'il lui eût été moins propre et moins familier : un homme vrai, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus. »

Le revers de la médaille. — Cette belle médaille a son revers ; et la postérité ne doit pas oublier non plus le rôle joué, durant la Fronde, par le prince français qui se révolta contre son pays et son roi, s'obstina pendant huit années dans la trahison, et ne rendit les armes qu'au jour où l'impuissance de ses alliés le réduisit à solliciter sa grâce.

Aussi incommode à ses amis qu'à ses ennemis, Condé finit par baisser la tête devant un maître, mais non sans avoir voulu disputer à l'Espagne le prix de ses services, et à la France, le gage de sa réconciliation. C'est ce que prouve la note qu'il remit à Madrid, durant les préliminaires de la paix des Pyrénées. Il y emploie tour à tour l'audace et la dissimulation ; il entend qu'on lui rende tous ses biens, honneurs et gouvernements. Il lui faut une position de souverain indépendant, la Franche-Comté, par exemple, « *qui pourra servir de retraite à tous les mécontents de France* ». Au besoin, il acceptera Cambrai, pourvu qu'on y joigne le Cambrésis et le Catelet ; mais à condition

qu'après de François de Guise il n'a pas servi l'État en de certaines occasions aussi bien qu'il le devoit, et, qu'ayant toutes celles de Henri du même nom, il n'a pas poussé la faction où il le pouvoit. Il n'a pu remplir son mérite : c'est un défaut, mais il est rare, mais il est beau. »

qu'on assure à son fils un gouvernement en France, et la charge de grand-maitre. Il n'oublie pas même le million d'écus promis par l'Espagne ¹ : il exige qu'il lui soit payé argent comptant !

En revanche, il fut aussi humble pour obtenir l'oubli de sa faute qu'il avait été insolent contre la faiblesse de ses adversaires. Mais insister sur ces misères serait irrévérence envers le génie de Bossuet, et ingratitude envers le vainqueur de Rocroy. Soyons donc aussi éléments que Louis XIV disant au coupable, qui s'agenouillait devant lui pour implorer son pardon : « Mon cousin, après les grands services que vous avez autrefois rendus à ma couronne, je n'ai garde de me ressouvenir d'un mal qui n'a apporté de dommage qu'à vous-même ». Après tout, on se plaît à penser que ces nobles esprits, que ces coeurs impatients et égarés n'étaient pas à l'origine aussi livrés à leur sens personnel et pervers qu'ils le parurent depuis, quand les passions et les cupidités de chacun furent déchaînées. Un des plus grands malheurs des guerres civiles est de corrompre, ou du moins d'égarer bientôt les meilleurs et les plus généreux ².

II. — ESQUISSE LITTÉRAIRE.

Exorde et proposition. — Dans un exorde ³ inspiré par une douleur sincère et le sentiment d'une responsabilité périlleuse, Bossuet semble craindre que « sa louange ne languisse auprès d'un si grand nom ». Or cette défiance n'est point ici précaution oratoire, mais aveu d'un génie qui a conscience d'être écouté non-seulement de la France et de l'Europe, mais de la postérité tout entière.

1. Voir l'acte de cette Histoire du règne de Louis XIV, par M. GAILLARDIN : elle a remporté le grand prix Gobert, à l'Académie.

2. Il faut consulter aussi l' Histoire de la maison de Condé, par Mgr le duc d'ACQUAÏE.

3. Le texte du discours est ce verset : *Dominus tecum, virorum fortissime. Fortis in hac fortitudine tua, ego ero tecum.* — Le Seigneur est avec toi, ô le plus vaillant des hommes. Marche dans ta bravoure ; je serai avec toi.

De ce début simple, naturel et grandiose, il s'élève sans effort à l'idée supérieure qui va dominer un sujet déjà si vaste par lui-même. « *Pousser à bout la gloire humaine* » par un exemple mémorable, telle est la pensée de ce discours dont la *proposition* et la *division* se confondent en cette période : « Montrons dans un prince admiré de tout l'univers que ce qui fait les héros, *valeur, magnanimité, bonté naturelle*, voilà pour le CŒUR ; *vivacité, pénétration, grandeur et sublimité de génie*, voilà pour l'ESPRIT, ne seroit qu'une illusion, si la piété ne s'y étoit jointe, enfin, que la piété est le tout de l'homme. »

Première partie. Le cœur de Condé : valeur, magnanimité, bonté naturelle. — L'attention de l'auditoire est appelée d'abord sur les qualités du cœur, le courage, la générosité, l'humanité, qui feront paraître non-seulement le héros dans l'éclat de ses exploits, mais l'homme dans le repentir de ses fautes et la paisible majesté de sa retraite.

Animée par le souflet lyrique des prophètes, l'imagination de Bossuet emprunte à la Bible les mouvements et les vives figures sous lesquelles le prince de Condé nous est représenté comme un de ces élus que « le Dieu des armées veut faire servir à ses desseins ». Tout en ménageant l'amour-propre d'un souverain ombrageux, qui veut entrer en partage de toutes les louanges, il salue dans le vainqueur de Rocroy un génie que la Providence destinait à sauver la France, durant la minorité d'un roi de quatre ans. « Laissez-le croître ce roi, chéri du ciel : tout cédera à ses exploits ; *supérieur aux siens*, comme aux ennemis, il saura tantôt se servir, tantôt *se passer* de ses plus fameux capitaines ; et, *seul*, sous la main de Dieu, on le verra l'assuré rempart de ses Etats. » Mais Dieu avait choisi le duc d'Enghien, pour le défendre dans son enfance.

Alors s'ouvre la narration vraiment épique de cette première victoire « qui fut le gage de tant d'autres ». En ce tableau, dont la poésie est de l'histoire (comme le prouve le parti qu'en a tiré Voltaire), la précision des détails les plus expressifs se mêle partout à la magnificence et aux élans d'un style enflammé par une sorte d'ardeur guerrière.

C'est exact comme un bulletin écrit, au soir de l'action, par une main qui tremble encore d'avoir tenu l'épée ; et, en même temps, c'est une page homérique, mais dont l'accent est tempéré par la clémence d'un christianisme chevaleresque. Des épisodes dramatiques ou touchants gravitent pour ainsi dire autour du héros qu'on voit presque en même temps « pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier les François à demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter partout la terreur, et étonner de ses regards étincelants ceux qui échappoient à ses coups ». A cet entrain, à cette fougue, qui n'exclut pas le sang-froid d'un art maître de ses ressources, on dirait que Bossuet fut de ceux qui, sur le champ de bataille, « fléchirent le genou », pour célébrer dans un *Te Deum* « Rocroy délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la régence affermie, la France en repos, et un règne qui devoit être si beau commencé par un si heureux présage ».

Cet enthousiasme se soutient dans le résumé solennel qui embrasse les campagnes de Flandre et d'Allemagne. Par l'entrain martial de sa parole, Bossuet rivalise avec « la divine ardeur de cet autre Machabée » qu'il suit dans sa course triomphante, depuis Fribourg où la nature, comme les hommes, lui oppose d'invincibles obstacles, jusqu'à la prise de Philisbourg « qui tint si longtemps le Rhin captif sous ses lois », jusqu'à la chute de Mercy, qui tombe enfin à Nordlingue « digne victime de sa valeur ». Un lieutenant du prince, un témoin de ses hauts faits ne le peindrait pas avec plus de compétence et sous des couleurs plus vives, soit dans ces rencontres où il sut « aussi bien céder à la fortune que la faire servir à ses desseins¹ », soit dans ces périls où « paraissant en un moment comme l'éclair à toutes les attaques, à tous les quartiers », il se multipliait, et animait tout de sa présence.

Cette profonde intelligence de la guerre, cette allégresse héroïque n'a d'égale que l'adresse et la franchise avec la-

1. Lérída, dont il leva le siège en 1657.

quelle Bossuet aborde « ces choses dont il voudroit pouvoir se taire éternellement ». Par l'indulgence de l'expression, il désarme la sévérité des reproches que lui arrache la vérité. Au lieu de « trembler, comme tant d'autres, de tirer le rideau, et de passer les éponges », suivant l'expression de Mme de Sévigné, il confesse vaillamment les torts de son héros, mais sans humilier sa fierté. Car « jusqu'à cette fatale prison où il étoit entré le plus innocent des hommes pour en sortir le plus coupable », le prince n'avait jamais songé qu'il pût faillir. S'il « fut poussé si loin par ses malheurs », les fautes qu'il a hautement condamnées, et que « pardonna la clémence d'un grand roi », ne sont-elles pas d'ailleurs, « comme celles des saints pénitents, couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer, et de l'éclat infini de la divine miséricorde ? » Aussi, cet égarement, Bossuet le tourne à l'honneur du souverain, et je dirais presque de Condé lui-même. Car, entraîné « dans des guerres infortunées, il ne cessa pas du moins de garder son rang de prince françois » ; et l'on sait comment il apprit à l'Espagne trop dédaigneuse « que la mauvaise fortune ne peut ravir sa majesté à un roi déchu ¹ ».

La magnanimité de Condé brille donc en ses disgrâces. C'est que Dieu mit d'abord la bonté dans son cœur ; et, pour le prouver, nous conduisant à Chantilly, « où le prince parut comme à la tête de ses troupes », Bossuet célèbre d'un ton aussi religieux que philosophique cette vertu « faite pour aider la grandeur à se communiquer, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre ». C'est ainsi que la première partie du discours se termine par des souvenirs intimes, dont l'émotion paisible nous repose du spectacle des batailles.

Deuxième partie. L'esprit de Condé. Vivacité, pénétration, grandeur et sublimité de génie. — Les qualités de l'esprit dans un génie militaire de premier ordre, son activité, son audace, ses saillies impétueuses, son sang-

1. Allusion à la leçon donnée à Don Juan, qui traitait si cavalièrement Charles II, roi d'Angleterre.

froid parmi les hasards, telle est la matière d'un nouveau développement varié par trois épisodes, la journée de Sénéf, le combat de la porte Saint-Anoine, la victoire de Lens, et conclu par un parallèle fameux entre Turenne et Condé.

Tous ces motifs d'analyse éloquentes ou de peintures hardies concourent à faire revivre la figure d'un homme de guerre représenté au vil par un prêtre, dont la mémoire garde l'ineffaçable impression des entretiens où il put recueillir les confidences, j'allais dire les commentaires d'un autre César. On sent ici tout ce que peut sur l'accent de la louange une harmonie naturelle entre des âmes faites pour s'entendre, s'aimer et s'admirer. La parole de l'un ne vaut-elle pas l'épée de l'autre? Oni, nés pour exceller dès le premier jour, ils eurent tous deux ce don d'inspiration native qui supplée aux lenteurs de l'expérience. Ils surent d'intuition l'art qu'ils pratiquèrent en maîtres, presque sans avoir eu besoin de l'apprendre.

Aussi quelle sympathique clairvoyance dans le portrait tout ensemble idéal et vrai dont voici l'expression définitive! « Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout à coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain et de si menaçant pour ses ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires.... Si l'on avoit quelque affaire à traiter avec ce prince, on eût pu choisir un de ces moments où tout étoit en feu autour de lui, tant son esprit s'élevoit alors, tant son âme paroissoit éclairée comme d'en haut, en ces terribles rencontres, semblable à ces hautes montagnes dont la cime, au dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne. »

Cette *sublimité de génie*, Bossuet en trouvoit l'image en lui-même. Car on pourrait lui appliquer la plupart des traits par lesquels il caractérise Condé, lorsque, pour éclairer sa physionomie par un contraste, il la compare à celle de Turenne, et oppose aux profondes réflexions de l'un les illuminations soudaines de l'autre. Si ses préférences sont alors visibles, son impartialité n'en laisse pas moins notre

admiration indécise entre des mérites aussi divers qu'extraordinaires. Saint-Evremond¹, qui servit sous les ordres de ces deux capitaines, ne les a pas jugés plus sûrement, et d'une touche plus fine ou plus fière. Par une ingénieuse convenance, ce double panégyrique devient ici l'occasion d'un hommage délicatement flatteur pour l'orgueil du souverain qui, privé de tels généraux, « sut s'élever au dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens, et l'attente de l'univers ». Il fallait bien faire encore la part du lion !

Troisième partie. La piété, qui est le tout de l'homme, consacre les vertus et la gloire du héros. — Mais cette gloire faite pour être « l'ornement du siècle présent », Dieu la donne même à ses ennemis. Elle ne serait donc d'aucun prix, si la piété ne la sauvait du néant. « Car il n'y a de vraie grandeur que dans l'abaissement devant Dieu. »

C'est ainsi qu'« après avoir porté la gloire du monde jusqu'au comble », Bossuet veut « détruire l'idole des ambitieux », et la fait « tomber anéantie devant les autels ». Il va justifier ce qu'il disait en son exorde : « Sans ce don inestimable de la piété, que seroit-ce que le prince de Condé, avec tout ce grand cœur et ce grand génie ? »

Autant il y a d'ironique mélancolie dans les accents que lui inspirent les vanités de la terre, autant l'onction d'une sensibilité toute religieuse attendrit les louanges consacrées au chrétien « qui n'attendit point l'heure dernière pour commencer à bien vivre ». Avec une simplicité presque familière, qui ne recule pas devant d'humbles détails², toujours relevés par le sentiment et par l'éloquence des choses, il tire un enseignement pratique de cette journée suprême où

1. « L'un s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie. L'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter des infidélités de la fortune. L'autre..., par une espèce d'intuition merveilleuse dont les hommes ne connoissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins et forcer les destinées. » (Voir *Saint-Évremond*, par Gustave Merlet. 1 vol. elzévir, édition Jouaust.)

2. Il parle, à mots voilés (bien entendu), de la fistule de Louis XIV.

son héros, « tel qu'on l'avoit vu dans tous les combats, résolu, paisible », se montra prêt à soutenir le choc décisif, sans que la mort « lui parût plus affreuse, pâle et languissante, que lorsqu'elle se présentoit au milieu du feu, sous l'éclat de la victoire. Car, pendant que les sanglots éclatoient de toutes parts, comme si un autre que lui en eût été le sujet, il continuoit de donner ses ordres; et, s'il défendoit de pleurer, ce n'étoit pas comme un objet dont il fût touché, mais comme un empêchement qui le retardoit. »

Libéralité des dons qui honorent les services dévoués, confession humble et confiante, pardon public demandé au monde, aux amis, « aux domestiques », devoirs religieux accomplis sans trouble, prières des agonisants écoutées par une âme contristée, sérénité du prince et désespoir de ce fils qui « le visage en pleurs, et la bouche collée sur ces mains victorieuses et maintenant défaillantes, sembloit vouloir retenir ce cher objet de ses respects et de sa tendresse », fermes adieux et bénédiction paternelle, témoignages de repentir accueillis par le deuil d'un roi, dont les larmes font voir « ce que les héros sentent les uns pour les autres », doux transports aux approches de la délivrance, opération soudaine de la grâce, « lumière qui dissipe les saintes obscurités de la foi », tel est le tableau dramatique où se transfigure le héros, et dont on pourrait dire, comme fit Mme de Sévigné, parlant de l'oraison funèbre prononcée par Bourdaloue¹ : « Je gâte cette pièce par la grossièreté dont je la croque. C'est comme si un barbouilleur vouloit toucher à une toile de Raphaël ».

Peroraison. — Il est encore plus vrai que toute analyse

1. Bourdaloue, qui eut l'influence la plus directe sur les dernières années du prince de Condé, prononça son oraison funèbre six semaines après Bossuet. Il ne fut pas effrayé par la comparaison, et put se soutenir en face du chef-d'œuvre. Il eut même l'avantage par un côté : son langage est plus vrai, plus conforme à la chaire chrétienne.

Laisant de côté la vie glorieuse et mondaine du prince, il ne voulut s'attacher qu'à son cœur, à ce qui s'y conserva d'intègre, de droit, de fidèle, jusque dans ses intimités envers son roi et son Dieu. Il va dégagant de plus en plus cette partie pure, héroïque et chrétienne, jusqu'à ce qu'il la considère en plein, dans la maturité finale, bien qu'un peu tardive, de ses dernières années.

se sent impuissante devant cette incomparable péroration qui invite « les peuples, les princes, et les seigneurs à venir voir le peu qui nous reste » du grand capitaine « dont l'ombre même eût pu gagner des batailles ». Mais tout en versant, aussi lui, « ses larmes avec des prières », Bossuet laissè à ceux qui le pleurent la consolation de « l'immortalité bienheurese », au sein de laquelle il le verra « plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy ». Cette espérance est l'adieu touchant du pasteur que « ses cheveux blancs, » avertissent de réserver à son troupeau « les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint ».

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE

(1681).

I. — ÉTUDE HISTORIQUE.

De l'histoire universelle. Ses conditions. Son importance. — La tradition rapporte que Sir Walter Raleigh,¹ enfermé pendant douze années dans la Tour de Londres, avait entrepris d'écrire l'histoire du genre humain lorsqu'un jour le bruit d'une querelle éclata tout à coup dans sa prison, et vint l'interrompre en son travail. Voulant savoir ce qui s'était passé, il interrogea tous les acteurs et tous les témoins de ce démêlé; mais leurs contradictions furent telles qu'il ne réussit pas à dégager le vrai du faux. Alors, tout confus de se voir si impuissant à connaître exactement un fait unique et très voisin, il sourit du projet ambitieux qu'il avait conçu, et jeta tristement au feu le manuscrit où il prétendait embrasser l'ensemble des évènements qui ont rempli la vaste scène du monde.

1. Né en 1552, dans le Devonshire, favori de la Reine Elisabeth, emprisonné sous Jacques 1^{er}, il prit possession de la Guyane au nom de l'Angleterre, et fut condamné à mort, en 1618. Il avait composé une *Histoire du Monde*.

Cette leçon, Sir Raleigh eut raison de l'écouter, s'il se proposa le dessein chimérique de raconter en détail les annales de tous les siècles : mais il perdit trop tôt courage, s'il songeait seulement à esquisser les lignes principales de cet immense tableau. Car, si, dans la vie de l'humanité, les incidents particuliers, les causes immédiates, les moyens d'exécution et les effets prochains sont plus ou moins enveloppés d'une obscurité qui les dérobe à nos regards, de grands souvenirs brillent en pleine lumière, et les résultats décisifs de certaines crises mémorables peuvent être le domaine de la certitude, par conséquent la matière de l'histoire universelle ¹.

Mais il ne suffit pas de les recueillir et de les classer. Il faut encore qu'un penseur les fasse paraître dans un ordre logique, et nous révèle comment ils s'enchaînent ou s'engendrent, quelles lois ont déterminé le mouvement de ces flots changeants, et quelle pente a conduit tant de fleuves dans l'Océan où se rassemblent leurs eaux. C'est par cet esprit de synthèse que l'histoire devient une philosophie, une école d'expérience, et par suite le plus efficace des enseignements : car elle ramène ainsi à un équilibre harmonieux les désordres apparents qui troublent le monde moral ; dans ce qui paraissait le jeu de fortuites rencontres elle découvre une raison intelligente ; sous les défaites passagères du Droit, elle montre les victoires définitives qui en sont l'inévitable revanche ; et, par ce spectacle, elle apprend aux plus incrédules que les destinées des nations ne donnent aucun démenti à la Conscience, c'est-à-dire que les révolutions des différents âges sont les étapes d'un progrès indéfini. Éclairé par ces exemples, l'homme ne se sent plus isolé dans l'espace et le temps. Il reconnaît cette loi de solidarité qui veut que tout legs du passé soit gros de l'avenir, que toute semence donne ses fruits, que le bien et le mal se retrouvent toujours

1. Il y a eu par exemple une bataille de Waterloo. On peut discuter sur les faits particuliers qui en ont déterminé l'issue. Mais qui donc pourrait invoquer en doute les conséquences de ce drame militaire, la chute de l'Empire, et le rétablissement de la Monarchie constitutionnelle ?

dans les gains ou les pertes du patrimoine transmis aux générations successives¹. Si ces conclusions n'ont point encore la rigueur d'une science, elles nous invitent du moins à croire que le hasard est un mot inventé par notre ignorance, et à mettre la justice ou la vérité sous un patronage digne de tous nos respects, l'autorité du Genre humain.

Les cités païennes n'ont pu concevoir l'idée de l'histoire universelle. Elle a eu pour berceau le Christianisme. Saint Augustin. Salvien. — Cette intuition de l'Histoire universelle ne put appartenir à l'antiquité païenne. Outre que le lointain d'une perspective est nécessaire à la réflexion pour soupçonner un plan et une suite dans l'instabilité des formes passagères, la Cité grecque ou romaine fut trop égoïste et trop jalouse pour abdiquer ses mépris ou ses haines, et entrevoir sous l'hostilité des races les plus diverses la fraternité d'une origine commune. Si Hérodote, Polybe ou Tite Live franchissent les frontières de leur patrie, c'est qu'Athènes et Rome furent tour à tour des capitales pour les arts de la paix ou de la guerre : la force des choses fit donc que l'Orient ou l'Occident fut entraîné dans leur orbite ; mais ce n'est là qu'une illusion ; car les auteurs de ces récits n'ont jamais imaginé qu'il pût y avoir des liens de famille ou un concert providentiel entre des vainqueurs et des vaincus.

C'est donc au Christianisme que revient l'honneur de cette doctrine clémente et généreuse. Elle convenait à une croyance qui professe l'égalité des fils d'Adam rachetés par le sang du même rédempteur. Aussi, dès le quatrième siècle, Saint-Augustin² et Salvien³ ont-ils parfois

1. L'hérédité joue pour l'espèce le même rôle que la mémoire pour l'individu. Elle accumule les souvenirs, les tendances, les aptitudes, et rend ainsi chaque génération capable de nouveaux développements. (Voir le livre de M. Ribot sur l'*Hérédité psychologique*.)

2. *La Cité de Dieu*, en vingt-deux livres, composée après la prise de Rome par Alarie, justifie les chrétiens accusés de ce désastre, et l'explique par les vues de la Providence qui gouverne le monde.

3. Né en 390 à Trèves, et mort à Marseille en 490, Salvien écrivit un traité de *Gubernatione Dei* : il y démontre que l'invasion des barbares fut providentielle. N'oublions pas non plus l'ouvrage de *Paul Orose* (415). *Historiarum adversu*

devancé Bossuet en expliquant la chute de l'empire Romain par un arrêt de cette Providence qui gouverne les rois et les peuples. Mais, dans le chaos des invasions, et parmi les convulsions d'une société agonisante, ils ne surent que tourner leurs yeux vers la cité céleste et consoler les cœurs, sans ranimer les courages par l'espoir d'une rénovation politique et sociale. Ils en avaient pourtant l'instinct, lorsqu'ils répétaient avec Saint-Paul : « Il n'y a plus de Juif ni de Grec, il n'y a plus d'esclaves ni de maîtres, il n'y a plus d'hommes ni de femmes : car vous n'êtes tous que des frères en Jésus-Christ. »

On comprend pourquoi la pensée religieuse a été le berceau de l'histoire universelle ; car les dogmes et les sentiments qu'ils expriment sont les manifestations les plus spontanées de la conscience. C'est dans les symboles de sa croyance que chaque nation a déposé son idéal : c'est sous leur abri tutélaire qu'un peuple naît, vit et meurt. Même quand ils ne sont plus qu'une habitude ou un souvenir, ils donnent encore la mesure de ce que vaut une race ; car, à son insu, ils la façonnèrent à leur image, et cette cause contribua plus que toute autre à engendrer ses institutions ou ses mœurs. Si la civilisation a des intermittences, la foi n'en a guère ; elle ne recule d'un côté que pour avancer de l'autre, et ses rivages peuvent changer sans que son lit soit moins large ou moins profond.

La théologie sociale. Vico. Herder. Michelet. — Aussi tous les vaillants esprits qu'a tentés la philosophie de l'histoire ont-ils plus ou moins donné pour centre à leur doctrine l'idée d'une logique divine qui préside à l'univers moral comme à l'autre. Herder ¹ ne disait-il pas : « Celui qui a tout ordonné dans la nature, de telle sorte qu'une même sagesse, une même bonté, une même puis-

paganos libri VII Il y relate les païens qui attribuaient au nouveau culte les maux de l'Empire, et la colère des Dieux.

1. Né à Morhungen (Prusse Orientale), le 24 août 1744, mort à Weimar le 18 décembre 1803 ; il publia en 1787 ses *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*. On y a admiré un métaphysicien et un poète. Nul n'a mieux compris la solidarité des peuples.

sance règnent partout, depuis le système des mondes jusqu'au tissu d'une toile d'araignée, aurait-il donc abdiqué sa puissance, sa bonté, sa sagesse dans la direction des affaires humaines; et, là seulement, procéderait-il par pur caprice, sans le moindre dessein? Non: ce plan existe, et c'est notre devoir de chercher à l'entendre.» Lui aussi, à la suite de Vico ¹, et de sa *Science nouvelle* toute pénétrée d'un mysticisme ardent, M. Michelet n'a-t-il pas rendu le témoignage que voici: « Décrire le cercle idéal dans lequel tourne le monde réel, c'est faire une sorte de théologie sociale, une démonstration historique de la Providence et des décrets par lesquels, à l'insu des hommes, souvent malgré eux, elle a gouverné la grande cité du genre humain. Qui ne ressentira un divin plaisir en ce corps mortel, lorsqu'il contempera ce monde des nations si varié de caractères, de temps et de lieux, dans l'uniformité des idées divines? »

Bossuet. La tradition hébraïque et chrétienne. —

A plus forte raison le génie de Bossuet, si éminemment Hébraïque, devait-il considérer le règne temporel de la Providence comme l'article essentiel de son *credo*, et adopter ce dogme avec l'enthousiasme d'une conviction si impérieuse qu'il semble en avoir été le promulgateur unique et privilégié. Ici pourtant, comme ailleurs, il ne fit que recevoir la tradition sacrée, que la puiser à sa source, chez les Pères et dans les Ecritures, surtout dans la Bible qu'elle domine comme l'idée fixe du peuple juif. En effet, la vocation d'Israël fut d'inaugurer une foi précise en un Dieu personnel, de la propager par ses propres infortunes, d'en être le gardien, le confesseur et le martyr. Bien qu'enfermé dans l'enceinte de la synagogue et obstinément fidèle à une patrie toujours errante ou dispersée, il fut aussi le premier à ne plus voir les aveugles combinaisons de la force dans la grandeur ou la décadence des empires, mais à cher-

1. Né à Naples en 1668, mort en 1741, professeur de Rhétorique à l'université de cette ville, puis historiographe du royaume, pontologue, juriconsulte, historien, philosophe, il a composé longtemps avant Herder la *Science nouvelle*, où il explique le développement de l'humanité par les trois âges théocratiques, héroïques et civilisés.

cher sous ces crises la main d'un vengeur et d'un justicier infailible. Que ce point de vue soit exclusif comme tout système, nous l'accordons volontiers ; mais il n'en est pas moins certain que nulle autre théorie n'a compté plus de maîtres et de disciples, depuis les Macchabées jusqu'à nos jours ; et Bossuet lui-même n'en a pas été le créateur, mais seulement l'interprète le plus populaire, dans le siècle le mieux fait pour l'accepter, puisque sa parole répondait à l'esprit monarchique et théocratique de son temps. Ces influences du milieu se sont donc intimement accordées avec les inspirations d'une éloquence incomparable pour produire ce *Discours* où les empires nous apparaissent comme des personnages de tragédie dont les destinées sont les actes ou les scènes d'un drame unique dénoué par la naissance du Christ et la rédemption du genre humain¹.

Les origines et l'occasion de son discours. Le précepteur du Dauphin. — Les éléments d'un si important travail durent être préparés de longue date. Il est probable que Bossuet y préluda tout jeune encore, dès sa retraite de Metz, en cette province peuplée de Juifs nombreux, et où il eut maintes fois l'occasion de conférer avec leurs plus savants rabbins. Ce dessein lui tenait au cœur ; et les matériaux qu'il avait recueillis patiemment il eut enfin l'occasion de les mettre en œuvre, lorsqu'il fut nommé précepteur du Dauphin. Comme le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, ce livre appartient donc à ce qu'on pourrait appeler l'époque littéraire de Bossuet, si les écrits composés durant cette période n'étaient encore l'office de son ministère. Toujours est-il que, de 1669 à 1687, dans ces dix-huit années qui s'écoulaient entre les sermons et les controverses théologiques de sa vieillesse, il parut sensible à la gloire de bien dire, et dut revenir à cette antiquité profane dont il avait été détourné

1. On pourrait dire que le *prologue* est la création, l'*exposition* la chute d'Adam, le *novau* la dispersion des hommes, le progrès de l'idolâtrie et la durée du peuple de Dieu, la *périodicité* la corruption et le déclin du monde idolâtre, enfin le *dénouement* la venue du Sauveur.

par les devoirs de la prédication¹. Ajoutons qu'il visait d'abord à tracer tout simplement un abrégé de l'histoire ancienne. Mais les considérations qui devaient en être la préface prirent assez d'importance pour constituer le corps même de l'ouvrage; et la matière narrative ou chronologique n'en fut dès lors que le preambule. Rédigé, du moins dans sa première partie, pour servir à une éducation aussi laborieuse que stérile, ce discours ne fut publié qu'en 1681, après le mariage d'un prince peu digne d'un tel maître².

Il est permis de croire que l'illustre Evêque le destinait à la postérité plus qu'à son royal mais très médiocre élève. Cependant, le souci de former un souverain se déclare dans toutes les pages de ce livre, et d'abord en ce magnifique *Avant-propos* où Bossuet esquisse le dessein du monument que nous allons parcourir.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

L'avant propos. Division de l'ouvrage. Les époques.

La suite de la religion. La suite des Empires. — Il s'ouvre en effet par quelques réflexions générales sur l'utilité de l'histoire dont l'ignorance serait « honteuse non seulement à un prince, mais à tout honnête homme. » Or,

1. Les textes classiques lui devinrent aussi familiers que les livres saints. Pour l'éducation de son royal élève, il composa un abrégé de grammaire latine, des fables, des tables de chronologie, et des résumés historiques. Il fit de nombreux extraits des principaux historiens, et particulièrement sur les annales de la France. Pour mieux graver ces leçons dans un esprit assez rétif, il lui récitait chaque jour de vive voix une suite de faits et de considérations, puis l'obligeait à rédiger ces exercices en français, et en latin. Ainsi fut composé un Abrégé de l'histoire de France, jusqu'à la fin du règne de Charles IX. Bossuet fit aussi des vers grecs et latins.

2. Il parut sous ce titre complet qui en résume l'intention : *Discours sur l'histoire universelle, à Monseigneur le Dauphin, pour expliquer la suite de la Religion et les changements des Empires, depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire de Charlemagne.* La seule édition qui fasse loi est celle de 1700, la plus complète de celles qui furent revues par Bossuet. Dans les années suivantes jusqu'à sa mort (1704), il prépara plusieurs additions, dont une considérable (le XXIX chapitre de la II^e partie). Restées en manuscrit, elles ont été publiées en 1818 par les éditeurs de Versailles à la place que Bossuet leur assignait dans son texte.

cette étude ne doit pas se réduire aux annales de telle ou telle nation : elle ne sera lumineuse que si elle fait comprendre la dépendance logique de tous les siècles, et nous permet ainsi de « tenir pour ainsi dire le fil de toutes les affaires humaines. » Cet enchaînement providentiel, Bossuet prétend le rendre visible « en un tableau raccourci », qu'il compare à une sorte de carte embrassant l'ordre universel des temps. Dans ce cadre chronologique il fera entrer tout l'univers ancien, de manière à fixer des souvenirs indispensables à l'intelligence de ce vaste ensemble, à savoir la suite de la *Religion*, et celle des *Empires*¹.

Mais, de même que pour la science des lieux géographiques la mémoire s'attache principalement à certaines villes « autour desquelles se distribuent les autres, chacune selon la distance », ainsi, dans la série des âges, il convient d'appeler d'abord l'attention sur « certains temps marqués par quelque grand événement auquel on rapporte tous les autres. » C'est ce que Bossuet nomme une *Époque*², je veux dire une de ces stations élevées, où l'esprit se repose, et d'où ses regards peuvent discerner sans confusion les lignes les plus saillantes d'un horizon immense. Or, ces postes où s'arrêtera l'observateur sont ici au nombre de douze : Adam, ou la création ; Noé, ou le Déluge ; la vocation d'Abraham, ou le commencement de l'alliance de Dieu avec les hommes ; Moïse, ou la loi écrite ; la prise de Troie ; Salomon, ou la fondation du Temple ; Romulus, ou Rome bâtie ; Cyrus, ou le peuple de Dieu délivré de la captivité de Babylone ; Scipion, ou Carthage vaincue ; la naissance de Jésus-Christ ; Constantin ou la paix de l'Église ; Charlemagne, ou l'établissement du nouvel Empire.

Après ce résumé synchrone, il se propose de reprendre et d'interpréter chacune de ces mutations dans une

1. « Comme la Religion et le Gouvernement politique sont les deux points sur lesquels roulent les affaires humaines, voir ce qui regarde ces choses renfermé dans un abrégé, et en découvrant par ce moyen tout l'ordre et toute la suite, c'est comprendre dans sa pensée tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, et tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers. »

2. Du mot grec ἐποχή, à arrêter, à suspendre.

seconde partie destinée spécialement « à nous faire entendre la durée perpétuelle de la Religion », et à démontrer comment les prophéties se sont accomplies. C'est un commentaire exclusivement théologique dont le centre est l'histoire du peuple juif.

Enfin, il termine son œuvre par un dernier discours dont il semble n'avoir voulu tracer que la magistrale ébauche, mais qui n'en est pas moins le principal titre de l'historien à l'admiration de l'avenir. C'est cette troisième partie qu'il intitule *la suite des Empires*, et sur laquelle nous insisterons de préférence; car, ici du moins, la liberté humaine joue son rôle, tandis que le reste du livre est uniquement une apologie du Christianisme, et encourt les censures de la critique moderne par ses lacunes, ou le parti pris d'une opinion préconçue.

Les époques. Bossuet et l'art de vérifier les dates.

Écueils du genre. — Les chapitres où Bossuet déroule la succession des faits depuis la Genèse sont d'une texture si serrée que, dans l'intervalle, il n'y a guère de place pour des vues personnelles, et si unie qu'elle n'admet pas d'ornements étrangers. Par lui-même, le genre est donc austère jusqu'à la tristesse, et nu jusqu'à l'aridité. Le premier mérite qu'il comporte ne peut être que l'exactitude; or, Bossuet ne possède que la science du dix-septième siècle. Empruntée à Ussérius¹, sa chronologie ne nous laisse point aujourd'hui la même sécurité qu'aux lecteurs d'un âge où l'on connaissait imparfaitement l'art de vérifier les dates. Bien des doutes s'élèvent donc contre l'autorité de ses affirmations. Tout en rendant justice à une érudition qui ne plie point sous le fardeau, et à la clairvoyance relative d'une enquête qui sait éliminer ou choisir, nous devons avouer aussi que l'on éprouve une espèce de vertige en face de ce tourbillon d'hommes et d'événements qui risque de dissiper ou de fatiguer la cu-

1. Jacques Usher, prélat anglican né à Dublin en 1580, mort en 1656, professeur de théologie à l'Université de cette ville, chancelier de l'église de Saint-Patrice, archevêque d'Armagh, est célèbre comme chronologiste. Il a fixé l'an du monde à 4004 avant J.-C. On cite son ouvrage intitulé *Annales veteris et novi testamenti*.

riosité. L'écueil de ce précis était la sécheresse, et Bossuet, qui songe avant tout à l'utile, n'a pas eu souci de l'éviter. Il semble même qu'impatient d'arriver le plus tôt possible au terme d'une ingrate énumération, il s'empresse d'en précipiter le cours, et s'interdit comme des digressions les développements dont l'occasion s'offrait à sa pensée. Ne perdant jamais de vue le but où il tend, il estime superflu ce qui l'en écarterait; et, se résignant par devoir à un laconisme qui ne lui est point naturel, il subit ces contraintes comme un frein qui modère son ardeur.

L'orateur, le peintre et le poète sous l'abrégiateur.
In-tinct des lois historiques. — Si parfois l'aile paraît s'entrouvrir et prendre l'essor, c'est malgré lui : car il est évident qu'il se réserve, et attend la clôture de cette revue pour se déployer librement. Cependant, un génie tel que le sien laisse partout sa marque, et sa supériorité se révèle même parmi les gênes qui l'entravent. C'est ainsi que le poète, le peintre et l'orateur se trahissent par des échappées furtives. On goûtera plus encore les mérites de l'abrégiateur, si on le compare à ses devanciers, entre autres à Velleius Paterculus et à Florus, ces beaux esprits plus curieux d'étonner que d'instruire, et qui se tourmentent pour orner leur récit de fausses couleurs ou de traits maniérés. Quant à l'abrégé chronologique du Président Hénault, il est digne sans doute de notre estime; mais, si l'on y retrouve des idées judicieuses, elles ne tiennent pas suffisamment à la narration; et, si les recherches inspirent confiance, elles ne forment pas une composition assez suivie : on dirait plutôt des notes juxtaposées. Or, tout autre est le manuel de Bossuet; car l'ensemble a l'entrain d'un discours, et les détails sont d'un puissant relief.

Dans cet inventaire de nations et d'États qui se fondent, s'élèvent, marchent, courent, chancellent, tombent et meurent, quelle vigoureuse concision ! que de formules gravées comme des inscriptions sur un marbre funèbre ! que d'esquisses où la vie est aussi intense que dans les cartons d'un Michel-Ange ! Par exemple, le drame de la seconde

guerre Punique a-t-il jamais été raconté plus vivement que dans les pages qui terminent la huitième époque? Scipion, Alexandre, Théodose et Charlemagne furent-ils représentés plus au vrai qu'en ces médaillons où leur physionomie est si rapidement fixée? En pleine mêlée de faits et de dates, brille souvent un de ces mots qui éclairent tout à coup une situation, découvrent le fond des âmes, et signalent le caractère d'une société. Ainsi, lorsqu'après le meurtre de Virginie, Bossuet dit avec tant de force : « Le sang de cette seconde Lucrèce a réveillé les Romains, » qui ne s'attend à une révolution? Les causes qui expliquent la mort de Tiberius Gracchus et ses conséquences n'éclatent-elles pas énergiquement par la simplicité de cette parole : « *Tout le Sénat le tue par la main de Scipion?* » Ailleurs, on croirait lire du Tacite, quand on rencontre telle ou telle expression analogue à celle-ci : « L'Empire mis à l'encan par les meurtriers de Pertinax trouve un acheteur : un Didius Julianus *hasarde ce hardi marché.* » Citons encore ce trait d'ironie : « Probus est forcé par l'acclamation des légions d'accepter la pourpre, *encore qu'il les menace de les faire vivre dans l'ordre.* » Si il est trop silencieux sur Cicéron, et sur César, si l'on regrette parfois des brusqueries et des rudesses où s'accuse trop la hâte d'en finir, il communique je ne sais quoi de grandiose au procédé de l'énumération, notamment dans ce passage où il résume les conquêtes d'Auguste avec autant de sobriété que d'ampleur : « Les Indes recherchent son alliance; ses armes se font sentir aux Rhètes ou Grisons..., la Pannonie le reconnaît; la Germanie le redoute, et le Weser reçoit ses lois; victorieux par mer et par terre, il ferme le temple de Janus : tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde¹. »

L'art de condenser ou de grouper les événements, et l'instinct des lois qui les ont produits justifient donc cet

1. Signalons aussi le passage où il oppose aux subtilités de cette Grèce curieuse la philosophie pratique, mâle et frugale qui rendit les Romains maîtres du monde.

éloge de Daunou : « On n'a jamais établi entre des notions d'histoire un enchaînement plus étroit et plus naturel. Tous les faits sont à la fois présents à la mémoire de Bossuet : il n'en cherche aucun ; il sait, il possède tous les détails de son livre, avant de commencer à l'écrire. Tant de liaison règne entre ces idées que toujours l'une éveille l'autre, et que cette multitude d'origines, de catastrophes et de noms célèbres semble se disposer dans le seul ordre qui lui convienne. » Oui, on croit voir un général en chef qui range ses corps d'armée. Il prépare ici d'avance son plan de campagne. Il n'aura plus qu'à livrer bataille.

La suite de la religion. Pascal et Bossuet. Thèse paradoxale. Le judaïsme centre du monde antique. Foi impériale. — Dans ses *Pensées*, Pascal avait dit : « S'étendant depuis les premiers temps jusqu'aux derniers, l'histoire du peuple juif enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires. » Il ajoutait : « Qu'il est beau de voir par les yeux de la foi Darius et Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée, Hérode agir, sans le savoir, pour le triomphe de l'Évangile¹ ! » Cette parole contenait en germe tout le livre de Bossuet, et surtout cette seconde partie où le dogme commence, mais où l'histoire cesse. Bornons-nous à exposer une doctrine que notre siècle ne saurait admettre : car elle veut nous persuader que le monde ancien a gravité autour de Jérusalem, ainsi que notre système planétaire autour du Soleil. Oui, pour Bossuet, les destinées exceptionnelles des Hébreux sont le nœud du passé comme de l'avenir. A ces douze tribus perdues parmi tant de nations comme des grains de sable dans l'Océan, il subordonne les vertus, les grandeurs, les arts, les sciences, la civilisation de l'Orient et de l'Occident, d'Athènes et de Rome, de tant de races glorieuses qui ont compté plus de quatre mille ans d'existence. Cantonné dans un coin de la terre de Chanaan, comme un autre Moïse dictant le Décalogue, il prononce les oracles

1. V. édition Haret : articles XIV et XVII, t. I^{er} p. 200.

d'un symbolisme historique contre lequel surgit mainte objection. N'ayant nulle compétence pour juger le théologien, nous dirons seulement qu'en voyant de loin, à chaque pas, le Messie prédit, à travers les révolutions de la Judée, par des faits qui se transforment en prophéties, Bossuet nous semble excéder la mesure d'attention dont un lecteur profane est capable, en face du mystère.

Mais, s'il lui arrive de vouloir trop prouver ce qu'il désire, nul n'a mieux compris l'originalité d'une nation dont la croyance a été la tige sur laquelle s'est greffée la foi du genre humain : car on ne niera pas que le Judaïsme fut le Christianisme antérieur et expectant. On comprend donc que le génie sacerdotal de Bossuet contemple avec complaisance l'étrange fortune d'Israël qui vécut pour une idée, s'en fit le missionnaire, et n'eut pas d'autre patrie que son Temple, d'autre littérature que sa Bible, ce livre écrit pour tant de millions d'âmes¹. Mais, on lui voudrait parfois plus de clémence et de pitié sympathique aux souffrances d'une race qui paya si cher sa périlleuse et salutaire vocation.

Sans approuver les colères de Bossuet, ni souscrire à bien des vues contestables, admirons du moins la dialectique d'une thèse qui, du premier au dernier mot, de l'Eden à l'Évangile, part d'un même principe et vise à la même fin. Les prophéties et les miracles forment ici comme les anneaux d'une chaîne qui unit la terre au ciel. Les prémisses une fois données, c'est à prendre ou à laisser ; car Bossuet ne discute pas : il commande. On sent qu'il n'a jamais connu le doute ; sa foi inébranlable, imperturbable,

1. Cette race dont l'esprit fut étroit et intolérant, qui ne connut ni l'art, ni la science, ni les lettres, ni la philosophie, ni la vie politique, est pourtant marquée d'un signe d'élection. Pour simplifier toutes les complications mythologiques et cosmogoniques où se perdait l'antiquité profane, il lui a suffi d'écrire ce mot : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Nulle part n'éclate mieux la conscience d'une supériorité religieuse. Le monothéisme a été l'œuvre de son apostolat. Ce peuple le savait, et voilà pourquoi, parmi tant de malheurs, il attendait sa revanche de l'avenir. Une poignée de captifs avait l'assurance d'affirmer que le monde lui appartenait un jour. Sur les ruines de Jérusalem, les Juifs triomphaient presque des désastres qui réalisaient leurs prédictions.

prend possession de l'absolu, sans laisser entamer sa sécurité par aucune incertitude. Intrépide dans ses déductions, il accepte sur parole, et impose sans controverse toute une théodicée où la rigueur du logicien s'associe à l'enthousiasme des prophètes. « Ce programme surnaturel son génie impétueux l'entrevit, dit Sainte-Beuve, dans la lueur soudaine d'un éclair, et dut aussitôt l'embrasser, comme l'œil d'aigle du grand Condé parcourait l'étendue des batailles¹. »

Le Dieu de Bossuet. Le confident de la Providence.

— Son Jehovah n'a point une divinité métaphysique et lointaine. Tantôt bienfaisant, tantôt terrible, toujours efficace, il est partout vivant et vigilant; « il tient vraiment le monde dans sa main », et ne permet pas un instant à l'humanité d'oublier qu'il est son maître. Jamais les poètes les plus religieux n'ont exprimé plus fortement cette toute-puissance d'un Dieu personnel. Bossuet parle comme son premier ministre : tous ses secrets d'État, il en a reçu confiance; et, si des objections se produisent, il ne veut même pas les entendre, ou les traite par un dédain superbe qui ne s'abaisse point à démontrer l'évidence. C'est ainsi qu'il formule cet arrêt : « Si l'on ne voit pas un même ordre des conseils de Dieu qui prépare dès l'origine du monde ce qu'il achève à la fin des temps, et qui, sous divers États, mais avec une succession toujours constante, perpétue aux yeux de tout l'univers la sainte société où il veut être servi, on mérite de ne rien voir, et d'être livré à son propre endurcissement comme au plus juste et au plus rigoureux de tous les supplices. »

Le Moïse de Bossuet. L'apologie historique du christianisme. Le faible et le fort de cette thèse. — La critique a beau jeu contre cette méthode. Mais on ne refusera pas du moins à Bossuet l'autorité d'un verbe auguste, une imagination qui a le sens des symboles, et parfois une clairvoyance qui perce l'obscurité des nuages groupés aux horizons lointains de l'histoire. Parmi ces commentaires

1. Port-Royal, t. III, p. 378.

de l'Écriture, signalons surtout les pages consacrées à Moïse : car jamais le grand précurseur ne fut représenté sous des traits plus majestueux, même par le ciseau de Michel Ange¹; et ceux qui ont le mieux pénétré l'esprit des poésies sacrées, les Lowth ou les Herder, n'ont rien dit que Bossuet n'ait devancé par un jugement définitif et souverain.

Dans l'ordre des considérations morales, il garde aussi tous les avantages que pouvait compromettre près de certains lecteurs un mysticisme trop continu; car on ne saurait mieux exprimer les difficultés qu'il y eut pour le monde païen à faire le pas décisif, à sortir, non plus par exception et dans la personne de quelques penseurs d'élite, mais par classes et par nations, de ce chaos impur qui s'appelait l'idolâtrie. S'il n'est pas tout à fait juste pour la philosophie des Grecs qu'il regarde comme une émanation de l'Orient et du judaïsme, s'il la croit trop faible et trop désarmée contre l'erreur publique, il est merveilleux lorsqu'il caractérise l'avènement du christianisme dont la doctrine est, dit-il, « du lait pour les enfants et tout ensemble du pain pour les forts. » Pascal lui-même n'a pas célébré plus magistralement la nouveauté qu'inaugura Celui dont Bossuet dit : « On le voit plein des secrets de Dieu; mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique. Il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire; et, ce qu'il a sans mesure, il le répand avec mesure, afin que notre faiblesse le puisse porter. »

On sent bien qu'il est ici comme au fort de son œuvre. Tout ce que les Pères ont écrit avant lui, il le rajeunit par l'onction d'un accent qui lui est propre; et ces beautés

1. Bossuet semble se souvenir de lui-même quand il admire dans les révélations de Moïse « un style hardi, extraordinaire, propre à représenter la nature dans ses transports, qui marche par les vives et impétueuses saillies, affronte les liaisons ordinaires que recherche le discours uni, renfermé d'ailleurs dans des calices nombreuses qui en augmentent la force : il surprend l'oreille, saisit l'imagination, émeut le cœur. » Il dit encore : « Il parle en maître; il a dans sa simplicité un sublime si majestueux que rien ne le peut égaler... C'est Dieu même qu'on croit entendre dans la voix et les écrits de Moïse. » (Chap. III).

coulent d'abondance, tant il est inépuisable dans les effusions que lui inspire « la folie de la croix. » C'est ce qu'atteste un témoignage peu suspect de partialité, celui de Sainte-Beuve faisant cet aveu : « Autant j'ai pu paraître en garde précédemment, autant je dirai ici en toute conviction que ces pages sont vraies, de quelque côté qu'on les envisage. Il fallait bien, en effet, tout ce sacrifice, toutes ces vertus, toutes ces croyances pour que des pauvres et des souffrants trouvassent en eux la force d'entreprendre une telle œuvre, de sauver le monde, de le tirer des duretés et des cruautés de l'esclavage, enfin de l'affranchir et de le régénérer. » Des misères désespérées n'appelaient-elles par des remèdes extrêmes ? En résumé, si dans les autres chapitres les preuves sont surabondantes pour les croyants et insuffisantes pour les incrédules, nul ne sera rebelle à tout ce qui intéresse le christianisme social ; et l'on y applaudirait sans réserve si le dernier mot de l'orateur ne semblait la provocation des rigueurs intolérantes qui aboliront l'édit de Nantes ¹.

La suite des empires. La liberté humaine retrouve ses droits. Le peintre de la mort et de la vie. Oraison funèbre des peuples. — Les chapitres que conclut si malheureusement cet anathème furent ceux que Bossuet estima le plus. Il tirait gloire d'avoir ajouté à cette apologie de la religion des preuves qui lui étaient propres ². On raconte même que, dans sa vieillesse, il prenait plaisir à se faire relire ces pages de prédilection. Tel ne fut pas le sentiment de l'avenir ; car des lecteurs laïques sont plus à l'aise dans cette troisième partie qui a pour titre la *Suite des Empires*, et où Bossuet retrouve un peu tardivement des voies qui nous sont enfin accessibles. Ce n'est pas sans un certain regret qu'il redescend ainsi sur la terre ; car il a quelque peine à se dégager des visions prophétiques dont il était comme ébloui. Il lui faut donc un effort pour

1. « Monseigneur, tout ce qui rompt cette chaîne, tout ce qui sort de cette suite, tout ce qui s'élève de soi-même, et ne vient pas en vertu des promesses faites à l'Église des Origines du monde, *vous doit faire horreur*. Employez toutes vos forces à rappeler dans cette unité tout ce qui s'en est dévoyé. »

2. Entre autres, les chapitres XXVII et XXVIII.

consentir à démêler des causes naturelles au-dessous de la cause première qui décide tout. On s'en aperçoit trop dans un exorde qui, servant de transition entre la théologie et la politique, est encore un sermon sur la Providence ¹.

Pourtant, bien que prévenu par le dessein de faire aboutir au christianisme toute l'histoire du monde ancien, il finit par se résigner à concilier le dogme de l'omnipotence divine avec le respect de la liberté humaine. Tout en réservant au Roi des Rois les occasions extraordinaires où son bras s'atteste par des coups de foudre, il ne fera donc plus appel qu'à la prudence et au bon sens, pour expliquer en moraliste la grandeur ou la décadence des nations. C'est ce qu'annonce cette proposition du discours : « A ne regarder que les rencontres particulières, la Fortune semble seule décider de l'établissement et de la ruine des Empires; mais, à tout prendre, il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le plus habile l'emporte à la longue. En effet, dans ce jeu sanglant où les peuples ont disputé de l'Empire et de la puissance, qui a prévu de plus loin, qui s'est le plus appliqué, qui a duré le plus longtemps dans les grands travaux, et enfin qui a su le mieux ou se pousser ou se ménager suivant la rencontre, à la fin a eu l'avantage, et a fait servir la Fortune même à ses desseins. »

Par ce côté, le libre arbitre commence à recouvrer ses droits un instant méconnus, et la conduite des événements ne nous paraît plus soumise à une fatalité qui les enchaîne. C'est ce qui va ressortir des jugements si fermes que Bossuet porte sur les erreurs ou les fautes des hommes d'État, sur les causes morales dont les effets sont des succès ou des revers, par conséquent, sur la responsabilité des souverains ou de leurs sujets. S'il distribue ainsi l'éloge ou le blâme, c'est que le choix lui a semblé possible entre les

1. « Dieu apprend aux rois ces deux vérités fondamentales : premièrement que c'est lui qui forme les royaumes pour les donner à qui il lui plaît ; et secondement qu'il sait les faire servir, dans les temps et dans l'ordre qu'il a résolu, aux desseins qu'il a sur son peuple. C'est ce qui doit tenir tous les princes dans une entière dépendance, et les rendre toujours attentifs aux ordres de Dieu, afin de prêter la main à ce qu'il médite pour sa gloire, dans toutes les occasions qu'il leur en présente. »

routes qui vont soit au salut, soit à la ruine. Il ne serait donc pas équitable de reprocher à ce peintre de la mort le mépris de la vie, et une indifférence dédaigneuse pour les œuvres de la paix ou de la guerre. Sans être dupe de la gloire, il aime à en contempler les images. Tout en sachant ce qu'il y a de périssable dans les édifices les plus solides en apparence, il admire le génie des législateurs ou des conquérants qui ont accompli de grandes choses. Bien que sa foi chrétienne soit orgueilleuse et jalouse, il a cependant rendu pleine et entière justice aux fastes de la civilisation païenne, et à des vertus d'autant plus méritoires qu'elles ne devaient rien à l'Évangile. Voilà pourquoi cette troisième partie reste encore si populaire. Ici du moins, malgré les progrès de l'érudition moderne qui a réparé plus d'une méprise ou comblé de nombreuses lacunes, tous s'accordent à louer l'initiative et les vues profondes d'un penseur qu'on n'a point appelé sans raison « l'homme de toutes les sciences et de tous les talents. » C'est ce que nous essaierons de confirmer par l'analyse de cette Oraison funèbre¹ où nous voyons toutes les nations paraître et disparaître tour à tour, sans avoir pu soutenir le poids de la monarchie universelle. Dans ce passage rapide, Bossuet surprend leur physionomie, trace vivement le tableau de leurs révolutions, esquisse le caractère de leurs grands hommes, représente les mœurs et les institutions, en un mot fait revivre la poussière des morts. Oui, il y a vraiment de l'Ezéchiel dans ce privilège de ressusciter les générations éteintes.

Les Egyptiens. Sympathies de Bossuet pour leur théocratique. Sens de la grandeur. L'histoire édifiante. — C'est par les Egyptiens que débute cette imposante

1. Ce mot est justifié par les traits que voici : « Quand vous voyez passer comme en un instant devant vos yeux, je ne dis pas les rois et les empereurs, mais ces grands empires qui ont fait trembler tout l'univers : quand vous voyez les Assyriens anciens et nouveaux, les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains se présenter devant vous successivement, et tomber pour ainsi dire les uns sur les autres : ce fracas effroyable vous fait sentir qu'il n'y a rien de solide parmi les hommes, et que l'inconstance et l'agitation est le propre partage des choses humaines. » (Ch. I).

revue; car, après quelques mots sur les Scythes qui firent « des courses plus que des conquêtes », et sur les Éthiopiens, nation sauvage « où la nature commence de beaux sentiments, mais ne les achève pas ¹, » il s'empresse d'en venir à un empire digne d'entrer dans la hiérarchie des peuples policés. Or, quel autre pouvait solliciter la sympathique curiosité de Bossuet plus que ce pays gouverné par une théocratie puissante, et dont l'immutabilité devait le ravir d'admiration. « Les Egyptiens furent, en effet, comme le dit M. Maspero, la plus dévote des races. Ils voyaient Dieu partout dans l'univers, ils vivaient en lui et pour lui. Lorsqu'on parcourt les recueils de leurs monuments, ce qui frappe tout d'abord, c'est l'abondance incroyable des tableaux mystiques et des scènes religieuses. En face de ces représentations sacrées, on dirait que cette terre fut habitée seulement par des Dieux, et renfermait d'hommes juste ce qu'il en fallait pour les besoins du culte. » ² L'auteur de la *Politique tirée de l'Écriture* fut donc séduit par les légendes d'Hérodote et de Diodore. Comment n'eut-il pas retrouvé son idéal dans le pieux cérémonial d'une cour où régnaient ces Pharaons irresponsables, mais esclaves volontaires d'une loi parfaite, entourés de sages pontifes qu'ils écoutaient comme des conseillers infaillibles? « Une coutume nouvelle y étoit un prodige : tout s'y faisoit toujours de même, et l'exactitude qu'on y avoit à garder les petites choses maintenoit les grandes. » Devant un pareil spectacle, il s'épanouit d'aise, et ne se lasse point d'admirer cette discipline qui emprisonne chacun dans sa caste et sa profession. Fénelon, lui aussi, n'a-t-il pas regardé comme désirable cette hérédité dont la servitude serait le meilleur moyen d'anéantir les talents, et de fausser les vocations naturelles? Ajoutons qu'ailleurs,

1. On s'étonne que Bossuet fasse à ces barbares obscurs l'honneur de les nommer tout d'abord. Ils le doivent à la leçon de prudence que contiennent les récits sur les Scythes et Cyaxare, sur les Ethiopiens et Cambyse. Il eût mieux fait de réserver une place aux Phéniciens sur lesquels il a le tort de se taire. Quant aux Indiens et aux Chinois, ils méritaient aussi plus qu'une mention. Mais au dix-septième siècle, la science étoit silencieuse sur ces races lointaines.

2. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*. Maspero, p. 27.

parlant de ces jugements posthumes auxquels étaient publiquement soumis les souverains défunts, Bossuet a l'air d'envier ces panégyristes dont la sincérité avait le droit de tout dire, sans obéir à d'officielles contraintes¹.

Malgré des illusions trop complaisantes, le sentiment général est aussi juste que le comportaient les connaissances de son temps. Il cite les voyages publiés alors par M. Thévenot. Il présage les mystères ensevelis dans les hypogées. S'il ne propose pas à Louis XIV, comme Leibnitz, de conquérir au commerce de l'Europe une terre ruinée par les Mamelucks, il l'invite à faire explorer la Thébàide, il prédit de merveilleuses découvertes; et, prévoyant sinon un Champollion, du moins un Mariette, il pressent que la France peut jouer son rôle dans cette antique contrée où elle a laissé de si glorieux souvenirs, au treizième siècle avec Saint Louis, au dix-huitième avec Bonaparte, au dix-neuvième avec ceux de nos compatriotes qui ont ouvert l'isthme de Suez, et réalisé victorieusement le projet d'un Pharaon mort depuis plus de trois mille ans². Tout ce qui est grand charme Bossuet. Aussi quelle magnificence dans ses vives peintures des ruines de Karnak et de Louqsor!³ Quand il décrit le cours du Nil « le nourricier, le défenseur de l'Égypte », et ces villes qui « regardoient avec joie toute la plaine fertilisée par un fleuve bienfaisant, » et les travaux immenses exécutés pour les irrigations, et ces lacs qui « tendoient leur sein aux eaux répandues, » on croit entendre un voyageur qui revient de Thèbes ou de Memphis, tout plein de ses propres souvenirs.

1. Ne se plaignait-il pas de ces entraves dans l'Exorde de l'Oraison funèbre du Père Bourzeong?

2. La monarchie Égyptienne, selon M. Maspero, dura au moins quatre mille ans, sous trente dynasties consécutives, de Ménâ jusqu'à Nectanebo.

3. Il avait lu la relation d'un *Voyage dans le Soudan* par les Pères Protais, et Cl. F. d'Orléans, missionnaires. L'architecture égyptienne est sans rivale : témoin les temples de Thèbes, la salle de Karnak, où la voûte est portée par 130 colonnes géantes dont piliers ont 70 pieds d'élevation sur 40 de diamètre, et les pyramides, dont l'une, haute de 130 mètres, est le plus formidable entassement de pierres que les hommes aient construit : rappelons encore les Hypogées, le Labyrinthe, le grand Sphinx qui mesure 20 pieds du menton au sommet de la tête, et ces obélisques de Louqsor, dont l'un, monolithe de granit, haut de 23 mètres, élevé par Ramsès II, se voit aujourd'hui sur la Place de la Concorde.

Sans doute, il ne se demande pas assez quel degré de confiance méritent les témoignages anciens qui lui servent de guides, et l'on dirait parfois qu'il rêve, comme l'auteur du *Télémaque*, son utopie de Salente, quand il préconise dans les lois d'une « nation grave et sérieuse la vraie fin de la politique qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux ¹. » Mais n'oublions pas que Bossuet voulait instruire un jeune prince. Cette préoccupation a donc pu l'incliner à l'optimisme, notamment lorsqu'il s'étudie à mettre sous les yeux du Dauphin dans la figure de Sésostris un autre Salomon aussi sage qu'habile et entreprenant. C'était peut-être faire indirectement la leçon à Louis XIV lui-même; et, si la vérité en souffre, on ne peut qu'honorer l'intention qui dicta ces exemples édifiants ¹: car ce fut une façon respectueuse d'avertir l'orgueil du conquérant, et de le rappeler au devoir qui l'obligeait à ménager son peuple.

Les Assyriens. Les Mèdes. Dédain des Barbares. Les Perses idéalisés par le précepteur du Dauphin. — Nous n'insisterons pas plus que Bossuet sur les deux empires d'Assyrie, les Mèdes et Cyrus. Aimant la certitude, il n'ose prendre pied sur le terrain mouvant des conjectures, et ne dissimule pas l'embarras que lui causent ici les ténèbres de la tradition. Il ne sied donc point de lui imputer l'ignorance séculaire dont il subissait la gêne. De nos jours seulement les découvertes inespérées des archéologues ont exhumé les vestiges d'une capitale et d'une civilisation détruites, sans qu'on pût même savoir le lieu de la terre où s'élevaient ses monuments ². Privé de ces lumières, le

1. Il se trompe notamment, lorsqu'il dit que l'Égypte « envoyait ses colonies par toute la terre, et avec elles sa sagesse et ses lois. » C'était une race sédentaire, aussi peu soucieuse de communiquer ses idées que de s'ouvrir à celles des étrangers.

2. Il loue Sésostris de s'être voué aux travaux de la paix, après neuf années de campagnes heureuses. Il le blâme d'avoir fait traîner son char par des rois vaincus. Il lui reproche d'avoir été le premier à « ramollir les mœurs des Égyptiens dans la crainte des révoltes. » Il déclare qu'« un grand empire ne dure guère, et qu'il faut périr par quelque endroit. »

3. En 1844, M. Botta, consul de France, a retrouvé à Mossoul les reliques de Ninive, sculptures, bas-reliefs, inscriptions cunéiformes. On peut les visiter dans les salles du Louvre.

précepteur d'un prince a du moins relu Hérodote et Xénophon, pour leur emprunter un modèle de magnanimité dans la personne de Cyrus embelli par l'imagination romanesque d'un Fénelon athénien. — Quant aux Perses, dont la religion fut la plus pure et la plus douce qu'ait connue le polythéisme, il n'en parle point avec assez de développement et de suite; mais c'est à leur supériorité morale qu'il attribue un empire dont la durée eût été plus longue s'ils avaient su « trouver ce bel art d'unir les parties d'un grand État, et d'en faire un tout parfait ¹. » Faut de mieux, il profite de l'occasion pour vanter, sur parole, d'après Hérodote et Platon, les mœurs d'une nation amie de la vérité, honnête, civile, libérale envers l'étranger, et naturellement généreuse pour les vaincus. Mais il ne l'approuve point d'avoir porté le respect de l'autorité royale jusqu'à un excès voisin de « l'adoration; » car c'était paraître « plutôt des esclaves que des sujets soumis par raison à un empire légitime ². » Voilà un des vices qui précipitèrent la chute d'une monarchie à laquelle manquait d'ailleurs une milice réglée, c'est-à-dire des chefs entendus, et des soldats disciplinés. Un Turenne, ou un Condé n'eussent pas mis plus de précision à dégager les causes d'impuissance qui, sur le champ de bataille, allaient paralyser ces multitudes désordonnées, en face des armées grecques « médiocres il est vrai, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf et plein d'esprits, » d'ailleurs si souples et si bien commandées « que les soldats paroissoient avoir tous une même âme, tant on voyoit de concert dans leurs mouvements. »

La Grèce. Impartialité de Bossuet. Hommage rendu à des cités démocratiques, prédilection pour Athènes.
— Avec l'invasion de Darius, Bossuet aborde l'histoire

1. La conquête Persane est le dernier acte des révolutions qui précèdent. Elle met fin au royaume d'Égypte, elle renvoie les Juifs dans leur patrie; elle force les murs de Babylone, et renverse les héritiers de Darius; elle occupe Sardes et envahit l'Ionie. Dès lors, commence le conflit de la Grèce et de l'Asie.

2. Bossuet, quoi qu'on en dise, n'est pas partisan du despotisme pur. Il l'a condamné même dans sa *Politique tirée de l'Écriture*, où il dit; « Les rois sont soumis comme les autres à l'équité des lois. »

proprement dite. Bien qu'il nous offre simplement un profil de la Grèce, et fasse surtout valoir dans sa physiologie les qualités d'ordre, de discipline, ou de dévouement à la patrie et à la loi, il faut lui savoir gré de s'être montré cordial pour cette race heureuse qu'animaient l'ardeur du progrès, et l'amour de la liberté. Il s'est laissé gagner par l'attrait d'un génie éminemment social. Pour le louer, il ne prononce pas le mot de *civilisation*, mais celui de *civilité* qu'il comprend dans son acception la plus large : « Il ne signifioit pas seulement, dit-il, la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'étoit autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de l'État, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. » Intelligence trop élevée pour n'être pas capable d'impartialité, Bossuet confirme ici ce qu'il disoit ailleurs de lui-même : « Je respecte dans chaque peuple le gouvernement que l'usage y a consacré ¹. »

En effet, on ne saurait nier l'accent très sincère des louanges qu'il accorde à l'esprit des cités démocratiques; quelques-uns même ont jugé le portrait un peu flatteur, lorsqu'il écrit : « La liberté que se figuroient les Grecs étoit soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison reconnue par tout un peuple. Elle étoit regardée comme la maîtresse; c'étoit elle qui établissoit les magistrats, et en régloit le pouvoir... Chaque forme politique ayant ses avantages, celui que la Grèce tiroit du sien étoit que les citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays qu'ils le conduisoient en commun, et que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs. » Entre deux républiques « toujours ennemies plus encore par la contrariété de leurs intérêts que par l'incompatibilité de leurs humeurs », l'une rigide, farouche, austère et impérieuse, l'autre vive, douce, séduisante, « délicieuse à voir », où « l'esprit et les passions donnoient tous les jours de nouveaux spectacles », mais inégale, mobile, turbulente et

1. Cinquième avertissement aux protestants. Dans la *Politique sacrée*, (t. II art. 1^{er}), il disoit aussi : « Chaque forme de gouvernement a ses avantages. »

gâtée par des adulateurs¹, ses préférences n'hésitent même pas. Il tient pour Athènes contre Sparte. Il faudrait citer tout ce parallèle, aussi sobre de mots que riche de sens. Par sa concision substantielle, il mérita bien de stimuler l'émulation de Montesquieu. Ne croirait-on pas entendre ce publiciste quand Bossuet dit : « On ne pouvoit avoir plus d'esprit qu'on en avoit à Athènes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacédémone. Athènes vouloit le plaisir : la vie de Lacédémone étoit dure et laborieuse. L'une et l'autre aimoient la gloire et la liberté; mais, à Athènes, la liberté tendoit naturellement à la licence; et, contrainte par des lois sévères à Lacédémone, plus elle étoit réprimée au dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au dehors. » Mais abrégeons; car ce passage est dans toutes les mémoires, comme l'esquisse où Bossuet peint à grands traits « le génie perçant et sublime d'Alexandre..., la hauteur de ce courage invincible qui se sentoit animé par les obstacles, cette ardeur immense d'accroître tous les jours son nom, au point de préférer à mille morts le moindre degré de gloire..., cette confiance qui lui faisoit sentir au fond du cœur que tout lui devoit céder comme à un homme supérieur aux autres par sa destinée. » Ce souffle, ce mouvement est d'un orateur égal à son héros.

Pourtant, je l'aime mieux encore lorsqu'il exalte Homère, les poètes, et les philosophes avec un enthousiasme où il y a de la gratitude pour les bienfaits que leur doit l'éducation du citoyen. Ces pages, il ne les aurait pas signées avant ce préceptorat qui le réconciliait avec la littérature profane. Aussi ne nous plaignons pas trop, si nous en lisons d'autres trop évidemment écrites *ad usum Delphini*.

Rome et Bossuet. Affinités entre l'une et l'autre. —

Mais nous avons hâte de pouvoir dire avec Bossuet : « Nous sommes *enfin* venus à ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers, d'où sont sortis les plus grands royaumes du monde que nous habitons², dont nous

1. C'est la ville la plus moderne de l'antiquité.

2. « On est encore surpris quand on considère que des nations qui font à pré-

respectons encore les lois, et que nous devons par conséquent mieux connoître que tous les autres empires. » A la solennité de cet exorde on devine qu'il existe ici des affinités natives entre l'écrivain et son sujet. Oui, Bossuet est Romain du même cœur qu'il était Hébreu. L'autorité, la règle, l'ordre, la suite, la discipline, le sens pratique de l'utile : voilà un spectacle qui l'enchanté; et il a presque le ton du vieil Horace, lorsqu'il résume ce qu'il y eut de mémorable dans les vertus civiles et militaires du peuple « le plus fier, le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus laborieux, et enfin le plus patient » qui fût jamais.

Ne lui demandons pas de discuter le fond des anciens récits; car il croit à Tite-Live comme à Moïse. D'ailleurs, outre que ces questions d'origines n'avaient pas encore été soulevées, il s'applique surtout à découvrir le ressort caché des institutions; et c'est par là qu'il fait œuvre d'initiateur. On n'a pas défini plus nettement cette liberté rude et pauvre par laquelle le Romain des premiers âges se distinguait du Grec et de sa politesse brillante. Est-il possible de caractériser ce qu'on appelle l'esprit public avec plus d'ampleur et de sûreté que par ces généreuses maximes? « Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'État la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentiments forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre... Durant les bons temps de Rome, l'enfance même étoit exercée par les travaux; on n'y entendoit parler d'autre chose que de la grandeur du nom romain... Quand on a commencé à prendre ce train,

sent des royaumes si redoutables n'ont été durant plusieurs siècles que des provinces romaines. »

les grands hommes se font les uns les autres; et, si Rome en a porté plus qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hasard; mais c'est que l'État Romain constitué de la manière que nous avons vue étoit, pour ainsi parler, du tempérament qui devoit être le plus fécond en héros. » Voilà bien ce discours solide et nerveux que Montaigne admirait ainsi chez les maîtres antiques : « Quand je vois ces braves formes de s'expliquer, si vives et si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire, je dis que c'est bien penser. »

Le citoyen romain. L'initiateur. Le précurseur de Montesquieu. — Lorsqu'il raconte le duel de Rome contre Annibal, son langage est d'un contemporain de Scipion : il a je ne sais quelle sécurité de courage et d'orgueil. Les expressions simples et fières lui viennent d'instinct¹. Montesquieu ne verra pas les choses de plus haut. Il ne fera que pousser plus avant l'enquête et serrer de près les détails; mais son analyse scientifique ne va pas au delà de cet infailible coup d'œil qui pénètre dès l'abord au cœur de son objet. Il serait long de relever les mots qui demeurent, entre autres celui que Bossuet prononce sur la majesté des lois romaines dont la sagesse a survécu à la ruine même de l'empire, « parce que le bon sens est le maître de la vie humaine, et y règne partout. » Que de vérité dans ce tableau où se déroulent les conséquences des guerres puniques : « Polybe voyoit les Romains, du milieu de la mer Méditerranée, porter leurs regards partout aux environs jusqu'aux Espagnes, et jusqu'en Syrie, observer ce qui s'y passoit, s'avancer régulièrement et de proche en proche, s'affermir avant que de s'étendre, ne se point charger de trop d'affaires, dissimuler quelque temps et se déclarer à propos, attendre qu'Annibal fût vaincu pour désarmer Philippe de Macédoine qui l'avoit favorisé; après avoir commencé l'affaire, n'être jamais las ni contents jusqu'à ce que tout fût fait; ne laisser aux Macédoniens aucun moment pour se reconnoître; et, après

¹ Partout, de Cannes, il dit : « Le sénat vit bien qu'un ennemi capable de manquer à sa technique n'étoit pas né pour vaincre les Romains. »

les avoir vaincus, rendre par un décret public à la Grèce si longtemps captive la liberté à laquelle elle ne pensoit plus ; par ce moyen répandre d'un côté la terreur, et de l'autre la vénération de leur nom¹ ; c'en étoit assez pour conclure que les Romains ne marcheroient pas à la conquête du monde par hasard, mais par conduite. » Il convient de signaler aussi le fameux parallèle de la légion et de la phalange² ; Turenne ou Vauban n'eût pas été plus compétent ; c'est que Polybe fut aussi familier à Bossuet que les pères de l'Église ; ce qu'il ne sait pas, il le devine, et inaugure ainsi la philosophie de l'histoire.

Le peintre ému. Le psychologue. Son optimisme. — Montesquieu fera sans doute connaître plus intimement la police des camps, l'économie des conquêtes, les traditions de la diplomatie, les formes de la société politique et le jeu de son mécanisme. Mais faire revivre l'âme qui anima ce grand corps, voilà le miracle par lequel Bossuet défie toute comparaison. Psychologue et peintre, il associe à son intuition une faculté de sympathie par laquelle il devient témoin et acteur du drame dont il met en scène les intérêts et les passions. Bien que toujours maître de lui-même pour rester impartial, il entre dans les émotions de la défaite ou de la victoire, comme s'il était citoyen de Rome, je dirais presque patricien et consul. Peut-être même estimera-t-on que sa critique en souffre³ : il lui arrive en effet d'être un panégyriste plus qu'un juge ; car, s'il a raison de louer le sénat et sa conduite si constante au dehors, si ferme au dedans, il croit trop volontiers à sa magnanimité, à sa clémence, à sa justice, à sa modération. Il y aurait donc à en rabattre, et le moraliste soucieux de beaux exemples oublie trop que la foi romaine valut souvent la foi punique.

1. Bossuet prend ici trop au sérieux cette vaine démonstration.

2. D'un côté une lourde et grosse machine, terrible par son poids, mais qui s'embarrasse et se rompt par son propre mouvement ; de l'autre, une armée qui s'accommode à tous les lieux, s'unit, se sépare à volonté, défile aisément, et se rassemble sans peine.

3. Oui, il est plus r main que les romains mêmes. Il se tait sur les perfidies et sur les crimes. Il pallie les vices. Il ne croit pas à l'inimitié du peuple et du sénat. Il met tout sur le compte des tribuns.

Il ne peut se résoudre à raconter la décadence de Rome. — C'est aussi cette prévention favorable qui nous explique pourquoi Bossuet tourne court, lorsqu'il aborde l'époque de la décadence. C'est à regret qu'il en indique les causes, ou en mesure les progrès. Bien qu'il soit plus que tout autre habile à sonder le néant de toute gloire humaine, il semble vouloir se dérober à la tristesse de la ruine imminente. Lui qui triomphe des grands écroulements, il n'ose regarder en face le naufrage de la Fortune romaine. Aussi est-ce là surtout que sont les lacunes. Il faudra que Montesquieu fasse parler ce silence, ou supplée à l'insuffisance d'un résumé tumultueux qui se précipite, comme par impatience d'en finir. Ici donc, la dernière main a fait défaut. Il n'y a plus qu'un canevas; Bossuet ne dit rien ni de Sylla, ni de César; il écourte l'empire, il néglige Trajan, il se borne à nommer Marc-Aurèle; et, brusquant le dénouement¹, il retourne à son dessein principal, dans une péroration où le politique cède la plume à l'évêque, à celui qu'on a pu nommer le conseiller d'Etat de la Providence².

La perfection du style. Souci du détail. Le commerce des anciens a servi l'écrivain. La langue. Ses latinismes. — Tel est ce noble ouvrage qui voulut démontrer par l'histoire la vérité du christianisme. Ce fut ici surtout que Bossuet atteignit la perfection du bien dire. Il n'y a plus dans sa manière ni hasard, ni intempérance. Son énergie se modère, sa verve se règle, son imagination s'impose un frein; sa langue s'épure sans s'énerver. La pratique des anciens, et tant de lectures faites de près par un maître qui s'instruisait pour enseigner donnèrent à son

1. « Un mot d'éloge excessif et vague sur Charlemagne, montre qu'il n'avait pas étudié de près ce dernier des grands conquérants dont il parle comme d'un Saint-Louis. Il lui eût été difficile de poursuivre son dessein jusqu'aux âges suivants : l'érudition n'avait point assez aplani les voies. » *Ste-Beuve*.

2. M. Debuton a dit : « Bossuet est le seul ministre en ce monde qui eût pu faire le *Discours du Trône* de Dieu, si Dieu souffrait un gouvernement représentatif. Milton et l'indare n'eussent été que de beaux esprits, en regard de Bossuet, dans cette occasion. C'est la plus grande voix que vous ayez entendue, depuis qu'il y a des hommes, une voix qui s'étendait au fond des forêts, et qui faisait rêver aux choses éternelles. On dit que le lion produit un effet de ce genre, quand, se promenant lentement, il ruit dans le nuit, et que les Arabes ou tremblent sous leurs tentes, à dix lieues à la ronde. »

génie la mesure, la convenance et la sobriété. En même temps que l'obligation d'accommoder ses leçons aux exigences d'une haute responsabilité lui apprit de plus en plus la proportion et le choix, son autorité s'adoucit sous l'influence de la morale antique et de ses vertus aimables. Mais il n'en reste pas moins original, et cela tout en cessant d'être le commentateur des Écritures; car, dans la dernière partie de son livre, il n'a plus le soutien de ces prophètes et de ces pères dont le génie provoquait le sien. En tirant toutes ses ressources de son propre fonds, il a, dans chaque ordre d'idées, le langage le plus exact et le plus élevé: « Le prince de Condé, dit M. Nisard, n'eût pas mieux peint ses propres modèles, les Alexandre, les Annibal et les Scipion. Colbert n'aurait pas jugé en termes plus précis la sage administration des Égyptiens, la grandeur pratique de leurs arts, l'économie de leurs travaux publics. Richelieu n'eût pas mieux pénétré la profonde conduite du sénat romain. Machiavel n'eût pas vu plus clair dans les rivalités des Grecs, même avec l'aide du spectacle que lui offrait l'Italie agitée de rivalités analogues; ni Cujas ni Pothier n'auraient mieux montré le sens des lois romaines. » Mais, parmi ces mérites, Bossuet se retrouve toujours ce qu'il est par excellence, un orateur dont le mouvement nous entraîne d'un élan irrésistible, et un poète dont l'imagination conçoit l'histoire comme une sorte d'épopée¹ où ne manque ni l'unité d'action et d'intérêt, ni l'intervention merveilleuse d'une main divine, ni la sublimité du discours : car ce sont les fastes du genre humain contemplés comme des hauteurs du Sinaï.

Le soin du détail étant ici plus visible qu'en tous les autres écrits de Bossuet, nous devons dire encore un mot de la langue, et de ce qui la distingue, vers la date où parut ce livre, en mars 1681. Je veux parler de certains tours qui ont vieilli, d'idiotismes que le temps a discrédités, de termes dont l'acception s'est modifiée, de nombreux latinismes tombés en désuétude, et qui n'existent pas en

1. L'humanité en est le héros.

des ouvrages également célèbres et contemporains de cette époque, par exemple dans la prose de Fénelon, de Boileau, de Racine et de La Bruyère ¹. Au contraire, ces formes sont fréquentes chez les écrivains qui les ont précédés, entre autres Corneille, Molière, La Fontaine, Saint-Evremond, Mézeray, qui débutèrent ou florirent sous Louis XIII. C'est que, tout en appartenant au siècle de Louis XIV, Bossuet a toujours gardé sa marque originelle. Or, âgé de trente-trois ans lorsque les *Provinciales* virent le jour, il a grandi dans la liberté féconde des temps qui avoisinent Richelieu et Mazarin. Tout en s'accommodant plus tard à la régularité de l'âge suivant, il n'abdiqua jamais son indépendance, et n'obéit que librement aux servitudes de l'usage. D'ailleurs, ces archaïsmes étaient en harmonie avec un sujet où mille réminiscences soit des prophètes et des pères, soit des écrivains profanes, répondent naturellement comme des échos à la voix d'un historien tout imbu de la double antiquité.

Conclusion. Les parties caduques. La liberté humaine, la raison et le progrès. — C'est surtout par l'éloquence que vit encore aujourd'hui un ouvrage où notre siècle ne se reconnaît pas : car, pour l'avenir, la *Cité de Dieu* ne s'immobilisera jamais dans un peuple, et dans une croyance. Loin d'être immuable, elle doit s'agrandir et s'embellir d'âge en âge, par le concours de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les formes sociales, philosophiques ou religieuses qui poursuivent l'idéal, sans l'atteindre, mais se rapprochent du moins chaque jour de la justice et de la vérité. C'est ainsi que tous les peuples et tous les siècles collaborent, par leur civilisation qui est l'œuvre de

1. Les exemples sont très nombreux : en voici quelques uns pris au hasard dans les premières pages : « La malice de l'esprit tentateur, *denoucer* (pour annoncer), le gain (sens d'*impetium*), *oppressés* (pour opprimés), *excirum* le temps, rien ne venait (sens neutre), les *brauderies*, *nourris* dans (pour élevés, *par où* (locution conjonctive), *sujet à* l'empire (pour soumis à), *dans* le trône, *le commun* (pour la plupart des hommes), *conseils* (d'essais), *ctonne* (in erdit, frappe de la foudre), *temperament* (mesure), *concoer* avec (vivre avec), les Espagnols *lu quitted* (Espagne (pour abondamment) ». — Chacun peut continuer cette étude. Monseigneur La Motte. *Sur la formation et l'usage*, page la langue de l'usage, l'usage de l'usage, à l'usage.

la raison et de la liberté, à des progrès indéfinis qui ne sauraient s'arrêter qu'avec la vie même. Un système est donc nécessairement trop étroit pour contenir les destinées de l'humanité, surtout s'il les ramène à une race, à une époque, et à un dogme ¹. Sourd à ces théories que démentent nos révolutions, le monde moral ne cesse de continuer sa course vers des cieux inconnus.

Par conséquent, il y a des parties caduques dans le *Discours sur l'Histoire universelle* ². Mais, si la critique et l'érudition en ont infirmé les doctrines, ceux mêmes qui s'inspirent d'un autre esprit, et, sans sortir du domaine des faits, réduisent leur champ visuel aux causes secondes, ne refuseront point leur admiration à l'ordonnance du monument, à l'audace de l'architecte, à la force de sa conception, aux fieres beautés d'un style qui ne saurait s'imiter et ferait vivre jusqu'à l'erreur.

1. Je lis dans un ouvrage de M. Castelar : « Ne séparons point les diverses révélations de la vérité. L'idée ne connaît ni nation, ni secte. Elle passe de la pagode à la pyramide, de la pyramide à la synagogue, de la synagogue à la basilique, de la basilique à la cathédrale, de la cathédrale à l'université, de l'université au parlement, avec la célérité de la foudre qui relentit, illumine, brûle et purifie. — Le peuple grec croyait sa vie originale et indépendante de toute vie barbare, et ses Dieux nationaux, indigènes. Or, sa chaste Diane avait eu des temples dans l'Asie-Mineure ; et son Bacchus venait des forêts de l'Inde. Quand le peuple juif s'isolait au pied de ses autels, il croyait conserver là son Dieu éloigné de toute tentation païenne. Or, Alexandre le Grand alla troubler ce monologue, et, après son char de guerre, il apporta les divinités grecques au son de la cymbale et de la flûte phrygienne. — Le messianisme n'était pas une espérance hébraïque, mais universelle. La Sibylle de Cumès le devinait dans sa grotte, en même temps que Daniel comptait les semaines d'années qui manquaient à l'accomplissement des prophéties. Sur le Pausilippe, Virgile annonçait un rédempteur universel presque en même temps que St Jean-Baptiste le demandait dans le sein desolé du désert. » (*L'art, la religion et la nature en Italie*).

2. Le Dieu de Bossuet me semble trop aristocratique. Il a des favorisés, des élus : il ne daigne pas étendre sa providence sur les peuples. Il se repose pendant des siècles, et de temps en temps sort de son silence par des coups de foudre. Vico admettait aussi le gouvernement divin, mais croyait à sa permanence. Il le cherche jusque chez les peuples étrangers à une révélation particulière. Il le retrouve dans la mythologie comme dans la Bible, chez les Romains comme chez les Juifs. Plus l'histoire est vraiment universelle, plus elle conseille la tolérance, plus elle renverse de barrières, plus elle apaise et détruit les haines.

FÉNELON

(1651-1715).

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE.

L'humaniste. — Né le 6 août 1651, au château de Fénelon, en Périgord¹, François de Salignac de Lamothe-Fénelon fut entouré, dès le berceau, de tendre dévotion, et préparé aux délices du pur amour par la piété d'une mère qui consacra son fils à la sainte Vierge. Un docte précepteur conduisit de bonne heure sa précoce intelligence à la double école de Rome et d'Athènes; mais les préférences de l'enfant allaient d'instinct vers les grâces de l'esprit grec. Homère surtout enchantait ses premières années, et l'*Odyssee*, plus encore que l'*Illiade*, ravit une imagination qui semblait se reconnaître dans la simplicité de ces naïves peintures. A douze ans, il lisait aussi Sophocle et Démosthène. Quant aux Latins, et à leur génie plus viril ou plus pratique, ils eurent pour lui moins d'attrait. Il les fréquenta pourtant avec complaisance; mais ses prédilections furent, parmi les prosateurs, pour Cicéron et Tite-Live, plutôt que Sénèque ou Tacite; et, parmi les poètes, pour les Muses harmonieuses et sensibles, Térence, Virgile et Catulle lui-même, qui parlaient à son cœur ou flattaient son

¹. De Pens Salignac, comte de Lamothe-Fénelon, et de Louise de la Cropte de Saint-Abre.

goût, bien plus que Lucrèce et son abrupte grandeur, que Lucain et son éloquence tourmentée.

Après avoir terminé ses humanités dans un milieu tout patriarcal, et fait sa philosophie à l'université de Cahors, il compléta ses études au collège du Plessis, à Paris, sous les auspices de son oncle, le marquis de Fénelon, un de ces grands seigneurs qui conservaient les plus pures traditions d'une politesse où se confondaient la dignité patricienne et les généreux sentiments d'un cœur haut placé. A l'élégance des manières, et aux agréments de l'honnête homme s'alliait chez lui l'austérité des principes ; aussi son influence dut-elle agir sur le caractère d'un neveu qu'il aimait comme son fils, et dont il produisit dans le monde les qualités brillantes. On raconte en effet qu'à l'âge de quinze ans à peine, l'abbé de Fénelon renouvela l'épreuve oratoire par laquelle Bossuet étonna l'hôtel de Rambouillet. Mais, alarmé par des applaudissements dont la douceur lui parut périlleuse, le marquis crut devoir dérober à des succès trop profanes un talent qui, du reste, fut heureux de fuir ces tentations de l'amour-propre. Sans se laisser éblouir par une faveur pleine de promesses, il se livra donc courageusement à la science théologique, durant plusieurs années recueillies et ferventes, qui s'écoulèrent au séminaire de Saint-Sulpice, sous la forte discipline de MM. Olier et Tronson, dont les vertus et la doctrine le guidèrent vers le sacerdoce.

Le prêtre, le directeur des nouvelles catholiques. Le missionnaire (1675-1685). — Ordonné prêtre à vingt-quatre ans (1675), il voulait, dans le premier élan d'un zèle qui ne comptait point avec ses forces, partir pour les missions du Canada. Mais la faiblesse d'une constitution trop frêle lui conseillant de renoncer à ce projet, il se tourna vers la Grèce, où l'appelaient ses souvenirs classiques et ses ambitions évangéliques. C'est ce qu'atteste l'enthousiasme ingénu d'une lettre où l'on pourrait voir la préface lointaine du *Télémaque*. Toutefois les instances de sa famille finirent par le retenir en France, où lui fut bientôt confiée la direction des jeunes protestantes qui, récemment converties, achevaient leur éducation religieuse dans

la *Maison des Nouvelles catholiques*¹. A ces fonctions délicates où se déploya, durant dix années, sa charité prudente et persuasive, nous devons le plus charmant des livres, le *Traité sur l'éducation des filles* (1687), admirable fruit d'une expérience discrète et hardie, venant d'un esprit fin, d'un cœur pur et d'une raison supérieure. Écrit pour la duchesse de Beauvilliers, il apprend tout ce qu'une mère de famille doit savoir sur un si cher sujet.

A cette époque aussi remontent ses *Dialogues sur l'éloquence*, qui furent sans doute composés entre les années 1681 et 1686. Pendant le carême de 1684, Fénelon et l'abbé Fleury, réunis à Meaux près de Bossuet, prêchaient tour à tour avec lui, sans autre préparation que la prière, avec une onction familière dont la liberté rappelait les beaux jours de la primitive Église. Ce fut probablement pour fixer ces souvenirs, et pour l'instruction des prédicateurs novices, que fut tenté cet essai judicieux où la pensée littéraire est dominée par l'intention d'ouvrir à l'éloquence de la chaire des voies plus religieuses, de la délivrer des servitudes scolastiques, et de substituer à la froideur, à la recherche, au vain souci de plaire, l'idéal du vrai, du simple, du naturel et de l'aimable, c'est-à-dire l'exemple des anciens, mais tempéré par les qualités propres dans lesquelles Fénelon excellait entre tous, comme le prouve le beau sermon qu'il prononça sur la *Vocation des gentils*, en janvier 1685.

Mis en vue par les succès de sa parole, qui sut paraître originale dans le voisinage de Bossuet et de Bourdaloue, il ne tarda pas à être chargé d'une mission en Saintonge et en Aunis, vers le temps où une intolérance impolitique préludait à la révocation de l'édit de Nantes. Les lettres datées de ces provinces nous le montrent doux, humain, insinuant, très-habile à manier les consciences, à ménager des volontés rebelles et à faire aimer la vérité, au lieu de l'imposer par contrainte. Mais si quelques esprits sages approuvèrent cette mansuétude, elle se vit contrariée ou blâmée par d'autres, et leurs rancunes réussirent même à pri-

1. Placées sous l'autorité du ministre Seignelay.

ver Fénelon d'une distinction bien due à ses mérites. Car, désigné pour l'évêché de Poitiers et la coadjutorerie de la Rochelle, il en fut écarté par de secrètes intrigues.

Le précepteur du duc de Bourgogne (1689). Le lettré. — Sa réputation n'en était pas moins hors de pair ; et, grâce au crédit du duc de Beauvilliers, il put être nommé, en 1689, précepteur des fils du dauphin, des ducs de Bourgogne et d'Anjou. C'était un poste où le portait vraiment sa vocation ; car il excella dans l'art de façonner les caractères et les esprits, comme en témoigne la métamorphose accomplie par sa victorieuse dextérité. « Né terrible... dur et colère jusqu'aux derniers emportements, même contre les choses inanimées, impétueux avec fureur, incapable de souffrir la moindre résistance, même des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps¹ », le duc de Bourgogne devint, entre ses mains, attentif à tous ses devoirs, affable, doux, modéré, charitable, patient, modeste, humble et austère pour soi. Ce fut le triomphe d'un maître qui alliait l'affection à l'autorité, la douceur à l'énergie, la décision à la souplesse. Il lui fallut huit années de patience et de ruse pour dompter ainsi des vices ou des défauts dont il fit des grâces et des vertus, qui devinrent le charme de la cour et l'espoir de la France. La transformation fut même si complète qu'il faillit former un saint, en voulant élever un roi².

Ce fut pour son royal disciple qu'il imagina ces *Fables*³ ingénieuses qui nous font assister à tous les incidents d'une éducation où il fallait à la fois user du frein et de l'éperon. Quelques-uns de ces apologues ne languissent pas auprès de La Fontaine. C'est encore au Dauphin que furent destinés ces *Dialogues des morts*, où l'histoire est morale sans fadeur et sans ennui. Peut-être aussi le désir d'initier son élève aux principes de la philosophie cartésienne ne fut-il

1. Saint-Simon.

2. De là des hésitations, des scrupules d'enfant qui cherche sa mère, et a toujours besoin de mentor. Sous le canon de l'ennemi, il demandait s'il pouvait en conscience aller loger dans un couvent.

3. Publiées en 1712, ainsi que les *Dialogues des morts*.

pas étranger à l'idée du *Traité sur l'existence de Dieu*, dont la première partie parut en 1712, à l'insu de l'auteur, et par l'infidélité d'un copiste. Quant au *Télémaque*, où tant d'allusions trahissent le gouverneur d'un prince, ce roman ne dut qu'à une indiscretion la publicité qui consumma la disgrâce de l'archevêque de Cambrai¹.

Le théologien, le mystique (1697-1699). — L'occasion, ou plutôt le prétexte en fut la querelle du quiétisme. Il serait long d'en raconter ici les différentes phases. Bornons-nous à rappeler que, séduit par un mysticisme trop séraphique, dont Mme Guyon avait été l'interprète, et auquel le livre sur les *Maximes des saints* (1697) semblait donner des encouragements, Fénelon fut enveloppé dans les défiances ou les alarmes que suscitérent ces nouveautés en apparence innocentes. Le bon sens de Bossuet y vit du moins un péril pour la pureté des croyances ; et Louis XIV, qui ne goûtait pas plus les chimères que Napoléon l'idéologie, n'hésita point à poursuivre dans un théologien trop raffiné le censeur indiscret qui osait apprendre à l'héritier de sa couronne que les rois sont faits pour les peuples, et non pas les peuples pour les rois.

Tandis qu'une ombrageuse orthodoxie se croyait engagée par devoir à défendre les intérêts spirituels compromis dans les subtilités d'un docteur trop soucieux de perfection, le souverain, qui avait appelé Fénelon *le bel esprit le plus chimérique de son royaume*, traitait comme un téméraire le clairvoyant prélat dont le dévouement ne fut point aveuglé par l'éclat de son règne, et songeait à conjurer les menaces de l'avenir. A la suite d'une controverse où la politique se cacha sous les scrupules de la foi, Fénelon, condamné par la cour de Rome (1699), mais courtoisement, et non sans regret, déconcerta ses adversaires par une humble soumission qui lui mérita des sympathies universelles.

Le politique. — Dès lors, dépouillé de ses fonctions de précepteur, il vivait comme en exil dans son diocèse de Cambrai, lorsque l'apparition du *Télémaque* (1699) déroba

1. Il avait été promu en 1694.

par un valet de chambre au profit d'un libraire de Hollande, vint mettre le comble aux ressentiments de Louis XIV. Dans cette fiction où la morale chrétienne se mêle aux agréments d'un paganisme épuré, la malveillance de ses ennemis se plut à dénoncer la satire personnelle du maître et de ses ministres. On pouvait, il est vrai, s'y méprendre; car la postérité même se demande encore aujourd'hui ce qu'il faut penser de cet ouvrage, s'il est le rêve d'un utopiste et d'un poète, ou le vœu d'un philosophe et d'un sage, si les inquiétudes d'un mécontent et d'un réformateur ne se trahissent point sous les jeux d'une imagination romanesque, mais inspirée toujours par la passion du bien et du beau. En cette épopée dont la prose nous ravit par son tour poétique et son élégante souplesse, se combinent des nuances si diverses qu'elles défient l'analyse. Il est du moins certain que de courageuses hardiesses s'y dissimulent parmi les lieux communs d'une morale pleine de sous-entendus politiques.

On ne put en douter lorsque, douze ans plus tard, le 14 avril 1711, la mort du grand Dauphin fit du duc de Bourgogne l'héritier présomptif de la couronne. Réduit jusqu'alors à ne correspondre que furtivement avec son élève¹, Fénelon put enfin formuler en théories les vagues tendances du Télémaque. Si ses *Directions pour la conscience d'un roi*, et son *Plan dressé pour le gouvernement d'un royaume* ne sont pas d'un homme d'État pratique, ces conseils, dont quelques-uns eussent pu prévenir plus d'un malheur public, font du moins honneur au patriotisme d'un esprit inquiet du lendemain, et soucieux de concilier ses instincts aristocratiques avec les garanties exigées par l'intérêt des peuples.

Bien que tenu toujours à l'écart, il reprit un grand rôle, celui d'oracle consulté dans le secret, comme le ministre d'un avenir prochain. Mais ces joies furent de bien courte durée. Car, le 12 février 1712, la duchesse de Bourgogne mourut subitement, et, le 18 du même mois, à vingt-neuf

1. Il ne le revit qu'en passant, dans la guerre de la Succession.

ans, périssait aussi le prince qui devait faire le bonheur de Salente. Avec lui s'évanouirent les beaux songes inspirés par Mentor. Ce fut une cruelle blessure pour le cœur de Fénelon. « Tous mes liens sont rompus, s'écria-t-il, rien ne m'attache plus à la terre. » D'autres épreuves l'attendaient. La mort du duc de Beauvilliers (31 avril 1714) devait être comme le coup de grâce pour celui qui écrivait alors : « Tous les bons amis devoient s'entendre pour disparaître ensemble, comme Philémon et Baucis. » Malgré ses tristesses, sa correspondance sut pourtant sourire encore de cette gaieté sérieuse qui, chez lui, fut toujours le mouvement naturel d'une âme égale et tempérante. Il conserva même assez de sérénité pour écrire d'une main ferme et légère sa délicieuse *Lettre à l'Académie* (26 mai 1714). Non moins inépuisable que son esprit, sa bienfaisance se prodiguait aussi dans les œuvres pastorales où son épargne, comme son éloquence, se donnait toute à tous, soit pour secourir les affligés, soit pour édifier les fidèles, avec un dévouement qui ne ménagea ni ses ressources ni ses forces. On peut dire que les trois dernières années de sa vie, les plus belles peut-être, furent consacrées à réparer les maux qu'avait prévus la sagesse de ses avertissements. Aussi fut-il adoré comme un saint, lorsque son cœur si tendre eut cessé de battre, le 7 janvier 1715, après soixante-trois ans et cinq mois passés sur cette terre qu'enchantait pour toujours la séduction de ses douces vertus et de son génie aimable.

LETTRE A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

(1714)

I. — FAITS HISTORIQUES.

L'occasion et l'à-propos de cette lettre. Au lendemain de la paix d'Utrecht (1713), qui faisait enfin renaître la sécurité, l'Académie française crut devoir secon-

der par une initiative opportune le mouvement des esprits qui revenaient d'eux-mêmes aux arts et aux lettres trop oubliés durant les crises d'une guerre désastreuse. Dans une séance du 29 novembre 1713, il fut donc décidé que chacun de ses membres proposerait un programme de travaux et d'études, dont la compagnie s'occuperait activement, après avoir publié la seconde édition de son dictionnaire. Ce fut alors que le secrétaire perpétuel, M. Dacier¹, fit appel à Fénelon, qui, depuis dix-huit ans, subissait une sorte de relégation dans son archevêché de Cambrai.

Affligé par l'isolement d'une disgrâce, par la crainte de l'avenir, par la vue des malheurs publics, par les fatigues de l'âge, par la perte de ses amis, et la mort du duc de Bourgogne, sur lequel reposaient des espérances qu'inspira toujours la plus pure ambition, un lettré si délicat ne pouvait manquer de répondre à des avances qui offraient à ses tristesses une douce diversion, et à ses goûts de réforme un emploi moins périlleux que les doléances politiques, ou les controverses théologiques. Il rédigea donc un *mémoire* qui se distingua parmi tous les autres; car, le 26 mars 1714, l'Académie s'empressa d'en voter l'impression. Mais, pour donner suite à cette décision, il fallait le consentement de l'auteur; et, par une flatteuse démarche, M. Dacier avertit Fénelon qui répondit en demandant la remise de son manuscrit. Car il voulait le rendre plus digne de l'honneur dont il était l'objet. C'est à cette révision, ou plutôt à cette refonte que nous devons la *lettre à l'Académie*, dont la publication définitive n'eut lieu qu'en 1716, un an après la mort de l'illustre prélat².

Physionomie de Fénelon; son inquiétude généreuse; son goût de nouveautés parfois chimériques. — Avant d'apprécier le critique et l'écrivain, disons d'abord quelques mots sur l'homme, et la personne même. Ce n'est pas

1. André Dacier, né à Castres (1651), mort en 1722. Il avait été chargé par M. de Montausier de commenter les auteurs anciens pour l'usage du Dauphin, et fut bibliothécaire du cabinet du roi. Il est surtout célèbre par sa femme, qui traduisit *Anacréon* (1681), *Térence* (1688), *l'Iliade* (1699), et *l'Odyssée* (1708).

2. 7 janvier 1715.

que nous prétendions ici démêler les nuances compliquées d'un caractère qui déconcerte l'observateur par sa finesse et sa mobilité. Les plus habiles ont pu s'y tromper. Car il y a dans sa physionomie je ne sais quoi de fuyant et d'insaisissable. Au moment où l'on croit fixer la ressemblance, des surprises nous déroutent, et dérobent le modèle à toute définition.

Parmi les contrastes qui déjouent notre curiosité domine pourtant un trait essentiel, je veux dire l'inquiétude, parfois aventureuse, d'une imagination qui se laisse prendre aux nouveautés, et s'écarte volontiers des voies communes, à la recherche de ce qui charme sa généreuse fantaisie. Indépendant jusque dans les liens de la tradition, enclin à suivre son sens particulier même sous la discipline de l'obéissance, aussi hardi qu'insinuant, Fénelon est de ceux pour lesquels le désir du mieux peut devenir un piège d'autant plus périlleux qu'il y tombe avec une sorte d'innocence. Il est du moins incontestable qu'il n'eut pas toujours, comme Bossuet, l'autorité d'un bon sens souverain, et le parfait équilibre. Sans aller jusqu'à dire avec Louis XIV qu'il fut *un bel esprit chimérique*, il faut pourtant convenir qu'en certaines rencontres il faillit faire plus d'un faux pas, notamment dans la question du quiétisme, où risquèrent de s'égarer les candides audaces d'un docteur épris d'une perfection inaccessible.

Chez le politique comme chez le théologien apparaît donc un tour d'esprit trop prompt à poursuivre les décevants mirages. S'il lui arriva de pressentir et de signaler des réformes qui auraient pu dispenser la France d'une révolution, si des vues justes et des vérités courageuses recommandent sa mémoire à tout ami des sages progrès, on ne saurait cependant se refuser à voir dans ses vœux les plus légitimes une impatience remuante qui s'élance au delà du but, un excès de sollicitude susceptible de compromettre les meilleures maximes de gouvernement, enfin un luxe de prescriptions minutieuses qui recouvrent trop de secrète défiance contre la nature humaine. Le législateur de Salente n'est-il pas vraiment tyrannique, lorsqu'il se plaît à mesu-

rer pour chacun l'air et l'espace, à élever comme des murailles infranchissables entre les diverses classes de sa cité bienheureuse, à multiplier des lois impuissantes ou importunes, à régler les moindres mouvements du corps social par les ressorts d'un mécanisme artificiel, en un mot à concevoir les visions d'un rêve aussi souriant que trompeur?

Si, dans la spéculation, il eut ses méprises ou ses erreurs, il ne fut pas non plus infailible dans la pratique, comme l'apprennent à ses admirateurs les plus sincères ces *mémoires* où il conseillait à Louis XIV d'acheter la paix coûte que coûte, « et de sacrifier la Franche-Comté, les Trois Evêchés, plus encore, s'il le falloit. » Dans sa lettre au roi qui l'avait nommé précepteur de son fils, n'allait-il pas jusqu'à censurer l'acquisition de Strasbourg, jusqu'à proposer de faire réparation à la Hollande pour la guerre de 1672, et de restituer Valenciennes et Cambrai, sauf à donner à la France « pour toute frontière la vertu, la modération et la bonne foi? »

Mais n'insistons pas davantage sur le faible de ce génie supérieur dont l'unique tort fut de trop croire à l'idéal. De ce rapide aperçu, nous voulons seulement tirer cette conclusion, que, dans l'ordre littéraire, on doit aussi s'attendre à retrouver, sous l'indécision de doctrines parfois un peu flottantes, des instincts novateurs qui visent toujours à l'excellent, mais ne sont point étrangers au caprice, à l'humeur, j'allais dire aux témérités du goût personnel. Hâtons-nous d'ajouter que ces saillies sont ici plus que jamais tempérées par la réserve d'une intelligence discrète, et assez maîtresse d'elle-même pour s'arrêter à temps sur le bord des écueils autour desquels sa libre fantaisie semble se jouer en toute sécurité. On aurait donc mauvaise grâce à se plaindre de ce travers, si c'en est un; car il lui devient un mérite qui le rapproche de nous; et c'est peut-être par cet endroit que s'explique surtout la prédilection dont il n'a pas cessé d'être favorisé, en plein dix-huitième siècle, sous le règne de Voltaire. On lui sut gré d'avoir eu des pressentiments d'avenir en un temps où les plus satisfaits du pré-

sent se croyaient les plus clairvoyants. Lui aussi, comme La Fontaine, on l'aime par entraînement involontaire ; car il émane de ses écrits un parfum qui prévient et attire. La physionomie de l'homme parle d'abord pour l'auteur ; il semble que le sourire et le regard s'en mêlent : en l'approchant, le cœur se met donc de la partie, sans en demander un compte bien exact à la raison, tant est puissant le charme d'une âme sympathique jusqu'en ses défauts, si l'on peut donner ce nom à des qualités qui nous annoncent l'âge nouveau à l'entrée duquel Fénelon se tient, comme un introducteur hospitalier.

Rôle de Fénelon dans la querelle des Anciens et des Modernes. — Pour bien comprendre toute la pensée de Fénelon écrivant sa *lettre à l'Académie*, il convient aussi de ne point oublier les circonstances littéraires dont il put alors subir l'influence. Or au moment où il prit la plume, la guerre des *Anciens* et des *Modernes* venait de se rallumer entre La Motte et Mme Dacier, avec autant de vivacité que vingt-cinq ans auparavant, entre Perrault et Boileau. Cette fois encore, le prétexte de la querelle fut le nom d'Homère attaqué par les uns avec une présomptueuse ignorance, défendu par les autres avec une admiration souvent aveugle, et qui portait à faux. La curiosité publique, à laquelle une paix récente donnait loisir et relâche, était d'ailleurs singulièrement attentive à ce débat, dans lequel la tradition se trouvait aux prises avec l'esprit de libre examen.

Ce fut alors que Fénelon se vit invité à dire tout haut son avis sur des questions en apparence étrangères à cette lutte, mais qui n'étaient en réalité pour les deux partis qu'une façon détournée de solliciter l'appui de son suffrage. Il eut mieux aimé n'être pas ainsi mis en demeure de choisir ; car il lui en coûtait de rompre un silence dont l'habileté ne blessait personne. Mais provoqué sérieusement à se prononcer entre des adversaires qui se disputaient son alliance, il ne put se tenir en dehors d'une controverse à laquelle l'intéressait sa conscience d'écrivain.

Toutefois, si l'on se rappelle la dextérité merveilleuse dont il fit preuve dans le duel du quietisme, ses ruses in-

stinctives ou calculées, ses détours, ses plis et replis, sa vigilante attention à prévenir ou à éluder l'attaque, à profiter des occasions, à échapper aux prises, et à se ménager l'opinion par *un art d'ensorcellement* qui fit dire à Joubert qu'il était « plus doux que la douceur même, et plus patient que la patience », on pressent que, réduit à entrer en scène sous le regard de toute la France lettrée, le partisan éclairé des Anciens saura concilier ses affections avec le désir de plaire à tous, et de donner gain de cause à chacun.

Voilà ce qui doit guider notre critique, lorsque nous abordons cet opuscule qu'on regarde généralement, mais à tort, ce me semble, comme une exposition de principes ou de sentiments étrangers à toute arrière-pensée.

A ne considérer que les titres des chapitres, il est permis de s'y tromper. Mais une lecture attentive y découvre bien vite un parallèle perpétuel entre les Anciens et les Modernes, rapprochés indirectement par un arbitre courtois, qui, tout en ménageant un parti puissant alors dans l'Académie française, veut défendre poliment l'antiquité contre l'irrévérence de ses détracteurs.

Dans les jugements portés sur les genres et les écrivains, nous chercherons donc autant de répliques faites à mi-voix aux paradoxes bruyants de La Motte. De comparaison en comparaison, nous serons ainsi conduits à une conclusion dont la réserve nous étonnerait à bon droit, si cette attitude même ne trahissait le manège d'un esprit circonspect qui nous laisse deviner la sentence, mais sans avoir l'air d'en assumer la responsabilité, ni de s'engager à fond dans un procès embarrassant.

En résumé, il aborde l'ennemi de biais, par un mouvement tournant, sans annoncer ouvertement son dessein, ni au début, ni à la fin du livre. Par la prudence de cette manœuvre, il donne à sa polémique un air d'impartialité. Mais s'il n'exprime ses convictions qu'incidemment, par des échappées furtives, et des confidences voilées, la vérité n'y perdra rien ; car à la façon dont il traite les vices de l'éloquence ou de la poésie contemporaine, l'affectation des uns, la pédanterie des autres, la subtilité, le ton déclamatoire, la

sécheresse et la froideur d'une vaine rhétorique ; au tour de fine raillerie qui conseille la modestie à un siècle trop amoureux de lui-même ; aux restrictions souvent rigoureuses qui atténuent, de propos délibéré, les louanges les mieux méritées, il est visible que Rome, et surtout la Grèce, demeurent la patrie préférée de son imagination et de son goût. Seule, la vanité de La Motte ne voulut pas s'en apercevoir ; mais la postérité ne saurait prendre le change, et, pour qui sait lire entre les lignes, Fénelon reste ici ce qu'il fut toujours, l'admirateur enthousiaste et passionné des Anciens.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Le sujet. — Quelques mots sur le *Dictionnaire*, des projets de traités sur la *Grammaire*, sur les *Moyens d'enrichir la langue*, sur la *Rhétorique*, la *Poétique*, la *Tragédie*, la *Comédie* et l'*Histoire*, des *Réponses à une objection* faite à ces projets, enfin un *Jugement sur les Anciens et les Modernes*, tels sont les dix chapitres qui composent cette causerie dont l'allure vive, libre et familière, rappelle la *Lettre aux Pisons*. Des sujets si divers ne comportant pas la rigueur d'un ordre didactique, nous n'essayerons point de réduire en système des doctrines éparses, des sentiments rapides, des vues fugitives, les digressions d'une plume légère qui suit sa fantaisie, et ne s'assujettit qu'à la logique de l'instinct. Mettre la méthode où elle n'est pas, serait fausser l'impression du lecteur. Bornons-nous donc à dégager, en les discutant, si l'occasion l'exige, les idées principales qu'entraîne ici le courant un peu capricieux d'un entretien aussi éloquent que les dialogues de Cicéron, et aussi fin que les épîtres d'Horace.

Dictionnaire. — Après un mot d'hommage aussi courtois pour M. Dacier que déferent pour l'Académie, Fénelon débute par des formules de politesse un peu froide à l'endroit du *Dictionnaire* qui « mérite, dit-il, d'être achevé », mais dont il semble révoquer en doute l'autorité. Car il laisse entendre que ses services les plus efficaces seront d'offrir, un

jour, une sorte de « clef » pour l'intelligence de « tant de bons livres », qui deviendront plus tard aussi difficiles à comprendre que les chroniques de « Villehardouin et de Joinville. » Il estime en effet que les langues se transforment sans cesse, et n'obéissent pas à d'autres législateurs que l'*usage*. Enregistrer ses arrêts, voilà donc le seul droit qu'il reconnaisse à un tribunal académique. Que ses confrères n'en doutent pas, et se tiennent pour avertis !

Grammaire. — Il suit de là qu'ils ne sauraient avoir la prétention de « fixer une langue vivante », par des règles définitives. Tout au plus peuvent-ils se permettre l'espérance de « diminuer les changements capricieux par lesquels la mode règne sur les termes comme sur les habits. » Or, pour y réussir « peut-être », il faut, non pas « un de ces traités trop curieux et trop chargés de principes, qu'un savant risque de composer », mais une *grammaire modeste*, « simple, courte, claire, facile », sobre d'exceptions, et surtout pratique, c'est-à-dire visant moins à la théorie qu'à l'application.

Projet d'enrichir la langue. Goût libéral, mais aventureux ; archaïsmes, néologismes, mots composés. — Si le présent n'enchaîne pas l'avenir, il ne faut point qu'il méprise les siècles passés, mais plutôt qu'il s'enrichisse de leurs ressources. Or il semble à Fénelon « qu'en voulant purifier » notre langue, *on l'a trop appauvrie et gênée*, depuis environ cent ans. Au lieu d'être, comme Boileau, contempteur superbe des âges précédents, il regrette donc, avec La Bruyère, l'ancien idiome qu'il apprécie fort « dans Marot, Amyot et le cardinal d'Ossat, dans les ouvrages les plus enjoués et les plus sérieux. Car il avoit *je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné.* » Cette protestation fait grand honneur à un goût éminemment libéral, et l'on ne saurait mieux penser ni mieux dire. Mais Fénelon ne va-t-il pas un peu loin, quand il ajoute : « Je voudrais ne perdre aucun terme, et en acquérir de nouveaux ? » Oui, il nous paraît que c'est exagérer l'insuffisance de l'instrument dont il se servait si bien, lui et ses grands contemporains.

Nous n'approuverons pas non plus sans restrictions les

expédients dont il s'avise pour combler des lacunes imaginaires. Je ne parle point ici de ces *mots étrangers* dont il autorise, à bon droit, l'importation par l'exemple des Latins et des Anglais. Les *néologismes*, il est bon de les admettre dans les cas indispensables, pourvu toutefois que cette liberté ne dégénère pas en une licence qui méconnaîtrait les lois de l'analogie, et finirait par altérer le fond même de notre vocabulaire national. Mais n'y a-t-il pas imprudence à nous conseiller l'essai des *mots composés*, rappelant le procédé grec, comme *pantocrator*, *glaucopis*, et *euchnémides*? Renouveler la tentative de Ronsard¹ serait évidemment s'exposer au même ridicule ; et ces prétendues richesses ne feraient que nous appauvrir.

Il y a bien aussi quelque péril à prôner trop complaisamment ces *alliances de mots* « qu'on n'a pas coutume de mettre ensemble » comme les expressions latines, *remigium alarum*, et *lubricus adspici*². Car, si ces combinaisons réussissent à des écrivains de marque, ils nous avertissent eux-mêmes de n'en user que très-sobrement ; et, si le procédé devenait habituel, la simplicité risquerait d'en souffrir.

A plus forte raison Fénelon fait-il fausse route, quand il défère à l'Académie le droit de créer des locutions pour des idées nouvelles ; car ce privilège n'appartiendra jamais qu'au génie, ou, mieux encore, à l'invention populaire dont l'anonyme vertu produit seule ces générations spontanées. Du reste, l'objection n'échappe pas au sens éveillé de Fénelon : il n'a voulu que flatter ici l'amour-propre de la docte Compagnie, et remarque malicieusement que « le public se révolteroit, si elle faisoit un édit, avec une affiche, en faveur d'un terme nouveau. »

1. Il disait : *Le sommeil charme-souci, l'abeille succ-fleurs, les dieux chèvre-pieds*. Il s'écriait :

Combien je suis marry que la muse Françoisse
Ne fasse pas ses mots comme fait la Grégeoise,
Ocymore, Dyspotme, Oligochronien :
Certes je te dirois du sang Valésien.
(ὀκύμορος, δύσποτμος, ὀλιγοχρόνιος.)

2. *Rames aériennes*. (Virgile parlant d'Icare. VI-19). — *Vultus nimium lubricus adspici*. (Horace, O. L. 19-V 8 : un visage qu'il n'est pas sûr de regarder.)

En résumé, plus d'une velléité chimérique se glisse dans ces aperçus ingénieux auxquels des juges sévères peuvent reprocher de contrarier le tempérament naturel de notre langue. Parti de ce principe qu'elle s'est exténuée jusqu'à l'indigence (ce qui fut alors une exagération), Fénelon en tire des conséquences qui, appliquées à la lettre et sans les ménagements dont il enveloppe ses hardiesses, mèneraient peut-être à une décadence.

Projet de rhétorique, autorité du maître. Anciens et Modernes. Les orateurs de la chaire. Démosthène et Cicéron. Définition de l'éloquence. — Nous serons plus à l'aise pour louer pleinement le chapitre où il substitue enfin des doctrines fécondes, une érudition vivante, des lois sûres, et des jugements définitifs à la sécheresse des préceptes arbitraires, et à l'artifice de ces procédés ingrats qui constituaient jusqu'alors, ou encombrant aujourd'hui même plus d'un aride traité de rhétorique. Lui, il réduirait volontiers la sienne « à n'être que la fleur de la plus pure antiquité, dont on feroit un ouvrage court, exquis et délicieux. »

Laisant donc de côté le lourd bagage de l'école, il va droit à l'éloquence même; et, préoccupé de la dispute qui mit alors aux prises les Anciens et les Modernes, il déclare d'abord, non sans précautions oratoires, que l'exercice du discours a besoin d'être favorisé par des *conditions propices*, dont la plus importante est « *la forme du gouvernement*. Chez les Grecs, tout dépendoit de la parole. » Or parmi nous le ressort de la liberté faisant défaut à nos institutions, *les assemblées ne sont que des cérémonies et des spectacles....* Car tout se décide en secret, dans le cabinet des princes. » Nous en sommes donc réduits soit au *barreau*, soit à la *chaire*; l'un qui, ne conduisant plus à la tribune, n'est qu'une arène de stérile chicane; l'autre qui pourrait être l'asile d'un art indépendant et désintéressé, mais qui sert trop souvent de théâtre au bel esprit, ou, ce qui n'est pas moins regrettable, à une ambition médiocrement évangélique, et plus soucieuse « de sa fortune que du salut des âmes. »

Il y a là bien des vérités toutes neuves, et qui s'expriment avec autant de force que de tact et de convenance. Nous re-

marquerons cependant que Fénelon, dans sa prédilection pour les Anciens, est un peu dur pour les Modernes. Car, s'il est certain que la France n'avait pas encore eu son Mirabeau, il était juste d'accorder au moins un souvenir aux orateurs des Etats-généraux de 1614, qui ne dataient pas de si loin. Des doléances courageuses, et plus d'une belle harangue prouveraient combien est vrai ce mot de Mme de Staël disant de la France : « C'est le despotisme qui est moderne, c'est la liberté qui est ancienne. » — Dans les limites même où Fénelon renferme notre éloquence, n'aurait-il pu citer un monument digne d'attention ? Ne voir dans les *avocats* que des *parleurs à gages*, et des hommes d'affaires « plaidant pour la rente d'un particulier, ou s'enrichissant aux consultations », est peut-être un parti pris trop sévère. Le souvenir d'un Pellisson ou d'un Patru devait tempérer ces préventions. — Ce qui nous surprend encore davantage, c'est que, parlant d'un genre ignoré de l'antiquité, de la *prédication*, Fénelon n'ait pas eu l'idée d'opposer aux maîtres classiques le génie d'un Bossuet ou d'un Bourdaloue.

Cela vient de ce qu'il est préoccupé surtout de la cause des Anciens. Or il y aurait ingratitude à lui en faire un sérieux grief. Car nous devons à son admiration si dévouée des pages incomparables, entre autres ce *parallèle de Cicéron et de Démosthène* : « Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais : il embellit tout ce qu'il touche, il fait honneur à la parole ; il fait des mots ce qu'un autre n'en sauroit faire ; il a je ne sais combien de sortes d'esprit ; il est même court et véhément, toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine. Mais on remarque quelque parure dans son discours ; l'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit ; l'orateur, en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas, et ne se laisse pas oublier. Démosthène paroît sortir de soi, et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau ; il le fait sans y penser ; il est au-dessus de l'admiration. *Il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit, pour se couvrir.* Il tonne, il foudroie ; c'est un torrent qui entraîne tout ; on ne peut le critiquer parce qu'on est saisi.

On pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles ; on le perd de vue ; on n'est occupé que de Philippe qui envahit tout. »

Combien d'autres esquisses magistrales sur saint Augustin¹ « si sublime et si populaire », sur saint Cyprien et « sa magnanime véhémence », sur saint Chrysostôme et « ses nobles images, sa morale aimable et sensible », sur saint Bernard, « ce prodige dans un siècle barbare ! » — Que d'autorité dans les conseils relatifs à l'importance « de la *passion* qui est l'âme de la parole », à la nécessité de la logique, et de cet *ordre* lumineux « qui est ce qu'il y a de plus rare dans les opérations de l'esprit ! » Mais ne pouvant extraire tout le suc de ces leçons si substantielles, résumons-les du moins dans cette définition où se condense, comme en un germe, tout ce qui échappe à notre analyse : « Il ne faut pas faire à l'éloquence le tort de penser qu'elle n'est qu'un art frivole, dont un déclamateur se sert pour imposer à la foible imagination de la multitude, et pour trafiquer de la parole. C'est un art très-sérieux qui est destiné à instruire, à réprimer les passions, à corriger les mœurs, à soutenir les lois, à diriger les délibérations publiques, à rendre les hommes bons et heureux. » C'est ainsi que Fénelon, confondant la rhétorique avec la morale, et l'éloquence avec la conscience, ramène toute sa doctrine à cet axiome : « L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu ». Or cette formule, il l'a trouvée toute vive dans son propre cœur. Pour enseigner le secret de l'art, il s'est souvenu de lui-même.

Projet de poétique ; procès intenté à notre poésie. La simplicité antique ; jugements et exemples. — Dans son projet de poétique, nous goûterons aussi l'amour du simple, du vrai, du naturel ; maintes sentences courtes et décisives, des analyses émues, des citations appropriées au précepte, une candeur ingénue qui enchante, une littéra-

1. Dont il cite le sermon sur l'*abus des festins trop libres*, et le discours contre les combats entre concitoyens.

ture aussi variée que profonde, en un mot toutes les séductions qui, mêlant le profit au plaisir, nous font estimer l'honnête homme chez le plus exquis des lettrés. Cependant, si le critique ne cesse pas d'être judicieux et aimable, quand il se borne à nous faire confidence de ce que j'appellerai les voluptés intimes de son intelligence, ou quand il emprunte à la science du cœur humain les raisons délicates qui justifient ses préférences, il faut avouer que la *partie technique* de son sujet ne lui a pas également réussi.

Bien que Fénelon ait toujours l'imagination et la sensibilité du poète, la prose seule lui porta bonheur. Or, à voir la façon dont il se plaint ici de notre vers et de son mécanisme, il est vraisemblable qu'il a des raisons personnelles d'en médire, ou qu'en ces questions la compétence pratique lui fait trop défaut. Quand il se montre si rigoureux pour la prosodie française, quand il reproche à notre versification de multiplier d'inutiles obstacles, de rendre « la perfection presque impossible », de *perdre plus qu'elle ne gagne par les exigences de la rime*, et de condamner « les plus estimables à des épithètes forcées », à une facture « raboteuse ou languissante », la cause de cette humeur chagrine pourra sembler à quelques-uns la rancune secrète d'un bel esprit qui en veut aux servitudes dont il a souffert, et s'en venge, à son insu.

Ce n'est pas que Fénelon prétende « abolir la rime ». Il a trop de goût pour ne pas sentir que « sans elle, notre versification tomberoit ». Il voudrait simplement alléger ces chaînes qu'alors portaient avec aisance et grâce d'heureux génies qui ne songèrent point à murmurer. Or cette indulgence qu'il réclame ne serait d'aucun profit pour les élus; elle deviendrait seulement une tentation fâcheuse pour ces improvisateurs médiocres dont il faudrait décourager l'impuissance, au lieu de l'enhardir par la suppression de salutaires entraves.

Il est moins paradoxal lorsqu'il fait valoir les avantages de l'*inversion*, et censure l'uniformité d'un ordre trop scrupuleux « qui exclut toute suspension de l'esprit, toute surprise, toute variété, souvent même toute magnifique ca-

dence. » Mais ici encore, il oublie trop le caractère d'une langue avant tout analytique, et dont l'instinct ne comporte guère des qualités d'emprunt qui se prêteraient malaisément à ses mérites propres. Disons toutefois, en passant, que l'école romantique a tenté, non sans succès, certaines réformes indiquées par Fénelon, plus d'un siècle auparavant. Pourvu qu'on respecte les lois du rythme et de l'harmonie, on peut donc faire bon accueil aux conseils qu'il donne, à propos de la coupe, du rejet et de l'enjambement.

Dans le procès qu'il intente aux contraintes de la poésie française, il est évidemment dominé par le radieux souvenir des Anciens auxquels il envie les ressources de l'*accent*, la durée variable des syllabes, la facilité du tour, le son musical des désinences, les mouvements passionnés, en un mot tous les bénéfices de la synthèse et des flexions grammaticales. Aussi est-ce encore à l'école de Rome et d'Athènes qu'il demande ici la leçon du précepte et de l'exemple. De là découle, comme d'une source inépuisable, tout un choix de citations qui échappent à son cœur plus qu'à sa mémoire. C'est sa façon d'enseigner ; il ne discute pas, il ne dogmatise jamais ; il se souvient et admire, avec l'accent persuasif et la bienveillante sérénité d'un patriarche, d'un Nestor qui s'oublie en intarissables réminiscences.

Or, parmi tant de beautés chères à son imagination, il va surtout aux plus naïves, aux plus *aimables*. Ce dernier mot qui sans cesse lui revient aux lèvres est ici la confiance de son génie même. Combien d'aveux involontaires semblent en effet trahir l'idéal qu'il recherche partout, parce qu'il le rencontre en soi ! Voici quelques-unes de ces notes vibrantes ; écoutez : « *Le goût exquis craint le trop en tout....* — Je veux un *sublime si familier*, si doux et si simple, que chacun soit tenté de croire qu'il l'auroit trouvé sans peine.... — *Oh ! qu'il y a de grandeur à se rabaisser ainsi*, pour se proportionner à tout ce que l'on peint !... Il faut que l'auteur s'oublie, et me permette de l'oublier.... C'est le beau simple, *aimable* et commode que je goûte. » On pressent dès lors quels seront ses modèles favoris. Homère, Térence, Virgile, Horace. Raphaël (car il compare vo-

lontiers la poésie aux arts, et c'est encore une de ses fécondes nouveautés), voilà ses délices, voilà ses ravissements, dont l'émotion est, à elle seule, la plus éloquente des poétiques.

Quant aux *Modernes*, ils ne figurent dans ce tableau que pour faire ombre. Quelques phrases sèches lui suffisent à résumer l'histoire de la poésie française. Il se borne à citer deux noms. « Personne, dit-il, n'a fait de plus beaux vers que *Malherbe*, mais combien en a-t-il fait qui ne sont pas dignes de lui ! » Plus loin, il ajoute : « *Ronsard* parle grec en françois. Il avoit forcé notre langue par des inversions trop hardies, et obscures. Cet excès choquant nous a jetés dans l'extrémité opposée. » De ceux qui précédèrent, de ceux qui suivirent, pas un mot. Franchement, c'est un peu court !

La Tragédie. Scrupules d'un prélat. Corneille et Racine. — Ce silence, l'art dramatique lui offrait l'occasion de le réparer. Mais à l'embarras d'un prélat qui va dire son avis sur le théâtre, on prévoit dès l'abord qu'il ne peut se montrer indulgent pour des divertissements trop mondains qui furent toujours suspects à l'Eglise, et que Bossuet avait cru devoir foudroyer dans sa lettre au père Caffaro. Il y a pourtant une distance entre ces anathèmes presque cruels et les censures mitigées de Fénelon qui, partagé entre ses goûts classiques et ses scrupules ecclésiastiques, ne cesse pas d'aimer les poètes qu'il a l'air de proscrire, un peu, ce me semble, par tradition, et comme par acquit de conscience. « Loin de vouloir qu'on perfectionne de tels spectacles, je ressens, dit-il, une véritable joie de ce qu'ils sont chez nous imparfaits en leur genre. » Ce sourire qui n'a rien de méchant, et ces plaisanteries enjouées qu'il fait sur des « héros fades et doucereux qui veulent mourir en se portant bien », nous prouvent qu'il ne redoute guère la contagion « d'un poison dont la foiblesse diminue le mal ». Mais on s'aperçoit aussi très-vite que les Modernes vont être plus que jamais sacrifiés aux Anciens, chez lesquels la tragédie « étoit complètement indépendante de l'amour profane », comme Fénelon l'affirme d'une manière trop absolue.

Ici donc se trahit encore l'intention peu déguisée d'un parallèle qui ne tourne point à notre avantage. Car il ne cite le nom de *Corneille* que pour préférer à son *OEdipe* celui de Sophocle, pour se moquer des stances où *le Cid* fait des antithèses affectées et pompeuses, pour accuser le vieil *Horace* d'avoir compromis un mot sublime par un vers médiocre dont la rime est responsable, enfin pour condamner l'emphase d'*Auguste*, au nom de Suétone et « de sa modeste simplicité ». Bref, il termine en disant que « si les Romains étoient des hommes hautains par leurs sentiments, ... ils n'ont aucune ressemblance avec les héros *bouffis et empesés*. »

Dans ces critiques injustes, et que n'atténue pas le moindre éloge, signalons aussi le désaccord de deux esprits peu compatibles, parce qu'ils n'ont point le même idéal. Car l'un vise toujours à l'héroïsme, et le pousse parfois jusqu'à étonner notre faiblesse, tandis que l'autre, tout uni, tout simple, exagérerait plutôt le naturel jusqu'à l'abandon. De là l'iniquité d'un arrêt qui se réfute par son excès même.

Le tempérament de Fénelon devait le rendre plus sympathique à *Racine*, « qui a fort étudié l'antiquité ». Mais, en dépit de certaines affinités de nature, il n'en parle cependant que pour donner la palme à l'*Hippolyte grec* sur la *Phèdre* française, et mettre l'in vraisemblable récit de *Thérémène* au-dessous des plaintes entrecoupées de *Philoctète*. Sans discuter ce blâme, nous estimons que le peintre d'Eucharis et de Télémaque devait être plus indulgent pour les amours d'Hippolyte et d'Aricie. Remarquons aussi qu'il lui convenait de juger avec moins d'irrévérence une narration épique, un peu longue sans doute, mais autorisée par les Anciens eux-mêmes. En somme, Fénelon traite mal notre scène, parce qu'il fait ici de la polémique sans le savoir.

La comédie. Plaute. Térence. Molière. — Voilà ce que prouvent encore ses réflexions sur la comédie. Sans prescrire aucune règle à ce genre, auquel il fut d'ailleurs plus étranger qu'à tout autre, il s'étend complaisamment sur l'*inimitable naïveté* de Térence, dont « le dramatique in-

genu » devait lui être singulièrement agréable par son élégance et son atticisme. Il se reconnaît en ce modèle, et l'oppose soit à Plaute, chez lequel la force comique lui paraît une « basse plaisanterie », soit à Molière qu'il admire pourtant, malgré lui; car il l'appelle « un grand auteur qui trouva un chemin tout nouveau »; il loue « la variété de ses sujets », la puissance de sa conception, et la profondeur de ses peintures. Mais aussitôt viennent ces restrictions qui portent sur le fond comme sur la forme : « S'il pense bien, il parle souvent mal¹ », surtout en vers; « la multitude de ses métaphores approche du galimatias. » Pour plaire à la foule, « il outre les caractères »; enfin, ce qui est plus grave, « il prête un tour gracieux au vice, avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu ». Voilà surtout ce que Fénelon « ne pardonne pas » à l'auteur du *Tartufe* et du *Misanthrope*. Or, si comparé aux violences de Bossuet, ce sentiment nous semble presque modéré, nous regretterons pourtant les duretés qu'il contient. Mais Fénelon est encore ici plus excusable que Boileau disant de son ami .

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnois plus l'auteur du *Misanthrope*.

Projet d'un traité sur l'histoire. Le choix, la critique, la vérité des mœurs et du costume. — En revanche, nous n'avons qu'à souscrire à la plupart des idées contenues dans le chapitre suivant. Si, comme Lucien, Fénelon confond trop l'impartialité avec l'impassibilité, s'il force une maxime juste au fond, quand il conseille à l'historien de « n'être d'aucun temps, ni d'aucun pays », il est excellent lorsqu'il lui recommande de fuir la vaine science, « les minuties, les faits vagues, les dates stériles, la *superstitieuse exactitude des compilateurs* », d'entrer d'abord « dans le fond des choses, d'en découvrir les liaisons », d'embrasser l'ensemble d'un sujet, « de tirer d'une seule source tous les

1. « *L'Avare* est moins mal écrit que ses pièces en vers... il a mieux réussi dans *l'Amphitryon*, où il a pris la liberté de faire des vers irréguliers. »

principaux événements », de placer son tableau dans un jour avantageux », et de se hâter vers le dénouement.

Pour ce qui est du style, ses préceptes n'ont pas moins de portée. On dirait qu'il prévoit l'art de Voltaire, quand il loue dans les commentaires de César la beauté d'une forme toute nue¹, et redit avec Cicéron : *Nihil est, in historiâ, purâ et illustri brevitâte dulcius*².

Mais il faut lui savoir gré surtout des vues que lui inspire la nécessité de ce qu'il appelle *il costume*, c'est-à-dire la vérité de la couleur. Car il est le premier qui, chez nous, se soit douté du ridicule qu'il y avait à étouffer la vie de nos annales sous le vernis d'une fausse rhétorique, par exemple « à représenter Clovis environné d'une cour polie, galante et magnifique ». Il veut donc que « l'on sache exactement la forme du gouvernement, ou le détail des mœurs », et qu'ainsi l'on puisse ranimer la poussière des morts. Traçant même une rapide esquisse des changements opérés dans notre nation, il ouvre la voie aux maîtres, qui plus tard sauront transformer la science en poésie, et ressusciter les générations éteintes. Non, Augustin Thierry ne dirait pas mieux.

Mais c'est encore aux Anciens qu'il a recours pour encourager leurs émules ; et si, parmi les Modernes, il cite en passant Froissart, d'Ossat et Davila, il se tait sur Villehardouin, Joinville et Commines.

Les Anciens et les Modernes. Précautions oratoires. Préférences secrètes pour l'antiquité, mais voilées par des faux-fuyants. Fénelon se dérobe au lieu de conclure. L'ami de tout le monde. — Après un mot de réponse sur une objection faite à ces divers projets³, Fénelon arrive enfin au chapitre délicat entre tous. Ici son attitude devient plus indécise. Sachant que le public l'attend à ce défilé dangereux, il va se dérober par des faux-fuyants, et nous aurons affaire à un habile qui sous-entendra ses sentiments vrais.

1. *Nudi sunt, recti et venusti.*

2. En histoire, rien de plus doux qu'une éclatante et pure brièveté.

3. Cette objection est que l'Académie n'adoptera pas les ouvrages proposés,

Il commence par déclarer qu'il s'agit là d'une matière où chacun *est libre de suivre ses idées* : ce qui réduit une question de principes à la mesure changeante des goûts individuels. Il affirme que cette *guerre civile* ne l'alarme point, pour peu qu'elle se renferme dans l'Académie, où elle ne manquera pas d'être « douce, polie et modérée ». Ce compliment, qui cache un conseil détourné, est accompagné de concessions généreuses. Souhaitant, non sans une nuance d'ironie, que « les Modernes surpassent les Anciens », il accorde qu'il y aurait « de l'entêtement à juger d'un ouvrage par sa date », et que les Modernes ont raison de vouloir vaincre les Latins et les Grecs, pourvu toutefois que cette rivalité « ne se tourne pas en mépris », mais en étude féconde, qui « profitera de tout ce qu'ils ont d'exquis ». Il est « charmé » de cette ambition ; et, pour l'encourager, « ne craint pas de dire » que parmi les maîtres antiques *les plus parfaits ont des imperfections*, comme le prouvent les chœurs tragiques « souvent insipides ou vagues », les froides plaisanteries de Cicéron vaniteux jusqu'au ridicule ou violent jusqu'à la trivialité, telle ode¹ ou telle satire² d'Horace, dont les longueurs nous feraient « bâiller », si on ignorait le nom du poète.

Il ajoute que la religion des païens est « un monstrueux tissu de fables » aussi absurdes que « les contes des fées ». Leur philosophie ne vaut guère mieux. « Elle n'a rien que de vain et de superstitieux », témoin Platon qui « fait raisonner foiblement Socrate sur l'immortalité de l'âme », témoin Virgile et ses Champs Élysées dont il se moque spirituellement. Homère lui-même, il ne l'épargne point ; car il confesse que ses héros « ne ressemblent pas à d'honnêtes gens » et que ses dieux « sont fort au-dessous de ses héros ». En-

ce qui découragera les auteurs. Fenelon répond que ses confrères peuvent *tenir un journal* des observations faites sur les travaux envoyés, *le publier*, et donner ainsi de l'éclat à leurs séances, en même temps que de l'émulation aux concurrents.

1 Liv. IV, Od. 3, *Qualem ministrum fulminis alitem...* Il y raille une parenthèse (*Quibus mos inde deductus*).

2. Celle qui commence ainsi : *Proscripti regis Rupili pus atque venenum* (Liv. I, sat. 7.)

fin il avoue « qu'on se passeroit volontiers » d'Aristophane, de Plaute, de Sénèque le tragique, de Lucain et d'Ovide. Bref, c'est toute une hécatombe qu'il immole en l'honneur des contemporains, « qu'on goûte et qu'on admire avec raison. »

Après ces flatteries d'autant plus complaisantes qu'à cette époque tous les grands écrivains du siècle étaient morts, sauf Massillon, Fénelon, qui veut tenir un juste-milieu entre les opinions extrêmes, n'en revient pas moins aux avantages qui militent en faveur des Anciens, auxquels « nous devons ce que nous avons de meilleur. » Il faut donc, avec Longin, les admirer « jusqu'en leurs négligences. » Car ils visaient trop au grand pour s'arrêter à des minuties ; et, plus leur religion fut grossière, plus il y eut de mérite à « la relever par de belles images. » Moins leurs mœurs étaient polies, plus il nous convient d'être sensibles à la grâce ou à la force de leurs peintures. Blâmer Homère d'avoir été fidèle aux tableaux qu'il eut sous les yeux, ce serait donc « reprocher à MM. Mignard et Rigaud¹ la ressemblance de leurs portraits. »

Puis, partant de là pour s'abandonner aux rêves d'une imagination riante, le législateur de Salente oppose l'aimable simplicité des premiers âges à notre « luxe ruineux qui est la perte et l'opprobre de la nation. » — Qui ne voudrait être, s'écrie-t-il, le vieillard d'Æbalie, ou habiter les jardins d'Alcinoüs ? Les occupations de Nausicaa ne sont-elles pas « plus estimables que le jeu et les intrigues des femmes de notre temps ? Et l'on ose mépriser Homère, pour n'avoir pas peint par avance *ces mœurs monstrueuses*, pendant que le monde étoit encore assez heureux pour les ignorer ! »

En éludant ainsi la question littéraire pour dévier vers la morale, il se dispense de formuler un arrêt embarrassant ; mais ses prédilections n'en éclatent pas moins, ne fût-ce que dans « l'espèce d'apologue » où il compare les caprices,

1. Nicolas Mignard, né à Troyes en Champagne (1608), mort en 1668, et Hyacinthe Rigaud, né à Perpignan (1663), mort en 1745, furent de célèbres peintres de portraits.

la barbarie, et les « vains raffinements » de l'architecture gothique à la simplicité de ces édifices grecs, « où toutes les pièces nécessaires se tournent en grâce par leurs proportions ¹. »

Voilà son dernier mot; mais à peine l'a-t-il laissé deviner, qu'il se rétracte, ou du moins se récuse ainsi : « *Je n'ai garde de vouloir juger*, en parlant de la sorte. » Au moment de conclure, il s'évade donc par cette porte dérobée : « Je croirois m'égarer au delà de mes bornes, si je me mêlois de décerner le prix; » et une citation latine favorise sa retraite :

*Non nostrum inter vos tantas componere lites;
Et vitula tu dignus, et hic²....*

Ces deux vers, qui partagent la couronne, résument bien ce dernier chapitre, mais non l'ouvrage tout entier. Dans cet art de pondérer les arguments il y a plus de politesse que de conviction. Pour expliquer toute cette diplomatie, il faut se rappeler que, dans le courant de l'année précédente, le traducteur de l'Iliade, l'académicien La Motte, venait d'échanger avec Fénelon une série de lettres relatives aux Anciens. Très-obséqueuse d'un côté, très-complimenteuse de l'autre, mais non sans restrictions polies que la vanité du poète ne voulut pas comprendre, cette correspondance imposait à un confrère l'apparente neutralité de Philinte. Pris pour confident, il se crut donc obligé par ces relations à garder jusqu'à la fin l'attitude d'un témoin désintéressé plus que d'un juge. L'aménité de son caractère relâchant la fermeté de son esprit, il s'avança pour ainsi dire entre les deux camps, une branche d'olivier dans la main; et sa devise fut un peu celle de Sosie : *Ami de tout le monde*. C'était perdre en autorité ce qu'il gagnait en séduction. Mais nous

1. La façade du Louvre, construite dans le style grec, était l'œuvre du frère de Perrault, l'adversaire des anciens. Ici donc, Fénelon flatte toute la famille.

2. Il ne m'appartient pas de trancher entre vous tel procès.
Tu es digne de la génisse, et toi aussi.

ne serons pas aussi naïfs que La Motte qui dans ces ménagements vit un assentiment. En dépit des contradictions qui proviennent d'une tolérance courtoise et d'une situation gênante, Fénelon n'en est pas moins, comme nous l'avons dit, le champion de l'antiquité.

LA BRUYERE

(1645-1696).

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE.

Débuts pénibles et obscurs. — Il est désormais incontestable que Jean de la Bruyère, fils d'un contrôleur des rentes et d'Élisabeth Hamonin, fut baptisé, le 17 août 1645, dans l'église de Saint-Christophe, en la Cité. Il était né probablement la veille¹. Il faut donc restituer à Paris l'honneur attribué longtemps à Dourdan, ou à quelque village voisin. Il appartenait à une famille d'anciens ligueurs, et il paraît qu'il fut élevé à la congrégation de l'Oratoire; mais, tout en passant par les écoles, il dut connaître de près la campagne et la province, comme l'atteste d'un côté sa sympathie compatissante pour les misères du paysan², de l'autre la description de cette petite ville dont la physionomie est si expressive. Il étudia le droit, et eut titre d'avocat au Parlement; mais, abandonnant le barreau à vingt-huit ans, il acheta, le 23 décembre 1673, l'office de trésorier des finances dans la généralité³ de Caen, sans être assujéti à la résidence. Car les honoraires d'une charge qui lui rapportait deux

1. C'est ce que prouve l'extrait des registres de la paroisse fait sur les indications de M. A. Jal par M. E. Chatel.

2. Il le vit à la peine : car il parle de sa misère avec un accent poignant.

3. Les généralités étaient les circonscriptions financières de l'ancienne France.

mille trois cent quarante-huit livres¹ lui permirent de vivre à Paris, dans une studieuse indépendance qui convenait à ses goûts. On conjecture qu'il essaya des revers de fortune vers l'époque où un contemporain² le représente habitant « une chambre proche du ciel, séparée en deux par une légère tapisserie que le vent soulevoit », à l'arrivée des visiteurs ouvrant la porte de cette mansarde. Toujours est-il, du moins si l'on en juge par certains accents du chapitre sur le *mérite personnel*, qu'il n'ignora pas *l'horrible peine de se faire jour*. Ce fut sans doute alors que, sacrifiant sa chère liberté, il consentit, en 1680, sur la recommandation de Bossuet, à entrer dans la maison du grand Condé, pour y enseigner l'histoire à son petit-fils, le duc de Bourbon, élève peu digne d'un tel maître, mais intelligent, et qui conserva toute sa vie, dit Saint-Simon, « les restes d'une excellente éducation »

L'événement qui décide de son génie. Occasion de son livre. — Cet emploi fut pour sa destinée un événement décisif. « Qu'aurait-il été sans ce jour inattendu qui lui fut ouvert sur le plus grand monde, sans cette place de *coin* qu'il occupa dans une première loge, au spectacle de la vie humaine et de la haute comédie de son temps? Il eût été comme un chasseur à qui manque le gros gibier, et qui en est réduit à se contenter d'un pauvre lièvre rencontré en plaine³. » Au peintre, il faut en effet des modèles; or, dans cette cour princière, dont les fêtes rivalisaient avec Versailles, il put observer à loisir la fleur des originaux les plus huppés, toute une collection qui vint, sans le savoir, s'offrir d'elle-même à ses pinceaux. Un habile aurait pu profiter de cette situation pour des visées ambitieuses, tenter un rôle, et servir sa fortune⁴. Mais La Bruyère, vrai philosophe d'une âme fière et d'un cœur élevé, ne voulut être que

1. Il ne résigna cette sinécure qu'en 1687, et attendit cette époque pour exercer sa malignité contre les gens de finance.

2. Bonaventure d'Argonne, un de ses détracteurs.

3. Sainte-Beuve. — *Nouv. Lundis*.

4. Comme Gourville, le factotum du grand Condé, comme Chau lieu chez les Vendôme, et Malezieux, à Sceaux, chez la princesse du Maine.

témoin, que moraliste, pour son plaisir et celui du public. C'était retrouver l'indépendance.

A l'attrait d'une curiosité qui éveilla sa vocation s'ajoutait pour lui l'avantage de la sécurité. Car un talent qui allait s'essayer en un sujet plein de périls, avait besoin de se sentir protégé par un asile inexpugnable aux inimitiés du dehors.

Outre que ce patronage le mit à couvert, le plus vif des encouragements l'animait au jeu; car, si les Condé avaient bien des travers et des vices, leurs ennemis mêmes ne leur refusaient pas le goût de l'esprit, et, avec la méchanceté, le don de fine raillerie. Chantilly, qui passait pour être *l'écueil des mauvais livres*, mérita donc de voir naître un chef-d'œuvre de sagacité malicieuse; et l'audacieux put oser impunément, sous le regard de juges délicats, dont la verve provoquait la sienne.

Grâce à toutes ces influences qui secondèrent l'irrésistible instinct de l'artiste, l'idée de son ouvrage dut germer, pour ainsi dire, spontanément. Il se fit, en quelque sorte, tout seul, au jour le jour, sous le coup d'impressions toutes récentes. Ce fut, dans l'origine, comme un album de croquis enlevés d'après nature. Aussi ne saurait-on rattacher le genre où il excelle à ces portraits dont la mode régna, trente ans auparavant, dans certains salons du dix-septième siècle¹. Car ces fadeurs insipides et justement oubliées n'ont rien de commun avec un ingénieux inventeur dont les seuls devanciers furent la Rochefoucauld et Pascal parmi les modernes, Théophraste surtout chez les anciens.

Les éditions des Caractères. — Sa première édition, qui parut en 1688, sans nom d'auteur, eut, en effet, pour titre : *les Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les caractères ou les mœurs de ce siècle*. Il semblait faire simplement les honneurs de son modèle, et ne glissait qu'à la suite les essais anonymes auxquels il n'avait pas l'air de tenir. Ce fut discrétion et prudence. Dans un temps où les

1. Par exemple au recueil que publia la grande Mademoiselle aidée de Segrais.

classiques de Rome et d'Athènes étaient pour les lettrés aussi inviolables que les Pères de l'Église pour les théologiens, il crut sage d'abriter sous ce bouclier la liberté de ses satires. En se faisant petit, il se fautilait sans qu'on y prît garde, ou plutôt entraît dans la place, comme Ulysse à Troie, par une ruse de guerre. Il obtenait ainsi le principal : le cadre littéraire une fois accepté, il n'aura plus qu'à le remplir, et, sans risquer de faire scandale, il saura bien conquérir son rang, sous le couvert d'un maître inoffensif. La faveur publique va d'ailleurs le dispenser bientôt des précautions qui s'imposaient à un début. Car, dans les huit années qui suivirent (1688-1696), neuf éditions suffirent à peine à une vogue toujours croissante.

Or, l'audace lui venant avec le succès, il ne cessera plus, à chaque nouveau tirage, de « mettre double et triple charge¹, dût la balle forcée faire éclater la carabine. » D'abord, presque timide, il procédait par maximes générales, et semblait éprouver discrètement la patience de ses victimes. — Puis, une fois sûr de la complicité de ses lecteurs, il vise au portrait direct, il s'attaque aux ridicules les plus en vue, aux gros bonnets, sauf à compenser ses témérités par un trait de plus ajouté à l'éloge du souverain. Bref, l'ensemble fut comme une gazette où, d'année en année, figurèrent, à leur date, tous les événements de la chronique courante. Le nombre des caractères, qui n'était d'abord que de 418, va s'élever ainsi graduellement à 925, 997, 1073, et enfin à 1119. Les blessés ont beau crier : leur plainte est dominée par les applaudissements de l'opinion. D'ailleurs, les Condé sont là qui prennent leur part du triomphe ; car, depuis que l'éducation du jeune duc est terminée (1685), La Bruyère est un des gentilshommes de M. le Prince. Quant à Louis XIV, il se tait ou sourit, c'est-à-dire consent ou approuve.

La Bruyère et l'Académie. — Après la publication du livre, l'incident mémorable de sa biographie est sa candidature à l'Académie. Un écrivain si mordant ne pouvait manquer d'avoir une nuée d'envieux et d'ennemis, surtout à

1. Sainte-Beuve.

l'heure où se réveillait avec tant de passion la querelle des anciens et des modernes dans laquelle il avait pris couleur. Aussi, quand on sut qu'un fauteuil lui était destiné, ce fut toute une explosion de rires ironiques, de murmures indignés. Quoi! nommer un libelliste, un pamphlétaire! après l'expulsion de Furetière, chassé comme indigne! La cabale n'en revenait pas, et elle fit si bien qu'une première fois, en 1691, l'Académie, moins sept voix, donna le siège de Bensérade à Étienne Pavillon, poète frivole, qui, du reste, avait eu le bon goût de s'effacer devant l'auteur des *Caractères*. — Mais, en 1693, à la mort de l'abbé Cureau de la Chambre, les bons offices de Boileau, de Racine et de Regnier-Desmarcets réussirent à réparer la faute. Elu presque à l'unanimité, La Bruyère fut donc reçu, en même temps que l'abbé Bignon, le 15 juin 1693, dans une séance présidée par Charpentier.

Très-attendue, elle eut un bruyant retentissement¹. Les ennemis du récipiendaire avaient répété d'avance, et bien haut, qu'il était incapable de *suite*, de *transitions*, d'éloquence soutenue. Mis au défi, La Bruyère se piqua d'honneur, et se proposa de renouveler un genre qui commençait à s'user, depuis le jour où Fléchier, en 1673, avait inauguré l'usage de ce remerciement solennel. Il y réussit au delà de toute espérance, et prouva aux plus incrédules qu'un peintre de caractères pouvait, à l'occasion, devenir orateur. Quoiqu'un peu long, son discours fut en effet très-distingué. Il contenait les portraits frappants des plus illustres académiciens, des cinq grands génies qui vivaient encore, La Fontaine, Boileau, Racine, Fénelon et Bossuet, qu'il représenta de main de maître. Eux présents, il parla comme la postérité. Quant au rival de Corneille, il recueillit plus d'éloges que ne le voulaient les partisans du vieux poète, entre autres son frère Thomas, et son neveu Fontenelle. Ils sortirent donc outrés; et, comme ils disposaient du *Mercur*e galant, dès le lendemain, ils se déchaînèrent en épigrammes

1. Ce fut depuis lors que l'Académie jugea prudent de soumettre préalablement le discours du récipiendaire à une commission.

et chansons dont la rage égalait l'injure. Ne disait-on pas en un de ces couplets :

Quand la Bruyère se présente,
Pourquoi faut-il crier *haro*?
Pour faire un nombre de quarante,
Ne falloit-il pas un zéro?

Des griefs personnels envenimèrent ces diatribes. Car un bel esprit se vengeait d'avoir été peint sous le nom de *Cydius*¹, et une feuille frivole d'avoir été placée *immédiatement au dessous de rien*².

Irrité d'une mauvaise foi qui, s'acharnant à nier un succès incontestable, voulait donner le change à l'opinion, La Bruyère se crut en droit de riposte; et, quelques mois après sa réception, il fit paraître son discours précédé d'une préface, où, prenant à partie un certain Théobald, dans lequel il personnifie ses diffamateurs, il démasque de basses jalousies, et s'applaudit d'avoir pu déplaire à Mévius. La fureur des médiocres est, en effet, la consécration de toute supériorité. N'est-ce pas l'usage « des vieux corbeaux de croasser autour de ceux qui, d'un vol libre et d'une plume légère, se sont élevés à quelque gloire par leurs écrits³? »

Cette apologie est sa dernière page. Trois ans après, il venait d'imprimer une neuvième édition, lorsqu'il mourut subitement, à Versailles, d'une attaque d'apoplexie, le 11 juin 1696⁴.

1. Fontenelle. *De la société et de la conversation*, p. 91. (Hachette.)

2. *Ouvrages de l'Esprit*, p. 19, id. Il s'agit du *Mercur*.

3. Préface du discours de réception.

4. Après un souper prolongé fort gaiement dans la nuit. Il vivait chez les Condé : ce régime de bons repas ne lui valait rien. L'année suivante, Sans teuil en était aussi victime. La Bruyère laissait inachevés des dialogues sur le quiétisme. L'amitié de Bossuet dut l'engager dans cette controverse. Il y suit d'un pas inégal les traces de Pascal. On attribue aussi ces dialogues au docteur Ellies du Pin.

ÉTUDE LITTÉRAIRE

SUR LA BRUYÈRE ET SON LIVRE.

(1688).

I. — L'HOMME.

Son indépendance et sa réserve dans une condition assujétie. — On le voit par la notice précédente; peu d'écrivains furent à la fois plus célèbres et moins connus que La Bruyère. Sa vie est renfermée presque tout entière dans son livre. Or, puisque le caractère de l'homme est la meilleure garantie du moraliste, interrogeons d'abord ses confidences involontaires, pour esquisser les principaux traits de sa physionomie. Nous étudierons ensuite son œuvre, et son art.

Une honorable domesticité dans une famille voisine du trône, tel avait été le terme de sa fortune. Soumis à une dépendance nécessaire, près de ces deux princes, dont l'un, le père de son élève « tenoit tout dans le tremblement, » dont l'autre n'épargnait pas même à ses amis « des insultes grossières et des plaisanteries cruelles ¹ », le serviteur de cette maison hautaine, celui qui écrivait à Bussy : *les Altesses à qui je suis*, n'oublia jamais ce qu'il devait à ses maîtres, mais ne permit non plus à personne d'oublier ce qu'on lui devait à lui-même. Évitant donc une familiarité qui lui eût été rendue en mépris, il se retrancha « dans un sérieux » qui força le respect. « On me l'a dépeint, dit l'abbé d'Olivet,

1. *Saint-Simon*. Un jour, Santeuil reçut, en pleine table, un soufflet de madame la duchesse, suivi, pour le calmer, d'un verre d'eau jeté à la figure. Il se contenta de chanter en vers latins cette colère d'une déesse contre un favori des muses. — La légende veut même qu'il soit mort à la suite d'une plaisanterie de monsieur le duc qui lui fit boire du tabac versé dans un verre de champagne.

comme un philosophe qui ne songeoit qu'à vivre tranquille avec des amis et des livres, faisant un bon choix des uns et des autres, ne cherchant ni ne fuyant le plaisir, toujours disposé à une joie modeste. ingénieux à la faire naître, poli dans ses manières, sage dans ses discours, et craignant toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit. » Ce dernier mot est peut-être de trop; mais il est du moins certain que, soucieux de sa dignité, cet honnête homme, instruit des faiblesses de l'amour-propre, sut toujours s'en défendre, pour rester maître de soi.

Son désintéressement. — Son désintéressement égala sa réserve. « Car il se contentoit, dit Saint-Simon, d'une pension de mille écus faite par M. le duc, et ne chercha pas à tirer parti de son livre. » Maupertuis raconte que La Bruyère, encore inconnu, venait journallement s'asseoir dans la boutique d'un libraire de la rue Saint-Jacques, nommé Michallet, pour y feuilleter les nouveautés. Sa fille était une gentille enfant qu'il avait prise en amitié. Or, un jour, tirant de sa poche un manuscrit, il dit au père : « Voulez-vous imprimer cela? Je ne sais si vous y trouverez votre compte; mais, en cas de succès, le produit sera pour ma petite amie. » Quelques années après, l'ouvrage avait rapporté deux ou trois cent mille francs; et, plus tard, Mlle Michallet épousait un homme de finance, nommé Jolly, qui, devenu fermier général, n'en resta pas moins honnête. Cette anecdote a d'autant plus de prix qu'à sa mort le donateur de la dot ne possédait qu'un tiers dans un petit bien situé à Sceaux, et estimé à quatre mille francs.

Ajoutons que sa fierté, presque ombrageuse, n'avait pas voulu s'astreindre aux démarches exigées des candidats à l'Académie¹. Croyons-en son discours où il put dire, sans être démenti : « Il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni titres, ni autorité, ni faveur, messieurs, qui aient pu vous plier à faire ce choix; je n'ai rien de toutes ces choses : tout me manque. Un ouvrage qui a quelque succès, et dont

1. Pontchartrain, un de ses amis, s'employa vivement pour lui, mais à son insu.

les fausses, je dis les fausses, et malignes applications pourroient ne nuire auprès de personnes moins éclairées et moins équitables que vous, a été toute la médiation que j'ai employée, et que vous avez reçue. »

Sa sensibilité contenue. — Sous cette discrétion s'entrevoit une sensibilité qui nous touche. L'ami de La Boétie¹ n'eût-il pas envié ces pensées : « Quelque désintéressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut parfois se contraindre pour eux, et avoir la générosité de recevoir. — Celui-là peut prendre qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir, que son ami en sent à lui donner. » Dans son chapitre sur le *Cœur*, se rencontre encore plus d'un aveu furtif qui nous charme ainsi par une émotion profonde.

La blessure d'une âme fière; sa revanche. — Mais cette cordialité contenue recouvre certain accent amer qui trahit en son livre comme une blessure secrète. Quelles sont donc les sources de l'humeur chagrine qui le fit satirique? Serait-ce la souffrance de ces débuts lents et difficiles qu'il lui fallut traverser avant l'heure où, longtemps obscur, il passa subitement à la pleine lumière? Oui, La Bruyère eut le droit de dire : « Personne presque ne s'avise par lui-même du mérite des autres »; et il est manifeste qu'il garde rancune aux indifférents ou aux maladroits qui ne l'ont ni apprécié, ni deviné. Pauvre, pensionné par un Grand, commensal d'une Altesse, sans nom, sans crédit, simple précepteur et homme de lettres, dans un monde qui considérait peu l'esprit, et traitait les écrivains avec une hauteur humiliante, il dut sentir, plus d'une fois, la gêne de cette condition subalterne; et les témoignages en éclatent de toutes parts. Ecoutez : « Je ne sais, dites-vous avec un air froid et dédaigneux; Philinte a du mérite, de l'agrément, de l'exacritude sur son devoir, de la fidélité et de l'attachement pour son maître, et il ne plaît pas, il n'est pas considéré : — expliquez-vous. Est-ce Philinte ou le Grand que vous condamnez? » — « Il est savant, dit un politique, il est donc incapable d'affaires. Je ne lui confierois

1. Montaigne.

pas l'état de ma garde-robe » et il a raison. Ossat, Ximènes, Richelieu étoient savants. Etoient-ils habiles? Ont-ils passé pour de bons ministres? — « *Il sait le grec*, continue l'homme d'Etat; c'est un grimaud, c'est un philosophe. » Les Bignon, les Lamoignon étoient de purs grimauds. Qui peut en douter? Ils savoient le grec! » A ce ton de sarcasme douloureux, qui ne reconnaît une rancune? Si vous en doutez, lisez encore cette plainte : « Chrysante, homme opulent et impertinent, ne peut pas être vu avec Eugène, homme de mérite, mais pauvre. Il croiroit en être déshonoré. Eugène est pour Chrysante dans les mêmes dispositions; ils ne courent pas risque de se heurter. » Dans ce dédain rendu au centuple, n'y-a-t-il pas une revanche contre les insolences du privilège, de la naissance et de la fortune, contre ces orgueilleux qui, pour avoir titre ou équipage, toisaient de haut le talent perdu dans l'ombre, mais ayant conscience de sa valeur?

Certaines saillies nous autoriseraient même à croire que, témoin de la comédie jouée par les élus de la faveur, il fut peut-être tenté de s'écrier un jour : « Pourquoi donc n'entrerais-je pas en scène, aussi moi? » N'a-t-il pas maintes fois raillé les gens à courte vue qui s'imaginent qu'un talent en exclut un autre? Mais, toute réflexion faite, il s'absint, et finit par se dire, comme Montesquieu : *Le mérite console de tout.*

N'exagérons donc pas l'âpreté de ses griefs. Ils n'allèrent jamais jusqu'à la noire misanthropie de Rousseau. Sans doute, il sent et exprime vivement ce qu'il y a de contraire à la justice dans un ordre social où il n'est pas à son rang. Il lui arrive même d'écrire : « Le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme. Celui-ci a un bon fond et n'a point de dehors; ceux-là n'ont que des dehors et une simple superficie. Faut-il opter? je ne balance pas, je veux être peuple. » Mais ces échappées, qui devancent les temps où l'oppression produira la révolte, ne l'empêchent pas d'appartenir à son siècle par la foi monarchique et religieuse. Tandis que son goût le porte à la censure, son habitude l'incline au respect de la hiérarchie à laquelle il obéit par

devoir. Les inégalités qui choquent l'instinct de sa raison ne l'aigrissent donc pas jusqu'à en faire un réformateur, un utopiste, un révolté. L'ami de Bossuet reste sujet docile, et chrétien sincère. L'honnête homme qui s'attendrit avec une sorte de colère poignante sur la condition du laboureur¹, ignore toujours cette jalousie et cette haine vindicative qui, dans l'âge suivant, sera le poison d'une philanthropie déclamatoire.

II. — LE MORALISTE.

Misanthropie du satirique. — Pourtant, ne demandons pas une philosophie sereine à celui qui a dit : « Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri. » Non ; il aura des émotions extrêmes, de la véhémence, de l'ironie, un pessimisme qui en veut à l'espèce humaine et à son temps. En un mot, il est satirique.

N'oublions pas, en effet, que La Bruyère intitula son livre *les Caractères, ou les Mœurs de ce siècle*. Ce titre seul nous avertit que des *portraits* sont là, si ressemblants que l'histoire contemporaine en est souvent l'indispensable commentaire. Par exemple, quand il écrit : « Qui considérera que le visage du prince fait toute la félicité du courtisan, qu'il s'occupe et se remplit toute sa vie de le voir et d'en être vu, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire toute la gloire et la félicité des saints, » ne vous hâtez pas de traiter cette phrase d'hyperbole. Le maréchal de Villeroi ne s'écriait-il pas : « Le roi me traite avec une bonté qui me rappelle à la vie ; je commence à voir les cieux ouverts ; il m'a accordé une audience. » Le duc de Richelieu allait encore plus loin lorsqu'il disait : « Je prie le roi à

1. « On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée ; et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et, en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent, la nuit, dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer, de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

genoux qu'il me permette d'aller lui faire quelquefois ma cour; car j'aime autant mourir que d'être deux mois sans le voir. » Saint Simon, Dangeau, Mme de Sévigné, Bussy-Rabutin sont donc autant d'autorités qui garantissent la parole du moraliste choisissant pour principal observatoire cet étroit espace qui s'appelle *la Cour*, ce point du globe qu'il place « à quarante-huit degrés d'élévation du pôle, et à plus de onze cents lieues de mer des Iroquois et des Hurons. »

A-t-il fait des portraits contemporains ? — Seulement, ce peintre fidèle ne nomme pas ses victimes, comme fit Boileau. Il laisse au public le plaisir de les reconnaître; car il se sait assez habile pour que les noms viennent s'inscrire d'eux-mêmes au bas du portrait. C'est ce qu'indiquent ses protestations contre les *clefs* qui prétendaient révéler les sous-entendus de sa discrétion redoutable. « Si j'avois voulu mettre les vrais noms à mes peintures, je me serois épargné, dit-il, le travail d'emprunter des noms à l'histoire ancienne, d'employer des lettres initiales qui n'ont qu'une signification vaine et incertaine, de trouver enfin mille tours et mille faux fuyants pour dépayser ceux qui me lisent, et les dégoûter des applications. » Se justifier ainsi, c'est avouer ce que l'on nie; et la preuve en est que, malgré leurs contradictions, ces clefs diverses se rencontrent souvent sur les personnages les plus connus de la cour et de la ville. Sans accepter toutes ces conjectures, et en les réduisant au certain ou au probable, on ne saurait donc contester que La Bruyère ranime sous nos yeux tous les originaux d'une société disparue.

Mais, comme il n'en résulte pour nous qu'un intérêt historique, cette exactitude n'est pas aujourd'hui ce qui importe le plus; et il ne serait point un maître si, sous ces costumes d'autrefois, il n'avait aussi représenté l'homme lui-même, en des types permanents qui, depuis, n'ont pas cessé de vivre parmi nous, et près de nous. Il nous apprend donc à nous mieux connaître.

Il est moraliste littéraire. — A ce titre, il compte dans l'élite de nos moralistes, mais s'en distingue par des traits

personnels. Il ne fut pas, en effet, comme Pascal, La Rochefoucault, et Vauvenargues, de ceux qui veulent ou peuvent remonter aux principes des sentiments primitifs par lesquels s'explique le secret de notre nature. Ils sont rares chez lui ces mots qui éclairent les profondeurs de l'âme, ou montrent les ressorts habituels de nos actions. Peu faite pour les vues d'ensemble, sa curiosité n'ouvre pas de voies nouvelles, mais s'applique de préférence aux formes individuelles de la passion, aux cas particuliers d'humeur et de caractère, à leurs combinaisons, à leurs effets, et aux variétés produites dans les mœurs par les différences d'état ou de profession. Son esprit d'observation s'exerce donc avec entrain sur les vérités de détail, il a l'intuition de la réalité vive, il est physionomiste : c'est par le dehors qu'il atteint l'être moral, et dans l'accidentel qu'il surprend le définitif. En cela, il est incomparable; et, si d'autres le surpassent par la puissance ou l'autorité de la doctrine, nul n'a le sens plus fin, plus délié, j'ajouterais plus raisonnable. Car ce chrétien sans raideur, et ce philosophe sans morgue, n'est ni voluptueusement égoïste comme Montaigne, ni paradoxal comme La Rochefoucauld, ni farouche comme Pascal. Sa vertu ne fait peur à personne. Il est même, avant tout, désireux de nous plaire, et l'on pourrait l'appeler le premier des moralistes littérateurs.

III. — L'ARTISTE ET L'ÉCRIVAIN.

Le plan et l'ordonnance du livre. — Puisque l'art est une de ses préoccupations les plus vives, examinons maintenant les ressources de l'écrivain. Nos remarques porteront sur la composition et le style.

On a souvent dit avec Boileau que La Bruyère, par l'économie de son livre, s'était dérobé à la difficulté des transitions. Mais nous ne devons point le lui reprocher; car, la monotonie étant l'écueil du genre, il visait surtout aux surprises qui nous sollicitent, et nous tiennent sans cesse en arrêt. Tantôt il a des maximes frappées au coin de La

Rochefoucault; tantôt c'est un portrait qui s'anime; ailleurs il entre lui-même en scène par des exclamations ou des apostrophes directes; parfois il cède la parole au personnage; plus loin, il use du dialogue ou de la narration; bref, ce sont partout et toujours les jeux de l'imprévu.

Cependant, s'il évita tout ce qui pouvait donner à son recueil l'air d'un traité, les éléments de cette œuvre n'en sont pas moins disposés dans un ordre qui n'est point pur caprice, et dont il convient d'indiquer les principales lignes. N'a-t-il pas dit lui-même : « Des seize premiers chapitres, il y en a quinze qui, s'attachant à découvrir le faux et le ridicule qui se rencontrent dans les objets des passions humaines, ne tendent qu'à ruiner tous les obstacles qui affoiblissent d'abord, et qui éteignent ensuite dans tous les hommes la connaissance de Dieu. Ainsi, ils ne sont que la préparation au seizième et dernier chapitre, où l'athéisme est attaqué et peut-être confondu...., où la Providence de Dieu est défendue contre l'insulte, et les plaintes des libertins¹. »

Mais, sans prendre à la lettre ce plan conçu peut-être après coup, passons en revue de plus près les groupes dont la liaison n'a pas été jusqu'ici remarquée suffisamment. Le premier comprend cinq chapitres : *des Ouvrages de l'esprit, du Mérite personnel, des Femmes, du Cœur, de la Société et de la Conversation*. C'est une sorte de préambule qui nous ouvre les avenues du sujet. Il est suivi de quatre chapitres (*les Biens de fortune, la Ville, la Cour, les Grands*), entre lesquels existe un enchaînement encore plus sensible; car ils produisent devant nous les principales classes de la société, gens de finance, de robe et d'épée, personnages constitués en pouvoir ou en dignité, héros et demi-dieux : ensemble que termine naturellement le chapitre intitulé *du Souverain ou de la République*. On dirait donc une galerie à l'extrémité de laquelle s'élève la statue de Louis XIV, hommage de respect qui est tout à la fois un calcul de prudence, et un sentiment d'artiste voulant nous ménager une perspective.

1. Préface du discours à l'Académie.

Quand La Bruyère loue indirectement le prince, et trace l'image d'une royauté toute idéale, non-seulement il exprime ainsi la foi monarchique de son siècle, mais il prend ses précautions contre les coups d'autorité qui pourraient venir d'en haut, et place une sorte de paratonnerre sur le faite de son monument. En même temps, l'écrivain s'arrange de manière à nous présenter ses tableaux sous le jour qui les fait le mieux valoir. Il nous conduit comme par degrés successifs au trône éclatant qui, dans son livre comme dans l'Etat, est le centre auquel tout aboutit, d'où partent le mouvement et la vie.

De cette hauteur, nous retombons brusquement au chapitre *de l'Homme*. Or, cette secousse pourrait bien avoir été préméditée par un philosophe qui veut maintenant considérer non plus les acteurs contemporains, les conditions et les mœurs du jour, mais les travers qui sont inhérents à notre nature même. Sans doute, ce dessein va se déconcerter dans les études intitulées *des Jugements, de la Mode, de quelques Usages*. On verra bien que La Bruyère est rebelle aux vues abstraites, et à la doctrine proprement dite. Il y aura donc des retours en arrière, un va et vient qui ne s'assujétit pas à un premier projet. Mais, en dépit de ces écarts qui nous ramènent à Versailles, il est manifeste que l'écrivain tient à couronner son œuvre par des principes de morale universelle.

C'est ce qu'annoncent déjà les pages où, à propos de la *Mode*, il flétrit si courageusement l'hypocrisie. C'est ce qui paraîtra mieux encore dans les deux derniers chapitres, sur la *Chaire* et les *Esprits forts*. Car l'un, bien que plus particulièrement littéraire, mêle à la satire des prédicateurs en vogue des leçons de rhétorique supérieure qui font pressentir une conclusion religieuse. L'autre est une profession de foi, se développant avec une ampleur dont la complaisance témoigne assez qu'il ne faut pas y voir simplement l'habileté d'un penseur adroit à se concilier les deux pouvoirs temporel et spirituel. Non, c'est une conscience qui affirme les convictions du chrétien formé à l'école de Bossuet et de Fénelon, de Descartes et de Port-Royal. Dans cette fin,

dont le ton tranche avec le reste de l'ouvrage, nous devons donc voir comme la frontière qui sépare La Bruyère du dix-huitième siècle.

Avantages de son procédé discursif. — De même que certaine unité d'intention se trahit dans les tours et détours de ce labyrinthe, on pourrait aussi prouver qu'une logique instinctive ou calculée préside à l'agencement des pièces rapprochées par l'architecte dans l'intérêt du contraste ou des ressemblances. Mais n'insistons pas sur des rapports subtils ; car ce ne fut point sans raison que La Bruyère, dans ses premières éditions, séparait chacun de ses Caractères par des astérisques¹. C'est avertir le lecteur qu'il veut entrer en matière de prime saut, que mille avenues mènent à son sujet, et qu'il en sort par autant d'issues, pour y rentrer à son gré par des portes dérobées. Ainsi, le chapitre *de la Cour* débute par de vives maximes, se continue par des portraits individuels ou des types généraux, s'entremêle de petits discours inattendus, de scènes comiques, de monologues, et se conclut, comme il a commencé, par des sentences où s'encadre le tableau. Le réseau est donc assez souple pour se prêter à toutes les pensées qui s'intercaleront dans le texte primitif.

Mais ce procédé discursif ne dissipe nullement l'attention ; car tous les traits concourent à des souvenirs distincts. Disons plus ; cette libre ordonnance donne un air de réalité plus vivante à ces originaux qui se coudoient dans le livre comme dans les galeries de Versailles. Ils y gardent leur naïveté d'allure ; on sent qu'ils ont été pris sur le fait, dans le flagrant délit de leurs ridicules, au moment où se dénonçaient à leur insu les petitesesses de leur grandeur. Ce pêle-mêle et ces disparates trahissent les impressions d'un témoin oculaire. N'ayant pas à produire ses Caractères dans une action suivie, il n'a pas été forcé de retrancher ceci, d'ajouter cela, d'exagérer tel ou tel détail, d'approprier le relief et l'ombre aux lois de la perspective, par conséquent de modifier le train ordinaire de la vie. Non, La

1. Ces signes ont été rétablis dans l'édition de M. Servois (*Hachette*).

Bruyère est fidèle à ce qu'il entend, à ce qu'il voit ; il serre de près le fait exact, et l'étudie minutieusement, à loisir. Pour vous en assurer, comparez, par exemple, Onuphre et Tartuffe. Si le premier semble bien pâle auprès du second, vous le jugerez pourtant plus voisin de nous, plus vraisemblable et plus vrai. C'est qu'entre les deux il y a la distance du moraliste au poète dramatique, de la description à l'action, l'une qui peut s'attarder aux lenteurs de l'analyse, l'autre qui doit en quelques heures frapper un coup décisif, devant la foule, sous le feu de la rampe. En résumé, le peintre nous inspire toute confiance, et le décousu même de ses esquisses est déjà presque une garantie de sa bonne foi.

L'écrivain ; artifices d'exécution ; variétés des tours.

— Elle n'éclate pas moins dans le fini de l'exécution. Car ses portraits ne sont pas fondus d'un seul jet, mais élaborés patiemment par un observateur qui a recueilli des notes successives, en combine les nuances, et dégage ainsi des physionomies, mais par réflexion plus que par intuition. Parmi les toiles où triomphe ce procédé, nous signalerons les deux *pendants* du *Riche* et du *Pauvre*. La Bruyère excelle en ces contrastes concertés pour l'effet. Tels sont aussi *Démophon* et *Basilide*, les nouvellistes *Tant pis* et *Tant mieux*, *Gnathon* et *Cliton*, le gourmand et le gourmet. N'oublions pas non plus l'incomparable personnage du ministre *plénipotentiaire*. Un des motifs les plus heureux dans un autre genre est encore celui du pâtre enrichi qui achète, pour l'embellir, la maison de ses maîtres¹. Mais à ces pages faites pour être en vue on ne devra pas sacrifier tant de remarques soudaines, et tant de traits pénétrants qui jaillissent de tous les recoins de l'œuvre. Peut-être même faudrait-il les préférer à ces morceaux de montre, où l'industrie est consommée, mais non suprême, puisqu'elle se voit.

Ce défaut, si c'en est un, n'est pas du moins celui de tout le monde². Quel autre sait plus merveilleusement s'in-

1. • Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire... » Il songeait ici Gourville, embellissant la capitainerie de Saint-Maur.

2. La Bruyère a dit : • L'on a mis dans le discours tout l'ordre et toute la

génieur pour varier à l'infini ses tours, ses mouvements et ses couleurs? Quelle science du langage, quelle énergique gradation dans le *crescendo* que voici! « Il y a des âmes vénales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu, capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquérir et de ne point perdre, curieuses et avides du denier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquiètes sur le rabais ou sur le décri des monnoies, enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De tels gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes; ils ont de l'argent. » — Qui ne se rappelle cette brusque apostrophe: « Fuyez, retirez-vous; vous n'êtes pas assez loin. Je suis, dites-vous, sous l'autre tropique. Passez sous le pôle et dans l'autre hémisphère; montez aux étoiles, si vous le pouvez. M'y voilà. Fort bien, vous êtes en sûreté. Je découvre sur la terre un homme avide, insatiable, inexorable, qui veut vivre aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin. et, quoi qu'il en puisse coûter aux autres, grossir sa fortune et regorger de biens. » Ne dites pas qu'il y a là trop d'apprêt; car cette ironie qui va toujours s'aiguissant jusqu'au trait final n'est ici que la logique même du sentiment, ou plutôt d'une conscience qui s'indigne.

Frapper l'attention, voilà son secret. Ce qu'il touche, il le marque d'une empreinte ineffaçable. Des vérités même ordinaires, il les rend originales par des artifices qui déjouent l'analyse. Tantôt il introduit des personnages fictifs, leur prête des dialogues, et transforme la leçon morale en scène de comédie. Tantôt il fait parler un ancien, Héraclite, puis Démocrite, et nous réveille par l'étrangeté de leur discours. Ailleurs, c'est son lecteur qu'il prend à partie. Quelquefois il pique notre curiosité par des énigmes ou des naïvetés apparentes. Souvent, il grossit à plaisir les objets, et prodigue des couleurs qui appellent et retiennent les re-

netteté dont il est capable; cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit. •

gards les plus distraits. Partout éclatent des métaphores passionnées qui poussent l'hyperbole à outrance : « Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poste, c'est un nouveau débordement de louanges en sa faveur, qui gagne l'escalier, les salles, la galerie, tout l'appartement : on en a par-dessus les yeux, on n'y tient plus. » — Mais énumérer ses ressources, c'est tenter l'impossible. Résumons : « Des paradoxes simulés, des alliances de mots frappantes, des oppositions saisissantes, de petites phrases concises et entassées qui partent et blessent comme une grêle de flèches, l'art de mettre un mot en relief, de résumer toute la pensée dans un trait saillant, les expressions inattendues et inventées, les phrases heurtées, à angles brusques, à facettes étincelantes, les apologues ingénieux¹, les allégories soutenues, l'imagination, l'esprit à profusion, tel est le style de la Bruyère². » Quelle nouveauté dans ses alliances de mots ! Que de vivacité pittoresque dans ces figures qui vont sans cesse du sentiment à la sensation ! Quel accent personnel et convaincu ! Que de finesse dans la force ! Qui s'entend mieux à façonner la langue, à lui donner le brillant, le poli, à faire jaillir l'étincelle ? « Chez lui, dit M. de Sacy, tout est calcul, jusqu'à ses points et virgules. »

Par cet éloge qui comporte certaines réserves on voit qu'il s'écarte de la simplicité qui recommande ses grands contemporains. C'est qu'il annonce un autre âge, dont il fut l'initiateur inconscient, comme Fénelon, qui se rencontre avec lui dans une sympathie commune pour nos anciens auteurs et l'idiome du seizième siècle.

La langue de La Bruyère. L'emploi du mot propre.

— Tandis que le goût classique se plaît aux traits généraux et à l'expression noble, La Bruyère emploie presque toujours le mot propre. En dépit des convenances qui imposaient les raffinements du style tempéré, il aime à nommer les choses par leur nom, à ne rien déguiser, à désigner les objets les plus populaires ou réputés les plus vils. Il

1. Par exemple, celui d'*Irène* allant consulter le Dieu, parce qu'elle vieillit.
— L'histoire d'*Leandro* est un tout petit roman plein de grace.

2. Taine. *Journal des Débats*.

entre même en des détails qui peuvent choquer les délicats. Jugez-en par la crudité de ce croquis : « Gnathon ne se sert à table que de ses mains ; il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire et en use de manière que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes. Il ne leur épargne aucune des malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés. Le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe. S'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe ; on le suit à la trace. Il mange haut, et avec grand bruit : il roule les yeux en mangeant. La table est pour lui un râtelier ; il écure ses dents, et continue à manger. » La vie réelle, les circonstances vulgaires, les petits faits précis et familiers sont donc ceux que préfère cette imagination forte qui, suivant son expression « relève les petites choses par la beauté de son génie ». Si le mot n'avait été compromis, nous dirions qu'il recherche le *réalisme*. En voici un autre témoignage : « M*** est moins affoibli par l'âge que par la maladie ; car il ne passe pas soixante-huit ans. Mais il a la goutte, il est sujet à une colique néphrétique, il a le visage décharné, le *teint* verdâtre et qui menace ruine. Il fait marrer sa terre et compte que de quinze ans il ne sera obligé de la fumer. Il fait bâtir dans la rue*** une maison en pierres de taille, raffermie dans les encoignures par des mains en fer, et dont il assure, en toussant, et avec une voix frêle et débile, qu'on ne verra jamais la fin ; il se promène tous les jours dans ses ateliers sur le bras d'un valet qui le soulage ; ce n'est point pour ses enfants qu'il bâtit ; car il n'en a point, ni pour ses héritiers, personnes viles et qui sont brouillées avec lui : c'est pour lui seul, et il mourra demain. »

Par ces hardiesses, le précepteur de M. le duc se rapproche de nous. Plus on compare les variantes de ses éditions, et plus il est visible que ses retouches tendaient à cette exactitude minutieuse qui vivifie le style. Il ne cessait pas de reviser son travail à la loupe ; il est tel mot qu'il change trois ou quatre fois de place, avant de trouver la bonne. Tantôt il transpose des phrases, tantôt il réunit des

traits séparés, ou sépare ceux qu'il avait réunis. Ailleurs, tel caractère émigre d'un chapitre dans un autre. Il retranche, ajoute, condense, ajuste avec un scrupule inquiet, qui vise à la perfection, et ne pèche que par excès de conscience.

En résumé, son talent, qui regarde deux âges, termine l'un, et inaugure l'autre. Patronné par Bossuet, accepté par Boileau, accueilli par Racine, il précède Montesquieu, pré-sage les *Lettres persanes*, et reste maître dans un genre qu'il a créé. Les plus vifs esprits du dix-huitième siècle, les Duclos, les Chamfort, les Rivarol, les Beaumarchais relèveront de lui par le mot ironique et mordant, par le propos plaisant et amer. Aujourd'hui, de tous ses pairs, il est encore le plus vivant. Tandis que Fénelon lui-même a pâli par endroits, les peintures de La Bruyère sont aussi solides qu'au premier jour. On peut l'appeler le plus contemporain de nos anciens classiques.

MONTESQUIEU

(1689-1755.)

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE

Le girondin. Le patricien. Le disciple de l'Oratoire. L'humaniste. Le doctrinaire. — Compatriote de Montaigne et des Girondins, Montesquieu naquit le 18 janvier 1689, au château de la Brède, près de Bordeaux, dans cette heureuse province de Guienne où les dons natifs de la race Gauloise, la franchise, le bon sens, l'esprit, la verve et l'imagination s'associent en un si juste équilibre¹. Il appartenait à une famille de robe et d'épée : « Quoique mon nom ne soit ni bon, ni mauvais, disait-il, n'ayant guère que deux cent cinquante ans de noblesse prouvée, cependant j'y suis attaché. » Jamais il ne fut indifférent aux avantages que conférait alors la naissance, et qu'il regarda toujours comme une des conditions essentielles de toute monarchie bien constituée. Jaloux de ses droits féodaux², il sollicita même l'érection de sa terre en marquisat ; ce

1. Il s'appela Charles-Louis de Secondat de la Brède jusqu'à la mort de son oncle, le baron de Montesquieu, qui l'institua son légataire, en 1716. Sa mère, Marie Françoise de Penel, était originaire d'une famille anglaise. Ses ancêtres paternels avaient occupé des emplois à la cour protestante de Navarre, et se convertirent en même temps qu'Henri IV. Leur devise était : *Virtutem fortuna secundat*.

2. Il soutint un procès contre la ville de Bordeaux, au sujet des limites de Martillac et Léogan, paroisses dont il était seigneur. Il y gagna 1200 arpents de landes.

qui ne l'empêcha pas d'écrire dans ses *Pensées* : « Je vais faire une assez sotte chose; c'est ma généalogie. »

Son éducation fut très soignée. Le 11 août 1700, il entra chez les Oratoriens de Juilly, et quitta ce collège le 11 août 1705. Le goût de l'étude devint de bonne heure sa principale passion. Il avouait, à la fin de sa vie, « n'avoir jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'eût dissipé. » Or, il lisait beaucoup, plume en main, avec une réflexion intense, surtout les maîtres anciens. « Cette antiquité m'enchanté, s'écrie-t-il; et je suis toujours prêt à dire avec Pline : *C'est à Athènes que vous allez; respectez les Dieux.* » Mais, bien qu'il aimât ces traits brillants qui relèvent l'idée, ou lui donnent une forme sensible, il préférerait les prosateurs aux poètes, et les Latins aux Grecs. On le destinait à la magistrature¹; et, dès qu'il aborda des livres de droit, « *il en chercha l'esprit*². » Car, dès sa jeunesse, il éprouvait le besoin de remonter aux principes, et sa curiosité se tournait par instinct vers les considérations historiques ou politiques.

Le Président à mortier. Son discours de rentrée en 1725. L'académicien de Bordeaux. Préliminaires scientifiques. — Le 15 septembre 1713, il perdit son père, et, le 24 février 1714, fut nommé conseiller au parlement de Guienne. Marié, depuis le 30 avril 1715, à Jeanne de Lartigue, fille d'un gentilhomme calviniste, il avait vingt-sept ans, lorsque la mort d'un oncle lui laissa en legs le nom de Montesquieu, et la charge de président à mortier (29 juin 1716). Ce poste de dignité lui rendit plus facile son rôle d'observateur; il put alors choisir entre les relations qui s'offraient, et traiter de pair avec les personnages en vue. Ce fut ainsi qu'il connut intimement le maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II, gouverneur de la province. Pourtant, à mesure que s'élargit l'horizon de ses visées scientifiques, il se trouva trop à l'étroit dans la con-

1. Ses deux grands-pères avaient été présidents du Parlement de Guienne, et son oncle l'était encore.

2. Il se trace un plan de travail dont l'esquisse existe dans ses manuscrits, sous ce titre : *Méthode d'apprendre la jurisprudence.*

trainte de ses fonctions. « Ce qui m'a toujours donné une assez mauvaise opinion de moi, écrivait-il, c'est qu'il y a fort peu d'états dans la république auxquels j'eusse été véritablement propre. Quant à mon métier de président, j'ai le cœur très droit; mais je n'entendois rien à la procédure. Je m'y suis pourtant appliqué; mais ce qui me dégoûtoit le plus, c'est que je voyois à des bêtes le même talent qui me fuyoit pour ainsi dire. »

Nous savons cependant que, malgré cette aversion secrète pour la pratique, il fut très estimé dans sa Compagnie qui, en 1725, lui confia le *Discours de rentrée*. Or, il s'en acquitta si bien que cette *mercuriale* eut longtemps la faveur d'être réimprimée tous les ans, au même anniversaire, et se vendit, ce jour-là, aux portes du Palais de Justice. En 1722, il avait aussi été délégué vers le Régent, pour lui soumettre des remontrances contre l'impôt de quarante sols qui frappait chaque tonneau de vin sortant de la Guienne. En cette occasion, il se montra d'autant plus habile qu'il était propriétaire de vignobles: l'avocat réussit à gagner sa cause¹.

Les devoirs du magistrat permettaient des loisirs au savant; et nous ne pouvons oublier la part très active qu'il prit, à dater du 3 avril 1716, aux travaux de l'Académie instituée à Bordeaux par lettres patentes de 1712². Aucun de ses membres ne fut plus zélé; mais il cherchait encore sa voie: car il s'annonça comme un disciple de Fontenelle par des dissertations variées sur des sujets de médecine, de physique et d'histoire naturelle³. Payant ainsi tribut à la mode, il se plaisait trop à enjoliver la science; mais ces erreurs mêmes annoncent déjà l'éveil d'un esprit avide de lumière et impatient de se satisfaire, faute

1. A propos des *Lettres Persanes*, le Régent lui ayant dit: « Que vous ont-elles coûté à composer? » — Le papier, Monsieur, m'a coûté dix mille livres.

2. Elle avait été organisée par un avocat, nommé Melan, qui plus tard devint secrétaire de Law. Le duc de la Force était protecteur de cette Académie.

3. L'essence des maladies. — l'usage des glandes renales. — la cause de l'ho — la transparence des corps. — le flux et le reflux de la mer. — la pesanteur. — le mouvement relatif. Quoique myope, il réussit à découper et disséquer des grenouilles.

de mieux, sur les plus menus objets. C'était une façon de tromper sa curiosité inquiète et désœuvrée. Il y avait là des symptômes d'aptitude à laquelle manquait un emploi capable de la passionner et de la retenir. A ces jeux de son loisir se mêlait encore le souci du bien public ; car il faisait des recherches sur la qualité nutritive des divers végétaux et fondait à ses frais un prix d'anatomie. Dans un de ses mémoires, n'écrivait-il pas : « Ceux qui vivent au milieu d'une société ont des devoirs à remplir ; nous devons compte à la nôtre de nos moindres amusements. » Cet apprentissage l'habituaît d'ailleurs à comparer les faits, à les analyser, à les classer, et à en dégager des lois¹.

Les Lettres Persanes, 1721. Le goût du temps. Crébillon et Tacite. La Bruyère et Montesquieu.— Tout en se consacrant avec entrain à ces distractions sérieuses, il préluait à sa renommée littéraire par un livre dont l'apparente légèreté fut éminemment propre à égayer le public, après l'ennui des dernières années de Louis XIV, et à le faire réfléchir, après l'orgie de la Régence. Je veux parler des *Lettres Persanes*, qu'on peut appeler la plus profonde des œuvres frivoles. Elles parurent en 1721, à Amsterdam, sans nom d'auteur². Le cadre de cette satire fut-il suggéré par les *Siamois* de Dufresny, ou le *Spectateur* d'Addison ? Nous ne saurions en décider. Toujours est-il qu'elle inaugura parmi nous un genre qui eut depuis bien des imitateurs. Sans entrer dans le détail de ce roman trop sensuel où des Parisiens déguisés en Persans, sous les noms d'Usbek et de Rica, critiquent la France de 1712 à 1720, nous regretterons qu'un grand esprit ait commencé par obéir à son siècle, avant de lui commander. Mais ne nous laissons pas tromper par ce libertinage qui est la date d'un écrit approprié au goût d'une société licencieuse.

1. Ce fut ainsi pour l'Académie de Bordeaux qu'il composa des opuscules recommandés des auteurs : *La Couron ne peut des devoirs de l'homme*, 1725 ; un *Dictonaire sur la différence entre la considération et la réputation* ; enfin, la *Palatque des Romains dans la religion*.

2. La première page portait un nom d'auteur supposé, et un lieu d'impression inexistant. Son rubricateur fut un dénommé Daval. Voici leur rubrique : *Colo-gne 1721. M. de la*

Tous ces parfums énervants du Sérail furent des amorces destinées à capter la faveur des salons : pour conquérir leur attention, il fallait bien les flatter. Ces concessions étaient donc les calculs d'un penseur habile à s'assurer le droit de toucher à toutes les nouveautés qui allaient devenir le péril et la gloire de son temps. C'est ainsi qu'alliant Tacite à Crébillon, son badinage affronte, sans en avoir l'air, les plus graves problèmes de la science sociale, provoque de généreuses recherches, éveille des espérances de réformes, discrédite les abus, dissipe les préjugés, propage l'esprit de tolérance et montre aux hommes d'Etat l'idéal d'un avenir meilleur. Politique et métaphysique, institutions et croyances, mœurs et coutumes, travers, ridicules, caractères, toutes les idées qui sollicitent l'opinion¹ sont effleurées en passant par une ironie dont les épigrammes donnent à la vérité l'attrait du paradoxe. Mais ces audaces qui sentent la jeunesse sont tempérées par la prudence d'un caprice qui semble se jouer. Le plus souvent même, le trait n'est lancé que d'une main discrète qui ménage ses victimes ; car Montesquieu saura toujours garder la mesure. S'il s'amuse aux dépens de ce qui blesse sa raison, il incline à croire que ce qui est doit être, et il n'a point le tempérament d'un révolutionnaire.

Tandis que les boutades de son irrévérence laissent entrevoir le publiciste dont le génie ne peut se contenir dans les bornes de la fantaisie, ou de la fiction, nous admirons le moraliste qui rivalise avec Pascal par l'énergique précision de sa raillerie sentencieuse², et le peintre qui rappelle La Bruyère par la verve de ses portraits. Telles sont les esquisses du *Fermier Général*, du *Directeur*, du *Casuiste*, de l'*Abbé de Salon*, du *Pédant*, du *Poète*, de

1. Par exemple, le Jansénisme, la querelle de la bulle *Unigenitus*, la révocation de l'Édit de Nantes, le système de Law. Quand la satire directe est impossible, il passe de Paris à Constantinople. Alors, le sultan paye pour Louis XIV, l'Alcoran pour la Bible, et le despotisme oriental pour la monarchie du bon plaisir.

2. Écoutez l'aimable Rica dasant : « Je ne puis comprendre comment les princes croient si aisément qu'ils sont tout, et comment les peuples sont si prêts à croire qu'ils ne sont rien. » Citons encore cette définition de la noblesse : « Un grand seigneur est un homme qui voit le roi, qui parle aux ministres, qui a des ancêtres, des dettes et des pensions. »

l'Homme à bonnes fortunes, de la *Femme jalouse*, de *l'Intrigante*, et du *Nouvelliste*. Toutes ces pages révèlent un maître qui, pour signaler son avènement, n'attend plus que des sujets dignes de lui¹.

Le candidat à l'Académie française, où il est reçu en 1728. — Classé bon gré mal gré dans la confrérie des hommes de lettres par un succès à demi clandestin qui compromettrait la responsabilité du magistrat, Montesquieu finit par vendre, en 1726, une charge qui gênait son indépendance. Dès lors, délivré de tout lien, il put suivre sa destinée. Pour consacrer sa réputation d'écrivain, il ne désirait plus que devenir membre de l'Académie française. La mort de Louis de Sacy, le traducteur de Pline, lui en offrit bientôt l'occasion. Mais, quoiqu'il fût désigné par le suffrage des salons², l'affaire n'alla pas toute seule. Au premier bruit de cette candidature, le Père Tournemine, directeur du Journal de Trévoux, s'empessa d'extraire les passages les plus scabreux des *Lettres Persanes*, et les mit sous les yeux du cardinal Fleury. Ce vieux ministre, qui s'effarouchait aisément, fit dire à l'Académie que « son choix serait blâmé par tous les honnêtes gens. » C'était le jeudi, 11 décembre 1726. Irrité de ce *reto*, Montesquieu déclara très haut « qu'après cet outrage, il irait chercher à l'étranger la récompense qu'il ne pouvait espérer de son pays. » Pour apaiser sa colère, on lui offrit une pension. Mais il répondit que, « n'ayant pas fait de bassesses, il n'avait pas besoin d'être consolé par des grâces. » Cependant, des amis puissants intervinrent : on essaya de négocier, une audience fut accordée par le cardinal, et la paix finit par être conclue. Suivant les uns, Montesquieu se refusa nettement aux désaveux qu'on exigeait. Selon d'autres, il improvisa en quelques jours une édition expurgée qu'il soumit au jugement du Ministre. Quoiqu'il en soit de ce stratagème auquel celui-ci se serait prêté complaisamment,

1. Aussi ne citerons-nous que pour mémoire deux méprises de son talent, le *Temple de Janus* et le *Voyage à Paphos*, 1725, 1727. Mlle de Clermont, Princesse du sang de Caré, fut responsable de ces erreurs.

2. Il avait obtenu le patronage de Mme de Lambert dont le salon était le vestibule de l'Académie.

la liberté du vote fut rendue à l'Académie qui nomma Montesquieu tout d'une voix, le 5 janvier 1728, et le reçut, le 24 du même mois. Dans cette séance, le directeur, qui s'appelait Mallet, lui lança plus d'une malice à bout portant¹, et l'amour-propre du récipiendaire en garda si profonde rancune qu'il vint trois fois seulement aux réunions de la Compagnie, n'y ouvrit pas la bouche, et cessa d'y reparaitre.

Les voyages. — Trois mois après, le 5 avril 1728, il partait avec le comte de Waldegrave pour ce long voyage qu'il entreprit comme un complément indispensable de ses études politiques. La première station fut Vienne où il retrouva dans la société du prince Eugène toute la politesse de la France. Il alla jusqu'en Hongrie surprendre les derniers vestiges de ce régime féodal qu'il devait peindre si vivement dans quelques lignes de l'*Esprit des Loix*.

Accompagné de lord Chesterfield, le plus parisien de tous les Anglais d'alors, il visita ces petits Etats de l'Italie qui, sous un pouvoir absolu, mais patriarcal, jouissaient de la liberté, sans l'indépendance². On prétend qu'à Venise son imagination fut frappée de terreur par ce gouvernement mystérieux qui pourtant n'était plus qu'un vain épouvantail³. En remontant par la Suisse et les bords du Rhin, il gagna la Hollande où il put contempler le spectacle d'une république enrichie par son industrie. Mais ce fut surtout l'Angleterre qui le captiva. Il séjourna dix-huit mois dans ce pays qu'il regardait comme la principale école de liberté constitutionnelle, et dont il disait : « Là seulement sont nés des gens de vrai bon sens. » Parmi les notes du *Journal* qu'il écrivit alors, celles qui nous sont parvenues attestent qu'il vit tout, et cela, sans illusion ni engouement. Car, malgré ses sympathies, il censure la

1. En voici une : « Rendez au plus tôt vos ouvrages publics... notre ambition est d'écrire des choses dignes d'être lues. »

2. A Florence, il écrit : « Un des objets les plus agréables pour moi, ce fut de voir le premier ministre du Grand-Duc sur une petite chaise de bois, en casaque et en chapeau de paille, devant sa porte. Heureux pays où le premier Ministre vit dans une pareille simplicité, et un tel désaveu ! »

3. On sait l'anecdote qui courut sur la mystification faite par un ami, sur la visite d'un inconnu, ses papiers brûlés, et son départ précipité.

vénalité des consciences, il juge au vrai l'égoïsme d'un peuple calculateur, et prédit l'émancipation prochaine de l'Amérique anglaise. Mais il envie à nos voisins leur respect de la loi, le sérieux des mœurs, et le mécanisme de leurs institutions. Bref, il revint de là, comme Voltaire muni d'idées nouvelles qu'allaient féconder la méditation et la retraite.

La retraite studieuse de la Brède. Les Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains, 1734. Le Dialogue de Sylla et d'Eucrate, 1745. — Il ne se pressa pas en effet de produire ses trésors d'observation; mais, durant deux années, loin de Paris et de sa turbulence, il s'enferma dans son château de La Brède où il ne vécut qu'avec ses livres, sans autre souci que de recueillir et d'ordonner ses pensées. Se détournant même des sujets contemporains, et ajournant l'éloge de la constitution anglaise, il donna la préférence à l'inoffensive antiquité. C'est ce qui nous vaut le livre des *Considérations*, qui parut en 1734, et restera le plus solide de ses ouvrages. On y sent comme la joie d'un génie qui reconnaît enfin son idéal, je dirai presque sa patrie de prédilection; car il y a du Romain dans Montesquieu, du moins dans ce style dont la rigidité stoïcienne a je ne sais quel air de commandement. Par la vertu d'un sujet qui l'affranchit de toute influence mondaine, il redevient simple et naturel, il demeure toujours maître de lui; la gravité du ton ne se dément pas, et son accent égale la majesté du Peuple-Roi.

A ce monument se rattache comme une de ses dépendances ce fameux *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* qui, publié en 1745, remontait plus haut: car l'Académie de Bordeaux en eut la primeur; depuis lors, il s'était aussi produit au Club de l'Entre-Sol, devant ce petit parlement composé d'économistes, de diplomates et d'hommes d'Etat qui s'assemblaient chez l'abbé Alary, place Vendôme, dans l'hôtel du président Hénault. Ces origines académiques expliquent peut-être l'éloquence un peu théâtrale qui se mêle à l'énergie ou au pathétique de cet essai. Si Montesquieu cache trop l'horreur d'une âme atroce sous le faste de la grandeur et

l'ostentation de l'audace, il fait du moins comprendre la puissance et l'impunité de ce dictateur sanguinaire qui rappelle Marius et prédit César. Il est visible que désormais Rome appartient à un maître; et l'on prévoit tous les tyrans qui vont naître de ce despotisme accepté comme un bienfait, ou souffert comme une nécessité par des âmes lâches et indignes de la liberté ¹.

Son idée fixe. L'Esprit des Lois. Infatigable labeur. L'œuvre paraît à Genève, en 1748. — Sous leurs titres spéciaux, les études dont nous venons de parler n'étaient que les chapitres détachés du grand ouvrage auquel nous conduisent ces degrés successifs; car il fut la première et la dernière pensée de Montesquieu. Oui, depuis 1724, à travers les salons, et les pays étrangers, comme dans la solitude de la Brède, il ne cessa pas de porter en lui l'*Esprit des Lois*. C'était le quartier général de la longue enquête qu'il poursuivait depuis vingt-cinq ans.

Ses amis en avaient eu déjà confiance, entre autres d'Argenson qui, dès l'année 1736, exprimait ce pronostic : « Je crains bien que l'ensemble n'y manque, et qu'il n'y ait plus de chapitres agréables à lire, plus d'idées ingénieuses et séduisantes que de véritables et utiles instructions sur la façon dont on devrait rédiger les lois et les entendre. » C'était juger bien sévèrement ce qu'on pourrait appeler l'idée fixe d'une si puissante intelligence; car ce livre ne fut pas seulement élaboré dans le cabinet. Soit qu'il causât diplomatie avec lord Waldegrave, stratégie avec le prince Eugène, finances avec Law, soit qu'il observât le mouvement social dans le commerce du monde, Montesquieu sut puiser à toutes les sources d'information, comme l'attestent six volumes in-quarto d'extraits, de réflexions et de notes rédigées de sa main ². C'est là qu'il réunit ses

1. Mentionnons encore l'épisode de *Lyfimaque* où respire l'orgueilleux enthousiasme du stoïcisme.

2. Mme Geoffrin disait : « Cet homme venoit faire son livre dans la société. Il retenoit tout ce qui s'y rapportoit. Il ne parloit qu'aux étrangers dont il croyoit tirer quelque chose d'utile. » Nous lisons dans Montesquieu : « Le malheur de certaines lectures, c'est qu'il faut se tuer à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier. »

idées éparses, avant de les ordonner en corps de doctrine, ou de les formuler en axiomes : bel exemple de cette longue patience qui est une des conditions du génie !

Aux abords de l'heure décisive où il fallait satisfaire à l'attente du public, il y eut trois années d'ardente activité (1743-46), pendant lesquelles nous le voyons, en sa terre de Guienne, dégrossir sa matière, avec la collaboration de de son fils Secundat, de sa fille Denise, de son secrétaire d'Arcet, et de l'abbé Guasco, homme de bon conseil et d'agréable érudition. Puis suivirent encore deux autres années de lutte vaillante lorsqu'il s'agit de fixer la forme et de graver le trait sur l'airain. Il faillit y perdre la vue ; il succombait de lassitude. Ne lisons-nous pas dans sa correspondance : « J'ai pensé me tuer, depuis trois mois, afin d'achever un morceau qui formera trois heures de lecture. Cela m'a coûté tant de travail que mes cheveux en sont blanchis. » Enfin, en 1748, parut l'œuvre où Montesquieu surpassa les espérances de ses amis mêmes. Pour échapper à la censure, elle dut s'imprimer à Genève¹, d'où elle se répandit en France à la dérobée, mais en Angleterre et en Italie avec une faveur telle qu'on en fit vingt-deux éditions en dix-huit mois, et qu'elle fut traduite dans toutes les langues de l'Europe.

Le grand esprit sous le bel esprit. L'initiateur. Le citoyen. — Si les craintes du marquis d'Argenson furent parfois justifiées, si Mme du Duffant put dire trop malicieusement : « C'est de l'esprit sur les lois », il n'en faut pas moins honorer d'une admiration reconnaissante un de ces génies qui ont eu la gloire de restituer à l'humanité ses titres les plus précieux. Qu'il y ait là des contradictions, des lacunes, des problèmes suscités sans être résolus, des opinions trop exclusives, des citations inexactes, une mé-

1. Le livre fut publié dans les premiers jours de novembre, en deux vol. in-4°, chez Barillot. Malgré des corrections attestées par 14 cartons, il avait été interdit en France. Cet ouvrage contient 32 livres. Dans le XI^e, le chapitre des *Lois qui forment la liberté politique* est l'analyse de la constitution anglaise. Il portait cette épigraphe hautaine : *Prolem sine matre creatam* (Ovide). Montesquieu voulait dire qu'il n'avait pas eu de modèle. Quelques uns ont prétendu qu'il faut traduire *sans mère* par *sans liberté*. Cette leçon est douteuse.

thode arbitraire ou discursive qui morcelle les chapitres et déconcerte l'attention, nous l'accorderons volontiers. Il est certain que Montesquieu n'a pas toujours dominé son vaste sujet. Outre que la science politique, enrichie par l'expérience d'un autre âge, s'est portée plus avant, il faut bien avouer aussi que je ne sais quel ton d'oracle, et surtout la recherche de l'effet dénoncent ici le crû de Gascogne. Mais, à chaque pas, éclatent, soit des beautés qui consolent de ces défauts, soit des découvertes qui rachètent de rares erreurs. Dans ce labyrinthe, le fil se brise parfois; mais le flambeau ne s'éteint pas; à travers les routes qui se croisent et semblent se confondre, le philosophe triomphe de la plupart des obstacles; car la lumière des principes éclaire sa marche et lui montre le but.¹

Ce n'est pas qu'il ait le goût des doctrines ou des théories préconçues. Il serait plutôt un historien qui se propose d'expliquer le droit positif des gouvernements établis; car son livre rappelle ce Panthéon qui donnait l'hospitalité à tous les Dieux du monde païen¹. Mais, si Montesquieu n'est pas de la famille des utopistes, comme l'abbé de Saint-Pierre ou J.-J. Rousseau, et s'il préfère aux systèmes l'étude impartiale des faits, il les juge toujours avec sa raison et sa conscience. En s'appliquant aux choses passées, il a donc plus que personne propagé des vérités d'avenir; et, en traitant des lois mortes, il en a préparé d'autres qui feront vivre à jamais les sociétés civilisées. Voilà pourquoi le dix-huitième siècle reconnut un de ses guides dans ce penseur fécond en paroles mémorables que les peuples ou les souverains ne sauraient oublier impunément.

Sous la réserve d'un sage qui ne parle jamais à la passion, se déclarent ouvertement les préférences d'un citoyen qui appartient à la race des L'Hôpital, des Vauban, et des Catinat, à cette élite dont le vœu constant fut le bonheur de la patrie et du genre humain. Son livre confirme le témoignage qu'il se rendait en disant: « J'ai toujours senti

1. Le *Contrat Social*, qui parut 14 ans après, en 1762, recherche au contraire l'origine et la nature du droit. Visant à l'absolu, il commence là où Montesquieu finit.

une joie profonde lorsqu'on a fait quelque règlement qui alloit au bien commun. » Il fut le premier qui posa les principes du droit politique et civil, en le fondant sur la division des trois pouvoirs ¹. Il essaya de tempérer les rigueurs du droit pénal par un esprit de douceur et d'équité. Lorsqu'en 1764 Beccaria publia son beau traité des *Délits* et des *Peines*, il s'annonça comme le disciple du publiciste qui avait donné le signal d'une éloquente protestation contre le scandale de la torture et de l'esclavage. Enfin, c'est de Montesquieu que relèvera l'école des hommes d'État qui, depuis Turgot et Malesherbes jusqu'à Royer-Collard et Tocqueville, ont avec tant d'éclat représenté parmi nous la cause du gouvernement parlementaire et des libertés publiques.

Injustice des salons et des sectes philosophiques.

Apologie de Montesquieu. Sa vie privée Le philanthrope. Sa mort, 1755. — Cependant, ce salutaire ouvrage ne reçut pas en France l'accueil qu'il méritait. Tandis que des reines de salon le condamnaient lestement par un bon mot, le lourd Crevier osa le trouver trop léger. Voltaire lui-même affecta de ne voir que de l'esprit dans sa justesse ². Aux censures de la Sorbonne et aux épigrammes des mondains s'associèrent les ombrages de la Cour, les rancunes des financiers et les critiques des philosophes. Montesquieu expiait ainsi une qualité maîtresse qui aurait dû le recommander plus sûrement encore à des lecteurs français, je veux dire ce tour ingénieux qui, chez lui, est l'ornement du bon sens. Mais ne nous plaignons pas de ces injustices, auxquelles nous devons la riposte d'une apologie si vive, si moqueuse, si étincelante de malice et d'imagination ³.

1. Quinze ans auparavant, Voltaire, dans ses *Lettres anglaises*, n'avait fait qu'un assez froid éloge de l'Angleterre et de sa constitution. Montesquieu l'offre à l'Europe comme un objet d'envie, et en comprend les ressorts mieux que les Anglais eux-mêmes.

2. Les Docteurs de Sorbonne l'accusèrent d'irreligion. Pour désarmer leurs censures, Montesquieu dut promettre de corriger son livre. Après de longues négociations, et malgré le bon vouloir du Pape Benoît XIV, il fut aussi condamné par la Congrégation de l'*Index*, le 2 mai 1752.

3. Cette *défense* qui répondait à la *Gazette Janséniste* parut à Paris, chez Guerin, sous cette rubrique : *1750 Genève, chez Barrois.*

Ce chef-d'œuvre de logique fut le dernier écrit de Montesquieu; car tant de travaux avaient épuisé ses forces. Vieilli prématurément, il vécut cinq années encore, et put jouir d'une gloire qui lui vint d'elle-même, sans aucune impatience d'ambition, paisible et sereine comme son génie.

Nous aimerions à peindre dans le cadre de sa vie seigneuriale le penseur que nous enviait l'Europe, et dont la bonhomie charma tous ceux qui l'approchèrent. Il y aurait du moins à esquisser le portrait de l'administrateur économe qui, très avisé en culture comme en politique, mit son point d'honneur à mieux aménager ses domaines. « plutôt pour une certaine idée d'habileté qui lui en reviendrait, que dans l'intention de s'enrichir. » Il sut accroître la valeur de ses vignobles, et, selon son aveu, « profita du succès de ses livres pour assurer celui de ses crus à l'étranger. » L'Angleterre rendit hommage à l'*Esprit des Lois*, en accordant aux vins de l'auteur la dispense du droit d'entrée. Il en use avec ses terres comme il désirait que le pouvoir en usât avec la France. Il ne cesse d'y introduire toutes les améliorations que lui ont enseignées ses nombreux voyages. Il fait venir de Flandre un trèfle qu'il acclimate en Gironde. Il défriche ses landes et y crée des métairies. Il arrange à l'anglaise le parc de la Brède, pour se consoler de ne pouvoir en faire autant de la constitution qui régit son pays. Il paraît parcimonieux et frugal; mais il est généreux pour ceux qui souffrent : témoin cette famine durant laquelle il fonde à ses frais des greniers de charité, et fait distribuer à ses vassaux plus de cent boisseaux de froment. Autant il est fier avec les puissants, autant il se montre affable avec ses inférieurs. Ce stoïcien auquel on reproche de n'avoir pas le cœur assez chaud répand partout des bienfaits que révèle seule, malgré lui, la reconnaissance de ses obligés. Bref, il est aussi grand de près que de loin, et sa bonté vaut sa raison.

Il avait l'instinct de sa fin prochaine, et l'envisageait sans trouble. Presque aveugle, il parlait gaiement de sa cataracte : « Mon Fabius Maximus, M. Gendron, écrivait-il, me dit qu'elle est de bonne qualité, et qu'on ouvrira le

volet de la fenêtre. » Puis, il ajoutait avec mélancolie : « Il me semble que ce qu'il me reste encore de lumière n'est que l'aurore du jour où mes yeux se fermeront pour jamais ».

Ce pressentiment n'était que trop vrai. Car, le 10 février 1755, il s'éteignit doucement, à Paris, où il venait chaque année passer quelques mois, dans son appartement de la rue Saint-Dominique Saint-Germain ¹.

Après sa mort, Voltaire put enfin régner sans partage sur la société française, jusqu'à l'avènement de Rousseau, et de son influence toute démocratique ².

CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS ET DE LEUR DÉCADENCE

(1734.)

I. — ÉTUDE HISTORIQUE.

Le ministère Fleury. Montesquieu prélude à l'Esprit des lois par ses études sur les Romains. Elles dataient de loin. — Les *Considérations* furent composées sous le ministère du cardinal Fleury, dans le voisinage d'un pouvoir ombrageux qui ne tolérait pas les controverses politiques, mais laissait le champ libre aux recherches inoffensives de l'érudition ou de l'histoire ³. Ces régions sereines ne déplaisaient point à un publiciste dont l'esprit était

1. Probablement, à l'ancien n° 27. Son corps fut déposé dans le caveau de la chapelle Ste-Geneviève, à Saint-Sulpice.

2. Montesquieu disait de Voltaire : « Il est comme les moines qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre : Voltaire écrit pour son convent. »

3. En même temps qu'il formait le *Club de l'Entre-sol*, le cardinal Fleury favorisait des travaux où le docteur assent alors Boulhier, dom Cédmet, dom Fouquet, dom Rivet, le P. Branda, Frosel, d'Onvet, Bellin, et Mably. C'était le temps où Voltaire lui-même courait *Charles III*.

plus lumineux qu'ardent; et il se tourna d'autant plus volontiers vers cet asile, que, depuis longtemps, il avait conçu le dessein d'essayer sur le peuple romain la méthode dont il devait un jour appliquer les procédés aux lois de l'humanité tout entière ¹. Sans insister sur un manuscrit latin de soixante-dix-huit pages, où le jeune écolier de Juilly avait réduit en résumé substantiel toute l'histoire de la république romaine, rappelons du moins qu'il lut, en 1716, devant l'Académie de Bordeaux, une dissertation sur la *Politique des Romains dans la Religion*, et, en 1721, devant le Club de l'Entre-Sol, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. Ce sont les premiers symptômes d'un projet que dut raviver ce voyage d'Italie, où le spectacle de Rome agit puissamment sur une intelligence toute pleine de l'antiquité. Il est du moins permis de croire que ces émotions ne furent point étrangères à la pensée d'un sujet qui méritait de solliciter une telle plume. N'a-t-il pas fait cet aveu : « On ne peut jamais quitter les Romains; c'est ainsi qu'aujourd'hui même, dans leur capitale, on laisse les nouveaux palais, pour aller chercher des ruines. »

Durant son séjour en Angleterre, cette idée ne l'abandonna pas; et son fils nous apprend qu'à Londres « il commença d'immenses lectures » dont elle fut le centre. Parmi les sources qu'il consulta, figura sans doute un *Essai sur le gouvernement de Rome*, rédigé par le puritain Moyle, membre de la Chambre des Communes. Divisé en deux parties, ce travail envisageait à la fois les causes qui firent la fortune de la République et celles qui précipitèrent sa ruine. N'était-ce pas déjà le plan que se proposait l'auteur des *Considérations*?

Travaux préliminaires. Prudence du publiciste. Première édition, 1734. Indifférence publique. Succès à Londres et à Berlin. — A son retour, il poursuivit de plus près encore des études auxquelles collaborait un bénédictin de Saint-Maur qui, mécontent de son cloître.

1. Il disait plus tard : « Je me trouve fort dans mes *Maximes*, lorsque j'ai pour moi les Romains. »

vint demander l'hospitalité au château de la Brède. Deux mémoires présentés à l'Académie de Bordeaux, l'un en 1731 sur la *Campagne de Rome*, l'autre en 1732 sur l'*Intempérance des anciens Romains*, précédèrent l'apparition de l'ouvrage qu'il fit imprimer en Hollande, par l'intermédiaire de l'ambassadeur des Pays-Bas, le comte de Vanhœ. Usant d'un surcroît de précautions, Montesquieu avait eu soin de soumettre les premières épreuves à un jésuite, le P. Castel, professeur au collège Louis-le-Grand¹. Il le pria de « corriger religieusement » tous les passages qui pouvaient sembler périlleux. Docile à ses conseils, il supprima tout un chapitre sur la constitution anglaise, une phrase sur Charles I^{er}, un double éloge du suicide, et quelques traits qui se souvenaient trop des *Lettres Persanes*. Ainsi révisée, la première édition vit le jour en 1734². Un second tirage fut rapidement épuisé avant que le livre pût obtenir en France le privilège du Roi. Quelques mois après, il parut enfin à Paris, chez Huard; et, dans les *Mémoires de Trévoux*, le P. Castel en publia deux extraits qu'accompagnait un éloge de l'auteur encore anonyme.

En ce moment, les hommes d'État n'étaient préoccupés que de la succession de Pologne, où la diplomatie française se battait pour sauver au moins notre honneur militaire. Quant au Parlement et au Clergé, que venaient de passionner les miracles du diacre Pâris, ils continuaient à se quereller sur la Bulle *Unigenitus*. De leur côté, les savants ne parlaient que du voyage de Maupertuis et de Clairaut, partis pour déterminer la figure de la Terre. Enfin, les mondains et les philosophes favorisaient de leur engouement le roman de *Manon Lescaut* et les *Lettres Anglaises*. Aussi l'attention publique n'eut-elle plus guère de loisir pour les Romains de Montesquieu.

1. C'était lui que Voltaire appelait « le fou de mathématiques. »

2. Amsterdam. Desbarres, in-12. Il y a des cartons aux pages 17 et 18, 121 et 122, 179 et 180, 399 et 200.

L'édition définitive fut celle de 1758 qu'il revit lui-même. Il y ajouta au moins quarante pages, modifia la plupart des anciennes notes, en intercala quelques pages, retoucha le style en maint endroit, supprima l'apologie du suicide, arrêta le texte qui depuis n'a plus varié.

Mais, si de beaux esprits de salons osèrent dire que les *Lettres Persanes* « avaient été sa grandeur », et que les *Considérations* « étaient sa décadence », les étrangers réparèrent l'injustice de ces indifférents. A Londres, le chef-d'œuvre conquit d'emblée les suffrages de tous les connaisseurs. Il y en eut quatre contrefaçons en Hollande; il ne tarda pas à être traduit dans les principales langues de l'Europe; et Frédéric II écrivit sur la marge de son exemplaire des remarques encore plus piquantes que celles dont il avait enrichi le *Prince* de Machiavel.

Les Devanciers. Polybe. Machiavel. Paruta. Bossuet et Montesquieu. L'évêque et le philosophe. Le XVII^e et le XVIII^e siècle. la Foi et la Raison. — Il serait long de passer en revue les écrivains qui furent plus ou moins les devanciers de Montesquieu : aussi ne dirons-nous rien ni de Polybe, ce soldat et ce diplomate dont les récits offrent un enseignement si précieux aux politiques et aux gens de guerre, ni de Florus ce rhéteur à la fois vague et concis, ni de Machiavel dont les réflexions profondes mais sceptiques sont l'apologie du succès et justifient les moyens par la fin¹, ni de Paruta, ce Vénitien avisé que l'expérience des affaires préparait à bien juger les choses antiques². Mieux vaut indiquer les rapports et les différences qui existent entre Montesquieu et son vrai précurseur, Bossuet, dont l'éloquence avait si magistralement esquissé la physiologie du peuple Romain. Tous les deux se ressemblent par la grandeur du sujet, la sûreté des vues, la plénitude de la conception, la majesté du discours. Mais, de l'un à l'autre, il y a la distance qui sépare un orateur d'un historien, un moraliste d'un politique, un évêque d'un philosophe, le dix-septième siècle du dix-huitième. Bien que leur plan soit à peu près analogue, ils n'ont ni la même méthode, ni le même esprit, ni le même but. Si Bossuet a saisi quelques traits primitifs avec une force qui lui assure

1. *Discours sur Tite-Live*, par Machiavel.

2. Né à Venise en 1540, mort en 1598, sénateur, ambassadeur, procureur de Saint-Marc, il a laissé un très judicieux *Traité de la vie politique*, dont le premier discours traite des Romains.

la gloire de l'invention, Montesquieu, par l'analyse des détails, va découvrir des causes invisibles jusqu'à lui. Peut-être sa laborieuse sagacité paraîtra-t-elle moins admirable que les éclairs soudains d'une intuition qui devançait la science, et pouvait presque s'en passer; mais les résultats conquis par ses investigations patientes seront plus précis et plus certains que ces saillies d'une clairvoyance instinctive. Tandis que le précepteur du Dauphin cherchait surtout dans les fastes de Rome de beaux exemples propres à l'édifiante éducation d'un jeune souverain, l'auteur de l'*Esprit des Loix* ne demande à l'histoire que des leçons d'intérêt pratique, et ne craint pas de se faire le panégyriste d'une nation dont l'empire fut l'œuvre de la violence et de la ruse conjurées pour l'asservissement du monde.

C'est que leurs doctrines sont opposées comme leurs intentions. Sans doute ils croient tous les deux que les destinées des peuples « dépendent d'un conseil souverain. » Mais cette conduite du monde est pour l'un toute providentielle, et pour l'autre exclusivement humaine. En effet, la foi que Bossuet fait remonter à Dieu seul, Montesquieu ne l'attribue qu'à la nature des choses, c'est-à-dire à la Raison, ainsi qu'il le professe dans la déclaration que voici : « Ce n'est pas la Fortune qui domine le monde : on peut le demander aux Romains qui eurent une suite continue de prospérités, quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, et une suite non interrompue de revers, lorsqu'ils se conduisirent sur un autre. Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent ou la précipitent : tous les accidents sont soumis à ces causes ; et, si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un Etat, il y avoit une cause générale qui faisoit que cet Etat devoit périr par une seule bataille ; en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers. » Fatalisme ! direz-vous : Non ; car cette *allure principale* ne procède plus ici, comme chez Bossuet, d'une sorte de prédestination infallible qui mène les

hommes où elle veut, à leur insu, et de toute éternité; mais elle vient surtout de la liberté morale, qui produit la sagesse ou la folie, et par conséquent est responsable du bien ou du mal, du succès ou de l'échec. Voilà ce que va démontrer ce livre dont les vingt-trois chapitres embrassent vingt-deux siècles, depuis l'origine de Rome jusqu'à la chute de son empire.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Méthode. A un discours il substitue des considérations. Habitudes de légiste. — Cette œuvre n'a point, ainsi que celle de Bossuet, le mouvement d'un discours, ni l'unité d'un drame. On dirait plutôt que Montesquieu veut peindre la société Romaine, comme La Bruyère la Cour et la Ville. Il se promène à travers l'Histoire, résume ses principales phases, observe les mœurs, étudie les caractères, trace des portraits ou des tableaux et fixe des impressions. Il fallait s'y attendre; car ce penseur indépendant n'a jamais pu s'assujettir aux contraintes d'une composition savante, équilibrée, se développant avec ampleur. La sienne est presque toujours, non pas décousue, mais brusque et heurtée. Il aime mieux assembler des notes que construire un système, et suivre les faits pas à pas qu'ordonner une thèse ou combiner une théorie; mais il excelle à interroger les événements et à les interpréter en jurisconsulte, en financier, en stratéliste, en économiste, en géographe. On retrouve dans cette habitude le légiste qui s'appuie toujours sur des textes. C'est ainsi qu'à propos de chaque guerre, de chaque révolution, de chaque grande figure il s'arrête comme sur un article du Code, pour éclairer les causes et les effets par son lumineux commentaire. Il en résulte que ses idées, même quand elles se suivent, paraissent détachées. Les soudures manquent. Il laisse au lecteur le soin de suppléer aux transitions et de relier entre elles ces sentences d'oracle que rendent plus solennelles encore des pauses ou des silences. Bref,

son titre ne nous ment pas ; car il déroule une série de *Considérations*, mais dont l'ensemble marche pourtant d'un pas superbe vers des formules, des définitions, des lois générales, et une conclusion logique¹.

L'idéal du Romain juge, avant Montesquieu, par la rhétorique et la morale. Saint-Évremond, le premier, réagit contre ces panégyristes, mais avec trop de scepticisme. — Ce sens critique fut alors une nouveauté ; car l'histoire n'était pas encore une science. Les travaux de Beaufort, qui devaient susciter ceux de Niebuhr, furent en effet postérieurs de plusieurs années (1738-1766)². Aussi les annales de Rome avaient-elles été jusqu'alors exploitées par la rhétorique. C'était à qui célébrerait avec le plus d'onction la tempérance, le désintéressement, la modération, la piété, le patriotisme des grands hommes auxquels les maîtres de la jeunesse empruntaient des lieux communs de morale. On répétait à satiété les déclamations des Sénèque ou des Valère-Maxime. La conquête du monde passait pour n'être qu'un prix de vertu décerné par la Providence à une race de héros, dont la perfection humaine était comme un article de foi consacré par le génie de Corneille. Malgré ses vues perçantes, Bossuet lui-même avait trop respecté cet idéal. Seul, dans ce concert, Saint-Evremond fit entendre une note discordante. Impatienté par des admirateurs à outrance, ce frondeur sembla prendre plaisir à contredire et taquiner la routine d'une opinion toute faite qui sentait l'école. Aux belles phrases il opposa l'ironie d'un mondain qui nargue les régents, et

1. Il ne faudrait pas en effet exagérer notre critique. Si la composition ne paraît point assez étendue, c'est une illusion d'optique. L'erreur vient de ce que les chapitres contiennent beaucoup d'allusions très-courtes, et une grande abondance de faits ou d'idées. Montesquieu, qui songeait depuis longtemps à *L'Esprit des Loix*, lui se de bolder un ouvrage de trop plein de sa mentalité. De là mille allusions qui font un instant oublier son Écrivain, quand elles éclairent leur histoire. De là des digressions qui sont les entre-tourments du penseur. S'il a moins d'unité que Bacon, c'est parce qu'il a plus de force oculaire. Ne contonçons pas la variété avec le desordre. Admurons plutôt la conscience du savant qui se pait à tout préciser, à tout définir, à tout prouver.

2. Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de la République Romaine, 1738, Histoire de la République Romaine, 1766. Louis de Beaufort mourut à Maestricht, en 1795.

le scepticisme d'un raffiné qui ne veut pas être dupe d'un naïf enthousiasme. L'Epicurien de la Régence persifla des républicains farouches dont le stoïcisme ne lui parut que du fanatisme ¹. Le lieutenant de Condé ne consentit pas à voir les premiers capitaines du monde dans « ces consuls qui ôtoient la bride à leurs chevaux pour donner plus d'impétuosité à la cavalerie, et se reposoient de la sûreté de leurs gardes sur des oies et des chiens dont ils punissoient la paresse ou récompensaient la vigilance ² ». Il sut ainsi rajeunir par ses boutades et souvent par son bon sens une matière qui paraissait usée. De cette esquisse trop cavalière se détachaient des portraits ingénieusement tracés par un fin psychologue ³. Mais le peintre manquait d'érudition et de gravité. Il fut trop aventureux, trop paradoxal, et trop enclin à décrier, à dénigrer, ou du moins à expliquer les grands effets par de petites causes.

Esprit critique de Montesquieu. Ses erreurs furent de son temps. — Tel n'est point Montesquieu ; car, s'il y eut aussi chez lui du bel-esprit, il se double d'un grand esprit, dont le savoir, bien que légèrement porté, mérite toute confiance. Ce n'est pas qu'il soit infaillible ; mais ses lacunes et ses erreurs furent imputables à son temps plus qu'à lui-même. On pourra par exemple lui reprocher d'affirmer avec trop d'assurance l'existence des premiers rois ⁴. Mais jusque dans cette crédulité brillent des lueurs subites ; car il devine dès l'abord que Rome naissante fut un camp de brigands, « comme ces villages de Crimée faits pour enfermer le butin, les bestiaux et les

1. Dans la frugalité des vieux Romains, il ne voit que « l'usage » rustique de ce qu'avait entre les mains un peuple grossier qui se contenta de peu, parce qu'il se passait des plaisirs dont nul n'avait l'idée. »

2. « C'étoient des gens fort braves et peu entendus qui avoient affaire à des ennemis moins courageux et plus ignorants. »

3. Telles sont les figures de Scipion, de Marius, de Sylla, de César, de Pompée, d'Auguste.

4. Il ne parle pas de la religion ; il ignore l'organisation du patriciat, et celle de la famille. Il a des vues indécises sur la *Cité* antique. Son imagination de poète et d'orateur le tire parfois d'une difficulté par un mot éloquent. Sans se demander comment une ville de pâtres a construit ces immenses égoûts dont les vestiges nous saisissent encore aujourd'hui d'étonnement, il se borne à dire : « On commençoit à bâtir la Ville Éternelle. »

fruits de la campagne. » Il est si naturellement prompt à raisonner sur les faits qu'il ne peut s'en défendre, même quand ils sont légendaires. Ainsi, de ce que Romulus remplaça, dit-on, le petit bouclier Argien par celui des Gubiens qui était plus large, il conclut à une pratique définitive qui consistait à emprunter aux vaincus ce qu'ils eurent de meilleur. A ces signes, on reconnaît l'explorateur qui fera merveille, quand il pourra mettre enfin le pied sur un terrain solide.

Dès lors, ses affirmations ont autant de force que d'autorité. Guidés par cette lumière, essayons d'analyser sommairement les principaux ressorts de l'*institution* qui rendit une ville maîtresse du monde.

Causes de grandeur. Foi des Romains dans leur destinée. Constance. La guerre. La politique. — Parmi les causes qui, dès l'origine, concoururent à la *Grandeur* de Rome, il faut compter la foi qu'elle eut dans son avenir. Oui, elle dut en partie l'empire à cette conscience de sa destinée¹; car ce sentiment créa des vertus, et il fit des Romains le plus fier, le plus hardi, mais tout ensemble, le plus réglé, le plus ferme, le plus avisé, le plus laborieux, et le plus patient de tous les peuples. Voilà pourquoi, parmi de cruels revers, il n'a jamais désespéré. Sa constance fut un prodige, comme son orgueil; il ne voyait dans la défaite que l'aiguillon de la revanche, et ne se décidait à la paix que victorieux. Or, sa supériorité morale et militaire méritait de vaincre², et son habileté sut toujours profiter de la victoire. La guerre et la politique, voilà donc les deux secrets de sa fortune.

La guerre, les Romains l'apprennent, parce qu'ils la font sans cesse; et ils la font, parce qu'elle est une nécessité pour le Sénat qui par ce dérivatif veut distraire l'humeur séditieuse des plébéiens, pour les consuls qui sont

1. On peut dire des Romains : *Possunt, quia posse videntur*. Ils peuvent parce qu'ils croient pouvoir.

2. « Ce n'est pas la perte réelle que l'on fait dans une bataille qui est funeste à un État, mais la perte du courage et le découragement qui le privent des forces mêmes que la Fortune lui avoit laissées. » (Ch. IV).

ambitieux d'honorer par un triomphe leur magistrature annuelle, pour le peuple qui a besoin de gagner du butin et des terres. Les premières luttes soutenues contre des voisins pauvres sont l'école militaire où se forme, pour la conquête de l'Italie, de l'Espagne, de l'Afrique, et de l'Asie, toute une nation de soldats animés par le culte de la patrie, et disciplinés par une règle inflexible. Ils s'instruisent même à leurs dépens, et par leurs échecs; car ils s'approprient souvent les armes et la tactique de leurs ennemis. Ainsi se constitue peu à peu la Légion, c'est-à-dire l'instrument le plus solide et le plus souple, soit pour l'attaque, soit pour la défense.

Il faut voir avec quelle justesse Montesquieu compare aux Romains les différents adversaires dont ils ont triomphé, les Gaulois, Pyrrhus, Carthage, la Macédoine, la Grèce, la Syrie et l'Égypte, comment il mesure leur force ou leur faiblesse aux conditions que comportent le climat, le sol, le génie de la race, l'éducation, le gouvernement, les croyances, la concorde ou la discorde des citoyens, le courage et les talents des rois et des chefs. C'est la première fois qu'une étude minutieuse des faits, des mœurs et des lois introduit dans l'histoire la rigueur du calcul, et substitue la logique des causes intelligentes aux chances aveugles du hasard.

Le Sénat, centre de la tradition. L'âme de Rome. Sa diplomatie. Montesquieu patricien, stoïcien. — Mais à ce corps si fortement organisé il fallait une âme toujours agissante au dedans comme au dehors, pour concevoir, élaborer et suivre sans défaillance un plan régulier de domination universelle. Cette permanence d'une pensée politique était d'autant plus nécessaire qu'à l'expiration de leurs pouvoirs les consuls rentraient dans la vie privée. Autrement; nulle entreprise de long avenir n'eût été possible. Or, le Sénat fut le centre d'une tradition souveraine qui sans cesse veillait sur la guerre ou la paix. « Pendant que les armées consternoient tout, c'est lui qui tenoit à terre les nations abattues. » *Diviser pour régner*, telle est la pratique de sa diplomatie qui fit encore plus

de conquêtes par la ruse que par la force. S'il offre son alliance aux rois, c'est pour les asservir, quand il n'a plus besoin de leur concours ou de leur neutralité. S'il accorde des trêves à ses ennemis, c'est pour mieux les détruire, lorsque leurs amis auront été ou gagnés, ou soumis. Tout en combattant l'indépendance des peuples, il dissout les ligues, sous couleur d'affranchir les cités. Il protège parfois les faibles, mais pour isoler les forts. Aux uns il suscite des rivaux intéressés à leur abaissement; chez les autres, il soudoie des traîtres qui fomentent la révolte. Ailleurs, il exige pour otage le plus proche parent des princes qu'il tient en respect par la crainte de ce prétendant. Où manquent les causes de guerre, il en fait naître, ne fût-ce qu'en se portant comme arbitre entre deux adversaires, en revendiquant l'héritage d'une couronne, ou en provoquant des insultes par l'insolence de ses ambassadeurs. Après la défaite, il se dispense des traités, sous prétexte qu'ils n'ont pas été ratifiés, ou les élude par des faux-fuyants. Après la victoire, il tourne à son avantage l'ambiguïté volontaire des clauses qu'il a dictées, pour exiger au delà des conventions. Ainsi, la paix achève l'œuvre des armes. Carthage, par exemple, est condamnée à payer des tributs écrasants, à brûler ses vaisseaux, à tuer ses éléphants, à licencier ses armées, à subir une sorte de servitude. C'est inaugurer la Terreur. « Rome mit d'abord les rois dans le silence, et les rendit comme stupides; il ne s'agissoit pas de leur puissance, mais leur personne même étoit attaquée. Risquer une guerre, c'étoit s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe; ainsi les rois, qui vivoient dans les délices et le faste, n'osoient jeter des regards fixes sur le peuple Romain; et, perdant courage, ils attendoient de leur patience et de leurs bassesses quelque délai aux misères dont ils étoient menacés. »

En face de ces pages, ne dirait-on pas que Montesquieu a vécu dans l'ancienne Rome, qu'il a retrouvé les registres du Sénat, et qu'il a pris part à ses délibérations les plus secrètes? Lui-même, il semble parfois éprouver

cette illusion : car il a, par inclination, le cœur d'un patri-cien de la République. On le verra bien quand la guerre civile éclatera. Loin de se tenir à l'écart pour juger les partis, il entrera dans les intérêts et les passions des acteurs ou des victimes. Il sera volontiers intransigeant comme un Caton ou un Brutus. Il célébrera leurs suicides avec l'accent d'un stoïcien qui les absout et les tourne en apothéose.

Causes de décadence. Extension de la conquête. Appauvrissement de la race. Inégalité sociale. Mœurs étrangères. Les guerres lointaines. Les chefs ambitieux. L'Empire. — Au spectacle d'une grandeur toujours croissante va succéder le contraste d'une progression inverse ; nous assistons à l'expiation qui fait tomber Rome au dernier degré d'abaissement, la punit par ses propres mains et venge enfin l'Univers.

Or, les germes de cette décadence qui dura plusieurs siècles (car les peuples mettent longtemps à mourir), Montesquieu ne les cherche pas seulement, comme firent la plupart de ses devanciers, dans la révolution morale qui ruina les maximes antiques. Tout en attribuant une juste influence à l'invasion des richesses étrangères et des idées qui, venues de la Grèce, minèrent insensiblement les vertus et les traditions du vieil esprit Romain, il comprend que ce changement social est l'effet d'une cause plus profonde, et que la république a péri par la raison même qui avait fondé l'édifice de sa puissance, c'est-à-dire par la conquête ; car « des lois qui étoient excellentes pour un petit État sont détestables pour un grand. »

Sans énumérer toutes les conséquences de ce principe, signalons du moins les plus décisives, celles qui expliquent Marius, Sylla, Pompée, César, les dissensions civiles, la dictature d'Octave, l'établissement de l'Empire, les usurpations militaires, et les hontes d'un despotisme im-bécile ou féroce.

La première suite d'un perpétuel état de guerre ne fut-elle pas l'appauvrissement du sang Romain ? Tant que la cité put se recruter parmi ses voisins, dans les popula-

tions belliqueuses du Latium, de l'Etrurie ou du Samnium, elle répara ses pertes, et cicatriza ses blessures¹. Mais, ce fonds une fois épuisé par tant de combats et par la misère (car l'usure réduisit la plèbe à la mendicité), les citoyens, sinon les soldats, firent défaut. Dès le temps des Gracques, au-dessus d'une tourbe de pauvres, d'affranchis, ou d'étrangers, il ne restait plus qu'une aristocratie corrompue, insatiable, maîtresse de scandaleuses richesses, et de clientèles immenses, mais exposée bientôt elle-même aux entreprises de tout ambitieux qui, profitant de ses divisions, s'appuierait, pour la dominer, sur les convoitises de cette populace vénale, ou de ces légions indifférentes à toute idée de patrie².

Or, ces tentations de tyrannie devinrent de plus en plus redoutables, à mesure que les expéditions lointaines habituèrent les armées à se détacher de l'intérêt public, et à ne servir que la fortune d'un général prêt à tout oser contre les lois. C'est ainsi que les forces vives de Rome se consumèrent toutes les unes les autres. Le peuple fut détruit par le sénat, le sénat par les Césars, les Césars par les armées, et les armées par les Barbares. C'est ce que prouve l'histoire des guerres civiles où sombra la République, et de l'Empire qui, commencé par Auguste, et finissant par Augustule, s'anéantit insensiblement, comme ces fleuves qui disparaissent dans les sables.

Concision éloquente. Ame antique. Montesquieu ne s'oublie pas. Les allusions contemporaines. Art de piquer l'attention. — Tel est le cadre, telles sont les principales lignes d'un tableau dont l'éloquence mérite l'éloge que Montesquieu fit lui-même de Tacite, lorsqu'il dit : « Il abrégéoit tout, parce qu'il voyoit tout. » Lui aussi, il réduit sans amoindrir, et résume sans obscurcir. Sa concision est un foyer de rayons dont les clartés intenses illuminent de vas

1. « Ces nations firent les mains par lesquelles Rome en haina l'Univers.

2. Les Gracques avaient proposé, ce perdit; et voilà pourquoi ils voulaient reconstruire l'écumeur romain. Mais par les lois agraires qui proposaient une répartition de domaines n'importe par quel, non une spoliation, soit par l'extension du droit de cité à corde aux B. B. B. — Montaigne a tout de condamner cette dernière mesure, et d'y voir une cause de décadence.

tes profondeurs. Ses jugements ont une brièveté grandiose qui ressemble à l'accent impérieux, calme et solennel des anciens jurisconsultes. On dirait qu'il dicte des lois aux événements du même ton que le sénat aux peuples. Pour égaler son expression à la majesté du spectacle, il a pris une âme antique, et renoncé presque à son habitude de traduire des pensées fortes en mots spirituels.

Cependant, il est encore aisé de reconnaître ici les artifices ordinaires à un écrivain qui s'oublie rarement, et aime à se faire valoir. Remarquons d'abord les diversions ingénieuses par lesquelles il se plaît à renouveler l'intérêt d'une histoire lointaine, et à la rapprocher de ses lecteurs, comme s'il doutait de leur courage ou de leur attention. De là mainte allusion à des faits modernes ou contemporains. À propos d'Antiochus qui consent à un traité infâme, n'admire-t-il pas « la résolution magnanime » que prit Louis XIV « de s'ensevelir sous les débris du trône plutôt que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre? » Ailleurs, il interrompt ses réflexions sur les guerres civiles de Rome pour dire : « Les Français n'ont jamais été si redoutables au dehors qu'après les querelles des maisons de Bourgogne et d'Orléans, après les troubles de la Ligue ou de la Fronde. » Plus loin, appelant Rome « la tête d'un corps formé par tous les peuples du monde, » il ajoute, non sans subtilité : « Si les Espagnols, après la conquête du Mexique et du Pérou, avoient suivi le même plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire pour tout conserver. » Annibal à Capoue évoque le souvenir de « Kouli-Kan vainqueur des Indes » et « ne laissant à ses soldats que cent roupies d'argent. » Il compare les Romains de Tibère aux lazzaroni de Naples¹, et les coups d'état du Bas-Empire à ceux de la milice turque dont le caprice « fait ou défait le dey d'Alger. » Ne s'avise-t-il même

1. « Il y a aujourd'hui à Naples cinquante mille hommes qui ne vivent que d'herbe, et n'ont pour tout bien que la moitié d'un habit de toile : ces gens-là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abaissement affreux, à la moindre fumée du Vesuve : ils ont la sottise de craindre de devenir malheureux. »

pas de rapprocher Servius Tullius d'Henri VII, roi d'Angleterre, et d'affirmer que « l'un étendit les privilèges du peuple afin d'abaisser le Sénat », comme l'autre « augmenta le pouvoir des communes, afin d'avilir les grands? »

C'est une manière de piquer sans cesse la curiosité, pour tenir les esprits en éveil, et en arrêt. Le même souci lui inspire ou ces sentences qu'il formule d'un ton de président, ou ces comparaisons saisissantes qui sont tantôt le début, tantôt la conclusion de ses chapitres, entre autres celle-ci : « Comme on voit un fleuve miner lentement et sans bruit les digues qu'on lui oppose, et enfin les renverser dans un moment, et couvrir les campagnes qu'elles conservoient, ainsi la puissance souveraine sous Auguste agit insensiblement, et renversa sous Tibère avec violence. » Que de magnificence dans cette autre image : « L'empire réduit aux faubourgs de Constantinople finit comme le Rhin qui n'est plus qu'un ruisseau, lorsqu'il se perd dans l'Océan¹! » Parfois le coup de pinceau est plus rapide, mais d'un puissant effet. C'est ainsi qu'il compare Mithridate à « un lion qui regarde ses blessures », et le repos silencieux du despotisme à la paix d'un tombeau où « des corps sont ensevelis les uns près des autres. » Sa familiarité n'est pas moins heureuse, quand il dit : « Il n'est point de plus cruelle tyrannie que celle qui s'exerce à l'ombre des lois, et avec les couleurs de la justice, lorsqu'on va pour ainsi dire noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés. » Il y a du Corneille dans cette prose auguste, par exemple, dans la sobriété vigoureuse du trait que voici : « Lorsqu'ils faisoient la guerre à quelque prince, ils l'accabloient du

1. Notons encore ce rapprochement : « Il est admirable qu'après tant de guerres les Romains n'eussent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer qui n'est moins étendue que lorsqu'elle se retire d'elle-même. »

Je l'aime moins, lorsqu'il compare les Stoïciens à « ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus. » Il est bien alambiqué, lorsqu'il dit que « l'amour-propre nous porte à sacrifier notre être, par amour de notre être. »

Dans *l'Esprit des Loix*, on lit un chapitre qui se réduit à cette image : « Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils abattent l'arbre au pied, et coupent le fruit. Voilà le gouvernement despotique. »

poids de tout l'Univers. » Par la netteté du relief, l'idée s'imprime d'emblée dans la mémoire¹.

Le ton cavalier. Les boutades. L'accent personnel.

— A des notes héroïques ou tragiques s'associe chez lui le ton dégagé de la causerie, et la liberté d'un style qui s'amuse, qui prend ses aises. Citons au moins ce joli passage où se joue un sourire d'ironie : « Falloit-il faire la guerre à Sertorius? On en donna la commission à Pompée. Fallait-il la faire à Mithridate? Tout le monde cria Pompée. Eut-on besoin de faire venir des bleds à Rome? Le peuple croit être perdu, si on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates? Il n'y a que Pompée; et, lorsque César menace d'envahir, le Sénat crie à son tour, et n'espère plus qu'en Pompée. » C'est une petite scène de persillage comique².

En bien d'autres rencontres se manifeste l'homme du monde qui ne veut pas être ennuyeux, le grand seigneur qui craint de paraître pédant, mais surtout l'historien ingénieux et sincère qui prend plaisir à ses recherches, et trahit ses impressions par des mouvements involontaires. C'est ce que témoignent des façons de dire spontanées et personnelles. Ainsi, parlant du triumvir Lépide sacrifié par Octave, il laisse échapper cet aveu : « *On est bien aise de voir son humiliation : c'étoit le plus méchant citoyen qui fût dans la République.* » A ces saillies se reconnaît l'écrivain qui, à force de pratiquer intimement son sujet, devient contemporain du drame, compatriote des acteurs, et se sent ici dans ses propres Pénates.

Il lui arrive encore d'entamer son discours brusquement,

1. L'antithèse est encore une de ses figures favorites. Il dira que « Rome étoit gouvernée par des lois, et Carthage par des abus. » Parfois l'opposition est plus spéieuse que vraie : « Après l'anéantissement de Carthage, Rome n'eut plus que de petites guerres et de grandes victoires, au lieu qu'auparavant elle avait eu de petites victoires et de grandes guerres. »

2. Il a parfois et volontiers des **tours cavaliers**. Il dit : « Le portrait de Tarquin *n'a pas été flatté.* » — « Le Sénat se crut *au dessus de ses affaires.* » — « Avant de *faire le coup.* » — « Que de malhonnêtes gens dans un seul contrat ! » — « Un honnête homme pour Antoine ne devoit guère l'être pour les autres. » — « Les moines ne cessèrent d'agiter le monde qu'ils avoient quitté. »

comme une conversation où il entre de prime-saut¹. Ce sans gêne a sa grâce : c'est le geste d'un homme vif qui, tout à coup, prend le bras de l'interlocuteur, et, tout plein de sa conviction, l'endoctrine en conscience, avec entrain. Parfois, le causeur se transforme en orateur. Jugez-en par le souffle qui anime cette période : « C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage ; ce projet d'envahir tout si bien formé, si bien soutenu, si bien fini à quoi aboutit-il qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres ? »

Habitudes latines de sa langue. Monument Romain.

— Par une harmonie qui sied, la langue de Montesquieu garde l'habitude latine ; et, en plein dix-huitième siècle, elle est aussi voisine de Bossuet² que de Tacite et de Salluste. Pris toujours dans leur acception propre, les mots dont il use conservent toute leur vertu primitive. C'est ce qui donne tant de force à sa simplicité, notamment lorsqu'il écrit : « La dissimulation et la tristesse du prince se communiquoit partout.... La Grèce avoit été bien étonnée par le premier Philippe ; » ou bien encore : « Les légions commencèrent à ne reconnoître que leur général, à fonder sur lui toute leur espérance, et à voir de plus loin la Ville³. » Quantité d'autres vocables figurent ici avec une

1. Par exemple, à propos d'Alexandre, il dit : « Parlons-en à notre aise », ou bien encore « On ne peut jamais quitter les Romains.... » — « Je prie qu'on fasse un peu d'attention.... » — « Il faut que je rapporte ici.... » — « Remarquez, je vous prie.... » etc.

2. Sans parler pour cette raison que Voltaire a compté Montesquieu parmi les écrivains du siècle de Louis XIV ?

3. *Urbs*, la ville par excellence, Rome. Voici quelques locutions bien latines : « Il n'y avoit ni un homme qui ne... Les armées *consternaient* tout.... La cour gouvernoit par des *appas*... *Sylva*, dans la forêt de ses succès.... Ce n'estoit ni par son talent les actions qu'il *ambuloit* dans le cas de cette loi.... Il ne put *apprehender* le malheur de cette loi.... Dans la *confusion* de ces évènements.... Les moeurs *invenant* *instaurant* plus.... Les vétérans en venant à point se *reposit* les deux... » Il faut remarquer l'usage de *consternaient*, *ambuloit*, *reposit* et *instaurant* en combinaison l'un avec l'autre. Il faudrait un glossaire, pour épuiser cette liste.

exactitude qui en double la valeur¹. C'est même chez lui un procédé si constant qu'il a l'air d'une manière. A cette date, il faut, pour le soutenir, de l'étude, et du calcul. En cela, Montesquieu est au-dessous de Bossuet dont les latinismes instinctifs coulent de source, à son insu, entraînés par le flot d'une verve qui déborde.

Mais il faudrait plaindre ceux qui verraient de l'affectation sous ces formes de langage imposées par la convenance même du sujet. Disons plutôt que, dans ce livre, le style de Montesquieu défie toute censure. Depuis les *Considérations*, la science historique a découvert des vérités auxquelles il n'avait pas songé. Elle a donc pu compléter son œuvre, redresser quelques erreurs, ou confirmer ses conclusions par des arguments nouveaux. Mais, fût-il vaincu dans certaines controverses de détail, il l'emporte sur tous ses successeurs par la vigueur de la pensée, la beauté de l'exécution, et l'éloquence d'une parole impérissable comme ces monuments Romains bâtis pour l'Éternité.

1. C'est par là qu'il rappelle la langue de Bossuet : « Cicéron avoit des *parties* admirables. — Rome *travaillée* par ses dissensions..... Tout ce que pouvoit faire une bonne *police*, ils l'étoient..... Ils étoient *entetés* d'une religion grossière..... Ses entreprises demandoient de la *combate*..... Une *liberté* universelle abattit les *courages*. »

VOLTAIRE

(1694-1778).

I. — PORTRAIT BIOGRAPHIQUE.

Le génie de Voltaire étant l'ubiquité même, il est malaisé de résumer en quelques pages une existence dont l'histoire est celle d'un siècle. Afin de rendre notre esquisse plus nette, nous lui donnerons pour cadre trois époques : l'une s'étendra de la naissance de Voltaire à son retour de Londres (1694-1730); l'autre, où figurera l'épisode de Postdam, suivra sa biographie jusqu'à l'installation aux Délices (1730-1755); la dernière comprendra les vingt-trois années de séjour à Ferney, et le voyage à Paris (1755-1778).

Première époque (1694-1730). Son enfance, la Bastille, Œdipe (1718). La Henriade, fuite à Londres. — Né à Chatenay, ou peut-être à Paris, le 22 novembre 1694, fils d'un ancien notaire, trésorier de la chambre des comptes, et de Marguerite d'Aumart, tous deux d'origine poitevine, François-Marie Aronet fut, dans son enfance, si chétif et si frêle ¹ qu'il semblait toujours prêt à rendre l'âme; ce qui ne l'empêcha pas d'aller au-delà de quatre-vingt-quatre ans. Privé de sa mère ², élevé dans un milieu très-libre de propos et d'allure, remarqué par Ninon de

1. Comme Fontenelle, qui mourut centenaire.

2. Il la perdit à l'âge de sept ans.

Lenclos, qui lui légua 2 000 francs pour acheter des livres, filleul de l'abbé de Châteauneuf, qui n'était point un modèle d'austérité, il entra de bonne heure au collège Louis-le-Grand, chez les jésuites, qu'il éblouit et scandalisa par les agréments et les audaces d'un esprit merveilleux ¹. Si le Père Le Jay lui prédit qu'il serait un jour le champion du *Déisme*, les Pères Tournemine, d'Olivet et Porée lui restèrent sincèrement attachés, et furent payés de retour par des coquetteries qui ressemblèrent à la reconnaissance. Notons même en passant qu'en 1763, quand la compagnie fut expulsée, le patriarche des philosophes recueillit à Ferney le Père Adam, qui se distinguait par un excellent appétit, et l'art de perdre galamment sa partie d'échecs.

Ecolier déjà célèbre par ses couronnes et ses escapades, lauréat embrassé solennellement par Jean-Baptiste Rousseau, il débuta en pleine régence, dans un monde où l'on n'apprenait guère le respect et la règle. La vocation littéraire le tourmentait impérieusement, mais contrariée par un père qui lui destinait son office : faute de mieux, on lui permit pourtant de tenter la diplomatie, sous les auspices du marquis de Châteauneuf, ambassadeur en Hollande. L'essai fut bientôt si malheureux qu'on dut l'enfermer de force chez un procureur. Le jeune Arouet feignit la résignation ; mais, plus soucieux de vers que de requêtes, il n'en continua pas moins ses jeux poétiques, et avec une malignité si étourdie qu'il finit par être mis à la Bastille. Car sa réputation satirique était déjà si bien établie qu'en dépit de son innocence on lui attribuait de sanglantes épigrammes terminées par ce trait :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans !

Il est vrai qu'il ne tarda pas à être relâché par le Régent qui le gratifia même d'une pension, en faveur d'une épître où son prisonnier, tout en le remerciant d'avoir bien voulu sub-

1. Ses études y furent plus latines que grecques : car les Pères n'étaient pas hellénistes ; le goût de la poésie légère dut être aussi encouragé par ses maîtres. (Voir *Voltaire au collège*, par M. Pierron, *Didier*.)

venir à sa nourriture, le priaît de ne plus se charger désormais de son logement.

Son père lui tenait rigueur, mais il s'adoucit au lendemain de la représentation d'*OEdipe* (1718) ; et désarmé par un triomphe encore plus éclatant que mérité, il finit par consentir à la gloire de son fils. Pouvant dès lors être poète à visage découvert, il donne coup sur coup *Artémire*, *Ériphyle* et *Mariamne*, avec des revers ou des succès douteux, puis *l'Indiscret*, où, par exception, il faillit rencontrer le ton de la vraie comédie. Quittant le nom d'*Arouet* « sous lequel il avait été trop malheureux », pour emprunter celui de *Voltaire* à un petit domaine venant de sa mère, il est tout ensemble très-laborieux et très-dissipé, fréquente le monde et la cour, voyage de châteaux en châteaux, mêle les vers aux plaisirs ; et, s'occupant de tout à la fois, même de sa fortune, il pratique déjà l'art de flatter les souverains pour oser impunément. — Tandis que, de Cambrai même, il adresse des louanges à l'indigne successeur de Fénelon, au cardinal Dubois, la vue d'Amsterdam lui arrache un cri d'indépendance, ce qui ne l'empêche pas de revenir aux grands seigneurs, aux Villars, aux Sully, aux Richelieu, de chanter Madame de Prie, et d'encenser la jeune reine qui l'appelle « *mon pauvre Voltaire.* »

Déjà paraissait une édition de la *Henriade*, mais incomplète, furtive, et menacée des censures de la Sorbonne, lorsque le chevalier de Rohan dont il avait relevé l'impertinence par une épigramme, à table, chez le duc de Sully, s'en vengea par le plus lâche guet-apens. Saisi et bâtonné par ses laquais, Voltaire disparaît, s'enferme, apprend nuit et jour l'escrime et l'anglais pour se préparer une vengeance et un asile, puis envoie un cartel au gentilhomme qui feint d'accepter, mais dans la nuit obtient une lettre de cachet, et fait jeter son adversaire à la Bastille, d'où il ne sortit que six mois après pour s'exiler.

Ne l'en plaignons pas. Car si la grâce et la vivacité de l'imagination lui avaient suffi jusqu'alors, il n'acquiesce toute la vigueur de son talent et tout le ressort de son caractère qu'au jour où il connut l'injustice. Les iniquités sociales,

qu'on ne juge bien qu'après les avoir senties, l'avertirent enfin que l'esprit n'était pas tout en France.

Fuyant donc la Bastille et des ministres qui interdisaient l'impression de la *Henriade*, il arrive à Londres, au mois d'août 1726. Ce fut un des événements décisifs de sa vie. Et d'abord, son poëme, dont Louis XV avait refusé la dédicace, fut si généreusement patronné par la reine qu'il lui rapporta 150 000 livres, premier échelon d'une fortune qui, devenue plus tard l'opulence ¹, grâce à d'heureuses entreprises financières, sera pour le publiciste une garantie d'indépendance. Mais, ce qui valait encore mieux, ce fut le trésor d'idées et d'exemples qui s'ouvrit à lui, dans cette « Athènes sérieuse ² », où accueilli par lord Bolingbroke et ses amis, il put s'armer de toutes pièces pour entrer en campagne contre ce qui lui parut, à tort ou à raison, une entrave mise au droit de penser, de parler ou d'écrire. Tandis qu'il assiste aux royales funérailles de Newton (1727), s'initie au pathétique « *barbare* » de Shakspeare, lit Bacon et Milton, il voit de près le mouvement et la vie d'une société libre où les savants et les gens de lettres, au lieu de faire antichambre chez les grands, parlent à la nation, jouissent de l'estime publique, et peuvent même prétendre aux plus hauts postes de l'Etat. Mais, sa moisson faite, il regretta Paris ; et, un nouveau ministre, Maurepas, lui ayant fait un signe rassurant, il accourut en France, non pas corrigé de cette pétulance d'instinct qui chez lui sera toujours incorrigible, mais aussi prudent et aussi réfléchi que le comportait son tempérament.

Seconde période (1730-1755). Le poëte dramatique, l'historien, le philosophe. Versailles et Postdam. — Il y retrouvait, sous la léthargique domination du cardinal de Fleury, le train d'autrefois, une cour brillante, une grande ville où le goût des plaisirs et du luxe allait croissant, une noblesse oisive, mais passionnée pour l'esprit, et prête à fêter en lui un écrivain que la persécution avait rendu

1. A sa mort, il laissera deux cent dix-huit mille livres de rentes qui valent au'ourd'hui sept ou huit millions

2. Expression de M. Villemain.

plus célèbre encore. Tandis que la *Henriade*, agrandie et remaniée, faisait bruyamment applaudir son élégance froide, mais ingénieuse, son merveilleux sceptique, et surtout les nouveautés hardies de sa philosophie sociale, Voltaire signalait sa venue par vingt ouvrages qui devaient porter son nom à tous les centres retentissants. Ici nous en sommes réduits à la sécheresse d'un catalogue. Pour ne parler que de son théâtre, il continuait, à distance respectueuse, la tradition de Corneille et de Racine, non sans introduire sur la scène plus d'action, plus de mouvement, des effets pathétiques, des allusions militantes, et le savoir faire d'une industrie timide qui corrigeait Shakspeare. A cette époque se rattachent *Brutus* (1730), où apparaissent pour la première fois des sénateurs en robe rouge, la *Mort de César* (1731), drame patriotique et républicain qui se souvient du séjour à Londres, *Zaïre* (1732), tragédie touchante heureusement suggérée par Othello, puis *Adélaïde Duguesclin* (1734), *l'Enfant prodigue*, *Alzire* (1736), *Mahomet* (1742), *Mérope* (1743), *Sémiramis* (1748), *Nanine* (1749), *Oreste* (1750), le *Duc de Foix*, *Rome sauvée* (1752). En même temps qu'il publie son *Discours sur l'homme*, un de ses chefs-d'œuvre, ces mille poésies légères où il reste sans rival, le *Mondain* qui le force à se tenir caché durant deux mois, et le *Temple du goût* qui lui fait craindre une lettre de cachet, il lance à tous les vents ses *Lettres philosophiques*, dont le scandale est tel qu'il juge prudent de se réfugier en Lorraine, à Cirey, près de la marquise du Châtelet. En 1731 avait aussi paru *l'Histoire de Charles XII*, que la censure fit rentrer dans l'ombre, de peur de déplaire à Auguste, roi de Pologne. Enfin il recueillait les matériaux de son *Essai sur les mœurs*, tout en menant de front ses premiers *Romans*, le *Siècle de Louis XIV*, les *lettres Anglaises*, et la *philosophie de Newton*, qui lui avait inspiré naguère *l'Épître à Uranie*, dédiée à la docte Émilie. Parmi tant de monuments, d'essais et de projets tentés ou accomplis en tous sens, nous ne disons rien d'une infatigable *Correspondance* qui volait déjà par toute l'Europe, des pages fugitives écloses dans une heure de caprice et d'à-propos, ni des bagatelles com-

plaisantes qu'improvisait sans relâche le gentilhomme de la Chambre, et l'historiographe royal, auquel sa Majesté Louis XV, grâce au crédit de madame de Pompadour, permettait enfin d'entrer à l'Académie française, en 1746, à cinquante-deux ans !

Ne l'oublions pas en effet : malgré des déboires qui ne tiraient plus à conséquence, et des taquineries officielles qui ne faisaient qu'aviver une popularité redoutable et irrésistible, Voltaire, pendant toute cette période, se montra courtisan autant que philosophe. Ses coquetteries voltigèrent sans cesse de Cirey à Versailles, comme de Versailles à Postdam, où l'appelaient les avances de son disciple, le prince royal de Prusse, qui fut depuis Frédéric le Grand. Celles-ci devinrent même si séduisantes qu'après un premier voyage diplomatique il finit par quitter Paris, le 28 juin 1750, et partit définitivement pour Berlin, avec le titre de chambellan, et vingt mille livres de pension, sans autre charge que de redresser les vers boiteux d'un métromane tudesque : ce qu'il appela bientôt « blanchir le linge sale de sa Majesté ». Ce n'est point là le plus beau chapitre de sa vie. Nous ne raconterons pas tous les incidents comiques de ce rapprochement traversé par tant d'orages. Même en amitié, Frédéric était un despote, et, les amours propres s'aigrissant, Voltaire ne tarda pas à se moquer du roi, comme du poète,

Assemblage éclatant de qualités contraires,
Écrasant les humains, et les nommant ses frères,

.
Pétri de passions, et cherchant la sagesse,
Dangereux politique, et dangereux auteur,
Son patron, son disciple, et son persécuteur¹.

Aussi, après trois ans de soupers philosophiques, de confidences littéraires, de tracasseries et de ruptures, Voltaire éprouva-t-il le besoin d'aller prendre les eaux à Plombières, c'est-à-dire de briser une chaîne qui lui pesait. Ce départ « du palais d'Alcine » ressembla fort à une évasion. Car on

1. Poème sur la *Loi naturelle*.

sait l'avanie de Francfort, où la politesse prussienne le fit arrêter, rançonner, fouiller et garder à vue par douze baïonnettes berlinoises, lui et sa nièce, sous prétexte qu'il avait enlevé « l'œuvre de POÉSIE du roi ». Ce lourd manuscrit s'étant retrouvé par bonheur, le captif put enfin franchir la frontière. Mais de nouveaux mécomptes l'attendaient, et il s'aperçut bientôt que l'air de la France lui était malsain.

Troisième période (1755-1778). Ferney, la dictature de Voltaire. — Ayant tâté le terrain à Strasbourg, à Colmar, à Lyon, et dans plusieurs autres villes, puis voyant que les portes de Paris lui restaient fermées, il crut sage de se rabattre sur les environs de Genève. Il s'établit alors, loin de la Sorbonne, du Parlement et des lettres de cachet, en pays neutre, dans une terre qu'il appela les *Délices*, et dont il inaugura gaiement la résidence par l'*Orphelin de la Chine* (1755). Mais ce ne fut qu'une station provisoire. Car après s'être partagé entre Lausanne, où il passait les hivers, et son domaine seigneurial de Tournay, il finit par se fixer en 1758 dans son château de Ferney, au pied du Jura, sur les bords du lac Léman. Il était âgé de soixante-quatre ans. C'est sa royauté qui commence. Cette gloire et cette influence qu'il poursuivait depuis sa jeunesse, par les grands travaux et les essais légers, par les plus belles inspirations comme par la licence, il va désormais en jouir pleinement, en dépit de toutes les haines. Affranchi de toute contrainte, il n'aura plus besoin de flatter les souverains pour s'assurer la faveur d'une tolérance précaire. Ce sont plutôt les souverains qui vont le flatter à leur tour, et lui payer tribut d'hommages. Dans la joie de cet affranchissement, ne s'écrie-t-il pas avec une verve émue

La Liberté! j'ai vu cette déesse altière,
 Avec égalité répandant tous les biens,
 Descendre de Morat en habit de guerrière,
 Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens,
 Et de Charles le Téméraire!
 Devant elle, on portait ces piques et ces dards,
 On traînait ces canons, ces échelles fatales,
 Qu'elle même brisa, quand ses mains triomphales

De Genève en danger menaçaient les remparts.
Un peuple entier la suit !...

De cette émancipation date une dictature qui est un des faits les plus considérables de notre histoire littéraire. L'activité qu'il déploya dans ces vingt-trois dernières années est si prodigieuse qu'elle effraie l'analyse¹. Disons seulement que, dans un temps où éclata de toutes parts une polémique dont les tendances ont été trop souvent compromises par l'esprit de secte, Voltaire fut le chef d'un parti qui eut le tort de confondre ses passions avec ses doctrines, et d'opposer ses préjugés aux abus qu'elle prétendait abolir. Aussi alerte qu'insaisissable, informé par ses nombreux correspondants de tout ce qui se produisait à l'Académie, au théâtre, dans les cercles, dans les salons, dans les tribunaux, à la Sorbonne, à la ville et à la cour, protégé par son âge, sa fortune et sa renommée, inspiré par son humeur non moins que par son bon sens, Voltaire usa et abusa du droit de tout dire avec une impunité qu'encourageait l'applaudissement universel.

L'homme et son œuvre. — C'est ce qui nous explique pourquoi il fut exalté sans mesure par les uns, et maudit sans réserve par les autres. Il mérita la louange comme le blâme, et il convient de faire un choix circonspect dans un héritage qu'on ne saurait accepter tout entier sans péril. Si nous devons garder son respect pour la raison, sa haine de la violence et du fanatisme, son vif sentiment du droit, son zèle pour la tolérance, nous lui laisserons ses faiblesses, ses injustices, ses incertitudes, son parti pris d'incrédulité, ses sarcasmes, ses boutades impies, et son mépris de la vie humaine qu'il appelait « un jeu entre un berceau et une tombe ». Il y a donc dans sa vie des taches qui ne s'effaceront pas, comme dans ses écrits des torts que ses séductions ne feront point oublier. M. Sainte-Beuve n'a-t-il pas dit : « Je le compare-

1. Indiquons en vers les satires intitulées le *Pauvre diable*, le *Russe à Paris*, la *Vanité*, les épîtres sur *Horace et Balaou*, *Tancrede*, les *Scythes*, les *Guèbres*, les *Pélovides*, la comédie de *l'Écossaise*; en prose ses *factums* pour Calas, Sirven, Lally, son *Commentaire* de Corneille, son *Essai sur les mœurs*, et *l'Esprit des nations*, l'*Histoire de Pierre le Grand*, celle du *Parlement de Paris*, la *Philosophie de l'histoire* le *Dictionnaire philosophique*.

rais volontiers à ces arbres sous l'ombre desquels il est dangereux de s'asseoir. » Un de ses amis, d'Argenson, fut prophète, lorsqu'en 1734 ses sympathies pour Voltaire âgé de quarante ans lui suggéraient ce vœu : « Plaise au ciel que la magie de son style n'accrédite pas de fausses opinions ; qu'il ne déshonore pas ce style ravissant, en le faisant servir à des ouvrages dont les sujets soient indignes du peintre ; que ce grand écrivain ne produise pas une foule de mauvais copistes, et qu'il ne devienne pas le chef d'une secte à qui il arrivera, comme à bien d'autres, que les sectateurs se tromperont sur les intentions de leur patriarche ! » Plus soucieux de plaire que d'instruire, il fut donc un démon charmant de grâce et d'esprit, mais n'eut point assez d'autorité morale. Car la vérité même, suivant l'expression discrète de M. Nisard, « il la traita en homme qui pouvait s'en passer, et lui préféra la gloire. »

Mais il est équitable d'attribuer aux mœurs de son temps et aux entraînements du combat certains écarts d'une plume dont la première illusion fut peut-être de se croire philosophique. Ajoutons aussi que, s'il a fait du mal, il eut pourtant le droit de dire :

J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.

S'il a été coupable de propager un scepticisme épicurien et irréligieux, si un de ses poèmes l'accuse à jamais lui et son siècle, il a défendu souvent avec courage des causes généreuses. Tandis qu'il fondait à Ferney une colonie d'ouvriers, qu'il y bâtissait une église et des écoles, il affranchit ses paysans, dota la nièce de Corneille, flétrit plus d'un crime juridique, plaida victorieusement la cause de Calas et de Sirven, protesta contre la condamnation de Lally-Tolendal, et fut en mainte rencontre l'avocat du bon sens, de la justice, ou de l'humanité. La *Tolérance*, voilà le mot qui résume la meilleure part d'une influence, dans laquelle le XVIII^e siècle reconnut tous ses instincts bons et mauvais. De là le prestige et l'ascendant de son génie.

Tandis que toutes les voix répétaient à l'envi son nom, tandis que Catherine de Russie, Christian VII de Dane-

mark, Gustave III de Suède, et l'empereur Joseph II, croyaient se rendre populaires en lui faisant la cour, il était salué dans toute la France comme un arbitre de l'opinion. Ses admirateurs qui lui avaient élevé une statue, dès l'année 1770, le décidèrent enfin à quitter sa retraite pour venir à Paris jouir une dernière fois de sa gloire. Ce voyage fut un triomphe. Tous, grands seigneurs et artisans, rivalisèrent d'enthousiasme. A la représentation d'*Irène*, il vit son buste couronné sur la scène, au milieu d'applaudissements frénétiques. Mais tant d'émotions épuisèrent un vieillard qui n'était plus que le souffle d'une ombre. La fièvre le prit ; et, le 30 mai 1778, il s'éteignit dans l'hôtel du marquis de Villette, sur le quai des Théatins, qui porte aujourd'hui son nom. Transportés clandestinement à l'abbaye de Scellières par les soins de l'abbé Mignot, son neveu, ses restes devaient plus tard être transférés au Panthéon, en 1791. La Restauration les en exila, et aujourd'hui son cœur est déposé à la Bibliothèque nationale.

II — LE POÈTE TRAGIQUE.

La décadence de la tragédie classique. — Après Corneille et Racine, la tragédie se réduisit de plus en plus à l'imitation ; « et, comme on n'imité pas la vérité des caractères et des passions, ni les beautés du génie¹ », on se porta vers les défauts. Campistron, la Grange-Chancel et Duché, crurent donc continuer de beaux exemples en se traînant sur les traces des maîtres. Ils empruntèrent à l'un l'abus du raisonnement et de l'intrigue, à l'autre l'étiquette et la galanterie². Une facture incorrecte, vague et terne, un air de fatigue et d'épuisement, nulle invention, point de style, tels

1. *Histoire de la Littérature française*, par M. Nisard.

2. « Étant le dernier venu, Racine fut le plus imité. On crut lui prendre ses plans en s'assujettissant étroitement à ses règles, et son harmonie en évitant les vers durs. » M. Nisard.

furent les symptômes de cette décadence, où l'on distingue à peine le *Manlius* de la Fosse, et le *Rhadamiste* de Crébillon qui, tout en déviant vers le mélodrame, et intéressant les nerfs plutôt que l'esprit, rappelait cependant la race des héros¹.

Œdipe (1718). — Huit ans après, en 1718, le succès d'*Œdipe* semblait inaugurer une renaissance; et, bien que la majesté de l'antique légende fût singulièrement compromise par le ridicule amour du prince Philoctète et de la reine Jocaste, les contemporains jugèrent égal à Racine et supérieur à Sophocle, le poète de vingt-trois ans qui, passionné pour la gloire, et jaloux d'avoir autant d'admirateurs que de prosélytes, allait demander au théâtre la célébrité pour son nom et la popularité pour ses doctrines.

Voltaire et Shakspeare; respect de la tradition et instinct de réformes. Action plus vive; prestiges du décor. — Quand Voltaire débuta par cette tragédie médiocre malgré quelques scènes remarquables, il ne songeait qu'à faire revivre les traditions léguées par le dix-septième siècle; et si plus tard l'étude de la littérature anglaise lui ouvrit des horizons nouveaux, l'influence de Shakspeare, qu'il eut le mérite de révéler à la France², ne l'empêcha pas de rester fidèle à la discipline de ces bienséances classiques que devait toujours respecter son génie si peu fait pour le respect. En 1732, au retour de l'exil, il persistait à regarder comme des principes essentiels non-seulement la loi des unités, mais toutes les élégances sociales que le voisinage d'une cour polie avait imposées à notre scène. Lui qui jugeait Corneille « rude et négligé », même en ses meilleurs ouvrages, il se garda bien d'être trop favorable à des beautés incultes qu'il taxait de barbarie. Sous les

1. Il força le ressort de la terreur.

2. Dans ses lettres sur les Anglais, en 1732. Voici son sentiment sur Shakspeare : « C'est une belle nature, mais bien sauvage; nulle régularité, nulle bienséance, nul art; de la bassesse avec de la grandeur, de la bouffonnerie avec un terrible; c'est le chaos de la tragédie dans lequel il y a cent traits de lumière. »

éloges décernés à Shakspeare, et dont il se repentit en sa vieillesse (car ils ne furent que le mouvement involontaire d'un premier instinct), se trahissent donc dès l'abord les réserves d'une secrète raillerie. A plus forte raison n'eut-il point l'idée d'importer parmi nous une action irrégulière, des horreurs sanglantes, et la violation des règles qu'il avait défendues contre La Motte.

Ses tentatives de réforme visaient seulement à concilier une liberté de pensée qui flattait l'opinion avec des effets de théâtre plus hardis, des combinaisons d'événements plus rapides, la richesse du costume, l'appareil du décor, et ces prestiges qui aident le plaisir de l'esprit par celui des yeux.

Brutus (1730). L'innovation timide. — Telle fut l'intention de son *Brutus* (1730), joué l'année même où il revint de Londres. Une des audaces dont il se vante dans sa préface est de produire pour la première fois des sénateurs revêtus de leurs toges bordées de pourpre. Il se conforme du reste à la dignité convenue de nos mœurs dramatiques; ici, nulle familiarité, rien d'intime ni de populaire. Apprise à l'école de ses devanciers, sa langue abstraite ou pompeuse n'a pas même l'austère simplicité d'*Horace*, ou ces tours naïfs que Corneille trouvait dans son cœur, et Racine dans les délicatesses de son art. Docile à la routine de l'usage, il mêle encore à une matière toute politique la fadeur d'une intrigue romanesque¹; et cela sans rajeunir ce lieu commun par quelque vive peinture des périls et des erreurs que pouvait courir une liberté récente.

Ériphyle, et le merveilleux artificiel (1732). — Toutefois le souvenir des spectres shakspeariens hantait son imagination, lorsqu'il affronta le terrible sujet d'*Ériphyle* (1732), qui rappelait celui d'Oreste et d'Hamlet. Mais cette réminiscence resta lointaine et indécise. Car si quelques impressions de sombre mélancolie s'entrevoient dans sa fable, il les déguise sous les redites d'une mythologie artificielle. A ce prix seulement, il osa se passer d'amour, non sans

1. La passion du jeune Titus, fils de Brutus, pour Tullie, fille de Tarquin.

demander grâce pour une témérité dont il avait l'air de s'accuser dans un ingénieux prologue. A l'apparition que Shakspeare avait su rendre presque naturelle par les ténèbres de la nuit, par la solitude d'une plage déserte et les troubles d'une imagination égarée, il substitua l'involontaire parodie d'un merveilleux froidement invraisemblable qui éclatait, en plein midi, devant tout un peuple ¹.

Mais la maladresse ou la timidité de ces innovations fut la faute du temps plus que du poète. Il lui fallait bien s'accommoder à la mode du jour, comme le fit plus tard Ducis, lorsqu'il s'avisa d'acclimater les drames de Shakspeare, sous le regard indigné des Aristarques dont la cabale poussa des cris d'alarme, et voulut étouffer le monstre naissant. On ne pouvait abolir brusquement des formes consacrées par une sorte de culte qui allait jusqu'à la superstition. Car les préjugés littéraires sont chez nous plus vivaces que tous les autres. Au lendemain d'une révolution qui avait renversé tout l'édifice du passé, ne vit-on pas la poétique de l'ancien régime survivre seule à tant d'institutions détruites, et défier le flot qui n'avait rien épargné ?

Zaïre (1732). — D'ailleurs la critique doit désarmer devant *Zaïre* (1732), ce chef-d'œuvre que Rousseau nomma « la pièce enchanteresse. » Jamais en effet le talent dramatique de Voltaire n'eut plus de grâce et de vivacité ; jamais la faiblesse ordinaire de son expression ne réussit mieux à tromper des yeux éblouis. « C'est, dit M. Villemain, l'inspiration la plus heureuse d'un génie qui n'était pas né pour la perfection. » On y surprend encore l'influence adoucie de Shakspeare. Car le pathétique d'*Othello* s'y prête aux exigences d'un siècle raffiné. Le Maure de Venise y devient le Soudan d'Égypte, le jeune et brillant Orosmane. Desdémone, si dévouée à ses tendresses, se transforme en une captive respectée jusque dans le sérail. La convenance des susceptibilités les plus délicates et les

1. Eriphyle, coupable du meurtre de son époux, conduit en grande pompe devant les autels son fils Alcmeon qu'elle ne connaît pas, et veut épouser, lorsque l'ombre d'Amphiaraus apparaît devant la foule, à la porte du temple.

— Dans *Sémiramis*, Voltaire évoque aussi une ombre, en grande compagnie

ornements d'un goût ombrageux ont donc remplacé l'ardente vérité des passions, et les éclats redoutables qui pouvaient seuls donner à la catastrophe toute sa vraisemblance. Ajoutons cependant que Voltaire « nous dédommage de ce qu'il a trop faiblement imité ¹ » par ce qu'il tire de lui-même, je veux dire la conception de l'épisode chrétien dont l'éloquence, puisée aux sources nationales, porta bonheur au détracteur irrévérent du christianisme ².

La tragédie républicaine. La mort de César. — Au lendemain de ce triomphe, Voltaire, revenant à l'idée d'une tragédie plus austère, voulut enfin réaliser le drame patriotique et républicain que lui avait offert le théâtre de Londres. Il supprima donc toute intrigue amoureuse pour composer, d'après Shakspeare, la *Mort de César*. Mais en cette étude il ne se borna pas à reproduire, dans sa diversité grandiose, la tragédie toute faite que lui proposait l'histoire. Ici encore il choisit, il atténua, il élimina, il inventa. Cherchant le nœud de sa pièce dans le vague soupçon que Brutus est fils de César, il déroba sous un parricide l'intérêt dominant qui s'attache à la lutte suprême du sénat contre l'empire. Pour avoir ainsi exagéré l'horreur morale de l'assassinat politique, il est obligé de jeter un voile sur la scène sanglante qui se passe dans la curie. Au lieu de se produire devant nous, le meurtre du dictateur n'est connu que par le cri lointain des conjurés, et le retour de Cassius accourant un poignard à la main. Cependant si Voltaire ne ressuscite pas la vie sociale d'une époque historique, si son goût dédaigneux s'est trop empressé de condamner comme étranges ou bouffonnes les beautés familières vers lesquelles l'invitait un génie merveilleux par l'intuition du vrai, sa verve s'anima d'un souffle inspirateur qui parfois le rapproche d'un puissant modèle.

L'ubiquité de Voltaire. Sa propagande philosophique. — Sans passer en revue la suite de ses œuvres, Al-

1. M. Villemain.

2. Il y eut une nouveauté très-méritoire dans cet emprunt fait pour la première fois aux fastes héroïques de notre histoire.

zire, *Mahomet*, *Mérove*, *Sémiramis* (1748), *Oreste* (1749), *Rome saurée* (1752), *Zulime*, *l'Orphelin de la Chine*, *Tancrède* (1760), et d'autres esquisses brillantes, mais trop rapides, dont la dernière fut *Irène*¹, avec ses funèbres ovations (1778), résumons nos impressions en disant que, si Voltaire mérite une place honorable, à distance de Corneille et de Racine, il ne fut cependant pas, sauf exception, un de ces créateurs désintéressés qui ont le privilège de charmer tous les âges. Trop engagé dans les luttes de la polémique pour demeurer maître de lui-même, trop disputé par mille inquiétudes pour avoir le temps de se recueillir, mettant sa coquetterie à mener de front les travaux les plus variés, il n'eut guère ce qu'on pourrait appeler le sérieux de la paternité dramatique. Dispersée sur mille objets, son ubiquité prodigua ses caprices, sans se concentrer jamais en un foyer de lumière féconde. Aussi ses héros de théâtre furent-ils, en général, des personnages de circonstance, suscités par l'occasion, et plus ambitieux de flatter les passions contemporaines que de plaire à l'impartial avenir par l'accent définitif des sentiments et les traits permanents de la nature humaine.

Ce travers s'accusa surtout avec l'âge; car le poète perdit alors ce que voulait gagner le philosophe. Sans doute il lui arriva de faire applaudir plus d'une maxime utile ou généreuse; mais ce fut au prix d'anachronismes flagrants qui trahissaient trop l'idée fixe d'enrôler dans le parti de ses haines ou de ses intérêts les grandes figures qu'il empruntait à l'histoire². Quant aux rôles imaginés en toute indépendance, ne les regardons pas de trop près; car ils ne sont bien souvent que le jeu d'une fantaisie qui fut la première à se moquer, dans la coulisse, des improvisations trop hâtives que le parterre prenait au sérieux. « C'est de la

1. Il laissa une tragédie posthume, *Agathocle*, où il met en scène un tyran abdiquant en faveur de son fils, qui abdique lui-même en faveur de la république.

2. Il altère la physionomie de Cicéron et de César, comme celle de Gengis-khan, dont il fait, dans *l'Orphelin de la Chine*, un *sauvage doucereux*.

crème fouettée », disait-il de *Zulime*. « C'est du gros vin », dit-il de *Mahomet*.

Sous des costumes grecs ou romains, espagnols, américains, turcs ou chinois, on reconnaît ici des encyclopédistes travestis, et la pièce où ils agissent n'est qu'un prétexte pour les plaidoyers qu'ils débitent.

Malgré ces défauts qui, d'abord furtifs, finirent par se donner toute licence, Voltaire ne fut pas seulement habile aux ressources de l'expédient ou de l'à-propos; car on ne saurait lui refuser sans injustice l'entrain de l'invention, le mouvement alerte du dialogue, le talent de combiner des ressorts, de provoquer des secousses inattendues, de remuer les âmes par une chaleur qui n'est pas toujours factice, et de préparer des situations terribles et touchantes où se déploie, non sans force, la souplesse de ses facultés les plus brillantes¹. Il eut donc la gloire de réveiller la muse tragique, engourdie par un trop long sommeil. *Mé-
rope* en est un magnifique témoignage.

MÉROPE.

(1743).

I. — FAITS HISTORIQUES.

Les devanciers. Euripide. — Le sujet de *Méropé* remonte à l'antiquité grecque. D'après le mythologue Hy-

1. Il abrégéa, et finit par supprimer les tirades et les monologues. — Revendiquant la liberté de la scène, il obtint la suppression des banquettes réservées jusqu'alors aux gentilshommes. — Il comprit, trop peut-être, l'importance du décor et du costume. N'en vint-il pas à dire très-haut que le poète dramatique doit songer non pas au lecteur, mais seulement au spectateur? Ajoutons aussi que ses acteurs de prédilection, Le Kain et Mlle Clairon, substituèrent à la déclamation chantante du dix-septième siècle la simplicité du débit naturel. La mélopée du récitatif se prêtait mal au vers prosaïque de Voltaire.

gin¹, qui nous a conservé l'argument d'Euripide, voici quel fut le motif de la tragédie que ce poëte composa sur cette tradition héroïque.

Polyphonte a tué Cresphonte, roi de Messénie, massacré ses enfants et épousé sa veuve, Mérope. Seul de ses fils, Téléphonte a pu échapper au fer des assassins. Confié par sa mère, dès le premier âge, à un habitant de l'Elide, à Nessus, qui l'élève dans des sentiments dignes de sa race, il revient enfin à Messène sous un nom supposé, pour annoncer à Polyphonte qu'il a tué le fils de Cresphonte. Cette nouvelle, que le tyran accueille avec joie, cause à Mérope les plus cruelles angoisses. Elle ne doute plus de son malheur, surtout quand Nessus lui apprend qu'il n'a pas retrouvé Téléphonte. Aussi ne songe-t-elle qu'à venger son trépas. Cet étranger que cherche sa colère, elle le rencontre endormi dans une salle du palais, et s'élançe sur lui, la hache à la main; elle va lui porter un coup mortel lorsque, par bonheur, Nessus arrive, reconnaît Téléphonte, et arrête le bras de sa mère. Préservé de ce péril, le fils de Mérope ne tarde pas à punir l'usurpateur, et à recouvrer le trône paternel.

La Mérope de Torelli (1595). — Cette fable était digne d'exciter une émulation féconde. Dès le seizième siècle, en 1595, un ambassadeur, un poëte, le comte Torelli, qui mêlait les affaires aux lettres, restaura cette légende avec une simplicité touchante. Plusieurs scènes semblent vraiment retrouvées de l'antique; et ce qui aide à l'illusion, c'est le rôle du chœur, dont la voix s'associe à toutes les émotions du drame. Par exemple, lorsque Téléphonte, égaré dans la demeure de ses aïeux, s'endort sur le trône de son père², l'âme tout émue de respect, de joie et d'espérance, les strophes que voici ne semblent-elles pas un

1. Grammairien latin, natif d'Alexandrie ou d'Espagne, d'abord esclave de Jules César, puis affranchi d'Auguste qui lui confia la garde de la bibliothèque Palatine; il a laissé un recueil de *Fables mythologiques*, et l'*Astronomicum pœticum*, publiés dans les *Mythographi latini* de Muncker, Amsterdam, 1681.

2. Un oracle d'Apollon lui prédit qu'il trouverait la fin de ses malheurs, quand il serait assis sur le siège de son père.

fragment d'*Euripide*? « Il dort comme sur un lit délicieux; il dort dans le calme et la sécurité, au moment du péril et de la mort! Il dort, l'impie et le meurtrier¹! et ses yeux se sont fermés un instant pour se reposer, ses yeux que va bientôt couvrir une éternelle nuit! O Jupiter! tu ôtes la prudence et le jugement aux hommes qui, chargés du poids de leurs crimes, ont passé l'heure du repentir et épuisé la source de la clémence! C'est toi qui les remplis d'audace, et les poussees comme des aveugles au précipice² où ils vont s'engloutir! »

Au moment même où éclatent ces accents, Mérope, pleine de douleur et de colère, lève déjà le bras pour immoler celui qu'elle croit l'assassin de son fils. Mais, avant de le frapper, elle veut qu'on l'enchaîne, afin qu'il s'éveille et sente la mort. Alors Téléphonte, en cet extrême danger, laisse échapper ces plaintes : « Apollon, est-ce donc là ton oracle? Est-ce ainsi que je devais trouver le repos sur ce siège? Hélas! mon père ne sera donc pas vengé! Et moi-même, malheureux, je ne le serai pas non plus! La mort n'a pour moi qu'une consolation, c'est qu'au moins j'expire dans mon palais, et sur le trône où je devais vivre! » Ces gémissements inattendus étonnent Mérope qui, dans son trouble, interroge ainsi l'inconnu : « O Dieu! qui es-tu? Dis-moi : ce palais, ce trône qui est le tien, ce père qui ne sera pas vengé?... Parle, parle, ne tarde pas, n'essaye pas de me tromper en ce terrible moment. Qui donc es-tu? » Et Téléphonte de répondre : « Je n'ai personne ici qui me connaisse, excepté Nessus, le vieux serviteur de la reine. » Or, tandis que ces mots font déjà pressentir le mystère de sa naissance, voici que Nessus arrive comme un Dieu libérateur; et, du plus loin qu'il paraît, il s'écrie : « Jetez, jetez cette hache, ô reine : *C'est mon Téléphonte ! c'est votre fils*³. »

1. Le chœur regarde comme un meurtrier du fils de Cresphonte cet étranger qui, pauvre, inconnu et persécuté, rentre enfin dans sa patrie, après un long exil.

2. Mérope s'arme en effet pour sa vengeance.

3. Oimè! reina.

Telle est cette fameuse péripétie qui, selon le témoignage de Plutarque¹, provoquait, dans le théâtre grec, un frémissement universel. Car la foule redoutait que Nessus n'accourût pas à temps pour sauver la victime innocente. Dans cette esquisse pathétique, Mérope est déjà plus mère que reine; et, dès qu'elle a retrouvé son fils, ses angoisses redoublent. Ne lui dit-elle pas : « Je ne sais, en t'embrassant, si mon cœur est plus agité de terreur que de plaisir. » A l'héroïne de Torelli on ne peut reprocher qu'un tort, grave il est vrai, celui de n'être pas insensible à l'amour de Polyphonte. Ce trait la défigure².

La Mérope de Maffei (1713). — Cette erreur ne fut point commise par un autre Italien, le marquis de Maffei³, pour lequel le même sujet devint en 1713 l'occasion d'un succès encore plus éclatant. Il sut, aussi lui, peindre avec force l'amour maternel, mais sans y mêler aucun sentiment étranger. En revanche, il s'étudia trop à multiplier les périls d'Égisthe⁴; et ces complications altèrent la simplicité primitive d'une donnée assez dramatique pour n'avoir pas besoin de ressorts artificiels. Il se rencontre aussi dans sa pièce des détails trop naïfs⁵, aux dépens desquels s'égaya l'ironie de Voltaire, non sans ingratitude, puisqu'il devait à Maffei l'idée de sa tragédie⁶ et quelques-unes de ses plus belles scènes.

La Mérope de Voltaire (1743). — Composée en 1738, la *Mérope* française ne fut jouée qu'en 1743. Elle faillit même rester en portefeuille; car Voltaire craignait qu'on ne fit un accueil froid à une œuvre d'où l'amour était exclu. Le 5 février 1738, n'écrivait-il pas au prince royal de Prusse :

Oimè! pon giu quell' azza : Telefonte
E questo mio, quest' è il tuo amato figlio.

(Page 383.)

1. Plutarque. *De usu carnum*. II, 5.
2. Après le meurtre du tyran, ne s'avise-t-elle pas de dire : « Une femme honnête ne peut refuser quelques larmes à la mort d'un amant, fût-il son ennemi. »
3. Né à Vérone en 1675, il mourut en 1755.
4. C'est le nom qu'il donne à Téléphonte.
5. Mérope n'y reçoit pas de visites, parce qu'elle a la fièvre.
6. Elle fut dédiée à l'auteur italien.

« Votre Altesse me tiendra lieu du public ; car je ne ferai pas à notre parterre et à nos loges l'honneur de leur présenter un ouvrage qui condamne trop ce goût frelaté et efféminé, introduit parmi nous. Nos Français sont si gais et si jolis, que tous ceux qui ont traité de pareils sujets les ont toujours ornés d'une petite intrigue entre une jeune princesse et un fort aimable cavalier. On voit une partie carrée tout établie dans l'*Electre* de Crébillon, d'ailleurs si tragique. L'*Amasis* de Lagrange¹, qui est le sujet de *Mérove*, est enjolivé d'un amour très-bien tourné. Enfin voilà notre goût général ; Corneille s'y est toujours asservi. Si César vient en Égypte, c'est pour voir une *reine adorable* ; et Antoine lui répond : *Oui, seigneur. je l'ai vue ; elle est incomparable.* Le vieux Martian, le ridé Sertorius, sainte Pauline, sainte Théodore² ne sont pas moins amoureux. » Ces alarmes reçurent un heureux démenti ; car *Mérove* excita le plus vif enthousiasme. Par l'ordonnance d'un plan sévère, par l'émouvante majesté des situations, par le naturel et la franchise des caractères, elle conquit,

1. Avant Voltaire, Lagrange-Chancel, dans le personnage de *Nitocris*, qui est *Mérove* transportée en Égypte, avait représenté, lui aussi, l'amour maternel. Il y a même dans cette pièce un vers très beau. Nitocris menace Amasis de la vengeance de son fils ; et, comme le tyran rit de cette menace, on assiste à ce dialogue :

NITOCRIS.

Dis, qui peut l'empêcher de t'immoler ?

AMASIS.

Sa mort.

NITOCRIS.

Mon fils est mort ?

AMASIS.

Conduit par sa noire furie,
Il venait dans ces lieux pour m'arracher la vie,
Lorsqu'un bras triomphant envoyé par les dieux,
L'a privé pour toujours de la clarté des cieux.

NITOCRIS.

Non, je ne le crois point....

AMASIS.

Si vous n'en croyez rien, d'où vient que vous pleurez ?

« Ce vers, dit M. Saint-Marc Girardin, exprime admirablement et la joie du tyran, et la douleur de cette mère qui essaye de douter de la mort de son fils, mais qui pleure cependant, parce qu'une mère craint pour ses enfants les malheurs mêmes qu'elle ne croit pas. »

2. Personnages des tragédies de Corneille.

dès le premier jour, tous les suffrages et mérita d'être appelée l'*Athalie* de Voltaire.

La Merope d'Alfieri. — S'il compta des devanciers, il eut un imitateur; et un disciple de sa philosophie, une imagination fougueuse, mais trop préoccupée de doctrine politique, un talent âpre et altier, une âme malade et passionnée, Alfieri¹, reprit à son tour un sujet qu'il ne jugeait point épuisé par ses concurrents. Dans son admiration presque superstitieuse pour l'art antique, il crut devoir rester fidèle au précepte d'Horace, qui réduisait à quatre le nombre des acteurs tragiques². Il ne mit donc en scène que Polyphonte, Egisthe, Merope et Polydore, qui devint le principal instrument de l'action; car il sert tout ensemble à la nouer et à la dénouer; il cause l'erreur de Merope, et finit par la détromper. Tuteur d'Egisthe, c'est lui qui, rencontrant l'armure sanglante du jeune homme dont il est séparé, la porte à sa mère; c'est aussi lui qui répare bientôt sa première méprise. Cette combinaison adroite est la nouveauté d'un poëme qui se passait de confidants³. Ce fut à sa mère qu'Alfieri dédia cette œuvre, où l'on distingue des élans hardis et de véhémentes tirades, plutôt que la connaissance intime du cœur humain. Car sa *Merope* a moins de douleur que de colère, et de tendresse que de violence. Elle prodigue trop d'injures au tyran, et, plus citoyenne que mère, semble détester surtout dans Polyphonte, non l'assassin de son époux, mais l'oppresser de Messène. Ainsi conçu, le caractère a de la sécheresse et de la froideur. On y sent le parti pris d'un tribun. En résumé, Voltaire garde encore ici l'avantage. Il est le plus logique et le plus vrai⁴.

1. Né à Asti, en Piémont, en 1749, il mourut en 1803. En moins de sept ans, (1775-1782) il composa quatorze tragédies, dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre. Ses deux traités de la *Tyrannie*, du *Prince et des lettres*, le rapprochent de Machiavel.

2. « Ne quarta loqui persona laboret. » *Hor.* : Art poëtique.

3. En Italie, on railla la conduite d'une pièce qui économisait ainsi les personnages. Dans une parodie, la *mort de Socrate*, drame à 3 acteurs, la scène la plus pathétique se réduit à ces mots : « *Socrate*. Je meurs. *Platon*. O mon maître ! *Xantippe*. O mon époux ! »

4. Le sujet de *Merope* avait été indiqué par Aristote, et tenté par les cinq

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Le sujet; conduite adroite de l'action. — Dans *Mérope* comme dans *Zaïre*, on ne saurait trop louer la conduite d'une action que ne ralentit pas la moindre langueur, mais dont l'intérêt va toujours croissant depuis le premier vers jusqu'au dernier.

Sans nous engager dans le détail d'une analyse continue, signalons du moins l'adresse avec laquelle Voltaire éveille en nous, dès l'abord, une curiosité sympathique aux alarmes de son héroïne, et à la tendresse qu'elle éprouve pour le seul fils qui survive à la ruine de sa maison. Avant la venue de Polyphonte, une exposition vive et précise nous apprend toutes les circonstances qui d'avance expliquent et préparent nos émotions. Egisthe, qui ne paraîtra qu'au second acte, est déjà présent dans les craintes et les vœux de celle qui pleure son exil, et attend son retour, à l'heure décisive où le peuple de Messène, las enfin de l'anarchie qui suivit la révolte, va donner un successeur à Cresphonte. Nous savons en effet, par l'entretien d'Isménie et de *Mérope*, qu'arraché dès l'enfance aux bras maternels, et réduit à se dérober encore aux meurtriers de son père, le dernier rejeton d'une dynastie détruite par un crime est, depuis quinze ans, sous la garde d'un vieillard qui veille au salut du proscrit. Nous pressentons les pièges dont le menace Polyphonte, ce scélérat ambitieux qui, tout en se déclarant le vengeur du droit outragé, soudoie des assassins contre l'héritier légitime du souverain qu'il égorga pour usurper son trône. En face des embûches qu'il ourdit

auteurs que Richelieu faisait travailler sous ses ordres, par ce même Gilbert qui voulut faire une *Rodogune* après Corneille, puis par La Chapelle, sous le titre de *Téléphonte*.

Voltaire, dans sa préface, ne dissimule pas les obligations qu'il avait à Maffei; mais, comme on se plaisait à les exagérer, il supposa une lettre d'un inconnu *La Lindelle*, où l'amertume de la censure formait une espèce d'antidote contre les louanges prodiguées à son devancier dans sa dédicace. Le procédé n'était pas très-loyal, mais les critiques furent justes.

dans l'ombre, notre pitié tremble avec Mérope pour ce fils qui est l'unique pensée d'une reine déchue. Le premier mot qu'elle prononce ne nous découvre-t-il pas le cœur d'une mère? Sa confidente a beau faire briller à ses yeux l'espoir prochain d'une couronne, elle n'a pas l'air d'entendre; mais, sous la préoccupation de son idée fixe, elle s'écrie, comme en un monologue :

Quoi ! Narbas ne vient point ! reverrai-je mon fils !¹

Ce cri intérieur nous avertit que l'amour maternel sera l'âme de toute la tragédie.

Aussi n'avons-nous à redouter aucune défaillance, lorsque Polyphonte, affectant un zèle hypocrite, vient, au nom de ses prétendus services, parler de mariage à la veuve de sa victime. Outre qu'ici nulle bienséance n'est blessée (car Mérope ignore les forfaits du « soldat heureux », qui a chassé les brigands de Pylos et d'Amphryse²), nous sommes assurés qu'elle n'acceptera pas ces offres. Elle ne songe qu'aux intérêts et aux droits de son fils.

Maintenant il peut entrer en scène. Grâce à l'habileté du poète, tous les cœurs voleront au-devant de lui. Ce coup de théâtre, quel effet ne produit-il pas, lorsque, arrêté comme un aventurier coupable d'un meurtre, Egisthe apparaît, non devant Polyphonte³, mais en face de sa propre mère, qui soupçonne cet inconnu d'être l'assassin de son fils !

Ici triomphe un art tout voisin de la nature. Or le caractère de Mérope étant la pièce tout entière, concentrons sur lui notre étude, pour démêler les nuances d'une grande passion, dont l'éloquence ne se répète jamais, bien qu'elle semble dire constamment la même chose.

1. Cette distraction pathétique rappelle la scène où la Phèdre de Racine, livrée à sa passion, oublie, elle aussi, la présence de sa nourrice Cénone, et, au lieu de lui répondre, se parle à elle-même, et continue son rêve.

2. Il lui dit d'ailleurs :

. . . . C'est à moi de défendre la mère,
Et de servir au fils et d'exemple et de père.

3. Comme dans le drame de Maffei.

Les caractères. — Mérope; la reine, la mère. — De toutes les héroïnes de Voltaire, Mérope est peut-être celle qui a le moins de prétentions philosophiques. Sauf certains traits qui sont d'un esprit fort, elle n'exprime que le sentiment maternel, et toujours avec autant d'énergie que de vérité. Rien de plus pathétique et de plus ingénieux tout ensemble que cette rencontre où, pour la première fois, sont mis en présence le fils et la mère : l'un qui nous émeut par son accent religieux, sa retenue, sa noblesse, et qui semble oublier ses propres périls pour compatir aux disgrâces d'une auguste infortune; l'autre, chez laquelle parle déjà la voix du sang : car la candeur de ce jeune inconnu l'étonne et la trouble à ce point qu'elle présume son innocence, avant même qu'il se soit justifié.

Te le dirai-je? hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
Cresphonte, ô ciel!... j'ai cru... que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresphonte¹.

Égisthe, aussi lui, semble interdit, agité par de tendres réminiscences d'un passé lointain; et ces confuses impressions n'ont rien que de vraisemblable, tant est puissante la vivacité des affections naturelles. C'est donc la situation même qui inspire ce vague pressentiment qu'attendait le spectateur :

Il me rappelle Égisthe; Égisthe est de son âge²;
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté³.

Il n'y a pas moins de logique morale dans le brusque

1. Acte II, scène I. C'est un souvenir de Maffei.

2. Virgile avait dit :

O mihi sola mei super Astyanactis imago!
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat;
Et nunc æquali tecum pubesceret ævo. (Enéide, III, 489.)

3. Acte II, scène II. C'est imité de Maffei :

In tal povero stato
Oimé ch' anche il mio figlio occulto vive
(Édition de Vérone 1722, acte III, scène III.)

changement qui va succéder à ces échappées involontaires d'une sensibilité douloureuse. Car c'est encore la mère qui fait entendre ses imprécations de vengeance, lorsque, abusée par des apparences perfides¹, et croyant voir le meurtrier de son cher Égisthe dans l'étranger qu'elle vient d'interroger, elle s'écrie :

Qu'on amène à mes yeux cette horrible victime² !
Inventons des tourments qui soient égaux au crime ;
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur !

La voilà cette scène qu'Aristote proposait, dans sa poétique³, comme un parfait exemplaire de terreur et de pitié. Qui ne frémirait d'une tragique angoisse, quand accourt Narbas, pour arrêter la main d'une mère prête à frapper celui qu'elle aime plus qu'elle-même⁴ ?

Cette crise n'a d'égale que la péripétie qui nous montre Mérope trahissant, par l'imprudent aveu de sa tendresse, le fils qu'elle voudrait défendre au prix de sa vie⁵. Citons les vers qui provoquent ce mouvement :

ÉGISTHE.

J'ai tué justement un injuste adversaire.
Mérope veut ma mort ; je l'excuse, elle est mère ;
Je bénirai ses coups prêts à tomber sur moi ;
Et je n'accuse ici qu'un tyran tel que toi !

POLYPH.

Malheureux ! oses-tu, dans ta rage insolente....

MÉROPE.

Hé ! seigneur, excusez sa jeunesse imprudente !

Dans cette explosion irréfléchie, dont l'élan dénonce le se-

1. Après que le peuple a proclamé roi Polyphonte, Euryclès vient annoncer à Mérope qu'Égisthe est mort assassiné, et que l'inconnu récemment interrogé par elle est le meurtrier. Erox réclame l'étranger. Mérope répond qu'elle veut frapper elle-même l'assassin, et que sa main est à ce prix.

2. Acte III, scène IV. Voltaire prodigue trop l'épithète d'*horrible*.

3. *De poeticâ*, ch. XIX.

4. Acte III, scène V.

MÉROPE.

J'allais venger mon fils.

NARBAS.

Vous alliez l'immoler.

5. Acte IV, scène II.

cret qu'il faudrait dissimuler, ne voyons point un artifice concerté par calcul, mais une de ces irrésistibles surprises que comporte le cœur humain.

Il convient encore ici d'appeler l'attention sur un trait qui n'est pas moins conforme à la nature. Aussitôt qu'Égisthe connaît enfin sa naissance¹, il prend des sentiments dignes de son rang. Lui qui avait la fierté d'un homme de cœur, il a facilement la dignité d'un roi². Aussi est-ce lui qui dès lors joue le premier rôle. Tandis que sa mère s'efface, il se charge d'attaquer et de châtier son ennemi. « Mérope naguère si hardie à se jeter au milieu des soldats, pour sauver son fils, Mérope qui bravait sans hésiter la colère de Polyphonte, Mérope aujourd'hui devient faible et timide; elle conseille de céder, et d'attendre des jours meilleurs. Égisthe au contraire veut courir au temple où le tyran qu'il punira doit épouser la veuve de Cresphonte³.

Cette métamorphose, d'où vient-elle? Pourquoi d'un côté cette assurance, de l'autre cette soudaine défiance? C'est qu'une mère ignore ce que peut être ou le courage ou la lâcheté. Elle sait seulement ce qui sauvera son fils. Or, depuis que Mérope a serré le sien dans ses bras, son œuvre est accomplie. Sans doute, elle désire qu'il remonte au trône paternel. Mais avant tout, elle veut qu'il vive.

1. Acte IV, scène II.

	ÉGISTHE.
Quoil de pitié pour moi tous vos sens sont saisis!	
	POLYPHONTE.
Qu'il meure	
	MÉROPE.
Il est.	
	POLYPHONTE.
	Frappez.
	MÉROPE.
	Barbare, il est mon fils.

2. Voir M. Saint-Marc Girardin. *Cours de littérature dramatique*, t. I^{er}.

3. J'y trouverai des dieux,
 Qui punissent le meurtre, et qui sont mes aïeux.
 (Acte IV, scène IV.)

Il descendait d'Hercule.

Elle y tient plus qu'à la gloire. Car elle est mère. Il n'en sera pas ainsi d'Égisthe. Il faut qu'il se venge, il tient plus à régner qu'à vivre. Car il est homme¹. »

En résumé, l'unité du caractère ne se dément pas un instant. Aussi fidèle à son époux que dévouée à son fils, Mérope excite en nous tous les généreux sentiments qui nous intéressent à la grandeur, à l'infortune, à la vertu, aux plus pures affections². « Nous pouvons donc, dit M. Saint-Marc Girardin, l'aimer et la plaindre, à notre aise. » Car rien ne gêne, ne contrarie, ne divise ou n'altère nos respects et nos sympathies³.

Égisthe. Le prétendant. — Pour ce qui est des autres personnages, ils ne paraissent que secondaires auprès d'elle, mais ils suffisent à ce que l'action exige d'eux. Égisthe surtout soutient noblement sa double fortune. Si, dans sa condition obscure et précaire, il montre, sans arrogance, une âme supérieure à sa destinée⁴ nous ne sommes point

1. M. Saint-Marc Girardin.

2. Il n'en va pas de même dans le drame de *Lucrèce Borgia*, par M. Victor Hugo. L'amour maternel n'y est plus qu'une passion aveugle et violente, agissant par fougue et par caprice. Le sentiment y devient sensation. la pitié s'y transforme en souffrance. — Nous voyons dans la première partie de cette pièce une mère qui cherche à sauver son fils; dans la seconde, un fils qui tue sa mère. C'est d'un côté la situation de *Mérope*; de l'autre, celle de *Sémiramis*. Deux tragédies de Voltaire ont été ainsi combinées. *Lucrèce* est punie de ses crimes par la défiance qu'ils inspirent à son fils quand elle veut le sauver. En mettant la *mère* dans le *monstre*, le poète essaie en vain de réparer la difformité morale par la beauté du sentiment maternel.

3. Disons pourtant que si Mérope emprunte à Andromaque la fidélité conjugale, à Clytemnestre l'orgueil de la reine déchue, elle leur est inférieure, comme le remarque M. Nisard : « Quand Polyphonte la force à choisir entre sa main et la mort d'Égisthe, je regrette qu'elle n'ait rien de l'innocente habileté d'Andromaque, faisant servir au salut de son fils la passion qu'elle inspire à Pyrrhus. Quand la vie d'Égisthe est menacée, je regrette qu'à l'exemple de Clytemnestre debant Agamemnon d'arracher sa fille d'entre ses bras, elle ne rende pas à Polyphonte menacé pour menace, et ne sache pas en même temps prier et se faire craindre. Elle dit même parfois plus d'une chose vaine.... Toutefois, si elle n'est pas une de ces vigoureuses créations auxquelles le génie d'un poète donne une existence historique, c'est une *admirable esquisse*. » *Hist. de la littérature française*, IV, p. 179.

4. La vérité voulait que le trait de nature, la fierté d'âme, se retrouvât dès son entrée en scène, et que notre imagination pût ainsi deviner ce qui va suivre. — Quand Égisthe va mourir, il ne brave point la mort, il s'y résigne. Il ne s'abaisse pas, comme dans *Motet*, à implorer la protection de Poly-

surpris de voir sa fierté croître avec le sentiment des obligations que lui impose la conscience de son origine et de ses droits. Il n'y a point ici, comme chez Maffei, une sorte de contradiction entre le pupille de Narbas et le descendant d'Hercule, l'un vulgaire dans son humilité, l'autre orgueilleux jusqu'à l'outrecuidance. Une juste mesure a su tout concilier; et ce qui domine, c'est encore la simplicité d'un héroïsme qui s'exalte par degrés, en proportion des périls et des devoirs.

Polyphonte. Le tyran. — Quant à Polyphonte, qui dans Maffei se donne pour un scélérat, il devient chez Voltaire, un traître assez présentable, sous son masque d'honnête homme, ou plutôt de politique avisé. S'il veut s'unir à la veuve de sa victime, ce n'est point par une faiblesse de cœur amoureux, ce qui, chez Maffei, le rend un peu ridicule; mais il suit les vues de son ambition; car il sait que la mémoire de Cresphonte est restée populaire. S'il consent à laisser vivre Égisthe, pourvu qu'il vienne lui jurer obéissance, à l'autel même où sa mère le prendra pour époux, c'est que le meurtre de ce jeune prince pourrait rendre odieux un parvenu qui ne doit son élévation qu'au caprice d'une multitude séduite et inconstante. Ainsi toute sa conduite est raisonnée. Il n'y a dans sa noirceur rien d'excessif, ni de superflu. La seule invraisemblance de la pièce est dans les faits qui précèdent l'intrigue : car on s'explique malaisément que, depuis quinze ans, le tyran passe aux yeux de tous pour le vengeur de ceux qu'il a massacrés. On dirait vraiment que Cresphonte s'est assassiné lui-même. Mais il est de règle qu'on ne doit jamais contester à un poète les épisodes anté-

phonte; il ne le remercie pas de lui avoir sauvé la vie. Il lui dit seulement :

... Je suis malheureux, innocent, étranger;
Si le ciel t'a fait roi, c'est pour me protéger.

Quand il apprend qu'il est fils de Cresphonte, ce titre ne lui ajoute rien; mais il prépare froidement son grand dessein, sans forfanterie, ni vaine témérité. Il espère l'heure favorable en implorant les dieux. Lorsqu'il a vengé son père, il dit simplement :

. La gloire en est aux dieux;
Ainsi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.

rieurs à la fable qu'il développe. S'ils sont nécessaires aux effets qu'il médite, il est absous par notre émotion.

Le style tragique chez Voltaire. Concluons-nous de ce qui précède que *Mérope* soit un chef-d'œuvre? Non : car les détails de l'exécution ne nous offrent pas cette facture définitive dont se passait volontiers la dextérité d'un génie trop impatient et trop mobile pour viser à la perfection. Cependant, de toutes ses tragédies, celle-ci est encore la plus soignée. Car l'ayant gardée sept ans dans ses cartons, il eut le temps de la retoucher à loisir, ce qui n'était pas l'habitude d'un écrivain plus soucieux de disperser son talent sur tous les sujets que d'exceller en un seul. Voltaire ne mettait-il pas sa vanité à faire dire qu'en trois mois il avait mené de front la *mort de César*, *Eriphyle*, et l'*histoire de Charles XII*? Ici du moins, il put se recueillir, et surveiller de plus près sa verve primesautière. Mais, bien que ce travail de révision soit sensible, nous ne serons point aussi indulgents que La Harpe, qui, jugeant les vers de son maître avec autant de complaisance que les siens, réduit ses censures à signaler seulement *neuf fautes* commises contre la grammaire ou l'élégance. Voltaire lui-même s'en serait reproché davantage, s'il avait pris la peine de se commenter aussi sévèrement qu'il le fit pour Corneille. Dans le tissu d'une versification trop lâche, il serait donc facile de relever bien des expressions qui vont au delà¹, ou restent en deça de la pensée.

Mais nous n'en ferons pas le catalogue. Disons plutôt en général que le théâtre de Voltaire perd beaucoup à la lecture. S'il touche, amuse ou éblouit le spectateur par la prestesse de ses évolutions, ce mouvement et cette chaleur parfois factices supportent mal l'enquête de la réflexion. On sent alors qu'il y a du vide ou du vague sous ces vers sonores qui trompent l'oreille. Sa diction a peu d'accent et de franchise, peu de formes hardies, de tours originaux, ou de saisissantes images. On y reconnaît l'improvisateur

1. Il abuse jusqu'à la satiété du mot *monstre* ; il prodigue les grands ou les gros mots. Il a du vague, de l'à-peu-près, du remplissage, de la fausse noblesse, de la déclamation.

qui, après avoir d'abord défendu la poésie contre les sophismes de La Motte et de Fontenelle, se mit plus tard trop à l'aise dans un domaine où il régnait seul, et, de moins en moins fidèle au grand art, finit par prétendre que « les bons vers ne doivent pas différer de la prose bien faite : » théorie commode, empruntée aux adversaires qu'il avait combattus, et par laquelle il excusait ses propres faiblesses.

De là vient que son théâtre n'a point « ces fortes teintes qui gagnent à vieillir¹. » Aussi le temps, ce critique souverain, ne lui a-t-il pas été clément. Plus rapproché de nous que Corneille et Racine, il est cependant moins compris, et moins goûté. Dans son éclat, il entre trop de fausses couleurs qui ne tiennent pas, et, dans sa bruyante éloquence, trop de lieux communs qui ne vivent plus. Par son exemple, il démontre ce qu'il a dit un jour : « Il y a des beautés de sentiment, et des beautés de déclamation. » Celles-ci prédominent chez cet esprit, d'ailleurs si juste et si étincelant, mais dont le faible fut d'adopter le genre tragique comme un rôle de convention qu'il exploitait au profit de ses doctrines, sauf à s'en moquer dans sa correspondance, où il médit de ceux qui applaudissent « son fracas et sa pompe². »

Un style brillant, plus que vrai, voilà le caractère qui distingue les esquisses dramatiques dont nous admirons l'invention ingénieuse plus que la profondeur et la solidité. On pourra sans doute détacher de l'ensemble de beaux échantillons qui figureraient avec honneur dans un traité de rhétorique ; mais en ces passages mêmes, le discours manque souvent de substance, et de corps. On regrette du moins d'y rencontrer trop de locutions toutes faites, des expédients d'amplification, et une phraséologie d'emprunt

1. M. Villemain.

2. Mérope, écrit M. Nisard, dit plus d'une chose vaine :

..... Quoi ! ce jour que j'abhorre,
Ce soleil luit pour moi ! Mérope vit encore !

et plus loin :

.... Ne m'ôtez pas la douceur de le voir,
Rendez-le à mon amour, à mon vain désespoir.

dont il se serait raillé cruellement dans les écrits d'un autre; car nul n'a mieux vu ses propres défauts chez autrui.

En résumé, l'on peut s'en tenir au jugement de M. Nisard écrivant avec tant d'autorité : « Il est plus aisé de dire ce que n'est pas le style de Voltaire que ce qu'il est. Sa légèreté dans le choix des sujets, ses caresses au goût du jour, ses tragédies en collaboration, ses corrections rapides, tout cela n'est guère compatible avec un *style*. On trouve dans ses tragédies des exemples de toutes les qualités du style, force, douceur, délicatesse, coloris poétique. *On y cherche un style.* »

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV

(1751.)

1. — VOLTAIRE HISTORIEN.

Décadence du genre historique sous Louis XIV et sous Louis XV. — Si l'on excepte l'incomparable génie de Bossuet ou l'excellent style de Saint-Réal et de Vertot, l'histoire, sous Louis XIV, était bien dégénérée de ce qu'elle avait été au quinzième et au seizième siècle. Pour conserver sa franchise, elle dut se dérober dans le secret des mémoires posthumes. Mais, en dehors de ces confidences qui pouvaient tout dire, nous ne voyons qu'une rhétorique officielle, imposant au passé ses mensonges oratoires. Outre qu'une circonspection pusillanime défigure ou supprime les faits, un art de convention falsifie la couleur des événements et des mœurs par un perpétuel anachronisme qui donne aux acteurs d'autrefois le costume des contemporains.

Cette contrainte qui s'aggrava dans les dernières années de Louis XIV dura, même après sa mort, dans la licence

qui suivit. En 1715, un célèbre érudit¹ était embastillé pour avoir osé dire que les *Francs ne formaient pas une nation à part*, et avaient reçu de l'empire romain le titre de *patrices*. A plus forte raison les questions récentes furent-elles interdites à qui n'était pas rêveur privilégié, comme l'abbé de Saint-Pierre. En 1731, le *Charles XII* de Voltaire ne put se produire en France, à Rouen et à Lyon, qu'à force de ruse, et par contrebande. Les entraves politiques et la routine littéraire étaient donc autant d'obstacles à cette vraie critique, sans laquelle il n'y a pas d'historiens.

Tentative de réforme. L'école critique. Charles XII.

— Cependant, on vit alors un groupe savant qui tenta des recherches consciencieuses, mais dans un cercle de problèmes assez lointains pour ne pas inquiéter la censure. Tel fut Fréret qui, le premier, offrit des modèles de méthode sûre, et d'investigation impartiale. Mais Voltaire, qui devait remuer tant d'idées et susciter tant de réformes, contribua plus que tout autre à renouveler un genre dont le fond et la forme ressentirent son initiative.

Le signal en fut donné par son *Charles XII*, qu'il commença vers la fin de son séjour en Angleterre. Tout en relisant Quinte-Curce, il fit causer le chevalier Dessaleurs, qui avait servi sous l'aventureux conquérant, il recueillit en courant des témoignages tout vifs; et, en quelques mois, sans perdre de vue son *Eriphyle* et la *Mort de César*, il enleva ce travail avec l'entrain qui était sa verve même. Cette prestesse d'exécution convenait bien au sujet: entre le héros et l'écrivain, il y eut comme un rapport d'action rapide qui nous entraîne. Un goût parfait, une simplicité clairvoyante, rien d'oiseux, nulle parure, un langage net, agile et précis, qui va droit au but, voilà le mérite de cette narration où les portraits, les marches, les combats, la peinture des mœurs, tout en un mot se suit et s'enchaîne avec une aisance légère qui intéresse et amuse. Si, dans sa funeste campagne de 1812, Napoléon, repassant

1. Fréret, auteur du beau mémoire sur la certitude historique.

sur les traces de Charles XII, jugea la géographie de Voltaire insuffisante aux exigences de la stratégie militaire¹, ne soyons donc pas ingrats pour celui qui, le premier, sut mêler l'image des lieux au tableau des faits, et ouvrir ainsi à l'imagination des perspectives dont le seul tort est de ne pas avoir l'exactitude topographique d'une carte d'état-major.

L'essai sur les mœurs. — Entrepris et achevé dans la ferveur de sa vie militante², *l'Essai sur les mœurs* ne nous montre pas avec moins d'éclat les lumières et les préjugés de l'école dont Voltaire est le maître. Dans ce vaste cadre, ses opinions se meuvent librement; c'est comme son *Discours sur l'histoire universelle*. En le louant d'avoir professé des principes de tolérance auxquels l'avenir devait donner raison, nous regretterons toutefois qu'une irrévérente ironie tourne trop souvent ses esquisses en caricatures. Injuste pour le moyen âge, où il ne voit que superstition, barbarie et décadence, il s'emporte, en effet, d'une colère aveugle contre ces temps dont l'histoire, dit-il, ne vaut pas plus la peine d'être écrite que celle « des ours et des loups ». Il ne comprend pas que le christianisme fut l'héritier plutôt que le destructeur de l'antique société, dont il sauva les précieuses reliques; et l'aveuglement de ses haines lui cache l'aurore d'une civilisation nouvelle. De là ces erreurs d'un avocat passionné, qui n'est jamais moins philosophe que dans les occasions où il croit l'être. Sous ses préjugés, on aime cependant un sentiment d'humanité sincère, et une éloquente sympathie pour tout ce qui peut adoucir les mœurs, ou orner la vie. L'admiration finit même par le rendre équitable pour le pape Léon le Grand, et pour saint Louis. A mesure qu'il se rapproche de la Renaissance, il devient moins partial; aussi est-ce avec une brillante facilité de génie qu'il expose le mouvement du seizième siècle, et les progrès qui se continuent sous Henri IV et Richelieu. Depuis, on est entré sans doute

1. Il lui préféra le journal d'Adlerfeldt.

2. Genève, 1756 : Il l'avait retouché pendant vingt années.

plus avant dans le détail ; mais jamais on n'a mieux réussi à être peintre dans un abrégé, à rendre la clarté expressive, et à faire lire ce qui, jusqu'alors, était illisible chez les compilateurs.

Dans sa façon d'entendre l'histoire, signalons surtout une méthode que ne soupçonnaient guère ses devanciers¹. « Les petits faits, disait-il, ne doivent être accueillis que s'ils ont produit des résultats considérables. Car, dès qu'ils ne mènent à rien, ils sont comme les bagages d'une armée, des *impedimenta*. Il faut voir les choses en grand, par cela même que l'esprit humain est petit, et s'affaisse sous le poids des minuties. » Ailleurs, il écrivait encore au marquis d'Argenson : « Il semble que, pendant quatorze cents ans, il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des ministres et des généraux. Mais nos mœurs, nos lois, nos coutumes, et notre esprit ne sont-ils donc rien ? » Il suit de là que son idée fixe fut d'introduire dans le récit des événements les vues d'une critique féconde, et d'étudier, non plus des souverains, mais des époques, ou du moins les objets les plus divers de l'activité sociale, tous les ressorts du gouvernement intérieur ou extérieur, les finances, l'industrie, le commerce, les lettres, les arts, les sciences, les courants de l'opinion, les controverses religieuses, c'est-à-dire tout ce qui constitue la vie d'un peuple.

L'histoire des idées. — Cette intention, nous allons la voir à l'œuvre dans le *Siècle de Louis XIV*, comme en témoigne non-seulement une lettre écrite en 1740 à milord Harvey, pour justifier le titre de ce livre, mais cette déclaration qui en est le début : « Ce n'est pas seulement la vie d'un prince qu'on prétend écrire : on se propose un plus grand objet. On veut essayer de peindre *l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais*. Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici les détails immenses des guerres, des attaques, des villes prises et reprises par les armées, données et rendues par les traités. Mille petites circonstances intéressantes pour les contemporains se

1. Exceptons Bossuet et Saint-Evremond.

perdent aux yeux de la postérité, et disparaissent pour ne laisser voir que les grands événements qui ont fixé la destinée des empires.... On ne s'attachera donc qu'à ce qui mérite l'attention de tous les temps, à ce qui peut peindre le génie et les mœurs des hommes, servir d'instruction, et conseiller l'amour de la vertu, des arts et de la patrie.»

En résumé, Voltaire a parcouru tous les tons de l'histoire, depuis les recherches savantes jusqu'aux anecdotes cyniques. Ses *Annales de l'Empire* prouvent même qu'il était capable d'un aride travail de dates et d'analyse, sans un trait d'esprit, ni une épigramme. S'il a souvent altéré la vérité, s'il rabaisse de grands événements, s'il hésite entre le pamphlet et le panégyrique, si son scepticisme a plus détruit que créé, il a du moins émancipé la science, fait justice de mainte erreur, coupé court à une pompe factice, préparé les intelligences à mieux connaître le passé, frayé les voies à la critique; et, sans le vouloir, par ses préventions mêmes, rendu nécessaire l'impartialité qui saura tout comprendre.

II. — L'HISTORIEN DE LOUIS XIV.

Faits historiques. Les éditions du livre. — Agé de trente-huit ans, déjà célèbre par la *Henriade*, *Zaïre* et *Charles XII*, Voltaire conçut en 1732 le projet de raconter le *Siècle de Louis XIV*. Tout en se délassant par deux tragédies, *Mahomet* et *Mérope*, il eut bientôt poussé son travail jusqu'au siège de Turin; et une de ses lettres nous apprend que son manuscrit était, vers l'année 1737, entre les mains de Frédéric, prince de Prusse. Il voulait alors faire de ce livre la suite d'une histoire universelle remontant à Charlemagne, et consacrée aux progrès de la civilisation, des lettres et des arts.

En 1739, pour pressentir l'opinion, il commença par lancer dans le public, comme un ballon d'essai, les deux premiers chapitres de son ouvrage; mais ils furent supprimés

par arrêt du conseil; ce qui fit dire à l'auteur¹ : « J'ose affirmer que, dans tout autre temps, une pareille entreprise serait encouragée par le gouvernement. Louis XIV donnait dix mille livres de pension aux Valincourt, aux Pellisson, aux Racine et aux Despréaux, pour faire son histoire qu'ils ne firent point; et moi, je suis persécuté pour avoir fait ce qu'ils devaient faire. J'élevais un monument à la gloire de mon pays, et je suis écrasé sous les premières pierres que j'ai posées. »

Mais il n'était pas homme à quitter la partie; et terminée en 1745, imprimée en 1750, l'œuvre put paraître à Berlin, d'où il écrivait à Mme Denis : « Ma chère enfant, pour raconter l'histoire de son pays, il faut être hors de son pays². » La date de cette édition, à laquelle présida M. de Francheville³, conseiller aulique du roi de Prusse, doit flotter entre le 20 février 1751, époque où il annonce à sa nièce qu'il « s'amuse, dans les intervalles de sa maladie, à finir le *Siècle de Louis XIV*; » et, le 7 octobre 1751, comme l'indique un billet adressé au marquis de Thibouville, et où il traite en fait accompli une « esquisse trop incomplète et trop fautive. »

Le succès fut prodigieux. Voltaire eut même les honneurs d'une audacieuse contrefaçon. Car, en moins de dix mois, les libraires d'Allemagne et de Hollande imprimèrent, sans son aveu, huit éditions, dont la plus bruyante fut celle d'un Français, le sieur La Beaumelle, un de ces littérateurs qui couraient l'Europe, pour y chercher fortune par tous les moyens. Arrivé depuis peu à Berlin, où il se fit connaître par un libelle intitulé *Mes pensées, ou Qu'en dira-t-on?* il s'était permis quelques épigrammes contre Voltaire, qui riposta si vertement que l'aventurier dut au plus vite s'enfuir à Francfort. Ce fut là que, pour se venger, il falsifia le *Siècle de Louis XIV*, « livre excellent, disait-il, mais grossi de quelques remarques qui le rendront meilleur. »

1. Lettre à d'Argenson, 8 janvier 1746.

2. 28 octobre 1750.

3. Elle fut cédée à Conrad Walther, au prix coûtant.

Tel ne fut pas l'avis de Voltaire, qui usa cruellement du droit de représailles, dans un *supplément* où éclatait sa colère légitime, mais trop injurieuse¹. Il dit quelque part, qu'en ses prières il s'écriait chaque jour : « Mon Dieu, rendez mes ennemis ridicules. » Or, cette fois, il aida le ciel plus qu'il ne fallait.

C'est à cet accès de mauvaise humeur que nous devons l'*Édition de Genève* (1756), et l'*Essai sur les mœurs*; qui lui servit comme d'introduction. Il y trouva l'occasion de réparer plus d'une erreur, et de combler certaines lacunes, grâce aux informations envoyées à l'envi par les lettrés ou les hommes d'État, auxquels il avait fait appel, en 1752, « dans l'espoir de rendre moins indigne de la France le monument qu'il voulait élever en son honneur. »

Ajoutons pourtant que le texte définitif est celui de 1763, qui parut encore à Genève, corrigé, considérablement augmenté, et enrichi d'un *Précis* sur le règne de Louis XV.

Quelle confiance mérite l'histoire de Louis XIV?

— Si l'exactitude est le premier titre d'un historien, rendons tout d'abord hommage aux scrupules d'un écrivain qui ne craignit pas de consacrer à son travail vingt années d'étude, et seize années de révision.

Sans doute, nous ne prendrons pas à la lettre tous les éloges qu'il se décerne dans sa propre correspondance; mais, en faisant la part de ce charlatanisme inconscient ou calculé, qui est le faible des auteurs parlant d'eux-mêmes, on ne contestera pas du moins le souci qu'il eut de puiser toujours aux sources directes. Elle serait longue, en effet, la nomenclature des ouvrages consultés par son enquête². Pièces politiques, recueils littéraires, traités spéciaux, an-

1. Il regretta même cette violence, lorsque La Beaumelle, quelques jours après, fut mis à la Bastille, pour une note outrageante contre le duc d'Orléans.

2. *Histoires générales de Louis XIV* par Pellisson, Riencourt, Reboulet, Larrey, La Hode, La Martinière, Roussel, Lamberty, le comte Ollivier, le benedictin Sari etc.; *Abregés chronologiques* du P. Daniel, du président Hesnault; *Lettres de Mazarin*, du comte d'Avaux, de Mme de Maintenon, de Fénelon, de Bolingbroke; *Annales politiques de l'abbé de Saint-Pierre*; *Recherches sur les finances* par Forbonnais; *Recueils littéraires* du P. Nicéron, du P. Lambert, du P. Desmolets; *Memoires des intendants* publiés vers 1700, etc.

nales générales et particulières, il vit tout de ses yeux; et cela, chez l'étranger comme chez nous; car il interrogea les ennemis comme les amis de la France, et il exagère peu quand il dit que « dix lignes de tel ou tel chapitre lui ont coûté parfois quinze jours de lecture. » N'a-t-il pas poussé la conscience jusqu'à faire le voyage de Hollande, pour y feuilleter les pamphlets calvinistes que la censure arrêta à nos frontières? Parmi les documents dont il eut la primeur, notons les mémoires alors inédits de Villars, du maréchal de Berwick, de Torcy, de Mme de Caylus, du marquis Dangeau, et peut-être même de Saint-Simon; sans parler de ceux que laissa Louis XIV, et qui lui furent communiqués par le maréchal de Noailles, grâce à des louanges qui lui ouvraient toutes les portes. Outre que son savoir-faire se glissait partout, son titre d'historiographe lui permit aussi de pénétrer dans les archives secrètes de certains ministères, où il put « travailler six mois, sans relâche. » Récemment encore, plus d'un texte original ne nous était guère connu que par Voltaire, entre autres le *Journal de la cour de Louis XIV*¹, dont il put détacher d'importants extraits.

N'omettons pas non plus les traditions orales qui vivaient encore dans le souvenir des contemporains, et les confidences que sut provoquer cette adresse où triomphait son vif esprit. Les d'Argenson, les d'Argental, les Bouillon, les Choiseul, les La Feuillade, les Noailles, les Richelieu, les Villeroy, les Villars et les Vendôme n'envièrent point leurs trésors au causeur insinuant qui pratiquait victorieusement l'art de délier les langues. En sa correspondance se trahit, à chaque instant, l'éveil d'une curiosité qui n'hésita pas à être pressante jusqu'à l'importunité, pour « meubler son magasin de témoignages. » Dans cette instruction, il déploya la dextérité d'un diplomate qui excellait à prendre chacun par son faible, comme le prouve entre autres cette caressante prière faite au président Hesnault : « Oserais-je vous supplier de m'honorer de vos remarques sur ce volume? Ce serait un nouveau bienfait. Vous, qui avez bâti un

1. Il s'agit du *Journal de Dangeau*, publié de 1854 à 1860.

si beau palais, mettez quelques pierres à ma maisonnette. » Ailleurs, n'écrivit-il pas à l'abbé Dubos : « A qui daignerez-vous communiquer vos lumières, si ce n'est à un homme qui aime sa patrie et la vérité, qui ne cherche à écrire l'histoire ni en flatteur, ni en gazetier, mais en philosophe? »

Bref, il se dévoua vraiment à son œuvre; et si nous sourions, quand il se compare à « un bénédictin enfermé dans son couvent », nous ne lui refuserons pas l'éloge auquel a droit une patience plus méritoire en lui qu'en tout autre. On ne peut lui reprocher des lacunes comblées, depuis, par les maîtres auxquels il fraya la voie¹. Quant aux erreurs involontaires qu'on relève dans le détail, Voltaire les excuse, lorsqu'il dit : « Il ne faut pas juger d'un grand édifice par quelques pavés qu'un maçon aura mal arrangés dans la cour. »

La réhabilitation d'un grand règne méconnu par l'opinion. — S'il donna le nom de Louis XIV à l'un de ces âges qui ajoutent des œuvres immortelles au patrimoine de l'humanité, il n'y fut point invité par un mouvement de l'opinion. Bien loin de répondre à un appel de l'esprit public, Voltaire dut, en effet, remonter un courant tout contraire. Car, on le sait, les impressions qui suivirent la mort du roi n'étaient nullement favorables à sa mémoire. Le premier acte de la régence ne fut-il pas d'infirmer ses dernières volontés, et cela, par la voix d'un parlement chargé de maintenir les décrets de la couronne? Quand la grand'chambre se rendit au Louvre, pour accomplir ce coup d'Etat, elle fut applaudie, non-seulement par cette foule aveugle qui avait troublé de ses clameurs les obsèques de Saint-Denis, mais par les honnêtes gens et les sages, unanimes à protester contre un règne dont les fautes avaient égalé les services.

1. *Histoire de Louvois*, par M. Camille Rousset, de l'Académie française.

Négociations relatives à la succession d'Espagne, par M. Mignet.

Port-Royal, par Sainte-Beuve.

Lettres de Colbert, par M. Pierre Clément.

Histoire de Louis XIV, par M. Gaillardin

Parmi les adversaires de Louis XIV, les uns l'accusaient avec raison des attentats commis contre la liberté de conscience ; d'autres lui imputaient la responsabilité des revers dont souffrait si cruellement la fortune publique et privée. Une détente subite succédant à une longue contrainte, des représailles éclatèrent donc de toutes parts. On allait jusqu'à dédaigner « la gloire comme trop coûteuse », et railler la poésie ou les arts comme un luxe inutile. En un mot, c'était l'heure d'un dénigrement si injuste, que Colbert lui-même ne trouva pas grâce devant ces censures. Car on osa écrire « que le peuple n'avait pas été si fou, lorsqu'il voulut déchirer ses restes, le jour de ses funérailles¹. » On alla jusqu'à faire chorus avec les ennemis du dehors, qui ne pardonnaient pas à Louis XIV son ambition, et à la France son prestige.

Il y avait donc pour une réhabilitation bien des rancunes à braver ou à vaincre. Or Voltaire eut le courage de la tenter, et le bonheur d'y réussir ; car ce qui fut alors une témérité est devenu le jugement de l'avenir ; et il eut le premier, je ne dis pas l'instinct, mais la pleine conscience d'une vérité maintenant si reconnue qu'elle en est un lieu commun.

Dans ce livre, dont le titre seul fut alors une hardiesse, comment expliquer la complaisance qui, tout à coup, imposa silence à l'ironie de sa polémique habituelle, et presque à tous ses préjugés ? Serait-ce qu'écrivant à Potsdam, il voulut se faire pardonner sa désertion par un gage de patriotisme flatteur pour l'arrière-petit-fils et le successeur du souverain, dont il loue la cour et le gouvernement ? Non, l'accent même de l'œuvre le défend d'un tel soupçon. Car il est visible que son cœur est gagné d'avance à tout ce qui brille, à tout ce qui représente les douceurs de la civilisation, et les élégances de la politesse. Son idéal, c'est une société

1. Voltaire lui-même, en sa jeunesse, avait payé tribut à ces préventions, au point de louer Fouquet,

.... Dont Thémis fut le guide,
Du vrai mérite appui ferme et solide.
(Épître à l'abbé Servien.)

parée de toutes les gloires, et capable de satisfaire tous les goûts de l'esprit. Voilà pourquoi son imagination fut séduite par l'éclat d'un âge digne de rivaliser avec ceux de Périclès, d'Auguste et des Médicis. S'il voulait en retrancher quelque chose, ce n'était ni la guerre (pourvu qu'elle fût heureuse), ni même le pouvoir absolu (car il a ses compensations, du moins pour un courtisan), mais cet esprit religieux, qui semblait alors comme une âme répandue partout. Et encore ! Une religion n'est-elle pas utile, à ses yeux, pour contenir ceux qui n'auraient pas le frein d'une modération naturelle ? Malgré des arrière-pensées que l'on devine, l'homme de parti va donc ici s'observer assez pour que l'Eglise elle-même profite de la splendeur que le génie des lettres a répandue sur elle. Disons seulement que cette justice paraît lui coûter : car elle ne part pas de son cœur ; c'est une tenue de pure bienséance, et toute prête à se déconcerter à la première occasion. Aussi lui arrive-t-il, par furtive échappée, de démentir cette réserve, surtout en certaines pages ajoutées après coup par l'auteur des *Lettres anglaises*.

Ce livre est-il un panégyrique ? — Toutefois, l'on peut dire en général que, dans nul autre ouvrage, Voltaire n'a montré plus de modération. Loin de le taxer d'irrévérence, on serait tenté plutôt de se tenir en défiance contre un panégyriste trop ébloui par son admiration. Le Montey ne l'accusa-t-il pas « d'avoir traité un roi qui fondait des académies, comme les moines traitaient jadis les princes qui dotaient les églises¹. » Ce fut le sentiment des lecteurs, que dominaient encore des griefs récents. Plus tard aussi, M. Lacretelle lui reprocha d'excuser les entraînements du luxe, ou le fléau de la guerre, « d'effacer les ombres du tableau, d'écouter à peine les rumeurs des mécontents ; » en un mot, d'avoir été trop louangeur. Il est certain que l'historien a, de temps en temps, perdu l'équilibre. On ne le niera pas, surtout depuis que les indiscretions des mémoires contemporains nous ont découvert les

1. Essai sur la monarchie de Louis XIV.

coulisses de ce théâtre, où de spécieux décors cachèrent bien des intrigues, des scandales et des misères. Reconnaissons même que Voltaire se montre ici, parfois, un épicurien trop préoccupé des plaisirs ou des commodités de la vie. Son amour du bien-être, de la gloire et des beaux vers manque, en effet, d'une certaine élévation morale : au lieu de trouver à redire aux faiblesses des princes, il les accepte, ou les absout. Enfin, nous devons ajouter qu'aux heures tragiques, le narrateur n'a pas toujours la mâle tristesse où tressaille l'émotion des grandes catastrophes.

Mais n'allons pas au delà, et gardons-nous d'appeler flatteur l'historien qui parut téméraire au gouvernement ombrageux de Louis XV, lorsqu'en 1739, son premier essai fut supprimé par arrêt du conseil. N'oublions pas non plus que, douze années après, l'ouvrage, accueilli dans toute l'Europe, dut faire quarantaine à nos frontières; ce qui justifie cette plainte de l'auteur : « J'ai un privilège de l'Empire pour dire que Léopold était un poltron; j'en ai un en Hollande pour dire que les Hollandais sont des ingrats, et que leur commerce dépérit; je puis hardiment imprimer, sous les yeux du roi de Prusse, que le grand électeur s'abaissa inutilement devant Louis XIV : il n'y aurait donc qu'en France où il ne me serait pas permis de faire paraître l'éloge de Louis XIV et de la France; et cela, parce que je n'ai eu ni la bassesse, ni la sottise de défigurer cet éloge par de honteuses réticences et de lâches déguisements! » La manie de dégrader les grands hommes a d'ailleurs fait chez nous trop de progrès, pour qu'il nous déplaise de voir Voltaire abonder ici dans le sens d'une admiration dont la candeur (si ce mot peut convenir à une telle plume) est l'éloquence et l'originalité même de son livre. Nous concluons donc en répétant avec lui : « Ne reprochons pas à une statue bien faite quelques plis négligés à la draperie. »

Les défauts du livre; sa composition. — Est-ce à dire que l'ensemble soit invulnérable à la critique? Non : car elle a prise sur les défauts d'un plan auquel on voudrait plus d'unité. Génie pénétrant, mais inquiet, mobile, et trop prompt à se disperser en étincelles, ou du moins

Plus fait pour l'analyse que pour la synthèse, Voltaire ne sut point embrasser d'un seul coup d'œil la continuité d'un récit complexe. Gibbon, le premier, regretta qu'il se fût réduit à composer comme une galerie de tableaux; et M. Villemain a dit avec autorité : « Il aime mieux diviser sa matière par groupes distincts de faits homogènes, racontant d'abord toutes les guerres, depuis Rocroy jusqu'à la bataille d'Hochstett, puis les anecdotes, puis le gouvernement intérieur, puis les finances, puis les affaires ecclésiastiques, le jansénisme et les querelles religieuses », jusqu'à ce dernier chapitre, qui ressemble fort à une épigramme, et ne convient point à la majesté du sujet¹. Les inconvénients de cette méthode discursive frappent tous les yeux.

N'est-il pas manifeste que les guerres ne sauraient être bien comprises sans l'intelligence des réformes intérieures, qui en précédèrent ou en préparèrent le succès? « On aurait voulu voir grandir au milieu de la Fronde ce jeune roi, despote par fierté naturelle et par nécessité. Or, ce n'est qu'au second volume, après toutes les victoires et toutes les défaites de Louis XIV, qu'est racontée sa visite menaçante au Parlement, et ce coup d'Etat qu'il fit en habit de chasse et en bottes fortes. Cette révolution est reléguée parmi les anecdotes² ! »

Oui, il valait mieux mettre à la fois en jeu tous les rouages dont l'action fut réciproque et simultanée. Par exemple, pour démêler les secrets de la ligue d'Augsbourg, on a besoin de connaître les querelles de la Régale, et la question de l'infailibilité. Une des causes majeures de la guerre de Hollande échapperait aussi à qui ne verrait pas, avant l'explosion, Colbert à l'œuvre, méditant la ruine commerciale des Provinces-Unies, et ne laissant aux marchands d'Amsterdam, par la rigueur de ses tarifs, d'autre ressource que les armes pour sauver leurs richesses. On ne s'étonnerait pas non plus des embarras financiers de Louis XIV,

1. Le nombre de chapitres que contient l'édition classique s'élève à *trente-quatre*. Les cinq derniers qui roulent sur les querelles religieuses en ont été retranchés.

2. M. Villemain, *Tableau du dix-huitième siècle*.

prêt à entrer en lutte contre Guillaume III pour Jacques II, si, après la paix de Nimègue, on assistait à ces prodigalités dispendieuses qui achèvent Versailles, créent Marly et l'aqueduc de Maintenon. Un ordre synoptique mêlant les fêtes aux entreprises militaires, les lois aux conquêtes, la religion aux intrigues de cour, et les lettres à tout, nous permettrait de considérer, dans toutes ses phases, la grandeur croissante du souverain et de la nation, puis leur déclin et leur suprême effort. La vérité gagnerait donc à la marche d'une narration moins morcelée. Elle aurait, comme une tragédie, son exposition, son nœud et son dénouement. Il s'en dégagerait des leçons plus pratiques et plus expressives. Cela vaudrait mieux que de conclure un si grand règne par une boutade sur les *cérémonies chinoises*.

Le peintre, le narrateur, l'écrivain. — Mais il serait excessif de trop insister. Car ces inconvénients sont facilement oubliés par qui s'abandonne à l'intérêt d'une lecture où chaque chapitre forme un tout, et satisfait la curiosité, sans la rebuter jamais par le bagage d'une érudition bonne à figurer dans les pièces justificatives. Le choix serait malaisé parmi tant d'épisodes, dont le ton varié s'approprie toujours au drame et à ses péripéties. D'ailleurs, Voltaire, par la simplicité même d'un style où la couleur n'appelle point les regards, se prête mal au relief des citations. Indiquons seulement, comme le modèle d'un art consommé, le récit de la campagne de Hollande. Tout y est clair et rapide. Les causes principales de la guerre sont jugées avec précision; la situation relative des deux peuples est expliquée nettement; les physionomies des principaux acteurs se détachent en pleine lumière. Les faits militaires sont décrits, comme par un témoin, d'un pinceau vif et sobre. Le sentiment reste toujours national, sans méconnaître les sympathies dues à la faiblesse et au droit. La justice s'y concilie avec le patriotisme. — La main n'est pas moins ferme pour peindre la résurrection de la France sortant du chaos de la Fronde, sous l'influence du jeune prince qui, passionné pour la gloire, la cherche sous toutes les formes, relève partout les ruines, poursuit à la fois le grand et

l'utile, enfin rend à tous les ressorts de l'État le mouvement et la vie. — On doit encore comparer aux pages épiques de Bossuet la noble aisance de Voltaire racontant la bataille de Rocroy. On y verra l'orateur et l'historien accommoder le même sujet au tour de leur esprit, et aux conditions du genre qu'ils traitent. — Tous deux se rencontrent aussi dans le portrait du cardinal de Retz, sans que l'un fasse tort à l'autre. Mais comment choisir dans l'excellent? Tout, ici, est digne d'étude, depuis les fresques jusqu'aux esquisses, jusqu'à ces deux chapitres sur les *anecdotes, les lettres et les arts*, qui tiennent plus que ne promet leur titre. Car l'un est tantôt un album de croquis gracieux, tantôt une chronique spirituelle qui sent le voisinage de ces livres mémoires où la cour est représentée au vrai. L'autre, définitif dans ses jugements sommaires, s'anime de cette curiosité généreuse qui faisait dire à Voltaire :

Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme.

Aujourd'hui surtout qu'on a tant abusé du pittoresque, et remplacé la raison par l'imagination et ses excès, on ne saurait trop estimer la discrétion d'un style toujours si grave, si naturel, si transparent, et dont l'élégance n'est que de la précision. Enjoué sans familiarité, simple dans le grand et le sérieux, il est la plus fine essence du goût, de l'esprit et du bon sens.

Nous concluerons donc, en disant avec M. Villemain : « On portera plus de critique dans le même sujet, mais on ne montrera pas mieux le génie de cette société puissante et polie, dont Voltaire avait vu la splendeur, et dont il parlait la langue. C'est par là que son récit ne peut plus être surpassé. » Notre patriotisme, attristé par tant de malheurs, est, maintenant plus que jamais, intéressé à la gloire d'un livre qui nous laisse fiers du rang que notre pays occupa dans le monde, et jaloux de maintenir la suprématie des lettres françaises.

LETTRES DE VOLTAIRE

(1711-1778.)

I. — FAITS HISTORIQUES.

La correspondance de Voltaire est la plus vivante de ses œuvres. — Il y a dans Voltaire des parties caduques et oubliées. S'il est digne d'Horace par ses *Épîtres* et incomparable en ses *Poésies légères*, sa *Henriade* n'a plus aujourd'hui de lecteurs. En dehors de *Mérope* et de *Zaïre*, on ne connaît plus son *Théâtre* que de loin, et par ouï-dire. *Charles XII* et le *Siècle de Louis XIV* sont encore des livres classiques ; mais les autres essais de l'historien n'inspirent guère de confiance ou de curiosité : outre qu'il manque de cette éloquence soutenue qui est nécessaire au genre, il n'a pas toujours le sens des grandes choses, la passion l'aveugle souvent, et les progrès de l'érudition l'ont rendu suspect de lacunes ou d'erreurs. Bien que l'esprit du philosophe circule partout dans l'air que nous respirons, sa philosophie, n'étant que du bon sens, paraît maintenant trop timide aux audaces de la libre pensée. Quant au polémiste, il a été contesté par ses continuateurs qui ne peuvent plus se servir des mêmes armes contre les mêmes adversaires. De toutes ses œuvres, la plus vivante, la plus impérissable est donc sans contredit cette merveilleuse correspondance dont l'auteur justifie ce mot de Mme du Deffant : « Vous êtes un être bien singulier, et tel qu'il n'y en a jamais eu de semblable. Tout ce que vous avez dit, tout ce que vous avez vu, tout ce qui vous est arrivé feroit une vie assez remplie pour deux ou trois cents hommes. » C'est en effet un monument unique par son intérêt et son originalité. Tout en est précieux, jusqu'aux plus simples billets, jusqu'aux riens brodés par sa fantaisie sur de modestes cartes de visite.

C'est l'histoire d'un homme et d'un siècle. — Comment n'en serait-il pas ainsi? L'ensemble de ces *douze mille lettres* écrites de 1711 à 1778 nous offre les Mémoires d'une existence mêlée pendant plus de soixante ans à tout ce qu'il y eut de considérable dans l'ordre philosophique, politique, religieux ou littéraire; c'est le tableau d'un siècle qu'on pourrait appeler l'âge critique de la France, puisque ses idées et ses mœurs contenaient en germe la plus décisive de nos Révolutions. Ici donc, l'homme et son temps ne sauraient se séparer l'un de l'autre : voilà ce qu'à première vue nous apprend la liste de ses correspondants; car ils n'appartiennent pas, comme ceux de Mme de Sévigné ou de Mme du Deffant, à un petit cercle de choix, mais bien à tous les mondes, depuis les rois jusqu'aux déclassés, depuis Frédéric jusqu'à Baculard. Sans compter soixante-trois anonymes, il y a là *six cent quatre-vingt-quatre* noms représentant les lettres, les sciences, les arts, les salons, les affaires, les relations privées ou publiques, en un mot tous ceux qui, à des degrés ou à des titres divers, ont participé aux pensées, aux sentiments, aux intérêts, aux passions, à la vie si orageuse, si glorieuse et si longue du génie le plus militant et le plus infatigable. Pour éclairer toutes ces physionomies, il faudrait donc une sorte d'encyclopédie biographique où figurerait l'élite de tout ce qui fut illustre en France et en Europe ¹.

1. On nous permettra quelques détails de statistique sur les correspondants factuels de Voltaire. Nous ne signalerons que les principaux, en indiquant le nombre de lettres qui leur furent adressées. Ce catalogue est même seulement d'une énumération succincte. — Au premier rang figure le *Comte d'Argental*, confident et conseiller de Voltaire en matière dramatique; il étroit pour ainsi dire son ministre plénipotentiaire près de la Comédie Française. Il reçoit 4000 lettres, dont une trentaine à sa femme. — *Frédéric II* et l'impératrice *Catherine II* sont ici représentés l'un par 242 lettres, l'autre par 83. — Parmi les hommes d'Etat, nous distinguons le maréchal *duc de Richelieu*, (100); le duc et la duchesse *de Choiseul*, 60. Le marquis *d'Argenson*, son ancien ami de collège, devenu ministre des affaires étrangères en 1741, dont on a vu que son affe bien se soit démentie, 60; le cardinal *de Bernis*, dont la disgrâce fut consignée par Voltaire, quand il fut exilé, de 1758 à 1760, à Vaux-sur-Aisne, 60. — *D'Alembert*, premier lieutenant de Voltaire à Paris, est en relation fréquente avec Ferme; d'un lui virent 280 lettres. C'est par lui que l'Encyclopédie recut le mot d'ordre. — *Duclos*, premier commis du Bureau des Vingtièmes, est l'auteur de 365 lettres de recommandation ou d'encouragement. Sa place lui donnant droit de franc-passe, il fut souvent son protégé au ser-

Cette forme littéraire représente un pouvoir nouveau, l'Opinion. Elle prépare l'avènement de la Presse. —

L'importance de cet immense recueil est d'autant plus grande qu'au dix-huitième siècle, et surtout sous la plume de Voltaire, l'art épistolaire n'était plus un jeu de vanité mondaine, et ne se réduisait pas à un ingénieux badinage, à des impressions littéraires, aux rumeurs de la chronique, ou à l'effusion de sentiments tout personnels. Dans l'affaiblissement des pouvoirs réguliers à la vertu desquels on ne croyait plus, et qui cessaient de croire en eux-mêmes, une puissance nouvelle naquit de ces ruines, et se fortifia de toutes ces faiblesses : ce fut l'Opinion, c'est-à-dire le suffrage d'un public frondeur dont les caprices allaient, sans le savoir et sans le vouloir, préparer l'avènement de la souveraineté populaire. Or, la conversation de quelques cercles ouverts à toutes les hardiesses de l'esprit ne pouvait satisfaire l'humeur malicieuse, inquiète ou impatiente de tous ceux qui prétendaient donner leur avis sur toute question. C'est alors que se produisit une littérature appropriée à ces conditions sociales. Elle s'accommoda au milieu qui la désirait, et l'encourageait par la récompense de la popularité. Née du hasard, de l'occasion et de l'à-propos, elle devint une causerie rapide sur tout sujet, l'écho des vœux et des espérances qui étaient les signes du temps, et n'attendaient qu'un interprète pour se répandre, se multiplier, se transformer en armes redoutables contre les tradi-

vice de Voltaire, et de sa contrebande philosophique. — Il y a 144 lettres, pour *Madame du Bellay*; et ce ne sont pas les moins spirituelles. Elle est traitée en reine de salon. On voit bien qu'elle doute le bon à l'opinion mondaine, qu'elle fut ou défit les réputation. — Deux autres tiennent aussi une place d'honneur. L'un, l'abbé *Pollart*, ancien préfet des études au collège Louis-le-Grand, où Voltaire fut élève, est doyen de l'Académie. Voltaire le prend souvent pour arbitre dans les questions de grammaire et de goût, (50 lettres). L'autre, l'abbé *Moussinot*, trésorier du chapitre de Saint-Merry, fut, pendant six ans, de 1736 à 1741, l'entendant, le caissier, l'agent de change de Voltaire. Il reveille les débiteurs endormis : il repand aussi les libéralités du Maître, (106 lettres). — Deux noms surtout rappellent l'amitié pure. L'un est le conseiller *Cidville*, du parlement de Normandie. C'était un camarade de collège, (175 lettres). L'autre, *Thiersiot*, avait été connu de Voltaire, en 1744, dans l'étude *enfance* de Maître Alain, le procureur, rue de la Calandre. C'est lui que M. Anquet avit mis son fils en pénitence, pour le punir d'aimer trop peu la chicane, et trop les vers, (375 lettres).

tions d'un régime condamné à périr. C'était déjà la Presse qui préludait à son avenir prochain.

Dans ses lettres, Voltaire est le plus grand journaliste de la France. Sa vocation maîtresse. — Or, de toutes les formes qui l'annoncent, la correspondance de Voltaire est la plus expressive, et la plus agissante : aussi pourrait-on dire qu'il fut le plus grand journaliste de la France. Le symptôme de sa vocation, c'est sa franchise belliqueuse et aussi avide d'influence que de renommée. Bien qu'il se plaigne souvent d'être « un homme public », et fasse mine d'aspirer à la retraite, il aime et cherche la lutte : elle semble même nécessaire à sa santé physique ou morale ; voilà pourquoi nul n'a mieux su tantôt flatter l'opinion ou répondre à ses appels, tantôt la provoquer, la prévenir ou la dominer. C'est dire que son tempérament le prédestinait à exceller dans un genre qui est une improvisation perpétuelle, et n'exige ni la méthode, ni la réflexion patiente, ni les vues d'ensemble, ni les développements suivis et de longue haleine. Il fut en effet de ces intelligences fines et promptes qui devinent ce qu'elles ne connaissent pas, et, peu capables de porter le poids d'une démonstration, enlèvent la vérité d'assaut par l'entrain d'un premier élan. Toujours errant, toujours remuant, mobile comme la flamme¹, il n'a jamais cessé de se prodiguer ainsi au jour le jour, sans prendre le temps de se recueillir. Même dans l'histoire qui exige l'esprit d'ordonnance et de synthèse, il est discursif, sautillant, pétillant, et réussit mieux à faire une page qu'un chapitre, un chapitre qu'un livre. Or, ce qui peut dans bien des cas être un défaut devient le charme de ses lettres, où il n'obéit en général qu'à la fantaisie d'une imagination pétulante qui fait servir l'enjouement aux desseins les plus sérieux.

Universalité, ubiquité de Voltaire. Ses démons. — Voilà bien, ce me semble, l'idée que nous laisse la lecture

1. « Il faut, disait-il, se remuer, se tremousser, agir, parler et s'emporter. » Ailleurs je lis : « Je voudrais que Newton eût fait des vendanges ; je l'en estimerais d'avantage. Celui qui n'a qu'un talent peut être un grand génie ; celui qui en a plusieurs est plus aimable. »

de cette correspondance exceptionnelle comme la situation de Voltaire en Europe. A Ferney par exemple, nous le voyons tel que nous l'aimons, s'occupant à la fois des lettres et de la politique, de ses tragédies et de ses routes, de sa manufacture de montres et des Calas ou des Sirven, de ses maisons de campagne et de la guerre de Sept Ans, de ses contes en vers ou en prose et du ministère Turgot. Retiré à cent cinquante lieues de Paris, il n'en est pas moins présent partout. grâce à ce commerce épistolaire qui est sa façon de donner audience, et d'être en communication constante avec toutes les provinces de son vaste empire.

Battant des mains à chaque victoire, pleurant de rage à chaque défaite, ne se reposant de la guerre que par la guerre, il n'est donc pas de ces sages qui s'enferment dans leur tour, comme Montaigne, et ne songent qu'à défendre l'égoïste sécurité de leur loisir. Loin de s'isoler, et de ne livrer au monde que le superflu de son esprit, il est attentif aux plus légers échos du dehors, il surveille tout ce qui se passe loin de lui, il prend feu à la première étincelle; sa fibre s'émeut pour les affaires des autres comme pour les siennes; il a surtout les yeux fixés vers Paris, et se tient au courant de tout ce qui intéresse les salons, l'Académie, le théâtre, les cafés, le Parlement, la Sorbonne, la cour et la ville. Bref, son remue-ménage porte partout le mouvement et la vie. « Ce qui plaît toujours en lui, dit Sainte-Beuve, c'est qu'il met de l'action à tout; les moindres choses, ou celles même qui chez d'autres feraient l'effet de la raison prennent avec lui un air de diablerie. Démon du goût et de l'irritabilité littéraire; démon de l'inspiration poétique, et même de la correction; démon de la justice et de la tolérance contre les persécuteurs; démon de la civilisation, du luxe et de l'industrie¹, il a en lui la légion démoniaque au complet, il fait tout enfin par démon, par accès et de verve. Il y avait le démon de Socrate: il y a les démons de Voltaire. »

Les époques de sa correspondance. — I. Les préludes

1. Par exemple, quand il veut vendre ses montres du pays de Gex.

La jeunesse (1711-1726). — Au milieu de ce tourbillon, on éprouve le besoin de s'orienter et de fixer quelques points de repère. Rappelons donc les principales époques de cette existence fiévreuse qui, commencée par la prison et l'exil, finit par une apothéose.

Des la première période, celle qui va de 1711 à 1726¹, ce qui nous frappe tout d'abord, c'est l'aplomb d'un début cavalier et l'épanouissement d'une sève adolescente qui surabonde. Le jeune Arouet s'élançait sur la scène, la tête haute, sûr de son fait, prêt à remettre les gens à leur place, et à prendre la sienne en plein soleil, hardiment, comme un grand seigneur des temps nouveaux. Nous sommes bien loin de La Bruyère, de ses sourdes révoltes, de sa fierté silencieuse, ou de sa misanthropie résignée. On sent que la condition des hommes de lettres va bientôt changer; et l'honneur en doit revenir à Voltaire qui, en face de la naissance ou de la fortune, revendique les droits de l'intelligence, et fraye sur le pied de l'égalité avec les noms les plus illustres.

Commensal d'une aristocratie épicurienne et lettrée, hôte assidu des Vendôme, des Conti, des Sully, des Richelieu, des Villars, des la Feuillade, des Caumartin, des d'Ussé, il n'est point de ces penseurs solitaires qui se replient sur eux-mêmes. Il lui faut la familiarité des libertins de haut vol; tout ce qui brille ou retentit l'attire ou le retient. Héros de bien des fêtes qui n'étaient pas seulement des débauches d'esprit, il éclipsait par ses préludes poétiques les Chaulieu, les la Fare, les la Faye, et tous les demi-dieux du Parnasse mondain. Aussi prodigué de bons mots que de jolis vers, il mène de

1. Nous ayons des lettres datées du collège même de Louis-le-Grand, celle-ci par exemple, écrite en août 1711 à un camarade, *Fyot de la Marche* : « J'ai différencié d'avec vous, j'ai écrit à votre sujet, afin de vous dire des nouvelles de la trêve, et que le Père Perce vous en feroit représenter : un crasse plus à tout partager le spectacle de deux yeux finiers : ce qui à cause autant de plaisir aux autres que de plaisir à l'un. Les deux malins se sont cassé le cou l'un après l'autre si rudement qu'ils n'ont eu le temps que pour servir à notre divertissement. Le premier de Sa Sainteté nous a donné huit jours de congé; M. Flevoard a chanté, le second a été couronné. Le Père Perce a prié Dieu pour obtenir un beau temps, le troisième a été d'arriver pour lui; au plus tôt ou au plus tard, il a donné une plume à l'écrivain. »

front les plaisirs, les intrigues, les ambitions sérieuses¹ et les soucis d'avenir : car il profite de ses hautes relations pour obtenir des privilèges qu'il revend à des traitants, et dont les bénéfices seront sa garantie d'indépendance. Bien qu'il s'arme déjà pour le combat, sa philosophie ne va pourtant pas encore au delà de ces boutades où badine le scepticisme d'une ironie médisante. Mais c'en est assez pour que ces étourderies le conduisent tout droit à la Bastille, où il entre assez gaiement, et d'où il sort, un an après, gratifié d'une pension qui n'obligera guère sa reconnaissance². Adressées pour la plupart à des amis qu'il n'oubliera jamais³, ses premières lettres gardent le sourire de cette gloire naissante dont la douceur est comparée par Vauvenargues aux premiers feux de l'aurore. Elles nous font assister au vif essor d'un talent qu'enivrent les applaudissements, aux espiègleries, aux aventures, aux joies et aux épreuves déjà cruelles d'un écrivain que va rendre redoutable à tous les abus et à tous les préjugés le légitime ressentiment d'un lâche outrage puni sur l'offensé comme s'il avait été l'offenseur⁴.

II. Séjour en Angleterre (1726-1729). L'École du philosophe, du publiciste, du poète dramatique. — Après le guet-apens du chevalier de Rohan, et l'iniquité de la Cour, l'Angleterre était l'asile naturel de Voltaire. Elle allait devenir pour sa raison une sorte de patrie adoptive. N'écrivait-il pas : « C'est un pays où les arts sont tous honorés et récompensés, où il n'y a pas d'autre différence entre les hommes que celle du mérite. Si je suivais mon inclination, ce serait là que je me fixerais dans l'idée seulement d'apprendre à penser. » Moins sensible que ne fut Montesquieu⁵ aux avantages du gouvernement

1. *Œdipe* (1718). *La Henriade* ou *la Ligue* fut imprimée à Rouen, en 1723.

2. Il est embastillé le 20 janvier 1714 : il n'en fut pas lâché : cela consacrait l'importance d'un écrivain.

3. A Thiériot, à Cideville.

4. Le guet-apens du chevalier de Rohan est une date dans la vie de Voltaire. Le bel esprit devint dès lors un grand esprit : il se promit de faire bonne guerre aux iniquités d'un régime où une pareille lâcheté restait impunie.

5. Montesquieu a la passer deux années en Angleterre, sous les auspices de lord Chesterfield (1729-1732).

représentatif, il envia du moins pour les lettres une autorité morale dont le crédit portait Addison au ministère, et Prior à une ambassade. Le patronage de Bolingbroke lui ouvrait toutes les portes¹; mais il fréquenta les savants plus que les hommes d'État. A défaut de Newton, dont il contempla les royales funérailles, il visita son disciple, Samuel Clarke, dont il a dit : « Je ne lui trouvai pas ce *bâton d'aveugle* avec lequel marchait le modeste Locke... Lui, *il sautait dans l'abîme*, et j'osai l'y suivre. » En même temps que ces entretiens éveillent sa curiosité scientifique, il rend ses hommages « aux très excellents triumvirs du Parnasse anglais, Swift, Pope et Gay, » à Pope surtout : car entre lui et Voltaire il y avait cousinage. Tous deux nerveux, irascibles, sarcastiques, ne sont-ils pas également habiles à faire passer des idées philosophiques dans une forme sobre, nette, claire, élégante et harmonieuse? Malgré le profit ou l'agrément de ces relations qui mûrissaient et fortifiaient le penseur ou le poète, Londres ne put lui faire oublier Paris; et le mal du pays le gagna de plus en plus. Pour le tromper, il eut recours à l'étude, mais il fut à peu près silencieux, même avec ses amis². « Comptez sur mon cœur, écrivait-il à l'un d'eux, plus que sur mes lettres³. » Ces trois années n'en furent pas moins fécondes par des germes qui bientôt fructifièrent; nous leur devons en partie ce qu'il y eut de plus pratique ou de plus sérieux dans un génie qui avait besoin de passer par l'école du malheur pour être averti de ses ressources⁴, et avoir toute sa vigueur, tout son ressort.

III. La maturité. Polémique. Théâtre. Histoire (1729-

1. Il vécut trois mois dans la maison de lord Peterborough, près de Swift qu'il appelle « le Rabelais de l'Angleterre. » Mais son hôte de prédilection fut M. Fablet, riche négociant de la Cité, qui, après avoir fait prospérer ses affaires, devint premier ambassadeur à Constantinople.

2. Il ne publia que deux ouvrages, et en anglais : *Essai sur le poème épique*, 1726. *Essai sur les guerres civiles de France*.

3. Il était de ceux dont la plume n'est alerte que si le cœur est allégre. Or, il tournait à la tristesse : « Je sens le peu que je vaux, écrit-il : mes fautes me font pitié, mes fautes me font horreur. »

4. A peine allégué il fit paraître *Brutus* (1730), *Coriolan* (1731), les *Lettres sur les Indes* (1733), les *Éléments de Newton* (1740), le *Discours sur l'Éloquence* (1741).

1750). — Ses horizons s'étaient donc élargis, quand il lui fut permis de revenir enfin de cet exil, au printemps de 1729. Les vingt années qui suivirent jusqu'en 1750 sont tellement remplies qu'elles défient l'analyse. Remarquons pourtant que, dans l'étourdissante activité de Voltaire, son rôle philosophique s'accroît de plus en plus, comme l'attesteront ses *Lettres sur les Anglais*, pamphlet religieux dont la publication clandestine, dénoncée au parlement, eut les honneurs du bûcher. Il se prend aussi d'un goût subit pour les sciences. Disciple de Maupertuis, de Clairaut et de Kœnig, il disserte sur la nature du feu, sur les forces vives, il vulgarise *Newton*, il rédige une *Physique* et entre dans le sanctuaire avec la ferveur d'un néophyte. — Mais, au milieu de ces nouveautés qui risquent un instant de l'accaparer, ce qui prévaut encore, c'est la passion du théâtre. Ses chutes mêmes ne font qu'aiguillonner son courage¹. Animé par le souvenir de Shakespeare, qu'il traite pourtant de barbare, il réussit enfin à triompher des cabales par des œuvres éclatantes qui réduisent l'envie à ronger son frein. Tandis que *Charles XII*² annonce l'historien, *Zaïre*³ *Alzire*⁴, *Mérope et Mahomet*⁵ enlèvent d'unanimes applaudissements qui en imposent aux puissants; car s'ils se montrent forts, c'est surtout contre les faibles.

1. *Ériphyle*, jouée le 7 mars 1732, n'eut aucun succès. On siffla l'ombre sanglante d'*Amphiaraüs*, et des scènes renouvelées d'*Hamlet*.

2. Il parut en 1731, au lendemain de *Brutus* joué le 11 décembre 1730.

3. *Zaïre* (1732), se souvient d'*Othello*. Voltaire prend à Shakespeare l'idée d'un amant qui tue sa maîtresse dans un accès d'aveugle jalousie. Il rattache ce thème dramatique à un grand fait de l'histoire nationale, aux croisades. Le cadre est imposant, et le sujet pathétique: les personnages sont animés de sentiments vrais. Ici se déploie l'originalité d'un génie dramatique trop contenu jusqu'alors par son respect pour Racine.

4. *Alzire* est de 1736; le sujet ne manque pas de nouveauté. Voltaire y met en contraste deux religions, et oppose l'état de nature à la civilisation. Cette pièce parut après *Adélaïde du Guesclin* (1735), qui avait été outrageusement sifflée. Au dénouement, Vendôme, revenu de ses fureurs, unit le prince de Nemours à Adélaïde, et dit à son ami: « *Es-tu content Coucy?* » Or, un mauvais plaisant répondit *coussi, coussi*.

5. *Mérope* (1743) est l'*Athalie* de Voltaire. Quant à *Mahomet* (1742), ce fut une suprême erreur du poète et de son siècle, qui applaudit cette thèse dramatique

Le poète de cour. — L'Historiographe. — Le gentilhomme de la chambre. — L'Académicien. — Secon-
dée par le duc de Richelieu, et le marquis d'Argenson,
deux amis devenus ministres, cette popularité pousse sur
le chemin de la faveur le disgracié de la veille. Louis XV
lui-même se déride, et commence à faire des avances que
Voltaire n'est point homme à décliner. Car, sans être dupe
des titres, il en sait le prestige, et l'auteur de *Brutus* n'a
point l'humeur farouche de son héros; il a même soin
d'être fort assidu près de madame de Pompadour qui se
pique de protéger les arts. C'est ainsi qu'il devient le poète
ordinaire de la Cour. Les fêtes données pour le mariage du
Dauphin lui offrent l'occasion d'improviser une comédie
médiocre, la *Princesse de Navarre*, et un détestable opéra
le *Temple de la Gloire*, (1745). Dès lors, on n'a plus rien
à lui refuser. Il est donc nommé coup sur coup historio-
graphe du Roi¹, et gentilhomme de la chambre: ce qui
oblige sa reconnaissance à écrire le *Panégyrique de
Louis XV*, à rédiger des circulaires ou des mémoires pour
le ministre des affaires étrangères, à rendre même des ser-
vices diplomatiques, en usant de son adresse pour ama-
douer son ami Frédéric et gagner la Prusse à notre alliance².
Il ne lui restait plus qu'à s'asseoir dans un fauteuil aca-
démique devenu vacant, le 29 janvier 1743, par la mort du
cardinal de Fleury. Mais une coalition menée par Languet
de Gergy, archevêque de Sens, et Boyer, l'ancien évêque de
Mirepoix, de concert avec le ministre Maurepas, le fit évincer
au profit d'Albert de Luynes, évêque de Bayeux³. Ce fut
pour Voltaire une blessure sensible, et la pensée lui vint
d'aller chercher des consolations à Berlin. Il ne fallut rien
moins que l'ascendant de Mme du Châtelet pour prévenir ce
coup de tête, et laisser à l'Académie le temps de réparer
ses torts; ce qu'elle fit, le 25 avril 1746, après le décès du

1. En recevant le brevet, il s'écria: « Me voilà engagé d'honneur à écrire des anecdotes; mais je n'écrirai rien, et je ne gagnerai pas mes gages. »

2. Cette entrevue avec Frédéric eut lieu près de Cleves, dans le château de Meer, le 10 juin 1740.

3. L'Académie comptait alors dix-huit prêtres. La quadruple élection de Marivaux, Mairan, Maupertuis et Bignon fut bientôt un cas de récidive.

président Bouhier. Faut-il ajouter qu'avant les votes, Voltaire, comme Henri IV qui jugeait que Paris valait bien une messe, n'avait point hésité à faire des palinodies solennelles dont l'engagement n'embarrassa guère sa conscience?

Les retraites de Voltaire à Cirey. — Ardeur infatigable. — Il courtise les neuf Muses. — Ce résumé d'une période si pleine serait encore plus incomplet si nous ne disions pas au moins un mot d'un épisode qui s'en détache : le séjour de Voltaire au château de Cirey tout voisin de la frontière¹, et d'où il pouvait passer à l'étranger, dès la première alerte. Or, il en fut tenté plus d'une fois par les menaces que provoquèrent des témérités suivies de fuites prudentes : car il savait éluder les périls qu'il aimait à braver. En ces occasions, par exemple après les *Lettres sur les Anglais* et les épigrammes du *Mondain*, il ne manqua pas de se réfugier dans l'asile où « l'illustre Emilie », femme distinguée², mais singulière et trop dédaigneuse du qu'en dira-t-on, essayait de pacifier ses colères et de le rendre plus sage. Elle y réussit assez pour que ce titre protège un peu sa mémoire. Ces années de retraite furent pour Voltaire les plus calmes et les plus laborieuses. Écoutons-le disant alors : « Je tâche de mener une vie conforme à l'état où je me trouve, sans passion désagréable, sans ambition, sans envie, avec beaucoup de connaissances, peu d'amis et beaucoup de goûts. » A ceux dont la sollicitude s'alarmait de sa dévorante ardeur³, il répondait : « Ne dites point que je travaille trop. Ces travaux sont bien peu de chose pour un homme qui n'a point d'autre occupation. L'esprit plié depuis longtemps aux belles-lettres s'y livre sans peine et sans effort, comme on parle facilement une langue qu'on a longtemps apprise, et comme la main du musicien se promène sans fatigue

1. Il était situé sur les confins de la Lorraine. Le 23 mai 1734, Voltaire ne se crut pas suffisamment en sûreté dans ce désert, et s'enfuit bien vite à Bâle.

2. « Je passe ma vie avec une dame qui entend Newton, Virgile, le Tasse, et ne dédaigne pas de jouer au piquet. »

3. Il avait pour principe qu'il faut « dévorer les choses pour qu'elles ne nous devorent pas. »

sur un clavecin. Ce qui est seulement à craindre, c'est qu'on ne fasse avec faiblesse ce qu'on ferait avec force dans la santé. » Il prêchait d'exemple en ajoutant : « Il faut donner à son âme toutes les formes possibles. *C'est un feu que Dieu nous a confié : nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux.* Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de son âme à toutes les sciences et à tous les sentiments. Pourvu que tout cela n'entre pas pêle-mêle, il y a place pour tout le monde. » Que ne pardonnerait-on pas à ces paroles d'or ? Qui ne serait indulgent pour celui qui dit encore sur un ton plus leste : « Je vous avoue que je serais fort aise d'avoir courtoisé avec succès, une fois en ma vie, la Muse de l'Opéra. *Je les aime toutes les neuf*, et il faut avoir le plus de bonnes fortunes qu'on peut, sans être pourtant trop coquet. » Oui, le voilà tel qu'il se montre dans les lettres datées de Cirey. Dès le lever du soleil, après sa tasse de café, il se mettait au travail ; et « *il fallait*, à neuf heures du soir, l'arracher à son secrétaire pour le souper »¹ : ce qui ne l'empêchait pas de jouer ensuite la tragédie, la comédie, la farce, les marionnettes, et de montrer la lanterne magique, « avec des propos à mourir de rire ».

IV. La désertion. Campagne de Prusse. — Le chambellan de Frédéric. — Son évasion (1750-1753). — Mais Mme du Châtelet vint subitement à mourir, et, dès lors, il sembla de nouveau que Voltaire eût perdu son lest. A ce deuil profond s'ajoutèrent des blessures d'amour-propre, la chute de *Sémiramis*, la rivalité du vieux Crébillon que la Cour affectait de lui préférer², la froideur du Roi, les défiances religieuses de la Reine ou du Dauphin, et une recrudescence d'attaques passionnées. Cependant, les cajoleries de Frédéric redoublaient de plus belle. Aussi

1. Il dit ailleurs : *Moi qui suis très jeune, et qui n'ai que sixante-huit ans, je suis le travail, pour mériter un jour de me reposer.* »

2. On se da en faveur du *Catiline* de Carleton, pour simuler un succès d'en haut. Voltaire envoyait de Cirey de nouvelles tragédies : *Sémiramis*, *Oreste*, *Le meurtre*, sur des sujets traités par son rival : c'étaient autant de chutes.

Voltaire finit-il par n'y plus résister ; et, à l'âge de cinquante-six ans, il *déserta* de Paris à Postdam¹ ; triste campagne, dont on aime à revenir, comme lui, le plus tôt possible² !

Le ménage de Sans-Souci eut pourtant d'abord sa lune de miel. Comblé d'honneurs et de câlineries, décoré du titre de chambellan³, et de l'ordre du Mérite⁴, pourvu d'un traitement de vingt mille livres, il se crut transporté dans le « palais d'Alcine ». « Centcinquante mille soldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poète, grandeurs et grâces, grenadiers et muses, trompettes et violons, repas de Platon, société et liberté ! qui le croirait ? et cependant tout cela est vrai ! »

A côté du roi philosophe, il put donc un instant s'imaginer qu'il devenait le philosophe roi. C'étaient « les fêtes de Lucullus et les vertus de Marc Aurèle. » Courte illusion ! car il ne tarda pas à s'apercevoir qu'une antipathie réciproque se cachait sous ces dehors d'une amitié menteuse, et qu'on le caressait à droite pour l'égratigner à gauche. Les parasites que la venue de Voltaire avait relégués au second plan n'attendaient que l'occasion d'une revanche. Ils épièrent donc tous les mots indiscrets qui échappèrent à la brutalité de l'un, à la malice de l'autre. Ils furent répétés et envenimés par ces bons apôtres. Frédéric aurait dit : « Laissez faire : on presse

1. C'est le mot de ses ennemis ; ne dit-il pas : « Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu *m'exterminer*, il y a un an, eurent actuellement mon éloignement, et l'appellent *desertion*. Il semble qu'ils soient fâchés d'avoir perdu leur victime. »

2. Il s'en excuse dans cette lettre à d'Argental (1751) : « Mon cher ange, daignez entrer dans les raisons de votre esclave fugitif. Était-il bien doux d'être écrasé par ceux qui se disent devots, d'être *sans considération* auprès de ceux qui se disent puissants, et d'avoir toujours des *rivaux à craindre* ? Ai-je fort à me louer de vos confrères du Parlement ? Ai-je de grandes obligations aux Ministres ? Et qu'est-ce qu'un public bizarre qui approuve et qui condamne tout de travers ? N'est-il pas permis de quitter tout cela pour un roi aimable qui se bat comme César, qui pense comme Julien, et qui me donne vingt mille livres de rente et des honneurs, pour souper avec lui ? » Il se vengeait.

3. « Je suis, disait-il, son grammairien, et non son chambellan. »

4. Il faut lire la lettre spirituelle, mais trop quemandeuse, où il sollicite finement « cette demi-aune de ruban noir ».

l'orange, et on en jette l'écorce, quand on en a sucé le jus.» De son côté, Voltaire ne parla point avec assez de révérence du « linge sale qu'il lui fallait blanchir »; car sa charge l'obligeait à épurer la prose et les vers de sa Majesté: besogne épineuse, malgré toute la dextérité qu'il mit à ne pas blesser celui qu'il appelait « César et l'abbé Cotin ». Faut-il s'étonner que cet échange de méchants propos ait produit un choc, une explosion, une rupture¹?

Quoi qu'il en soit de ces torts réciproques, le jour vint où Voltaire laissa échapper ce cri d'angoisse : « Celui qui tombait du haut d'un clocher, et qui, se trouvant fort mollement dans l'air, disait : *Bon ! pourvu que cela dure*, me ressemblait assez. » *Le Salomon*, le *Trajan du Nord*, n'était plus pour lui qu'un *Busiris*. Aussi ne songea-t-il qu'à briser sa chaîne. Mais il avait beau se dire mourant, et solliciter un congé de santé; Frédéric ne lui envoyait que du quinquina. Pourtant, lassés l'un de l'autre, ils se séparent enfin, le 26 mars 1753. Voici leurs adieux : « Qu'il ne revienne jamais ! écrivit le roi : c'est un homme bon à lire, mais dangereux à connaître. » — « Il voulut, dit Voltaire, que je soupasse avec lui; je fis donc encore un *souper de Damoclès* : après quoi, je partis avec la promesse de revenir, et le ferme dessein de ne le revoir de ma vie². » Ces trois années, où il ne travailla que pour le roi de Prusse, auront du moins à nos yeux l'excuse d'une correspondance qu'on aime à lire et relire, bien qu'elle afflige parfois les vrais amis de Voltaire³.

V. Le roi Voltaire. — Ferney; la petite et la grande

1. Il serait trop long de resumer tous les incidents qui ont eue la situation. Il faut seulement que la rupture se produisit à propos d'un quatrain de Maupeitius contre Koenig. Le Roi avait pris parti contre le Président de son Académie, et Voltaire pour le savant hollandais. Les choses en vinrent à ce point que le roi fit brûler par la main du bourreau la *Deutsche du docteur Merken*. Ce pamphlet n'en fut que plus populaire en Europe, où Maupeitius devint un objet de risée publique.

2. Nous ne parlons pas du scandale de Francfort, ni des avances faites à Voltaire et à sa nièce : ce sont là procédés prussiens; ils ne doivent étonner personne.

3. Une autre cause à Berlin que le *Spectre de Louis XIV*, (1751). Mais il avait été imprimé à Paris. Frédéric fut le premier à demander à Voltaire, si l'on n'avait pu le faire.

guerre. — L'avocat du droit et de la tolérance. — A cette *École* il dut plus d'une leçon. Éclairé sur l'amitié des rois et ses périls, il n'eut dès lors qu'une idée fixe, celle de fonder sa propre royauté, et de l'établir dans une forteresse d'où il pourrait tenir en échec les pouvoirs réguliers d'une société qu'il aspirait à dominer. Sentant bien qu'à Paris on lui gardait rancune, et que le terrain n'y serait point solide sous ses pas¹, il prit donc le parti d'assurer l'indépendance de sa vieillesse : car elle s'annonçait, sans toutefois atteindre un esprit plus alerte et plus hardi que jamais.

Dans le choix de sa demeure définitive, il déploya l'habileté stratégique d'un tacticien qui cherche le lieu où il sera maître de l'attaque et de la retraite. Les résidences de Morion et des Délices, achetées le 7 janvier et le 9 février 1755, devinrent l'une son palais d'Été dans le canton de Berne, l'autre son palais d'Hiver dans l'État de Genève. L'acquisition de Ferney et de Tourney² rendit plus avantageuse encore une situation d'où il se proposait de braver à la fois l'intolérance française en Suisse et l'intolérance genevoise en France. « J'appuie ma gauche, dit-il, au mont Jura, ma droite aux Alpes ; et j'ai le lac de Genève au-devant de mon camp, un beau château sur les limites de la France, l'ermitage des Délices au territoire de Genève, une bonne maison à Lausanne ; *rampant ainsi d'une manière dans l'autre, je me sauve des rois* ; car il faut toujours que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre contre les chiens qui courent après eux³. » Dès lors, il a son Postdam à lui ; doublé d'un propriétaire inexpu-

1. Malgré la publication du *Siecle de Louis XIV*, œuvre toute nationale qu'il avait envoyée d'une terre étrangère, comme un hommage à la France et à la Monarchie.

2. Il acheta la jouissance viagère de Tourney au président de Brosses, auquel il fit une querelle de locataire, à propos de quelques mesures de bois. Ce fut un procès que Voltaire perdit devant le public ; car il trouva dans le Président quelque chose d'aussi spirituel que lui, qui lui dit son fait et ne fléchit pas. Il ne s'établit décidément à Ferney qu'en 1765.

3. Il disait ailleurs plus plaisamment : « J'ai quatre pattes au lieu de deux ; un pied à Lausanne dans une très belle maison pour l'hiver, un pied aux *Délices*, où la bonne compagnie vient me voir : voilà pour les *pieds de devant*. *Ceux de derrière* sont à Ferney, et dans le comté de Tourney. »

gnable, l'écrivain sentira son audace s'accroître avec sa sécurité

Jusqu'alors, ses œuvres avaient été surtout littéraires; mais le philosophe aura désormais le pas sur le poète, il donnera le mot d'ordre à la polémique, il dirigera le mouvement qui distingue la seconde moitié du dix-huitième siècle; il sera l'âme de l'Encyclopédie, « ce bureau qui instruit le genre humain ». Ses tragédies mêmes (car le laurier dramatique est sa plus vivace ambition) seront encore des machines de guerre¹; elles ne serviront plus qu'à propager ses idées en France et dans l'Europe. En d'autres termes, c'est un règne qui s'inaugure; et, à la différence de la plupart des souverainetés politiques, il s'étendra, il s'affermira par sa durée. Aussi, que d'œuvres se pressent en cet espace de vingt années, l'*Essai sur les mœurs* (1752), l'*Essai sur l'histoire universelle* (1754), l'*Orphelin de la Chine* (1755), le poème sur le *Désastre de Lisbonne* (1756), l'*Histoire de la Russie* (1759), *Tancrède*, *Le pauvre diable*, l'*Écossaise* (1760), le *Traité de la Tolérance* (1761), les *Mémoires sur Calas et Sirven* (1762-1771), le *Commentaire de Corneille*, le *Dictionnaire philosophique*, *Jules César* (1764), l'*Histoire du Parlement*, les *Épîtres à Horace et Boileau*, des *Contes* en vers et en prose (1766-1772), et les *Systèmes*, et les *Cabales*, et le *Temps présent*, et mille autres pamphlets ou libelles (1772-1777), sans parler, hélas! d'*Irène*, et du mortel triomphe de 1778! Mais surtout quelle inépuisable correspondance! Car il faut que le général en chef se multiplie pour dresser des plans de bataille, envoyer des instructions à ses lieutenants, former des recrues, encourager les plus simples soldats, réconforter les blessés, récompenser les zélés, modérer les imprudents, échauffer les tièdes, prévenir des retours offensifs, déjouer les manœuvres de l'ennemi, faire face à l'imprévu, organiser ses renforts, en

1. Ce ne sont plus que des œuvres de circonstance, des manifestes, des thèses. Leur cœur et victimes n'échauffent que des arguments et des lieux communs. Il cherche dans le passé des allusions au présent et demande aux morts des armes contre les vivants. Dans les *Gauchos*, *Les lois de Moïse* et *Agnathe*, le poète n'est qu'un logicien impuissant à créer.

un mot préparer la victoire, et en profiter pour sa gloire¹.

La bibliographie de ses lettres. Édition Beuchot. Détails de statistique. Les découvertes. Édition Mo-land. — Tel est le cadre où se joue sa physionomie. Mais, avant de l'esquisser, il nous faut résumer encore certains détails indispensables qui intéressent les lettres de Voltaire et leurs éditions. La première est celle de Kehl², qui, entreprise en 1777 par Panckoucke, dut être continuée par Beaumarchais³. La correspondance ne pouvait y jouer qu'un rôle fort insuffisant. Celle qui fut adressée à Frédéric, à Catherine et à d'Alembert eut la faveur d'une classification spéciale; mais la plupart des détenteurs gardèrent leurs reliques. Condorcet lui-même, un des éditeurs, ne livra que dix lettres sur soixante qu'il possédait, et Mme Necker en communiqua seulement trois sur vingt.

Aussi l'édition de Beuchot, publiée à Paris en 1829⁴, mérite-t-elle notre gratitude pour les sept mille quatre cent treize lettres que contiennent ses vingt derniers volumes⁵. Mais, depuis cinquante ans, de nombreuses découvertes ont grossi ce trésor. En 1857, MM. de Cayrol et François réunirent treize cents textes nouveaux qui comblerent de graves lacunes⁶. Bien que ce soient en général des billets

1. Tout en combattant, « l'aubergiste de l'Europe » (c'est ainsi qu'il s'appelle) a ses grandes et petites audiences, tient table ouverte, *histrionne* à huis clos, défriche des bruyères, dessèche des marais, bâtit un théâtre et une église, plante, jardine, laboure, élève un haras, fonde des manufactures, et prend tout au sérieux, en ayant l'air de se moquer de tout. Je ne parle pas de la politique, de la chute des jésuites, et des parlements, ou des ministères de Malesherbes et de Turgot qu'il a préparés.

2. Elle emprunte son nom à l'imprimerie que Beaumarchais établit à Kehl.

3. Il y perdit plus d'un million. Les deux premiers volumes parurent en 1783. En juin 1785, il n'était encore question que des trente premiers volumes. C'est une édition recherchée par les bibliophiles.

4. 1829-1834. Elle compte 70 volumes in-8°. (Voir une étude de M. Brunetière, *Revue des deux Mondes*.)

5. Il faut déduire de ce chiffre 535 lettres adressées à Voltaire par ses correspondants auxquels il donne la réplique : 46 de Bernis, 68 de Catherine II, 24 de Charles Théodore, électeur Palatin, 144 de d'Alembert, 289 de Frédéric, 6 de Jean-Jacques, 12 de Vauvenargues. Beuchot négligea beaucoup de textes dont l'intérêt lui sembla secondaire, et se réduisit à l'analyse de quelques autres, par exemple les lettres à Mlle Quinault.

6. M. de Cayrol, ami de Beuchot, doit la plupart de ses manuscrits aux successions de La Harpe, de l'ambassadeur Falkener, de Ruault secrétaire de Condorcet,

écrits en courant, ils éclairent plus d'un coin obscur de l'histoire littéraire. Signalons, entre autres, vingt-deux lettres à Tronchin, le médecin de Voltaire¹, et dix-neuf à l'Anglais Falkener, qui apparaît ici pour la première fois. Mentionnons aussi d'autres recueils moins considérables, mais curieux. En 1858, M. Foisset publia vingt-neuf lettres du président de Brosses et quinze de Voltaire : c'est le dossier d'un procès amusant comme une comédie². En 1868, M. de Maudat-Grancey mit la main sur quarante-quatre lettres envoyées au conseiller Lebault, propriétaire du fameux cru de Corton que ne dédaignait point la table de Ferney. On ne lira pas non plus sans agrément les pièces que M. Beaune exhuma des archives du château de Grosbois ; car, dans le fils du notaire Arouet, encore enfant et collégien, nous voyons déjà briller l'ironie de Voltaire³.

A ces suppléments M. Evariste Bavoux ajouta trois cent dix lettres, intitulées *Voltaire à Ferney*. Dans ce nombre il en est cent vingt-quatre reçues par la duchesse de Gotha qui, en 1753, avait offert l'hospitalité au chambellan de Frédéric⁴. — Enfin, dût cette liste paraître un peu longue, n'oublions pas l'ouvrage plus récent, et précieux entre tous, qui vit le jour en 1875 sous ce titre : *Les vraies lettres de Voltaire à l'abbé Moussinot*⁵. Après la mort de Voltaire, le manuscrit avait été remis par d'Alembert à

1. Talma, au libraire Benoit, de M. Barbier, bibliothécaire du Louvre, et à des communications de M. Charles de Parent Real, du professeur Spreng, de M. Gaudissart, de Genève. — Nous lui devons le *dernier billet* écrit par Voltaire à son médecin Tronchin, deux jours avant sa mort. Le voici : « Le patient de la rue de Poanne a en toute la nuit, et a en été des convulsions d'une toux violente. Il vomit trois fois du sang. Il demande pardon de donner tant de peine pour un cadavre. »

1. Dans l'édition Beuchot, il n'est représenté que par deux lettres.

2. *Voltaire et le Président de Brosses*, Dehor. — Le même volume contient vingt-cinq lettres au premier président Fyot de la Marche, soixante-quatre à M. de Baillet, président de la Chambre des comptes, onze à Frédéric II, et vingt-trois écrites en 1753 au résident de France à Berlin, M. de la Touche.

3. *Voltaire et son fils*, Esqui. Ce sont des lettres adressées à un ami de Louis-le-Tiercel, Fyot de la Marche qui en 1714, venant de quitter son collège après l'âge de 17 ans.

4. L'édition Beuchot ne donne qu'une seule lettre à cette duchesse.

5. Il a peu de lettres à Voltaire.

l'abbé Duvernet¹, qui, le livrant au public, en 1781, eut l'impertinence de réduire les cent quarante-neuf lettres à cent six, et de défigurer celles-ci par deux mille amplifications, travestissements, suppressions ou interpolations. Or, ces documents falsifiés passèrent dans l'édition Beuchot, et seraient encore acceptés comme authentiques, si M. Courtat, qui retrouva l'original², ne l'avait pas tiré de la poussière et rétabli dans son intégrité. Pour ceux qui ont souci des textes sincères, cet autographe est une autorité que confirment quinze autres lettres éditées par M. Preuss dans les *Œuvres de Frédéric le Grand*, et les brouillons de la correspondance reçue par Catherine : ils se trouvent dans le XXIII^e volume publié par M. Grote, en 1878³.

De ce qui précède il suit que l'édition de M. Moland⁴ est la plus complète : car, bénéficiant de travaux antérieurs, il a pu agrandir et mieux aménager son monument. Mais il reste encore bien des joyaux ignorés. Où se cachent par exemple les lettres à Saint-Lambert, à Mme du Châtelet et au duc de Choiseul ? A peine nous en est-il parvenu quelques-unes. Sans sortir de la France, que de mines à exploiter⁵ ! Le 24 juillet 1734, Voltaire écrivait à Formont : « Je n'irai pas plus loin ; car *voilà*, mon cher ami, *la trentième lettre* que j'écris aujourd'hui ». Or, M. Brunetière nous apprend que sur ces *trente* lettres nous en possédons seulement *deux*. Jugez par là de nos pertes. Pour nous en consoler, étudions dans ce qui nous reste le Voltaire dont on ne se fatigue pas.

II. — ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Les métamorphoses de Voltaire. Variété de goûts ; il est toujours feu et flamme. — Mais comment saisir l'insai-

1. Il préparait une biographie de Voltaire.

2. Bibliothèque nationale. N° 15 208.

3. *Société impériale de Russie*. Quand parut le LXXVI^e volume de l'édition de Kehl, Catherine avait exigé des suppressions et corrections regrettables.

4. J'entends ici son édition complète de Voltaire.

5. Dans sa lucarne épistolaire, Voltaire adressait des lettres même aux morts. A quatre-vingts ans, n'écrivait-il pas à Horace !

sissable? L'universalité, ou l'ubiquité, ne sont-elles pas le trait essentiel d'un génie qui se renouvella sans cesse pour plaire à la nation changeante dont il semble être l'image, par ses qualités comme par ses défauts? Est-il une classification dont le cadre soit assez large pour embrasser la variété des sujets qu'il aborde en cette correspondance où nous le voyons tour à tour poète, historien, romancier, polémiste, philosophe, publiciste, économiste, critique, grammairien, physicien, astronome, déiste, sceptique, enthousiaste, frondeur, misanthrope, philanthrope, courtisan, tribun, diplomate, grand seigneur, puis architecte, manufacturier, laboureur, berger, capucin même au besoin, en un mot, toujours ondoyant, et prompt à toutes les métamorphoses? A chaque page, on serait tenté de dire avec Frédéric : « Non, ce n'est pas un seul homme qui fait le travail prodigieux qu'on attribue à M. de Voltaire. Il y a à Cirey une académie composée de l'élite de l'Univers. Il y a des philosophes qui traduisent Newton, il y a des poètes héroïques, il y a des Corneille, il y a des Catulle, il y a des Thucydide; et l'ouvrage de cette Académie se publie sous le nom de Voltaire, comme l'action de toute une armée s'attribue au chef qui la commande. » Ce qui n'étonne pas moins que cette rare souplesse, c'est l'ardeur d'une âme que tout objet enflamme, bien que nul ne suffise à la remplir ou à la fixer. Amour, haine, plaisir, douleur, colère, toutes les impressions qui, pendant plus de soixante ans, traversèrent une imagination si mobile et si active, nous les retrouvons ici exprimées naïvement, comme sur la figure d'un enfant; et chacun de ces sentiments, aussi vif que s'il devait être éternel, occupa tout son cœur jusqu'au jour où il fut effacé par un autre, qui ne durera pas davantage, mais aura la même intensité.

Caractère de Voltaire. Sincérité. Erreurs ou fautes. Circonstances atténuantes. L'art du succès. La fin et les moyens. — Après cet hommage rendu à ce qu'on pourrait appeler, sans trop de paradoxe, la *candeur* de Voltaire, avons-nous besoin de déclarer qu'il faudrait plaindre ceux dont l'hostilité ne chercherait dans sa bonne foi qu'un

motif d'accusation contre son caractère? Disons plutôt que bien peu d'hommes mêlés aux luttes d'opinion auraient pu résister, comme lui, au témoignage d'une confession si prolongée, si diverse, si intime et si sincère. J'irai même jusqu'à croire que Voltaire ne nous trompe pas quand il écrit à l'abbé Trublet : « *Dans le fond, je suis bonhomme.* Il est vrai qu'ayant fait réflexion, depuis quelques années, qu'on ne gagnait rien à l'être, je me suis mis à être *un peu gai*, parce qu'on m'a dit que cela est bon pour la santé. » Avouons seulement que ces gaietés ont pu manquer parfois de convenance, ou de justice, qu'il n'a pas assez respecté la conscience de ses adversaires, et qu'il ne compte point parmi ces « saints laïques » auxquels M. Renan n'aurait à reprocher que « des excès de vertu ».

Non, certes, il n'eut point l'égalité d'humeur, la retenue ou la patience d'un stoïcien, ni le sérieux d'un doctrinaire qui croirait déroger en se permettant un sourire. Il lui arriva donc d'être quinteux, fébrile, irascible, tracassier, chicaneur, avocat, procureur; il pratiqua volontiers l'industrie des ruses, des feintes, des désaveux, des flatteries intéressées. Mais, outre que les plus irréprochables eurent leurs faiblesses, les siennes ont une excuse dans les conditions d'un temps qui n'était pas le nôtre, et dans les nécessités d'une guerre qui se faisait alors avec d'autres armes qu'aujourd'hui. Pour ce qui est des violences, on ne peut que les condamner, mais non sans reconnaître qu'en pleine mêlée on ne mesure pas ses coups, et que les traits lancés par une main émue ne sauraient être infaillibles comme la flèche de Guillaume Tell. Quant aux manèges du courtisan, imputons-les aux exigences de l'attaque ou de la défense. Il nous serait en vérité trop commode de faire les puritains, loin du péril! Lorsqu'un éloge de Fénelon était supprimé par arrêt du Conseil, ne fallait-il point acheter par quelques grains d'encens des protecteurs qui ne se donnaient pas gratuitement, et remplacer l'indépendance par l'habileté¹?

1. Ce que je reprocherais plutôt à Voltaire, c'est d'avoir eu sur le *peuple* des mots cruels, ceux-ci par exemple : « Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux

Voilà pourquoi Voltaire ne recula pas devant certains artifices parfois scabreux. En même temps que son eau bénite de cour conciliait à sa cause la vanité de ceux que leurs traditions en eussent éloignés, il usait de rouerie pour miner toutes les bastilles qu'il ne pouvait pas prendre d'assaut, ou introduire en contrebande les munitions que la douane eût confisquées au passage, s'il les avait naïvement importées à ciel ouvert. Il faut voir comme il est madré dans ce jeu d'adresse. « Non, écrit-il à d'Alembert, je n'ai point fait *l'Ingénu*; je ne l'aurais jamais fait. J'ai l'innocence de la colombe, et je veux avoir la prudence du serpent. *Les honnêtes gens ne peuvent combattre qu'en se cachant derrière les haies.* » Nul en effet n'entendit mieux l'art de dérouter l'adversaire, de l'agacer par des escarmouches inattendues, de le harceler à la dérobée, de masquer ses batteries, de tourner les obstacles en ressources, de piquer incessamment la curiosité du public, d'en faire son compère en l'amusant, en un mot, de tirer parti de tout, et d'organiser à tout prix la victoire? Or, cette science du succès ne va pas sans que le vainqueur ait à regretter des compromis, des expédients équivoques, des erreurs ou des fautes. Mais, s'il y a toujours de petits côtés dans les plus grands hommes et les plus grandes causes, n'ayons pas l'ingratitude d'en abuser contre celui que nul ne démentira lorsqu'il écrit : « J'aime passionnément à dire des vérités que d'autres n'osent pas dire, et à remplir des devoirs que d'autres n'osent pas remplir¹. » En face de cette correspondance qui touche à des questions irritantes,

ignorants. » — « A l'égard du peuple, il sera toujours sot et barbare. Ce sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du foin. » — « Quand la populace se mêle de raisonner, tout est perdu. »

1. Voltaire, après tout, n'a pas cessé de respecter l'idée de Dieu, et les vérités de conscience; ne disait-il pas : « Je serai toujours persuadé qu'une horloge prouve un horloger, et que l'univers prouve un Dieu. » — « Il me paraît absurde de faire dépendre l'existence de Dieu d'*a* plus *b* divisé par *z*. Il ne faut que des yeux, et point d'algèbre, pour voir le jour. » Qui ne souscrivait à cette autre profession de foi : « Adorer Dieu, laisser à chacun la liberté de le servir selon ses idées, aimer ses semblables, les éclairer si l'on peut, les plaindre s'ils sont dans l'erreur; voilà ma religion. » Nous sommes aussi de son avis, quand il affirme « qu'on ne fait jamais de bien à Dieu, en faisant du mal aux hommes »

laissons donc dans l'ombre tout ce qui divise, aigrit ou envenime. Donnons-nous seulement le plaisir d'y admirer un merveilleux esprit et un cœur généreux.

Esprit de Voltaire. — *L'esprit*, chez Voltaire, il est plus facile de l'aimer que de le définir; car nul autre ne l'égale dans le pays le plus spirituel du monde. Le sien, « remplit toute l'idée »¹ que comporte ce mot : badinage souriant dont l'ironie effleure les ridicules, sans que l'auteur excepte ses propres travers, enjouement d'une raison qui s'amuse de ses rencontres subites, choes imprévus d'idées qui brillent et pétillent comme des fusées, comparaisons familières dont la justesse a le caprice de la fantaisie², hyperboles joyeuses qui donnent à des vérités le relief d'un paradoxe³, art délicat de distribuer ou d'accepter la louange, simplicité rapide et gracieuse, franchise de naturel, mais surtout bon sens alerte qui toujours prononce le mot définitif; car ses boutades mêmes nous font réfléchir, et ses épigrammes en apparence les plus étourdies sont des lueurs furtives. Oui, il sait être presque profond sous un air frivole, et il grave toutes les pensées en glissant sur les surfaces. Agrément, vivacité de tour, précision, netteté, bonheur de l'expression, choix et finesse de la nuance; voilà donc le signe distinctif de ses plus fugitives bagatelles : elles sont écrites pour l'immortalité⁴. Mais, au lieu d'énumérer lourdement des choses légères⁵, voyons plutôt l'artiste à l'œuvre en

1. L'expression est de M. Nisard.

2. Veut-il consoler un poète attristé par les envieux, il dira : « Il y a eu de tout temps des Frérons dans la littérature : mais on dit qu'il faut *qu'il y ait des chenilles pour que les rossignols les mangent, afin de mieux chanter.* »

3. Par exemple : « Si j'avais des obligations au diable, je dirais du bien de ses cornes. »

4. Il a surtout horreur des phrases. « *Vos belles phrases,* » lui dit-on un jour. « *Mes belles phrases ! mes belles phrases !* Apprenez, s'écria-t-il, que je n'en ai pas fait une de ma vie. »

5. Voltaire nous donne quelques-uns de ses secrets, quand il dit : « Ce qu'on appelle *esprit* est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine; ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens et qu'on laisse entendre dans un autre là, un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'est une métaphore singulière : c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui. C'est l'art ou de réunir deux choses éloignées, ou de

quelques-uns des genres où, sans y songer, il nous offre des modèles aussi parfaits qu'inimitables.

L'homme d'affaires. Le financier généreux. — Feuilletons par exemple ses lettres d'affaires, c'est-à-dire celles qui se prêtent le moins aux gentilleses de la plume, et dont pas une pourtant ne nous paraît sèche ou ingrate. Dès l'année 1718, Voltaire s'était dit : « J'ai vu tant de gens de lettres pauvres et méprisés que je résolus de n'en pas grossir le nombre. En France, il faut être enclume ou marteau ; j'étais né enclume. » Mais il ne voulut pas l'être toujours, et nous ne saurions l'en blâmer ; car, pour lui, la fortune fut un moyen, et non un but¹, puisqu'elle lui permit de s'affranchir, et de faire du bien. « Si Socrate avait eu un grand état de maison, écrivait-il, Anitus, au lieu de lui faire boire la ciguë, aurait été lui demander à dîner. » C'est nous avertir qu'il se proposait d'en finir avec les poètes faméliques gueusant une pension dans l'antichambre d'un seigneur hautain ou d'un financier insolent. Or, il faut lui savoir gré d'avoir inauguré dans sa personne la dignité de l'Homme de lettres marchant de pair avec les privilégiés de la naissance et de la finance ; disons mieux : ce fut lui qui, bien souvent, prit le pas sur eux, et les compta parmi les clients de sa souveraineté.

Voilà ce qui met à l'abri de toute enquête malveillante les nombreuses lettres où il use de détours si ingénieux pour régler des intérêts en souffrance, sans paraître inquiet ni trop pressé. On ne saurait être plus adroit et plus poli dans la façon de recouvrer des revenus arriérés, et de

diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre ; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée, pour la laisser deviner. »

1. La première source de sa fortune fut sa plume ; car son origine date de la souscription faite à Londres en l'honneur de la *Henriade*. Cette réserve lui permit, en 1734, de prendre, par les conseils de Paris Duverney, un intérêt dans les vivres de l'armée d'Orient. Il en retira 500 000 francs. En 1742, il fit le trafic des grains avec un sieur D'Amatour. En 1743, il s'associa avec Marchand, son parent, pour la fourniture de 10 000 habillemens destinés à la milice, et avec l'abbé Moussmot pour le commerce des Indes. Il prit des intérêts dans plusieurs maisons qui lui aient le trafic de l'Inde et des Indes orientales. Enfin, il prêtait à plusieurs princesses ou grands seigneurs, sous forme de rentes viagères. Son frère lui laissa 200 000 francs.

délier la bourse d'un débiteur réfractaire, en lui demandant pardon de *la liberté grande*. Vous en jugerez par la lettre qu'il envoie au prince de Conti, non sans lancer à ses trousses « un bon avocat au Conseil ». Comment garder rancune à un créancier qui faisait parler le papier timbré avec la courtoisie que voici : « Je suis plus fâché que vous, Monseigneur, des procédures qu'on a faites : tout cela est infiniment désagréable. Je m'en console par un peu de philosophie, et surtout par l'espérance que vous me continuerez vos bontés¹. » Pourtant, il me plaît davantage, lorsque je le vois traiter en Mécène des confrères plus favorisés d'Apollon que de Plutus, se venger par un bon mot des gens qui lui font faillite, abandonner ses droits d'auteur à la Comédie Française, et, frustré d'une somme importante par la négligence de Thiériot, le rassurer en disant : « Je serais bien indigne d'être homme de lettres, si je n'aimais mieux perdre cent louis que de gêner un ami². »

Le solliciteur bénévole. Lettres de recommandation.

— Nous goûterons plus encore les innombrables requêtes où Voltaire se fait solliciteur au profit des naufragés qu'il remet à flot, et tire de la gêne ou de la misère. Nul médiateur n'est plus insinuant, plus habile à stimuler le zèle des protecteurs qu'il invoque, à chatouiller leur amour-propre, à engager leur bonne volonté sans paraître importun, à prévenir les objections, et à séduire les puissants par des civilités aimables qui sont déjà de la reconnaissance. Lisez entre autres la prière qu'il adresse à Mme du Deflant, en faveur de l'abbé Linant qui désirait devenir lecteur de la duchesse du Maine³. Mais il excelle

1. Parfois il n'était pas si accommodant, témoin ce billet : « M. de Gennez est fermier général des États de Bretagne. S'il ne paye pas, c'est une très mauvaise volonté ; à moi la justice est le remède. Il n'est pas si radoteur que vous me le dites. Il est cousu d'or, et, s'il radote, c'est en Harpagon ; et ce serait radoter nous-mêmes que de ne pas le faire payer. C'est à un huissier de faire toutes les honnêtetés de cette affaire, et je vous supplie de ne pas épargner cette politesse dont l'utilité est reconnue et toujours pardonnable envers un avaré. » (À l'abbé Moussinot, mars 1738).

2. Destouches lui devant quinze louis, il écrit : « J'aime mieux vos vers que votre argent. »

3. *Correspondance générale*, 1732.

surtout quand il plaide pour les humbles, par exemple pour ce vieux soldat qui voulait entrer aux Invalides : « Ces jours derniers, je rencontrai Eustache Prévot, dit *le Flamme*, l'un des invalides que vous avez eu la bonté de me donner. Il me dit qu'il était presque aveugle : je lui répondis que je ne voyais pas trop clair. Il ajouta qu'il était malade ; je lui répliquai que j'étais tombé en apoplexie, il y a près de deux mois. Il m'avoua en soupirant qu'il était cassé de vieillesse ; je lui fis confidence que j'avais 83 ans. Enfin, il me conjura d'obtenir que vous daignassiez l'admettre parmi les Invalides de votre Hôtel. Il me protesta qu'il voulait avoir la consolation de mourir sous vos lois et sous vos yeux. Je vous demanderais la même grâce pour moi ; mais il faut donner la préférence à un vieux soldat qui a essuyé plus de coups de fusil que je n'en ai jamais tiré à des lapins¹. » Permettez-nous de citer aussi cette autre page qui est touchante, sous sa drôlerie : « J'ai une grâce à vous demander ; c'est pour les Pichon. Ces Pichon sont une race de femmes de chambre et de domestiques transplantée à Paris par Mme Denis et consorts. Mme Pichon vient de mourir à Paris, et laisse des petits Pichon. J'ai dit qu'on m'envoyât un Pichon de dix ans pour l'élever : aussitôt un Pichon est parti pour Lyon. Ce pauvre petit arrive je ne sais comment ; il est à la garde de Dieu. Je vous prie de le prendre sous la vôtre. Cet enfant est ou va être transporté de Paris à Lyon par le coche ou par la charrette. Comment le savoir ? Où le trouver ? J'apprends par Mme Pichon des Délices que ce petit est au panier de la diligence. Pour Dieu, daignez vous en informer ; envoyez-le-moi de panier en panier, vous ferez une bonne œuvre. J'aime mieux élever un Pichon que de servir un roi, fût-ce le roi de Vandales² ».

Lettres de remerciements, de félicitations, de compliments. L'art de louer avec dignité. — Il n'a pas moins de charme et d'entrain dans les occasions où il s'agit soit de remercier, soit de féliciter. Alors les mots

1. A. M. d'Espagne, Ferney (9 mai 1757).

2. A. Tronchin, banquier à Lyon (29 juillet 1757).

flatteurs coulent de source. Cela vaut les épîtres les plus délicieuses d'Horace. Faute d'espace, produisons seulement ce billet reçu par Turgot, le 28 juillet 1774, au lendemain du jour où il fut nommé ministre de la Marine : « Monseigneur, je me tiens très malheureux d'être continuellement près de mourir, lorsque je vois la vertu et la raison supérieure en place. Vous allez être accablé de compliments vrais, et vous serez presque le seul à qui cela sera arrivé. En chantant à basse note le *de Profundis* pour moi, je chante *Te Deum laudamus* pour vous. » On sent qu'il est en fête. Il en a le droit : car le ministère de Turgot est un peu son œuvre. Il n'aura pas toujours la même cordialité dans la louange, notamment lorsqu'il dit, en 1765, à soixante et onze ans : « J'ai trois ou quatre rois que je *mitonne*. Comme je suis fort jeune, il est bon d'avoir des amis solides pour le reste de la vie¹. » Mais alors ne vous hâtez point de prendre pour un adulateur celui qui put dire avec la familiarité d'un joueur gagnant la partie : « *J'ai bre'an de rois quatrième* ». Car Voltaire a toujours su se mettre fort à l'aise avec les plus grands, et concilier les égards dus au rang suprême avec ce qu'il se devait à lui-même. S'il offre la fine fleur de ses hommages, s'il sait captiver par mille coquetteries ceux dont il a besoin et qui lui rendront la pareille, sa dignité reste donc sauve. Il n'est jamais plus enchanteur que dans ces rencontres où il ne s'agit que de façonner un bijou, et de polir un diamant. Plus la substance est mince, plus est ingénieux un art qui ne paraît pas. Ces bulles fragiles sont je ne sais quoi d'impalpable et d'impondérable qui se joue dans la lumière.

Le cœur de Voltaire. Sa clientèle L'avocat des grandes causes. Le promoteur des réformes. Le phi-

1. Voltaire fut pour la Philosophie un ministre des affaires extérieures. Sans parler de Frédéric, le duc de Wurtemberg, l'électeur Palatin, le duc et la duchesse de Saxe-Gotha sont presque ses courtisans. Le pape Benoît XIV eut l'esprit de ne pas refuser la dédicace de *Malomet*. — Élisabeth et Catherine II l'assiègent de leurs coquetteries. — Christian VII de Danemark s'honore d'avoir appris de lui à penser. — Gustave III place sous son patronage la révolution politique accomplie par lui à Stockholm (août 1772). — Joseph II ne s'abstient que par déférence pour Marie-Thérèse d'aller le visiter à Ferney.

Ianthrope. — Mais les lettres de Voltaire ne glorifient pas seulement son esprit ; elles justifient encore son cœur, et attestent sa bonté. Ici les preuves surabondent ; il en est même de si retentissantes, et si souvent célébrées, qu'on peut craindre, en les rappelant, d'insister sur un lieu commun, ou de démontrer l'évidence. Il faut pourtant bien parler d'abord de toute cette clientèle d'opprimés, dont il fut l'avocat bienfaisant et infatigable. Plus sa renommée grandissait, plus il sentit qu'elle lui imposait une responsabilité bienfaisante ; et, s'il a vraiment régné sur l'Europe, c'est surtout parce que toute violation du droit lui arrachait un de ces cris qui traversent les âges.

Les noms de Calas et de Sirven¹ viennent ici sur toutes les lèvres. Or, en songeant à ce qu'il lui fallut de dévouement, de patience, de courage, de travail, et d'énergie pour soulever l'opinion en faveur de ces familles innocentes, et forcer la justice à reconnaître une irréparable iniquité, on croit Voltaire sur parole quand il nous dit : « Durant ces trois années, il ne m'est pas échappé un sourire que je ne me sois reproché comme un crime². » Oui, cette tragédie de Toulouse lui fit alors oublier toutes les autres, jusqu'aux siennes. Mais comment énumérer les infortunes qui trouvent en lui un vengeur éloquent ?

1. Le 9 mars 1762 avait été exécuté à Toulouse *Jean Calas*, vieillard protestant accusé d'avoir pendu son fils, parce qu'il voulait, dit-on, se convertir. Obligé de s'expatrier, sa famille se réfugia à Genève. C'est à cette occasion que Voltaire composa son *Traité sur la tolérance* (1763, in 8°). Il sut intéresser Choiseul à cette affaire. La sentence de Toulouse fut cassée, et Calas proclamé innocent le 9 mars 1765.

Quant à *Sirven*, il habitait Castres. Une de ses filles, dont l'esprit était troublé, se jeta au fond d'un puits. Sirven, comme Calas, fut accusé d'avoir tué sa fille pour empêcher sa conversion ; il réussit à se sauver en Suisse, et fut condamné à être pendu en effigie. Ce procès de réhabilitation dura dix-huit ans.

2. Il y a des accents qui ne trompent pas ; celui-ci par exemple : « Je pleurais à l'âge de seize ans lors qu'on me disait qu'on avait brûlé, à Lisbonne, une mère et sa fille, pour avoir mangé debout un peu d'agneau cuit, avec des laitues, le 14 de la lune rousse. L'innocence opprimée m'attendrit ; la persécution m'indigna et méconforta. Plus je vais en avant, plus le sang me bout. J'ai toujours la fièvre le 24 du mois d'Auguste, que les barbares Welches nomment août ; c'est le jour de la Saint-Eustachy. Mais je tombe en défaillance le 14 mai, ou l'esprit de la Ligue — Henri IV. ... Cependant, les Français dansent comme si de rien n'était. Un... et le chevalier de la Barre m'apparaît, en quelquefois dans mes rêves. On croit que notre siècle n'est que ridicule : il est horrible. »

Tantôt il s'efforce de défendre la vie de l'amiral Byng¹ contre l'inflexible politique du gouvernement anglais, intéressé à voir un coupable dans l'officier vaincu par les armes de la France. Tantôt il cherche sous la poudre des greffes les titres qui, méconnus d'abord par un parlement formaliste, serviront plus tard, grâce à Louis XVI, à l'affranchissement des serfs du mont Jura. Ailleurs, il flétrit les sévices exercés par le pouvoir contre la vieillesse illustre de La Chalotais². En même temps il revendique la réhabilitation de Lally-Tollendal accordée enfin, la veille de sa mort, aux efforts réunis de la piété filiale et de la philosophie. Une autre fois, c'est le jeune Fabre qu'il arrache, après sept années de douleurs, à la perpétuité des galères, où il s'est héroïquement substitué à son père. Sans son intervention, la veuve de Montbailly eût payé de sa tête l'erreur judiciaire qu'on appelle la méprise d'Arras. S'il n'a pu dérober le jeune chevalier de la Barre aux juges d'Abbeville, du moins il sauve d'Étallonde complice d'une faute punie comme un parricide.

Nulle plainte ne réclame en vain le secours de cette voix puissante qui protège l'honneur des victimes, quand il est impossible de prévenir leur supplice. C'est encore Voltaire qui, avant Beccaria, réclame sans relâche contre la barbarie de la procédure criminelle et les cruautés de la torture. C'est lui qui, avant Adam Smith, éclaire les problèmes élémentaires de l'économie politique et réhabilite le luxe calomnié par d'inintelligents déclamateurs. C'est lui qui s'élève contre la vénalité des charges³, obtient pour les protestants la faculté des mariages mixtes, fait convertir la corvée en redevances pécuniaires, et provoque les adoucissements apportés à la tyrannie des maîtrises. La plupart des réformes accomplies par Turgot l'eurent donc pour promoteur; et, dans cette propagande salutaire, la vieillesse de Voltaire

1. Il avait échoué devant Minorque, en 1756, contre l'escadre de La Galissonnière.

2. Procureur général au Parlement de Rennes. Son *Compte rendu des constitutions des Jésuites* lui suscita bien des ennemis; on lui imputa des délits contraires, il fut emprisonné avec son fils, en 1755.

3. Qui avait trouvé grâce devant Montesquieu.

ne s'annonçait au monde que par une sollicitude plus constante pour les intérêts généraux de l'humanité.

« **L'aubergiste de l'Europe** ». **Le seigneur de Ferney**. **L'intercesseur universel**. — Tel nous le montrent aussi ses lettres intimes; car il avait le droit de dire : « Les terres que j'ai défrichées et un peu embellies n'ont vu couler que les larmes des Calas et des Sirven, quand ils sont venus en mon asile. » Dans son diocèse, « il a quadruplé le nombre de ses *paroissiens* », et il n'y a pas un seul pauvre autour de son château. D'un village il a fait une ville : elle a ses manufactures dont le commerce rapporte plus de 400 000 francs par an. Il l'a dotée d'un théâtre et d'une église. Il a livré à la charrue des marais stériles. Aux fêtes solennelles, son curé lui adresse une harangue, ses vassaux le saluent par des décharges de mousqueterie, les rosières lui présentent des corbeilles de fruits enrubannés, ses fermiers boivent à sa santé le vin de ses crus. Chaque jour lui amène des amis, des étrangers, de beaux esprits, des princes, des hommes d'épée, de robe ou même d'église, un peintre comme Vernet, un sculpteur comme Pigalle, un musicien comme Grétry. Les paysans qui passent trouvent chez le seigneur du lieu un dîner prêt, et une pièce de monnaie pour continuer la route.

Quant à lui, il est l'intercesseur universel, et tient le ministère des grâces. Tantôt c'est frère Macaire qu'il recommande au marquis d'Argenson, pour qu'il lui délivre une patente d'ermite. Tantôt c'est une candidature qu'il patronne à l'Académie. Aujourd'hui, il écrit au duc de Richelieu pour qu'il augmente les honoraires de Lekain. Demain, c'est un jeune secrétaire qu'il propose à un diplomate, ou un pauvre diable qu'il place en quelque bonne maison. Une autre fois, il plaide près d'un résident de France pour une dame genevoise qui soupire après le rappel de son mari banni par le Conseil de Genève; ou bien il frappe à la porte de M. Pallu, intendant de Lyon, en faveur d'un Israélite auquel la douane a saisi ses hardes. Je ne dis rien des confrères besogneux ou des débutants pleins d'espérances, qu'il faut reconforter par des subsides

ou des encouragements. « Lorsque d'Arnaud Baculard vient emprunter trois francs, écrit-il à l'abbé Moussinot, il faut lui en donner douze. » Sa générosité prend les devants sur la prière; écoutez : « Je vous prie, si vous avez de l'argent à moi, de délivrer cent livres à M. Berger, et, si vous ne les avez pas, de vendre vite quelque'un de mes meubles pour l'en gratifier. » Quant à Mlle Corneille, qu'il appelle à Fernèy, fait élever chrétiennement, dote avec les *Commentaires* de son grand oncle, et marie religieusement à un capitaine de dragons, Voltaire ne veut pas qu'on en parle. « N'est-ce pas le devoir d'un vieux soldat de servir la fille de son général ? »

L'ami. Les lettres intimes. — Que serait-ce donc si nous passions en revue tous les camarades d'enfance qu'il aida jusqu'au dernier jour de ses deniers, et, ce qui vaut mieux, de ses conseils? Il eut beau faire des ingrats; il ne se guérit pas de cette noble faiblesse, et put se vanter, en 1774, de « n'avoir jamais ni succombé sous ses ennemis, ni manqué à ses amis. » Si dans sa philanthropie publique on a voulu, bien à tort, ne voir que l'ostentation d'un rôle populaire, on ne cherchera pas du moins chicane à la sincérité de ses sympathies pour des infortunes privées. A qui le calomnierait ainsi répondent victorieusement ses lettres à Thiériot. Quelle discrétion et quelle vigilante sollicitude! Quand, malgré les refus d'un épicurien qui vit au jour le jour, il insiste pour lui faire accepter un poste honorable près du duc de Richelieu², il est vraiment autorisé à dire : « J'ai fait pour vous ce que je ferais pour mon frère, pour moi-même. » Je ne recommanderai pas moins la verte mercuriale où il gronde sa paresse³; car le père le plus

1. Elle descendait de François Corneille, cousin germain de Pierre. Son père était facteur de la petite poste. En 1760, le poète Leclun avait averti Voltaire que cette jeune fille pauvre était parente collatérale du grand Corneille. Voltaire soigna son éducation, lui assura une rente viagère de 1400 francs, et un capital de 20 000 francs. Le produit des *Commentaires* lui valut 140 000 francs. Elle épousa M. Dupuis en mars 1761.

2. Octobre 1734. Voir nos *Extraits des classiques français* : cours supérieur. Éditeur Fouraut.

3. 12 juin 1735. Voir nos *Extraits des classiques français*, ou l'édition des lettres de Voltaire, par M. Fallex.

tendre et le plus éclairé ne parlerait pas mieux à son fils. « Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'autre existence que depuis 10 heures du soir jusqu'à 2 heures après minuit... Il faut vous préparer une arrière-saison tranquille, heureuse, indépendante. Que deviendrez-vous, quand vous serez malade et abandonné? Sera-ce une consolation pour vous de dire : « j'ai bu du vin de Champagne autrefois en bonne compagnie? » Songez qu'une bouteille qui a été fêtée, quand elle était pleine d'eau des Barbades, est jetée dans une cour dès qu'elle est cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la poussière... Si je vous aimais moins, je vous plaisanterais sur votre paresse : mais je vous aime, et je vous gronde beaucoup... Buvez du vin de Champagne avec des amis aimables; mais faites quelque chose qui vous mette en état de boire un jour du vin qui soit à vous. » Que d'affection sous ces sévérités! Elles sont dignes de celui qui, dans une heure de malentendu, disait au même Thiériot : Deux vieux amis qui se brouillent se déshonorent. Oui, il est de votre honneur de rester mon ami. »

L'ami de la chose rustique. Le protecteur des animaux. Le patriote — Ce qui nous agrée dans Voltaire, c'est que sous l'écrivain on sent toujours l'homme qui a ses goûts personnels et les renouvelle sans cesse, même après la soixantaine. Non seulement il a du loisir pour cultiver ses amis; mais, quoi qu'on en dise, son cœur est tendre aussi pour la campagne, et il sait en jouir presque autant que Rousseau, bien que d'une façon différente et plus pratique. « Je me croirais très malheureux, dit-il, si je voyais le printemps ailleurs que chez moi ». Et ailleurs : « Vous n'aimez pas la chose rustique, et j'en suis fou; j'aime mes bœufs, je les caresse; ils me font des mines. » Aussi veut-il mourir « laboureur et berger. » Quel épanouissement d'aise, lorsqu'aux *Délices* il promène ses regards sur le spectacle qui l'entoure : « Figurez-vous quinze croisées de face, un canal de douze grandes lieues de long que l'œil enfile d'un côté, puis un autre de quatre ou cinq lieues, une terrasse qui domine cent jardins, les

campagnes de Savoie, au delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent jusqu'au ciel en amphithéâtre. » Il ne s'intéresse pas moins aux animaux, et s'apitoie sur leur dure condition : « On les traite, s'écrie-t-il, avec autant d'inhumanité que les Russes et les moines de Franche-Comté traitent leurs paysans. »

A plus forte raison est-il bon Français lorsqu'en 1760 lui échappe cette plainte : « J'aimerais encore mieux pour ma nation des lauriers que des olives. Je ne puis souffrir les ricanements des étrangers, quand ils parlent de flottes et d'armées. J'ai fait vœu de n'aller habiter le château de Ferney que si je puis y faire la dédicace par un feu de joie. » A deux pas de la frontière, « l'aubergiste de l'Europe », comme il s'appelait, ressent le contre-coup de toutes les blessures faites à la patrie. Même quand il écrit à Mme du Deffant, si sèche et si glaciale, la fibre du patriote ne craint pas l'ironie de cette âme égoïste : « Il me vient, lui dit-il, des Anglais et des Russes : tous s'accordent à se moquer de nous. Vous ne savez pas, madame, ce que c'est que d'être Français en pays étranger : *on porte le fardeau de sa nation.* » C'est que son cœur, comme son esprit, garda sa flamme jusqu'au dernier jour¹.

L'ami des lettres. Première et dernière passion. L'orthodoxie de Voltaire. — Chez lui, le culte des lettres se confondait avec l'amour de son pays. « Je ne connais pour vrais Français, écrit-il à un ministre, que ceux qui aiment les arts, et les encouragent². » Aussi de quel accent ajoute-t-il : « Ne rognez pas de si près les ailes à nos écrivains, et ne faites pas des volailles de basse-cour de ceux qui, en prenant l'essor, pouvaient devenir des aigles. » Cette passion finit presque par étouffer toutes les autres, comme le prouve ce témoignage : « Plus je vieilliss, plus je crois que je deviens sage : car je ne connais plus que

1. Le cœur de Voltaire fut transporté en juillet 91 au château de *Villette* (arrondissement de Pont-Sainte-Maxence, Oise), et, le 16 décembre 1864, à la Bibliothèque nationale, où M. Duruy le reçut des mains de M. Léon Duval représentant des héritiers de *Villette*.

2. Il disait ailleurs : « Notre langue et nos belles-lettres ont fait plus de conquêtes que Charlemagne. »

littérature et agriculture; cela donne de la santé au corps et à l'âme. Dieu sait alors comme on rit de ses folies passées, et de toutes celles de nos confrères les humains! »

Cette sérénité brille, dès qu'il traite des questions de goût. Si j'osais faire un choix dans l'excellent, je dirais donc que c'est la partie la plus exquise de sa correspondance. On n'y trouvera pas les règles de l'école, mais une causerie supérieure où tous les principes de l'art, sans devenir dogmatiques, sont exprimés, à l'usage des honnêtes gens, sous forme de sentiment, comme un instinct de raison, et une joie d'intelligence¹. Alors se trahissent les secrets de son génie, celui-ci par exemple : « On ne doit faire ni vers ni prose, ni même écrire un billet, que quand on se sent en verve. C'est l'attrait du plaisir qui doit nous conduire en tout. Malheur à celui qui écrit, parce qu'il croit devoir écrire! » Que de formules ou d'aveux dans lesquels se condense sa doctrine ! « Sans justesse d'esprit, il n'y a rien. — Toute phrase qui a besoin d'explication ne mérite pas qu'on l'explique. — Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. — Le rabot et la lime sont mes instruments. — Je n'ai jamais répondu à une critique qu'en tâchant de me corriger. — Mettons au moins huit semaines à polir ce que nous avons fait en huit jours. — Il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit, et qu'on retient malgré soi. — *Au fait* est ma devise; si on avait la raison pour soi, on serait court. » Que de vérité malicieuse dans ses jugements sur les littérateurs, en particulier dans cette oraison funèbre de Lamotte : « Le patriarche des vers durs vient de mourir. C'est bien dommage; car son commerce était aussi plein de douceur

1. Cette rhétorique et cette poésie, interrompue sans cesse, se continue chaque jour, par le hasard des circonstances. L'*Encyclopédie*, une lettre du grammairien *Jacques* ou *Alberpati*, le provoquent à dire son mot même sur la linguistique et la phonétique. Suivent ses lettres à *Milord Harvey* sur le *Siccle de Louis XIV* (1700), à *Varennarques* sur *Corneille* (1713), à *Helvetius* sur *Boileau* (1711), à *Chambaud* sur le manuscrit d'*Étienne Plustre* (1714), à *J. J. Rousseau* sur les lettres et la civilisation (1751). Voir nos *Extraits des écrivains français*.

que ses vers de dureté. C'est un bon homme, un bel esprit, et un poète médiocre de moins. » Comme il sait dire poliment à Helvétius que sa plume est mal taillée : « Il ne vous coûte point de penser ; mais il vous coûte infiniment d'écrire... Ne dédaignez pas d'être à la fois possesseur de la mine, et ouvrier de l'or qu'elle produit ¹. » En revanche, il sait louer à plein cœur Vauvenargues et « ses coups de pinceau si fiers, ou si tendres ².

Le mauvais goût, il le déteste et le combat à outrance comme le fanatisme. Lui qui rit de tout, il a des colères tragiques contre un méchant vers. La seule chose qu'il ne pardonne pas à un philosophe, c'est d'écrire mal. J'ajouterai même que ce contempteur de toute tradition est ici parfois plus dévot qu'on ne voudrait à l'orthodoxie classique. Sa religion (qui le croirait ?) touche à la superstition ; car il professe la poétique de Boileau. Il croit aux trois unités, il censure les licences du vieux Corneille, il reste fidèle aux sujets antiques ; il voit dans l'amour le principal ressort du théâtre, il accepte comme des lois les conventions de la routine. Des timidités se mêlent à ses hardiesses, lorsqu'il s'avise, un peu tard, d'acclimater parmi nous des nouveautés pusillanimes dans leur apparente audace ³. Devant Shakespeare, son premier mouvement fut en effet l'horreur ; et s'il se laissa pourtant, non pas conquérir, mais entamer ⁴, son aversion native pour tout

1. Ailleurs, il lui dit : « Il me semble que vous avez peine à écarter la foule d'idées ingénieuses qui se présente toujours à vous. C'est le défaut d'un homme supérieur ; vous ne pouvez pas en avoir d'autre : mais c'est un défaut très dangereux. Que m'importe si l'enfant est étouffé à force de caresses, ou à force d'être lutté ? Vous aurez plus d'esprit que tous les autres, quand vous aurez retranché votre superflu. » (Voir nos *Extraits des classiques français*. Cours supérieurs, (*Fouveau*).

2. « Je vais lire vos *portraits*. Si jamais je veux faire celui du génie le plus naturel, de l'homme du plus grand goût, de l'âme la plus haute et la plus simple, je mettrai votre nom au bas. » (1746.)

3. Dans Shakespeare, qui lui donna pourtant une secousse, il réproche l'énergie, la rudesse, l'élan lyrique, la liberté d'allure, le mélange du comique et du tragique, la vérité intrépide ne reculant devant aucune violence de peinture.

4. Ses confidences sur *Zaïre*, *Mahomet*, *Brutus*, *Sémiramis*, *Zulime*, *Alzire*, la *Mort de César*, l'*Orpheline de la Chine* et *Tamerlan* témoignent du désir d'éveiller les souvenirs héroïques de notre histoire, d'animer la scène par le décor, le costume, le merveilleux et les coups de théâtre.

ce qui est inégal, disproportionné ou grossier, se réveilla bientôt, plus vive que jamais, en face du *monstre*, dès que la traduction de Letourneur lui eut fait redouter le péril d'une contagion prochaine. Ses révoltes ne vont-elles pas jusqu'à l'injure, lorsqu'il s'écrie : « Il n'y a point en France assez de camoufflets, assez de bonnets d'âne, assez de piloris pour un pareil faquin. Le sang pétille dans mes vieilles veines, en vous parlant de lui. » (1776.)

Les lamentations de Voltaire — Avec l'âge, il semble même obsédé par la crainte d'une décadence. Les temps lui paraissent durs, comme les vers qu'on lui envoie. En les lisant, il ne reconnaît plus sa langue. Il se plaint que la France « *vive à crédit* » sur sa gloire d'autrefois. Ecoutez les lamentations que voici : « Ces messieurs ne cherchent des phrases nouvelles que parce qu'ils manquent d'idées. *Pardonnez-leur de danser toujours, parce qu'ils ne peuvent marcher droit.* — Quel style que celui d'aujourd'hui ! ni grâce, ni décence, ni nombre, ni harmonie ! *Chacun fait des sauts périlleux.* Je laisse les Gilles sur leur corde lâche, et je cultive comme je peux mes champs et ma raison. » En mars 1670, il répète sur tous les tons avec amertume : « La littérature n'est à présent qu'une espèce de brigandage. S'il y a encore à Paris quelques hommes de génie, ils sont persécutés ; les autres sont *des corbeaux qui se disputent quelques plumes de cygne du siècle passé qu'ils ont volées.* et qu'ils ajustent comme ils peuvent à leurs queues noires. » Enfin, à la veille de sa mort, il écrivait au censeur Marin : « La *canaille* se mêle de prétendre à l'esprit ; elle fait taire les honnêtes gens et les gens de goût. Vous *buvez la lie du détestable vin* produit dans le siècle qui a suivi le siècle de Louis XIV. » S'il y eut trop de pessimisme chez un vieillard qui pensait que le monde allait finir avec lui, excusons ces boutades d'un philosophe qui disait : « Je ne mangerai pas des fruits de l'arbre de la tolérance que j'ai planté : je suis trop vieux, je n'ai plus de dents ; mais vous en mangerez un jour. »

Les lettres de Voltaire comparées à celles de Balzac

et de Voiture. Mme de Sévigné, Mme de Maintenon. — On appréciera plus encore les lettres de Voltaire, si on les compare à celles de ses devanciers, de ceux qui étaient réputés les maîtres du genre, je veux parler de Balzac et de Voiture.

Ce qui caractérise ces épistoliers, c'est qu'ils rivalisèrent à qui écrirait le mieux, c'est-à-dire avec le plus de recherche, une de ces lettres sans objet qui visaient uniquement à un succès de vanité près des indifférents. Aussi quelles servitudes leur imposait cette renommée ! Jugez-en par ces doléances de Balzac : « *Il faut qu'on s'ajuste, qu'on se pare, qu'on se fasse même, pour plaire à des yeux si délicats. Cette condition est aussi malheureuse que celle d'un homme qui seroit obligé de ne parler jamais qu'en musique, ou d'être sur un théâtre depuis le matin jusqu'au soir, ou de passer toute sa vie en jours de cérémonie, avec un autre habillement que le sien.* » Il ne fut donc qu'un rhéteur habile à ordonner des mots, à balancer des périodes, et à déguiser des lieux communs sous des expressions magnifiques ; il sourit avec effort, plaisante sans gaieté, pousse la solennité jusqu'à l'emphase, et donne l'idée d'un beau corps sans âme. Quant à Voiture, coquet, sémillant, précieux, il ne sait que minauder, roucouler des galanteries, broder des gentilleses, enfler des bulles de savon, et distribuer des compliments comme des dragées dans une bonbonnière. Beaux esprits qui se mettaient en frais d'éloquence, tous deux n'eurent en général que des correspondants anonymes, ou dont le nom sert de prétexte à des jeux de société. Il n'y a pas de lien entre l'auteur qui a préparé ses échantillons de style par amour-propre, et les mondains qui ont sollicité l'autographe pour s'en faire honneur dans les ruelles. Ces billets ne nous apprennent donc rien ni sur ceux qui les reçoivent, ni sur celui qui les élabore ; car ces fabricants de bagatelles prétentieuses étaient aussi soucieux de montrer leur esprit que de cacher leur cœur.

Aussi quelle différence entre ces diseurs d'hyperboles sonores ou de jolis riens et Mme de Sévigné si sou-

daine, si sincère, si prompte à l'à-propos, si naïve dans ses effusions de tendresses, ses saillies de bon sens, ou ses éclairs d'imagination ! Si elle prend la plume, c'est qu'elle ne saurait penser toute seule : il lui faut toujours un confident qui anime sa verve joyeuse par une sympathie de raison, de malice ou d'amitié. Voilà pour quoi ses lettres ont l'air d'être involontaires. Elle en a toujours une toute prête à s'élançer de sa plume, surtout quand elle songe à sa fille absente : car alors « écrire et penser, comme dit M. Nisard, c'est tout un » ; et son lecteur croit l'entendre causer. « N'eût elle rien à dire, c'est encore un sujet que de le dire¹ ». Or, pour nous plaire, il lui suffira d'être, ce qu'elle fut, simple et naturelle dans un milieu qui ne l'était pas toujours, et dont elle représente au vrai les intrigues, les rivalités, les passions, les grimaces, les travers, les faux semblants, les physionomies, les caractères et les mœurs. Il y a donc là, comme chez Voltaire, une source d'informations curieuses sur la société contemporaine. Mais le cercle est plus étroit, et le fond du tableau moins varié. — Le plus souvent elle revient à sa douce folie de mère idolâtre, ou se réduit aux caprices de son humeur sérieuse et enjouée, qu'on pourrait louer par ce vers de Racine :

Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce
Qui me charme toujours, et jamais ne me lasse.

Dans un tel voisinage, Mme de Maintenon pourra paraître bien sévère. Elle mérite cependant un souvenir ; car elle eut l'esprit droit, et même parfois aimable. Sa correspondance se distingue par une tenue correcte et digne, par une sorte de vertu efficace. Il y a là justesse et mesure ; c'est l'expérience et la raison qui parlent, mais non sans sécheresse, lorsqu'un fond solide lui fait défaut. Elle vaut donc plus par le judicieux que par l'ingénieux. Chez elle, on sent trop l'habitude discrète qui s'interdit

¹ M. Nisard *Histoire de la Littérature française*.

l'abandon, et la réserve d'une haute fortune qui fut une œuvre d'habileté. Si elle excelle à donner des conseils, on regrette d'entrevoir sous sa prudence la femme d'affaires qui, dans l'esprit, estime surtout le parti qu'on en peut tirer.

Conclusion. Le plus Français de nos écrivains. — Pour trouver des modèles parfois comparables à Voltaire, il faudrait remonter jusqu'à Cicéron, ou jusqu'aux épîtres d'Horace; car il rappelle l'un par l'intérêt des questions variées qu'il agite, et l'autre par le tour d'une conversation où sa philosophie souriante associée à l'ironie de l'observateur les délicatesses du lettré. Il est, comme lui, un maître qui n'a pas le ton d'un maître, et, sans nous faire la leçon, nous rend plus clairvoyants; car il y a une lumière dans ce style qui montre tout, sans se faire voir. D'autres ont des qualités qui frappent et avertissent le lecteur; elles sont individuelles, et particulières à tel ou tel. Mais la clarté est insensible comme l'air qui nous entoure, et impersonnelle comme la pensée pure, dont elle est l'essence même. Or, si les yeux se réjouissent quand se dissipe un brouillard qui confondait les couleurs et les formes des objets, n'est-ce pas aussi une joie pour l'intelligence de voir le jour se faire dans ses idées, et les raisons des choses sortir de l'obscurité qui les enveloppait?

Ce besoin de nous entendre avec nous et avec les autres est français par excellence, comme l'attestent la bonne foi et la probité de notre langue si régulière et si transparente. Pussions-nous donc apprendre de Voltaire à ne pas démentir cette vérité littéraire! Il nous inspirera le mépris de l'ostentation, de l'effet, des procédés bruyants, des aventures ambitieuses, des dissonances, des violences, de tout ce qui est apparat, air de bravoure, mensonge et charlatanisme. En nous conseillant de ne tromper personne, de ne rien surfaire, de ne jamais parler dans le vide, il nous empêchera d'être dupes de ce qui sonne faux. En même temps sa gaieté légère qui aida nos pères à traverser allégrement les orages ne sera point mauvaise pour une génération sérieuse et attristée, pour une jeu-

nesse qui parfois plie sous le fardeau. **En tout cas, disons-nous que, si le style change, et doit changer avec la diversité des talents, des goûts, et des écoles qui les représentent, Voltaire mérite d'être encore appelé le plus Français de nos écrivains.**

BUFFON.

(1707-1788).

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE.

Sa jeunesse. Préludes de sa vocation scientifique. —

Né en septembre 1707, à Montbard, en Bourgogne, dans une province riche en doctes personnages ou en orateurs éloquents¹, fils de M. Le Clerc, conseiller au parlement de Dijon, Buffon ressemblait surtout à sa mère, dont il ne parla jamais qu'avec l'accent de la tendresse la plus reconnaissante. Au collège de Dijon, où il acheva ses humanités, il se distingua de bonne heure par la passion d'apprendre et de savoir. Ce fut la géométrie qui captiva d'abord sa curiosité ; mais, tout en s'y vouant de préférence, il menait de front l'ensemble des connaissances libérales. Car « il ne voulait pas qu'un autre pût entendre ce qu'il n'aurait pas entendu lui-même », et un vif sentiment d'orgueil stimulait les ambitions de sa vaillante intelligence. La nature l'avait d'ailleurs doué de tous ses avantages ; à la noblesse de la taille, du port et de la figure s'alliait en lui la vigueur d'une constitution infatigable. Hume l'appelait « un Maré-

1. Entre autres, saint Bernard, Bossuet, le président De Brosses et Lacordaire.

Buffon avait treize ans de moins que Voltaire, dix-huit de moins que Montesquieu, cinq de plus que Rousseau.

chal de France », et Voltaire dira de lui : « Dans le corps d'un athlète il eut l'âme d'un sage. »

Lié dès l'enfance avec un jeune seigneur anglais, lord Kingstone, qui voulait compléter son éducation par des voyages, il fut le compagnon de ses plaisirs et de ses études, en Italie et en Angleterre. Ce dernier séjour surtout dut être particulièrement utile à un esprit dont la vocation jusqu'alors indéterminée allait bientôt devenir définitive. Ce fut à Londres qu'informé de tout ce qui s'était accompli de considérable dans l'ordre de la science, il entra résolument dans les voies ouvertes par Newton et les physiciens de son école. Il y conçut l'idée de ses premiers écrits, qui furent deux traductions, la *Statique des Végétaux* de Hales (1735), et le *Calcul infinitésimal* de Newton (1738). Dans la préface déjà magistrale¹ qui les précède, il s'annonce comme un fervent admirateur de Bacon. D'autres travaux spéciaux qui suivirent, et en particulier un mémoire sur l'expérience qui renouvela les *miroirs ardents* d'Archimède, lui valurent une célébrité précoce; et, en 1739, il entra à l'Académie des sciences.

Disons-le toutefois; dans cette première période, Buffon, géomètre rigoureux et circonspect, ne promettait pas encore d'être ce qu'il sera plus tard, je veux dire ce généralisateur hardi qui, trop prompt à subordonner les faits aux idées, répondit un jour au chimiste Guyton de Morveau : *Le meilleur creuset, c'est l'esprit.*

Dans ces débuts, nous ne soupçonnons pas non plus le peintre dont l'imagination aura toujours besoin de se donner carrière, comme il le confessa plus tard avec une sorte d'ingénuité, lorsqu'il écrivit dans une de ces introductions oratoires qui lui sont familières² : « Nous retournerons ensuite à nos détails avec plus de courage : car j'avoue qu'il

1. « C'est par des expériences fines, raisonnées et suivies, écrivait-il, que l'on force la nature à découvrir ses secrets; toutes les autres méthodes n'ont jamais réussi, et les vrais physiciens ne peuvent s'empêcher de regarder les anciens systèmes comme d'anciennes rêveries; ils sont réduits à lire les nouveaux comme on lit les romans. Les recueils d'expériences et d'observations sont donc les seuls livres qui puissent augmenter nos connaissances. »

T. XII, *Hist. Nat.*

en faut, pour s'occuper continuellement de *petits objets*, dont l'examen ne permet rien au génie. » Ce mot nous avertit que la *longue patience*, à laquelle Buffon réduit le génie, n'exclura pas de ses œuvres le feu sacré du poète, et les grandes vues du philosophe. Ces deux caractères vont en effet se combiner dans ses aptitudes scientifiques, et son admiration associera de plus en plus le culte de Milton à celui de Newton et de Descartes¹.

L'occasion qui décide la vocation du naturaliste. Ses collaborateurs. — Mais à son ardent désir de renommée il fallait un champ de travaux précis, et une occasion de se produire. Or elle lui fut offerte, en 1739, lorsqu'à son lit de mort le savant Dufay, intendant du Jardin du roi, eut l'heureuse pensée de désigner Buffon au choix de Louis XV, comme son plus digne successeur. Il put donc se vouer enfin au grand projet de *décrire la nature*, d'en raconter l'histoire, et d'en expliquer les lois. Ce fut dès lors son idée fixe, et il ne cessa plus de la poursuivre avec une constance qui procédait d'un secret enthousiasme.

Pour exécuter un plan si grandiose, il lui fallait d'habiles auxiliaires qu'il pût animer de son souffle. Parmi les collaborateurs qui travaillèrent dans son atelier, et eurent l'honneur de contribuer à la beauté de ses tableaux, il n'est que juste de signaler ici son compatriote, l'exact et laborieux Daubenton qu'il s'adjoignit pour la partie descriptive et surtout anatomique. — Le concours de Guéneau de Montbéliard ne lui fut pas moins précieux ; car cette plume ingénieuse sut, mieux que toute autre, dérober au maître quelques-uns de ses procédés. N'oublions pas non plus l'abbé Bexon qui mit la main à l'*Histoire des Oiseaux*. Leurs titres à notre souvenir ne sont toutefois que secondaires ; car la présence de l'artiste s'atteste, jusque dans leurs essais, par des retouches qui leur communiquent l'empreinte de son style.

Ce fut en 1749 que commença la publication d'un monu-

1. Mme Necker dit expressément : « Il fait plus de cas de Milton que de Newton. »

ment dont le titre seul exerçait une séduction universelle, dans un siècle où le mot de *nature* s'associait partout à celui de Dieu même, et tendait à le remplacer effrontément¹. Consacrés à la terre, aux animaux, à l'homme et aux quadrupèdes vivipares, les quinze volumes suivants parurent successivement dans une période de dix-huit années. Les dix-neuf autres, qui se succédèrent à des intervalles inégaux jusqu'à la mort de Buffon (1788), complétèrent les précédents, dont ils se distinguent par une ordonnance plus méthodique. Quant aux *Époques de la nature*, où il développe en la modifiant sa théorie de la terre, elles datent de 1778, et sont justement réputées son chef-d'œuvre.

L'ensemble de sa vie. Longue patience, isolement, dignité du caractère. — Durant ces cinquante années, qu'il se vantait « d'avoir passées à son bureau », sa vie se partagea tout entière entre Paris, où il résidait seulement quelques mois, pour satisfaire aux devoirs de son poste scientifique, et sa terre de Montbard où on le représente enfermé, du matin au soir, dans sa tour, pour y méditer ou écrire. Ce pavillon de travail, qu'on appela le berceau de l'histoire naturelle, et dont Jean-Jacques baisa le seuil à genoux, était à l'extrémité de ses jardins ; on y montait de terrasse en terrasse. C'est là que Buffon, éveillé dès cinq heures, se rendait tous les matins, après s'être fait habiller et coiffer, selon l'usage du temps ; car il croyait que le vêtement fait partie de la personne. En été, il s'établissait dans une grande salle, nue, voutée comme une chapelle, et habitait en hiver un autre cabinet moins froid, dont l'unique ornement fut un portrait de Newton. Il n'y avait devant lui ni documents, ni livres entassés ; sa vaste mémoire lui suffisait, et toute érudition n'eût fait que le gêner. Voilà le cadre où nous devons nous représenter sa figure que l'âme sous nos yeux le buste du Louvre par Augustin Pajou. Elle nous frappe par une expression de calme et de noblesse, par la conscience de la force, non sans un peu de

1. Lorsque l'arbitraire régnait partout, on aimait à contempler, dans la nature, l'ordre, la règle et la loi.

dédain dans la lèvre supérieure, et je ne sais quoi d'olympien dans le front proéminent et bombé ; mais l'ensemble se concilie pourtant avec la bienveillance et la douceur.

L'amour de la règle et de l'ordre, un bon sens grandiose, une raison pacifique, une imperturbable constance dans un labeur qui ne se dément pas : tels sont les traits qui le distinguent, au milieu du dix-huitième siècle, et de la vie turbulente ou dissipée dont le flot emporta tous ceux qui se disaient et se croyaient philosophes. Aussi ne lui pardonnerent-ils pas cette attitude qui semblait censurer leur tenue¹. Mais nous admirerons l'isolement austère de l'écrivain qui ne se laissa pas distraire un seul instant de l'immense étude au succès de laquelle il fallait le silence et la contemplation solitaire. Le vrai sage n'est-il pas celui qui, généreusement épris de la gloire, se tint à l'écart des sectes, des coteries, des querelles éphémères, des polémiques irritantes, des petites passions ou des intérêts mesquins dont la cohue s'agitait au-dessous de sa sphère sereine ? Il ne prenait pas même souci de répondre autrement que par l'indifférence à ceux qui déchiraient ses livres, ou tentaient de le tourner en ridicule. « De certains gens, dit-il, ne peuvent m'offenser ; laissons la calomnie retomber sur elle-même. Un homme qui écrit doit s'occuper uniquement de son objet, et nullement de soi. »

Ce n'est pas qu'il demeure étranger à l'esprit de son temps. Car il en garde une secrète défiance de toute tradition. Mais cette tendance est atténuée par la bonne économie du travail et le sérieux du talent. Ne donnant à un monde frivole que la partie extérieure de lui-même, ce qui fut de représentation, il sut toujours se discipliner, et se diriger. Au lieu de se corrompre, comme tant d'autres, et de se dépenser au jour le jour dans une improvisation livrée à tous les souffles de la popularité, il ne cessa donc pas de se concentrer, de se recueillir, et de marcher imperturbablement vers le but unique où le conduisit son pas grave et solennel.

Sa popularité ; sa dictature scientifique. — Cette di-

1. D'Alembert ne l'appelait que le « *grand phrasier, le roi des phrasiers* ».

gnité de caractère, qui le rapproche du dix-septième siècle, le met hors de pair entre tous ses contemporains. Elle lui valut, de son vivant, une considération exceptionnelle. Lorsqu'en 1753, l'Académie l'appela spontanément à l'honneur d'un fauteuil, ce fut un hommage rendu à une renommée qui remplissait le monde entier. En 1777, des corsaires anglais s'empressèrent de lui faire parvenir des échantillons à son adresse qui se trouvaient dans un navire capturé par eux. Parmi les souverains, c'était à qui lui enverrait les plus rares productions des deux hémisphères. Toutes les Compagnies savantes se disputaient son nom. Louis XV, malgré son apathie si peu curieuse d'encourager l'esprit, érigeait en comté sa terre de Montbard. Un ministre, M. d'Angivilliers, lui faisait élever une statue de marbre, avec cette inscription : *Majestati naturæ par ingenium*¹.

Or, personne ne s'avisa d'en être surpris, Buffon moins que tout autre. Car il se rendait justice ; on peut même lui reprocher d'avoir admiré trop exclusivement ses propres mérites, comme un idéal en dehors duquel rien ne pouvait lui plaire. Prosateur, il dédaigna les vers, « à moins qu'ils ne fussent beaux comme de la prose. » L'enchaînement contenu du discours étant pour lui la première condition de toute éloquence, il disait en haussant les épaules : « Montesquieu a-t-il un style ? » Le savant ne fut pas plus juste pour Réaumur que pour Linné². Son *discours* à l'Académie n'est guère qu'une apothéose de son propre génie. Ajoutons enfin qu'il eut le tort cruel d'interrompre Bernardin de Saint-Pierre lisant *Paul et Virginie*, ce qui navra un cœur plus sensible que le sien. Il y a donc là un excès, c'est-à-dire une faiblesse, mais qui n'autorise pas l'irrévérence de ses détracteurs. Ils auront beau dire ; le dernier mot reste à Lebrun, s'écriant dans son ode :

**Ressemble au dieu de la lumière,
Qui se venge par des bienfaits.**

1. Il y avait d'abord *naturam amplectitur omnem* ; mais un plaisant mit ad bas : « *Qui trop embrasse mal étend.* »

2. L'âne le lui rendit : dans une pensée de représailles, il imposa le nom de *Buffona* à une plante épineuse.

Poursuis ! que tes nouveaux ouvrages
Remportent de nouveaux outrages !

Décoré plutôt que chargé de ses quatre-vingts ans, ce patriarche des sciences naturelles mourut à Paris, le 16 avril 1788 ; et ses funérailles furent la plus grande pompe publique que la France ait vue avant celles de Mirabeau. Son nom résumait toute la pensée scientifique du dix-huitième siècle, comme celui de Rousseau toute sa pensée politique¹.

BUFFON HISTORIEN DE LA NATURE

(1749-1788).

Physionomie du naturaliste. Il aime les grands objets. — Dans l'activité du dix-huitième siècle, ce fut un mémorable événement que la publication des trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, apparaissant un an après l'*Esprit des lois*, en 1749, « comme si le génie français eût voulu témoigner son ambition de tout soumettre à l'analyse, ou de tout embellir par la parole². » N'ayant pas compétence pour apprécier ici le personnage scientifique, nous indiquerons surtout les traits saillants d'une physionomie littéraire.

Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est qu'il appartient plus, ce me semble, à la famille des naturalistes anciens qu'à celle des savants modernes. Telle est l'impression que produit l'ouvrage imposant, mais conjectural, par lequel il inaugura sa vaillante entreprise. Dans cette vigoureuse ébauche qu'il intitula *Théorie de la Terre*, il eût volontiers

1. Il laissait un fils, colonel de cavalerie à 29 ans. La Révolution ne respecta pas en lui la gloire de son père. Quelques jours avant le 9 thermidor, il monta sur l'échafaud, d'où il fit entendre ces paroles : « Citoyens, je me nomme Buffon. »

2. M. Villemain. *Le dix-huitième siècle*.

débuté comme Empédocle, par ces mots : J'écris de l'univers. « Ni l'infini du monde réel, ni l'infini du possible, dit M. Villemain, n'effrayait son imagination. » Il ne visait à rien moins qu'à remonter aux causes de toutes choses, à embrasser l'ensemble de la création ; « et, dans une tâche où l'on est accablé par l'immensité des faits, il ajoutait sans crainte l'immensité des hypothèses. »

C'est avouer que sa supériorité ne fut point dans l'exactitude technique. Peintre éloquent, qui ressemble à Pline¹ l'ancien par l'éclat de sa parole et la richesse parfois trop pompeuse de son imagination descriptive, vulgarisateur majestueux d'une science qui n'était pas faite encore, mais que préparaient pourtant ses vues aussi hardies que fécondes, Buffon n'est point un de ces observateurs minutieux qui se plaisent, comme Linné, à la précision du détail, et à la rigueur d'une analyse curieuse de ne rien supposer, ou de rien omettre. La nature l'avait fait grand, et il voyait tout en grand ; il lui coûtait de se baisser pour étudier les petites choses ; de là, par exemple, son indifférence pour la botanique. Outre qu'il était myope, ne disait-il pas : « Je l'ai apprise par trois fois, et je l'ai oubliée de même. » Ce fut ainsi qu'il ignora toujours les insectes. « Une mouche, écrivit-il un jour, ne doit pas tenir plus de place dans la tête d'un naturaliste que dans la nature. » Il nous gêne aussi les abeilles, lorsqu'il ne voit dans leurs alvéoles qu'un effet produit par la forme de leur corps, et ce qu'il appelle la compression. Il ne ménage pas plus les fourmis, et leur prévoyance. Quant à l'oiseau-mouche, s'il lui pardonne son exiguité, c'est en faveur de sa gentillesse. On dirait qu'il apprécie les êtres à la taille. Son histoire des oiseaux ne débute-t-elle pas par l'autruche, qui est comme l'éléphant du genre ? Ses préférences vont donc visiblement aux vertébrés d'un ordre supérieur ; et, même alors, il se soucie peu de certaines informations spéciales qui exigent qu'on y regarde de près, notamment lorsqu'il dit à propos d'une

¹ Mais avec plus de goût, de raison, de mesure, et d'aptitude scientifique

bête de proie et de ses intestins : « Je laisse aux *gens* qui s'occupent d'anatomie à vérifier le fait. »

Méthode trop artificielle ; partialité ; dédain de grand seigneur. — Outre que ses enquêtes furent insuffisantes, il usa trop des méthodes artificielles. Examinant les objets isolément, à mesure que l'occasion les lui offrit, il négligea les caractères essentiels, pour se préoccuper avant tout des relations de proximité ou d'utilité que les êtres peuvent avoir avec l'homme. « Ce roi de la création » devint le centre de ses tableaux, et il rangea ses sujets autour de lui, comme ferait un maître de cérémonie veillant au respect de l'étiquette ou de la hiérarchie. De là cette classification qui s'ouvre par le cheval, se poursuit par l'âne, le zèbre, et passe au bœuf (!), à la brebis, à la chèvre, au chien et au chat. Puis figurent les animaux sauvages, mais non féroces, comme l'éléphant, l'hippopotame, la girafe, le cerf, le chevreuil, le castor, l'écureuil, le singe, le lapin, le lièvre, la souris et le rat. Enfin, il relègue dans un dernier groupe les carnassiers, le lion, le tigre, la panthère, l'ours, le sanglier, le loup, le renard, le furet, le blaireau et la fouine. C'est ainsi qu'il descend les degrés de l'échelle, du plus grand au plus petit.

Ce système entraîne une étrange partialité, qui conviendrait plus à un fabuliste qu'à un naturaliste. « Il a, dit M. Nisard, ses héros et ses bêtes noires. Bien qu'il réduise trop l'instinct à n'être qu'un simple mécanisme, il lui arrive de prêter aux uns des qualités, des intentions ou des sentiments qui supposeraient un principe spirituel ; et il charge les autres de défauts dont ils paraissent responsables, comme s'ils avaient une perversité calculée. Si le portrait du lion tient du panégyrique, celui du tigre tourne au réquisitoire ; car le premier a « la colère noble, le courage magnanime, le naturel sensible ; il méprise les insultes, il pardonne à de petits ennemis des libertés offensantes ; » et le second « trop long de corps, trop bas de jambes, n'a que les caractères de la basse méchanceté et de la cruauté insatiable. »

Buffon, grand seigneur, juge le cerf dans ses rapports

avec les grands seigneurs, et il y voit la cause finale des chasses à courre. Son cygne, je dis le sien, « est fier de sa noblesse et de sa beauté; » il ôte au cygne de la nature le mérite de sa grâce, qui est de s'ignorer elle-même. J'aime pourtant mieux encore ses partialités que ses dédains. Est-ce bien un naturaliste qui a écrit ceci : « Ces tristes oiseaux d'eau dont on ne sait que dire, et dont la multitude est accablante? »

« Oserais-je dire des dégoûts de Buffon pour certains objets de son étude, que la cause principale est que Dieu y manque? S'il avait cru avec la simplicité de cœur de Newton à un créateur, le ver de terre lui eût paru tout aussi étonnant que le lion... Il n'eût pas accablé les uns de ses répugnances, ni récompensé les autres, par d'imaginaires qualités, de l'honneur de lui avoir plu. Son siècle, plus fort que sa raison, l'empêcha de voir distinctement la main qui a prodigué ces variétés de structure, et qui a mis jusque dans des infusoires invisibles une parcelle de vie que les plus désarmés n'abandonnent pas sans la défendre. Cette faiblesse a coûté à Buffon le meilleur du génie du naturaliste, l'exactitude, et le même siècle qui lui cachait Dieu a le plus douté de la solidité de sa science ¹. »

Le peintre éloquent de la nature. L'esprit scientifique chez Buffon. — Ajoutons toutefois que cette partialité lui devint une source d'émotion, par conséquent d'éloquence. Les animaux étant pour lui des amis ou des ennemis, ses descriptions se sont passionnées; il va jusqu'à louer ou gourmander ces êtres intérieurs qu'il considérait pourtant, avec Descartes, comme des automates. Par suite de ces illusions mêmes, le sentiment de la vie anime donc ses peintures. Il nous fait ainsi comprendre, sans le vouloir, les convenances providentielles qui accommodent l'organisme aux besoins, aux mœurs et aux destinées. De la sorte, le Créateur apparaît dans la créature, et l'artiste réfute ou complète, à son insu, les oublis d'un écrivain trop étranger à l'ordre surnaturel.

1. M. Nisard. *Hist. de la littérature française*, t. IV, 400.

Tout en faisant nos réserves, sachons aussi reconnaître que, devenu naturaliste par occasion plus que par entraînement, Buffon finit, à force de volonté, par s'assujettir à l'esprit scientifique, dans le sens strict du mot. Il serait donc injuste de ne voir en lui qu'un littérateur pur, comme fut Bernardin de Saint-Pierre. Car, puissant par la synthèse, il a été de ceux qui eurent des *idées de génie*, suivant l'expression de Cuvier. Dans ses derniers livres, il cherche, et détermine les signes distinctifs des espèces; il s'élève, après bien des tâtonnements provisoires, à l'étude comparée des êtres, à la conception d'un plan organique et d'un dessein suivi. En dépit de ses incertitudes, il soupçonne deux grandes vérités : la transformation des espèces modifiées par l'action du climat ou de la domesticité, et la loi qui les distribue si diversement sur la surface du globe, dans la patrie naturelle où les retient une nécessité géographique.

Mais le principal service qu'il rendit à la science fut encore d'y intéresser son siècle, et de lui assurer la popularité de sa propre gloire. Il a soulevé les problèmes plus qu'il ne les a résolus; mais ses recherches seules suffirent à communiquer aux esprits une impulsion pleine de promesses. En un temps où Voltaire niait tout déluge universel, et osait expliquer par le passage des pèlerins la présence des coquillages sur la cime des Alpes, les inductions aventureuses de Buffon sur les époques géologiques n'étaient-elles pas une de ces nouveautés qui appellent la découverte, et la suscitent du sein même des paradoxes ou de l'erreur?

Le philosophe. Influences de Condillac et de Descartes. Ses lacunes. — Le philosophe, malgré ses lacunes, n'est pas moins digne d'estime. Quand Buffon en vint à l'homme, on admira justement la finesse de ses réflexions sur les différents âges, sur le rôle des sens, et les ressources que leur doit la pensée. Bien que l'influence de Condillac se laisse apercevoir dans ces analyses alors si goûtées, elle ne va pourtant pas jusqu'au parti pris étroit où se trahit le vice d'une école. Non, Buffon revendique résolument les droits de l'esprit, et l'initiative propre d'une raison indépendante de nos organes; il lance un défi tran-

quille au matérialisme grossier qu'Helvétius affichait sans pudeur. Son mépris tombe d'aplomb sur ces négateurs de l'âme humaine ; il ne daigne pas même les nommer en les réfutant, ou plutôt en les condamnant de sa superbe indifférence. Dans cette élévation d'accent, on retrouve donc le cartésien, mais non sans regretter qu'il ne suive pas son maître jusqu'aux sommets de la métaphysique.

Descartes, en effet, ne s'arrête point à l'âme; en elle il reconnaît son Auteur. Or, dans ce chapitre si fameux où Buffon met en scène le premier homme, s'éveillant au milieu de la création récente, et racontant l'histoire de ses naïves impressions, il est fâcheux qu'après avoir ainsi pris possession de l'existence par la douceur des sensations délicieuses qui l'émerveillent comme un enfant, ce nouveau-né d'une Providence si manifeste s'endorme voluptueusement, sans rendre aucune action de grâces au Père de toutes choses. Dans ce tableau, le penseur eût été vraiment un émule de Milton, s'il avait eu, comme lui, le sentiment religieux de l'adoration.

Disons toutefois que s'il n'a pas mis l'homme assez près de la Divinité, il lui inspire toujours le respect de lui-même. Dans l'introduction du quatrième volume (1753), lisez entre autres ces nobles discours, où, comparant notre nature à celle des animaux, il nous invite à chercher la félicité dans la raison, et nous enseigne avec une conviction profonde que « le seul et vrai bien est au dedans de nous-mêmes, dans la jouissance paisible de notre âme. » A voir la façon dont il parle des passions et de leurs suites, « de cet horrible dégoût de soi, qui ne nous laisse d'autre désir que celui de cesser d'être, » il semble que son calme bon sens pressente déjà la maladie prochaine des Saint-Preux, des Werther et des René. « Dans cet état d'illusion et de ténèbres, dit-il, nous voudrions changer l'essence même de notre âme : elle ne nous a été donnée que pour connaître ; et nous voudrions ne l'employer que pour sentir. » Or, le sage est celui qui, « maîtrisant ces fausses prétentions, sachant se suffire et se passer d'autrui, occupé sans cesse à exercer ses facultés, perfectionne son entendement, cultive

son esprit, acquiert des connaissances toujours nouvelles, se satisfait à tout instant sans remords, et jouit ainsi de tout l'univers, en jouissant de lui-même. » A ces traits, ajoutez l'amour de la gloire, « ce puissant mobile de toutes les grandes âmes, » et dans cet idéal apparaîtra Buffon, nous animant par l'exemple de sa vie tout entière.

S'il se défia trop du cœur, dans un siècle où la sensibilité fut souvent une prétention et une mode, n'accusons pourtant pas de sécheresse ce penseur qui n'éprouva jamais la misanthropie déclamatoire de Plin, ou de Jean-Jacques. Car ami de l'humanité, mais sans ostentation de zèle, il exprima plus d'une fois des idées pratiques et touchantes sur le soulagement du pauvre, et les devoirs de la charité sociale. Il fit plus : il eut le mérite de protester hautement contre l'iniquité de l'esclavage, ne fût-ce qu'en affirmant, au nom de la science, que, s'il y a différentes races humaines, il n'y a qu'une espèce. « Le nègre, dit-il, est un homme, » et cet appel prépara l'émancipation des noirs, dont le sort lui inspira cette plainte : « Je ne puis écrire leur histoire sans m'attendrir sur leur état¹. »

Son chef-d'œuvre. Les Époques de la nature. — Mais l'œuvre qui le recommande le plus à la mémoire d'un long avenir est encore l'ouvrage qu'il publia sur les *Époques de la nature*, en 1778, à soixante et onze ans, non sans l'avoir, dit-on, fait recopier dix-huit fois. Le tableau des antiques révolutions du globe souriait plus à son génie que le catalogue minutieux des espèces vivantes; car il se sentait à l'aise dans l'immensité du temps et de l'espace. Après avoir décrit l'état présent de la création, il entreprit donc de raconter aussi ce qui précéda toute histoire, de débrouiller le chaos primitif, et d'explorer des pays que Dieu seul put voir. A l'âge où Bossuet prononça l'éloge de Condé, dans cette extrême vieillesse où les meilleurs commencent à s'éteindre, son ambition ne tendit à rien moins qu'à révéler le mystère de ces origines qui n'eurent pas de spectateur humain. Donnant à ses visions « une probabilité presque

¹ Voir l'Histoire de la littérature française par M. Nisard.

égale à l'évidence, » suivant le mot de Hume, il parla comme un témoin de ces scènes terribles qu'il évoque depuis le moment où il suppose le règne du feu et de l'eau, jusqu'à celui où un sol habitable put enfin supporter la vie végétale et organique. Que l'on n'admette plus tous les prodiges dont il semble avoir été le confident, qu'il se trompe sur le partage des animaux entre les continents, et sur le nombre des transformations terrestres, la grandeur de l'ensemble en souffre peu : ce sublime roman n'en crée pas moins toute une science dont l'impression tient haut la pensée. Ce livre solennel plaît d'autant plus que Dieu n'en est point absent : « A mesure que j'ai pénétré davantage dans le sein de la nature, dit Buffon, j'ai plus profondément respecté son Auteur. » Si cette lumière de la raison ne devient pas assez chaleur du sentiment, la faute en est à l'esprit du temps. Mais il n'en est pas moins vrai de dire avec M. Nisard, que ce monument égale en majesté le *Discours de la méthode*, et le *Traité de la connoissance de Dieu et de soi-même*.

L'écrivain. — Dans l'instabilité d'une science toujours progressive, l'écrivain s'est donc fait une place durable. On sait avec quelle lente inspiration il composait ses belles périodes, remaniées et retouchées sans relâche par un juge exigeant qui, après trente ans de labeur, disait encore : « J'apprends tous les jours à écrire ¹, » et se rendit ce témoignage, « qu'il n'avait pas mis dans ses livres un seul mot dont il ne pût rendre compte. » Bien peu furent en effet plus curieux de la nuance, et plus attentifs à ces gradations délicates qu'il faut étudier de près, si l'on veut apprécier la finesse d'un goût scrupuleux.

Parmi les qualités auxquelles il tenait par-dessus tout, signalons la *clarté*. Quand il se faisait lire et relire tout haut ses manuscrits, au moindre arrêt de son secrétaire, à la plus légère hésitation, il marquait d'une croix le passage qu'il devait reviser, pour lui donner plus d'aisance ou de

1. Il ajoutait avec un naïf orgueil : « Il y a dans mes derniers ouvrages inégalement plus de perfection que dans les premiers. »

lucidité. Il ne pouvait non plus souffrir le discours haché ou saccadé : il lui fallait la suite d'un enchaînement continu. Avant lui, Fontenelle avait contribué sans doute à populariser la science, mais en flattant les caprices du jour, et mettant des mouches à cette muse austère, dont il fit une petite maîtresse soumise aux fantaisies de la mode. Or, rien de tel chez Buffon ; sa manière est toujours grandiose et sévère ; il irait même volontiers jusqu'à la pompe, nous ne dirons pas jusqu'à l'emphase ; car ce serait calomnier la noblesse, la convenance et l'ampleur de ce style qui se déroule comme un fleuve coulant à pleins bords. Sachons lui gré plutôt d'appliquer à tous les objets le courant d'un discours flexible et transparent.

Souple, vigoureuse et brillante, aussi propre à raconter qu'à raisonner, à décrire qu'à discuter, sa prose suffit à tous les emplois, triomphe dans plusieurs, et n'est gênée dans aucun ¹. Aussi savant que Fléchier, mais moins compassé, aussi riche que Rousseau, mais avec plus de justesse, il est toujours maître de son art, qui s'aperçoit, mais sans attirer l'œil par de frivoles recherches, ou des surprises trop concertées. Si sa phrase n'a pas de ces expressions imprévues qui nous donnent de subites secousses, son langage précis, exact, énergique, égal, ferme de dessin et sobre de couleur, se distingue par la logique savante des métaphores, le calme réfléchi d'un esprit mesuré jusque dans ses hardiesses, et la discipline d'une raison qui s'impose avec autorité.

Peintre d'animaux, il n'a pas ce tourment et cette inquiétude qu'auront plus tard des plumes trop préoccupées de rivaliser avec le pinceau. Mais que de ressources pour varier la monotonie du genre ! Comme il s'entend à tenir le lecteur en éveil, à mêler aux faits les idées générales qui leur donnent du corps, ou le détail piquant qui les anime, à confondre pour notre plaisir et notre profit l'expérience et la théorie, à rapprocher les objets pour les éclairer par leurs ressemblances, ou à les opposer par des contrastes

1. D'autres grands peintres ont faibli dans le domaine de l'abstraction ou de la logique. Témoin Chateaubriand.

qui les font valoir, à interpréter les habitudes, les mœurs, les sentiments, les caractères, à représenter les traits distincts d'une physionomie; et cela, sans que jamais l'homme cesse d'être, dans ses peintures, un spectateur, un acteur, un maître, dont l'intelligence préside à l'économie du monde terrestre qu'il approprie aux besoins de sa souveraineté! Parmi ses peintures, celles du *cheval*, du *cerf* et du *cygne* sont à peu près accomplies; sauf quelques restrictions indiquées plus haut, c'est magistral. Bien que son habitude soit un air de noblesse et de grandeur, il est capable aussi de touches fines et légères, témoin cette esquisse où, à propos de la fauvette babillarde et craintive, nous lisons : « L'instant du péril passé, tout est oublié; elle reprend sa gaieté, ses mouvements et son chant. Elle le fait entendre des rameaux les plus touffus, ne se montre que par instants au bord des buissons, et rentre vite à l'intérieur, surtout pendant la chaleur du jour; le matin, on la voit recueillir la rosée, et, après ces courtes pluies qui tombent dans les jours d'été, courir sur les feuilles mouillées, et se baigner dans les gouttes qu'elle secoue du feuillage. » On pourrait même lui reprocher, par accident, un peu trop d'enjolivement. Mais n'était-ce pas une nécessité pour attirer la foule, qui d'ordinaire va seulement où l'appelle ce qui brille et retentit? Ces gentilleses, d'où sortira l'école de la poésie descriptive, sont d'ailleurs une exception chez un maître qui n'égale pas Bernardin, et surtout Chateaubriand par le génie pittoresque, ni Rousseau par le sentiment, mais les surpasse par l'éloquence sereine, désintéressée, et par l'ardeur paisible ou patiente d'un talent mis au service de la vérité. Aussi, ses ouvrages ne cesseront-ils pas d'être admirés, même quand ils deviendraient inutiles à la science

DISCOURS SUR LE STYLE

(26 Août 1753).

ÉTUDE LITTÉRAIRE.

Faits historiques. — Admis dans la section de mécanique à l'Académie des sciences, depuis 1739, Buffon était âgé de quarante-six ans, lorsqu'en juin 1753, sans attendre qu'elle fût sollicitée, l'Académie française, dérogeant à ses coutumes, lui fit offrir le siège que laissait vacant la mort de l'archevêque de Sens, Languet de Gergy, connu par des ouvrages de vive controverse contre les jansénistes¹. Il fut élu par d'unanimes suffrages; quatre ans auparavant, il venait de publier ses trois premiers volumes de *l'Histoire naturelle*.

Au lieu de laisser languir sa parole dans un remerciement, ou dans le panégyrique d'un obscur prédécesseur, il crut devoir témoigner sa reconnaissance, « en offrant, comme il dit, à l'Académie son propre bien; » et il saisit tout d'abord son auditoire du sujet même que sa présence rappelait, l'éloquence et la perfection du style.

Composé en quinze jours, ce discours fut prononcé le samedi 26 août 1753; parmi ses confrères figuraient Montesquieu et Voltaire. C'est sans doute à ces noms « célébrés par la voix des nations » que son exorde fait allusion; car appliquée à Crébillon, Duclos, Maupertuis, Hesnault, l'abbé d'Olivet, Gresset et Marivaux, cette hyperbole nous paraîtrait un peu forte.

Analyse critique. — **Exorde.** — Dans son exorde, dont la modestie n'est pas très-sincère, Buffon oppose « ses quelques essais écrits sans art » à la gloire des maîtres parmi

1. Buffon se contente ici de cet éloge : « La religion en pleurs semble m'accuser de suspendre trop longtemps vos regrets sur une perte que nous devons tous ressentir avec elle.

lesquels il vient s'asseoir, et dont « les noms retentiront avec éclat dans la bouche de nos derniers neveux. » Ce langage n'était point ordinaire à un écrivain qui parlait volontiers de son génie comme devait faire un jour la postérité. Ces défiances ne sont donc ici que l'attitude d'un rôle académique, et il y cherche l'occasion d'introduire le texte d'un discours, où, « pour satisfaire à son devoir, » il soumet à ses confrères « quelques idées sur le style, puisées dans leurs propres ouvrages. »

Proposition. Buffon se défie de la passion et de l'imagination. Il ramène l'éloquence à n'être que la raison, la pensée pure. — Abordant directement son sujet, il commence par comparer « le talent de parler à celui d'écrire. » Dès ce début, ses préoccupations d'amour-propre se trahissent dans le singulier dédain avec lequel il traite « cette facilité naturelle » qui « n'est qu'une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte, hommes qui sentent vivement, s'affectent de même, le marquent fortement au dehors, et par une impression purement mécanique, transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. » Ce privilège de communiquer l'émotion, d'ébranler ou « d'entraîner la multitude, » il ne le juge pas digne d'être appelé l'éloquence; car il n'y voit que le prestige d'une trompeuse faconde, susceptible de séduire la foule « par un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et tonnantes. » Or, il veut que le véritable orateur s'adresse au petit nombre de « ceux dont la tête est ferme, le goût délicat, le sens exquis, et qui comptent pour peu le ton, les gestes, ou le vain son des mots. » En d'autres termes, il *préfère évidemment l'art à la nature*, et semble trop oublier que l'un ne peut rien sans l'autre.

Quarante ans plus tard, il n'eût peut-être pas tenu ce langage, s'il avait pu voir à l'œuvre, en des assemblées populaires, cette éloquence dont il ne présentait pas encore les prochaines explosions; il ne l'eût pas du moins sacrifiée si légèrement. Cicéron, qui vécut parmi des troubles politiques, était d'un autre avis quand il disait : *Quid est*

*eloquentia nisi continuus animæ motus*¹? C'est qu'il connaissait les orages de la place publique, et non pas seulement le monde des Académies. Excusons donc Buffon d'avoir été, comme Balzac et La Bruyère, si sévère pour les élans de la passion ou de la verve native, et de les estimer vraiment trop inférieurs à l'industrie savante qui, dans le silence du cabinet, ordonne et combine à loisir un discours dont les nuances ne seront applaudies que par un cercle de lettrés, en un siècle où l'on ignorait la vertu de cette éloquence orageuse dont les grands effets visent à remuer la multitude, ou à devenir des ressorts de gouvernement.

Ce mépris de la passion pourrait bien s'expliquer aussi par une doctrine philosophique dont la tendance est visible dans certains chapitres de l'*Histoire naturelle*. Buffon est en effet resté fidèle à ce principe cartésien que l'âme humaine a pour essence la faculté de penser. « Être et penser, dit-il expressément, sont pour nous la même chose. » Il va même jusqu'à déclarer « que tout ce qui commande à l'âme est hors d'elle, » que la connaissance et le sentiment ne procèdent pas de la même source, et que les *passions* comme les appétits et les instincts, *relèvent uniquement des organes*. Réduisant ainsi l'homme à la raison, il peut donc avoir été conduit par ces prémisses à une théorie littéraire qui ramène l'éloquence à la pensée pure, et lui interdit les passions; car elles ne sont à ses yeux que « le corps parlant au corps. »

Définition du style. Nécessité de l'ordre, d'où procède le mouvement. Préoccupation de ses aptitudes propres. — Sans insister davantage sur cet aperçu, continuons à exposer les principaux traits d'une doctrine austère, où nous chercherons surtout, parmi des leçons de haute expérience, les prédilections d'un goût trop particulier. C'est ce que nous annonce cette formule célèbre : « *Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées.* » On a loué justement cette définition profonde

1. Qu'est-ce que l'éloquence sinon le mouvement d'un souffle continu ?

qui concilie tout ensemble les droits de la raison et de la sensibilité, l'une qui conçoit les idées et les enchaîne, l'autre qui les anime et les colore. Mais on regrette que ces deux facultés ne figurent point à titre égal dans les développements qui suivent.

Si Buffon s'étend avec une complaisance marquée sur l'obligation de l'ordre, il néglige trop le mouvement, où il ne voit que la conséquence nécessaire de l'ordre lui-même, comme il semble nous le faire entendre, en disant : « Lorsqu'on se sera fait un plan, lorsqu'une fois on aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, on s'apercevra aisément de l'instant auquel on doit prendre la plume ; on sentira le point de maturité de la production de l'esprit, on sera pressé de la faire éclore, on n'aura même que du plaisir à écrire... *La chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout, et donnera de la vie à chaque expression.* »

Dans cette prédominance de la logique nous reconnaissons le savant pour lequel le génie fut « une longue patience, » et qui, se défiant trop de l'imagination ou de la sensibilité, n'acommode point ses préceptes à la diversité des esprits, mais propose son exemple comme une loi définitive, au risque de décourager par un excès de rigueur les heureuses rencontres de cette inspiration soudaine dont les plus réfléchis ne sauraient se passer. Aussi convient-il, ce me semble, d'atténuer un peu ces exigences. « Je doute, dit M. Villemain, que Buffon même ait toujours pu se conformer à ses propres règles ; ou, s'il l'a fait, j'y trouve la cause de la raideur monotone qui se mêle parfois à son beau langage ; car exprimer sa pensée, c'est la produire, c'est la sentir dans toute sa force, et par là même, c'est souvent la transformer, l'agrandir, et non pas colorer seulement d'une teinte visible des caractères rangés dans un ordre immobile. »

La doctrine incontestable et définitive. — Mais les réserves que nous venons de faire n'ôtent rien à l'autorité des conseils qu'inspirait à un grand esprit la pratique d'un art où il excella. Il faut donc écouter ici comme la raison

même bien des vérités sur lesquelles tous les maîtres sont d'accord.

Lorsqu'il recommande de tracer un *plan* si fortement médité que l'intelligence « puisse l'embrasser d'un seul coup d'œil, et en saisir tous les rapports, » il se rencontre avec Fénelon disant : « L'ordre est ce qu'il y a de plus rare dans les opérations de l'esprit. Quand l'ordre, la justesse, la force et la véhémence se trouvent réunies, le discours est parfait. Mais il faut avoir tout vu, tout pénétré, tout embrassé pour savoir la place précise de chaque mot¹. » — Quand il veut que l'ouvrage soit « fondu d'un seul jet, » et condamne « les pensées isolées ou fugitives, les traits irréguliers, ou les figures discordantes, » il semble aussi traduire ces beaux vers de Boileau :

C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent ;
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu,
Que le début, la fin répondent au milieu,
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties².

S'il ne laisse pas les coudées assez franches aux diverses aptitudes, et s'il recommande trop impérieusement les procédés de composition qui lui sont familiers, il s'élève jusqu'à la région même des principes, dans cette page où, érigeant une règle de rhétorique en loi universelle, il dit avec une sorte d'enthousiasme solennel : « Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits ? C'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais. Elle prépare en silence les germes de ses productions ; elle ébauche par un acte unique la forme primitive de tout être vivant ; elle la développe, et la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. Si l'écrivain imite la nature dans sa marche et son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en

1. *Lettre à l'Académie.*

2. *Art poétique*, liv. I, v. 175.

forme un tout, un système par la réflexion, il établira sur des fondements inébranlables des monuments éternels. » La belle période ! Mais aussi, dans son ampleur, qui ne remarquera l'allusion indirecte qu'il fait à ses propres ouvrages, dont il semble dire : *Exegi monumentum ære perennius*¹ ?

Allusions à des défauts contemporains. — A cette force de conception et à cette majestueuse sécurité d'exécution dont il possède le secret, sans nous le livrer, et qu'il nous offre comme un idéal, il oppose « la perplexité » des hommes d'esprit qui, « faute de plan, » ne savent bien souvent par où commencer à écrire, et « choquent les mots les uns contre les autres, » pour en « tirer par force des étincelles » dont la lueur « nous éblouit un instant, mais nous laisse ensuite dans les ténèbres. » En critiquant ce défaut, Buffon ne songerait-il pas, par exemple, à Fontenelle, comme il songeait aussi à Montesquieu, dans un autre passage où il censure ces divisions trop nombreuses qui font languir le discours, et fatiguent l'attention ?

Parmi ces vérités que Buffon ne cesse pas de transformer, sans le savoir peut-être, en éloge de son génie, il en est plus d'une dont ses contemporains, et quelques-uns célèbres, auraient pu tirer profit. Tel d'entre eux, Gresset et Marivaux notamment, ne serait-il pas effleuré par le trait que voici ? « Rien n'est plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces *pensées fines*, et la recherche de ces *idées légères, déliées*, sans consistance, et qui, comme la feuille de métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité. » Cet esprit « mince et brillant » fut en effet le faible d'un temps où Montesquieu débutait par le *Temple de Gnide*, et où Voltaire disait que, si Newton avait composé des vaudevilles, il lui paraîtrait plus admirable. Certes, Buffon avait le droit de signaler un travers contre lequel protestait déjà sa pratique. Et pourtant, la mode des caprices frivoles était alors si puissante, qu'ici même il craint d'en avoir trop dit, et tempère son blâme par cette

1. J'ai accompli un ouvrage plus durable que l'airain. *Horace.*

restriction : « Si l'écrivain n'a d'autre objet que la plaisanterie, l'art de dire de petites choses devient alors plus difficile peut-être que l'art d'en dire de grandes. » C'est sans doute une consolation qu'il ménage à ceux de ses confrères qui ne pouvaient prétendre à une autre gloire. Remarquons du reste, en passant, qu'avant lui Boileau ne craignit pas non plus de louer le talent

Qui dit sans s'avilir les plus petites choses¹.

Ces rencontres d'opinion sont ici très-fréquentes. Ainsi, quand Buffon plaint ironiquement l'écrivain qui, se donnant beaucoup de mal « pour exprimer des choses ordinaires et communes d'une manière singulière et pompeuse, passe son temps à faire de nouvelles combinaisons de syllabes, pour ne dire que ce que tout le monde a dit, » qui ne se rappelle ce croquis de La Bruyère ? — « Vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid, que ne me disiez-vous : il fait froid ? — Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair ; et d'ailleurs, qui ne pourroit pas en dire autant ? — Qu'importe, Acis ? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde ? » Ajoutons qu'en général Buffon n'a pas l'avantage dans ces rapprochements qui le mettent en parallèle avec ses devanciers. A une raideur un peu dogmatique, et à un ton d'oracle dictant ses arrêts on préférera surtout l'aimable et ingénieuse simplicité de la *Lettre à l'Académie*.

Théorie du style noble. L'emploi des termes les plus généraux. — Mais ne nous engageons pas en des détails trop minutieux ; hâtons-nous plutôt d'aborder une théorie qui appartient en propre à Buffon, à savoir le conseil qu'il nous donne d'être attentifs « à ne nommer les choses que *par les termes les plus généraux*, » pour assurer la noblesse du style. Cette recommandation, où se trahit son goût personnel, a suscité des objections sérieuses. On a dit avec raison qu'appliquée sans discernement, elle menait tout droit à l'emphase, au style artificiel et convenu,

qui sera bientôt le fléau d'une décadence, et dont Fontenelle se moquait un jour par ce trait spirituel. « Les beaux vers ! les beaux vers ! s'écriait-il ; mais je ne sais pourquoi ils me font bâiller ! » Cet ennui, dont il feignait d'ignorer la cause, venait sans doute de ce que le poète, au lieu de peindre franchement les objets, substituait à la force expressive du mot propre les mensonges de l'à-peu près, peut-être même le vain artifice de ces périphrases où triompha Delille et son école. — Ce défaut, Fénelon le présentait déjà lorsque, dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, il disait : « On a tant peur, chez nous, d'être bas qu'on est d'ordinaire sec et vague dans les expressions.... Nous avons là-dessus une fausse politesse, semblable à celle de certains provinciaux qui se piquent de bel esprit. Ils n'osent rien dire qui ne leur paraisse exquis et relevé ; ils sont toujours guindés, ils croiroient se trop abaisser en nommant les choses par leur nom. *Tout entre dans les sujets que l'éloquence doit traiter.* »

Oui, voilà bien un maître libéral ; et nous ajouterons que le dix-septième siècle, si décent ou si magnifique dans son langage, ne répugnait nullement à l'usage des termes les plus familiers. Corneille, Boileau, Bossuet surtout, sans compter les autres, n'ont-ils pas souvent appliqué les mots simples aux emplois les plus relevés ? Avouons donc que le précepte de Buffon ne saurait être suivi strictement, sans priver la diction de tout relief et de toute couleur. Admettons du moins qu'il peut entrer de la mode et du préjugé dans l'idée du *noble*. « Au temps de Ronsard, dit M. Nisard, un style noble retentissait de termes empruntés à la guerre et à la chasse. Pour Buffon, la noblesse du style, c'est son grand air à lui, et le travail de toute sa vie pour garder cet air, et se tenir toujours droit. Je doute que le petit pavillon du jardin de Montbard, où, jusqu'en ces derniers temps, le jardinier faisait sécher ses graines, ait vu le naturaliste écrire, tel qu'on l'a représenté, en manchettes et poudré, l'épée de gentilhomme au côté ; mais, si on l'a lit, la faute en est à cette faiblesse de l'anobli pour le noble, nulle part plus mésséante que dans des écrits dont le

sujet est la nature, où il n'y a pas d'ordres privilégiés, et où tout est simple. » S'il y avait autrefois une fausse roture du langage comme des personnes, nous ne saurions donc aujourd'hui regretter que le progrès de l'état social ou des mœurs ait fait disparaître ces scrupules orgueilleux qui proscrivaient sans raison des objets ou des mots très-dignes d'entrer dans le vocabulaire oratoire ou poétique.

Cependant, bien qu'il y ait de l'excès dans une doctrine qui impose comme qualités d'obligation les faiblesses d'un beau talent, n'exagérons pas nous-mêmes notre critique. Convenons plutôt qu'en certains genres, qui exigent un peu d'apparat ou de montre, dans la chaire ou devant les académies, la méthode prônée par Buffon a souvent son à-propos, et qu'une crudité basse, se servant du mot propre pour traduire des images blessantes, ne saurait jamais être une richesse pour le langage. Aussi notre conclusion sera-t-elle cette pensée de Pascal¹ : « Il y a des lieux où il faut appeler Paris *Paris*, et d'autres où il le faut appeler *la capitale* du royaume. » Voilà du pur bon sens ; en obéissant à cette règle, nous ne « masquerons pas » la nature par de vains déguisements, et nous ne risquerons pas non plus d'offenser les délicats par la rudesse d'une expression déplaisante.

On pardonne d'ailleurs à Buffon d'avoir été trop exclusif dans le souci de la tenue et de la dignité, puisqu'il le porta partout, en sa vie comme dans ses écrits. En reconnaissant aussi qu'il nous met trop en garde contre « *le premier mouvement*, » et ce qu'il appelle « un *enthousiasme trop fort*, » nous n'aurons plus qu'à recueillir les paroles d'or qui terminent ces leçons données tout ensemble par le précepte et par l'exemple.

1. La pratique de Buffon réussit à Fléchier décrivant ainsi un *Hôpital* :
 « Voyons Marie-Thérèse dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités, où tous les accidents de la vie humaine; où les gémissements et les plaintes de ceux qui souffrent remplissent l'âme d'une tristesse importune; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissants porte dans le cœur de ceux qui les voient le dégoût et la défaillance; où l'on voit la douleur et la pauvreté exercer à l'envi leur funeste empire; et où l'image de la misère et de la mort entre presque par tous les sens. » (*Oraison funèbre de Marie-Thérèse.*)

Quelle justesse dans ce principe que j'appellerais volontiers un axiome! « Bien écrire, c'est tout à la fois bien penser, bien sentir et bien rendre; c'est avoir en même temps de l'esprit, de l'âme et du goût. » L'excellence du fond ne vaut-elle pas celle de la forme, quand il ajoute : « Les règles ne peuvent suppléer au génie... L'imitation n'a rien créé... Le ton n'est que la convenance du style à la nature du sujet. » Ne semble-t-il pas faire son portrait, lorsqu'il continue en disant? « Si l'on s'est élevé aux idées les plus générales,... si le génie fournit assez pour donner à chaque objet une forte lumière; si l'on peut y ajouter la beauté du coloris à l'énergie du dessin; si l'on sait en un mot représenter chaque idée par une image vive et bien terminée, et former de chaque suite d'idées un tableau harmonieux et mouvant, le ton sera... sublime. » Je soupçonne aussi qu'il songe à lui-même, en affirmant « que les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. »

Le style est l'homme même. — Il ne s'oublie pas davantage dans ce dernier mot dont la fortune est devenue si populaire : « *Le style est l'homme même* ¹. » Disons seulement qu'adopté comme un aphorisme, il a pris plus de valeur qu'il n'en avait dans le passage où il se rencontre. Isolé de ce qui le précède et de ce qui le suit, il signifie aujourd'hui que le style représente, comme un miroir psychologique, l'homme tout entier, avec son tempérament, son caractère, son intelligence et son cœur, modifiés et façonnés par les circonstances, ou les conditions du milieu qu'il a pu traverser. C'est cette pensée de Platon : « *Όμο*

1. M. Nadaud de Buffon, dans les notes de la *Correspondance*, a publié divers fragments du discours de Buffon, tel qu'il était, lorsque l'auteur le communiqua à son ami M. de Buffey. On remarquera que, dans cette première rédaction, le mot fameux *le style est l'homme même* ne se trouvait pas. Buffon disait : « La singularité des faits, la nouveauté des découvertes ne suffisent pas pour faire vivre un livre, s'il est écrit sans goût, sans noblesse et sans génie, et s'il roule sur de petites choses, parce que les faits et les découvertes s'enlèvent, et gagnent à être transportés d'un livre mal écrit dans un ouvrage bien fait; le style, au contraire, ne peut ni s'enlever, ni s'alterer. »

ἡ ἰδέα, τοιοῦτος δὲ τρόπος¹. » C'est ce que répéta Sénèque : « *Talis hominibus fuit oratio qualis vita,* » ou bien encore, « *Oratio vultus animi est*². »

Or, il est vraisemblable que le verbe de Buffon ne visait pas aussi loin ; ce ne fut qu'un éclair furtif, qu'un instinct rapide. On l'a même dit, et avec des arguments plausibles : ce cartésien du dix-huitième siècle, ramenant l'âme à la pensée, voulait seulement nous faire entendre que le style doit tout emprunter à la *raison*, qui est l'*homme même*. Quoiqu'il en soit de cet ingénieux aperçu, nous préférons accepter la signification si pleine et si vraie que prête définitivement à ces mots la conscience universelle des lettrés. Dissions-nous être ainsi dans l'erreur, nous aimons à nous tromper avec tout le monde, surtout quand cette méprise tourne à l'honneur d'un maître, et devient un enseignement de premier ordre. Terminons donc l'analyse de ce discours, en disant que cette parole en est encore la plus vivante. Car elle contient toute une poétique, toute une rhétorique ; elle est même plus qu'une théorie littéraire, et M. Nisard fait observer avec autorité qu'elle peut devenir une règle de conduite et de morale pratique : en effet, si la bonne foi avec soi-même fait la vérité du style, elle est aussi le premier devoir envers le lecteur. Ce conseil s'adresse donc à tout honnête homme qui, dans sa parole ou ses actes, veut qu'on estime et qu'on aime sa personne et son caractère³.

1. Telles sont les mœurs, tel est le discours.

2. Pour les hommes, telle est la vie, telle aussi sera la parole. — Le Discours et la physionomie de l'âme.

3. Ce discours a pour épilogue une *adresse à MM. de l'Académie française*. Buffon s'y acquitte des convenances officielles avec autant de brièveté que d'emphase. Si l'habitude autorisait ces hyperboles, disons pourtant que l'éloge de Louis XV put paraître exagéré même à cette époque. Il est vrai qu'il ne consacre qu'une ligne à son prédécesseur, auquel l'Académie reprochait trop de zèle contre les Jansénistes.

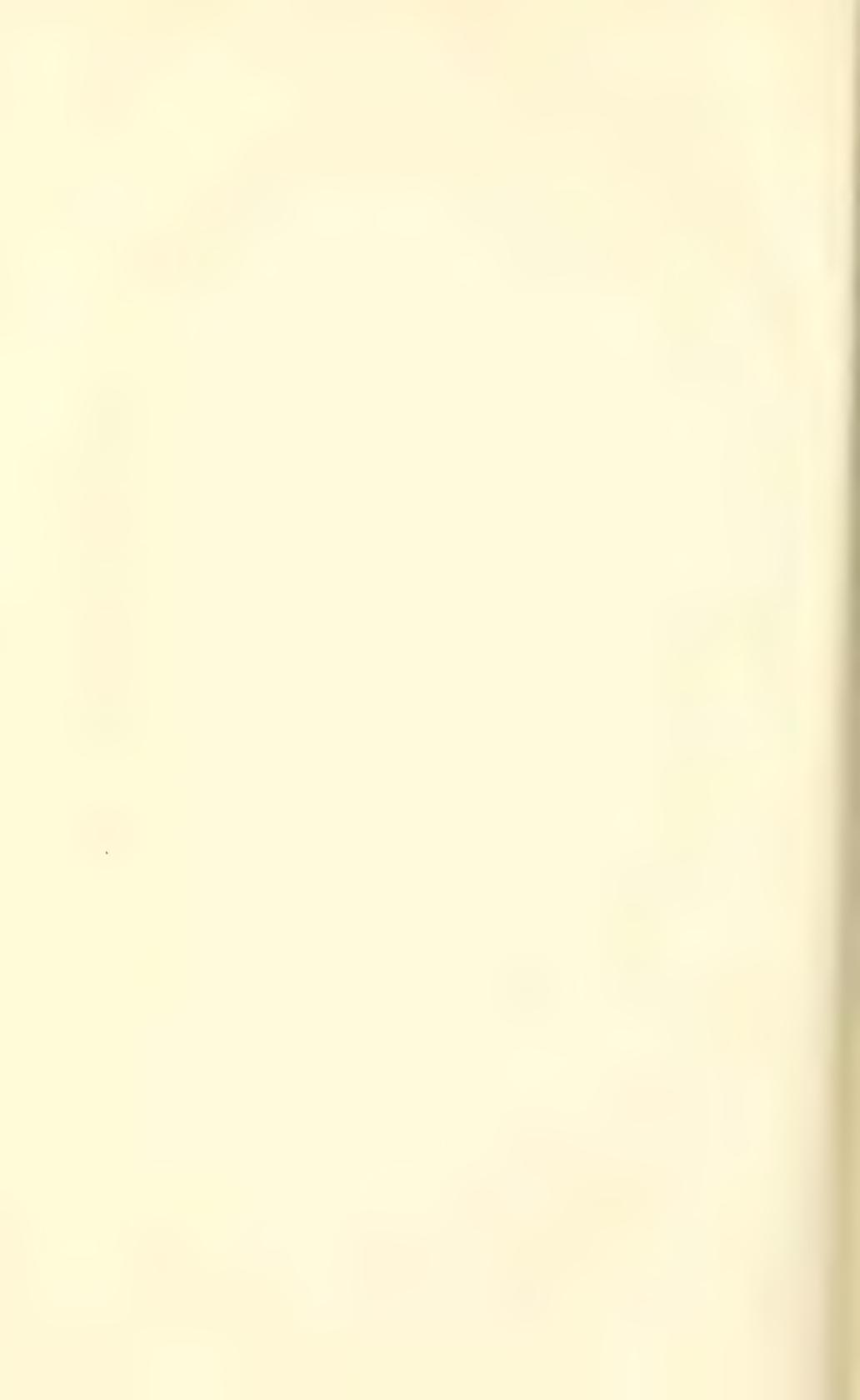


TABLE DES MATIÈRES

Chanson de Roland

<i>Chanson de Roland</i>	1
I. Faits historiques.....	1
II. Étude littéraire.....	12

Jean sire de Joinville

<i>Histoire de saint Louis</i> (1224-1319).....	34
I. Faits historiques.....	34
II. Analyse de l'œuvre.....	43
III. Étude morale et littéraire.....	61

Michel de Montaigne

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE (1533-1592).....	70
<i>Les Essais de Montaigne</i>	91
Étude littéraire.....	91

Pascal

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE (1623-1662).....	119
<i>Lettres provinciales</i> (1656).....	124
I. Faits historiques.....	124
II. Étude littéraire.....	139
<i>Pensées</i> (1667).....	155
I. Faits historiques.....	155
II. Étude littéraire.....	157

La Fontaine

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE (1621-1695).....	167
<i>Les Fables de La Fontaine</i>	176
I. Faits historiques.....	176
II. L'homme et le poète.....	183
III. Le fabuliste.....	188

Boileau

Portrait biographique (1636-1711).....	214
<i>L'Art poétique</i> (1669-1674).....	225
I. Les devanciers de Boileau.....	225
II. Étude littéraire.....	232

Bossuet

Portrait biographique (1627-1704).....	251
<i>Sermons de Bossuet</i>	260
I. Faits historiques.....	260
II. Étude littéraire.....	273
DE L'ORAI-ON FUNÈRE.....	292
Étude historique et littéraire.....	292
<i>Oraison funèbre d'Henriette de France</i> (1663).....	309
I. Faits historiques.....	309
II. Esquisse littéraire.....	311
<i>Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans</i> (1670).....	317
I. Faits historiques.....	317
II. Esquisse littéraire.....	323
<i>Oraison funèbre de Marie-Thérèse</i> (1683).....	326
I. Faits historiques.....	326
II. Esquisse littéraire.....	328
<i>Oraison funèbre de la princesse Palatine</i> (1685).....	332
I. Faits historiques.....	332
II. Esquisse littéraire.....	334
<i>Oraison funèbre de Michel Le Tellier</i> (1686).....	339
I. Faits historiques.....	339
II. Esquisse littéraire.....	341
<i>Oraison funèbre du prince de Condé</i> (1687).....	345
I. Faits historiques.....	345
II. Esquisse littéraire.....	350
<i>Discours sur l'histoire universelle</i> (1681).....	357
I. Étude historique.....	357
II. Étude littéraire.....	363

Fénelon

Portrait biographique (1651-1715).....	388
<i>Lettre à l'Académie française</i> (1714).....	394
I. Faits historiques.....	394
II. Étude littéraire.....	400

La Bruyère

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE (1645-1666).....	416
Étude littéraire sur La Bruyère et son livre (1688).....	422
I. L'homme.....	422
II. Le moraliste.....	426
III. L'artiste et l'écrivain.....	428

Montesquieu

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE (1689-1755).....	437
<i>Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence</i> (1734).....	450
I. Étude historique.....	450
II. Étude littéraire.....	455

Voltaire

I. PORTRAIT BIOGRAPHIQUE (1694-1778).....	468
II. Le poète tragique.....	477
<i>Mérope</i> (1743).....	483
I. Faits historiques.....	483
II. Étude littéraire.....	489
<i>Le Siècle de Louis XIV</i> (1741).....	498
I. Voltaire historien.....	498
II. L'historien de Louis XIV.....	502
<i>Lettres de Voltaire</i> (1711-1773).....	513
I. Faits historiques.....	513
II. Étude littéraire.....	531

Buffon

PORTRAIT BIOGRAPHIQUE (1707-1788).....	553
Buffon historien de la nature (1749-1788).....	559
<i>Discours sur le style</i> (1753).....	569
Étude littéraire.....	569

FIN DE LA TABLE







PQ
139
M47
1882

Merlet, Gustave
Études littéraires sur les
classiques français

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

